

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

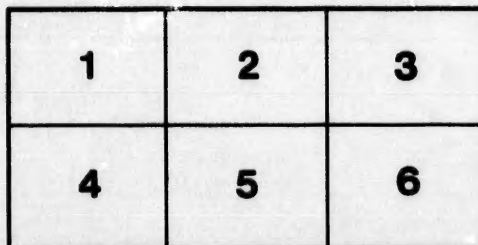
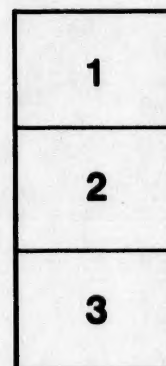
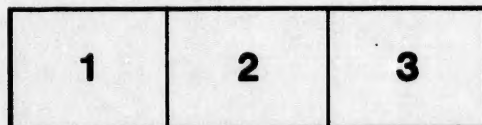
Bibliothèque nationale du Québec

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▼ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Québec

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

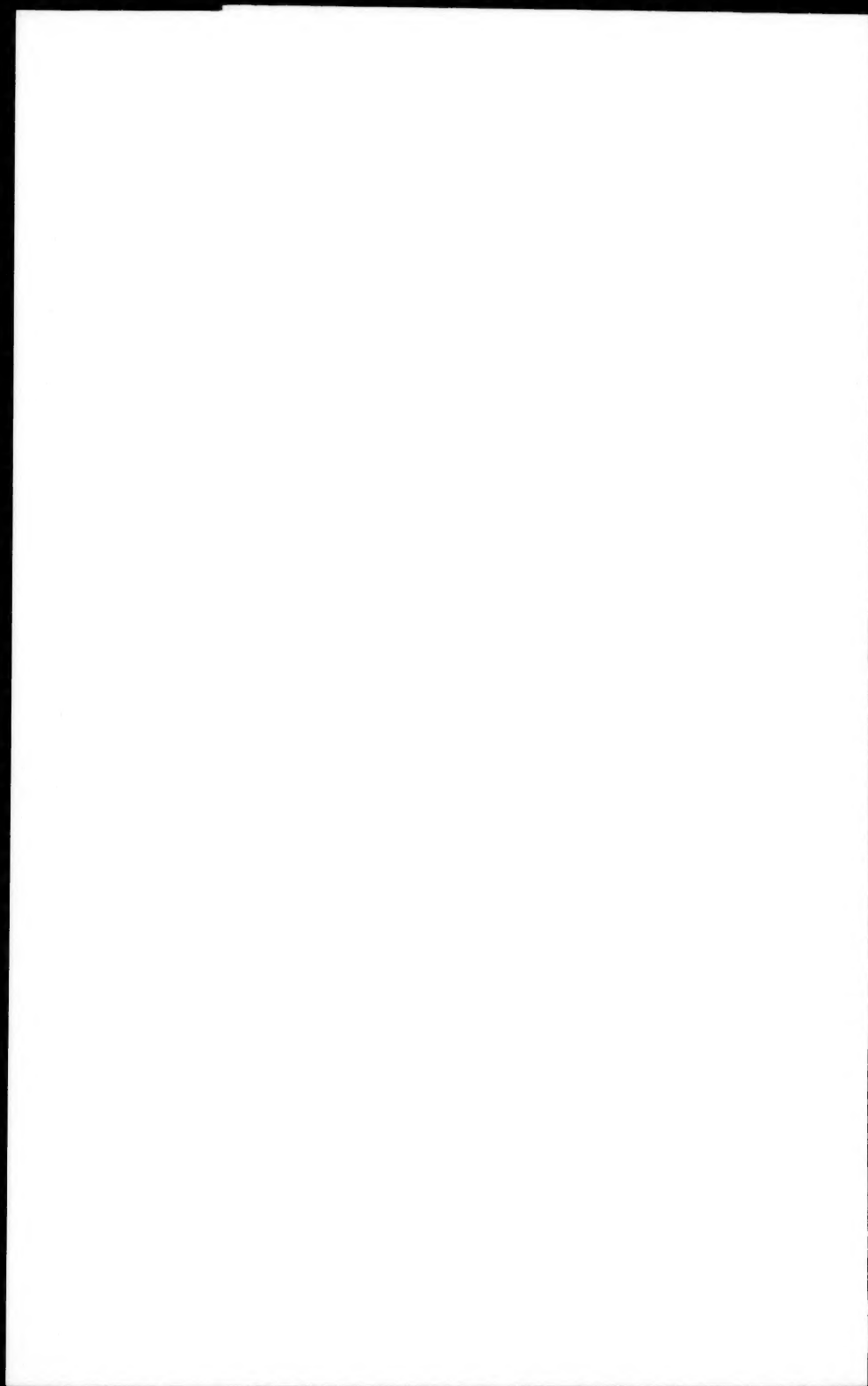
Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▼ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

ails
du
diffler
une
nage

trata
o
elure,
à

on.



HISTOIRE GÉNÉRALE
DES
MISSIONS

CATHOLIQUES,
DEPUIS LE XIII^{ME} SIÈCLE JUSQU'À NOS JOURS.

PAR
M. LE BÈNE HENRIOT.

ILLUSTRÉ PAR
TROIS CENT VINGT GRAVURES SUR BOIS.
Cartes Géographiques, etc.

— Tome II. — 2^{ME} Partie. —

PARIS,
GAUME FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE CASSETTE, N° 4

1846

L. J. Papineau

HISTOIRE GÉNÉRALE
DES
MISSIONS CATHOLIQUES.



BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

*Les exemplaires non revêtus de la signature ci-dessous seront réputés contrefaits
et poursuivis comme tels.*

Gaumezin

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-LOUIS

HISTOIRE GÉNÉRALE

DES

MISSIONS CATHOLIQUES

DEPUIS LE XIII^e SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS,

PAR

M. LE BARON HENRION,

de l'Académie de la Religion catholique,
des Académie et Société royales de Metz et de Nancy,
Chevalier de l'Ordre des Saints-Maurice-et-Lazare,
Commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand.

TOME SECOND.

Seconde partie.



BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SURPICE
PARIS.

GAUME FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE CASSETTE, 4.

1847

UNION CENTRAL

MISSOURI CATHOLICS

MISSOURI CATHOLICS

MISSOURI CATHOLICS

MISSOURI CATHOLICS

MISSOURI CATHOLICS

MISSOURI CATHOLICS

MISSOURI CATHOLICS

MISSOURI CATHOLICS

MISSOURI CATHOLICS

MISSOURI CATHOLICS

MISSOURI CATHOLICS

MISSOURI CATHOLICS

MISSOURI CATHOLICS

MISSOURI CATHOLICS

MISSOURI CATHOLICS

MISSOURI CATHOLICS

MISSOURI CATHOLICS

MISSOURI CATHOLICS

MISSOURI CATHOLICS

(
(
(
ore

CHAPITRE IX.

Apostolat des Franciscains, des religieux de la Merci, des Trinitaires, en Barbarie et au Maroc; des Prêtres de la Mission en Barbarie et à Madagascar.

En nous occupant des missions du Levant, nous avons été conduit à parler de l'Abyssinie et de l'Égypte : nous compléterons, dès à présent, le tableau de l'apostolat en Afrique, par le récit rapide des merveilles qu'y ont enfantées le zèle et la charité des ouvriers évangéliques.

La mission de Fez et de Maroc, administrée depuis frère Loup par divers ministres, finit, en 1630 (1), par appartenir aux Franciscains déchaussés de la province de Saint-Didace, en Béthique, qui restituèrent à l'Église de Maroc la forme d'un simple couvent, dans lequel ils habitèrent toujours au nombre de cinq, avec un préfet, honorant la religion chrétienne au milieu des mahométans par la sainteté de leur vie, et rendant des services spirituels tant aux chrétiens captifs qu'à ceux que le commerce attirait dans ce pays (2). Nous citerons, avec Férot (3), le bienheureux Jean de Prado. Né de parents nobles à Morgobrose, en Espagne, il étudia à Salamanque, prit l'habit de saint François chez les Déchaussés de la province de Saint-Gabriel, qui pratiquaient l'étroite observance, et se sentit embrasé, dès son noviciat, du désir d'aller porter l'Évangile jusqu'aux extrémités de la terre. Son directeur lui ayant fait comprendre qu'il ne pourrait de longtemps avoir l'honneur d'évangéliser les infidèles, il se soumit humblement, mais annonça la parole divine en Espagne. Élu commissaire général de la province de Saint-Didace, il fut le premier qui remplit cette dignité de l'ordre. Au milieu des occupations de son ministère, il ne perdit point de vue l'apostolat parmi les infidèles. Il voulut se rendre à la Guadeloupe; mais Urbain VIII, qui connaissait ses talents et son activité, aima mieux l'envoyer en Afrique, muni de pouvoirs très-étendus. Après avoir surmonté beaucoup de difficultés par sa

patience, il arriva à Maroc, où il commença par secourir les chrétiens retenus dans les cachots, et dont la foi était le plus exposée. Le souverain, sachant qu'il les consolait et les fortifiait, s'en irrita. Il le fit charger de chaînes et jeter dans une obscure prison. Le serviteur de Jésus-Christ, loin d'être ébranlé par ce traitement rigoureux, baisa ses fers, en s'écriant dans le transport de son amour : « C'est maintenant, ô mon Dieu ! que je vois que vous m'aimez, puisque vous me comblez de vos bienfaits. » On n'oublia rien pour lui rendre sa prison insupportable : celui qui était chargé de lui faire piler la poudre à canon centuplait, par des rigueurs inouïes, la fatigue de son travail ; mais le serviteur de Dieu n'opposait à tant de cruautés que des prières pour ses persécuteurs. Ayant été conduit devant le souverain, il sembla redoubler de courage pour exposer les vérités du christianisme. Il le fit avec tant de force et de clarté, que le prince ne put répondre. Outré d'être vaincu par un simple religieux, il ordonna de le tourmenter. D'abord, on attachait Jean de Prado à une colonne, où son corps fut percé de mille coups, et où il reçut une profonde blessure à la tête ; ensuite, on le précipita dans un brasier ardent. Réunissant toutes ses forces pour prêcher encore Jésus-Christ, il ne cessa d'évangéliser que quand, un coup de bûche lui ayant enfoncé le crâne, son âme quitta son corps, le 24 mai 1636, pour aller recevoir la couronne de l'immortalité. La mémoire de ce martyr fut en telle vénération, que les Franciscains, autorisés par le Siège apostolique, érigèrent une province de son nom. Benoît XIII, instruit des tourments qu'il avait soufferts, et des miracles obtenus par son intercession, le mit au nombre des bienheureux, et permit à l'ordre de saint François d'en faire l'office et d'en dire la messe.

On lit dans l'*Histoire de l'ordre de Notre-Dame de la Merci* (1) : « L'auteur du livre intitulé *Martyrologium hispanicum* écrit et assure... qu'il conste, par des actes authentiques qui lui ont été envoyés, que, depuis l'an 1218 jusqu'à l'an 1632, l'ordre de la Mercy a retiré des prisons des Turcs, avec des sommes

(1) Cerri, *État présent de l'Église romaine*, p. 222.

(2) Wadding, an. 1245.

(3) *Abregé historique de la vie des saints des trois ordres de saint François*, t. 1, p. 198.

immenses de plusieurs millions, quatre cent quatre-vingt-dix mille sept cent trente-six chrétiens. Depuis ce temps-là, les religieux du même ordre ont continué avec application l'exercice de leur charité envers les captifs, et ils en ont racheté un grand nombre. » En 1632, les religieux d'Espagne ayant délivré deux cent cinquante chrétiens à Alger, « le P. Jean Cabero resta en otage pour quelques esclaves qui voulurent renier leur foi, à la vue du départ de leurs compagnons (1). Ce charitable Père souffrit d'étranges cruautés de la part des Turcs, pour avoir consolé les chrétiens dans leurs prisons, et parlé avec zèle contre les rêveries de Mahomet. Il fut condamné au feu ; on l'attacha à un poteau, qu'il regarda comme une croix ; il y demeura avec un courage intrépide. Le feu était déjà allumé, quand un Turk, touché de compassion, offrit six cents écus pour lui sauver la vie. Les Mores, toujours intéressés, préférèrent cette somme à l'honneur outragé de leur Mahomet. Le P. Cabero s'humilia devant Dieu. Il ne manqua pas au martyre ; mais le martyre lui manqua. Le Turk qui l'avait retiré de ce danger, craignant que son zèle ne le jetât dans un autre, le garda chez lui jusqu'à l'arrivée du R. P. Jean Italcos, natif de Pampelune, qui vint payer sa rançon et les six cents écus que le Turk avait donnés pour lui sauver la vie. » Les religieux de France rivalisèrent de dévouement avec ceux d'Espagne. Le P. Michel Auvry, l'un d'eux, étant revenu à Aix, en Provence, avec des captifs, l'an 1662, y composa la Relation de son voyage, sous le titre de *Miroir de la charité, ou Voyage des Pères de la Mercy en Alger* (2). En 1681, les Pères Bernard Monnel, Ignace Bernède, Bernard Mége, et le frère Joseph Castel, visitèrent les villes de Méquinez, de Salé, de Tétouan, dans le Maroc, délivrant les esclaves à force de prières et de sacrifices. Eux-mêmes furent emprisonnés à Tétouan, et n'obtinrent leur liberté qu'en payant une forte rançon. Ils arrivèrent à Marseille, le 26 mai 1681, avec les chrétiens qu'ils avaient rendus à la liberté, et parcoururent, suivant l'usage, plusieurs provinces, rassemblant des aumônes pour

payer la rançon tant de ceux qu'ils avaient ramenés que de ceux qu'ils se proposaient de délivrer encore (1). Les rédemptions opérées en 1704 et 1720 continuèrent la chaîne de ces œuvres charitables, dont les Trinitaires partageaient l'honneur avec les religieux de la Mercy.

« Les rédemptions que font nos religieux d'Espagne, dit un Trinitaire français (2), sont sans comparaison plus nombreuses que les nôtres : nous ne racheptons que des escouades, au prix d'eux desarmées ; ce sont des soleils, dont les nôtres ne sont que les rayons. Il nous faut un effort extraordinaire pour rachepter cent esclaves, et eux n'en prennent jamais moins de trois à quatre cents. Comme leur royaume a quantité de côtes assez voisines de celles de Barbarie, ils sont aussi plus sujets à être pris des pirates : mais, si leurs pertes sont grandes, leurs rachats les suivent de près, et nous avons deffaut que, quoique les nôtres ne soient pas des moindres de la chrestienté, nous sommes pourtant ceux qui n'en racheptons presque point. Nostre nation, cette jalouse victorieuse des fastes des Espagnols, se laisse vaincre en cet endroit : la vérité me contraint d'avouer cette honte. » Quand la réforme eut été établie à Cerfroi, la plus illustre maison de l'ordre, le premier chapitre provincial qu'on y tint eut pour objet de reprendre l'œuvre des rédemptions, négligée depuis plus de trente ans (3). On songea à envoyer des députés à Tunis, et le P. Charles d'Arras ramena, au mois de mai 1635, une troupe d'esclaves à Paris. Les Pères Philippe Audruget et Athanase Deshées en ramenèrent d'autres de Tunis le 23 novembre 1638. Comme les captifs étaient plus nombreux à Alger, on y députa, en 1642, le P. Lucien Hérault et le frère Boniface des Bois. Hérault, après avoir rouvert les portes de la

(1) *Histoire de l'ordre de Notre-Dame de la Mercy*, p. 2. B.

(2) *Ibid.*, p. 241.

(1) *Relation nouvelle et particulière du voyage des RR. PP. de la Mercy aux royaumes de Fez et de Maroc pour la rédemption des captifs chrétiens, négociée en l'année 1681 avec Moule-Imael, roy de Fez et de Maroc, régnant aujourd'hui*, par L. Desmay.

(2) *Les victoires de la charité, ou Relation des voyages de Barbarie, faits en Alger par le R. P. Lucien Hérault, pour le rachat des François esclaves aux années 1643 et 1645 ; ensemble ce qui s'est passé en sa captivité, emprisonnement et mort, arrivée audit Alger le 28 janvier 1646*.

(3) *Ibid.*, p. 20.

ils avaient ra-
osaient de dé-
ns opérées en
baine de ces
initaires par-
ligieux de la

religieux d'Es-
(2), sont sans
e les nôtres :
ades, au prix
s, dont les nos-
faut un effort
nt esclaves, et
e trois à quatre
antité de costes
arie, ils sont
pirates : mais,
rs rachapés les
deffaut que,
des moindres
pourtant ceux
nt. Notre na-
s fastes des Es-
cet endroit : la
honte. » Quand
i, la plus illus-
r chapitre pro-
t de reprendre
rée depuis plus
voyer des dé-
Arras ramena,
pe d'esclaves à
ger et Athanase
de Tunis le 23
ifs étaient plus
en 1642, le P.
iface des Bois.
s portes de la

du voyage des
de Fox et de Marou
ens, négociés en
de Fox et de Ma-
nsey.

riation des voya-
R. P. Lucien Hé-
esclaves aux an-
s'est passé en sa
rivés audit Alger

patris à se ramener à Alger, et à se faire
1946 à Alger, et à se faire
qui remena les esclaves
tandis que son gendre
surtout visait à se

pour le repos de son
surtout visait à se
qui remena les esclaves
tandis que son gendre
surtout visait à se

qui remena les esclaves
tandis que son gendre
surtout visait à se
qui remena les esclaves
tandis que son gendre
surtout visait à se

qui remena les esclaves
tandis que son gendre
surtout visait à se
qui remena les esclaves
tandis que son gendre
surtout visait à se

(1) Voyage pour la rédemption des captifs, dans
les royaumes d'Alger et de Tunis, fait en 1720, p. 133.



Les Bénédictins de la Vallée de l'Alpe
 Les Bénédictins de la Vallée de l'Alpe



Alpe

Alpe

Alpe

patrie à de malheureux Français, retourna l'an 1645 à Alger avec le P. Guillaume Dreilhac, qui ramena les esclaves arrachés à la servitude, tandis que son généreux compagnon, dont la liberté venait d'être engagée afin d'augmenter le nombre des captifs délivrés, demeurait à la merci de ses créanciers musulmans. La plume se refusa à décrire les tourments qu'on lui fit subir. On le descendit notamment dans une basse fosse remplie de reptiles. Là, dit son historien (1). « n'entendant plus renier le saint nom de son Dieu, il s'estime beaucoup plus aise qu'auparavant; car, quoiqu'il écrase un crapaut ou un lézard à chacun de ses pas, et qu'il ne marche qu'à pieds nus dans le venin, il s'estime pourtant trop heureux, puisqu'il l'est assez pour ne respirer plus l'air que souffle l'impiété des barbares. Il fallut qu'avec ses ongles il se creusât dans l'épaisseur de la muraille un appui pour son repos; et, sans autre soulagement, il fallut qu'il y passât plus de six semaines. » L'impossibilité où le P. Lucien Hérault se voyait de briser les fers de tant d'infortunés contribua encore plus que ces durs traitements à accélérer sa mort. Le Franciscain Anselme David recueillit son dernier soupir le 28 janvier 1646. « Ce fut lui, ajoute le biographe (2), qui prit le soin de l'exposer trois jours entiers à la vue des Turks et des esclaves. Ce fut lui qui, par ses poursuites, obtint de la dotanne et du divan un relasche de quelque temps aux travaux des pauvres chrétiens, afin qu'ils pussent plus librement rendre leurs derniers devoirs à celui qui avoit souffert la mort en voulant leur rendre la liberté; et, suivant ce qu'il nous en dit, on vit les Turks qui estoient commis à la garde de ce corps mort espandre des larmes, tant ils avoient le cœur pressé de compassion de voir comme quoy les esclaves s'affligeoient de leur perte, et comme quoy ils se tourmentoient de sa mort. A entendre leurs cris, à voir leurs postures, ce n'estoit que des afflictions inconsolables, des regrets sans fin, et de véritables désespoirs. Les femmes, que le malheur a précipitées dans cette région inouïe pour y partager avec leurs maris les souffrances de la captivité, apportoient leurs petits enfants auprès de ce Père; elles les y faisoient

invoquer le secours du ciel pour le repos de son âme; elles leur faisoient baiser ses mains, sa bouche et ses pieds; et, par une assiduité opiniâtre qui passoit dans leur esprit pour une religieuse reconnaissance, elles s'attachoient à ses habits et à son cercueil, ny plus ny moins qu'à si elles eussent toutes fait vœu de ne le quitter jamais. Enfin, il fut enlevé par des prestres qui estoient précédés de deux Turks; et son corps fut suivy, jusques dans la chapelle des prisons de la dotanne, de plus de trois mille esclaves. Un religieux portugais luy fit son oraison funèbre, et quarante prestres, tant séculiers que religieux, célébrèrent les services de ses obsèques; chose qui ne s'est jamais pratiquée, de mémoire d'homme, en ce pays. En suite, il fut enterré dans le cimetière des chrétiens esclaves, qui est hors la porte de Bab-al-Oued. » De curieuses Relations constatent les rachats successivement opérés par les Trinitaires, sous le généralat du P. Claude de Massac. Chacune des nations chez lesquelles l'ordre de la Sainte-Trinité était répandu sentit redoubler son ardeur pour l'œuvre de miséricorde spirituelle et corporelle dont nous parlons. La France, l'Allemagne, l'Espagne et le Portugal firent de si nombreuses rédempptions, que, dans la seule année 1720, on peut compter plus de mille captifs délivrés des fers, les uns à Constantinople et dans le reste de l'empire ottoman, les autres dans les royaumes d'Alger, Tunis, Tripoli et Maroc. Les Pères François Comelin, Philémon de La Motte et Joseph Bernard, se rendirent en Barbarie, en même temps que les Pères Rivière et de La Case, religieux de la Merci, sous la protection de M. du Sault, en voyé extraordinaire auprès des puissances barbaresques. Lorsque le dey d'Alger admit les deux premiers à son audience (Pl. LXVII, n^{os} 1 et 2), « il se trouvait, dit leur Relation (1), dans son appartement, au plus haut de sa maison du côté de la mer, assis sur un sofa, les jambes nues et croisées, les pieds hors de ses babouches, sur un grand tapis de Perse, aux extrémités duquel étoient deux gros coussins de damas rouge. Le reste de la chambre étoit couvert de tapis de Turquie. Les murailles étoient toutes garnies, d'un côté, de sabres enrichis de

(1) *Les victoires de la charité, etc.*, p. 138.(2) *Ibid.*, p. 162.(1) *Voyage pour la rédemption des captifs, aux royaumes d'Alger et de Tunis, fait en 1720*, p. 138.

pierrres précieuses, d'autre côté, de pistolets fort riches et fort propres, et, d'autre part, d'armes à proportion. » Les Pères Comelin et de La Motte retournèrent d'Alger à Marseille, avec les religieux de la Merci, tandis que le P. Bernard, qui était allé délivrer les esclaves français à Tunis, les ramenait en triomphe de cette ville. La condition des esclaves était plus dure dans le Maroc qu'à Tunis et à Alger, le souverain n'accordant presque jamais la liberté qu'aux invalides, et exigeant d'ailleurs des sommes exorbitantes, comme nous l'apprend une autre Relation des Trinitaires (1). Ainsi, en 1704, pour des présents d'une valeur de plus de quatre mille piastres, il ne rendit que douze captifs; et, en 1723, il n'en donna que quinze pour une valeur de six mille. « Ce prince, dit la Relation qui nous en instruit (2), est d'une taille moyenne, le visage long et un peu maigre, les yeux noirs et petits, sa barbe fourchue et blanche, son teint mulâtre, c'est-à-dire presque noir, le nez un peu aquilain, une grande bouche, les lèvres fort épaisses, sur lesquelles il tient sa langue lorsqu'il ne parle pas, ce qui le fait baver continuellement, la tête tremblante. Au reste, il nous parut d'un tempérament robuste et peu cassé, quoiqu'agé d'environ quatre-vingt-dix ans. Son père en a vécu cent dix-huit... A cette audience, le roi était dans la cour la plus proche de ses appartements, assis les jambes croisées dans une espèce de calèche, montée sur quatre roues fort basses, sans impériale ni dossier; un Maure, derrière lui, tenait un grand parasol, et un Masgarin tenait une lance de la longueur d'environ six pieds; à côté de lui, étaient deux autres Maures, avec des mouchoirs pour chasser les mouches; tout autour, environ cinquante Masgarins, le fusil sur l'épaule: voilà en quoi consistait toute sa garde ce jour-là. Nous aperçûmes que, quand le roi voulait cracher, les Maures les plus chéris s'approchaient pour rece-

voir son crachat dans un mouchoir. Un autre le reçut dans les mains, et s'en frota le visage comme d'une liqueur précieuse. » Les Trinitaires, énumérant les captifs par nations, ajoutent (1): « Les esclaves portugais étaient cent soixante, entre lesquels il y avait un Père Jésuite, qui dit tous les jours la messe dans un canot, à deux heures du matin, ce qui est une grande consolation pour ceux d'entre les esclaves qui mènent une vie plus chrétienne que les autres: il y en a un grand nombre qui ne manque jamais d'entendre la messe. Ce Père Jésuite nous était fort recommandé par un fils du roi, qui avait pour lui de la vénération; notre inclination aussi nous portait à le retirer des fers, si le roi nous eût voulu donner des esclaves pour de l'argent. Il ne nous parut pas que ce Père Jésuite songeât à sa liberté, à cause du besoin qu'en avaient les esclaves de sa nation. »

Après avoir parlé des Franciscains, des religieux de la Merci et des Trinitaires, nous devons indiquer les travaux de l'institut, alors tout récent, des Prêtres de la Mission ou Lazaristes. L'état où saint Vincent de Paul avait vu les esclaves à Tunis, lorsqu'il partageait leur captivité, le portait à alléger le poids de leurs chaînes: aussi reçut-il avec joie de Louis XIII l'invitation d'envoyer quelques-uns de ses prêtres en Barbarie, bonne œuvre pour laquelle le roi lui remit dix mille livres (2). Le consul français de Tunis ayant agréé qu'un prêtre de la Mission entrât chez lui en qualité d'aumônier, Vincent fit partir, en 1645, Louis Guérin, que Jean Le Vacher, né à Écouen, en 1619, alla seconder en 1648. La peste enleva bientôt le premier, qui avait toujours compté sur le bonheur d'être empalé ou brûlé vif pour la gloire de Jésus-Christ. En 1647, le fléau moissonna de même à Alger Noueli, jeune prêtre de la Mission, dont les successeurs Le Sage et Dieppe, qui succombèrent comme lui en 1648 et 1649, furent remplacés par Philippe Le Vacher, frère du missionnaire de Tunis. Lorsque, en 1661, Philippe repassa en France avec le consul Barreau, il eut la consolation d'y ramener soixante-dix esclaves. Collet fait observer que, parmi les missionnaires d'Alger et de Tunis, il y en avait

(1) Relation, en forme de journal, du voyage pour la rédemption des captifs aux royaumes de Maroc et d'Alger, pendant les années 1723, 1724 et 1725, par les Pères Jean de La Faye, procureur général, ministre de la maison de Ferberie; Denis Mackar, ministre de celle d'Huy, pape de Liège; Augustin d'Arctas, ministre de celle de Montpellier; Henry Le Roy, ministre de celle de Bourmont, députés de l'ordre de la Sainte-Trinité, dits Maturins, p. 6.
(2) Ibid., p. 148.

(1) Relation en forme de journal, etc., p. 165.

(2) Collet, Vie de saint Vincent de Paul, t. II, p. 414.

oir. Un autre le
frotta le visage
Les Trinitaires,
s, ajoutent (1) :
cent soixante,
Jésuite, qui dit
canot, à deux
grande conso-
nives qui mènent
autres : il y en
ue jamais d'en-
nous était fort
qui avait pour
ation aussi nous
le roi nous eût
de l'argent. Il
suite songeait à
'en avaient les

cains, des reli-
aires, nous de-
l'institut, alors
ssion ou Laza-
Paul avait vu
partageait leur
poids de leurs
de Louis XIII
ins de ses pré-
our laquelle le
e consul fran-
a prêtre de la
é d'aumônier,
s Guérin, que
en 1619, alla
eva bientôt le
té sur le bon-
pour la gloire
moissonna de
tre de la Mis-
e et Dieppe,
648 et 1649,
Vacher, frère
ue, en 1661,
le consul Bar-
ener soixante-
que, parmi les
il y en avait



Martino di Le Tachet
 Martino di Le Tachet Martino di Le Tachet



Figura
 Figura Figura

trouvant au se trouvaient souvent du titre de
vénérables et de grands maîtres de l'art
de la guerre de Carthage. Ils ont été les
maîtres de la guerre de Carthage.

Les esclaves de Carthage ont été les
maîtres de la guerre de Carthage.

Les esclaves de Carthage ont été les
maîtres de la guerre de Carthage.

Les esclaves de Carthage ont été les
maîtres de la guerre de Carthage.

Les esclaves de Carthage ont été les
maîtres de la guerre de Carthage.

Les esclaves de Carthage ont été les
maîtres de la guerre de Carthage.

Les esclaves de Carthage ont été les
maîtres de la guerre de Carthage.

Les esclaves de Carthage ont été les
maîtres de la guerre de Carthage.

Les esclaves de Carthage ont été les
maîtres de la guerre de Carthage.

Les esclaves de Carthage ont été les
maîtres de la guerre de Carthage.

Les esclaves de Carthage ont été les
maîtres de la guerre de Carthage.

Les esclaves de Carthage ont été les
maîtres de la guerre de Carthage.

Les esclaves de Carthage ont été les
maîtres de la guerre de Carthage.

Les esclaves de Carthage ont été les
maîtres de la guerre de Carthage.

Les esclaves de Carthage ont été les
maîtres de la guerre de Carthage.

Les esclaves de Carthage ont été les
maîtres de la guerre de Carthage.

Les esclaves de Carthage ont été les
maîtres de la guerre de Carthage.

Les esclaves de Carthage ont été les
maîtres de la guerre de Carthage.

Les esclaves de Carthage ont été les
maîtres de la guerre de Carthage.

Les esclaves de Carthage ont été les
maîtres de la guerre de Carthage.

Les esclaves de Carthage ont été les
maîtres de la guerre de Carthage.

Les esclaves de Carthage ont été les
maîtres de la guerre de Carthage.

Les esclaves de Carthage ont été les
maîtres de la guerre de Carthage.

Les esclaves de Carthage ont été les
maîtres de la guerre de Carthage.

Les esclaves de Carthage ont été les
maîtres de la guerre de Carthage.

Les esclaves de Carthage ont été les
maîtres de la guerre de Carthage.

Les esclaves de Carthage ont été les
maîtres de la guerre de Carthage.

Les esclaves de Carthage ont été les
maîtres de la guerre de Carthage.

Les esclaves de Carthage ont été les
maîtres de la guerre de Carthage.

Les esclaves de Carthage ont été les
maîtres de la guerre de Carthage.



La Bibliothèque de la...
Revue de la...



toujours qui se trouvaient investis du titre de vicaires apostoliques et grands vicaires de l'archevêché de Carthage, duquel ces deux villes dépendaient; et tous les prêtres ou religieux esclaves étaient soumis à leur juridiction. Comme rien n'échappait à l'immense charité de Vincent de Paul, il porta la duchesse d'Aiguillon à fonder un petit hôpital à Alger pour les esclaves abandonnés par d'inhumains patrons dans leurs maladies; et il se chargea de recevoir, aux dépens de sa maison, toutes les lettres que les captifs écrivaient à leurs familles. Au moyen de ce bureau de correspondance, on sut peu à peu, dans toutes les provinces de France, que ceux qu'on regardait comme morts ou comme arrivés au but de leur voyage, gémissaient sous le poids de l'oppression en Barbarie; la charité la moins vive se réveilla; et, dès 1664, les missionnaires eurent racheté plus de douze cents esclaves, les uns par commission, les autres de leur propre mouvement. Dans le dessein de perpétuer cette bonne œuvre, Vincent souhaitait qu'il y eût toujours dans son institut des membres prêts à s'y dévouer. « Cette action, dit-il un jour, est regardée comme si grande et si sainte, qu'elle a donné lieu à l'institution de quelques ordres dans l'Eglise de Dieu; et ces ordres, parce qu'ils sont établis pour les esclaves, ont toujours été très-considérés. Tel est celui de la Rédemption des captifs, où les religieux font vœu de racheter les esclaves chrétiens. Cela est excellent et saint, messieurs et mes frères. Il semble, néanmoins, qu'il y a quelque chose de plus en ceux qui, non-seulement s'en vont en Barbarie pour contribuer au rachat de ces pauvres chrétiens, mais qui, outre cela, y demeurent, pour vaquer en tout temps à ce charitable rachat, et pour assister à toute heure, corporellement et spirituellement, ces pauvres affligés, pour courir sans cesse à tous leurs besoins, enfin, pour être toujours prêts à leur prêter la main et à les consoler en toute façon dans leurs plus grandes misères. O, Messieurs, considérez-vous bien la grandeur de cet ouvrage? En est-il qui ait plus de rapport à ce qu'a fait Notre Seigneur, lorsqu'il est descendu du ciel en terre pour délivrer les hommes de la captivité du péché, et les instruire par ses paroles et ses exemples? » Quoique les villes d'Alger et de Tunis, où les premiers prêtres de la Mission faisaient leur

séjour ordinaire, les occupassent beaucoup, ils s'échappaient quelquefois pour visiter ceux qui, le long des côtes ou plus avant dans les terres, avaient besoin de leurs services. Les courses évangéliques les plus difficiles et les plus fréquentes échurent aux missionnaires de Tunis. Ils parcoururent un bon nombre de maceries, c'est-à-dire de fermes et habitations rurales, où il y avait des esclaves, les unes, situées à huit, dix ou douze lieues de Tunis; les autres, perchées sur des montagnes, habitées par les lions plutôt que par des hommes. Plusieurs de ces captifs, exclus pour toute la vie du commerce des villes, ne s'étaient pas confessés depuis douze, quinze et dix-huit ans; quelques-uns même, à force de n'entendre plus parler de religion, et de n'en voir aucun exercice extérieur, en avaient perdu tout sentiment. Jean Le Vacher, moyennant une rétribution, donnée soit aux patrons, soit aux gardiens de ces esclaves, obtint la permission de les rassembler, de les instruire, d'entendre leurs confessions; il orna ensuite avec décence un endroit où il célébra la messe, et tous y communierent avec une consolation qu'ils n'avaient point éprouvée depuis qu'ils étaient à la chaîne. Le Vacher, charmé d'eux comme ils l'étaient de lui, les embrassa; puis il les régala, autant, dit-il, que sa pauvreté le lui put permettre; enfin, j' donna un quart de piastre aux plus nécessiteux. Envoyé de Tunis à Alger, Jean Le Vacher y retourna chez lui, en 1677, les esclaves attaqués de la peste. Quand l'escadre de Du Quesne parut, en 1683, devant le port, on le chargea de suivre les négociations avec l'amiral français; mais, une sédition ayant éclaté dans la ville, les Turks les rompirent. On voulut forcer Le Vacher à renoncer au christianisme. Sur son refus, on le mit à l'embouchure d'un canon, et un boulet emporta son corps. (Pl. CVIII. n° 1.) Ainsi mourut le premier des enfants de Vincent de Paul, qui, dans ce pays infidèle et barbare, ait répandu son sang pour la foi de Jésus-Christ (1). Le même genre de martyre attendait un autre prêtre de la Mission, qui fut d'abord employé à Madagascar.

En effet, la Congrégation de la Propagande, témoin du bien que les prêtres de la Mission fai-

(1) Collet, *Vie de saint Vincent de Paul*, t. 2, p. 410.

saient en Italie, avait chargé le nonce apostolique de Paris d'engager Vincent à envoyer quelques apôtres dans cette île, où la France avait formé un établissement. Le saint fixa son choix, en 1648, sur Nacuart de Champmartin, du diocèse de Soissons, et sur Nicolas Gondrée, du diocèse d'Amiens (1). Ils commencèrent leur apostolat par la garnison du fort Dauphin, dont les procédés violents à l'égard des Malgaches, joints à l'inconstance naturelle de ces insulaires, nuisirent à la propagation de l'Évangile. Néanmoins, les commencements firent naître quelques espérances. Nacuart, ayant appris qu'Andiam Ramach, l'un des chefs de l'île, avait habité Goa dans sa jeunesse, alla lui rendre visite. Ce chef lui avoua qu'il était baptisé, et lui récita en portugais l'Oraison dominicale, la Salutation angélique et le Symbole des apôtres. Non-seulement il permit aux missionnaires d'évangéliser ses sujets, mais il promit d'assister aux prières. Dès que Nacuart put s'exprimer dans l'idiome local, il parcourut les campagnes, où il trouva beaucoup plus de docilité parmi les noirs que parmi les blancs. Gondrée, après avoir suivi à pied des officiers français dans un voyage, succomba à une fièvre violente, le 26 mai 1649, entre les bras de son pieux confrère. Toussaint Bourdaise, né à Blois, l'un de ceux que Vincent de Paul destina aussitôt à cette mission, ne trouva que les cendres de Nacuart sur une terre qui dévorait, non ses habitants, mais ses libérateurs. Demeuré seul, en 1657, il demanda du renfort. Cinq missionnaires, dont Madagascar avait grand besoin, mais qui n'y seraient arrivés qu'après sa mort, firent naufrage au cap de Bonne-Espérance, et une flotte hollandaise les ramena en Europe. René Almeras, successeur de Vincent de Paul en qualité de supérieur général, hérita de ses sentiments de tendresse et de compassion pour les Malgaches, auxquels il adressa un nouvel essaim d'apôtres, dont le directeur donna bientôt après un martyr à l'institut. La mission de Madagascar subsista jusqu'en 1674, que Louis XIV abandonna cette île, et défendit à ses vaisseaux d'y aller désormais. De quatre missionnaires qui s'y trouvaient alors, l'un fut tué par les noirs, un autre brûlé vif dans

sa propre habitation; les deux survivants, qui étaient prêtres, revinrent en France. Michel Montmasson, de Savoie, l'un d'eux, remplaça Jean Le Vacher, comme vicaire apostolique à Alger, sans être intimidé par le sort de son illustre confrère. Lorsque le maréchal d'Estrées parut devant cette ville, le 26 juin 1688, il fut arrêté avec tous les Français; on le rassasia d'opprobres et de mauvais traitements; enfin on le mit, le 5 juillet, à la bouche d'un canon, ainsi qu'un frère de la Mission, nommé François Francillon, qui avait passé quarante ans en Barbarie, occupé à servir les esclaves.

Les vicaires apostoliques d'Alger continuèrent d'être choisis dans l'institut, qui se glorifiait de la mort héroïque de Le Vacher et de Montmasson. Les Trinitaires François Comelin et Philémon de La Motte rendent un hommage particulier au zèle et à la charité de Duchesne, qui remplaçait, en 1720, ces deux grands hommes.

CHAPITRE X.

Missions des Capucins, des Dominicains, des Augustins, des Jésuites, des Franciscains, sur la côte occidentale de l'Afrique.

Le Dominicain Labat (1), dans ce qu'il nous apprend sur les compagnies françaises qui ont fait le commerce de la côte occidentale d'Afrique, ne remonte pas au delà de 1626. Cinq ans après, les Capucins Alexis de Saint-Lô et Bernardin Renouard, de la province de Normandie, accompagnèrent le capitaine Emmercy, de Caen, au cap Vert, où les colons portugais ou français et les noirs convertis devaient les accueillir avec d'autant plus d'empressement, qu'ils étaient privés depuis huit ans de secours spirituels (2). Le cap Vert et les côtes voisines étaient renfermés dans les limites du royaume de Cayor, dont le souverain, ou roi de l'intérieur, portait le titre de damel : il avait pour agents des alkaires ou gouverneurs locaux. On aborda à Ru-

(1) Nouvelle relation de l'Afrique occidentale, t. 1, p. 12.

(2) Walckenaer, Histoire générale des voyages, t. II, p. 208.

(1) Collet, Vie de saint Vincent de Paul, t. 1, p. 440.

le 3 novembre 1635. Là, un noir, surpris de l'habit des religieux, demanda si le P. Alexis était la femme du capitaine : mais, ayant appris que c'était un *Padre*, il s'inclina, et parut très-honteux de sa méprise. Le port de Rufisque était un lieu de réunion pour des hommes de toutes les nations et de toutes les religions. Les Capucins y virent, en un seul jour, des catholiques, des calvinistes, des luthériens, des disciples de Bicherius, des Arméniens, des Juifs et des musulmans. Les missionnaires disposèrent une chapelle dans la maison de dona Philippa, dame portugaise ; puis ils convertirent et baptisèrent un certain nombre d'indigènes. Ayant appris que l'alkaïre du cap Gaspard (Bernard) était chrétien, ils allèrent le visiter. Ce gouverneur, en les apercevant, fit le signe de la croix. Il leur montra les portraits des rois de France et d'Espagne qu'il avait dans sa cabane. « Ce bon vieillard, dit le P. Alexis, les respectait comme si les prototypes en étaient déjà en paradis. Nous admirâmes sa simplicité. » Un des fils de l'alkaïre avait passé cinq ou six ans en France, où, après avoir été baptisé, il avait, disait-il, porté les armes pour le roi au siège de La Rochelle. Les religieux passèrent quinze jours au port de Joale, où presque tous les noirs parlaient portugais. Ces indigènes croyaient chaque individu pourvu d'une âme semblable à celle de l'animal avec lequel il avait le plus de rapport. « Nous demandâmes à l'un d'eux, écrit le P. Alexis, de quel animal le garaphe, ou receveur des impôts du roi, avait l'âme ? Il nous répondit que c'était une âme de loup ; mais, en faisant cette réponse, il baissait la voix, comme s'il eût craint d'être entendu d'un autre que de nous. » Joale ayant été brûlé récemment, les Capucins y dirent la messe dans une chapelle disposée avec des voiles de navire. De là, ils se rendirent à Portudale, où le capitaine Emmercy offrit des présents au roi, qui n'en fut pas très-satisfait ; il se plaignit de ce qu'on le faisait manger à une petite gamelle, tandis qu'on faisait manger à une grande le damel de Cayor. Les religieux trouvèrent ce prince assis sur le sable, et vêtu d'une robe de coton blanc. Il voulut donner aux voyageurs le divertissement d'une espèce de course, où figuraient des ânes, des chameaux et des chevaux. Lorsqu'il reçut les toubabes, c'est-à-dire les blancs, il était appuyé contre un

grand calebassier. Un Maure de sa suite enfonça devant lui, dans le sable, deux poignards mis en croix ; ce qui émut les religieux. Leur émotion s'accrut, quand ils virent l'alkaïre du port Sérène se prosterner devant le roi, et prendre ensuite ces deux poignards. Mille pensées sinistres roulèrent alors dans leur esprit. Elles furent tout à coup dissipées, lorsque, à leur grande surprise, l'alkaïre se servit des deux poignards pour faire la barbe au roi. Les missionnaires se retrouvèrent à Rufisque pour la fête de Pâques 1636, qu'ils célébrèrent avec solennité. Les noirs s'y montraient fort pieux. Lorsqu'ils n'avaient pas de croix à vénérer, ils croisaient leurs pouces, et baïsaient cette croix vivante avec respect. Les Capucins, revenus à Joale, y virent la chapelle qu'ils avaient construite beaucoup plus ornée qu'à leur départ. Ils complétèrent, en ce lieu, plusieurs conversions, notamment celle du noir Bour-Maroles, parent du roi, et qui devint le protecteur des Français contre les intrigues du garaphe ou percepateur des impôts. Ils partirent du port de Joale le 15 mai 1636, regrettés des Portugais, qui les chargèrent d'obtenir une mission permanente de leur ordre pour le cap Vert, où ils n'avaient séjourné que huit mois. Il est probable qu'ils retournèrent peu après à Rouen, où le P. Alexis de Saint-Lô, auteur de la *Relation du voyage du cap Vert*, mourut en 1638. L'ouvrage de ce religieux renferme des détails intéressants ; on y trouve beaucoup de bonhomie et de simplicité, quoiqu'elle ne soit pas toujours sans malice ; mais le style est rebutant par sa prolixité et son obscurité. En 1648, des Capucins partirent d'Italie pour le royaume de Benin, sous la direction d'Ange de Valence ; et ils coururent souvent le risque de la vie, en essayant de corriger les barbares coutumes du peuple de Benin, qui égorge quelquefois jusqu'à trois cents victimes sur le tombeau d'un grand. Ils réussirent mieux dans le royaume d'Overry, dont le chef, chassant de son palais toutes les femmes que la facilité de ses mœurs y avait réunies, épousa, en face de l'Église, une insulaire de l'île Saint-Thomas, Européenne d'origine, et élevée à sa cour (1). L'idée confuse que les habitants de

(1) Walckenaer, *Histoire générale des voyages*, t. XI, p. 94.

Whida ont d'un premier être si concevoir tant d'espérance aux Français, qui s'établirent dans le pays en 1666, que M. Du Casse voulut être accompagné de deux Capucins (1). Ils apprirent l'idiome local, et prêchèrent d'abord avec des marques si visibles de la bénédiction du ciel, qu'ils disposèrent le roi à recevoir le baptême. Sa conversion eût été suivie de celle de tout le peuple; mais les protestants, établis sur la côte, craignirent qu'un événement de cette nature ne ruinât leur commerce. Ils cabalèrent avec tant de force, et gagnèrent les prêtres des noirs par des présents si considérables, qu'ils suscitèrent un soulèvement contre les deux missionnaires; la veille du jour où le roi devait être baptisé, les séditieux mirent le feu à la chapelle catholique, environnèrent le palais royal, et n'auraient pas ménagé les Capucins, si le prince ne les avait mis à couvert de ce furieux emportement. Voyant sa propre vie menacée, il promit aux prêtres noirs de persévérer dans l'idolâtrie. Des deux Capucins, l'un mourut de chagrin ou de poison au bout de quelques jours; l'autre fut contraint de s'embarquer.

En 1670, la compagnie française de 1664 ayant fait partir deux Dominicains pour renouveler cette tentative, les mêmes Européens recommencèrent leur opposition. Les Frères-Prêcheurs ne purent obtenir la moindre audience du roi ni des grands; le peuple refusa de les écouter; ils moururent tous deux, et on ne douta point que le poison n'eût abrégé leur vie, comme celle du Capucin. Les Français se bornèrent alors à avoir un seul chapelain pour leur comp-toir. Le 28 août 1687, le Dominicain Gonzalves, né au Puy, en Velay, s'embarqua au port de la Rochelle, pour les missions de la Guinée (2). Arrivé, le 24 décembre, au pays d'Issiny, il y reçut le meilleur accueil du roi Zena, qui lui remit deux jeunes noirs, nommés Aniaba et

Banga, noms sous lesquels on les connut en France. Le P. Gonzalves, laissant à Issiny le P. Henri Cerizier, dont une sainte mort abrégée la carrière, se rendit avec ses autres compagnons au royaume de Whida, où ils moururent presque en même temps; d'où l'on conjectura que les ennemis de la religion avaient avancé leur fin. La mission commencée demeura en friche jusqu'à l'année du grand jubilé, 1700, que le P. Godefroy Loyer, étant allé à Rome représenter les besoins spirituels de ce pays, la Congrégation de la Propagande l'en nomma préfet apostolique. Le prince Louis Aniaba, que le roi renvoyait dans sa patrie, dit, en embrassant le P. Loyer, que sa joie était parfaite, puisque, après avoir été conduit idolâtre en France par un Dominicain, il en voyait un autre prêt à le ramener chrétien en Afrique. Le P. Jacques Villard accompagna seul le préfet, auquel on promit d'envoyer sur sa demande d'autres missionnaires. L'établissement français que l'on voulait former à Issiny n'ayant pu réussir, les Pères Loyer et Villard, qui ne recevaient d'Europe ni secours ni nouvelles, retournèrent en France, où le premier mourut en 1716, peu de temps avoir publié une Relation écrite avec simplicité et candeur, la meilleure de ce pays que nous ayons en langue française.

Le zèle des Portugais ne le cédait pas à celui des Français. Bosman rapporte que, étant sur la côte de Whida en 1698 et 1699, il y vint un religieux Augustin de l'île de Saint-Thomas pour convertir les noirs. Lorsque le missionnaire eut proposé au roi d'écouter ses instructions, Bosman demanda à ce prince ce qu'il pensait de sa proposition. « Je la loue, répondit le roi, et ce missionnaire me paraît fort honnête homme; mais je suis résolu de m'en tenir à mes fêtes. » L'Augustin ayant dit à l'un des plus notables indigènes que, si le peuple de Whida persistait dans ses fausses opinions et dans ses mœurs déréglées, il n'échapperait pas aux tourments éternels de l'enfer, le noir répliqua froidement : « Nous ne valons pas mieux que nos ancêtres; ils ont professé le même culte et mené la même vie. Si nous sommes condamnés à brûler, notre consolation sera de brûler avec eux. » Cette réponse ôta toute espérance au missionnaire, qui prit congé du roi, et remit à la voile.

(1) Walckenaer, *Histoire générale des voyages*, t. x, p. 269.

(2) *Relation du voyage au royaume d'Issiny, Côte d'Or, pays de Guinée, en Afrique; la description du pays, les inclinations, les mœurs et la religion des habitants, avec ce qui s'y est passé de plus remarquable dans l'établissement que les Français y ont fait; le tout exactement recueilli sur les lieux, par le R. P. Godefroy Loyer, préfet apostolique des missions des Frères-Prêcheurs aux côtes de Guinée, en Afrique, religieux du couvent de Bonne-Nouvelle de Rennes, en Bretagne*, p. 14.

Selon la méthode constante des rois d'Espagne et de Portugal pour le gouvernement des colonies, les gouverneurs portugais d'Angola étaient changés tous les trois ou quatre ans, et quelquefois plus fréquemment : on les envoyait ensuite exercer les mêmes fonctions au Brésil, dont les gouverneurs venaient à leur tour diriger les possessions d'Angola. Jean Correa de Souza administrait cette colonie, lorsque Zingha, sœur du féroce Ngolam-Bandi, roi de Matamba, fut chargée par son frère, qui pourtant avait fait périr le fils de cette princesse, d'aller négocier la paix avec les Portugais (1). Admise à l'audience du vice-roi, elle s'aperçut que Souza était assis sur un fauteuil de velours frangé d'or, et qu'on avait disposé pour elle, vis-à-vis de ce fauteuil, un riche tapis de pied, sur lequel deux coussins, garnis de velours et d'or, étaient le seul siège dont elle pût faire usage. Ce cérémonial lui déplut. Elle fit un signe à la plus jeune et à la plus belle des femmes de sa suite. Celle-ci s'agenouilla aussitôt, s'appuya sur ses mains et sur ses coudes, et présenta respectueusement son dos à sa maîtresse, qui s'assit dessus, et demeura dans cette attitude tout le temps de l'audience. (Pl. CVIII, n° 2.) Le vice-roi, reconduisant la princesse, lui montra la femme sur laquelle elle s'était assise, qui restait immobile dans la posture que le geste de sa maîtresse lui avait fait prendre. Zingha répondit qu'il ne convenait pas à l'ambassadrice d'un grand roi de se servir deux fois du même siège, et que, celui-là ne pouvant plus lui être utile, elle le laissait à la place où il se trouvait, et abandonnait cette esclave au gouverneur. Non-seulement les Portugais consentirent au traité de paix que demandait la princesse, mais ils tâchèrent de lui inculquer les vérités du christianisme. Elle reçut le baptême dans la cathédrale de Saint-Paul de Loanda, en 1622, à l'âge de quarante ans, et on lui donna le nom d'Anne. Le vice-roi, ayant envoyé à Ngolam-Bandi le prêtre nègre dom Denis de Faria, pour travailler à sa conversion, ce prince, au moment d'être régénéré à son tour, déclara qu'il ne convenait pas à sa dignité de s'humilier

devant un homme qui était le fils d'une de ses esclaves : sous ce prétexte frivole, il ajourna la cérémonie et éloigna le prêtre. Mais, en 1625, il envoya ses deux autres sœurs Cambi et Frangi à Saint-Paul, pour y être instruites et baptisées. Après la mort de Ngolam-Bandi, empoisonné en 1627, Zingha s'empara de la couronne, abjura le christianisme, arroza les temples et les idoles de sang humain, et se concilia l'affection des belliqueux Jagas, répandus à l'orient de Matamba, qui la reconnurent tous pour leur reine.

En 1640, les Capucins envoyèrent, pour la première fois, au Congo, une mission de leur ordre, composée de six Italiens, dont quatre prêtres et deux frères laïques (1). Un de ces derniers, frère François de Pampelune, avait été connu dans le monde sous le nom de Tiburce de Redin, chevalier de Saint-Jacques, et mestre de camp général des armées d'Espagne. Les missionnaires, embarqués à Livourne, arrivèrent heureusement à Lisbonne; mais ils ne purent partir que le 20 janvier 1645. Au cap Padron, qui forme l'extrémité méridionale de l'embouchure du Zaïre, ils trouvèrent les débris d'une croix en pierre, érigée autrefois par Diégo Cam, mais récemment abattue par les Hollandais. Ils en plantèrent une de bois, auprès de laquelle on édifia une chapelle. Le P. Bonaventure, préfet de la mission, envoya dès lors frère François de Pampelune chercher du renfort en Europe, et s'achemina vers San-Salvador, où les Cupucins reçurent la visite du chapitre de la cathédrale, des Jésuites, et de tous les autres ecclésiastiques. On leur assigna l'église de Notre-Dame de la Victoire, et on leur construisit un couvent. Quatre autres Capucins, auxquels les Hollandais, alors maîtres de Saint-Paul de Loanda, avaient fait subir d'étranges vicissitudes, furent réclamés par le roi de Congo. Les Portugais ayant repris Saint-Paul et tout le reste du royaume d'Angola, ce prince ne manqua pas de renouveler l'alliance du Congo avec le Portugal, par l'entremise des Jésuites et des Capucins, dont le préfet mourut en 1649.

Une seconde mission de cet ordre était arrivée,

(1) Labat, *Relation historique de l'Éthiopie occidentale*, t. IV, p. 28. Walckenaer, *Histoire générale des voyages*, t. XIII, p. 171, et t. XV, p. 77.

(1) Labat, *Relation historique de l'Éthiopie occidentale*, t. III, p. 8. Walckenaer, *Histoire générale des voyages*, t. XIII, p. 145; t. XIV, p. 103.

le 6 mars 1648, au Congo, sous la conduite de Denys Mareschi. Les maladies décimèrent ces religieux, qui, n'étant pas familiarisés avec les dialectes du pays, firent d'ailleurs peu de progrès. Leurs interprètes profitèrent de la vénération qu'inspiraient les missionnaires pour prélever de riches offrandes; et ces présents, qui tournaient au profit d'intermédiaires infidèles, décrièrent le christianisme et ses ministres. Enfin, on travailla en vain à réformer les mœurs, notamment en ce qui touche la pluralité des femmes, ces peuples voulant bien être chrétiens, mais l'être à leur mode, et sans préjudice de leurs coutumes, quelque éloignées qu'elles fussent de la morale chrétienne. Les Pères Bonaventure de Carriglio et François de Veas, ayant été envoyés, avec l'interprète Calixte Zelote, dans la mission d'Ovando, virent ce territoire envahi par la reine Zingha. Pris et enchaînés, ils furent conduits à cette princesse, qui les reçut avec distinction, et qui écouta les exhortations qu'ils lui firent pour la ramener au christianisme. Elle leur permit ensuite de retourner à San-Salvador, où ils arrivèrent les jambes déchirées, et tellement ulcérées par les épines et les roseaux qui couvraient les chemins, qu'ils furent quatre mois à se guérir. Zingha, convertie, demanda des apôtres, et le P. Antoine-Marie de Monte-Pradone fut chargé des lettres qu'elle écrivait au Pape.

Un troisième envoi de Capucins, au nombre de quarante-cinq, eut lieu l'an 1648 en Italie, tant pour le royaume de Benin, sous la direction d'Ange de Valence, que pour le Congo, sous la conduite de Jean-François de Rome. Nous avons parlé des premiers. Des alternatives de protection et de persécution attendaient les autres dans le Congo, où le P. Georges Gialla, notamment, fut assommé à coups de bâton. Lorsque le P. Bernardin, Hongrois de nation, qui évangélisait le Loango (1), mourut en 1664, la multitude idolâtre ne souffrit point qu'on l'enterrât, et son corps fut jeté à la mer.

Cependant les vœux de Zingha, portés à Rome par le P. de Monte-Pradone, venaient d'être exaucés. Une quatrième mission de Capucins, partie d'Europe en 1654, et composée de

douze prêtres et deux laïques, subvint aux besoins spirituels des royaumes de Congo, d'Angola et de Matamba, dernier pays dont le P. Séraphin de Cortone fut nommé préfet. La reine de Matamba, naguère aussi corrompue que féroce, ne conserva dès lors qu'un mari, avec lequel l'Église consacra son union : mais il n'eut aucune part au gouvernement, et ne fut que le premier de ses esclaves. Elle bâtit dans sa capitale une grande église, dédiée à la sainte Vierge, et qui fut nommée, ainsi que la ville de Cabazzo, Sainte-Marie de Matamba. Au mois de mai 1659, elle édifia, sur le bord de la rivière de Vamba, une ville nouvelle et une autre église sous l'invocation de la sainte Vierge, beaucoup plus belle et plus grande que la première. Le frère Ignace, Capucin, fut l'architecte de ce monument. Les pierres étaient transportées des rochers voisins sur les épaules des esclaves; la reine encourageait les ouvriers, dont le nombre s'accrut jusqu'à dix-sept mille; aussi la ville et l'église furent terminées en peu de temps, et dès l'année 1660 Zingha y communia. Alors elle parut toute changée : elle n'avait plus de fierté, de hauteur, de rigueur; elle était douce, humble, compatissante, affable, libérale, charitable. Le P. Cavazzi, l'un des Capucins qui résidèrent auprès d'elle dans les dernières années, nous apprend que sa cour était aussi nombreuse qu'aucune de celles des souverains de l'Europe. Les dignités et les charges y établissaient seules la différence des rangs. Trois cents femmes étaient attachées au service particulier de la reine : dix d'entre elles ne s'éloignaient jamais de sa personne pendant dix jours, et, après ce laps de temps, elles étaient remplacées par dix autres. Zingha, qui aimait le faste et la parure, se parait, dans sa vieillesse, avec autant de soin que dans son jeune âge. Elle couvrait quelquefois sa tête d'un petit casque léger, chargé de plumes, et n'avait alors pour vêtement que deux pagnes : l'un, attaché sur les reins, qui pendait jusqu'à terre; l'autre, en guise de manteau, qui lui couvrait les épaules et se croisait sur la poitrine. Mais ces pagnes, faits dans le pays avec des écorces d'arbre, étaient si fins, si variés pour les couleurs, que le plus beau satin d'Europe n'en approchait pas. Dans les grands jours, quand elle donnait audience, elle se couvrait de draps d'Europe et

(1) Wickenner, *Histoire générale des voyages*, t. XIV, p. 202.

aux be-
o, d'An-
ont le P.
La reine
que fé-
ri, avec
il n'eut
t que le
sa capi-
Vierge,
de Cam-
mois de
rivière
ne autre
Vierge,
de la pre-
chitecte
sportées
esclaves;
le nom-
i la ville
emps, et
a. Alors
plus de
ait dou-
ibérale,
Capucins
ernières
ait aussi
avertains
établis-
ois cents
rticulier
gnaient
urs, et,
placées
ste et la
vec au-
le cou-
r véte-
sur les
re, en
épaules
agnes,
arbre,
rs, que
ait pas.
ait au-
ope et

des brocards les plus riches; l'or, les perles, les diamants, façonnés en colliers, en bracelets et en chaînes, ornaient son cou, ses bras et ses pieds. Une magnifique couronne brillait sur sa tête; et, pour sceptre, elle tenait un bâton couvert de velours et garni de petites sonnettes d'argent. Elle aimait la chasse, et s'y exerçait, quoique chargée d'années, comme quand elle était jeune. Elle n'avait rien perdu, depuis sa conversion, de son génie martial, et elle ne négligeait pas le soin de ses armées. Elle passait de fréquentes revues, et alors on la voyait armée et vêtue comme une amazone. Elle voulait que les femmes de son palais s'exerçassent à tirer de l'arc et à lancer le javelot, afin de pouvoir la suivre au combat. Elle n'avait point d'écuries, parce que, dans ce pays, on ne se sert ni de chevaux, ni d'ânes, ni de mulets: quelques Portugais, seulement, en entretenaient à Loanda, plus pour la pompe que pour le besoin. Au lieu de chevaux, des esclaves robustes, nourris dans des cases particulières, étaient toujours à la disposition de la cour, soit pour porter les personnes dans un hamac, soit pour porter les lettres; ils obéissaient à un surintendant, qui les distribuait sur la route comme des relais, et ils faisaient jusqu'à trente lieues en un jour, avec une vitesse qui dépassait celle d'un bon cheval. A moins que Zingha ne fût malade, elle mangeait toujours en public. Son couvert était mis sous le portique du palais, où elle donnait aussi ses audiences. Là, on étendait sur le plancher un grand tapis ou une natte; on la couvrait d'une grande nappe de toile d'Europe, ou bien de ces toiles d'écorce qu'on fabriquait dans le pays; la reine s'asseyait sur un coussin ou sur ses talons, et, sans cuiller, ni couteau, ni fourchette, elle prenait dans les plats, avec la main, la viande, qu'elle déchirait par morceaux et qu'elle mangeait. Quand elle buvait, tous les assistants battaient des mains, ou faisaient de leurs doigts comme des castagnettes, et un des premiers officiers lui touchait le doigt du pied gauche, pour signifier que ses sujets souhaitaient que la nourriture qu'elle prenait se répandit par tout son corps, depuis la tête jusqu'aux extrémités des membres. Gingo Mona, mari de sa sœur, prosterné à ses pieds, ramassait les os, les arêtes, et autres résidus de son repas, et les allait cacher en terre, de peur qu'ils ne fussent

trouvés, et ne servissent à faire contre la reine quelques maléfices. Elle jetait quelquefois, en mangeant, des morceaux de viande aux officiers et aux femmes de sa suite; ils les recevaient avec respect, et les mangeaient sur le champ. Lorsque son repas était terminé, elle distribuait ses restes à ses courtisans, et ils suffisaient toujours pour nourrir un grand nombre de personnes. Le P. Cavazzi assure qu'il vit un jour sur sa table jusqu'à quatre-vingts plats; et il fut surpris de ce qu'il y avait de petits lézards, des sauterelles, des grillots, et autres semblables animaux, surtout un plat de souris rôties, avec le poil et la peau. La reine, voyant la surprise du religieux, le pressa d'en goûter au moins une; et, comme il s'en excusait avec respect: « Les Européens, dit-elle, ne savent pas que ce sont des morceaux friands. » Lorsqu'elle recevait des étrangers élevés en dignité, elle mangeait à l'européenne; elle s'asseyait sur son trône; ses officiers et ses femmes, richement vêtus à la portugaise, la servaient, comme en Europe, avec de la vaisselle d'argent ou de vermeil; mais cela lui arrivait rarement, et lui imposait une gêne qu'elle n'aimait pas. Les Mémoires nous la montrent occupée à propager le christianisme dans ses États, émettant des édits pour déraciner l'idolâtrie, faisant venir de Loanda des femmes portugaises pour initier celles de sa cour aux arts de l'Europe; et enfin, après s'être confessée et avoir reçu l'extrême-onction, expirant, le crucifix entre ses bras, sans agonie, à l'âge de quatre-vingt et un ans, le 17 septembre 1663. Elle fut exposée sur un lit de parade, couvert d'un grand drap du pays de Gabon. Elle y était assise, appuyée sur un riche coussin, que son page d'honneur, immobile comme une statue, soutint pendant plusieurs heures. On l'avait embaumée, et l'on brûla autour de son corps une grande quantité de parfums. Elle fut enterrée dans l'église de Sainte-Anne, au fond d'un caveau dont les murs étaient tapissés de soie relevée de galons d'or, et dont le plancher était couvert de belles nattes, sur lesquelles on avait étendu de magnifiques tapis. On déposa aussi dans ce caveau ses arcs, ses flèches, ses plus riches habits, ses meubles les plus précieux, et une somme d'argent qui montait à seize mille écus romains, le tout conformément aux lois du pays. Barbara, sœur et héritière de Zingha, flotta

longtemps incertaine entre l'idolâtrie et le christianisme qu'elle avait embrassé; puis elle se déclara ouvertement pour les idoles jusqu'à sa mort, arrivée le 24 mars 1686. Alors les singhillas, ou prêtres du pays, reprirent le dessus; les grands et le peuple revinrent avec emportement à leurs anciennes habitudes; des victimes humaines furent égorgées sur les tombeaux des deux reines; on livra aux flammes l'église et la ville de Sainte-Marie de Matamba. Néanmoins, lorsque François, proche parent d'Anne et de Barbara, eut été reconnu roi, il chercha à faire revivre le christianisme.

Nous avons prononcé le nom, et il convient de résumer la vie, du Capucin Jean-Antoine Cavazzi, né à Montecuccolo, dans le duché de Modène, et l'un des douze prêtres de son ordre qui partirent d'Europe, en 1654, pour cette partie de l'Afrique. Quand on distribua les missionnaires dans les diverses contrées, Cavazzi et le frère Ignace de Valsana furent envoyés vers le roi Angola Aarii, frère de Zingha, qui résidait à Maopongo, l'un des endroits les plus pittoresques du globe (1). Les vastes rochers de ce nom, nommés par les Portugais la Forteresse des Pierres, ressemblent à ces grands écueils qui s'élèvent isolés au milieu de l'Océan; et, quoiqu'ils soient éloignés de plus de cent lieues de la côte, il en sort des sources salées, qui s'élancent en jets d'eau à plus de soixante-dix brasses au-dessus du sol, et qui suivent exactement les mouvements de la mer, augmentant de hauteur lorsque la marée monte, et descendant lorsqu'elle se retire. Ces sources, si chargées de sel, se trouvent dans le voisinage d'autres sources très-abondantes d'eau excellente, légère, douce, et très-propre à tous les usages de la vie. Cette masse de rochers a vingt-sept milles de circonférence, et excède en hauteur les tours les plus élevées de l'Europe. Elle paraît de loin compacte et sans divisions; mais, quand on s'approche de plus près, on voit qu'elle se compose d'une quantité infinie de rochers distincts, que séparent des ravins et des précipices, taillés par la nature sous les formes les plus variées et les plus singulières, tellement, dit Cavazzi, qu'on semble avoir pénétré

dans une grande ville, entourée d'une haute et forte muraille, pleine de tours, de clochers, de globes en pierres; décorée d'arcs de triomphe, de mausolées, de portiques, d'obélisques, et de toutes les sortes de constructions que le génie de l'architecture pourrait imaginer. Quand on est parvenu à la hauteur des rochers les moins élevés, on trouve, dans les intervalles qui les séparent, un labyrinthe de chemins remplis d'arbres et de buissons épineux; peu à peu l'espace s'agrandit, et l'on arrive enfin dans des vallées spacieuses, dans des champs parsemés de bosquets d'arbres toujours verts, et qui offrent un sol fertile et une végétation aussi puissante que variée. A un étage supérieur, on parvient à une vaste plaine, qui couronne cet amas de rochers. Du milieu de la plaine, s'élève un dernier roc, dont la circonférence est taillée à pic, et percée d'une infinité de petites cavernes naturelles, sans aucune humidité. Ces cavernes communiquent entre elles par des pentes douces, au moyen desquelles on atteint au sommet de cette vaste pyramide, qui est aplatie, et offre l'image d'un petit Éden. Partout se déploie une riche végétation, des arbres chargés de fruits et de fleurs, des sources claires et limpides; on y respire un air sain et frais, dont on jouit avec délices et avec surprise sous le climat brûlant de la zone torride. Il y a trente-deux villages au pied et dans les intervalles de ce vaste amas de rochers. Les noirs qui l'habitent sont tous des Jagas: extrêmement indolents, ils vivent d'une manière assez misérable du peu de grain qu'ils y recueillent, des racines et des fruits qui y viennent en abondance et presque sans culture. Les ravins, les creux de rochers, les cavernes naturelles, les bois et les bosquets voisins, recèlent un nombre prodigieux de serpents, de reptiles, de lions, de léopards, qui trouvent dans ces lieux des retraites commodes et sûres; et cet amas énorme de pierres échauffées par les rayons du soleil produit, dans le temps des pluies, des exhalaisons qui s'élèvent de tous côtés, une atmosphère étouffante où s'enfantent des orages, des éclairs et de fréquents éclats de foudre: de loin, les sources et les torrents qui en découlent, les cavernes et les anfractuosités, paraissent tout en feu, et offrent un spectacle terrible et sublime. Les arbres croissent, dans tout ce canton, à une grosseur et une hauteur

(1) Walckenaer, *Histoire générale des voyages*, t. xiii, p. 200.

excessives. Leurs fruits sont excellents; et il n'y a pas de lieu au monde où les oranges soient plus sucrées et d'un goût plus délicieux. Les goyaves, les dattes y ont une saveur exquise, qu'on ne retrouve point ailleurs. Désignés pour cette singulière région, le P. Cavazzi et le frère de Valsana trouvèrent, à peu de distance de Maopongo, un des fils d'Angola Aarii qui était venu à leur rencontre, et qui les accompagna à pied jusqu'à la ville, ou, pour parler plus juste, jusqu'au pied des rochers, au-dessus desquels elle était située. La porte qui donnait entrée dans cette ville était un passage étroit et si bas, qu'on ne pouvait le franchir qu'en se traînant sur les coudes et sur les genoux. Le prince montra le chemin : les religieux le suivirent. Quand ils eurent franchi ce passage assez long, ils se trouvèrent dans un labyrinthe affreux de rocs et de buissons épineux, qui dure environ un tiers de lieue, et qui se termine au pied d'un rocher escarpé et coupé en précipices, sur lesquels les noirs grimpent et sautent comme des chevreuils, mais où les religieux, après bien des tentatives inutiles, se virent obligés de demander du secours. Des noirs forts et adroits les chargèrent sur leurs épaules, et, sautant de rocher en rocher, les mirent enfin à un endroit peu distant de la case ou du palais d'Angola Aarii. Cavazzi donna un libre essor à son zèle dans la Forteresse des pierres, puis dans la petite Ganghella, province centrale du royaume de Matamba, gouvernée par le Jaga Cassangé Coquingurii, qui, docile aux instructions des Capucins Antoine de Sarraveza et Jean-Antoine Cavazzi, fut baptisé le 9 juin 1657. Mais si, de même qu'Angola Aarii, il était bien aise de se dire chrétien comme les blancs, c'était à condition de conserver les pratiques de l'idolâtrie, le commode usage de la pluralité des femmes, et ses penchants sanguinaires. Cassangé ayant vaincu dix-huit sôvas, ou chefs de districts, entre autres Guzambambé, qui se réfugia dans une île de la Coanza, celui-ci, pour recouvrer ses domaines, résolut d'en faire hommage au roi de Portugal et d'embrasser le christianisme. Cavazzi partit d'Embacca, où il résidait alors, pour aller, par ordre du préfet des Capucins, trouver Guzambambé, qui reçut le baptême, à l'âge de soixante-dix ans, avec le nom de Louis-Antoine. On l'envoya ensuite, quoique

affaibli par la maladie, à la cour de la reine Zingha; mais, son mal s'aggravant, il dut retourner à Embacca. En 1661, il évangélisa les îles de la Coanza soumises à la reine, qu'il vint retrouver après avoir détruit les idoles, et à laquelle il remit un bref d'Alexandre VII. Honoré de toute sa confiance, il lui administra les derniers sacrements en 1663. La sœur de Zingha eut aussi beaucoup d'attachement pour Cavazzi : mais son caractère faible la rendait esclave de son mari, ennemi juré des missionnaires. Il empoisonna le zélé Capucin, à qui on administra à temps un contre-poison. Cavazzi, forcé de quitter un pays où sa vie courait sans cesse de nouveaux dangers, prit congé de la nouvelle reine, et, à cause de son extrême débilité, se fit porter à Loanda, où il exerça le ministère jusqu'en 1666. Ses infirmités et le besoin pressant que ses confrères avaient de renfort le conduisirent à cette époque en Europe. Il y arriva en 1668. La Congrégation de la Propagande l'engagea à écrire une Relation, et à retourner en Afrique avec le titre de préfet : son humilité ne lui permit pas d'accepter l'épiscopat. Il revint donc au Congo en 1670, échappa encore une fois à l'intempérie du climat, et, de retour en Europe, mourut à Gènes l'an 1692. Son séjour prolongé au milieu de nations barbares lui ayant fait perdre l'habitude de bien s'exprimer en Italien, le Capucin Fortuné Alamandini de Bologne avait été chargé de rédiger ses Mémoires (1), dont le Dominicain Labat a donné une traduction française sous le titre de *Relation historique de l'Éthiopie occidentale*. Cavazzi parle avec un ton de vérité qui persuade. La moitié à peu près de son livre est consacrée à la description du pays, et l'autre à l'histoire des missions. Les notions géographiques répandues dans cet ouvrage sont en général exactes. « Nous pensons, dit M. Walckenaer (2), que les faits si épouvantablement atroces, racontés par Cavazzi, ont fait rejeter à tort tous ses récits comme des impostures. Dans ces derniers temps, le voyage de Pruneau de Pommogorge, de Dalzel chez les Dahomeys, et de Dupuis chez

(1) *Gl. Ant. Cavazzi descrizione dei tre regni cioè Congo, Matamba et Angola, e delle missioni apostoliche, essercitatevi da religiosi capuccini, e nel presente stile ridotta dal P. Fortunato Alamandini.*

(2) *Biographie universelle*, art. ZECCHIELLI.

les Aschantis, ont confirmé ce que Cavazzi rapporte de l'extrême férocité de certaines races de nègres. Lorsque l'espèce humaine se dégrade, il est bien difficile de savoir quelles sont les bornes qu'on peut assigner à sa perversité.

Michel-Ange Guattini, natif de Reggio, et Denis Carli, de Plaisance, ayant été envoyés, en 1666, par la Congrégation de la Propagande, au Congo (1), avec quatorze autres Capucins, se préparèrent, dans le port de Loanda, à leur carrière apostolique. Le vicaire du Congo résolut de les utiliser dans le pays de Sogno et dans celui de Bamba. On a tiré des lettres de Guattini la première partie de la Relation de leur voyage, que le récit de Carli complète d'une manière intéressante. Un trait montrera à quels dangers les missionnaires étaient exposés. Les deux Capucins arrivèrent un soir dans une libatte ou village, dont ils trouvèrent la porte fermée. L'enclos était une haie d'épines de la hauteur d'une pique, et la porte un tas d'épines sèches, que les habitants avaient rassemblées à l'ouverture de cet enclos. On l'ouvrit pour recevoir Guattini et Carli, auxquels le macolente ou maire offrit des cabanes. Comme la chaleur était excessive, ils aimèrent mieux passer la nuit en plein air dans leurs hamacs, qu'ils suspendirent d'un côté au sommet d'une cabane, et de l'autre à deux pieux plantés en croix. Vers minuit, trois lions s'approchèrent de la haie, avec des rugissements qui faisaient trembler la terre. Carli, réveillé par cet horrible bruit, leva un peu la tête, pour découvrir les monstres à la clarté de la lune. Mais la haie était si épaisse et si couverte de feuilles, qu'il ne put les apercevoir, quoique peu éloignés. La crainte le fit d'abord penser à se retirer dans une cabane. Cependant, après avoir considéré qu'il était impossible aux trois lions de franchir une haie si épaisse et si haute, il résolut d'attendre tranquillement le jour. Aussitôt qu'il le vit paraître, il rejoignit son compagnon, qui s'était placé contre la cabane voisine, et qui avait profité de la fraîcheur pour dormir d'un profond sommeil, sans avoir entendu les rugissements. Il le félicita sur sa tranquillité, en lui disant que, si les

lions étaient venus le dévorer, il aurait eu le bonheur d'arriver au ciel, sans savoir par quel chemin. Un autre jour, les noirs de l'escorte rencontrèrent un prodigieux serpent : il avait la tête aussi grosse que celle d'un veau. Sa longueur était de vingt-cinq pieds; et Carli craint si peu qu'on l'accuse d'exagération, qu'il cite en témoignage la peau d'un autre serpent de la même longueur, qu'il mesura lui-même. A la vue de cette affreuse créature, les noirs poussèrent un grand cri, suivant leur usage, et firent monter les missionnaires sur un terrain plus élevé, pour lui donner le temps de passer ou de reculer. Carli observa que, en avançant, le reptile causait autant de mouvement dans l'herbe que le passage de vingt hommes. Mais les missionnaires s'aperçurent assez que les noirs étaient plus effrayés qu'eux-mêmes, et qu'il y avait peu de fond à faire sur leur secours. Ils regrettèrent plusieurs fois de ne point avoir apporté un ou deux fusils, dont ils auraient tiré, dans ces occasions, plus de services que de leur escorte. La seule ressource, pour des voyageurs sans armes, est de s'éloigner par la fuite, ou de mettre le feu aux herbages. Guattini avait baptisé trois cent soixante indigènes lorsqu'il mourut. Carli en baptisa jusqu'à deux mille sept cents, se consolant par l'abondance de ces fruits spirituels de l'affaiblissement de sa santé et de toutes les difficultés de la mission. Nous placerons ici deux curieuses anecdotes. Pendant la nuit, il était tourmenté par une multitude de gros rats, qui lui mordaient quelquefois les pieds; sans autre moyen, pour s'en défendre, que de faire placer son lit au milieu de la chambre, et de faire coucher ses noirs sur des nattes autour de lui: encore ces animaux ne laissaient pas que de l'assiéger. Dès qu'il eut prévenu le duc de Bamba de ce qu'il avait à souffrir de l'importunité des rats et de la puanteur des noirs, ce prince lui envoya un petit singe privé, en l'avertissant que c'était le remède à ses deux peines; le singe étant accoutumé à chasser les rats par son souffle, et l'odeur naturelle de sa peau, qui sentait le musc, suffisant pour dissiper celle des nègres. Il rendit, en effet, ces deux services au missionnaire; avec celui de nettoyer sa tête et sa barbe, qu'il peignait beaucoup plus adroitement que les noirs. Ces animaux, fait observer Carli, sont fort différents des chats-civettes,

(1) Walckenaer, *Histoire générale des voyages*, t. XIII, p. 46. Labat, *Relation historique de l'Ethiopie occidentale*, t. V, p. 91.

quoiqu'ils aient aussi l'odeur du musc. Le bon Capucin, étant dans un profond sommeil, fut réveillé par un saut que le singe fit sur sa tête. En même temps, les noirs, qui se levèrent brusquement, se mirent à crier : « Debout, Père, debout ! » Il demanda de quoi il s'agissait. « Les fourmis, lui répondit-on, se sont ouvert un passage, et vous n'avez pas un moment à perdre. » Carli, dans l'impossibilité de se remuer, se fit porter au jardin. Déjà les fourmis commençaient à courir sur ses jambes, et, en un clin d'œil, elles couvrirent le plancher des cabanes de l'épaisseur d'un demi-pied. Le porche et l'allée du cloître n'en furent pas moins remplis. On ne trouva pas d'autre expédient pour les chasser, que de brûler de la paille dans les lieux qu'elles occupaient. La flamme les détruisit ou les fit fuir ; mais elles laissèrent une odeur si forte, que le missionnaire, s'étant fait reporter dans sa chambre, fut obligé de tenir longtemps le singe contre son visage. Carli remercia particulièrement le ciel de l'avoir sauvé des fourmis, persuadé que, enchaîné par son état de faiblesse, elles l'eussent dévoré avant la fin de la nuit : témoin la quantité de vaches qui ont le même sort, et dont on ne trouve que les os à l'arrivée du jour. Sa santé détruite ne lui permettant pas de continuer son apostolat, il retourna en Europe. Il se trouvait à Gènes, lorsqu'y arriva le P. Michel d'Orviette, qui revenait du Congo, chargé par le supérieur de cette mission d'aller représenter au Pape le misérable état auquel elle était réduite. La plupart des missionnaires venaient de mourir : il n'en restait que trois dans tout le royaume. Le P. Philippe de Galeffa avait été mangé par les noirs de la province de Sundi, catastrophe dont Carli apprit ainsi les circonstances. Les notables, ayant obtenu du roi la permission de brûler tous les sorciers qu'ils pourraient découvrir, se rendirent dans un lieu où l'on savait qu'ils s'étaient rassemblés, et mirent le feu à leurs huttes. Ceux qui échappèrent aux flammes rencontrèrent, en s'éloignant, le P. Philippe, lui donnèrent la mort, et firent un festin de sa chair. Ceux qui les poursuivaient se convainquirent de cette barbare exécution par les feux qu'ils leur virent allumer. Carli quitta Gènes, et, passant par Plaisance, alla fixer son séjour au couvent de Bologne, où il conserva toujours quelques restes

de la maladie qu'il avait apportée du Congo.

Les Portugais ayant voulu conquérir la province de Sogno, en 1680, cette expédition, quoique infructueuse, irrita si vivement le prince, qu'il résolut de se débarrasser des Capucins, par la seule raison que ces religieux étaient venus de Portugal (1). Il saisit l'occasion de quelques marchands des Pays-Bas, qui retournaient dans leur patrie, pour écrire à l'internonce de Bruxelles, et lui demander d'autres missionnaires. L'internonce lui envoya deux prêtres franciscains, accompagnés d'un frère-lai, mais qui avaient ordre d'obéir au supérieur des Capucins, s'il s'en trouvait encore sur les lieux. Ces trois religieux furent reçus avec des caresses extraordinaires, et conduits au couvent des Capucins, d'où il s'agissait de chasser deux anciens possesseurs, dont l'internonce reconnaissait les droits, au lieu de prétendre les infirmer. Après avoir cherché inutilement des prétextes, le prince eut recours au traitement le plus barbare. Il ordonna que les deux Capucins fussent entraînés hors de ses terres pendant l'espace de deux milles, et cet ordre odieux reçut son exécution littérale : c'est-à-dire que les deux confesseurs, liés de leurs propres cordons, et le visage contre terre, furent tirés par les pieds au travers des sables du pays. On les laissa sur les confins de la province de Sogno, dans une petite île du Zaïre. Le ciel y fut leur soutien pendant deux ou trois jours. Le P. Thomas de Sistola, qui était le moins blessé, prit quelques oiseaux pour leur subsistance. Quelques pêcheurs idolâtres, devenus leurs libérateurs, les conduisirent à Bomangoy, capitale du royaume d'Angoy. Là, un noir infidèle les reçut avec humanité, leur donna à souper, et les logea dans une maison, où il laissa trois femmes du pays pour les servir : mais les missionnaires, prenant peu de confiance dans les habitants, renvoyèrent les femmes après le souper ; et Thomas, chargeant son compagnon sur ses épaules, se mit en marche avec son fardeau. Il ne fit pas beaucoup de chemin, sans être contraint de s'arrêter. Il plaça son compagnon sous un grand arbre, où les religieux passèrent le reste de la nuit. A la pointe du jour, n'étant plus capables d'avancer, et craignant d'être dé-

(1) Walckenaer, *Histoire générale des voyages*, t. xiv, p. 194.

couverts, ils s'efforcèrent de monter sur l'arbre, dont le feuillage pouvait les cacher. Leur hôte, surpris de ne point les retrouver dans sa case, marcha sur leurs traces, et arriva près de l'arbre, ne doutant point qu'ils ne reposassent à son ombre. Comme ce pauvre noir ne les apercevait pas, il s'imagina que les voyageurs avaient été enlevés par quelque esprit. Se parlant à lui-même, « Il aura voulu, s'écria le nègre, me priver de la récompense que je pouvais espérer de mes services. » Ces paroles firent sourire les Capucins, auxquels elles donnèrent une meilleure opinion de leur hôte. Aussi, avançant la tête hors du feuillage : « Nous sommes ici, lui dirent-ils avec confiance ; ne doutez pas de notre reconnaissance. » Le noir, charmé de les revoir, leur offrit deux hamacs, dans lesquels ils se firent conduire au port de Cabinde, à deux journées de Bomangoy. L'un des deux ne tarda pas à mourir, et Thomas de Sistola ne se rétablit qu'après de longues douleurs. D'un autre côté, l'un des prêtres franciscains, demeurés en possession du couvent de Sogno, quitta cette mission pour passer dans celle d'Angola. L'autre, instruit par la barbarie du prince, lui représenta qu'il était obligé de chercher les malheureux Capucins, ses frères, pour leur rendre les services de la charité, et il se garda bien de retourner à Sogno. Le frère-lai, à son tour, feignant d'aller à la recherche des deux prêtres, s'échappa de la province ; en sorte que le couvent ne se trouva plus habité que par un autre frère-lai, nommé Léonard, que le prince enferma sous clef, dans la crainte qu'il ne suivit cet exemple. Le peuple, désolé du départ des missionnaires, se souleva contre le persécuteur, le chargea de fers, et, l'ayant relégué dans une île du Zaïre, se choisit un nouveau chef. Ensuite, ayant appris que le prince dépossédé sollicitait le secours de nations voisines pour se rétablir, il se saisit encore une fois de sa personne, lui mit au cou une pierre fort pesante, et le précipita dans le Zaïre, avec cette imprécation : « Va, monstre inhumain, va finir tes jours dans le même fleuve que tu as fait traverser à des prêtres innocents. » Quelque temps après, le Capucin Joseph Maria fut envoyé de Loanda à Sogno pour reconnaître l'état de la mission. En arrivant au cap Padron, à l'embouchure du Zaïre, il fit avertir le nouveau prince de ses intentions. Une foule de peuple

s'empressa de courir au devant du missionnaire. Les uns lui racontèrent la triste mort du persécuteur ; d'autres lui répondirent des dispositions du nouveau chef ; tous jurèrent de défendre la religion et ses ministres jusqu'à la dernière goutte de leur sang ; serment qui fut confirmé, dans la suite, au pied des autels. On pressa beaucoup le P. Joseph de s'établir dans le couvent. Il dit d'abord que sa commission se bornait à prendre avec lui le frère Léonard et les ornements ecclésiastiques, pour retourner à Loanda. Enfin, sur les instances du peuple et du prince, non-seulement il consentit à demeurer, mais il engagea le P. Thomas de Sistola à reprendre son emploi. Depuis cet heureux jour, les Capucins furent respectés.

François de Monteleone, Capucin de la province de Sardaigne, ayant formé le projet d'exercer son zèle au Congo, adressa sa demande à la Congrégation de la Propagande, qui lui permit de s'associer Jérôme Mèrrola, né à Sorrento, dans le royaume de Naples, et d'autres religieux de son ordre (1). Ils partirent de Cagliari en 1682, et arrivèrent au mois de mai 1683 à la côte d'Afrique. Quinze jours après leur débarquement à Loanda, Mèrrola accompagna le P. Joseph-Marie de Bassetto, Capucin d'un grand savoir et d'une expérience consommée, dans la mission de Sogno, la plus ancienne du Congo, et la meilleure. Il s'y trouvait seul la seconde année de son séjour, lorsque le cardinal Cibo écrivit aux missionnaires Capucins, pour se plaindre de la traite des noirs, dont la Congrégation de la Propagande demandait avec instance la suppression. Comme le négoce du pays consistait uniquement en ivoire et en esclaves, les religieux virent peu d'apparence de pouvoir exécuter les ordres du saint Siège. Cependant, ils s'assemblèrent, pour marquer leur soumission, et, s'étant adressés au roi de Congo et au comte de Sogno, ils obtinrent du moins que les hérétiques seraient exclus du second de ces commerces ; surtout les Anglais, qui l'exerçaient en grand nombre, et qui transportaient leurs esclaves à la Barbade, où ils ne pouvaient leur inspirer que de l'éloignement pour l'Église romaine. Mèrrola choisit ensuite

(1) Walckenaer, *l'histoire générale des voyages*, t. xiii, p. 213.

missionnaire.
t du persé-
dispositions
défendre la
la dernière
et confirmé,
On pressa
dans le cou-
ion se bor-
onard et les
retourner à
peuple et du
demeurer,
sistola à re-
eux jour, les

de la pro-
é le projet
sa demande
nde, qui lui
né à Sor-
et d'autres
rent de Ca-
nois de mai
jours après
rolla accom-
to, Capucin
rience con-
la plus an-
Il s'y trou-
our, lorsque
nnaires Ca-
e des noirs,
nde deman-
Comme le
nt en ivoire
peu d'appar-
es du saint
t, pour mar-
ressés au roi
ls obtinrent
t exclus du
es Anglais,
et qui trans-
e, où ils ne
loignement
isit ensuite

yages, t. XIII,

un jour de fête pour expliquer au peuple les intentions de la Proagande, et pour le détourner de la traite; représentant que, si on était absolument forcé de la pratiquer encore, il valait mieux qu'on traitât avec les Hollandais, qui s'étaient obligés à fournir chaque année des esclaves aux Espagnols, et mieux encore avec les Portugais qu'avec les Hollandais. Mais les habitants de Sogno fermèrent l'oreille à ses représentations. Mérolla évangélisa aussi le royaume de Cacongo. Le roi de Congo l'ayant sollicité de se rendre à sa cour, où les Capucins n'avaient point paru depuis quelques années, il défera à son invitation. Un secrétaire d'État le reçut à quelque distance de la ville, et le conduisit à la place publique, où le peuple, divisé en chœurs, récitait le rosaire. Le roi, vêtu d'un beau pagne à la mode des noirs, d'une veste de satin galonnée d'argent, et d'un grand manteau écarlate, était assis au fond de cette place. A l'approche du missionnaire, il tira de son sein un crucifix d'ivoire qu'il lui offrit à baiser; puis, s'étant mis à genoux, il lui demanda humblement sa bénédiction. Le peuple marcha aussitôt vers l'église en fort bel ordre. On y fit une courte prière; et Mérolla, montant à l'autel, satisfait, par un long sermon, l'avidité d'une troupe innombrable de chrétiens, qui étaient comme affamés de la parole de Dieu. D'un autre côté, la Congrégation de la Proagande employa le P. François de Monteleone, ancien compagnon de cet apôtre, à fonder un couvent de Capucins dans l'île de Saint-Thomas, pour servir comme d'entrepôt aux missionnaires de l'ordre qui se destineraient au service spirituel du Congo, où les conversions se multipliaient chaque jour. Mérolla rend témoignage qu'il avait baptisé environ treize mille personnes de sa propre main, et qu'il en avait fait entrer un grand nombre dans les liens d'un mariage légitime. Un autre Capucin en avait baptisé plus de cinquante mille. Le P. Jérôme de Montesarchio, dans l'espace de vingt ans, conféra le baptême à plus de cent mille âmes, entre lesquelles il nommait le roi, ou plutôt le duc, de Concobella, tributaire du roi de Micocco, le neveu du même prince, et plusieurs personnages notables. Un argument fort bizarre, que les noirs incrédules employaient contre le baptême, c'est que l'éléphant, qui n'était point

II.

baptisé, ne laissait pas que de devenir fort gros et fort gras, et vivait très-longtemps. Des maladies graves, auxquelles plusieurs missionnaires avaient succombé, forcèrent Mérolla à quitter l'Afrique, la sixième année de sa mission, sauf, s'il se rétablissait au Brésil, à retourner sur-le-champ au Congo. Les soins que l'on prit à Bahia pour sa guérison ayant eu peu de succès, il revint en Europe. Le roi de Portugal lui fit le plus gracieux accueil à Lisbonne. Il baïsa sa robe, et se tint debout, la tête découverte, pendant tout le temps qu'il s'entretint avec lui. Il lui parla de l'état des missions, du zèle de son ordre, et surtout de la merveilleuse charité des missionnaires italiens, pour lesquels il se déclara pénétré d'un tel respect, que, ayant défendu l'entrée des pays de sa dépendance en Afrique à tous les prêtres étrangers, il ne prétendait pas que les Capucins italiens fussent compris dans cette loi. De Lisbonne, Mérolla fit voile à Gènes. La Relation de ses voyages, qui, probablement n'a pas été imprimée en italien, parut pour la première fois, traduite en anglais, dans la collection de Churchill.

Les missions des Capucins au Congo continuèrent de prospérer, et le grand nombre de ces religieux qui succombaient à l'influence d'un climat meurtrier pour la race blanche n'empêcha point qu'il ne s'en présentât continuellement de nouveaux, désireux de subir les mêmes fatigues et les mêmes dangers (1). L'insalubrité du pays, la férocité des peuples qui l'habitaient, et les souffrances qu'éprouvent ceux qui s'exposent à la brûlante ardeur du soleil de la zone torride, déterminèrent précisément Antoine Zucchelli, de Gradisca, Capucin de la province de Styrie, à solliciter la permission d'évangéliser le Congo. Il partit de Styrie au mois de septembre 1696, et arriva le 9 novembre 1698 à Loanda, dont le gouverneur portugais administrait les trois royaumes d'Angola, de Benguella et des Pierres. Le P. François de Pavie, préfet, accueillit le missionnaire à l'hospice des Capucins: le recteur des Jésuites et le prieur des Carmes déchaussés, établis depuis 1659 dans ce pays (2),

(1) Walckenaer, *Histoire générale des voyages*, t. XIII, p. 316.

(2) *Ibid.*, t. XV, p. 87.

lui conseillèrent de séjourner quelque temps dans la ville, afin de s'accoutumer au climat. L'hospice ou couvent des Capucins, dit Zucchelli, était situé au milieu de Loanda, dans une position aussi agréable que salubre, et entièrement bâti en pierres. Pour ne point porter ombrage au clergé séculier, les Capucins se bornaient à confesser et à prêcher. La mission devait étendre ses travaux dans les royaumes d'Angola, de Congo et de Ginga : mais le nombre des ouvriers évangéliques se trouvait en une telle disproportion avec la vaste étendue de ce territoire, qu'un grand nombre de banzas (villes) et de libates (villages) étaient quelquefois huit ou dix ans sans voir un prêtre chrétien, et demeuraient livrés à l'influence des fétichères. D'ailleurs, sous peine de la vie, les missionnaires qui se répandaient dans les campagnes étaient obligés d'être de retour à l'hospice avant les premières pluies, qui commencent en octobre, continuent en novembre et décembre par de légères ondées, cessent presque entièrement en janvier et février, et reprennent avec une violence extrême en mars et avril. Ces six mois sont ceux où on est le plus incommodé par la chaleur. Pendant les six autres, c'est-à-dire depuis le commencement de mai jusqu'à la fin d'octobre, l'air est plus tempéré ; et durant tout cet intervalle il ne tombe pas ordinairement une seule goutte de pluie. Le petit nombre des religieux et le climat n'étaient cependant pas le plus grand obstacle à l'affermissement du christianisme : Zucchelli signale comme la difficulté la plus réelle le relâchement des mœurs, qui admet la pluralité des femmes et des maris. Il parle aussi de l'indolence de ces hommes qui se contentent des aliments les plus simples et les plus grossiers, qui vont nus, sont sans besoins et sans désirs, vivent sans prévoyance comme les oiseaux de l'air, se complaisent dans leur oisiveté, et qui, sans s'inquiéter de leur dénuement, sont toujours gais, tranquilles et heureux. Les Capucins avaient au Congo huit missions : la principale à Loanda, résidence du supérieur général ; les autres à Bengo, à Massangano, à Danda, à Caenda, à Ambuella ; deux autres dans l'intérieur du Congo, à Emcus (Incussu) et à Sogno. Ce fut pour cette dernière mission que Zucchelli s'embarqua à Loanda dans les premiers jours de l'année 1700. On lit avec

intérêt les incidents divers de son apostolat, qui ne fut pas sans consolation, mais que la maladie du missionnaire abrégée. Il retourna en Europe, arriva dans le port de Venise le 11 septembre 1704, et regagna son couvent de Gradiſca, où il remercia Dieu, au pied de l'autel, d'avoir échappé à tant de dangers et surmonté tant de souffrances. Dans la narration de son voyage, il se borne à ce qu'il a fait, à ce qu'il a vu ; embrassant un sujet moins étendu que Cavazzi, historien des apôtres ses prédécesseurs et ses contemporains, il a mis plus d'ordre dans ses naïfs récits ; son style est d'ailleurs plus clair et moins proluxe. A Zucchelli se terminent les relations de ces missionnaires, qui, tout en ne songeant qu'à publier des travaux entrepris pour la propagation de la foi, ont été les seuls voyageurs qui nous aient fait connaître l'état du Congo et les révolutions que ce pays a éprouvées pendant le xvii^e siècle.

Barbot, dont le voyage eut lieu avant le retour de Zucchelli, dit que les missionnaires qui gouvernaient en ce moment l'Eglise de Sogno étaient des Bernardins portugais (1), et que leur maison, plus grande et plus belle que celle du prince, était accompagnée d'un jardin, curieusement planté de toutes sortes d'arbres de l'Afrique, qui formaient des allées couvertes. Il y avait trois cloches dans la chapelle.

L'ordre des temps nous conduit à retracer encore l'apostolat de missionnaires français sur la côte occidentale de l'Afrique.

L'île Saint-Louis et les établissements du Sénégal ayant été cédés aux Anglais par le traité de paix du 10 février 1763, il ne resta plus à la France, dans ces parages, que l'île de Gorée et quelques faibles comptoirs sur la côte voisine, dans les environs du Cap Vert, et le comptoir d'Albreda, sur la rivière de Gambie (2). L'abbé Demanet, chargé de porter les secours spirituels à Gorée, y arriva le 14 septembre. L'année suivante, 1764, il évangélisa le royaume de Sinou de Bour-Sin, où il dit avoir baptisé plus de mille personnes de tout âge, et converti plusieurs mahométans. « Le roi, qu'on nomme Bar-

(1) Walckenaer, *Histoire générale des voyages*, t. xiii, p. 405.

(2) *Ibid.*, t. v, p. 167.

apostolat, mais que la Il retourna e Venise le couvent de s'aid de l'augers et sur-narration de a fait, à ce oins étendu s ses prédé- a mis plus yle est d'ail-A Zucchelli missionnai- qu'à publier pagation de rs qui nous o et les ré- pendant le

avant le re- onnaires qui e de Sogno , et que leur que celle du d'in, curieu- res de l'Afri- vertes. Il y

retracer en- français sur

ments du Sé- par le traité eta plus à la de Gorée et ôte voisine , le comptoir e (2). L'abbé rs spirituels L'année sui- ume de Sin otisé plus de nverti plu- homme Bar-

yages, t. xiii,

bezin, ajoute-t-il, fut charmé de leur conversion; et, lorsqu'il me permit de faire cette mission dans ses royaumes, il me protesta que ses meilleurs sujets étaient les chrétiens, et qu'il serait enchanté si je pouvais convertir ceux qui ne l'étaient pas. Il est porté pour le christianisme, reconnaît un Être suprême, cherche à s'instruire, parle avec enthousiasme de la religion, examine les preuves qu'on lui donne, fait ensuite ses objections, et se rend à l'évidence. Mais, sur les mystères, où la foi nous dirige par la révélation, il répond n'y rien comprendre; « car comment avoir cette foi, dit-il, qui est un don de Dieu? Si Dieu ne me la donne pas, je ne l'aurai jamais. C'est ainsi que raisonne ce prince par un défaut d'instruction. » Demanet entreprit de convertir le roi de Tin, qui lui répondit: « Je ne puis abjurer la religion de Mahomet sans cesser d'être roi; mes sujets m'expulseraient de la royauté: tu n'as qu'à les convertir, si tu peux. Reste dans mon royaume; tu peux choisir un lieu commode; j'y ferai bâtir une case, et j'aurai soin de citer les doctes travaux, lui a fourni le fond de sa *Nouvelle Histoire de l'Afrique française*, qu'il publia dans une pensée toute patriotique: croyant avoir trouvé les moyens de faire revivre le commerce, presque anéanti sous l'influence du traité de 1763, Demanet, aussi bon citoyen que zélé missionnaire, les signalait à sa patrie.

Au nord du Zaïre, là où les Portugais, souverains en quelque sorte de l'Angola, du Benguela et du Congo, n'avaient formé aucun établissement; là où leurs missionnaires n'avaient pénétré que par occasion, sans obtenir des succès permanents; sur ces côtes du Loango, du Cacongo et d'Angoy, où les autres nations commerçaient avec plus ou moins de liberté, des Français portèrent avec courage le flambeau de l'Évangile: missions éphémères, sans doute, mais trop glorieuses, pour que nous n'en précisions pas l'origine. Les parents de Belgarde, qui leur donna naissance, voulant l'accoutumer à la mer, l'embarquèrent à douze ans sur un vaisseau qui allait faire la traite des esclaves

au Loango (1). On prit terre, en 1749, dans la rade de Cabinde, à sept lieues de l'embouchure du Zaïre. Belgarde s'appliqua à étudier la langue des noirs, alla ensuite reprendre en Europe le cours interrompu de ses études, et, ayant embrassé à vingt-six ans l'état ecclésiastique, forma la résolution de se dévouer au salut des peuples dont il avait, si jeune, appris à parler l'idiome. Ordonné prêtre au Séminaire des Missions étrangères, dont nous ne tarderons pas à parler, il semblait pourtant destiné à évangéliser la Chine, lorsqu'une maladie le força de quitter le Séminaire. Belgarde interpréta cet incident providentiel dans le sens de ses premiers projets. Il trouva dans le saint Siège, dans le zèle de la cour de France pour la propagation de la foi, dans la charité des fidèles, et surtout de l'archevêque de Paris, toutes les facilités qu'il pouvait désirer pour son entreprise. La Congrégation de la Propagande le nomma préfet de la mission de Loango, Cacongo, et autres royaumes en deçà du Zaïre. Il s'embarqua à Nantes au mois de juin 1766, et entra le 10 septembre dans la rade de Loango, avec Astelain de Clais et Sibire, prêtres associés à son zèle. On les installa à Kibota, lieu que le voisinage des marais rend très-insalubre. Astelain de Clais y succomba à une longue maladie. Belgrade et Sibire, se rapprochant des comptoirs européens qui étaient sur le bord de la mer, se fixèrent à Loubou: mais ils ne trouvèrent pas chez ses habitants la docilité et la douceur qui caractérisaient ceux de leur première résidence. Tandis que leur santé affaiblie les obligeait à regagner la France, Descourvières et Joli, embarqués à Nantes au mois de mars 1768, arrivaient, le 25 septembre, dans le royaume de Cacongo. Le roi porta la bienveillance jusqu'à leur faire construire une chapelle à Kinguelé, sa capitale. La connaissance qu'ils acquirent de la langue des indigènes leur permit de commencer leurs instructions publiques au mois de septembre 1769. L'un d'eux convertit à Malimbe une tante du roi, nommée Mamtéva, et il prépara le gouverneur de Kaïa

(1) Walckenaer, *Histoire générale des voyages*, t. xiv, p. 340. *Histoire de Loango, Kakongo et autres royaumes d'Afrique*, rédigée d'après les mémoires des prêtres apostoliques de la mission française, par M. l'abbé Froyart, p. 204.

et tout son peuple à recevoir le baptême. La maladie les arracha malheureusement à cette terre si bien préparée : l'un, repassa en Europe au mois de janvier 1770, et l'autre ne tarda pas à le suivre. Quand Belgarde, Sibire, Descourvières et Joli furent réunis en France, ils s'occupèrent des moyens d'organiser la mission d'une manière durable. Deux d'entre eux se rendirent à Paris en 1772. Les archevêques de Paris et de Tours louèrent leur zèle. Leur projet, examiné avec soin, fut rendu public par un petit Mémoire. Le clergé de France, alors assemblé, accorda des secours pour en faciliter l'exécution, et le Pape l'autorisa par un rescrit. Au commencement de 1773, six ecclésiastiques se trouvèrent prêts à partir avec un pareil nombre de laïques, qui devaient travailler à cultiver la terre. Un négociant de Nantes eut la générosité d'équiper un petit navire pour leur donner passage, et ils s'embarquèrent, le 7 mars, à Paimbœuf, sur la Loire. Dès le 28 juin, ils prirent terre sur la côte de Mayomba, qui confine au royaume de Loango, où on essaya de les retenir : mais ils se destinaient au royaume de Cacongo. Ils s'y fixèrent, le 18 septembre, à proximité du village de Kilonga, dans une habitation agréablement située sur une éminence, d'où l'on découvrait d'un côté une plaine étendue, de l'autre de beaux côtes et des forêts toujours vertes. Il se trouvait aussi sur le terrain que le roi leur avait accordé un lac d'eau douce, qui aurait pu leur fournir d'excellents poissons. Les missionnaires étaient établis depuis quelque temps à Kilonga, lorsqu'ils apprirent qu'une peuplade du Sogno, contrée du Congo en partie convertie à la foi catholique, avait passé le Zaïre, et fondé récemment une colonie dans une plaine inculte, sur le territoire du Cacongo, où elle formait comme une petite province, séparée des autres par son culte et ses usages. Son principal village se nommait Manguenzo, et la population chrétienne de toute la peuplade s'élevait à environ quatre mille âmes. Descourvières, alors préfet de la mission, et De Quilliel d'Aubigny, allèrent visiter Manguenzo, qui n'était qu'à douze lieues françaises de Kinguelé, et où ils furent reçus avec pompe par le chef don Juan. « Lorsque nous fûmes près de Manguenzo, écrivait le préfet à Belgarde, procureur de cette mission en France, tous les nègres qui nous

accompagnaient se rangèrent d'eux-mêmes en haie ; et ceux qui étaient sortis du village pour nous voir arriver, firent la même chose. Nous demandâmes à Pedro ce qu'ils voulaient faire. Il nous dit qu'on allait nous conduire processionnellement à l'église, le premier endroit sans doute où nous voulions aller. Nous laissâmes faire ces bonnes gens. Ils se mirent à chanter des cantiques en langue du pays. En passant sur la place du village, nous aperçûmes une croix de huit à dix pieds de hauteur. C'était la première fois, depuis notre descente en Afrique, que nous voyions le signe de notre rédemption arboré dans cette terre infidèle. En entrant dans l'église (si on peut donner ce nom à un édifice qui ne diffère guère que par la grandeur des cases du pays), nous vîmes une espèce d'autel couvert d'une natte, et un crucifix au-dessus. » Depuis la lettre de Descourvières, on ne reçut plus qu'une fois des nouvelles de la mission française du Cacongo. Sous l'influence délétère du climat, tous les missionnaires tombèrent malades, et se virent réduits à un état de langueur qui ne leur permit plus d'exercer aucune des fonctions de leur ministère ; en sorte qu'à l'espérance qu'avait donnée une si belle et si riche moisson, succéda le regret de ne pouvoir en faire la récolte. L'histoire des missions dans les royaumes de Loango et Cacongo fut écrite, par l'abbé Proyard, en 1776.

CHAPITRE XI.

Mission des Jésuites portugais dans le Maduré, et des Carmes au Malabar.

Après avoir complété le tableau de l'apostolat en Afrique, nous devons retracer l'histoire des missions dans la partie méridionale et orientale de l'Asie, en commençant par celles de l'Hindoustan.

« Jusqu'à présent, disait le Jésuite Pierre Martin (1), à la fin du xvii^e siècle, il n'y a, parmi les Indiens, que trois sortes de personnes

(1) Lettre (en date du 1^{er} juin 1700) au P. Le Gobien, dans les *Lettres édifiantes*, t. xvii, p. 76, édit. in-18.

qui aient embrasé la religion chrétienne, lorsqu'elle leur a été prêchée par les missionnaires d'Europe, reconnus pour Européens. Les premiers sont ceux qui se mirent sous la protection des Portugais, pour éviter la tyrannique domination des Maures; tels furent les Paravas, ou habitants de la côte de la Pêcherie, qui, pour cela, avant même que saint François-Xavier vint dans les Indes, se disaient chrétiens, quoiqu'ils ne le fussent que de nom: ce fut pour les instruire de la religion, qu'ils avaient embrassée presque sans la connaître, que ce grand apôtre parcourut cette partie méridionale de l'Inde avec des travaux incroyables. En second lieu, ceux que les Portugais avaient subjugués sur les côtes, par la force des armes, professèrent d'abord à l'extérieur la religion de leurs vainqueurs; ce furent les habitants de Salcette et des environs de Goa, et des autres places que le Portugal conquit sur la côte occidentale de la grande péninsule de l'Inde. On les obligeait à renoncer à leurs castes et à prendre les mœurs européennes, ce qui les irritait extrêmement et les mettait au désespoir. Enfin, la dernière espèce d'Indiens, qui se firent chrétiens dans ces derniers temps, furent, ou des gens de la lie du peuple, ou des esclaves que les Portugais achetaient dans leurs terres, ou des personnes qui avaient perdu leur caste par leurs débauches ou par leur mauvaise conduite. Ce fut principalement à l'occasion de ces derniers, qu'on recevait avec bonté comme tous les autres lorsqu'ils voulaient se faire chrétiens, que les Indiens conçurent tant de mépris pour les Européens. Cela, joint à la haine naturelle qu'on a d'une sujétion forcée, et peut-être au souvenir de quelques expéditions militaires, où il s'était glissé un peu de cruauté, a fait une si forte impression sur leurs esprits, qu'ils n'ont pu encore en revenir; et il y a bien de l'apparence qu'ils n'en reviendront jamais. Quelqu'un peut-être se persuadera que c'est faute d'ouvriers, ou de zèle dans les ouvriers, que les gentils des Indes, qui sont au milieu des terres, n'ont pas embrassé la foi. On en sera détrompé, si l'on veut bien faire un peu d'attention à ce que je vais dire. Il y a, dans la ville de Goa, presque autant de prêtres et de religieux que de séculiers européens; les cérémonies de la religion s'y font toutes avec autant de dignité et d'appa-

reil que dans les premières cathédrales de l'Europe; le corps de saint François-Xavier, tous les jours entier, y a été jusqu'ici un miracle continu, et une preuve authentique de la vérité de notre sainte religion; et cependant, quoiqu'on compte dans cette grande ville plus de quarante ou cinquante mille idolâtres, à peine en baptise-t-on chaque année une centaine: encore sont-ce la plupart des orphelins, qu'on arrache par ordre du vice-roi des mains de leurs proches. On ne peut pas dire ici que ce soit faute d'ouvriers, ou faute de connaissances et de lumières dans les gentils. Plusieurs d'entre eux écoutent la vérité, la sentent, en demeurent persuadés de leur propre aveu: mais ce serait une honte pour eux de s'y soumettre, tant qu'elle leur est annoncée par des organes vils, et souillés, selon eux, de mille coutumes basses, ridicules et abominables. C'est ce que les missionnaires qui venaient d'Europe dans les Indes furent longtemps à pouvoir comprendre; ou, s'ils le comprirent, ils se contentèrent de déplorer un si étrange aveuglement, sans se mettre en peine d'y apporter le remède. Il n'y en a point d'autre, et l'expérience en a enfin convaincu les plus entêtés, que de renoncer aux coutumes des Européens, et d'embrasser celles des Indiens en tout ce qui ne choque ni la foi ni les bonnes mœurs, selon la règle pleine de sagesse que leur a donnée la sacrée Congrégation de la Propagation de la foi. C'est donc en menant parmi eux une vie austère et pénitente, parlant leur langue, prenant leurs usages, tout bizarres qu'ils sont, et s'y naturalisant, enfin, en ne leur laissant aucun soupçon que l'on soit de la race des *Frangis*, qu'on peut espérer d'introduire solidement et avec succès la religion chrétienne dans ce vaste empire des Indes. Je ne parle ici que des lieux où il n'y a point d'Européens; car, sur les bords de la mer, où ils sont établis, cette méthode est impraticable. Il ne faut pas espérer qu'on puisse pousser le christianisme, des côtes dans le fond des terres: depuis plus de cent cinquante ans, on s'en est flatté vainement. C'est dans le centre et dans le milieu des terres qu'il faut l'établir solidement, pour ensuite l'étendre vers la circonférence et jusque sur les côtes, où il n'y a qu'une partie du plus bas peuple qui soit chrétien. Le P. Robert de Nobilibus, illustre par sa naissance, étant pro-

che parent du pape Marcel II, et neveu propre du cardinal Bellarmín, mais plus illustre encore par son esprit, par son courage, et par le zèle des âmes, dont il brûlait, fut le premier qui mit en usage le moyen dont je viens de parler. » Autorisé par Grégoire XV à adapter la forme extérieure de la mission aux mœurs du Maduré, il avait converti près de cent mille idolâtres en quarante-cinq années de travaux, lorsque ses supérieurs le forcèrent de se retirer, à l'âge de soixante-seize ans et presque aveugle, dans le collège de Djafanapatam, puis dans celui de Méliapour, où il mourut octogénaire, le 16 janvier 1686.

Afin de dédommager le Maduré d'une perte si grande, Dieu avait fait naître, en 1648, Jean de Britto, fils d'un ancien vice-roi du Brésil (1). Le pieux enfant renonça à tous les honneurs auxquels l'appelaient sa naissance, embrassa la règle de saint Ignace, et s'offrit pour la mission du Malabar, quand le P. Balthazar d'Acosta vint de ce pays chercher des apôtres en Portugal. Il était d'usage, parmi les Jésuites portugais, de ne point aller aux Indes, sans se présenter au pied du trône et sans baiser la main du roi, en reconnaissance de la protection dont les souverains du Portugal avaient toujours honoré leur Compagnie. Quelques jours après avoir satisfait à ce devoir, ils sortaient du collège de Saint-Antoine, accompagnés de tous les autres Jésuites de cette maison, traversaient en ordre la capitale, et se rendaient aux bords du Tage, sous les yeux d'une multitude, qui reconnaissait les missionnaires au crucifix qu'ils portaient sur la poitrine, comme le symbole de leur engagement dans la nouvelle milice. On se séparait enfin avec les démonstrations de la plus tendre charité; les regrets de ceux qui restaient se manifestant par leurs larmes, et le courage des autres par leur sainte impatience d'arriver au but du voyage. Jean de Britto, qui prévoyait une lutte à soutenir contre la tendresse alarmée de sa famille, se déroba à l'éclat de ces adieux publics. Après avoir passé trois ans à Goa, il partit pour le Malabar, fit ses vœux solennels

entre les mains du P. Blaise d'Azevedo, provincial, au mois de mars 1682, et se consacra généreusement à la mission du Maduré, comme à la plus pénible. Il eut la consolation d'y convertir plus de vingt mille idolâtres (1), attirés par la réputation de sa charité et de sa vertu, convaincus ensuite par la solidité de son enseignement, et dominés plus d'une fois par l'ascendant des prodiges que Dieu opérait à sa prière. Ce fut surtout dans le Tanjaour, dans le Gingi, dans Colef, dans le Maissour et dans Couttouro, que le ciel lui communiqua des dons extraordinaires. Il était chargé depuis plusieurs années de la laborieuse mission du Maduré, lorsqu'on ajouta à ses fatigues, en le nommant supérieur de toutes celles du Malabar. Des divers pays qu'il dut parcourir, le Marawa, première conquête qu'il eût faite à l'Évangile, excita le plus vif intérêt; et en moins de deux années il y organisa, au moyen d'un renfort de missionnaires, une chrétienté florissante. Le P. Gaspard Alfonse, provincial, lui adjoignit notamment Jérôme Tellés et Louis de Mello, que Jean de Britto chargea du Marawa, livré alors à un gouverneur hostile au christianisme. Il fit arrêter Mello, qui fut attaché à un poteau, les jambes cruellement serrées par des liens de fer; on l'y laissa, pendant plusieurs jours, exposé à toute l'ardeur du soleil et aux insultes de la populace; ramené enfin dans le cachot, le martyr y termina sa vie. Jean de Britto, pour donner à l'orage le temps de se dissiper, alla évangéliser les contrées voisines; mais, croyant qu'une mission si périlleuse devait être plutôt le partage du supérieur que celui d'aucun de ses inférieurs, il retourna au milieu du troupeau désolé. On l'arrêta à son tour, avec six néophytes. Les plus terribles tortures éprouvèrent alors sa constance. Un jour, par exemple, on conduisit les captifs au bord d'un étang; on passa à chacun d'eux une corde sous les bras; ensuite, on les plongea au fond de l'eau, et on les retira à diverses reprises. Ils y restaient chaque fois assez longtemps pour souffrir tout ce que l'on peut endurer sans être suffoqué. Dieu permit que l'un d'eux cédât lâchement à la rigueur du supplice; il pria les bourreaux de

(1) *La Vie du vénérable Père Jean de Britto, de la Compagnie de Jésus, mis à mort aux Indes, dans le Maduré, en haine de la foi; composée par le P. de Beauvais, de la Compagnie de Jésus, p. 4.*

(1) *La Vie du vénérable Père Jean de Britto, etc., p. 123.*

le retirer de l'étang ; mais, s'il recouvra la liberté, il perdit la foi, défection plus douloureuse pour les confesseurs que les plus affreux tourments. Jean de Britto fut traité avec une cruauté toute particulière. On l'enfonçait à coups de pied dans l'eau ; on l'y retenait plus longtemps que les autres ; et une fois entre autres il eût été asphyxié, si sa foi ne l'eût protégé contre ce danger. Il réclama le secours céleste, et, s'élevant tout à coup à la surface, il retrouva autant de force que s'il n'eût rien souffert jusqu'alors. Après avoir épuisé tous les genres de torture sur les prisonniers, on les conduisit à Ramandabouran, capitale du Marawa. Jean de Britto, au lieu d'une sentence de mort, y reçut les plus grands honneurs, tant son courage inspira d'admiration au souverain, qui le congédia, en disant : « Allez ! je vous estime comme un maître vrai et sincère de votre religion. » Le P. Emmanuel Rodriguez, alors à la tête de la province de Cochin, ayant reçu la nouvelle du naufrage et de la mort du P. François Paes, qui était député à Rome en qualité de procureur de la mission des Indes, le confesseur, élu pour le remplacer, arriva à Lisbonne en 1688. Il avait conservé son costume de sarniâsi, qu'il portait sur sa soutane ; mais l'austérité de sa vie annonça encore mieux l'apôtre : il ne se nourrissait que de riz et de légumes, ne buvait point de vin, couchait sur la dure. Non-seulement il recruta, parmi les étudiants en théologie de Coimbre et d'Évora, des missionnaires qu'il forma à l'apostolat ; mais, à sa considération, le roi de Portugal ajouta à la fondation que ses prédécesseurs avaient faite pour les missions des Indes de nouveaux revenus pour celle du Maduré en particulier. Le vaisseau, qui devait le ramener à Goa en 1690, l'attendait, prêt à faire voile. Le roi et la reine, désireux de garder Jean de Britto, le retardèrent tant par leurs adieux, qu'arrivé au port il apprit le départ de ses compagnons qu'emportait un vent favorable. Une frégate, venue de Livourne, consentit heureusement à le prendre, et finit par le réunir aux autres religieux. Nommé visiteur de toutes les missions du Maduré, il y baptisa en quinze mois huit mille catéchumènes. Teriadeven, héritier légitime de la principauté de Marawa, déclara lui-même qu'il voulait embrasser le christianisme. Une

de ses femmes était nièce de Rangadaneven, souverain du pays. En voyant le prince prêt à embrasser une religion qui défend la polygamie, elle jura de se venger du missionnaire, instrument de cette conversion. L'oncle idolâtre servit cruellement la colère de sa nièce ; car on condamna Jean de Britto à avoir la tête, les mains et les pieds coupés, et à être ensuite empalé. Le martyr, prosterné à côté du poteau auquel il devait être attaché, fit à Dieu l'offrande de sa vie, pria pour le salut des Hindous, de ceux en particulier qui allaient l'immoler, et se recommanda à Jésus mourant sur la croix. Témoins de sa sérénité, « Quelle religion, s'écriaient avec admiration les idolâtres, que celle qui inspire tant de courage à la vue de tout ce qui devrait l'abattre ! » La prière finie, Jean de Britto embrassa ses bourreaux. « Faites votre devoir, leur dit-il, je suis prêt. » Aussitôt, les satellites déchirent sa robe et le dépouillent. L'un d'eux, apercevant un reliquaire suspendu au cou du confesseur, avertit ses compagnons de n'y pas toucher, de peur de quelque maléfice. Un autre lève sa hache, la laisse retomber, mais n'ouvre qu'une large plaie. Tous essayent successivement de couper la tête, sans y réussir. Désespérés et honteux de leur longue cruauté, ils nouent à la barbe du serviteur de Dieu une corde, qui, entourant ensuite le milieu du corps, fait pencher la tête sur la poitrine. Persuadés qu'une influence magique a émoussé le tranchant des haches destinées au supplice des criminels, ils s'arment de celles qui servaient à égorger les victimes dans les pagodes. Un des bourreaux s'avance furieux, décharge le coup mortel, et abat à ses pieds le P. de Britto sans vie. On achève de détacher la tête, on coupe les pieds et les mains, et on empale le tronc. Ainsi mourut, le 4 février 1693, ce grand apôtre, dont le sang féconda le Marawa (1). Benoît XIV ordonna qu'on instruisit le procès de sa canonisation.

La suite de l'histoire de la mission portugaise du Maduré se liant à celle de l'établissement

(1) Voyez la Lettre (en date du 10 février 1693) du P. Lainez, de la Compagnie de Jésus, supérieur de la mission du Maduré, aux Pères de sa Compagnie qui travaillent dans la même mission, sur la mort du vénérable Père Jean de Britto (traduite du portugais), dans les *Lettres édifiantes*, t. XVII, p. 17, édit. in-18.

des missions françaises de l'Inde, dont nous ne pouvons parler encore, nous constaterons maintenant que, l'année même où mourut le P. Robert de Nobilis, c'est-à-dire en 1656, Alexandre VII envoya de Rome quatre religieux italiens, Carmes déchaussés, pour commencer au Malabar une mission de cet ordre qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Les chrétiens de Saint-Thomas, peu stables dans la foi, s'étaient révoltés en 1653 contre le prélat catholique qui les gouvernait, et, retournant à leurs erreurs, ils venaient de se donner un faux évêque de leur rit. Quatre cents familles de cette nation, et les paroisses latines au nombre de onze demeuraient seules fidèles à l'autorité légitime. Comme le schisme, dans les esprits rebelles, s'associait avec la haine du Portugal, il eût été peu sage d'employer à leur conversion le clergé de Cochin : aussi le Pape chargea-t-il de cette tâche des Carmes italiens, qui détachèrent, en effet, du schisme plusieurs milliers de Syriens. En moins de deux ans, ils rendirent à l'archevêque de Cranganor quarante paroisses. Ils prirent alors le parti d'envoyer deux d'entre eux à Rome, pour traiter avec le saint Siège des moyens d'achever l'œuvre. Nous laisserons parler ici François-Xavier de Sainte-Anne, évêque d'Amata, dont le récit conduit l'histoire de cette mission jusqu'au temps présent (1) : « L'un des deux, le P. Joseph de Sainte-Marie, fut nommé par le souverain Pontife évêque d'Hiérapolis, vicaire apostolique du Malabar (1659). Revêtu de pouvoirs considérables, accompagné de quelques Pères de son ordre, il se rendit à sa destination. A l'aide de cet utile renfort, la mission se développa ; la conversion des schismatiques se poursuivit avec succès ; plus des deux tiers retournèrent à l'orthodoxie. Jusqu'ici, les évêques portugais n'avaient pas conçu, ou du moins n'avaient pas témoigné, la jalousie qui, dans la suite, anima plusieurs d'entre eux contre les délégués immédiats du Siège apostolique. Au commencement de 1663, les Hollandais, ennemis du Portugal, et non moins ennemis du catholicisme, s'emparèrent de Cochin et des autres établissements secondaires de la même puissance au Malabar. La plupart des édifices consacrés

au culte furent détruits, et les Portugais, jusqu'au dernier, bannis du territoire. Cochin et Cranganor restèrent sans évêques, sans prêtres européens. Quelques ecclésiastiques d'origine étrangère, mais nés dans le pays, y demeurèrent pourtant. Le vicaire apostolique, Monseigneur Joseph, fut lui-même contraint d'abandonner le Malabar. Il vivait sur les terres de quelques princes hindous. Mais ceux-ci étaient trop effrayés des victoires des Hollandais, pour avoir le courage de leur déplaire ; et les Hollandais, à leur tour, prenaient ombrage de la présence d'un évêque européen sur les frontières de leurs nouvelles conquêtes. En conséquence, il dut s'éloigner, laissant toutefois ses religieux dans le pays pour continuer la mission. Avant de partir, et en vertu de l'autorisation du Pape, il voulut remettre le Malabar à la sollicitude d'un évêque toléré par les conquérants. A cet effet, il choisit un prêtre syrien, nommé Alexandre, le sacra évêque de Magara, et l'établit vicaire apostolique du Malabar. A dater de cette époque jusqu'à l'année 1699, les deux diocèses ne virent pas la face d'un évêque portugais ; aucun ecclésiastique de cette nation ne fut admis ; et les prêtres, hindous de naissance, européens d'origine, qui ne voulurent pas s'exiler, furent astreints à jurer qu'ils n'auraient aucune sorte de relation avec les ennemis de la Hollande. En conséquence, le nouveau vicaire apostolique ne fut point inquiété dans l'exercice de ses fonctions. Il gouverna paisiblement durant près de douze années, toujours avec l'assistance des missionnaires Carmes. Devenu vieux, il demanda un coadjuteur. Quatre missionnaires, expressément autorisés par le Pontife romain, élurent à cet effet Raphaël Figueredo, prêtre de Cochin, natif du pays, mais d'origine portugaise : il fut sacré évêque d'Adrumète. Ce prélat, dont la vie privée honorait le caractère sacerdotal, n'avait pas su s'affranchir des défauts de son tempérament et de son éducation. A peine revêtu de sa nouvelle dignité, il entra en d'interminables discussions avec le vénérable titulaire qui mourut bientôt, puis avec les missionnaires auxquels il devait son élection, enfin avec plusieurs autres ecclésiastiques et laïques du pays. Un décret de Rome lui retira les fonctions de vicaire apostolique ; mais il mourut en 1695, avant l'exécution de ce décret... En 1698,

(1) *Annales de la propagation de la foi*, t. XI, p. 603.

la Congrégation de la Propagande sollicita et obtint, par la médiation de l'empereur Léopold I^{er}, que les Hollandais tolérassent à perpétuité la présence d'un évêque, vicaire apostolique, européen, avec un certain nombre de missionnaires européens aussi. La décision du gouvernement de Hollande autorisa à résider au Malabar un évêque et douze missionnaires Carmes déchaussés, belges, allemands ou italiens; mais d'aucun autre ordre religieux, ni d'aucune autre nation. Conformément à ce décret, et dans l'année 1700, Innocent XII ordonna que les vicaires apostoliques du Malabar fussent désormais pris dans l'ordre des Carmes déchaussés; et, au mois de février de cette année, il nomma l'un des missionnaires d'alors, le P. François de Sainte-Thérèse, évêque de Métellopolis, vicaire apostolique de tout le Malabar, comme tous ses prédécesseurs. Mais déjà venait de se montrer dans ces contrées, à l'insu du saint Siège, un nouvel évêque de Cochin: dès la fin de 1699, il avait fait son entrée dans quelques bourgades du sud de son diocèse. Trente-sept ans s'étaient écoulés depuis l'expulsion des Portugais. A peine apprit-il l'institution du nouveau vicaire apostolique, qu'il éleva de vives réclamations, jeta le cri d'alarme contre le saint Siège, et fut le premier à déclarer aux envoyés immédiats du souverain Pontife au Malabar cette déplorable guerre, qui, pendant cent trente-huit ans, entravé la propagation de la foi et l'accroissement de la chrétienté, qui a fâcheusement modifié les dispositions déjà peu satisfaisantes des Malabares, et qui, dans mon opinion, a préparé les Portugais au schisme scandaleux dont leur patrie et leurs anciennes possessions dans les Indes ont été affligées de nos jours. Bientôt après, parut aussi un nouvel archevêque portugais de Cranganor. Il se montra en 1702 sur quelques points de son diocèse, et se ligua aussitôt avec son collègue de Cochin pour lutter contre le vicaire apostolique. Le premier effet sensible de cette guerre fut l'obstination des Syriens schismatiques: leurs conversions désormais devinrent rares. Celles des payens, jusque-là très-nombreuses, diminuèrent de beaucoup: autant les infidèles se sentent touchés de l'unanime accord des catholiques, autant ils se scandalisent de leurs discordes. Le métropolitain de Goa ne tarda pas

à s'unir avec ses suffragants: il épousa leur querelle contre le vicaire apostolique, ou pour mieux dire contre le Pape. Les rapports de ces trois prélats excitèrent la susceptibilité jalouse de la cour de Lisbonne, qui adressa à Rome des plaintes amères pour obtenir le rappel du vicaire apostolique et de ses missionnaires, par cette seule raison que leur présence au Malabar constituait une violation du droit de patronage; quelque utile, quelque nécessaire, d'ailleurs, qu'elle pût être à des peuples qui, selon les sévères exigences de la Hollande, ne pouvaient avoir d'autres pasteurs. Ces réclamations décidèrent Clément XI à restreindre l'autorité qu'Innocent XII, son prédécesseur, avait attribuée au vicaire apostolique de tout le Malabar; et, par un bref de 1709, il ordonna que ce prélat exercerait sa juridiction dans les lieux seulement où, pour un motif quelconque, les évêques portugais ne pourraient exercer la leur dans toute sa plénitude et toute sa liberté, et parmi les populations qui seraient menacées de tomber dans le schisme. Ces ordres du souverain Pontife, aussi prudents que charitables, furent ponctuellement exécutés par les vicaires apostoliques. Mais les évêques portugais, jugeant toujours leurs droits lésés et le droit de patronage compromis, ne cessèrent jamais d'inquiéter le saint Siège ni d'irriter la cour de Lisbonne par leurs injustes doléances. Toutefois les Pontifes romains maintinrent les dispositions du bref de Clément XI; en sorte que les évêques portugais, voyant leurs sollicitations inutiles auprès des Papes, cherchèrent à décharger leur mécontentement sur les ministres immédiats de l'Église romaine, c'est-à-dire sur les vicaires et les missionnaires apostoliques (1). La résidence du vicaire apostolique du Malabar est Verapolis, l'une de ces innombrables petites îles,

(1) Quand l'évêque d'Amata parle des évêques portugais, il n'entend pas dire que tous fussent revêtus du caractère sacré de l'épiscopat: c'étaient souvent de simples prêtres, qui exerçaient l'autorité épiscopale. Au XVIII^e siècle et jusqu'à nos jours, les quatre sièges de Cranganor, Cochin, Saint-Thomas de Mélapour et Malacca, à la nomination du roi de Portugal, restèrent presque toujours vacants; le métropolitain de Goa envoyait sur les lieux un prêtre avec le titre d'administrateur spirituel du diocèse. Du reste, l'archevêque de Goa et l'évêque de Mélapour imitèrent leurs collègues du Malabar, dans la guerre qu'ils firent aux vicaires apostoliques de Bombay, de Pondichéry et de Madras.

découpées par mille canaux, qui composent la moitié du Malabar. Cette bourgade obscure, à trois lieues au nord de Cochin, avait été choisie pour obéir au gouvernement hollandais, qui interdisait aux prêtres catholiques le séjour de la ville et des faubourgs. Verapolis possède une église de médiocre grandeur, une maison conventuelle élevée à peu de frais, un double séminaire latin et syrien, un catéchuménat, un petit hôpital d'incurables, et une école pour les jeunes garçons. Toutes ces constructions ont été faites peu à peu par les soins des Carmes déchaussés, avec des deniers venus de Rome ou d'autres parties de l'Europe, à plusieurs reprises : les habitants du pays y ont peu contribué. L'évêque et les missionnaires, jusqu'à la fin du dernier siècle, époque où le fléau de la guerre n'épargna pas l'État romain, vivaient, selon la règle de leur ordre, avec les subsides annuels de la Propagande, les faibles revenus de quelques terres, et les honoraires mal assurés de leurs messes. Les malheurs de Rome tarirent la source des subsides ordinaires : cependant, deux fois encore la mission en reçut de modiques secours. Autrefois aussi les deux séminaires étaient à la charge de la Propagande ; mais, depuis les déplorables événements dont on vient de parler, ces établissements se sont trouvés sans ressources : néanmoins, Dieu a touché le cœur d'un Anglais protestant, qui a bien voulu constituer un modeste capital pour leur entretien. Le catéchuménat était jadis soutenu avec la rente d'un fonds appliqué à cette œuvre par un cardinal hongrois ; mais l'empereur Joseph II, en prononçant la confiscation des biens ecclésiastiques, s'appropriâ le fonds déposé à Vienne, et le catéchuménat resta entièrement à la charge des Carmes de Verapolis. Il en est de même de l'hôpital et de l'école. Je ne saurais déterminer avec certitude le chiffre des paroisses syriennes schismatiques et des chrétiens qui en dépendent : ils ont environ quarante églises, dispersées çà et là, spécialement dans le voisinage des montagnes. Dans les derniers temps, et au commencement de 1838, les paroisses syriennes catholiques soumises au vicaire apostolique étaient au nombre de quarante-deux, et comptaient environ trente-deux mille âmes ; celles qui obéissaient à l'ordinaire de Cranganor étaient au nombre de soixante-douze, avec une population

approximativement évaluée à soixante-seize mille âmes. Le vicaire apostolique avait vingt-deux églises paroissiales latines et quarante-huit mille fidèles : j'ignore combien en comptaient les ordinaires portugais ; mais elles devaient s'élever à près de quatre-vingts, avec plus de cinquante mille habitants. Les protestants possèdent trois temples, pour environ six cents personnes en tout. Le reste de la population se compose de païens, de mahométans, d'Israélites, dont le grand nombre vient de la dispersion : quelques-uns sont Hollandais, Polonais, Allemands d'origine. Depuis et y compris l'évêque d'Hierapolis jusqu'à l'évêque d'Amata, aujourd'hui chargé de l'administration spirituelle du pays, on y a compté dix vicaires apostoliques, nommés à poste fixe, et trois par intérim, savoir, un Syrien malabare, un Malabare portugais, sept Italiens, un Polonais, deux Allemands, un Irlandais. Il y eut pendant un petit nombre d'années un évêque coadjuteur allemand qui fut ensuite transféré à Bombay, et un autre italien, sacré à Pondichéry, et mort aussitôt après dans la même ville. L'Irlandais fut nommé vicaire apostolique longtemps après la chute de la domination hollandaise au Malabar. »

CHAPITRE XII.

Missions des Jésuites, des Dominicains, des Franciscains et des Augustins, au Japon.

Si Goa était, à l'occident, le centre principal des missions ; à l'orient, Macao et Manille concouraient à alimenter de missionnaires l'empire du Japon.

Une attestation, en date du 16 mars 1623, et signée par douze Jésuites, dont neuf furent depuis martyrisés pour la foi (1), nous apprend qu'en l'absence de Diégo Valens, évêque du Japon, contraint de résider à Macao, François Pacheco, provincial de la Compagnie de Jésus dans l'archipel, en gouverna l'Eglise ; qu'il y avait au Japon vingt-huit Jésuites, dont vingt-

(1) Charlevoix, *Histoire et description générale du Japon*, t. II, p. 500.

xante-seize
avait vingt-
et quarante-
oien en com-
; mais elles
vingts, avec
Les protes-
r environ six
de la popula-
mahométans,
e vient de la
llandais, Po-
uis et y com-
l'évêque d'A-
administration
é dix vicaires
, et trois par
e, un Malabare
ais, deux Al-
ndant un petit
teur allemand
y, et un autre
mort aussitôt
ais fut nommé
ès la chute de
abar. »

s Franciscains et

ntre principal
Manille con-
aires l'empire

ars 1623, et
uf furent de-
ous apprend
vêque du Ja-
no, François
gnie de Jésus
glise; qu'il y
dont vingt-

générale du

trois prêtres et cinq frères, sans compter plusieurs dogiques et cambos, c'est-à-dire catéchistes indigènes; qu'outre les Jésuites, il se trouvait, dans ce pays, onze ou douze religieux de divers instituts, savoir: le P. Barthélemi Gutierrez, de l'ordre de saint Augustin; les Pères Dominique Castelet et Pierre Vasquez, de l'ordre de saint Dominique; enfin, sept ou huit membres de l'ordre de saint François, avec un clerc japonais de leur tiers-ordre. Frère Louis Sotelo, nommé évêque de la partie orientale et septentrionale du Japon, et légat apostolique dans ces provinces, venait d'arriver à Naga-saki, en 1622, quoique la cour d'Espagne n'eût rien négligé pour l'empêcher d'atteindre son but; mais, saisi presque en débarquant, il avait été transféré dans la prison d'Omoura (1). Dans le cours de 1623, le Jésuite Sébastien Vieyra fut envoyé par ses supérieurs à Rome, pour informer son général et le souverain Pontife des besoins de l'Église au Japon. A peine en était-il parti, que neuf ou dix religieux de différents ordres réussirent à y pénétrer, sans être reconnus.

Cependant, le nouveau xogun-sama faisait faire une recherche si exacte des chrétiens et des missionnaires dans les provinces voisines de Yedo, que les prisons ne tardèrent pas à être remplies. Jean Fara Mondo, allié à la famille impériale, banni en 1612, mais rappelé depuis, ayant refusé de nouveau d'adorer les idoles, eut les extrémités des pieds et des mains coupées, et une croix empreinte sur le front avec un fer rouge. On le chassa de Yedo, où il rentra secrètement. Un serviteur de cet illustre Japonais alla en prévenir le gouverneur, et dénonça en même temps le Franciscain François Galvez et le Jésuite Jérôme de Angelis (2). Ce dernier, sachant qu'on avait mis à la question Léon Takeia, son hôte, pour le forcer à préciser la retraite du missionnaire, revêtit son habit de religion; frère Simon Jempo, son compagnon, imita cet exemple, et ils allèrent trouver le gouverneur de Yedo, auquel le P. de Angelis dit avec calme: « Il y a vingt-deux ans que je suis venu

d'Italie dans ces îles, pour instruire des vérités éternelles les Japonais, dont on m'avait extrêmement vanté le bon esprit et l'excellent naturel. J'ai compté pour rien les fatigues et les périls inséparables d'une pareille entreprise; ou plutôt ils n'ont servi qu'à animer mon courage, et la mort, si j'ai le bonheur de la souffrir pour une si belle cause, comblera mes vœux. Me voici entre vos mains, prêt à tout ce qu'il vous plaira ordonner de moi. » Frère Sébastien Galvez, recherché d'une manière non moins active, tomba au pouvoir des persécuteurs. Le xogun-sama ayant condamné cinquante personnes au feu, on leur mit la corde au cou, le 4 décembre 1623, et on les partagea en trois bandes. A la tête de la première était le P. de Angelis, monté sur un méchant cheval, et portant sur ses épaules un écriteau où l'on avait tracé l'arrêt de sa mort en gros caractères; Simon Jempo, son compagnon, Léon Takeia, son hôte, et quatorze autres chrétiens suivaient à pied. Le Franciscain Galvez, aussi à cheval, précédait la seconde bande, formée de seize chrétiens. Jean Fara Mondo conduisait la troisième. On mena ainsi les martyrs hors de la ville, dans un lieu où les premiers personnages de l'empire s'étaient réunis; Dieu permettant, pour la gloire de ses serviteurs, qu'ils fussent témoins de leur constance. Angelis, Galvez et Fara Mondo, qu'on laissa à cheval pendant le supplice des autres, ne furent attachés aux poteaux qui les attendaient qu'après que leurs compagnons eurent expiré avec joie au milieu des flammes. Dès lors, les immolations se succédèrent, sans égard ni pour le sexe, ni pour l'âge: on fit mourir, notamment, dix-huit petits enfants, avec une barbarie sans égale, sous les yeux de dix-sept chrétiens, qu'on livra ensuite au feu. Dès que le xogun-sama se fut déclaré par de si sanglantes exécutions, il y eut, parmi les dai-mio et les princes inférieurs, une sorte d'émulation à qui agirait avec le plus de rigueur contre le christianisme. Dans la région d'Oxu, où commandait Mazamoney, le P. Diego Carvailho (1), qui y résidait depuis quelque temps, fut tiré, le 18 février 1624, de son cachot, et conduit avec d'autres

(1) Charlevoix, *Histoire et description générale du Japon*, t. II, p. 287.

(2) Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, p. 309.

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 228, col. 1. Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, p. 313.

confesseurs sur les bords de la rivière. On y avait creusé de grands trous, remplis de deux pieds d'eau. On obligea les martyrs à s'y asseoir tous nus ; et, quand le froid commença à les saisir, on leur déclara que, s'ils renonçaient à Jésus-Christ, on les soustrairait à ce cruel supplice, mais que leur opiniâtreté serait punie de la peine du feu. Ils accueillirent tous cette menace avec joie. Après les avoir laissés trois heures dans l'eau, on les en retira : le seul P. Carvailho eut la force de s'asseoir à terre, et se mit en oraison, à côté de ses compagnons, tombés à demi-morts sur le sable, où deux d'entre eux expirèrent. Le 22 février, vers midi, on remplaça les martyrs dans les trous, on les forçant de se tenir d'abord debout, puis de s'asseoir, et, dans cette posture, ils avaient de l'eau jusqu'à la poitrine. Ils ne cessèrent de chanter les louanges du Seigneur, tandis que leurs parents ou leurs amis idolâtres les sollicitaient d'apostasier, et chargeaient de malédictions le missionnaire, qu'on regardait comme l'auteur de tout le mal. Sur le soir, les confesseurs expirèrent tous les uns après les autres. Le P. Carvailho, heureux de voir qu'aucun n'avait donné la moindre marque de faiblesse, mourut le dernier. (Pl. CIX, n° 1.) Le gouverneur des Philippines ayant député au Japon, dans un intérêt commercial, deux agents qui s'annoncèrent comme arrivant du Mexique, sans doute afin d'éveiller moins de défiance, on les renvoya avec mépris. Un édit impérial interdit aux chrétiens japonais tout commerce avec les pays étrangers. Un autre édit ferma même aux marchands de l'Europe et des Indes les ports de l'empire, excepté celui de Naga-saki pour les Portugais, et celui de Firando pour les Hollandais. L'impossibilité où les Jésuites se trouvèrent alors d'envoyer des sujets à un séminaire de jeunes Japonais, que leur général Mutio Vitelleschi avait ordonné d'établir à Macao, comme une pépinière de catéchistes et d'apôtres ; les difficultés qui s'opposèrent, en même temps, à ce que des ouvriers évangéliques s'introduisent au Japon ; enfin les progrès de la persécution, de jour en jour plus générale et plus atroce, firent assez pressentir la ruine de cette Église. Les sentiments d'humanité ne prévalaient que par exception chez les persécuteurs. Le gouverneur d'une ville voisine d'Omoura, ayant cité un grand nombre de fidèles à son tribunal, recourut aux

plus terribles menaces pour les ébranler. Le plus jeune de la troupe lui répondit, au nom de tous, qu'il perdait son temps s'il prétendait les intimider. Étonné de cette hardiesse, le gouverneur se fit apporter du feu ; et, s'adressant au jeune chrétien : « Je veux confondre ta présomption, lui dit-il. Pourrais-tu tenir un moment le bout du doigt sur ce brasier ? » Le chrétien, sans proférer un mot, s'avança avec sang-froid vers le brasier, y enfonça tout le doigt, et le laissa brûler d'un air aussi tranquille que s'il n'eût senti aucune douleur. (Pl. CIX, n° 2.) Le gouverneur, tout hors de lui-même, resta quelque temps privé de la parole ; puis, revenant de sa profonde surprise, il embrassa le généreux chrétien, et, sans s'inquiéter des suites, il laissa à chacun la liberté de professer la religion qu'il jugerait la meilleure. Mais, nous le répétons, cette tolérance était exceptionnelle. Les Franciscains Louis Sotelo et Louis Sassandra, avec leur domestique Louis, du tiers-ordre, le Dominicain Pierre Vasquez et le Jésuite Michel Carvailho, détenus dans la prison d'Omoura, en furent tirés, par ordre de Gonzoco, gouverneur de Naga-saki, le 24 août 1624 (1), pour être brûlés vifs le lendemain à Faco, où on les mena la corde au cou. Les quatre prêtres avaient chacun une croix à la main. Comme on se disposait à les lier, Carvailho (2) adressa à ceux qui présidaient l'exécution un discours pathétique sur les vérités éternelles. Sotelo voulait à son tour prendre la parole ; mais les chefs, irrités de la liberté apostolique de Carvailho, ordonnèrent aux bourreaux de hâter le supplice. Les martyrs furent attachés à leurs poteaux, mais légèrement, et on mit le feu au bois, tandis que les confesseurs faisaient monter au ciel l'encens de leurs prières. Un des bourreaux, voulant ajouter quelque chose au poteau de Vasquez, lui monta brutalement sur les épaules ; ce que le pieux Dominicain souffrit avec une patience qui toucha les spectateurs. Le bon frère Louis, dont la flamme venait de briser les liens, alla se mettre à genoux aux pieds des quatre prêtres l'un après l'autre, leur baisa la main, puis retourna tranquillement à

(1) Fontana (*Monumenta dominicana*) place par erreur ce martyre en 1628.

(2) Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ professionem militans*, p. 316.

[1773]

ébranler. Le
t, au nom de
prétendait les
e, le gouver-
adressant au
e ta présomp-
un moment le
chrétien, sans
g-froid vers le
e laissa brûler
eût senti au-
gouverneur,
quelque temps
le sa profonde
chrétien, et.
a à chacun la
il jugerait la
s, cette tolé-
ciscains Louis
leur domesti-
nicain Pierre
ilho, détenus
ent tirés, par
Nanga-saki.
és vifs le len-
corde au cou.
une croix à la
lier, Carvail-
nt l'exécution
és éternelles.
re la parole;
é apostolique
ourreaux de
nt attachés à
et on mit le
eurs faisaient
ères. Un des
ue chose au
alement sur
cain souffrit
spectateurs.
e venait de
genoux aux
'autre, leur
quillement à

place par erreur
guinis et vil

1177057 : 504

3. **Orateur** : le
 4. **le**, en nom de
 5. **protestant** les
 6. **de** le gouver
 7. **indépendant** au
 8. **personnes**
 9. **ne** comment le
 10. **élection**, sans
 11. **général**, et les
 12. **de** lais brèles
 13. **de** lais renti au
 14. **gouverneur**, les
 15. **quelque** temps
 16. **de** les profonde
 17. **général**, et
 18. **à** chacun la
 19. **il** jugerait la
 20. **à**, cette talé
 21. **ici** même Louis
 22. **de** la
 23. **de** la
 24. **de** la
 25. **de** la
 26. **de** la
 27. **de** la
 28. **de** la
 29. **de** la
 30. **de** la
 31. **de** la
 32. **de** la
 33. **de** la
 34. **de** la
 35. **de** la
 36. **de** la
 37. **de** la
 38. **de** la
 39. **de** la
 40. **de** la
 41. **de** la
 42. **de** la
 43. **de** la
 44. **de** la
 45. **de** la
 46. **de** la
 47. **de** la
 48. **de** la
 49. **de** la
 50. **de** la
 51. **de** la
 52. **de** la
 53. **de** la
 54. **de** la
 55. **de** la
 56. **de** la
 57. **de** la
 58. **de** la
 59. **de** la
 60. **de** la
 61. **de** la
 62. **de** la
 63. **de** la
 64. **de** la
 65. **de** la
 66. **de** la
 67. **de** la
 68. **de** la
 69. **de** la
 70. **de** la
 71. **de** la
 72. **de** la
 73. **de** la
 74. **de** la
 75. **de** la
 76. **de** la
 77. **de** la
 78. **de** la
 79. **de** la
 80. **de** la
 81. **de** la
 82. **de** la
 83. **de** la
 84. **de** la
 85. **de** la
 86. **de** la
 87. **de** la
 88. **de** la
 89. **de** la
 90. **de** la
 91. **de** la
 92. **de** la
 93. **de** la
 94. **de** la
 95. **de** la
 96. **de** la
 97. **de** la
 98. **de** la
 99. **de** la
 100. **de** la



[1
so
te
ma
m
un
ex
de
16
ni
qu
an
av
dé
qu
lip
fer
Jér
siv
qu
Y
l'il
çoi
nis
den
de
arr
son
Zol
dit
duc
tem
et
En
sak
nit
bar
Mi
Kie
on
sul
par
l'e
et
sur
br
la
Jér

pr

son poteau, où il acheva son sacrifice. Sassandra tenta aussi d'aller saluer les compagnons de son martyr : mais le feu lui avait tellement endommagé les pieds, qu'il lui fut impossible de faire un pas. Après trois heures de souffrance, ils expirèrent tous, laissant l'assistance étonnée de leur courage. Quand, au commencement de 1625, le xogun-sama eut assujéti d'une manière plus étroite ceux des dai-mio et des princes qui avaient conservé quelques restes de leur ancienne indépendance, la persécution sévit avec plus de rigueur que jamais, aucun n'osant décliner les ordres du souverain. L'arrivée de quelques religieux, récemment venus des Philippines, fit adopter des précautions telles, pour fermer l'entrée du Japon aux missionnaires, que Jérôme Rodriguez et André Palmeyro, successivement envoyés par le général des Jésuites en qualité de visiteurs, tentèrent inutilement, pour y pénétrer, les voies de Macao, de Siam, et de l'île Formose. Il y avait trois ans que le P. François Pacheco (1), provincial des Jésuites et administrateur de l'évêché, gouvernait avec prudence l'Église du Japon, lorsque, par les ordres de Bungondono, alors dai-mio d'Arima, il fut arrêté à Cochinosu avec Gaspard Sandatmazu, son compagnon, ses hôtes et ses catéchistes. Le P. Zola, auquel le P. Jean-Baptiste de Baeza avait dit un jour : « Soyez béni par celui en l'honneur duquel vous serez brûlé, » fut arrêté en même temps à Sima-bara, avec Jean Naysen, son hôte, et le Coréen Vincent Caun, son catéchiste. Enfin, le P. Balthasar de Torrès, pris à Nanga-saki, fut envoyé à Omoura ; au lieu qu'on réunissait Pacheco et Zola dans la prison de Sima-bara, jusqu'au moment où, sur la demande de Midzuno Cavacci, lieutenant général de l'île de Kioussou et nouveau gouverneur de Nanga-saki, on les joignit dans cette ville à Torrès, pour subir avec lui le supplice du feu. Torrès n'eut pas plus tôt aperçu son provincial sur le lieu de l'exécution, le 20 juin 1626, qu'il courut à lui, et le tint longtemps embrassé. La flamme consuma bientôt les martyrs, qui étaient au nombre de treize, dont neuf religieux ; et, comme la mort avait enlevé, le 8 mai précédent, les Jésuites Jean-Baptiste de Baeza et Gaspard de

Castro (1), ces pertes réunies firent une plaie mortelle à l'Église du Japon. Jean Naysen, hôte du P. Zola, après avoir résisté aux plus terribles menaces, trahit un moment son devoir, à la vue de sa femme Monique, qu'on paraissait livrer à de jeunes débauchés. « Cruels, s'écria-t-il, ne déshonorez point ma femme, je ferai tout ce que l'on voudra. » Mais, le 12 juillet 1626, il expia cet instant de faiblesse par une mort héroïque ; car il fut brûlé à Nanga-saki avec tous les hôtes des religieux, martyrisés le 20 juin. Le 26 juillet, le P. Louis-Bernard Xanch, Dominicain, dont la mère appartenait à la famille de saint Louis Bertrand, périt par le feu à Omoura. Comme, sur la nouvelle qu'on avait découvert des religieux dans la province d'Arima et la principauté de Sima-bara, Bungondono, auquel elles obéissaient, s'était vu sur le point d'en être dépouillé, il promit, pour éviter cette dépossession, d'exterminer le christianisme dans ses domaines, et son exemple ne fut que trop imité par les autres princes. Les Hollandais, témoins oculaires de ce qui se passa à Firando, n'en parlent qu'avec horreur. Aux uns, on arrachait les ongles, ou on leur enfonçait des alènes au dessous ; on perçait aux autres les bras et les jambes avec des vilebrequins ; on en jetait dans des fosses pleines de vipères ; on remplissait de soufre ou d'autres matières infectes de gros tuyaux, on y mettait le feu, puis on les appliquait au nez des patients, afin qu'ils en respirassent la fumée. Quelques-uns étaient piqués par tout le corps avec des roseaux pointus, et d'autres brûlés avec des torches ardentes. On fouettait ceux-ci en l'air, jusqu'à ce que les os fussent dénudés ; on attachait ceux-là, les bras en croix, à de grosses poutres, qu'on les contraignait de trainer, jusqu'à ce qu'ils tombassent en défaillance. Pour faire souffrir les mères doublement, les bourreaux leur frappaient la tête avec celle de leurs enfants. La plupart du temps, les martyrs, hommes et femmes, étaient nus, même pendant la plus rude saison ; tantôt, on les promenait en cet état de ville en ville ; tantôt, on les attachait à des poteaux, et on les contraignait de se tenir dans les postures les plus humiliantes. On leur tordait les bras, jus-

(1) Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vite profusionem militans*, p. 322.

(1) Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vite profusionem militans*, p. 319.

qu'à ce qu'ils les eussent tout à fait diabolisés ; ou bien, les bourreaux leur coupaient les doigts, y appliquaient le feu, en tiraient les nerfs. Chaque jour, chaque moment, avait son supplice particulier. On promena une fois, à Sima-bara, cinquante chrétiens dans un état propre à les couvrir de confusion ; on les traîna ensuite vers une esplanade, où l'on s'acharna sur sept d'entre eux avec une rage de forcenés. On creusa sept fosses à deux brasses l'une de l'autre ; on y planta des croix, sur lesquelles on étendit les patients ; et, après qu'on leur eut pris la tête entre deux ais échancrés, on commença à scier, avec des cannes dentelées, aux uns le cou, aux autres les bras ; on jetait de temps en temps du sel dans leurs plaies, et, pendant cinq jours de suite, les bourreaux se relevèrent sans relâche, des médecins faisant prendre de temps en temps des cordiaux aux martyrs, de peur qu'une mort trop prompte ne les dérobat à la brutalité des persécuteurs, ou que la défaillance ne leur ôtât le sentiment du mal. Un agent de Bungondono, dai-mio d'Arima, réunit un jour de jeunes chrétiens dans une salle, dont il avait fait couvrir tout le plancher de braises allumées ; et, après avoir ordonné qu'on les dépoillât tout nus, il leur dit de se tenir à genoux au milieu de ce brasier, ajoutant qu'il prendrait leur premier mouvement pour un signe d'apostasie. Ils obéirent ; et le barbare, les voyant immobiles quoiqu'à demi-rôtis, les fit retirer. L'expérience fut renouvelée, sur le territoire d'Aria, avec Léon Keisayemon, vieillard de soixante-douze ans, auquel on prescrivit de se coucher nu sur des charbons ardents. Il ne répliqua rien, se dépouilla lui-même, et s'étendit sur le feu aussi tranquillement qu'il aurait pu le faire sur le meilleur lit. Après qu'il y eut été quelque temps, on lui dit de se tourner de l'autre côté, et il se tourna ; ce qui fut répété plusieurs fois. Le persécuteur s'éloigna enfin, et le vieillard fut reporté chez lui. Toute sa famille, jusqu'à une petite fille de quatre ans, fut soumise à la même épreuve. Keisayemon, auquel on renvoya les martyrs demi-morts, les reçut, tout mourant qu'il était lui-même, avec un transport de joie qui épuisa ses forces, et il alla dans le ciel prendre possession pour lui et pour eux de la récompense qui les attendait. Mais le tourment dont on se servit plus efficacement pour abolir la foi

chrétienne, fut l'eau souffrée du mont Ungen, montagne située dans le Fizen, entre Nangasaki et Sima-bara. Elle est fort haute, mais elle est étendue, et son aspect a quelque chose d'affreux. Son sommet, pelé, blanchâtre, n'est guère qu'une masse calcinée. La terre y est brûlante en plusieurs endroits, et partout si spongieuse, que, à l'exception de quelques petits bouquets de bois, qu'on rencontre d'espace en espace, on n'y marche qu'en tremblant, outre qu'on entend un grand bruit sous ses pieds. Il en sort une fumée qu'on aperçoit de trois lieues seulement, et qui est fort épaisse ; mais le sol exhale une odeur de soufre si forte, qu'à plusieurs milles à la ronde on n'y voit pas un seul oiseau. L'eau de pluie, qui y tombe, bouillonne aussitôt, et on dirait alors que toute la montagne est une fournaise. Il en sortait des exhalaisons si infectes, qu'on l'avait nommée *Bouche d'enfer*. Elle était pleine, jusqu'à la superficie, non d'eau brûlante, comme les autres ouvertures, mais d'un composé de matières et de soufre, qui s'élevait quelquefois en bouillonnant, et qu'on ne pouvait alors regarder sans frayeur. On ne s'était pas encore avisé d'y tourmenter les mal-fauteurs, comme on le faisait à diverses cavités, pour certains crimes ; mais le dai-mio d'Arima, persuadé que la constance des chrétiens échouerait à cet écueil, y en fit conduire seize, dont le chef était Paul Ucibory, de Sima-bara, qui avait déjà triomphé des plus épouvantables tortures. En approchant de la Bouche d'enfer, Louis Sinzaburo, l'un des seize, inspiré sans doute du même esprit qui poussa autrefois sainte Apolline dans les flammes, se précipita dans l'abîme en prononçant les noms de Jésus et de Marie. Plusieurs l'auraient peut-être suivi, si Ucibory ne les avait avertis qu'il est contre la loi de Dieu de se donner la mort. Ils attendirent donc qu'après avoir été torturés de la manière la plus inhumaine, on les jetât dans le gouffre. Ucibory y fut plongé jusqu'à trois fois, la tête la première, et on ne l'y abandonna que lorsqu'on ne remarqua plus en lui le moindre souffle de vie. On varia depuis ce supplice de mille manières,

mont Ungen, entre Nangaute, mais elle que chose d'af- châtre, n'est erre y est brû- surtout si spon- quelques petita re d'espace en blant, outre ses pieds. Il en de trois lieues e; mais le sol rte, qu'à plu- it pas un seul e, bouillonne ute la monta- maieurs têtes, ou des étangs oimes, notam- eu d'années, d'environ six exhalaisons si uche d'enfer. perficie, non s ouvertures. de soufre, qui ant, et qu'on ayeur. On ne enter les mal- erres cavités. mio d'Arima, tiens échoue- p seize, dont a-bara, qui antables tor- l'enfer, Louis ans doute du sainte Apol- dans l'abîme t de Marie. ai Ucibory loi de Dieu t donc qu'a- e la plus in- re. Ucibory tête la pre- orsqu'on ne ffe de vie. e manières,

La plus ordinaire consistait à étendre le patient tout nu sur le bord de la Bouche, puis de l'arroser de la matière qu'on en tirait; comme il n'en fallait qu'une goutte pour former un ulcère, les martyrs étaient bientôt dans un état à faire horreur. Souvent leur épreuve durait quinze jours: lorsque leur corps n'était plus qu'une plaie, on les abandonnait comme des cadavres jetés à la voirie, sans aucun secours, et souffrant des douleurs inexprimables. Pendant quelque temps, tous résistaient; mais à la fin ce supplice causa bien des chûtes. Parmi les martyrs qui souffrirent à Nanga-saki en 1627, on cite un Père François de Sainte-Marie et un frère Barthélemi, de l'ordre de saint François. Le Père Thomas Tzugi (1), Jésuite portugais, y fut brûlé vif le 6 septembre. Mais, les exécutions ayant pour résultat d'animer les fidèles, le gouverneur Cavacci s'appliqua plutôt à faire des apostats, en laissant les chrétiens par des vexations, sans leur donner la consolation de mourir pour Jésus-Christ. Il s'avisa un jour d'interdire à qui que ce fût de sortir de leurs maisons ou d'y entrer; et, une autre fois, il chassa de Nanga-saki quatre cents personnes, sans leur permettre d'emporter autre chose que l'habit qui les couvrait, et en leur défendant de se bâtir des abris ou de recevoir l'hospitalité au dehors. Le daïmio d'Arima s'étant vanté, à Yedo, d'avoir éteint le christianisme dans sa province, on enjoignit à Cavacci de lui envoyer tous les chrétiens dont il n'aurait pu venir à bout. Les bastonnades, l'eau avalée avec excès, les cannes creuses, introduites dans les parties charnues en tournant comme on fait d'une vis, puis retirées tout d'un trait pleines de chair, mille autres supplices, enfin, furent mis en œuvre par les ministres de Bungondono. Le plus efficace fut celui qu'on nommait surunga. On étendait le patient tout nu, couché sur le ventre; on lui mettait une grosse pierre sur les reins; puis, avec quatre cordes, attachées aux deux bras et aux deux jambes, on l'élevait en l'air; quand il avait atteint une certaine hauteur, on le faisait pirouetter pour tordre les cordes, qu'on laissait ensuite revenir à leur premier état: ce qui causait d'horribles douleurs et un étourdissement

capable de faire perdre le jugement. De temps en temps, on descendait le patient pour lui faire reprendre ses esprits, et on lui donnait des cordiaux. On lui demandait alors s'il consentait à obéir au xogun-sama, sauf à recommencer sur son refus. Joachim Iqueda ayant triomphé de la double épreuve du surunga et de la Bouche d'enfer, quelqu'un eut un jour la cruauté de lui arracher son habit. La vue de ce cadavre vivant, tout couvert de pourriture et fourmillant de vers, lui causa tant d'horreur, qu'il s'éloigna en chargeant le martyr d'injures. Celui-ci ne fit qu'en rire, et demanda si on avait épuisé toutes les tortures. « Hé, que peut-on vous faire de plus? » répondit-on. — M'ouvrir le dos, reprit-il, et me remplir le corps de la matière embrasée du mont Ungen; mille autres choses encore que je ne puis dire, mais que je puis souffrir. » La sérénité de Michel Nagaxima (1), Jésuite japonais, après les mêmes tourments, n'était pas moindre. On finit, en 1628, par le précipiter, avec Iqueda, dans la Bouche d'enfer. L'ordre séraphique eut alors trois martyrs. Celui des Frères-Prêcheurs vit Dominique Castelet, vicaire provincial, et deux frères convers, honorés de la palme, qu'ambitionnaient, au reste, tous les Dominicains des Philippines, dont la ferveur se renouvela à l'occasion d'un chapitre général, assemblé à Toulouse en 1628, et par lequel on enjoignait à cette province dominicaine d'envoyer le plus de sujets possible au Japon. Mais, le 6 juin de la même année, Philippe IV, considérant que, depuis qu'il y était entré des religieux de divers ordres, la prédication n'y avait plus eu le même succès qu'à l'époque où les enfants de saint Ignace l'évangélisaient seuls, et que la rivalité entre les différents instituts avait été une occasion de discrédit pour l'Évangile et d'expulsion pour ses apôtres, décida que, pendant quinze années, plus ou moins, les Jésuites seraient exclusivement autorisés à passer dans l'archipel. En conséquence de cet ordre, il n'entra plus au Japon que le peu de disciples de saint Ignace dont nous allons parler, et deux ou trois Dominicains. A l'égard des Augustins, les Pères Barthélemi Gutierrez, François de Jésus et Vincent de Saint-Antoine,

(1) Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vite profusionem militans*, p. 330.

(1) Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vite profusionem militans*, p. 332.

végérèrent plus de deux ans à Omoura, avec le Jésuite japonais Antoine Icida (1), dans un cachot qui n'avait pas une toise en carré. Du moins, la foi sembla d'abord gagner au nord de l'île Nippon ce qu'elle perdait dans l'île de Kioussiou; car les Jésuites Mathieu Adami, Jean-Baptiste Porro et deux autres, parcouraient les contrées septentrionales avec autant de succès que de zèle : mais la persécution décima aussi cette chrétienté, sans égaler toutefois en intensité celle qu'exerça Unémondo, nouveau gouverneur de Nanga-saki, que le xogun-sama avait investi d'une autorité sans bornes sur toute l'île de Kioussiou, d'où ce monarque voulait bannir jusqu'au souvenir du nom chrétien. Unémondo, après avoir provoqué l'apostasie par les tortures, y retenait les renégats au moyen de la formule suivante, qu'il leur faisait signer : « Je crois et confesse que la loi des chrétiens est une invention et un ouvrage du démon, et je la répudie. Si quelque Père veut m'engager à l'embrasser de nouveau, je jure de n'y consentir jamais. J'y renonce, non-seulement pour moi, mais encore pour ma femme et mes enfants; et, s'il m'arrive de manquer à mon serment, je consens à être brûlé vif avec tous les miens. » Cette formule, sous les successeurs d'Unémondo, devint encore plus horrible : on y dit que le christianisme était une industrie des religieux d'Europe, qui n'avaient autre chose en vue, en le prêchant, que de conquérir des royaumes; elle renferma les plus exécrables blasphèmes contre la Trinité et contre nos saints mystères, ainsi qu'une renonciation formelle à tous les biens dont, en embrassant le christianisme, on avait espéré jouir dans l'autre vie; et, avec le temps, on y ajouta la cérémonie de fouler aux pieds certaines images. Unémondo, dans son ardeur persécutrice, alla jusqu'à accuser le dai-mio d'Arima de ménager les chrétiens. Cette accusation fit frémir Bungondono, qui crut ne pouvoir conjurer sa disgrâce qu'en les poussant à outrance. Il fit creuser des fosses assez larges pour contenir un homme assis les jambes croisées; on y planta un pieu, qui ne s'élevait pas plus haut que les épaules du patient, et sur lequel on mit une pièce de traverse. Les chrétiens

étaient liés par la poitrine au pieu; ils avaient les bras étendus et attachés à la traverse; par le moyen de deux ais échancrés, qui leur serraient le cou, ils se trouvaient enfermés dans la fosse, n'ayant que la tête dehors. Ainsi placés, Bungondono ordonna qu'on leur sciât le cou, mais lentement, d'abord avec une scie en fer, puis avec une de canne. On ne prolongeait pas ce supplice, mais on le renouvelait souvent; et, tant que l'épreuve durait, on laissait les malheureux pourrir dans leurs ordures. De temps en temps, on jetait du sel sur leurs plaies. Quand ils s'évanouissaient de douleur ou de faiblesse, on les forçait de prendre d'un certain breuvage qui les faisait revenir à eux. Bungondono venait de faire, avec un triste succès, l'essai de cette invention, lorsque Dieu le frappa comme jadis Antiochus. La fièvre alluma tout à coup dans son corps un feu qui le brûlait sans relâche; conduit aux eaux d'Obama, dont la principale veine n'est supportable que quand elle est tempérée, ce prince, qui ne trouvait rien de chaud en comparaison du feu dont il était dévoré, ne voulut pas qu'on mitigeât le bain avec de l'eau froide; mais, à peine y fut-il entré, que tout son corps parut comme une chair bouillie, et peu après il s'en alla en lambeaux. Le persécuteur expira ainsi dans un accès de rage, au mois de décembre 1630. Cet exemple de la justice de Dieu ne ralentit pas la fureur d'Unémondo, gouverneur de Nanga-saki.

En japonais, la syllabe *to*, au commencement d'un nom, est une marque de prééminence. Le xogun-sama étant mort sur la fin de la même année 1630, son fils Jemitz, dont l'instinct de férocité se développa avec le pouvoir, se fit nommer *to-xogun-sama*, pour annoncer qu'il était autant au-dessus de ses prédécesseurs, que ceux-ci avaient été eux-mêmes au-dessus des simples dai-mio. Ce nouveau monarque, malsain de corps, commençait à ressentir les premières atteintes de la lèpre, dont il ne tarda pas à être tout couvert. L'Église du Japon ne pouvait périr plus glorieusement que par la main d'un tel monstre : aussi mourut-il dans les supplices plus de chrétiens sous son règne, qu'il n'en était mort depuis le commencement de la persécution. Les premiers coups furent portés à Yedo et à Osaka, où on dressa des bûchers; mais le gouvernement de Nanga-saki et le mont Ungen re-

(1) Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, p. 336.

[1773]

pieux; ils avaient
la traverse; par
és, qui leur ser-
enfermés dans la
ors. Ainsi placés,
leur sciât le cou,
une scie en fer,
prolongeait pas
clait souvent; et,
lissait les mal-
dures. De temps
sur leurs plaies.
douleur ou de fai-
dre d'un certain
à eux. Bungon-
un triste succès,
ue Dieu le frappa
vre alluma tout à
ui le brûlait sans
Obama, dont la
le que quand elle
ne trouvait rien
feu dont il était
mitigeait le bain
peine y fut-il en-
comme une chair
la en lambeaux.
ans un accès de
30. Cet exemple
fit pas la fureur
anga-saki.

commencement
rééminence. Le
fin de la même
ont l'instinct de
voir, se fit nom-
ancer qu'il était
eurs, que ceux-
ens des simples
e, malsain de
e premières at-
rda pas à être
e pouvait périr
main d'un tel
supplices plus
il n'en était
a persécution.
à Yedo et à
mais le gou-
ent Ungen re-



The image shows a severely degraded scan of a document, possibly a ledger or a table. The page is almost entirely black with significant noise and artifacts. Faint horizontal lines suggest a table structure with multiple rows. Some illegible text is visible along the right edge, possibly indicating a date or page number.

re
ne
te
re
de
to
ju
tr
ch
tr
et
ak
vo
de
pr
an
Jés
vin
d'I
vet
tier
jug
seu
jap
pre
le
an
des
pré
tai
fos
une
le p
dan
un
ave
étr
qu'

(1)
pro/
(2)
(3)

devinrent bientôt le théâtre le plus sanglant. L'Augustin Gutierrez, ses deux confrères, et le Jésuite Iscida, détenus depuis plus de deux ans dans les prisons d'Omoura, se virent enfin ouvrir le ciel par Unémondo. « Si vous voulez me faire une véritable peine, disait Iscida à ce farouche gouverneur, menacez-moi de la vie. » Le 4 décembre 1631, on conduisit le martyr au mont Ungen. Là, après qu'on lui eut disloqué tous les os, on le suspendit en l'air, et on l'arrosa pendant trente jours de la matière brûlante de la Bouche d'enfer. Les bourreaux, las de le tourmenter, le ramenèrent en prison, où il resta jusqu'à ce qu'on le réunit dans les flammes aux trois Augustins, compagnons inséparables de ses chaînes, au frère franciscain Gabriel, à un autre du tiers-ordre, nommé Jérôme de la Croix, et à quelques chrétiens. L'Église du Japon était alors gouvernée par le P. Mathieu de Courros, vové depuis plus de trente ans à la conversion de ses insulaires, mais qui, affligé de sa sine prochine, mourut, à l'âge de soixante-quatre ans, le 29 octobre 1633 (1). François Buldrino, Jésuite romain, suivit de près son vénérable provincial à la gloire (2). Il semblait que le supplice d'Iscida dût recommander Unémondo à la faveur du to-xogun-sama, si altéré de sang chrétien : le gouverneur de Nanga-saki fut encore jugé trop tiède, et on lui donna deux successeurs au lieu d'un. Thomas Nikifori, Jésuite japonais, qui n'était pas prêtre, devint leur première victime : on le brûla vif à Nanga-saki, le 2 juillet 1633 (3). Comme, depuis plusieurs années, on voulait l'apostasie plutôt que la mort des chrétiens, le to-xogun-sama au supplice du feu préféra celui de la fosse. Voici en quoi il consistait. (Pl. CX, n° 1.) Des deux côtés d'une grande fosse, on dressait deux poteaux, qui soutenaient une pièce de traverse, à laquelle on attachait le patient par les pieds, avec une corde passée dans une poulie. Souvent cette poulie était fixée à un seul poteau, placé au bord du trou. Le patient avait les mains liées derrière le dos, et le corps étroitement serré avec de larges bandes, de peur qu'il ne fût suffoqué tout d'un coup. On le des-

cendait alors la tête en bas dans la fosse, où on l'enfermait jusqu'à la ceinture, au moyen de deux ais échancrés, qui lui ôtaient entièrement le jour. Dans la suite, on laissa à ceux qu'on y suspendait une main libre, afin qu'ils pussent donner le signal indiqué pour faire connaître qu'ils renonçaient au christianisme. On remplissait souvent la fosse de toutes sortes d'immondices, qui causaient une infection insupportable : mais il n'était pas nécessaire d'ajouter quelque chose à ce tourment, pour le rendre le plus cruel de tous ceux qui avaient été inventés jusque-là. On y souffrait un étouffement continu ; le sang sortait par tous les conduits de la tête en si grande abondance, qu'il fallait avoir recours à la saignée pour l'arrêter, et on sentait un tiraillement de nerfs et de muscles douloureux au delà de toute expression. Malgré cela, on y vivait quelquefois huit à dix jours de suite. Nicolas Keyan Fucunanga, né dans la province d'Oomi, Jésuite à vingt-huit ans, alors âgé de soixante-trois, et que le seul défaut d'évêque avait empêché de recevoir les ordres sacrés, fut le premier sur lequel on fit l'essai de la fosse : il y mourut le quatrième jour, parce qu'on n'avait pas encore pris toutes les précautions dont nous avons parlé pour prolonger la vie dans ce supplice (1). Les gouverneurs de Nanga-saki ayant promis une prime de quatre cents écus à quiconque découvrirait un missionnaire, il leur tomba, dans l'espace de quatre mois, entre les mains, seize prêtres et plusieurs autres religieux, tous Jésuites vraisemblablement, sauf le P. Dominique del Quitia, Dominicain, et un frère japonais du même ordre. Au mois d'août de cette année, 1633, la plus fatale de toutes à l'Église du Japon, les gouverneurs de Nanga-saki brûlèrent vives quarante-deux personnes, en décapitèrent onze, et en suspendirent dans la fosse seize, dont cinq Jésuites (Emmanuel Borghès (2) et Jacques-Antoine Giannone (3), prêtres ; Jean Kidera, Joseph Reomuy et Ignace Kingo, Japonais, qui n'avaient pas reçu le sacerdoce) ; quatre Dominicains et deux Augustins. Ces six derniers, arrivés depuis peu des Philippines au

(1) Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, p. 368.

(2) *Ibid.*, p. 339.

(3) *Ibid.*, p. 343.

(1) Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, p. 345.

(2) *Ibid.*, p. 349.

(3) *Ibid.*, p. 360.

Japon, avaient été découverts aussitôt. Ce n'était pas seulement à Nanga-saki que la fosse était en usage contre les chrétiens; car Jean Yama, Jésuite japonais, qui s'était livré dans la région d'Oxu pour donner au P. Porro le moyen de s'échapper, y consumma son sacrifice le 1^{er} septembre 1633 (1). Michel Pineda, autre Jésuite japonais, mourut le lendemain de misère à Nangz-saki (2). Louis Cafuçu, Thomas Riocan et Deris Yanamoto, indigènes du même ordre, furent brûlés à Kokoura, capitale du Bouzen (3); et un quatrième, Jacques Tacuxima, souffrit le 30 septembre le même supplice dans l'île d'Amakousa (4). Les Pères Benoît Fernaudez, né à Borba, en Portugal, et Paul Saïto, Japonais de la province de Tanba, inséparables dans leur apostolat, furent pris ensemble et suspendus dans la fosse à Nanga-saki, sur la sainte montagne, où ils moururent le 2 octobre (5). Les Jésuites Jean d'Acosta, Portugais, Xyste Tocuun et Damien Fucaye, Japonais, expirèrent dans la même épreuve le 8 et le 9 (6). Ils précédaient les Pères Antoine de Sousa, Portugais comme d'Acosta; Mathieu Adami, Sicilien; Julien de Nacaura, et quatre autres Jésuites japonais, qui furent suspendus dans la fosse le 18 (7). On se rappelle que Sébastien Vieyra avait été, l'an 1623, député à Rome. Il n'y arriva qu'en 1627, et fut longtemps aux pieds d'Urbain VIII, sans pouvoir prononcer une seule parole, tant les larmes que lui faisait répandre l'état déplorable de l'Église du Japon coulaient avec abondance. Urbain y mêla les siennes. Il répondit aux lettres dont Vieyra était chargé par cinq Brefs, dans lesquels il disait aux chrétiens japonais, que, si leur salut dépendait de l'effusion de son sang, il le répandrait avec joie. « Allez, dit-il au missionnaire, qu'il bénit; retournez au combat; continuez de défendre la foi au péril de votre vie; et, si vous êtes assez heureux pour verser votre sang en défendant une si belle cause, nous vous mettrons solennellement au nombre des saints

martyrs que l'Église romaine vénère. » Le serviteur de Dieu, déguisé en matelot chinois, débarqua au mois de février 1632 sur une côte déserte du Japon, et, baisant aussitôt la terre : « Voici, dit-il, le lieu de mon repos jusqu'à la fin des siècles. » L'année suivante, le P. Christophe Ferreyra, qui avait succédé à Mathieu de Courros en qualité de provincial des Jésuites et d'administrateur de l'évêché, ayant été suspendu dans la fosse à Nanga-saki, où il donna, au bout de cinq heures, le funeste signal de l'apostasie, Vieyra fut chargé du soin de l'Église du Japon. Celui qui l'assistait au sacrifice de l'autel, étonné de voir le sang bouillonner dans le calice comme s'il avait été sur le feu, interpréta ce fait comme un présage de la mort prochaine du serviteur de Dieu, qu'on arrêta, en effet, près d'Osaka, et qui fut conduit, avec cinq autres Jésuites, à Nanga-saki, d'où l'on envoya les confesseurs rejoindre un Franciscain, nommé Louis Gomez, dans la prison d'Omoura. Les gardes, voyant un jour Vieyra faire des préparatifs, lui en demandèrent la raison. Il répondit qu'il se disposait à partir pour la capitale. Les geôliers, convaincus que la tête lui avait tourné, en eurent compassion : mais leur pitié se changea en admiration; car, dès le lendemain, arriva un courrier du to-xogun-sama, qui, plein de joie à la nouvelle de l'arrestation du prêtre romain, avait donné l'ordre qu'on l'amenât à Yedo avec ses compagnons. Quelque envie que ce prince eût de le voir, il ne parut pas devant lui, parce que, suivant l'usage du Japon, quand un criminel a eu l'honneur de se trouver en présence du monarque, il n'est plus permis de le faire mourir. Mais le to-xogun-sama envoyait tous les jours des personnes de confiance dans la prison, pour savoir du P. Vieyra des nouvelles de l'Europe. Enfin, deux commissaires le firent venir dans une cour, la corde au cou et les mains liées derrière le dos; après qu'il fut assis à terre, on étala devant lui les instruments du supplice, en déclarant qu'il fallait ou embrasser la religion de l'empire, ou mourir de la plus cruelle mort; puis on lui délia les mains, et on lui présenta de l'encre et du papier, afin d'avoir sa réponse écrite. Il répliqua, en substance, qu'agé de soixante-trois ans, il avait reçu, depuis sa naissance, des biens infinis du Dieu qu'il adorerait; que les divinités du Japon

(1) Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitae profusionem militans*, p. 353.

(2) *Ibid.*, p. 355.

(3) *Ibid.*, p. 356.

(4) *Ibid.*, p. 358.

(5) *Ibid.*, p. 360.

(6) *Ibid.*, p. 362.

(7) *Ibid.*, p. 364.

rénière. » Le ser-
natelot chinois,
332 sur une côte
ussitôt la terre :
repos jusqu'à la
te, le P. Chris-
cédé à Mathieu
cial des Jésuites
, ayant été sus-
ki, où il donna,
ste signal de l'a-
soin de l'Église
au sacrifice de
ang bouillonner
it été sur le feu,
ésage de la mort
u, qu'on arrêta,
fut conduit, avec
saki, d'où l'on
dre un Francis-
ns la prison d'O-
jour Vieyra faire
èrent la raison. Il
rtir pour la capi-
ssion : mais leur
; car, dès le len-
to-xogun-sama,
e de l'arrestation
hé l'ordre qu'on
agnons. Quelque
voir, il ne parut
vant l'usage du
l'honneur de se
ue, il n'est plus
e to-xogun-sama
rsonnes de con-
bir du P. Vieyra
, deux commis-
our, la corde au
dos; après qu'il
t lui les instru-
qu'il fallait ou-
e, ou mourir de
délia les mains,
du papier, afin
bliqua, en sub-
ans, il avait
iens infinis du
nités du Japon

ne pouvaient lui en faire aucun, et que le to-xogun-sama ne lui avait causé que du mal; qu'il serait donc aussi ingrat que déraisonnable de quitter le service d'un Dieu bienfaisant, pour donner de l'encens à des dieux de bois ou de métal, et pour obéir à un simple mortel, dont néanmoins il respectait le caractère, et auquel il obéirait toujours en tout ce qui ne serait pas contre le service de son Dieu, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs; que les promesses ne le tentaient point, que les supplices et la mort n'avaient rien d'effrayant pour son âme immortelle. Le Franciscain Gomez, présent à cet interrogatoire, ne put parler, parce qu'il ne savait pas la langue du Japon; mais, deux jours après, Vieyra ayant reçu ordre de formuler par écrit les principaux articles de notre foi, il voulut avoir la consolation de les signer. Le to-xogun-sama lut cet écrit avec une attention dont on ne l'aurait pas cru capable. « Cet Européen, s'écria-t-il, est un homme d'esprit; et, si ce qu'il dit de l'immortalité de nos âmes est vrai, que deviendrons-nous? » Les ennemis du christianisme, le voyant si préoccupé, appréhendèrent même qu'il ne se fit chrétien. Oindono, l'un de ses oncles, usa alors de tout son ascendant sur lui pour faire signer la condamnation des prisonniers. La sentence porta que le prêtre romain et tous ses compagnons seraient honteusement promenés dans les rues de Yedo, puis suspendus dans la fosse. L'exécution eut lieu aussitôt: mais Vieyra dit aux bourreaux qu'il ne mourait que par le feu. En effet, comme au bout de trois jours on le trouva aussi frais que le premier, on alluma dans la fosse un grand feu qui le réduisit en cendres, le 6 juin 1634 (1). Lorsque la nouvelle de ce martyre parvint à Macao, on y célébra le triomphe de Vieyra par des fêtes et des illuminations qui se prolongèrent pendant treize jours. Les Hollandais, en répétant qu'ils avaient en horreur les sentiments des prêtres romains sur plusieurs points essentiels du christianisme, et qu'il ne tiendrait pas à eux que la terre n'en fût une bonne fois purgée, entrèrent dans l'esprit de la cour impériale, et tendirent de plus en plus à supplanter les Portugais. En 1635, les navires envoyés de Macao

à Nanga-saki trouvèrent, à l'entrée du port, une espèce d'île faite à la main, dans laquelle deux rangées de maisons formaient une rue, et qui se liait à la ville par un pont, fermé d'une porte que protégeait un corps de garde. Quand la marée est basse, l'île de Désima (tel est son nom) n'est séparée de la terre ferme que par un simple fossé. On déclara, de la part des gouverneurs de Nanga-saki aux Portugais, que les maisons qu'ils voyaient étaient les seules où ils pourraient loger à l'avenir, et on leur défendit d'exposer hors de cette île aucune croix ou image qui rappelât aux indigènes l'idée du christianisme. Vers le même temps, un édit ordonna à tous les Japonais de porter sur la poitrine une idole, ou quelque autre marque extérieure, qui indiquât la secte dont chacun faisait profession. Afin de s'assurer qu'il ne pénétrerait plus de missionnaires, ni même de chrétiens, dans l'empire, on statua que quiconque aborderait au Japon serait conduit dans un lieu nommé Xoga, c'est-à-dire salle de l'inquisition, où il foulerait publiquement aux pieds des images du Sauveur des hommes, de sa sainte Mère, et de quelques autres saints: seulement, on exempta de cette loi générale les marchands d'Europe auxquels le commerce était permis; car il n'est pas vrai, ou du moins il n'y a aucune preuve, dit Charlevoix (1), que les Hollandais aient jamais commis cette impiété, bien qu'ils crussent pouvoir le faire sans crime, suivant les principes de la prétendue réforme, qui pense sur ce point ce que pensaient autrefois les iconoclastes. Il n'est pas étonnant qu'après tant de précautions l'Église du Japon ne soit insensiblement trouvée sans pasteurs. Le martyre lui enlevait les derniers, tels que le Jésuite Jacques Yuki, de la province d'Arva, qui fut suspendu, en 1636, dans la fosse à Osaka (2). L'apostasie elle-même entamait cette milice d'élite, puisque, outre le P. Christophe Ferreyra, provincial des Jésuites, Thomas Sama, prêtre japonais, renonça au christianisme pour sauver sa vie. Cent Jésuites morts au Japon dans les plus affreux supplices, et plus de trois cents dans les autres parties du

(1) Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vite profusionem militans*, p. 375.

(1) *Histoire et description générale du Japon*, t. II, p. 390.

(2) Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vite profusionem militans*, p. 381.

monde, en moins d'un siècle, avaient sans doute lavé par avance la tache que le P. Ferreyra venait d'imprimer à toute la Compagnie : mais il n'en fut ainsi que dans l'esprit des hommes sans passions, et c'est ordinairement le petit nombre, surtout à l'égard des Jésuites ; de manière qu'un seul apostat fit oublier, ou compter pour rien, quatre cents martyrs. « Après tout, ajoute Charlevoix (1), je ne sçais si la Compagnie ne peut pas goûter une sorte de consolation dans ces grands éclats qu'ont toujours faits dans le monde les fautes vraies ou prétendues de quelques particuliers, parce qu'ils prouvent que ces fautes sont rares : or, il est de l'humanité de tomber ; et il semble qu'il soit au-dessus de la condition humaine, et qu'on doive regarder comme un effet d'une protection toute particulière de Dieu sur un corps si répandu dans tout le monde, que les chutes y soient assez rares pour attirer l'attention et causer l'étonnement du public. » Quoi qu'il en soit, l'apôtre du Japon voulut préparer une victime destinée à apaiser le ciel en faveur de l'apostat, dans la personne de Marcel-François Mastrilli, né à Naples, le 4 septembre 1603, de Jérôme Mastrilli, marquis de San-Marzano, duc de Monte-Santo, et de Béatrix Caraccioli (2). Baptisé dans l'église de la maison professe des Jésuites de cette capitale, cet enfant fut dès lors consacré à Dieu, par les vœux de ses parents, pour le servir dans la Compagnie de Jésus. Il était encore novice, lorsqu'il assura qu'on lui couperait la tête au Japon ; et sa mère ne parlait jamais des martyrs de cette Église sans mettre son fils du nombre. L'an 1633, environ deux mois après que Ferreyra eut apostasié, un marteau pesant deux livres lui étant tombé de vingt-cinq pieds de haut sur la tête, la Providence sembla ne l'avoir conduit ainsi jusqu'aux portes du tombeau, que pour donner lieu à un des plus grands et des plus évidents miracles qui se soient opérés. Dès le commencement de sa maladie, l'apôtre de l'Orient se montra à lui, portant un cerce d'une main et de l'autre un bourdon. Le saint dit au malade de choisir entre le cerce, c'est-à-dire la mort,

et le bourdon, c'est-à-dire l'apostolat parmi les infidèles. Le P. Mastrilli répondit qu'il ne désirait rien, que l'accomplissement de la volonté de Dieu sur lui. Xavier, satisfait de cette réponse, lui fit voir un chevalier de l'ordre d'Alcantara, qui devait lui être un jour d'un grand secours ; et Mastrilli reconnut depuis que c'était Hurtado de Corcuera, gouverneur des Philippines. Comme il s'affaiblissait, il obtint du provincial de faire entre ses mains, le 2 janvier 1634, le vœu d'aller aux Indes (dénomination sous laquelle le Japon était compris), s'il recouvrerait la santé. Après avoir reçu l'extrême-onction et le viatique, il paraissait entrer en agonie, lorsqu'il assura à un religieux que le lendemain il dirait la messe. Il parla pendant la nuit du voyage des Indes et de saint François-Xavier, qui, lui apparaissant en habit de pèlerin, lui demanda s'il se souvenait de son vœu de la veille. Ayant appliqué à sa tête, par ordre du saint, un reliquaire qui renfermait du bois de la vraie croix, il récita avec lui cette prière : « Je vous salue, Bois sacré, Croix précieuse, et vous, mon divin Sauveur, qui l'avez teinte de votre sang. Je me consacre tout entier à vous, et pour toujours. Je vous supplie humblement de m'accorder la grâce de répandre pour votre saint nom jusqu'à la dernière goutte de mon sang ; grâce que l'apôtre des Indes n'a pu obtenir après tant de travaux. » Xavier lui fit encore prononcer les paroles suivantes : « Je renonce à mes parents, à la maison paternelle, à mes amis, à l'Italie, et à tout ce qui pourrait apporter quelque retard à la mission des Indes ; et je me consacre tout entier au salut des âmes, en présence de saint François-Xavier, mon père. » Il ajouta de lui-même ces deux derniers mots. Guéri tout à coup, il appela ses frères, leur déclara ce qui venait de se passer, et célébra la messe à la vue de tout Naples. Il ne tarda point à s'embarquer, à Lisbonne, avec trente-deux Jésuites, vénéra le tombeau du bienheureux Xavier à Goa, et prit terre, en juillet 1636, à Manille. Hurtado de Corcuera, qui se disposait à la conquête de l'île de Mindanao, y mena le serviteur de Dieu, dont les miracles, dans l'opinion de toute l'Asie, ne contribuèrent pas moins que la valeur des Espagnols à cette belle acquisition. Aussi, le gouverneur des Philippines, regardant le missionnaire comme un homme à

(1) *Histoire et description générale du Japon*, t. II, p. 392.

(2) Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, p. 386.

estolat parmi les
 it qu'il ne désai-
 nt de la volonté
 ait de cette ré-
 de l'ordre d'Al-
 jour d'un grand
 epuisé que c'était
 neur des Philip-
 il obtint du pro-
 s, le 2 janvier
 (dénomination
 mpris), s'il re-
 reçu l'extrême-
 disant entrer en
 religieux que le
 l parla pendant
 e saint François-
 n habit de pèle-
 nait de son vœu
 sa tête, par or-
 i renfermait du
 a avec lui cette
 éré, Croix pré-
 veur, qui l'avez
 sacre tout entier
 us supplie hum-
 ce de répandre
 dernière goutte
 e des Indes n'a
 . » Xavier lui fit
 vantes : « Je re-
 on paternelle, à
 ce qui pourrait
 sion des Indes ;
 salut des âmes,
 -Xavier, mon
 deux derniers
 ela ses frères,
 passer, et célé-
 les. Il ne tarda
 e, avec trente-
 u du bienheu-
 juillet 1636,
 qui se disposait
 ao, y mena le
 les, dans l'opi-
 rent pas moins
 e belle acqui-
 s Philippines,
 un homme à

qui rien ne pouvait résister, résolut de le faire conduire au Japon, quoi qu'il dût lui en coûter. Le P. Mastrilli s'embarqua le 10 juillet 1637, déguisé en Chinois, et atterrit dans une île vis-à-vis de Satsouma. Son dessein était d'aller à Yedo, solliciter une audience du to-xogun-sama, pour avoir occasion de lui annoncer Jésus-Christ. Il venait de pénétrer dans l'intérieur de la grande île de Kioussiou, lorsque les soldats japonais, envoyés à sa recherche, l'aperçurent dans un bois, à genoux, et l'air si imposant, qu'ils demeurèrent immobiles. Le serviteur de Dieu, se levant aussitôt, s'approcha d'eux. « C'est moi, leur dit-il, que vous cherchez. Qui vous empêche de me prendre? » Au moment où les gardes, rassurés, le saisirent, ils crurent sentir la terre trembler. Les gouverneurs de Nanga-saki, devant lesquels le P. Mastrilli parut le 5 octobre, virent avec étonnement un cercle de lumière autour de sa tête. Cette auréole s'étant dissipée, ils l'interrogèrent en particulier sur la conquête de Mindanao, qui venait de raviver toutes les défiances des Japonais contre les Espagnols, et l'appliquèrent à la question pour le forcer de dire le but de son voyage. Le premier supplice qu'ils lui firent endurer fut celui de l'eau. On l'éleva fort haut en l'air avec des cordes torsées, les jambes écartées; puis on le laissa retomber, la tête la première, dans une cuve pleine d'eau: ce qui fut répété plusieurs fois. Ces chutes précipitées lui ôtaient la respiration, et lui faisaient rejeter, avec des douleurs incroyables, toute l'eau qu'il avait bue. On disposa aussi sur le pavé plusieurs morceaux de bois en forme d'échelle, on l'étendit dessus, et on le lia fortement à ces échelons, en ne lui laissant de libre que la main droite; et on l'avertit que, quand il voudrait parler, il lui suffirait de mettre cette main sur sa poitrine. Alors on lui éleva un peu la tête, et, en cette posture, on lui fit avaler une très-grande quantité d'eau, au moyen d'un entonnoir qu'on lui enfonçait fort avant dans le gosier. (Pl. CX, n° 2.) On lui mit ensuite sur le ventre une planche, sur laquelle deux hommes s'élançèrent de toutes leurs forces, de manière à lui faire rendre l'eau avec le sang par tous les conduits du corps. Ce tourment lui ayant causé une faiblesse dont on appréhenda les suites, on le détacha, et on le reconduisit en prison. A la contenance de

ses compagnons de captivité, il comprit que leur courage avait failli : cette infidélité lui fit pousser des soupirs que les tortures n'avaient pu lui arracher. Il leur reprocha vivement leur chute, que ces malheureux promirent de réparer. Interrogé de nouveau par les gouverneurs, il se borna à dire qu'il était venu au Japon par l'ordre de saint François-Xavier; que, si on voulait le conduire à l'empereur, il le guérirait; qu'il avait une image de l'apôtre de l'Orient, qui, si on la mettait dans un temple d'idoles, y opérerait des prodiges dont tout l'empire serait étonné. Comme il n'avouait point être l'agent du gouverneur des Philippines, on le dépouilla tout nu, et on se disposait à lui appliquer sur la chair des lames ardentes, au mépris même de la pudeur, lorsqu'il dit avec indignation qu'on pouvait bien le faire souffrir sans en venir à des excès dont les nations les plus barbares avaient horreur; que l'idée qu'il s'était formé des Japonais ne se conciliait pas avec de tels procédés; et que, fût-il le plus criminel des hommes, il y avait certaines lois de bienséance que rien ne permettait de violer. Les gouverneurs, feignant alors de n'avoir point ordonné les traitements qui leur méritaient ses reproches, firent réitérer la question de l'eau pendant trois jours. Le martyr reprit de telles forces en prison, qu'à le voir on eût dit qu'il n'avait rien souffert. Averti un soir qu'il serait, le lendemain, suspendu dans la fosse, « Cela va bien, dit-il; la chair est faible, mais l'esprit est prompt. Je ne mourrai pourtant pas dans ce supplice : c'est le sabre qui tranchera mes jours. » Il se retira ensuite dans un coin du cachot, où les gardes le virent absorbé dans une profonde contemplation, le corps élevé au-dessus de la terre, et environné d'une lumière éblouissante. Les gouverneurs, prévenus de cette merveille, voulurent en être témoins, et ils aperçurent en outre une grande lumière qui s'épanchait du ciel et se balançait au-dessus de la prison. Quoique frappés de surprise, ils ne modifièrent pas leur sentence, parce que, si les miracles peuvent convaincre l'esprit, ils changent rarement les cœurs que l'intérêt et l'ambition dominant. Une heure avant le jour, le 14 octobre 1637, on fit monter le confesseur de Jésus-Christ sur un méchant cheval, pour être conduit à la sainte Montagne. Il était couvert d'une soutane tout

usée, qui ne lui venait qu'aux genoux. Il avait à la bouche un morceau de bois garni de pointes de fer. Un côté de la tête était rasé et frotté d'une terre rouge; ce qui est au Japon une très-grande marque d'ignominie. Il avait les mains liées derrière le dos, et sur les épaules un écriteau portant l'arrêt de sa mort, ainsi conçu : « Les gouverneurs de Nanga-saki ont condamné à mort cet insensé, pour être venu au Japon à dessein d'y prêcher une loi contraire à celle des dieux de l'empire. Accourez tous; car il doit mourir dans la fosse, afin que son exemple serve de leçon à ceux qui seraient tentés de l'imiter. » Pendant qu'on étreignait son corps avec des bandes, selon la coutume, il répéta aux bourreaux qu'il ne mourrait pas de ce supplice. En effet, le dix-septième jour, on le trouva aussi frais que s'il avait été dans la situation la plus commode. Comme on devait célébrer le lendemain la fête d'une des divinités du pays, solennité durant laquelle il n'était pas permis de faire souffrir les criminels, les gouverneurs ordonnèrent de le décapiter. On le tira de la fosse, en s'étonnant qu'il ne lui fût pas tombé une seule goutte de sang à la tête, et que ses forces parussent même augmentées. Il se mit à genoux. Un bourreau lui déchargea un grand coup de sabre sans résultat : il redoubla, mais ce second coup ne laissa qu'une légère teinte rouge à l'endroit où la lame avait porté. L'exécuteur, saisi d'épouvante, faillit tomber à la renverse : il jeta son sabre, et s'éloigna. Cependant le martyr était absorbé dans une douce contemplation. Sa prière finie, il rappela le bourreau, l'invita à reprendre son sabre, et l'assura que cette fois on ne frapperait pas en vain. En effet, l'exécuteur, sans aucun effort, lui abattit la tête, pendant qu'il prononçait les noms de Jésus et de Marie. La terre trembla, et une nuée très-noire, s'élevant à la vue de tous, alla couvrir le palais des gouverneurs. On réduisit aussitôt en cendres le corps du martyr, dont le sang venait d'effacer la tache que l'apostasie de Ferreyra avait faite à l'Église et à la Compagnie de Jésus.

Le tableau que les auteurs dominicains tracent de la persécution n'est pas moins saisissant que celui qui nous est présenté par les historiens de cette illustre Compagnie. Ainsi, nous lisons dans Touron : le zèle du salut des

âmes, dont le cœur des hommes apostoliques était tout embrasé, paraîtra d'autant plus admirable, que la persécution qu'ils souffraient de la part des princes idolâtres était plus générale, et la mort, qu'ils avaient toujours devant les yeux, plus cruelle et plus violente. La docilité de plusieurs milliers d'infidèles, qui, touchés intérieurement de la grâce, renonçaient au culte sacrilège des idoles, se soumettaient avec joie au joug de Jésus-Christ, et demandaient d'être régénérés par le baptême, récompensait les missionnaires de leurs sueurs, et formait toute leur consolation. Il n'y avait ni fatigue, ni danger, ni tourment que ces apôtres ne fussent prêts à supporter, pour ne pas abandonner les nouveaux chrétiens, ou pour en augmenter le nombre. Lorsqu'ils ne pouvaient exercer publiquement leur ministère, ils se cachaient dans les antres, dans les forêts, ou sur les montagnes; et, à la faveur de la nuit, ils rendaient aux fidèles les services qu'il était impossible de leur rendre le jour. L'empereur du Japon, de tous les princes idolâtres le plus opposé au christianisme, publiait toujours de nouveaux édits, et pour défendre l'entrée de son empire aux prédicateurs de l'Évangile, et pour enjoindre à ses sujets de déférer les chrétiens aux tribunaux, ou d'abjurer eux-mêmes la foi s'ils en faisaient profession. La mort sanctionnait ces dispositions. En conséquence de ces édits, les magistrats et les gouverneurs procédaient chaque jour à de sanglantes exécutions, les uns pour plaire au prince, les autres par crainte de lui déplaire, ou parce qu'ils étaient superstitieusement attachés au culte des démons. Mais, si les fidèles étaient alors traités, dans une grande partie de l'Asie, comme les premiers chrétiens l'avaient été sous Néron et Dioclétien, la vivacité de leur foi, leur constance et leur fermeté rappelaient les anciens martyrs. Des Japonais de toute condition, de tout âge et de tout sexe, répandirent généreusement leur sang, sans que la longueur ni l'atrocité des tourments pût les porter à dire une parole ni à faire un signe que la religion dût désavouer. Il est vrai que les fidèles ministres qui leur avaient fait connaître Jésus-Christ, devenus souvent les compagnons de leur supplice, leur donnaient les plus beaux exemples de courage et de force, en scellant les premiers de leur sang les

mes apostoliques
 autant plus ad-
 qu'ils souffraient
 es étoit plus gé-
 avaient toujours
 et plus violente.
 iers d'infidèles,
 e la grâce, ro-
 s idoles, se sou-
 Jésus-Christ, et
 par le baptême,
 de leurs sueurs,
 n. Il n'y avait ni
 que ces apôtres
 ur ne pas aban-
 s, ou pour en
 ils ne pouvaient
 ministère, ils se ca-
 es forêts, ou sur
 de la nuit, ils
 s'il était im-
 ur. L'empereur
 idolâtres le plus
 ait toujours de
 dre l'entrée de
 de l'Évangile,
 de déferer les
 d'abjurer eux-
 profession. La
 ns. En consé-
 rats et les gou-
 à desanglantes
 au prince, les
 ou parce qu'ils
 és au culte des
 t alors traités,
 e, comme les
 sous Néron et
 leur constance
 iens martyrs.
 de tout âge et
 usement leur
 cité des tour-
 role ni à faire
 avouer. Il est
 leur avaient
 enus souvent
 e, leur don-
 ourage et de
 leur sang les

vérités qu'ils avaient annoncées. Fontana (1) parle des Dominicains Jourdain de Saint-Étienne et Thomas de Saint-Hyacinthe, martyrisés en 1636. On distingue quatre autres missionnaires dominicains : Guillaume Courtet, Français de nation, de la province de Toulouse ; Antoine Gonzalez, et Michel de Oçaraza, Espagnols ; Vincent de la Croix, Japonais. Condamnés à mort avec deux laïques, leurs utiles auxiliaires dans les missions parce qu'ils connaissaient les lieux et qu'ils servaient d'interprètes, ces quatre religieux soutinrent avec une constance si héroïque les divers tourments qu'une cruauté ingénieuse exerça sur leurs corps, qu'ils inspirèrent la même résolution et la même intrépidité aux deux nouveaux chrétiens. Tous six eurent le bonheur de souffrir et de mourir pour Jésus-Christ, dans le mois de septembre 1637, à Nanga-saki. Le maître général Nicolas-Rodolphe, informé des circonstances de cette mort glorieuse, ne manqua pas d'en instruire, à l'ordinaire, toutes les provinces de l'ordre de saint Dominique, afin d'exciter une sainte émulation parmi les religieux, et d'enflammer davantage la ferveur de ceux qui se destinaient au même ministère de charité. Plusieurs Dominicains offrirent, en effet, d'aller remplacer leurs frères, et le P. Rodolphe leur en facilita les moyens ; mais l'état du Japon ne leur permit pas d'y pénétrer.

La province d'Arima était alors gouvernée avec une telle dureté, que les chrétiens, privés de pasteurs qui les consolassent, ne prirent conseil que de leur désespoir. Ils se révoltèrent ouvertement contre le daï-mio, et se saisirent de Sima-bara ; mais, grâce au concours de l'artillerie hollandaise, ils finirent par périr tous. Les cupides Hollandais, saisissant cette occasion de se débarrasser de toute concurrence commerciale, firent suggérer au to-xogun-sama que les Portugais avaient été les instigateurs de la révolte, et qu'ils se servaient du prétexte de la religion pour porter les peuples à la désobéissance. A la suite de cette dénonciation, un édit interdit, l'an 1638, sous peine de la vie, aux sujets des couronnes alors réunies de Portugal et d'Espagne, de mettre les pieds au

Japon, où les Hollandais auraient seuls désormais la liberté de commercer. En vain, la ville de Macao députa, l'an 1640, une solennelle ambassade, pour obtenir le retrait de cette défense. Les quatre ambassadeurs, Paex Pacheco, Sanchez de Paredes, Monteyro de Carvailho et Vaz de Pavia, arrêtés contre le droit des gens en haine du christianisme, et préférant la mort à l'apostasie, eurent la tête tranchée à Nanga-saki avec ceux qui les accompagnaient, à l'exception de treize. Ceux-ci furent renvoyés à Macao, après avoir été forcés de reconnaître les corps de leurs compagnons martyrisés, qu'on avait réunis dans une grande caisse, sur laquelle on lisait ces mots : « Tant que le soleil échauffera la terre, qu'aucun chrétien ne soit assez hardi pour venir au Japon ; et que tous sachent que le roi Philippe lui-même, le Dieu même des chrétiens, le grand Xaca, un des premiers dieux du Japon, s'ils contreviennent à cette défense, le payeront de leur tête. » La justice divine punit quelquefois les criminels, en tournant contre eux leurs coupables intrigues. Quelques années auparavant, les Hollandais avaient vu avec une joie maligne renfermer les Portugais dans l'île de Desima, et leur triomphe était complet depuis l'exclusion absolue de ceux avec lesquels ils partageaient le plus riche commerce du monde. Mais ils n'avaient travaillé, ce semble, à faire bâtir et ensuite évacuer la prison de Desima, que pour y être enfermés eux-mêmes ; car on leur notifia, en 1640, de sortir de la province de Firando, pour se transporter, avec leurs effets, dans cette petite île à l'entrée de Nanga-saki. De plus, leur commerce, qui s'était singulièrement développé depuis 1637, parce que, ayant trouvé une entrée libre dans la Perse et dans le Bengale, ils avaient pu porter sur les marchés du Japon la soie et les autres objets qu'appréciaient les indigènes, commença à décroître à l'époque précisément où l'exclusion absolue des Portugais leur assurait le monopole.

Depuis plusieurs années, il ne restait au Japon que quelques Jésuites indigènes. Pierre Cassui, l'un des plus connus, natif d'Omoura, avait été banni en 1614. Il traversa à pied la Chine, la grande presqu'île du Gange, l'Hindoustan, la Perse, la Palestine et la Turquie, pour se rendre à Rome, où il embrassa la règle

(1) *Monumenta dominicana.*

de saint Ignace. Dès qu'il eut reçu les ordres sacrés, il voulut retourner dans sa patrie. Il se fit pendant deux ans esclave sur les barques qui servaient de garde-côtes à Nanga-saki, débarqua enfin sans être aperçu, et passa dans les provinces du Nord, où il opéra une multitude de conversions. Il était âgé de cinquante-un ans, lorsque, ayant été arrêté par les gardes du to-xogun-sama, il consuma son martyre par le tourment de la fosse à Yedo, l'an 1639 (1). Vers la même époque, le P. Jean-Baptiste Porro, le plus ancien missionnaire de l'empire, fut brûlé avec tous les habitants d'une bourgade, à laquelle on avait mis le feu, sans permettre à personne d'en sortir. Quelque grands que fussent les obstacles, la Compagnie de Jésus ne perdit pas de vue les malheureux restes du christianisme. Le P. Rubino (2), après avoir cultivé avec succès presque toutes les Églises fondées par saint François-Xavier dans les Indes, n'eut pas été plus tôt nommé, l'an 1639, visiteur au Japon, qu'il courut au martyre. Il ne put cependant s'embarquer à Manille que le 9 juillet 1643, avec quatre autres Jésuites : Albert Mecinski, Polonais ; Diego de Moralez, Espagnol ; Antoine Capeci, Napolitain ; François Marquez, Japonais ; et trois séculiers : Gaspard Correa, Portugais ; Thomas, Japonais, et Jean, Hindou de Patana. Les missionnaires entrèrent, le 11 août, dans un port du Satsouma. Découverts au bout de deux jours, ils furent conduits le 21 à Nanga-saki. Les gouverneurs se servirent, pour les interroger, d'un prêtre apostat, que l'on suppose avoir été le P. Ferreyra. « Ignorez-vous, demanda l'un des gouverneurs, les édits du redoutable empereur du Japon ? — Non, répliquèrent-ils ; mais le Dieu du ciel et de la terre, dont l'empereur du Japon est sujet comme le dernier des hommes, nous a donné des ordres contraires. Le zèle du salut éternel des Japonais l'a emporté dans nos cœurs sur toute autre considération ; et nous vous prions d'être bien persuadés qu'il n'y a point de supplices que nous ne soyons prêts à endurer pour une si belle cause. » Le gouverneur, surpris d'une réponse si ferme, leur prodigua de grandes promesses pour

le cas où ils renonceraient au christianisme. Mais Rubino, s'adressant à l'interprète apostat, lui reprocha avec une telle énergie le rôle indigne qu'il remplissait, que ce malheureux se retira couvert de confusion et n'osa plus reparaitre devant lui. Le gouverneur admira une si grande liberté dans les fers ; puis il renvoya les serviteurs de Dieu en prison, en ordonnant toutefois de leur mesurer la nourriture, parce qu'il espérait, qu'en les affaiblissant, il les rendrait plus dociles. Mais on ne vit jamais plus de force dans les supplices. Pendant sept mois, les confesseurs souffrirent, de deux jours l'un, le tourment de l'eau avec une telle vigueur, que, les jours où on leur donnait relâche, ils semblaient plus abattus le soir qu'au sortir de la question. Au tourment de l'eau succéda celui du feu : on les brûla avec des torches et des lames ardentes par tout le corps ; et, quand il n'y avait plus de place pour de nouvelles plaies, des chirurgiens s'appliquaient à les guérir, pour que le supplice pût être renouvelé. Comme on le recommençait sans résultat, on finit par les condamner à la fosse. Cette sentence leur causa une telle joie, que le gouverneur crut qu'ils ne l'avaient pas bien entendue, et la leur fit lire de nouveau. Ils se doutèrent de sa méprise : aussi lui dirent-ils qu'ils n'avaient jamais rien désiré si vivement que de mourir pour Dieu, dont ils étaient les envoyés et les prédicateurs. Le jour même, on les fit monter sur des chevaux, les mains liées par derrière, leur sentence attachée au dos ; et, après les avoir promenés dans toute la ville, on les arrêta dans une espèce de préau, où leurs fers étaient creusées. Le Japonais Thomas mourut au bout de cinq jours, le 20 mars 1643 ; le P. Rubino expira le 22, le P. Mecinski le lendemain, et Pascal Correa le 24. Ce même jour, trois Jésuites qui survivaient furent détachés et décapités. On porta les corps sur une place, où l'on permit aux soldats d'essayer leurs sabres sur ces précieuses reliques. Elles furent ensuite brûlées, et on jeta les cendres à la mer. A la nouvelle du martyre du P. Rubino et de ses compagnons, le P. Pierre Marquez, qui depuis le départ du visiteur gouvernait les Jésuites de ces contrées, prit le parti de courir la même chance que son prédécesseur. Il s'embarqua aussi aux Philippines, menant avec lui les Pères François Cassola, Joseph Chiara, Alfonse

(1) Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, p. 404.

(2) *Ibid.*, p. 412.

christianisme. Mais le prêtre apostat, lui-même le rôle indigne, heureux se retira plus reparaitre desira une si grande renvoya les servi-ordonnant toutefois, parce qu'il espérait les rendrait plus plus de force dans is, les confesseurs on, le tourment de que, les jours où on laient plus abattus on. Au tourment de les brûla avec des par tout le corps; place pour de nous s'appliquaient à ce pût être renou-çait sans résultat, a fosse. Cette sen-e, que le gouver-as bien entendue, ls se doutèrent ent-ils qu'ils n'a-ivement que de aient les envoyés même, on les fit mains liées par ée au dos; et, toute la ville, on préau, où leurs japonais Thomas e 20 mars 1643; Mecinski le len-. Ce même jour, rent détachés et r une place, où er leurs sabres es furent ensuite à la mer. A la ubino et de ses uex, qui depuis les Jésuites de ourir la même Il s'embarqua avec lui les Chiara, Alfonse

Arrojo, et le frère japonais André. Ayant débarqué aux îles Lequios, qui dépendaient du dai-mio de Satsouma, ils y furent saisis. On les conduisit à Yedo, et on mit plusieurs Hollandais en présence des quatre Jésuites, pour chercher à découvrir, par leur contenance et leurs regards, s'ils connaissaient ces Pères. « Les Jésuites, dit le baron Onno Swier de Haren (1), étaient assis sur de méchantes nattes, et se trouvaient dans l'état le plus pitoyable : le visage pâle et décharné, les yeux ternes et enfoncés dans la tête, les mains pourprées, et tout le corps meurtri par les tourments les plus barbares. Les Hollandais, s'étant de même assis par l'ordre des juges, entendirent que ceux-ci demandaient aux Jésuites pourquoi leur Dieu, qu'ils disaient si puissant, les abandonnait si honteusement ? A quoi l'un des Jésuites répondit qu'il était vrai que Dieu semblait les abandonner dans ce monde, mais qu'il ne délaissait cependant jamais ceux qui se confient en lui, parce qu'il leur donne une consolation qui les soutient dans les plus grands malheurs ; que le corps seul est sensible à la douleur, tandis que l'âme se fortifie par des contemplations célestes, et par la pensée que les malheurs de ce monde finissent avec la vie. Ce fut d'une manière aussi franche que répondirent les autres Jésuites. Les Hollandais ne perdirent pas un mot de cet entretien, parce que les Jésuites, qui ne comprenaient pas la langue japonaise, se servaient d'un interprète portugais pour répondre aux questions qu'on leur faisait : mais cela devint bientôt inutile ; car les juges, paraissant mécontents de la réponse des Jésuites, firent entrer Syovan (le P. Ferreyra), lui ordonnèrent de parler à ses anciens confrères, ce qu'il fit en effet. Mais je crois devoir épargner à mes lecteurs les insultes dont ce monstre accabla ces hommes aussi malheureux que respectables, et surtout les blasphèmes horribles qu'il vomit contre le Dieu des chrétiens, auxquels le plus hardi et le plus éloquent des Jésuites répondit avec autant de courage que de piété. » Le to-xogun-sama fit scier les membres aux missionnaires. Trois moururent sur-le-champ, et les

deux autres furent rapportés en prison, où ils ne vécurent pas longtemps.

Pendant la minorité de Quane, après que les régents de l'empire eurent étouffé, en 1651, le premier soulèvement des princes japonais, la recherche des chrétiens diminua, au point qu'on commençait à espérer qu'elle cesserait enfin tout à fait. Cela tint à ce que le gouvernement, cherchant à maintenir la nation dans la crainte et le respect durant la minorité, prenait soin de ne pas exciter de nouveaux troubles en traitant avec trop de sévérité les chrétiens, qui sans doute étaient encore en assez grand nombre pour que l'on comptât avec eux. Mais aussi, lorsque le gouvernement eut repris toute sa vigueur à la majorité de Quane, les recherches devinrent rigoureuses comme autrefois. L'ecclésiastique dont nous avons rapporté l'apostasie en parlant de celle du provincial des Jésuites, assistait au supplice de quelques martyrs qu'on traitait avec beaucoup d'inhumanité, quand leur patience ranima sa foi, et la brutalité des bourreaux échauffa son zèle. Il dit assez haut pour être entendu, qu'on avait grand tort d'en user de la sorte avec des innocents. Aussitôt on le saisit : on lui demande s'il parle sérieusement, et s'il est retourné au christianisme. Il répond qu'il déteste de tout son cœur les dieux du Japon. On veut lui imposer silence : mais, comme il proteste à haute voix qu'il est chrétien, et qu'il ne souhaite rien tant au monde que d'expié son infidélité par la plus cruelle mort, on publie que sa raison est altérée, et on le fait mourir en secret. Le P. Ferreyra ne persista pas non plus dans l'apostasie. Les Japonais, ne pouvant tirer de lui aucun renseignement sur les endroits où se retiraient les missionnaires, qu'ils supposaient être encore en grand nombre dans l'empire, lui laissaient très-peu de liberté à Nanga-saki. Ils l'avaient contraint d'épouser une Japonaise fort riche, mais veuve d'un orfèvre chinois, supplicié publiquement pour ses crimes : si les deux parties, bien que pénétrées d'une égale répugnance l'une pour l'autre, s'étaient unies, du moins ce monstrueux mariage ne fut pas consommé. Yedo Tzua (nom japonais du religieux déserteur, qui est aussi appelé Syovan) ne demeura pas avec la femme qu'on l'avait forcé de prendre ; il n'en tira même jamais le moindre secours, et dut se faire écrivain et interprète des Hollandais pour

(1) *Recherches historiques sur l'état de la religion chrétienne au Japon, relativement à la nation hollandaise*, p. 60.

vivre. Il n'y avait pas jusqu'aux idolâtres qui ne lui reprochassent sa lâcheté. Le grand âge et les infirmités de Yedo Tzua l'ayant obligé de s'aliter, les remords de sa conscience l'agitèrent plus vivement à l'approche de la mort. Jour et nuit, on l'entendit soupirer; bientôt il parla. Les gouverneurs de Nanga-saki, avertis de ce changement, informèrent contre lui. Il répondit sans hésiter qu'il était chrétien; qu'il s'était rendu coupable, à l'égard de Dieu, d'une infidélité que tout son sang ne pourrait bien laver; qu'il espérait néanmoins que la bonté divine se contenterait du sacrifice de ce peu de vie, et lui accorderait la grâce d'être plus fidèle qu'il ne l'avait été la première fois. Les gouverneurs ayant reçu l'ordre de le faire mourir dans la fosse, il entendit cette sentence avec une joie qui sembla lui rendre des forces; on le porta à la sainte Montagne, car il ne pouvait plus marcher; la vue de ce lieu, consacré par le sang de tant de martyrs et qu'il avait souillé de son apostasie, ranima sa première ferveur; il vécut trois jours dans le tourment que, dix-neuf années auparavant, il n'avait pu supporter cinq heures; et jusqu'au dernier soupir il ne cessa de renouveler sa profession de foi, en bénissant le Seigneur. Wagenaar dit que les exécutions des chrétiens se renouvelaient tous les jours en 1658 (1). Indyk rapporte qu'en 1660, il vit conduire au supplice, les uns après les autres, quatre-vingt-dix-neuf chrétiens à Nanga-saki; Van Zelderen atteste qu'il vit plus récemment encore, à Kago-sima, onze Japonais et trois prêtres portugais, cloués sur des croix, qu'on brûlait tout vifs à petit feu. Kœmpfer même dit qu'en 1692, il y avait dans les prisons de Nanga-saki cinquante chrétiens, qu'on y avait conduits de la province de Boungo, auxquels on donnait, à cause de leur attachement à la religion chrétienne, le nom de *Boungojos*, c'est-à-dire *canaille de Boungo*, et qui sans doute étaient condamnés à une prison perpétuelle.

Mais de toutes les inventions que l'enfer suggéra aux empereurs du Japon pour y abolir le christianisme, il n'y en eut point de plus efficace que le *Jésumi*, nom vraisemblablement formé

de ceux de Jésus et de Marie. Charlevoix (1) dit de cette horrible et sacrilège cérémonie : « Je suis bien aise d'avertir ici qu'on n'a aucune preuve que les Hollandais en soient les auteurs, comme on l'a publié. Voici en quoi elle consiste. Vers la fin de l'année, on fait à Nanga-saki, dans le district d'Omoura et dans la province de Boungo, les seuls endroits où l'on soupçonne aujourd'hui qu'il y ait encore des chrétiens, une liste exacte de tous les habitants, de tout sexe et de tout âge; et, le second jour du premier mois de l'année suivante, les ottonas (commissaires de police), accompagnés de leurs lieutenants, du greffier et des trésoriers de chaque rue, vont de maison en maison, faisant porter par deux hommes du guet deux images, l'une de Notre-Seigneur attaché à la croix, l'autre de sa sainte Mère, ou de quelque autre saint. On les reçoit dans une salle; et, dès qu'ils ont pris place, le chef de la famille, sa femme, ses enfants, les domestiques de l'un et de l'autre sexe, les locataires, et ceux des voisins dont les maisons sont trop petites pour recevoir tant de monde, sont appelés, les uns après les autres, par le greffier, à qui on a donné tous les noms; et, à mesure qu'on les appelle, on leur fait mettre le pied sur les images, qu'on a posées sur le plancher. On n'en excepte pas les plus petits enfants, que leurs mères ou leurs nourrices soutiennent par les bras. Ensuite le chef de famille met son sceau sur la liste, qui est portée aux gouverneurs. Quand on a ainsi parcouru tous les quartiers, les officiers eux-mêmes font le *Jésumi*, se servent mutuellement de témoins, puis apposent leur sceau au procès-verbal. Cela est suivi d'une recherche, qui se fait aussi tous les ans depuis l'année 1666, que l'empereur daïri Kinsén établit, dans toutes les villes et même dans tous les bourgs ou villages, un tribunal qui s'assemble pour s'informer quelle secte chaque famille ou chaque particulier a embrassée. » Fontaney (2) parle en ces termes d'une formalité analogue, à laquelle les Chinois qui vont traf-

(1) *Histoire et description générale du Japon*, t. II, p. 482.

(2) *Lettre* (en date du 15 janvier 1704) du P. de Fontaney, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au R. P. de La Chaise, de la même Compagnie, confesseur du Roi, dans les *Lettres édifiantes*, t. XXVIII, p. 201, édit. in-18.

(1) Onno-Swier de Haren, *Recherches historiques sur l'état de la religion chrétienne au Japon, relativement à la nation hollandaise*, p. 97.

Charlevoix (1) dit cérémonie : « Je n'en n'a aucune ment les auteurs, qu'elle consiste. » à Nanga-saki, dans la province de l'on soupçonne des chrétiens, habitants, de tout jour du presbytères (com-magnés de leurs trésoriers de maison, faisant et deux images, à la croix, l'au-tre saint. », dès qu'ils ont elle, sa femme, l'un et de l'au-tre des voisins dites pour rece-les, les uns après on a donné tous les appelle, on images, qu'on a excepte pas les s ou leurs nour-suite le chef de qui est portée si parcouru tous mes font le Jé-témoins, puis verbal. Cela est aussi tous les empereur d'airi-tilles et même, un tribunal elle secte cha-embrassée. » une formalité qui vont trafr-

du Japon, t. II,

du P. de Fon-tés Jésus, au R. sie, confesseur XXVII, p. 201,

quer au Japon furent assujettis. « Aussitôt qu'un vaisseau de cette nation est entré dans le port, les officiers de la ville s'y transportent... Si l'on trouve quelques livres chinois, on les parcourt; mais le plus souvent on les jette dans l'eau, pour n'avoir pas la peine de les examiner. On demande ensuite à chacun, en particulier, son âge, sa profession, son négoce; on s'informe particulièrement de sa religion. Après cet examen, on expose sur le tillac une plaque de cuivre longue d'un pied et large d'un demi-pied, où l'image de Notre-Seigneur en croix est gravée, et on oblige chacun à marcher sur cette image, la tête découverte et un pied nu. Enfin, on fait la lecture d'un long édit, qui contient de grandes invectives contre la religion chrétienne, et un abrégé des édités par lesquels elle a été proscrite au Japon. » Quant aux chrétiens d'Europe qu'on aurait obligés, au Japon, à cracher et à marcher sur les images de Jésus-Christ et de la sainte Vierge, le baron Onno-Swier de Haren (2) avoue qu'il y en eut six à la fois en 1704, deux Hollandais, un Flamand, deux Écossais et un Anglais. Ils se déclarèrent tous les six protestants. « Le gouverneur de Nanga-saki, dit Haren, après avoir fait un long récit des persécutions que les catholiques avaient essayées au Japon, et de leur constance à souffrir la mort, plutôt que de commettre un sacrilège contre les objets de leur religion, ajouta qu'il allait bientôt se convaincre de la vérité; puis, ayant fait apporter un tableau ovale, peint sur cuivre, représentant la vierge Marie tenant l'Enfant Jésus, il fit entrer les prisonniers au conseil, et leur ordonna, s'ils persistaient à nier qu'ils fussent catholiques, de cracher avec mépris sur les deux images représentées dans ce tableau, et de fouler ensuite le tableau aux pieds, disant qu'après cela il les reconnaîtrait pour ne pas être des catholiques romains. Tous les six firent sans balancer ce qu'il exigeait d'eux. C'est la première fois, et autant que j'ai pu découvrir, la seule, où les Hollandais ont vu ce tableau. Ce fut à cette occasion qu'ils apprirent que c'était le même tableau dont on se servait tous les ans à Nanga-saki pour la cérémonie du Jésumi... Si

(1) *Recherches historiques sur l'état de la religion chrétienne au Japon, relativement à la nation hollandaise*, p. 82.

on voulait inférer d'une action particulière de quelques bandits, que cette même action dût être imputée à la nation entière à laquelle ils appartenaient, il résulterait du fait qui vient d'être rapporté, que les Flamands, les Anglais, les Écossais et les Hollandais, qui veulent être reçus au Japon, crachent et marchent sur les images de Jésus-Christ et de la Vierge. » A l'occasion des six matelots conduits à Nanga-saki en 1704, et dont l'arrivée inquiéta si vivement les Japonais, Haren fait observer (1) : « 1° que les seigneurs du Japon étaient toujours dans la même crainte de se voir impliqués dans les affaires des chrétiens; 2° que la loi des cinq maisons subsistait encore, quoiqu'elle n'eût pas été exécutée, et qu'on la redoutait toujours, puisqu'on fit construire des baraques de bois sur la route des six matelots, lorsqu'on les conduisit à Nanga-saki; 3° que, ces baraques se trouvant isolées et bien gardées, c'était un moyen assuré pour empêcher toute communication entre ces étrangers et les chrétiens japonais; 4° enfin, que, le Jésumi étant encore en usage alors, on croyait sans doute au Japon qu'il se trouvait toujours des chrétiens dans l'empire : car il serait ridicule d'imaginer qu'une nation aussi éclairée n'aurait pris tant de précautions que pour empêcher des conversions qui auraient pu se faire dans la suite. »

La considération des chrétiens qui se maintenaient probablement au Japon, et le désir d'y gagner les indigènes idolâtres à Jésus-Christ, déterminèrent les tentatives de plusieurs ouvriers évangéliques; mais le secret qu'elles demandaient ne permit pas qu'on en fût bien instruit. Il en est une, cependant, sur laquelle on a d'intéressants détails. Jean-Baptiste Sidotti, prêtre, né à Palerme, en Sicile, s'étant, dès sa plus tendre jeunesse, appliqué à apprendre à Rome la langue du Japon, obtint du Pape une mission pour cet empire (2). Il partit d'Italie, en 1702, avec Charles Maillard de Tournon, patriarche d'An-

(1) *Recherches historiques sur l'état de la religion chrétienne au Japon, relativement à la nation hollandaise*, p. 178.

(2) *Ibid.*, p. 179. Charlevoix, *Histoire et description générale du Japon*, t. II, p. 483. Lettre (en date du 17 janvier 1711) du P. Faure, de la Compagnie de Jésus, au P. de La Boesse, de la même Compagnie, dans les *Lettres édifiantes*, t. XIX, p. 14, édit. in-18.

tièche, et depuis cardinal, dont nous motivons bientôt le voyage. Ils arrivèrent en 1704 à Pondichéry, sur un navire du roi de France, commandé par le chevalier de Fontaney, et dans lequel Sidotti, qui s'exprimait facilement en français, fit, pendant la traversée, l'office d'un véritable apôtre. Il quitta le patriarche d'Antioche aux Indes, se rendit en 1707 à Manille, et s'y perfectionna durant deux années dans la langue japonaise. Son projet d'évangéliser le Japon étant devenu public, on s'empressa de le seconder. Le gouverneur des Philippines l'appuya de tout son crédit; plusieurs particuliers ouvrirent leurs bourses; on équipa un navire, et Michel de Eloriaga, capitaine de mérite, offrit de le commander, promettant de débarquer le saint homme sur les terres du Japon. Sidotti, parti de Manille au mois d'août 1709, n'arriva que le 9 octobre à la vue de cet archipel. On prenait déjà des mesures pour le débarquer, quand on aperçut une barque de pêcheurs. Un Japonais idolâtre, qui avait donné parole au gouverneur des Philippines d'entrer au Japon avec le missionnaire, et de le mettre en lieu de sûreté, fut chargé d'aller dans la chaloupe prendre langue avec les pêcheurs. Il fit signe au navire de ne pas approcher de leur barque, quoique ceux-ci, au contraire, semblaient faire signe qu'il n'y avait rien à craindre. Lorsque le Japonais revint à bord, il déclara que le missionnaire ne devait pas penser à mettre le pied au Japon, où on ne manquerait pas de l'arrêter en débarquant, et de le mener à l'empereur, prince très-cruel, qui le ferait expirer dans les plus horribles supplices. Au trouble répandu sur son visage, on jugea qu'il avait communiqué aux pêcheurs le dessein de Sidotti. Alors le saint prêtre se retira à l'écart pour consulter le Seigneur; il récita ensuite son office, et se remit en oraison. Vers cinq heures du soir, abordant le capitaine d'un air inspiré, « Me voici, lui dit-il, parvenu à l'heureux moment après lequel j'ai si longtemps soupiré. Nous touchons au Japon, et rien ne doit plus m'empêcher d'y pénétrer. Vous avez eu la générosité de me conduire jusqu'ici, et vous n'avez pas craint de vous hasarder sur une mer que vous ne connaissiez point, et que tant de naufrages ont rendue fameuse. Achevez votre ouvrage, et livrez-moi à un peuple que j'espère soumettre au joug de l'Évangile. Ce n'est

point sur mes propres forces que je m'appuie : mais, fortifié de la grâce de Jésus-Christ, et soutenu de la protection de tant de saints martyrs qui ont arrosé ces îles de leur sang, que ne pourrai-je point ? » Michel de Eloriaga lui représenta que, selon toutes les apparences, l'empereur ne tarderait pas à être informé, par les pêcheurs, de son entreprise, et qu'il paraissait plus sûr d'aller aborder à une autre côte, où l'on ne serait point sur ses gardes. « Votre but, ajouta-t-il, n'est pas précisément de mourir martyr, mais de gagner des âmes à Jésus-Christ. Prenez donc les mesures que la prudence vous dicte pour y parvenir. » Sidotti répliqua que, le vent étant favorable, il fallait en profiter; que, plus on différerait, plus on l'exposerait à être découvert; que son parti était pris, et qu'il conjurait le capitaine de ne point mettre d'obstacle à l'œuvre de Dieu. Celui-ci, se rendant aux instances du missionnaire, fit disposer toutes choses pour le débarquer à la faveur des ténèbres de la nuit. Cependant Sidotti écrivit plusieurs lettres; il récita le chapelet avec l'équipage, selon la coutume observée à bord des vaisseaux espagnols; il lui adressa ensuite une courte exhortation, à la fin de laquelle il demanda pardon à tous les assistants des mauvais exemples qu'il avait pu leur donner, et en particulier aux enfants, de ne pas les avoir instruits avec assez de soin des principes de la doctrine chrétienne. Il termina par un acte d'humilité d'une grande édification, baisant les pieds de tous, même des esclaves. Vers minuit, il descendit dans la chaloupe avec le capitaine et sept autres Espagnols, qui voulurent l'accompagner jusqu'au rivage. Il fut en oraison pendant tout le trajet. Enfin, il aborda avec assez de peine, parce que la rive était fort escarpée. Au sortir de la chaloupe, il se prosterna pour baiser la terre, et pour remercier Dieu de l'avoir si heureusement conduit dans le pays, objet de tous ses vœux. Les Espagnols l'ayant suivi à quelque distance, don Carlos de Bonio, auquel on avait confié le paquet du missionnaire, eut la curiosité de l'ouvrir. Il n'y trouva qu'une chapelle, une boîte qui renfermait les saintes huiles, un Bréviaire, l'Imitation de Jésus-Christ, quelques livres de piété, deux grammaires japonaises, un crucifix qui avait été à l'usage du célèbre Jésuite Mastrilli, une image de la Vierge, et quelques estampes. Il fallut enfin se sé-

que je m'appuie :
 Jésus-Christ, et
 de saints mar-
 eur sang, que ne
 Eloriaga lui re-
 apparence, l'em-
 informé, par les
 et qu'il paraissait
 e autre côté, où
 des. « Votre but,
 iment de mourir
 à Jésus-Christ.
 a prudence vous
 répliqua que, le
 en profiter ; que,
 oserait à être dé-
 et qu'il conjurait
 l'obstacle à l'œu-
 rant aux instances
 utes choses pour
 nèbres de la nuit.
 ieurs lettres ; il
 ge, selon la cou-
 eux espagnols ;
 e exhortation, à
 ardon à tous les
 qu'il avait pu
 aux enfants, de
 assez de soin des
 enne. Il termina
 ande édification,
 e des esclaves.
 a chaloupe avec
 gnols, qui vou-
 rivage. Il fut en
 Enfin, il aborda
 a rive était fort
 upe, il se pro-
 pour remercier
 conduit dans le
 Les Espagnols
 don Carlos de
 paquet du mis-
 ouvrir. Il n'y
 qui renfermait
 imitation de Jé-
 é, deux gram-
 avait été à l'u-
 ne image de la
 lut enfin se sé-

parer. Les Espagnols prirent congé de Sidotti, que le capitaine obligea à recevoir quelques pièces d'or, dont le saint homme pouvait avoir besoin pour se rendre les Japonais favorables. La chaloupe regagna le navire, qui rentra le 18 octobre dans le port de Manille. Sidotti, pris immédiatement, fut conduit à Nanga-saki, où l'on requit les Hollandais du comptoir d'assister à son interrogatoire. Haren ajoute : « Le chef du comptoir, nommé Mansdale, partit pour cet effet avec le second commis Dow, qui parlait latin, et qu'on pria de faire quelques questions dans cette langue à Sidotti, pour voir sans doute s'il se déclarerait plus ouvertement aux Européens qu'aux Japonais : ce qui sans cela aurait été inutile, puisque le prisonnier, non-seulement entendait la langue japonaise, mais la parlait même avec facilité. Ils virent un grand homme sec, âgé d'environ quarante ans, les fers aux mains, mais qui lui furent ôtés, pâle, les cheveux noirs, retroussés malproprement, à la manière des Japonais ; sa tête paraissait avoir été rasée autrefois, mais était alors fort velue, ainsi que sa barbe. Il portait un habit de soie à la japonaise, par-dessus une chemise blanche, avec une petite chaîne d'or autour du cou, au bout de laquelle pendait une grande croix d'un bois brun, avec un Christ doré ; il tenait à la main un chapelet, et deux livres sous le bras... Dans un sac bleu, qu'on lui avait ôté, se trouvait tout ce qui est nécessaire pour dire la messe... Lorsqu'on lui demanda s'il avait déjà parlé de la religion chrétienne aux Japonais, il répondit : « Certainement, puisque c'est là le but de mon voyage. — Ce qu'il avait intention de faire ? — De me rendre à Yedo pour parler à l'empereur, ou ce qu'il plaira aux gouverneurs d'ordonner. — S'il ne savait pas la loi rigoureuse « qui défend aux prêtres d'entrer dans l'empire ? » Ici, il fit une distinction, et dit qu'il ne l'ignorait pas ; mais que cette loi, qui avait été faite pour les Espagnols et les Portugais, ne le regardait point, puisqu'il était Italien. Et s'étant aperçu, au milieu de l'interrogatoire, que les Japonais prenaient dans leurs mains plusieurs des pièces qui se trouvaient dans le sac bleu, il les pria de ne point toucher à ces choses sacrées : ce qui lui fut aussitôt accordé. Les gouverneurs eurent même la bonté de lui faire donner des habits plus convenables à la saison rigoureuse

qui s'approchait. Après quoi, il fut envoyé de Nanga-saki à Yedo, où il resta quelques années en prison, et s'occupa constamment de la propagation de la foi. Il baptisa même plusieurs Japonais qui vinrent le voir ; ce qui étant parvenu à la connaissance du gouvernement, on mit à mort tous les nouveaux convertis, et Sidotti fut muré dans un trou de quatre à cinq pieds de profondeur, où on lui donnait à manger par une petite ouverture, jusqu'à ce qu'il mourut enfin de l'infection et de la pourriture. »

On peut induire qu'il exista longtemps des chrétiens au Japon, d'un passage de la description détaillée des fabriques de porcelaines de King-te-ching, en Chine. Le Jésuite d'Entrecolles (1), auteur de cette description, écrivait, le 1^{er} septembre 1712 : « On m'a apporté, des débris d'une grosse boutique, une petite assiette, que j'estime beaucoup plus que les plus fines porcelaines faites depuis mille ans. Au fond de l'assiette est peint un crucifix entre la sainte Vierge et saint Jean. On m'a dit que les Chinois faisaient autrefois de ces porcelaines pour le Japon, mais qu'il ne s'en fait plus depuis seize à dix-sept ans. Apparemment que les chrétiens du Japon se servaient de cette industrie durant la persécution, pour avoir des images de nos mystères. Ces porcelaines, confondues dans les caisses avec les autres, échappaient à la recherche des ennemis de la religion. Ce pieux artifice aura été découvert dans la suite, et rendu inutile par des recherches plus exactes ; et c'est ce qui fait sans doute qu'on a discontinué à King-te-Tching ces sortes d'ouvrages. »

Une preuve plus positive ressort de ces paroles du Jésuite Fouquet (2), qui dit de Nimpo, port de mer de la Chine, situé vis-à-vis le Japon : « Ce poste nous parut nécessaire, non-seulement pour avoir une entrée libre de ce côté-là de la Chine, mais encore pour chercher quelque moyen de pénétrer au Japon, où la religion chrétienne a été autrefois si florissante, et où l'on dit qu'elle s'est conservée jusqu'à présent, malgré les horribles persécutions qui désolent

(1) *Lettre au P. Orry, procureur des missions de la Chine et des Indes*, dans les *Lettres édifiantes*, t. xxvii, p. 233, édit. in-18.

(2) *Lettre* (en date du 26 novembre 1702) à M. le duc de La Force, pair de France, dans les *Lettres édifiantes*, t. xxvi, p. 226, édit. in-18.

depuis longtemps cette Église. » Haren (1), enfin, trouve un dernier et irrécusable témoignage de la persistance du christianisme au Japon dans un Mémoire remis, en 1717, par le mandarin chinois Tchén-Mao, à l'empereur Khang-hi. « Les Européens, y est-il dit, se servaient de la religion pour corrompre le cœur des Japonais. Ils en attirèrent un grand nombre dans leur parti, et attaquèrent ensuite l'empire au dehors et en dedans; et peu s'en fallut qu'ils ne s'en rendissent maîtres. Mais, ayant été repoussés, ils se retirèrent. Ils ont encore des vues sur le Japon, et ne désespèrent pas de le soumettre. » Le mandarin ajoute, pour preuve de ce qu'il avance : « J'ai voyagé au Japon. » Mais, reprend Haren, « Tchén-Mao avait encore voyagé ailleurs qu'au Japon. Il avait été à Batavia, à Manille, et avait parcouru la partie occidentale des Indes. Ainsi, quoiqu'il donne pour un fait avéré le prétendu projet de l'invasion des Portugais, qu'on avait répandu dans tout l'Orient, et surtout dans la Chine, il n'est pas à supposer qu'un ministre d'État, qui n'avait voyagé, comme il paraît, que pour s'instruire, ait pu croire qu'en 1717, quelques chrétiens d'Europe se seraient flattés de pouvoir avec succès former quelque tentative contre le Japon, sans être assurés, ou du moins sans l'espérance, de quelque puissant secours de l'intérieur même de cet empire. »

CHAPITRE XIII.

Missions des Jésuites, des Dominicains et des Franciscains, en Chine.

Ce que nous avons dit précédemment de la mission de la Chine en a fait entrevoir les difficultés. On se rappelle que, parmi les Jésuites, il s'était formé deux écoles : 1^o celle du P. Ricci, que les interprétations qu'il crut pouvoir donner aux usages chinois déterminèrent à une tolérance qui multiplia les disciples autour des missionnaires; 2^o celle du P. Longobardi, qui,

voyant un véritable culte dans les hommages rendus à Kong-fou-tse, une superstition dans les cérémonies en l'honneur des ancêtres morts, et l'idée, non du Seigneur du ciel, mais du ciel matériel, dans les mots *King, Tien* et *Xang-Ti*, interdit, avec sévérité, aux nouveaux chrétiens, ce qui ne lui semblait pas pouvoir s'allier avec la sainteté du christianisme. Dès 1628, les Jésuites les plus expérimentés et les plus instruits des deux écoles se réunirent pour disputer sur le choix du nom propre à rendre l'idée de Dieu; et la dispute dura un mois entier, sans qu'on pût arriver à contenter tous les esprits. « L'assemblée de 1628, dit le P. Cahour (1), eut du retentissement hors de la Chine. » Elle éveilla l'attention des nouveaux religieux que le zèle du salut des âmes amena trois ans après dans le Céleste empire, et qui, au lieu de s'agréger à l'école plus nombreuse du P. Ricci, entrèrent de préférence dans celle du P. Longobardi.

Cette même année 1628, le P. Nicolas Trigaut mourut, le 14 novembre, à Nanking. Avec ce laborieux missionnaire, étaient arrivés entre autres les Pères Jacques Rho et Jean-Adam Schall. Rho, né l'an 1593, en Italie, et habile mathématicien, ayant dû s'arrêter à Macao, à cause de la persécution suscitée en Chine contre les chrétiens, garantit cette ville, en 1622, d'être surprise par les Hollandais, en apprenant aux habitants à se servir de leur artillerie; et il la mit ensuite à l'abri de toute tentative par de nouvelles fortifications. Lorsqu'il eut pénétré dans le Céleste empire, il parvint, en peu de temps, à parler et à écrire le chinois aussi facilement qu'un lettré aurait pu le faire. Il pénétra, l'an 1627, dans la province de Chan-si, pour y prêcher l'Évangile. Sept ans après, on le manda à la cour, où on le chargea de donner des soins à la rédaction du calendrier impérial; travail dont il s'occupa, en société avec le P. Schall, jusqu'à sa mort, arrivée le 16 avril 1638. Les discours et les ouvrages de ce savant missionnaire, nommé en chinois Lo-ya-kou, et surnommé Wei-chao, opérèrent un grand nombre de conversions. Schall, né l'an 1591, à Cologne, avait embrassé la règle de saint Ignace à Rome en 1611. Il entra dès l'an 1622 en Chine,

(1) *Recherches historiques sur l'état de la religion chrétienne au Japon, relativement à la nation hollandaise.*

(1) *Des Jésuites, par un Jésuite, t. II, p. 108.*

[1773]

les hommages
superstition dans
ancêtres morts,
ciel, mais du ciel
rien et *Xang-Ti*,
nouveaux chré-
pouvoir s'allier
Dès 1628, les
les plus instruits
pour disputer sur
l'idée de Dieu ;
nier, sans qu'on
esprits. « L'as-
pour (1), eut du
» Elle éveilla
x que le zèle du
rès dans le Cé-
de s'agréger à
ci, entrèrent de
robardi.

P. Nicolas Tri-
Nanking. Avec
et arrivés entre
et Jean-Adam
alie, et habile
er à Macao, à
n Chine contre
le, en 1622,
en apprenant
artillerie ; et il
tentative par de
l eut pénétré
t, en peu de
ois aussi faci-
re. Il pénétra,
an-si, pour y
on le manda
ner des soins
érial ; travail
e P. Schall,
ril 1638. Les
vant mission-
kou, et sur-
rand nombre
91, à Colo-
int Ignace à
22 en Chine,

les hautes
généralités dans
quelques mois
et, mais du ciel
et Xany-Ti
moyennant chré-
pouvoir s'allier
en 1698, les
les plus instruits
pour disputer au
l'idée de l'État
ler, sans qu'on
esprit, et l'ha-
pour (1), ont de
elle évite
que le séde du
dans le 64
de s'agréger à
et, pour en de
quand.

Le 15 mai 1796
ont arrivés en
et Jean-Édouard
Allu et Labile
à Macao, à
la Chine par
en 1699.
y on apprenant
facilement; et il
quand on de
il fut poudre
et on put de
sage ainsi face
re. Il poudre,
sau-ai, pour y
on le manie
sur des soins
ériel; travail
le D. Schall,
en 1694. Les
vont à l'États
lors, et sur
rains poudre
à l'États
lors, et sur
rains poudre
à l'États



[1
fu
sic
la
sc
qu
pa
do
no
qu
Sc
de
fi
et
ria
ap
em
de
Mi
La
pol
gra
Pé
ses
apr
tra
fidé
Tar
Ceu
de
kin
ils
tch
avo
rév
Tar
ans
pri
rég
ne
Ch
de
Mi
mé
em
tor
Fo
au
qu
ne
mi

fut envoyé dans la province de Chen-si, et résida quelque temps à Si-gan-fou, s'y occupant à la fois du ministère apostolique et de l'étude des sciences qui ont rapport à l'astronomie, parce que, auprès des Chinois, la science était le passe-port du missionnaire. Aussi une église, dont il dirigea la construction, fut-elle bâtie non moins avec le secours des idolâtres, auxquels les connaissances mathématiques du P. Schall avaient inspiré de l'intérêt, qu'avec celui des indigènes convertis. La réputation scientifique de ce Jésuite l'ayant fait appeler à la cour et chargé de la rédaction du calendrier impérial, conjointement avec le P. Rho, il demeura, après la mort de ce dernier, investi seul de cet emploi, qu'il exerça sous les règnes consécutifs de trois empereurs, l'un de la dynastie des Ming, et les deux autres de la dynastie tartare. La Chine subit, en effet, une grande révolution politique. Un Chinois rebelle souleva les trois grandes provinces de Chan-si, de Chen-si et de Pé-tché-li; il prit Peking, s'assit sur le trône de ses maîtres, et le dernier empereur des Ming, après avoir massacré sa fille de désespoir, s'étrangla de sa propre ceinture. Des généraux fidèles à l'État, mais imprudents, appelèrent les Tartares Mantchoux au secours de l'empire. Ceux-ci vainquirent le rebelle, qu'ils forcèrent de s'éloigner; mais, introduits ensuite dans Peking pour y toucher le prix de leur intervention, ils y proclamèrent empereur de la Chine Chun-tche, neveu de leur dernier khan, mort sans avoir laissé d'héritiers. Telle fut l'origine de la révolution accomplie, en 1644, au profit des Tartares Mantchoux. Chun-tche n'avait que sept ans; mais il était soutenu et dirigé par quatre princes, ses oncles, qui formèrent le conseil de régence, dont le président Tse-tching-ouang ne gagna pas moins les Chinois que les Tartares. Chun-tche, maître de la capitale, ne l'était pas de tout l'empire. Les princes de la dynastie des Ming luttaient avec avantage dans les provinces méridionales de la Chine. Jun-Lié, proclamé empereur en 1647 dans le Quang-si, vit son autorité reconnue dans le Kiang-si, le Honan, le Fo-kien, etc. Durant ces guerres civiles, les Jésuites, représentants d'un intérêt bien plus élevé que ceux de la politique, gardèrent une sage neutralité et l'indépendance que réclamait leur ministère. Si le P. Schall jouissait, à Peking,

de l'estime et de la faveur des Tartares; au midi, les Pères André Coffier et Michel Boym conquièrent à Jésus-Christ une partie de l'ancienne famille impériale. Coffier, honoré de la bienveillance du grand kolao, fut admis par son entremise auprès de l'impératrice et des princesses, qu'il convertit et baptisa. L'impératrice prit le nom d'Hélène, et le fils auquel elle donna le jour, en 1650, fut baptisé, avec l'assentiment de Jun-Lié, sous le nom de Constantin. Hélène, voulant adresser au Vicaire de Jésus-Christ l'hommage de sa piété filiale, chargea le P. Michel Boym, Jésuite polonais, arrivé en Chine depuis 1643, de ses lettres pour Alexandre VIII et pour le général de la Compagnie. Mais, à peine le missionnaire se fut-il éloigné en 1651, année dans laquelle Chun-tche, déclaré majeur, prit les rênes du gouvernement à Peking, que les Tartares, impatients de compléter leur conquête, se précipitèrent sur les provinces méridionales. Jun-Lié, vaincu, périt avec son jeune fils. Hélène, amenée captive à Peking, y demanda des consolations à la religion, dont le P. Schall était l'apôtre respecté. Chun-tchi, ami des sciences, avait un goût particulier pour celles d'Europe. Schall lui présenta, sur l'astronomie européenne, un long travail, dont l'examen fut confié à une commission composée des membres les plus habiles du bureau des affaires célestes, ou, comme disent les missionnaires, du tribunal des mathématiques. Cet examen eut pour résultat de la faire substituer à l'astronomie mahométane, la seule usitée à la Chine depuis trois siècles. Le tribunal des mathématiques fut présidé par le P. Schall, son conseiller-directeur, honoré du titre de *maître des doctrines subtiles*. Le jeune empereur lui en donna un autre, qui exprimait toute son affection et toute sa confiance: il ne l'appelait que *Miao-fou* (respectable père). Il accorda au missionnaire la prérogative de lui présenter des requêtes et des mémoires sans l'intervention des tribunaux. Non-seulement il lui permit la libre entrée de ses appartements, mais il vint quatre fois par an visiter le P. Schall jusque dans sa chambre. Il est d'usage à la Chine que, quand les empereurs se sont assis sur quelque siège, on le couvre aussitôt d'une étoffe jaune, couleur impériale, et il n'est plus dès-lors permis de s'y asseoir. Un jour que Chun-tche, selon sa coutume, s'était

rendu chez le savant Jésuite, comme il s'asseyait indifféremment partout, sur le lit ou sur le premier siège qu'il rencontrait, le Père lui dit en riant : « Mais, où Votre Majesté veut-elle que je m'asséye dorénavant ? — Partout où vous voudrez, repartit l'empereur ; nous n'en sommes pas là, vous et moi. » Dans ces visites, il se plaisait à admirer l'élégance de l'église, et à goûter les fruits du jardin qui l'avoisinait. Schall profita de cette bienveillance dans l'intérêt de la propagation de la foi. Grâce à un décret qu'il avait obtenu pour la libre propagation du christianisme, on baptisa en quatorze ans (de 1650 à 1664) plus de cent mille Chinois. Schall, dans le temps même de sa plus grande faveur, ne cessa pas d'exercer l'apostolat ; et son zèle était tel, qu'un jour, pour confesser deux prisonniers condamnés à mort, il se déguisa en charbonnier, et, sous un prétexte que lui suggérait la rigueur de la saison, il entra dans la prison, le sac sur le dos, comme pour vendre sa marchandise. La fin du règne de Chun-tche ne justifia pas, cependant, les espérances de conversion que ses premières années avaient fait concevoir. La violence de ses passions, et l'influence d'une femme idolâtre, le ramenèrent aux croyances superstitieuses dont le P. Schall venait de le détacher. Il était livré tout entier aux conseils des bonzes, lorsque la petite vérole l'emporta, l'an 1661, à vingt-quatre ans.

Au mois de décembre 1655, Peking avait vu Chun-tche faire les frais des funérailles du P. Longobardi, dont un détachement de la garde impériale accompagna le corps jusqu'au lieu de sa sépulture. Il est naturel que nous rattachions au nom de cet illustre Jésuite l'histoire des missionnaires Dominicains et Franciscains, qui apprécièrent les cérémonies chinoises à son point de vue.

Par une faveur particulière du ciel, les Dominicains Ange Coqui, Italien, et Thomas Serra, entrèrent dans la province de Fo-kien, en 1631. Dès lors, les chrétiens fondées par les religieux de saint Dominique dans le Céleste empire commencèrent à s'affermir et à devenir florissantes. Tout ce qui avait été fait auparavant n'était proprement que des coups d'essai et de faibles préludes, si on le compare aux travaux immenses et à l'abondante moisson que nous présentent le XVII^e siècle et les suivants.

Coqui et Serra, à leur arrivée, trouvèrent les Jésuites partagés sur la question des honneurs à rendre aux ancêtres et à Kong-fou-tse. Croyant reconnaître dans ces cérémonies un caractère vraiment superstitieux, ils hésitaient à les tolérer pour les chrétiens, quand le Dominicain Jean-Baptiste Morales, né à Ecija, en Espagne, l'an 1597, et le Franciscain Antoine de Sainte-Marie, pénétrèrent à leur tour au Fo-kien en 1633. Familiarisés avec la langue chinoise avant de quitter Manille, ils examinèrent immédiatement sur les lieux les pratiques à l'occasion desquelles une dissidence existait parmi les missionnaires de la Compagnie de Jésus ; plusieurs lettrés, convertis par les Jésuites, ayant été interrogés, chacun en particulier, affirmèrent sous serment que les sacrifices étaient offerts aux ancêtres et à Kong-fou-tse dans le but de se les rendre favorables ; le résultat de ces investigations ayant été transmis aux supérieurs de Manille, auxquels on demanda une règle de conduite, ceux-ci rédigèrent, sous ce titre : *Les quinze doutes*, un sommaire des difficultés proposées, qu'ils communiquèrent à Hernando Guerrero, archevêque de Manille ; et ce prélat, d'accord avec l'évêque de Zébu, son suffragant, en informa le Pontife romain. Néanmoins, d'après un exposé conforme à l'appréciation de la majorité des Jésuites, les deux évêques écrivirent au Pape, dans un sens différent, en 1637. Dans l'intervalle, le Fo-kien devint le théâtre de troubles fâcheux. Le P. Morales et son compagnon, qui ne permettaient pas aux chrétiens de concourir aux sacrifices en l'honneur des ancêtres et de Kong-fou-tse, furent emprisonnés, mis à la cangue, battus de verges, puis embarqués pour Macao, avec défense de rentrer en Chine. Emmanuel Diaz et Jules Aleni (1), missionnaires de la Compagnie de Jésus dans le Fo-kien, où ils avaient déjà bâti dix-sept temples au Seigneur, en furent eux-mêmes exilés ; en sorte qu'Aleni n'y put reparaitre que le 14 juillet 1637, et racheter son église. Diaz, visiteur des Jésuites, reçut du Dominicain Morales un Mémoire en douze articles, où étaient formulés les doutes sur les principes de conduite adoptés par la majorité des enfants de saint

(1) Désigné, par suite d'une erreur typographique, sous le nom de Leui, ci-dessus, t. II, p. 236, col. I.

trouvèrent les
es honneurs à
-te. Croyant
un caractère
ient à leur to-
e Dominicain
en Espagne,
de Sainte-Ma-
kien en 1633.
oise avant de
on immédiatement
on desquelles
missionnaires
ieurs lettrés,
té interrogés,
sous serment
ux ancêtres et
les rendre fa-
gations ayant
anille, aux-
nduite, ceux-
quinze doutes,
posées, qu'ils
uerrero, ar-
lat, d'accord
agant, en in-
oins, d'après
ion de la ma-
es écrivirent
n 1637. Dans
e théâtre de
t son compa-
chrétiens de
ur des ancé-
emprisonnés,
puis embar-
re rentrer en
eni (1), mis-
ésus dans le
ix-sept tem-
èmes exilés;
e que le 14
Diaz, visi-
ain Morales
étaient for-
de conduite
ts de saint

raphique, sous
1.

Ignace; il écrivit qu'il avait besoin de s'entendre à ce sujet avec le P. Hurtado, vice-provincial de la Compagnie en Chine; mais, la réponse promise se trouvant différée, les supérieurs des Frères-Prêcheurs et Mineurs de Manille prirent le parti d'envoyer le Dominicain Morales et le Franciscain de Sainte-Marie à Rome. Celui-ci fut retenu à Macao; celui-là, au contraire, arriva en 1643 dans la capitale du monde chrétien. Dix-sept questions qu'il proposa furent décidées dans le sens des Frères-Prêcheurs et Mineurs, par un décret d'Innocent X, en date du 12 septembre 1645, que Morales notifia lui-même au vice-provincial des Jésuites de la Chine en 1649. En ajoutant à ce décret la clause : *jusqu'à ce qu'il en soit décidé autrement*, Innocent X l'avait par là même supposé réformable, dans l'hypothèse d'un exposé plus exact des faits. Aussi les missionnaires de la Compagnie de Jésus dans le Céleste empire, députèrent-ils à Rome le P. Martini, afin d'y faire valoir les raisons sur lesquelles la plupart d'entre eux se fondaient pour regarder les cérémonies tolérées jusqu'alors comme purement civiles. Ces cérémonies, considérées sous leur point de vue, ne méritant pas la condamnation prononcée à la suite de l'exposé du Dominicain Morales, un décret d'Alexandre VII, rendu le 23 mars 1656, sur le nouvel exposé du Jésuite Martini, statua que, en supposant cette dernière exposition exacte, les cérémonies étaient licites et pouvaient être tolérées en conscience, surtout si, en y participant, on protestait d'avance contre toute tendance idolâtrique ou superstitieuse qui pourrait s'y rencontrer. Morales, après avoir adressé, en 1661, un nouveau Mémoire à la Congrégation de la Propagande, au nom des missionnaires Dominicains, mourut à Fo-ning-tcheou, le 17 septembre 1664, sans avoir obtenu aucune décision; mais le P. Jean de Polanco, du même ordre, alla à Rome pour la hâter, et en rapporta un décret de Clément IX, en date du 20 novembre 1669, dans lequel le Pontife romain déclarait que, supposés vrais les deux exposés contradictoires soumis naguère à ses prédécesseurs, les décrets auxquels ils servaient de base étaient également obligatoires selon leur forme et teneur, sans que celui de 1656 annullât le précédent. Ainsi, pour parler comme Benoît XIV, « tous ces décrets, ayant été faits

II.

et promulgués d'après les différents exposés de la question, loin de terminer la controverse relative aux rites chinois, la rendirent, au contraire, plus ardente et plus vive : car, les ouvriers évangéliques, se séparant de plus en plus en deux partis opposés, amenèrent les choses à un état de contention plus opiniâtre qu'auparavant. D'où il résulta, non sans un grand scandale, une différence essentielle dans le mode de prédication, et dans les enseignements et la discipline des nouvelles chrétientés. »

Détournons nos regards de ces détails arides, pour les reporter avec consolation sur l'action évangélique des missionnaires.

Et d'abord, le sang du P. François-Fernandez de Capillas fut comme le gage des succès des Dominicains (1). Cet illustre Espagnol s'était consacré à Dieu par la profession religieuse, dans le couvent de Saint-Paul, à Valladolid, où on lui apprit à se détacher du monde et de lui-même, à aimer la pauvreté évangélique, à pratiquer l'humilité, à ne chercher ses chastes délices que dans l'exercice de l'oraison ou dans la lecture des divines Écritures. Cette vie retirée et austère, jointe à l'innocence des mœurs et à une pureté angélique, le zèle du salut des âmes, et un ardent désir de s'immoler pour la gloire de Dieu, le préparèrent au sacerdoce, ainsi qu'au ministère apostolique. Capillas l'exerça d'abord dans sa province d'Espagne; mais, dès que la volonté de ses supérieurs lui fit connaître celle de Dieu, on le trouva prêt à passer les mers pour porter au loin la lumière de l'Évangile.

La Providence le réunit, dans l'île de Formose, au P. François Diaz, religieux de son ordre, qui l'y avait précédé. Ils entrèrent en Chine l'an 1642, et Capillas s'arrêta à Fo-gan. Ayant appris en assez peu de temps la langue mandarine, il s'appliqua aux fonctions de l'apostolat, et parcourut à pied plusieurs provinces de l'empire, toujours vêtu pauvrement, ne portant avec lui que son bréviaire et un crucifix, et ne s'appuyant, dans ses prédications, que sur la vertu de la croix. On ne saurait dire ni les fatigues qu'il lui fallut essuyer, ni les dangers qu'il courut dans des chemins toujours

(1) Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. VI, p. 732.

difficiles, et toujours dangereux pour un missionnaire. Un grand nombre d'infidèles instruits et convertis, d'apostats ramenés et réconciliés à l'Eglise, de vierges consacrées à Dieu dans un empire où la virginité était très-honorée, mais non pratiquée; la bonne odeur de Jésus-Christ répandue de toutes parts par les nouveaux chrétiens, dédommageaient Capillas de ses peines, et montraient que la droite du Seigneur protégeait sa mission. Il la continuait avec courage, lorsque le mandarin de Fo-gan, poussé par le Chinois Chi-ouan-Hoei, commença à persécuter cruellement tous ceux qui professaient le christianisme, et à faire les plus actives recherches pour découvrir leurs pasteurs. Pendant cette persécution, excitée vers l'an 1645, l'empereur de la Chine, beaucoup moins prévenu que la plupart de ses mandarins contre les disciples de Jésus-Christ, envoya un commissaire général dans la ville de Fo-gan, avec ordre d'écouter les plaintes des idolâtres et les défenses des chrétiens. Le visiteur ordonna que ceux-ci, d'une part, et les lettrés idolâtres, de l'autre, choisiraient les plus savants d'entre eux pour défendre leur loi; que la dispute aurait lieu publiquement en sa présence; et il promit de former son jugement sur ce qui lui paraîtrait plus raisonnable. Au jour marqué, Pierre Chin, savant chinois, digne élève du P. Capillas, parla pour la loi de Dieu, dont il faisait profession. Le lettré infidèle se plaignit de ce que les chrétiens ne s'assemblaient dans leurs églises que pour mépriser hautement et fouler aux pieds les lois sacrées de l'empire; de ce qu'ils refusaient aux ancêtres les honneurs qu'un devoir de piété et la coutume obligeaient de leur offrir, et de ce qu'ils faisaient brûler leurs tablettes avec une irrévérence sacrilège. L'apologiste des chrétiens répondit que les fidèles ne s'assemblaient à l'église que pour louer Dieu, lui offrir des sacrifices et des prières, lui demander la conservation de l'empereur, la paix et la prospérité de l'empire; que, loin d'en mépriser les lois, ils les observaient avec toute la fidélité que des sujets devaient au prince; qu'à la vérité, les chrétiens ne rendaient pas des honneurs sacrilèges aux ancêtres, et ne reconnaissaient point les tablettes des morts comme dignes de leur culte, mais qu'ils priaient pour le repos et le bonheur éternel de ceux qui, ayant

connu et servi le Seigneur, étaient morts dans sa religion sainte; qu'au reste, les chrétiens n'avaient fait violence à qui que ce fût pour l'obliger à brûler les tablettes où étaient écrits les noms de ses ancêtres, parce qu'ils se contentaient de mettre en pratique la loi de charité, qui remonte avec douceur et persuade par la raison. Le fidèle Chinois poursuivit son discours avec tant d'érudition et d'énergie, d'une manière si vive et si pathétique, que le commissaire général, prononçant en faveur des chrétiens, déclara que leur loi était bonne, puisqu'elle commandait aux hommes de fuir le mal et de faire le bien; que ses prédicateurs et ses ministres étaient vertueux et irréprochables; et il défendit aux lettrés, ainsi qu'aux autres infidèles, d'inquiéter désormais les disciples de Jésus-Christ. Ce juste arrêt, qui devait mettre fin à la persécution, ne fit que la suspendre. Les bonzes, ennemis du christianisme, renouvelèrent leurs intrigues; ils surprirent les mandarins par leurs mensonges, et les irritèrent de nouveau; en sorte que la persécution ne tarda pas à se renouveler avec plus de violence qu'auparavant. On saisit le P. Capillas au moment où, accompagné d'un jeune garçon qui portait les ornements sacrés dans une corbeille, il allait administrer les sacrements dans les environs de Fo-gan. Chargé de chaînes, il fut traîné en prison par des soldats tartares, le 13 novembre 1647. Les Actes de son martyre portent que, sur les interrogations que lui fit le mandarin pour savoir chez qui il était nourri et logé, le saint missionnaire répondit qu'il n'avait point d'autre maison que le monde, d'autre lit que la terre, d'autres provisions que ce que la Providence lui envoyait chaque jour, d'autre objet que de travailler et de souffrir pour la gloire de Jésus-Christ et le bonheur éternel de ceux qui croyaient en lui. Sa réponse à toutes les autres demandes fut également sage et précise. Il ne perdit aucune occasion de parler des vérités du salut, qu'il était venu annoncer aux peuples de la Chine. Elles ne servirent qu'à animer davantage les idolâtres, indignes de les entendre; et le mandarin, irrité autant de la fermeté chrétienne du missionnaire que de ses réponses, le fit frapper d'une manière cruelle avant de le renvoyer en prison. Le confesseur y passa les jours et les nuits en prières, et la parole de Dieu

ne fut point captive dans sa bouche. Tous ceux qui eurent la liberté de le visiter, chrétiens ou idolâtres, éprouvèrent ce que peut cette parole de salut dans la bouche d'un martyr. Capillas, par l'éloquent exemple de sa parole héroïque, comme par ses vives exhortations, continua, dans les liens, à opérer des conversions. Elles furent, pour les magistrats infidèles, autant de nouveaux motifs de faire mourir un homme, qui méprisait, disaient-ils, les esprits et les dieux du pays; qu'ils regardaient comme le destructeur de leur religion, comme un propagateur de fausses doctrines. Le mandarin prononça contre lui un arrêt de mort. Jusqu'au dernier soupir, le martyr montra la constance et la fermeté dont il avait fait preuve dans toutes les occasions. Il ne cessa de louer le Seigneur, qui daignait agréer son sacrifice, et de le prier de graver par sa grâce, dans les cœurs de tous les Chinois, la loi sainte qu'il allait sceller de son sang. L'arrêt fut exécuté, sous les yeux d'un peuple innombrable, le 15 janvier 1648. La mort précieuse de cet ami de Dieu, au lieu d'intimider les chrétiens, les remplit de courage, et les affermit dans la généreuse résolution de conserver la foi que le martyr leur avait fait embrasser. A Macao, dans les Philippines et en Espagne, on honora ce triomphe par de solennelles actions de grâces. La tête du saint fut portée bientôt après à Manille, et de là au couvent de Saint-Paul, à Valladolid. Son corps, après avoir été exposé deux mois entiers sans se corrompre, fut mis en dépôt dans une maison de chrétiens, et préservé miraculeusement lors d'un incendie qui réduisit cette maison en cendres. D'autres Dominicains, destinés aussi au martyre, s'occupèrent, en arrivant à Fo-gan, de recueillir les reliques de François-Fernandez de Capillas, qu'ils se proposaient d'envoyer en Espagne; et, à l'occasion de ces ossements, les juges infidèles formèrent plus d'une accusation contre eux.

Parmi les Frères-Prêcheurs qui cultivèrent la vigne du Seigneur dans la Chine, nous nommerons Grégoire Lopez (1). Né de parents chinois, à Fo-tcheou, capitale de la province de Fo-kien, il fut élevé dans la religion de ses ancêtres, c'est-à-dire dans l'idolâtrie. Mais le Sei-

gneur, qui voulait en faire un vase d'élection, se hâta de le sanctifier par sa grâce, afin qu'il servit ensuite d'instrument à sa miséricorde. Ce que le jeune Chinois n'avait pu apprendre de ses parents ni des maîtres qu'on lui avait donnés, il l'apprit par le ministère de quelques religieux espagnols. Le Franciscain Antoine de Sainte-Marie, qui avait déjà travaillé heureusement en Chine avec le Dominicain Morales, lui donna la première connaissance de Jésus-Christ et de sa loi. Ayant reconnu dans Lopez un esprit solide, un caractère doux et aimable, une grande docilité, et des mœurs très-pures, il s'attacha à lui montrer le chemin du ciel. La grâce parlant au cœur du jeune Chinois, il fit usage des lumières de sa raison, non pour repousser la lumière plus vive et plus pure qu'on lui présentait, mais pour captiver, au contraire, son intelligence sous le joug de la foi, en croyant humblement des vérités révélées, qu'il ne comprenait pas sans doute, et qui déjà lui paraissaient en harmonie avec la sainteté, la puissance, la sagesse et la bonté de Dieu. Son âme s'enflammait de l'amour de Jésus-Christ; et il ne pouvait, sans verser des larmes, entendre parler de tout ce que l'Homme-Dieu avait daigné faire et souffrir pour sauver ceux qui croiraient en lui. Solidement instruit des vérités de la religion, il renonça publiquement aux vaines superstitions et aux pratiques criminelles de ses compatriotes. Il demanda la grâce du baptême, et la reçut avec le nom de Grégoire, qu'il porta depuis. Plein de reconnaissance pour le don qui lui avait été communiqué, et résolu de donner sa vie, s'il était nécessaire, pour la gloire de celui qui avait voulu mourir afin de le délivrer de la mort éternelle, il travailla à faire connaître à ses compatriotes le nom adorable, les mystères, les préceptes et les exemples de Jésus-Christ. S'il n'eut pas le bonheur de gagner ses parents et ses anciens amis, il eut au moins le courage de se séparer d'eux, renonçant à tous les avantages, aux biens et aux douceurs de la famille pour s'attacher aux saints ministres qui l'avaient régénéré. Il leur rendit tous les services en son pouvoir dans la ville de Fo-tcheou, les suivit à Péking, et s'utilisa comme interprète ou comme catéchiste. La persécution, excitée dans la capitale contre les ouvriers apostoliques, s'étendit à tous ceux qui les recevaient, qui leur donnaient

(1) Tournon, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. v, p. 687.

retraite, ou qui les favorisaient de quelque manière que ce fût. Avec les missionnaires, on arrêta leurs catéchistes et leurs interprètes; et, après les avoir fait languir pendant quelque temps en prison, sans pouvoir les intimider, ni les séduire, on les envoya en exil. L'invasion dont les provinces de la Chine étaient menacées par les Tartares, qui en firent bientôt la conquête, alluma encore plus le feu de la persécution contre les missionnaires. Plusieurs saints religieux de différents ordres furent enveloppés dans la tempête, et forcés, les uns de se cacher, les autres de pratiquer dans les fers la patience dont ils avaient fait l'éloge dans leurs discours. Ceux qui avaient pu se dérober par la fuite à la fureur des infidèles, voyant, depuis, la persécution un peu ralentie, continuaient, mais avec de plus grandes précautions, de cultiver les chrétiens si nombreux, mêlés à une plus grande multitude d'idolâtres. Les autres, qu'on n'avait fait sortir de prison que pour les transporter hors de l'empire, se retirèrent pour la plupart à Macao. Les Franciscains s'étant embarqués, pour passer de la presqu'île de Gaoxam dans la Cochinchine, Lopez les suivit, partagea leurs dangers sur terre et sur mer, montra la même fermeté dans les fatigues et les périls. A peine échappés à un violent orage, ils ne parurent pas plutôt parmi les nouveaux peuples qu'ils voulaient appeler à la foi, qu'on les traita avec encore plus de cruauté qu'à Péking. Le courage du fervent prosélyte n'en fut pas ébranlé. Au contraire, il considéra comme un gain les supplices qu'on lui destinait dans une ville de la Cochinchine, et vit sans pâlir tout l'appareil de la mort. Mais la Providence, qui le réservait à de plus longs combats, le retira de ce danger, et le fit arriver à Manille. La tranquillité dont il y jouit le mit en état, non-seulement d'approfondir les vérités de la religion, mais d'apprendre les lettres divines et humaines, d'étudier le latin, de se perfectionner dans la langue espagnole. Les Dominicains du collège de Saint-Thomas lui en facilitèrent les moyens, et lui enseignèrent tout ce qui était à sa portée. On convient que ses progrès dans les sciences furent médiocres; mais il n'y avait rien de médiocre dans sa vertu. Il conçut dès lors le dessein d'embrasser l'état religieux, ce qu'aucun autre Chinois n'avait encore fait, aspirant au sacerdoce

afin de pouvoir travailler avec plus de succès à la conversion de ses compatriotes. L'exacte régularité et le zèle apostolique qu'il voyait dans la province du Saint-Rosaire, lui firent désirer d'entrer dans l'ordre de saint Dominique: malgré la longue épreuve à laquelle on le mit, il persista dans cette résolution. Le P. Dominique Gonzalez, provincial des Dominicains dans les Philippines, voulant envoyer des secours aux missionnaires qui avaient continué, nonobstant la persécution, de travailler en Chine, Grégoire Lopez offrit de porter cet argent; et, bien qu'obligé de faire par terre un voyage de plus de quinze journées d'une manière aussi périlleuse qu'incommode, il s'acquitta de sa commission avec exactitude. Son arrivée fut une consolation pour le P. Jean Garcia, Dominicain espagnol, qui, après avoir prêché avec fruit l'Évangile au Mexique et dans les Philippines, était entré en Chine le 7 septembre 1635. Bien qu'exposé, depuis lors, aux plus rudes épreuves, cet homme apostolique n'avait pas cessé de remplir avec un courage invincible tous les devoirs du saint ministère, pour gagner des âmes à Jésus-Christ. Lopez le trouva à Ting-tcheou, dans la province de Fo-kien, et s'associa aussitôt à ses fatigues et à ses peines. Il se chargea volontiers de l'instruction des enfants, des catéchumènes et des néophytes. Comme sa qualité et son habit de Chinois lui permettaient plus aisément de se montrer partout, il faisait les voyages qu'on jugeait nécessaires, et il obtint de ses compatriotes des aumônes assez considérables pour que le missionnaire bâtit un hospice et une petite église à Ting-tcheou. Lopez contribua encore d'une autre manière à cette bonne œuvre, portant lui-même le bois, les pierres, le sable, le ciment, et mettant la main à la construction. Ce fut principalement par ses soins que la maison de prières, élevée à la gloire du vrai Dieu au milieu d'un grand peuple presque tout idolâtre, fut achevée avant la fin de 1651. Alors âgé de plus de trente ans, il obtint enfin ce qu'il désirait avec tant d'ardeur. On lui donna l'habit de saint Dominique, et on le renvoya dans un couvent de Manille, pour y être formé à tous les exercices de l'état religieux et pour y étudier la théologie. Sa vocation à l'apostolat était si marquée, qu'on l'admit aux ordres sacrés aussitôt après sa profession. Honoré du sacer-

plus de succès à
 es. L'exacte ré-
 qu'il voyait dans
 ui firent désirer
 minique: malgré
 n le mit, il per-
 Dominique Gon-
 ins dans les Phi-
 ours aux mission-
 nobstant la per-
 , Grégoire Lopez
 , bien qu'obligé
 e plus de quinze
 pdrilleuse qu'in-
 commission avec
 consolation pour
 e espagnol, qui,
 t l'Évangile au
 s, était entré en
 Bien qu'exposé,
 ouves, cet homme
 remplir avec un
 roirs du saint mi-
 s à Jésus-Christ.
 dans la province
 t à ses fatigues et
 olontiers de l'in-
 chumènes et des
 et son habit de
 aisément de se
 voyages qu'on
 t de ses compa-
 nsidérables pour
 ospice et une pe-
 contribua encore
 ne œuvre, por-
 res, le sable, le
 construction. Ce
 que la maison de
 vrai Dieu au mi-
 ne tout idolâtre,
 1. Alors âgé de
 u ce qu'il dési-
 i donna l'habit
 envoya dans un
 re formé à tous
 k et pour y étu-
 l'apostolat était
 k ordres sacrés
 onoré du sacer-









doce en 1654, on lui permit de se joindre à quelques Dominicains qui portaient des Philippines pour la Chine.

Chun-tche étant mort en 1661, comme nous l'avons dit, les bonzes et les mahométans déterminèrent les régents qui gouvernaient l'empire pendant la minorité de Khang-hi, à exercer contre les chrétiens une persécution, dont le célèbre Jésuite Schall fut une des premières victimes. On l'accusa d'avoir eu l'audace de présenter l'image d'un crucifié à l'empereur défunt. Il fut chargé de fers, avec trois de ses compagnons, trainé pendant neuf mois de tribunaux en tribunaux, condamné enfin à être étranglé et coupé en dix mille morceaux, pour avoir omis quelques rites prescrits lors de la sépulture d'un prince impérial. Ce vieillard vénérable trouva un allègement à ses souffrances dans le courageux dévouement du P. Ferdinand Verbiest, qui, né à Bruges vers 1630, était arrivé en Chine l'an 1659. Verbiest évangélisa d'abord la province de Chen-si; mais Schall, instruit de ses talents, le fit venir à Péking, où il l'associa à ses travaux astronomiques. Au moment de la persécution, on le jeta avec ses confrères dans une obscure prison. S'oubliant pour défendre celui qu'il regardait comme son maître, il rappela les vertus et les services de Schall, sans pouvoir prévenir la sentence qui le vouait au supplice. Par bonheur, une comète, qu'on vit paraître sur ces entrefaites, un tremblement de terre, un incendie qui consuma quatre cents appartements du palais impérial, furent regardés comme autant de signes évidents de la colère céleste. On mit les captifs en liberté; mais Schall, dont la sentence n'avait pas d'ailleurs été révoquée, profita peu de cette grâce. Quoiqu'atteint de paralysie, il fut encore porté, le cou chargé de la cangue, devant deux tribunaux. Tant d'épreuves épuisèrent ses forces: il expira le 15 août 1666. Schall avait pris en chinois le nom de Thang-jo-wang, et le surnom de Toa-wei. C'est avec ce double nom qu'il a publié ses ouvrages en langue chinoise, presque tous relatifs à des sujets d'astronomie, d'optique et de géométrie. A l'exception des quatre Jésuites retenus à Péking, les autres religieux, d'abord mandés dans la capitale, avaient été exilés à Canton, au nombre de vingt-cinq, savoir: vingt et un de saint Ignace, trois

de saint Dominique, un de saint François.

Tandis que, relégués à Canton, ils ne pouvaient que lever les mains au ciel et le prier en faveur des nouveaux chrétiens qu'on sollicitait par la persécution à l'apostasie, le Dominicain Lopez, sous l'habit national, parcourut, avec un zèle infatigable, les provinces de l'empire où cette persécution sévissait le plus, consolant les Églises abandonnées, soutenant les faibles dans la foi et leur administrant les sacrements, réconciliant les apostats, et faisant de nouvelles conquêtes. Pendant trente mois qu'il mit à parcourir ainsi dix grandes provinces, plus de deux mille cinq cents idolâtres, arrachés par lui à leurs erreurs, reçurent le baptême de sa main, comme nous l'apprend Dominique-Ferdinand Navarrette, sur lequel nous dirons ici quelques mots (1).

Né à Penafiel, dans la Vieille-Castille, il prit l'habit de saint Dominique dans sa patrie vers l'an 1630, fit ses études au collège de Saint-Grégoire de Valladolid, et enseigna quelque temps avec honneur. Cependant le P. Moralès, qui était allé à Rome l'an 1644, ayant obtenu d'Innocent X la solution de plusieurs difficultés touchant le culte et les pratiques des Chinois, revint en Espagne, et réunit un grand nombre d'ouvriers évangéliques, qu'il voulait conduire lui-même aux missions étrangères. Navarrette, animé du même esprit apostolique, se joignit au serviteur de Dieu avec vingt-sept autres religieux du même ordre et de la même nation. Ils s'embarquèrent ensemble au port de San-Lucar, en Andalousie, au mois de juin 1646, et n'arrivèrent au Mexique que vers la fin de l'année. Pendant qu'ils attendaient un temps favorable et le vaisseau qui devait les porter aux Philippines, Navarrette étudia la langue des différents peuples auxquels il voulait annoncer l'Évangile. Il avait, dans la personne de Moralès, un père et un maître, également pieux et savant, zélé et plein d'expérience. Il en profita, et se trouvait en état de commencer une mission avec espoir de succès, lorsqu'il s'embarqua, le 5 avril 1648, sur la mer Pacifique. Le 29 juin, il arriva aux Philippines. Moralès, avec quelques-uns de ses compagnons, continua sa route vers

(1) Tournon, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. v, p. 627.

la Chine, où il était attendu ; mais on pria Navarrette de s'arrêter quelque temps à Manille et de remplir une chaire de théologie dans le collège de Saint-Thomas. En même temps qu'il forma des disciples destinés à porter un jour le flambeau de la foi au milieu des ténèbres de l'Orient, il se trouva à portée de converser fréquemment avec les Chinois, les Japonais, les Indiens, que le commerce attirait aux Philippines, et qui l'instruisirent des lois, des usages, des mœurs, du génie et de l'idiome de leurs pays. Navarrette ne finit ses exercices scolastiques que pour se livrer exclusivement à ceux de la vie apostolique. Il les commença dans l'île même de Manille, d'où il passa dans le royaume de Macassar. Il prêcha le carême de 1659 à Macao, et, avant la fin de la même année, il entra dans la Chine propre, dont le langage lui devint bientôt si familier, qu'il s'énonçait et écrivait avec autant d'élégance que de facilité. En état de lire les livres chinois, il lui fut plus aisé de discerner sûrement ce qu'il pouvait y avoir de tolérable dans les rites, d'avec ce qu'il fallait rejeter comme superstitieux et directement opposé à la pureté du christianisme. Guidé par cette connaissance, il aimait mieux, quel que fût son zèle pour la propagation de la foi, multiplier un peu moins ses chrétiens dans les provinces qu'il était appelé à parcourir, pour conférer le baptême à ceux-là seulement qui avaient la sincère résolution d'abandonner entièrement le culte et les cérémonies superstitieuses des ancêtres. On le vit toujours ferme et invariable sur ce point, tout en conservant la charité et la paix avec les missionnaires, qui n'appréciaient pas les rites chinois au même point de vue. Sa fermeté n'empêcha point les peuples de lui donner leur confiance, et le Seigneur répandit une bénédiction abondante sur ses travaux. Le zèle et le courage à toute épreuve que plusieurs de ses nouveaux chrétiens montrèrent dans l'occasion, le remplirent d'admiration et de joie. Après avoir exercé pendant deux ans le saint ministère dans la province de Fo-kien, Navarrette travailla une année entière, avec le même succès, dans celle de Tche-kiang ; ajoutant à ses prédications presque continuelles une autre occupation, également utile aux Chinois et aux missionnaires d'Europe qui les évangelisaient. Différents ouvrages, publiés depuis, combat-

tirent solidement la superstition et l'idolâtrie, soutinrent la foi des indigènes convertis, et facilitèrent aux ouvriers apostoliques la conversion des autres. Sur ces entrefaites, le P. Morala, supérieur, et si longtemps le principal appui des missions dominicaines en Chine, mourut le 17 septembre 1664, dans la province de Fo-kien, pleuré de tant de fidèles qu'il avait engendrés en Jésus-Christ, regretté de tant d'Églises qu'il avait fondées ou édifiées par ses vertus et surtout par sa patience dans les souffrances. Navarrette, qui s'honorait d'être son disciple, lui succéda dans la charge de préfet apostolique des missions des Frères-Prêcheurs dans le Céleste empire. Sa capacité et sa charité toujours agissante étaient si généralement connues, qu'on le vit avec plaisir occuper une place dont seul il se croyait indigne. Cependant la haine du christianisme, si promptement propagé dans les diverses parties de la Chine, dicta les édits sévères que les ministres de la cour impériale firent publier contre tous ceux qui prêcheraient ou qui embrasseraient la loi de Jésus-Christ (1). Les missionnaires, à quelque institut qu'ils appartenissent, eurent ordre de se rendre à Péking, où était la cour. De là, on les relégua à Macao : néanmoins, à cause de quelques contestations survenues entre les Portugais et les Chinois, on les retint dans la ville de Canton. Durant cette captivité, qui se prolongea plusieurs années, les missionnaires, Franciscains, Jésuites, Dominicains, confèrent souvent ensemble sur les intérêts de la religion, sur la manière de prêcher l'Évangile, sur ce qu'on pouvait tolérer, et sur ce qu'il fallait interdire à tous ceux qui demanderaient désormais la grâce du baptême. Les conférences furent toujours pacifiques ; mais il est douteux que les sentiments s'en soient accordés sur le dernier point. Le P. Navarrette, qui profitait de ses loisirs forcés pour mettre la dernière main à quelques ouvrages, n'ayant pas l'espoir de reprendre incessamment ses fonctions apostoliques dans la Chine, se détermina à revenir en Europe. Son évasion pouvait attirer la colère des mandarins sur les religieux qui restaient prisonniers : le Jésuite Grimaldi, par un dévouement héroïque, alla prendre sa place, afin de

(1) Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. v, p. 630.

compléter le nombre des captifs. Navarrette, était à Madrid, au mois de mai 1672. Arrivé à Rome, au commencement de l'année suivante, il présenta une Relation exacte de sa mission, non-seulement au maître général des Dominicains, Jean-Thomas de Rocaberti, mais à Clément X et à la congrégation de la Propagande. Il y mentionnait quatre ouvrages qu'il avait composés en langue chinoise, et dont des copies étaient sans doute répandues dans le pays; savoir: 1° une Explication des vérités catholiques, avec la réfutation des erreurs les plus communes de la Chine; 2° un Catéchisme, ou Instruction sur les noms admirables de Dieu; 3° une Apologie de la religion chrétienne, contre le Chinois Jang-Kouang-Sien, qui, en 1659, avait publié un ouvrage contre les prédicateurs de la foi; 4° une Compilation, ou Extrait des meilleurs livres chinois. Sur son exposé, on sentit la nécessité d'envoyer en Chine un chef de toute la mission, revêtu d'un caractère, qui, en lui attirant le respect des missionnaires de différents ordres, pût les réunir tous dans les mêmes pratiques. Le cardinal Ottonboni, alors préfet de la Congrégation de la Propagande, depuis Pape sous le nom d'Alexandre VIII, proposa le P. Navarrette pour être élu à l'épiscopat et chargé de la conduite des missions dans le Céleste empire; mais il déclina cet honneur. Après avoir soumis à la congrégation du Saint-Office plusieurs doutes sur lesquels il souhaitait qu'on prononçât, il reprit le chemin de Madrid, où la composition de plusieurs ouvrages, presque tous écrits en langue espagnole, l'occupait sans relâche. Le plus grand, mais aussi le plus passionné, est divisé en trois parties. La première, qui contient sept traités, fut imprimée à Madrid l'an 1676, et dédiée au prince Jean d'Autriche, sous le titre de Traités historiques, politiques et moraux, avec une courte description de l'empire de la Chine, de la religion de ces peuples, et de plusieurs faits qui appartiennent à l'histoire de leurs empereurs ou de leurs plus célèbres philosophes, etc. Le second volume, dans lequel il était parlé avec détail des disputes touchant la mission de la Chine et du Japon, volume que le Saint-Office supprima, venait d'être mis sous presse, lorsque Charles II proposa l'auteur pour le siège métropolitain de San Domingo, où le nouvel archevêque, dont on n'agréa ni les refus ni les

excuses, arriva avant la fin de 1678. L'impression de son ouvrage ayant été interrompue, son travail resta en manuscrit dans les archives de l'ordre de saint Dominique; et c'est à cette source qu'on apprit ce que les missionnaires dominicains avaient fait dans le Céleste empire.

« Dieu a permis, dit-il (1), que les religieux de mon ordre soient entrés en 1631 dans cette moisson. Ils y sont demeurés jusqu'à la présente année 1677, et nous espérons de la grâce de Dieu qu'ils continueront d'y demeurer. Il y a eu vingt ouvriers qui ont particulièrement cultivé cette vigne, et tous ont su assez bien la langue mandarine, qui est la plus commune dans tout l'empire; la plupart ont même su la langue particulière de chaque province où ils résidaient. Il n'y a que ceux qui ont étudié les langues qui puissent savoir quelles en sont les difficultés. Je ne dis point que nos missionnaires fussent tous très-doctes, très-prudents, très-pieux, comme je vois qu'on le dit de quelques autres. Je dirai seulement que c'étaient des sujets propres à l'emploi auquel les supérieurs les destinaient: en quoi ceux-ci agissent avec autant de réserve et de précaution qu'on doit en apporter dans un choix si important. Mais, quand ils se seraient trompés quelquefois, comme je crois qu'ils ont fait en me choisissant, il ne faudrait pas s'en étonner, puisque, étant hommes, ils peuvent tomber en de semblables fautes.

« Il y a eu parmi ces missionnaires un saint martyr, le P. François de Capillas, religieux du couvent de Valladolid: les actes de son martyre sont présentement dans les archives de la congrégation des Rites. Le vénérable Père Dominique Coronado, religieux de couvent de Saint-Etienne de Salamanque, mourut à Péking; et il mourut martyr, selon le sentiment de six Pères Jésuites, qu'ils m'ont donné par écrit, et que j'ai envoyé aux religieux de notre province. D'autres ont été cruellement traités et fouettés, comme les Pères Jean-Baptiste Moralès et François Diaz. J'ai dit quelque chose de la persécution de l'année 1665 dans le premier et le sixième Traité de mon premier volume. Nous avions en ce temps-là onze résidences, vingt églises, et quelques oratoires dans des villages.

(1) T. II, traité 1, prélud., p. 28.

Lorsque la persécution commença, en 1664, nous avions des églises dans cinq villes, trois bourgs et trois villages. Ces lieux étaient dans trois provinces, Fo-kien, Tche-kiang et Kantung. Les voleurs et les pirates de mer ont détruit quelques-unes des premières, et les idolâtres de la localité ont détruit les autres. J'ai fait remarquer, dans le sixième Traité de mon premier volume, que, si c'est à nous de semer la parole de Dieu, il n'appartient qu'à sa divine majesté de faire croître et mûrir les grains. Nous avions en 1668 environ dix mille chrétiens; et les choses paraissaient si bien disposées, lorsque la persécution arriva, qu'il semblait que nous étions venus au temps de la moisson: mais l'homme ennemi sema la zizanie, et empêcha le fruit.

« Quand notre ordre n'en aurait point fait d'autre que celui qu'on a vu dans le temps de la persécution, lorsque nous étions retenus à Canton, il me semblerait toujours fort considérable. J'ai déjà dit encore comme notre religieux chinois, étant demeuré libre, visita les Eglises de la Chine, administra les sacrements, réconcilia les apostats, et convertit un très-grand nombre d'infidèles. Il baptisa plus de trois mille personnes dans le temps même où notre ennemi, les armes à la main, nous faisait une cruelle guerre. Les brebis étaient poursuivies par le loup, dépourvues de tout secours; et il plut à Dieu d'opérer toutes ces merveilles par ce pauvre Chinois. N'a-t-on pas raison de dire que c'est vraiment le doigt de Dieu qui les opère? On a aussi écrit le nombre des personnes que lui et le P. Varo ont baptisées à Fo-keou. Je puis assurer que Notre-Seigneur donna en peu d'années aux Pères Antoine de Sainte-Marie et Bonaventure Ibanez, de l'ordre de saint François, environ quatre mille chrétiens dans la ville métropolitaine de Kantung..., sans que ces religieux permissent les cérémonies que les Chinois pratiquent à l'égard de leurs morts. Ces deux Franciscains furent réduits à une si grande nécessité, que leur meilleure nourriture était les herbes qu'ils cueillaient dans le fossé de la ville.

« Pour ce qui regarde la qualité de nos chrétiens, au sujet desquels on nous fait plusieurs insultes, je dirai ici la vérité, quoique cela ne soit pas nécessaire. Je suppose que, depuis 1649,

nos religieux ont baptisé plus de cinq mille quatre cents personnes. Nous ne pouvons pas dire précisément le nombre de ceux qui l'ont été les années précédentes, parce que les registres ont été brûlés: mais, selon ce que j'ai ouï dire à nos anciens, le tout revient bien au nombre que j'ai marqué ailleurs. Il paraît petit à quelques-uns: il nous paraît fort grand à nous autres. Parmi ces chrétiens, il y a eu quatre mandarins d'épée, trois kun-sing, ou bacheliers jubilés, qui auraient pu parvenir au mandarinat; mais ils ne l'ont pas voulu. Les bacheliers ou licenciés passent le nombre de soixante-dix, dont trente-quatre vivaient en 1671, comme le P. François Varo me l'a mandé. Il n'y en avait que quatre de ce nombre qui fussent tièdes: tous les autres remplissaient tous leurs devoirs de chrétiens avec une ferveur très-exemplaire. Nous avons encore un chrétien d'une famille considérable, nommé Jean Mieu, mandarin; la femme d'un vice-roi, nommé Lieu-Chun-Zao, qui s'appelait Marie Mieu. Entre les lettrés, nous avons eu un nommé Antoine, qui avait fait vœu de chasteté, au grand étonnement des Chinois, et qui refusa des partis considérables qu'on lui présentait. Il était profès de notre tiers-ordre, et, après avoir vécu d'une manière exemplaire, il mourut âgé de trente-six ans. J'en ai connu un autre, nommé Piedro Chen, aussi profès de notre tiers-ordre, qui disputa avec tant de zèle et de vigueur, en présence d'un visiteur païen, contre d'autres lettrés qui calomniaient notre sainte loi, qu'étant demeuré victorieux et ses adversaires convaincus, le visiteur jugea que la loi de Dieu était sainte et véritable, et que tout ce qu'on disait pour la rendre méprisante n'était qu'un tissu de faussetés. Les infidèles, couverts de confusion et remplis de fureur, se jetèrent, à la sortie de l'audience, sur ce fidèle soldat de Jésus-Christ, et le frappèrent avec tant de violence que, de retour chez lui et vomissant le sang, il mourut trois jours après, muni des sacrements de l'Eglise. Quatre autres perdirent généreusement leurs degrés pour la défense de la foi, dont ils soutinrent la vérité, dans une dispute publique, au tribunal du général de la mer, dans la ville métropolitaine. J'ai connu encore un nommé Lucas, homme d'un rare esprit, qui convainquit publiquement, à Fo-gan, un bonze

cinq mille
pouvons pas
qui l'ont été
des registres
j'ai ouï dire
au nombre
petit à quel-
à nous au-
quatre man-
bachelières
au manda-
bachelières
voixante-dix,
1, comme le
n'y en avait
tières : tous
devoirs de
exemplaire.
une famille
mandarin ; la
Chun-Zao,
les lettrés,
e, qui avait
nement des
considérables
de notre tiers-
une manière
ente-six ans.
Pedro Chen,
qui disputa
en présence
des lettrés qui
tant demeuré
incus, le vi-
tait sainte et
fait pour la
de faussetés.
et remplis de
l'audience,
et le frap-
de retour
mourut trois
de l'Eglise.
ement leurs
i, dont ils
spite publi-
a mer, dans
encore un
esprit, qui
u, un bonze

de grande réputation dans sa fausse secte.

« Nous avons eu parmi nos chrétiens douze filles, toutes, à l'exception d'une seule, de familles honorables, qui consacrèrent leur virginité à Dieu, s'y étant portées par l'unique attrait de la grâce, sans avoir égard aux difficultés que nos religieux mêmes leur proposaient. Elles ont surmonté toutes ces difficultés avec un courage héroïque, et ont donné aux Chinois un rare exemple de vertu. Elles vivaient encore l'an 1671.

« Mais le fruit le plus considérable que l'Eglise ait recueilli de nos chrétiens, c'a été deux prêtres, dont l'un, nommé Nicolas, est maintenant curé dans le diocèse de Nuevas Carceres, où il se conduit d'une manière édifiante. Il a été mon écuyer au collège de Saint-Thomas de Manille, où il s'est toujours distingué par sa vertu. L'autre est le P. Grégoire Lopez, religieux de notre ordre... »

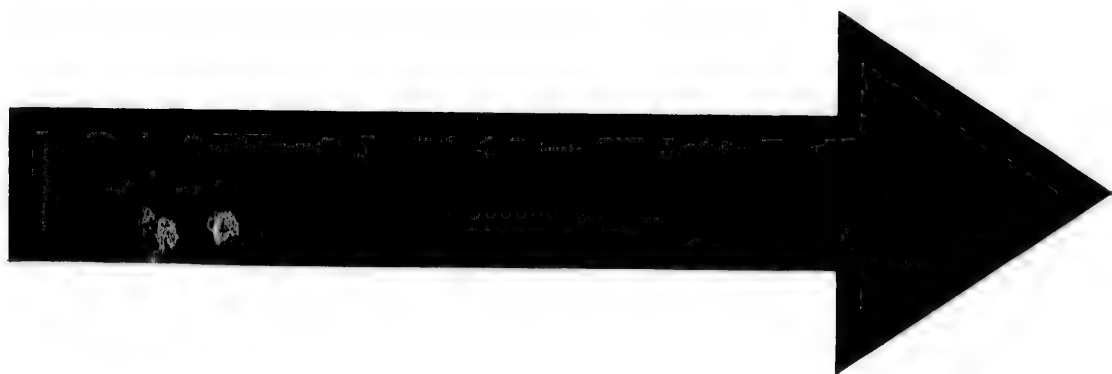
La manière dont l'archevêque de San Domingo se conduisit à l'égard des Jésuites mérite d'être rapportée. Depuis plus de trente ans que ces religieux étaient établis dans la ville de San Domingo, ils n'y avaient pas encore acquis une demeure fixe, et ils se trouvaient sur le point de se retirer, lorsque Navarrette prit possession de son diocèse pour l'éducation de la jeunesse, l'instruction et l'édification des fidèles, et que l'intérêt public voulait que ces religieux demeurassent dans la ville archiepiscopale. Ces témoignages d'estime et d'affection étaient sincères. Navarrette ne cessa de combler les Jésuites de nouveaux bienfaits : « en sorte, dit Échard (1), qu'il fit connaître au monde entier que, s'il ne pensait point comme eux sur les cérémonies chinoises, ainsi qu'il l'avait montré autrefois dans les conférences de Canton, son cœur n'en était pas moins bien disposé à leur égard. » Navarrette mourut vers la fin de l'année 1689.

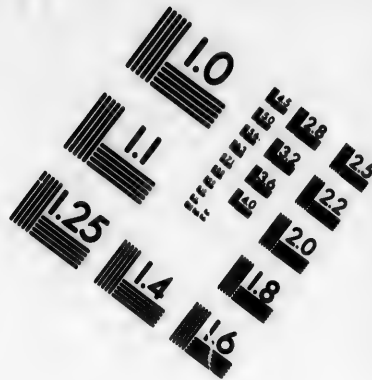
Du reste, il importe de faire observer qu'en

Chine, si la majorité des Dominicains pensait à l'égard des rites chinois comme la minorité des Jésuites ; en revanche, la majorité des enfants de saint Ignace voyait son appréciation formellement adoptée par la minorité des Frères-Prêcheurs. Pour ne citer qu'un exemple, le Dominicain San Petri ou de Saint-Pierre, l'un des captifs de Canton, publia que, « à considérer les croyances des principales sectes de la Chine, l'opinion des missionnaires de la Compagnie de Jésus était plus probable que l'opinion contraire, et d'ailleurs très-utile, pour ne pas dire nécessaire, afin d'ouvrir aux infidèles la porte du royaume. » Ce témoignage fut signé, de la main du P. San Petri, dans la maison des Jésuites de Canton, où les captifs étaient détenus, le 4 août 1668.

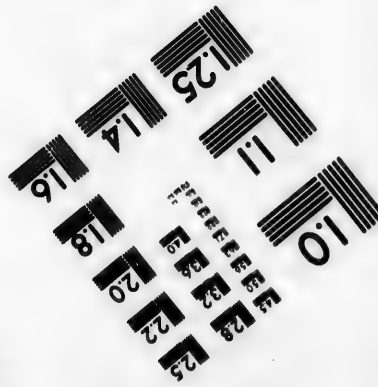
Cependant le calendrier astronomique, sorti des mains du P. Schall, était tombé dans celles d'un Chinois ignorant. Khang-hi enjoignit à ses ministres de consulter les Jésuites retenus à Péking sur les moyens de corriger les erreurs qui venaient de s'y glisser. Le P. Verbiest, amené devant l'empereur, n'eut pas de peine à montrer l'ignorance de l'astronome chinois : une expérience de gnomonique suffit à ce prince pour reconnaître la supériorité des procédés européens. Cette épreuve consista à annoncer la longueur de l'ombre d'un gnomon, ou le lieu précis du soleil pour un jour et aux heures donnés ; ce qui ne supposait qu'une connaissance assez exacte des premiers éléments de l'astronomie. Verbiest, nommé à la place dont le P. Schall avait été injustement dépouillé, devint donc président du tribunal des mathématiques ; et l'on vit de nouveau, au grand regret des Chinois, qui faisaient de cette question une affaire nationale, un bonze d'Occident faire succéder ses méthodes à celles des musulmans, qui, du moins, avaient, dans les prédictions astrologiques dont ils s'occupaient spécialement, un point de contact avec les astronomes du pays. Dès que Verbiest fut installé dans son office, il voulut fournir l'observatoire de nouveaux instruments astronomiques : mais, ayant quitté l'Europe avant l'époque où les Cassini, les Halley, les Picard, firent faire tant de progrès à la science, il ne put leur donner toute la perfection désirable. Les éclaircissements que l'empereur lui avait demandés piquaient vivement la curiosité

(1) T. II, p. 721, col. 1.





6"



**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
4.5
5.0
5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10.0
11.2
12.5
14.0
16.0
18.0
20.0
22.5
25.0
28.0
31.5
36.0
40.0
45.0
50.0
56.0
63.0
71.0
80.0
90.0
100.0

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

de ce prince : la gnomonique le conduisit à la géométrie, à l'arpentage, à la musique même. Khang-hi reçut des leçons du P. Verbiest, auquel il fit apprendre la langue tartare, afin de pouvoir l'entretenir plus facilement, et sans le secours d'un interprète. Le missionnaire se rendit bientôt fort habile dans cette langue, dont il composa même une grammaire. La faveur qui l'environnait tourna, dès 1669, au profit du christianisme. En réponse à une requête envoyée, par ordre de l'empereur, au tribunal des rites, ce tribunal déclara que, après un sérieux examen de la religion chrétienne, il estimait qu'on l'avait condamnée mal à propos; qu'elle était bonne, et ne contenait rien d'opposé au bien de l'État; qu'en conséquence, il était juste que la mémoire du P. Schall, flétrie pour l'avoir prêchée, fût réhabilitée; que les grands, dépouillés de leurs charges pour l'avoir embrassée, fussent rétablis; que les prêtres européens eussent la liberté de retourner à leurs églises pour y pratiquer leur culte; mais que, cette religion étant étrangère à l'empire, il convenait de leur défendre de la prêcher aux Chinois, et d'interdire à ceux-ci de l'embrasser à l'avenir. Cette restriction n'empêcha pas l'Évangile, annoncé par les missionnaires dans toutes les provinces, d'y faire de nouvelles conquêtes. En 1672, un oncle maternel de Khang-hi et un des huit généraux qui commandaient la milice tartare reçurent le baptême. Il ne manqua au bonheur du P. Verbiest, colonne de cette Église naissante, que de voir leur exemple imité par l'empereur, dont il gagnait de plus en plus l'affection. En 1636, le P. Schall avait été chargé de diriger la fonte des pièces d'artillerie; et c'est une singularité assez remarquable, que les meilleurs canons dont les Chinois se soient servis aient été fondus par les Jésuites. Mais des soins si différents de ceux auxquels ces apôtres étaient appelés leur étaient imposés par la force des circonstances : ils n'auraient pu s'y refuser sans compromettre les intérêts de la mission. En 1681, le P. Verbiest fut, à son tour, chargé de diriger la fabrication de canons de fonte, pour remplacer les anciennes pièces qui se trouvaient hors de service. L'opération réussit, malgré le défaut d'intelligence ou la mauvaise volonté des ouvriers qui travaillaient sous ses ordres; et il eut le bonheur de pouvoir offrir

à l'empereur un pare de trois cents pièces, la plupart de campagne. Khang-hi, après avoir vu l'effet de cette nouvelle artillerie, se dépouilla d'une veste fourrée de martre, d'un grand prix, et de sa robe de dessous, et les donna au P. Verbiest comme un témoignage de sa satisfaction. Quelques mois après, sur la présentation du tribunal des grâces, il le revêtit d'un titre d'honneur. Ces distinctions ne valaient pas, aux yeux du serviteur de Dieu, ces paroles d'un Bref d'Innocent XI, en date du 3 décembre 1681 : « Vos lettres nous ont causé une joie presque incroyable. Il nous a été surtout bien doux de connaître avec quelle sagesse et quel à propos vous appliquiez l'usage des sciences humaines au salut des peuples de la Chine, à l'accroissement et à l'utilité de la religion, repoussant par ce moyen les fausses accusations et les calomnies que quelques-uns vomissaient contre le nom chrétien; gagnant la faveur de l'empereur et de ses conseillers, pour vous mettre à couvert vous-même des fâcheuses avanies que vous avez longtemps souffertes avec tant de force et de grandeur d'âme, pour rappeler de l'exil les compagnons de votre apostolat, pour non-seulement rendre la religion à son ancienne liberté et gloire, mais l'amener de jour en jour à de meilleures espérances : car il n'est rien qu'on ne puisse espérer, avec le secours du ciel, de vous et d'hommes semblables à vous, faisant valoir la religion dans ces contrées. » En 1683, le P. Verbiest offrit à l'empereur le *Calcul des éclipses de soleil et de lune pour deux mille ans*, formant trente-deux volumes de cartes, avec leur explication. Ce beau travail lui valut de nouvelles faveurs de la part de Khang-hi; mais il ne les estimait que comme des moyens de concourir d'une manière plus efficace à la propagation de la foi.

Cet homme apostolique était profondément pénétré de l'esprit de sa Compagnie, dont les missionnaires s'occupèrent toujours, comme on l'a vu pour l'Inde (1), l'Abyssinie (2) et le Japon (3), de la formation d'un clergé indigène.

(1) Voyez, d'ailleurs, sur cette question, le P. Bertrand, Jésuite, *Histoire la mission du Maduré exposée par les lettres des missionnaires*, t. 1 (Notions sur l'Inde et les missions), p. 200.

(2) *Ibid.*, p. 225.

(3) *Ibid.*, p. 206.

pièces, la
à avoir vu
e dépouilla
grand prix,
onns au P.
sa satisfac-
présentation
t d'un titre
nt pas, aux
aroles d'un
mbre 1681:
oie presque
en doux de
el à propos
es humaines
l'accroisse-
poussant par
es calomnies
tre le nom
empereur et
re à couvert
s que vous
de force et
de l'exil les
r non-seule-
ienne liberté
jour à de
rien qu'on ne
ciel, de vous
inant valoir
1693, le P.
des éclipse
le ans, for-
s, avec leur
let de nou-
g-hi; mais
moyens de
ce à la pro-

profondément
e, dont les
comme on
(2) et le Ja-
é indigène.

P. Bertrand,
posés par les
sur l'Inde et

Le P. Triguant écrivit, vers l'an 1618, un Mé-
moire dans le but de favoriser cet établissement
du clergé indigène; et il y fit observer qu'ainsi
le martyre même de tous les missionnaires
européens n'entraînerait pas la ruine de la
mission, qui, fécondée par le sacerdoce na-
tional, survivrait à ses fondateurs étrangers (1).
Le P. Rougemont rédigea, en 1667, un Mé-
moire dans le même sens (2). L'an 1678, le
P. Verbieat, à son tour, traita à fond la
question vitale du clergé indigène (3). « 1^o Il
constate, dit le P. Bertrand (4), Jésuite, qu'en
1666 tous les missionnaires s'étaient réunis à
Canton pour y discuter cette question impor-
tante : il rappelle quelques objections qu'on y
avait réfutées, et les raisons qu'on y avait ex-
posées. Parmi ces raisons, était la suivante :
« Dans le Japon aussi, nos Pères ont établi des
séminaires et formé des prêtres indigènes, qui
« ont fait grand honneur et rendu de grands
« services à la religion. » 2^o Il ajoute que, en
conséquence des lettres du Père général, qui
avait ordonné la formation d'un clergé indigène
dans le cas où le Père visiteur et les deux tiers
des missionnaires seraient de cet avis, on avait
tout de suite mis la main à l'œuvre, attendu que
cette condition était remplie. 3^o Que les Pères
avaient jugé que, dans les circonstances pré-
sentes (5), les prêtres indigènes devaient être
liés par des vœux. 4^o Qu'on se hâtait lente-
ment (6); mais que déjà on avait ouvert un no-
viciat en Chine, et qu'on y disposait quelques
novices au sacerdoce. 5^o Il demande, comme
moyen de faciliter l'établissement du clergé in-
digène, la dispense de la langue latine, et
donne, comme motif de cette faveur, le grand
nombre de livres écrits en langue chinoise, soit
pour expliquer et prouver la religion, soit pour
attaquer les sectes païennes, soit pour nourrir
la piété... Si de fortes raisons locales détermi-
nèrent les Jésuites de la Chine à commencer la

réalisation de leur plan par la formation d'un
clergé indigène régulier, cette décision n'était
que temporaire, et ils conservèrent constam-
ment la pensée d'élever plus tard des Chinois
séculiers au sacerdoce, et même à l'épiscopat. »
Le P. Bertrand ajoute plus loin (1) : « Les mis-
sionnaires de la Chine perdirent peut-être un
temps précieux en hésitations et en disputes.
Les uns croyaient qu'il fallait tout de suite
appliquer le principe admis par tous, et tra-
vailler à la formation du clergé indigène; les
autres, et c'étaient quelques Pères portugais,
étaient d'avis qu'il n'était pas encore temps, et
qu'une telle précipitation ruinerait la mission.
Ils alléguaient les vices du caractère chinois, les
mœurs du pays, les circonstances extérieures de
persécutions et de troubles, la crainte de voir
le sacerdoce, et par conséquent la religion,
tomber dans le mépris, si l'on admettait aux
ordres sacrés des indigènes, qui n'inspireraient
pas aux Chinois le même respect que des pré-
tres européens. Ils voulaient donc attendre que
le christianisme eût pris dans la Chine un peu
plus d'ascendant et de consistance. Ces raisons
pouvaient avoir beaucoup de force, et il nous
serait difficile de décider une telle question.
Nous admettrons, cependant, volontiers que,
dans le fait, ces Pères portugais étaient proba-
blement influencés par l'esprit national. La po-
sition de la nation portugaise, dominatrice des
Indes, semblait lui donner un caractère passa-
blement fier et roide, un esprit peu capable
d'apprécier au juste et d'estimer les peuples
conquis, et une volonté peu disposée à s'accom-
moder et à s'assouplir à leurs mœurs : disposi-
tions nationales, qui devaient souvent influer
sur le jugement de quelques missionnaires. Dans
l'Inde, il fallut un Italien, le P. Robert de No-
bilia, pour s'adapter aux idées et aux usages
du pays, et fonder la mission du Maduré; et
les Pères portugais, avec la meilleure intention
du monde, furent les premiers à combattre la
nouvelle méthode, qu'ils embrassèrent ensuite
avec tant d'héroïsme, quand leurs préjugés
furent dissipés. Dans le Japon, le principe d'ad-
mettre les indigènes dans la Compagnie et aux
ordres sacrés, avait été posé et pratiqué dès le

(1) *Ut, etiamst Europaei sacerdotes martyrio omnes
afficerentur, se ipsa (missio) stare possit.* Le P. Ber-
trand, *Histoire de la mission du Maduré*, etc., p. 212
et 346.

(2) *Ibid.*, p. 212 et 344.

(3) *Ibid.*, p. 346.

(4) *Ibid.*, p. 209.

(5) *In hoc rerum statu.*

(6) *Lente festinamus.*

(1) *Histoire de la mission du Maduré*, etc., t. 1,
p. 216.

temps de saint François-Xavier ; mais les Pères portugais conservaient une certaine distinction entre les Européens et les Japonais : il fallut un Italien, le P. Valignani, pour faire disparaître cette distinction, et faire accepter par la majorité le principe contraire : que les Japonais seraient en tout regardés et traités comme les Pères européens. En Chine, ce fut peut-être encore le même esprit national qui mit quelque obstacle à une décision prompte de cette controverse. Mais si, dans cette affaire, quelques missionnaires furent entraînés dans une faute ou dans une erreur, ils le furent, non parce qu'ils étaient Jésuites, mais parce qu'ils n'étaient pas assez Jésuites ; c'est-à-dire pas assez maîtres et indépendants de cette affection nationale trop exclusive, qui séduit et égare le jugement sans qu'il s'en doute. Car, chose digne de remarque, la Compagnie n'intervint dans toutes ces discussions des missionnaires que pour appuyer de toute son influence le parti qui favorisait le développement des missions. » En attendant que le clergé indigène se multipliât en Chine, le P. Verbiest, qui voyait la moisson blanchir, demandait au Pontife romain des auxiliaires qui la récoltassent avec lui. A son appel, accoururent des Dominicains, des Franciscains, des Augustins, suivis bientôt par des prêtres de la Congrégation des Missions-Étrangères ; société nouvelle, dont les premiers mobiles furent deux Jésuites, le P. Alexandre de Rhodes et le P. Bagot.

CHAPITRE XIV.

Missions du P. Alexandre de Rhodes dans la Cochinchine et le Tong-king. — Premiers apôtres de la Congrégation des Missions-Étrangères dans ces pays, à Siam et à la Chine. — Premier évêque chinois.

Alexandre de Rhodes, né à Avignon, le 15 mars 1591, partit à dix-huit ans pour Rome, où il embrassa la règle de saint Ignace. Il brûlait de se consacrer aux missions, à celle du Japon en particulier. Ses supérieurs ayant agréé ses vœux, il quitta Rome au mois d'octobre 1618, et s'embarqua à Lisbonne, le 4 avril 1619.

« Notre vaisseau, dit-il (1), sembloit estre un monastère flottant, et Dieu nous faisoit la grâce que tout y estoit réglé. L'on n'y entendoit ny querelle, ny parole dissolue. Plusieurs s'y confessoient souvent ; et, dans le voyage de six mois, nous fîmes cinq fois la communion générale de tous ceux qui estoient avec nous, aux principales festes qui se rencontrèrent. Le jour de la Feste-Dieu, nous portâmes le très-saint sacrement en procession sur une grande plateforme qui estoit au tillac du navire : ce qui donna grande consolation à tous ceux qui n'avoient jamais veu faire des processions sur la mer... Nous abordâmes à Goa au neufviesme octobre 1619, jour de saint Denys, apostre de France, que j'ay pris depuis comme mon particulier protecteur en tous mes voyages. » En attendant que la persécution s'adoucit au Japon, le P. de Rhodes s'appliqua à apprendre le canarin, langue parlée à Goa et aux environs. Quittant cette ville, le 16 avril 1622, il s'arrêta à Malaca, où il connut deux grands missionnaires : le P. Gaspard Ferreira, Portugais, avec lequel il baptisa plus de deux mille idolâtres, et qui mourut dans le Bengale ; et le P. Jules-César Margico (2), dont il dit (3) : « Quelque tems après, ce brave Père Margico alla au royaume de Siam prescher nostre sainte foy ; ce qu'il fit avec tant de succez, qu'il gagna le cœur du roy, se rendit amis les principaux du royaume, et fonda une belle Église. Quelques soldats espagnols, qui se trouvoient lors en cette cour, troublèrent les progrès du saint Évangile, et irritèrent le roy d'une grande trahison qu'ils firent ; mais elle

éussit fort mal : on les surprit et punit selon leur mérite. Mais le roy, qui jusques alors avoit favorisé les chrestiens, devint leur ennemy, encore qu'il reconnust bien l'innocence du P. Margico, qui ne quitta pas son entreprise de publier toujours Jésus-Christ, jusques à ce que un mauvais chrestien, que le bon Père avoit souvent repris de sa meschante vie, l'accusa vers les payens ; et, après l'avoir fait mettre en prison, les fers aux pieds, lui donna du poison qui

(1) *Divers voyages et missions du P. Alexandre de Rhodes en la Chine et autres royaumes de l'Orient*, etc., part. 1, p. 14.

(2) Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vite profusionem militans*, p. 334.

(3) *Divers voyages*, etc., p. 43.

oit estre un
oit la grâce
ntendoit ny
urs s'y con-
rage de six
union géné-
nous, aux
ent. Le jour
e très-saint
ande plate-
re : ce qui
ux qui n'a-
ions sur la
neufviesme
apostre de
mon parti-
yages. » En
it au Japon,
ndre le ca-
x environs.
e, il s'arrêta
ds mission-
ugais, avec
d'idolâtres, et
Jules-César
tems après,
me de Siam
il fist avec
du roy, se
ne, et fonda
espagnols,
troublèrent
èrent le roy
; mais elle
et punit ses
sques alors
urenemy,
ence du P.
prise de pu-
ce que un
e avoit sou-
accusa vers
tre en pri-
poison qui

Alexandre de
l'Orient, etc.,

minis et viles

le fit mourir dans peu de jours (l'an 1630), ruinant en un coup toute cette nouvelle chrestienté, que ce grand serviteur de Dieu avoit commencée. » De Malaca, le P. de Rhodes se dirigea vers Macao, où il atterrit le 29 mai 1623. Il y employa un an à se rendre la langue japonaise familière. « Nos supérieurs, ajoute-t-il (1), voyant que les portes du Japon estoient fermées, creurent que Dieu permettoit ce malheur pour ouvrir celles de la Cochinchine au saint Évangile. Ils envoyèrent, l'année 1624, le P. Gabriel de Mattos, qui avoit depuis peu esté à Rome procureur de nos provinces, pour estre visiteur de la mission de Cochinchine, et lui donnèrent cinq Pères d'Europe, dont j'avois l'honneur d'estre le cinquième, et un Japonnois qui entendoit fort bien les lettres chinoises. Nous partîmes de Macao au mois de décembre 1624; et, en dix-neuf jours, nous arrivâmes tous en la Cochinchine, pleins du désir d'y bien travailler. Nous y rencontrâmes le P. Pina (2), qui s'estoit rendu savant en la langue du pais, entièrement différente de la chinoise. Elle sert aux royaumes de Tong-king, de Caoban, de la Cochinchine, et on l'entend en trois autres terres voisines. Pour moy, je vous advoue que, quand je fus arrivé à la Cochinchine, et que j'entendois parler les naturels du pais, particulièrement les femmes, il me sembloit d'entendre gasouiller des oyseaux, et je perdois l'espérance de la pouvoir jamais apprendre. » Il l'apprit, cependant, au point de prêcher, au bout de six mois, dans l'idiome local. Dix religieux évangélisaient, en 1625, ce royaume, où la persécution vint tout à coup traverser leurs efforts. Le P. de Rhodes continue ainsi (3): « J'avois demeuré environ dix-huit mois dans la Cochinchine, avec une extrême satisfaction de voir croistre le nombre des enfans de Dieu, lorsque le P. Julien Baldinoti (de Pistoie, en Toscane), religieux de la Compagnie de Jésus, fut envoyé de Macao en un nouveau royaume où jusques alors personne des nostres n'estoit allé, parce que toutes les principales visées de nos Pères estoient au Japon. C'est le beau royaume de Tong-king, où le P. Baldinoti alla

en mars de l'année 1626... Ce bon Père estoit plein de zèle, et avoit un extrême déplaisir d'estre obligé à demeurer muet dans une si belle occasion, faute de sçavoir la langue, qu'il ne pouvoit ny parler ny aucunement entendre. Il vit le roy, lui fist ses petits présents, et fust fort bien venu à la cour. Il considéra la grandeur et la beauté du pays, la bonté naturelle et néanmoins l'esprit admirable de cette nation. Ce fust pour lors qu'il regretta de tout son cœur de n'avoir pas appris la langue, pour pouvoir planter la foy dans une terre qui sembloit estre si bien préparée. Il fallust qu'il se contentast de baptiser quatre petits enfans, qu'il trouva sur le point qu'ils alloient mourir. Ce furent les premiers de cette belle chrestienté, et comme quatre advocats qui allèrent devant le trône de Dieu plaider la cause de leur nation. Ce bon Père, se voyant inutile en un si grand ouvrage, faute de sçavoir parler, escrivit des lettres pressantes à nos Pères qui estoient en la Cochinchine, les priant et les conjurant d'avoir pitié de tout un grand peuple qui se perdoit, faute de quelqu'un qui le retirast de l'erreur et le remist dans le bon chemin. En mesme temps, il escrit, et puis va luy-mesme à Macao solliciter qu'on envoyast au plustost quelqu'un qui sceust se faire entendre dans le Tong-king. Dieu voulut, par sa bonté infinie, que cette commission me fust donnée, parce j'estois moins nécessaire à la Cochinchine, et la langue que j'avois apprise fut cause qu'on jeta les yeux sur moi... Nous arrivâmes heureusement au port de Chouaban, en la province de Sinoa, le dix-neuvième jour de mars 1627... La capitale du Tong-king, nommée Checho, est une fort grande et fort belle ville, où les rues sont larges, le peuple infiny, le circuit des murailles au moins de six bonnes lieues. Le roy m'y fist incontinent bastir une maison et une belle église. Le bruit en fust par tout le royaume; et le concours si grand, que j'estois obligé de prescher au moins quatre fois, et, le plus souvent, six fois le jour. Le fruit estoit tel, que, le voyant, j'avois peine de le croire: une sœur du roy et dix-sept de ses proches parents furent baptisez; plusieurs capitaines de réputation firent le mesme, et beaucoup plus de soldats. La première année, le nombre des baptisez fust de douze cents; l'année après, il y en eust deux mille, et la troi-

(1) *Divers voyages, etc.*, p. 71.

(2) *Voyez ci-dessus, t. II, p. 228, col. 1.*

(3) *Divers voyages, etc.*, p. 70.

sième trois mille cinq cents. Rien ne m'étonnait tant comme la facilité que je trouvay à convertir les prestres des idoles, qui ordinairement sont les plus obstinez... J'en baptisay deux cents, qui nous ayderont incroyablement à la conversion des autres. Un seul d'entre eux m'amena cinq cents de ceux qu'il avoit détrompés en leur enseignant la vérité de la foy; et depuis ils ont esté nos plus fervents catéchistes... Comme je vis que j'estois seul prestre qui pouvois prescher, parce que le Père que j'accompagnais ne sçavoit pas la langue, je m'avisay de prendre en ma compagnie quelques chrestiens qui ne fussent pas mariés, et qui fussent pleins de zèle et de piété, pour m'ayder en la conversion des âmes. Plusieurs se présentèrent à moy; mais je choisis ceux que je trouvay plus capables, et fis un séminaire qui a si bien réussi, que nous pouvons dire que c'est ce qui nous a maintenus... Maintenant, ils sont plus de cent en ce séminaire, que les chrestiens entretiennent à leurs frais; car, pour nos Pères et moy, nous avons toujours protesté que nous ne voulions rien prendre d'eux, et que nous ne cherchions que leurs âmes: de façon que nous ne leur demandons rien; et même, quand ils nous veulent faire des présents, nous refusons toujours, encore que cela les fâche, parce que, si nous voulions, ils nous donneroient tout ce qu'ils ont. Mais ils en sont ravis pourtant, et c'est un argument qui leur sert merveilleusement contre les payens, qui en demeurent convaincus. «Pourquoy, leur disent-ils, ces Pères nous voudroient-ils tromper? Ils viennent de loing, prennent beaucoup de peine, ne reçoivent rien de nous, sont gens d'esprit et de vertu, ont du bien en leur pais: que gagneroient-ils, en nous abusant? Il faut bien croire que c'est Dieu qui les pousse, et que ce qu'ils disent est vrai.» Je ne sçaurois dire combien de payens cet argument a convertis. Le P. de Rhodes, après avoir goûté ce calme, pendant lequel «il y avoit, dit-il, plaisir de voir remplir le navire de saint Pierre de ces poissons qui sont les délices de Jésus-Christ,» fut tout à coup battu par l'orage. Les femmes du roi, et les eunuques proposés à leur garde, craignant que le souverain n'embrassât une loi qui condamne la polygamie, lui firent rendre un édit par lequel il interdit à ses sujets de suivre la nouvelle doctrine apportée

d'Europe, parce qu'elle dérogeait aux coutumes du royaume, et mettait l'État en péril. Dans la pensée qu'on n'arrêterait la propagation du christianisme que si l'on en éloignait l'apôtre, «on dit au roy, ajoute le missionnaire, que j'estois sorcier, et que mon souffle portoit un sortilège qui renversoit la teste à ceux à qui je parlois, sans que personne s'en pout deffendre. Dès lors le roy commença à s'en prendre non-seulement à la loy que je publiois, mais encore à ma personne, et appréhenda de me voir et de me parler, de façon que, quand je voulus aller à luy pour me justifier, toutes les avenues me furent fermées; et, si quelquefois mes amis avoient assez de crédit pour me faire entrer au palais, le roy se tenoit toujours loing de moy, et ne me donnoit qu'une audience fort courte et précipitée, sur la crainte qu'il avoit d'être ensorcellé de mon souffle.» Le P. de Rhodes, banni du Tong-king au mois de mai 1630, passa dix ans à Macao, où il professa la théologie, parcourant de temps en temps la province de Canton. L'exil d'Alexandre de Rhodes et d'Antoine Marquez, Jésuite portugais, son compagnon (1), ne fit pas abandonner l'Eglise naissante qu'ils venaient de former; car, le 18 février 1631, les Pères Gaspard de Amaral, Antoine de Fonte et Antoine Chardin, de la même Compagnie, s'embarquèrent à Macao pour le Tong-king, où les fidèles les reçurent avec des transports de joie extraordinaire: mais ce qui consola surtout les nouveaux apôtres, ce fut de voir que, pendant la courte absence des pasteurs, qui n'avait été que de dix mois, le troupeau de Jésus-Christ s'était accru de deux mille trois cent quarante néophytes, que trois catéchistes avaient pris soin d'instruire, et auxquels ils avaient conféré le baptême. La moisson devint si abondante, que les missionnaires furent occupés jour et nuit à la recueillir. En 1639, on comptait déjà quatre-vingt-deux mille cinq cents chrétiens, et dans la province de Chéan, soixante-douze bourgades où il ne restait presque plus d'infidèles. Le nombre des Tong-kingois qui reçurent le baptême en 1645 et 1646 monta à vingt-quatre mille; et, dans les quatre provinces, deux cents églises,

(1) Relation de la persécution élevée dans le royaume de Tong-king, etc., dans les *Lettres édifiantes*, t. xxv, p. 95, édit. in-18.

ux coutumes
éril. Dans la
pagation du
ait l'apôtre,
ire. que j'es-
toit un sorti-
à qui je par-
t deffendre.
prendre non-
mais encore
me voir et de
voulus aller
avenues me
is mes amis
re entrer au
ving de moy,
fort courte et
oit d'être en-
de Rhodes,
i 1630, passa
la théologie,
province de
odes et d'An-
son compa-
gnie naisante
le 18 février
l, Antoine de
même Compa-
gnie pour le Tong-
king des trans-
ports qui consola
t de voir que,
eurs, qui n'a-
vaient de Jésus-
Christ cent qua-
rante ans avaient con-
fiance abondante,
un jour et nuit
deja quatre-
vingts, et dans la
ville bourgades
des. Le nom-
bre baptême en
est mille; et,
dans les églises,

as le royaume
antes, t. xxv,

fort grandes et très-ornées, étaient alors bâties par ces fervents néophytes. La Cochinchine, voisine du Tong-king, offrit un spectacle presque aussi consolant. Le Jésuite François Buzoni, Napolitain, qui y avait trouvé bien peu de chrétiens en y arrivant, l'an 1615, en laissa au moins douze mille, lorsque, après vingt-quatre ans de travaux, il alla recevoir sa récompense au ciel. Les Pères Benoît de Mattois, Jean Leiria, Gaspard, Louis, etc., associés à son apostolat, partagèrent ses épreuves et ses succès. En 1640, Alexandre de Rhodes fut renvoyé en Cochinchine, où la persécution entrava les efforts de son zèle. Il se retira d'abord aux Philippines, d'où il ne tarda pas à revenir dans sa mission. Forcé de s'éloigner une seconde fois, il eut la précaution d'organiser ses catéchistes, comme naguère ceux du Tong-king, et il les distribua en deux troupes, qui évangélisèrent simultanément le nord et le midi du royaume, pendant qu'il attendait à Macao un moment favorable pour se réunir à eux. Le cinquième et dernier voyage du P. de Rhodes en Cochinchine, fut marqué par d'éclatantes conversions. Jusque-là cette Église, quoique assez vivement persécutée à plusieurs reprises, n'avait point eu de martyrs : un catéchiste de dix-neuf ans, nommé André, cueillit le premier la palme des confesseurs, au mois de juillet 1644. « Quand il me vit, après qu'on luy eust prononcé son arrest de mort, rapporte le P. de Rhodes, il entra dans de merveilleux transports de joie. Il disoit à tous les chrétiens, qui le vinrent visiter en foule, tout ce que leur eust peu dire un saint Laurent quand il estoit prest à estre grillé. Il se confessa, se mist en prière, dit adieu à tous, suivit allégrement une compagnie de quarante soldats, qui le conduisirent en un champ à demy-lieu de la ville. Je fus toujours à ses costez; et à peine le pouvois-je suivre, tant il alloit viste, encore qu'il fust chargé d'une eschelle fort pesante. Quand il fust arrivé au lieu destiné à son triomphe, il se mit incontinent à genoux, pour combattre avec plus de courage. Les soldats l'environnèrent. Ils m'avoient mis hors de leur cercle; mais le capitaine me permit d'entrer et de me tenir auprez de luy. Il estoit ainsi à genoux en terre, les yeux eslevez au ciel, la bouche toujours ouverte, et prononçant le nom de Jésus. Un soldat, venant par derrière, le perça

de sa lance; laquelle sortoit par devant au moins de deux palmes. Lors le bon André me regarda fort amiablement, comme me disant adieu. Je luy dis de regarder le ciel, où il alloit entrer, et où Nostre Seigneur Jésus-Christ l'attendoit. Il leva les yeux en haut, et ne les en destourna plus. Le mesme soldat, ayant retiré sa lance, l'enfonça une seconde fois, et donna un coup redoublé, comme luy cherchant le cœur. Cela ne fit pas seulement branler ce pauvre innocent, ce qui me sembla du tout admirable. Enfin un autre soldat, voyant que trois coups de lance ne l'avoient point abattu en terre, luy donna de son cimeterre contre le col. Mais, n'ayant rien fait, il asséna un autre coup, qui lui coupa tellement le gosier, que la teste tomba sur le côté droit, ne tenant plus qu'à un peu de peau. Mais j'entendis fort distinctement que, en mesme temps que la teste fut séparée du col, le sacré nom de Jésus, qui ne pouvoit plus sortir par sa bouche, sortit par sa playe; et, à mesme temps que l'âme vola au ciel, le corps tomba en terre. » Le P. de Rhodes, arrêté à son tour, fut aussi condamné à mort; mais on se contenta de le bannir. « Ce fut au troisieme de juillet de l'an 1645, ajoute-t-il, que je quittay de corps la Cochinchine, mais certes non pas de cœur, aussi peu que le Tong-king : à la vérité, il est entier en tous les deux, et je ne crois pas qu'il puisse en jamais sortir... Quand nos supérieurs virent que j'estois ainsi banni de la Cochinchine, ils jugèrent fort sagement que ce seroit une témérité de m'y renvoyer si tost, puisque cela ne serviroit qu'à aigrir le prince et à l'irriter contre les chrestiens. Sur cette pensée d'attendre que sa colère fust un peu passée, ils prirent résolution de m'envoyer en Europe, pour leur aller chercher du secours spirituel et temporel. Ils creurent que j'estois assez instruit de toutes les grandes nécessitez de ce pais, où j'ay passé tant d'années, et que je représenterois au saint Père l'extrême besoin que ces chrestientez ont d'avoir des évêques (1) » Ces derniers mots sont d'autant plus dignes d'attention, qu'il en résulte que la pensée de donner à chaque chrétienté nouvellement formée un évêque, et par suite un clergé indigène, n'était pas personnelle

(1) Divers voyages, etc., part. 3, p. 1.

au P. de Rhodes, mais émanait au contraire de ses supérieurs, qui le députèrent, en qualité de procureur de la province du Japon, de Macao à Rome, pour y exposer et y faire prévaloir ce mode d'institution d'Églises.

Le P. Bertrand (1) fait observer avec raison qu'un grand nombre de missionnaires de la Compagnie, sentant la nécessité de constituer les missions de l'Orient sur un plan plus vaste qu'ils n'avaient pu le faire jusqu'alors, gémissaient des entraves que le droit du patronage mettait à leurs œuvres apostoliques. Nous précisons ici, d'après ce savant missionnaire (2), ce qu'il faut entendre par le patronage portugais.

« Le Portugal fut la première, et, pendant longtemps, la seule puissance européenne qui exerçât son autorité dans les Indes orientales. Elle y rendit à la religion des services éminents; elle favorisa puissamment sa propagation; elle employa souvent la pompe de ses ambassades pour l'introduire au sein de l'idolâtrie, l'autorité de son nom pour la protéger, et la force de ses armes pour la défendre; elle fournit, avec une admirable libéralité, les ressources pécuniaires pour l'entretien des missionnaires et d'un certain nombre d'évêques. Mais, comme s'il était nécessaire qu'on vît se vérifier dans tous les siècles et dans tous les lieux cette triste vérité: que l'Église doit payer de ses larmes les secours et la protection qu'elle reçoit des puissances séculières, ces faveurs de la cour de Portugal furent contrebalancées par les conditions qu'elle imposait, et par les inconvénients naturels qui en résultaient. Nous pourrions citer, parmi ces inconvénients, les vues politiques, qui, souvent mal déguisées, semblaient accompagner cette protection: d'où naissait, dans l'esprit des peuples, la persuasion que la religion chrétienne était un moyen d'assujétir les nations au joug des Portugais; persuasion que la conduite des Européens n'a que trop souvent justifiée. Or, on comprend qu'une telle pensée devait susciter un obstacle immense à la propagation de la foi; et l'on sait que c'est elle qui a soulevé les persécutions les plus terribles, et causé la ruine de plusieurs chrétientés. Mais ce que nous touchons de plus près à notre sujet, ce sont

les conditions imposées à l'Église par les rois de Portugal. Elles sont comprises dans ce qu'on appelle les *droits du patronage*, qui constituaient en faveur de cette nation une espèce de monopole des missions des Indes. D'après ces droits, nul évêque ne pouvait être nommé aux sièges existants, aucun nouveau siège ne pouvait être érigé, qu'avec le consentement et la participation du roi, à qui appartenait le droit de présenter les candidats; de plus, aucun missionnaire européen ne pouvait se rendre aux Indes qu'avec sa permission et sur les navires portugais; enfin, aucun Bref, aucune Bulle du saint Siège n'avait, disait-on, force de loi dans l'Inde, qu'après avoir passé par les mains et reçu l'approbation du roi de Portugal. Par conséquent, toutes les missions de l'Inde étaient des missions portugaises. Il est vrai qu'on y admettait des sujets des autres nations; mais ces sujets devaient par là même perdre, pour ainsi dire, leur nationalité; et l'on comprend facilement combien cette circonstance devait diminuer chez les autres peuples le nombre des vocations. Quant aux secours temporels, si nécessaires pour le développement des œuvres apostoliques, il fallait se résoudre à les attendre presque uniquement du gouvernement portugais. Néanmoins, dans les commencements, ces conditions étaient compensées par de précieux avantages, que le Portugal pouvait seul offrir, et sans lesquels la propagation de la foi était alors impossible. Elles présentaient, d'ailleurs, considérées en elles-mêmes, un principe d'équité et des garanties nécessaires; car, le roi de Portugal étant la seule puissance européenne établie dans l'Inde, il était naturel qu'il fût jaloux de conserver son autorité, et d'empêcher les autres nations d'exercer leur influence autour de lui par des missions qui leur appartiendraient. Pressé par ces raisons, le saint Siège consentit aux conditions de la cour de Portugal, et confirma le droit de patronage par des Bulles solennelles. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le roi exigea, dit-on, une clause par laquelle le saint Père annulait d'avance toutes les bulles que ses successeurs pourraient donner dans un sens contraire (1). Cette influence de la

(1) *Histoire de la mission du Maduré*, t. 1, p. 191.
(2) *Ibid.*, p. 321.

(1) Nous n'examinerons pas, dit l'auteur cité, si cette clause est bien authentique, ni si, supposée telle, elle pour-

par les rois de dans ce qu'on ne, qui consti- une espèce de es. D'après ces tre nommé aux siège ne pou- sivement et la artenait le droit us, aucun mis- se rendre aux sur les navires ucune Bulle du orce de loi dans ar les mains et tugal. Par con- lnde étaient des qu'on y admet- ; mais ces sujets our ainsi dire, rend facilement t diminuer chez des vocations. i nécessaires es apostoliques, attendre presque rportugais. Néan- , ces conditions eux avantages, rir, et sans les- it alors impos- urs, considérées d'équité et des roi de Portugal ne établie dans jaloux de con- cher les autres e autour de lui partiendraient. Siège consentit rtugal, et con- des Bulles so- rquable, c'est clause par la- rance toutes les rraient donner influence de la

puissance portugaise produisit pendant long-temps de très-heureux fruits. Les missionnaires arrivaient en grand nombre, et les secours du gouvernement étaient abondants. Mais, peu à peu, les missions se multiplièrent, les besoins s'accrurent énormément, et le Portugal fut dans l'impossibilité de fournir le nombre des ouvriers nécessaires : ceux des autres nations qui vinrent s'y joindre étaient encore loin de suffire. La Compagnie de Jésus y suppléait en partie, en s'associant les indigènes et se recrutant dans le pays même. C'est ainsi que les Jésuites portugais avaient formé dans les Indes orientales cinq grandes provinces de la Compagnie, savoir : celles de Goa, du Malabar, du Japon, de la Chine et des Philippines, dont les sujets étaient en partie des indigènes et des descendants d'Européens nés dans les Indes. Mais, outre que ce moyen n'était pas applicable aux missions naissantes, il était encore insuffisant pour toutes. D'ailleurs, le défaut de ressources pécuniaires, qui ne purent s'augmenter en proportion des besoins, fut toujours une difficulté insurmontable, qui arrêta leur développement et leur extension. D'un autre côté, ces ressources portaient avec elles un grave inconvénient : étant généralement fournies en nature, elles nécessitaient l'établissement d'une procure, obligée de convertir les objets en argent, pour envoyer à chaque missionnaire les secours indispensables. Telle était, par exemple, la procure de Macao pour les provinces du Japon et de la Chine. Il

raie détruire les principes du droit canon et de la raison naturelle, d'après lesquels un Pape ne saurait dépouiller ses successeurs du droit, ni les dispenser du devoir, de prendre les mesures et de faire les dispositions nécessaires au gouvernement spirituel de l'Eglise qui lui est confiée. Nous nous contenterons de proposer quelques observations appropriées à l'état actuel de cette question. 1^o Le motif déterminant de la concession d'un tel privilège était la puissance politique que le Portugal exerçait dans les Indes, et, par conséquent, la facilité qu'il avait de procurer le bien spirituel et temporel de ces Eglises naissantes. 2^o La condition expresse de ce privilège était que le roi fournirait tous les secours nécessaires aux évêques et aux missionnaires de ces vastes contrées, et nommément qu'il pourvoirait sans délai à l'élection de nouveaux candidats pour les sièges qui viendraient à vaquer. Or, le motif déterminant n'existe plus ; car la puissance portugaise dans les Indes est détruite. La condition expresse n'a pas été observée... Donc, quand même on accorderait aux Portugais que la concession du privilège fut un véritable contrat, ce contrat serait annulé par la force des choses et par la conduite de la cour de Portugal.

II.

en résultait que le monde, toujours disposé à interpréter en mauvaise part, témoin des opérations de cette procure, s'imaginait, peut-être sincèrement, et publiait hautement, que les Jésuites, dans leurs missions, faisaient un grand commerce, et possédaient des richesses et des trésors incalculables ; et, pendant que ces bruits et ces accusations faisaient un très-grand tort à la Compagnie dans toute l'Europe, les pauvres missionnaires étaient le plus souvent réduits à la dernière misère, et leurs œuvres paralysées par le manque de ressources... Une autre conséquence non moins funeste du patronage portugais, fut la dépendance où ces missionnaires se virent à l'égard du gouvernement de Portugal : toutes leurs missions relevaient des évêques, qui eux-mêmes étaient à la nomination et sous la main du roi. »

Pénétrés des inconvénients que nous venons de signaler, les supérieurs, dont le P. de Rhodes fut chargé d'être l'interprète auprès du Pape, songèrent à soustraire les missions orientales au patronage portugais ; à ériger dans ces contrées des évêchés indépendants de la couronne de Portugal, en leur assurant hors de ce royaume des titres et des revenus ; à fonder enfin un séminaire qui pût fournir de dignes candidats. La Compagnie était dans l'usage d'accepter aux Indes le fardeau de l'épiscopat. La règle sainte qui interdisait aux Jésuites les dignités ecclésiastiques, et le vœu très-sage par lequel ils y renoncent, ne servent même qu'à montrer d'une manière plus évidente combien leur ordre a senti la nécessité de l'institution des évêques dans ces missions, puisque, malgré cette règle et ce vœu, ses membres y ont constamment accepté l'épiscopat, qu'ils fuyaient partout ailleurs (1). Ainsi tous les patriarches et évêques de l'Abyssinie furent Jésuites ; tous les prélats du Japon furent Jésuites ; ceux de Cranganor furent Jésuites ; ceux de Mélapour furent souvent Jésuites. Seulement, quand la Compagnie voulut obtenir des évêques pour le Tong-king, la Cochinchine et la Chine, elle comprit que, placée en quelque sorte pour ses missions entre les mains du roi de Portugal, elle provoquerait leur ruine, et encourrait la haine du roi, si elle venait à occuper

(1) Le P. Bertrand, *Histoire de la mission du Maduré*, t. I, p. 230.

des sièges épiscopaux indépendants de sa couronne. C'était pour concilier le désir de multiplier les évêchés avec les raisons graves qui dissuadèrent les Jésuites d'accepter les nouveaux sièges, que le P. de Rhodes, organe et mandataire de ses supérieurs, devait proposer de prendre, hors de la Compagnie, les sujets destinés aux évêchés dont il allait solliciter la création.

Les Pères Metellus Sacano, Sicilien, et Charles de Roca, Piémontais, remplacèrent Alexandre de Rhodes en Cochinchine, quand il s'embarqua à Macao, le 20 décembre 1648. Il relâcha à Malaca, dont les Hollandais s'étaient emparés depuis six ans. « J'avoue, dit-il, que j'avois le cœur sensiblement affligé, me représentant l'extrême changement de ce que je voyois pour lors, et de ce que j'avois vu vingt-trois ans auparavant en cette si belle ville... Hélas ! notre église, consacrée à la glorieuse Mère de Dieu, où le grand saint Xavier avait prêché si souvent et où il avoit fait de si grands miracles, servoit alors pour le presche des hérétiques, et pour vomir mille blasphèmes contre la Vierge et les saints. J'y avois laissé grande quantité d'autres églises magnifiquement basties et fort bien dotées : je les voyois, pour lors, ou abattues, ou misérablement profanées. Rien ne me toucha tant que quand j'entendis l'ancienne cloche de notre collège sonner pour les détestables usages des hérétiques ; et même je remarquai une chose du tout indigne de personnes qui se disent estre chrétiennes : on ne permettoit pas aux catholiques du pais la plus petite chapelle ; et l'on permettoit aux idolâtres d'avoir un temple à l'entrée de la ville, où ils faisoient leurs infâmes sacrifices. Et puis, dites que messieurs les hérétiques ont Jésus-Christ en leur cœur ! » A Java, les Hollandais le jetèrent en prison, pour avoir dit la messe chez un particulier, et il n'en sortit que pour s'embarquer. Il descendit à Surate, où il rencontra le Capucin François Zenon, originaire de l'Anjou. Débarquant sur la côte de Perse, il traversa ce royaume, trouva des Carmes déchaussés à Chiraz, et s'arrêta à Djoulfa, près Ispahan, qui possédait trois beaux couvents d'Augustins, de Carmes et de Capucins. De l'Arménie, évangélisée par les Frères-Prêcheurs, il alla prendre la mer à Smyrne. Enfin, il arriva,

le 27 juin 1649, à Rome, combina ses plans avec le Père général, et, afin de ne pas compromettre la Compagnie aux yeux du Portugal, présenta en son propre nom un Mémoire, dans lequel il exposa la nécessité d'un clergé indigène très-nombreux, proposa l'érection de plusieurs évêchés indépendants du patronage, et prouva que les besoins des chrétiétés autorisaient, exigeaient même, cette dérogation aux usages et aux droits anciens (1). « Je commençay, aussitôt après mon arrivée, dit-il (2), à faire connoître, par toute cette grande ville, le dessein qui m'avoit mené du bout du monde. J'ai eu le bien d'en parler souvent à nostre saint Père, qui a témoigné un grand désir de nous assister. J'estois tous les jours à la porte de messieurs les cardinaux, pour leur représenter ces nouvelles chrestientés, qui leur tendoient les mains pour leur demander le chemin du paradis. Il a fallu que j'aye demeuré trois ans, partie pour assister à nos trois congrégations générales, partie pour les affaires de nos royaumes, demandant toujours des évêques et des missionnaires, pour empêcher tant de personnes de se damner. » Le 7 août 1651, les cardinaux de la Congrégation de la Propagande rendirent un décret, par lequel ils suppliaient le Pape de prendre des moyens efficaces pour la création d'évêques et de prêtres indigènes dans les diverses Églises de la haute Asie, proposant de leur donner un patriarche, avec au moins deux ou trois archevêques et douze évêques, choisis parmi les prêtres séculiers ou réguliers, selon que le Pontife romain le jugerait plus utile au bien des âmes : mais ce projet ne fut jamais réalisé complètement (3). Tout le monde jugeait le P. de Rhodes le plus capable d'être le premier évêque de l'Église du Tong-king, dont il était déjà l'apôtre et le père. « Le souverain Pontife, écrit l'abbé Sicard (4), le pressa plusieurs fois d'accepter cette dignité, si redoutable aux humbles de cœur, et si recherchée par ceux qui en sont les

(1) Le P. Bertrand, *Histoire de la mission du Maduré*, t. 1, p. 192.

(2) *Divers voyages*, etc., part. 3, p. 78.

(3) Laquet, *Lettres à M. l'évêque de Langres sur la congrégation des Missions-Étrangères*, p. 6.

(4) *Histoire de l'établissement du christianisme dans les Indes orientales par les évêques français et autres missionnaires apostoliques*, t. 1, p. 12.

na ses plans avec
pas compromettre
Portugal, pré-
Mémorial, dans
clergé indigène
tion de plusieurs
nage, et prouva
des autorisaient,
tion aux usages
commençay, aussi-
(2), à faire con-
ville, le dessein
monde. J'ai eu le
tre saint Père,
de nous assister.
de messieurs les
er ces nouvelles
les mains pour
radia. Il a fallu
rtie pour assister
ales, partie pour
demandant tous-
missionnaires, pour
de se damner. »
de la Congrégation
un décret, par
de prendre des
on d'évêques et
erses Églises de
donner un pa-
u trois archevê-
armi les prêtres
le Pontife ro-
bien des âmes :
ialisé complète-
le P. de Rhodes
évêque de l'É-
it déjà l'apôtre
fe, écrit l'abbé
fois d'accepter
x humbles de
qui en sont les

ssion du Maduré,
78.
Langres sur la
p. 6.
ristianisme dans
angais et autres

moins dignes : mais cet humble Jésuite, content de son état, tremblant à la vue de cette élévation, tira du fond de son humilité des raisons qui ne permirent pas au Pape de le consacrer malgré sa résistance. » Indépendamment du motif de refus qu'indique l'abbé Sicard, le P. de Rhodes obéit à la grave raison de prudence, qui défendait aux Jésuites d'accepter, dans les Indes, des sièges indépendants du patronage portugais. Chargé de trouver des sujets capables, « j'y creu, dit le missionnaire (1), que la France, étant le plus pieux royaume du monde, me fournirait plusieurs soldats qui aillent à la conquête de tout l'Orient, pour l'assujettir à Jésus-Christ, et particulièrement que j'y trouverois moyen d'avoir des évêques qui fussent nos pères et nos maîtres en ces Églises. » Dans cette pensée, il partit de Rome, le 11 septembre 1652, et se rendit à Paris. Aussitôt qu'il eut publié sa croisade contre les ennemis de la foi, il reçut des lettres des Jésuites de toutes les provinces, qui demandaient d'aller aux Indes. Parmi tant de prétendants, vingt furent choisis par les supérieurs. « Mais, ajoute le P. de Rhodes, ce n'était pas encore là le couronnement de tous nos desseins : il fallait trouver des sujets d'un mérite distingué, que le Pape voulût faire évêques. » Ainsi, on choisissait bien de simples missionnaires dans la Compagnie; mais c'était hors de son sein qu'on entendait toujours prendre les chefs des nouvelles Églises. Alexandre de Rhodes communiqua ses vues au P. Bagot, qui, malgré les instances du cardinal Mazarin, avait refusé d'être confesseur du roi, et qui était alors directeur de presque toute la congrégation établie parmi les élèves du collège de la Compagnie de Jésus, à Paris. Plusieurs d'entre eux formaient ensemble une société plus intime, à l'effet d'exercer des œuvres de zèle et de charité auprès de leurs disciples et des pauvres de la capitale. Le P. Bagot ayant fait connaître cette pieuse communauté au P. de Rhodes, celui-ci y rencontra les vases d'élection qu'il cherchait, et n'hésita point à proposer plusieurs de ses membres à la Congrégation de la Propagande, comme très-capables d'être élevés à l'épiscopat.

Les jeunes apôtres ayant fait exprimer, par le P. Bagot, au Père général le désir qu'ils avaient de s'unir à la Compagnie de Jésus, celui-ci, qui d'après sa correspondance avec le P. de Rhodes, voyait déjà en eux des évêques, s'étonna de cette demande (1), à laquelle le motif de circonspection à l'égard du Portugal ne permettait pas de souscrire. La famille de saint Ignace ne pouvait que couvrir la congrégation naissante de sa tutelle presque maternelle, sans s'assimiler ses membres en acceptant leurs vœux : autant eût valu, en effet, que les Jésuites montassent sur les nouveaux sièges. Cependant le projet ne manqua pas d'être traversé à Rome par l'ambassadeur de Portugal, qui prétendit que cette mission française portait atteinte au droit de patronage de son souverain ; la mort d'Innocent X, arrivée au mois de janvier 1655, en suspendit l'exécution ; et, pendant la vacance du saint Siège, le P. de Rhodes, voyant que l'opposition du Portugal faisait ajourner la réalisation du plan qu'il avait été chargé de soumettre à la Propagande, partit pour aller diriger en Perse une nouvelle mission, dont il avait conçu l'idée en passant par ce pays. Dans l'état actuel des affaires, non-seulement il n'était plus nécessaire au Tong-king, à la Cochinchine, ou à la Chine, mais il s'y serait trouvé dans une très-fausse position ; car les efforts qu'il venait de faire pendant cinq ans pour obtenir l'érection de nouveaux sièges épiscopaux, avaient profondément blessés les autorités portugaises. Mais le serviteur de Dieu, en s'éloignant, assura à ses amis que le projet ajourné réussirait infailliblement tôt ou tard, et que la Providence, qui répandait chaque jour de nouvelles grâces sur les Églises des Indes, leur procurerait des évêques, dont elles avaient besoin. Ce grand missionnaire, mort en Perse le 5 novembre 1660, a laissé plusieurs ouvrages, qui donnent des détails intéressants sur la Cochinchine et le Tong-king. Il ne manque pas de dire que le nom commun de ces deux pays est An-nam.

Si une pensée poétique pouvait ici trouver place, ce qu'un poète a dit d'une fameuse reine qui fonda un royaume dans une terre étrangère,

(1) *Divers voyages, etc.*, part. 3, p. 78.

(1) Le P. Bertrand, *Histoire de la mission du Maduré*, t. 1, p. 194.

s'appliqueraient, selon l'abbé Sicard (1), à la généreuse duchesse d'Aiguillon. Il s'agissait de fonder solidement le royaume de Jésus-Christ dans les Indes; et une femme forte, une femme d'un courage et d'une constance héroïque, conduisit seule ce grand ouvrage (2). Dans ses lettres au cardinal Bagny, qui, à l'époque de sa nonciature en France, s'était intéressé au succès du plan proposé par Alexandre de Rhodes, elle le sollicita de faire auprès d'Alexandre VII, successeur d'innocent X, et auprès des cardinaux, des tentatives pour que l'on reprit l'affaire de la mission française des Indes. Quelques ecclésiastiques, destinés naguères à cette mission, ayant été par dévotion visiter les tombeaux des saints apôtres, François Pallu, chanoine de Tours, et l'un des futurs évêques indiqués au saint Siège, reçut à Rome de pressantes invitations de la duchesse, qui lui recommandait de s'entendre avec le cardinal Bagny. « Je fus touché jusqu'au fond du cœur, dit-il, je fus saisi de honte et de confusion, voyant qu'une femme avait plus de zèle que n'en avait un prêtre pour le bien de l'Eglise et pour la conversion des infidèles. » Alexandre VII admit les ecclésiastiques français à son audience. « Le Pape, ajoute Pallu, après nous avoir témoigné sa bonté paternelle, et avoir loué notre dessein, nous exhorta, avec les termes les plus forts et les plus touchants, à l'accomplir, sans craindre les oppositions que nous pourrions y trouver; il nous assura que la protection du saint Siège ne nous manquerait jamais; il daigna même nous ouvrir familièrement son cœur, et nous dit qu'il avait eu autrefois lui-même le dessein de se consacrer à ces missions, mais que, n'ayant pu l'exécuter, il était ravi que la Providence lui fit naître l'occasion de l'appuyer par son autorité apostolique; qu'il n'épargnerait rien pour le faire réussir, et qu'il allait nommer cinq cardinaux pour travailler à cette importante affaire, et la terminer promptement. Ces commissaires y travaillèrent, en effet, avec tant de diligence et d'application, que, en très-peu de temps, et en deux ou trois assemblées, l'établissement des missions des Indes fut résolu. » Néanmoins, on finit par déclarer

à Pallu qu'il fallait, avant tout, assurer les fonds nécessaires pour le voyage et l'entretien des évêques qui seraient envoyés en Orient. Pierre de La Mothe-Lambert, conseiller à la cour des aides de Rouen avant d'embrasser l'état ecclésiastique, n'hésita point à établir sur ses propres biens, et sous la garantie d'un riche banquier, les fonds qu'on demandait pour les évêques qu'il s'agissait de nommer. De plus, comme le prélat Albérici, secrétaire de la Congrégation de la Propagande, et ennemi déclaré de toute innovation intempestive, refusait d'admettre cette mission extraordinaire d'évêques pour l'Orient, jusqu'à ce que la nécessité lui en fût clairement démontrée, La Mothe-Lambert réussit, dès la première conférence, à le rendre aussi favorable qu'il avait été jusque-là contraire à l'établissement désiré. Aussi, en 1658, Pallu, sous le titre d'évêque d'Héliopolis, fut nommé vicaire apostolique du Tong-king, avec l'administration des provinces de Yun-nan, Kouei-tcheou, Hou-kouang, Sse-tchouan et Kouang-si, en Chine; La Mothe-Lambert, sous le titre d'évêque de Bérÿthe, devint vicaire apostolique de la Cochinchine, avec l'administration des provinces de Tche-kiang, Fo-kien, Kouang-tong, Kiang-si, de l'île de Haï-nan et d'autres îles voisines; un troisième prélat, au choix des deux premiers, qui élurent Ignace Cotelendi, curé à Aix, en Provence, fut chargé, sous le titre d'évêque de Mételopolis, du vicariat apostolique de Nanking, avec l'administration des provinces de Peking, Chan-si et Chan-tong, de la Tartarie et de la Corée. « Il semble, dit Sicard (1), qu'il était plus naturel de les nommer évêques titulaires des lieux où ils devaient être envoyés, que de les nommer à des évêchés *in partibus*, où probablement ils ne feraient jamais leur résidence. L'utilité de l'Eglise l'emporta sur cette considération. Le Pape et les cardinaux jugèrent qu'il ne convenait pas de les fixer d'abord à des Eglises particulières des Indes; qu'il valait mieux leur donner des pouvoirs plus étendus, et se réserver la liberté de les envoyer partout où leur ministère pourrait être plus nécessaire ou plus utile. Ils crurent qu'il était plus expédient de les tenir dans une

(1) *Histoire de l'établissement du christianisme dans les Indes orientales*, etc., t. 1, p. 21.

(2) *Dux famina facit*.

(1) *Histoire de l'établissement du christianisme dans les Indes orientales*, etc., p. 20.

(1773)

, assurer les
et l'entretien
is en Orient.
conseiller à la
embrasser l'état
tablir sur ses
ie d'un riche
adait pour les
er. De plus,
ire de la Con-
nnemi déclaré
refusait d'ad-
ire. d'évêques
nécessité lui en
otho-Lambert
ce, à le rendre
ue-là contraire
n 1658, Pallu,
is, fut nommé
p, avec l'admi-
n-nan, Kouei-
n et Kouang-ai,
, sous le titre
ire apostolique
ministration des
kien, Kouang-
man et d'autres
t, au choix des
nce Cotelendi,
chargé, sous
a, du vicariat
administration
n-si et Chan-
se. « Il semble,
naturel de les
eux où ils de-
nommer à des
plement ils ne
l'utilité de l'é-
ation. Le Pape
convenait pas
s particulières
ur donner des
rver la liberté
ministère pour-
ile. Ils crurent
venir dans une

Christianisme dans

e
 e
 n
 s
 l
 l
 l
 P
 il
 m
 c
 c
 e
 à
 c
 m
 d
 q
 s
 v
 o
 p
 a
 c
 l
 p
 q
 t
 e
 M
 d
 é
 g
 l
 d
 a
 s
 n
 c
 p
 d

dépendance entière du saint Siège et dans un rapport plus intime, afin que, recevant de ce centre de l'unité les mêmes instructions, les mêmes ordres et les mêmes pouvoirs, il y eût plus d'uniformité dans leur conduite, et dans la discipline des Églises qui leur étaient confiées et de celles qu'ils érigeraient. On ne voulut pas même leur donner, en général, le pouvoir des ordinaires, pour prévenir les contestations que l'usage de ce pouvoir aurait pu faire naître entre les vicaires apostoliques et les religieux missionnaires de différentes nations... Le saint Siège prit le moyen le plus juste pour entretenir l'esprit de paix, de charité et de soumission. D'un côté, il exprima et détermina positivement les pouvoirs qu'il donnait aux vicaires apostoliques, afin qu'ils n'en pussent prétendre de plus grands : par un Bref du 9 septembre 1659, il leur donna une pleine et entière juridiction, non pas telle que l'ont les ordinaires des diocèses, mais une juridiction extraordinaire, comme à des délégués du saint Siège, pour être exercée par eux dans tous les lieux qu'il plairait à Sa Sainteté de leur soumettre. D'un autre côté, ayant expliqué si clairement et si précisément ces pouvoirs dans ce bref, il y avait lieu de croire que les religieux missionnaires, de quelque ordre et de quelque nation qu'ils fussent, se soumettraient sans peine à une forme de gouvernement ecclésiastique établie, autorisée et ordonnée par leur supérieur légitime, établie par Jésus-Christ même. » Les Portugais, qui avaient d'abord accordé des passe-ports à la recommandation de Louis XIV, les ayant retirés; les Hollandais et les Anglais évitant de transporter les missionnaires français, dans la crainte qu'il ne s'établît, par leur entremise, des relations régulières entre la France et la Haute-Asie; enfin, la compagnie française qui trafiquait à Madagascar, étant trop faible pour s'avancer dans les mers de l'Inde, l'évêque d'Héliopolis émit le premier la pensée de former une compagnie commerciale, sur le plan de celles de Hollande et d'Angleterre, pour organiser, indépendamment des autres nations, des correspondances assurées entre la France, l'Inde et la Chine : néanmoins, les prélats n'attendirent pas que cette compagnie, autorisée le 14 septembre 1660, pût leur fournir des vaisseaux, et ils résolurent de prendre la voie de la Méditerranée et du

Levant, mais séparément, afin que, en cas d'accident, la perte de l'un n'entraînât pas celle des autres. Leur zèle et les ordres de Rome ne leur permirent pas même d'ajourner leur départ jusqu'à ce qu'ils eussent fondé à Paris un séminaire dont les directeurs régissent les affaires des missionnaires pendant leur absence, leur envoyassent les secours dont ils auraient besoin, éprouvassent la vocation des ecclésiastiques qui voudraient aller partager leur apostolat, fussent en un mot les correspondants des vicaires apostoliques, et les directeurs généraux des missions, tant pour le spirituel que pour le temporel. On se rappelle qu'un établissement analogue avait été projeté à Paris par Jean Duval, évêque de Babylone, qui acheta un terrain rue du Bac (1). Ce prélat ne crut pas pouvoir mieux faire que de traiter avec la congrégation naissante des Missions-Étrangères, à laquelle il céda sa propriété de la rue du Bac, à condition qu'elle fonderait un séminaire destiné à fournir des sujets aux missions françaises de l'Orient, et en particulier à celle de la Perse, que cette congrégation desservit, en effet, assez longtemps. Vincent de Meurs, Armand Poitevin et Michel Gazil, tous prêtres, s'unirent pour commencer l'établissement, qui fut autorisé par lettres patentes du 27 juillet 1663. Le cardinal Chigi, alors légat en France, l'archevêque de Paris, et l'abbé de Saint-Germain-des-Prés, en sanctionnèrent l'érection sous le rapport spirituel. Les supérieurs du séminaire s'élevaient tous les trois ans; et Michel Gazil, Vincent de Meurs, Lucas Fermanel, occupèrent les premiers cette place. La première pierre de l'église ne fut posée par François de Harlay, archevêque de Paris, que le 4 avril 1683, par conséquent longtemps après le départ pour l'Orient des premiers vicaires apostoliques. La Mothe-Lambert, évêque de Bérythe, partit le premier, le 18 juillet 1660, apprit en chemin l'ordre donné par le roi de Portugal de se saisir des prélats français et de les envoyer à Lisbonne, mais arriva, le 22 août 1662, avec MM. de Bourges et Deydier, dans la capitale du royaume de Siam. Cotelendi, évêque de Métellopolis, qui avait quitté la France en 1661, ne dépassa point Pallacol, près Masu-

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 315, col. 1.

lipatam, dans l'Hindoustan, où une maladie l'enleva, à trente-deux ans, le 16 août 1662. MM. Chevreuil et Hainques, ses compagnons, allèrent secourir à Siam l'évêque de Bérythe. Pallu, évêque d'Héliopolis, s'était mis en chemin le dernier, au mois de janvier 1662, avec huit missionnaires, parmi lesquels se trouvait M. Laneau; et il n'atteignit Siam que le 27 janvier 1664. La Mothe-Lambert en était parti, l'année précédente, pour la Chine; mais il fit naufrage, et fut obligé de revenir à Siam, où il finit par se fixer. Pallu, de son côté, ne put pénétrer au Tong-king. La position de Siam (Pl. CXI, n° 1), et la sécurité avec laquelle on y pratiquait le christianisme, déterminèrent La Mothe-Lambert et Pallu à en faire comme le centre des missions françaises de l'Orient, et à y fonder un séminaire pour le clergé indigène, dont la prompt formation donnerait aux chrétiens successivement établis, une forme stable et assurée pour l'avenir, en les appuyant sur des bases adhérentes au sol; car le caractère d'adhérence au sol et de nationalité est la condition nécessaire de tout clergé destiné à devenir un jour la tête d'une Église. Le désir d'informer le Pontife romain des dispositions hostiles des Portugais à l'égard des évêques français; d'obtenir qu'il étendit l'administration des vicaires apostoliques sur les royaumes de Siam, de Pégou, de Camboge, de Ciampa, de Laos, etc.; enfin, de se procurer un renfort indispensable d'ouvriers évangéliques, ramena Pallu à Rome, en 1665. De là, il se rendit à Paris, où il indiqua la marche à suivre pour affermir la compagnie des Indes, et où il exposa à Louis XIV le plan des missions françaises qu'on se proposait d'étendre dans toute cette partie de l'Asie: la présence d'évêques et de missionnaires français, dans des contrées où le nom de la France était à peine connu auparavant, avait une importance trop sérieuse aux yeux de ce prince, aussi politique que chrétien, pour qu'il ne la prit pas vivement à cœur. Après avoir été chercher en Italie de nouveaux encouragements du Vicaire de Jésus-Christ, Pallu s'embarqua, en 1670, sur un navire de la Compagnie des Indes, qui doubla le cap de Bonne-Espérance.

Cependant, avant le voyage de Pallu en Europe, et dès le mois de juin 1664, La Mothe-

Lambert, vicaire apostolique de la Cochinchine, y avait envoyé, en qualité de pro-vicaire, M. Chevreuil, que les Portugais voulurent enlever et conduire à Macao. Le missionnaire comptait sur la protection du chrétien Jean de la Cruz, aimé du roi, dont il dirigeait la fonderie de canons: mais, si ce dernier, mépris portugais, appuyait les Jésuites de cette nation, apôtres de la Cochinchine, il voyait avec peine l'établissement des vicaires apostoliques français. M. Chevreuil fit reconnaître la juridiction de l'évêque de Bérythe par les Jésuites, dont il confirma les pouvoirs. Bientôt le roi exila ces religieux de la Cochinchine, plutôt dans la crainte des envahissements du Portugal qu'en haine du christianisme; car il ménagea M. Chevreuil, afin d'attirer ainsi le commerce de la France dans ses États. Mais les chrétiens cochinchinois, partisans des Portugais, aimèrent mieux demeurer privés des sacrements que de les recevoir d'un prêtre français, et ils réussirent à faire exiler aussi le pro-vicaire. La Mothe-Lambert ne tarda point à leur envoyer M. Chevreuil, accompagné cette fois de M. Hainques, nommé également pro-vicaire de la Cochinchine. On les déposa sur les frontières des royaumes de Camboge et de Ciampa, où une maladie de M. Chevreuil les força de se séparer. Quand le malade fut rétabli, il alla secourir les chrétiens du Camboge, où il travailla avec fruit jusqu'en 1670, époque à laquelle les Portugais l'enlevèrent, pour l'emprisonner d'abord à Macao et l'envoyer ensuite devant le tribunal de l'inquisition à Goa. Au contraire, M. Hainques, arrivé en Cochinchine, y profita des nouvelles dispositions de Jean de la Cruz, devenu moins hostile aux missionnaires français depuis l'exil des Jésuites portugais. Une assez vive persécution, suscitée en 1666, n'empêcha pas les progrès de la foi. M. Brindeau vint même rejoindre, en 1667, le pro-vicaire, avec deux prêtres cochinchinois ordonnés à Siam. M. Hainques vivait comme les pauvres du pays: un peu de riz, du poisson salé rôti sur des charbons, ou bien des herbes des champs fort amères, bouillies avec un peu de sel, formaient toute sa nourriture. Sa vie austère touchait si vivement le peuple, qu'en cinq années il fit deux fois plus de chrétiens dans sa mission, qu'il n'y en avait trouvé en y arrivant. Il mourut au mois de décembre 1670, et M. Brin-

[1773]

Cochinchine,
pro-vicaire,
voulurent en-
missionnaire
étien Jean de
figeait la fon-
er, méris por-
cette nation,
ait avec peine
oliques fran-
la juridiction
uites, dont il
roi exila ces
utôt dans la
ortugal qu'en
agea M. Che-
commerce de la
chrétiens co-
ais, aimèrent
ents que de les
s réussirent à
a Mothe-Lam-
M. Chevreuil,
ques, nommé
achine. On les
mes de Cam-
e de M. Che-
nd le malade
iens du Cam-
qu'en 1670,
enlevèrent,
et l'envoyer
sition à Goa.
en Cochin-
positions de
hostile aux
des Jésuites
on, suscitée
es de la foi.
en 1667, le
chinchinois
t comme les
du poisson
herbes des
un peu de
Sa vie aus-
qu'en cinq
ens dans sa
y arrivant.
et M. Brin-

Et les machines
pro-visaires
voulurent en-
miessement
le faire. Jean de
rigueur la Ro-
sary, mais por-
tée à l'air.
Et, sans peine
l'attitude. Au-
la juridiction
elle, dont il
fut exclu. Les
autres du la-
vage, qu'en-
sont M. Che-
rout, de la
justice. Les
autres, sans
mais que de la
laissent à
M. Muelher-Lain-
M. Cherroux,
ques, comme
machine. On les
lames de Can-
de de M. Che-
out le malade
du de Can-
qu'en 1870,
Bachelard
ont la voyer-
sation à Ger-
de M. Cochon
apologies de
heurt aux
des dévites
en, substitu-
en de la loi,
en 1887, le
chinois
et comme les
de poison
herbes des
un peu de
sa vie aus-
qu'en can-
ens dans sa
y arrivant
et M. Brin-



C
p
c
p
s
a
c
p
b
l
d
s
r
il
p
d
d
t
c
l
l
l
r
c
d
o
a
a
d
b
a
m
p
c

ni

deau ne lui survécut qu'un mois (1). La Mothe-Lambert, informé de leur mort par les deux prêtres cochinchinois, qui leur avaient administré les sacrements, quitta Siam pour visiter la Cochinchine, où il exerça les augustes fonctions du ministère pastoral, et fit reconnaître de nouveau par les Jésuites, ainsi que par les catéchistes et les fidèles de leurs chrétientés, les bulles relatives aux vicaires apostoliques. Lors de son retour à Siam, au mois de mars 1672, il y amena de jeunes Cochinchinois destinés à être élevés au séminaire.

Tandis que ces événements se passaient en Cochinchine, La Mothe-Lambert, sur lequel reposait le soin de toutes les missions en l'absence de Pallu, ne négligea point le Tong-king. Depuis l'exil des Jésuites, en 1622, les catéchistes s'y trouvaient sans direction. M. Deydier leur ayant été envoyé en 1666, ils le reconnurent comme grand vicaire de l'évêque d'Héliopolis, et il leur fit faire une retraite dans le bateau même qui les avait conduits près de lui. « Les catéchistes, dit l'abbé Sicard (2), rendirent compte de leurs travaux et de l'état où se trouvaient les églises du royaume. Ils déclarèrent que, depuis le bannissement des Jésuites, ils avaient baptisé environ cinq mille cinq cents personnes; qu'il n'était échappé à la fureur des païens que soixante-dix églises ou salles d'assemblées publiques, et deux cents oratoires chez divers particuliers; que parmi les chrétiens on n'en voyait que trop qui, par la crainte des tyrans ou par la corruption de leur cœur, avaient abandonné l'exercice de la religion, contracté des mariages nuls ou illécites, dressé le Tlan dans leurs maisons en signe d'idolâtrie, et donné dans d'autres grands désordres, à quoi il était important de remédier au plus tôt. Ces déclarations furent faites d'un aveu unanime. Ils présentèrent ensuite à M. Deydier un inventaire de tous les biens, meubles et immeubles, qu'ils possédaient, et qu'ils avaient mis en commun à l'exemple des premiers chrétiens. Sur la fin de la retraite, les plus anciens renouvelèrent, devant le saint sacrement, les vœux de pauvreté, de chasteté et

d'obéissance qu'ils avaient faits sous la direction des Jésuites. Tous communieront, afin que le pain des anges leur donnât la grâce et la force d'accomplir les saintes résolutions qu'ils avaient prises. L'aumône mit le couronnement aux exercices spirituels. Quoique chacun reçût des fonds communs à peine de quoi subsister pauvrement, chacun se taxa à une petite somme pour procurer la liberté à un chrétien qui gémissait depuis longtemps dans les fers, et pour soulager ceux de leurs frères qui étaient encore plus pauvres qu'eux. Suivant l'avis des plus expérimentés, on mit dans chaque district un des anciens, et on lui en associa de jeunes, qu'il serait obligé d'instruire et de former dans leurs fonctions. Les témoignages avantageux que tous avaient rendus à la capacité, au zèle et à la vertu de Benoît Hien et de Jean Vanhno, engagèrent M. le grand vicaire à les retenir auprès de lui, dans la vue de les préparer aux ordres, de prendre leur conseil dans les affaires, et de les employer à l'éducation de cinq des plus jeunes, dont il composa un petit séminaire flottant dans le grand bateau où l'on avait fait la retraite. » Divers événements, et, en 1668, une révolte à laquelle plusieurs chrétiens prirent part, ayant attiré de nouvelles persécutions sur les fidèles innocents, M. Deydier fut alors très-utile au maintien de la foi, qu'il continua de propager avec le concours des deux premiers prêtres tong-kingois, récemment ordonnés à Siam. Le 19 avril 1669, un navire de Macao conduisit des Jésuites au Tong-king, où le P. Fuciti et le P. Igrace pénétrèrent heureusement en habits séculiers. On se saisit des Pères Fieschi et Rocha, auxquels le roi fit dire qu'il épargnait leur vie pour cette fois, mais que, s'ils revenaient dans ses États, ils auraient la tête tranchée. Cet incident donna plus d'activité à la persécution, sans que M. Deydier interrompit son apostolat. Il n'y avait alors que quatre prêtres au Tong-king : le grand vicaire, le P. Fuciti, Jésuite napolitain, et deux indigènes. Mais, cette même année, La Mothe-Lambert, protégé par le pavillon français, y amena MM. de Bourges et Bouchard, qui s'y introduisirent déguisés en marchands, pendant que le prélat, réputé l'aumônier du navire, portait l'habit ecclésiastique. Il éleva sept catéchistes au sacerdoce, en promut d'autres aux degrés inférieurs, célébra

(1) Sicard, *Histoire de l'établissement du christianisme dans les Indes orientales*, t. II, p. 91.

(2) *Ibid.*, t. I, p. 263.

même, le 14 février 1670, un synode, dont Clément X confirma les statuts, donna enfin une règle à des veuves et à des filles chrétiennes, qui, depuis plusieurs années, avaient fait vœu de continence et menaient une vie commune. Elles reçurent de lui le beau nom d'*Amantes de la Croix*. Après que le prélat se fut éloigné avec M. Bouchard, le 14 mars 1670, MM. Deydier et de Bourges, désignés comme prêtres par un apostat, interprète des Portugais, souffrirent la captivité et de mauvais traitements. Quand la liberté leur eut été rendue, ils durent se tenir renfermés, parce que la persécution n'était pas éteinte, et laisser au clergé indigène le soin de subvenir aux besoins spirituels des chrétiens, dont la conversion de douze mille idolâtres augmenta le nombre en 1671 et 1672.

Au mois de février de cette dernière année, Pallu, qui revenait d'Europe, débarqua à Bantam, où il établit un missionnaire, en vertu de la juridiction récemment attribuée sur l'île de Java aux vicaires apostoliques. « C'était là, dit l'évêque d'Hélabon (1), un point fort important à occuper, pour faciliter la correspondance avec la France; et l'on peut remarquer combien monseigneur d'Héliopolis s'attachait à s'assurer de semblables positions, propres à rendre les vicaires apostoliques aussi indépendants que possible des rivalités entre les puissances de l'Europe. C'est ce que nous pouvons voir aussi dans le soin qu'il mettait à consolider l'établissement de Siam, et à demander plus tard la juridiction sur les royaumes de Pégou et d'Ava, dans l'espérance d'établir, par ce moyen, des communications praticables avec les provinces occidentales de la Chine et une grande partie du Thibet. Peut-être même ses successeurs ont-ils parfois perdu de vue le vaste projet d'ensemble qu'il avait conçu pour le bien de l'Église d'Orient, et qui pouvait avoir des suites si heureuses, si le malheur des temps n'était venu en entraver l'exécution. »

Dès que Pallu eut rejoint La Mothe-Lambert, le 27 mai 1673, les deux prélats s'occupèrent, en vertu des pouvoirs qu'ils avaient reçus du saint Siège, de nommer un troisième vicaire apostolique. L'évêque de Bérythe nomma M. La-

neau, et l'évêque d'Héliopolis M. Chevreuil, qui, après avoir été mis en liberté par les conquérants de Goa, était allé le trouver à Surate. En présence de ce dissentiment, Pallu et La Mothe-Lambert crurent devoir, suivant l'exemple des apôtres, consulter Dieu par la voie du sort. « Ils n'ignoraient pas, dit Sicard (1), que cet exemple n'est point passé en règle; mais ils jugèrent avec raison qu'ils se trouvaient dans une de ces conjonctures dans lesquelles saint Augustin et saint Grégoire approuvent la voie extraordinaire du sort. Ils se prosternèrent, et, élevant les yeux au ciel, « Seigneur, dirent-ils, « vous qui connaissez les cœurs, montrez lequel « de ces deux prêtres vous avez choisi pour le « ministère épiscopal. » Après cette courte prière, ils firent deux billets, dans l'un desquels était écrit le nom de M. Chevreuil, et dans l'autre le nom de M. Laneau. Les ayant mis dans une boîte, M. de Bérythe les présenta à M. d'Héliopolis. Il tira le premier qui tomba sous sa main, l'ouvrit, et parut surpris d'y trouver le nom de M. Laneau. M. de Bérythe, qui s'aperçut de sa surprise, lui dit de replier son billet et de le remettre dans le scrutin. Il le replia, le remit, et retira le même nom. Alors M. d'Héliopolis se jeta à genoux, remercia Dieu, et consentit que M. Laneau fût choisi. » Laneau, élu sous le titre d'évêque de Mételopolis, devait faire sa résidence ordinaire dans le royaume de Siam; car, pour le vicariat apostolique de Nanking, Pallu et La Mothe-Lambert avaient proposé au Pape le Dominicain chinois dont nous avons parlé, et dont Touron complète ainsi la biographie.

Pendant que Navarrette se trouvait à Rome, il rendit témoignage du zèle de Lopez, à qui Dieu, pour autoriser de plus en plus son ministère, avait, dit-on, donné un tel pouvoir sur les démons, qu'il les chassait par la seule invocation du nom de Jésus-Christ ou par la vertu du signe de la croix. Les prêtres des idoles, quelquefois témoins de ces prodiges, les admiraient; mais, si la lumière de la foi eût éclairé leur esprit, ils eussent admiré avec encore plus de raison la vertu de la grâce qui chassait le démon et le péché des âmes qu'on régénérât en Jésus-Christ par le baptême. Selon le témoignage de Navar-

(1) Laquet, *Lettres à M. l'évêque de Langres*, p. 63.

(1) *Histoire de l'établissement du christianisme dans les Indes orientales*, t. II, p. 176.

(1773)

M. Chevreuil,
berté par les in-
rouver à Surate.
nt. Pallu et La
s, suivant l'exem-
a par la voie du
Sicard (1), que
n règle; mais ils
trouvaient dans
lesquelles saint
prouvent la voie
rosterment, et,
gneur, dirent-ils,
s, montrez lequel
ez choisi pour le
ette courte prière,
un desquels était
et dans l'autre le
unt mis dans une
enta à M. d'Hélio-
nba sous sa main,
rouver le nom de
ui s'aperçut de sa
on billet et de le
replia, le remit,
M. d'Héliopolis se
, et consentit que
a, élu sous le titre
vait faire sa rési-
me de Siam; car,
e Nanking, Pallu
proposé au Pape
ous avons parlé,
la biographie.
ouvait à Rome, il
opez, à qui Dieu,
s son ministère,
ouvoir sur les dé-
seule invocation
la vertu du signe
bles, quelquefois
miraient; mais,
ré leur esprit, ils
us de raison la
le démon et le
t en Jésus-Christ
guage de Navar-

christianisme dans

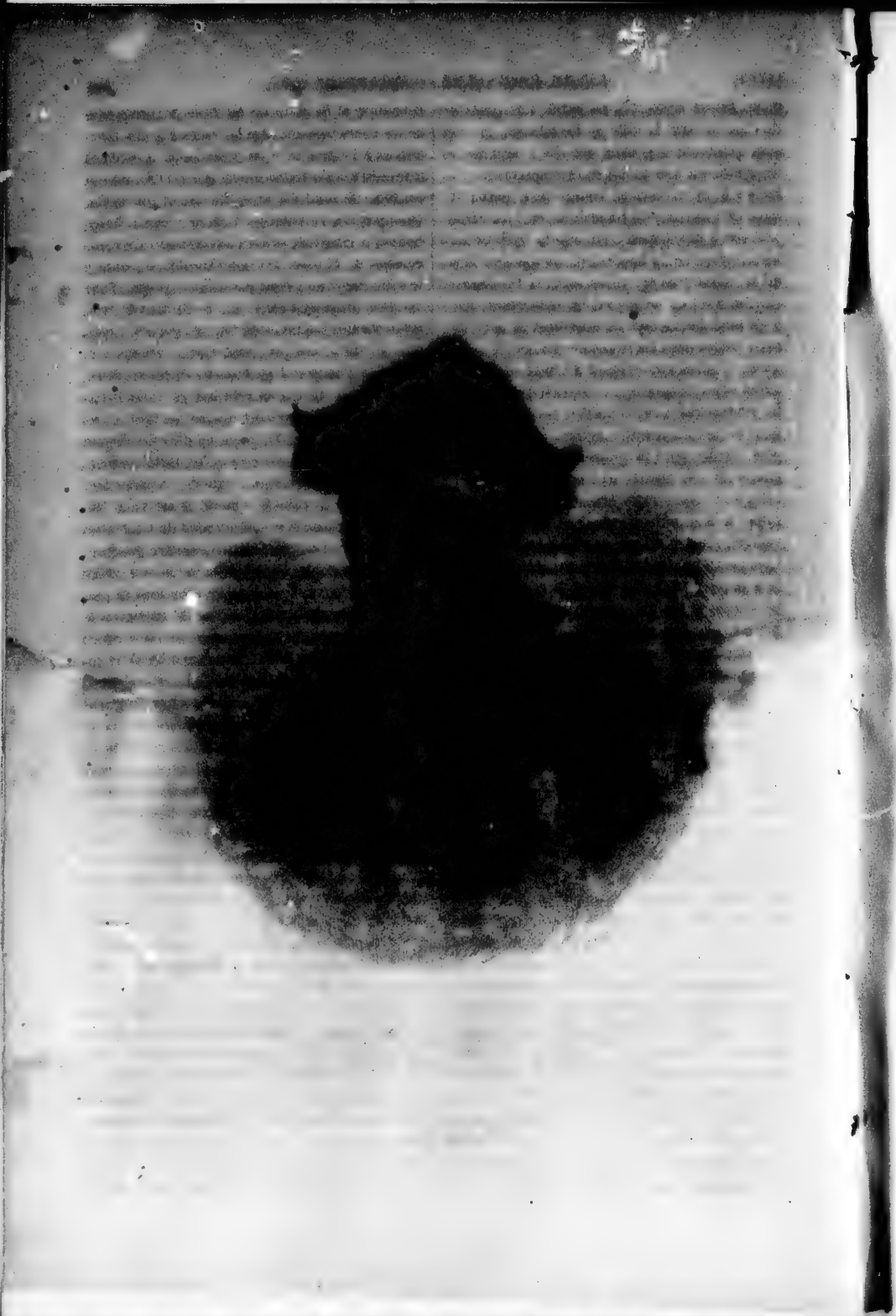


... à la conversion
... pendant moins com-
... ment. Il semblait
... les Chinois ont
... et aux morts.
... pais long-
... les plus
... comme
... d'une
... suite
... suit
... la

... à un tel point et à un tel point
... les hommes se voient
... l'union d'un théologien
... qu'en cette conjonc-
... une chose de l'homme dans
... Quand il arriva à Ma-
... sous de malice
... du maître général.
... de son ordre
... dans la pro-
... venir à la
... son esprit
... (elles) le re-

... dont il
... grand
... et si
... à long-temps et
... de vingt pages, écrit
... et que le P. de Léonisa traduit en
... Lope z avoue : 1° que les let-
... 2° que l'on offre à
... au printemps et à l'automne, un
... du vin, des fruits, des
... que les gouverneurs des villes
... devant sa table
... les mandarins quand ils
... leurs charges, en lui
... des parfums ; on l'or-
... choisit les animaux qui doivent lui
... sentés ; qu'on se prépare à célébrer
... Lope z avoue que les
... les

... de son
... au nom
... pare
... bien
... l'ordre
... l'ordre



rette, Lopez convertit, en 1666, une centaine de Chinois dans la ville de Fo-tcheou, et cinq cent cinquante-six dans une île à sept lieues du continent. Les idolâtres le respectaient; les fidèles le considéraient comme leur père; les missionnaires de tous les ordres, et il s'en trouvait peu à qui Lopez n'eût rendu quelque service particulier, s'honoraient de son amitié ou de sa connaissance; en un mot, le Dominicain chinois était en estime et en vénération, non-seulement dans toutes les provinces de la Chine, mais encore dans les royaumes voisins. Les évêques, vicaires apostoliques à Siam, en Cochinchine et au Tong-king, écrivirent au Pape pour lui représenter que cet apôtre, promu à un plus haut degré d'autorité, agirait d'une manière plus efficace pour la gloire de Dieu. Le témoignage de ces prélats se trouvant conforme à celui du P. Navarrette, Clément X voulut élever Lopez à la dignité d'évêque et de vicaire apostolique dans plusieurs provinces de la Chine. Cela paraît par les lettres mêmes qu'il lui écrivit le 4 janvier 1674. Le Pape, après avoir loué les vertus et les travaux apostoliques de Grégoire Lopez, nommé évêque de Basilée, déclare que c'est autant parce qu'il connaît son zèle ardent pour la propagation de la foi orthodoxe, que pour répondre aux vœux de plusieurs illustres prélats, qu'il l'établit vicaire apostolique de six provinces de la Chine, à la place d'Ignace Cotelendi, à qui Alexandre VII avait autrefois donné la même dignité et la même mission. Ces lettres furent remises au Dominicain chinois, dont la modestie s'effraya d'une telle élévation. On dut lui laisser la liberté de continuer, en qualité de simple missionnaire, à entretenir les anciennes chrétientés ou Églises et à en fonder de nouvelles. Mais Innocent XI, reprenant le dessein de Clément X, donna, le 12 octobre 1679, de nouvelles lettres apostoliques, qui n'arrivèrent qu'au mois de décembre 1681. Le maître général des Dominicains écrivit aussi à son religieux, pour l'exhorter à se soumettre à la volonté du Vicaire de Jésus-Christ. En même temps, il enjoignit au provincial des Philippines de donner au prélat un savant théologien pour compagnon et pour conseil : précaution nécessaire, soit parce qu'on croyait les lumières de Lopez en théologie bien au-dessous de sa sainteté; soit parce que, l'influence de sa première

éducation et le désir de faciliter la conversion de ses chers compatriotes le rendant moins scrupuleux à l'égard de leurs cérémonies, il semblait disposé à tolérer les honneurs que les Chinois ont coutume de rendre à Kong-fou-tse et aux morts. Quoique ces cérémonies fussent, depuis longtemps, combattues par les missionnaires les plus éclairés de l'ordre de saint Dominique, comme le saint Siège ne s'était pas alors expliqué d'une manière aussi expresse qu'il le fit dans la suite sur ces rites, l'opinion de Lopez, qui n'y voyait que des honneurs purement civils, rendus à la mémoire d'un grand philosophe et des ancêtres, ne faisait pas tort à sa religion et n'obscurcissait pas l'éclat de ses éminentes vertus; seulement, elle motivait l'adjonction d'un théologien instruit. On ne saurait nier qu'en cette conjoncture il n'ait paru quelque chose de l'homme dans l'évêque élu de Basilée. Quand il arriva à Manille, il se laissa représenter sous de mauvaises couleurs les avertissements du maître général, et persuader que les supérieurs de son ordre voulaient l'envoyer comme en exil dans la province de Cagayan, sans espoir de revenir à la Chine. Les soupçons suscités dans son esprit (et les Chinois en sont très-susceptibles) le refroidirent à l'égard des Dominicains, dont il s'éloigna pour un temps; il choisit pour grand vicaire le Franciscain Jean de Léonissa, et fit paraître, sur le culte rendu à Kong-fou-tse et aux ancêtres, un opuscule de vingt pages, écrit en chinois, et que le P. de Léonissa traduisit en latin. Dans cet écrit, Lopez avoue : 1° que les lettrés de la Chine sont athées; 2° que l'on offre à Kong-fou-tse, au printemps et à l'automne, un pourceau, une chèvre, du vin, des fruits, des étoffes de soie; que les gouverneurs des villes doivent aller se présenter devant sa tablette deux fois le mois, et les mandarins quand ils prennent possession de leurs charges, en lui offrant des cierges et des parfums; que l'on éprouve et choisit les animaux qui doivent lui être présentés; qu'on se prépare à cette cérémonie par un jeûne, etc. Lopez avoue encore que les Chinois se disposent aux offrandes solennelles que l'on fait aux ancêtres, par le jeûne, l'abstinence du vin et des spectacles, la retraite et l'éloignement des affaires, des purifications et des bains, afin d'avoir communication avec leurs esprits, le jour de la cérémonie, comme si ces esprits

étaient présents. L'auteur ajoute que les Chinois offrent le sang et le poil des animaux, et qu'ils avertissent avant la cérémonie les esprits des défunts, condition nécessaire au sacrifice. Le prélat reconnaît qu'ils conservent dans leurs maisons les tablettes des ancêtres; qu'ils les visitent tous les jours, qu'ils leur font des salutations profondes, qu'ils leur rendent compte de leurs affaires; que, lorsqu'un enfant leur est né ou qu'ils veulent marier leurs filles, ils en donnent avis à leurs parents défunts; qu'ils font servir des viandes devant leurs tablettes le premier et le cinquième jour de la lune. Enfin, Lopez ne nie pas qu'au moment de ces offrandes les Chinois ne fassent des prières et ne rendent des actions de grâces aux esprits, afin que ceux-ci leur procurent du bien, et détournent d'eux toute sorte de mal. Il partage les Chinois en trois classes: 1^o celle des lettrés du premier ordre; 2^o celle des lettrés du commun, des personnes de condition et des prudents; 3^o celle du peuple et des ignorants. Il dit que quelques-uns des lettrés du premier ordre n'admettent point les erreurs qui sont mêlées aux cérémonies en l'honneur des ancêtres, ni la présence des âmes des morts dans les tablettes; mais que d'autres adoptent toutes ces erreurs, persuadés que les ancêtres défunts ont plus de pouvoir qu'ils n'en avaient durant leur vie, qu'ils peuvent faire du bien à leurs familles et en détourner les maux, qu'ils sont présents dans les tablettes pour jouir des offrandes qu'on leur fait, que cette croyance est établie depuis deux mille ans, et que les commentateurs ont expliqué le texte des livres classiques dans ce sens, quoique les passages cités ne soient pas formels ni tout à fait clairs. Le prélat en dit autant des lettrés de la seconde classe, et il avoue que presque toutes les personnes qu'il a rangées dans la troisième catégorie partagent ces erreurs. L'évêque de Basilée ne pouvait, sans doute, ignorer quelles étaient les cérémonies usitées dans sa nation, et on doit supposer qu'il était aussi plus instruit qu'un autre de tout ce qui regarde le fait. Mais, comme il n'avait jamais été habile théologien, on n'en saurait dire autant du droit. C'est pourquoi, après avoir parlé des offrandes faites à Kong-fou-tse, et de la manière dont on se préparait à la cérémonie, il se contente de dire que « tout cela paraît d'abord

passer les bornes des honneurs civils et semble être superstitieux. » Les plus savants d'entre les Dominicains, qu'un long exercice du ministère en Chine avait mis à même d'être instruits avec exactitude de ce qui s'y pratiquait, pensaient et parlaient tout autrement. Grégoire Lopez, dont nous avons dû réduire le témoignage sur ce point à sa juste valeur, fit avec le même zèle et les mêmes succès, pendant les cinq ou six dernières années de sa vie, ce qu'on l'avait vu faire avec tant d'édification durant trente années avant sa promotion à l'épiscopat. Les regrets des missionnaires de tous les ordres éclatèrent à sa mort, arrivée à Nanking, le 27 février 1687, et un évêque franciscain écrivit: « Le 27 février, après une longue infirmité et une patience admirable, est mort saintement le très-illustre seigneur, frère Grégoire Lopez, évêque de Basilée et vicaire apostolique. On ne saurait représenter en peu de mots ses grands travaux, ni les grands services dont toute cette mission lui est redevable; non plus que son fidèle attachement au saint ordre des Frères-Prêcheurs, dont il faisait depuis longtemps profession. Nous devons, à la vérité, nous réjouir dans le Seigneur de ce que le ciel a déjà couronné cet évêque, le premier de sa nation; prélat dont on aura peine à trouver le semblable dans l'espace de plusieurs siècles, et qui a été encore plus utile à sa patrie après sa mort, qu'il ne l'avait été pendant sa vie. Je ne puis, cependant, ne pas m'affliger de ce qu'il nous a été ravi dans un temps où la vigne du Seigneur semblait avoir le plus besoin d'un homme comme lui. Il est juste de penser que Dieu l'a glorifié dans le ciel. Pour moi, je ne saurais trop honorer sa mémoire; et je ne doute pas que tous les missionnaires, ou plutôt tous les chrétiens, ne conservent à jamais les mêmes sentiments de vénération. »

La biographie de Grégoire Lopez justifie avec éclat les deux vicaires apostoliques qui le proposèrent au saint Siège pour l'épiscopat, et dont il convient de reprendre maintenant l'histoire.

La Mothe-Lambert était connu personnellement du roi de Siam, auquel il avait exposé, en 1666, les principales notions du christianisme avec une telle force, que ce prince, lui demandant la guérison d'un de ses frères paralytique, ajouta: « Si vous ne donnez cette preuve sen-

semble
d'entre les
ministère
struits avec
pensaient et
opez, dont
age sur ce
même zèle
inq ou six
l'avait vu
ente années
Les regrets
éclatèrent
vriier 1687,
27 février,
ence admi-
illustre sei-
de Basilée
représenter
les grands
est rede-
hement au
nt il faisait
vons, à la
de ce que
de premier
à trouver
rs siècles,
atrie après
sa vie. Je
de ce qu'il
vigne du
soin d'un
enser que
oi, je ne
ne doute
lutôt tous
es mêmes

stifie avec
ni le pro-
copat, et
ant l'his-
sonnelle-
exposé,
stianisme
deman-
alytique,
uve sen-

sible de la vérité de votre religion, nous l'embrasserons volontiers. — Nous ne sommes pas assez saints, répondit l'évêque de Bérythe, pour mériter que Dieu exauce nos prières; mais, prince, puisque vous promettez d'embrasser la religion chrétienne si votre frère guérit, j'espère, avec une humble confiance, que Jésus-Christ voudra bien renouveler en sa faveur le miracle qu'il opéra autrefois à Jérusalem sur un paralytique. » Depuis trois jours et trois nuits le prélat et les chrétiens, prosternés devant la divine eucharistie, tentaient de faire violence au ciel par la prière, le jeûne et les larmes, quand on vint leur annoncer que les bras et les jambes du prince, ranimés tout à coup, commençaient à se mouvoir. Après les premières effusions de la reconnaissance, « Dites au roi, répliqua l'évêque, qu'à la prière de l'Église Dieu lui a accordé en partie la grâce qu'il demandait. Qu'il se souvienne de la parole qu'il m'a donnée. Je ne doute pas, s'il exécute sa promesse, que Dieu ne procure au prince une guérison et une santé parfaite; mais, s'il y manque, qu'il appréhende la justice du Dieu tout-puissant, qui laissera retomber son frère dans son infirmité. » Le roi, frappé de cet événement, donna fréquemment à La Mothe-Lambert des témoignages de l'estime qu'il lui avait inspirée pour le christianisme; mais la crainte d'une révolution, et peut-être aussi les passions de son cœur, l'empêchèrent de l'embrasser. Les égards avec lesquels il reçut, le 18 octobre 1673, en audience solennelle, l'évêque d'Héliopolis, qui lui apportait un Bref de Clément IX et une lettre de Louis XIV, permirent de croire qu'il inclinait en secret vers la vérité. Par considération pour le Pape et pour le roi de France, il exempta les évêques des cérémonies qui leur paraissaient blesser la pureté de la religion ou la dignité des souverains au nom desquels ils se présentaient. Le Pontife romain s'exprimait ainsi dans son Bref, en date du 24 août 1669 : « Sérénissime roi, salut et lumière de la grâce divine ! Nous avons appris avec plaisir que votre royaume, toujours comblé de richesses et de gloire, ne fut jamais aussi florissant qu'il l'est sous le règne de Votre Majesté. Ce qui touche encore plus sensiblement notre cœur, c'est la clémence, la justice, et les autres vertus royales qui vous portent, non-seulement à traiter avec

vos équité générale, mais encore à favoriser avec une bonté singulière, les prédicateurs évangéliques qui pratiquent et qui enseignent à vos sujets les lois de la véritable religion et de la solide piété. La renommée a publié dans toute l'Europe la grandeur de votre puissance et de vos forces, l'élevation de votre génie, la sagesse de votre gouvernement, et mille autres qualités éclatantes de votre auguste personne. Mais nul n'a publié plus hautement vos louanges en cette ville que l'évêque d'Héliopolis. C'est de sa bouche que nous avons appris que Votre Majesté lui a donné, et à notre vénérable frère l'évêque de Bérythe, un terrain et des matériaux pour bâtir une maison et une église; et que votre libéralité a ajouté à ce bienfait d'autres grâces signalées, que nos missionnaires, qui travaillent depuis si longtemps dans vos États, n'avaient jamais obtenues. M. d'Héliopolis, plein de reconnaissance, et brûlant d'un saint zèle pour le salut des âmes, nous demande de retourner dans votre royaume. Nous lui accordons volontiers cette permission; et nous vous conjurons de protéger les deux vénérables évêques, et de les mettre à couvert de la haine des méchants et des insultes de leurs ennemis, par votre autorité, par votre justice et par votre clémence. Ce prélat vous offrira de notre part quelques présents : ils ne sont pas d'un grand prix; mais je vous prie de les recevoir comme des gages de la parfaite bienveillance et de la grande estime que j'ai conçue pour vous. Ce prélat vous dira que nous prions jour et nuit le Dieu tout-puissant, et que, dans ce moment même, nous lui adressons nos prières dans toute l'effusion de notre cœur, pour obtenir de sa bonté et de sa miséricorde qu'il répande sur vous la lumière de la vérité; et que, par ce moyen, après vous avoir fait régner longtemps sur la terre, il vous fasse régner éternellement dans le ciel. » La lettre de Louis XIV, contre-signée Colbert, était ainsi conçue : « Très-haut, très-excellent, très-puissant prince, notre très-cher et bon ami, ayant appris le favorable accueil que vous avez fait à ceux de nos sujets qui, par un zèle ardent pour notre sainte religion, se sont résolus de porter les lumières de la foi et de l'Évangile dans l'étendue de vos États, nous avons pris plaisir de profiter de l'occasion du retour de l'évêque d'Héliopolis pour vous en témoigner notre recon-

naissance, et vous marquer en même temps que nous nous sentons obligés du don que vous lui avez fait, et au sieur évêque de Bérÿthe, non-seulement d'un champ pour leur habitation, mais encore de matériaux pour construire leur église et leur maison. Et, comme ils pourront avoir de fréquentes occasions de recourir à votre justice dans l'exécution d'un dessein si pieux et si salutaire, nous avons cru que vous auriez agréable que nous vous demandassions, pour eux et pour tous nos autres sujets, toutes sortes de bons traitements; vous assurant que les grâces que vous leur accorderez nous seront fort chères, et que nous embrasserons avec joie les occasions de vous en marquer notre gratitude; priant Dieu, très-haut, très-excellent, très-puissant prince, notre très-cher et bon ami, qu'il veuille augmenter votre grandeur avec fin heureuse. » Le roi de Siam, de plus en plus favorable aux vicaires apostoliques, choisit le jour de l'année où il se montrait à son peuple dans tout l'éclat de la majesté souveraine (Pl. CXI, n° 2), pour visiter le terrain affecté au séminaire. L'ayant trouvé trop peu étendu, il en ajouta un autre plus grand, et voulut y faire bâtir à ses frais une belle église. Laneau, évêque de Mételopolis, qui forma, sous le nom de l'Immaculée Conception, une paroisse à Tennasserim, obtint aussi que le roi y assignât un terrain pour l'église et pour l'habitation du missionnaire. Le monarque déclara, d'ailleurs, en présence de toute sa cour, qu'il autorisait les vicaires apostoliques à prêcher le christianisme et ses sujets à l'embrasser; autorisation verbale, qu'il se réserva de confirmer par un édit solennel. Il ne manquait aux prélats que des auxiliaires: ils en demandèrent, à Manille, aux Frères-Prêcheurs et Mineurs; en France, à leur congrégation et à la société de Saint-Sulpice, dont le fondateur, M. Olier, aurait voulu naguère qu'Alexandre de Rhodes l'enrôlât pour les missions de l'Inde, comme le prouvent ces humbles paroles du serviteur de Dieu (1): « Il y a huit jours que je fis paraître la superbe de mon cœur, témoignant le désir que j'avais de suivre ce grand apôtre du Tong-king et de la Cochinchine; mais, après lui avoir parlé à fond de ce dessein, ou plutôt de

ce projet, ce saint homme, ou Notre-Seigneur en lui, m'en a jugé indigne. »

Laneau, évêque de Mételopolis, fit quelques courses apostoliques dans le royaume de Siam, dont il trouva, sur plusieurs points, les habitants disposés à accepter l'Évangile; en sorte qu'il établit deux résidences, l'une à Pource-louc, l'autre dans un camp de quatre cents Pé-gouans, situé à une journée de la ville royale.

La Mothe-Lambert, évêque de Bérÿthe, profita, en 1675, pour visiter son vicariat de la Cochinchine, des dispositions un moment moins hostiles du souverain de ce pays, où l'état général des missions ne lui permit pas de se fixer définitivement: fidèle à la parole qu'il avait donnée au roi de Siam, il retourna dans ce royaume, et y mourut le 15 juin 1679. C'était le premier évêque qui eût ordonné des prêtres indigènes pour la Cochinchine et le Tong-king. A la nouvelle de sa mort, on vit accourir au séminaire les notables de toutes les nations que le commerce attirait à Siam, Français, Portugais, Hollandais, Anglais, Arméniens, mahométans, idolâtres japonais et siamois: le chef même des talapains voulut assister à ses funérailles. Les chrétiens de la Cochinchine, redevables de la paix à la considération dont il jouissait auprès du roi, témoignèrent leur douleur par un jeûne de neuf jours. Quoiqu'on répandit le bruit que cette mort, jointe à l'incident que nous allons rapporter, allait faire abandonner la mission française, et qu'il n'y aurait plus d'évêques nommés pour ces Églises, l'ordre fut maintenu par M. de Courtaulin, pro-vicaire de ce pays, jusqu'à l'arrivée de Laneau, qui apporta, en 1682, les bulles d'évêque de Bide et de vicaire apostolique de la Cochinchine à M. Mahot. Les deux prélats célébrèrent un synode à Fayfo, avant le retour de l'évêque de Mételopolis à Siam.

Pallu, évêque d'Héliopolis, ayant tenté, au mois d'août 1674, de se rendre dans son vicariat du Tong-king, avait été contraint, pour éviter le naufrage, de faire voile vers Manille. La guerre était alors sur le point d'éclater entre l'Espagne et la France, en sorte que le prélat, dans lequel on crut voir un espion, fut retenu prisonnier, puis envoyé en Espagne. La jalousie qu'excitait chez les puissances européennes l'établissement des missions françaises dans la

(1) Faillon, *Vie de M. Olier*, t. II, p. 410.

, fit quelques
me de Siam,
nts, les habi-
tile; en sorte
ne à Pource-
tre cents Pé-
ville royale.
érythe, pro-
vicariat de la
moment moins
où l'état gé-
de se fixer
e qu'il avait
rna dans ce
1679. C'était
é des prêtres
e Tong-king.
ecourir au sé-
ations que le
s, Portugais,
mahométans,
nef même des
néraillies. Les
evables de la
nissait auprès
par un jeûne
le bruit que
nous allons
r la mission
a d'évêques
fut maintenu
de ce pays,
apporta, en
et de vicaire
Mahot. Les
e à Fayfo,
étellopolis à
nt tenté, au
ns son vica-
raint, pour
ers Manille.
clater entre
e le prélat,
fut retenu
La jalousie
péennes l'é-
es dans la

Haute-Asie, à cause de l'influence politique et commerciale qu'elles ne manqueraient pas d'assurer indirectement à la France, fut au fond le motif de cette conduite. Grâce à l'intervention d'Innocent XI et de Louis XIV, on remit en liberté le prélat captif. Indépendamment de la raison d'équité, l'Espagne obéit en cela à une raison de bonne politique. Elle comprit, sans doute, qu'elle avait plus à craindre aux Indes du Portugal que de la France, et qu'elle servirait mieux ses intérêts en gagnant par de bons procédés l'affection des missionnaires français, qu'en s'abandonnant à une défiance étroite et indigne d'une grande nation (1). Le conseil souverain des Indes, saisissant cette occasion de protester publiquement contre les prétentions dangereuses des Portugais, eut soin de déclarer, dans son arrêt, que ni l'Espagne, ni le Portugal, n'avaient aucun droit de patronage à exercer, là où ces puissances ne possédaient pas de domination temporelle. De Madrid, Pallu se rendit à Rome, en 1677, afin d'y faire résoudre les difficultés que l'exercice de la juridiction des vicaires apostoliques rencontrait aux Indes, et d'obtenir une nouvelle organisation des vicariats, trop étendus pour que l'administration en fût possible à un seul prélat. Ainsi, au mois de novembre 1679, M. de Bourges fut nommé évêque d'Auren et vicaire apostolique du Tong-king occidental, tandis que M. Deydier, sous le titre d'évêque d'Ascalon, gouverna la partie orientale de ce royaume. Le Pape voulut que La Mothe-Lambert, dont la mort était encore ignorée, et Pallu, fussent revêtus d'une autorité administrative supérieure à celle des autres vicaires apostoliques, de telle sorte qu'elle revint tout entière au survivant des deux. Voilà comment Dieu fit tourner la captivité de l'évêque d'Héliopolis à l'avantage des missions. Lorsqu'il sortit de Rome le prélat missionnaire parut en France, il y produisit une impression dont on retrouve les traces profondes dans le beau sermon de Fénelon sur l'Épiphanie : « Nous l'avons vu, cet homme simple et magnanime, qui revenait tranquillement de faire le tour entier du globe terrestre. Nous avons vu cette vieillesse prématurée et si touchante, ce corps

vénérable, courbé non sous le poids des années, mais sous celui de ses pénitences et de ses travaux; et il semblait nous dire à tous, au milieu desquels il passait sa vie, à nous tous qui ne pouvions nous rassasier de le voir, de l'entendre, de le bénir, de goûter l'onction et de sentir la bonne odeur de Jésus-Christ qui était en lui, il semblait nous dire : « Maintenant, me voilà; je sais que vous ne verrez plus ma face. » Nous l'avons vu qui venait de mesurer la terre entière : mais son cœur, plus grand que le monde, était encore dans ces contrées si éloignées. L'Esprit l'appelait à la Chine; et l'Évangile, qu'il devait à ce vaste empire, était comme un feu dévorant au milieu de ses entrailles qu'il ne pouvait plus retenir. Allez donc, saint vieillard ! traversez encore une fois l'Océan étonné et soumis; allez, au nom de Dieu. Vous verrez la terre promise; il vous sera donné d'y entrer, parce que vous avez espéré contre l'espérance même. La tempête qui devait causer le naufrage vous jettera sur le rivage désiré. Pendant huit mois, votre voix mourante fera retentir les bords de la Chine du nom de Jésus-Christ. O mort précipitée ! ô vie précieuse, qui devait durer plus longtemps ! ô douces espérances tristement enlevées ! Mais adorons Dieu, taisons-nous ! » Pallu quitta la France en 1681. Nommé administrateur spirituel de tout l'empire de la Chine, il s'embarqua, en 1683, avec l'agrément du roi de Siam, pour cette terre si désirée. Il était accompagné notamment de Charles Maigrot, né à Paris en 1652, docteur en théologie de la maison et société de Sorbonne, et qui, entré au séminaire des Missions-Étrangères, venait de quitter la France avec lui et dix-neuf autres missionnaires. Forcé, par la tempête, de relâcher à l'île Formose, l'évêque d'Héliopolis n'arriva qu'en 1684 à Chang-cheou, grande ville du Fo-kien. « Les Jésuites et quelques autres religieux, dit le P. Le Comte (1), de la Compagnie de Jésus, non-seulement reconnurent son autorité, mais encore firent le nouveau serment que la sacrée Congrégation avait institué, quoique le roy du Portugal l'eût souvent défendu. Mais ils jugèrent que ce prince, en qui l'amour de la religion a toujours prévalu à ses intérêts

(1) Luquet, *Lettres à M. l'évêque de Langres*, p. 81.

(1) *Nouveaux Mémoires sur l'état présent de la Chine*, t. II, p. 162.

particuliers, ne le trouveroit pas mauvais, quand il sauroit que leur refus estoit capable de causer dans la Chine la perte du christianisme, et peut-être celle des missions dans toutes les autres parties de l'Orient. Ce fut une véritable joye pour M. d'Héliopolis, qui, après cet heureux commencement, se préparoit, suivant ses anciennes idées, à donner une nouvelle culture à la vigne du Seigneur; mais Dieu se contenta de sa bonne volonté. » Avant sa mort, usant du pouvoir qu'il avait reçu, il nomma M. Maigrot vice-administrateur de toute la Chine et vicaire apostolique de quatre provinces. Enfin, il mourut à Mo-yang au mois d'octobre 1684. Un seul Dominicain put aider M. Maigrot à lui rendre les derniers devoirs. « Nous fîmes tous deux, dit ce dernier, la cérémonie avec toute la décence que la pauvreté du lieu nous permit; nous revestîmes le prélat de ses habits pontificaux, et nous l'exposâmes dans l'église le dimanche de grand matin. Le lundy après midy, nous le mîmes dans le cercueil, en présence des chrétiens, qui pleurèrent amèrement la perte d'un si bon père. » Selon la coutume chinoise, M. Maigrot garda auprès de lui le cercueil, jusqu'à ce qu'on le déposât dans un lieu connu maintenant sous le nom de Sainte-Montagne. « Elle est remplie de tombeaux de chrétiens, dit le saint martyr Perboyre (1). Il y a aussi ceux d'un certain nombre de prêtres et de trois évêques, dont un, Français, fut un des fondateurs du séminaire des Missions-Étrangères, et l'un des premiers vicaire apostoliques de la Chine. Auprès de restes si vénérables, on se sent tout à coup pénétré de sentiments religieux, et comme saisi de l'esprit dont ils furent animés. Dans cette province, les tombeaux ont une forme remarquable et vraiment monumentale. C'est un fer à cheval, plus ou moins grand, long de quinze à vingt-cinq pieds, et large de la moitié. L'intérieur, qui est tout découvert, se divise en plusieurs plateaux s'élevant en amphithéâtre. Les petits murs qui les séparent sont hauts de un à deux pieds, et quelquefois enjolivés de sculptures.

Les collatéraux ont la même hauteur en dedans; en dehors, ils sont au niveau du terrain. Suivant le penchant de la montagne, ils vont se joindre en formant un rond au milieu duquel est la pierre sépulcrale, avec une large inscription, et parfois une croix gravée. C'est derrière cette pierre que repose le corps du mort. Ces monuments sont tous faits de terre bien unie et fortement durcie, de sorte qu'on les croirait composés d'une seule pierre. Ils sont simples et majestueux, comme il convient à des tombeaux. »

La mort de Pallu peut être regardée comme le commencement d'une nouvelle époque dans l'histoire de la congrégation des Missions-Étrangères. « L'absence d'une autorité concentrée dans un centre unique, dit l'évêque d'Hésébon (1), et le développement successif des missions particulières, leur firent prendre bientôt à chacune une forme plus spéciale, une tendance plus prononcée vers un but particulier que chacune doit atteindre. Toute autre institution eût plus ou moins souffert de cette atteinte portée à l'esprit d'unité, qui fait la force des corps destinés à se soutenir par une vie personnelle; mais il n'en est pas de même de notre société. Destinés, avant tout, à fonder des Églises indépendantes de l'Europe, nous devons varier notre marche et notre forme selon les mœurs et les circonstances locales; et c'est au milieu même des peuples où nous sommes envoyés, que nous devons puiser toute notre vie. »

CHAPITRE XV.

La congrégation des Missions-Étrangères est le mobile d'une alliance entre Siam et la France. — Jésuites portugais à Siam. — Six Jésuites français sont destinés à la Chine. — Quatorze Jésuites français sont envoyés à Siam. — Révolution dans ce pays.

Le grand nom de Louis XIV, porté par les missionnaires dans les Indes, y brillait d'un éclat si imposant, que le roi de Siam avait chargé Laneau, évêque de Métellopolis, d'or-

(1) Notice sur la vie et la mort de M. Jean-Gabriel Perboyre, prêtre de la congrégation de la Mission de Saint-Lazare, martyrisé en Chine le 11 septembre 1840, p. 70.

(1) Luquet, Lettres à M. l'évêque de Langres, etc., p. 90.

[1773]

auteur en dedans;
du terrain. Sui-
vante, ils vont se
au milieu duquel
une large inscrip-
ée. C'est derrière
ps du mort. Ces
terre bien unie et
u'on les croirait
Ils sont simples
vient à des tom-

regardée comme
elle époque dans
Missions-Étran-
orité concentrée
'évêque d'Hésé-
uccessif des mis-
prendre bientôt
éciale, une ten-
but particulier
ute autre insti-
de cette atteinte
ait la force des
ar une vie per-
même de notre
à fonder des
rope, nous de-
tre forme selon
locales; et c'est
à nous sommes
ser toute notre

7.

est le mobile d'une
suites portugais à
stinés à la Chine.
rés à Siam. — Ré-

porté par les
brillait d'un
le Siam avait
lopolis, d'or-

Langret, etc.,



Intérieur d'un salon de la cour de la
Associations d'habitants de la ville de la cour de la XIV



Intérieur d'un salon de la cour de la
Associations d'habitants de la ville de la cour de la XIV

XIV. pouvait espérer qu'il
se convertir, surtout si la
Déesse lui donnait un
signe. Dans ce but, il
se rendit à l'oracle, qu'accom-
pagné de ses amis, il vint à
passer, en ces lieux.

Il y avait là un temple de
la Déesse, qui se nommait
le temple de la Déesse, et
qui était consacré à la Déesse.
Il y avait là un temple de
la Déesse, qui se nommait
le temple de la Déesse, et
qui était consacré à la Déesse.
Il y avait là un temple de
la Déesse, qui se nommait
le temple de la Déesse, et
qui était consacré à la Déesse.

Il y avait là un temple de
la Déesse, qui se nommait
le temple de la Déesse, et
qui était consacré à la Déesse.
Il y avait là un temple de
la Déesse, qui se nommait
le temple de la Déesse, et
qui était consacré à la Déesse.
Il y avait là un temple de
la Déesse, qui se nommait
le temple de la Déesse, et
qui était consacré à la Déesse.

Il y avait là un temple de
la Déesse, qui se nommait
le temple de la Déesse, et
qui était consacré à la Déesse.



jo
de
de
so
no
gl
va
d'
co
lu
av
th
à
de
l'a
ca
éc
du
ra
pa
fa
qu

ganiser une ambassade qu'il voulait adresser à ce monarque. M. Gayme, prêtre de la congrégation des Missions-Étrangères, qui accompagna les envoyés siamois, mourut en route l'an 1682. MM. Vachet et Pascot, de la même société, partirent, au mois de janvier 1684, avec d'autres ambassadeurs et six jeunes indigènes, que leur roi voulait faire instruire dans les sciences de l'Europe. Ce fut devant ces derniers envoyés, qui, plus heureux que les premiers, arrivèrent à Paris, et furent présentés à Louis XIV (Pl. CXII, n° 1), que Fénelon prêcha son sermon pour l'Épiphanie, dans lequel il dit : « Parmi ces différents royaumes où la grâce prend diverses formes, selon la diversité des naturels, des mœurs et des gouvernements, j'en aperçois un qui est le canal de l'Évangile pour les autres. C'est à Siam que se rassemblent ces hommes de Dieu ; c'est là que se forme un clergé composé de tant de langues et de peuples sur qui doit couler la parole de vie ; c'est là que commencent à s'élever jusque dans les nues des temples qui retentiront des divins cantiques. Grand roi, dont la main les élève, que tardez-vous à faire au vrai Dieu, de votre cœur même, le plus agréable et le plus auguste de tous les temples ? » On était d'autant plus fondé à espérer la conversion de ce prince, qu'on savait le crédit dont jouissait auprès de lui Constantin Phaulkon. Né dans l'île de Céphalonie, Constantin avait suivi dès son enfance un capitaine de navire anglais, sous lequel il se mit au fait du négoce ; les économies qu'il fit au service de la Compagnie anglaise dans l'Inde, lui permirent d'équiper un vaisseau pour son propre compte ; à la suite d'un naufrage sur la côte de Malabar, il y rencontra un ambassadeur siamois, naufragé comme lui, et qu'il ramena dans une barque, achetée avec ses dernières ressources, à Siam. La Mothe-Lambert, évêque de Bérythe, donna asile à Phaulkon dans le séminaire ; puis l'ambassadeur reconnaissant le produisit à la cour, où l'étranger réussit. Élevé dans l'hérésie anglicane par les protecteurs de son enfance, il écouta, pendant une maladie, les instructions du P. Thomas, Jésuite portugais, et fit son abjuration, le 2 mai 1682, dans l'église de la Compagnie de Jésus. Son zèle le porta dès lors à favoriser la propagation de la religion catholique à Siam, au Tong-king, à la Cochinchine, à

la Chine ; et Louis XIV pouvait espérer qu'il déterminerait le roi à se convertir, surtout si la présence d'un ambassadeur français donnait un nouveau poids à son influence. Dans ce but, il désigna le chevalier de Chaumont, qu'accompagna l'abbé de Choisy, destiné à résider, comme ambassadeur ordinaire, à Siam, en cas de conversion du roi. On eut ainsi l'occasion de réaliser un autre projet.

« On travaillait alors en France, par ordre du roi, dit le Jésuite Fontaney (1), à réformer la géographie. MM. de l'Académie royale des sciences, qui étaient chargés de ce soin, avaient envoyé des personnes habiles de leur corps dans tous les ports de l'Océan et de la Méditerranée, en Angleterre, en Danemark, en Afrique et aux îles de l'Amérique, pour y faire les observations nécessaires. On était plus embarrassé sur le choix des sujets qui seraient envoyés aux Indes et à la Chine, parce que ces pays sont moins connus en France, et que MM. de l'Académie couraient risque de n'y être pas bien reçus, et de donner ombrage aux étrangers dans l'exécution de leur dessein. On jeta donc les yeux sur les Jésuites, qui ont des missions en tout ce pays-là, et dont la vocation est d'aller partout où ils espèrent faire plus de fruit pour le salut des âmes. Feu M. Colbert me fit l'honneur de m'appeler un jour, avec M. Cassini, pour me communiquer ses vues. Ce sage ministre me dit ces paroles, que je n'ai jamais oubliées : « Les sciences, mon Père, ne méritent pas que vous prenriez la peine de passer les mers, et de vous réduire à vivre dans un autre monde, éloigné de votre patrie et de vos amis. Mais, comme le désir de convertir des infidèles et de gagner des âmes à Jésus-Christ porte souvent vos Pères à entreprendre de pareils voyages, je souhaiterais qu'ils se servissent de l'occasion, et que, dans le temps où ils ne sont pas si occupés à la prédication de l'Évangile, ils fissent sur les lieux quantité d'observations qui nous manquent pour la perfection des sciences et des arts. » Ce projet n'eut alors aucune suite, et la mort de ce grand ministre le fit même perdre de

(1) Lettre (en date du 15 février 1708) du P. de Fontaney, missionnaire de la Compagnie de Jésus à la Chine, au R. P. de La Chaise, de la même Compagnie, confesseur du Roi, dans les *Lettres d'Asie*, t. XXVII, p. 15, édit. in-18.

vue pendant quelque temps ; mais , le roi ayant résolu , deux ans après , d'envoyer un ambassadeur extraordinaire à Siam , M. le marquis de Louvois , qui venait de succéder à M. Colbert dans la charge de surintendant des bâtiments et de directeur des sciences , arts et manufactures de France , demanda à nos supérieurs six Jésuites habiles dans les mathématiques , pour les y envoyer. J'enseignais depuis huit ans les mathématiques dans notre collège de Paris , et il y en avait plus de vingt que je demandais avec instance les missions de la Chine et du Japon. Mais , soit qu'on m'en jugeât indigne , ou que la Providence me réservât pour un autre temps , on me laissait toujours en France. Je tâchais d'y vivre dans la pratique exacte de tous les exercices de la vie religieuse , persuadé que les desseins miséricordieux de Dieu sur nous s'accomplissent infailliblement , quand nous suivons fidèlement ce chemin. Je ne fus point trompé : car , cette heureuse occasion s'étant présentée , je m'offris le premier à nos supérieurs , qui m'accorderent enfin ce que je souhaitais depuis si longtemps , et me chargèrent de chercher des missionnaires pour m'accompagner... Je ne puis vous dire , mon R. P. , la consolation que je sentis en ce moment. Je m'estimais mille fois plus heureux d'aller porter nos sciences aux extrémités du monde , où j'espérais gagner des âmes à Dieu , et trouver des occasions de souffrir pour son amour et pour la gloire de son saint nom , que de continuer à les enseigner à Paris dans le premier de nos collèges. Dès qu'on sut que je cherchais des missionnaires pour la Chine , il se présenta un grand nombre d'excellents sujets. Les Pères Tachard , Gerbillon , Le Comte , de Visdelou et Bouvet furent préférés aux autres. » Le P. Tachard complète ce récit : « On nous avertit secrètement , écrit-il (1) , de nous tenir prêts à partir dans deux mois pour le plus tard. Le lendemain , nous allâmes ensemble à Montmartre pour remercier Dieu , par l'entremise de la sainte Vierge et des saints martyrs , de la grâce qu'on venait de nous faire , et pour nous offrir à Jésus-Christ plus particulièrement dans ce lieu , où saint Ignace et ses compagnons firent leurs premiers vœux... Le

dessein de notre voyage étant devenu public à Paris , Messieurs de l'Académie , qui y prenoient le plus de part , nous firent l'honneur de nous recevoir , par un privilège particulier , dans leur compagnie , et nous primes nos places quelques jours avant notre départ. » Les six Jésuites furent , en outre , investis par lettres patentes du titre de mathématiciens du roi. Embarqués à Brest , le 3 mars 1665 , ils trouvèrent à Batavia le Jésuite Fuciti , dont le P. Tachard parle ainsi (1) : « On ne peut expliquer la joie et la consolation que nous ressentîmes en voyant ce saint homme , vénérable par sa vieillesse et par ses longs travaux dans les missions de la Cochinchine et du Tong-king... Il a demeuré huit ans dans la Cochinchine , où il a baptisé plus de quatre mille âmes de sa propre main ; et seize ans entiers dans le Tong-king , où il en a baptisé dix-huit mille. Il a souffert de longues et rudes prisons. Il a été huit jours et huit nuits la cangue au cou , qui est une grosse et pesante échelle , et huit ou neuf mois les fers aux pieds. Il a été condamné à mort , et s'est vu plus d'une fois à la veille du martyre. Sa vie en est un presque continuel. Il a fait seize voyages par mer , et s'est trouvé cinq fois en danger d'être tué par les infidèles. Il a demeuré dix ou douze ans au Tong-king sans oser paraître , se tenant caché le jour dans un petit bateau , et faisant la nuit ses excursions... Il étoit sorti de son Église le vingt-neufième jour d'octobre 1684 , avec le P. Emmanuel Ferreira , qui étoit le supérieur de la mission... Jusqu'à des mandarins idolâtres pleurèrent leur départ... Ces deux Pères arrivèrent à Batavia le vingt-troisième de décembre , sur un vaisseau hollandais , qu'une tempête éloigna de Siam , où ils avaient dessein d'aller. » Ferreira venait de partir pour Macao , et Fuciti accompagna les Jésuites français à Siam , où il n'y avait alors qu'un seul religieux de leur ordre , le P. Suarez. A leur arrivée , le mandarin , chargé de complimenter le chevalier de Chaumont , lui dit , entre autres choses flatteuses , que « Il savait bien que Son Excellence avait été employée autrefois à de grandes affaires , et qu'il y avait plus de mille ans qu'elle étoit venue de France à Siam pour renouveler l'amitié des

(1) *Voyage de Siam des Pères Jésuites envoyés par le roy aux Indes et à la Chine*, p. 6.

(1) *Voyage de Siam des Pères Jésuites*, etc., p. 242.

devenu public à qui y prenoient honneur de nous culier, dans leur places quelques six Jésuites fustres patentes du i. Embarqués à vèrent à Batavia Tachard parle uer la joie et la e main; et seize ieillesse et par sions de la Co a demeuré huit a baptisé plus de e main; et seize où il en a baptisé longues et rudes uit nuits la can- pesante échelle, x pieds. Il a été plus d'une fois à n est un presque par mer, et s'est e tué par les in- ze ans au Tong- ant caché le jour a nuit ses excur- église le ving- avec le P. Em- supérieur de la idolâtres pleu- Pères arrivèrent e décembre, sur tempête éloigna d'aller. » Fer- acao, et Fuciti e à Siam, où il igieux de leur vée, le manda- chevalier de oses flatteuses, lence avait été es affaires, et elle était venue er l'amitié des

rois qui gouvernaient alors ces deux royaumes. » L'ambassadeur répondit, en souriant, à ce partisan de la métempsyrose, qu'il ne se souvenait pas d'avoir jamais été chargé d'une si importante négociation, et que c'était le premier voyage qu'il eût jamais fait à Siam. Le discours adressé au prince siamois par le chevalier de Chaumont fut digne du roi Très-chrétien, que cet ambassadeur représentait; car il dit que rien n'affermirait plus l'alliance des deux monarques que la communauté de religion. « Et c'est particulièrement, ajouta-t-il (1), ce que le roy mon maître, ce prince si sage et si éclairé, qui n'a jamais donné que de bons conseils aux rois ses alliés, m'a recommandé de vous représenter de sa part. Il vous conjure, par l'intérêt qu'il prend déjà, comme le plus sincère de vos amis, à votre véritable gloire, de considérer que cette suprême majesté dont vous êtes revêtu sur la terre ne peut venir que du vrai Dieu; c'est-à-dire d'un Dieu tout-puissant, éternel, infini, tel que les chrétiens le reconnoissent, qui seul fait régner les rois et règle la fortune de tous les peuples. Soumettre vos grandeurs à ce Dieu, qui gouverne le ciel et la terre, c'est une chose, Sire, beaucoup plus raisonnable que de les rapporter aux autres divinités qu'on adore dans l'Orient, et dont Votre Majesté, qui a tant de lumières et de pénétration, ne peut manquer de voir assez l'impuissance. » Le chevalier de Chaumont, que Laneau, évêque de Mételopolis, avait prévenu, visita le vicaire apostolique au séminaire, dont le P. Tachard fait ainsi la description (2): « Cette maison est la plus belle qui soit dans la ville et dans les camps (quartiers spéciaux des étrangers) qui sont autour de Siam. Elle consiste en un grand corps de logis double, à deux étages bâtis à la française, où vingt personnes peuvent loger commodément. Les chambres sont grandes et élevées. Les cours donnent sur le jardin, et les autres sur une église que le roi de Siam fait bâtir auprès, et qui n'est pas encore achevée. Elle sera fort grande; et, si on eût eu soin de prendre d'abord un dessin régulier, elle pourrait passer pour belle, même dans les villes d'Europe. » Phaulkon méditait de faire venir à Siam douze Jésuites mathématiciens, et

d'y faire bâtir un observatoire, à l'instar de ceux de Paris et de Peking, dans l'espoir que la science frayerait la voie au christianisme. Ce projet ne manqua pas d'obtenir l'approbation du roi, dont l'intérêt fut vivement stimulé par les expériences astronomiques des six religieux destinés pour la Chine. Le P. de Fontaney, leur supérieur, observa, comme il en était convenu avec Cassini avant son départ, une éclipse totale de lune, qui pouvait être d'une grande utilité pour la détermination des longitudes. Le roi, émerveillé de la science des Jésuites français, leur fit offrir, sur un grand plateau d'argent, six soutanes et autant de manteaux de satin à fleurs. S'adressant ensuite au P. Gui Tachard, l'un d'eux, qu'on renvoyait en France pour chercher les douze mathématiciens de son ordre désirés à Siam, il lui fit présenter, sur un plateau d'or, deux riches crucifix. (Pl. CXII, n° 1, 2.) Il offrait le plus beau au P. de La Chaise, confesseur du roi, par l'entremise duquel il comptait obtenir les douze religieux, qui devaient trouver, à leur arrivée, un observatoire, une maison et une église, dans la résidence royale de Louvo aussi bien qu'à Siam. « Quant à l'autre crucifix, dit-il avec bonté au P. Tachard, je vous le donne avec plaisir, pour vous servir de fidèle compagnon durant tout le voyage. » Des crucifix semblables furent remis à MM. Vachet et Artus de Lyonne, prêtres de la Congrégation des Missions-Étrangères, chargés d'accompagner en France deux nouveaux ambassadeurs siamois. Mais le roi ne réalisa point les espérances de conversion qu'on avait conçues à son sujet; en sorte que l'abbé de Choisi se rembarqua, le 14 décembre, avec le chevalier de Chaumont, dont le voyage n'eut d'autre résultat qu'un traité, en date du 10 décembre, d'après lequel, non-seulement on accordait aux missionnaires la liberté de prêcher la foi dans le royaume de Siam, mais on exemptait encore les fidèles de la juridiction des tribunaux ordinaires, et on leur octroyait divers privilèges. L'alliance entre Siam et la France fut cimentée, à Versailles, par un traité d'alliance, en vertu duquel Mergui et Bangkok, principales forteresses des Siamois, étaient remises entre les mains des Français, avec la faculté d'y entretenir une garnison. En même temps, par ordre de Louis XIV, le P. de La Chaise écrivit aux provinciaux des cinq pro-

(1) *Voyage de Siam des Pères Jésuites*, etc., p. 235.

(2) *Ibid.*, p. 242.

vinces que les Jésuites avaient en France, de choisir des sujets pour Siam; et l'on en désigna quatorze: les Pères de Royer, de Beze, Thionville et Dolu, de la province de France; les Pères Richaud, Colusson, Bouchet et Comilh, de la province de Guyenne; les Pères d'Espagne et de Saint-Martin, de celle de Toulouse; les Pères Le Blanc et Du Chaz, de la province de Champagne; enfin, les Pères Rochette et de La Breuille, de la province de Lyon (1). Le P. Tachard, qui était venu les chercher, les accompagna, le 1^{er} mars 1687, avec M. de Lyonne, nommé évêque de Rosalie et vicaire apostolique en Chine, et trois nouveaux prêtres de la Congrégation des Missions-Étrangères. MM. La Loubère et Ceberet, envoyés extraordinaires du roi, et M. Des Farges, commandant des troupes qui allaient occuper Mergui et Bang-kok, ramenèrent, par le même convoi, les ambassadeurs siamois. Le P. Rochette mourut dans le cours du voyage. En arrivant, le P. Tachard apprit qu'au mois de juillet 1686 les cinq Jésuites français qu'il avait laissés à Siam en étaient partis pour Macao, mais que, l'inhabileté de leur pilote et la difficulté de la navigation dans ces mers orageuses n'ayant pas permis qu'ils atteignissent cette ville, ils étaient revenus au point de départ; qu'ayant su alors que les Portugais s'opposaient au passage des missionnaires français de Macao à la Chine, ils avaient dû prendre une autre route, et s'étaient embarqués, le 19 juin 1687, sur un vaisseau chinois qui allait à Nimpo, dans la province de Tche-kiang, où ils étaient arrivés le 23 juillet, et d'où l'empereur les appela à Peking. « On se sert à Siam de deux langues assez différentes, dit le P. Tachard (2). Il y a la langue du peuple, qui s'appelle en portugais *lingua de fora*, et la langue des mandarins et du palais, qui s'appelle *lingua de dentro*, parce qu'il n'y a que les grands qui approchent la personne du prince qui la sachent parler... Comme il n'y avoit que les talapoins dont on pût l'apprendre, et que d'ailleurs il estoit pour nous de la dernière conséquence de l'étudier, le roi, souhaitant que quelques Jésuites s'y appliquassent incessamment..., fit venir deux san-

crés, les plus sçavants de Siam et de Louvo, et leur ordonna d'apprendre la langue du palais aux Pères de notre Compagnie qui iroient demeurer chez eux. Cet ordre ne fut pas fort agréable à ces prélats des talapoins; mais il fallut y obéir sans réplique. La vie que mènent ces solitaires est extrêmement austère, et il falloit, pour ne pas les scandaliser, que les Pères qui demeuroient chez eux s'y conformassent dans les choses licites. Quelque extraordinaire que parût cet estat, si différent du nôtre, on n'eut pas de peine à trouver des personnes qui voulassent l'embrasser. On choisit les Pères Le Blanc, de La Breuille et Bouchet, pour commencer une épreuve si rigoureuse. » Le roi de Siam, ayant encore envoyé des ambassadeurs en Europe, leur adjoignit le P. Tachard, qui conduisit en outre à Paris cinq jeunes Siamois, qu'on voulait faire initier aux sciences dans le collège de la Compagnie de Jésus. Comme le saint Siège avait réglé que les Jésuites n'évangéliseraient plus le Tong-king, dont ils étaient les premiers apôtres, on saisit cette occasion d'envoyer en Italie trois catéchistes tong-kingois, chargés de réclamer contre l'exclusion de leurs Pères. Louis XIV, avant d'admettre les mandarins siamois à son audience, voulut qu'ils allassent remettre au Pape une lettre que lui adressait leur roi, en réponse au Bref apporté naguère par l'évêque d'Héliopolis. En les présentant, le 23 décembre 1688, au Pontife romain, Tachard lui dit (1): « Un des plus grands roys de l'Orient, encore payen, prévenu et extraordinairement touché, non pas tant de l'éclat de votre dignité, très-saint Père, et de votre prééminence, que de la sainteté de votre vie et de la grandeur de vos vertus personnelles, ce grand roy, dis-je, m'a chargé de venir de sa part demander à Votre Sainteté son amitié, l'assurer de ses respects, et luy offrir sa royale protection pour tous les prédicateurs de l'Évangile et pour tous les fidèles, avec des sentiments qu'on trouve à peine dans le cœur des princes chrétiens. Ce puissant prince commence déjà à se faire instruire; il dresse des autels et des églises au vrai Dieu; il demande des missionnaires sçavants et zélés; il leur fait bâtir des

(1) *Second voyage du P. Tachard et des Jésuites envoyés par le roy au royaume de Siam*, p. 2.

(2) *Ibid.*, p. 214.

(1) *Second voyage du P. Tachard, etc.*, p. 404.

[1773]

et de Louvo, et
angue du palais
e qui iroient de-
ne fut pas fort
lapius; mais il
vie que mènent
austère, et il fal-
er, que les Pères
nformassent dans
traordinaire que
nôtre, on n'eut
rsonnes qui vou-
ait les Pères Le
chet, pour com-
euse. » Le roi de
es ambassadeurs
P. Tachard, qui
jeunes Siamois,
sciences dans le
Jésus. Comme le
Jésuites n'évan-
dont ils étaient
it cette occasion
istes tong-kinois,
xclusion de leurs
mettre les man-
ce, voulut qu'ils
ne lettre que lui
au Bref apporté
is. En les présen-
Pontife romain,
us grands roys de
eau et extraordi-
ant de l'éclat de
re, et de votre
é de votre vie et
personnelles, ce
de venir de sa
été son amitié,
y offrir sa royale
teurs de l'Évan-
c des sentiments
œur des princes
ommece déjà à
es autels et des
de des mission-
er fait bâtir des



villes que les Jésuites avaient en France, de choisir des sujets pour Siam; et l'on en désigna quatorze: les Pères de Hoyer, de Beze, Thionville et Dolu, de la province de France; les Pères Richard, Colusson, Bouchet et Comilla, de la province de Guyenne; les Pères d'Espagnac et de Saint-Martin, de celle de Toulouse; les Pères Le Blanc et Du Châx, de la province de Champagne; enfin, les Pères Rochette et de La Breuille, de la province de Lyon (1). Le P. Tachard, qui était venu les chercher, les accompagna, le 1^{er} mars 1687, avec M. de Lyon, nommé évêque de Rosalie et vicaire apostolique en Chine, et trois nouveaux prêtres de la Congrégation des Missions-Étrangères, MM. La Loubère et Coberet, envoyés extraordinaires du roi, et M. Des Farges, commandant des vaisseaux qui allaient occuper Mergui et Bang-kok, ramènerent, par la même convoi, les ambassadeurs siamois. Le P. Rochette mourut dans le cours du voyage. En arrivant, le P. Tachard apprit qu'en mars de juillet 1686 les cinq Jésuites français qu'il avait laissés à Siam en étaient partis pour Macao, mais que, l'insécurité de leur pilote et la difficulté de la navigation dans ces mers orageuses n'ayant pas permis qu'ils atteignissent cette ville, ils étaient revenus au point de départ; en sortant si alors que les Portugais s'opposaient au départ des missionnaires français de Macao à la Chine, ils avaient dû se rendre ailleurs, et se réfugièrent à Amoy, le 1^{er} septembre 1687, vers un vaisseau hollandais qui les emmena à Batavia. Le gouverneur de Batavia, en les recevant, leur fit un accueil très-honorable, et leur fit donner tout ce qu'il leur fallait pour leur voyage. Il y avait à Batavia un grand nombre de portugais, et les missionnaires français furent très-bien reçus par eux. Ils leur firent part de leur situation, et leur firent part de leur désir de retourner en France, pour se faire instruire, et pour aller en Chine, si on leur en donnait l'occasion. Ils leur firent part aussi de leur désir de retourner en France, pour se faire instruire, et pour aller en Chine, si on leur en donnait l'occasion.

crés, les plus sçavants de Siam et de Louvo, et leur ordonna d'apprendre la langue de palais aux Pères de notre Compagnie qui iraient demeurer chez eux. Cet ordre ne fut pas fort agréable à ces prélats des talapoins; mais il fallut y obéir sans réplique. La vie que mènent ces solitaires est extrêmement austère, et il falloit, pour ne pas les scandaliser, que les Pères qui demeuroient chez eux s'y conformassent dans les choses licites. Quelque extraordinaire que parût cet état, si différent du nôtre, on n'eut pas de peine à trouver des personnes qui voulaient l'embrasser. On choisit les Pères Le Blanc, de La Breuille et Bouchet, pour commencer une épreuve si rigoureuse. Le roi de Siam, ayant encore envoyé des ambassadeurs en Europe, leur adjoint le P. Tachard, qui leur fit en outre à trois ou quatre Siamois, les sciences dans le collège de la Compagnie de Jésus. Comme le saint Siège avait réglé que les Jésuites n'évangéliseraient plus le Tong-king, dont ils étaient les premiers apôtres, on saisit cette occasion d'envoyer en Italie trois catéchistes tong-kingois, chargés de réclamer contre l'exclusion de leurs Pères. Louis XIV, avant d'admettre les mandarins siamois à son audience, voulut qu'ils apportassent au roi une lettre que lui adressaient les trois députés au lieu apporté par le vaisseau d'Amoy. En les présentant, le 23 décembre 1688, au Pontife romain, Tachard lui dit (1): « Un des plus grands rois de l'Orient, encore payen, prévenu et extraordinairement touché, non pas tant de l'éclat de votre dignité, très-saint Père, et de votre prééminence, que de la sainteté de votre vie et de la grandeur de vos vertus personnelles, ce grand roy, dis-je, m'a chargé de venir de sa part demander à Votre Sainteté son amitié, l'assurance de ses respects, et lui offrir sa royale protection pour tous les prédicateurs de l'Évangile et pour tous les fidèles, avec des sentiments qu'on trouve à peine dans le cœur des princes chrétiens. Ce puissant prince commence déjà à se faire instruire; il dresse des autels et des églises au Saint-Père; il demande des missionnaires sçavants et pieux; il leur fait bâtir des

(1) Second voyage de P. Tachard, p. 101.
rapporté par le roi au royaume de Siam.

(2) Ibid., p. 101.

Second voyage de P. Tachard, etc., p. 101.

et de Louvo, et
 angue du palais
 qui iraient de-
 ne fut pas fort
 apaisé; mais il
 vie que mènent
 austère, et il fat-
 er, que les Pères
 informassent dans
 traordinaire que
 nôtre, ou n'eut
 rrounes qui vou-
 ient les Pères Le
 chet, pour com-
 euse. Le roi de
 es ambassadeurs
 P. Tachard, qui
 jeunes Siamois,
 sciences dans le
 Siam. Comme le
 Jésuites n'évân-
 dont ils étaient
 à cette occasion
 tistes tong-kinois,
 exclusion de leurs
 imette les man-
 es; voulut qu'ils
 ne lettre que lui
 au Bref apporté
 ie. En les précep-
 Pontife romain,
 us grands roys de
 eau et extraordi-
 ant de l'éclat de
 re, et de votre
 é de votre vie et
 personnelles, et
 de venir de se
 été son amitié,
 offrir sa royale
 leurs de l'Évan-
 des sentiments
 eur des princes
 nence déjà à
 es autels et des
 le des mission-
 fait bâtir des



Monsieur

[17]
mai
don
très
hon
min
une
écri
d'un
Le r
de to
la de
voir
die,
parti
P. T
chis
Une
ils re
les es
Pitra
Const
même
nison
la ré
(dont
l'acqu
de plu
del et
forcer
Bang-
mière
à l'év
plus d
fit co
compa
et les
l'Hist
qu'ins
dome
liés et
aux a
des m
la fair
furent
leur r
on leu
que lo
eux d
mand
expos

maisons et des collèges magnifiques; il nous donne très-souvent des audiences secrètes et très-longues, et il nous fait même rendre des honneurs qui font de la jalousie aux principaux ministres de sa secte, pour qui il avoit autrefois une vénération superstitieuse. » La lettre étoit écrite sur une lame d'or très-pur, roulée, large d'un demi-pied, et longue d'environ deux pieds. Le roi y disoit, en terminant : « Dieu, créateur de toutes choses, conserve Votre Sainteté pour la défense de son Église; en sorte qu'Elle puisse voir cette même Église s'augmenter et se répandre, avec une heureuse fertilité, dans toutes les parties de l'univers! » Le 7 janvier 1689, le P. Tachard, les mandarins siamois et les catéchistes tong-kinois reprirent la route de France. Une révolution, arrivée tout à coup à Siam, où ils retournèrent cette même année, fit évanouir les espérances du Pontife romain. Le mandarin Pittracha, jaloux de la faveur dont jouissait Constantin Phaulkon, enveloppa le roi lui-même dans la perte de son rival. La garnison française de Mergui s'embarqua, malgré la résistance des Siamois, pour Pondichéry (dont la compagnie française des Indes avoit fait l'acquisition dans le royaume de Gingi, ainsi que de plusieurs autres places sur la côte de Coromandel et dans le Bengale). Pittracha, ayant voulu forcer Des Farges à lui amener la garnison de Bang-kok, chargea l'évêque de Rosalie de la première négociation, qui échoua; puis il recourut à l'évêque de Mételopolis, auquel il supposa plus d'ascendant sur l'esprit des Français. « Il le fit conduire à Bang-kok sous l'escorte d'une compagnie de Bras-peints, qui sont les huissiers et les exécuteurs de la justice, dit l'auteur de *l'Histoire de Siam*. Cette milice, aussi lâche qu'insolente, exerça mille indignités sur les domestiques du prélat. Ils les mirent à la cangue liés et garrottés; ils les exposèrent presque nus aux ardeurs brûlantes du soleil, aux importunités des moucherons, aux rigueurs de la soif et de la faim. L'évêque et M. Basset, missionnaire, furent également en butte aux outrages. On leur ravit la meilleure partie de leurs habits, et on leur enleva jusqu'à leur chapeau. Ce ne fut que le prélude des cruautés qu'on exerça sur eux dans le fort situé vis-à-vis Bang-kok. Le mandarin, qui en étoit le commandant, les fit exposer sur un bastion que foudroyoit le canon

des Français; et ils ne cessèrent de tirer que lorsqu'ils eurent reconnu quelles étoient les victimes qu'on leur offroit à immoler. » Pittracha finit par accorder que la garnison se retirerait à Pondichéry, à condition que l'évêque de Mételopolis et les missionnaires répondraient sur leur tête du retour des navires employés à l'y transporter : mais, les Français auxquels on manquait de foi ayant refusé, à leur départ, de rendre les otages siamois, « on arracha l'évêque de Mételopolis de son vaisseau avec outrage, ajoute l'auteur cité; on le traîna ignominieusement dans la vase, et il resta longtemps exposé à l'ardeur du soleil et à la piqûre des insectes. Les uns lui arrachaient la barbe; d'autres lui crachaient au visage; et ceux qui ne pouvaient en approcher pour le frapper lui jetaient de la boue... Un reste de vénération, qu'on ne pouvait refuser à sa vertu, attendrit ses persécuteurs. Les Siamois, devenus sensibles, le conduisirent à Bang-kok, et l'enfermèrent dans une cabane voisine de la maison d'une femme chrétienne dont le zèle officieux le rappela à la vie. Dès qu'il fut en état de supporter le voyage, on le conduisit à la ville royale. Il fut mis sous une garde avare et cruelle, qui, pour lui extorquer de l'argent, oubliait les ordres sévères de son maître... Une soldatesque brutale fit une irruption dans le collège, d'où ils enlevèrent les prêtres, les écoliers et les domestiques. On ne respecta ni l'innocence de la jeunesse, ni les infirmités de la vieillesse. Tous furent conduits dans la prison, et confiés à un geôlier féroce, qui se fit un mérite religieux de leur faire éprouver les rigueurs de la faim et les injures du temps. » Les captifs obtinrent, pour premier adoucissement à leur misère, la permission de mendier chaque jour dans la ville pendant une heure. Lorsque Des Farges eut rendu les otages siamois emmenés à la suite de la convention de Bang-kok, l'évêque de Mételopolis redevint libre. « Nous n'avons pas regret, écrivit-il le 18 mai 1690 à Louis XIV, d'avoir procuré à ceux qui sont partis la liberté, en nous exposant à la captivité; et nous ferions encore la même chose, s'il étoit à recommencer. » Le séminaire général avoit été transporté, pendant les troubles, à Pondichéry, où il devoit rester jusqu'à ce que les Hollandais s'emparassent de cette ville; mais Laneau conservait auprès de lui un certain

nombre de jeunes gens destinés au sacerdoce. Le jour de l'Assomption on transféra les missionnaires et les élèves de la prison publique dans une maison particulière, où le prélat leur fit reprendre les exercices en usage avant la persécution. Le P. Tachard, chargé de négocier la délivrance des captifs, arriva à Mergui à la fin de 1690, et utilisa habilement les mandarins revenus d'Europe avec lui; en sorte que les relations de la France avec Siam furent reprises sur un pied pacifique. Le nouveau roi mit l'évêque de Mételopolis en position de rétablir le séminaire et le collège détruits. Frappé des vertus du prélat, il lui fit même quelques largesses sur son propre trésor. Laneau, consolé par cette résurrection de la mission de Siam, eut la joie de voir deux membres de sa congrégation cueillir au Pégou la palme du martyr : M. Genoud, né en Suisse, mis à mort au mois de mars 1693; puis M. Joret, né en Bourgogne, immolé un mois après son confrère. L'évêque de Mételopolis mourut au commencement de 1696, tellement vénéré des idolâtres, que le roi de Siam voulut subvenir seul aux frais de ses funérailles.

Mais nous devons faire connaître ce que devinrent les Jésuites français appelés dans ce royaume, et par suite reporter notre attention sur l'Hindoustan.

CHAPITRE XVI.

Apostolat des Jésuites et des Capucins dans le Maduré, le Tanjaour, le Carnate, le Bengale. — Légation de Maillard de Tournon.

Après la révolution de Siam, le P. Venant Bouchet passa dans la province de Malabar, où il se consacra à la mission du Maduré. Lorsqu'il y entra, les Jésuites portugais, qui en étaient les fondateurs, n'osaient pénétrer que de nuit dans les bourgades (1) : mais les choses changèrent heureusement. Il s'établit à Aour, petit village qui renfermait très-peu de chrétiens. Comme il

connaissait parfaitement le génie de ces peuples, qui se laissent prendre par les sens, il résolut d'y bâtir une église assez belle pour exciter la curiosité et attirer les infidèles. Elle s'éleva au milieu d'une grande cour. Les murailles, de distance en distance, furent peintes, et ornées au dedans de hautes colonnes, sur lesquelles reposait une corniche qui régnait tout autour du bâtiment. Le pavé était si propre et si bien uni, qu'il paraissait n'être que d'une seule pierre de marbre blanc. L'autel était au milieu de la croisée, afin qu'on pût le voir de tous côtés. Huit grandes colonnes, qui soutenaient une couronne impériale, en faisaient l'ornement; l'or et l'azur y brillaient de toute part; et l'architecture indienne, mêlée avec celle d'Europe, y produisait un très-agréable effet. Cette église, dédiée à la sainte Vierge, ne fut pas plus tôt achevée, qu'on vint la voir de toute part, surtout de la capitale. Le missionnaire eut ainsi occasion de parler de Dieu à une grande multitude; plusieurs se convertirent, et se fixèrent à Aour, qui se transforma en une des plus grosses bourgades du royaume. Le P. Bouchet put dire d'Aour ce que saint Grégoire le Thaumaturge disait, en mourant, de sa ville épiscopale : « Il ne s'y trouvait que dix-sept chrétiens quand j'y vins; grâce à Jésus-Christ, je n'y vois aujourd'hui que dix-sept infidèles. » En effet, il ne restait dans cette grosse bourgade que deux ou trois familles d'idolâtres. Aour devint la mission la plus considérable du Maduré, puisqu'il en dépendit vingt-neuf églises, dans lesquelles on comptait plus de trente mille chrétiens. On appela le fondateur de cette belle chrétienté à exercer les fonctions de visiteur dans le Maduré. Quand il vint à Trichirapalli, on ne voyait dans cette ville que des églises de parias, la dernière de toutes les castes; ce qui donnait aux idolâtres une très-mince idée du christianisme : mais on y construisit bientôt quatre églises pour les castes supérieures. Quoiqu'elles fussent bâties de terre et couvertes de paille, elle ne laissaient pas que d'être fort ornées au dedans. Le 1^{er} décembre 1700, le P. Bouchet écrivait de Maduré (1) : « Dans mon particulier, ces cinq dernières années, j'ai bap-

(1) *Lettre* (en date du 11 décembre 1700) du P. Pierre Martin, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. Le Gobien, de la même Compagnie, dans les *Lettres édifiantes*, t. XVII, p. 178, édit. in-18.

(1) *Lettre* au P. Le Gobien, dans les *Lettres édifiantes*, t. XVII, p. 152, édit. in-18.

de ces peuples, ens, il résolut pour exciter la Elle s'éleva au murailles, de ates, et ornées sur lesquelles it tout autour opre et si bien nc seule pierre u milieu de la e de tous côtés. outenaient une nt l'ornement; e part; et l'ar-celle d'Europe, t. Cette église, ut pas plus tôt oute part, sur-naire eut ainsi grande multi-et se fixèrent e des plus gros-P. Bouchet put ire le Thama-sa ville épisco-cept chrétiens Christ, je n'y dédies. » En ef-e bourgade que s. Aour devint a Maduré, puis-ises, dans les-te mille chré-de cette belle ns de visiteur Tritchirapalli, des églises de castes; ce qui mince idée du truisait bientôt rieurs. Quoi-ue couvertes et d'être fort bre 1700, le : « Dans mon ées, j'ai bap-

tisé plus de onze mille personnes, et près de vingt mille depuis que je suis dans cette mission. J'ai soin de trente petites églises, et d'environ trente mille chrétiens. Je ne saurais vous dire le nombre des confessions : je crois en avoir oui plus de cent mille. » Il ajoute dans la même lettre : « Notre mission de Maduré est plus florissante que jamais. Nous avons eu quatre grandes persécutions cette année. On a fait sauter les dents à coups de bâton à un de nos missionnaires (le P. Bernard de Saa) (1); et actuellement je suis à la cour du prince de ces terres pour faire délivrer le P. Borghèse, qui a déjà demeuré quarante jours dans les prisons de Tritchirapalli, avec quatre de ses catéchistes qu'on a mis aux fers (2). Mais ces persécutions sont cause de l'augmentation de la religion. Plus l'enfer s'efforce de nous traverser, plus le ciel fait de nouvelles conquêtes. Le sang de nos chrétiens, répandu pour Jésus-Christ, est, comme autrefois, la semence d'une infinité de prosélytes. »

Au nombre des missionnaires du Maduré qui eurent la gloire de souffrir pour Jésus-Christ, il faut ranger François Lainez et Simon Carvalho.

Lainez revenait, en 1699, d'assister les chrétiens d'Outremelour, dernière résidence de ce royaume, lorsqu'on le soumit à un tourment bien douloureux et bien extraordinaire. « Il avait, dit le Jésuite Dolu (3), obtenu du durey ou seigneur d'Outremelour la permission de bâtir une église sur ses terres, vers le nord, et proche de la célèbre ville de Cangibouram, qui est dans le royaume de Carnate. Un gouverneur l'ayant arrêté, à la sollicitation de quelques gentils, ce barbare lâcha sur lui quelques soldats à grande queue (c'est ainsi qu'on les appelle), qui, comme autant de chiens enragés, le mordirent jusqu'au sang par tout le corps, et lui firent des plaies si profondes qu'il en

a été longtemps très-incommodé. » Au commencement de l'année 1700, il alla secourir les chrétiens du Marawa, où Jean de Britto avait été martyrisé. « Le P. Lainez, ajoute Dolu (1), y a passé cinq mois dans des dangers continuels, couché à l'ombre de quelque arbre, ou au bord de quelque étang où les naturels du pays viennent souvent se laver. Il les instruisait de nos mystères; et Dieu donnait tant de force et d'onction à ses paroles, qu'en peu de mois il a baptisé quatre à cinq mille idolâtres, sans parler de plusieurs milliers de chrétiens auxquels il a administré les sacrements de la pénitence et de l'eucharistie. »

Carvalho était chargé de la chrétienté de Tanjaour, à l'orient du royaume de Maduré. « Ce Père, dit le Jésuite Martin (2), l'un des plus illustres et des plus zélés ouvriers, est de la province de Goa, où il passait, sans contredit, pour le plus bel esprit qu'il y eût. Il y enseignait la théologie avec un grand applaudissement, n'ayant encore que trente ans; et il était dès lors dans une si haute réputation de vertu, qu'on ne l'appelait communément que *le saint Père*. Quoiqu'il s'occupât très-utilement au service du prochain dans la ville et aux environs de Goa et de Malabar, il se sentit vivement pressé de se consacrer à la mission de Maduré. Il communiqua son dessein aux provinciaux des provinces de Goa et de Malabar, et prit des mesures si justes avec eux, qu'il fut incorporé à la mission de Maduré, avant même qu'on soupçonnât qu'il eût envie de s'y consacrer, et que personne pût s'y opposer. Il y est un grand exemple de zèle, de mortification, de charité, et de toutes les autres vertus qui sont le propre de l'homme apostolique. Pour moi, je regarde comme un prodige que, étant presque toujours malade, il puisse soutenir les travaux immenses de sa mission. C'est une chose extraordinaire de voir la douleur dont ce saint homme paraît saisi, quand il arrive des disgrâces à quelqu'une de nos Églises : il en a le cœur si serré, qu'il ne peut prendre de nourriture; il est deux ou trois jours sans manger, et il dépérit à vue d'œil. Ainsi on lui cache tout ce qu'on peut des traverses dont

(1) Sur la persécution soufferte par le P. Bernard de Saa, voyez la *Lettre* (en date du 11 décembre 1700) du P. Pierre Martin, au P. Le Gobien, dans les *Lettres édifiantes*, t. xvii, p. 154, édit. in-18.

(2) Sur l'emprisonnement du P. Xavier Borghèse, de l'illustre famille de ce nom, voyez la même *Lettre*, p. 159.

(3) *Lettre* (en date du 4 octobre 1700) du P. Dolu, au P. Le Gobien, dans les *Lettres édifiantes*, t. xvii, p. 150, édit. in-18.

(1) *Lettres édifiantes*, t. xvii, p. 149, édit. in-18.

(2) *Lettre* (en date du 11 décembre 1700) au P. Le Gobien, dans les *Lettres édifiantes*, t. xvii, p. 214, édit. in-18.

le démon ne manque pas de nous affliger. Mais Dieu paraît prendre plaisir à l'éprouver. Nul missionnaire ne souffre plus de persécutions que lui dans le lieu où il travaille. En 1698, il eut la douleur de voir renverser une belle église qu'il venait de bâtir entre la ville de Tanjaour et un fameux temple d'idoles. Les prêtres de ce temple l'avaient vue s'élever avec un chagrin mortel; ils résolurent de la détruire, et voici l'artifice dont ils se servirent: Ils répandirent parmi le peuple que les dieux de leur temple voulaient qu'on détruisit l'église des brahmes du nord; autrement qu'ils abandonnaient leur demeure, « parce que, quand il fallait aller, au travers de l'air, de ce temple à la ville de Tanjaour, ils trouvaient en chemin l'église de ces étrangers, et que, leur étant impossible de passer par dessus, ils étaient contraints, par une force invisible, de prendre un fort long détour, ce qui leur était très-incommode et les fatiguait beaucoup. » Quelque grossières que fussent les plaintes de ces dieux imaginaires, les idolâtres y furent sensibles; ils s'assemblèrent, et conclurent d'abattre l'église sous les auspices d'un ministre d'État qu'ils avaient gagné, et qui était d'ailleurs grand ennemi de notre religion. » Le P. Carvalho, auquel Mau-duit donne le prénom de Joseph (1), à la différence de Martin (2) et de Petit (3) qui le nomment Simon, fut arrêté, ainsi que le P. Michel Bartholdo, dans une persécution sanglante qui s'éleva contre les chrétiens. Il mourut, le 14 novembre 1701, de misère et d'épuisement dans la prison de Tanjaour. Le P. Bartholdo, après avoir été tourmenté cruellement pendant plusieurs jours, fut relâché (4).

Les Capucins français, établis dès 1642 à Madras, avaient été appelés par les fondateurs de la colonie de Pondichéry en 1671, date de

l'établissement de ce comptoir: mais leur petit nombre les força de se restreindre au littoral occupé par les Français, sans pénétrer, le flambeau du christianisme à la main, dans l'intérieur des terres. Les enfants de saint Ignace suppléèrent à ce que n'avaient pu faire ceux de saint François. « Après les débris de notre mission de Siam, écrit le P. Tachard au comte de Crécy (1), la plupart de nos Pères se retirèrent à Pondichéry sur la côte de Coromandel... En voyant le grand nombre d'idolâtres qui nous environnaient à l'ouest et au nord, nous fûmes touchés d'un véritable désir de travailler à leur conversion. Les grands progrès que les Jésuites avaient faits vers le sud, où ils avaient formé une chrétienté de près de deux cent mille âmes, nous firent juger que, en employant les mêmes moyens pour la conversion des Indiens situés au nord de Pondichéry, nous pourrions peut-être avec le temps obtenir de Notre-Seigneur les mêmes bénédictions. Pour y réussir, nous commençâmes par nous établir à Pondichéry: mais, les Hollandais, nous en ayant chassés (1693) presque aussitôt que nous eûmes commencé à faire nos premières fonctions dans l'église que nous avions bâtie, nos espérances allaient être perdues sans ressource, si la Providence n'eût mis entre vos mains la conclusion de la paix générale. Ce fut, Monsieur, par votre moyen que Pondichéry fut rendu à la royale Compagnie; et vous devintes, en même temps, comme le restaurateur de notre mission chancelante, dont vous étiez déjà en tant de manières le bienfaiteur, comme de toutes nos autres missions du Levant, des Indes orientales et de la Chine. »

Ce point sera mieux éclairci par une lettre du P. Pierre Martin. Ce Jésuite avait été d'abord envoyé en Perse: mais son attrait était pour une autre mission, où il y eût encore plus à souffrir et à travailler. « J'ai trouvé ce que je cherchais plus tôt que je n'eusse pensé, écrivit-il, le 30 janvier 1699, de Balassor, dans le Bengale (2). Dans le voyage, je fus pris par les Arabes, et retenu prisonnier pour n'avoir pas voulu faire

(1) Lettre (en date du 1^{er} janvier 1702) au P. Le Gobien, dans les *Lettres édifiantes*, t. xvii, p. 233, édit. in-18.

(2) Lettre (en date du 11 décembre 1700) au P. Le Gobien, dans les *Lettres édifiantes*, t. xvii, p. 213, édit. in-18.

(3) Lettre (en date du 12 février 1702) au P. de Trevou, confesseur de S. A. R. Mgr. le duc d'Orléans, dans les *Lettres édifiantes*, t. xvii, p. 273, édit. in-18.

(4) Lettre (en date du 16 février 1702) du P. Tachard, supérieur général des missionnaires français de la Compagnie de Jésus dans les Indes orientales, au P. de La Chaise, de la même Compagnie, confesseur du Roi, dans les *Lettres édifiantes*, t. xvii, p. 275, édit. in-18.

(1) Lettre du P. Tachard, supérieur général des missions de la Compagnie de Jésus dans les Indes orientales, à M. le comte de Crécy, dans les *Lettres édifiantes*, t. xvii, p. 303, édit. in-18.

(2) Lettre au P. de Villette, dans les *Lettres édifiantes*, t. xvii, p. 49, édit. in-18.

mais leur petit
dre au littoral
étranger, le flam-
dans l'intérieur
gnance supplée-
ceux de saint
tre mission de
e de Crécy (1),
èrent à Pondi-
... En voyant
nous environ-
fûmes touchés
à leur conver-
sion avaient
rmé une chré-
le âmes, nous
mêmes moyens
itués au nord
peut-être avec
eur les mêmes
commençâmes
mais, les Hol-
(1693) presque
cé à faire nos
ne nous avions
perdu sans
mis entre vos
général. Ce fut,
Pondichéry fut
nous devintes,
teur de notre
liez déjà en
me de toutes
Indes orien-

ar une lettre
t été d'abord
ait pour une
us à souffrir
je cherchais
vit-il, le 30
Bengale (2).
Arabes, et
voulu faire

éral des mis-
Indes orien-
Lettres édi-
es édifiantes,

profession de mahométisme. Quelque envie qu'eussent ces infidèles de savoir qui nous étions, le P. Beauvillier, mon compagnon, et moi, ils n'en purent venir à bout, et ils crurent toujours que nous étions de Constantinople. Ce qui les trompait, c'est qu'ils nous voyaient lire des livres turks et persans. Nous les laissâmes dans cette erreur jusqu'à ce qu'un d'entre eux s'avisât d'exiger de nous la profession de leur maudite secte. Alors nous nous déclarâmes hautement chrétiens, mais toujours sans dire notre pays. Nous parlâmes même très-fortement contre leur imposteur Mahomet; ce qui les mit de si mauvaise humeur contre nous, qu'ils saisirent le vaisseau, bien qu'il appartint à des Maures (mahométans). Ils nous menèrent à terre, et nous mirent en prison. Ils nous firent comparaître plusieurs fois, le Père et moi, devant les magistrats, pour tâcher de nous séduire; mais, nous trouvant toujours, par la miséricorde de Dieu, fermes et constants, ils se lassèrent enfin de nous tourmenter, et envoyèrent un exprès au gouverneur de la province, pour savoir ce qu'ils feraient de nous. On leur ordonna de nous mettre en liberté, pourvu que nous ne fussions pas *Franguis* (1), c'est-à-dire Européens. Ils ne soupçonnèrent pas que nous le fussions, parce que nous parlions toujours turk, et que le P. Beauvillier ne lisait que des livres arabes, et moi des livres persans. Ainsi le Seigneur ne nous jugea pas dignes, dans cette occasion, de souffrir la mort pour la gloire de son saint nom, et nous en fûmes quittes pour la prison et pour quelques mauvais traitements. De là, nous vîmes à Surate, où le P. Beauvillier demeura, pour être le supérieur de la maison que nous y avons. Pour moi, je ne m'y arrêtai pas; mais je passai dans le Bengale, après avoir couru risque plus d'une fois de tomber entre les mains des Hollandais. Sitôt que je fus arrivé dans ce beau royaume, qui est sous la domination des mahométans, quoique presque tout le peuple y soit idolâtre, je m'appliquai sérieusement à apprendre la langue du Bengale. Au bout de cinq mois, je me

trouvai assez habile pour pouvoir me déguiser, et me jeter dans une fameuse université de brahmes, docteurs de Indiens. Comme nous n'avons eu jusqu'à présent que de fort légères connaissances de leur religion, nos Pères souhaitaient que j'y demeurasse deux ou trois ans pour pouvoir m'en instruire à fond. J'en avais pris la résolution, et j'étais prêt à l'exécuter, lorsqu'il s'éleva tout à coup une si furieuse guerre entre les mahométans et les gentils, qu'il n'y avait de sûreté en aucun lieu, surtout pour les Européens. Mais Dieu, dans l'occasion, donne une force qu'on ne comprend pas. Comme je n'appréhendais presque pas le danger, nos supérieurs me permirent d'entrer dans un royaume voisin, nommé Orixia, où, dans l'espace de seize mois, j'eus le bonheur de baptiser près de cent personnes, dont quelques-unes passaient l'âge de soixante ans. J'espérais, avec la grâce de Dieu, faire dans la suite une récolte plus abondante: mais tout ce que nous pûmes obtenir fut d'avoir soin d'une espèce de paroisse érigée dans la principale habitation que la royale Compagnie de France a dans le Bengale. Comme cette mission ne manque pas d'ouvriers, nos supérieurs résolurent de m'envoyer avec trois de nos Pères à Pondichéry, l'unique place un peu fortifiée que les Français aient dans les Indes. Il y a environ cinq ans que les Hollandais s'en rendirent les maîtres. Nous y avons une assez belle église, dont nous allons nous remettre en possession, en même temps que les Français rentreront dans la place. Là, nous serons à la porte de la mission du Maduré, la plus belle, à mon sens, qui soit au monde. Il y a sept Jésuites, presque tous Portugais, qui y travaillent infatigablement avec des fruits et des peines incroyables. Ces Pères me firent proposer, il y a plus de dix-huit mois, de me donner à eux pour aller prendre part à leurs travaux. Si j'eusse pu disposer de moi, j'aurais pris volontiers ce parti: mais nos supérieurs ne l'ont pas jugé à propos, parce qu'ils veulent que nous établissions de notre côté des missions françaises, et que, dans ces vastes royaumes, nous occupions les pays que nos Pères portugais ne peuvent cultiver à cause de leur petit nombre. C'est ce que notre supérieur général, le P. de la Breuille, qui est présentement dans le royaume de Siam, vient de me marquer dans sa dernière lettre. Il me charge

(1) Quelques-uns font venir ce mot de *Para-Angui*, qui signifie *habitant étranger*. Il paraît plus vraisemblable que c'est le même mot que *Frangui*: les Hindous, qui n'ont point la lettre F, la remplacent d'ordinaire par un Q. *Prangui* est le nom donné aux Européens à Constantinople, et introduit sans doute par les musulmans dans l'Hindoustan.

de la mission de Pondichéry, et me fait espérer que dans peu de temps il me permettra d'entrer dans les terres. » Le P. Martin écrit ensuite, à la date du 1^{er} juin 1700 : « Mes supérieurs... pensaient à établir une nouvelle mission dans les royaumes de Carnate, de Gingi et de Golconde, et de la former sur le modèle de celle que nos Pères portugais cultivent dans le royaume de Maduré, depuis plus de quatre-vingts ans, avec des bénédictions extraordinaires du ciel. Pour réussir dans une entreprise si glorieuse à Dieu et si avantageuse à l'Eglise, il était nécessaire d'envoyer quelques-uns de nos Pères français dans cette ancienne mission, où ils pussent apprendre la langue, s'instruire des coutumes et des usages de ces peuples, former des catéchistes, lire et transcrire les livres que le vénérable P. Robert de Nobilibus et nos autres Pères ont composés ; en un mot, recueillir tout ce que le travail et l'expérience de tant d'années avaient donné de lumières à ces sages ouvriers, et tâcher d'en profiter dans une entreprise toute semblable à la leur. On jeta les yeux sur le P. Mauduit et sur moi ; mais on jugea à propos de nous faire prendre deux routes différentes. Le P. Mauduit, après avoir été à Méliapour visiter le tombeau de l'apôtre saint Thomas, eut ordre de se rendre auprès du P. François Laynez dans le Maduré, pendant que j'irais par mer trouver le Père provincial des Jésuites portugais, qui était alors dans le royaume de Travancore, afin de lui demander, pour mon compagnon et pour moi, la permission d'aller travailler quelque temps dans la mission de Maduré... Nous abordâmes à la côte de Travancore..., et nous arrivâmes (à Reytoura) chez le P. Emmanuel Lopez, de notre Compagnie... Il y a plus de cinquante ans que ce missionnaire travaille avec un zèle infatigable au salut des Malabares. Il est le dernier Jésuite qui ait paru dans le Maduré avec l'habit que nous portons en Europe : car, quoiqu'il y ait plus de quatre-vingts ans que le P. Robert de Nobilibus fonda cette fameuse mission sur le pied où elle est aujourd'hui, c'est-à-dire en s'accommodant aux coutumes du pays, soit pour l'habit, la nourriture et la demeure, soit pour les autres usages qui ne sont point contraires à la foi et aux bonnes mœurs ; cependant les Portugais ne purent se résoudre à ne plus paraître en ces terres en habit européen, qu'après avoir été

convaincus par une longue expérience que cette conduite était très-préjudiciable à la religion et à la propagation de la foi, par l'aversion et le mépris que ces peuples ont conçus contre les Européens. Nous fûmes édifiés de la beauté et de la propreté de l'église du P. Lopez ; mais nous le fûmes bien davantage du nombre et de la piété des fidèles qui sont sous sa conduite, et qui se distinguent de tous les autres Malabares par leur docilité et par une foi vive et animée. Aussi cette chrétienté passe-t-elle pour être la plus florissante du côté de Travancore. Le P. Lopez nous reçut avec des transports de joie, qui nous marquèrent son bon cœur ; mais il ne put retenir ses larmes ni s'empêcher de jeter de profonds soupirs, quand je lui dis que j'allais trouver le Père provincial pour demander la permission d'entrer dans la mission du Maduré. « Ha ! que vous êtes heureux, mon cher Père ! me dit-il en m'embrassant tendrement. Que ne puis-je vous y accompagner ! Mais, hélas ! je suis indigne de travailler jamais avec cette troupe de saints qui y sont employés. » Quoique ce Père eût de grands talents et un zèle égal pour la conversion des âmes, ses supérieurs n'ont pourtant pas voulu lui permettre de rentrer dans cette mission, parce que, y ayant paru pendant plusieurs années comme Européen, il n'aurait pu jamais si bien se déguiser qu'on ne l'eût reconnu ; ce qui l'eût rendu inutile à la conversion de ces peuples, ainsi peut-être que tous les autres, que l'on aurait soupçonnés d'être du même pays et d'avoir vécu selon les mêmes usages que lui... En traversant le royaume de Travancore, où l'idolâtrie est enracinée, ce ne me fut pas une petite consolation de voir, le long de cette côte, des croix plantées de tous côtés sur le rivage, et un grand nombre d'églises où Jésus-Christ est adoré. Les principales sont Mampoulain, Reytoura, Poudoutourey, Culechy, Cabripatan, le Topo et Cavalan. Outre ces églises, il y en a plusieurs autres qui en sont comme des succursales. Ce fut à Culechy que je rencontraï le P. André Gomez, provincial de la province de Malabar, homme d'un mérite distingué, et qui était supérieur de la maison professe de Goa lorsqu'il fut choisi pour gouverner la province de Malabar... Il nous conduisit au Topo, qu'on appelle le collège de Travancore, et qui est sa demeure ordinaire. Ce

ence que cette
la religion et
aversion et le
us contre les
la beauté et
Lopez ; mais
nombre et de
conduite, et
es Malabares
ve et animée.
pour être la
encore. Le P.
orts de joie,
ir ; mais il ne
er de jeter de
s que j'allais
demander la
du Maduré.
on cher Père !
ment. Que ne
is, hélas ! je
ec cette troupe
oïque ce Père
égal pour la
rs n'ont pour-
rentre dans
paru pendant
n, il n'aurait
n ne l'eût re-
à la conver-
que tous les
és d'être du
n les mêmes
royaume de
cinée, ce ne
de voir, le
ées de tous
nombre d'é-
e principales
ndoutourey,
alan. Outre
tres qui en
à Culechy
provincial
l'un mérite
la maison
pour gou-
nous con-
ge de Tra-
inaire. Ce

collège est situé dans une des plus petites bourgades de cette côte. Il n'est bâti que de terre, et n'est couvert que de feuilles de palmier sauvage. L'église, dédiée à la sainte Vierge, est aussi simple que la maison ; et la vie que les Pères mènent répond parfaitement à la pauvreté de l'une et de l'autre. Je fus merveilleusement édifié de voir ces hommes, vénérables par leur âge et par leurs travaux, habiter sous des huttes si misérables, dans un dépouillement qu'on peut appeler universel de toutes les commodités de la vie. La vue de Dieu, qu'ils cherchent uniquement, les entretient dans une paix et dans une tranquillité parfaite, quoique exposés d'ailleurs aux insultes des idolâtres des terres, et aux courses des pirates qui infestent ces mers, et qui sont venus plus d'une fois renverser leurs cabanes et piller le peu de meubles qui s'y trouvaient. Aussitôt que le Père provincial m'eut accordé la mission de Maduré, que j'étais venu lui demander, je m'appliquai de toutes mes forces à apprendre la langue tamoule ou malabare, afin d'être bientôt en état de faire les fonctions des missionnaires : car c'est un ordre que les Pères de cette province ont sagement établi, de ne laisser entrer personne dans la mission de Maduré, qu'il ne sache la langue du pays. Sans cette précaution, on verrait bientôt qui nous sommes, et tout serait perdu. Le Topo n'était pas un lieu propre à m'avancer dans la langue, autant que je le souhaitais : on ne parle pas assez bien tamoul sur les côtes, qui ne sont habitées que par de petites gens grossiers et sans politesse. Le Père provincial eut la bonté de m'envoyer à Cotate (assez grande ville, située au pied des montagnes du cap de Comorin), où je pouvais trouver moins de distraction et plus de secours. Ce qui me fit le plus de plaisir, c'est que j'y rencontrai le P. Mainard, qui avait soin de l'église de cette ville. Comme il est né dans les Indes d'un père et d'une mère français, il sait parfaitement les deux langues : la nôtre, qu'il a retenue de ses parents ; et la malabare, qu'il a apprise dès l'enfance des gens du pays, et qui lui est devenue comme naturelle... Notre église (de Cotate) n'est considérable que par le lieu où on l'a élevée, le sanctuaire et l'autel étant placés à l'endroit même qu'occupait la cabane où saint François-Xavier se retirait le soir, après avoir prêché le jour à ces peuples.

C'est à cette cabane que les gentils mirent le feu une nuit, pensant le faire périr dans les flammes. L'on rapporte qu'elle fut réduite en cendres, sans que le saint, qui y resta toujours en prières, reçût la moindre atteinte du feu... La chose la plus singulière que je vis à Cotate pendant mon séjour, ce fut l'aventure d'un fameux pénitent idolâtre qui courait tout le pays depuis huit ou neuf mois. Cet homme était dans un état à donner de la compassion. Il s'était fait mettre au cou une espèce de collier fort extraordinaire. C'était une plaque de fer de trois pieds et demi en carré, épaisse en proportion, au milieu de laquelle il y avait une ouverture assez large. Après y avoir passé la tête, il avait fait appliquer tout autour de l'ouverture une bande de fer qui venait lui serrer le cou, et qui tenait à la plaque avec de bons clous bien rivés, afin qu'il ne lui fût pas libre de se décharger quand il voudrait d'un fardeau si pesant et si incommode. Cette large plaque, ainsi enchaînée au cou, l'empêchait de pouvoir se coucher ou appuyer sa tête contre quoi que ce soit : aussi, quand il voulait prendre un peu de repos, il fallait dresser des supports pour soutenir ce vaste collier des deux côtés. Il s'était lui-même imposé cette pénitence, pour amasser, en se montrant dans le pays, une somme d'argent qu'il destinait à creuser un Tarpaculam, c'est-à-dire un étang revêtu de pierres dans une plaine où il n'y a point d'eau, et où les voyageurs souffrent beaucoup de la soif : car c'est une dévotion de ce peuple, une manière d'honorer leurs dieux, et une œuvre des plus méritoires, de faire des réservoirs sur les grands chemins, d'entretenir des gens qui présentent de l'eau à boire aux passants, ou de bâtir de grandes salles où les étrangers puissent se retirer et se mettre à couvert pendant la nuit. Celui dont je parle crut ne pouvoir s'attirer plus d'aumônes qu'en paraissant dans l'état où je viens de vous le représenter... Je me sentis inspiré de prier Notre-Seigneur d'avoir pitié de ce malheureux, qui serait capable de souffrir beaucoup pour son amour s'il savait l'obligation qu'ont tous les hommes de n'aimer et de ne servir que lui seul. Je ne sais si Dieu eut égard à mes faibles prières : mais, huit jours après, je fus fort surpris de voir à la porte de notre église le pénitent au collier qui demandait à parler au gourou (au

Père)... J'avertis le P. Maynard... S'approchant du pénitent, il lui dit : « Que venez-vous chercher à l'église des chrétiens, où l'on honore le vrai Dieu, vous qui adorez des idoles et qui êtes l'esclave des démons ? » Le pénitent répondit avec modestie : « C'est parce qu'on m'a dit que c'était ici la maison du vrai Dieu que j'y viens, pour voir si je trouverai en lui plus de consolation que je n'en ai trouvé dans les dieux que j'adore, et dont je ne suis guère satisfait, après tout ce que vous voyez que je fais pour leur plaire. Je viens donc m'informer de votre Dieu et apprendre à le connaître, pour mettre en repos, s'il est possible, mon esprit, qui est depuis longtemps agité. N'est-ce pas ici, ajoutait-il, le temple de l'Être souverain, créateur du ciel et de la terre, qui récompense ceux qui le servent et qui punit éternellement ceux qui en adorent d'autres que lui ? Je n'ai jusqu'ici adoré et servi mes dieux que parce que je n'en ai point connu de plus grand qu'eux : mais, si vous me pouvez faire voir que le vôtre est au-dessus de tous, je renonce à eux, et je les abandonne pour jamais. » Ces paroles nous touchèrent vivement ; et nous eussions versé des larmes de joie, sans la crainte que nous eûmes qu'il ne cherchât peut-être à nous tromper. Pour éprouver donc sa sincérité par l'endroit que nous crûmes devoir lui être le plus sensible, « Si vous voulez, lui dîmes-nous, connaître le souverain Seigneur, et apprendre de notre bouche les perfections infinies qui le distinguent de vos prétendues divinités, il faut commencer par ôter de votre cou cet instrument de mortification recherchée, qui vous accable, et que vous ne portez que pour vous distinguer et pour rendre honneur à l'ennemi de l'Être souverain ; car, tant que vous en demeurerez chargé, la divine parole n'entrera point dans votre cœur, ou bien vous ne la pourrez goûter... » « Je suis prêt, nous dit-il, à tout quitter, s'il le faut, pour connaître le souverain bien ; mais je ne puis me débarrasser sans le secours d'un serrurier. » Certainement, le fameux Siméon Stylite (s'il est permis de comparer un si grand saint à un homme qui était encore idolâtre) ne montra pas plus de soumission et de promptitude à descendre de sa colonne au premier ordre des Pères du concile, que celui-ci à renoncer aux marques de pénitence dont il se faisait honneur parmi les gen-

tils. Le serrurier vint ; et ce ne fut qu'avec bien du temps et une peine extrême qu'il dévint les clous qui tenaient attaché le petit collier au grand. Celui qui les avait mis ne prétendait pas apparemment qu'on les ôtât jamais. Ce fut dans l'église même de Saint-François-Xavier que nous délivrâmes ce pauvre esclave de Satan du joug que son redoutable maître lui avait imposé. La plaque était si pesante, que je ne la pouvais soulever de terre qu'avec peine. Nous la suspendîmes à la muraille près de l'autel, comme une dépouille enlevée à l'enfer, et une des plus précieuses offrandes qu'on eût peut-être jamais faites au saint apôtre. Dès que le pénitent se vit libre, la joie parut peinte sur son visage, peut-être du plaisir qu'on venait de lui faire, peut-être de l'espérance qu'il avait que, ayant obéi, nous allions enfin l'éclairer sur la science du salut. Quoiqu'il parût content de nos instructions, et qu'il fût charmé surtout de ce que nous lui disions de la grandeur de Dieu et de son amour pour les hommes, nous lûmes plus d'une fois dans ses yeux qu'il roulait quelques pensées chagrinantes au fond de l'âme. Ceux qui l'avaient connu dans la ville, avant qu'il s'adressât à nous, lui faisaient de sanglants reproches, non pas précisément de ce qu'il changeait de religion, mais de ce qu'il se faisait disciple des docteurs Pranguis, lui qui était d'une des meilleures castes de tout le pays. C'était, en effet, cette idée de pranguinisme qui lui causait toute sa peine. Dès que nous le pîmes, nous prîmes la résolution de l'envoyer dans le Maduré se faire baptiser par quelqu'un de ceux qui y vivent sous l'habit de sannidai. Nous lui dîmes donc que nous n'étions que les gourous ou les docteurs des castes basses qui sont sur les côtes, et qu'il lui convenait à lui, qui était homme de qualité, de s'adresser aux docteurs des hautes castes qui sont dans les terres, et de se mettre au nombre de leurs disciples ; qu'il trouverait dans le Maduré ces docteurs, qui lui enseigneraient la loi du vrai Dieu ; qu'il les allât visiter, et qu'après avoir achevé de l'instruire, ils le mettraient au nombre des fidèles. Ce bon homme, qui avait pris amitié pour nous, eut beaucoup de peine à se déterminer sur le parti que nous lui propositions : mais enfin, comme nous lui persuadâmes que c'était son avantage, il nous crut, et s'en alla trouver un de nos Pères de la mis-

sion de
ensuite
de ses
de la
Madur
tient en
prince
maître
vent à
quelqu
des pa
sins, e
loger l
se retir
pour n
si press
montré
ébranlé
leur rel
sortir e
pour e
y exer
tions d
n'eusse
Paravai
ces mes
vertir,
Dans c
ministre
vres al
la pren
des Pa
dit par
« lui di
« brass
« du G
« Franc
« chréti
« La fo
« nos d
« mirac
« tous
« avan
« relig
« ment
« autar
« mais
« nous
« meill
« Aius

qu'avec bien
l dérivait les
collier au
étendait pas
Ce fut dans
ierque nous
tan du joug
imposé. La
la pouvais
s la suspen-
comme une
es plus pré-
mais faites
e vit libre,
eût-être du
eût-être de
obéi, nous
e du salut.
ctions, et
ous lui di-
son amour
d'une fois
es pensées
ix qui l'a-
s'adressât
oches, non
it de reli-
disciple des
p des meil-
en effet,
usait toute
us primes
Maduré se
i y vivent
mes donc
t les doc-
côtes, et
homme de
es hautes
se mettre
trouverait
enseigné
ât visiter,
re, ils le
n homme,
aucoup de
ous lui
lui per-
ous crut,
e la mis-

sion de Maduré, qui le baptisa et le renvoya ensuite dans son pays travailler à la conversion de ses parents. J'avais cependant dans l'étude de la langue malabare..., et je pris la route de Maduré... Toute la côte de la Pêcherie appartient en partie au roi de Maduré, et en partie au prince de Marawa... Les Hollandais, sans être maîtres de la côte, n'ont pas laissé d'agir souvent à peu près comme s'ils l'étaient. Il y a quelques années qu'ils s'emparèrent des églises des pauvres Paravas pour en faire des magasins, et des maisons des missionnaires pour y loger leurs facteurs. Les Pères furent obligés de se retirer dans les bois où ils se firent des huttes, pour ne pas abandonner leur troupeau dans un si pressant besoin. Il est vrai que les Paravas montrèrent en cette occasion une fermeté inébranlable, et un attachement inviolable pour leur religion. On les voyait tous les dimanches sortir en foule de Tutucurin et des bourgades, pour entendre la messe dans les bois. Les Pères y exerçaient, au milieu des gentils, les fonctions de leur ministère plus librement qu'ils n'eussent fait auprès des Hollandais. Le zèle des Paravas choqua apparemment quelques-uns de ces messieurs. Ils se mirent en tête de les pervertir, et de leur faire embrasser leur religion. Dans cette vue, ils appelèrent de Batavia un ministre, pour instruire, disaient-ils, ces pauvres abusés; mais la tentative réussit mal. Dès la première conférence que le chef de la caste des Paravas eut avec le prédicant, il le confondit par ce raisonnement : « Vous devez savoir, lui dit-il, que, quoiqu'à notre caste eût embrassé la religion catholique avant la venue du Grand-Père dans les Indes (c'est de saint François-Xavier qu'il parlait), nous n'étions chrétiens que de nom, mais gentils en effet. La foi que nous professons ne prit racine dans nos cœurs que par la force et le nombre des miracles que notre saint apôtre opéra dans tous les lieux de cette côte. C'est pourquoi, avant que vous nous parliez de changer de religion, il faut, s'il vous plaît, que premièrement vous fassiez, à nos yeux, non pas seulement autant de miracles qu'en a fait le Grand-Père, mais beaucoup davantage, puisque vous voulez nous prouver que la loi que vous apportez est meilleure que celle qu'il nous a enseignée. Ainsi, commencez par ressusciter au moins

une douzaine de morts, car saint François-Xavier en a ressuscité cinq ou six sur cette côte; guérissez tous nos malades; rendez notre mer une fois plus poissonneuse qu'elle n'est; et, quand cela sera fait, nous verrons ce qu'il y aura à vous répondre. » Le pauvre ministre, ne sachant que répliquer à ce discours, et voyant d'ailleurs cet air de fermeté et de raison qu'il n'attendait pas dans des pêcheurs, ne songea qu'à se rembarquer au plus vite. Mais, avant que de le laisser partir, on voulut voir si la violence n'aurait pas plus de pouvoir que l'exhortation. On se mit donc en devoir de forcer les Paravas d'aller au préche. Le chef de la caste eut le courage de faire afficher un écrit à la porte de la loge hollandaise, par lequel il déclarait que, si quelque Parava allait au temple des Hollandais, il serait traité à l'heure même comme rebelle à Dieu et traître à la nation. Personne ne fut tenté d'y aller, excepté un seul. C'était un homme riche et puissant, dont la fortune dépendait des Hollandais, et qui fut assez lâche, de peur de s'attirer leur disgrâce, pour s'y trouver une fois. On en avertit le chef de la caste des Paravas, lequel résolut d'en faire un exemple. Il mit donc ses gens sous les armes, et se saisit des avenues, afin que, à la sortie du temple, le coupable ne pût lui échapper. Dès qu'il parut, le chef le fit mettre à mort. Les Hollandais voulurent se mettre en devoir de le secourir; mais ils n'y furent pas à temps, et ils furent obligés eux-mêmes de se retirer, pour ne pas irriter des peuples qui étaient résolus de conserver leur religion aux dépens de leur vie. Ces persécutions ont cessé par la grâce de Dieu. Il est venu des directeurs plus doux et plus raisonnables, qui, bien loin d'inquiéter ces peuples sur leur religion et de leur faire violence, ont consenti à ce que leurs anciens pasteurs revinssent demeurer dans les bourgades, et continuassent les mêmes fonctions qu'ils avaient toujours faites depuis saint François-Xavier... J'écrivis au P. Xavier Borghèse, qui de tous les missionnaires du Maduré était le plus proche de Tutucurin... Ce Père me répondit... qu'on venait d'arrêter prisonnier le P. Bernard de Saa, son voisin, pour avoir converti un homme d'une haute caste; qu'on l'avait trainé devant les juges, et qu'à force de coups on lui avait fait sauter une partie des dents de la bouche, pen-

dant qu'on déchirait ses catéchistes à coups de fouet; que, dans tout le pays, l'émotion était générale contre les chrétiens; enfin, qu'étant lui-même en danger d'être pris à chaque moment, il n'avait garde de conseiller à un étranger de se rendre auprès de lui dans une conjoncture si fâcheuse. Je fus touché de la persécution des chrétiens; mais je le fus bien plus vivement de ce qu'on m'empêchait d'aller prendre part à leurs souffrances... Sans me rebuter d'une réponse qui semblait m'ôter toute espérance, j'écrivis une seconde fois au P. Borghese... Cette seconde lettre tomba heureusement entre les mains du P. Bernard de Saa, qui venait d'être exilé pour la foi, après avoir été très-cruellement traité... Il s'était retiré depuis deux ou trois jours à Camien-Naiken-Patti... Voyant un homme déterminé à tout tenter et à tout souffrir, il crut qu'il était inutile de me faire aller chercher bien loin l'entrée d'une mission, à la porte de laquelle je me trouvais, et que, danger pour danger, il valait mieux que je me livrasse à ceux du lieu où l'on me destinait, qu'à d'autres où je périrais peut-être sans aucun fruit. C'est ce qu'il m'écrivit, en m'envoyant ses catéchistes pour me servir de guides. L'arrivée de ces chrétiens si attendus, et dont quelques-uns avaient beaucoup souffert pour la vraie religion, me causa une joie des plus sensibles. Je partis de Tutucurin sans différer...; et, à l'entrée de la nuit, me trouvant dans un bois, je quittai mon habit ordinaire de Jésuite pour prendre celui des missionnaires de Maduré. Nous arrivâmes un peu avant le jour à Camien-Naiken-Patti, où le P. Bernard de Saa m'attendait... Je ne saurais vous exprimer avec quelle tendresse j'embrassai un confesseur de Jésus-Christ, sorti tout récemment de la prison et de dessous les coups des ennemis du nom chrétien, ni ce que Dieu me fit sentir de consolation en prenant possession de cette terre bénie, après tant de désirs, de travaux, de courses, et de crainte de n'y arriver peut-être jamais. » De Camien-Naiken-Patti le P. Martin se rendit à Aour, principale maison de la mission de Maduré, où il travailla sous la direction du P. Bouchet.

Le P. Mauduit, envoyé comme le P. Martin dans le Maduré, pour s'y préparer à fonder la mission du Carnate, écrit, à la date du 29 sep-

tembre 1700, qu'il arriva, le 7 décembre 1699, en habit de sanniassi, à Couttour, première résidence de la mission du Maduré. « Le P. François Lainez, que j'y trouvai, ajoute-t-il (1), me reçut avec des marques d'une amitié sincère. Je ne puis vous exprimer les sentiments dont je fus pénétré dans cette sainte maison, ni combien je fus édifié de la vie pénitente qu'y mènent nos Pères... J'ai baptisé à Couttour plus de cent personnes, et plus de huit cents à Corali, autre résidence de cette mission. Ce grand nombre vous surprendra peut-être : mais qu'est-ce en comparaison de ce que fait le P. Lainez dans le Marawa, où il a baptisé en six mois plus de cinq mille personnes (2)? Il n'a pas tenu à moi, ni à lui, que je ne l'y aie accompagné, et que je ne me sois dévoué à recueillir une moisson si abondante : mais les ordres que j'avais ne me le permettaient pas. Je les suivis, et je partis, au commencement de juin 1700, pour aller du côté de Cangibouram (capitale du royaume de Carnate), qui est au nord de Pondichéry. Sitôt que j'y fus arrivé, je commençai à travailler... Deux églises s'élèvent déjà à l'honneur du vrai Dieu, au milieu d'une nation ensevelie dans les plus épaisses ténèbres de l'infidélité. Depuis trois mois et demi que je suis en ce pays, j'ai eu le bonheur de baptiser près de cent vingt personnes. Jugez, par ces heureux commencements, de ce que nous pourrons faire dans la suite, avec la grâce de Dieu, dans une mission si féconde, si on nous envoie les secours qui nous sont nécessaires; mais il faut pour cela des hommes de résolution, et qui puissent faire de la dépense : car on est obligé de garder ici bien plus de mesures que dans le Maduré, où le christianisme est aujourd'hui très-florissant; et l'on doit s'attendre à souffrir bien des persécutions, soit de la part des gentils, soit d'ailleurs, si l'on ne s'observe, et si l'on n'a un peu de quoi apaiser la mauvaise humeur des grands du pays. » Comme les Jésuites français voulaient fonder une mission solide, non-seulement dans le royaume de Carnate, mais encore dans les royaumes qui l'environnaient, le P. Mauduit fut chargé de prendre une connaissance exacte

(1) Lettre au P. Le Gobien, dans les *Lettres édifiantes*, t. xvii, p. 140, édit. in-18.

(2) Voyez ci-dessus, t. ii, p. 413, col. 2.

de ces
serait
but d'
entrep
P. Ta
de la
tales,
quitté
la lan
à Car
chréti
était
voyag
voisin
avait
peuple
Penda
fonder
le cen
de Pu
éloign
lienes
bapté
P. Ta
Père
provin
d'Aou
mission
la vol
de qu
les in
se mi
des ci
tiré l
voir
de ta
en é
fallai
rien
vellen
à no
état
Ames

de ces contrées, afin de voir en quels lieux il serait plus convenable de s'établir : tel fut le but d'un assez long voyage que ce missionnaire entreprit à l'ouest du Carnate, en 1701 (1). Le P. Tachard, supérieur des missions françaises de la Compagnie de Jésus dans les Indes orientales, parle ainsi de Mauduit (2) : « Après avoir quitté la mission du Maduré, où il avait appris la langue et les coutumes du pays, il était allé à Carouvepondi, où il cultivait une centaine de chrétiens, qu'il avait baptisés depuis qu'il s'y était établi. Ce même Père avait fait divers voyages et diverses découvertes dans les pays voisins, et surtout vers le nord-ouest, où il avait eu occasion d'annoncer l'Évangile à divers peuples, et de baptiser quelques personnes. Pendant ces courses apostoliques, il jeta les fondements de l'Église de Tarkolan, autrefois le centre de l'idolâtrie du Carnate, et de l'Église de Punguenour, grande ville et fort peuplée, éloignée de Pondichéry d'environ cinquante lieues, où il avait eu le bonheur de conférer le baptême à plus de quatre-vingts idolâtres. » Le P. Tachard ajoute : « J'avais obtenu de notre Père général que le P. Bouchet (incorporé à la province de Malabar et fondateur de la mission d'Aour, au Maduré) revint dans notre nouvelle mission française... Dès que je lui eus signifié la volonté de nos supérieurs, il se mit en état de quitter sa mission ; et, malgré les larmes et les instantes prières de ses chers néophytes, il se mit en chemin. Cette séparation se fit avec des circonstances dont le seul récit m'a souvent tiré les larmes des yeux ; et il est difficile de voir l'empressement, la tendresse et la douleur de tant de milliers de fervents chrétiens, sans en être vivement touché. Cependant, il nous fallait nécessairement un homme de son expérience et de sa capacité, pour donner à la nouvelle mission de Carnate une forme convenable à nos desseins ; je veux dire, afin que ses fondements fussent solides, et qu'on fût dès lors en état de s'y employer efficacement au salut des âmes. Le P. Bouchet amena avec lui d'Aour un

autre missionnaire français, le P. de La Fontaine, qu'il avait formé de sa main ; de sorte que, au mois de mars 1702, ils se trouvèrent trois missionnaires dans le royaume de Carnate. Le P. Bouchet fut nommé supérieur de la nouvelle mission : il était difficile de faire un meilleur choix... Il s'établit à Tarkolan ; et, ayant laissé le P. Mauduit dans son Église de Carouvepondi, il envoya le P. de La Fontaine à Punguenour, où l'on parle la langue *talangué* (telenga), qui est aussi différente du malabar que l'espagnol l'est du français. » Le P. Petit ne tarda pas à se joindre à ces trois apôtres. L'un des *cramani* (gouverneurs) de Tarkolan, propriétaire d'un *topo* (bois de haute futaie), près de la ville, l'avait donné au P. Bouchet, qui y fit bâtir une petite église et une maison. En 1703, on se saisit de sa chapelle et des meubles de son ermitage ; on lui enleva toutes les aumônes qu'il avait, tant pour son entretien que pour celui des autres Pères et de ses catéchistes ; on le jeta en prison avec ceux-ci, et on le menaça de le brûler vif. On allait lui envelopper les mains avec de la toile de coton trempée dans de l'huile, et à laquelle on voulait mettre le feu, lorsque Dieu détourna les juges de recourir à un supplice si violent. On présenta plusieurs fois au missionnaire des fers rouges, pour le tourmenter par tout le corps : mais sa douceur, son air modeste et grave, semblaient retenir ses bourreaux. Après qu'il eut passé un mois en prison, où il ne prenait qu'une ou deux fois par jour un peu de lait dans un morceau d'écorce de bois, on le délivra avec quelques chrétiens, compagnons de ses souffrances (1). Le P. Mauduit, éprouvé de son côté, écrivait : « J'ai été battu, bafoué et meurtri avec mes bons catéchistes ; mais enfin je suis encore vivant, et en état de rendre service à Dieu, si mes péchés ne m'en font pas juger indigne. On m'a tout pris, et je vous prie de me secourir. » Il fallut que les Jésuites de Pondichéry vendissent leurs meubles et ce qu'il leur restait d'instruments de mathématiques pour ve-

(1) Voyez-en la Relation dans les *Lettres édifiantes*, t. xvii, p. 241, édit. in-18.

(2) Lettre (en date du 4 février 1703) à M. le comte de Oréry, dans les *Let. tres édifiantes*, t. xvii, p. 304, édit. in-18.

(1) Lettre (en date du 30 septembre 1703) du P. Tachard, supérieur général des missionnaires français de la Compagnie de Jésus, au R. P. de La Chaise, de la même Compagnie, confesseur de Roi, dans les *Lettres édifiantes*, t. xvii, p. 316, édit. in-18. Lettre du P. Bouchet à M. Cochet de Saint-Vallier, président des requêtes du palais, à Paris, *ibid.*, t. xix, p. 41.

nir en aide au pauvre captif. Le P. de La Fontaine eut aussi part aux opprobres de la croix du Sauveur ; car les brahmes de Punguenour, jaloux des progrès qu'ils lui voyaient faire, résolurent de le chasser avec ignominie de son ermitage. Ils engagèrent quelques néophytes de leur caste à l'accuser de se servir de vin au sacrifice de la messe ; ce qui passait, parmi ces peuples, pour un crime capital. Après bien des affronts et des peines humiliantes, la persécution cessa, et le missionnaire travailla avec encore plus de fruit qu'auparavant à la conversion des idolâtres. Le P. Tachard, de qui on tient ces détails, disait de Pondichéry, en 1703 : « Nous sommes ici cinq prêtres et deux frères de notre Compagnie, tous fort occupés. Le P. de La Breuille, qui est revenu de Carnate, enseigne la philosophie. Le P. Dolu est curé de la paroisse des Malabares. Le P. de La Lane, venu par les derniers vaisseaux, apprend les langues du pays, pour entrer en mission l'année prochaine. Le P. Turpin travaille très-utilement à la conversion des gentils de cette ville, et apprend la langue latine à quelques jeunes Français et Portugais qui se destinent à l'état ecclésiastique. Le frère Moricet apprend la lecture, l'écriture, l'arithmétique, le pilotage, et autres sciences, aux enfants, afin qu'ils puissent dans la suite gagner leur vie. Nous tâchons surtout de bien élever cette jeunesse, et de lui inspirer la crainte de Dieu. Le Seigneur a béni cette année nos travaux ; car nous comptons plus de trois cents personnes adultes baptisées dans notre église. La ville de Pondichéry s'augmente tous les jours. On y compte plus de trente mille âmes, entre lesquelles il n'y a encore qu'environ deux mille chrétiens. » Il ajoutait dans la même lettre : « Les Pères Quenin, Papin et Baudré sont dans le royaume du Bengale, où ils ne manquent pas d'occupation. »

Lorsque Louis XIV eut permis aux Jésuites d'exercer les fonctions apostoliques à Pondichéry, l'administration curiale, à laquelle les Capucins et les nouveaux missionnaires se reconnaissaient des droits, devint entre eux un sujet de contestation, moindre toutefois que la question des rites malabares. Les Capucins prohibaient sévèrement des usages, que les Jésuites, guidés par le désir de faciliter aux âmes la voie du salut, crurent pou-

voir tolérer ; et les procureurs de la Congrégation des Missions-Étrangères, établis à Pondichéry, ne se montrèrent pas moins opposés que les Capucins à la pratique des enfants de saint Ignace. Le saint Siège, en présence de cette question des rites, qui retentissait du fond de l'Orient jusqu'à Rome, prit le parti d'envoyer un délégué sur les lieux. Charles-Thomas Maillard de Tournon, né à Turin, le 21 décembre 1668, d'une ancienne et illustre maison, originaire de Rumilli en Savoie, élevé à Rome au collège de la Propagande, et revêtu par Clément IX de la dignité de patriarche d'Antioche, fut nommé, le 2 juillet 1702, légat à latere, avec pouvoir et commission de régler contradictoirement les points en litige. Le patriarche se rendit en Espagne, où il devait attendre un bâtiment français, chargé de le transporter dans les Indes. La guerre n'ayant pas permis à ce bâtiment d'approcher de Cadix, il gagna l'île de Ténériffe, où le *Maurepas* le prit à son bord, le 3 mai 1703, et il arriva le 6 novembre suivant à Pondichéry. Les Jésuites allèrent à sa rencontre jusque sur le rivage, et le conduisirent processionnellement dans la ville. Le patriarche n'eut qu'à se louer de leur politesse, ainsi que de la manière noble et généreuse dont ils pourvurent à tous ses besoins. « A peine arrivé à Pondichéry, dit le P. Cahour (1), le visiteur apostolique tomba malade, et ne put examiner les choses par lui-même. Qui chargea-t-il de ce soin ? Deux Jésuites, supérieurs de la mission ; et ce fut d'après leurs rapports, dit-il, qu'il fit ses règlements. Convenons donc que, si dans la mission des Jésuites les particuliers n'étaient pas innocents, les supérieurs au moins n'étaient pas de connivence, et que, par conséquent, la Compagnie de Jésus n'avait pas à rougir d'un reproche qu'elle semble avoir dicté. Voici les paroles mêmes du légat. Après avoir parlé des missions de Maduré, de Maisour, de Carnate, plantées par les ouvriers de la Compagnie de Jésus, Portugais et Français, où, au milieu des persécutions des idolâtres, et de toutes les inconvénients de la vie, germent de verdoyants rameaux de l'Évangile, sans cesse arrosés par les sueurs des missionnaires, il ajoute : « Nous y serions allé,

(1) Des Jésuites, par un Jésuite, t. II, p. 181.

« désir
« joie,
« empê
« immé
« sement
« le sai
« périu
« Miche
« homm
« pour
« struite
« langu
« nous
« rendes
« meaux
« qu'à
« dans
« éprouv
« donc t
« ample
« et par
« des pri
« tageus
« ment s
« à Dieu
« dans l'
« représen
« le pou
« Compag
« Indes p
« elle-mêm
« à la fau
« de quel
« rent, so
« stacle in
« P. Cahou
« Pères E
« cela est
« malabar
« suite de
« se serai
« gnemen
« d'Antio
« 23 juin
« fut pub
« juillet
« les Phil
« la Chir
« cette or
« en conq

« désirant partager autant leur travail que leur joie, si une longue infirmité ne nous en eût empêché. Mais ce que nous n'avons pu obtenir immédiatement par nous-même, a été heureusement suppléé par le bon office envers nous et le saint Siège, des Pères Venant Bouchet, supérieur de la mission de Carnate, et Charles-Michel Bartholdo, missionnaire du Maduré, hommes éminents par leur doctrine et leur zèle pour la propagation de la foi. Parfaitement instruits, par un long séjour, des mœurs, de la langue et de la religion de ces contrées, ils nous ont fait connaître plusieurs choses qui rendent languissants et stériles ces mêmes rameaux, plus attachés aux vanités des gentils, qu'à la vigne qui est Jésus-Christ; et ainsi, dans l'abondance de notre joie, nous avons éprouvé beaucoup de tribulations. Après avoir donc tout soumis à un mûr examen, après avoir amplement entendu lesdits Pères de vive voix et par écrit, et imploré le secours de Dieu par des prières publiques, voulant pourvoir avantageusement à la pureté de la foi, à l'avancement spirituel des chrétiens, rendre agréable à Dieu l'oblation des gentils et la sanctifier dans l'Esprit saint, nous en sommes venu au présent décret, avec l'autorité apostolique et le pouvoir de légat à *latere*. » Voilà donc la Compagnie de Jésus, noblement représentée aux Indes par ses chefs, innocente des abus dont elle-même a gémi, soit qu'il faille les attribuer à la faute de quelques-uns de ses membres ou de quelques autres religieux d'un ordre différent, soit qu'il ne faille s'en prendre qu'à l'obstacle insurmontable des préjugés indiens. » Le P. Cahour raisonne dans l'hypothèse où les Pères Bouchet et Bartholdo auraient, comme cela est énoncé dans le décret, déclaré les rites malabares entachés de superstition : mais il résulte de la correspondance de ces religieux qu'on se serait mépris sur le sens de plusieurs renseignements qu'ils avaient donnés au patriarche d'Antioche. Quoi qu'il en soit, le mandement du 23 juin 1704, qui prohiba les rites malabares, fut publié, par le patriarche d'Antioche, le 11 juillet suivant, jour même de son départ pour les Philippines, d'où il continua sa route pour la Chine. Le légat adressa, en même temps, cette ordonnance à Clément XI, qui l'approuva en congrégation du Saint-Office, le 7 juin 1706,

en y ajoutant néanmoins cette clause : « Jusqu'à ce que le saint Siège en ait décidé autrement, sur les observations (s'il y en a) de ceux qui prétendraient avoir quelque chose à réclamer contre la teneur de ce décret. » Des réclamations s'élevèrent en effet. D'un côté, l'évêque de Méliapour et l'archevêque de Goa en formulèrent; et les Jésuites se conformèrent à l'exemple des ordinaires des lieux, en attendant la décision ultérieure du Siège apostolique. D'un autre côté, le conseil supérieur de Pondichéry appela, comme d'abus, du mandement du légat. « Les discussions devinrent alors extrêmement vives, dit l'évêque d'Hésébon (1). Les savants indiens donnèrent à chaque parti des attestations favorables au sentiment qu'on avait embrassé de part et d'autre, en sorte qu'on se trouvait plus embarrassé que jamais pour reconnaître la vérité, au milieu des ténèbres dont toutes ces contradictions l'enveloppaient. »

CHAPITRE XVII.

Apostolat des Jésuites, des Dominicains, des Franciscains, et des prêtres de la Congrégation des Missions-Étrangères à la Chine.

Avant de suivre le patriarche d'Antioche à la Chine, nous devons remonter au premier établissement des Jésuites français dans ce pays.

Le P. Prosper Intorcetta, Sicilien, étant venu en 1672 du Céleste empire en Europe pour les affaires de la mission, le P. de Fontaney lui avait dès lors écrit qu'il désirait se consacrer au salut des Chinois. Le P. Ferdinand Verbiest avait ensuite fait exprimer, par le P. Philippe Couplet, à Fontaney, qu'il l'attendait avec impatience à Péking. Lorsque les cinq Jésuites français quittèrent Nim-po (2), sur cet ordre de l'empereur : « Que tous viennent à ma cour : ceux qui savent les mathématiques demeureront auprès de moi pour me servir; les autres iront dans les provinces où bon leur semblera; » Fontaney eut la consolation de voir à Hang-tchéou

(1) Laquer, *Lettres à M. l'évêque de Langres*, p. 413.

(2) Voyez ci-dessus, t. II, p. 410, col. 1.

le P. Intorcetta, alors vice-provincial de la Compagnie; mais il ne devait pas trouver dans la capitale le P. Verbiest, dont le crédit, contrebalançant la mauvaise volonté du vice-roi de Tche-kiang, lui en ouvrit l'entrée. « Nous n'arrivâmes à Péking que le 7 février de l'année 1688, dit-il (1)... Nos Pères étaient plongés dans la douleur par la perte qu'ils venaient de faire du P. Ferdinand Verbiest, décédé dix jours auparavant (le 28 janvier), d'une langueur qui le consumait depuis quelques années... Notre joie eût été complète, si, comme il le désirait, nous eussions pu le voir avant sa mort, lui communiquer nos desseins, profiter de ses lumières, et prendre des règles de conduite d'un homme que tous les chrétiens de la Chine regardaient avec raison comme leur père et le restaurateur de notre sainte religion en leur pays. Mais Dieu nous faisait d'ailleurs assez d'autres grâces... Le P. Gerbillon, comptant sur ses forces..., demanda instamment d'aller aux extrémités de la province de Chen-si, dans l'ancienne Église du saint homme le P. Étienne Faber, Français de nation (2): c'est la mission la plus rude et la plus laborieuse de la Chine, et celle où l'on est plus destitué de toute consolation humaine. Le P. Bonvet souhaitait de passer dans le Leao ton (Corée), et dans la Tartarie orientale, où l'on n'a point encore prêché l'Évangile. Les autres n'avaient point pris de parti. Cependant, nous demeurions tous dans la maison de nos Pères à Péking. J'y trouvai le P. Antoine Thomas, que j'avais vu autrefois à Paris, quand il passa pour aller à la Chine. Je tâchai de le consoler sur la mort du P. Verbiest, dans qui, outre les raisons communes, il perdait un véritable ami. Il nous disposa, de son côté, à soutenir avec courage les contradictions auxquelles nous devons nous attendre, en ajoutant que chaque missionnaire devait s'appliquer ces paroles de saint Paul: « Tous ceux qui veulent vivre dans la piété, selon Jésus-Christ, souffriront persécution (3). »

(1) Lettre au R. P. de La Chaise, dans les *Lettres édifiantes*, t. xxvii, p. 79, édit. in-18.

(2) Sur le P. Faber, voyez les *Nouveaux Mémoires sur l'état présent de la Chine*, par le R. P. Louis Le Comte, de la Compagnie de Jésus, mathématicien du roy, t. ii, p. 162.

(3) Omnes qui plii volunt vivere in Christo Jesu persecutionem patientur. (II. Tim., 3, 12.)

Le P. Joseph Tissanier, Français, m'écrivit en ce temps-là de Macao à peu près la même chose. C'était un excellent religieux, qui avait été provincial et visiteur de la mission. Ces avis ne nous intimidèrent point, par la grâce de Dieu, parce qu'on ne nous promettait que ce que nous étions venus chercher... Les obsèques du P. Verbiest se firent le 11 mars 1688, et voici l'ordre qui fut gardé en cette cérémonie. Les mandarins, que l'empereur avait envoyés pour honorer cet illustre défunt, étant arrivés sur les sept heures du matin, nous nous rendîmes dans la salle où le corps était enfermé dans son cercueil. Les cercueils de la Chine sont grands, et d'un bois épais de trois ou quatre pouces, vernissés et dorés par dehors, mais fermés avec un soin extraordinaire, pour empêcher l'air d'y pénétrer. On porta le cercueil dans la rue; et on le posa sur un brancard, au milieu d'une espèce de dôme richement couvert, et soutenu de quatre colonnes. Ces colonnes étaient revêtues d'ornements de soie blanche (c'est à la Chine la couleur du deuil); et d'une colonne à l'autre pendaient plusieurs festons de diverses autres couleurs, ce qui faisait un très-bel effet. Le brancard était attaché sur deux mâts d'un pied de diamètre, et d'une longueur proportionnée à leur grosseur, que soixante ou quatre-vingts hommes, arrangés des deux côtés, devaient porter sur leurs épaules. Le Père supérieur, accompagné de tous les Jésuites de Péking, se mit à genoux devant le corps au milieu de la rue. Nous fîmes trois profondes inclinations jusqu'à terre, pendant que les chrétiens qui étaient présents à cette triste cérémonie fondaient en larmes, et jetaient des cris capables d'attendrir les plus insensibles. La marche commença ensuite dans cet ordre. On voyait d'abord un tableau de vingt-cinq pieds de haut sur quatre de large, orné de festons de soie, dont le fond était d'un taffetas rouge, sur lequel le nom et la dignité du P. Verbiest étaient écrits en chinois, en gros caractères d'or. Cette machine, que plusieurs hommes soutenaient en l'air, était précédée par une troupe de joueurs d'instruments, et suivie d'une autre troupe qui portait des étendards, des festons et des banderoles. La croix paraissait ensuite dans une grande niche, ornée de colonnes et de divers ouvrages de soie. Plusieurs chrétiens suivaient, les uns avec des étendards, comme les premiers,

et les autres avec des étendards à king, avançaient. On de la sainte globe, qui suivait l'étendard bleu de pagné de du P. Verboles qui leur l'avait tement a blanches à en espace étions péné la couture suivait, leur avait ce célébré val. Le père; le a des; le tr d'autres n se fit avec était fermé étaient bon fini, qui voyant p dans un chinois de notre Corrailles, e petits corps à la porte avant le co trois fois assistants auprès du avait préparé avec des un surplis ments ord nous pros cercueil, mettre en assistants lence, qu larmes. L

écrivit en
me chose.
avait été
les avis ne
de Dieu,
que nous
du P. Ver-
ici l'ordre
mandarins,
honorer cet
sept heures
la salle où
recueil. Les
t d'un bois
ernissés et
un soin ex-
y pénétrer.
on le posa
espèce de
de quatre
ues d'orne-
la couleur
pendaient
ouleurs, ce
ncard était
diamètre, et
r grosseur,
es, arran-
sur leurs
gné de tous
oux devant
fimes trois
pendant
nts à cette
et jetaient
nsensibles.
ordre. On
cinq pieds
festons de
rouge, sur
iest étaient
d'or. Cette
tenaient en
de joueurs
troupe qui
des bande-
dans une
de divers
suivaient,
premiers,

et les autres des cierges à la main. Ils marchaient deux à deux, au milieu des vastes rues de Péking, avec une modestie que les infidèles admiraient. On voyait après, dans une niche, l'image de la sainte Vierge et de l'Enfant Jésus, tenant le globe du monde dans sa main. Les chrétiens qui suivaient avaient aussi des cierges et des étendards, comme ceux qui précédaient. Un tableau de l'Ange gardien venait encore, accompagné de la même manière, et suivi du portrait du P. Verbiest, qu'on portait avec tous les symboles qui convenaient aux charges dont l'empereur l'avait honoré. Nous paraissions immédiatement après avec nos habits de deuil, qui sont blancs à la Chine, comme j'ai dit; et, d'espace en espace, nous marquions la tristesse dont nous étions pénétrés par des sanglots réitérés, selon la coutume du pays. Le corps du P. Verbiest suivait, accompagné des mandarins que l'empereur avait nommés pour honorer la mémoire de ce célèbre missionnaire. Ils étaient tous à cheval. Le premier, était le beau-père de l'empereur; le second, son premier capitaine des gardes; le troisième, un de ses gentilshommes, et d'autres moins qualifiés. Toute cette marche, qui se fit avec un bel ordre et une grande modestie, était fermée par cinquante cavaliers. Les rues étaient bordées des deux côtés d'un peuple infini, qui gardait un profond silence en nous voyant passer. Notre sépulture est hors la ville, dans un jardin qu'un des derniers empereurs chinois donna aux premiers missionnaires de notre Compagnie. Ce jardin est fermé de murailles, et on y a bâti une chapelle et quelques petits corps de logis. Quand nous fûmes arrivés à la porte, nous nous mîmes tous à genoux devant le corps au milieu du chemin, et nous fîmes trois fois les mêmes inclinations. Les pleurs des assistants recommencèrent. On porta le corps auprès du lieu où il devait être inhumé. On y avait préparé un autel, sur lequel était la croix avec des cierges. Le Père supérieur prit alors un surplis, récita les prières, et fit les encensements ordinaires marqués dans le Rituel. Nous nous prosternâmes encore trois fois devant le cercueil, qu'on détacha du brancard pour le mettre en terre. Ce fut alors que les cris des assistants redoublèrent, mais avec tant de violence, qu'il n'était pas possible de retenir ses larmes. La fosse était une espèce de caveau pro-

fond de six pieds, long de sept, et large de cinq; il était pavé, et revêtu de briques de tous côtés, en forme de murailles. Le cercueil fut placé au milieu comme sur deux tréteaux de briques, hauts d'environ un pied. On éleva ensuite les murailles du caveau jusqu'à la hauteur de six ou sept pieds, et on les termina en voûte avec une croix au-dessus. Enfin, à quelques pieds de distance du tombeau, on plaça une pièce de marbre blanc de six pieds de haut, en comprenant la base et le chapiteau, sur laquelle étaient écrits, en chinois et en latin, le nom, l'âge et le pays du défunt, l'année de sa mort, et le temps qu'il avait vécu à la Chine. Le tombeau du P. Mathieu Ricci est le premier au bout du jardin, dans un rang distingué, comme pour marquer qu'il a été le fondateur de cette mission: tous les autres sont rangés sur deux lignes au-dessous de lui. Le P. Adam Schall est, d'un autre côté, dans une sépulture vraiment royale, que l'empereur qui règne aujourd'hui lui fit faire quelques années après sa mort, lorsqu'on rétablit la mémoire de ce grand homme...

«C'était au tribunal des rites à nous présenter à l'empereur, parce que c'était ce tribunal qui avait reçu l'ordre de nous faire venir à la cour. Il nous appela donc après les obsèques du P. Verbiest, c'est-à-dire aussitôt que, selon le cérémonial de la Chine, il nous fut libre de sortir. Nous vîmes ce redoutable tribunal, où, quelques années auparavant, tous les missionnaires avaient paru chargés de chaînes. Il n'avait rien de grand ni de magnifique pour le lieu. Les mandarins, assis sur une estrade, nous reçurent avec honneur, et nous parlèrent après nous avoir fait asseoir. Le premier président, Tartare, ayant reçu les ordres de l'empereur, nous dit que ce prince souhaitait nous voir le lendemain, et que c'était le supérieur de notre mission qui nous présenterait. Ce fut donc le 21 mars 1688 que nous eûmes l'honneur de saluer l'empereur. Ce grand prince nous témoigna beaucoup de bonté; et, après nous avoir fait un reproche obligeant de ce que nous ne voulions pas tous demeurer à sa cour, il nous déclara qu'il retenait à son service les Pères Gerbillon et Bouvet, et qu'il permettait aux autres d'aller dans les provinces prêcher notre sainte religion. Il nous fit ensuite servir du thé, et nous envoya cent pistoles; ce qui parut aux Chinois une gratification extraor-

dinaire. Après cette visite, nous ne songeâmes plus, le P. Le Comte, le P. de Videlou, et moi, qu'à nous partager dans les provinces, pour y travailler à la conversion des infidèles. Le P. de Videlou demeura dans la province de Chan-si, et y parcourut souvent, avec beaucoup de fatigues, les chrétiens les plus éloignés : c'est dans ces emplois apostoliques, qui sont capables d'occuper un homme tout entier, que, redoublant son travail, et se servant du génie heureux que Dieu lui a donné pour les langues, il commença cette étude difficile des caractères et des livres chinois, dans laquelle il a fait depuis de si grands progrès. Le P. Le Comte passa dans la province de Chen-si, et y travailla pendant deux ans à la conversion des peuples. On voit, dans les *Mémoires* qu'il a donnés au public et qui sont écrits avec tant de politesse, une partie des bénédictions que Dieu versa sur ses travaux... Je partis... pour aller à Nanking..., et j'y demeurai plus de deux ans. Durant ce temps-là, j'allai voir la fameuse chrétienté de Cham-hai..., à huit journées de Nanking... Cette florissante Église doit son commencement à la conversion du docteur Paul, qui, par son mérite..., parvint à la dignité de kolao, du temps du P. Ricci... Pendant mon séjour à Cham-hai, je visitai plusieurs fois le tombeau du P. Jacques Le Favre, illustre par son éminente vertu et par sa grande capacité. Il était fils d'un conseiller au parlement de Paris, et enseignait avec beaucoup de succès et d'applaudissements la théologie dans l'université de Bourges, quand Dieu l'appela aux missions de la Chine, où il a travaillé pendant plusieurs années à la conversion des âmes, et où il est mort en odeur de sainteté. Je ne parlerai pas du bien que j'ai fait à Nanking, où je demeurais avec le P. Gabiani, qui me donnait de grands exemples de vertu. J'instruisais les chrétiens, j'entendais les confessions, et j'administras avec lui les autres sacrements. M. l'évêque de Basilée, dom Grégoire Lopez, Dominicain, et son pro-vicaire le P. Jean-François de Léonissa, Franciscain..., demeuraient avec nous en cette grande ville. M. l'évêque d'Argolis, Franciscain, et le P. Basile de Glemona, son compagnon, y vinrent ensuite ; et j'eus la consolation de les y voir pendant plus d'un an. Quoiqu'on m'eût fait de grands éloges de ces prélats, je

puis assurer que leur vertu et leurs qualités surpassaient tout ce qu'on m'en avait pu dire. Leur gouvernement était aimable ; et ils faisaient aimer celui de la sacrée Congrégation par leur douceur et leur sage conduite. Comme ils n'envisageaient que le bien de la mission, et comme c'était aussi uniquement ce que nous cherchions, ils commencèrent bientôt à protéger les Jésuites français, et à leur donner des marques de cette affection solide qu'ils ont toujours eue pour eux, comme on peut le voir par les lettres qu'ils ont écrites en leur faveur au Pape et à la sacrée Congrégation. Au commencement de l'année 1689, l'empereur fit un voyage dans les provinces du midi... Pendant son séjour à Nanking, nous allâmes tous les jours à son palais, et il nous fit l'honneur d'envoyer aussi tous les jours chez nous un ou deux gentilshommes de sa chambre... Ces bontés..., il nous les témoignait à la vue de toute la cour et des premiers mandarins des provinces voisines, qui s'en retournaient ensuite dans leurs gouvernements, prévenus en faveur de notre sainte loi et des missionnaires qui la prêchent. Il partit de Nanking le 22 mars, pour retourner à Péking. Comme notre devoir nous obligeait de lui faire cortège pendant quelques jours, nous fîmes environ trente lieues à sa suite ; après quoi, nous l'attendîmes au bord d'une rivière. Il nous aperçut, et eut la bonté de faire approcher notre canot, que sa barque traîna durant plus de deux lieues. Il était assis sur une estrade. Il lut d'abord notre cheou-puen, c'est-à-dire le remerciement que nous lui faisons par écrit, selon la coutume de la Chine. Ce cheou-puen était écrit en caractères fort menus : c'est ainsi que les inférieurs en adressent à la Chine à l'égard de leurs supérieurs, et plus la dignité des supérieurs est élevée, plus les caractères dont les inférieurs se servent doivent être petits et déliés, ce qui paraît être très-incommode pour l'empereur. Ce grand prince nous traita dans cette dernière visite avec beaucoup de familiarité... ; et, après avoir fait mettre dans notre canot du pain de sa table et quantité d'autres provisions, il nous renvoya comblés d'honneur.

« Cependant, le P. Gerbillon et le P. Bouvet ne manquaient pas d'occupation à Péking. Comme les Pères Pereyra et Thomas étaient obligés, depuis la mort du P. Verbiest, d'aller

tous les tribunaux étaient de cet avoir les engue ta eux. I prit un interro composé en cette que la parla d fûmes f qui est avec le de se trois ce part et empire leurs p y envo Pereyra vaient f voir l'e leur dor qu'ils f cond or au cou que de fait ex suites d au lieu croix et pût faci qu'ils é tantes c peu d'un mission tagoues France princes traités d qui est il eut le concilie prince S plusieurs d'un gr

qualités sur-
dire. Leur
faisaient
on par leur
me ils n'en-
a, et comme
cherchions,
les Jésuites
ues de cette
ie pour eux,
es qu'ils ont
à la sacrée
de l'année
ans les pro-
à Nanking,
palais, et il
ous les jours
mmes de sa
témoignait
emiers man-
s'en retour-
ments, pré-
i et des mis-
de Nanking
ing. Comme
faire cortège
mes environ
é, nous l'at-
ous aperçut,
notre canot,
deux lieues.
l'abord notre
éciment que
coutume de
it en carac-
s inférieurs
supérieurs,
élevée, plus
servent doi-
parait être
Ce grand
e visite avec
se avoir fait
sa table et
ous renvoja

le P. Bouvet
à Peking.
mas étaient
iest, d'aller

tous les jours au palais et de prendre soin du tribunal des mathématiques, les Pères français étaient chargés de presque toute la chrétienté de cette grande ville... L'empereur, qui les avait fort goûtés tous deux avant son voyage, les engagea, à son retour, à apprendre la langue tartare, afin de pouvoir s'entretenir avec eux. Il leur donna pour cela des maîtres, et prit un soin particulier de leur étude, jusqu'à les interroger et à lire lui-même ce qu'ils avaient composé, pour voir les progrès qu'ils faisaient en cette langue, qui est plus aisée à apprendre que la chinoise. Ce fut en ce temps-là qu'on parla de faire la paix avec les Moscovites. Nous fûmes fort surpris d'apprendre que cette nation, qui est proche de nous en Europe, fût en guerre avec les Chinois. Ils avaient trouvé le moyen de se faire un chemin depuis Moscou jusqu'à trois cents lieues de la Chine... On proposa de part et d'autre de régler les limites des deux empires. Les césars de Moscovie envoyèrent leurs plénipotentiaires à Nipchou. L'empereur y envoya aussi des ambassadeurs, avec le P. Pereyra, Portugais, et le P. Gerbillon, qui devaient leur servir d'interprètes. Et, afin de faire voir l'estime qu'il avait pour ces deux Pères, il leur donna deux de ses propres habits, et voulut qu'ils fussent assis avec les mandarins du second ordre : mais, comme ces officiers portent au cou une espèce de chapelet, qui est la marque de leur dignité, et qu'on ne croit pas tout à fait exempt de superstition, il permit aux Jésuites de mettre leur propre chapelet à leur cou, au lieu de celui des mandarins, afin que, par la croix et les médailles qui y sont attachées, on pût facilement les reconnaître et discerner ce qu'ils étaient. Il se trouve des occasions importantes où des manières engageantes, avec un peu d'usage du monde, ne sont pas inutiles à un missionnaire. Le P. Gerbillon s'en servit avantageusement en celle-ci. Comme il venait de France, où l'on parle souvent des intérêts des princes, et où les guerres continuelles et les traités de paix font faire mille réflexions sur ce qui est préjudiciable ou avantageux aux nations, il eut le bonheur de trouver des expédients pour concilier les Chinois et les Moscovites... Le prince Sosan, chef de l'ambassade..., remercia plusieurs fois (les missionnaires) de l'avoir tiré d'un grand embarras, et leur dit en particulier

qu'ils pouvaient compter sur lui... Le P. Gerbillon prit ce moment pour lui découvrir ses sentiments. « Vous savez, seigneur, lui dit-il, « quels sont les motifs qui nous obligent de « quitter tout ce que nous avons de plus cher en « Europe pour venir en ce pays... : tous nos dé- « sirs se terminent à faire connaître le vrai Dieu « et à faire garder sa sainte loi. Mais ce qui « nous désole, c'est que les derniers édits défen- « dent aux Chinois de l'embrasser(1). Nous vous « supplions donc, puisque vous avez tant de « bonté pour nous, de faire lever cette défense, « quand vous y verrez quelque jour. Nous sen- « tirons plus vivement cette grâce que si vous « nous combliez de richesses et d'honneurs, « parce que la conversion des âmes est l'unique « bien auquel nous soyons sensibles. » Ce prince fut édifié de ce discours, et promit de nous servir efficacement en toute rencontre. Il nous tint parole quelques années après fort généreu- sement, quand on crut qu'il fallait demander ouvertement à l'empereur la liberté de la religion chrétienne. »

Khang-hi, qui avait reçu naguère des leçons du P. Verbiest (2), continua d'apprendre les sciences de l'Europe sous la direction des Jésuites, ses successeurs. « Il choisit lui-même, dit Fontaney (3), l'arithmétique, les éléments d'Euclide, la géométrie pratique et la philosophie. Le P. Antoine Thomas, le P. Gerbillon et le P. Bouvet eurent ordre de composer des traités sur cette matière. Le premier eut pour son partage l'arithmétique, et les deux autres les éléments d'Euclide et la géométrie. Ils composaient leurs démonstrations en tartare : ceux qu'on leur avait donnés pour maîtres en cette langue les revoyaient avec eux ; et, si quelque mot leur paraissait obscur ou moins propre, ils en substituaient d'autres en la place. Les Pères présentaient ces démonstrations et les expliquaient à l'empereur, qui, comprenant tout ce qu'on lui enseignait, admirait de plus en plus la solidité de nos sciences, et s'y appliquait avec une nouvelle ardeur. Ils allaient tous les jours au palais, et passaient deux heures le matin et deux heu-

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 386, col. 1.

(2) *Ibid.*

(3) *Lettre au R. P. de La Chaise, dans les Lettres édifiantes*, t. XXVII, p. 113, édit. in-12.

res le soir avec l'empereur. Il les faisait ordinairement monter sur son estrade, et les obligeait de s'asseoir à ses côtés pour lui montrer les figures, et pour les lui expliquer avec plus de facilité. Quand même il allait à son palais de Tchan-tchan-yüen, qui est à deux lieues de Péking, il n'interrompait pas son travail. Les Pères étaient obligés d'y aller tous les jours, quelque temps qu'il fit. Ils portaient de Péking des quatre heures du matin, et ne revenaient qu'au commencement de la nuit. A peine étaient-ils de retour, qu'il fallait... passer souvent une partie de la nuit à composer et à préparer les leçons du lendemain. La fatigue extrême que ces voyages continuels et ces veilles leur causaient les accablait quelquefois; mais l'envie de contenter l'empereur, et l'espérance de le rendre favorable à notre sainte religion, les soutenaient et adoucissaient toutes leurs peines... L'empereur continua cette étude pendant quatre ou cinq ans avec la même assiduité... Les seigneurs de sa cour... ne manquaient pas de lui en témoigner de l'admiration: il recevait avec plaisir leurs applaudissements; mais il les tournait presque toujours à la louange des sciences d'Europe et des Pères qui les lui enseignaient. » Il s'occupait ainsi, et vivait avec eux dans une sorte de familiarité qui n'est pas ordinaire aux princes de la Chine, lorsque la persécution de Hang-tcheou, capitale de la province de Tche-Kiang, fit tourner la faveur impériale au profit du christianisme.

Pierre d'Alcala, qui fut enveloppé dans cette persécution, était né l'an 1641, à Grenade, où il prit fort jeune l'habit des Frères-Prêcheurs (1). Particulièrement appelé aux fonctions du saint ministère, ses études et ses pratiques de piété n'eurent pas d'autre but. Il ne lisait rien avec plus de satisfaction que la vie des fervents religieux qui, dans les derniers siècles, avaient porté la lumière de l'Évangile aux infidèles. Les grands succès souvent accordés à leur zèle le remplissaient de joie; mais il admirait surtout leurs combats et leurs souffrances. Tout son désir était de marcher sur leurs traces, et de finir, comme eux, sa vie, ou par le martyre, ou du moins dans l'exercice de l'apostolat. Ses vœux furent

remplis. A peine ordonné prêtre, il demanda avec humilité d'être réuni aux ministres de la parole de Dieu qu'on envoyait dans les Philippines, s'embarqua avec trente-huit autres religieux de son ordre, et arriva au mois d'août 1666 à Manille. Pierre d'Alcala, employé d'abord comme missionnaire dans cet archipel, y passa quatorze années. La main du Seigneur y parut toujours avec lui. Il avait une facilité extraordinaire à entendre ou à parler le langage des diverses peuplades à qui il annonçait le royaume de Dieu, et il se conciliait leur affection. Les plus grandes fatigues ne pouvaient ralentir la vivacité de son zèle, tout en compromettant sa santé et sa vie même. Ainsi, il se vit un jour au moment d'être englouti par un crocodile monstrueux qui courait sur lui; animal redoutable, à la vitesse et à la voracité duquel il est difficile de se dérober, quand on a le malheur de se trouver sur ses pas, mais dont le Seigneur, par un miracle de sa protection, préserva son serviteur. La reconnaissance fortifia, dans le cœur de Pierre d'Alcala, la résolution où il était de travailler pour la gloire de Dieu jusqu'à sa mort. Sa présence étant jugée nécessaire aux Philippines, on lui refusa plusieurs fois la permission de passer à la Chine, où une moisson abondante l'attendait. Vers l'an 1680, ses supérieurs, craignant de s'opposer à la volonté de Dieu par un plus long refus, et ayant d'autres missionnaires à leur disposition pour l'archipel, accédèrent à ses desirs. Le P. Jean de Polanco, profès du couvent de Valladolid, sous la conduite duquel il était arrivé d'Espagne quatorze années auparavant, et qui, après avoir travaillé avec succès en Chine, avait été chercher en Europe un nouvel essaim de Frères-Prêcheurs, venait d'amener notamment les Pères Alcade du Rosaire, Pierre d'Alarcon, et Alfonse de Cordoue. Ce fut avec ces trois religieux que Pierre d'Alcala s'embarqua pour entrer dans le Céleste empire par l'île Formose, située à trente-quatre lieues de la province de Fo-kien. Les vents, presque toujours contraires, forcèrent le navire d'employer vingt-quatre jours à un trajet qu'on fait d'ordinaire en moins de huit. Quoique le gouverneur de l'île ne parût guère disposé à ouvrir son âme aux vérités de l'Évangile, il ne laissa pas que d'admirer la vie pénitente et le désintéressement de ces étrangers,

¶ (1) Tournon, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. v, p. 738.

[1773]

emanda avec
e la parole de
pines, s'em-
gieux de son
6 à Manille.
comme mis-
assa quatorze
arut toujours
traordinaire
age des di-
t le royaume
ffection. Les
nt ralentir la
romettant sa
rit un jour au
ocodile mon-
redoutable,
il est difficile
alheur de se
Seigneur, par
va son servi-
dans le cœur
où il était de
u jusqu'à sa
saire aux Phi-
is la permis-
noisson abon-
es supérieurs,
é de Dieu par
tres mission-
chipel, accé-
Polanco, pro-
s la conduite
quatorze an-
voir travaillé
ercher en Eu-
s-Prêcheurs,
res Alcade du
onse de Cor-
ux que Pierre
ans le Céleste
trente-quatre
. Les vents,
èrent le na-
s à un trajet
e huit. Quoi-
parût guère
és de l'Evan-
r la vie pén-
es étrangers,



View of the Tomb of the Kings
from the Temple of Solomon



View of the Pagoda of the Kings
from the Temple of Solomon

[1773]

qui ven
fatigue
vrai D
attira
dont la
tres de
neur q
ciera,
discour
tiens.
toutefo
les voi
conver
lâtres,
requer
roi du
de l'île
ses for
joug de
diens d
constan
évangé
crut co
de villa
rencont
où trois
et attac
perçaien
des cris
jours c
leur fa
mort; e
faud, n
au dés
sionnai
monte
mes à c
adouci
tendre
son fils
de leur
reuse,
mettent
chrétien
d'Alcal
ils dem
requer
retour
permit
mission

qui venaient de si loin et s'exposaient à tant de fatigues, dans l'unique but de faire connaître le vrai Dieu et les voies du salut. La curiosité attira les insulaires autour des Dominicains, dont la prédication eût été féconde, si les prêtres des idoles n'eussent persuadé au gouverneur que les missionnaires n'étaient que des sorciers, qui, par l'influence magique de leurs discours, obligeaient les hommes à se faire chrétiens. Dès lors, on leur donna des gardes, toutefois sans empêcher les indigènes de venir les voir et de les entendre. Quelques Chinois convertis leur amenèrent journellement des idolâtres, dont plusieurs crurent en Jésus-Christ et reçurent le baptême. Sur ces entrefaites, le vice-roi du Fo-kien ayant ordonné au gouverneur de l'île Formose de venir le joindre avec toutes ses forces disponibles pour l'aider à secouer le joug des Tartares, les soldats constitués gardiens des missionnaires durent s'éloigner; circonstance qui rendit plus de liberté aux ouvriers évangéliques. Aussi le nombre des fidèles s'accrut considérablement. Pierre d'Alcala, allant de village en village annoncer la parole de Dieu, rencontra sur la route un échafaud fort élevé, où trois Chinois, condamnés comme criminels, et attachés avec plusieurs gros clous qui leur perçaient les pieds, les mains et les bras, jetaient des cris affreux. Ils subissaient depuis plusieurs jours ce supplice, qui, sans leur ôter la vie, leur faisait souffrir toutes les douleurs de la mort; et les idolâtres, groupés autour de l'échafaud, ne semblaient s'y réunir que pour insulter au désespoir de ces malheureux. Le zélé missionnaire, ne prenant conseil que de sa charité, monte hardiment sur l'échafaud, mêle ses larmes à celles des trois suppliciés, et, après avoir adouci leurs angoisses par ces témoignages d'une tendre compassion, leur fait connaître Dieu et son fils Jésus-Christ, puis leur promet le pardon de leurs crimes et une vie éternellement heureuse, si, repentants de leurs péchés, ils se soumettent aux ordres de la Providence et meurent chrétiens. La grâce, qui faisait parler Pierre d'Alcala, prépara les cœurs des trois Chinois: ils demandèrent humblement le baptême, et le reçurent avant d'expirer. (Pl. CXIII, n° 1.) Le retour du gouverneur dans l'île Formose ne permit pas aux Dominicains d'y continuer leur mission avec la même tranquillité. Peut-être y

avaient-ils fait, dans l'espace de six mois, tout ce que le Seigneur voulait y opérer par leur ministère. Quoi qu'il en soit, poursuivant leur voyage, ils arrivèrent sur le continent de la Chine. Pierre d'Alcala se retira d'abord auprès des religieux de son ordre, dans la province de Fo-kien. Dès qu'il fut bien instruit de la langue, des lois, des mœurs, des coutumes du pays, en un mot de tout ce qu'il lui importait de savoir pour travailler avec fruit, il passa seul dans la province de Tche-kiang, et, pendant les vingt-six années qu'il vécut encore, il ne cessa d'exercer le ministère apostolique dans différentes parties de ce grand empire. La chrétienté qu'il forma dans la province de Tche-kiang, et en particulier dans la ville de Lan-ki, où il faisait sa résidence ordinaire, ne fut guère moins nombreuse ni moins florissante que celle qu'on voyait dans la province de Fo-kien. Tous ceux qu'il avait engendrés en Jésus-Christ par le baptême, l'aimaient et l'honoraient comme leur père, l'écoutaient comme leur docteur, le révéraient comme un saint. Une circonstance augmenta encore leur confiance et leur vénération. Une inondation extraordinaire et imprévue étant survenue à Lan-ki, plusieurs personnes y périrent, et un grand nombre de maisons furent entraînées par les eaux. Celle où se trouvait le P. d'Alcala était exposée au même danger: néanmoins, les chrétiens du voisinage se hâtèrent de s'y retirer, croyant trouver leur sûreté auprès du ministre de Jésus-Christ. Tout le bas étant rempli d'eau, le Père et les Chinois montèrent au lieu le plus élevé de l'habitation. Mais, cette maison n'étant ni plus haute ni plus solide que celles qu'on voyait crouler à droite et à gauche, et subissant aussi bien qu'elles l'impétueux effort des torrents déchainés, la mort de ses habitants sembla inévitable, quelques précautions que l'on prit. Cependant, le serviteur de Dieu ne cessa pas de prier, et ce fut à la vertu de sa prière qu'on attribua la conservation de la maison et de ceux qui y avaient cherché un asile. La réputation du P. d'Alcala l'ayant fait choisir, peu de temps après, pour vice-provincial des Dominicains de la Chine, ce choix lui fut sensible, non-seulement à cause de son éloignement pour les distinctions, mais parce qu'il dut s'éloigner de sa chère mission, et fixer son séjour dans le Fo-kien, demeure ordinaire du supérieur. A peine eut-il

achevé les trois ans de sa supériorité, qu'il retourna voir ses enfants spirituels dans la province de Tche-kiang. Sa joie fut bientôt troublée par une persécution, dont le prétexte n'est pas indiqué de la même manière par les auteurs. Selon les uns, le vice-roi du Tche-kiang crut avoir trouvé l'occasion de persécuter les chrétiens dans l'achat d'une maison que le P. d'Alcala avait acquise d'un Chinois, pour y loger les missionnaires et leurs catéchistes à Khou-tcheou, quoiqu'il n'eût acheté cette maison qu'avec les permissions requises, et qu'il l'eût bien payée, ainsi que cela fut prouvé devant tous les tribunaux de la province, et même devant celui du vice-roi. D'autres écrivains, remontant plus haut, font observer que l'empereur Chun-tche avait proposé, pour l'instruction de ses peuples, seize articles, dont le seizième ordonnait de ne point embrasser les fausses religions, et de ne pas se laisser séduire par des maximes pernicieuses. Le gouverneur de Lin-gan, dans un discours qu'il composa sur cet article, fit le dénombrement des fausses religions, parmi lesquelles il classa le christianisme, ajoutant que « la religion chrétienne était une secte qui tendait à la révolte, autant que la secte la plus décriée de la Chine. » Il est vrai que le Jésuite Verbiest, accrédité à la cour, obtint, en 1687, un édit de l'empereur pour faire effacer ces mots partout où on les trouverait; ce qui fut exécuté. Fondé sur ce dernier édit, le Jésuite Intorcetta, pour faire cesser l'insulte, n'hésita point à intenter un procès criminel au gouverneur de Lin-gan. Le vice-roi du Tche-kiang, à qui il présenta une accusation dans les formes contre ce gouverneur, pria Intorcetta de lui abandonner cette affaire, sans recourir aux voies judiciaires. Ce parti était dangereux pour la religion (1) : le Père en craignit les suites, et refusa. Le vice-roi, choqué de son refus, écrivit alors au gouverneur, auquel il envoya par un exprès l'accusation formée contre lui, et que celui-ci reçut en pleine audience. Animé par le dépit et le désir de la vengeance, le gouverneur de Lin-gan porta ses plaintes au vice-roi du Tche-kiang, qui prit ses intérêts avec feu, et se déclara contre les chrétiens, dont il jura la

perte. On vit paraître des ordonnances très-injurieuses contre la foi; plusieurs églises furent renversées; les idolâtres, persuadés qu'ils seraient soutenus par le vice-roi, qu'ils gagneraient même ses bonnes grâces en nuisant aux chrétiens, leur firent sentir tout le poids de leur haine. Bien que le P. d'Alcala n'eût eu aucune part, non plus que les autres Frères-Prêcheurs, au procès intenté contre le gouverneur de Lin-gan, le nombre des Chinois qu'il avait convertis était trop grand, et sa chrétienté dans la province de Tche-kiang trop florissante, pour qu'il échappât aux persécuteurs. Ce fut alors que le vice-roi s'avisait de l'inquiéter au sujet de la maison dont il a été question plus haut.

Le principal effort des ennemis du christianisme fut dirigé contre le Jésuite Intorcetta, dont Le Gobien (1) parle ainsi : « Ce Père, Sicilien de nation, estoit un vénérable vieillard de plus de soixante et cinq ans, qui avoit blanchi dans les travaux apostoliques. Quoiqu'il ne fust que d'une taille médiocre, sa vieillesse, et un certain air de majesté qui brilloit sur son visage, le rendoient respectable aux païens. Ses manières douces et engageantes luy attiroient l'amitié et la confiance de tous ceux qui l'approchoient. Mais la vivacité de son esprit, jointe à une sagesse et à une prudence consommées, le faisoit regarder comme un homme extraordinaire. Ces qualités naturelles estoient soutenues d'une rare vertu, d'un zèle ardent et d'un courage héroïque, capable de tout souffrir et de tout entreprendre pour la gloire de Jésus-Christ et le salut des âmes. Le Père répondit (le 12 septembre 1691) à tous les interrogatoires... avec une présence d'esprit admirable. Il dit qu'il estoit entré dans l'empire (en 1657) avec le P. Verbiest; qu'il s'estoit établi d'abord dans la province de Kiang-si; mais que, étant venu rendre les derniers devoirs au P. Humbert Augery, son cousin, qui avoit soin de l'Eglise de Hang-tcheou, et ce cher parent lui ayant en mourant recommandé son Eglise (en 1673), il en avoit pris soin depuis ce temps-là... : « N'avez-vous pas esté vous-mesme témoin, dit-il au mandarin, de ce qui se passa il y a quelques années (en

(1) Le Gobien, *Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne*, p. 26.

(1) *Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine*, etc., p. 61.

« 1688
« vince
« la pro
« murai
« plus d
« église
« qui y
« dre qu
« de m
« voulu
« jusq'
« d'assou
« comma
« du P.
« kiang.
« porter
« Intorce
« d'achar
« médecin
« fervent
« damné
« en publi
« de cette
« voir un
« fonta de
« mander
« bastonn
« dit le
« ravir la
« Dieu ne
« moment
« trop he
« que ch
« voulu q
« de coup
« sainte r
« propose
« refusé
« courut
« l'espoir
« eut le
« contrer
« ensang
« se fais
« grâce à
« « Ne m
« disait-i

« 1688), lorsque l'empereur fit la visite des provinces, et qu'il prit au printemps le plaisir de la promenade sur le lac délicieux qui baigne les murailles de cette ville? Ne vous souvient-il plus que ce prince envoya des présents à mon église par les gentilshommes de sa chambre, qui y vinrent adorer le vrai Dieu, selon l'ordre qu'il leur en avoit donné; qu'il eut la bonté de m'envoyer des plats de sa table; et qu'il voulut bien que j'eusse l'honneur d'estre admis jusqu'à trois fois en sa présence?... » On tâcha d'assoupir la persécution par des lettres de recommandation que le prince Soan, à la prière du P. Gerbillon, écrivit au vice-roi du Tcheking. Ces lettres n'eurent d'autre effet que de porter le vice-roi à épargner la personne du P. Intorcetta, et il n'en poursuivit pas avec moins d'acharnement le troupeau du missionnaire. Le médecin Tchint-ta-sen, l'une des colonnes de la fervente Église de Hang-tcheou, ayant été condamné à recevoir la bastonnade et à être exposé en public chargé de la cangue, fut moins étonné de cette sentence, dit Le Gobien (1), que de voir un jeune homme, qu'il avait tenu sur les fonts de baptême, se jeter à ses pieds, et lui demander avec larmes la permission de souffrir la bastonnade à sa place. « Quoi ! mon fils, répondit le vertueux médecin, voudriez-vous me ravir la couronne que le Seigneur m'envoie ? A Dieu ne plaise que je vous cède ma place ! Ces moments sont trop précieux pour moi, et je suis trop heureux d'être jugé digne de souffrir quelque chose pour mon divin Maître, qui a bien voulu que son saint corps fût meurtri et déchiré de coups pour l'amour de moi. » Une réponse si sainte ne fit qu'animer ce jeune homme. Il alla proposer la substitution désirée aux juges, qui refusèrent de l'entendre. Sans se rebuter, il courut le lendemain au lieu de l'exécution, dans l'espoir d'y faire agréer son dévouement ; mais il eut le chagrin d'arriver trop tard, et de rencontrer le confesseur de Jésus-Christ, qui, tout ensanglanté des coups qu'il venait de recevoir, se faisait conduire à l'église, afin d'y rendre grâce à Dieu. La joie rayonnait sur son visage. « Ne me plaignez pas de ce que j'ai souffert, disait-il à ceux qui voulaient le consoler ; plai-

gnez-moi plutôt de n'avoir pas eu le bonheur de donner ma vie et de répandre tout mon sang pour mon Sauveur. » Quant au Dominicain Pierre d'Alcala, quoique, dans le cours des informations faites sur sa conduite, les témoins, même infidèles, déclarassent hautement, en présence des commissaires, que, depuis qu'ils connaissaient ce religieux, ils n'avaient remarqué en lui que des mœurs très-pures, une vie exemplaire, un ardent désir d'être utile à tous, le confesseur de Jésus-Christ n'en eut pas moins beaucoup à souffrir. Il fut exilé à Canton, et, pendant son absence, on essaya de détruire tout le bien qu'il avait opéré dans le pays.

« Les Pères de Peking, écrit Fontaney (1), ayant reçu des copies de tous les actes et de toutes les procédures du vice-roi, et voyant que la persécution ne cessait point, consultèrent leurs amis sur ce qu'il y avait à faire. Tous furent d'avis qu'ils devaient recourir à la clémence de l'empereur, et lui présenter ces copies mêmes qu'on leur avait envoyées. Le prince, qui était fort content d'eux, les écouta favorablement. Il offrit d'abord d'étouffer sans bruit cette persécution, en ordonnant au vice-roi de se désister de son entreprise, et de laisser le P. Intorcetta et tous les chrétiens en paix. « Mais ce sera tous-jours à recommencer, reprit avec respect les Pères, si Votre Majesté n'a la bonté, cette fois-ci, d'y donner un remède durable ; car si, maintenant que nous approchons tous les jours de sa personne et qu'on voit les bontés qu'Elle a pour nous, on ne laisse pas de traiter nos frères et notre sainte loi d'une manière si violente, que ne devons-nous point craindre quand nous n'aurons plus cet honneur... ? » L'empereur permit donc aux Pères de lui présenter une requête, afin que cette affaire fût jugée solennellement par la voie des tribunaux, et qu'on se réglât ensuite sur cette décision dans les provinces. Ils en dressèrent deux, pour choisir celle qui conviendrait le mieux. Ce prince les voulut voir ; et, après les avoir lui-même examinées, il leur fit dire que ces requêtes ne suffisaient pas pour obliger les tribunaux à leur accorder ce qu'ils demandaient. Mais il n'en demeura pas là : par une bonté qu'on ne peut

(1) *Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine, etc.*, p. 92.

(1) *Lettre au R. P. de La Chaise, dans les Lettres édifiantes*, t. XXVII, p. 117, édit. in-18.

assez admirer, il leur en fit donner secrètement une, capable de faire l'effet qu'on prétendait. On avertit ensuite les Pères Pereyra et Thomas, qui avaient soin du tribunal des mathématiques, de la venir présenter publiquement un jour d'audience. L'empereur, comme s'il n'en eût rien su, la reçut avec d'autres mémoires, et ordonna à la cour des rites de l'examiner, selon la coutume, et de lui en faire son rapport. On insinua de sa part qu'il fallait avoir égard aux Pères en cette occasion. Cependant les mandarins n'en firent rien; car, après avoir rapporté tous les édits qui avaient été faits pendant sa minorité contre la religion chrétienne, avec ce qu'ils avaient de plus odieux, ils conclurent que l'affaire dont il s'agissait était déjà décidée, et qu'on ne devait point permettre l'exercice de cette religion à la Chine. L'empereur, peu satisfait de leur réponse, la rejeta, et leur ordonna d'examiner une seconde fois la requête qu'on leur avait mise entre les mains : c'était leur marquer assez clairement qu'il souhaitait une réponse favorable. Mais ils n'eurent pas plus de complaisance dans le second rapport que dans le premier : ils rejetèrent encore notre religion, et persistèrent à ne vouloir pas qu'elle fût authentiquement approuvée dans l'empire... L'empereur, voyant qu'il n'obtiendrait rien par la voie des tribunaux, prit le parti d'approuver ce que la cour des rites avait jugé. Cette cour permettait au P. Intorcetta de demeurer à Hangtcheou, et aux Européens seulement... de faire profession de la religion chrétienne : mais elle défendait aux Chinois de l'embrasser, et confirmait les anciens édits. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour les Pères; et elle les jeta dans une si grande consternation, que l'empereur en fut surpris et touché. Il tâcha donc de les consoler; mais leur affliction était trop grande pour être soulagée par des paroles ou par des caresses. « Nous sommes, disaient-ils à ceux qui leur parlaient, comme des gens qui ont continuellement devant les yeux les corps morts de leurs pères et de leurs mères. » C'est une expression qui frappe vivement les Chinois. L'empereur leur offrit d'envoyer quelqu'un d'entre eux dans les provinces avec des marques d'honneur, qui convaincraient tout le monde de l'estime qu'il faisait des Pères européens, et de l'approbation qu'il donnait à leur loi. Enfin,

voyant que leur douleur, bien loin de diminuer, semblait s'augmenter chaque jour..., il envoya quérir le prince Sosan, pour le consulter sur les moyens qu'il pourrait y avoir de les contenter. Ce ministre zélé se souvint alors de la parole qu'il avait donnée au P. Gerbillon à la paix de Nipchou. Après avoir fait l'éloge des Pères, il représenta à l'empereur... que, leur profession leur faisant mépriser les dignités et les richesses, on ne pouvait les récompenser qu'en leur permettant de prêcher publiquement leur loi par tout l'empire... « Mais quel moyen de les satisfaire, dit l'empereur, si les tribunaux s'obstinent à ne vouloir pas approuver leur loi? — « Seigneur, répondit-il, il faut leur montrer que vous êtes le maître. Si vous me l'ordonnez, j'irai trouver les mandarins, et je leur parlerai si fortement, qu'il n'y en aura aucun qui s'éloigne des sentiments de Votre Majesté... » Les mandarins tartares se rendirent les premiers à la force de ses raisons; les Chinois suivirent, et consentirent à ce qu'il voulut. L'acte fut dressé sur-le-champ; et il y fit mettre de si grands éloges de la loi chrétienne, que l'empereur, dit-on, en effaça quelques-uns lui-même. Il laissa néanmoins les points essentiels, qui regardaient la sainteté de la religion, la vie exemplaire des missionnaires qui la prêchaient à la Chine depuis cent ans, la permission qu'on donnait aux Chinois de l'embrasser, et la conservation des églises qu'on avait déjà faites. Il ratifia tous ces points (le 22 mars 1692); et la cour des rites les envoya, selon la coutume, par toutes les villes de l'empire, où ils furent affichés publiquement, et enregistrés dans les audiences. Voilà de quelle manière fut obtenue la liberté de la religion chrétienne, qu'on désirait depuis tant d'années, et pour laquelle on avait fait tant de prières en Europe et à la Chine. Et, par une disposition particulière de la Providence, Dieu permit que les sciences dont nous faisons profession, et dans lesquelles nous avons tâché de nous rendre habiles avant que de passer à la Chine, fussent ce qui disposa l'empereur à nous accorder cette grâce : tant il est vrai qu'il ne faut pas négliger ces sortes de moyens, tout humains qu'ils sont, quoiqu'on ne doive pas s'y appuyer comme sur des secours infaillibles ou absolument nécessaires, puisque l'établissement de la religion et la conversion des infidèles sont

toujour
du Seig
L'em
P. d'Al
son tro
plusieu
la chute
fonde a
baptisé
premièr
la foi.
promes
stasie c
mort, e
les rapp
la cons
Le serv
mission
sant à c
il s'atta
son ins
tiens q
grande
charité
de l'an
qu'on p
cains m
cala con
lat, sans
lui fiss
l'ordre
province
qu'il se

(1) L'
ponse au
tiens (16
P. d'Alca
d'ailleurs
cérémon
maine, p
et sept
nique su
à l'occasi
Maigrot,
Louis de
et du Jap
cembre
les ouvra
les missi
spéciale
avoir in

(*) Tou
Dominiq

de diminuer, ..., il envoya multiplier sur les ... contenter. de la parole à la paix de es Pères, il r profession es richesses, en leur per- leur loi par de les satis- aux s'obsti- eur loi? — montrer que l'ordonnez, eur parlerai un qui s'é- esté... Les premiers à la vivirent, et e fut dressé si grands pereur, dit- e. Il laissa regardaient mplaire des Chine de- onnait aux vation des fia tous ces r des rites toutes les chés publi- nces. Voilà té de la re- depuis tant fait tant de t, par une ence, Dieu isons pro- taché de asser à la eur à nous i qu'il ne vens, tout e pas s'y illibles ou blissement de les sont

toujours l'ouvrage de la grâce toute-puissante du Seigneur. »

L'empereur ayant arrêté la persécution, le P. d'Alcala revint de l'exil, et travailla à réunir son troupeau dispersé. Si la persévérance de plusieurs de ses nouveaux chrétiens le consola, la chute de quelques autres lui causa une profonde affliction. Une famille entière qu'il avait baptisée, après s'être peu à peu détachée de sa première ferveur, venait de renoncer enfin à la foi. Une vieille femme, seule fidèle à ses promesses, était demeurée ferme pendant l'apostasie de ses enfants. Son exemple, sa sainte mort, et les vives exhortations du P. d'Alcala, les rappelèrent à leur devoir : le missionnaire eut la consolation de les réconcilier tous à l'Eglise. Le serviteur de Dieu honorait sincèrement les missionnaires de différents ordres. Mais, en laissant à chacun la liberté d'abonder dans son sens, il s'attachait aux sentiments et à la pratique de son institut, ne permettant rien à ses chrétiens qui ne s'accordât avec les principes de la grande majorité des Dominicains. Cet esprit de charité et de zèle paraît dans deux lettres, l'une de l'an 1680, l'autre du 20 décembre 1691, qu'on peut lire dans l'*Apologie des Dominicains missionnaires de la Chine* (1). Le P. d'Alcala continua à remplir les fonctions de l'apostolat, sans qu'un travail si pénible, ni ses infirmités, lui fissent atténuer les austérités ordinaires de l'ordre, ou négliger les saintes pratiques de la province dominicaine des Philippines. Lors même qu'il se trouvait seul, après les fatigues du jour,

il se relevait la nuit, afin de vaquer quelque temps à l'oraison et à ses exercices de pénitence. C'était sa première et sa principale préparation, pour annoncer la parole de Dieu. Aussi fructifiait-elle dans sa bouche, et avait-il le plaisir de voir l'assemblée des fidèles croître tous les jours en nombre et en mérites. Le P. Salvateur de Saint-Thomas expose, dans une lettre du 10 avril 1693, à Charles Maigrot, qu'à raison du dissentiment sur les cérémonies chinoises, les Dominicains ne se rendaient pas volontiers en Chine, où pourtant il n'y avait jamais eu trop d'ouvriers apostoliques pour faire les instructions nécessaires et administrer les sacrements à un grand peuple. Pierre d'Alcala suppléa à son isolement par sa prodigieuse activité. Comme il n'avait d'ordinaire qu'un religieux avec lui, il se trouva quelquefois sans compagnon, par suite de l'obligation où il était de l'envoyer de temps en temps dans des lieux fort éloignés, selon les besoins de la mission.

Depuis la création des vicaires apostoliques, le Portugal n'avait pas cessé de réclamer contre une mesure qu'il regardait comme contraire aux droits du patronage. « Dans un pareil état de choses », dit l'évêque d'Hésébon (1), Rome, dont la sagesse sait, lorsqu'il le faut, céder une partie de son droit pour conserver la paix, consentit à créer en Chine deux évêchés, dont le roi de Portugal aurait la nomination, et dont les sièges furent fixés, l'un à Peking et l'autre à Nanking. » (Pl. CXIII, n° 2.) Les deux sièges furent érigés par Alexandre VIII, le 10 avril

(1) L'*Apologie des Dominicains de la Chine*, ou *Réponse au livre intitulé : Défense des nouveaux chrétiens* (1699), dans laquelle furent insérées les deux lettres du P. d'Alcala, est l'œuvre du Dominicain Noël Alexandre, qui a d'ailleurs publié, sur cette question, la *Conformité des cérémonies chinoises avec l'idolâtrie grecque et romaine*, pour servir de confirmation à l'*Apologie* (1700), et sept *Lettres d'un docteur de l'ordre de saint Dominique sur les cérémonies de la Chine* (?). L'auteur reçut, à l'occasion de cette polémique, deux lettres; l'une de Charles Maigrot, datée de Fou-tcheou, le 11 décembre 1701; l'autre de Louis de Cicé, évêque de Sabula, vicaire apostolique de Siam et du Japon, datée de Chandernagor, au Bengale, le 25 décembre 1702. « Toutes les fois, disait ce dernier, que j'ai lu les ouvrages que vous avez faits sur les matières agitées entre les missionnaires de la Chine, j'ai regardé comme une grâce spéciale que Dieu faisait aux missions de l'Orient de vous avoir inspiré un si beau et si pieux dessein. Il est toujours

fort à souhaiter que, dans des points de si grande conséquence, un homme aussi éclairé et aussi savant que vous l'êtes, donne ses lumières, traite toutes choses à fond, fasse de sages et doctes réflexions, et ne craigne point de dire publiquement son sentiment. Je vous dirai, mon R. P., que votre sentiment est d'un grand poids sur l'esprit des personnes qui ont l'honneur de vous connaître. Quelque chose qui puisse arriver à Rome, je suis persuadé que nos messieurs de la Chine n'auront pas peu de consolation de savoir que vous avez embrassé leur cause. La censure de Sorbonne sera aussi pour eux un préjugé bien avantageux, et leur donnera l'espérance que le saint Siège confirmera ce qui a été fait par de si savants hommes. Si tels sont ses arrêts, ils en béniront Dieu. S'ils sont contraires, ils l'en béniront encore : ayant fait ce qu'ils se croyaient obligés en conscience de faire, ils se tiendront en paix, et suivront exactement les règles qu'on leur aura prescrites. Eux en Chine, et moi à Siam, nous attendrons les nouvelles de la fin de ce fameux combat. » On verra plus loin que cette matière fut solennellement décidée, selon les vœux du P. Noël Alexandre.

(1) Luquet, *Lettres à M. l'évêque de Langres*, p. 142.

(*) Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. v, p. 833.

1690, et dotés par le roi de Portugal, comme l'avait été précédemment celui de Macao. « Aussitôt que ces dispositions furent connues à Goa, ajoute l'évêque d'Hédebou, l'archevêque de cette ville s'empressa, en qualité de métropolitain, d'envoyer des grands vicaires dans les deux diocèses, pour les administrer en son nom jusqu'à la nomination des évêques titulaires; et, comme il prétendait y comprendre la province de Fo-kien..., il s'ensuivit un conflit de juridiction... M. Maigrot soutint avec raison que, ayant reçu des pouvoirs donnés par la sacrée Congrégation, c'était par cette voie seulement qu'il devait en connaître la révocation; et il continua les fonctions de vicaire apostolique, telles que monseigneur d'Héliopolis les lui avait laissées. » Pour remédier à toutes ces divisions, Innocent XII forma de nouveaux vicariats, indépendants de la juridiction des évêques nommés par son prédécesseur. A la suite de cette mesure, M. Maigrot fut confirmé dans le titre de vicaire apostolique pour le Fo-kien (1). Innocent XII, informé de ce que le Dominicain Pierre d'Alcala avait fait depuis tant d'années pour la propagation de la foi, l'honora de la qualité de vicaire apostolique dans la province de Tche-kiang. Cette dignité, qui lui donnait une juridiction spirituelle sur tous les missionnaires et sur toutes les Églises de la province, l'obligeait en même temps à veiller avec une nouvelle application à ce qui regardait la prédication de l'Évangile, le culte divin et les mœurs, non-seulement des nouveaux chrétiens, mais de leurs ministres. Sans se prévaloir de son autorité, il n'entreprit jamais rien de considérable, avant d'avoir consulté les autres missionnaires, qui lui étaient cependant inférieurs en expérience; et, s'il ne fit pas tout le bien qu'il souhaitait, il réussit du moins, par ses manières douces et prévenantes, à éviter le scandale et à conserver la paix.

Cependant, après l'affaire de l'édit, Khang-hi avait repris ses études, et les Jésuites continuaient de le servir avec une nouvelle ardeur (2). Il ne se trouvait alors que cinq Pères français à

la Chine : deux à la cour, Gerbillon et Bouvet, et trois dans les provinces : Fontaney à Nanking, Visdelou et Le Comte dans le Chan-si et le Chen-si. Ce dernier fut bientôt envoyé en Europe pour les affaires de la mission. Fontaney et Visdelou étaient allés à Canton, sur la fin de 1692, afin d'y établir une maison destinée à recevoir les nouveaux Jésuites français qui seraient envoyés à la Chine, lorsqu'ils furent mandés à la cour. En traversant la province de Nanking, ils embrassèrent pour la dernière fois le P. Gabiani, qui mourut deux ans après, épuisé de travaux, et plein de mérites devant Dieu. A leur arrivée, ils trouvèrent l'empereur malade : mais ils apportaient une livre de quinquina, que le P. Dolu leur avait envoyée de Pondichéry. Ce remède, encore inconnu à Peking, contribua, avec des pâtes médicinales qu'administrèrent les Pères Gerbillon et Bouvet, à guérir le monarque. Khang-hi voulut récompenser les Jésuites. « Le 4 juillet de l'année 1693, dit Fontaney (1), il nous fit venir au palais, et nous fit dire, par un des gentilshommes de sa chambre, ces paroles : « L'empereur vous fait « don d'une maison à vous quatre dans le Hoang-tohin, c'est-à-dire dans la première enceinte « de son palais. » Après avoir entendu ces paroles à genoux, selon le cérémonial de la Chine, nous nous levâmes; et cet officier nous conduisit dans l'appartement de l'empereur pour y faire notre remerciement, sans que le prince fût présent. Plusieurs mandarins, qui se trouvèrent là par hasard, assistèrent à cette cérémonie, aussi bien que le P. Pereyra et un autre Père de notre Compagnie, lesquels étaient venus au palais pour quelques autres affaires. Ils se rangèrent tous à droite et à gauche, se tenant debout et dans un grand silence, un peu éloignés de nous, tandis que les Pères Gerbillon, Bouvet, de Visdelou et moi, rangés sur une même ligne au milieu d'eux, nous fîmes trois génuflexions et neuf inclinations profondes, jusqu'à toucher la terre avec le front, pour marquer notre reconnaissance. Nous recommençâmes cette cérémonie le lendemain devant l'empereur, qui eut la bonté de nous appeler en particulier, et de nous parler dans les termes du monde les plus obligeants. Il

(1) Luquet, *Lettres à M. l'évêque de Langres*, p. 185.

(2) *Lettre du P. de Fontaney au R. P. de La Chaise*, dans les *Lettres édifiantes*, t. xxvii, p. 126, édit. in-18.

(1) *Lettre au R. P. de La Chaise*, dans les *Lettres édifiantes*, t. xxvii, p. 138, édit. in-18.

fit mettre
sents qu'
d'inform
nous fai
maison l
pas enc
reur ord
faire tou
rions...
dédiâmes
Christ n
hommes
ture ave
rendren
nous de
lais de
offert q
temps-là
ches, et
voirs de
catéchun
et les je
pour moi
les dima
baptême
d'instrui
de temp
après qu
maison,
ne le céd
aut'ant d
donner
église.
terrain
de deux
ayant ré
rogis po
qu'il fai
cette pla
après a
Dieu, n
Visdelou
disait,
que nos
et que le
que, si
l'église
aurions
notre pi
de Dieu

et Bouvet,
y à Nan-
Chan-si et
envoyé en
Fontaney
ur la fin de
stinée à re-
is qui se-
ils furent
province de
rnière fois
ns après,
es devant
l'empereur
e de quin-
avoyée de
nu à Pe-
édicinales
et Bouvet,
ut récom-
née 1693,
palais, et
mes de sa
vous fait
le Hoang-
e enceinte
es paroles
ine, nous
uisait dans
aire notre
t présent.
ent là par
aussi bien
de notre
au palais
rangèrent
debout et
de nous,
t, de Vis-
ligne au
exions et
oucher la
re recon-
érémonie
t la bonté
us parler
eants. Il

fit mettre entre les mains du P. Bouvet des présents qu'il envoyait en France, et le chargea d'informer le roi de la faveur qu'il venait de nous faire. Nous primes possession de notre maison le 11 juillet : mais, comme elle n'était pas encore accommodée à nos usages, l'empereur ordonna au tribunal des édifices d'y faire faire toutes les réparations que nous souhaitions... Tout étant prêt le 19 décembre, nous dédiâmes notre chapelle à l'honneur de Jésus-Christ mourant sur la croix pour le salut des hommes, et nous en fîmes le lendemain l'ouverture avec cérémonie. Plusieurs chrétiens s'y rendirent le matin, et remercièrent Dieu avec nous de ce qu'il voulait être honoré dans le palais de l'empereur, où jusqu'alors on n'avait offert que des sacrifices impies... Depuis ce temps-là, le P. Gerbillon prêcha tous les dimanches, et expliqua aux fidèles les principaux devoirs des chrétiens. Nous baptisâmes plusieurs catéchumènes, qui nous apportaient leurs idoles, et les jetaient sous les bancs et sous les tables, pour montrer le mépris qu'ils en faisaient : tous les dimanches et les fêtes, nous avions quelque baptême. Le P. de Visdelou se chargea du soin d'instruire les prosélytes, et nous eûmes en peu de temps une florissante chrétienté... Un an après que l'empereur nous eut donné notre maison, il nous fit une seconde grâce, qui ne le cédait point à la première, et qui faisait autant d'honneur à la religion : ce fut de nous donner un grand emplacement pour bâtir notre église. Il y avait à côté de notre maison un terrain vide, long de trois cents pieds et large de deux cents. Les grands maîtres de sa maison ayant résolu d'y faire élever quelques corps de logis pour des eunuques du palais, nous crûmes qu'il fallait les prévenir, et tâcher d'obtenir cette place pour y bâtir la maison du Seigneur. Après avoir donc recommandé cette affaire à Dieu, nous allâmes, le P. Gerbillon, le P. de Visdelou et moi, présenter notre requête. Elle disait, dans les termes les plus respectueux, que nos maisons n'étaient jamais sans églises, et que les églises en étaient la principale partie ; que, si les maisons étaient belles et spacieuses, l'église devait les surpasser (car quel honneur aurions-nous, si, dévoués par nos vœux et par notre profession à chercher la plus grande gloire de Dieu, nous étions mieux logés que le Sei-

gneur du ciel ?) ; que, ne manquant rien à la maison que l'empereur avait eu la bonté de nous donner, il fallait une église magnifique pour accompagner un si grand don ; mais que, n'ayant point de place pour la bâtir, nous ne le pouvions faire, si l'empereur ne nous donnait un espace convenable dans ce terrain... Il nous en accorda la moitié, faisant marquer expressément dans son ordre, qui fut inséré dans les registres du palais, qu'il nous donnait cet emplacement pour bâtir une église magnifique à l'honneur du Seigneur du ciel. » Un autre Jésuite (1) complète ce que le P. Fontaney dit de cette église : « Ce fut au mois de janvier 1699, que l'empereur accorda au P. Gerbillon la permission de la bâtir... Quelque temps après, ce prince fit demander à tous les missionnaires de la cour s'ils ne voulaient pas contribuer à la construction de cet édifice, comme à une bonne œuvre à laquelle il voulut aussi avoir part. Ensuite, il fit distribuer à chacun cinquante écus d'or, donnant à entendre que cette somme devait y être employée. Il fournit encore une partie des matériaux, et nomma des mandarins pour présider aux ouvrages. On n'avait que deux mille huit cents livres quand on creusa les fondements ; on comptait pour le reste sur les fonds de la Providence ; et, par sa bonté infinie, elle ne nous a pas manqué. Quatre années entières ont été employées à bâtir et à orner cette église, une des plus belles et des plus régulières de tout l'Orient... On entre d'abord dans une cour large de quarante pieds sur cinquante de long. Elle est entre deux corps de logis bien proportionnés ; ce sont deux grandes salles à la chinoise : l'une sert aux congrégations et à l'instruction des catéchumènes ; l'autre à recevoir les personnes qui nous rendent visite. On a exposé dans cette dernière les portraits du Roi, de Monseigneur, des princes de France, du roi d'Espagne régnant, du roi d'Angleterre et de plusieurs autres princes, avec des instruments de mathématiques et de musique. On y fait voir encore toutes ces belles gravures recueillies dans ces grands livres qui ont été mis au jour pour faire connaître à tout l'univers la magni-

(1) Lettre (en date du 20 août 1704) du P. Jartous au P. de Fontaney, dans les *Lettres édifiantes*, t. xxviii, p. 2, édit. in-16.

science de la cour de France. Les Chinois considèrent tout cela avec une extrême curiosité. C'est au bout de cette cour qu'est bâtie l'église. Elle a soixante-quinze pieds de longueur, trente-trois de largeur, et trente de hauteur. L'intérieur de l'église est composé de deux ordres d'architecture : chaque ordre a seize demi-colonnes couvertes d'un vernis vert ; les piédestaux de l'ordre inférieur sont de marbre ; ceux de l'ordre supérieur sont dorés, aussi bien que les chapiteaux, les filets de la corniche, ceux de la frise et de l'architrave. La frise paraît chargée d'ornements, qui ne sont que peints ; les autres membres de tout le couronnement sont vernissés avec des teintes et des dégradations, selon leurs différentes saillies. L'ordre supérieur est percé de douze grandes fenêtres en forme d'arc, six de chaque côté, qui éclairent parfaitement l'église. Le plafond est tout à fait peint. Il est divisé en trois parties. Le milieu représente un dôme tout ouvert, d'une riche architecture : ce sont des colonnes de marbre qui portent un rang d'arcades surmonté d'une belle balustrade ; les colonnes sont elles-mêmes enchâssées dans une autre balustrade d'un beau dessin, avec des vases à fleurs fort bien placées ; on voit au-dessus le Père Éternel assis dans les nues sur un groupe d'anges, et tenant le monde en sa main. Nous avons beau dire aux Chinois que tout cela est peint sur un plan uni ; ils ne peuvent se persuader que ces colonnes ne soient pas droites, comme elles le paraissent : il est vrai que les jours y sont si bien ménagés à travers les arcades et les balustres, qu'il est aisé de s'y tromper. Cette pièce est de la main de M. Gerardini (peintre italien). Aux deux côtés du dôme sont deux ovales, dont les peintures sont très-riantes. Le retable est peint de même que le plafond : les côtés du retable sont une continuation de l'architecture de l'église en perspective. C'est un plaisir de voir les Chinois s'avancer pour visiter cette partie de l'église, qu'ils disent être derrière l'autel. Quand ils y sont arrivés, ils s'arrêtent, ils reculent peu à peu, ils reviennent sur leurs pas, ils y appliquent les mains pour découvrir si véritablement il n'y a ni élévations ni enfoncements... L'autel a une juste proportion. Quand il est orné des riches présents de la libéralité du roi..., il paraît alors un autel érigé par un grand roi au seul maître

des rois... Fontaney, après avoir parlé de l'église dont on vient de lire la description, dit de Khang-hi : « Ce grand prince nous faisait encore d'autres grâces, que des étrangers comme nous ne pouvons assez estimer. Quand nous venions au palais, ils nous recevaient avec une bonté extrême ; ou, quand il ne pouvait pas nous parler, il nous envoyait toujours faire quelque honnêteté. Au commencement de l'année, c'est la coutume de la Chine que l'empereur envoie aux grands seigneurs de sa cour deux tables, l'une couverte de viandes, et l'autre de fruits et de confitures : il nous faisait les mêmes honneurs, et nous invitait à son beau palais de Tchanchun-yuen, pour y voir les feux d'artifice... Nous n'étions en ce temps-là que trois Pères français à la Chine, et tous trois enfermés à la cour. Dieu nous envoya du secours par le retour du P. Bouvet, qui nous amena de France plusieurs excellents missionnaires sur l'*Amphitrite* : c'est le premier vaisseau de notre nation qui soit venu à la Chine. »

L'édit de Khang-hi, qui proclamait la liberté du christianisme, fit germer plus que jamais dans l'esprit des Jésuites cette pensée de la formation d'un clergé indigène, que Trigault, Rougemont et Verbiest avaient, à diverses époques, exposée dans leurs Mémoires (1). Le 15 août 1695, les missionnaires de la Compagnie, redoublant d'énergie, rédigèrent un autre Mémoire, qui est un glorieux monument de leur zèle, et dont voici la substance (2) : 1° Ils exposent sous les couleurs les plus vives l'état de la religion dans la Chine, disent que le moment est venu d'assurer à jamais sa prospérité, et de se frayer une large voie à la conquête spirituelle de ce vaste empire ; qu'il faut profiter de l'ébranlement général pour se créer une Église imposante par le nombre des néophytes : car, ajoutent-ils, d'après la politique de l'empire, la persécution n'est possible que contre un petit nombre ; elle reculera devant une masse. Dans cette vue, ils font de nouvelles sollicitations pour obtenir la dispense de la langue latine et l'autorisation de constituer l'Église naissante sur des bases plus solides et d'après un plan plus en harmonie

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 387, col. 1.

(2) Le P. Bertrand, *Histoire de la mission du Maduré*, t. I, p. 210 et 348.

avec les
langue
de ce va
son influ
objecter
il n'y a
entre Ro
chrétien
répondre
l'étude
parmi les
les sièges
der à Ro
le double
et de fa
Chine.
sons à l'
de la né
breux et
ment, s
dans le
dans celu
duites de
sonnelles
animait
ils, que
dans l'en
population
le cède p
des Chin
soient ar
Évangile
condition
chinoises
vangile
l'avaient
pu mérit
romains
dans l'
restés d
rature e
quons er
l'amour
faveur.
moire, e
mun des
être l'É
dans un
où il s'
la Chin

avec les mœurs du pays : ils demandent que la langue chinoise devienne la langue liturgique de ce vaste empire et des contrées qui sont sous son influence politique ou morale. 2° On aurait pu objecter que, si l'on négligeait la langue latine, il n'y aurait plus de moyen direct de relation entre Rome et la Chine; ce qui exposerait cette chrétienté naissante au danger du schisme. Ils répondent à cette difficulté qu'on peut exiger l'étude du latin de tous les sujets distingués, parmi lesquels *se trouveront les candidats pour les sièges épiscopaux*; qu'on peut, de plus, fonder à Rome un séminaire chinois, qui fournirait le double avantage de former des sujets de choix et de faciliter les relations entre Rome et la Chine. 3° Ils présentent ensuite plusieurs raisons à l'appui de leur demande : les uns, tirées de la nécessité d'un clergé indigène très-nombreux et de l'impossibilité de le former autrement, s'accordent avec les raisons exprimées dans le Mémoire antérieur du P. Verbiest et dans celui du P. de Rhodes; les autres sont déduites de diverses circonstances locales ou personnelles. La suivante montrera l'esprit qui animait les missionnaires. « Supposez, disent-ils, que notre divin Sauveur se soit incarné dans l'empire de la Chine (qui certes, par sa population, son étendue et son influence, ne le cède pas à l'ancien empire romain), et que des Chinois, poussés par le zèle apostolique, soient arrivés à Rome pour annoncer le saint Évangile de Jésus-Christ, en y mettant pour condition d'adopter la langue et les cérémonies chinoises : les Romains auraient-ils accepté l'Évangile à cette condition? Et si quelques-uns l'avaient accepté, quelle considération auraient pu mériter, dans Rome payenne, des prêtres romains qui, ayant consumé toutes leurs années dans l'étude d'une langue étrangère, seraient restés dans une ignorance honteuse de la littérature et des sciences de leur patrie? Or, appliquons en faveur des Chinois toutes les raisons que l'amour national nous aurait suggérées en notre faveur. » 4° Les missionnaires concluent ce Mémoire, en se jetant tous aux pieds du Père commun des fidèles : ils déclarent que jamais peut-être l'Église de Jésus-Christ ne s'est trouvée dans une circonstance plus importante que celle où il s'agit d'assurer la conquête spirituelle de la Chine, et le conjurent d'accorder la dispense

qu'ils sollicitent pour l'accroissement et la solidité de cette Église naissante. « On pourra, fait observer le P. Bertrand (1), trouver de la hardiesse dans ce Mémoire et dans le plan qu'il propose; mais y trouvera-t-on ce cœur étroit, ces idées bornées, cette antipathie contre l'institution du clergé indigène et la constitution des Églises nationales qu'on veut cependant reprocher à la Compagnie de Jésus? Ce Mémoire, écrit par les missionnaires jésuites de la Chine, est l'expression des sentiments de la Compagnie : arrivé au Père général le 26 décembre 1697, il fut présenté par lui au Saint Père le 12 janvier 1698. »

Les Jésuites français que les Pères Bouvet et de Fontaney amenèrent successivement d'Europe à la Chine, ou bien qui s'y rendirent par la voie des Indes, furent employés à fonder de nouveaux établissements de la Compagnie dans les provinces. Mais les enfants de saint Ignace ne se flattaient pas de suffire seuls à convertir les Chinois. Aussi, Fontaney (2) disait-il : « Plus nous verrons de compagnons de nos travaux, plus nous aurons de consolation et de joie. Nous écririons encore volontiers, comme saint François-Xavier, dans toutes les universités de l'Europe, pour exhorter les personnes zélées à venir à notre secours. Voilà nos véritables sentiments : Dieu le sait, et nous osons dire que notre conduite ne les a jamais démentis... Ce fut particulièrement en 1698 et 1699 que nous eûmes plus d'occasions de faire paraître notre zèle pour le bien commun, lorsque le Pape eut nommé des évêques et des vicaires apostoliques pour chaque province de la Chine. Plusieurs de ces messieurs s'adressèrent à nous : ils nous représentèrent l'obligation où ils se trouvaient d'obéir au saint Siège, et les difficultés insurmontables qu'ils allaient rencontrer dans les provinces où il n'y avait ni chrétiens, ni églises, ni missionnaires, s'ils n'étaient appuyés de quelque recommandation de la cour. La conjoncture était délicate; et ce n'était pas une petite entreprise que de vouloir s'établir en même temps en tant de lieux différents; car il était à craindre que,

(1) *Histoire de la mission du Maduré*, t. 1, p. 212.

(2) *Lettre* (en date du 15 janvier 1704) au R. P. de La Chaise, dans les *Lettres édifiantes*, t. xxvii, p. 161, édit. in-18.

dans un empire où la défiance et les soupçons sont comme l'âme du gouvernement, on ne fût frappé de tant de nouveaux établissements qui se feraient tout à coup dans des provinces où les Européens n'avaient aucune habitude. Cependant, comme le saint Siège parlait, nous crûmes qu'il fallait agir, et que le temps était venu d'ouvrir des portes plus vastes à la prédication de l'Évangile. Le P. Gerbillon, supérieur de notre mission, se chargea de cette entreprise. Il commença par l'évêque d'Argolis (Franciscain), qui venait d'être nommé à l'évêché de Peking... (Il) ne servit pas moins efficacement M. Leblanc, (prêtre de la congrégation des Missions-Étrangères, nommé vicaire apostolique du Yun-nan). Mais il s'intéressa encore plus fortement pour M. Artus de Lyonne (de la même congrégation), évêque de Rosalie, que le saint Siège avait nommé vicaire apostolique de la province de Sse-tchouan... M. l'évêque de Rosalie l'en remercia; mais, au lieu d'aller au Sse-tchouan, il résolut de passer en Europe, et de se rendre promptement à Rome. Avant son départ, il envoya en cette grande province quatre missionnaires en sa place : c'étaient MM. Basset, de la Balluère (tous deux de sa Congrégation), Appiani et Mullener (Lazaristes)... Je ne parle point ici de la paix que nous avons procurée aux Pères Augustins, en les délivrant d'une persécution qu'ils ont soutenue, pendant cinq ans, pour la consolation de leur Église de Voutcheou, en la province de Kouang-si... Tout ce que je puis dire, c'est que nous avons agi pour eux avec la même ardeur que nous aurions pu faire pour nous-mêmes... Aussi recevons-nous de la plupart de ces hommes apostoliques des marques d'une affection sincère... J'ajouterai à ces témoignages ce que M. le nonce me fit l'honneur de me déclarer à Paris (en 1701), par les ordres de la sacrée Congrégation de la foi... « La sacrée Congrégation, me dit-il, ayant appris, par les lettres qu'elle a reçues des évêques et des vicaires apostoliques, et de plusieurs missionnaires de la Chine, avec quel zèle les Jésuites français se sont employés, depuis qu'ils sont dans cette mission, à soutenir la religion, et à rendre aux autres missionnaires tous les services que la bienveillance de l'empereur les a mis en état de leur rendre, a cru devoir donner à ces Pères un témoignage

« authentique de la satisfaction qu'elle a de leur conduite. Ainsi, dans une lettre, signée par M. le cardinal Barberini, préfet de la sacrée Congrégation, et par monsignor Fabroni, secrétaire, elle me charge de vous remercier de sa part; de vous témoigner combien elle est sensible à tout ce que vous et les autres Jésuites avez fait dans ce vaste empire pour le bien de la religion, et pour soutenir dans leurs fonctions tous ceux qui y travaillent; et de vous assurer que, dans toutes les occasions qui se présenteront, elle vous donnera des marques de sa protection et de sa bienveillance. »

C'était au prix de la vie la plus assujettissante que les Jésuites conservaient la faveur si utile de Khang-hi. « Quoique ce prince, ajoute Fontaney (1), ne paraisse plus avoir le même empressement que les années passées pour les mathématiques et pour les autres sciences de l'Europe, où il s'est rendu si habile, nous sommes cependant obligés de nous rendre souvent au palais, parce qu'il a toujours quelques questions à nous proposer. Il occupe jour et nuit dans des exercices de charité les frères Frapperie, Baudin et Rhodes, qui sont habiles dans la guérison des plaies et dans la préparation des remèdes, les envoyant visiter les officiers de sa maison, et les personnes les plus considérables de Peking quand elles sont malades; et il est si content de leurs services, qu'il ne fait aucun voyage en Tartarie ou dans les provinces de l'empire, qu'il n'en emmène toujours quelqu'un avec lui. Ce grand prince a aussi fort goûté le P. Jartoux et le frère Brocard. Ils vont tous les jours au palais, par un ordre exprès de Sa Majesté. Le premier est très-habile dans la science des analyses, l'algèbre, les mécaniques et la théorie des horloges; et le second travaille avec beaucoup d'art à divers ouvrages qui plaisent à l'empereur... Dans le palais de Peking... quand nous y allons, nous sommes renfermés dans un appartement...; et nous n'en sortons fort souvent que bien avant dans la nuit, fort las et fort fatigués. Nous aurions assurément bien de la peine à soutenir une vie aussi gênante que celle-là, et aussi peu conforme en apparence à l'esprit des missionnaires,

(1) Lettre au R. P. de La Chaise, dans les Lettres édifiantes, t. xxvii, p. 177, édit. in-18.

si la plus gageait. par là au grand crédommage

M. Ma eut aussi quèrent p Il diffèrait eux, sur le 26 mai les divers jusqu'à de pour obje indigènes tieuses du « Nous dé mandes p les points vriers év véritable missionna pones qu pour perm cestres qu ces Répon port aux tes. » Il te cette pré notre inte paravant pratique nous qu'o point par cette nati été d'un la pratiq conforme quète à l « Ce n'est Chine de une idole autres (c lomnie) que cert contrat

(1) Lettre dans les L (2) Sin

si la plus grande gloire de Dieu ne nous y engageait. Mais les accès faciles que nous avons par là auprès du prince, et qui donnent un grand crédit à notre sainte religion..., nous dédommagent de toutes nos peines.»

M. Maigrot, vicaire apostolique du Fo-kien, eut aussi recours aux Jésuites, qui ne manquèrent pas de lui être utiles à Fou-tcheou (1). Il différait, pourtant, d'avec la majorité d'entre eux, sur la question des rites chinois; et même, le 26 mars 1693, il publia un règlement dont les divers articles, qu'il prescrivit d'observer jusqu'à décision contraire du saint Siège, avaient pour objet les noms attribués à Dieu par les indigènes, ainsi que les cérémonies superstitieuses du culte de Kong-fou-tse et des ancêtres. «Nous déclarons, y dit-il, que l'Exposé des Demandes proposées au Pape Alexandre VII sur les points de controverse qui partagent les ouvriers évangéliques de cette mission n'est pas véritable en plusieurs articles, et qu'ainsi les missionnaires ne peuvent s'appuyer sur les Réponses que le saint Siège a faites à ces demandes pour permettre le culte de Confucius et des ancêtres qui est en usage dans la Chine : quoique ces Réponses soient vraies et sages, par rapport aux circonstances exposées dans les doutes.» Il terminait en ces termes : «Au reste, par cette présente déclaration et ce mandement, notre intention n'est pas de blâmer ceux qui auparavant ont autrement pensé, ou ont suivi une pratique différente de celle que nous ordonnons qu'on suive à l'avenir. En effet, il ne doit point paraître étonnant que, dans des choses de cette nature, tous les missionnaires n'aient pas été d'un même avis, et que chacun ait embrassé la pratique qui lui paraissait selon Dieu plus conforme à la vérité.» Il ajouta dans une requête à Innocent XII, en date du 10 novembre : «Ce n'est pas que je prétende qu'il y ait à la Chine des missionnaires qui soient tombés dans une idolâtrie grossière, et qui la permettent aux autres (ce qu'on ne pourrait avancer sans calomnie) (2) : mais, comme on a raison de dire que certains théologiens, qui soutenaient que le contrat appelé Mohatra estoit permis, approu-

voient et permettoient l'usure, parce qu'ils enseignoient qu'il n'y en a point dans ce contrat qui est en effet usuraire; ainsi il y a plusieurs missionnaires qui permettent aux nouveaux chrétiens de certaines cérémonies, et qui suivent eux-mêmes dans la pratique de certains usages, qui leur paroissent probablement estre permis (comme ils disent), parce qu'ils regardent comme des usages purement civils ce qui est superstition et idolâtrie selon le sentiment de plusieurs autres.» M. de Quemener, envoyé dès 1690 à Rome par l'évêque de Métellopolis, présenta le mandement et la requête en 1696 à Innocent XII, qui, dans un bref du 15 janvier suivant, engagea Maigrot, alors institué évêque de Conon, à ne rien négliger pour qu'un accord parfait s'établît entre les différents missionnaires. M. Charriot, autre confrère du prélat, étant venu de sa part solliciter une solution, le Siège apostolique, au lieu de donner, comme auparavant, des décisions motivées sur le simple exposé d'une des parties, voulut se mettre en état de rendre, avec connaissance de cause, un jugement contradictoire et définitif. Dans le cours de l'information, les Jésuites de Peking s'adressèrent à Khang-hi, non pour le constituer juge du différend, mais pour qu'il s'expliquât comme témoin sur les faits controversés; et ce prince publia, en 1700, une déclaration conforme à leur manière d'envisager les choses : déclaration qu'on se fût abstenu de solliciter, quelque importance qu'eût cet acte en lui-même, si l'on eût prévu ce qui en résulterait dans le cas où le jugement du saint Siège serait rendu dans un sens opposé. Quoi qu'il en soit, après un examen fait avec lenteur, maturité et un très-grand soin; après avoir entendu les raisons des parties, à qui l'on donna la plus ample faculté de se défendre librement, la congrégation du Saint-Office, saisie de la question par Innocent XII, prohiba entièrement les cérémonies, ainsi que les termes dont les lettrés chinois se servaient pour désigner Dieu. Clément XI approuva, le 20 novembre 1704, ce décret solennel, qui ne devait pas être publié avant d'avoir été envoyé à Maillard de Tournon, patriarche d'Antioche, légat apostolique en Chine. La congrégation du Saint-Office, louant la protestation ajoutée par Maigrot à la fin de son mandement, avait eu soin de dire : «Il faudra charger M. le

(1) Lettre du R. P. de Fontaney au R. P. de La Chaise, dans les *Lettres édifiantes*, t. xxvii, p. 163, édit. in-8.

(2) *Sine ingenti calumnia.*

patriarche d'Antioche, ou tout autre, à qui on donnera mission de faire exécuter ces Réponses, d'écarter d'une part toute apparence, et, suivant l'expression de Tertullien, jusqu'au moindre souffle de superstition païenne; mais, en même temps, de mettre à couvert l'honneur et la réputation des ouvriers évangéliques qui travaillent avec autant d'ardeur que d'assiduité dans la vigne du Seigneur, et qui, avant que les questions susdites fussent décidées par la prudence et la droiture ordinaire du saint Siège, ont été dans d'autres sentiments: en sorte qu'on ne les fasse point passer pour des fauteurs d'idolâtrie, d'autant plus qu'ils ont déclaré que jamais ils n'avaient permis la plupart des choses dont on vient de dire qu'elles ne doivent jamais être permises aux chrétiens, et que d'ailleurs il est hors de doute qu'à présent que la cause est finie, ils se soumettront, avec l'humilité et l'obéissance convenables, aux décisions et aux ordres du saint Siège.»

Le P. Cloche, maître général, avait recommandé aux Dominicains des Philippines de donner l'exemple de l'obéissance due au légat du Pape (1). Ses désirs furent remplis; et le patriarche se loua souvent de l'officieuse charité qu'il avait trouvée chez les Frères-Prêcheurs de Manille, où il était au mois de novembre 1704, ainsi que du zèle intrépide que les missionnaires du même ordre firent paraître en Chine, où il arriva le 8 avril 1705 (2). Le patriarche n'obtint que par le crédit des Jésuites la permission de se rendre à Peking, où ils lui procurèrent une réception telle qu'on n'en avait jamais fait de semblable à aucun ambassadeur. Comme le légat insinua aux missionnaires que le décret qui décidait les contestations avait été porté à Rome, les Jésuites le supplièrent de leur faire connaître cet acte, et même de le leur signifier, protestant qu'alors ils sacrifieraient à l'obéissance due à l'Eglise jusqu'à leur propre vie, et qu'ils abandonneraient la Chine si le souverain Pontife l'ordonnait ainsi. En voyant arriver un commissaire apostolique, Khang-hi comprit qu'il

ne venait que pour établir l'union et l'uniformité de conduite entre les missionnaires d'Europe. Le 25 décembre 1705, il lui fit demander la cause de sa légation. Le patriarche répondit d'abord qu'il venait à la Chine pour rendre grâce à l'empereur, au nom du Pape, de la protection accordée au christianisme et à ses apôtres; puis, que Sa Sainteté désirait établir à Peking un supérieur général de tous les missionnaires. On lui déclara, le 28 décembre, de la part de l'empereur, que ce prince voulait que le supérieur général des missions eût au moins demeuré dix ans à sa cour, et en connût tous les usages. Le 31 décembre, le légat fut admis pour la première fois en présence de Khang-hi. «Il était suivi, dit le P. Thomas, de toute sa maison et de tous les missionnaires de Peking. Les différentes cohortes au milieu desquelles il lui fallut passer, avaient ordre de le dispenser des cérémonies chinoises, en considération de sa personne et de sa maladie. Il salua donc Sa Majesté impériale par ces sortes de genuflexions que l'on traite en Europe d'adoration. L'empereur fit asseoir le légat sur un monceau de coussins: il lui demanda des nouvelles de la santé du Pape, et il fit tout cela d'un air de bonté et de familiarité qui nous ravit. Une réception de la sorte est ordinaire en Europe; mais, à la Chine, elle fut regardée comme un miracle de faveur. Les bontés de l'empereur pour le patriarche parurent de toutes les manières: on lui fit présenter du thé par les plus grands seigneurs de la cour; l'empereur lui-même lui mit en main une coupe pleine de vin; enfin, on lui servit une table couverte de trente-six plats d'or: l'empereur n'y avait presque pas touché. Cette table fut envoyée au patriarche dans son logis. On s'entretint de choses agréables après le dîner; enfin, l'empereur invita le patriarche à s'expliquer sur le sujet de sa légation.» Ce prélat espérait que Khang-hi aurait moins de peine à admettre un nonce qu'un supérieur général de toutes les missions: il proposa donc, de la part du Pape, d'établir un agent chargé de tous les rapports entre Rome et la Chine. Le prince répondit que la chose était facile, qu'on pouvait donner cette commission à quelqu'un des anciens Européens de son palais; et, le légat répliquant qu'il était plus à propos que ce fût un nouvel agent, l'empereur refusa de l'accepter. Le patriarche tenta,

(1) Tournon, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. vi, p. 552.

(2) *Mémorial envoyé en Europe par le P. Thomas, vice-provincial des Jésuites en Chine*, dans les *Lettres édifiantes*, t. xi, p. 164, édit. in-18.

[1773]
en trois
pour le
sainte C
tuée pa
trand
mission
king, d
voir da
du patr
tèrent
conseil
ordres
missions
qu'on d
pagande
par lequ
à justifi
propaga
contents
par les
souverai
naitre l'a
soumette
était cor
Trente.
naires
toute esp
gais dan
le R. P.
de concl
les missi
Propaga
évêques
exercera
qui leur
et la con
des missi
faire auc
firent qu
cette lutte
les missi
entre deu
temps au
côté, ils é
mat des l
patronage
ciennes co

(1) *Histoire*
II

en troisième lieu, d'établir à Peking une maison pour les missionnaires de la Propagande. « La sainte Congrégation de Propaganda fide, instituée par Grégoire XV l'an 1622, dit le P. Bertrand (1), Jésuite, envoya directement ses missionnaires dans l'Inde, en Chine, au Tongking, etc. Les autorités portugaises, croyant voir dans cette mesure une violation des droits du patronage, les repoussèrent, et leur suscitèrent partout de grandes contradictions. Le conseil de Goa, appelé la *Junta*, expédia des ordres sévères aux prélats et aux supérieurs des missions contre les *propagandistes* (c'est le nom qu'on donnait aux envoyés immédiats de la Propagande)... Il paraît que l'argument principal par lequel les autorités portugaises cherchaient à justifier leurs plaintes et leur opposition aux *propagandistes*, c'était que ces derniers, non contents de violer les droits du patronage établi par les bulles solennelles et non révoquées du souverain Pontife, refusaient de plus de reconnaître l'autorité des ordinaires du lieu, et de se soumettre à leur juridiction : ce qui, disait-on, était contraire aux décrets du saint concile de Trente. C'est pour cette raison que les missionnaires (de la Compagnie de Jésus), perdant toute espérance de rien gagner sur les Portugais dans l'état actuel des choses, conjurèrent le R. P. général de voir s'il ne serait pas possible de conclure à Rome un arrangement qui placât les missionnaires immédiatement envoyés par la Propagande dans une certaine dépendance des évêques portugais, ordinaires des lieux où ils exerceraient leur saint ministère ; arrangement qui leur semblait le seul moyen de conciliation et la condition nécessaire de la paix et du salut des missions. Les faits prouvent que l'on ne put faire aucun accommodement ; et les esprits ne firent que s'envenimer de plus en plus. Dans cette lutte, qui dure depuis près de deux siècles, les missionnaires de la Compagnie se trouvèrent entre deux feux, et souvent exposés en même temps aux traits des deux camps opposés. D'un côté, ils étaient assujettis à leurs évêques et au primat des Indes, et, par eux, à tous les droits du patronage, car rien n'avait été changé aux anciennes constitutions ; le saint Siège n'avait publié

aucune bulle qui limitât l'autorité du primat et des évêques, ou les droits du patronage : par conséquent, les Portugais reprochaient amèrement aux Jésuites ce qu'ils faisaient pour et ce qu'ils refusaient de faire contre les *propagandistes*. D'un autre côté, ceux-ci, fâchés de n'être pas ouvertement appuyés par les missionnaires de la Compagnie de Jésus, leur supposaient des dispositions hostiles, et souvent leur attribuaient tout ce qu'ils avaient à souffrir de la part des autorités portugaises : de là une rivalité funeste, et des plaintes sans fin contre l'ambition et l'orgueil des Jésuites, qui, disait-on, ne voulaient pas se soumettre à la Propagande. Comme les missionnaires de la sainte Congrégation arrivaient tout fraîchement de l'Europe, avec leurs idées et leurs impressions européennes, il était naturel, et même inévitable, qu'ils fussent choqués, et tant soit peu scandalisés, d'une foule d'usages bizarres, et même, en bien des points, du mode d'administration qu'ils rencontraient dans ces missions : de là, contre les anciens missionnaires, un feu roulant d'accusations de tous genres, dont l'exagération s'explique et s'excuse facilement par la position des accusateurs ; quand même on ne voudrait pas faire la part au sentiment de peine et d'exaspération que cette position devait naturellement exciter en eux. De leur côté, les anciens missionnaires se conservèrent-ils toujours, pendant cette lutte, dans les bornes de la modération et de la charité religieuse ? C'est ce que nous n'oserions assurer. Ils étaient hommes ; plusieurs étaient Portugais, et, probablement, quelques-uns d'entre eux furent plus Portugais qu'il ne convenait de l'être à des missionnaires catholiques. De part et d'autre, les intentions étaient bonnes : le mal provenait bien moins de la disposition des divers missionnaires que de la fausse position où ils se trouvaient. Si l'on avait voulu examiner à fond et sans passion le véritable état des choses, on y aurait trouvé l'apologie des personnes : si l'on avait pu porter le remède là où était le mal, en modifiant ces lois de patronage, tout se serait facilement arrangé. Mais rien ne put être changé dans la constitution des choses ; la rivalité entre les personnes, résultant de cette position mal dessinée, dut donc se perpétuer ; et l'on peut dire, sans exagérer, que de là vient la plus puissante et la

(1) *Histoire de la mission du Maduré*, t. 1, p. 328.

plus terrible des causes qui produiraient la ruine des missions, et concoururent en Europe à la destruction de la Compagnie de Jésus. » Pour revenir à la demande du légat, qui a motivé cette digression, l'évêque d'Hésébon, après avoir parlé des dissentiments qui existaient entre les Jésuites portugais et français à cause des prétentions du Portugal (1), ajoute que le projet échoua par le fait du Jésuite Pereyra (2). Le patriarche engagea une quatrième négociation, précisément dans le but de détruire l'influence du Portugal en Chine : il se plaignit de ce que les Portugais n'y voulaient laisser entrer personne, à moins qu'on n'eût passé par leur territoire, et qu'on ne se fût soumis à leurs lois; mais cette plainte n'eut d'autre effet que d'indisposer contre lui la nation, dont il signalait les funestes exigences. Il poursuivait, en même temps, une cinquième négociation relative au choix du député qui devait accompagner des présents destinés par Khang-hi au Pape, à qui l'empereur demandait douze sujets, savoir : trois mathématiciens, trois médecins, trois chirurgiens, et autant de musiciens. Le patriarche avait chargé son auditeur de porter ces présents à Rome; mais l'empereur nomma le P. Bouvet pour les offrir en son nom, ce qui donna lieu à la réclamation du légat. Cependant, Maillard de Tournon, ne perdant pas de vue le but essentiel de sa mission, prenait auprès des chrétiens des informations sur les cérémonies chinoises, avec l'aide de ses interprètes, M. Appiani, Lazariste piémontais, et le P. Frosoloni, Franciscain. Il manda même, au commencement de 1706, Charles Maigrot du Fo-kien à Peking, pour y discuter avec les Jésuites les divers points de la question controversée; et l'évêque de Conon arriva, accompagné de M. Guetti, prêtre du diocèse de Lyon. Dans l'audience solennelle que le légat obtint le 29 juin de l'empereur, qui se montra favorable à la pratique de la majorité des Jésuites, il lui parla de Maigrot, qu'il dit être très-versé dans les lettres chinoises. Khang-hi, ayant alors fait enjoindre à l'évêque de Conon de préciser par écrit ce qu'il trouvait de contraire à la foi chrétienne dans la doctrine de Kong-fou-tse, le

prélat, sans reconnaître toutefois l'empereur pour juge d'une question dont la solution n'appartenait qu'au saint Siège, cita à l'appui de son opinion cinquante textes extraits des livres sacrés de la Chine. Il en résultait, à moins d'une fausse interprétation, que les pratiques, indiquées par Khang-hi lui-même comme purement civiles dans sa déclaration de 1700, étaient au contraire idolâtriques. L'empereur, pour éprouver la science de Maigrot, lui proposa de lire quatre caractères écrits au-dessus du trône de la salle d'audience : le prélat répondit qu'il y en avait un qu'il ne connaissait pas, et un autre que l'éloignement l'empêchait de distinguer; circonstance qui servit depuis de prétexte pour l'accuser d'ignorance. L'entretien de Khang-hi avec Maigrot fut suivi, les 2 et 3 août, de deux décrets. Dans le premier, adressé à l'évêque de Conon, l'empereur lui exprimait son mécontentement, et lui ordonnait de se retirer chez les Jésuites de Peking : mais ce prélat ne tarda pas à être banni de la Chine : il arriva à Rome en 1709, et y mourut le 28 février 1730. Le second décret, adressé au patriarche d'Antioche, lui intimait de songer à son départ : le légat, retenu par des affaires qu'il croyait de son devoir de terminer, ne quitta Peking que le 28 août, et la négligence involontaire qu'il mit à exécuter l'ordre de l'empereur acheva d'indisposer ce prince.

Sur la réputation de Pierre d'Alcala, Maillard de Tournon avait cru qu'un des plus grands avantages qu'il pût procurer aux Églises de la Chine, était de le leur donner pour évêque, et il se réservait de le sacrer lui-même lorsqu'il serait dans la province de Tchekiang. En attendant, il lui envoya un de ses ecclésiastiques avec une lettre honorable et une somme d'argent; car la congrégation de la Propagande lui donnait une pension à titre de vicaire apostolique. Pierre d'Alcala reçut ces témoignages de bonté avec le respect dû au légat du Pape; il continua la visite de sa province, afin de pouvoir en rendre un compte fidèle; et il se disposa à aller au-devant du patriarche d'Antioche, non pas dans l'intention d'accepter de nouveaux honneurs, mais avec la résolution, toute contraire, de se faire décharger même des fonctions de vicaire apostolique, pour travailler désormais comme simple missionnaire. Cet état,

(1) Luquet, *Lettres à M. l'évêque de Langres*, p. 168.

(2) *Ibid.*, p. 159.

plus e
de plu
de con
salut e
dont i
l'avér
che. Il
qu'il v
formé
soin. I
qu'acc
les des
ordre,
l'abbé
Mission
qu'il le
niers n
seule d
malade
Cepend
fance.
mortifi
tion, e
lui gag
chrétien
gile, pu
du Seig
fut dans
tence q
par une
née de
stolat.

La fe
tioche
parlé e
tre (1),
du Pape
king,
bait les
les Chi
et leurs
le deve
qu'il ju
de la re
de son
et pour
que de

(1) Tou
de saint

plus conforme à son humilité, l'aurait délivré de plusieurs peines d'esprit, et lui aurait permis de consacrer plus de temps à l'instruction et au salut des nouveaux chrétiens. Mais une maladie dont il fut attaqué dans le cours de ses visites, l'avertit que la fin de tous ses travaux était proche. Il reprit aussitôt le chemin de Lan-ki, parce qu'il voulait mourir au milieu du cher troupeau formé par ses sueurs, et entretenu avec tant de soin. Il ne fut pas plus tôt arrivé dans cette ville, qu'accablé par la violence du mal, il demanda les derniers sacrements à un religieux de son ordre, compagnon ordinaire de son apostolat. L'abbé Montigni, prêtre de la congrégation des Missions-Étrangères, qui ne le quitta plus dès qu'il le vit alité, lui ayant demandé, dans ses derniers moments, si rien ne lui faisait peine : « Une seule chose m'en donne beaucoup, répliqua le malade ; c'est que je n'ai rien fait pour Dieu. » Cependant, consacré à Dieu dès sa tendre enfance, il avait toujours porté sur son corps la mortification de Jésus-Christ ; dans la persécution, comme dans la paix, il avait travaillé à lui gagner des âmes ; et plusieurs milliers de chrétiens, qui lui devaient de connaître l'Évangile, publiaient assez qu'il avait étendu l'empire du Seigneur en détruisant le règne de Satan. Ce fut dans ces sentiments d'humilité et de pénitence qu'il couronna, le 14 septembre 1706, par une sainte mort, la soixante-cinquième année de son âge, et la quarantième de son apostolat.

La fermeté avec laquelle le patriarche d'Antioche s'était présenté à l'empereur, et avait parlé contre l'idolâtrie dans une cour idolâtre (1), ne se démentit pas. En fidèle ministre du Pape, il publia, le 25 janvier 1707, à Nanking, un mandement dans lequel il prohibait les cérémonies criminelles, par lesquelles les Chinois prétendaient honorer Kong-fou-tse et leurs ancêtres défunts. Il fit lui-même, selon le devoir de sa charge, tous les règlements qu'il jugea nécessaires, pour venger la sainteté de la religion chrétienne, conserver la pureté de son culte sans aucun mélange de superstition, et pourvoir au salut tant des nouveaux chrétiens que de leurs conducteurs. « Ce mandement fut

loin de terminer les différends, dit l'évêque d'Hésébon (1) ; et il faut avouer que les missionnaires se trouvaient dans la plus fautive position par rapport à la conduite à tenir dans cette circonstance. D'une part, monseigneur de Tournon, ne voulant pas, en publiant le décret de Clément XI, mettre le souverain Pontife directement en état d'hostilité avec l'empereur, avait publié en son nom les règles prescrites dans le décret lui-même. D'un autre côté, il était évident que, en adoptant cette décision, il fallait s'exposer à une persécution, toujours très-nuisible au bien actuel d'une Église naissante. Dans cette perplexité, les missionnaires qui croyaient pouvoir tolérer les cérémonies eurent recours au seul moyen dont ils pussent user pour rassurer leur conscience : ils en appelèrent du mandement du légat au jugement du souverain Pontife. Le 25 septembre suivant, cet appel fut rejeté par Clément XI, qui déclara le mandement conforme au décret du 20 novembre 1704, et aussi obligatoire que le décret lui-même. Et afin d'en assurer l'exécution, le 11 octobre suivant il le fit signifier, par l'assesseur du Saint-Office, aux généraux des ordres de saint Dominique, saint Augustin, saint François, et de la Compagnie de Jésus... Le P. Tamburini, général de la Compagnie, donna, en particulier, des témoignages de soumission tels qu'on pouvait le désirer. Le 20 novembre 1710, il vint, à la tête de ses assistants et des députés de toutes les provinces de la Compagnie alors réunis à Rome, protester au souverain Pontife, non-seulement qu'il entendait se conformer au décret émané de Sa Sainteté, mais qu'il regarderait comme retranché de la Société, tout membre qui prétendrait suivre une autre ligne de conduite. »

Dès que Khang-hi avait eu connaissance du mandement publié à Nanking, un mandarin était allé faire transporter le légat à Macao, avec ordre aux Portugais de l'y retenir prisonnier. Ils le traitèrent d'une manière d'autant plus rigoureuse, qu'il venait de les desservir auprès de l'empereur ; et on peut dire que, dans cette ville chrétienne, le représentant du saint Siège fut rassasié d'opprobres. Tous ceux qui eurent le courage de lui obéir, et de parler comme

(1) Tournon, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. vi, p. 553.

(1) Luquet, *Lettres à M. l'évêque de Langres, etc.*, p. 166.

lui pour les intérêts du christianisme, devinrent les compagnons de son exil et de ses liens. Rien, cependant, ne put abattre la constance du patriarche, ni affaiblir celle des Frères-Prêcheurs associés à ses épreuves. Tandis que, renfermé dans une obscure prison, il se réjouissait d'avoir été trouvé digne de souffrir pour la défense du culte chrétien, le saint Siège, moins pour récompenser son zèle que pour accréditer de plus en plus son ministère parmi les nations étrangères, l'éleva au cardinalat. La nouvelle en fut portée à Macao, au mois d'août 1709. L'éminente dignité du légat n'ayant servi qu'à resserrer ses liens, les Dominicains eurent à soutenir un surcroît d'épreuves. Nous trouvons un témoignage de leur fidélité et de leur courage dans les actes d'un chapitre provincial tenu à Manille en 1710. Le provincial des Philippines y écrivit : « Nous faisons savoir que le R. P. provincial, notre prédécesseur, a reçu, depuis peu de mois, des lettres, non-seulement de nos religieux missionnaires dans le vaste empire de la Chine, mais aussi de l'éminentissime cardinal Charles-Thomas de Tournon ; et que, par le contenu de ces lettres, ainsi que par la voix publique de tous ceux qui viennent de ce pays dans la ville de Manille, soit chrétiens, soit gentils, nous apprenons quelle est toujours la constance de nos missionnaires, éprouvés par la calomnie, l'exil et les plus grands travaux. L'illustre chef de la mission, le cardinal légat, a été frappé, et comme accablé, de maux inexprimables ; depuis même qu'il a reçu la barrette de cardinal, on a resserré ses liens et multiplié ses gardes : mais aucun de nos missionnaires ne l'a abandonné ; tous sont demeurés fermes auprès de sa personne, supportant, avec une invincible patience, les mêmes incommodités de la prison, les mêmes insultes, la faim et le travail. Il n'y en a que deux qui se soient échappés des mains des satellites, et qui, sans être arrêtés par les ordres d'un prince infidèle, continuent à parcourir en secret ces vastes contrées, pour relever ceux des nouveaux chrétiens qui sont tombés, fortifier les faibles, consoler et encourager les plus timides. » Le P. François Gonzalez de Saint-Pierre, l'un des apôtres envoyés par le P. Cloche dans la Chine, en 1693, et qui prêchait avec beaucoup de fruit dans la province

de Fo-kien, lorsque le légat arriva dans l'empire, nous a appris les noms des principaux missionnaires dominicains qui le servirent fidèlement et qui eurent part à ses tribulations : ce sont les Pères François-Thomas Croquer, François Cantero, Jean-Antoine Diaz, Magini Ventallol, Pierre Munnoz, Pierre de Amarall, Jean Astudillo, qui servit d'interprète au légat à Canton et à Macao, Jean Cavagliere, et François Cavagliere. Ce dernier, ayant été mis, malgré lui, sur un vaisseau, pour être conduit de Macao à Manille, fut jeté par la tempête sur les côtes de Canton ; et cet accident lui procura la liberté de retourner à son Église dans la province de Fo-kien, où les nouveaux chrétiens le reçurent avec une joie extraordinaire, et profitaient encore de son ministère en 1710, lorsque le P. Gonzalez écrivait sa Relation.

Le 14 mars 1711, Clément XI adressa un Bref au roi de Portugal, pour l'avertir que le capitaine général de Macao et ses officiers s'étaient rendus les instruments de la persécution suscitée au cardinal. Après avoir prié ce prince de prendre au plus tôt connaissance des mauvais traitements faits au légat, d'y mettre fin, et de punir les coupables d'une manière exemplaire, le Pape ajoutait : « Quoique Nous soyons persuadé que, depuis nos précédentes lettres, vous n'avez pu recevoir des Indes aucune réponse sur cette affaire, et que Nous ne doutions nullement que votre vice-roi de Goa n'exécute promptement vos ordres, néanmoins la violence de la douleur extrême que Nous causent toutes les nouvelles qui Nous viennent de ce pays, Nous oblige à représenter, aux yeux de V. M., l'excès des anciennes et les récentes injures que vos officiers ont faites, avec autant de témérité que d'impiété, à la dignité de notre légat apostolique, et qu'ils continuent encore de lui faire depuis qu'ils ont appris sa promotion au cardinalat. Les dernières lettres qu'on Nous a apportées d'Orient Nous apprennent que, dans le mois de décembre 1708, et dans celui de septembre 1709, on a publié à Macao un édit du vice-roi de Goa pour défendre, sous les peines les plus rigoureuses, à tous les fidèles, de rendre aucun respect, ni aucune obéissance, au légat apostolique. D'après cet édit, si injurieux à votre autorité royale, tout ecclésiastique ou laïque qui oserait obéir au ministre du saint Siège, devait

être au
Après
l'ordre
prêtre
telle d
priaie
exposé
emmen
trouve
a été d
sence
eux-m
sacrilè
Lors
au roi
juin 17
Macao
de Jés
le sacr
du 14
du lég
vent d
bliches ;
verser
est par
d'ailleur
une per
univers
l'afflig
Charles
parler.
nous a
religion
l'autor
discipli
votre o
notre f
travaux
peines
qu'il a
rage in
éprouv
dant,
de la f
douleur
tume d
pôte n
de nou
comme
rance.

être aussitôt transporté dans les prisons de Goa. Après cette publication, quatre religieux de l'ordre des Frères-Prêcheurs, dont trois étaient prêtres, continuant à préférer leur devoir à une telle défense, ont été enlevés, tandis qu'ils priaient dans l'église, où le saint sacrement était exposé à l'adoration des fidèles, et on les a emmenés dans les prisons. L'un d'eux, qui se trouvait revêtu de ses ornements sacerdotaux, a été conduit en cet état à la citadelle, en présence de tout un peuple scandalisé, les gentils eux-mêmes frémissant d'horreur à la vue de ce sacrilège attentat, etc. »

Lorsque le Pontife romain portait ces plaintes au roi de Portugal, il ignorait que, dès le 8 juin 1710, le cardinal de Tournon était mort à Macao. En apprenant cet événement, le Vicaire de Jésus-Christ s'expliqua en présence de tout le sacré collège; et, dans le consistoire secret du 14 octobre 1711, il fit en ces termes l'éloge du légat : « Vénérables Frères, Nous avons souvent déploré, dans ce même lieu, les maux publics; et aujourd'hui Nous sommes obligé de verser des larmes à raison d'une perte qui nous est particulière, à vous et à Nous, quoique, d'ailleurs, elle puisse bien être considérée comme une perte publique et une calamité pour l'Église universelle. Vous comprenez déjà que c'est de l'affligeante nouvelle de la mort du cardinal Charles-Thomas de Tournon que nous voulons parler. Nous avons perdu, Vénérables Frères, nous avons perdu un très-grand zéléteur de la religion chrétienne, un intrépide défenseur de l'autorité pontificale, un puissant appui de la discipline ecclésiastique, une grande lumière de votre ordre, et son ornement. Nous avons perdu notre fils et votre frère, épuisé par les longs travaux qu'il a entrepris pour Jésus-Christ. Les peines infinies, les opprobres et les affronts, qu'il a soufferts avec une patience et un courage invincibles, l'ont éprouvé, comme le feu éprouve l'or dans le creuset. Tout cela, cependant, si nous le considérons avec les lumières de la foi, bien loin de mettre le comble à notre douleur, doit au contraire en adoucir l'amertume et nous consoler chrétiennement; car l'apôtre nous avertit qu'il ne nous est pas permis de nous attrister touchant ceux qui dorment, comme font les hommes qui n'ont point d'espérance. Quels justes motifs n'avons-nous pas de

croire que la mort du très-pieux cardinal a été précieuse devant le Seigneur? Souvenons-nous quelle a été l'ardeur de son zèle pour la propagation de la foi, et avec quelle prompte obéissance, dès que le Seigneur l'a appelé par Nous au ministère apostolique, il a quitté la cour, la ville, ses proches, ses amis, et tout ce que la nature nous rend le plus cher, pour aller s'exposer aux périls et aux inconvénients d'un très-long et très-pénible voyage. La même charité de Jésus-Christ, qui le pressait, et qui l'a toujours soutenu dans les parages si reculés qu'il lui a fallu parcourir sur terre et sur mer, lui a fait préférer son devoir à sa propre conservation : elle l'a mis au-dessus des terreurs et de la crainte humaine. Il a annoncé aux princes et aux rois la loi du Seigneur, et il n'a pas été confondu. Plein d'une sainte joie au milieu des tribulations, il a donné à toute l'Église un spectacle infiniment agréable à Dieu et à ses anges. N'oublions pas cette fermeté d'âme et ce généreux mépris des grandeurs humaines, dont nous avons pour garants ses actions et ses lettres. Lorsque, pour reconnaître ses importants services, Nous l'eûmes élevé au cardinalat, il Nous écrivit qu'il n'acceptait cette éminente dignité que comme un avertissement et une nouvelle obligation de combattre jusqu'à l'effusion de son sang pour Jésus-Christ et pour son Église; ajoutant qu'il renoncerait volontiers à l'honneur de la pourpre, plutôt que d'abandonner les missions de la Chine pour retourner en Europe. Mais qui pourrait ne point admirer la rare piété que ce cardinal a fait paraître dans son testament? Il suffit de savoir qu'il a donné son argent aux pauvres, sa seule croix à ses parents, et tous ses biens pour l'entretien des ministres chargés de travailler à la propagation de la foi parmi les infidèles. Par ce seul trait, il a montré quels doivent être les testaments de ceux qui, consacrés au service de l'Église, ont vécu de l'autel. Enfin, ce qui nous remplit de l'espérance que Dieu aura agréé son sacrifice, c'est cette constance, si digne de la vertu sacerdotale et du zèle apostolique qui a éclaté dans toute la conduite et dans toutes les épreuves du saint cardinal. La faim, la soif, la prison, une cruelle persécution, les plus mauvais traitements, n'ont pu l'engager à abandonner l'œuvre de Dieu. Toujours lui-même, jusqu'au dernier soupir il a

agi avec force et souffert avec patience. Il a bien combattu, il a achevé sa course, il a gardé la foi. Ne devons-nous pas espérer que le juste Juge lui aura donné la couronne qui lui était réservée? Oui, sans doute, il faut le penser ainsi. Mais, parce que la fragilité humaine ne permet pas que la vie la plus pure soit sans quelque mélange d'imperfection, la charité chrétienne nous oblige d'offrir des prières et des sacrifices pour l'âme du cardinal défunt. Nous l'avons déjà fait en notre particulier; et, afin d'honorer la mémoire d'une vertu extraordinaire, Nous ferons encore célébrer publiquement des obsèques solennelles dans notre chapelle pontificale, au jour que Nous vous marquerons. Nous avons, cependant, la confiance que le cardinal de Tournon, qui a si tendrement aimé la mission de la Chine pendant sa vie, la favorisera dans le ciel, et qu'il obtiendra de la miséricorde du Seigneur que l'ivraie, semée dans ce champ par l'homme ennemi, en soit enfin arrachée, et que la moisson devienne tous les jours plus abondante, pour la gloire de Dieu et l'exaltation de la foi catholique.»

Au milieu des événements dont nous venons de tracer le tableau, on avait vu les Jésuites toujours partagés, sur la question des rites chinois, entre les deux écoles des Pères Ricci et Longobardi. Celui en qui cette dernière se personnifia le plus fidèlement, fut le P. Claude de Visdelou, né en 1656, en Bretagne, et arrivé avec les Pères de Fontaney, Gerbillon, Le Comte et Bouvet dans le Céleste empire. Livré à l'étude de la langue et de l'écriture chinoises, il étonna tellement les indigènes par ses rapides progrès, qu'un des fils de Khang-hi ne put s'empêcher d'exprimer son admiration dans un éloge qu'il envoya au missionnaire. écrit, selon l'usage, sur une pièce de soie. Visdelou ne tarda pas à appliquer les connaissances qu'il venait d'acquérir à des objets d'une haute utilité scientifique et littéraire. Prenant pour modèle ceux de ses prédécesseurs qui avaient recherché de préférence les notions historiques consignées dans les livres de la Chine, il s'occupa de faire connaître les renseignements qu'on y trouve sur les nations qui ont occupé les régions centrales et septentrionales de l'Asie. La véritable source des documents qui pouvaient servir à reconstituer l'histoire de tant de peuples était encore

inconnue; il eut le bonheur de la découvrir; et d'y puiser le premier: de là, son *Histoire de la Tartarie*. On lui doit aussi une interprétation de la fameuse inscription de Si-gan-fou, qui constate l'introduction du christianisme à la Chine pendant le vi^e siècle. La profondeur et la solidité de ses études spéciales donnaient un grand poids à son opinion, dans une controverse, où il s'agissait au fond de l'interprétation de certains textes et de l'appréciation de certains usages, au sujet desquels il eût été bon de s'en rapporter aux hommes consommés, comme Longobardi et Visdelou, dans la connaissance des traditions et des monuments anciens. Il se rendit fort utile au patriarche d'Antioche, et fut enveloppé dans sa disgrâce. Nommé, le 12 janvier 1708, vicaire apostolique de la province de Kouei-tcheou, et, un mois après, évêque de Claudiopolis, il se vit contester même la légitimité du titre que le légat, détenu à Macao, lui avait conféré; et il fut obligé, pour être sacré par lui, de pénétrer dans sa prison, la nuit du 2 février 1709. La cérémonie ayant eu lieu secrètement, on répandit le bruit qu'il n'avait pas été sacré. Visdelou, forcé de quitter la Chine le 24 juin suivant, s'embarqua pour Pondichéry, où il reçut un Bref de Clément XI qui approuvait sa conduite. Il y vécut vingt-huit ans encore, sans quitter ce séjour, si ce n'est une seule fois pour se rendre à Madras. Il était logé, nourri, vêtu, avec la même simplicité que le plus simple des religieux Capucins, chez lesquels il avait établi sa demeure. Visdelou, mort à Pondichéry, le 11 novembre 1737, fut enterré dans l'église de ces enfants de saint François. Le P. Norbert, Capucin de la province de Lorraine, prononça son oraison funèbre: il méritait d'avoir un panégyriste plus judicieux.

Le séjour que Visdelou fit à Pondichéry, nous ramène à l'histoire de l'apostolat dans l'Hindoustan, où les missionnaires français se rendaient par le Cap de Bonne-Espérance, en touchant tour à tour à Bourbon et à l'île de France.

CHAPITRE XVIII.

Apostolat des Prêtres de la Mission à Bourbon et à l'île de France. — Missions des Jésuites, des Capucins, des Augustins dans l'Hindoustan, au Bengale et aux îles de Nicobar.

L'île Bourbon servit d'abord d'infirmerie pour les malades français, et de lieu d'exil pour les mutins, de Madagascar. Le massacre des Français dans cette grande île est la cruelle époque de leur établissement solide à Bourbon, dont les habitants eurent pour pasteurs les Prêtres de la Mission, apôtres d'une vie irréprochable, et qui s'acquittaient de leurs fonctions avec une édifiante régularité (1). La Compagnie française des Indes entretint des missionnaires du même institut à l'île de France (2).

« Notre Compagnie, écrivait le 30 janvier 1709 le Jésuite de La Lane (3), alors à Pondichéry, a trois grandes missions dans cette partie de la presqu'île de deçà le Gange, qui est au sud de l'empire du Grand Monghol. La première est la mission de Maduré, qui commence au cap Comorin, et s'étend jusqu'à la hauteur de Pondichéry, vers le douzième degré de latitude septentrionale. La deuxième est celle de Maïssour, grand royaume dont le roi est tributaire du Monghol : il est au nord de celui de Maduré, et presque au milieu des terres. Enfin la troisième... s'appelle la mission de Carnate : elle commence à la hauteur de Pondichéry, et n'a point d'autres bornes, du côté du nord, que l'empire du Monghol ; du côté de l'ouest, elle est bornée par une partie du Maïssour. Ainsi, par la mission de Carnate, on ne doit pas entendre seulement le royaume qui porte ce nom : elle renferme encore beaucoup de provinces... Les principaux États que j'y connais sont les royaumes de Carnate, de Visapour, de Bijanagaran, de Ikkeri et de Golconde... Le P. Mauduit est le plus ancien et le supérieur des missionnaires de Carnate. Depuis qu'il est dans cette mission, les brahmes et les

maures (mahométans) ne l'ont guère laissé en repos : ils l'ont souvent emprisonné et battu d'une manière cruelle ; ils l'ont insulté dans ses voyages ; ils ont enlevé ses petits meubles, et pillé plusieurs fois son église. Mais son courage et son intrépidité l'ont mis au-dessus de toutes ces épreuves : il a baptisé, et baptise encore tous les jours, un grand nombre d'infidèles. Le P. de La Fontaine a travaillé dans le commencement avec beaucoup de succès, et a conféré le baptême à un grand nombre d'idolâtres ; mais, dans la suite, le bruit que firent courir les brahmes qu'il était de la caste des Pranguis lui suscita bien des contradictions, dont il s'est tiré par sa patience et par sa sagesse : il s'est depuis avancé dans les terres du côté de l'ouest, où la foi commence à faire de grands progrès. Le P. Le Gac, après s'être consacré quelque temps à la mission du Maduré, est allé joindre le P. de La Fontaine. A peine était-il entré dans le Carnate, que les Maures le mirent en prison, où il eut beaucoup à souffrir pendant un mois : il en a été toujours persécuté depuis ce temps-là. Sa fermeté naturelle et son zèle ardent pour la conversion des âmes lui font dévorer toutes ces difficultés... Enfin le P. Petit se trouve dans un poste où il est un peu moins exposé à la fureur des gentils ou des Maures, quoiqu'il ne laisse pas d'éprouver de temps en temps des contradictions de la part des uns et des autres. Son Église est, de tout le Carnate, celle qui a un plus grand nombre de chrétiens, qu'il a presque tous baptisés. » A l'égard du P. Tachard, ses fréquents voyages l'empêchèrent de se joindre aux ouvriers évangéliques qui travaillaient dans l'intérieur des terres, quoiqu'il sût la langue malabare. Dans le mois de septembre 1710, il quitta Pondichéry pour se rendre au Bengale, où il lui fallait, écrivit-il le 13 janvier 1711, de Chandernagor (4), commencer, à soixante ans, à apprendre une langue toute nouvelle. Une maladie contagieuse l'enleva, au Bengale, à l'époque d'une visite pastorale qu'y fit l'évêque de Méliapour, et dont nous allons parler.

Le P. François Laynez, ayant été envoyé en Portugal, l'an 1705, pour les intérêts de la mis-

(1) Lettre (en date du 17 octobre 1725) du P. Ducros, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à M. l'abbé Raguet, directeur de la Compagnie des Indes, dans les *Lettres édifiantes*, t. xxii, p. 30, édit. in-18.

(2) *Ibid.*, p. 27.

(3) Lettre au P. de Mourgues, dans les *Lettres édifiantes*, t. xviii, p. 238, édit. in-18.

(4) Lettre au P. de Trevou, confesseur de S. A. R. Mgr. le duc d'Orléans, dans les *Lettres édifiantes*, t. xix, p. 136, édit. in-18.

sion du Maduré, apprit, en arrivant, qu'il était nommé évêque de Méliapour, diocèse qui comprenait toutes les provinces depuis le cap Comorin jusqu'aux confins de la Chine. « Ce fut pour lui un coup très-sensible, écrit le P. Barbier (1). Il fit tous ses efforts pour faire changer cette destination, et il se défendit longtemps de l'accepter; mais le roi de Portugal, qui avait conçu une haute idée de sa personne et de son mérite, persista dans son choix. Ce prince réitéra ses instances auprès du Pape Clément XI, et il fallut enfin que l'humilité religieuse du Père cédât à l'obéissance. Il fut sacré à Lisbonne par le grand aumônier de Portugal. Il s'embarqua presque aussitôt; mais la navigation fut longue, et il ne put prendre possession de son évêché qu'en l'année 1710. Il pensa aussitôt à faire la visite de ce vaste diocèse. Il commença par la côte de Coromandel... Les missionnaires du Maduré l'invitèrent à pénétrer dans les terres, pour y administrer le sacrement de confirmation: il possédait la langue du pays, il était fait aux usages de ces peuples; c'est ce qui lui donnait un avantage que nul autre prélat ne pouvait avoir... Étant revenu à la côte, il se prépara à passer au royaume de Bengale..., berceau de toutes les superstitions indiennes... Le démon ne voyait pas tranquillement les fruits que devait opérer la venue du prélat parmi les chrétiens, qui jusqu'alors n'avaient jamais vu leur évêque: aussi eut-il à essayer beaucoup de traverses dans tout ce qu'il entreprit pour le bien des âmes. » Le P. Barbier, qui accompagna Lainez, fait observer que toutes les églises, dans le Bengale, étaient desservies par les Augustins, et il y distingue trois sortes de chrétientés. « La première, dit-il, est composée d'Européens de différentes nations, qui y ont fondé des comptoirs, où se trouvent leurs agents, leurs domestiques, et d'autres qui se rangent sous leur pavillon: ils sont établis le long du principal cours du Gange, qui passe au pied de la forteresse d'Ougli (dépendante du Monghol). La seconde est formée par le Monghol lui-même. Ce prince, pour défendre ses frontières contre les incursions de ses voisins, et pour tenir en respect des peuples nouvellement conquis, outre la garnison maure (mahométane) qu'il a mise dans ses forteresses, a voulu avoir encore une garnison de *gens à chapeau* dans les lieux circonvoisins: c'est ainsi qu'il appelle quelques Portugais anciennement venus de Goa, qu'il a soudoyés et attachés à son service. Comme ils se sont multipliés à l'infini, cette chrétienté est devenue très-nombreuse à Ougli, à Pipli, à Chattigan, à Dakka, à Ossumpur, à Rangamaty et ailleurs; et ce grand nombre de chrétiens est compris sous le nom de *gens à chapeau*. Ce n'est pas à dire que tous en portent: il n'y a que le chef de quatre familles qui s'en serve, et encore n'est-ce qu'aux jours de grandes fêtes; mais c'est le nom qu'on leur donne. Enfin, un nombre d'infidèles convertis par le zèle des missionnaires et de leurs catéchistes, et répandus en différentes habitations, forme la troisième espèce de chrétiens. » Le récit du P. Barbier mentionne toutes les stations de l'évêque. « Nous nous trouvâmes, dit-il, le 9 juin 1712, dans la rade de Balassor, à l'embouchure du Gange... A Chandernagor, comptoir de la compagnie française, le prélat vint loger à notre maison...; et il se rendit ensuite au couvent des Pères Augustins, qui est deux lieues plus haut dans le Bandel, ou habitation des Portugais. Il y a un collège de notre Compagnie, qui dépend de la province de Malabar. Comme cette Église est la mère de toutes celles du Bengale, le dessein de l'évêque était d'y prendre les connaissances nécessaires pour le reste de sa visite... Il revint à Chandernagor. Là, il nous fallut payer le tribut que les nouveaux venus payent au Bengale; c'est-à-dire que, pendant quatorze mois, de vingt personnes que nous étions dans la maison, il y en eut toujours quatre ou cinq de dangereusement malades. Le P. Tachard fut attaqué le premier, et mourut après un mois de maladie... L'évêque eut son tour, et nous craignîmes de le perdre... Durant sa maladie, il ne pensa qu'aux moyens de pénétrer dans les terres, pour ne laisser aucun lieu qu'il n'eût visité lui-même...; et il prit la route de Chattigan vers la mi-janvier 1713... Les chrétiens de Chattigan sont partagés en trois peuplades, à demi-lieue l'une de l'autre. Chacune a son capitaine, son église, son missionnaire: il y aurait cependant de quoi en occuper plusieurs. Les chrétiens de l'intérieur des terres, nommés Boctos..., viennent à Chattigan pour participer

(1) *Lettre du 15 janvier 1723, dans les Lettres éditifiées, t. XXI, p. 235, édit. in-18.*

aux sacre
pays pou
les armes
de profes
célébrer
solennité
tigan, po
à Dakka
une mult
plaine de
des rues
dures, qu
au milieu
ques, bâ
vais goût
près com
c'est là t
chrétiens
plus déce
de brique
sionnaire
temps, lu
bien qu'il
quel air d
encore pl
ce Père. —
« un autre
« vous le s
« répondis
« rester ici
« fiter. —
« qua-t-il
« à la ville
et j'étais
de ces m
Une demi
apporter
certain m
aussi de r
chus; en
d'arbres
paille pou
ce qui dev
peu de te
l'enceinte
autant qu
ment, et
La fenêtr
les nattes
tière, att

aux sacrements... Le respect que l'on a dans ce pays pour les chrétiens, et un peu aussi pour les armes qu'ils portent (car ils sont tous soldats de profession), leur donne une liberté entière de célébrer les fêtes avec le même ordre et la même solennité qu'en Europe... Nous quittâmes Chat-tigan, pour remonter le Gange et nous rendre à Dakka, capitale du Bengale... Figurez-vous une multitude de chaumières, qui occupent une plaine de demi-lieue d'étendue, et qui forment des rues fort étroites, pleines de fange et d'ordures, qui s'y rassemblent à la moindre ondée, au milieu desquelles quelques maisons de briques, bâties à la mauresque et d'un assez mauvais goût, s'élèvent d'espace en espace, à peu près comme les baliveaux de nos bois taillis : c'est là une peinture naturelle de Dakka. Les chrétiens ont leur église dans un quartier un peu plus décent, à l'est de la ville : cette église est de briques, et raisonnablement grande. Le missionnaire, qui attendait l'évêque depuis longtemps, lui avait fait préparer un appartement : bien qu'il ne fût que de terre, il avait je ne sais quel air de propreté qui me charma. Mais je fus encore plus surpris de la proposition que me fit ce Père. « Je vais, dit-il, vous faire construire un autre appartement séparé, et qui sera tel que vous le souhaitez. — Il n'est pas nécessaire, lui répondis-je ; le peu de temps que nous avons à rester ici ne me donnera pas le loisir d'en profiter. — Vous y coucherez dès ce soir, répondit-il ; car il ne faut, pour cela, qu'envoyer à la ville. » Cette réponse m'étonna encore plus, et j'étais dans l'impatience de voir la structure de ces maisons, que l'on achetait au marché. Une demi-heure était à peine écoulée, que je vis apporter quelques paquets de roseaux, avec un certain nombre de nattes ou de claies, faites aussi de roseaux ; une vingtaine de piquets fourchus, enfin, deux grandes claies de branches d'arbres entrelacées, et suffisamment garnies de paille pour défendre de l'ardeur du soleil : c'est ce qui devait former le toit. L'édifice fut dressé en peu de temps, sur deux fourches qui formaient l'enceinte ; on y attacha des bois de traverse autant qu'il était nécessaire pour fixer le bâtiment, et le tout fut revêtu d'une double natte. La fenêtre, dont on fit l'ouverture en coupant les nattes, se fermait par un volet de même matière, attaché par le haut en forme d'avent. La

porte était de même, de sorte que la maison fut achevée avant la nuit... Nous partîmes aussitôt après la fête des Rois (1714) pour Rangamati... Pendant environ vingt-cinq jours que nous y demeurâmes, l'évêque donna la confirmation à plus de mille personnes... Nous ne fûmes pas longtemps à nous rendre à Ossumpur. Après avoir satisfait à la dévotion des chrétiens, nous pénétrâmes dans les terres, à la faveur des canaux dont le pays est entrecoupé. Ce fut dans la principale église, dédiée à saint Nicolas de Tolentin, que les chrétiens reçurent la confirmation. Nous nous rendîmes une seconde fois à Dakka, vers le dimanche de la Passion... Après les fêtes de Pâques, nous songeâmes à repasser à Ougli... Nous abordâmes à l'église de Saint-Augustin du couvent d'Ougli, où nous rendîmes grâce à Notre-Seigneur de nous avoir ramenés en ce lieu-là, même en meilleure santé que nous n'en étions partis. Le prélat... voulut encore honorer de sa présence notre maison de Chandernagor. Il se retira ensuite au collège que les Pères Jésuites portugais ont au Bandel d'Ougli. A peine y eut-il demeuré neuf ou dix mois, que, consumé de travaux, il termina, au milieu de ses frères, sa pénible carrière, le 11 juin 1715, pour aller recevoir la récompense d'une vie dont tous les moments avaient été consacrés à la conversion des idolâtres.

Les supérieurs des Jésuites français à Pondichéry avaient formé le projet d'annoncer Jésus-Christ aux infidèles des îles de Nicobar, situées à l'entrée du grand golfe de Bengale, vis-à-vis l'une des embouchures du détroit de Malacca. La principale de ces îles, appelée Nicobar, donne son nom aux autres, qui ont néanmoins chacune une dénomination particulière. Comme c'était à celle-là qu'allaient mouiller les vaisseaux des Indes, et que ses habitants paraissaient plus traitables que les autres insulaires, les Jésuites jugèrent à propos d'y former leur premier établissement. « Tout ce que j'ai pu connaître de la religion des Nicobarins, écrit le P. Faure (1), c'est qu'ils adorent la lune, et qu'ils craignent fort les démons, dont ils ont quelque grossière idée. Ils ne sont point divisés en diverses castes ou tribus, comme les peuples de

(1) Lettre au P. de La Boesse, dans les *Lettres édifiantes*, t. XIX, p. 21, édit. in-18.

Malabar et de Coromandel. Les mahométans même n'ont pu y pénétrer, bien qu'ils se soient répandus si aisément dans toute l'Inde, au grand préjudice du christianisme. On n'y voit aucun monument public qui soit consacré à un culte religieux. Il y a seulement quelques grottes creusées dans les rochers, pour lesquelles ces insulaires ont une grande vénération, et où ils n'osent entrer, de peur d'y être maltraités par le démon. Lorsque j'arrivai à Pondichéry, on pensait sérieusement aux moyens de travailler à la conversion de ces insulaires. Mais, comme on ne voulait pas ôter à la mission de Carnate, ni à celle de Maduré, les ouvriers qui y étaient nécessaires, on attendait de nouveaux secours pour cette entreprise. L'ayant su, je m'offris aux supérieurs; je les pressai même, et ils se rendirent à mes instances. J'eus donc le bonheur d'être choisi avec le P. Bonnet pour mettre la première main à une si bonne œuvre... J'entraî, en qualité d'aumônier, dans le *Lys-Brillac*, que commandait M. du Demaine. M. Raoul voulut avoir le P. Bonnet avec lui dans le *Mau-repas*... Nous serons bientôt (17 janvier 1711) à la vue des îles de Nicobar, où j'espère, avec la grâce du Seigneur, m'employer tout entier à la conversion de ce pauvre peuple qui m'est échu en partage. Les deux vaisseaux allèrent ranger l'île de Chambolan, la plus voisine d'Achem, et M. du Demaine fit aussitôt équiper sa chaloupe pour y débarquer les deux apôtres. La séparation n'eut pas lieu sans beaucoup de larmes. Tout l'équipage fut attendri de voir avec quelle joie les missionnaires allaient se livrer à la merci d'un peuple féroce, dans des îles si peu visitées et tout à fait dépourvues des choses nécessaires à la vie. Avant de les débarquer, on aperçut un indigène, des fleches en main, qui, après les avoir regardés d'un œil fier et assez longtemps, se retira dans la forêt. Avec les deux jésuites, on déposa sur le rivage un petit coffre où était leur chapelle et un sac de riz dont M. du Demaine leur faisait présent. Aussitôt qu'ils se virent dans l'île, ils se mirent à genoux, firent leur prière, et baisèrent la terre avec respect pour en prendre possession au nom de Jésus-Christ. (Pl. CXIV, n° 1.) Après avoir caché leur chapelle et leur sac de riz, ils s'enfoncèrent dans les bois pour y chercher les insulaires. Ils employèrent environ deux ans et demi à évan-

géliser Chambolan, d'où ils passèrent à Nicobar. Pendant dix mois de séjour, ils y donnèrent une si haute idée de leur vertu, que les habitants ne les virent s'éloigner qu'avec regret. Ces insulaires représentèrent inutilement aux deux apôtres qu'ils couraient risque de la vie en affrontant ailleurs des peuplades barbares: ils ne purent rien gagner sur leur esprit, et furent contraints, pour ne pas leur déplaire, de les conduire, soit à Chambolan, soit dans une île voisine. Les missionnaires y étaient à peine depuis quinze jours, qu'une mort violente mit fin à leurs jours, comme les habitants de Nicobar le reprochèrent à ceux de Chambolan. Les Français acquirent la triste certitude de cet événement en 1715.

Les détails abondent sur la mission française du Carnate, dont la partie située en deçà des montagnes regarde plus spécialement le P. de La Fontaine comme son fondateur (1). Les églises qu'il y établit attestèrent son zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes. La vicomtesse d'Harmoncourt, sa mère, lui adressait chaque année une aumône considérable, qui le mettait en état de subvenir aux frais qu'entraînait l'ouverture d'une mission nouvelle. Il est difficile de montrer plus de courage, plus d'activité, et plus de tranquillité d'âme qu'il en fit paraître dans diverses persécutions qui éprouvèrent sa constance. Durant celle de Ballabaram, sa douceur charma tellement les soldats envoyés pour le prendre, qu'ils furent tout à coup changés en d'autres hommes, et que, se jetant à ses pieds, ils lui demandèrent pardon des indignités qu'ils venaient d'exercer à son égard. Dans une autre persécution, où l'on avait soulevé toute la ville contre les missionnaires et les fidèles, un seul entretien qu'il eut avec le chef des troupes suffit pour le convaincre des vérités de la religion: sur le rapport adressé par ce chef au prince, intervint aussitôt la défense d'inquiéter les nouveaux chrétiens. Les ennemis de la foi s'étant emparés de l'église de Devandapallé, il la recouvra à force de sollicitude et de démarches. Nommé supérieur général, il gagna, par sa dou-

(1) Lettre (en date du 20 décembre 1718) du P. Le Gac, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à M. le chevalier Hébert, gouverneur de Pondichéry, dans les Lettres édifiantes, t. XXI, p. 164, édit. in-18.

[1773]

ent à Nicobar.
onnèrent une
es habitants
regret. Ces
nt aux deux
la vie en af-
ares : ils ne
t, et furent
aire, de les
dans une île
à peine de-
lente mit fin
de Nicobar
n. Les Fran-
e cet événe-

on française
en deçà des
nt le P. de
. Les églises
our la gloire
a vicomtesse
sait chaque
si le mettait
rainait l'ou-
est difficile
activité, et
fit paraître
ouvèrent sa
nm, sa dou-
voyés pour
changés en
a ses pieds,
gnités qu'ils
s une autre
ute la ville
es, un seul
roupes suffit
a religion :
au prince,
er les non-
foi s'étant
, il la re-
lemarches.
par sa dou-

u P. Le Gac,
à M. le che-
ry, dans les





Les Indes orientales de l'Inde

Le temple, nella Isola de Nicobar. Les Indes orientales et les Indes de l'Inde.



Indes orientales

Le temple de l'Inde. Indes orientales.

[1773]

ceur, son
 geantes, le
 et s'appli
 Mais il ne
 nate, prin
 l'affermir
 bien au de
 qu'il mour
 maintint e
 répandues
 sur un ter
 ses œuvre
 estime, q
 cevaient a
 faisait fai
 visiter eux
 Ducros (2)
 christianis
 Carnate,
 trente ans
 élevé à la
 Entre la p
 jusqu'à la
 Nous y ex
 partie su
 tienté n'e
 naires : le
 les Pères
 mité; le l
 excursions
 animer, ex
 l'Inde. Le
 mis, et no
 si nous n
 mes, par
 par le Gr
 des ordre
 30 septem
 son tour,
 tend déjà
 depuis Po
 mentale, j
 Masculipa

(1) Lettre

dans les Let

(2) Lettre

pagnie des

p. 34, édit.

(3) Lettre

armées nav

t. xxii, p. 8

ceur, son humilité, ses manières affables et obligeantes, le cœur des Français et des Malabares, et s'appliqua à ramener les esprits prévenus. Mais il ne perdit pas de vue la mission du Carnate, principal objet de ses soins. Il espérait l'affermir de plus en plus, et songeait à étendre bien au delà le royaume de Jésus-Christ, lorsqu'il mourut en 1718. Le P. Hubert cultiva seul, maintint et augmenta les chrétiens du Carnate répandues en deçà des montagnes du Canavay sur un territoire d'environ soixante lieues : ses œuvres de charité lui concilièrent telle estime, que les princes et les gouverneurs avaient avec distinction les visites

faisait faire par ses catéchistes, et venaient le visiter eux-mêmes. Le 17 octobre 1726, le P. Ducros (2) indiquait ainsi les progrès que le christianisme avait faits dans la mission du Carnate, fondée et cultivée depuis environ trente ans par les Jésuites français : « On a déjà élevé à la gloire du vrai Dieu onze temples. Entre la première église, qui est à Pineipondi, jusqu'à la dernière, il y a plus de cent lieues. Nous y comptons huit à neuf mille chrétiens, partie sudras, partie parias; et cette chrétienté n'est desservie que par quatre missionnaires : le P. Aubert... à l'entrée de la mission; les Pères Gargan et Duchamp... à l'autre extrémité; le P. Le Gac, qui est supérieur, fait ses excursions de l'un à l'autre bout, pour voir, animer, régler tout, ainsi que dans le reste de l'Inde. Les brahmes sont nos plus cruels ennemis, et nous ne pourrions résister à leur fureur si nous n'étions protégés, comme nous le sommes, par le nabab ou vice-roi du Carnate, et par le Grand-Monghol lui-même, qui a donné des ordres très-favorables à la religion. » Le 30 septembre 1733, le P. Calmette (3) disait, à son tour, de la mission du Carnate : « Elle s'étend déjà jusqu'à deux cents lieues, à prendre depuis Pondichéry, qui en est la pierre fondamentale, jusqu'à Bouccapouram, à la hauteur de Massulipatam, qui est le dernier établissement

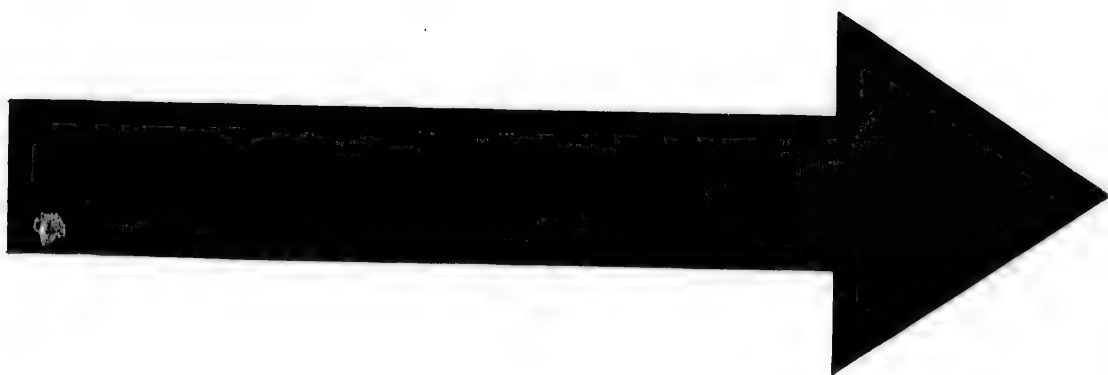
que nous ayons fait. Il y a seize églises dans les terres à l'usage des missionnaires, et deux dans les établissements qu'ont les Français à Pondichéry et à Ariancoupan. Nous sommes six missionnaires dans le pays des infidèles; deux autres se disposent à y entrer, tandis que, dans le royaume de Bengale, il s'ouvre un vaste champ pour y établir une nouvelle mission : c'est tout le nord de l'Inde. Le prince d'Orissa nous appelle. Un autre prince, encore plus grand que lui dans l'Hindoustan, rajah de caste, et habile astronome, invite et prie instamment les missionnaires de Bengale de venir dans ses Etats... Il aime les sciences, et l'on peut juger de l'étendue de ses lumières par les questions qu'il leur a déjà proposées... Le P. Boudier, à qui ces questions s'adressent, est habile lui-même en cette matière : il a fait à Bengale de nouvelles observations, et, sur ces observations, de nouvelles tables astronomiques... L'arrangement qu'on se propose est que le P. Boudier, accompagné d'un autre missionnaire..., aille trouver le prince, et que, après l'avoir satisfait au sujet de l'astronomie, il examine ce que la religion peut tirer d'avantages de sa protection et de la disposition des peuples : car les sciences peuvent être ici, comme à la Chine, un des principaux instruments dont Dieu se serve pour l'édification de son Église. Ce ne sont pas les sources d'eau vive, qui jaillissent jusqu'à la vie éternelle : mais, par le choix de Dieu, elles deviennent le canal; et ce n'est guère qu'à la bouche du canal que les grands de l'Inde veulent se désaltérer. Si cette ouverture donnait lieu à l'établissement d'une mission, nous aurions en quelque sorte bloqué l'Inde : car, tandis que depuis le cap Comorin nous nous avançons vers le nord, les missionnaires de Bengale gagnant le sud pour nous venir joindre, nous formerions une mission de cinq cents lieues d'étendue. » Au Bengale, les Jésuites français ouvraient tous les ans le ciel à des milliers d'enfants, auxquels ils conféraient le baptême. Lorsque les parents ne pouvaient plus les nourrir, ou que ces enfants se trouvaient en danger de mort, les mères, pour s'en débarrasser, venaient les leur vendre. Le P. Possevin (1) écrivait de

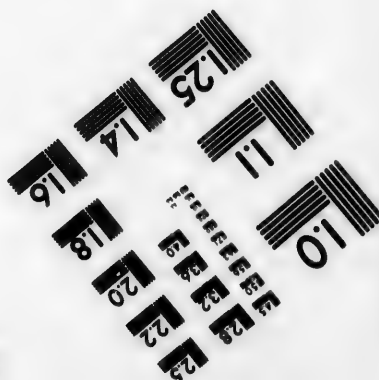
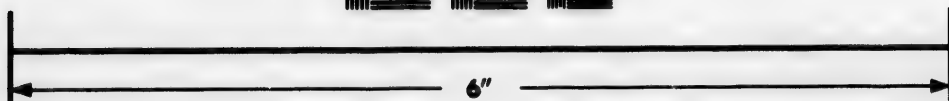
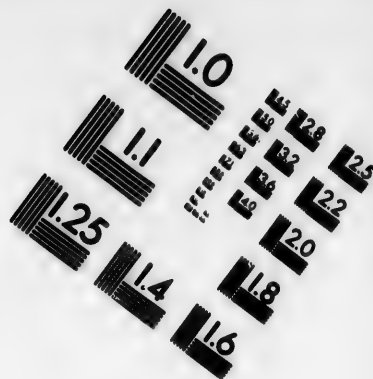
(1) Lettre (en date du 15 janvier 1723) du P. Barbier, dans les *Lettres édifiantes*, t. XXI, p. 284, édit. in-18.

(2) Lettre à M. l'abbé Raguet, directeur de la Compagnie des Indes, dans les *Lettres édifiantes*, t. XXII, p. 34, édit. in-18.

(3) Lettre à M. de Cartigny, intendant général des armées navales de France, dans les *Lettres édifiantes*, t. XXII, p. 80, édit. in-18.

(1) Lettre (en date du 11 janvier 1749) au P. d'Irlande, dans les *Lettres édifiantes*, t. XXIII, p. 70, édit. in-18.





Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

18
20
22
25

10
01

Chandernagor : « Nous les achetons deux roupies chacun et un morceau de toile, ce qui va à près d'un écu de six livres de notre monnaie ; comme bien modique pour une âme rachetée du sang d'un Dieu. Cela occasionne d'autres conversions : les mères viennent quelquefois se faire chrétiennes en apportant les enfants. » En 1744 ou 1745, temps de famine et de mortalité, le P. Mosac, supérieur des Jésuites, bâtit à Chandernagor un hôpital de pauvres et d'orphelins, pour y placer les enfants moribonds que les parents lui vendaient ; et on y élevait, en 1753, jusqu'à cent cinquante filles dans la crainte du Seigneur (1). Nous compléterons les notions sur la mission du Carnate, en citant une lettre du P. X. de Saint-Estevan, qui dit, à la date du 15 novembre 1755, du P. Gargan, qu'on venait de perdre (2) : « Pendant près de quarante ans qu'il a travaillé dans ces contrées, il a rendu les plus grands services à la nation. La côte de Coromandel a été aussi le théâtre de son apostolat : il a même fondé plusieurs églises et de nombreuses peuplades dans la partie du Nord. Aucun de ses prédécesseurs n'avait pénétré aussi avant dans les terres. Aux travaux les plus pénibles, dans ces climats brûlants, il a toujours joint la vie la plus mortifiée. Doux, aimable pour tout le monde, il était extrêmement sévère à lui-même, et possédait au suprême degré le talent si rare de gagner tous les cœurs. Parvenu à l'âge de soixante-douze ans, il n'a cessé d'exercer ses fonctions que quatre jours avant sa mort. C'est une vraie perte pour Pondichéry. »

Il est aisé de se figurer ce que devaient souffrir les missionnaires du Carnate dans les longs et fréquents voyages qu'ils étaient obligés de faire par d'incroyables chaleurs, sous un climat, d'ailleurs, qui est si ardent de lui-même. Le P. Saignes écrivait le 3 juin 1736 (3) : « J'ai changé jusqu'à trois fois de peau : elle tombait par lambeaux, à peu près comme elle tombe aux vieux serpents. Ce qui me faisait de la peine, c'est que la peau nouvelle qui revenait n'était pas plus

noire que la première : la couleur blanche, comme vous savez, n'est pas favorable en ce pays-ci, à cause de l'idée de Pranguis que ces peuples y ont attachée. Quand, dans un jour de marche, nous trouvions un peu d'eau bourbeuse, nous nous croyions heureux... Il y a une providence particulière de Dieu sur les missionnaires, qui les préserve et de la dent des tigres et de la morsure des serpents : c'est ce que, plusieurs fois, j'ai éprouvé moi-même. Un jour que, vers midi, j'étais extrêmement fatigué d'une marche pénible, je me reposai sous un arbre où je m'endormis. Un moment après, je fus réveillé par les cris extraordinaires d'un oiseau qui se battait sur cet arbre avec un serpent. Le serpent, mis en fuite, descend de l'arbre et s'élança sur moi : le mouvement que je fis en me levant l'empêcha de m'atteindre. Il était long de quatre pieds et parfaitement vert. Cette sorte de serpent se tient ordinairement sur les arbres : ils ne s'attachent qu'aux yeux des passants sur lesquels ils se jettent. » Le P. Tremblay, arrivé dans l'Inde en 1734, dit aussi qu'il est inouï qu'un missionnaire ait été mordu. « J'étais, ajoute-t-il (1), couché la nuit tout habillé sur une natte dans une petite chambre où nous conservions le saint sacrement. A mon réveil, j'aperçus sur moi, à la lueur de la lampe, un gros serpent, dont la tête s'étendait jusqu'à ma gorge. Je fis le signe de la croix. Le reptile se glissa sur le pavé, et fut tué par un missionnaire qui survint. Je ne puis omettre encore un trait favorable de la protection céleste. Nous voyagions sur les dix heures du soir, et nous étions occupés, selon la coutume de la mission, à réciter le chapelet, lorsqu'un tigre de la grande espèce parut au milieu du chemin, et si près de moi qu'avec mon bâton j'aurais pu l'atteindre. Quatre chrétiens qui m'accompagnaient, effrayés à la vue du danger, s'écrièrent : *Sancta Maria!* Alors le terrible animal s'écarta un peu du chemin, et marqua, pour ainsi dire, par sa posture et par ses grincements de dent, le regret qu'il avait de laisser échapper une si belle proie. »

La mission de Maïssour, fondée par le Jésuite Cinnami (2), n'offrait guère de moindres dangers.

(1) *Lettres édifiantes*, t. XXIII, p. 101, édit. in-18.

(2) *Seconde Lettre à M. le comte de...*, dans les *Lettres édifiantes*, t. XXIV, p. 31, édit. in-18.

(3) *Lettre à madame de Saint-Hyacinthe, religieuse ursuline à Toulouse*, dans les *Lettres édifiantes*, t. XXII, p. 176, édit. in-18.

(1) *Lettres édifiantes*, t. XXIII, p. 35, édit. in-18.

(2) *Lettre du P. Bouchet* (en date du 19 avril 1719), dans les *Lettres édifiantes*, t. XXI, p. 122, édit. in-18.

« Ce qui à
à leurs v
nière cru
les prison
tous le ne
un vase d
les envoy
sont réco
prisonnier
manité.
provincia
dans le N
pendant t
milieu d
église qu
gonti aya
forma le c
car le chr
veaux pro
plusieurs
la religio
disputer a
rèrent cor
néral des
les suites
sion 1711
ce fut la p
y dit. Pl
grand no
brame lui
on redoul
tête et su
d'armes l
qui avait
et qui pr
aurait ar
couvert d
et de la n
le gourou
paraître
pôtre mo
gourou,
d'abord d
il lui den

« Ce qui a rendu les Maissouriens si redoutables à leurs voisins, dit le P. Bouchet, c'est la manière cruelle et ignominieuse dont ils traitent les prisonniers de guerre : ils leur coupent à tous le nez ; on met ensuite les nez coupés dans un vase de terre ; on les sale pour les garder et les envoyer à la cour. Les officiers et les soldats sont récompensés, à proportion du nombre des prisonniers qu'ils ont traités avec cette inhumanité. Le P. Dacunha, que Manoel Saray, provincial de la province de Goa, avait envoyé dans le Maissour, cultiva cette nouvelle vigne pendant trois ans, avec un zèle infatigable, au milieu de plusieurs persécutions. L'ancienne église qu'il avait sur les terres du roi de Cagonti ayant été brûlée par les mahométans, il forma le dessein d'en construire une plus vaste ; car le christianisme faisait chaque jour de nouveaux progrès. Pendant qu'on édifiait l'église, plusieurs dasseris (disciples du gourou, chef de la religion auprès du roi de Cagonti) vinrent disputer avec lui sur l'unité de Dieu, et se retirèrent confondus. La protection du delavay (général des troupes) rassurait le missionnaire sur les suites de leurs menaces. Le jour de l'Ascension 1711, il célébra la messe dans son église : ce fut la première, mais aussi la dernière qu'il y dit. Plus de soixante dasseris, suivis d'un grand nombre de brames, l'y assaillirent. Un brame lui donna un coup de bâton sur les reins : on redoubla avec des lances et des épées sur la tête et sur les bras. Ceux qui n'avaient point d'armes l'accablèrent d'outrages. Sans un brame qui avait assisté à la dispute sur l'unité de Dieu, et qui prit le parti des missionnaires, on lui aurait arraché la vie au pied de l'autel. Tout couvert du sang qui coulait des plaies de la tête et de la main droite, Dacunha fut traîné devant le gourou. Celui-ci, assis sur un tapis, faisait paraître autant d'orgueil et de colère, que l'apôtre montrait de constance et d'humilité. « Le gourou, écrit le Jésuite San-Iago (1), parla d'abord au Père en des termes de mépris ; puis il lui demanda qui il était, d'où il était, quelle

langue il parlait, et dans quelle caste il était né. Le Père ne lui fit aucune réponse ; et le gourou, attribuant ce silence à sa faiblesse, interrogea le catéchiste, qui était à côté. Celui-ci répondit que le Père était kchatria (c'est la deuxième caste des Indiens). De là, le gourou passa à des questions sur la religion. « Qu'est-ce que Dieu ? » demanda-t-il au catéchiste. « C'est un souverain d'une puissance infinie, » répondit-il. « Qu'entendez-vous par ces mots ? » reprit le gourou... Le Père prit alors la parole et dit : « C'est un Être par lui-même, indépendant, pur esprit, et très-parfait. » A ces mots, le gourou fit de grands éclats de rire ; puis il ajouta : « Oui, oui, bientôt je t'enverrai savoir si ton Dieu n'est qu'un pur esprit. » Le Père répondit que, s'il voulait l'apprendre, il serait aisé de le lui démontrer. Le gourou n'ignorait pas le succès des disputes passées, et il craignit de s'engager dans une dispute nouvelle qui aurait tourné infailliblement à sa confusion. Ainsi, il se contenta de demander si Brama de Tripurdi, idole fort révéérée dans le pays, était Dieu. « Non, » répondit le Père. A ces mots, le gourou se livra à toute sa colère, et prit à témoin le magistrat de la bourgade. Il eût sans doute fait mourir le Père sur-le-champ ; mais quelques gentils, touchés de compassion, le conjurèrent avec larmes... de ne pas souiller ses mains du peu de sang qui lui restait dans les veines. Le Père seul, dans l'assemblée, paraissait intrépide. Il se consolait intérieurement de voir que ses travaux n'étaient pas vains, puisqu'ils aboutissaient à confesser et à glorifier le nom du vrai Dieu. Sa consolation fut encore augmentée par la générosité... de ses néophytes... Deux anciens chrétiens..., tandis qu'il était en présence du gourou..., vinrent se jeter au cou de leur pasteur, et s'offrirent à défendre les intérêts de la religion. On ne les tira de ces tendres embrassements qu'avec violence et à grands coups. Le catéchiste, qui ne le quitta point, reçut un coup de sabre sur les côtes : il avait une ardeur inexprimable de mourir avec son pasteur. Cependant, le chef des dasseris, voyant que le peuple et que ceux des brahmes qui n'étaient pas de sa secte portaient compassion au missionnaire, lui ordonna tout à coup de sortir du pays. Le catéchiste fit son possible pour obtenir que le Père demeurât encore ce nuit-là, afin qu'on pût le panser : ce fut en vain.

(1) Lettre (en date du 5 août 1711) du P. San-Iago, missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le royaume de Maissour, aux Indes orientales, au P. Manoel Saray, provincial de la province de Goa, dans les Lettres édifiantes, t. XIX, p. 33, édit. in-18.

Le Père, de son côté, fit instance, et demanda qu'il lui fût permis de guérir les plaies des chrétiens, dont il était plus touché que des siennes. Le gourou rejeta avec fierté sa demande, et le fit partir dès ce soir-là même. Pour s'assurer mieux de sa sortie, il lui donna des gardes, avec ordre de ne le point quitter qu'ils ne l'eussent mis hors du royaume. Le Père, voyant qu'il ne pouvait plus différer..., regarda tendrement son église, dit adieu à ses chrétiens qui fondaient en larmes, et partit à pied... Enfin il se trouva dans un état où il ne pouvait plus se soutenir; et ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'on le transporta à Capinagati, le principal lieu de sa résidence. Les chrétiens de cet endroit m'envoyèrent un exprès pour m'avertir du danger où était leur pasteur... Se sentant beaucoup plus mal, il me pria de lui administrer les sacrements... Il connut lui-même l'heure de sa mort; il prononça le saint nom de Jésus; et, m'ayant embrassé avec une parfaite connaissance, il s'endormit dans le Seigneur dix-huit jours après les mauvais traitements qu'il avait reçus des brahmes et des dassaris de Cagonti. » Les documents nous manquent pour continuer, à partir de cette époque, l'histoire de la mission du Maïssour: aussi allons-nous reprendre celle de la mission du Maduré, que nous résumerons dans la biographie du Jésuite Beschi, digne successeur de Robert de Nobilibus et de Jean de Britto.

Constant-Joseph Beschi, né en Italie, et élevé à Rome, se sentant de la vocation pour la carrière évangélique, dirigea ses études vers ce but (1). Envoyé par Innocent XII en qualité de missionnaire dans l'Hindoustan, ce Jésuite arriva en 1700 à Seranadou ou Maléalam, sur la côte malabare. A l'italien, à l'hébreu, au grec, au latin, au portugais, qu'il possédait déjà, il ne tarda point à ajouter la connaissance du sanskrit et du telenga. Il s'appliqua surtout à apprendre le tamoul, dont il conquit au bout de cinq ans tout le mécanisme grammatical et les ressources poétiques: vingt années furent ensuite consacrées à l'étude approfondie des principaux

écrivains tamouls, tels que Tirouvallouvar, Camben, Tolcapinaar, et autres. Dès son arrivée, Beschi, pour s'attirer la bienveillance d'un peuple si singulier et si obstiné dans ses usages, se conforma à tous ceux qui pouvaient se concilier avec son double caractère de chrétien et de prêtre. Il s'abstint totalement de viande et de poisson, ne vécut que de laitage, de légumes et de fruits. Deux Hindous de haute caste, qu'il avait convertis, le suivaient partout et préparaient sa nourriture. Il ne faisait qu'un repas par jour. On le voyait, dans son intérieur, le front marqué d'un large potou (signe presque rond) de cobî sandanam (poudre de bois de sandal détrempée d'eau); un coulla (bonnet cylindrique), en soie couleur de feu, sur la tête; un somen (pague) teint en rouge, autour des reins; un autre, à bordure rose, drapé en châle sur sa tête par-dessus le bonnet, et sur ses épaules; et des soques aux pieds. Au dehors, il portait un angui (surtout ou robe à la persane) de mousseline, teint en terre rouge; un ceinturon de même couleur; une toque blanche, un voile et un mouchoir du même tissu, mais moins foncés que l'angui; une paire de montou-kadaquen (boucles d'oreilles en perles), une bague en or, et une longue canne de junc à la main. C'est dans cette toilette qu'il quittait sa chambre pour se mettre dans son palanquin. On lui ôtait ses sandales, dès qu'il s'y était placé sur une belle peau de tigre qui en recouvrait les cousins. Pendant la marche, on agitait autour de lui des houssiers en crin blanc; des jeunes gens, portant des insignes d'honneur en plumes de paon, le précédaient; à sa suite, venait un homme portant un large parasol en soie, de la même couleur que ses habits. Toutes les fois qu'il quittait son palanquin, on s'empressait de déployer une peau de tigre, pour qu'il pût s'y asseoir. Échangeant ainsi les mœurs européennes contre celles de l'Hindoustan, afin d'opérer plus aisément la conversion des idolâtres, il s'ouvrit l'accès de leurs maisons. Il voyagea beaucoup, et lia avec les hommes instruits des contrées qu'il explorait des relations dont il retira plus tard d'immenses avantages. Il aimait aussi à faire l'aumône: les pauvres, sans distinction de caste ni de couleur, avaient droit à ses libéralités. Il enseignait les enfants, leur inculquait la vertu, et leur procurait même des moyens

(1) *Mémoire sur la vie, les ouvrages et les travaux apostoliques du P. Constant Beschi, de la Compagnie de Jésus, mort dans l'Inde au milieu du siècle dernier*, par Eug. Sicé, de Pondichéry, commis de marine et membre de la Société asiatique de Paris, dans les *Annales de philosophie chrétienne*, 3^e série, t. IV, p. 30.

[1773]
d'exis
nacou
voleur
avec l
mère,
nille,
en boi
Jésus
Métiap
malle
glise q
et il in
vaine
jour. L
village
pendan
égaleme
église
Les ouv
et qui
au som
cipaleme
chanté
l'honne
Sauveur
versets
dalam),
Les ense
que Bes
charme
des idol
1729. A
seuls po
digé tou
plus fac
tellemen
que les s
time qu
rent à c
(Père Co
doctissim
l'Adéica
ouvrages
Tembav
pureté
suivis de
en vers
compose
chants,
légance

ouvallouvar, de son arri-
veillance d'un
ses usages,
ent se conci-
hrétien et de
viande et de
de légumes
e caste, qu'il
out et prépa-
qu'un repas
intérieur, lo
igne presque
e bois de san-
bonnet eylin-
ur la tête; un
our des reins;
en châte sur
ses épaules;
rs, il portait
persane) de
un ceinturon
che, un voile
mais moins
moutou-kada-
(), une bague
ne à la main.
ait sa chambre
t. On lui était
placé sur une
vrait les cous-
ait autour de
e jeunes gens,
en plumes de
ait un homme
de la même
ois qu'il quit-
t de déployer
s'y asseoir.
ennes contre
er plus aisé-
, il s'ouvrit
a beaucoup,
contrées qu'il
ira plus tard
aussi à faire
distinction de
à ses libé-
er inculquait
des moyens

d'existence. Après avoir fondé une église à Conacoupam, village habité par la caste dite des voleurs, il se rendit à Méliapour, où, de concert avec l'évêque, il dessina l'image de la Vierge-mère, en costume hindou, qu'il envoya à Manille, pour que, d'après ce modèle, on sculptât en bois une statue de Notre-Dame tenant l'Enfant Jésus dans ses bras. Cette statue étant arrivée à Méliapour, on la nomma Peria-Nayagui-amalle (Notre-Dame); Beschi la plaça dans l'église qu'il avait fait construire à Conacoupam; et il institua en l'honneur de la Vierge une neuvaine qui a continué à être célébrée jusqu'à ce jour. Les quinze hymnes (padels), au nom du village de Conacoupam, qui se chantent encore pendant la fête, ont été composés par lui. Il fit également construire, en 1726, à Arialour, une église qu'il dédia à Notre-Dame de Bon-Secours. Les ouvrages en vers tamouls écrits par Beschi, et qui « brillent comme le soleil de la science au sommet d'une montagne d'or, » sont principalement le *Tembavani*, poème religieux, chanté au nom de la ville d'Arianour, et en l'honneur de saint Joseph, père nourricier du Sauveur : il contient trois mille six cent quinze versets (padels), divisés en trente-six chants (padalam), et il parut pour la première fois en 1726. Les enseignements de la philosophie chrétienne que Beschi y développe et qui font tout le charme de cet ouvrage n'étant pas à la portée des idolâtres, il en écrivit le commentaire en 1729. A ce premier commentaire, que les lettrés seuls pouvaient comprendre, vu qu'il était rédigé tout en vers (pada ourey), il en ajouta un plus facile et en prose. Sa réputation s'accrut tellement depuis la publication du *Tembavani*, que les savants et les poètes, pour montrer l'estime qu'ils faisaient de son talent, s'accordèrent à changer son nom de Dairinada souami (Père Constant) en celui de Viramamouni (*vir doctissimus*). Le *Tiroucavalour Kalambagam*, l'*Adécamaley*, et le *Kalivenba* sont les trois ouvrages en vers que Beschi a écrits après le *Tembavani* : le style en est poétique et d'une pureté remarquable. Ces trois poèmes furent suivis de *Kitteriammalle saritiram*, ou histoire en vers de sainte Catherine de Portugal, qui se compose de onze cents strophes divisées en dix chants, d'un style plus simple, mais plein d'élégance et de douceur. En outre, Beschi composa

plusieurs petits poèmes sur les souffrances de Jésus-Christ; sur la virginité de Marie, son immaculée conception et ses douleurs. Il était toujours entouré de cinq secrétaires hindous, dont quatre écrivaient, chacun sur une feuille de palmier (ôle) séparée, un vers du quatrain qu'il leur dictait à tous en même temps; et le cinquième, réunissant ces dictées, les copiait avec ordre. Un seul n'aurait pu suffire à la fécondité de sa conception. Chaque soir, avant de prendre son repos, il se faisait lire les dictées de la journée. Parmi les ouvrages tamouls que Beschi a écrits en prose, nous citerons le *Védier oujacam* (Guide des ecclésiastiques), qui date de 1727, et le *Niana ounartel* (Instruction religieuse), de la même année. Les Danois de Tranquebar, ayant mis entre les mains d'un indigène habile un exemplaire de leur Évangile tamoul, l'envoyèrent prêcher le christianisme altéré dans le lieu même où résidait le missionnaire. On se hâta de dénoncer ce prédicant à Beschi, qui dévoila en 1728 sa triste mission dans le *Veda vilacam* (Exposition de la religion), qu'il envoya aux Tranquebariens. Il se rendit même à Tiroucadéy, bourg situé à quelque distance de Tranquebar, pour être plus à portée de répondre aux objections verbales qu'on voudrait lui faire : après avoir attendu huit jours, sans que personne se présentât, il retourna à sa résidence. Les Tranquebariens, honteux de leur défaite, traduisirent en tamoul et envoyèrent à Beschi un écrit composé en portugais sous le titre de *Schisme de l'Église catholique* : il y découvrit dix-sept erreurs qu'il réfuta dans le *Bédagam aroutel* (Réfutation du schisme), adressé aux habitants de Tranquebar, qui dès lors restèrent muets. Nous ne dirons rien des ouvrages que le savant missionnaire composa pour faciliter l'étude du tamoul. Il s'occupa aussi d'astronomie et de médecine. Ayant eu besoin de s'entretenir avec le nabab de Trichirâpalli (Pl. CXIV, n° 2), capitale du Maduré, il apprit en trois mois le persan et le turk, de manière à pouvoir parler et écrire dans ces deux langues. Le nabab, enchanté de son mérite, le qualifia d'*Ismat sanniasi* (le pénitent sans tache), et lui fit présent d'un superbe palanquin qui avait appartenu à Satoula-Khan, son aïeul. Il lui attribua, pour ses dépenses, quatre villages d'un revenu annuel de douze mille rou-

pies (vingt-huit mille huit cents francs). Pour comble de faveur, il le nomma divan (premier ministre), et le retint auprès de lui. Les honneurs réservés aux grands gourous furent rendus au P. Beschi dans ses voyages. Des hérauts couraient devant lui. Une escorte de trente cavaliers accompagnait son palanquin, avec douze porte drapeaux et quatre pions à bâtons d'argent. Pour monture, il avait un magnifique cheval blanc, et un autre noir, richement enharnachés. Par derrière, venaient un trompette à cheval, un chameau portant d'énormes timbales, un autre chameau chargé d'un gros tambour qui retentissait au loin. Sur un troisième chameau étaient les ornements nécessaires pour célébrer la messe. Trois autres portaient les bagages et les tentes. Il ne s'arrêtait jamais que dans une catcherie (bureau de collecte) du nabab, et s'asseyait toujours sur une peau de tigre qu'on s'empressait de déployer sous lui. Ses fonctions civiles, loin de l'empêcher de vaquer aux devoirs du ministère apostolique et de mettre obstacle aux conversions des idolâtres, vers lesquelles tendaient tous ses efforts, facilitaient au contraire son action. Malgré les soins et les soucis de sa charge, il ne négligeait jamais de composer et de prêcher en tamoul des sermons qui édifiaient tous les habitants de Tritchirâpalli. Il aimait à discuter avec les gentils, et à les convertir ainsi au christianisme. On connaissait sa prédilection pour la lecture des *Kourals* de Tirouvallouvar, du Sintamani, du *Ramayana*; les savants venaient en grand nombre mettre sa science à l'épreuve; et tous, en se retirant, rendaient hommage à sa supériorité. Deux pandaroms (pénitents), convaincus qu'ils n'avaient aucun avantage à se promettre d'une dispute en paroles, crurent obtenir plus de succès en s'exprimant par signes, dont Beschi ne devinerait pas le sens. Le Père agréa leur proposition; puis, prenant l'initiative, leur fit de la main droite un signe d'interrogation pour leur demander ce qu'ils voulaient discuter. L'un des pandaroms lui montra deux doigts, dans l'espoir de l'embarrasser, attendu que ce signe pouvait signifier qu'ils étaient venus à deux, ou bien qu'ils voulaient discuter sur deux points: le choix de l'explication devenait difficile, et leur laissait le moyen de contredire le missionnaire, quelle que fût sa réponse. Mais Beschi,

sans s'arrêter au sens qu'ils avaient prévu, donna sur-le-champ à leur signe la signification des opposés, tels que le vice et la vertu, le bien et le mal, le ciel et l'enfer, etc. Après cela, montrant lui-même un seul doigt levé, il porta rapidement la main droite vers la main gauche. Les pandaroms, interdits, furent les premiers à rompre la défense de parler autrement que par signes, et demandèrent de vive voix à l'apôtre l'explication de sa pantomime. Alors Beschi leur dit qu'il n'y a qu'un Dieu, créateur de toutes choses, et que, hors le servir, tout n'est que fausseté et mensonge; comme il avait voulu l'exprimer par les gestes qu'il venait de faire. Les deux interlocuteurs, vaincus, s'éloignèrent sans mot dire. Neuf autres, dits sadheys pandaroms, à cause de leur chevelure, reconnus pour les plus fameux dialecticiens de l'Hindoustan, résolurent de discuter avec Beschi sur la philosophie et la religion. Cette discussion devait durer un mois, et le vaincu se mettre à la discrétion du vainqueur. Les neuf pandaroms s'avouèrent battus. Six d'entre eux se convertirent au christianisme. Les trois autres, s'étant fait couper les cheveux, offrirent en hommage au missionnaire leur longue et épaisse chevelure, dans laquelle le peigne n'avait jamais passé. Elle pouvait avoir cinq à six pieds de long; et, roulée sur elle-même, elle formait un volume de un pied et demi de diamètre. Ces cheveux furent déposés dans l'église de Tirou-cavalour. «On dirait, à les y voir, fait observer le biographe tamoul de Beschi, que ce sont trois bottes de foin entassées l'une sur l'autre.» A l'époque où ce missionnaire était encore divan du nabab de Tritchirâpalli, il passa devant un temple qu'on lui dit, d'un ton de suffisance, être celui de Vineytiratan (le médecin de tous les maux). On ajouta que, dans ce temple, les aveugles recouvraient la vue, les paralytiques l'usage de leurs membres, et que, comme le soleil dissipe les ténèbres, le dieu faisait disparaître toutes les maladies. Pour toute réplique, Beschi improvisa un venba dont voici le sens: «Vineytiratan a mal aux jambes; son frère a une incontinence d'urine, et son fils est hydro-pique. Lui qui, dans le ciel, n'a pas connu de remède à ses maux, comment peut-il sur la terre guérir ceux des autres?» Ce venba, insultant pour le dieu, a un sens mythologique

[1773]
qu'il
ayant
mort
fit en
mobili
que B
sortir
tan, e
l'incon
3° Car
présen
assimil
dont l
épigra
insulte
minés
deveni
nisme.
Beschi
ayant é
se retir
Holland
sacra l
instruir
ainsi qu
tions en
tugais,
vrai pro
La bi
observ
ont été i
d'autres
«En é
de l'Ind
avaient
Tanjaur
rawa. C
par des
vers le G
n'étaient
père d
armées c
tisfaire.
ou rajahs
considér
vice-roi)

révu, donna
ification des
u, le bien et
s cela, mon-
l porta rapi-
gauche. Les
premiers à
ment que par
ix à l'apôtre
s Beschi leur
eur de toutes
out n'est que
avait voulu
nait de faire.
s'éloignèrent
dheys panda-
econnus pour
l'Hindoustan,
i sur la phi-
eussion devait
ettre à la dis-
andaroms s'a-
se converti-
autres, s'étant
en hommage
épaisse cheve-
n'avait jamais
six pieds de
elle formait
diamètre. Ces
lise de Tirou-
fait observer
que ce sont
sur l'autre.»
encore divan
sa devant un
iffiance, être
n de tous les
e temple, les
e paralytiques
e, comme le
faisait dispa-
ute réplique,
voici le sens :
; son frère a
ils est hydro-
pas connu de
eut-il sur la
e venba, in-
nythologique

qu'il importe de connaître. 1° Vineytiratan, ayant un jour parié avec Kali, déesse de la mort, qu'il danserait sur une seule jambe, le fit en effet, tenant l'autre jambe longtemps immobile et en l'air. C'est à cette circonstance que Beschi fait allusion. 2° Le Gange est censé sortir des pieds de Vichnou, frère de Vineytiratan, et cette croyance des idolâtres explique l'incontinence d'urine dont il le suppose affecté. 3° Ganésa, fils de Vineytiratan, est toujours représenté avec un ventre énorme, difformité qu'il assimile à une hydropisie. Il fallait tout le sel dont le missionnaire avait su assaisonner son épigramme contre l'idole, pour le sauver des insultes des gentils. Plusieurs d'entre eux, dominés par son ascendant, lui proposèrent de devenir ses disciples et d'embrasser le christianisme. L'an 1740 fut funeste au nabab, dont Beschi était le premier ministre. Trichirapalli ayant été emporté par l'ennemi, le missionnaire se retira à Cael-patanam, alors au pouvoir des Hollandais, d'où il se rendit à Manapar. Il consacra les deux dernières années de sa vie à instruire les chrétiens qui s'adressaient à lui, ainsi qu'à retoucher ses nombreuses compositions en tamoul, en telenga, en latin, en portugais, et il mourut en 1742, honoré comme un vrai prodige de science tamoule.

La biographie de Beschi nous conduit à faire observer que, indépendamment des dangers qui ont été indiqués jusqu'ici, les guerres en créaient d'autres pour les missionnaires.

« En étendant leurs conquêtes dans cette partie de l'Inde, dit un Jésuite (1), les Monghols avaient laissé subsister les anciens royaumes de Tanjaour, de Maduré, de Maïssour et de Marawa. Ces États continuaient d'être gouvernés par des princes gentils, chargés seulement envers le Grand Monghol d'un tribut annuel, qu'ils n'étaient pas toujours fort exacts à payer. L'empereur était souvent obligé de faire marcher des armées contre eux, pour les contraindre d'y satisfaire. Depuis un certain temps, ces petits rois ourajahs tributaires étaient redevables de sommes considérables... Daoust-Ali-Kan..., nabab (ou vice-roi) d'Arcate (capitale de tout le Carnate)... »

sait cette occasion pour porter la guerre chez ces princes gentils... Cette invasion des Monghols répandit l'alarme et l'effroi... Les princes gentils... écrivirent lettres sur lettres au roi des Marattes pour lui demander du secours; lui représentant que, s'il n'arrêtait les progrès de leurs ennemis, c'en était fait non-seulement de leurs États, mais encore de leur religion, qui allait être entièrement détruite par les efforts des mahométans. Ces Marattes... habitent à l'ouest des montagnes qui sont derrière Goa, à la côte de Malabar. Sutura, capitale de leur pays, est une ville fort considérable. Le roi des Marattes est très-puissant : on l'a vu souvent mettre sur pied tout à la fois cent cinquante mille hommes de cavalerie, qui allaient ravager les États du Monghol, et les mettaient à contribution. Les sollicitations pressantes des peuples de Trichirapalli (alors capitale du Maduré) et de Tanjaour, jointes à l'envie de piller un pays enrichi depuis grand nombre d'années par l'or et l'argent que toutes les nations du monde ne cessent d'y apporter en échange des marchandises précieuses qu'elles en tirent, déterminèrent ce prince à accorder le secours qu'on lui demandait. Ses principaux ministres, dont la plupart étaient brahmes, lui en firent même un devoir de conscience. Il leva une armée de soixante mille chevaux et de cent cinquante mille hommes de pied... Ces troupes partirent au mois d'octobre 1739, et prirent la route du Carnate.. » Les Marattes sont diversement appréciés par les missionnaires. « Les armées de Marattes qui parcourent tous les ans cette partie de l'Inde pour lever tribut, dit le P. Calmette (1), ont parmi elles une chrétienté nombreuse et édifiante, qui donne lieu à beaucoup de conversions et de baptêmes. Il y a, dans chaque armée, un nombre considérable de familles chrétiennes. Ces néophytes se sont choisis un chef qui leur tient lieu de catéchiste. Tous les dimanches, ils ornent une vaste tente en forme d'église : les fidèles s'y rassemblent pour écouter les instructions et faire leurs prières; et ils s'en acquittent avec tant d'assiduité et de zèle, que le missionnaire a été obligé de modérer les pénitences qu'il imposait à ceux qui man-

(1) *Mémoires sur les dernières guerres des Mores aux Indes orientales*, dans les *Lettres édifiantes*, t. xxiii, p. 111, édit. in-18.

(1) *Lettre* (en date du 17 septembre 1735) au P. Delmas, dans les *Lettres édifiantes*, t. xxii, p. 117, édit. in-18.

venant une seule fois de s'y trouver. » Le P. Salignes présente sous un autre jour ces peuples, dont les entreprises portèrent la désolation dans toute la péninsule. Ce missionnaire écrivait, le 18 janvier 1741 (1) : « Ils allèrent l'année dernière jusque sur les bords du Gange. Ensuite, se tournant à l'ouest, ils s'emparèrent de tout le pays des Portugais, et assiégèrent la ville de Goa, qu'ils auraient prise, sans les forts qui la défendent. Ce serait un malheur irréparable pour la religion : la perte de Goa entraînerait infailliblement la ruine des missions du Canara, de Malissour, de Maduré, de Travancore, de l'île de Ceylan ; parce que les missionnaires qui sont dans ces différents royaumes n'y subsistent que par les revenus de Goa, sur lesquels le roi de Portugal leur a assigné des pensions... Nos églises n'ont point été respectées. Ils ont pris le peu qui y était resté ; car les missionnaires, en prenant la fuite, avaient emporté avec eux tout ce qu'ils pouvaient. Il y a déjà quatorze de ces missionnaires à Pondichéry. On est en peine de quatre Portugais, dont on n'apprend aucune nouvelle. On craint encore plus pour deux autres, dont les églises sont fort éloignées dans les terres de Malissour... Quelques-uns se sont sauvés, comme ils ont pu, dans les bois et sur les montagnes. Il n'y a que le P. Madeira qui n'a pu échapper à la fureur de ces brigands. A l'instigation d'un brahme, qui leur persuada que ce Père avait caché de grands trésors, ils le battirent cruellement ; ils le tinrent pendant plusieurs jours lié à un poteau, la tête nue, et tout le corps presque nu, exposé aux ardeurs d'un soleil brûlant, ne lui donnant du riz qu'autant qu'il en fallait précisément pour ne pas le laisser mourir de faim. Cependant, le peu qu'ils trouvèrent dans son église de Vergampetti fit soupçonner aux Marattes que le brahme leur en avait imposé. « Il faut le presser, dit ce brahme ; s'il n'a point d'argent, vous en tirerez sûrement de ses disciples, qui n'épargneront rien pour le racheter des tourments. » Les Marattes suivirent son conseil, et annoncèrent au missionnaire que la résolution était prise de le faire mourir dans les plus cruels supplices, s'il ne

faisait pas contribuer ses disciples... Les chrétiens, informés de la triste situation où était leur père en Jésus-Christ, s'offraient déjà à ramasser parmi eux la somme qu'on demandait pour sa délivrance. Le Père fit venir le catéchiste qui avait la liberté de lui parler, et lui ordonna de défendre de sa part à ses disciples de donner la moindre chose pour le délivrer, aimant mieux mourir que de les voir réduits, à son occasion, à une extrême indigence. Les Marattes furent étrangement surpris d'une résolution si généreuse. Cependant ils préparèrent leur chaîne et leur casque de fer ; ils firent rougir au feu l'un et l'autre ; et ils se disposaient à faire asseoir le missionnaire sur cette chaîne et à lui mettre le casque en tête. Lorsqu'un des chefs marattes, témoin de la fermeté du Père, et de la ferveur avec laquelle il offrait à Dieu ses tourments, élevant la voix tout à coup : « Laissez ce repos ce sabbat, s'écria-t-il. J'ai oui parler du Dieu qu'il invoque ; c'est un Dieu redoutable, et nous pourrions bien nous attirer son courroux en tourmentant son serviteur. D'ailleurs, ajouta-t-il, c'est un étranger qui fait du bien à tout le monde par ses prières et par ses utiles conseils. » On obéit : le missionnaire fut détaché du poteau, et renvoyé libre... Quelle triste situation ! Il nous faudra bâtir de nouveau des églises en plusieurs endroits où elles ont été détruites, en réparer d'autres, et les pourvoir de tout ce qui est absolument nécessaire, rassembler surtout nos pauvres chrétiens, que cette guerre a dissipés. » Outre l'invasion étrangère des Marattes, qui inondaient tout à coup, comme un flot rapide, les royaumes de l'Hindoustan, les missionnaires subissaient encore le contre-coup des guerres civiles sans cesse engagées entre les princes indigènes et les nababs ou vicerois de l'empereur monghol (1). Stimulés plutôt que découragés par tous ces troubles, qui faisaient planer la mort sur tant de peuples, les missionnaires poursuivaient avec ardeur l'œuvre du salut des âmes. Aussi le P. Tremblay, à la vue des résultats de leur zèle, avait-il le droit de dire (2) : « Non, il n'est point dans le monde

(1) Lettre à madame de Saint-Hyacinthe de Sauvalle, religieuse ursuline à Toulouse, dans les Lettres édifiantes, t. XXI, p. 270, édit. in-18.

(1) Voyez, entre autres, une Lettre (en date des 4 et 10 décembre 1743) du P. Possévin à madame de Saint-Hyacinthe, dans les Lettres édifiantes, t. XXI, p. 274, édit. in-18.

(2) Lettres édifiantes, t. XXIII, p. 16, édit. in-18.

[1773]
de mis
l'Inde;
dats fu
qui fire
Par la
établis
seur, d
et dans
Travanc
la famin
trois ces
il fau
rites m
d'Antio
mandem
suites, l
polia, eu
dichéry,
à l'exéc
que, à r
la quest
différait
frères, s
il pria le
ayant été
toute nou
cardinal
partie. Be
aux apô
nate, un
Maillard
cret absol
porté par
suites Le
Turpin et
1735, en
de Pondic
sance. Un
détermina
souscrit
serment re
trois quest
nolt XIV d
solennelle
duite aux
« Ce qui
de Benoît

(1) Des Jé

Les chré-
on où était
t déjà à re-
demandait
nir le caté-
arier, et lui
es disciples
le délivrer,
r réduits, à
ce. Les Ma-
une résolu-
préparèrent
s firent rou-
disposaient à
e chaise et à
un des chefs
Père, et de
à Dieu ses
p: « Laissez
ai ouï parler
Dieu redou-
s attirer son
tuteur. D'ail-
r qui fait du
es et par ses
ionnaire fut
re... Quelle
de nouveau
elles ont été
les pourvoir
saire, ras-
s, que celle
n étrangère
oup, comme
Hindoustan,
e le contre-
e engagées
ebs ou vice-
mulés plutôt
es, qui fai-
peuples, les
leur l'œuvre
mblay, à la
t-il le droit
na le monde

lato des 4 et 16
me de Saint-
xiii, p. 274,

t. in-18.

de mission plus florissante que la mission de l'Inde; il n'en est point où les fidèles de tous les états fournissent plus d'exemple de ces vertus qui firent l'admiration du christianisme naissant. Par la mission de l'Inde, j'entends celle qui est établie dans les royaumes de Maduré et de Maisour, dans le royaume de Carnate, sur les côtes et dans quelques provinces voisines, comme le Travancore et le Comorin; mission qui, malgré la famine et la guerre, compie encore plus de trois cent mille chrétiens.

Il faut reprendre maintenant la question des rites malabares, sur laquelle le patriarche d'Antioche avait publié, le 23 juin 1704, un mandement favorable aux adversaires des Jésuites. Lorsque Visdelou, évêque de Claudopolis, eut été forcé de venir de la Chine à Pondichéry, le Pontife romain le chargea de veiller à l'exécution de ce mandement: mais, craignant que, à raison de l'attitude qu'il avait prise dans la question des rites chinois, sur laquelle il différait d'avec la majorité de ses anciens confrères, son intervention se fit obstacle à la paix, il pria le Pape de l'en dispenser. La controverse ayant été appréciée à Rome avec une attention toute nouvelle, par une congrégation dont le cardinal Lambertini, depuis Benoît XIV, faisait partie, Benoît XIII adressa, le 12 décembre 1727, aux apôtres du Maduré, du Maisour et du Carnate, un Bref qui confirmait le règlement de Maillard de Tournon. A la suite du premier décret absolu sur la question des rites malabares, porté par Clément XII le 24 août 1734, les Jésuites Le Gac, de La Lane, de Montalembert, Turpin et Vicary, déposèrent, le 22 décembre 1735, entre les mains de Dumas, gouverneur de Pondichéry, un acte d'acceptation et d'obéissance. Une formule de serment d'adhésion, que déterminait la constitution du 13 mai 1739, fut soucrite par les Jésuites, qui, en prêtant le serment requis, firent seulement au saint Siège trois questions nouvelles. Pour y répondre, Benoît XIV donna, le 12 septembre 1744, la Bulle solennelle qui sert maintenant de règle de conduite aux missionnaires.

« Ce qui affligeait le plus sensiblement le cœur de Benoît XIV, dit le P. Cahour (1), c'est que

ses prédécesseurs avaient vainement donné des avis, prié, commandé même, pour détruire dans le cœur des Indiens convertis un mépris pour leurs frères que réprouvaient les lois de l'humanité et de l'Évangile. Cependant la plus grande difficulté venait des idolâtres. La religion chrétienne parvenait à modifier les mœurs des néophytes dans leurs rapports mutuels et privés; mais, en public, devant les nobles non convertis, (les chrétiens de la même caste) n'avaient pas le courage de se dégrader. D'ailleurs, le commerce du missionnaire avec les races avilies rendait de nouvelles conversions impossibles, puisque les païens ne pouvaient l'aborder sans se dégrader eux-mêmes... Le dévouement des Jésuites imagina un moyen de tout concilier à leurs propres dépens. Voici ce qu'en dit Benoît XIV, dans la Bulle que l'on a tant de fois citée comme une preuve du mépris de la Compagnie de Jésus pour les misérables. « Lorsque, « excité par les enseignements de Jésus-Christ, « notre Seigneur, et par l'exemple des Pontifes « qui nous ont précédé, nous cherchions avec « anxiété par quel moyen nous pourrions enfin « obtenir ce que nos prédécesseurs avaient tant « désiré, il arriva fort à propos que les mission- « naires de la Compagnie de Jésus, auxquels sur- « tout sont confiées les missions de Maduré, de « Maisour et de Carnate; après nous avoir de- « mandé une déclaration sur l'article des parias, « se sont offerts et nous ont promis (si cependant « nous l'approuvions) de déléguer quelques mis- « sionnaires qui seraient spécialement occupés « de la conversion et de la direction des parias, « Nous avons espéré que ce moyen pourvoirait « suffisamment à leur conversion et à leur salut, « Le recevant donc avec une joie paternelle, « nous avons pensé que, à cause des circon- « stances du temps, il fallait l'approuver et le « recommander... »

« La bulle de Benoît XIV parvint à Goa en 1745, un an après sa publication en Europe. On se hâta de remplir la promesse; mais le petit nombre des sujets en rendait l'accomplissement difficile. On ne pouvait raisonnablement arracher à leurs anciennes missions les Jésuites déjà employés: il en fallait qui ne fussent liés par aucun ministère auprès des brahmes et des parias. Les premiers à se présenter furent donc les Pères Archange d'Origuy et Barthélemi Bar-

(1) Des Jésuites, par un Jésuite, t. II, p. 185.

bosa. L'un était *socius* ou secrétaire du provincial, et l'autre professeur de théologie. Mais leur offre ne fut pas acceptée : ils étaient indispensables au gouvernement de la province et aux cours du collège. Deux jeunes Jésuites se hâtèrent de terminer leurs études ; ils interrompirent même leur cours de théologie dogmatique, pour se dévouer à la culture des parias : c'étaient les Pères Antoine José et Joachim Paolino. Emmanuel Soares et Joseph de Lemos, prêtres aussi, se joignirent à eux ; et tous les quatre partirent ensemble pour Maissour au commencement du mois de janvier 1747. Ils auraient compromis les autres religieux employés auprès des castes nobles, s'ils avaient été reconnus pour leurs frères : car, si au Maduré les missionnaires des parias avaient quelques rapports avec les autres castes, dans le Maissour la ligne de démarcation était infranchissable. Une *Lettre annuelle* de Goa, après avoir parlé de la première entrée des quatre Jésuites parias, qui s'étaient divisés en deux bandes, raconte ainsi les précautions qu'ils durent prendre : « Celui-là seul qui a connu par sa propre expérience ces contrées et leurs mœurs, pourra comprendre tout ce que ce voyage leur demanda de soins. Il fallut s'habiller tout différemment des autres Pères, ne prendre pour compagnons que ceux avec qui ils auraient commerce par la suite, ne pas monter sur des chevaux, mais sur des bœufs, et qui plus est sans selle ni bât... Mais tout cela n'est rien auprès des incommodités d'une route sans au-berge et sans abri où l'on puisse se reposer ; car les portiques et les maisons ouvertes, que l'on voit çà et là le long des voies publiques auprès des bourgades, sont destinés aux gens de qualité. Les autres n'osent pas même y entrer, et la plupart du temps l'ombre des arbres leur sert d'asile. » Les lignes suivantes, extraites de la même Relation, montrent quel esprit de foi animait les saintes folies de ces missionnaires, dégradés pour Jésus-Christ : « Allez, allez par ce royal chemin de la croix, fidèles compagnons du Christ, votre chef et votre maître ! Vous voilà (selon le langage de l'apôtre), réputés comme les ordures du monde, comme des balayures rejetées de tous ; mais, en réalité, la gloire véritable de notre Compagnie, et le plus bel ornement de cette pro-

vince. Que votre cœur ne se trouble pas de ce que vous êtes devenus étrangers à vos frères, inconnus aux fils de votre mère (Pa. 68, 9), en sorte qu'ils vous refuseront les embrassements ordinaires et fuiront votre abord ; bien que, si la chose était permise, ils voulaient vous rendre tous les devoirs de la charité. Lorsque, en les rencontrant, vous leur répéterez avec saint Paul : *Vous voilà nobles, et nous misérables*, je vous promets que vous leur tirerez des larmes des yeux, que vous les forcerez à envier saintement votre ignominie. » En 1752, le P. Timothée Xavier travaillait avec les quatre Pères que nous avons vus partir en 1747 ; et, en 1756, la mission de Maissour comptait sept missionnaires Jésuites employés auprès des trois hautes classes, et cinq au service des parias (Pierre Lichetta, Joseph Sarmiento, Timothée Xavier, Hercule Salvioni, Charles Greci)...

« La province du Malabar, dont le Maduré dépendait en entier, ne montra pas moins d'empressement et de générosité que celle de Goa. Elle donna aussi plusieurs missionnaires aux parias dans l'intérieur des terres, dès l'année 1747. On a conservé les noms des Pères Thomas Celaya, Ferdinand Pimentel et Jean Alexandri... On avait d'abord cru nécessaire d'établir dans le Maduré deux supérieurs distincts, afin de ne pas obliger les Jésuites brahmes et parias à des communications dangereuses : mais on s'aperçut bientôt que ce divorce était trop pénible. Le général, François Retz, ordonna donc, par une lettre du 15 février 1750, de réunir les deux classes de missionnaires sous une même autorité. »

L'apostolat spécial des parias eut également lieu dans le Carnate. Nous n'en voulons d'autre preuve que cette lettre, en date du 7 décembre 1754, du P. X. de Saint-Estevan, qui, écrivant de Pondichéry, disait de la chrétienté qu'il avait directement sous les yeux (1) : « Cette mission est un composé d'anciens et de respectables missionnaires, qui ont blanchi dans les travaux apostoliques, et qui ont environ quinze mille chrétiens sous leur direction. Ils sont au nombre de sept : le moins âgé d'entre eux a passé soixante ans. Cette nombreuse chrétienté augmente tous les

(1) *Lettre à M. le comte de...*, dans les *Lettres édifiantes*, t. XXIV, p. 9, édit. in-18.

[1773]
jour
l'apô
ces d
com
point
au m
nom
guil
à six
appre
n'ég
par
nos
heur
plus
maît
pour
les c
vieill
ans s
ajou
très-
Vo
jouer
le co
du P
rité a
dépén
à fait
memb
quelq
vaien
même
deux
granc
ou se
pend
vert
quelq
plus
nobles
Le p
confir
tait s
d'inf
Celui

(1)
(2)
missio
tropo

ble pas de ce
à vos frères,
(Pa. 68, 9),
les embrasse-
e abord; bien
ils voulaient
e la charité,
us leur répé-
à nobles, et
ets que vous
e que vous les
e ignominie. »
availlait avec
vus partir en
de Malissour
ites employés
t cinq au ser-
Joseph Sar-
cule Salvioli,

nt le Maduré
s moins d'em-
celle de Goa.
naires aux pa-
l'année 1747.
s Thomas Ce-
n Alexandri...
d'établir dans
te, afin de ne
t parias à des
s on s'aperçut
p pénible. Le
donc, par une
unir les deux
ême autorité. »
eut également
ulons d'autre
u 7 décembre
n, qui, écri-
chrétienté qu'il
) : « Cette mis-
e respectables
n les travaux
quinze mille
ont au nombre
passé soixante
mente tous les

jours par les prosélytes qu'y attire le P. Artaud, l'apôtre des parias. Le bien qu'il fait auprès de ces derniers, que les autres Indiens regardent comme la lie du peuple, est immense. Il n'est point de semaine qu'il n'en gagne à Jésus-Christ au moins sept à huit, souvent un plus grand nombre. On voit ces pauvres gens se rendre régulièrement dans une cour de l'église le matin à six heures, et l'après-midi à une heure, pour apprendre leur catéchisme et leurs prières. Rien n'égale la patience de ces catéchumènes : assis par terre, les jambes croisées en croix, comme nos tailleurs, vous les voyez occupés douze heures par jour à répéter ou à écouter avec la plus grande attention les instructions de leurs maîtres. Ce qu'on fait dans une cour de l'église pour les parias, se fait aussi dans une autre pour les choutres ou nobles du pays. Un respectable vieillard, le P. Cœurdox, qui a été pendant dix ans supérieur général de la mission, en est chargé aujourd'hui. Le nombre de ses prosélytes est très-grand, et les baptêmes sont journaliers. »

Voilà comment les Jésuites se dévouèrent à jouer dans la même localité un double rôle, dont le contraste serait ridicule, suivant la remarque du P. Cahour (1), s'il n'était relevé par la charité apostolique qui les y força. M. Perrin (2) le dépeint ainsi : « N'était-ce pas un spectacle tout à fait comique que de voir deux confrères, deux membres du même institut, deux amis, qui, quelque part qu'ils se rencontrassent, ne pouvaient ni manger ensemble, ni loger dans la même maison, ni même se parler? L'un des deux était vêtu d'un angui éclatant, comme un grand seigneur; il montait un cheval de prix, ou se faisait porter fastueusement en palanquin, pendant que l'autre voyageait demi-nu et couvert de haillons, marchant à pied, entouré de quelques gueux dont l'accoutrement était encore plus misérable que le sien. Le missionnaire des nobles allait tête levée, et ne saluait personne. Le pauvre gourou des parias saluait de loin son confrère, se prosternait à son passage, et mettait sa main sur sa bouche, comme s'il eût craint d'infecter de son haleine le docteur des grands. Celui-ci ne mangeait que du riz préparé par des

brahmes; et l'autre se nourrissait de quelque morceau de viande corrompue, dont ses malheureux disciples le régalaient. Rien, sans doute, n'honore plus la religion que ces ressources du zèle; rien ne fait plus l'éloge d'un prêtre que de pareils sacrifices faits au désir qu'il a d'attacher les hommes à la vérité. » M. Perrin (1) dit; d'ailleurs : « Ce moyen parut d'abord parer à tous les inconvénients et concilier tous les intérêts; mais l'expérience convainquit que le remède qu'on employait n'était qu'un palliatif : aussi l'abandonna-t-on en assez peu d'années. » On dut recourir à d'autres moyens pour concilier l'observation des décrets du saint Siège avec les exigences imposées par les coutumes nationales (2).

Sur la côte de la Pécherie, on conserve les actes de baptême depuis 1685. On y voit la signature d'un bon nombre de Jésuites. Ainsi les noms des Pères J. Gomez, J. Costa, Manuel Pereyra, Louis da Sylva, Silvestre Souza, d'Acosta, Soares, Antoine Diaz, Telles, Ribeyra, Moraës, Nicolas Missoni, Carvalho, Antoine Simois, Joseph Pereyra, Covea, Manuel dos Reys, François da Cruz, Natal, Moreyra, Alvarez, Cordeyro, paraissent et reparaissent : mais on n'a que les noms, sans détails sur leur vie. Les indigènes ne se rappellent guère que quelques-uns des derniers Pères, qui survécurent à la destruction de la Société (3). Le P. Franzodi jeta les fondements de l'église actuelle de Vadankoulam, et partit pour Aur, où il alla remplacer le P. Clément Thomassin, Italien, qui vint lui-même prendre sa place. La vie de ce dernier offre la pratique constante de la patience, de la douceur et de l'humilité. Il administra pendant vingt-cinq ans la chrétienté de Vadankoulam, en l'épurant de plusieurs restes de gentilité qu'elle retenait encore. Par respect humain, un grand nombre de chrétiens se mariaient avec des cérémonies païennes, et il réforma cet abus. Il eut, avant de mourir, la joie de voir régner un esprit de ferveur qui se conserva longtemps. Enfin, sentant la mort approcher, il se fit transporter à Taley, où était le

(1) *Des Jésuites, par un Jésuite*, t. II, p. 187.

(2) *Voyage dans l'Indostan, par M. Perrin*, ancien missionnaire des Indes, chanoine honoraire de la métropole de Bourges, t. II, p. 106.

(1) *Voyage dans l'Indostan*, t. II, p. 103.

(2) *Laquet, Lettres à M. l'évêque de Langres*, p. 446.

(3) *Lettre* (en date du 21 décembre 1840) du P. Louis Du Ranquet, missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Maduré.

P. Antoine Duarte, ancien provincial, y reçut les derniers sacrements, et y expira, âgé de soixante-quinze ans, vers l'an 1778. Il laissa une preuve éclatante de l'empire de la vertu, qui triomphe même des préjugés d'une nation accoutumée à mépriser tout ce qui n'est pas brillant et merveilleux. Les idolâtres n'en parlaient qu'avec respect, et prétendaient que plusieurs fois ses prières ont fait tomber du ciel la pluie sur leurs récoltes. On donne son nom à une foule d'enfants, et son tombeau est fréquemment visité par les Hindous. A la vie du P. Thomassin se rattache celle du P. Massour, qu'on dit avoir été lié et garrotté, sans préciser à quel sujet. Il vint la nuit frapper brusquement à la porte du P. Thomassin, auquel il causa une grande frayeur, le rassura, et lui dit que le démon même ne savait pas ce que ses chaînes étaient devenues. Il disparut ensuite, sans qu'on l'ait revu depuis. Mais ce n'est pas sa disparition qui intrigue le plus les Hindous qui racontent cette anecdote : ce qui leur semble le plus merveilleux, ce sont ces chaînes et ces menottes si bien cachées, que le démon lui-même ne pourrait les trouver. Philippe Suarist fut le premier Jésuite qui fit son séjour à Periatalai : avant lui, un prêtre du pays desservait cette église. Il prononça ses grands vœux à Talei. Ce fut lui qui composa le livre de prières en usage sur la côte. Il mourut en 1780. Le P. Gaëtan Barello était astronome et grand médecin. Le P. Joseph Gréningue a laissé quelques peintures. Le P. Antoine Duarte, dont il a été question, et qui posa en 1745 la première pierre de l'église actuelle de Manapar, est le dernier provincial qui ait résidé dans cette ville. L'on exalta sa modestie, sa douceur surtout, qui lui avait gagné tous les cœurs. Dans ses vieux jours, il fut tourmenté de la pierre. Le P. Pierre Vaes, qu'on ne connaît que par cette circonstance, le traita, et lui dit qu'il était en état d'aller faire sa visite dans le Nord. « Non, répondit-il, dans trois jours je ne serai plus. » Sentant sa fin approcher, il se fit apporter de Viradieupatanam, où il était, à Manapar, distant de trois lieues environ. C'était un jeudi. Le vendredi il assembla le peuple, lui donna des avis paternels, l'exhorta à la paix, à l'union, à la constance dans la foi, et promit qu'un jour la Société de Jésus lui enverrait de nouveaux missionnaires. Le peuple sanglotait. Le samedi, Duarte,

ayant enfermé ses papiers dans une boîte de fer-blanc, la scella de son sang devant témoins, disant que personne n'avait le droit de l'ouvrir, sinon un provincial de la Compagnie, lorsqu'il en viendrait un. Cette boîte fut envoyée par le P. François Méné, alors recteur de Manapar, à l'évêché de Cochîn : on veut même qu'elle ait été portée à Cōlam. Quant au bon P. Duarte, il se confessa dans la soirée. Le dimanche, il reçut le saint viatique et l'extrême-onction : dans le cours de la journée, vers quatre heures, il mourut en priant. C'était le 30 août 1788. Il était âgé de soixante-quinze ans. Un grand nombre de personnes, sur la côte de la Pêcherie, portent encore son nom, par vénération pour lui. On parle du P. Domingo da Cruz, visiteur du Sud, savant, fort redouté de tout le monde, et mort en 1789, âgé de soixante-dix-sept ans. Le P. Méné ou Ménézes, dernier recteur de la maison de Manapar, était craint comme un lion. Tout restait muet devant lui. Il résida au moins vingt-sept ans à Manapar, où une espèce de paralysie l'emporta, le 2 octobre 1791, à l'âge de soixante-quinze ans. Les deux Jésuites qui survécurent à tous les autres dans ces cantons, furent le P. Jean Freyre, connu sous le nom de Pandaram Souami, le premier qui porta l'habit jaune qu'on adopta maintenant les missionnaires, et le P. Louis Falcon. Tout tremblait, dit-on, devant eux. Les grands d'entre les gentils se soumettaient à leurs lois et à leurs jugements. Les Européens eux-mêmes les craignaient. Leur position était des plus difficiles. La Compagnie à laquelle ils avaient appartenu ne subsistait plus. Le Portugal, leur patrie, en persécutait les déplorables restes. Ils se voyaient mourir sans successeurs, sans secours étrangers. Les Hollandais, maîtres de la côte, étaient loin de faire respecter la religion chrétienne. Dans les villes où ils résidaient, comme à Tutucurin, Manapar, etc., ces hérétiques avaient converti les églises catholiques en temples. Dans plusieurs endroits, ils les avaient détruites. Il fallait donc que les deux anciens Jésuites relevassent le nom chrétien, et empêchassent qu'on ne le foulât aux pieds. On conçoit sans peine qu'ils n'employèrent que des moyens assortis à leur ancienne profession : mais les Hindous ne s'en tiennent pas là. Ils font de ces deux Pères comme deux géants, aussi redoutables que celui qui

Donna
lèbre
quelque
leurs r
Sur la
dessor
refusé
europé
se reti
nières
paupie
suspend
aux ye
nement
un fron
de gra
par sa
nabab,
escorté
pas in
les mal
un étar
jambes
il se re
renonc
l'étang
ception
un de
que, m
Après
il vint
toine D
de viv
l'exerc
n'eut li
rent d
tout le
chang
de sa c
du P. F
rétabli
les des
pouvai
de l'av
Falcon
un an
occasi
une c
tout f
qu'est

donna son nom à Trichirapally, ou que le célèbre Ramon. On doit, du reste, leur avoir quelques reconnaissances de ce qu'ils terminent leurs récits d'une manière moins déraisonnable. Sur la fin de ses jours, disent-ils, le P. Freyre desservait l'église de Vadakenconlam. En ayant refusé l'entrée à sept concubines d'un seigneur européen, il encourut sa haine, et fut obligé de se retirer à Périatalei, où il passa les dix dernières années de sa vie, presque aveugle. Ses paupières tombaient, il était obligé de les tenir suspendues par des chaînettes d'argent : ce qui, aux yeux des Hindous, n'était pas un petit ornement. Quant au P. Louis Falcon, on lui donne un front large de deux palmes, une tête énorme, de grands yeux, un nez aquilin, remarquable par sa grosseur. Il avait gagné l'affection du nabab, qui le faisait accompagner d'une bonne escorte de soldats ; précaution qui ne lui était pas inutile, pour l'empêcher de tomber entre les mains des Hollandais. Comme il traversait un étang, son vêtement s'embarassa dans ses jambes. Il était sur le point de se noyer. Alors il se recommanda, dit-on, à Dieu, et promit de renoncer à sa vie errante. Arrivé au bord de l'étang, il congédia toute son escorte, à l'exception d'un disciple. Il se rendit ensuite chez un de ses confrères, qui depuis, dit la chronique, mourut en odeur de sainteté à Saragomi. Après avoir passé quelque temps auprès de lui, il vint trouver son ancien provincial, le P. Antoine Duarte, ne demandant qu'une grâce, celle de vivre à ses côtés dans la retraite et dans l'exercice de la pénitence. Jusqu'à sa mort, qui n'eut lieu que longtemps après, il versait des torrents de larmes, surtout à la messe, et étonnait tout le monde par ses austérités. On le fait encore changer de séjour. On raconte que, sur la fin de sa carrière, il s'était retiré à Taley, auprès du P. Freyre ; qu'ils ne parlaient ensemble que du rétablissement de la Compagnie, dont ils étaient les derniers restes dans ce pays, et qu'ils ne pouvaient se persuader qu'ils mourraient avant de l'avoir vue renaître. Selon les Hindous, le P. Falcon ne mourut pas encore là. Il quitta Taley un an avant la mort de son confrère ; et, à cette occasion, il écrivit une lettre qu'il enferma dans une caisse avec d'autres papiers, pour que le tout fût remis aux Jésuites à venir. On ignore ce qu'est devenue cette caisse. On ne sait pas même

précisément où mourut ce Père si célèbre. On pense seulement que ce fut à Manapar, vers l'an 1795. On ne peut guère espérer de découvrir de plus riches souvenirs des Jésuites sur la côte de la Pêcherie. Saint François-Xavier lui-même est un peu oublié par ses chers Paravas. Saint Antoine de Padoue et saint Sébastien ont comme fait tort à sa mémoire. On voit un grand nombre d'églises et de chapelles dédiées à ces deux saints, tandis qu'on en rencontre peu qui soient consacrées sous le vocable de saint François-Xavier. Il ne faut pas perdre de vue que la mission du Maduré appartenait aux Jésuites portugais ; et celle du Carnate, qui comprenait Karikal, Pondichéry, etc., aux Jésuites français. A la suppression de la Compagnie, les Pères portugais, obligés de se retirer, transmissèrent leur mission aux Pères français, qui, sur ces parages, étaient traités avec moins de rigueur que dans leur patrie. Ceux-ci, unis à quelques missionnaires de Pondichéry, secoururent d'abord les chrétiens délaissés du Maduré. Mais bientôt les menées et les tracasseries des prêtres gouvérns, jointes aux défiances du gouvernement, les chassèrent du pays. Du nombre de ces Pères, éprouvés par tant de persécutions, fut le P. Andréa, Napolitain, qui passa quelques années à Ramnad et dans le Marawa. C'est le dernier des anciens missionnaires qui cultivèrent les plages indiennes. Il eut la consolation de voir le rétablissement de la Compagnie, et d'y être de nouveau incorporé. Il ne mourut qu'en 1819, à Pondichéry (1).

A l'époque où les anciens Jésuites qui viennent d'être nommés évangélisaient le Maduré et la côte de la Pêcherie, existaient à Pondichéry, à Madras, à Karikal, les Costa, les Cœurdox, les Possevin, les Guirbaldi, les Garofallo, les Arnoux, les Mont-Justin, les Ojollais, les Gibcaumé, les Bussan, les Ansaldo, les Baignoux, les Mozac ; noms vénérables, dit Perrin (2), et qu'aucun chrétien ne prononça jamais qu'avec respect.

Le P. Mont-Justin, né à Besançon, avait accompagné les armées, en qualité d'aumônier,

(1) Lettre (en date du 16 décembre 1830) du P. Bertrand, missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Maduré.

(2) Voyage dans l'Indostan, t. II, p. 219.

dans les guerres que les Français eurent à soutenir de son temps ; et ce fut sur ses Mémoires qu'on dressa la carte des routes suivies par nos guerriers. La belle église des Jésuites, rasée par le canon anglais, fut rebâtie en partie au moyen d'une somme qui lui avait été donnée par le gouverneur français en reconnaissance de ses services, mais qu'il déposa, après la suppression de la Compagnie de Jésus, entre les mains du supérieur de Pondichéry. Le P. Mont-Justin termina ses jours, en 1782, à Karikal, où son nom est en grande vénération (1).

Cette ville eut pour curé le P. Ojollais, dont Perrin rapporte le trait suivant (2). « Étant un jour sur le point de célébrer les saints mystères, et entendant dans son église un bruit occasionné par une dissipation indigne du lieu saint, il s'abandonna à un mouvement de zèle, qui lui donna bientôt les plus violents remords. Il frappa sur la joue un des assistants, qu'il avait entendu parler, sans faire attention que cet homme était étranger à son autorité. Le cas était grave, et pouvait avoir des suites fâcheuses. Le Père entrevit tout le danger ; il maudit mille fois sa vivacité et son étourderie, qui pouvaient compromettre la religion même dont il avait voulu prendre les intérêts ; il se retira confus, tremblant et désolé. Cependant, on frappe à sa porte : nouvelle inquiétude. Hélas ! c'est peut-être l'idolâtre outragé qui vient demander raison de l'affront qu'on lui a fait. On ouvre : c'est lui-même. Qu'on juge de l'embarras de ce pauvre et timide religieux ! Cependant, le païen entre, et se présente devant le P. Ojollais, qui était tout prêt à recevoir, sans se plaindre, le double et le triple de ce qu'il avait donné, si on se fût mis en disposition de lui faire une restitution : mais le pauvre païen était bien loin d'avoir une semblable disposition. Il aborda le Père, les yeux humblement baissés, et lui tint ce langage : « Seigneur, je viens vous prier de me recevoir parmi ceux que vous préparez au baptême. Vous m'avez appliqué un soufflet qui m'a converti. J'ai pensé que, étant aussi doux, aussi honnête que vous l'êtes, vous ne m'auriez pas traité d'une manière aussi violente,

pour quelques paroles qui m'étaient échappées dans votre temple, sans aucun dessein de troubler vos augustes fonctions, si vous n'aviez pas été pénétré du plus profond respect pour la majesté de votre Dieu : d'où j'ai conclu que ce Dieu méritait mes adorations. Ainsi, comp-
tez-moi dès ce moment, je vous prie, dans le nombre des disciples de votre foi. » On ne peut pas se former une idée de l'étonnement où ce discours mit le Jésuite : il aurait volontiers souffleté tout le monde, s'il avait espéré d'être récompensé partout ailleurs aussi libéralement. Saint François Régis gagna à la vertu un libertin décrié, en employant le même moyen. La grâce à ses moments. Il faut convenir, cependant, que cette manière de prêcher la morale n'est pas la plus fondée sur les traditions apostoliques. »

Perrin raconte une piquante anecdote sur un autre Jésuite français. Après avoir fait observer que les Hindous pauvres, pour déterminer les riches à leur être favorables, débutent par des flatteries insipides, il ajoute (1) : « Le P. de Gibeaumé, étant en voyage, s'arrêta un jour au pied d'un arbre avec ses serviteurs. Un mendiant l'aborde et lui dit : « O vous, qui êtes le premier des mortels, qui donnez des loix à tout l'univers, qui levez les yeux et qui ne pouvez voir tous vos domaines, parce que la terre entière est à vous, etc., donnez-moi l'aumône. » Le missionnaire, qui était d'un caractère fort enjoué, et qui conservait le sang-froid le plus rare en toute occasion, lui répondit, avec un air de fierté qui ne conviendrait pas mal au souverain de toute la terre : « Avance, mon ami, je veux récompenser le zèle que tu viens de montrer pour la vérité ; je veux te faire le plus grand seigneur qu'il y ait au monde. Vois, de toute cette terre que tu dis être à moi, je ne garde que la place que j'occupe : pars, je te fais l'aumône de tout le reste. »

Le même auteur trace le portrait de quelques autres enfants de saint Ignace.

« Le P. Busson, âgé de quarante-cinq ans (vers 1777), était si pénitent, que, pendant une année entière, il ne prenait d'autre repos la nuit que celui que la nature lui dérobait : mais, afin qu'elle n'eût pas tout l'avantage, il se

(1) Lettre (en date du 28 mars 1838) du P. Bertrand, missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Maduré.

(2) Voyage dans l'Indostan, t. II, p. 200.

(1) Voyage dans l'Indostan, t. II, p. 50.

tenait debout, appuyé contre un mur, et passait les nuits à prier dans cette posture gênante, ou prosterné sur le marchepied de l'autel de son église. Il ne se nourrissait que de pain trempé dans de l'eau, et de quelques herbes amères et sans assaisonnement; et, malgré un genre de vie aussi austère, ce saint missionnaire travaillait continuellement, sans jamais se permettre de récréations. Seul, il gouvernait un collège, administrait une chrétienté fort nombreuse, donnait tous les jours un certain temps au travail des mains, et aidait encore ses confrères, en se chargeant de ce qu'il y avait de plus pénible et de plus rebutant dans le ministère. (Un jour que le P. Bussan faisait l'école, il dit à tous ses élèves : « Mes enfants, Dieu veut que deux d'entre vous quittent la vie sous peu de jours : « je ne vous dirai pas qui sont ceux qu'il a marqués pour être ses victimes; mais préparez-vous tous, afin d'éviter une funeste surprise. » Ces pauvres enfants ne manquèrent pas d'aller à confesse; et deux moururent, en effet, dans l'espace d'une semaine). Quoique couvert de plaies et d'ulcères, il semblait être impassible. Toujours doux, calme, et d'une gaieté modeste, il attirait les pécheurs avec un air d'intérêt qui les lui attachait sans retour. Doué d'une charité vive et compatissante, il expiait sur lui-même les crimes des autres, afin de ne pas rebuter leur faiblesse. Digne copie du plus parfait modèle, il fut obéissant jusqu'à la mort. Il était à Oulgaret, peuplade indienne, éloignée d'une lieue de Pondichéry, lorsqu'il tomba malade. Il eut grand soin de défendre à ses élèves d'avertir ses confrères de son état, par la crainte qu'on ne lui procurât des soulagements, qu'il croyait incompatibles avec l'esprit de pénitence. Il était étendu sur le carreau, dans un corridor, abandonné de toute la terre, et sans autre soulagement que quelques gouttes d'eau, qu'il avalait pour tempérer sa fièvre. Cependant les élèves du collège eurent des alarmes sur son état, et résolurent de ne plus respecter sa défense. Ils firent avertir l'évêque, supérieur de la mission, qui envoya aussitôt son palanquin pour transporter le malade en ville. Ce vertueux prêtre n'eut pas plus tôt entendu l'ordre de se rendre à Pondichéry, qu'il recueillit le peu de forces qui lui restaient encore pour les sacrifier à l'obéissance : mais, pénétré d'horreur, jusqu'au

dernier moment, pour tout ce qui pouvait adoucir l'amertume de ses maux, il voulut faire le voyage à pied. Il arriva; il alla remercier l'évêque avec un ton d'éducation qu'il avait eu toute la vie. Le prélat, l'ayant envisagé, fut effrayé d'une pâleur mortelle qui couvrait son visage, et lui dit de se coucher promptement, pour recevoir les derniers sacrements de l'Église. On l'administra, en effet, sur-le-champ; mais, à peine eut-il reçu les derniers sacrements, qu'il se leva, et alla expirer au pied d'un crucifix. On trouva sur son corps un rude cilice, qu'il n'avait pas quitté, dit-on, depuis quinze ans, qu'il était arrivé dans l'Inde... Au surplus, la plupart de ses confrères imitèrent son héroïsme, chacun selon ses forces et l'étendue des grâces que le ciel lui accordait.

« Le P. Ansaldo, natif de Sicile, était un autre modèle de toutes les vertus chrétiennes, religieuses et apostoliques. C'était un homme d'un génie profond, ayant une âme sublime, et une tête parfaitement organisée. Content d'opérer le bien, il en abandonnait volontiers la gloire aux autres. Doué d'un jugement très-droit, il ne disputait pas contre les mauvaises réflexions qu'on pouvait lui faire; et peut-être que la plus difficile des vertus qu'il a pratiquées, c'a été de ne pas se prévaloir de ses talents, et de souffrir modestement qu'on ne pensât pas toujours comme lui, quoiqu'il pensât toujours bien. Il était dur à lui-même, et incapable de se ménager par l'amour de la vie ou des commodités. S'il priait, c'était dans la posture la plus gênante; s'il prenait des aliments, c'était tout ce qu'il y avait de moins bon, néanmoins sans affectation ni singularité; s'il se récréait, c'était en travaillant des mains; s'il parlait, c'était pour dire aux autres des choses agréables, ou pour les instruire sans qu'ils s'en doutassent; s'il prenait du repos, c'était appuyé sur son confessionnal ou assis sur une chaise. Il faisait une retraite de dix jours tous les ans; et elle consistait à demeurer tout ce temps assis devant son bureau, les yeux attachés sur un crucifix. Il faisait autant d'ouvrage qu'auraient pu en faire six autres missionnaires. Il entendait les confessions depuis cinq heures du matin jusqu'à dix, tous les jours. Il dirigeait une communauté de Carmélites du pays (établissement destiné à recueillir de jeunes veuves, qui, obligées de gar-

der toute la vie le célibat, ne pouvaient mieux faire que de se clôturer). Il avait établi plusieurs filatures de coton, où une jeunesse nombreuse travaillait sous les ordres d'excellentes maîtresses. Le P. Ansaldo faisait le catéchisme dans ces établissements, y réglait la police, et pourvoyait à tous les besoins. Il était chargé, en outre, de l'administration de la moitié de la ville de Pondichéry; et, lorsqu'il avait quelques instants de libres, il les employait à composer, à étudier les hautes sciences ou à en donner des leçons, à apprendre de nouvelles langues, ou à former quelque nouveau projet de piété. Il était né avec des passions fort vives; la colère et le ressentiment devaient naturellement former son caractère; mais il avait tellement travaillé sur lui-même, que rien n'était capable de l'émouvoir: il ne savait qu'aimer. Cependant son amitié, ainsi que toutes ses affections, était commandée par sa religion et sa piété.

« Un P. Baignoux, chargé seul des districts de Pineipondi, Kerveipondi et Atipakam, était encore un saint d'une austérité incroyable. Il ne vivait que de racines et de feuilles d'arbres; il voyageait toujours à pied, et à la plus grande ardeur du soleil; il ne prenait que quelques heures de sommeil: encore avait-il soin, en se couchant, de se garrotter avec une corde, de manière que son corps formait un demi-cercle, afin qu'il n'y eût pas un moment dans sa vie qui ne fût consacré à la pénitence. Je lui fis visite un jour de jeûne: j'avais un besoin pressant; et il me fit attendre cinq heures entières le dîner, sous prétexte de préparatifs extraordinaires. Je fus bien surpris, lorsque tous ces préparatifs se réduisirent à du riz cuit à l'eau et à quelques feuilles d'arbres, avec de l'oignon et du piment.

« Tels étaient les estimables missionnaires que l'Hindoustan se glorifiait de posséder... Les Jésuites français avaient à leur tête, jusqu'à l'époque où l'évêque de Tabraca prit possession de cette mission au nom de ses confrères (de la congrégation des Missions-Étrangères); ils avaient, dis-je, pour supérieur, le P. Mosac (1), vieillard octogénaire, qui avait blanchi sous le faix du ministère apostolique, qu'il avait exercé pendant quarante ans. Il abdiqua sa place avec

la simplicité d'un enfant, lorsqu'il vit paraître son successeur. Depuis cette époque, il ne se livra plus qu'à la prière et aux exercices de la vie intérieure. Il mourut bientôt après de la mort des justes, regretté par tous ses anciens et nouveaux confrères, à qui il laissait pour héritage le souvenir de ses vertus. »

La substitution de la congrégation des Missions-Étrangères aux Jésuites, dans la mission de Pondichéry, sera précisée plus loin avec les détails nécessaires. Nous n'avons voulu que grouper ici les renseignements relatifs aux derniers apôtres de la Compagnie de Jésus; à ces hommes qui ne servaient pas moins la science que la religion, comme le prouvent leurs *Lettres* aussi curieuses qu'édifiantes. Ces *Lettres* nous apprennent tout ce qu'on peut désirer de savoir de l'Hindoustan, de ses productions, de son industrie, de ses usages, de sa police, de sa religion. Elles nous font connaître l'Hindou, à tous les points de vue de la vie religieuse, domestique et civile. On y trouve, par exemple, ici, l'explication de la procession et de la cérémonie du mariage (Pl. XXXVI, n° 1 et 2); là, le récit de la procession funèbre et des funérailles (Pl. XXXVII, n° 1 et 2); ailleurs, des détails sur les repas (Pl. XIII, n° 1), ou le tableau de l'intérieur d'une école (Pl. XIII, n° 2); ailleurs encore, le récit des cérémonies publiques, telles que le pompeux cortège des rois (Pl. XXV, n° 1), et plus loin celui des réjouissances privées, telles que la danse hindoue (Pl. XXV, n° 2). En un mot, on y trouve le mot de l'énigme que présente à la curiosité européenne cette civilisation stationnaire, si différente de la nôtre.

CHAPITRE XIX.

Missions des Théatins à Bornéo. — Des Jésuites et des Capucins au Tibet.

Goa, point de départ d'un si grand nombre de missionnaires de divers instituts, en fournit, dans deux directions opposées, à Bornéo et au Tibet.

Bornéo, la plus grande Ile du globe après Madagascar et après la Nouvelle-Hollande, si tant est que la Nouvelle-Hollande soit une Ile ;

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 452, col. I.

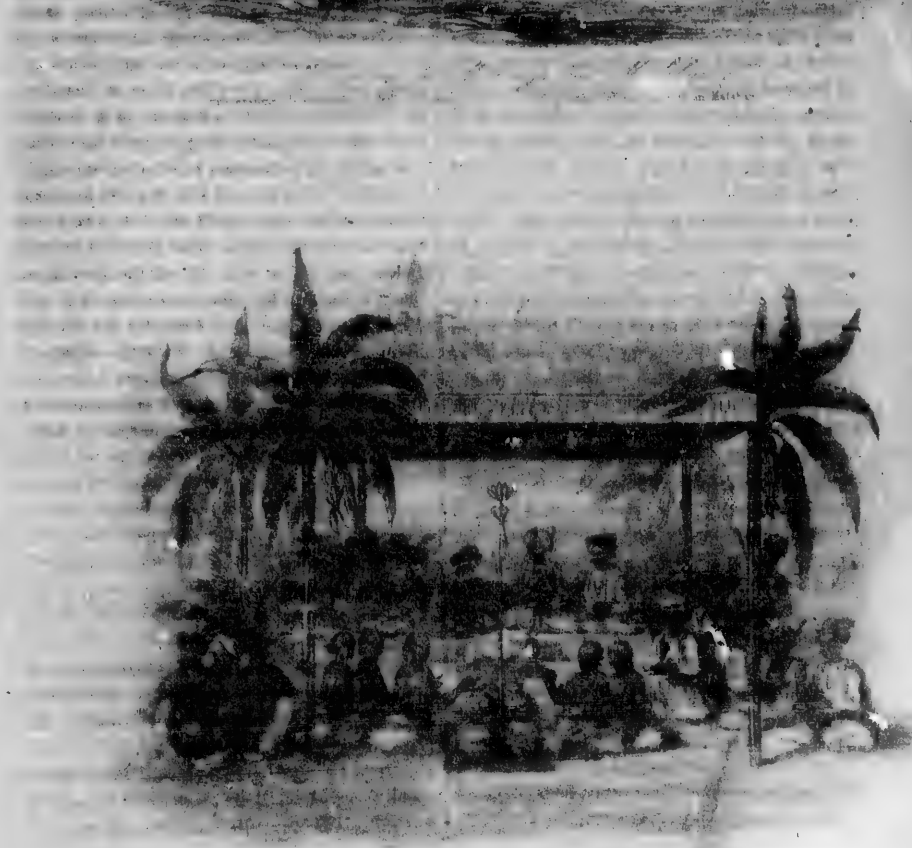
it paraître
il ne se
sices de la
rés de la
anciens et
pour héri-

n des Mis-
la mission
in avec les
voulu que
s aux der-
sus; à ces
la scienoe
urs *Lettres*
ettres nous
r de savoir
s, de sou
ice, de sa
Hindou, à
gieuse, do-
r exemple,
de la cédre-
t et 2); là,
t des funé-
lleurs, des
, ou le ta-
KIII, n° 2);
nies publi-
e des rois
es réjouis-
e hindoue
trouve le
riorité eu-
e, si diffé-

ites et des

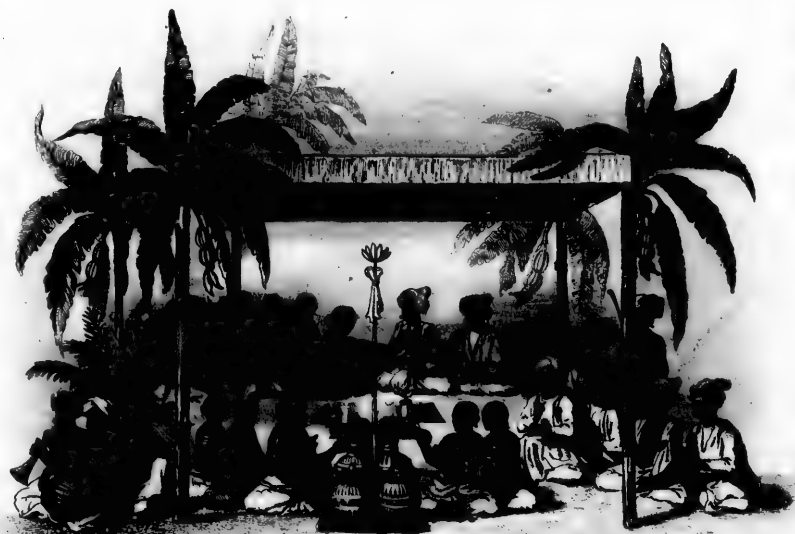
d nombre
fournit,
néo et au

be après
lande, si
une ile,





Procession de la divinité de Malabar
 Procession de la divinité de Malabar



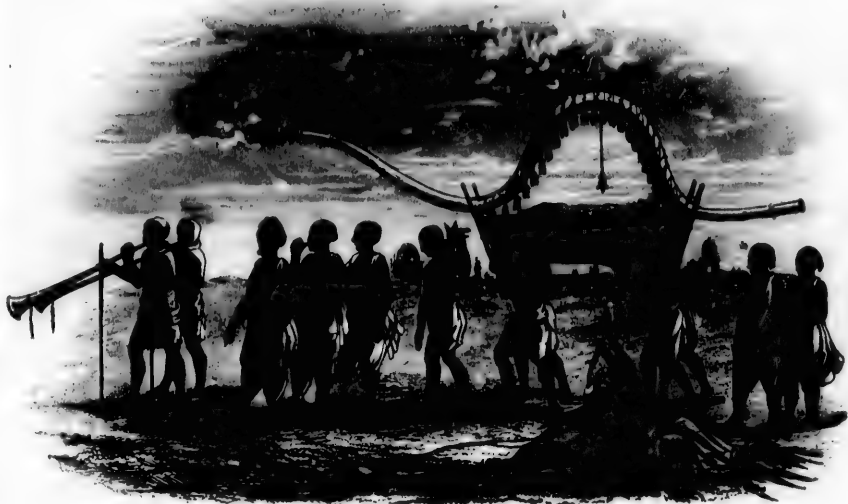
Intérieur d'un temple de Malabar
 Intérieur d'un temple de Malabar



Procesion de los naturales del Indio
 Procesion de los naturales del Indio



Procesion de los naturales del Indio
 Procesion de los naturales del Indio



Processione funebre in Hindostan
 Processione funebre degli Indostani
 Procession funebre de los naturales del Indostan









Interior of a Hut

— from a sketch by the artist

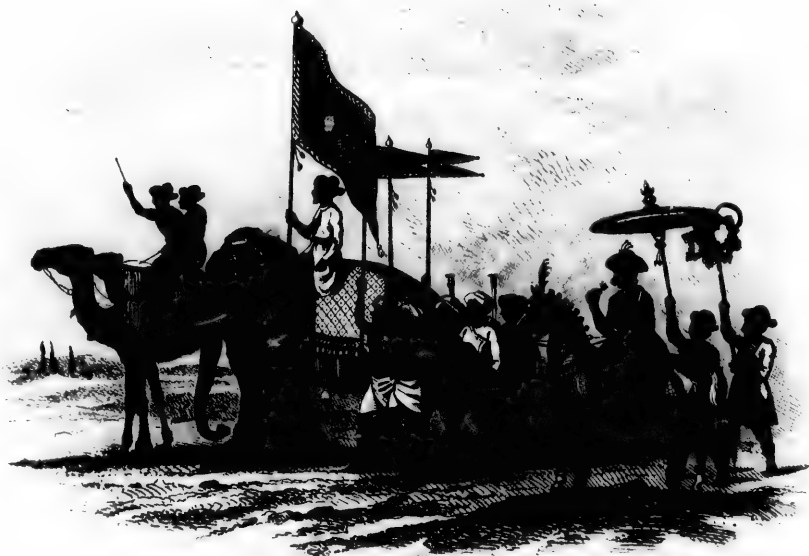


Interior of a Hut

— from a sketch by the artist







[1773]

est une terre
sur une large
cent cinquante
être le résultat
més par les
coulent de l'
qu'à croire
de plusieurs
réunies. Cette
continue en
où les indigènes
des pilotis et
de l'intérieur
Dayaks au sud
de Tidoum
appartiennent
four). Ceux
iles de la Mer
trouve quel
noirs océaniques
noirs, et sur
telligence, et
vateurs, m
corporelles
ils adorent
les mânes d
plus grande
qui leur ser
des habitants
nommer les
la côte nord
vent dans l'
est de l'île,
livrent à la
thropophages
sont encore
Dousouns,
cette grande
qui sont un
que les Chi
aux yeux o
les Macassas
n'y avait ja
le prince
prima le dés
comptoir, o
église pour

est une terre de trois cents lieues du sud au nord, sur une largeur qui varie de cinquante à deux cent cinquante lieues. La côte de Bornéo paraît être le résultat d'atterrissements successifs, formés par les fleuves vastes et limoneux qui découlent de l'intérieur de l'île. On va même jusqu'à croire que cette grande terre est composée de plusieurs îles qui, à la longue, ont été réunies. Cette marche d'alluvions progressives continue encore, surtout sur la côte occidentale, où les indigènes construisent leurs maisons sur des pilotis enfoncés dans la vase. Les habitants de l'intérieur ont reçu plusieurs noms : celui de Dayaks au sud et à l'ouest, d'Idaans au nord, et de Tidouns dans la partie orientale ; mais tous appartiennent à la race des Alforèses (Harfours). Ceux-ci sont indigènes de la plupart des îles de la Malaisie et de l'Australie, et on les trouve quelquefois mêlés avec les Papous ou noirs océaniques. Mais les Alforèses sont moins noirs, et surpassent les Papous en force, en intelligence, en vivacité. Les Dayaks sont cultivateurs, mineurs, négociants ; leurs formes corporelles sont supérieures à celles des Malais ; ils adorent Deonata (l'ouvrier du monde), et les mânes de leurs ancêtres ; ils professent la plus grande vénération pour certains oiseaux qui leur servent d'augures, ainsi que la plupart des habitants de la Polynésie. Après eux, il faut nommer les Biadjous, surtout ceux qui habitent la côte nord-ouest, et enfin les Tidouns, qui vivent dans l'état sauvage. Dans la partie nord-est de l'île, ce sont d'intrépides marins ; ils se livrent à la piraterie, et quelques-uns sont anthropophages. Au sud de la sultanie de Bornéo, sont encore les tribus sauvages des Kayans, des Dousouns, des Marouts. Enfin, il existe dans cette grande région une variété de Biadjous, qui sont un mélange de différents peuples, tels que les Chinois, aux cheveux longs et plats et aux yeux obliques, les Japonais sans barbe, et les Macassars, aux dents noires et luisantes. Il n'y avait jamais eu de mission à Bornéo, quand le prince musulman de Manjar-Massen exprima le désir que les Portugais y établissent un comptoir, offrant d'y autoriser l'érection d'une église pour le libre exercice du christianisme (1).

Les Théatins de Goa cherchaient alors à être employés dans une mission où d'autres religieux ne les primassent par aucun droit d'ancienneté, afin de pouvoir mieux semer la parole de Dieu comme dans leur propre champ. Louis-François Coetinho leur ayant fait connaître la proposition du prince de Manjar-Massen, ils le regardèrent comme un ange que Dieu leur envoyait pour réaliser leurs saintes intentions. Ils hésitèrent d'autant moins à se charger de la mission, que Coetinho, suppléant à leur pauvreté par ses dispositions généreuses, promit de faire passer à ses frais, dans l'île de Bornéo, le P. Antoine Ventimiglia, Théatin de Palerme, qui sollicitait la faveur d'y être envoyé. Ce religieux quitta Goa le 5 mai 1687, avec Coetinho, son bienfaiteur et son compagnon, s'arrêta à Macao chez les Ermites de Saint-Augustin, et entra, le 2 février 1688, dans le port de Manjar-Massen. Il vit quelques Biadjous, qu'il commença à instruire ; mais on s'opposa à ce qu'il pénétrât dans l'intérieur. Le 27 mai, on remit à la voile pour Macao, d'où il repartit, le 8 janvier 1689, avec un Chinois qui avait été esclave de Coetinho, et le Biadjou Laurent, que les musulmans de Bornéo avaient naguère vendu à Frutuosa Gomez : les maîtres de ces deux esclaves venaient de leur rendre la liberté, pour qu'ils accompagnassent le missionnaire. Au retour de Ventimiglia, les Biadjous étaient en guerre avec les musulmans. L'apôtre loua une barque pour remonter la rivière, afin de se mettre en communication avec les indigènes, sans en être empêché, comme l'année précédente. Cette barque fut transformée en chapelle, où les Biadjous commencèrent à venir écouter le Théatin, accouru une seconde fois de si loin pour leur montrer le chemin du salut. Ils lui donnèrent le nom de tatum (aïeul), en témoignage de leur profonde vénération. Un anga (chef de village), ayant demandé le baptême au missionnaire, le mit en relation avec deux souverains de l'intérieur, dont l'un était son gendre, et qui envoyèrent deux cents barques au-devant du tatum, impatientement attendu. Un troisième prince pressa Ventimiglia de le visiter à son tour. Cependant les Portugais dissuadaient le Théatin de passer outre, lui représentant que ces avances et ces visites des Biadjous étaient un piège dans lequel ils ne pouvaient le laisser tomber. L'apôtre

(1) Gemelli Carreri, *Voyage du tour du monde*, t. III, p. 371.

n'eut garde de se rendre à de telles objections ; car il dit, dans une de ses lettres, « qu'il aurait certainement quitté alors la gloire même du Paradis pour travailler dans cette vigne du Seigneur jusqu'à la fin du monde, sans autre récompense que celle d'accomplir la volonté divine. » Le 25 juin, les Portugais appareillèrent pour Macao ; et le Théatin partit pour sa mission avec le Chinois de Coetinho, le Biadjou Laurent, un matelot du Bengale, et un quatrième, qui s'offrit à l'accompagner. Il emporta une belle croix de bois incorruptible, au pied de laquelle les armes de Portugal étaient sculptées avec ces mots : *Lusitanorum virtus et gloria*, qui rappelaient le zèle et les grandes actions des Portugais pour l'exaltation de la sainte croix et la propagation de l'Évangile. Quand la barque de Ventimiglia s'approcha de celle des deux souverains, nommés le Damon et le Tomangun, ils passèrent dans le bateau du missionnaire, au pied duquel ils se prosternèrent. Le Damon, s'étant assis entre le serviteur de Dieu et le Tomangun, annonça que Ventimiglia était venu de pays éloignés pour enseigner aux Biadjous la vraie et sainte religion, sans laquelle on ne saurait être sauvé, et que, détaché de tout intérêt temporel, il ne souhaitait que de conduire les âmes au ciel. Le Tomangun et tout le cortège répondirent, d'une voix unanime, qu'ils écouterait l'apôtre avec respect ; et ils auraient souscrit cette promesse avec du sang tiré de leur bras, si le Père ne les en avait empêchés. Il leur remit alors la croix, qu'ils vénérèrent tous, pour la déposer dans la première église qu'ils auraient bâtie. De la barque du missionnaire, on passa ensuite dans celle du Damon, où le Théatin dut occuper la place la plus élevée. Tels furent les commencements de la mission de Bornéo, à l'établissement de laquelle Ventimiglia travailla avec tant d'ardeur, qu'en six mois il baptisa dix-huit cents Biadjous. Il demanda qu'on lui envoyât des auxiliaires pour cultiver avec lui cette grande vigne. Gemelli Carreri nous apprend qu'il mourut en 1691, et qu'on vit à Manjar-Massen des ornements d'église et des livres qui avaient appartenu à ce religieux. Le Théatin Grégoire Rauco dit à Gemelli que Dieu honora par plusieurs miracles le corps de son serviteur ; que les Biadjous le conservèrent, à cause de cela, avec respect dans une cabane ;

et qu'ils firent même mourir un lépreux, qui s'en approchait comme les autres.

La métropole catholique de l'Inde, qui donna cet illustre Théatin à Bornéo, avait, depuis de longues années, envoyé un Jésuite au Tibet ; mission sur laquelle nous possédons de plus amples renseignements.

Antoine de Andrada, Jésuite portugais, né vers l'an 1580, mérita bien de la religion par son zèle infatigable dans les missions des Indes et de la Tartarie : la géographie, de son côté, lui est redevable de notions sur le grand Tibet, où il pénétra en 1624. La Relation de son voyage, qui parut à Lisbonne en 1626, confond le pays qu'il venait de parcourir avec le Kathai (Chine supérieure). Lorsqu'il fut de retour à Goa, on utilisa encore son dévouement. Ce missionnaire mourut empoisonné le 16 mars 1634.

En 1707, la Congrégation de la Propagande envoya au Tibet des Capucins, qui s'y établirent et opérèrent quelques conversions (1) : mais les Jésuites ne cessèrent pas, pour cela, de se proposer cette mission.

L'un d'eux, Hippolyte Desideri, né à Pistoie en 1684, envoyé dans l'Inde en 1712, ayant été destiné au Tibet, partit de Goa le 20 novembre 1713, et arriva à Surate le 4 janvier 1714 (2). Obligé de séjourner dans cette ville, il y apprit la langue persane. Il se rendit ensuite à Delhi, où il se joignit au P. Manuel Freyre, destiné à la même mission. Les deux apôtres commencèrent leur voyage le 23 septembre, passèrent par Lahore, et traversèrent des montagnes affreuses pour arriver à Kachemir. « Je me suis souvent vu forcé de m'attacher à la queue d'un bœuf de charge qui passait en même temps que moi, dit Desideri, pour n'être par emporté par la violence des torrents. » La prodigieuse quantité de neige tombée pendant l'hiver le retint à Kachemir six mois entiers, et l'excès de la fatigue le réduisit à l'extrémité. Il voulait découvrir une route pour aller par le Tibet à la Chine. On lui parla de deux Tibet, le petit ou

(1) *Annales de la propagation de la foi*, t. iv, p. 712.

(2) *Lettre du P. Hippolyte Desideri, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. Ildebrand Grassi, missionnaire de la même Compagnie dans le royaume de Malissour, dans les Lettres édifiantes*, t. xx, p. 234, édit. in-18.

Baltistan, et le grand ou Boutan. Les missionnaires quittèrent Kachemir en mai 1715. En quarante jours, ils arrivèrent à Latak, capitale d'un royaume qui faisait partie du second Tibet. Nous avons parlé précédemment de la religion des Tibétains (1) : voici ce qu'en apprit, d'une manière trop rapide, Desideri. « Ils appellent Dieu Konciok, et ils semblent avoir quelque idée de l'adorable Trinité; car tantôt ils nomment Konciok-Cik (Dieu un) et tantôt Konciok-Sum (Dieu trin). Ils se servent d'une espèce de chapelet, sur lequel ils prononcent ces paroles : *Om, ha, hum*. Lorsqu'on leur en demande l'explication, ils répondent que *Om* signifie *intelligence* ou *bras*, c'est-à-dire *puissance*; que *ha* est la *parole*; que *hum* est le *cœur* ou l'amour; et que ces trois mots signifient Dieu. Ils adorent encore un nommé Urghien, qui naquit, à ce qu'ils disent, il y a sept cents ans. Quand on leur demande s'il est Dieu ou homme, quelques-uns d'eux répondent qu'il est tout ensemble Dieu et homme, qu'il n'a eu ni père ni mère, mais qu'il est né d'une fleur. Néanmoins leurs statues représentent une femme qui a une fleur à la main, et ils disent que c'est la mère d'Urghien. Ils adorent plusieurs autres personnes, qu'ils regardent comme des saints. Dans leurs églises, on voit un autel couvert d'une nappe avec un parement : au milieu de l'autel est une espèce de tabernacle, où, selon eux, Urghien réside, quoique d'ailleurs ils assurent qu'il est dans le ciel. Les Tibétains ont des religieux nommés lamas. Ils sont vêtus d'un habit particulier, différent de ceux que portent les personnes du siècle : ils ne tressent point leurs cheveux, et ne portent point de pendants d'oreilles comme les autres; mais ils ont une tonsure semblable à celle de nos religieux, et ils sont obligés de garder un célibat perpétuel. Leur emploi est d'étudier les livres de la loi, qui sont écrits en une langue et en des caractères ordinaires. Ils récitent certaines prières en manière de chœur. Ce sont eux qui font les cérémonies, qui présentent les offrandes dans les temples, qui y entretiennent des lampes allumées. Ils offrent à Dieu du blé, de l'orge, de la pâte et de l'eau dans de petits vases fort propres. On mange

comme une chose sainte ce qui a été offert de la sorte. Les lamas sont dans une grande vénération : ils vivent d'ordinaire en communauté et séparés de tout commerce profane; ils ont des supérieurs locaux, et outre cela un supérieur général que le roi même traite avec beaucoup de respect. Le roi et plusieurs autres de sa cour nous regardaient comme des lamas de la loi de Jésus-Christ, venus d'Europe. Lorsqu'ils s'aperçurent que nous récitons notre office, ils eurent la curiosité de voir les livres que nous lisions; et ils nous demandaient avec empressement ce que représentaient les images qu'ils y trouvaient. Après les avoir bien examinées, ils disaient tous ensemble : Nuru (Cela est fort bien). Ils ajoutaient deux choses : 1° que leur livre est assez semblable au nôtre; c'est ce que je ne puis me persuader : ce qui me paraît de plus certain, est que, à la vérité, plusieurs d'entre eux savent lire leurs livres mystérieux, mais que personne ne les entend. 2° Ils disaient souvent : « Ho ! si vous saviez notre langue, ou « bien si nous comprenions la vôtre, que nous « aurions du plaisir à vous entendre expliquer « votre religion ! » Ce qui fait voir que ces peuples seraient assez disposés à goûter les vérités chrétiennes. Les missionnaires, d'abord traités avec de grands égards, furent bientôt en butte aux soupçons de la cour, parce que des marchands de Kachemir, venus à Latak pour acheter de la laine, les dénoncèrent comme de riches négociants. Une visite faite chez les Jésuites prouva la fausseté de la délation. Desideri commençait à étudier la langue du pays, « dans l'espérance, dit-il, de voir un jour naître, parmi ces rochers du Tibet, quelque fruit agréable aux yeux de la divine majesté, » lorsqu'il apprit qu'il y avait un troisième Tibet, nommé aussi H'lassa. Il fut résolu, contre son inclination, qu'on en ferait la découverte; et, après une marche de six mois par des lieux déserts, les missionnaires entrèrent à H'lassa le 18 mars 1716. Peu de temps après, ils eurent une affaire embarrassante devant les tribunaux du royaume : mais ils parvinrent à se justifier, et furent présentés au roi. Desideri, malgré les désagréments de tout genre qu'il éprouvait, resta à H'lassa jusqu'en 1727. Un ordre du Pape, auquel les Capucins s'étaient plaints apparemment de ce que de nouveaux ouvriers

(1) Voyez ci-dessus, t. I, p. 80, col. 2.

portaient la faux dans leur maison, le rappela en Europe. A son arrivée à Rome, il remit à la Congrégation de la Propagande trois requêtes en réponse aux Capucins du Tibet, et demanda à retourner en Asie; ce qui lui fut refusé. Il mourut à Rome en 1733. Eyriès (1) assure qu'il avait traduit en latin le *Kangiar ou Sahorin*; livre qui, chez les Tibétains, a la même autorité, dit ce biographe, que l'Écriture sainte chez les chrétiens, et que Zoukaba, homme en réputation de grande sainteté parmi eux, a publié en cent huit volumes. Les manuscrits de Desideri furent déposés au collège Urbain de la Propagande.

Cependant, les succès des Capucins, restés les seuls apôtres du Tibet, finirent par leur attirer la jalousie et la haine des lamas. Obligés, en 1742, d'abandonner cette mission, ils descendirent sur les bords du Gange, dans les contrées qui étaient alors sous la domination de l'empereur du Monghol. Ils purent s'y établir, et y firent quelques prosélytes. A l'époque de la révolution française, les Capucins qui s'y trouvaient étant morts sans laisser de successeurs, cette mission fut aussi abandonnée. En 1805, la Congrégation de la Propagande voulut la renouveler, et y envoya des Capucins. En 1826, le P. Antonin Pozzoni en fut nommé vicaire apostolique, avec le titre d'évêque d'Ebbona (2). Il eut avec lui sept prêtres de son institut, travaillant, sous sa direction, dans une immense étendue du pays, où il n'y avait guère cependant que cinq mille chrétiens. Le chef-lieu de la mission est Luknow, ville considérable sur le Gouty. Il y a huit autres villes, où se trouvent une église et un hospice : Baghelpour, Patna, Ciarnargarh, Agra, Delhi, Sardhana, Clouhri et Bettia.

Nous avons dit de Desideri, l'un des apôtres que nous venons de rappeler, qu'il voulait découvrir une route pour aller par le Tibet à la Chine. En effet, l'action évangélique cherchait à atteindre par tous les points le Céleste empire, où la question des rites avait compromis le sort de la vraie religion.

(1) *Biographie universelle*, art. Desideri.

(2) *Annales de la propagation de la foi*, t. VIII, p. 162.

CHAPITRE XX.

Missions de divers Instituts à la Chine. — Légation de Moum-Barba.

Dès l'an 1706, antérieurement au mandement du légat, un édit, corollaire de la déclaration impériale de 1700, avait défendu aux apôtres du christianisme de rester en Chine, à moins d'une permission écrite, qu'on ne devait leur accorder qu'autant qu'ils approuveraient les honneurs usités envers Kong-fou-tse, et promettaient de ne plus retourner en Europe. Quarante-sept missionnaires, presque tous Jésuites, prirent des lettres patentes : dans l'appel interjeté, le 28 mai 1707, du mandement publié le 25 janvier précédent à Nanking, les signataires déduisirent leurs raisons, dont la principale était la ruine du christianisme, regardée comme la suite inévitable de la démarche du légat. Les missionnaires, opposés au sentiment de Khang-hi sur les cérémonies superstitieuses furent contraints de fuir ou de se cacher. Une requête, présentée le 23 décembre 1711, par le mandarin Fan-tchao-tso, l'un des censeurs de l'empire, demeura sans effet (1). Une autre requête, présentée en 1717, par le mandarin Tchin-man, de la province de Canton, fut accueillie par les tribunaux avec tant de faveur, que Khang-hi fit beaucoup pour les chrétiens, en se contentant de publier une défense générale d'embrasser leur religion dans ces États (2).

Bien qu'on restreignit ainsi la sphère d'action des missionnaires, ils continuèrent de réaliser un grand bien, surtout en procurant la grâce du baptême aux enfants idolâtres. Le P. du Baudry, cité par le Jésuite Gaubil (3), dit à ce sujet : « Il y a (à Canton) deux sortes d'enfants abandonnés. Les uns se portent à un hôpital que les Chinois appellent Yio-gin-tang,

(1) Lettre (en date du 10 mai 1715) du P. d'Entrecolles, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. de Broisier, de la même Compagnie, dans les *Lettres édifiantes*, t. XXIX, p. 60, édit. in-18.

(2) Lettre (en date du 5 juin 1717) du P. de Mailloc, missionnaire de la Compagnie de Jésus, dans les *Lettres édifiantes*, t. XXIX, p. 120, édit. in-18.

(3) Lettre (en date du 4 novembre 1723) à M. de Nodmond, archevêque de Toulouse, dans les *Lettres édifiantes*, t. XXX, p. 40, édit. in-18.

M. Agathe de

mandement
 déclaration
 ex apôtres
 , à moins
 evait leur
 raient les
 , et pro-
 a Europe.
 e tous Jé-
 ans l'appel
 ent publié
 les signe-
 la princi-
 , regardée
 marche du
 sentiment
 erutieuses
 acher. Une
 711, par le
 eours de
 e autre re-
 mandarin
 on, fut so-
 de faveur,
 chrétiens,
 enee géné-
 a États (2).
 re d'action
 réaliser un
 grâce du
 P. du Bau-
 , dit à ce
 ertes d'en-
 tent à un
 gin-tang,

Entrecolles,
 , au P. de
 Lettres édité

de Maillet,
 pour les Let-

à M. de No-
 Lettres édi-



[178]

c'est
sont
face
ce qu
vres
des r
dies,
de la
tisent
en do
dans
féder
Chine
serait
surtou
rempl
sont p
on les
nourri
à établ
ques (
sionna
Église
âmes,
bien q
soin le
rents,
quelqu
d'autre
aussitôt
de pré
même e
tout, o
les enf
les caté
rues tou
ceux qu
est abon
envoyai
mille en
quelque
lière de
par leur
admirer

(1) Lett
Raphaelis
edit. in-18.
(2) Lett
dans les Le

c'est-à-dire *Maison de la Miséricorde* : ils y sont entretenus aux frais de l'empereur. L'édifice est vaste et magnifique. L'on y trouve tout ce qui est nécessaire pour l'entretien de ces pauvres enfants ; des nourrices pour les allaiter, des médecins pour les traiter dans leurs maladies, et des directeurs pour veiller au bon ordre de la maison. Les enfants de l'hôpital ne se baptisent que lorsqu'on les voit près de mourir : on en donne avis à mon catéchiste, qui demeure dans le voisinage, et qui va aussitôt leur conférer le baptême. C'est, comme vous voyez, un Chinois qui est chargé de cette fonction. Il ne serait pas de la bienséance qu'un Européen, et surtout un missionnaire, entrât dans une maison remplie de femmes. Les autres enfants exposés sont portés dans notre église : on les baptise, et on les confie à des personnes sûres pour les nourrir. Ce fut l'année 1719 qu'on commença à établir cette œuvre de charité. » Le P. Jacques (1) dit du P. Philippe Cazier, l'un des missionnaires de Canton : « Il a établi dans cette Église une manière de s'employer au salut des âmes, d'où il résulte, à mon avis, le plus grand bien qu'on puisse faire : c'est de recueillir avec soin les petits enfants abandonnés de leurs parents, qu'on trouve exposés dans les rues, et quelquefois même déjà mordus des chiens et d'autres animaux... Le baptême qu'on donne aussitôt à ces enfants moribonds, en fait autant de prédestinés... Cette moisson se recueille de même en d'autres villes de la Chine : car, partout, on y a la détestable coutume d'y exposer les enfants. Mais, quand on a de quoi gager les catéchistes, dont le soin est de parcourir les rues tous les jours de grand matin pour baptiser ceux qui se meurent, c'est alors que la moisson est abondante. On m'a assuré qu'à Peking on envoyait chaque année au ciel trois à quatre mille enfants. » Le P. d'Entrecolles (2) rapporte quelques traits d'une providence toute particulière de Dieu sur plusieurs de ces enfants, livrés par leurs parents à une mort certaine. « Vous admirerez avec moi, dit-il, les voies secrètes et

miséricordieuses par lesquelles la bonté divine leur ouvre les portes du ciel. Un de nos frères, qui est employé au service de l'empereur, fut appelé à la maison de plaisance de ce prince pour y soulager quelques malades : il partit dès le matin ; et, comme dans le trajet il s'occupait intérieurement de Dieu, il se sentit pressé tout à coup de prendre un chemin plus écarté, apparemment afin d'y être plus recueilli. A peine y fut-il entré, qu'il aperçut un cochon qui tenait un enfant entre ses dents, et qui était prêt à le dévorer. Il poursuivit l'animal, et lui enleva sa proie. L'enfant tout sanglant donnait encore quelques signes de vie : il reçut le baptême, et peu après il s'envola au ciel. »

Les Jésuites achetaient le droit de sauver les âmes par les plus grands services ; et on venait de les voir achever, en huit années, une entreprise géographique plus vaste qu'aucune d'autres qu'on a jamais tentées en Europe. Le P. Dominique Parrennin, né en 1665, au Russey, près Pontarlier, et arrivé en 1698 à la Chine, ayant fait observer à Khang-hi qu'il se trompait sur la position géographique de quelques villes de l'empire, ce prince, loin de se fâcher qu'un étranger eût la prétention de connaître mieux que lui ses propres États, l'invita à s'occuper de la levée de nouvelles cartes de toutes les provinces chinoises. Ce fut par la grande muraille et les pays situés aux environs que les Jésuites débutèrent dans cet immense ouvrage. Les Pères Bouvet, Régis et Jartoux entreprirent d'en déterminer la situation exacte. Le premier étant tombé malade après deux mois de travail, les deux autres continuèrent leur opération, qui les retint pendant toute l'année 1708. La carte qu'ils rapportèrent à Peking, au mois de janvier 1709, avait plus de quinze pieds. Dès le mois de mai suivant, les Pères Régis, Jartoux et Fridelli allèrent lever celle du pays des Mantchoux, puis celle du Pe-tche-li ou province de Peking, et celle du pays qui est aux environs du fleuve Noir : ce travail les occupa pendant l'année 1710. L'année suivante, les Pères Régis et Cardoso furent chargés de la carte du Chan-toung. Plus tard, Régis, Moyria de Maillac et Henderer, levèrent celles du Ho-nan, de Nanking, du Tche-kiang, du Fo-kien ; et, après la mort du P. Bonjour, survenue en 1715, Régis fut encore envoyé dans le Yun-nan, dont il

(1) *Lettre* (en date du 1^{er} novembre 1722) à M. l'abbé Raphaëlis, dans les *Lettres édifiantes*, t. XXX, p. 30, édit. in-12.

(2) *Lettre* (en date du 10 juillet 1720) à Madame *** dans les *Lettres édifiantes*, t. XXV, p. 215, édit. in-12.

acheva la carte. Quand elle fut terminée, il se joignit de nouveau au P. Fridelli, avec qui il dressa les cartes des provinces de Kouei-tcheou et de Hou-kouang, région correspondante au Houpe et au Hou-nan de la dynastie actuelle. Du Halde nous a conservé des détails sur la manière dont fut conduite cette belle et importante opération, achevée par quelques religieux en huit années, par l'effet d'un zèle qui servit si bien les intérêts de la science.

Parrennin, qui donna lieu à la confection de la carte générale de la Chine, dit de lui-même (1) : « J'ai suivi l'empereur pendant dix-huit ans, dans tous ses voyages en Tartarie. J'ai eu successivement pour compagnons le docteur Bourghèse, médecin de feu le cardinal de Tournon ; les frères Frapperie et Rhodes, Français ; le frère Paramino, Génois, et le frère Costa, Calabrais, tous Jésuites, les uns chirurgiens, les autres apothicaires ; et en dernier lieu le frère Rousset, Jésuite français, avec le sieur Gagliardi, chirurgien de l'hôpital du Saint-Esprit de Rome. » Il présente des détails intéressants sur Bernard Rhodes, dont l'utile carrière se prolongea pendant soixante-dix ans. « Avant que d'entrer dans cette mission, écrit Parrennin (2), il avait déjà passé plusieurs années dans celle des Indes. Les Hollandais ayant assiégé et pris Pondichéry, il fut fait prisonnier de guerre avec le feu P. Tachard, et conduit en Hollande aux prisons d'Amsterdam, où il attendit patiemment l'échange des prisonniers. Quand il fut arrivé à Paris, il se consacra de nouveau aux missions ; et, après tant de fatigues, il ne balança point d'entreprendre le voyage de la Chine, et plus long et plus dangereux que ceux qu'il avait faits. Il s'embarqua donc, avec le P. Pelisson, sur un petit bâtiment, nommé le *Petit Saint-Jean*. Ils passèrent au Brésil : de là, ils touchèrent à l'île d'Anjouan. Des flibustiers qui occupaient l'île ayant pris ce qu'ils avaient, ils continuèrent, comme ils purent, leur voyage aux Indes. L'année suivante, ils s'embarquèrent sur des vaisseaux anglais ; et ils arrivèrent

heureusement, l'an 1699, à Hiamen, qui est un port de la province de Fo-kien, d'où le frère Rhodes fut conduit à la cour par les mandarins que l'empereur avait chargés de cette commission. La douceur, la modestie et l'humilité qui éclataient dans ses discours et dans ses actions lui attirèrent d'abord l'estime et l'amitié des Chinois : mais, quand ses talents furent connus, et que l'expérience eut fait voir quelle était son habileté dans la chirurgie, dans la pharmacie, et même dans la connaissance du poulx et des maladies, on l'estima bien davantage. L'empereur lui confia plusieurs malades auxquels il s'intéressait, et que les médecins chinois n'avaient pu guérir. Le frère Rhodes leur rendit la santé, et l'empereur témoigna combien il en était satisfait. Les mandarins du palais, qui étaient chargés de lui rendre compte des cures que faisait le frère, revinrent bientôt de la prévention qu'ont presque tous les Chinois contre les médecins étrangers ; prévention que les médecins de la Chine ont grand soin d'entretenir. Ils le prièrent de voir quelques-uns de leurs domestiques qui étaient malades ; et ils furent si contents de ses services, que dans la suite ils mirent en lui leur confiance... « Qu'il y a de différence, me disaient-ils souvent, entre ce médecin européen et ceux de notre nation !... La seule chose qui nous fait de la peine, c'est que nous ne saurions l'engager à recevoir la moindre bagatelle : lui en faire seulement la proposition, c'est le chagriner, c'est l'obliger de prendre la fuite. » En effet, il visitait encore plus volontiers les pauvres que les grands... Quand il n'avait plus de remèdes, il en composait exprès pour eux. Plusieurs venaient à notre porte en demander : il ne refusait à personne ; il en laissait à distribuer pendant son absence. Des familles entières doivent leur conservation à ses soins charitables. A combien de petits enfants, même du sang royal, n'a-t-il pas ouvert la porte du ciel, quand il ne pouvait pas leur rendre la santé du corps par le moyen de ses remèdes ! Je me suis trouvé avec lui, à la suite de l'empereur, dans plus de dix voyages, dont la plupart ont été de six mois. C'est là qu'il exerçait sa profession selon l'étendue de son zèle. J'étais témoin qu'il était occupé presque tout le jour à traiter les pauvres malades : car combien n'y en a-t-il pas dans une suite de plus

(1) *Seconde lettre à Messieurs de l'Académie des sciences, dans les Lettres édifiantes*, t. xxx, p. 106, édit. in-18.

(2) *Lettre en date du 27 janvier 1715, dans les Lettres édifiantes*, t. xxix, p. 2, édit. in-18.

, qui est un
où le frère
mandarins
te commis-
humilité qui
ses actions
l'amitié des
ent connus,
elle était son
pharmacie,
pouls et des
ge. L'empereur
auxquels il
chinois n'a-
leur rendit
combien il en
palais, qui
apte des cures
tôt de la pré-
chinois contre
on que les mé-
d'entretenir.
uns de leurs
et ils furent
ans la suite ils
«Qu'il y a de
t, entre ce mé-
nation !... La
ine, c'est que
voir la moi-
ment la propo-
l'obliger de
visitait encore
les grands...
, il en compo-
naient à notre
it à personne ;
son absence.
r conservation
de petits en-
t-il pas ouvert
avait pas leur
moyen de ses
lui, à la suite
voyages, dont
C'est là qu'il
endue de son
occupé presque
malades : car
e suite de plus

de trente mille personnes ? Et parmi ces malades, ceux qui faisaient le plus d'horreur et qui causaient le plus de dégoût, étaient les premiers objets de sa charité. J'ai entendu plus d'une fois les Chinois se récrier avec admiration : « Ha ! qu'il est extraordinaire de voir un étranger faire gratuitement ce que nos médecins les plus intéressés ne feraient pas pour de l'argent ! » Un homme de qualité, qui est idolâtre, me dit un jour qu'il était dommage que le frère Rhodes ne fût pas Chinois. « S'il était né parmi nous », disait-il, « ce serait un grand saint ; et on élèverait plus d'un monument à sa gloire. » Je pris de là occasion de lui expliquer les motifs bien plus relevés qui faisaient agir le frère Rhodes, et je m'étendis assez au long sur les vœux qui nous avaient portés à quitter notre terre natale pour venir à la Chine... C'est surtout dans ce dernier voyage que le frère Rhodes a travaillé au delà de ses forces. Jamais il n'y eut plus de malades : en moins de quatre mois, il épuisa les caisses pleines de remèdes que l'empereur [avait apportées à Go-hol selon sa coutume : il en donna des siens ; et, ceux-ci ayant manqué, il en fit venir d'autres de notre maison de Peking. Vers la fin du mois de juin jusqu'au 25 juillet, l'empereur eut une tumeur fâcheuse sur la lèvre supérieure. Il appela le frère Rhodes pour le traiter, et moi pour lui servir d'interprète. Quelques années auparavant, (ce frère) avait donné des preuves de son habileté, en guérissant Sa Majesté de violentes palpitations de cœur, qui faisaient craindre pour sa vie, et contre lesquelles la médecine chinoise n'avait point de remèdes. Le frère Rhodes s'acquitta de ce nouveau devoir à la satisfaction de l'empereur, qui fut parfaitement guéri : mais lui-même il se trouva incommodé de ce qu'il avait eu à souffrir pendant le temps que dura cette cure. Il lui fallait, depuis le matin jusqu'à la nuit, demeurer dans le palais, resserré dans une petite chambre, pour éviter de voir les femmes et d'en être vu ; marcher à pied une demi-lieue, lorsqu'il venait au palais et qu'il en sortait, et cela, durant les plus grandes chaleurs de l'été. Ces fatigues affaiblirent extrêmement un vieillard, qui était déjà très-infirmes... Je lui proposai quelques remèdes. « Je ferai ce qu'il vous plaira, me répondit-il ; mais, si vous voulez que je vous dise franchement ce

« que je pense, je crois les remèdes inutiles. « Mes voyages en Tartarie sont finis, et il faut me préparer à celui de l'éternité... » L'empereur lui fit prendre le devant, et ordonna au P. Tillick, Jésuite allemand, de l'accompagner... Il mourut le 10 de novembre (1714), en récitant les litanies de la sainte Vierge, et n'étant qu'à une journée de Peking. Le P. Tillick fit porter le corps au lieu destiné à notre sépulture, qui est hors de la ville. Tous les Jésuites de Peking allèrent le recevoir ; et, après les prières ordinaires, ils l'enterrèrent le 25 du même mois. »

Si, de la famille de saint Ignace, nous reportons nos regards sur celle de saint Dominique, nous voyons les missionnaires dominicains, que le P. Cloche avait fait passer des Philippines dans le Céleste empire, continuer d'y travailler, quoiqu'avec beaucoup moins de liberté. Clément XI les honora, à titre d'encouragement, de quelques présents, et d'un Bref en date du 22 avril 1713. « Nos chers fils, écrivit le Pape au provincial et aux Frères-Prêcheurs de la province du Saint-Rosaire ; ce qu'on Nous a souvent rapporté de votre excellente piété, et du fidèle attachement que vous n'avez cessé de faire paraître envers Nous et le saint Siège, Nous a causé d'autant plus de joie, que cela est plus conforme à l'esprit d'un ordre que Nous chérissons beaucoup. Mais ce qui Nous a été particulièrement agréable, et ce que Nous n'avons pu apprendre qu'avec un sensible plaisir, c'est que, dans toutes les occasions, vous vous êtes distingués par la plus prompte et la plus sincère obéissance aux ordres, non-seulement de feu le cardinal de Tournon, dont le nom est en bénédiction, mais aussi de tous les vicaires apostoliques que le saint Siège a envoyés dans ces missions. Nous n'ignorons pas, non plus, avec quelle constance vous êtes demeurés toujours fermes contre tous les efforts de ceux qui vous accablaient d'afflictions, ni avec quelle invincible patience vous avez porté les liens, souffert l'exil, et triomphé de tous les maux qui ont éprouvé votre courage. C'est donc à Nous à vous témoigner combien Nous estimons une vertu si digne de louange ; et, en vous donnant les plus fortes assurances de notre bienveillance, Nous devons vous féliciter de ce que vous vous êtes couverts de gloire devant tous les véritables enfants de Dieu, qui

ne sauraient trop louer ce zèle et cette force chrétienne dont vous avez offert de si beaux exemples. Lorsque l'occasion se présentera, Nous ne manquerons pas de vous donner de plus grands témoignages de notre amour paternel. Vous en recevrez cependant un gage dans les présents que Nous vous envoyons, et que Nous ne doutons pas devoir être fort agréables à des personnes de votre caractère. Nous vous donnons, en même temps, nos chers fils, la bénédiction apostolique, et Nous prions Celui qui est l'auteur de tous les biens, de vous remplir toujours de ses dons les plus précieux. » Cependant, les mandarins et les gouverneurs redoublaient de vigilance pour faire exécuter l'édit qui chassait tous les missionnaires de l'empire, avec défense, sous peine de la vie, d'y rentrer jamais, s'ils ne voulaient pratiquer eux-mêmes, et laisser pratiquer à tous les chrétiens, les cérémonies idolâtriques condamnées par le saint Siège et par son légat. Quelques Dominicains se cachaient encore dans le pays, toujours prêts à instruire et à consoler les fidèles : mais les secours qu'ils pouvaient donner à un certain nombre étaient peu proportionnés à la multitude des chrétiens répandus dans un si vaste empire. Le P. Cloche craignit pour la vie de ces religieux, continuellement exposés à être trahis, ou autrement découverts. Il redouta encore plus l'apostasie d'une foule de chrétiens, tentés sans cesse par la séduction ou par la persécution, sans que des guides spirituels, répartis en nombre suffisant au milieu d'eux, affermissent leur foi. En conséquence, il écrivit au provincial des Philippines de tout tenter pour faire passer de nouveaux missionnaires en Chine. Après les lettres adressées de l'archipel en 1712 et 1714 au maître général, et qui ne lui avaient transmis que des nouvelles affligeantes, celles de 1716 commencèrent à ranimer son espérance, en lui apprenant que, malgré la difficulté des débarquements en Chine, plusieurs Frères-Prêcheurs avaient pénétré heureusement dans ce pays, où d'autres, émules de leur zèle, se disposaient à les suivre.

Les difficultés survenues en Chine pour l'exécution des décrets pontificaux, ayant déterminé Clément XI à y envoyer un nouveau légat, dont il espérait que la négociation serait plus heureuse que celle de Maillard de Tournon, il

jeta les yeux sur Charles-Ambroise Mezza-Barba, patriarche d'Alexandrie, qui partit de Rome, l'an 1719, avec un cortège imposant. Au nombre de ceux qui le suivirent, se trouvèrent quatre Barnabites, savants aussi distingués que parfaits religieux : c'étaient les Pères Honorat Ferrari, de Vercell; Alexandre, de Bergame; Sigismond Calchi, de Milan; Salvador Rosini, de Nice (1). Afin de ménager la susceptibilité du Portugal, on fit prendre au légat la voie de Lisbonne, où il s'embarqua le 5 mars 1720. Le 26 septembre, jour même de son arrivée à Macao, le P. Jean Laureati, visiteur des Jésuites, vint lui protester de sa soumission aux ordres de Clément XI au sujet des rites chinois, et de son empressement à seconder le légat. Mezza-Barba commença l'exercice de son ministère de conciliation, en relevant des censures encourues l'évêque de Macao, dont le cardinal de Tournon avait eu à se plaindre. De Canton, où il débarqua le 7 octobre, il se rendit à Peking, dans l'espoir d'obtenir que Khang-hi permit aux chrétiens de s'abstenir, par motif de religion, des cérémonies idolâtriques. Le Jésuite Joseph Pereyra, qui lui servait d'introduit et d'interprète, ayant assuré à l'empereur que le légat n'avait rien que d'agréable à lui dire, ce prince, après avoir écouté Mezza-Barba, s'emporta contre Pereyra jusqu'à le menacer de mort. Laureati, pour prix du dévouement avec lequel il aidait le patriarche, fut chargé de chaînes et mis en prison. Mezza-Barba, qui désespérait d'un bon résultat, demanda la permission de retourner en Europe, pour informer le Pape de l'état des choses, promettant en même temps de ne rien innover et de ne faire aucun acte de juridiction dans l'empire. Khang-hi, apaisé par cette assurance, lui accorda, le 1^{er} mars 1721, son audience de congé, et lui remit des présents pour lui, pour le Pape et pour le roi de Portugal. Le légat, de retour à Macao, où il dut séjourner plus de six mois, y publia, le 4 novembre, un mandement, afin d'exhorter les missionnaires à se conformer aux décrets du saint Siège, qu'il modifia néanmoins par huit

(1) Lettre du P. Abbona, missionnaire de la congrégation des Oblats de Marie, au R. P. Simonin, chapelain de S. N. le roi de Sardaigne, dans les *Annales de la propagation de la foi*, t. xxi, p. 327.

(1) Voyez l. xxxiii.
(2) Lettre du roi de Sardaigne de la foi.
(3) Voyez

zzan-Barba,
de Rome.
nt. Au nom-
trouvèrent
tingués que
res Honorat
e Bergame;
dor Rosini,
ceptibilité du
la voie de
ars 1790. Le
rrivée à Ma-
des Jésuites,
a aux ordres
inois, et de
égat. Mezza-
ministère de
res encourues
inal de Tour-
Canton, où il
it à Peking,
hi permit aux
f de religion,
Jésuite Joseph
ucteur et de l'in-
queur que le légat
lire, ce prince,
s'emporta con-
de mort. Lau-
avec lequel il
de chaînes et
qui désespérait
mission de rem-
mer le Pape de
même temps de
cun acte de ju-
hi, apaisé par
17 mars 1721,
mit des présents
le roi de Portu-
o, où il dut sé-
mbia, le 4 no-
d'exhorter les
aux décrets du
moins par huit

permissions particulières, toutes relatives au culte de Kong-fou-tse et des ancêtres. Il retourna ensuite à Rome, emportant avec lui le corps du cardinal de Tournon, à qui le Pontife romain voulait faire rendre des honneurs funébres, dignes de ce vénérable confesseur de Jésus-Christ. A son arrivée, sur la fin de 1722, il trouva Clément XI mort, et Innocent XII intronisé. La Relation de sa mission, attribuée par les uns au P. Viani, Servite, son confesseur, par les autres au P. Fabri, son secrétaire, n'est point favorable aux Jésuites. Elle a été insérée dans les *Anecdotes de la Chine*, mais réfutée par deux lettres (1) du P. de Goville, que le P. Hervieu, son supérieur, avait député en France, l'an 1723, pour y traiter les affaires de la mission française, et pour offrir au Roi quelques curiosités du Céleste empire; commission dont ce religieux s'acquitta à Versailles, le 2 février 1726.

CHAPITRE XXI.

Mission des Barnabites, des Bénédictins et des Oblats de Marie au Pérou.

Si cette légation ne réussit pas, malgré le mérite de ceux qui la composaient et la pompe dont elle fut environnée, « ce fut un bonheur pour les infidèles du Pégou, dit le P. Abbona (2), Oblat de Marie. Mezza-Barba avait reçu le pouvoir de diriger sur les provinces qu'il saurait avoir le plus besoin de prêtres, les religieux attachés à sa suite. Pégou le frappa le plus vivement par son état d'abandon : il y envoya le P. Sigismond Calchi, qui partit de Canton le 3 octobre 1721, et, faisant route par Coromandel, aborda vers les premiers jours de 1722 à Syriam (3), ancien port du Pégou. L'abbé Joseph Vittoni l'accompagnait. Le P. Calchi, revêtu des pouvoirs et du titre de vicaire apostolique, con-

centra dans ses mains la plénitude de la juridiction.

« La mission s'ouvrait à peine, quand Dieu permit que la croix vint en consacrer les prémices. Ceux qui l'avaient fondée se virent bientôt l'objet des plus odieuses persécutions. Des envieux répandirent contre les nouveaux venus des calomnies si atroces, que le roi ne put y croire sur parole : interrogeant, pour éclaircir ce mystère, des Européens et des Arméniens fixés à Syriam, il reconnut l'innocence des deux missionnaires, la proclama par un acte solennel, et voulut que de leur modeste résidence ils passassent au palais d'Ava. Admis à parler du christianisme en présence du monarque, le P. Calchi le fit avec tant de force et de persuasion, que le prince, subjugué par ses discours, déclara, dans une sorte d'enthousiasme, que le souverain Pontife était à ses yeux la première puissance du monde. Sur-le-champ, il pria l'abbé Vittoni de retourner à Rome avec des rubis, de l'ambre, et mille pierres précieuses, qui devaient être déposés aux pieds du Pape, comme gage de la haute estime que le roi de Pégou avait conçue pour sa personne et pour sa dignité. Il fit ensuite publier, dans tous ses États, un édit par lequel il défendait, à qui que ce fût, d'entraver le zèle des missionnaires. Enfin, par un dernier témoignage de bienveillance, il accorda pleine liberté au P. Calchi de prêcher l'Évangile, et à ses sujets de l'embrasser. L'habile missionnaire, mettant à profit ces heureuses dispositions, jeta sans délai les fondements d'une église.

« Cependant l'abbé Vittoni partit pour Rome, et le P. Calchi resta seul. Voyant le succès merveilleux de sa mission, il fit, à la sollicitation du même prince, les plus ardentes instances auprès de ses supérieurs pour en obtenir des ouvriers qui l'aidassent à cultiver plus convenablement une vigne si féconde et si riche d'espérances. On répondit à ses vœux. Deux prêtres séculiers, l'abbé Vittoni et l'abbé Rosetti, s'embarquèrent, avec le Barnabite Gallizia, en 1727, apportant au vicaire apostolique l'ordre de partager cette mission en deux parties, dont l'une fût remise aux soins des deux aînés, et l'autre restât aux Barnabites. Le P. Gallizia ne devait pas trouver, en arrivant, le confrère qui l'avait appelé. Le P. Calchi expira pendant que ce re-

(1) Voyez ces *Lettres*, dans les *Lettres édifiantes*, t. xxxiii, p. 183 et 190, édit. in-18.

(2) *Lettre au R. P. Simonin, chapelain de S. M. le roi de Sardaigne, dans les Annales de la propagation de la foi*, t. XIII, p. 327.

(3) Voyez ci-dessus, t. II, p. 187, col. 2.

ligieux venait à son secours. Sa mort laissa sans pasteur l'église qu'il desservait; déplorable abandon qui, plus d'une fois, s'est renouvelé depuis sa fondation.

«Trois mois après cet événement, parut enfin le P. Gallizia. Le zèle du P. Calchi se retrouva dans l'âme de son successeur; et bientôt, par les soins du nouvel apôtre, Syriam eut une église, la seconde de la mission. Ava reçut les deux prêtres séculiers, venus avec les Barnabites. Quelle fut la fin de ces deux missionnaires? Où trouvèrent-ils leur tombe? Sur le sol de l'Inde ou celui de l'Europe? Je l'ignore; nulle tradition n'a pu me l'apprendre. Pour le P. Gallizia, son ardeur opéra des prodiges, et, à sa voix, d'innombrables gentils embrassèrent l'Évangile. Mais que peut un homme quand il est seul? Accablé de son isolement, le missionnaire écrivit plusieurs fois en Europe sans recevoir de réponse. Enfin, espérant que sa voix serait plus éloquente que ses lettres, il résolut d'aller plaider à Rome même la cause de ses peuples abandonnés; et, après dix ans de séjour sur la terre étrangère, il repartit pour l'Italie. Clément XII, alors assis sur le siège de Pierre, accueillit avec bienveillance ce religieux, revenu de par delà l'océan pour intéresser l'Europe à son Église naissante. Mais, en son absence, la religion s'en allait déclinant dans cette chrétienté malheureuse. Sa détresse était extrême, lorsqu'on fit, en 1741, pour en relever les débris, une nouvelle expédition d'ouvriers apostoliques.

«S. E. le cardinal Vincent Petra, préfet de la Propagande, touché des services qu'avaient rendus à cette mission les deux Pères Calchi et Gallizia, proposa de confier exclusivement à la congrégation des Barnabites toute la partie des missions orientales qui s'étendaient au delà du Gange. S. S. Benoît XIV approuva ce projet; et, vers le mois de février 1741, sous la conduite du P. Gallizia, nommé évêque d'Uisma et vicaire apostolique, un certain nombre de missionnaires fit voile pour l'Asie. C'étaient les Pères Nérini, Alexandre Mondelli, del Corte, auxquels s'était joint le frère Ange Capello, très-habile médecin. Séparés pendant le voyage, ces bons religieux se réunirent enfin en vue de Syriam, où ils débarquèrent le 3 juin 1743. Ainsi, maîtres d'exercer leur apostolat au gré de leur zèle, ces Pères Barnabites opérèrent des

conversions nombreuses. Ils étaient pleins de confiance dans l'avenir, quand ils se virent arrêtés au milieu de leurs travaux. Une guerre s'éleva entre les Birmans et les habitants du Pégou. Les Birmans se jetèrent sur Syriam, s'en emparèrent, et détruisirent jusqu'aux temples chrétiens: de tout ce désastre, le P. Nérini ne put sauver que les vêtements dont il était couvert. A leur tour, les Pégouans, animés par la vengeance, se précipitèrent sur les Birmans, les battirent en diverses rencontres, envahirent leur territoire, et, par d'affreuses représailles, ébranlèrent jusque dans ses fondements cette mission, déjà éprouvée par tant d'orages, et qu'une dernière tempête allait anéantir.

«C'était en 1745. Un chevalier allemand, gouverneur de Bancquibozzar, ville placée sur les bords du Gange, ayant été chassé par les musulmans, se présenta devant le port de Syriam avec une flottille de huit navires, dans l'intention de se rendre maître de la cité. Détourné de cet inique dessein par le P. Nérini, il demanda au roi la permission d'établir une colonie allemande. On y consentit; et le chevalier, voulant faire au prince hospitalier une visite de reconnaissance, se rendit au palais avec cinquante hommes et quelques officiers. Cet appareil imposant donna de l'ombrage au monarque; et, parce qu'il se crut menacé d'un complot, il en ouïdit un à son tour. Non-seulement il refusa l'audience promise au gouverneur; mais il résolut de s'en défaire, aussi bien que de son escorte. Heureusement, le chevalier en fut instruit; et sur-le-champ, reprenant le chemin de la mer, il entraîna à sa suite et ses gens et les missionnaires, sur lesquels il craignait, qu'après sa fuite, le courroux du prince ne vint à se décharger. Déjà les fuyards, montés sur de petites barques, voguaient vers Syriam, lorsque les indigènes, s'apercevant de leur furtif départ, se mirent à leur poursuite. Une lutte terrible s'engagea entre les Pégouans et les étrangers. Ceux-ci, accablés par le nombre, succombèrent après une héroïque résistance. Deux Allemands échappèrent seuls à cette boucherie, et coururent en porter la nouvelle au P. Nérini, qui se hâta, avec frère Ange, de gagner un navire. Ils s'éloignaient du rivage en versant des larmes, et sur leur évêque, mort avec deux de ses prêtres dans cette affreuse mêlée, et sur

l'Église du Pégou, qui, deux fois commencée sous les plus heureux auspices, s'était vue deux fois étouffée au berceau. Rien ne resta des édifices chrétiens, après la disparition des missionnaires : églises et presbytères, tout fut brûlé ou démoli.

« Le P. Nérini consacra le temps de sa fuite à visiter les différentes villes de l'Inde : Mergui, Pondichéry, Madras, le virent tour à tour, mais en passant ; son séjour le plus prolongé fut à Chandernagor, sur le Gange. Rien, dans ses voyages, ne lui fit oublier le Pégou : c'était toujours vers le pays où ses premiers vœux avaient coulé, que se reportaient ses vœux les plus ardents. Dieu voulut enfin que ses desirs fussent accomplis ; et le 21 d'avril 1749 il reparut à Syriam, suivi de frère Ange, le compagnon de son exil. A leur aspect, la joie des chrétiens éclata sans mesure ; le roi, oubliant le passé, rendit aux missionnaires ses bonnes grâces. Le fervent apôtre en profita pour construire un nouveau sanctuaire, que la générosité des Arméniens le mit à même d'achever en peu de temps. Dès lors, le P. Nérini n'eut plus qu'à recueillir les bénédictions dont le Seigneur se plut à favoriser tous ses travaux. Il faudrait lire ses lettres, pour comprendre toute la joie qui inondait son cœur en voyant reflourir sa chère Église indienne. « Ha ! mon bien aimé frère en Jésus-Christ, disait-il à un de ses amis, si vous saviez tout ce qu'on éprouve de bonheur à convertir des âmes, vous prendriez des ailes pour venir plus rapidement au Pégou. » Une autre fois, écrivant au général de son ordre, il lui demandait des collaborateurs, et puis il ajoutait : « Dieu soit loué ! L'Église catholique, cette immortelle épouse de Jésus-Christ, multiplie chaque jour ici sa famille ; on met à solliciter le baptême un empressement qui m'accable ; le jour ne peut plus me suffire ; il faut que je travaille toute la nuit. » Une foule immense d'Arméniens schismatiques se convertirent à sa voix : on va jusqu'à dire que, tant que le P. Nérini fut à Syriam, nul d'entre eux ne mourut sans s'être réconcilié avec Dieu et avec l'Église. Les succès du missionnaire épuisèrent ses forces. « Donnez-moi des hommes, écrivait-il en 1751 ; je n'ai pas encore appris à faire des miracles. » De si instantes prières furent écoutées. La congrégation

de Saint-Paul fit partir, en 1754, une nouvelle colonie de religieux, en même temps que Rome expédiait à Nérini des bulles qui le nommaient évêque d'Orienze et vicaire apostolique de tous les États au centre desquels il était placé. Mais le Seigneur avait d'autres vues. Aucun des missionnaires que l'Europe envoyait à son aide ne put arriver au terme de sa destination. Deux périrent dans les flots avec le navire qui les portait ; deux autres finirent leurs jours sur les sables de Marlaban, en vue même et non loin de leur mission ; frère Ange et le P. Nérini moururent aussi peu de temps après, martyrs de leur charité.

« Les Birmans, depuis leur défaite, n'attendaient qu'une occasion favorable pour secouer le joug des Pégouans, leurs vainqueurs. Ils levèrent bientôt une puissante armée, et marchèrent contre Syriam, qui, forcé de se rendre après un siège dont la longueur épuisa ses ressources, fut détruit de fond en comble, et remplacé par Rangoun, cité nouvelle, qu'on bâtit non loin de ses ruines. Au fort des assauts, frère Ange courait çà et là portant des secours aux blessés, lorsqu'un boulet mit fin à sa vie, toute de piété et de dévouement. Le P. Nérini, de son côté, animait le courage des chrétiens, soutenait leur foi, protégeait enfin avec une sollicitude paternelle un monastère où de saintes filles vivaient sous une règle commune. Peut-être l'héroïque prélat eût-il évité la mort, sans un vaisseau français qu'un hasard malheureux amena tout à coup à Syriam. A l'aspect de ce navire, le roi des Birmans, ombrageux comme on l'est toujours avec une puissance qui chancelle, s'imagina que la France avait été appelée au secours des Pégouans. Monseigneur Nérini porta la responsabilité de ce forfait imaginaire, et des soldats furent envoyés pour lui trancher la tête ; mais l'amour qu'ils avaient pour le vénérable pontife leur fit éluder cet ordre barbare. Dans l'espoir de donner le change au roi, ils décapitèrent un prêtre portugais qui se rencontra sur leur route, et portèrent sa tête au monarque. Celui-ci, découvrant l'artifice, renouvella ses ordres avec plus de sévérité. Les soldats se présentèrent donc au domicile de l'évêque ; et toutefois, ne voulant pas le frapper sans ombre de prétexte, ils cherchèrent à se créer des motifs pour sévir contre lui. On le

comme de livrer les vierges rassemblées dans le monastère : comme il s'y refusait, on le perça d'un coup de lance. Ainsi la mission resta encore une fois privée de pasteurs.

« Son abandon dura depuis 1756 jusqu'à 1760, époque à laquelle deux nouveaux missionnaires abordèrent à Rangoun : c'étaient les Pères Gallizia, neveu de l'ancien évêque, et Sébastien Donati. Le premier se fixa à Rangoun, le second à Ava. L'accueil fait à ce dernier fut des plus bienveillants ; mais il sembla n'être venu dans cette ville que pour y mourir (21 janvier 1761). Le peuple d'Ava, qui avait déjà appris à le chérir, se montra très-sensible à cette perte. Resté seul, le P. Gallizia résolut de suppléer au nombre par le zèle ; ses succès dans la conversion des gentils furent prodigieux comme ses efforts ; tel fut l'éclat que jetèrent ses apostoliques vertus, qu'aujourd'hui même son nom est encore vénéré des peuples qu'il évangélisa. Toutefois son isolement dura peu. Il reçut, après dix-sept mois d'attente, deux nouveaux confrères, les Pères Jean-Marie Percoto et Averati, dont l'infatigable concours contribua puissamment à la dilatation de son Église. En 1762, le P. Jean-Marie Percoto vit ses deux compagnons succomber aux fatigues d'un si laborieux ministère, sans que l'élan imprimé par leur zèle à la population indienne parût se ralentir. Des milliers d'infidèles continuèrent à embrasser la foi ; dix nouveaux temples furent élevés au vrai Dieu ; et une école s'ouvrit à cent cinquante enfants, que le missionnaire instruisait lui-même, et dont il s'entourait, aux jours de solennité, pour ajouter à la pompe du culte divin.

« Depuis 1776, époque où monseigneur Percoto, promu à l'épiscopat, dirigeait avec tant de succès la mission du Pégou, jusqu'en 1794, plusieurs évêques se sont succédé dans ce vicariat apostolique, et y ont laissé les plus précieux souvenirs. Monseigneur Montegazza fut le dernier anneau de cette chaîne de saints pasteurs, qui, rompue pendant quelques années par le contre-coup des révolutions dont l'Europe fut agitée sur la fin du dernier siècle, n'a pu se renouer qu'en 1830. A cette époque, une nouvelle colonie de missionnaires, dont aucun n'appartenait à la congrégation des Barnabites, partit sous la conduite de monseigneur Scolopio, et arriva au Pégou, au moment où cette

chrétienté, menacée encore une fois de s'éteindre, ne comptait plus à sa tête qu'un seul prêtre catholique. Grâce au zèle qui dévore le clergé d'Europe, le nombre des ouvriers évangéliques est aujourd'hui plus considérable, sans être toutefois en proportion avec les besoins de notre Église. A Maulmein, le P. Stork, religieux bénédictin, dirige environ deux mille catholiques ; le P. Henri, religieux piémontais, de la congrégation des Oblats, administre trois paroisses, dont la population s'élève à cinq cents âmes ; mille autres fidèles sont confiés à la sollicitude du P. Polignani ; enfin, un petit troupeau de trois cents chrétiens a pour pasteur le P. Vincent Bruno, comme moi de la congrégation des Oblats. Nous étions partis ensemble de Turin en 1839 ; et voilà que je m'apprête à le quitter pour aller annoncer Jésus-Christ aux peuples du Laos. »

CHAPITRE XXII.

Apostolat des prêtres de la congrégation des Missions-Étrangères dans le royaume de Siam.

L'histoire du royaume de Siam est liée si étroitement à celle du Pégou, qu'il est à propos d'y revenir en ce moment.

Louis de Cicé, de la congrégation des Missions-Étrangères, sacré évêque de Sabula, avait été appelé, vers 1700, au vicariat apostolique de Siam (1). Ce prélat, mort le 1^{er} avril 1727, eut pour successeur Texier de Kerlay, évêque de Rosalie, sous l'administration duquel l'apostasie d'un prêtre siamois, et un édit contraire à la prédication de l'Évangile, exposèrent, en 1730, la mission à de grands périls. On interdit aux missionnaires d'écrire aucun livre de religion en siamois ou en bali, de prêcher le christianisme aux Siamois, aux Pégouans et aux Laociens soumis à Siam, enfin, de blâmer la religion du pays. On voulut forcer l'évêque de Rosalie de désigner le lieu où serait posée la pierre sur laquelle on venait de graver cet édit : sur le refus du prélat, on la placa précisément à la porte de l'église, le 9 octobre 1731. Après

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 433, à la note.

s de s'étein-
n seul prêtre
re le clergé
vangeliques
, sans être
oins de notre
religieux bé-
catholiques ;
, de la con-
ois paroisses,
cents âmes ;
a sollicitude
troupeau de
r le P. Vin-
grégation des
de Turin en
à le quitter
aux peuples

Missions-Étran-
m.

m est liée si
est à propos

tion des Mis-
Sabula, avait
at apostolique
4 avril 1727,
rlay, évêque
duquel l'apo-
édit contraire
posèrent, en
. On interdit
ivre de reli-
cher le chri-
quans et aux
le blâmer la
l'évêque de
rait posée la
ver cet édit :
précisément à
1731. Après

ote.

la mort de Texier de Kerlay, arrivée en 1736, M. de Lolière-Puycontat, vicaire apostolique avec le titre d'évêque de Juliopolis, ayant empêché les chrétiens d'assister à une procession idolâtrique, on renouvela cette pierre. M. Brigot, évêque de Tabraca, avait succédé à M. de Lolière, mort le 8 décembre 1755, lorsque M. Sirou, emporté par un excès de zèle, la brisa, au risque de provoquer une persécution générale, dont l'état critique du royaume, menacé par les Birmans, préserva heureusement les chrétiens. L'ascendant des missionnaires était même tel, qu'en 1758, l'un d'eux, affligé des injustices que le vice-roi de Tennasserim commettait à l'égard des négociants français, réussit à le faire déposer. MM. Andrieux et Lefebvre, qui évangélisaient Mergui, quittèrent cette ville avec ses habitants, à l'approche des Birmans, que leur succès encouragea à se porter sur la capitale. Le roi, effrayé, pria l'évêque de Tabraca d'user de son influence sur les chrétiens pour les engager à défendre le pays, et il confia les positions les plus importantes à ces hommes d'élite, dont le courage contrasta avec la pusillanimité du reste de l'armée. Le beau collège des missionnaires à Mahapram fut incendié : mais la bravoure des chrétiens préserva le camp de Saint-Joseph, à Siam. L'église des Français reçut à cette occasion le nom d'église de la Victoire ; et des présents furent offerts, à titre de reconnaissance, au vicaire apostolique, à ses auxiliaires et aux élèves du séminaire : établissement auquel on réunit le collège, que le défaut de ressources ne permettait pas de rétablir.

La congrégation des Missions-Étrangères compta deux nouveaux martyrs vers cette époque. Dans le but d'établir une mission à Socotora, elle y avait envoyé MM. Dupuy de Lyon et Guerville de Honfleur, qui, après avoir abordé dans cette île le 13 janvier 1757, durent en sortir au bout de trois semaines pour retourner à Pondichéry. Mais, le 29 février 1759, ils se rembarquèrent, en passant par Goa, Surate et Moka. Obligés, plus loin que cette dernière ville, de relâcher sur la côte d'Arabie, ils y furent massacrés par les indigènes en 1760 ou l'année suivante.

Une seconde invasion des Birmans eut pour premier résultat de réduire en servitude MM. Andrieux et Alary, missionnaires à Mergui, qui,

accablés de mauvais traitements pendant leur captivité, finirent par obtenir de se retirer à Pondichéry. L'évêque de Tabraca, voyant la capitale du royaume de Siam sérieusement menacée, en fit sortir les élèves du collège, qu'il envoya, sous la conduite de MM. Kerhervé et Artaud, dans la peuplade siamoise de Chantaboun, près du Camboge. Les chrétiens, distribués dans les trois églises situées hors de la ville, y résistèrent avec courage à l'ennemi. Quand toutes les chances d'une résistance utile eurent disparu, l'évêque sortit du camp de Saint-Joseph, où se trouvait le séminaire, pour aller négocier avec les Birmans une capitulation, dont les vainqueurs, une fois maîtres du camp, violèrent les conditions ; car ils pillèrent les chrétiens et les retinrent en esclavage. Le prélat, que l'abondance de ses aumônes faisait supposer plus riche que les autres, courut aussi de plus grands dangers qu'eux. Lorsque la ville même de Siam eut été prise d'assaut, dans la nuit du 6 au 7 avril 1767, à la suite d'un siège pendant lequel dix mille enfants moribonds furent baptisés par les missionnaires, l'évêque de Tabraca, emmené à Thavai, s'y vit réduit à donner son anneau pontifical à un riche Arménien, pour l'engager à nourrir les chrétiens captifs, que la faim décimait. En exerçant les fonctions de son ministère, il contracta plusieurs infirmités, et fut affligé d'une sorte de lèpre. Transporté le 26 novembre à Rangoun, non-seulement il y régla entre les Franciscains et les Barnabites une question de juridiction qu'ils lui avaient soumise ; mais il sacra, le 31 janvier 1768, le Barnabite Jean-Marie Percoto (1), vicaire apostolique d'Ava, évêque nommé de Maxula. On lui permit, le 17 mars suivant, de s'embarquer, avec trois écoliers, pour Pondichéry, où il arriva le 11 avril. Un navire de la compagnie des Indes le transporta ensuite en France, et il entra le 30 octobre 1769 dans le port de Lorient.

Le siège du gouvernement siamois ayant été transporté à Bang-kok, M. Corre alla y réclamer auprès de Phaiá-thac, élu roi de Siam, la protection que les princes de sa nation avaient accordée jusque-là aux missionnaires français.

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 478, col. 1.

Ce prince, qui l'accueillit avec bienveillance, chargea un mandarin de fixer en son nom, le 17 septembre 1769, les limites d'un terrain destiné à la réédification des édifices religieux détruits durant l'invasion des Birmans. Toutefois, le collège général des missions ne fut jamais rétabli, depuis cette époque, dans le royaume de Siam.

A l'égard de MM. Kerhervé et Artaud, chargés de conduire le collège fugitif à Chantaboun, les progrès de l'ennemi les avaient forcés de se retirer à Hon-dât, promontoire dans le pays de Kan-kao, près d'une chrétienté de Cochinchinois, émigrés pour fuir la persécution. M. Kerhervé mourut, en allant chercher du côté de Siam quelques élèves qui n'avaient pas pu rejoindre leurs condisciples. M. Andrieux, qu'un Anglais de Masulipatam venait de racheter de la captivité, mourut dans les mêmes circonstances. M. Pigneaux de Béhaine, récemment arrivé d'Europe, fut établi, au mois de mars 1767, par le vicaire apostolique de la Cochinchine, supérieur du collège de Hon-dât, dont M. Morvan fait cette triste description (1) : « On n'avait pour réfectoire qu'une grange couverte de paille et ouverte de tous côtés. Quand il survenait quelque tempête à l'heure des repas, les écoliers qui étaient d'un côté où le vent soufflait étaient obligés de se lever, d'emporter leur portion, et d'aller au côté opposé chercher quelque coin pour éviter d'être mouillés. Le corps de logis où on dormait et où on étudiait n'était pas en meilleur état. Les vents du nord avaient emporté une grande partie des pailles du toit, de façon que, quand il pleuvait pendant la nuit, la plupart des écoliers étaient obligés de se lever, de ramasser leurs nattes, et de chercher un abri en attendant la fin de l'orage : quand la pluie était passée, ils s'en retournaient dans leurs chambres, étendaient leurs nattes sur la terre, qui était toute mouillée, et dormaient le mieux qu'ils pouvaient jusqu'au lendemain matin. Une partie du viatique que j'avais apporté avec moi fut employée à remédier à ces maux, et on travailla à construire un nouveau collège. Nous fûmes obligés

d'assembler nous-mêmes les matériaux, et de faire le gros de l'ouvrage. Deux jours la semaine, les études étaient interrompues pour aller couper et dégrossir les bois au désert, d'où il fallait ensuite les traîner ou les porter, à travers les marais, jusqu'à une rivière, où l'on venait les chercher en bateau. » Un incident compromit tout à coup la sécurité des missionnaires du collège. Phaià-thac, nouveau roi de Siam, tenait en son pouvoir les membres de l'ancienne famille royale que les Birmans n'avaient pas emmenés prisonniers ; mais l'un d'eux, lui échappant, s'embarqua à Hon-dât sur une barque qui venait d'apporter des provisions aux missionnaires. Ceux-ci, loin de favoriser son évasion, avaient refusé d'avoir aucune communication avec lui. MM. de Béhaine, Artaud et Jacques Tchang, prêtre chinois du collège, n'en furent pas moins arrêtés, le 8 janvier 1768, et conduits à Kan-kao. Ils ne recouvrèrent la liberté qu'après une épreuve de plusieurs mois, soutenue avec une constance héroïque. « J'ai eu le bonheur, écrivait Pigneaux de Béhaine à ses parents, de passer le saint temps de carême en prison, portant au cou une échelle d'environ six pieds. Les chrétiens qui venaient nous y visiter fondaient en larmes, et, malgré la joie bien sincère que nous leur témoignions de notre sort, nous ne pouvions les consoler. J'y fus saisi d'une fièvre qui m'a duré plus de quatre mois, et dont je suis actuellement guéri. Bénissez donc mille fois le Seigneur d'avoir fait tant d'honneur à votre famille. Remerciez-le pour vous, remerciez-le pour moi ; demandez-lui qu'il me fasse la grâce d'y rentrer bientôt, et d'y souffrir pour son saint nom. » En 1769, les troubles de la guerre forcèrent les missionnaires d'abandonner Hon-dât pour se réfugier à Kan-kao, où M. Artaud mourut. Ils réalisèrent alors le projet, formé depuis quelque temps, de transporter le collège général des missions à la côte de Coromandel, s'embarquèrent le 11 décembre 1769 au nombre de quarante-trois personnes, arrivèrent enfin à Pondichéry, et s'installèrent à Virampatnam, village situé à une lieue de cette ville.

Cependant M. Corre, premier prêtre de la congrégation des Missions-Étrangères qui eût vu Phaià-thac depuis son avènement, en reçut une marque de bienveillance inouïe jusqu'alors ; car ce prince lui fit une visite. M. Le Bon, sa-

(1) Lettre (en date du 22 mars 1771) à M. Hody, supérieur du séminaire des Missions-Étrangères à Paris, dans les *Nouvelles Lettres édifiantes des missions de la Chine et des Indes orientales*, t. v, p. 507.

[17] cré nom bra le 2 bor tard sécu tude

Apost Étr chine

M lique 1684 sous deux remp mani l'âge Laner sions pénét missi en 16 il mou puniti son su cées e abouti génér un bat Ayant dresse trise à du sén tre, n connu aller d une pr mission d'état,

(1) Vo

aux, et de
jours la se-
mpues pour
désert, d'où
porter, à tra-
re, où l'on
Un incident
des mission-
niveau roi de
membres de
Birmans n'a-
is l'un d'eux,
dât sur une
provisions aux
favoriser son
cune commu-
ne, Artaud et
du collège,
anvier 1768,
ouvrirent la
usieurs mois,
« J'ai eu
Béhaïne à ses
de carême en
d'environ six
nous y visiter
la joie bien
de notre sort,
fus saisi d'une
mois, et dont
ez donc mille
d'honneur à
vous, remer-
qu'il me fasse
souffrir pour
troubles de la
d'abandonner
no, où M. Ar-
projet, formé
rter le collège
Coromandel,
1769 au nom-
arrivèrent en-
t à Virampa-
cette ville.
prêtre de la
gères qui eût
ent, en reçut
ie jusqu'alors;
Le Bon, sa-

cré évêque de Métellopolis par le Pape, et nommé coadjuteur de M. Brigot, évêque de Tabraca, auquel il succéda bientôt, étant arrivé le 26 mars 1772 à Bangkok, n'y jouit pas d'abord d'une moindre faveur : nous dirons plus tard qu'à tant de bienveillance succéda la persécution. Il faut parler maintenant des vicissitudes de l'Eglise en Cochinchine.

CHAPITRE XXIII.

Apostolat des prêtres de la congrégation des Missions-Étrangères, des Jésuites et des Franciscains en Cochinchine.

M. Mahot, évêque de Bide et vicaire apostolique de ce royaume (1), était mort le 15 juin 1684; et M. Duchêne, élu pour lui succéder sous le titre d'évêque de Bérityhe, l'avait suivi deux jours après dans la tombe. On appela à le remplacer François Perez, né à Siam, d'un père manillois et d'une mère siamoise, et reçu dès l'âge de sept ans au séminaire, d'où il sortit prêtre. Laneau, alors administrateur général des missions à Siam, l'ayant sacré évêque de Bugie, il pénétra en Cochinchine dans un temps où cette mission était assez tranquille. Mais le roi excita, en 1690, une persécution, à la suite de laquelle il mourut. Cet événement, considéré comme une punition divine, enchaîna d'abord la haine de son successeur. Néanmoins, des rigueurs exercées en 1698 contre une chrétienté particulière aboutirent, deux ans après, à une proscription générale. L'évêque de Bugie se tint caché dans un bateau, qui allait et venait le long des côtes. Ayant trouvé une caverne fort retirée, il y fit dresser un autel, et y conféra l'ordre de la prêtrise à un diacre cochinchinois, qui était revenu du séminaire de Siam depuis deux ans. Ce prêtre, naturel du pays, et n'y étant pas encore connu, put, en prenant de grandes précautions, aller de côté et d'autre visiter les chrétiens dans une province dont il était seul chargé. Les autres missionnaires, qui étaient étrangers, furent hors d'état, pendant les premières années de cette

violente tempête, d'exercer leurs fonctions (1). M. Langlois, provicaire, fut arrêté le 15 mars 1700, en même temps que les Jésuites Joseph Candone, Pierre Belmonte et Antoine Arnedo (2). On relâcha ce dernier; mais on jeta les trois autres en prison, les fers aux pieds et la cangue au cou. M. Capponi, membre comme M. Langlois de la congrégation des Missions-Étrangères, partagea bientôt ses chaînes. Comme la superstition empêche les Cochinchinois de faire aucune exécution durant le premier mois de leur année, qui concordait précisément avec le mois de mars, on ne présenta les fidèles captifs au roi que le 22 avril. Chacun d'eux avait auprès de lui un soldat, qui tenait sa cangue d'une main, et de l'autre un sabre levé, prêt à frapper au premier ordre. Sept chrétiens, dont quatre hommes et trois femmes, ayant persévéré dans leur généreuse confession, le roi les condamna, les hommes à mourir de faim, et les femmes à avoir l'extrémité des doigts et des oreilles coupées : mais on en épargna une, qui se retira en pleurant de n'être pas jugée digne de souffrir pour Jésus-Christ. Paul So, Thadée Ouen, Antoine Ky et Vincent Don, gardés à vue et interrogés sur ce qui leur causait le plus de douleur, répondirent qu'ils étaient tourmentés par une soif ardente et par un feu secret qui leur dévorait les entrailles. « On les voyait se coucher sur le sable, dit la Relation (3), et s'en couvrir pour chercher quelque humidité dans celui qui était plus profond, et pour tempérer tant soit peu l'ardeur qui les consumait. Les soldats qui les gardaient leur disaient : « Hé! pauvres gens, pourquoi mourez-vous ainsi? Nous sommes dans une île au milieu de la rivière : l'eau nous environne de tous côtés. Mettez seulement

(1) Relation d'une persécution contre la religion chrétienne, exercée en Cochinchine en 1700; rédigée d'après une Relation écrite sur la fin de l'année 1700 par un des missionnaires français qui étaient en Cochinchine, et différentes Lettres de M. l'évêque de Bugie, vicaire apostolique en Cochinchine, et de MM. Ausiès et Sennemand, missionnaires français dans le même royaume; dans les Nouvelles Lettres édifiantes, t. VIII, p. 442.

(2) Lettre (en date du 5 décembre 1700) du P. Pellisson, de la Compagnie de Jésus, au R. P. de La Chaize, de la même Compagnie, confesseur de Roi, dans les Lettres édifiantes, t. XXVI, p. 120, édit. in-18.

(3) Relation d'une persécution, etc.; dans les Nouvelles Lettres édifiantes, t. VIII, p. 414.

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 404, col. 2.

« le pied sur l'image, et vous aurez toute la vie à votre discrétion. » Mais les confesseurs poussaient un petit soupir languissant, accompagné de ces paroles : « Il ne nous est pas permis d'accepter de l'eau au prix auquel vous voulez nous la vendre. Il vaut mieux pour nous mourir de soif, que d'offenser celui qui nous a créés de rien, et qui est mort pour nous. » Le douzième et le treizième jour de leur prison, on vit leurs yeux s'obscurcir peu à peu, leur langue aride demeurer comme attachée à leur palais, leurs bras devenir comme immobiles, et une si grande faiblesse s'emparer de tout leur corps, qu'ils ne pouvaient plus se tenir debout ni assis. Le quinzième jour, celui qui avait toujours paru le plus faible de complexion s'endormit du sommeil des justes, pour aller recevoir la couronne que sa foi et sa constance lui avaient méritée. Le seizième et le dix-septième jour, deux autres quittèrent aussi cette vallée de larmes, pour aller se reposer en Dieu, pour l'amour duquel ils avaient tant souffert. Le quatrième, qui était plus robuste, et qui, par ses discours, encourageait les autres à la patience, ne mourut que le dix-huitième jour, abîmé dans une paix profonde. Après leur mort, le roi fit mettre leurs corps en pièces, et ordonna qu'on les jetât à la mer, de peur que les chrétiens n'en fissent des reliques, et ne leur rendissent les honneurs dont ils seront éternellement dignes. Le mandarin qui avait conseillé ce genre de supplice étant mort d'une manière imprévue, ses parents envoyèrent faire des sacrifices à la prison des quatre martyrs, afin qu'ils n'empêchassent pas l'âme du défunt de retourner dans son corps. En effet, les idolâtres cochinchinois croient ce retour possible, et l'admettent toutes les fois qu'une personne évanouie reprend ses sens. En conséquence, ils poussent de grands cris, et en font pousser encore plus par les bonzes, afin de rappeler les âmes des personnes nouvellement trépassées. On s'était borné à demander aux missionnaires leurs noms, sans chercher à les faire apostasier; ce qu'on jugeait impossible: le roi les condamna à une prison perpétuelle, dans laquelle on les chargea d'une cangue si pesante qu'ils ne pouvaient se lever ni marcher seuls avec ce fardeau. MM. Sennemand, prêtre français, et Nicolas Fonseca, prêtre chinois de Macao, découverts peu de temps après,

furent déposés chacun dans une prison séparée. On saisit encore MM. Férét, Gouges et Desdréchy. Les Jésuites Candone et Belmonte, MM. Langlois et Férét, moururent glorieusement dans les fers. Les autres missionnaires furent rendus à la liberté en 1704. M. Marin Labbé, envoyé à Rome pour les affaires de la mission de Cochinchine, venait d'être nommé coadjuteur de François Perez, et sacré évêque de Tilopolis. Il précéda, le 26 mars 1723, au tombeau le vicaire apostolique, qui vécut jusqu'au 29 septembre 1728. Le Barnabite Alexandre de Alexandris, missionnaire de la Propagande, nommé coadjuteur en 1727, et sacré évêque de Nabuce, remplaça François Perez. Il eut lui-même pour coadjuteur le Franciscain Valère Rist, évêque de Minda, mort l'année même de sa promotion à l'épiscopat, et il termina sa vie en 1738.

Indépendamment des persécutions venues du dehors, les progrès de la foi étaient entravés par les divisions intestines, nées au sujet de la juridiction des vicaires apostoliques et des cérémonies idolâtriques de la Chine. Des décisions contradictoires touchant les huit permissions accordées par le mandement du légat Mezza-Barba avaient animé les esprits dans le Céleste empire. D'un côté, le P. François Saraceni, évêque de Lorima et vicaire apostolique du Chen-si, défendit d'user des concessions du légat. De l'autre, le P. François de la Purification, évêque de Peking, ordonna, par ses lettres pastorales des 6 juillet et 23 décembre 1733, de se conformer à la bulle *Ex illa die*, modifiée par ces huit permissions. Mais Clément XII condamna les lettres de l'évêque de Peking dans un Bref du 26 septembre 1735, et déféra les concessions de Mezza-Barba au Saint-Office. Le même Pape résolut d'envoyer un visiteur apostolique en Cochinchine. Elzéar-François de La Baume des Acharis, né à Avignon, le 29 janvier 1679, et institué par Benoît XIII évêque d'Halicarnasse, ayant fixé le choix de Clément XII, arriva sur les lieux au mois de mai 1739, publia, le 2 juillet suivant, un mandement relatif aux points en litige, et mourut le 2 avril 1741, après avoir donné les pouvoirs de pro-visiteur à l'abbé Fabre, son secrétaire, dont la passion et la violence, contrastant avec la prudence et la modération du prélat, arrê-

[177
tère
publi
par l
enfin
mal
par l
ment
tout
d'éc
tromp
pable
souve
le dro
mettr
prop
confi
Christ
bénir
longt
grave
avon
clair
et les
der bi
trouve
Nous
l'aide
qu'ils
par l'e
en eff
la grâ
jamais
chrétie
avec l
transm
s'ils so
l'effusi
apôtre
chrétie
retard
contrai
floriss
dante.
nous,
force d
zèle ap
la mêm

on séparée.
es et Des-
Belmonte ,
glorieuse-
nnaires fu-
rin Labbé,
la mission
né coadjut-
que de Ti-
3, au tom-
ut jusqu'au
exandre de
opagande ,
évêque de
Il eut lui-
ain Valère
e même de
mina sa vie

venues du
nt entravés
sujet de la
et des céré-
s décisions
permissions
gât Mezza-
s le Céleste
Saraceni ,
stolique du
sions du lé-
la Purifica-
a , par ses
3 décembre
Ex illd die .
Mais Clé-
l'évêque de
re 1735 , et
au Saint-
oyer un vi-
lzcâr-Fran-
à Avignon ,
Benoît XIII
le choix de
au mois de
nt , un man-
et mourut
les pouvoirs
secrétaire ,
rasant avec
prêlat , arrê-

lèrent le bien commencé. La Relation que Fabre publia, à son retour en Europe, fut condamnée par le saint Siège. Benoît XIV devait terminer enfin cette controverse des rites chinois, à jamais mémorable, dit l'évêque d'Hésébon (1), par les maux qu'elle a occasionnés, non-seulement dans les missions, mais encore dans l'Eglise tout entière; car on en tira un grand parti pour décrier les Jésuites, dont plusieurs purent se tromper et quelques-uns même se rendre coupables d'une résistance blâmable aux ordres du souverain Pontife, sans que, pour cela, on eût le droit d'attaquer le corps entier. Il importe de mettre en relief les motifs de soumission que propose Benoît XIV: « Nous avons, dit-il, pleine confiance que le Prince des pasteurs, Jésus-Christ, dont nous tenons la place sur la terre, bénira les travaux auxquels nous nous sommes longtemps livré par rapport à cette affaire si grave; qu'il fécondera le grand désir que nous avons de voir la lumière de l'Evangile briller clairement et purement dans ces vastes contrées, et les pasteurs de ces mêmes régions se persuader bien sincèrement de l'obligation où ils se trouvent d'écouter notre voix et de la suivre. Nous avons également la confiance de voir, avec l'aide de Dieu, sortir de leur âme la crainte qu'ils témoignent d'arrêter les progrès de la foi par l'exécution des décrets pontificaux. On doit, en effet, fonder ses espérances avant tout sur la grâce divine; et cette grâce ne leur manquera jamais, s'ils annoncent les vérités de la religion chrétienne avec courage, et dans toute la pureté avec laquelle le Siège apostolique les leur a transmises. Cette grâce ne leur manquera pas, s'ils sont disposés à défendre la religion par l'effusion de leur sang, à l'exemple des saints apôtres et des autres grands défenseurs de la foi chrétienne, dont la mort, loin d'arrêter ou de retarder les progrès de l'Evangile, ne fit au contraire que rendre la vigne du Seigneur plus florissante, et la moisson des âmes plus abondante. De notre côté, autant qu'il dépend de nous, nous supplions Dieu de leur donner cette force d'âme que rien n'abat, et la puissance du zèle apostolique. Enfin nous leur rappellerons à la mémoire que, en se destinant à l'œuvre

sainte des missions, ils doivent se regarder comme de vrais disciples de Jésus-Christ, envoyés par lui, non à la recherche des joies temporelles, mais à de grands combats; non aux honneurs, mais à l'ignominie; non à l'oisiveté, mais au travail; non au repos, mais à la pénible tâche de produire beaucoup de fruits par la patience. » Dans cette célèbre Bulle *Ex quo singulari*, Benoît XIV, après avoir fait l'historique de la controverse, à partir des décrets de 1645, rapporte en entier celui de 1710, qui confirme le mandement du cardinal de Tournon; il donne aussi la constitution *Ex illd die* de Clément XI en 1715, le mandement du légat Mezza-Barba avec les huit permissions, et le Bref de Clément XII en 1735, qui annule les lettres pastorales de l'évêque de Peking. Il déclare que le saint Siège n'a jamais approuvé les concessions de Mezza-Barba, qu'elles sont contraires aux décrets pontificaux, qu'on doit les regarder comme nulles et non avenues, et n'en faire désormais aucun usage. Il confirme le décret de Clément XI, et défend de l'interpréter autrement qu'il ne le fait lui-même; c'est-à-dire que toutes les cérémonies indiquées doivent être regardées, sans exception, comme idolâtriques, et par conséquent illicites dans tous les cas possibles. Il porte les censures les plus sévères contre tout missionnaire qui osera y contrevenir; ordonne de renvoyer en Europe ceux qui refuseront de se soumettre, afin qu'ils soient punis de leur désobéissance par le Pape lui-même; enjoint aux chefs des instituts religieux de veiller à la stricte exécution de cette ordonnance par rapport à leurs subordonnés, se réservant de procéder contre eux s'ils refusent d'obéir, et les déclarant privés par ce seul fait du droit d'envoyer jamais aucun de leurs subordonnés dans ces missions; prescrit enfin une nouvelle formule de serment à prêter par chaque missionnaire. La Bulle *Ex quo singulari*, en date du 11 juillet 1742, fut publiée le 9 août, et envoyée immédiatement dans les missions. Deux lettres de l'évêque de Peking, écrites les 10 janvier 1743 et 5 janvier 1744, ayant transmis à Benoît XIV des observations au sujet des cérémonies, ce Pontife écarta, dans un Bref du 19 décembre 1744, tous les prétextes dont on pouvait colorer l'opposition aux constitutions apostoliques; il montra que les raisons de conve-

(1) Luquet, *Lettres à M. l'évêque de Langres, etc.*, p. 170.

nance, alléguées contre l'opportunité de ces décisions, n'étaient pas suffisantes, quand il s'agissait de pratiques évidemment idolâtriques; et il fit voir que les décrets, dont il établissait à la fois la nécessité et la convenance, ne pouvaient nuire, autant qu'on le prétendait, à la propagation de la foi en Chine. La marche suivie par Benoît XIV dans la Bulle *Ex quo singulari*, devenue la règle invariable et uniforme sur laquelle tous les missionnaires doivent aujourd'hui baser leur conduite, et qu'ils jurent solennellement d'observer; ce même Pape l'adopta dans un décret du 16 novembre 1744, qui eut pour objet spécial de mettre fin aux troubles que la visite de l'évêque d'Halicarnasse n'avait pas dissipés en Cochinchine. Benoît XIV y déplore les divisions qui se sont introduites entre les missionnaires des différents ordres; il rappelle la nomination d'un visiteur apostolique par Clément XII; il transcrit en entier le mandement de La Baume des Achards, mentionne les divers appels faits à ce sujet au saint Siège par les Franciscains, principalement intéressés dans l'affaire de la juridiction, donne droit à ces religieux malgré les prétentions de la congrégation des Missions-Étrangères, et déclare revêtir des pouvoirs relatifs à l'exécution de son règlement le Dominicain Costa, évêque de Gorice, vicaire apostolique du Tong-king oriental, auquel il confère le titre d'ablégat. Les prêtres de la congrégation des Missions-Étrangères se soumirent au décret de Benoît XIV, en sorte que les divisions intestines s'évanouirent. En revanche, les attaques extérieures des infidèles ne manquèrent pas à la mission.

M. Lefebvre, évêque de Néoléma, la gouvernait, quand les craintes qu'inspirait la conduite des Européens dans l'Inde, et une faute commise en Cochinchine par des marchands français provoquèrent la tempête. Le vicaire apostolique, MM. Rivoal et d'Azemar, considérés comme responsables des actes de leurs compatriotes, furent arrêtés (1): à force d'argent, on obtint leur liberté. Mais, l'arrivée de lettres adressées de Macao aux missionnaires ayant coïncidé avec

la découverte d'un complot tramé par des Chinois répandus en Cochinchine, on fit une enquête sur leur contenu. Quoiqu'elle eût tourné à la justification des prédicateurs de l'Évangile, on décida que, ceux-ci n'étant ni nécessaires ni utiles au royaume, la seule appréhension de mauvais desseins de leur part suffisait pour qu'on les chassât. Un édit du 24 avril 1760 proscrivit donc le christianisme, et frappa ses apôtres d'exil. Ils étaient au nombre de vingt-neuf, savoir: M. Lefebvre, évêque de Néoléma, vicaire apostolique, et M. Bennetot, son coadjuteur et successeur désigné, sacré en 1748 évêque d'Eucarpie, tous les deux du séminaire des Missions-Étrangères; sept autres missionnaires du même séminaire; deux de la sacrée Congrégation de la Propagation de la foi; neuf de l'ordre de saint François, et neuf de la Compagnie de Jésus. Le P. Kofler, Jésuite allemand, qui résidait à la cour en qualité de médecin, ne fut pas arrêté comme ses confrères. On connaissait la demeure et les églises des missionnaires, parce que l'exercice public de la religion était toléré depuis plusieurs années: aussi on s'empara d'eux sans difficulté. Un soldat saisissait le prêtre par ses cheveux noués sur la tête, le terrassait, et le traînait par terre. Puis on lui liait les mains avec des cordes, en croix, ou par derrière le dos, ou par devant. Plusieurs avaient aussi les jambes garrottées, et les bras serrés contre le corps avec tant de violence, qu'ils en perdaient la respiration. Après les avoir liés ainsi, on leur engageait le cou dans la cangue en forme d'échelle qu'ils devaient porter. L'évêque d'Eucarpie fut retenu dix-huit jours couché à terre, sous le poids énorme de celle qu'on lui imposa. La même chose arriva, pour un certain nombre de jours, au P. Laureyzo, Jésuite portugais, et à plusieurs autres. En même temps qu'on arrêta les missionnaires, on démolit les églises: environ deux cents, dont plus de cinquante étaient belles et grandes pour le pays, furent renversées de fond en comble. Néanmoins, à la cour, la protection du frère du roi fit épargner celle de l'évêque de Néoléma. Les Jésuites Monleyzo et Kofler trouvèrent aussi moyen de garantir les leurs. Un grand nombre de chrétiens se rendirent des provinces dans la capitale, pour faire révoquer le décret d'exil, et ils tentèrent par l'offre de sommes considérables la cupidité du

(1) Lettre (en date du 5 décembre 1750) du P. Chausseume, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au R. P. Le Houz, de la même Compagnie, dans les *Lettres édifiantes*, t. xxv, p. 109, édit. in-18.

[1773]

é par des Chi-
on fit une en-
elle eût tourné
de l'Évangile,
nécessaires ni
ppréhension de
isait pour qu'on
1750 proscrivit
pa ses apôtres
vingt-neuf, sa-
e Néoléma, vi-
t, son coadju-
en 1748 évêque
ninaire des Mis-
issionnaires du
crée Congrégation
neuf de l'ordre
Compagnie de
mand, qui rési-
ecin, ne fut pas
n connaissait la
onnaire, parce
cion était toléré
a s'empara d'eux
ait le prêtre par
le terrassait, et
i liait les mains
par derrière le
vaient aussi les
berrés contre le
ils en perdaient
liés ainsi, on
angue en forme
L'évêque d'Eu-
couché à terre,
qu'on lui impos.
certain nombre
te portugais, et
ps qu'on arrêta
égliises : envi-
nquante étaient
rent renversées
, à la cour, la
argner celle de
es Monleyzo et
de garantir les
rétiens se ren-
ale, pour faire
a tentèrent par
la cupidité du



Portrait of a man

Engraved by J. Smith

roi. Leur requête n'ayant pas réussi, il se leur refusa d'autre consolation que de leur laisser leurs pères dans la foi jusqu'en l'an de 1762, époque à laquelle, après avoir traversé les villages où des fidèles étaient venus pleurer, ils leur apportèrent des rafraîchissements. Les soldats de l'escorte ne manquèrent pas de demander aux missionnaires ce qu'ils souffraient, et de leur plaindre de ce qu'ils ne venaient pas leur donner davantage. On appliqua à la torture le coup de la stappe, Jésuite allouant, pour le forcer de révéler ce qu'il n'avait pas, ou pour engager les chrétiens, témoins de cette épreuve, à l'approuver par un sacrifice. On exigeait que les missionnaires, dépourvus de tout, trouvassent des ressources pour payer le loyer des prisons, les chaînes et les chaînes qui les tenaient captifs, et le transport de leurs meubles confisqués ; car le prisonnier est obligé, en Cochinchine, de venir à ces frais. Il arrivait de là que les missionnaires de Jésus-Christ manquaient des aliments nécessaires, et qu'ils étaient épuisés par la fatigue du voyage. Frère Michel de Saint-Jean, Franciscain espagnol, succombant à ces misères, mourut le 14 juillet à Hay-ha, près du grand port. Le dernier adieu fut celui que se firent saint Paul et les chrétiens de la ville d'Éphèse. Les soldats furent obligés d'attendre d'un spectacle si touchant, que le jour baissait, ils pressèrent la marche, et firent entrer les confesseurs dans des canots, qui devaient les porter au vaisseau avant qu'ils fussent en haute mer. Les chrétiens suivirent des yeux leurs pères, exilés, jusqu'à ce que la nuit, qui fut celle du 26 au 27 août, les eût entièrement à leur vue. L'évêque de Macao se retira à Macao, d'où il passa quelques années après dans le Cambodge, et il y mourut le 27 mars 1769. Mais l'évêque d'Écarthay, des 1762, en Cochinchine, avec son lieutenant, que Duplex, gouverneur de Pondichéry, envoyait au roi. Un nouvel orage s'éleva de ce pays l'année suivante, il fut envoyé à Rome ; il en revenait, avec le titre de légat pour le Tong-king oriental, lorsqu'il mourut le surprit en chemin. M. Piguel, vicaire apostolique de Cochinchine et de Canathe, sacré à Siar par l'évêque de Macao le 9 décembre 1764, vit l'année suivante la persécution s'adoucir à l'égard des

d'un jeune roi, qui ordonna de mettre en liberté les confesseurs, et de laisser les chrétiens ; mais, le lendemain, change de l'ordonnance du roi, et les chrétiens furent tous appliqués à la torture. Les missionnaires, témoins de cette épreuve, se retirèrent à Macao, d'où ils furent envoyés à l'évêque de Macao, et de là dans son vicariat.

CHAPITRE XXIV.

Apostolique des Missions-Étrangères, des Dominicains, et des Jésuites au Tong-king.

Le Tong-king, situé entre la Cochinchine et la Chine, avait été divisé entre M. de Bourgoing, évêque d'Auren, qui administrait la partie occidentale, et M. Deydier, évêque d'Ascalon, qui gouvernait la partie orientale (1). À la mort de ce dernier, arrivée le 1^{er} juillet 1693, le Pape lui donna pour successeur un Dominicain espagnol, et confia les chrétiens situés à l'orient du grand fleuve à des religieux du même ordre et de la même nation ; celles qui se trouvaient à l'occident furent dirigées par la congrégation des Missions-Étrangères. Les Jésuites, fondateurs de la mission, continuèrent d'exercer leur zèle dans les deux vicariats (3).

Les Pères Le Royer et Paregaud, Jésuites français, arrivèrent le 22 juin 1692 au Tong-king, dont ils parcoururent presque toutes les provinces, baptisant plusieurs infidèles, et

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 406, col. 1.

(2) *Ibid.*, p. 405, col. 1.

(3) *Nouvelles Lettres espagnoles*, t. VI, p. 105.



[17]
roi.
restu
père
men
fidel
et le
dats
aux
se p
doun
P. H
remen
les cl
brég
confé
resso
corde
le tra
chaq
de su
captif
néces
et pa
Salam
à tant
Fo, p
pela c
de la
même
Voyar
march
des ca
déjà a
virent
que la
dérobé
Néolén
ques a
mouru
pie ren
des pre
dichéry
l'ayant
se rend
de coac
que la
nommé
évêque
de Tab
suivante

roi. Leur requête n'ayant pas réussi, il ne leur resta d'autre consolation que de conduire leurs pères dans la foi jusqu'au lieu de l'embarquement. Après avoir traversé les villages où des fidèles étaient venus pleurer devant les bannis, et leur apporter des rafraîchissements, les soldats de l'escorte ne manquaient pas de demander aux missionnaires ce qu'ils avaient reçu, et de se plaindre de ce qu'ils ne s'étaient pas fait donner davantage. On appliqua à la torture le P. Hoppe, Jésuite allemand, pour le forcer de remettre ce qu'il n'avait pas, ou pour engager les chrétiens, témoins de cette épreuve, à l'abréger par un sacrifice. On exigeait que les confesseurs, dépourvus de tout, trouvassent des ressources pour payer le loyer des prisons, les cordes et les chaînes qui les tenaient captifs, et le transport de leurs meubles confisqués : car chaque prisonnier est obligé, en Cochinchine, de subvenir à ces frais. Il arrivait de là que les captifs de Jésus-Christ manquaient des aliments nécessaires, et qu'ils étaient épuisés par la faim et par la fatigue du voyage. Frère Michel de Salamanque, Franciscain espagnol, succombant à tant de misères, mourut le 14 juillet à Hay-Fo, près du grand port. Le dernier adieu rappela celui que se firent saint Paul et les chrétiens de la ville d'Éphèse. Les soldats furent eux-mêmes attendris d'un spectacle si touchant. Voyant que le jour baissait, ils pressèrent la marche, et firent entrer les confesseurs dans des canots, qui devaient les porter au vaisseau déjà avancé en haute mer. Les chrétiens suivirent des yeux leurs pères exilés, jusqu'à ce que la nuit, qui fut celle du 26 au 27 août, les déroba entièrement à leur vue. L'évêque de Néoléma se retira à Macao, d'où il passa quelques années après dans le Camboge, et il y mourut le 27 mars 1760. Mais l'évêque d'Eucarpie rentra, dès 1752, en Cochinchine, avec des présents que Dupleix, gouverneur de Pondichéry, envoyait au roi. Un nouvel orage l'ayant éloigné de ce pays l'année suivante, il se rendit à Rome : il en revenait, avec le titre de coadjuteur pour le Tong-king oriental, lorsque la mort le surprit en chemin. M. Piguel, nommé vicaire apostolique de Cochinchine et évêque de Canathe, sacré à Siam par l'évêque de Tabraca le 9 décembre 1764, vit l'année suivante la persécution s'adoucir à l'avènement

d'un jeune roi, qui ordonna de mettre en liberté les confesseurs condamnés à soigner les éléphants : mais, le mandarin, chargé de l'exécution du décret, ayant voulu imposer aux captifs des conditions onéreuses pour la chrétienté, ils refusèrent généreusement d'y souscrire. La visite pastorale de l'évêque de Canathe consola et affermit les fidèles, dont l'empressement autour du prélat faillit fournir un nouveau prétexte de persécution : aussi le vicaire apostolique se retira-t-il au Camboge, où sa présence devait être moins remarquée. Ce fut lui qui établit, en 1767, supérieur du collège de Hon-dât, M. Pigneaux de Béhaine (1), qu'on a vu transporter ce collège général des missions près de Pondichéry, et que le Pape nomma en 1770 évêque d'Adran et coadjuteur de Cochinchine. L'évêque de Canathe étant mort le 21 juin 1771, M. de Béhaine, devenu vicaire apostolique, se rendit en 1774 à Macao, et de là dans son vicariat.

CHAPITRE XXIV.

Apostolat des prêtres de la congrégation des Missions-Étrangères, des Dominicains et des Jésuites au Tong-king.

Le Tong-king, situé entre la Cochinchine et la Chine, avait été divisé entre M. de Bourges, évêque d'Auren, qui administrait la partie occidentale, et M. Deydier, évêque d'Ascalon, qui gouvernait la partie orientale (2). A la mort de ce dernier, arrivée le 1^{er} juillet 1693, le Pape lui donna pour successeur un Dominicain espagnol, et confia les chrétientés situées à l'orient du grand fleuve à des religieux du même ordre et de la même nation ; celles qui se trouvaient à l'occident furent dirigées par la congrégation des Missions-Étrangères. Les Jésuites, fondateurs de la mission, continuèrent d'exercer leur zèle dans les deux vicariats (3).

Les Pères Le Royer et Paregaud, Jésuites français, arrivèrent le 22 juin 1692 au Tong-king, dont ils parcoururent presque toutes les provinces, baptisant plusieurs infidèles, et ad-

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 405, col. 1.

(2) *Ibid.*, p. 405, col. 1.

(3) *Nouvelles Lettres édifiantes*, t. VI, p. lxxvij.

ministrant les sacrements à un grand nombre de chrétiens ; car on en comptait jusqu'à deux cent mille dans ce royaume. Le P. Paragaud, missionnaire infatigable au travail, et d'une mortification extrême, mourut dès le 5 juillet 1695, et Le Royer se trouva le seul Jésuite français qui fût au Tong-king : après la mort du P. Ferreira, les religieux portugais de son ordre l'élurent leur supérieur.

« Au mois d'août 1696, écrit-il (1), le roi fit un édit par lequel il défendait à ses sujets d'embrasser la religion des Portugais (c'est le nom qu'on donne au Tong-king à la religion chrétienne), et ordonnait à tous ceux qui en faisaient profession de ne plus s'assembler pour prier, et de ne plus porter d'images ni de médailles. Il voulut aussi qu'on arrêtât les étrangers partout où l'on pourrait les trouver. Le chef de nos cathéchistes fut emprisonné et chargé de fers. Les Pères Vidal et Segueyra, de notre Compagnie, auxquels, quelque temps auparavant, le roi avait donné une permission particulière de résider au Tong-king, eurent ordre, comme tous les autres, d'en sortir incessamment. Ils furent même, en quelque sorte, traités avec plus de rigueur ; car, quoique le P. Segueyra fût malade à l'extrémité quand l'ordre du roi lui fut signifié, on l'obligea de partir sans aucun délai. Mais Dieu ne tarda pas à le récompenser : il mourut, au bout de deux ou trois jours, dans le bateau où on l'avait jeté tout moribond, et acheva ainsi la course glorieuse de son apostolat... Le gouverneur de la province de Ghean, où il y a beaucoup de chrétiens, ayant reçu ordre, comme les autres, de publier cet édit, osa représenter au roi que, depuis qu'il connaissait les chrétiens, jamais il n'avait remarqué rien en eux qui fût contraire à son service... Le roi lui répondit simplement qu'il ne pouvait pas révoquer l'édit qu'il avait porté ; mais que c'était aux gouverneurs à voir ce qui convenait au bien de l'État, et à en user, dans les rencontres particulières, selon qu'ils le jugeraient à propos. Ainsi cette persécution n'a pas eu les suites fâcheuses qu'on avait sujet d'appréhender. » M. de Bourges, évêque

d'Auren, prit alors la précaution de demander pour coadjuteur M. Belot, qu'il sacra en 1702 sous le titre d'évêque de Basilée. Le 19 octobre 1705, un apostat présenta au roi une requête contre les évêques et les missionnaires : mais, au moyen de quelque argent distribué à propos, cette affaire fut terminée par une sentence du 8 septembre 1706 (1). La mère du roi, idolâtre fanatique, l'engagea à porter un nouvel édit de proscription, en date du 10 mai 1712. « Le plus grand éclat qu'ait produit cet édit, dit Le Royer (2), a été la sortie de MM. les évêques d'Auren et de Basilée, et de M. Guisain (prêtre de leur congrégation), venu au Tong-king avec moi. Ils demeuraient ici publiquement, en qualité de facteurs de la compagnie du commerce de France. On savait qu'ils étaient chefs des chrétiens, et l'on n'avait jamais parlé d'eux dans les édits précédents : mais, dans celui-ci, ils ont été désignés nommément ; et il y a eu ordre au gouverneur de la province du Midi de les faire sortir du royaume, sans qu'il leur soit jamais permis d'y rentrer. Ils ont fait de grands présents à des personnes considérables, qui leur promettaient de les servir ; mais inutilement. Le gouverneur devait à ces prélats deux cents taëls, qu'il leur avait empruntés dans un besoin. Cette dette, qu'il était ravi de ne pas payer, l'aura sans doute porté à exécuter promptement les ordres de la cour. Nous nous persuadions qu'on ne voudrait pas exposer aux vents et aux tempêtes de la mer M. l'évêque d'Auren, qui a plus de quatre-vingts ans, et qu'on le laisserait finir ici tranquillement ses jours : mais on n'a eu nul égard à son âge. » Les deux prélats et M. Guisain furent embarqués pour Siam. A peine étaient-ils en pleine mer, qu'une religieuse *Amante de la Croix* envoya une barque chercher à bord l'évêque de Basilée et M. Guisain, qui rentrèrent secrètement au Tong-king, où ils soutinrent la mission. L'évêque d'Auren mourut à Siam, le 9 août 1714, âgé de quatre-vingt-trois ans ; l'évêque de Basilée mourut, à son tour, trois ans après ; et M. Guisain, nommé vi-

(1) Lettre (en date du 10 juin 1700) du P. Le Royer, supérieur des missionnaires de la Compagnie de Jésus au Tong-king, à M. Le Royer des Arisx, son frère, dans les *Lettres édifiantes*, t. xxv, p. 34, édit. in-18.

(1) *Seconde Lettre* (en date du 15 décembre 1707) du P. Le Royer, dans les *Lettres édifiantes*, t. xxv, p. 41, édit. in-18.

(2) *Troisième Lettre* (en date de 1714), dans les *Lettres édifiantes*, t. xxv, p. 51, édit. in-18.

demander
ra en 1702
19 octobre
une requête
ires : mais,
né à propos,
sentence du
roi, idolâtre
ouvel édit de
12. « Le plus
dit, dit Le
les évêques
isain (prêtre
ng-king avec
ent, en qua-
du commerce
ent chefs des
parlé d'eux
dans celui-ci,
et il y a eu
du Midi de
qu'il leur soit
fait de grands
bles, qui leur
utilément. Le
ux cents taëls,
besoin. Cette
payer, l'aura
tement les or-
adations qu'on
s et aux tem-
en, qui a plus
laisserait finir
on n'a eu nul
ts et M. Gui-
am. A peine
ne religieuxé
barque cher-
t M. Guisain,
g-king, où ils
Auren mourut
quatre-vingt-
mourut, à son
n, nommé vi-

caire apostolique en 1718, fut sacré évêque de Laranda en 1721. « Comme le dernier édit, ajoute Le Royer (1), et les édits précédents, n'ont jamais nommé la loi chrétienne, *loi du Dieu* ou du *Maître du ciel*, mais qu'ils l'ont défendue sous le nom de *loi Hoolang*, c'est-à-dire loi portugaise, les mandarins ont fait la distinction de ces deux lois, quand ils ont voulu favoriser quelque chrétien. En voici un exemple tout récent : Une dame fort riche, ayant assemblé plus de deux cents chrétiens pour accompagner le corps de sa mère au lieu de sa sépulture, le chef du village alla aussitôt trouver le gouverneur de la province, et l'accusa de suivre la *loi Hoolang* que le roi venait de défendre. Cette dame, étant citée au tribunal, répondit qu'on ne prouverait jamais qu'elle eût suivi d'autre loi que celle du Dieu du ciel. Le gouverneur se contenta de cette réponse, et il fit fustiger l'accusateur, qui ne pouvait donner aucune preuve qu'elle eût embrassé la *loi Hoolang*. Mais la plupart des ministres païens ne recevaient pas cette distinction, qu'ils regardaient comme une subtilité dont on se sert pour éluder l'édit du roi. »

La persécution contre l'Église du Tong-king, excitée par l'édit de 1712, durait depuis quelques années, lorsque le P. Eleuthère Guelda, du couvent des Dominicains de Valence, en Espagne, et missionnaire apostolique au Tong-king, écrivit au P. Thomas Michel, religieux du même ordre, la lettre suivante, en date du 15 juillet 1715 (2).

« Je vous dirai en peu de mots que le P. Pierre Bono, le P. Sales, et le P. Bel sont à Cagayan ; le P. Gil et le P. Labérias, à Pangasinan ; le frère Côme, demeure dans une métairie. Le P. Joachim Royo et moi avons été destinés, lui pour la Chine, et moi pour le Tong-king, qui est le royaume le plus éloigné. Nous partîmes de Manille au commencement du carême. Nous eûmes une tempête si furieuse, que nous nous vîmes prêts à nous perdre. Je laissai le P. Joachim à la Chine ; et je traversai cet empire, non sans grand danger, parce que je n'avais pas la

permission de l'empereur, qui, par un édit, avait chassé tous les religieux de saint Dominique : mais, grâce à Dieu, personne ne me dit rien du tout, ce qui a étonné bien des gens. Le jour de la Fête-Dieu, j'arrivai avec un compagnon dans le royaume de Tong-king, et nous nous embarquâmes. Cette navigation fut un peu longue, à cause des vents contraires. Deux différentes fois, nous courûmes risque de la vie, par la rencontre des brigands, qui volent et tuent : bien nous valut d'avoir fui et de nous être cachés. Nous passâmes par un bras de mer fort étroit, entre des montagnes. Je souffris beaucoup pendant ce voyage. Obligé de me cacher pendant le jour dans le fond d'un petit bateau, j'attendais la nuit avec impatience pour pouvoir respirer. Nos vivres finiraient ; mais la charité des chrétiens nous secourut dans ce besoin. Celui que nous avions envoyé pour chercher quelques provisions ayant dit secrètement à des chrétiens qu'il y avait deux Pères missionnaires, le bateau fut aussitôt plein d'hommes, de femmes et d'enfants, qui, à genoux, nous demandaient la bénédiction, des rosaires ou des médailles. Leur dévotion me toucha sensiblement. Ils nous apportèrent tous leur petit présent, et ceux qui n'avaient pas de provisions à nous présenter nous offrirent de l'argent. Le jour du triomphe de la croix, je descendis à terre bien avant dans la nuit. On me conduisit par des chemins très-rudes, pleins de ronces et d'épines. Un homme, les pieds nus, et couvert de méchants haillons, vint au-devant de moi : c'était le R. P. vicaire provincial ; car les missionnaires sont obligés de se travestir ainsi, pour n'être pas découverts.

« Depuis deux ans, cette Église est persécutée. Le roi, par un édit, a ordonné à tous les chrétiens de renoncer à la foi de Jésus-Christ, de brûler toutes les églises et tout ce qui servait à l'exercice de la religion, sous peine, si cela n'était exécuté dans un mois, d'être sévèrement châtiés, condamnés à une prison perpétuelle, marqués au front comme les esclaves, fouettés et battus à coups de marteau. Et afin que cet édit fût plus facilement exécuté, on promettait cinquante piastres à celui qui découvrirait un chrétien, et davantage si c'était un missionnaire. Le mois fini, la persécution fut cruelle. Nos missionnaires se cachèrent dans quelques mai-

(1) *Troisième Lettre* (en date de 1714), dans les *Lettres édifiantes*, t. xxv, p. 53, édit. in-18.

(2) Tournon, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. vi, p. 725.

sons de sœurs du tiers-ordre de saint Dominique, qui vivent en commun, et qui servent Dieu avec autant de régularité et de ferveur qu'on le fait dans les monastères les plus réguliers en Europe. Elles font, toutes les nuits, une heure et demie d'oraison, un peu moins le matin, et passent le reste du jour à travailler.

« La persécution, augmentant toujours, devint si furieuse, que tout le monde craignait de recevoir les missionnaires. Il n'y eut que ces charitables sœurs, qui, sans redouter le danger, continuèrent toujours à les accueillir: aussi plusieurs d'entre elles furent terriblement maltraitées, et emprisonnées pour Jésus-Christ. Nos religieux, l'ayant su, procurèrent leur élargissement, en donnant de l'argent. On brûla cent trente églises de notre ordre, et plusieurs habitations entières de chrétiens. Un grand nombre d'hommes et de femmes furent mis en prison, et plusieurs furent cruellement tourmentés en présence du roi. Il les fit fouetter par trois fois; ensuite, il leur fit donner quarante coups de marteau sur les genoux: mais ils se portent bien aujourd'hui, et se promènent dans le palais avec les fers toujours aux pieds. On a pris un évêque, qui a été exilé. Peu de temps après, un de nos religieux a été découvert et banni, après avoir souffert plusieurs tourments.

« L'édit du roi est encore affiché aux portes de son palais. Néanmoins, la persécution n'est pas si violente qu'elle l'était d'abord, parce que Dieu fait éclater sa colère contre ce royaume. L'année dernière, il y eut une famine si grande, qu'il mourut plus d'un million de personnes. Maintenant, il court des maladies pestilentiellles; et je crois que ces fléaux ne cesseront point que l'édit ne soit révoqué. Il semble que Dieu ait voulu le faire connaître, en se servant à cet effet d'une femme idolâtre, qui, dans le palais même du roi, déclara hautement que toutes les calamités du royaume étaient l'effet de la persécution suscitée aux chrétiens. Un jeune enfant tong-kinois, dans le temps même de cette persécution, prêchait partout aux gentils avec le zèle d'un apôtre. Le R. P. Jean de Sainte-Croix, vicaire apostolique, avec qui je demeure, l'a examiné; et, après un examen très-sérieux, il a déclaré avoir trouvé dans cet enfant un esprit élevé et une rare composition... Quoiqu'avec moins de violence, la persécution continue cependant.

Depuis peu, on a pris trente-trois chrétiens, et on en saisit tous les jours: ce qui nous oblige à nous tenir si cachés, qu'à peine sortons-nous pendant le jour; la nuit même, nous ne le faisons qu'avec de grandes précautions, pour secourir les chrétiens et leur administrer les sacrements.

« Jamais cette Église n'a été si florissante, quant au nombre et quant à la ferveur de ses membres, qu'elle l'est aujourd'hui, malgré le feu de la persécution. Nous sommes six religieux: chacun de nous a soin de quinze mille âmes, et même l'un de nous en gouverne davantage.

« Les gentils, qui se convertissent à la vue des rigueurs de la justice de Dieu dont nous venons de parler, sont innombrables; en sorte que, si Dieu ne nous soutenait, les forces humaines seraient trop faibles pour un si grand travail. Les missionnaires passent les nuits, et même les jours entiers, à confesser et à baptiser, ce qui ne leur permet pas quelquefois de reposer un moment: car ils ne veulent pas se priver de la consolation de distribuer le pain de la parole, que ces pauvres Tong-kinois leur demandent, et qu'aucun autre ne peut leur donner. La ferveur des indigènes est si grande, qu'elle nous retrace celle des chrétiens de la primitive Église. Nous avons confessé quelquefois des centaines de personnes, sans trouver matière d'absolution. Ils s'accusent, avec des torrents de larmes, des plus petites fautes, comme d'avoir manqué à dire une partie de leurs prières de dévotion, etc. Les enfants de douze ans se confessent des moindres imperfections, jusqu'à retourner deux ou trois fois au confesseur. Ils ne reculent pas devant quatre ou cinq journées de chemin pour trouver un missionnaire; et, quand nous arrivons dans un village, nous sommes reçus comme les envoyés de Dieu. Les fidèles nous témoignent tant de charité, qu'ils s'oteraient le pain de la bouche pour nous le donner. Il n'y a pas jusqu'aux petites filles de dix à douze ans, qui, s'assemblant de temps en temps, ne se portent les unes les autres à faire quelque présent d'une ou deux pièces d'argent au ministre de Jésus-Christ, lorsqu'il arrivera dans la localité. Il est rare que quelqu'un vienne voir un missionnaire sans lui apporter quelque chose; et il y en a de si généreux qu'ils donneraient volontiers tout

rétiens, et
us oblige à
ortons-nous
ne le fai-
s, pour se-
strer les sa-

florissante,
veur de ses
t, malgré le
es six reli-
quinze mille
ouverne da-

ent à la vue
ont nous ve-
en sorte que,
ces humaines
rand travail.
, et même les
ptiser, ce qui
e reposer un
e priver de la
de la parole,
r demandent,
onner. La fer-
qu'elle nous
imitive Église.
des centaines
d'absolution.
le larmes, des
oir manqué à
dévotion, etc.
sent des moin-
urner deux ou
culent pas de-
chemin pour
nd nous arri-
us reçus comme
ous témoignant
le pain de la
n'y a pas jus-
uize ans, qui,
ne se portent
présent d'une
atre de Jésus-
localité. Il est
n missionnaire
et il y en a de
volontiers tout

ce qu'ils ont, pour obtenir qu'il les recommande à Dieu. Il n'y a que ceux qui en ont l'expérience qui puisse le croire.

« J'aurais bien des choses à dire sur cette mission. Je ne crois pas que, dans tout le monde, il s'en trouve une où il y ait plus de fruit à faire. Je n'en dis pas davantage, parce que, en ce moment, on m'avertit d'aller me cacher dans une autre maison. »

La persécution s'était ralentie, et une infinité d'âmes, enlevées au démon, entraient dans le bercail de Jésus-Christ, quand une chrétienne de Kesat, que le dérèglement de ses mœurs conduisit à l'apostasie, la ranima par ses accusations. Elle se réunit à deux ennemis déclarés des chrétiens, et ils présentèrent une requête contre le christianisme au tchoua (1). Pour l'intelligence de ce dernier mot, nous devons dire que, pendant tout le cours du xvi^e siècle, et jusque vers la fin du xviii^e, les royaumes de Tong-king et de Cochinchine, qui appartenaient l'un et l'autre à l'ancienne famille des Lê, formerent réellement deux États distincts, gouvernés l'un et l'autre par un tchoua, ou régent perpétuel, ne laissant au roi nominal qu'une ombre de souveraineté sans puissance et sans force (2). La Cochinchine, surtout, n'étant pas le lieu de la résidence du monarque, lui était devenue totalement étrangère. Dans cet état de choses, les Trinh, régents du Tong-king, et les Nguyễn, exerçant la même autorité en Cochinchine, ne cessèrent de se faire une guerre presque continuelle, comme s'ils eussent été eux-mêmes des souverains indépendants. Cette conduite et cette puissance de deux familles rivales, jointes à l'état d'inaction auquel le roi se trouvait réduit, mettaient entre les mains des régents toute l'action gouvernementale : aussi les missionnaires et les historiens leur donnent-ils constamment le titre de roi, tandis que le véritable monarque est à peine nommé dans le récit des faits les plus importants de l'histoire de ses États. Le tchoua du Tong-king, mis en de-

meure de sévir par la requête qu'on lui présentait contre la chrétienté de Kesat, où résidait le Jésuite Buccharelli, y envoya des soldats, qui pillèrent les églises des religieux de saint Ignace et de saint Dominique. Une autre dénonciation, dirigée contre la chrétienté de Koumay, qu'habitait le Jésuite François de Chaves, la livra aux mêmes violences. Enfin le tchoua, généralisant la persécution, porta un nouvel édit de proscription contre le christianisme dans tout le royaume. L'arrestation de plusieurs chrétiens indigènes ne le satisfait qu'à moitié : il ne triompha qu'en apprenant qu'on venait de saisir, sur les frontières de la Chine, les Pères François-Marie Buccharelli et Jean-Baptiste Messari, tous deux Italiens, que l'on traîna chargés de fers à la cour. On les déposa dans deux prisons séparées, où ils furent attaqués l'un et l'autre d'une maladie violente. Elle enleva, le 15 juin 1723, le P. Messari, dont le corps fut enterré, trois jours après, avec les mêmes fers qu'on lui avait mis aux pieds au moment de son arrestation ; mais, au bout de sept mois, le P. Stanislas Machado le fit transférer dans l'église de Kene, qui avait échappé aux profanations des infidèles. On commit un médecin pour empêcher que la mort ne dérobât le P. Buccharelli au supplice qui lui était préparé, ainsi qu'à plusieurs néophytes. Transportés de joie à la nouvelle de leur condamnation, ils se couvrirent tous de vêtements neufs, symbole de leur allégresse. Les chrétiens accoururent en foule aux prisons ; et, baisant avec respect les pieds des confesseurs, ils les félicitèrent de l'honneur qui leur était accordé. Tous se confessèrent, et reçurent le pain eucharistique de la main d'un prêtre tongkinois, détenu depuis plusieurs années dans le même lieu en haine du christianisme. Le 11 octobre, on conduisit les captifs sur une place, en face de la demeure du tchoua. Là, on leur lut leur sentence. Buccharelli, inclinant la tête avec modestie, répondit d'un air content : « Dieu soit béni ! » On marcha alors vers le lieu du supplice, éloigné d'une grande lieue de la ville. Buccharelli précédait les néophytes, qui sanctifiaient cette marche pénible en alternant leurs chants pieux, interrompus par les courtes exhortations de l'apôtre. Celui-ci, à peine convalescent, et qui d'ailleurs s'avancait à jeun sous des chaînes pesantes, tomba en défaillance, et

(1) Relation abrégée de la persécution élevée dans le royaume de Tong-king, et de la mort que deux missionnaires Jésuites et neuf Tong-kinois y ont endurée pour la foi ; tirée de deux Mémoires, l'un italien et l'autre portugais ; dans les *Lettres édifiantes*, t. xxv, p. 57, édit. in-18.

(2) Luquet, *Lettres à M. l'évêque de Langres*, p. 364.

on dut le soutenir jusqu'au but. Là, il se prosterna plusieurs fois, baisant la terre qu'il allait arroser de son sang, et offrant à Dieu sa vie en sacrifice. Les bourreaux se saisirent des prisonniers, qu'ils attachèrent chacun à un poteau, les mains liées derrière le dos. En ce moment, des oiseaux blancs, qu'on n'avait jamais vus dans le pays, voltigèrent sur la tête des chrétiens, formant comme une gracieuse couronne au-dessus du P. Bucharelli, qu'ils effleuraient de leurs ailes rapides. Les idolâtres remarquèrent qu'ils ne planaient jamais sur la tête des infidèles. Plusieurs furent frappés de cet incident extraordinaire; d'autres s'écrièrent, en se moquant, que, si le Dieu des chrétiens était si puissant, il n'avait qu'à ordonner à ces oiseaux d'élever en l'air ses adorateurs, et de les arracher aux mains des bourreaux. Le P. Bucharelli fut décapité le premier : âgé de trente-sept ans, il en avait passé vingt-deux dans la Compagnie. Pierre Frieu, Ambroise Dao, Emmanuel Dien, Philippe Mi, Luc Thu, Luc Maj, Thadée Tho, Paul Noi et François Kam, mêlèrent successivement leur sang à celui de leur Père en Jésus-Christ. On inhuma Bucharelli sur le lieu même; mais, quelques mois après, le frère Thomas Borgia le transféra dans l'église de Damgia. Les autres chrétiens, au nombre de cent cinquante-trois, condamnés à avoir soin des éléphants, puisèrent dans le sang des martyrs comme un nouveau courage pour remplir les fonctions humiliantes et pénibles auxquelles ils étaient dévoués en haine de la foi.

Quelque difficile qu'il fût d'exaucer les vœux des fidèles du Tong-king, qui demandaient que de nouveaux missionnaires vinssent soulager les anciens, accablés d'années et de travaux, six Jésuites s'embarquèrent à Macao, le 10 mars 1736, savoir : le P. Jean-Gaspard Crats, Allemand; les Pères Barthélemi Alvarès, Emmanuel d'Abreu, Vincent Da Cunha, Christophe de Sampayo et Emmanuel Carvalho, tous cinq Portugais (1). Crats était né de parents catholiques à Duren, ville du duché de Juliers, entre

Cologne et Aix-la-Chapelle. Lorsqu'il eut achevé ses études, il se mit à voyager, parcourut divers États de l'Europe, puis entra au service de la république de Hollande, où lui donna de l'emploi à Batavia. Quoiqu'il se trouvât en pays hérétique, il demeura fortement attaché à la religion catholique, et fidèle à en pratiquer les exercices. Toutes les fois qu'il arrivait un vaisseau de Macao, il allait y entendre la messe, se confesser et communier. Mais ces vaisseaux ne paraissaient pas assez souvent à Batavia pour que sa piété fût satisfaite. D'ailleurs il était à craindre que des visites sur un navire étranger ne le rendissent suspect. Aussi, pour suivre plus librement le plan qu'il s'était formé d'une vie chrétienne, il renonça au service des Hollandais et se retira à Macao. Peu après, résolu de se consacrer entièrement à Dieu, il supplia les supérieurs du collège des Jésuites de le recevoir au noviciat : à la suite d'assez longues épreuves, qui ne le rebutèrent point, il y fut admis, à l'âge de trente-deux ans, le 27 octobre 1730. Lorsque, après avoir achevé son noviciat et ses études théologiques, il se vit honoré du caractère sacerdotal, il ne cessa de presser ses supérieurs de l'envoyer à la mission du Tong-king; et on vint de voir ses vœux exaucés. Alvarez, né à Parameo, près de Bragance, avait été admis à dix-sept ans au noviciat de Coimbre, le 30 août 1723; d'Abreu, né à Arouca, dans la province de Beira, avait été reçu novice, le 17 février 1724, dès l'âge de seize ans; enfin Da Cunha, né à la cour, était entré à dix-huit ans, le 25 mars 1726, au noviciat de Lisbonne. Entraînés tous trois, dès leur plus tendre jeunesse, vers la vie apostolique, ils avaient sollicité avec une égale ardeur leur admission dans la Compagnie de Jésus et leur envoi en Orient. Sur la frontière du Tong-king, le P. Sampayo fut arrêté par une maladie à Lo-feou, où le P. Carvalho resta pour prendre soin de lui, en sorte qu'ils ne pénétrèrent que plus tard dans le royaume. Les quatre autres missionnaires prirent les devants, avec Marc et Vincent, catéchistes tong-kinnois; mais, le 12 avril 1736, on se saisit d'eux à Batxa, ainsi que du batelier qui les avait conduits. Envoyés à la cour, on les mena dans une salle intérieure, où le roi se tenait caché derrière un rideau, pour voir les prisonniers sans être vu, et écouter leurs réponses aux questions qu'un

(1) Relation de la persécution élevée dans le royaume de Tong-king, et de la mort glorieuse de quatre missionnaires Jésuites, qui ont eu la tête tranchée en haine de la foi, le 12 janvier 1737, tirée de quelques Mémoires portugais, dans les Lettres édifiantes, t. xxv, p. 103, édit. in-18.

ent achevé
runt divers
vice de la
a de l'em-
nt en pays
taché à la
attiquer les
it un vais-
a messe, se
aisseaux ne
atavia pour
rs il était à
re étranger
suivre plus
é d'une vie
Hollandais
résolu de se
plia les su-
e le recevoir
es épreuves,
fut admis, à
octobre 1730.
oviciat et ses
oré du carac-
sser ses supé-
u Tong-king;
cés. Alvarez,
ce, avait été
e Coimbre, le
ouca, dans la
novice, le 17
ans; enfin Da
dix-huit ans,
Lisbonne. En-
ndre jeunesse,
sollicité avec
ans la Comp-
nt. Sur la fron-
o fut arrêté par
Carvalho resta
e qu'ils ne pé-
royaume. Les
nt les devants,
es tong-kinois;
d'eux à Batxa,
conduits. En-
dans une salle
hé derrière un
s sans être vu,
uestions qu'un

eunuque du palais devait leur adresser. Un crucifix ayant été posé à terre, on leur ordonna de le fouler aux pieds. Frémissant d'horreur, ils répondirent qu'on leur couperait plutôt les pieds, les mains et la tête, que de leur faire commettre une pareille impiété. Comme on voulait user de violence pour les forcer d'obéir, ils se prosternèrent devant le signe de la rédemption, puis se le présentèrent les uns aux autres en y appliquant respectueusement leurs lèvres, et l'élevant au-dessus de leurs têtes; ce qui est, selon la coutume du Tong-king, la marque de la plus profonde vénération. Le batelier seul apostasia : les railleries amères des eunuques l'en punirent sur-le-champ. « Le scélérat, s'écrièrent-ils, qui marche sur celui-là même qu'il regardait il n'y a qu'un moment et respectait comme un Dieu ! » Le procès ayant été soumis au tribunal des lettrés, les juges, irrités de la fermeté des catéchistes, les condamnèrent à la martelade. Ce supplice consiste à recevoir de grands coups de marteau, que les bourreaux déchargent de toutes leurs forces sur les genoux des coupables. Un des juges, voyant que la constance de Vincent et de Marc était à l'épreuve des plus vives douleurs, déclara qu'un plus long tourment serait inutile, et qu'il semblait qu'on frappât sur la terre. Vincent, affaibli par les tourments, finit saintement sa vie, le 30 juin, dans la prison qu'on nommait Ngue-Dom, c'est-à-dire *l'Enfer de l'Est*; lieu obscur, humide et infect, où l'on enfermait tous les malfaiteurs du royaume, qui n'en sortaient que pour aller à la mort, et où les confesseurs furent exposés aux outrages d'une troupe de scélérats, dont la douleur et la patience de ces hommes apostoliques augmentaient l'audace. Leurs gardes arrêtaient impitoyablement ceux qui leur apportaient des vivres, et ils passèrent une fois deux jours sans rien prendre. Il fallut même acheter la permission de leur parler, et l'entrée du Ngue-Dom fut interdite à quiconque refusait de payer aux soldats la rétribution exigée. Le tribunal des crimes ayant confirmé la sentence de mort portée contre les confesseurs, un secrétaire de ce tribunal se transporta, le 7 janvier 1737, à la prison, pour s'assurer de leur identité; usage suivi au Tong-king à l'égard des condamnés à mort. Le secrétaire les envisagea longtemps dans un grand silence; puis, s'approchant de chacun

d'eux, il sembla prendre la mesure de leur taille et imprimer leurs traits dans sa mémoire. L'accomplissement de cette formalité fit pressentir aux martyrs que l'heureux moment après lequel ils soupiraient n'était pas éloigné. Trois jours après, un catéchiste, nommé Benoît, vint se jeter à leurs pieds. « Quelle récompense me donnerez-vous, dit-il, pour l'agréable nouvelle que je vous apporte ? Le 12 de ce mois sera certainement le jour de votre triomphe. Vous sortirez de cette prison, et vous irez rendre un témoignage éclatant aux saintes vérités de la foi. » Ces paroles transportèrent les missionnaires d'une joie qui éclata jusque sur leur visage : après s'être recueillis, ils levèrent les yeux et les mains au ciel, pour rendre grâce à la divine miséricorde d'un si grand bienfait. Les bourreaux, introduits le 10 janvier dans la prison, après la lecture de la sentence, tiraient de temps en temps leur sabre du fourreau; et, par manière de récréation, ils s'exerçaient à la décapitation prochaine en présence des martyrs, auxquels ce prélude du supplice donna lieu autant de fois de renouveler le sacrifice de leur vie. L'entrée de la prison étant devenue libre dès-lors, elle ne cessa d'être remplie de chrétiens de l'un et de l'autre sexe, qui embrassaient les genoux des confesseurs, et baisaient les fers dont ils étaient chargés. Le 12 juin, les soldats y pénétrèrent le glaive à la main, en chassèrent les fidèles, et enchaînèrent les bras de chaque missionnaire au moyen d'une chaîne qui les rapprochait derrière le dos, de telle sorte que les mains ne pouvaient s'appuyer sur la poitrine. Vers dix heures du matin, on les conduisit avec le catéchiste Marc, et les pieds nus, aux portes du palais, éloigné d'une lieue. Le P. Alvarez marchait le premier, suivi des Pères d'Abreu, Cratz, Da Cunha, et du catéchiste. Chacun d'eux était accompagné d'un soldat, la lance haute, et d'un bourreau le sabre nu. Devant le palais, on leur permit de s'asseoir, pour se disposer à la fatigue d'une marche plus pénible : mais ce moment de repos ne fut marqué que par les insultes de la populace. Un secrétaire du tribunal suprême fit alors passer sous les yeux des confesseurs leur sentence écrite en langue tong-kinoise : elle n'infligeait que l'exil au catéchiste Marc, qui représenta vainement que, si les quatre étrangers méritaient la mort pour

être venus prêcher la loi chrétienne dans le royaume, il méritait cette peine à plus juste titre pour les y avoir introduits. La sentence, traduite en portugais, fut lue en ce moment aux martyrs, qu'une escorte nombreuse mena aussitôt à deux lieues de distance. L'un des deux mandarins, appelés à présider l'exécution, étonné de la joie qui rayonnait pendant le trajet sur les traits du P. Da Cunha, lui envoya demander s'il savait le lieu où on le conduisait. Le Père répondit qu'il n'ignorait pas qu'on allait lui trancher la tête en haine de la foi qu'il était venu prêcher au Tong-king; mais qu'il savait aussi que, dès qu'on lui aurait arraché la vie pour une si juste cause, son âme s'envolerait au ciel, où elle jouirait d'un éternel bonheur. Sa réponse ayant été rapportée au mandarin, il la reçut avec mépris. «Ce fou d'étranger, répliqua-t-il, ne comprend pas ce qu'on lui dit; il s'imagine qu'on le mène à Macao.» A moitié chemin, et pendant une halte, il envoya quelques rês, ou petites monnaies de cuivre, aux confesseurs, pour qu'ils s'achetassent des rafraîchissements; mais ils les refusèrent. Ils acceptèrent seulement des fruits de la main des chrétiens: encore, après les avoir à peine goûtés, les donnèrent-ils à leurs bourreaux. Les mandarins, craignant que la nuit ne les surprit avant l'exécution, ordonnèrent qu'on pressât la marche. Quelque affaiblis que fussent ces généreux athlètes de Jésus-Christ, ils firent de nouveaux efforts, mais qui ne répondirent pas à l'impatience des soldats: aussi ces barbares les poussèrent-ils rudement du bout de leurs lances, les menaçant de leur en décharger de grands coups sur le corps s'ils n'avançaient pas plus vite. Les Pères arrivèrent épuisés au but de leur voyage, s'y jetèrent à genoux, les yeux levés au ciel, d'où ils attendaient leur force; et demeurèrent en cette posture, unis à Dieu par la prière, environ une heure, que réclamaient les apprêts du supplice. Ils s'approchèrent ensuite des poteaux qui leur étaient destinés, y firent de la main le signe de la croix, les baisèrent avec respect, et s'abandonnèrent aux bourreaux, qui leur rasèrent la nuque du cou. Les soldats, le sabre levé, regardèrent le mandarin, dont ils attendaient le signal. A son geste, ils frappèrent tous ensemble. Les Pères Alvarez et Cratz eurent la tête abattue d'un seul coup. Celle du P. d'Abreu,

à demi tranchée, demeura suspendue sur sa poitrine, jusqu'à ce que le bourreau l'eût détachée tout à fait; mais le P. Da Cunha ne fut décapité qu'au troisième coup. Les mandarins s'étant retirés, les chrétiens, après avoir appliqué pieusement leurs lèvres sur cette terre arrosée du sang des martyrs, obtinrent à prix d'argent les saintes reliques. Ils les dépouillèrent des vêtements ensanglantés, qu'ils s'approprièrent; les revêtirent d'habits neufs, déposèrent chaque corps dans un cercueil, et transportèrent ces restes vénérables dans des maisons chrétiennes, en attendant qu'on pût les envoyer aux Jésuites de Macao.

Nous ferons suivre l'histoire de ces quatre Jésuites du récit de la vie et de la mort de deux Dominicains, confesseurs de la foi.

François Gil, fils de don Antoine Gil de Federich, et de dona Agnès Sanz, naquit à Tortose, en Catalogne, fut baptisé dans l'église cathédrale le 14 décembre 1702, et reçut l'année suivante le sacrement de confirmation (1). Dès l'âge de quinze ans, il se consacra à Jésus-Christ dans le couvent des Dominicains de Barcelone; et il n'avait pas encore accompli sa vingt-deuxième année qu'il demanda, avec autant de ferveur que d'humilité, la permission d'aller prêcher la foi aux idolâtres dans les Indes orientales. Ses supérieurs jugèrent à propos de l'éprouver quelque temps, en lui fournissant les moyens de s'affermir dans sa généreuse résolution. Après qu'il eut achevé son cours de théologie, on le fit professeur; et il occupait la place de maître des novices dans le couvent de Barcelone, lorsqu'on lui permit enfin de suivre sa vocation. Ce que le P. Thomas Rippoll lui avait refusé étant provincial d'Aragon, l'an 1724, il le lui accorda, comme maître général des Dominicains, l'an 1729, au moment où le provincial d'Espagne faisait partir vingt-quatre religieux pour les missions d'Orient. Le P. Gil, arrivé à Manille au mois de novembre 1730, fut d'abord envoyé dans la province de Pampanga ou Pangamina. En peu de mois, il entendit assez la langue du pays pour y exercer le ministère, dont il remplit les fonctions avec zèle pendant deux ans. L'obéissance l'obligea ensuite d'accepter la

(1) Tournon, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. I, p. 689.

sur sa poi-
nt détachée
fut décou-
verts s'étant
appliqué
à arroser
d'argent
rent des vé-
ropriétaires;
rent chaque
portèrent ces
chrétiennes,
aux Jésuites

es quatre Jé-
mort de deux

le Gil de Fe-
aquait à Tor-
de l'église ca-
reput l'année
tion (1). Dès
Jésus-Christ
Barcelone; et
ngt-deuxième
at de ferveur
ler prêcher la
orientales. Ses
prouver quel-
es moyens de
blution. Après
éologie, on le
ace de maître
rcelone, lors-
a vocation. Ce
it refusé étant
le lui accorda,
inicaïns, l'an
ial d'Espagne
eux pour les
ivé à Manille
abord envoyé
u Pangamina.
la langue du
, dont il rem-
ant deux ans.
d'accepter la

istres de l'ordre

charge de secrétaire de la province du Saint-Rosaire et d'assistant du provincial. Cet emploi, qui mettait ses talents en relief, ne réalisait pas ses vœux; il regardait comme perdu le temps et le travail qu'il ne consacrait pas au salut des âmes; il exposa les dispositions de son cœur au provincial, qui n'osa s'opposer à une vocation si marquée; et le P. Gil, autorisé par son supérieur, s'embarqua pour le Tong-king, où il arriva le jour de saint Augustin, 28 août 1736. Les supérieurs des différents ordres religieux, selon les désirs du saint Siège et sous ses auspices, faisaient passer de temps en temps des ministres de l'Évangile dans ce royaume; ceux que l'ordre de saint Dominique y avait envoyés y avaient acquis un grand peuple à Jésus-Christ; mais la persécution, dont nous avons retracé plusieurs sanglants épisodes, durait encore, lorsque le P. Gil eut le courage d'y pénétrer.

Occupé d'abord à cultiver environ une quarantaine de chrétiens ou Églises, fondées par les Dominicains dans la partie méridionale du Tong-king, il passait presque toutes les heures du jour à prier ou à étudier la langue du pays; il employait la plus grande partie de la nuit à instruire les fidèles, à leur administrer les sacrements, parcourant à cet effet tous les lieux où son ministère était nécessaire, et traversant une multitude d'idolâtres, ennemis déclarés du christianisme, pour arriver à un petit nombre de chrétiens. La ferveur des fidèles qui habitaient le bourg de Luc-Thuy et quelques villages des environs, l'engagea à y faire sa résidence ordinaire. Les uns avaient l'avantage d'être nés de parents chrétiens; les autres avaient abandonné depuis peu le culte des idoles pour être reçus parmi les catéchumènes et se préparer à la grâce du baptême; tous, vivant dans une étroite union, profitaient à l'envi des leçons des missionnaires, à la sûreté desquels ils s'intéressaient également. Mais c'était moins par les courses évangéliques du P. Gil que par ses liens, que le Seigneur voulait être glorifié.

A quelques journées de Luc-Thuy demeurait le bonze Thay-Tinh, que la cupidité, autant que la superstition, rendait l'ennemi des chrétiens. Il voyait avec colère que, le nombre des fidèles augmentant chaque jour, le culte des faux dieux était négligé, et leurs prêtres sans profits comme sans honneur: aussi cherchait-il

les moyens de relever la religion du pays et de se procurer à lui-même de nouvelles ressources, par l'extinction du christianisme. Les lois du prince, qui ne lui permettaient pas de s'abandonner à tout son fanatisme contre les simples chrétiens, l'autorisaient à poursuivre les prédicateurs de la foi, à les faire arrêter partout où il les trouverait, et à les conduire devant le tribunal royal. Déjà il avait manqué plus d'une fois l'occasion de surprendre les Dominicains: alors il prit mieux ses mesures. Instruit du village et de la maison où le P. Gil était logé, il réunit sans bruit un grand nombre d'idolâtres, se met avec son fils à leur tête, marche droit au bourg de Luc-Thuy, et y arrive la nuit du 3 août 1737. Pendant que le ministre de Jésus-Christ offre de grand matin les saints mystères, Thay-Tinh fait investir la chapelle, et dispose sa troupe de telle sorte que le missionnaire ne puisse lui échapper. Les premiers chrétiens qui s'aperçoivent du danger en avertissent leur pasteur au moment où il descend de l'autel. Il n'en est pas troublé; et, pour éviter le désordre qui serait arrivé si les fidèles de Luc-Thuy avaient eu le temps de s'assembler et de se mettre en défense, le généreux missionnaire ouvre lui-même la porte, mettant toute sa confiance en Dieu, et livrant sa personne à ses ennemis. Lié aussitôt avec de grosses cordes, on l'entraîne précipitamment sur une barque, qu'on tenait prête à peu de distance.

Les infidèles voulaient emmener en même temps deux femmes, et un homme qu'on croyait sans doute être le maître de la maison où se trouvait la chapelle. Le P. Gil, qui ne se plaignait point de sa propre captivité, fut très-sensible à celle de ces trois personnes. Il représenta qu'elles n'avaient contrevenu en rien aux lois du pays, que ce n'était pas chez elles qu'il était logé, et il sollicita avec tant d'instances leur élargissement, représenta si bien l'injustice qu'il y aurait à les détenir, que le prêtre des idoles, gagné ou intimidé, ne s'opiniâtra plus à les garder. En les renvoyant dans leurs maisons, Thay-Tinh demanda au missionnaire si lui-même n'avait pas peur. «Non, répondit l'intrépide confesseur de Jésus-Christ, je ne crains rien pour moi-même: le Dieu que je sers est assez puissant pour m'arracher de vos mains, si c'est sa volonté; et, s'il veut être glorifié par

mes souffrances et par ma mort, je ferai très-volontiers le sacrifice de ma vie. Je craindrais plutôt que ma détention ne fût préjudiciable aux fidèles que la Providence avait confiés à mes soins, si je ne savais que le Seigneur n'abandonne jamais ceux qui espèrent en lui. »

Les chrétiens de Luc-Thuy, auxquels le missionnaire n'avait pas permis d'employer la force pour le délivrer, envoyèrent offrir de l'argent au bonze pour racheter leur pasteur. L'infidèle fit d'abord semblant de rejeter la proposition, dans l'espoir d'obtenir une plus forte somme; et, pour la même raison, au lieu de conduire immédiatement son prisonnier devant un tribunal, selon les édits, il le retint pendant dix jours dans sa propre maison, reçut l'argent qu'on lui proposait, mais ne rendit pas la liberté au missionnaire. Cette fraude irrita les chrétiens. Ils s'adressèrent au gouverneur de la province, et lui firent des propositions dont il parut satisfait. Il envoya sans délai enlever de force le bonze, et avec lui le missionnaire qu'il voulait mettre en liberté. Thay-Tinh, voyant les soldats approcher de sa maison, prit la fuite; et, craignant que le gouverneur ne le dénonçât lui-même à la cour comme un homme qui s'entendait avec les chrétiens, il crut devoir le prévenir. Il se présenta donc au premier magistrat du tribunal royal, lui raconta une partie de ce qui s'était passé, et porta sa plainte contre le gouverneur et contre les chrétiens de Luc-Thuy. Cet éclat ayant rendu la détention du P. Gil publique, le gouverneur n'osa plus lui donner la liberté; mais il le fit conduire à Ketcho, capitale du Tong-king, accusant à son tour le bonze d'être un fauteur des chrétiens, puisque c'était dans sa propre maison qu'un missionnaire venait d'être saisi, et qu'il avait reçu noirement les présents des habitants de Luc-Thuy. Cet incident multiplia les procédures, et empêcha le confesseur de Jésus-Christ d'obtenir sitôt la couronne du martyr: mais il mit ses longues épreuves à profit, soit pour acquérir de nouveaux mérites, soit pour faire de nouvelles conquêtes à Jésus-Christ, dont il confessa le nom et prêcha la religion devant neuf ou dix tribunaux.

Le voyage qu'il eut à faire pour arriver à la ville royale fut de dix journées. Outre les mauvais traitements, qu'on ne lui épargnait point,

il était consumé par une fièvre ardente. Mais, au milieu de ses peines, la pensée qu'il souffrait pour Jésus-Christ le remplissait de consolation. En rendant compte à son supérieur de tout ce qui lui était arrivé depuis le jour de sa captivité, le P. Gil disait qu'il avait plu à la divine bonté de lui envoyer une maladie pour éprouver un peu sa patience: car, ajoutait-il, dans tout ce que j'ai eu à souffrir d'ailleurs, Dieu m'a fait la grâce de le supporter avec une véritable joie.

Arrivé à Ketcho, le missionnaire, chargé de chaînes, fut conduit à la prison. Le pitoyable état auquel la violence de la fièvre et les incommodités du voyage l'avaient réduit toucha un peu le geolier, qui, au lieu de l'enfermer aussitôt dans un cachot, le laissa dans une salle destinée pour les gardes: mais il n'y eut pour lui que la terre nue, et pour nourriture qu'un peu de riz, qu'une femme chrétienne lui procurait sous main, et qu'il partageait avec les autres prisonniers. On ne le retira de là pour le conduire à une seconde prison, qu'après l'avoir dépouillé de ses habits, et chargé de nouvelles chaînes, qu'il ne cessa plus de porter jusqu'au jour de son glorieux martyre. Cependant, le Seigneur continuait à le consoler en l'éprouvant. Quoique sa maladie fût venue à ce point qu'on désespérait presque de sa vie, et qu'il n'eût usé d'aucun remède, il se trouva tout à coup guéri, presque au moment où on lui mettait les fers aux pieds dans sa seconde prison. Un autre catholique, originaire du Tong-king, mais qu'on crut médecin, lui rendit une visite, entendit sa confession, et fut très-édifié de l'héroïque patience de prisonnier de Jésus-Christ, qui ne soupirait qu'après de nouvelles souffrances, et après la conversion de ceux qui le faisaient souffrir. Loin de se plaindre du bonze Thay-Tinh, de faire connaître sa mauvaise foi et ses contraventions aux lois du pays, il ne voulut jamais dire une parole qui pût lui causer du tort.

Le 1^{er} et le 2 novembre 1737, le P. Gil fut amené devant les juges, parmi lesquels plusieurs croyaient en Jésus-Christ: aussi lui parlèrent-ils avec assez de bonté. Mais la populace idolâtre l'accablait d'injures et de railleries, lorsqu'on le conduisait de la prison au tribunal ou du tribunal à la prison. Habitué déjà à le regarder comme un proscrit, voué au dernier supplice, les infidèles, non-seulement le chargeaient d'op-

[1773]
prob
deva
sa pr
maite
long
y av
renou
vives
jours
prison
ni de
Ou
répan
il lui
inspir
le cul
du pr
allaier
logées
des m
avec l
sion de
de par
lageme
toute l
même
du pris
connue
sentera
mission
quentes
trait le
instruc
d'idolâ
ritables
force de
du serv
et de s
sion d'é
Jésus-C
par ses
cune in
des deu
tourmen
Agitée
cause, e
recouru
idoles in
de croire
s'il lui

probres, mais ne permettaient pas qu'il s'arrêtât devant la demeure de qui que ce fût, comme si sa présence eût été d'un funeste présage pour le maître de la maison. Cependant, le trajet était long, et les fers dont ses pieds étaient chargés y avaient fait de profondes plaies, qui, en se renouvelant à chaque pas, lui causaient les plus vives douleurs. On le vit même plus de quinze jours couché sur la terre, dans un coin de la prison, sans qu'il lui fût possible de se remuer ni de changer un moment de situation.

Outre les consolations intérieures que Dieu répandait dans le cœur de son fidèle ministre, il lui donna une preuve de sa protection, en inspirant à deux femmes encore engagées dans le culte des idoles, la pensée de prendre soin du prisonnier. Ainsi les souffrances du P. Gil allaient devenir utiles à plusieurs. Ces femmes, logées près de la prison, obtinrent du geôlier et des magistrats, par leur crédit, et peut-être avec l'argent de quelques chrétiens, la permission de conduire le missionnaire chez elles, afin de panser ses plaies et de lui procurer du soulagement. On les autorisa depuis à le garder toute la journée dans leur demeure, qui devint même plus tard, la nuit comme le jour, l'asile du prisonnier, sous la caution d'une personne connue, et à la condition que le P. Gil se présenterait toutes les fois qu'il en serait requis. Le missionnaire reçut, dans cette maison, les fréquentes visites d'un bon prêtre qui lui administrait les sacrements, et il donna lui-même des instructions à un grand nombre de chrétiens et d'idolâtres qui les mirent à profit. Les deux charitables hôtes furent les premières à qui la force de la grâce se fit sentir dans les entretiens du serviteur de Dieu. Plein de reconnaissance et de zèle, le P. Gil ne négligeait aucune occasion d'éveiller en elles le désir d'appartenir à Jésus-Christ; mais ses paroles, si bien soutenues par ses exemples, n'avaient encore produit aucune impression sur leur cœur, lorsque l'une des deux fut atteinte d'une cruelle maladie qui tourmenta également son esprit et son corps. Agitée de mille troubles dont elle ignorait la cause, et livrée à de poignantes douleurs, elle recourut vainement à l'art des médecins et à ses idoles impuissantes. Enfin, elle promit au P. Gil de croire et de vivre désormais en chrétienne, s'il lui obtenait sa guérison. Le missionnaire

avait depuis longtemps pour elle : mais alors il redoubla de ferveur, et la malade fut subitement guérie. Docile aux instructions du P. Gil, elle demanda humblement le baptême, et ne cessa depuis d'exhorter sa compagne à imiter son exemple. Celle-ci résistait avec opiniâtreté; et, lorsqu'on la pressait davantage, elle répondait froidement que le fruit n'était pas encore mûr. Cette résistance ne fit qu'enflammer le zèle du missionnaire, qui multiplia ses pénitences ainsi que ses prières. La Tong-kinoise, après avoir longtemps combattu la lumière, fut éclairée, touchée, convertie : d'idolâtre obstinée, elle devint une chrétienne pleine d'humilité et de ferveur. La première mourut quelque temps après, munie de tous les sacrements et avec de grands sentiments de piété. La seconde, qui vécut encore plusieurs années, supporta avec une constance admirable toutes les contradictions que son attachement au christianisme lui attira de la part des idolâtres.

Cependant le P. Gil, à la suite de plusieurs interrogatoires, fut condamné à mort pour avoir prêché la religion chrétienne. La même sentence condamna le bonze Thay-Tinh et son fils à garder les éléphants, pour avoir conservé dix jours le missionnaire dans leur maison.

Le confesseur apprit avec d'autant plus de joie l'arrêt de mort porté contre lui, qu'il croyait toucher au moment heureux de son martyre : mais il en était encore bien éloigné. Selon l'usage des Tong-kinois, l'exécution des condamnés n'a lieu ordinairement que dans la dernière lune, qui répond à notre mois de décembre ou de janvier; et lorsque, pour des raisons publiques ou particulières, le supplice est différé, il l'est toujours pour une année entière, quelquefois pour plusieurs. C'est ce qui arriva à l'égard du missionnaire. Le bonze, à la cause duquel on avait uni la sienne, appelant de la sentence, la porta à plusieurs tribunaux; premier motif de délai. Dans une autre année, tout le mois de la dernière lune fut consacré à des réjouissances publiques, à l'occasion des ambassadeurs de l'empereur de la Chine, qui étaient venus donner au roi du Tong-king l'investiture de ses États. Les guerres civiles, la peste, diverses calamités, motivèrent de nouvelles remises. Le confesseur, ne les attribuant qu'à son indignité, disait : « Ce sont mes péchés, c'est mon orgueil

et mon ingratitude envers Dieu qui me privent d'un bien que je souhaitais, mais que j'attendais peut-être avec trop de présomption de moi-même. »

Dans une lettre du 24 novembre 1738, adressée à Louis Néez, Français de nation, évêque de Céomanie, et vicaire apostolique dans la partie occidentale du Tong-king, il se réjouit de ce que le Seigneur n'avait point permis que les habitants de Luc-Thuy fussent maltraités à son occasion, et de ce que le tribunal leur avait fait restituer tout l'argent donné au prêtre des idoles pour faire relâcher le prisonnier. Il ajouta que ce bonze, condamné d'abord à garder les éléphants toute sa vie, avait vu modérer sa peine à l'espace de six années. « Pour moi, disait le missionnaire, je suis toujours condamné à mourir, pour avoir annoncé l'Évangile aux Tongkinois. Plaise à la divine bonté d'agréer mon sacrifice (1) ! »

Le 20 juillet 1739, on l'appela devant un nouveau tribunal. Le bonze Thay-Tinb y parut aussi ; et, pour repousser l'accusation en ce qui le concernait, il demanda qu'on apportât en présence des juges des images trouvées parmi les effets du P. Gil, voulant, dit-il, les fouler aux pieds, et montrer par là qu'il n'avait rien de commun avec le missionnaire ni avec sa religion. Quand on eut apporté un crucifix et quelques autres images, qui appartenaient au Dominicain, on les jeta par terre et on lui ordonna de les fouler aux pieds. « C'est, répliqua-t-il avec fermeté, ce que je ne ferai jamais. » Et, se mettant à genoux devant le crucifix, il le baisa plusieurs fois avec respect. Le juge lui demanda ce que c'était que cette figure. Le missionnaire répondit qu'elle représentait le Fils de Dieu, qui a voulu s'incarner et mourir sur une croix pour le salut de tous les hommes qui croiront en lui et garderont tous les commandements. « Et cette autre image, ajouta le juge, que représente-t-elle ? — Elle représente, dit le religieux, la sainte Mère de Jésus-Christ, qui, sans cesser d'être vierge, a eu le bonheur d'enfanter le Fils de Dieu. » Le juge lui demandant où il croyait aller après sa mort, il répondit : « J'espère jouir dans le ciel d'un bonheur éternel, que Jésus-Christ

nous a mérité par sa croix, et qu'il a promis à ceux qui le confesseront devant les hommes. » Le juge répliqua : « Comment espérez-vous monter au ciel ? Pouvez-vous ignorer qu'après votre mort votre corps pourrira dans le sein de la terre ? — Oui, reprit le confesseur, nos corps terrestres sont rendus à la terre, mais pour ressusciter un jour. En attendant, notre âme, substance spirituelle et immortelle, n'est pas plus tôt séparée d'avec le corps, qu'elle est portée au ciel pour y jouir avec Dieu d'une félicité qui ne finira point ; ou bien, elle est précipitée dans l'enfer pour y être éternellement punie, selon les mérites de chacun. — De qui avez-vous appris cette doctrine ? répartit le juge. — De Dieu même : tout ce que j'avance ici, c'est Dieu qui l'a révélé aux hommes par ses prophètes et par son propre Fils. Tout ce que Jésus-Christ nous a enseigné, comme tout ce qu'il a fait sur la terre, les anciens prophètes l'avaient prédit plusieurs siècles avant sa naissance temporelle, et il a lui-même confirmé sa doctrine par des miracles qui témoignent de sa divinité. » Le P. Gil voulait continuer à exposer et à expliquer les vérités du christianisme : on l'interrompit, comme on l'avait déjà fait plusieurs fois. Après quelques autres interrogations, les ministres de la justice apportèrent une massue, qu'ils posèrent devant le religieux. Croyant qu'on allait le frapper avec cet instrument, il s'agenouilla, prêt à recevoir les coups dont le juge l'avait menacé. Mais on lui ordonna de se lever, de prendre la massue, et d'en frapper le crucifix. Saisi d'horreur et d'indignation, il se leva en effet, prit l'instrument, et le jeta bien loin, protestant qu'il souffrirait tous les supplices et la mort, mais qu'il ne ferait jamais une action indigne d'un chrétien. On remit la massue entre les mains du bonze ; et, comme cet infidèle allait la faire tomber sur les saintes images, le P. Gil, se jetant à terre, les couvrit de ses deux mains, et dit hardiment au prêtre des idoles qu'il n'avait qu'à frapper. « Voyez, dirent alors les juges, combien est aveugle l'amour que les Européens ont pour leurs images. En vérité, des coups de massue leur feraient grand mal ! » Cette raillerie donna occasion au missionnaire d'expliquer que les chrétiens, moins stupides et moins superstitieux que les idolâtres, ne croient pas qu'il y ait du sentiment, de la vie, ou aucune vertu ou

(1) *Ego autem capite damnatus sum. Utinam Deus mihi concedat ad hanc gloriam pertingere!*

a promis à
hommes. »
vous mon-
après votre
sein de la
, nos corps
ais pour res-
âme, sub-
est pas plus
est portée au
licité qui ne
cipitée dans
unie, selon
vous appris
Dieu même:
qui l'a ré-
es et par son
at nous a en-
sur la terre,
édit plusieurs
e, et il a lui-
miracles qui
. Gil voulait
les vérités du
omme on l'a-
quelques au-
de la justice
sèrent devant
il le frapper
la, prêt à re-
vait menacé.
de prendre la
. Saisi d'hor-
en effet, prit
n, protestant
et la mort,
ction indigne
ntre les mains
allait la faire
P. Gil, se je-
ux mains, et
qu'il n'avait
rs les juges,
es Européens
des coups de
Cette raillerie
expliquer que
ins supersti-
pas qu'il y
une vertu ou

divinité dans les images ; mais que le respect qu'ils leur témoignent se rapporte uniquement à l'objet que ces images représentent. « Je suis sûr, ajouta-t-il, qu'aucun de vous ne voudrait fouler aux pieds l'image de son père, ni frapper sur celle de son prince ; et ce qui vous retiendrait, ce ne serait pas sans doute la crainte de causer de la douleur aux images, mais bien le respect dont on doit être pénétré pour le souverain et pour celui qui nous a donné la vie. » Cette réponse était simple et sensée. Personne n'en parut offensé ; mais elle ne changea pas les dispositions des juges. Quoiqu'on fût persuadé que le bonze était idolâtre aussi fanatique que le missionnaire était chrétien zélé, on confirma la sentence rendue contre l'un et l'autre.

Thay-Tinh en appela encore, de sorte que le missionnaire dut paraître devant un autre tribunal, le 20 septembre 1739. C'était une nouvelle occasion que lui fournissait la Providence de rendre témoignage à la vérité, en confessant la foi. Il ne manqua pas d'en profiter. Le juge, assez favorable aux chrétiens, l'interrogea ainsi : « Qu'étes-vous venu faire dans ce royaume ? — J'y suis venu pour prêcher la religion de Jésus-Christ. — Depuis quelle époque y êtes-vous ? où avez-vous prêché ? quel temps avez-vous demeuré dans la maison d'un de nos prêtres, où on vous a saisi ? — Je suis dans ce royaume depuis quatre ans. Pendant deux années, j'ai prêché les vérités du christianisme, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre ; et je n'ai été que dix jours dans la maison d'un de vos prêtres. » Un autre magistrat, prenant la parole, lui dit : « Quel motif vous a fait abandonner votre patrie, pour venir dans le Tong-king ? — Je suis venu de mon pays dans celui-ci, dans le seul but de faire connaître le vrai Dieu et le nom de Jésus-Christ, qui est le Sauveur du monde : c'est pour publier sa loi, que je me suis exposé à tant de fatigues. — A quoi peut servir cette loi ? — Il n'y a que ceux qui la suivent qui puissent être éternellement heureux. Elle seule nous apprend la véritable religion et le chemin du ciel. — Les lois du royaume défendent de prêcher la loi de votre Christ. — Il n'est personne qui puisse interdire avec justice d'enseigner une religion que Dieu ordonne de prêcher à tous les hommes et par toute la terre. S'il y a des lois qui le défendent, c'est certainement un abus de la puissance,

qui vient elle-même de Dieu. » Le magistrat lui dit que sa religion était fausse, et que lui-même il avait avancé des faussetés. Le missionnaire répliqua qu'il n'avait rien dit qui ne fût vrai ; qu'au reste, quand il aurait allégué quelque chose de faux, il ne s'ensuivrait pas que la religion chrétienne fût fausse, elle qui défend et condamne tout mensonge. On lui demanda ensuite les noms des hôtes qui l'avaient reçu dans les divers endroits où il avait prêché. Afin de ne point exposer les fidèles ni les familles qui avaient exercé l'hospitalité à son égard, il répondit d'une manière générale. Alors le juge fit consigner par écrit : 1° que le P. Gil, Européen, était dans le royaume depuis quatre ans ; 2° qu'il y avait prêché pendant deux ans la religion chrétienne, tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre ; 3° qu'il n'était resté que dix jours dans la demeure d'un prêtre de la nation ; 4° qu'interrogé plus amplement sur une autre matière, il n'avait point voulu répondre. Pendant que l'officier public écrivait, le missionnaire s'aperçut qu'il venait d'employer deux caractères qui, en langue tong-kinoise, pouvaient former un sens équivoque, et signifier que l'Européen avait avoué que la religion qu'il prêchait était une mauvaise loi. Il pria aussitôt le juge de faire changer ces deux lettres. Comme on s'y refusait, le prisonnier de Jésus-Christ, aussi peu capable de se laisser intimider que surprendre, déclara avec fermeté que, si on n'était les deux caractères, il ne signerait pas le procès-verbal. Le président ordonna d'effacer ces lettres, et d'écrire que le missionnaire avait prêché dans le royaume la loi des chrétiens. Le P. Gil signa, puis fut ramené dans sa prison.

Le 23 octobre 1739, il écrivait à l'évêque de Céomanie que, depuis l'année précédente, il avait été conduit trois fois devant le tribunal ; qu'autant de fois, Dieu lui avait fait la grâce de confesser le nom de Jésus-Christ, de souffrir quelque chose pour cette confession, et de résister avec fermeté aux instances qu'on lui faisait pour frapper sur le crucifix. Le confesseur, attendant toujours l'exécution de l'arrêt porté contre lui, se recommandait avec humilité aux prières et aux sacrifices du prélat, qu'il suppliait de demander pour lui la patience, la force, la grâce de glorifier le Seigneur en toutes choses, à la vie et à la mort.

Une révolution et divers fléaux désolèrent le Tong-king en 1740 et 1741. Ces troubles et ces calamités, qui empêchaient les autres missionnaires d'exercer leurs fonctions, ou qui leur en rendaient l'exercice plus difficile, surtout à l'égard des chrétiens placés dans le voisinage de la cour, fournirent, au contraire, au P. Gil l'occasion d'être utile à plusieurs. Le vicaire provincial des Dominicains ayant réussi à lui procurer des vases sacrés et les ornements nécessaires pour la célébration des saints mystères, le prisonnier de Jésus-Christ avait souvent la consolation d'offrir le sacrifice non sanglant, et d'y faire participer les fidèles, dans la maison qu'il continuait d'habiter. Non-seulement les chrétiens venaient se confesser à lui; mais ils lui apportèrent leurs petits enfants pour que Gil les baptisât, et leurs malades pour qu'il leur administrât les sacrements. Ainsi, en deux années, il entendit près de quatre mille confessions; donna le baptême à cent vingt-deux personnes; et l'extrême-onction à quatre-vingt-huit malades. La tolérance soldée des magistrats, des geôliers et des gardes, alla jusqu'à lui permettre d'administrer des infirmes, tant dans la ville de Ketcho que dans les campagnes voisines. Cependant, avant la fin de 1741, la nouvelle convertie qui logeait le missionnaire souffrit à cette occasion de grandes vexations: elle en aurait subi de plus grandes, si elle n'avait pas eu assez de courage pour supporter patiemment les premiers coups, assez de crédit ou d'argent pour détourner les derniers.

Les différentes manières dont le P. Gil fut traité durant sa longue prison, ne prouvent pas seulement que les magistrats se montraient favorables ou difficiles selon que les chrétiens avaient plus ou moins la précaution de les adoucir par des présents: elles prouvent aussi que ces magistrats n'étaient pas tous également prévenus contre le christianisme. Il y avait déjà beaucoup de fidèles dans les tribunaux, parmi les officiers de la cour et parmi les grands. Le jeudi saint de l'an 1742, le P. Gil célébra la messe dans le palais d'un prince, sixième frère du roi, mais d'une autre mère. Celle-ci avait reçu le baptême; et la crainte d'offenser le roi ou de le compromettre, empêchait seule le prince son frère de demander la même grâce. Le samedi saint, le missionnaire dit encore la messe en présence

d'un nombre considérable de chrétiens, dans une terre au delà de la rivière, du côté du palais du roi. Au mois de septembre suivant, le grand oncle maternel du roi, ayant fait venir le P. Gil, le pria de lui expliquer, devant toute sa maison, les principes de la religion chrétienne, et écouta avec intérêt toutes les réponses du missionnaire aux objections qui lui étaient proposées. Le prince lui dit, en le congédiant, qu'il le ferait encore appeler, et lui recommanda deux choses, savoir: d'apporter quelques livres des chrétiens, et d'amener un interprète qui entendit parfaitement la langue du pays; car, ajouta-t-il, lorsque je serai instruit à fond de la religion de Jésus-Christ, j'en parlerai au roi. Quelques officiers de ce prince demandant au missionnaire si la religion qu'il prêchait pourrait fournir un moyen efficace pour dissiper les rebelles et rétablir la tranquillité dans le royaume, le P. Gil répondit que le Dieu unique et souverain, que les chrétiens adorent, gouverne cet univers, et dispose de tous les événements avec une sagesse infinie; qu'il permet quelquefois les guerres, pour punir les péchés des princes et des peuples; qu'il donne la paix, quand on la demande par de ferventes prières, dans un esprit d'humilité et de pénitence. Il ajouta que la persécution suscitée et si longtemps soutenue contre la véritable religion n'était peut-être pas le moindre crime que le ciel punissait par la guerre cruelle ou par les factions qui déchiraient le royaume; et que, si on faisait cesser la persécution, on pouvait espérer que, la colère de Dieu s'apaisant, la paix, dont tous les États avaient besoin, serait enfin accordée aux vœux des fidèles.

Bien que le roi fût toujours hostile au christianisme, il ne permettait plus qu'on inquiétât ses sujets sous prétexte qu'ils étaient chrétiens. Par humanité, ou par politique, il se montrait touché des malheurs qui accablaient ses peuples. Quelques fidèles conclurent de ces dispositions qu'il ne serait pas impossible d'obtenir la délivrance du P. Gil, par l'entremise de la tante du roi, auprès de laquelle plusieurs chrétiens d'un rang élevé avaient accès. Ce projet eut l'agrément du Dominicain Ponsgrau, chef de la mission, et des vicaires apostoliques. Le prisonnier de Jésus-Christ, à qui ses liens étaient précieux, se soumit pourtant à la volonté de ses supérieurs: mais il ne consentit à ce qu'on agit pour sa dé-

livrant
faits sa
clarera
Tong-ki
Christ
années
rété, c
pité; q
lui don
et la pe
Cela é
prêcher
au P. G
qui se
mission
tions, e
le capti
négocia
me; qu
seignait
disait-
le faire
damné à
la témér
obstant
son, ce q
royale p
accordée
eunuque
sincérité
que comm
de faire
sionnaire
petite dis
volonté c
la requér
avait été
tation; q
la lui ren
n'était; q
qualité de
gile. Un
tile. On l
glorifiait,
et il conti
1743, à fa
Au mois
Jésus-Chr
nant les in
naire, il

étiens, dans
côté du palais
ant, le grand
nir le P. Gil,
de sa maison,
ne, et écouta
missionnaire
proposées. Le
qu'il le ferait
deux choses,
des chrétiens,
ndit parfaite-
tuta-t-il, lors-
a religion de
Quelques offi-
missionnaire si
it fournir un
rebelles et ré-
me, le P. Gil
ouverain, que
et univers, et
ce une sagesse
les guerres,
et des peuples;
a demande par
prit d'humilité
la persécution
contre la véri-
as le moindre
guerre cruelle
t le royaume;
persécution, on
e Dieu s'apai-
ts avaient be-
ux des fidèles.
ostile au chri-
qu'on inquiétât
ient chrétiens.
il se montrait
ent ses peuples.
es dispositions
obtenir la déli-
de la tante du
chrétiens d'un
jet eut l'agrée-
chef de la mis-
Le prisonnier
ient précieux,
ses supérieurs:
git pour sa dé-

livrance, qu'à la condition qu'on exposerait les faits sans déguisement, c'est-à-dire, qu'on déclarerait au roi que le suppliant était venu au Tong-king pour y prêcher la religion de Jésus-Christ; qu'il l'avait annoncée pendant plusieurs années; que c'était pour cela qu'il avait été arrêté, chargé de fers, et condamné à être décapité; que néanmoins la grande clémence du roi lui donnait la hardiesse de demander la liberté et la permission de demeurer dans le royaume. Cela équivalait à demander l'autorisation de prêcher l'Évangile: toute autre faveur eût paru au P. Gil une véritable disgrâce. La princesse, qui se chargea de transmettre la requête du missionnaire, loin de se conformer à ses intentions, exposa, au contraire, à son neveu, que le captif auquel elle s'intéressait n'était qu'un négociant, attiré par ses affaires dans le royaume; qu'on l'avait arrêté sous prétexte qu'il enseignait la religion des chrétiens, quoique, disait-elle, on n'eût rien trouvé chez lui qui pût le faire présumer; que le tribunal avait condamné à garder les éléphants celui qui avait eu la témérité de saisir cet étranger; que, non-obstant tout cela, on le détenait encore en prison, ce qui l'obligeait de recourir à la clémence royale pour obtenir sa liberté. La grâce fut accordée, supposé la vérité des faits, qu'un eunuque eut mission de vérifier. Avec moins de sincérité, on eût aisément fait parler cet eunuque comme avait parlé la princesse. Mais, loin de faire confirmer ce faux exposé par le missionnaire, on ne put obtenir qu'il usât de la plus petite dissimulation. Il déclara que, contre sa volonté connue, les faits avaient été altérés dans la requête; que la prédication de l'Évangile avait été le véritable et seul motif de son arrestation; que la liberté lui serait à charge, si on la lui rendait en le supposant tout autre qu'il n'était; qu'on ne devait ni ignorer ni oublier sa qualité de chrétien et de prédicateur de l'Évangile. Un aveu si formel rendait la requête inutile. On laissa le captif dans les fers dont il se glorifiait, mais on ne les resserra pas davantage; et il continua, dans le cours des années 1742 et 1743, à faire fructifier son ministère.

Au mois de mars 1743, il confessa de nouveau Jésus-Christ en présence des magistrats. Soutenant les intérêts de la foi avec sa fermeté ordinaire, il souffrit avec joie les reproches, les

menaces, les mauvais traitements; mais, lorsqu'on lui adressa des demandes auxquelles il n'aurait pu répondre sans faire tort à plusieurs fidèles, il garda un courageux silence. « Je vais, dit le juge, vous faire appliquer la torture, pour vous faire parler. — Je souffrirai les tourments, reprit le missionnaire, et je ne parlerai point. » Le juge ordonna qu'on apportât un marteau et qu'on frappât sur le crucifix, pour obliger le religieux à parler. « Cette image, dit le P. Gil, ne peut sentir les coups; mais celui qu'elle représente ne laissera pas cela impuni. » Un magistrat lui reprochant qu'il maudissait le premier juge, « Non, répliqua-t-il, je ne le maudis point; seulement, je lui déclare une vérité qu'il ne m'est pas permis de taire. » On le renvoya ensuite, en ordonnant aux gardes de le ramener le lendemain devant le même tribunal.

Le P. Gil ne tarda pas à avoir pour compagnon de captivité un religieux de son ordre, arrêté par les idolâtres dans le même lieu et de la même manière qu'il l'avait été six années auparavant. Nous commencerons ici la biographie de cet autre confesseur de Jésus-Christ, pour ne plus séparer deux illustres missionnaires, qui, unis désormais dans les mêmes épreuves, terminèrent en même temps leur vie par le martyre.

Mathieu-Alonzo ou Alfonse Leziniana, né dans un bourg d'Espagne appelé Nava del Re, embrassa l'institut des Frères-Prêcheurs dans le couvent royal de Sainte-Croix, à Ségovie, et fut du nombre des vingt-quatre missionnaires, qui, s'étant embarqués avec le P. Gil de Federico, arrivèrent aux Philippines vers la fin de 1730. Dès le 19 janvier 1732, il entra au Tong-king avec le P. Ponsgrau, qui succéda au P. Joseph Valère dans la charge de supérieur des Dominicains de ce royaume. Le bonze Thay-Tinh, qui devait plus tard faire arrêter le P. Gil, exerça dès lors leur constance. Ayant porté plainte au tribunal royal contre plusieurs chrétiens du territoire de Gian Thuy, dans la province méridionale du Tong-king; il obtint par suite quelques troupes, et fut envoyé sur les lieux, avec ordre d'entourer pendant la nuit quatre principales chrétientés de ce territoire, et de saisir les ministres de l'Évangile qui s'y trouveraient. Cette expédition se fit avec beau-

coup de secret au mois de juillet 1732 : mais les fidèles eurent le temps de faire évader les Pères Ponsgrau et Leziniana. Le bonze, dont l'espoir se trouvait déçu, se vengea en enlevant tout ce qu'il trouva de meubles, de vases et d'ornements d'église ; perte sensible, sans doute, mais réparable. Une retraite de cinq mois, à laquelle le P. Leziniana dut se résigner pour ralentir le feu des sacrificateurs idolâtres, lui permit de rétablir sa santé très-affaiblie, de mieux étudier la langue et les usages de la contrée, et de se préparer par la prière à un nouveau travail, tout en rendant son ministère utile aux chrétiens qui le tenaient caché. Dans les premiers mois de 1733, il commença ses courses apostoliques dans toute l'étendue de cette partie méridionale du Tong-king où les fidèles étaient spécialement confiés aux soins des religieux de saint Dominique ; et, pendant dix années consécutives, il eut la consolation, non-seulement d'affermir ces chrétiens dans la foi, mais d'augmenter beaucoup leur nombre. Quoiqu'il consacra les nuits presque entières à l'exercice de son ministère, il ne pouvait suffire à tout dans une si grande étendue de pays : aussi s'appliqua-t-il à former parmi les indigènes de bons catéchistes, qui étaient comme ses coopérateurs. Plusieurs mirent si bien ses leçons et ses exemples à profit, qu'ils lui furent d'un grand secours pour l'instruction des peuples. Quelques-uns même, l'ayant suivi dans sa captivité, eurent la gloire de souffrir avec constance pour la foi. Comme la chrétienté de Luc-Thuy était une des plus nombreuses et des plus florissantes, le P. Leziniana, depuis l'arrestation du P. Gil, faisait sa résidence ordinaire dans ce bourg, où les fidèles des environs aimaient à s'assembler pour recevoir les instructions et les sacrements. A proximité de Luc-Thuy, il y avait un lettré, ou gradué, idolâtre et pauvre, qui gagnait sa vie à enseigner les lettres aux enfants des chrétiens, et dont on ne se défiait plus, parce qu'on croyait l'avoir assez longtemps éprouvé : aussi venait-il quelquefois avec ses écoliers dans l'habitation du missionnaire. Quoique reçu avec bonté, il succomba à la tentation de trahir le P. Leziniana et tous les chrétiens de Luc-Thuy, pour se procurer quelque récompense. Au mois de novembre 1743, pendant que les habitants de Luc-Thuy étaient occupés à faire leur récolte de

riz, cette âme basse et cupide alla dénoncer leur missionnaire au chef militaire du territoire, qui se hâta de faire arrêter le P. Leziniana par des soldats choisis parmi les idolâtres. On le surprit à l'autel, au moment où il venait de consacrer. Déjà, il avait eu la consolation de recevoir le corps de Jésus-Christ, mais le précieux sang fut répandu par les gentils. Ceux qui saisirent le pieux Dominicain, le blessèrent d'abord d'un coup de sabre à la tête, le garrottèrent, et le traînèrent par les cheveux, à travers la boue et les cailloux, jusqu'à un village. De là, tout couvert du sang qui coulait de sa blessure, il fut conduit devant un mandarin, et celui-ci lui fit mettre au cou une cangue, qui lui serra si étroitement les bras, qu'il ne pouvait porter sa main à sa bouche. Au contraire, le chef militaire le reçut et lui parla avec humanité. Les chrétiens de Luc-Thuy, dont cet accueil adoucissait un peu la vive douleur, et qui se flattaient d'obtenir la liberté du P. Leziniana, donnèrent généreusement une somme considérable, et en promirent une plus grande. Le chef militaire leur fit tout espérer, mais ne leur accorda rien. Après avoir gardé quatorze jours le prisonnier, admirant sa vertu sans profiter de ses leçons, il le fit partir de nuit pour la ville royale, où le P. Leziniana n'arriva que le 21 décembre, accompagné du catéchiste Quoti, qu'on avait arrêté avec lui. Dès le 30, le P. Gil put parler au religieux que la Providence associait à ses épreuves.

Le gouverneur de Ketcho, à la garde duquel le P. Leziniana fut d'abord confié, lui adressa diverses questions, auxquelles il répondit avec autant de fermeté que de modestie. Devant le tribunal, qui le fit comparaître plusieurs fois au commencement de 1744, il profita aussi de toutes les occasions de faire connaître la vérité et la sainteté du christianisme. Le secrétaire ayant produit les livres, les ornements d'église et les images, trouvés dans la maison où il logeait à Luc-Thuy, le magistrat enjoignit au confesseur de fouler la croix à ses pieds. Leziniana répliqua qu'il respectait le tribunal, mais que, chrétien, prêtre du Dieu vivant et ministre de Jésus-Christ, il était venu dans le royaume pour y prêcher sa doctrine et publier le triomphe de sa croix. « Il ne m'arrivera donc pas, conclut-il, de fouler aux pieds le signe de mon salut. — A qui, répartit le juge, votre loi ordonne-t-elle de

rendre
un seul
Qu'ense
le vice,
voirs à
ces, à
faire to
dans ces
gue. Qu
d'autres
avec mé
vers poi
on le fit

On in
voyons
quelques
tions, po
ceux che
ment log
point de
les armes
de Luc-T
vait pas
chrétiens
beaucoup
questions
connu d'
sionnaire
maître, l
avait cha
sion afin
dernier l
prédicate
vanage d
réponse,
suite que
mettrait e
l'humiliat
tienne : i
qu'on lui
ne purent
dit le jug
fais conn
Oui, répo
tien par la
qu'il vous
que de nu

L'habit
Leziniana
même prin

rendre des adorations? — Elle ordonne d'adorer un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre. — Qu'enseigne-t-elle? — Elle nous enseigne à fuir le vice, à pratiquer la vertu, à rendre nos devoirs à un Dieu unique et souverain, aux princes, à nos supérieurs, à nos parents, et à ne faire tort à personne. Tout cela est renfermé dans ces dix préceptes. » Et il récita le Décalogue. Quelques-uns l'entendirent avec plaisir, d'autres avec indifférence, plusieurs peut-être avec mépris. Après qu'on l'eut interrogé sur divers points qui ne regardaient pas la religion, on le fit retirer.

On interrogea alors le catéchiste, que nous voyons appelé quelquefois son domestique, quelquefois son disciple. On multiplia les questions, pour savoir de lui, d'abord, les noms de ceux chez qui le missionnaire était ordinairement logé; ensuite, si le P. Leziniana n'avait point de relation avec les rebelles qui portaient les armes contre le roi; enfin si, dans le bourg de Luc-Thuy ou dans les environs, il ne se trouvait pas d'autres prédicateurs de la religion chrétienne. Le jeune Tong-kinois répondit avec beaucoup de prudence et de candeur à ces trois questions, se bornant à nommer le chrétien, déjà connu d'ailleurs, dans la maison duquel le missionnaire avait été arrêté; assurant que son maître, loin d'être en relation avec les rebelles, avait changé de séjour dans le cours de sa mission afin de s'éloigner d'eux; déclarant, en dernier lieu, qu'il ne connaissait pas d'autre prédicateur que celui qu'il avait l'honneur et l'avantage de servir. Le juge, irrité de cette dernière réponse, le fit battre de verges, et lui dit ensuite que, s'il foulait la croix à ses pieds, on le mettrait en liberté. Ignace Quoti avait souffert l'humiliation du fouet avec une patience chrétienne: il rejeta avec horreur la proposition qu'on lui faisait, et les plus terribles menaces ne purent l'ébranler. « Tu es donc chrétien? lui dit le juge, et je vais te faire mourir, si tu ne fais connaître les ministres de cette secte. — Oui, répondit le zélé catéchiste, je suis chrétien par la grâce de Dieu. Vous ferez de moi ce qu'il vous plaira: j'aime mieux souffrir la mort, que de nuire à mon prochain. »

L'habitant de Luc-Thuy, chez lequel le P. Leziniana avait été pris, se régla d'après le même principe: car, pour mettre à couvert tous

les autres fidèles, il laissa croire que, seul, il avait donné retraite au missionnaire, se bornant à dire que, fils de parents chrétiens et chrétien lui-même, il avait reçu le Dominicain dans sa maison, pendant que les habitants de Luc-Thuy s'occupaient de récolter le riz. Cet aveu, qui l'exposait beaucoup, ne lui attira pourtant qu'une amende pécuniaire, qui servit à récompenser le délateur.

Le magistrat, ayant fait rentrer le P. Leziniana, lui dit qu'on voulait apprendre de sa bouche en quel endroit il avait demeuré tout le temps qu'il s'était occupé de missions dans le royaume. « J'ai annoncé la foi, répondit-il, tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, suivant le précepte de Jésus-Christ, qui a ordonné aux apôtres, et à leurs successeurs dans le ministère, d'aller par toute la terre prêcher son Évangile, et baptiser tous ceux qui croiraient en lui. » Les missionnaires s'en tenaient toujours à cette réponse, et ne compromettaient jamais ceux de qui ils avaient reçu l'hospitalité. Les juges y étaient déjà accoutumés. Comprenant donc qu'ils n'obtiendraient pas une explication plus précise sur ce point, ils demandèrent au P. Leziniana s'il n'était pas marié, et si, dans les assemblées des chrétiens, il ne se passait pas beaucoup de choses contraires à la pudeur; reproduisant ainsi les reproches, toujours mal fondés, que les anciens idolâtres faisaient aux fidèles. Le Dominicain répondit qu'il était religieux, consacré à Dieu dès sa jeunesse par les vœux de pauvreté et de chasteté; que les chrétiens, dans leurs assemblées, ne s'occupaient que de prier, et qu'ils regardaient tous l'impureté comme un grand crime, sévèrement défendu par leur religion. On lui demanda encore s'il n'usait pas de quelque maléfice pour attirer les peuples à cette religion qu'il prêchait. Il répondit qu'un ministre de Jésus-Christ n'employait jamais que des moyens licites et honnêtes pour une fin si sainte. « C'est, dit-il, l'Esprit de Dieu qui met sa parole dans la bouche des prédicateurs, et qui ouvre par sa grâce le cœur de leurs auditeurs, auxquels il fait connaître la vérité de la foi, et qu'il porte à l'embrasser. » On lui demanda, en dernier lieu, si on avait composé beaucoup de livres pour expliquer la religion chrétienne. « Il y en a un nombre infini, dit le P. Leziniana: quelques-uns ont été traduits en langue tong-

kinois; et, si nos juges consentaient à prendre la peine de les lire sans prévention, nous pourrions espérer qu'ils cesseraient d'être les ennemis d'une religion aussi sainte que celle de Jésus-Christ.

Peu de jours après, on sut que le tribunal avait prononcé la sentence en ces termes : « Comme, par les procédures et les informations faites, il est suffisamment prouvé que Mathieu, chef de la religion chrétienne, depuis l'an 1732 jusqu'au jour de sa détention, est allé fréquemment au lieu de Luc-Thuy, situé dans le territoire de Giao-Thuy, pour y séduire le peuple en lui apprenant cette religion; et que, au surplus, on a trouvé chez lui plusieurs images qui sont autant de signes de la même religion, qu'il n'est point permis de prêcher dans ce royaume; nous condamnons ledit Mathieu à avoir la tête tranchée. Nous condamnons à la garde des éléphants Igoua Quoti, son disciple, qui fait profession de la même religion. Nous ordonnons que les images, les meubles, et les autres effets trouvés chez Mathieu, et qui servaient à l'exercice de la religion chrétienne, soient jetés au feu. Et nous voulons qu'on donne soixante pièces de monnaie au gradué La Phuong, pour le récompenser de ce qu'il a mis un tel chef de religion entre nos mains. » Cet arrêt fut un sujet de triomphe pour les idolâtres, de tristesse pour les chrétiens, de joie pour le P. Mathieu Lesipiana, qui s'estimait infiniment plus heureux de mourir pour la confession de Jésus-Christ, que de vivre privé de la liberté de prêcher la foi et de lui gagner des âmes. Il rendit donc d'humbles actions de grâces au Seigneur.

Sa satisfaction fut entière, lorsque, le 30 mai 1744, on le transféra dans le lieu qu'habitait le P. Gil de Federich. Ils n'avaient eu, auparavant, que peu d'occasions de se parler, et leurs entretiens avaient toujours été bien courts. On les laissa dès lors ensemble le jour et la nuit; événement dont ils profitèrent surtout pour s'administrer mutuellement les sacrements. Leur ministère fut, d'ailleurs, utile à un grand nombre de fidèles et à plusieurs idolâtres. Le peuple attribuait au crédit des chrétiens de la cour la faculté accordée aux deux missionnaires de demeurer dans cette maison contiguë aux prisons, d'y recevoir toujours la visite des Tong-kinois qui s'adressaient à eux, d'y célébrer même les

saints mystères, comme ils auraient pu le faire dans les églises en temps de paix. Mais les capitifs de Jésus-Christ, faisant remonter leur reconnaissance plus haut, ne pouvaient se lasser d'admirer la toute-puissance de Dieu, qui faisait que, dans le même temps et le même lieu où on proscrivait par des arrêts la religion chrétienne, on permettait que les hommes ainsi pros crits continuassent, presque sous les yeux de la cour, à exercer cette même religion, à instruire, à aider et à encourager ceux qui la professaient comme eux. Plus les missionnaires approchaient de leur terme, plus ils voyaient augmenter la piété et la ferveur des fidèles. Dans le cours de l'année 1744, le P. Gil entendit les confessions de près de dix-huit cents personnes, donna le baptême à soixante-treize, et l'extrême-onction à onze. Le P. Lesipiana, qui ne demeura pas huit mois avec lui dans le même lieu, y entendit cependant les confessions de six cent vingt personnes, en baptisa trente-trois, et administra l'extrême-onction à trois malades. Le jour de la Fête-Dieu, les deux religieux eurent la consolation de dire la messe l'un après l'autre : il s'y trouva un grand nombre de chrétiens, dont quarante furent admis à la sainte table.

Tandis que les missionnaires, sans discontinuer leurs travaux apostoliques, attendaient avec une sainte impatience la consommation de leur sacrifice, les chrétiens tong-kinois se flattaient encore que l'arrêt de mort serait révoqué. Leur espoir s'accrut, quand ils apprirent que le grand-oncle du roi venait de faire appeler les deux confesseurs de Jésus-Christ, pour obtenir de nouveaux éclaircissements sur la religion chrétienne. Cette seconde conférence se tint le 19 juillet 1744. Nous avons dit que le prince désirait voir quelques livres qui traitassent de la loi de Jésus-Christ d'une manière claire et méthodique. Les missionnaires lui en apportèrent deux : l'un, imprimé en langue chinoise; l'autre, manuscrit et en idiome tong-kinois. Le prince ne retint que celui-ci, en lut quelque chose, et, après une courte lecture, proposa ses doutes, que les Dominicains tâchèrent de résoudre. Ils ne manquaient pas plus de lumières que de zèle, puisque l'étude de la religion avait toujours été leur occupation principale. On loua particulièrement le génie et la capacité du P. Gil

de Federich du Ton différen dans les prince, qui vou ne put sang n' tretien d extrava fausseté core mo et ses n mencer l'autorité diève ce que les ment de mépriser eliner so Cepen Tong-kin lieu de grande i forcés de à tout. P qu'on ex procès de prisons, reconnaît d'indulge ne fut pas la cour, r server leur Gil que l vvr sa li qu'on se c lement il ses amis tendit à l' eraindre, scandalisé les ministr si, dans le à souffrir peut leur a foi, on le usage pour gion qu'ils sonnement

pu le faire
Mais les cap-
ter leur re-
ent ce lasser
ieu, qui fai-
même lieu où
religion chré-
ainsi pro-
les yeux de
igion, à in-
ux qui la pro-
missionnaires
ils voyaient
r des fidèles.
P. Gil enten-
uit cents per-
ante-treize, et
ipiniana, qui ne
dans le même
fessions de six
a trente-trois,
trois malades.
eux religieux
esse l'un après
ombre de chré-
ois à la sainte
sans disconti-
s, attendaient
nsommation de
-kinois se flat-
serait révoqué.
pprirent que le
ire appeler les
t, pour obtenir
ur la religion
ence se tint le
i que le prince
i traitassent de
nière claire et
lui en appor-
ngue chipoise;
ong-kinois. Le
en lut quelque
cture, proposa
chèrent de ré-
us de lumières
a religion avait
ipale. On loue
pacité du P. Gil

de Federich, que les deux vicaires apostoliques du Tong-king et les autres missionnaires de différents ordres avaient coutume de consulter dans les plus grandes difficultés. Néanmoins, le prince, qui n'avait pas reçu le don de la foi, et qui voulait juger de la religion par la raison, ne put admettre des vérités que la chair et le sang n'ont pas révélées. Il termina un long entretien en avouant que le culte des idoles était extravagant et la religion du pays pleine de faussetés : « Mais, ajouta-t-il, je comprends encore moins les dogmes de la religion chrétienne, et ses mystères d'amour. » L'homme doit commencer à soumettre humblement son esprit à l'autorité divine, afin que la lumière de Dieu déve cet esprit au-dessus de lui-même : c'est ce que les deux confesseurs entreprirent inutilement de persuader à un prince assez sage pour mépriser des idoles, mais trop superbe pour s'incliner sous le joug de la foi.

Cependant, les fléaux multipliés dont tout le Tong-king continuait d'être affligé, donnèrent lieu de penser que le ciel punissait quelque grande injustice ; car les idolâtres mêmes sont forcés de reconnaître une Providence, attentive à tout. Prévenu de cette idée, le roi ordonna qu'on examinât de nouveau, et sans retard, les procès de tous ceux qui étaient détenus dans les prisons, qu'on renvoyât libres les captifs qu'on reconnaissait innocents, et qu'on usât même d'indulgence à l'égard des coupables. Cet ordre ne fut pas plus tôt donné, que les chrétiens de la cour, résolus de ne rien négliger pour conserver leurs missionnaires, firent savoir au P. Gil que l'occasion était favorable pour recouvrer sa liberté, s'il consentait à signer un placet qu'on se chargeait de présenter au roi. Non-seulement il s'y refusa, mais il pria avec instance ses amis de s'abstenir de toute démarche qui tendit à lui conserver la vie. « Ne serait-il pas à craindre, disait-il, que les fidèles ne fussent scandalisés, et que les infidèles ne regardassent les ministres de l'Évangile comme des imposteurs, si, dans le temps qu'ils exhortent les chrétiens à souffrir avec patience et fermeté tout ce qui peut leur arriver de fâcheux à l'occasion de la foi, on les voyait eux-mêmes mettre tout en usage pour ne pas sceller de leur sang la religion qu'ils ont annoncée ? » Les prières et les raisonnements du P. Gil firent désirer ses amis de

leur entreprise. Ceux mêmes qui, au défaut d'un placet qu'on ne pouvait lui arracher, avaient résolu de racheter sa vie et sa liberté à prix d'argent, n'osèrent tenter ce moyen, dans la crainte de l'offenser. Mais ils ne consultèrent pas le P. Leziniana pour agir en sa faveur ; et les juges, chargés de revoir les procès, en confirmant la sentence de mort portée contre le premier, commuèrent la peine du second en une captivité perpétuelle. A la vue de deux sentences si différentes dans deux causes identiques, le roi refusa de les signer, et renvoya la connaissance de l'affaire au tribunal suprême.

Avant que ce tribunal eût rendu sa décision, le bruit se répandit parmi le peuple que l'un des deux prédicateurs chrétiens serait exécuté, et l'autre épargné. Le 21 janvier 1745, le secrétaire du tribunal royal parut confirmer ce bruit, en déclarant aux chrétiens de la cour que le P. Gil serait décapité le lendemain, sans rien ajouter au sujet du P. Leziniana, dont le nom, en effet, ne se trouvait pas sur la liste de ceux qu'on destinait au supplice. Cette nouvelle, en diminuant les inquiétudes des fidèles qui espérèrent conserver au moins un de leurs pasteurs, combla de joie le P. Gil qu'attendait la plus précieuse de toutes les morts, mais fit répandre un torrent de larmes au P. Leziniana, convaincu que ses péchés lui enlevaient la couronne du martyr. On vit alors ce qu'il est toujours rare de voir parmi les hommes. Le premier, destiné à périr par la main des bourreaux, s'efforçait de consoler le second, qui, en tout autre cas, aurait dû être son consolateur. « Ne vous affligez point, lui disait-il, puisque c'est le Seigneur qui a réglé notre sort. Il m'appelle à lui, et il accepte encore votre travail. Il veut être glorifié par tout ce qu'il vous fera faire pour la sanctification de ceux qui lui appartiennent. S'il se contente aujourd'hui d'une victime, il ne rejette pas l'autre. Votre sacrifice n'est qu'un peu différé. Je vous précède, et vous me suivrez. » Presque tous les chrétiens de la ville royale, ou moins les principaux, accoururent pour donner à l'envi aux deux confesseurs de sincères témoignages de leur affection. Tandis que les uns croyaient pouvoir se féliciter avec le P. Leziniana, les autres ne trouvaient pas d'expressions assez fortes pour peindre au P. Gil l'excès de leur douleur ; mais, si on n'avait égard à la

charité qui les faisait parler et agir, on pourrait dire que leurs larmes n'étaient pas moins injurieuses à l'un que leurs félicitations à l'autre. Le vicaire apostolique de la partie occidentale du Tong-king, ne pouvant, dans une circonstance qui attirait toute l'attention des chrétiens et des idolâtres, visiter en personne les deux missionnaires, leur envoya un de ses serviteurs pour les saluer de sa part, et les prier de ne pas oublier devant le Seigneur les besoins d'une Église qui les considérait comme ses pères. En renvoyant ce serviteur, le 21 janvier, le P. Gil écrivit au prélat que le lendemain, jour consacré au glorieux martyr de saint Vincent, il aurait lui-même le bonheur de verser son sang pour avoir prêché la foi que le saint lévite avait scellée du sien. Le soir, le P. Gil rassembla ses domestiques; car les chrétiens en avaient toujours entretenu quelques-uns auprès de lui, et plusieurs autres s'étaient attachés à sa personne par le seul désir de s'instruire et de le servir. Il pria avec eux, et leur dit que, se trouvant dans une situation semblable à celle où Jésus-Christ s'était trouvé la veille de sa mort, il leur laissait, comme par testament, ce que le divin Maître avait laissé à ses disciples, c'est-à-dire le grand précepte de la charité, afin qu'ils s'aimassent les uns les autres de la même manière qu'il les avait toujours aimés. Il les supplia de l'aider par leurs prières dans le combat qu'il allait soutenir, et les remercia affectueusement de tous les services qu'il avait reçus de leur zèle pendant les huit années de sa captivité. Comme on s'attendrissait de part et d'autre, le confesseur finit son allocution, et entra dans sa chambre, pour y passer la nuit en oraison et se préparer ainsi à la grâce du martyre.

A trois heures après minuit, il célébra pour la dernière fois les saints mystères, et entendit la messe du P. Leziniana. Dès qu'il fut jour, il se rendit, de la maison qui lui servait d'asile, dans la prison, pour faire ses adieux aux prisonniers, ses remerciements aux geôliers, et quelques aumônes aux pauvres, à qui il fit distribuer ce qu'il lui restait de provisions, c'est-à-dire un peu de riz. Les soldats destinés à le conduire au lieu du supplice arrivèrent vers huit heures du matin. Le P. Leziniana, qui ne quittait pas un moment le martyr, ne pouvant être (comme il le croyait) le compagnon

de sa mort, voulut du moins en être le témoin : il sollicita comme une grâce la permission de le suivre, et on ne lui refusa pas cette consolation. Ils sortirent donc ensemble de la prison, environnés ou suivis d'une multitude infinie d'idolâtres et de chrétiens. Les deux religieux marchaient l'un à côté de l'autre, récitant sans cesse des prières, s'offrant à Dieu comme des victimes volontaires, et lui demandant, par les mérites de Jésus-Christ, la conversion ou la persévérance de tous ceux pour lesquels ils étaient devenus un objet de dérision ou d'admiration. On voyait une sainte joie peinte sur le visage du P. Gil. Une profonde tristesse paraissait, au contraire, sur les traits du P. Leziniana, qui mourait presque de douleur de ne pouvoir mourir par le glaive pour la confession de Jésus-Christ. Ces dispositions de leur cœur se traduisaient d'une manière si sensible dans tout leur extérieur, que les idolâtres étonnés s'écriaient : « Quels sont donc ces Européens, si peu semblables au reste des hommes ? Les autres ne demandent que de vivre, et ceux-ci ne désirent que mourir. » Le Seigneur exauça les saints desirs que lui-même formait dans l'âme de ses serviteurs.

Quand ils arrivèrent devant la grande porte du palais, on vint annoncer au P. Leziniana que, dans ce moment même, les juges venaient de porter contre lui une nouvelle sentence de mort, et qu'il allait être décapité avec le P. Gil. Bientôt après, parut celui qui devait notifier l'arrêt. Ayant demandé au P. Leziniana s'il entendait la langue du pays, il ajouta, sur sa réponse : « Parce que tu es venu d'un royaume étranger pour prêcher dans celui-ci la religion des chrétiens, le roi te condamne à perdre aujourd'hui la tête. — J'en rends grâce à Dieu », répondit avec allégresse le missionnaire, comme avait fait autrefois saint Cyprien. Le P. Gil imita aussi le saint évêque de Carthage, en faisant donner quelques pièces d'argent aux deux geôliers, qui, ayant eu la garde des prisons, devaient, selon l'usage du pays, exécuter la sentence rendue par le tribunal suprême et confirmée par le roi.

Sur le lieu même du supplice, on laissa aux Dominicains le temps de faire une longue prière, la face contre terre, et ils se donnèrent ensuite mutuellement l'absolution sacramentelle.

Les fidèles étaient tonneux même, idoles, vie à ce dait si a naient les yeux leur vie signal, A ce mo nombre, Pères ! barrières ceinte, martyrs, de leur morceau de leurs quelque pratique ces sortes les bourre cipitation suppliciés fois, ils doute, ou tiens, ou d'exécute qu'ils ava ferte avec en ce lieu au contrai qu'ils tém Le con les minist des deux d'argent p leurs vété maitres d suppléa à têtes fure Pierre-Xav soïn de le une barque ce précieux bourg de de Spinos le 26 du m

témoin :
mission de
te conso-
la prison,
de infinie
religieux
citant sans
comme des
nt, par les
cion ou la
esquels ils
ou d'admi-
ainte sur le
esse parais-
Lexiniana,
ne pouvoir
on de Jésus-
se tradui-
s tout leur
s'écriaient :
si peu sem-
s autres ne
i ne désirer
les saints dé-
l'âme de ses

grande porte
lexiniana que,
naient de por-
te de mort, et
Gil. Bientôt
stifier l'arrêt.
il entendait la
sa réponse :
ume étranger
ion des chré-
e aujourd'hui
eu », répondit
comme avait
P. Gil imita
e, en faisant
aux deux gé-
s prisons, de-
écuter la sen-
ième et con-

on laissa aux
une longue
se donnèrent
sacramentelle.

Les fidèles et les idolâtres, dont les regards étaient arrêtés sur eux, paraissaient saisis d'étonnement et de respect. Une vieille femme même, prosternée à quelque distance devant ses idoles, les pria de tout son cœur de sauver la vie à ces deux étrangers, que leur douceur rendait si aimables. Cependant, l'un et l'autre venaient d'être attachés à un pieu. Tandis que, les yeux levés au ciel, ils offraient leur sang et leur vie en sacrifice, le magistrat donna le signal, et les bourreaux leur coupèrent la tête. A ce moment, les chrétiens, présents en grand nombre, s'écrièrent tout d'une voix : « Ha ! nos Pères ! nos chers Pères ! » Et, franchissant les barrières, ils s'élancèrent en foule dans l'enceinte, pour rendre leurs hommages aux saints martyrs. Les uns ramassèrent de la terre teinte de leur sang ; d'autres tâchèrent d'emporter des morceaux de leurs vêtements, ou une partie de leurs cheveux ; chacun s'empressait d'avoir quelque chose de leurs reliques. Suivant une pratique superstitieuse des Tong-kinois, après ces sortes d'exécutions, les officiers, les soldats, les bourreaux, se retirent d'ordinaire avec précipitation, dans la crainte que les mânes des suppliciés ne leur fassent du mal : mais, cette fois, ils ne s'éloignèrent pas, rassurés, sans doute, ou par l'exemple de cette foule de chrétiens, ou par la pensée que ceux qu'on venait d'exécuter ne voudraient pas venger une mort qu'ils avaient désirée avec tant d'ardeur et soufferte avec tant de joie. Ils s'arrêtèrent longtemps en ce lieu, sans inquiéter les fidèles ; admirant, au contraire, leur dévotion et le tendre amour qu'ils témoignaient avoir pour leurs Pères.

Le concours des chrétiens fut si grand, que les ministres de la justice, à qui les serviteurs des deux martyrs avaient donné une somme d'argent pour obtenir leurs corps, leurs têtes, leurs vêtements et leurs liens, ne furent pas les maîtres de s'en saisir. Le zèle des chrétiens suppléa à ce qu'ils ne purent faire. Les deux têtes furent remises entre les mains du Jésuite Pierre-Xavier, Tong-kinois de nation, qui eut soin de les envoyer le lendemain matin dans une barque où l'on avait déjà placé les corps ; et ce précieux dépôt fut transporté par eau dans le bourg de Luc-Thuy. Deux Dominicains, Louis de Spinosa et Pie de Sainte-Croix, s'y rendirent, le 26 du même mois, avec un grand nombre de

fidèles, pour célébrer les obsèques. Après la messe et le cantique *Te Deum*, chanté pour remercier Dieu du triomphe de ces martyrs, leurs corps furent enterrés dans la maison même qui leur avait servi de demeure. Peu de temps après, le P. Ponsgrau, vicaire provincial des Dominicains, et quelques religieux augustins s'étant rendus à Luc-Thuy, avec le P. Hilaire de Jésus, Augustin réformé, évêque de Corée et vicaire apostolique de ce royaume, on résolut de transférer les saints corps dans l'église du lieu, soit afin qu'ils fussent plus déceument, soit aussi pour ne pas exposer le chrétien auquel appartenait la maison où on les avait d'abord enterrés. La translation se fit avec solennité. Un missionnaire prononça l'éloge des confesseurs ; on chanta le *Te Deum* une seconde fois, et on prit toutes les précautions qu'on put pour la sûreté des religieux. Quoique la cérémonie eût lieu en présence d'une grande foule, la ferveur et la constance de ces bons chrétiens étaient telles, qu'on pouvait compter prudemment sur le secret.

Le roi, alors occupé des guerres civiles qui désolaient ses États, visitait, sur la fin de 1748, un arsenal où il y avait plusieurs pièces de canon, débris du naufrage d'un vaisseau hollandais. Les inscriptions qu'il y trouva piquèrent sa curiosité ; mais, comme les caractères étaient européens, personne ne pouvait le satisfaire. On en envoya une empreinte au P. Wenceslas Paleceuk, supérieur de la mission des Jésuites, et Bohême de nation (1). L'explication qu'en transmit ce Père déterminait le prince à le faire venir à Ketcho, et il ordonna d'élargir sept chrétiens emprisonnés pour la cause de Jésus-Christ. « Il ne convient pas, dit le roi, que ces malheureux languissent dans les fers, lorsque nous avons recours au maître de leur foi. » Ce fut un bonheur qu'on s'adressât d'abord à un missionnaire allemand : nul autre n'aurait pu donner l'explication désirée. Le P. Paleceuk, arrivé à Ketcho, fut conduit à l'arsenal, où il interpréta de nouveau les inscriptions ; et la nuit suivante il entendit plus de cent confessions. Depuis lors, les chrétiens se montrèrent aux fêtes publiques avec des tambours et d'autres instruments, pour mar-

(1) Extrait de quelques lettres sur le Tong-king, dans les *Lettres édifiantes*, t. xxv, p. 201, édit. in-18.

quer que leur religion commençait à triompher. Les bonzes voyant l'empire de Jésus-Christ s'accroître, l'un d'eux fit demander au roi la tête du missionnaire : mais il fut livré lui-même aux tribunaux et condamné à mort. Le P. Paleceuk obtint sa grâce. En l'accordant, le roi publia que quiconque oserait parler dans la suite contre l'Européen aurait la langue coupée. Des conjonctures si favorables donnèrent aux missionnaires répandus dans les provinces une confiance et une liberté qu'ils n'avaient pas encore eues dans l'exercice de leur ministère. Presque toutes leurs lettres sont remplies de traits édifiants, qui annoncent la foi vive et l'innocence des néophytes du Tong-king. « Comme je suis encore nouveau missionnaire, écrit l'un d'eux, je suis tout surpris que la plupart de mes chrétiens, après six mois ou un an de confession, me fassent une accusation où j'ai peine à trouver, et où je ne trouve pas toujours, une matière certaine d'absolution. Alors, je les soupçonne de n'être pas bien instruits, et je leur fais des interrogations sur les choses les plus ordinaires : mais l'air naïf et la manière dévote dont ils me répondent, me convainquent de l'innocence et de la candeur de leur âme. « Ha, mon Père! me disent-ils, comment oserais-je faire cela contre mon Dieu, qui m'a appelé à sa sainte religion! Ha! que mon Seigneur Jésus, qui est mort pour moi, ne permette pas que je tombe jamais dans ce péché! » Le roi avait demandé des mathématiciens européens. Aussitôt que les Jésuites de Macao eurent des sujets propres à lui être présentés en cette qualité, le P. Simonelli, Italien, et quatre autres Pères de la province du Japon, s'embarquèrent le 6 mars 1751. Simonelli, par sa science, son zèle et son expérience, était l'homme le plus propre à faire réussir une entreprise de cette nature : mais la jalousie des ministres, que le P. Paleceuk avait négligé de consulter avant d'appeler ses confrères, la fit échouer. Le roi parut avoir oublié que les missionnaires mathématiciens n'étaient venus qu'à sa demande. On accepta les présents qu'ils envoyèrent, en se bornant à leur permettre de se bâtir une maison sur le bord de la mer. Le P. Simonelli, âgé de plus de soixante-dix ans, voyant son zèle inutile, voulut retourner à Macao : on l'y autorisa sans difficulté. Ses quatre compagnons se glissèrent furtivement dans les

provinces, où ils exercèrent leur ministère avec succès. Le P. de Horta, Jésuite italien, traversa plusieurs fois, en 1765, les montagnes du Tong-king, où il recueillit des notions intéressantes sur la culture et la transplantation du riz (1). Cette même année 1765, les crimes d'un bonze, qui fut condamné à mort, ayant motivé des réglemens sévères contre le corps dont il faisait partie, le roi, pour ne point paraître favoriser les chrétiens s'il se taisait sur eux dans cette circonstance, renouvela, dans le même édit, les peines portées contre eux par ses prédécesseurs. La plupart des prêtres européens ou indigènes échappèrent aux poursuites. Néanmoins le Jésuite de Horta et un Dominicain tong-kinois furent pris et retenus en prison pendant plusieurs années (2). « Horta, dit le P. François Bourgeois (3), pensait à s'en retourner en Europe en 1766; mais, ayant appris sur sa route ce qui s'y passait, il rebroussa chemin. A peine fut-il arrivé à sa mission du Tong-king, qu'il fut pris dans l'exercice du saint ministère et mené en prison. C'est de là qu'il nous écrivit une grande lettre fort édifiante, d'où je tire tout ce que j'ai à vous dire de lui. La prison du P. de Horta est une espèce de loge, formée par des pieux profondément enfoncés en terre; elle n'a guère que quatre pieds de long sur deux et demi de large. Il est continuellement assis ou à demi couché, exposé à la pluie, au soleil d'un climat brûlant, et à toutes les injures de l'air. Ses pieds sortent de la prison à travers les pieux, et sont enchassés dans deux gros morceaux de bois, joints par les deux bouts. Les piqûres des insectes, dont il ne peut pas se défendre, les ulcères dont son corps est couvert, et dont il sort une puanteur insupportable, le bruit des batteurs de veilles et des soldats qui, jour et nuit, sont de garde autour de lui, les égouts qui l'environnent, l'opération de la pierre qu'il a soufferte, tout cela, et je ne sais combien d'autres maux,

(1) Lettre (en date de 1768) à madame la comtesse de *** , dans les *Lettres édifiantes*, t. xxv, p. 241, édit. in-18.

(2) Lettre (en date du 15 septembre 1769) du P. Ventavon, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. de Bravaud, dans les *Lettres édifiantes*, t. xxxvii, p. 300, édit. in-18.

(3) Lettre (en date du 15 octobre 1769) à Madame de *** , dans les *Lettres édifiantes*, t. xxxvii, p. 190, édit. in-18.

présent
de du
croit a
et de
d'un é
courag
qui son
récent
et en 1
le Tong
mission
gnissim
ligatus
juin 17
Les
daient a
tal, un
environ
maladie
exercer
Géoman
plus bes
mort le
vingt-tr
l'exercic
cinq d'
coadjute
ros en 1
d'abord
de Franc
enfin M.
nommé é
ne reçut
sacré par
oriental.

Pour ex
cissitudes
Tong-king
cause, en
la Chine; c
une grand
et les acte

istère avec
à, traversé
es du Tong-
intéressantes
du riz (1).
d'un bonze,
tivité des ré-
ont il faisait
re favoriser
ns cette cir-
émité, les
édécésseurs.
ou indigènes
ins le Jésuite
inois furent
plusieurs au-
ançois Bour-
r en Europe
a route ce qui
A peine fut-il
qu'il fut pris
e et mené en
t une grande
out ce que j'ai
de Horta est
des pieux pro-
n'a guère que
demi de large.
demi couché,
climat brûlant,
s pieds sortent
k, et sont en-
de bois, joints
des insectes,
es ulcères dont
ort une puanteur
bateurs de
nit, sont de
qui l'environ-
il a soufferte,
l'autres maux,

me la comtesse
xxv, p. 241, édit.

769) du P. Ven-
de Jésus, au P. de
t. xxxvii, p. 300,

769) à Madame
vii, p. 109, édit.

présentent, dans la lettre de ce Père, un tableau de douleur qui fait frémir. Mais son courage croît avec ses souffrances. Il parle de leur excès et de leur durée, comme il parlerait de celles d'un étranger qui ne le toucherait pas... Il s'encourage par l'exemple des martyrs du Japon, qui sont de sa province; par l'exemple, plus récent encore, des missionnaires qui, en 1722 et en 1737, versèrent leur sang pour la foi dans le Tong-king. Il se recommande aux prières des missionnaires. Il signe Nuntius de Horta, *indignissimus Christi confessor, pro Christo catenis ligatus*. Sa lettre est datée du Tong-king le 25 juin 1768.»

Les prêtres des Missions-Étrangères possédaient alors à Kevinh, dans le Tong-king occidental, un collège et un séminaire, où se trouvaient environ quatre-vingts élèves; parmi lesquels les maladies épidémiques dont le pays fut infecté exercèrent des ravages. M. Néés, évêque de Céomanie, l'un des principaux soutiens et des plus beaux ornements de cette mission, était mort le 19 novembre 1764, âgé de quatre-vingt-trois ans, après cinquante ans passés dans l'exercice des fonctions apostoliques, et vingt-cinq d'épiscopat. Il eut successivement trois coadjuteurs : M. Devaux, sacré évêque de Lérès en 1746, mort dix ans après; M. Bennetat, d'abord coadjuteur en Cochinchine, mort à l'île de France, à son retour de Rome, en 1761; enfin M. Reydelet, qui lui succéda. Ce dernier, nommé évêque de Gabalé et coadjuteur en 1762, ne reçut ses bulles qu'en 1768, et fut alors sacré par le vicaire apostolique du Tong-king oriental.

CHAPITRE XXV.

Mission de la Chine.

Pour expliquer, du moins en partie, les vicissitudes de la religion en Cochinchine et au Tong-king, il faut remonter des effets à la cause, en étudiant l'histoire du christianisme à la Chine; car le Céleste empire a toujours exercé une grande influence sur l'empire annamite, et les actes des empereurs chinois ont néces-

sairement réagi sur ceux des princes leurs voisins.

Khang-hi termina, le 20 décembre 1722, un règne de soixante ans, compté par les Chinois au nombre des plus glorieux de leur histoire : les Jésuites ont coutume de le comparer à Louis XIV, son contemporain; ce qui, à cette époque, était le dernier éloge qu'on pût donner à un prince étranger. « Le P. Parrennin, dit le Jésuite Chalié (1), avait su profiter admirablement de la bienveillance dont l'empereur l'honorait, pour lui faire connaître Jésus-Christ et l'instruire des vérités chrétiennes. Il le faisait si à propos et si dignement, que non-seulement le prince en conçut une nouvelle estime pour notre sainte foi, dont il était le protecteur déclaré, mais qu'on a souvent cru que, entièrement persuadé par les discours du missionnaire, il allait embrasser le christianisme. On ne doute point qu'il ne se fût rendu à la vérité connue, sans des passions bien difficiles à vaincre à qui se sent le maître, et est accoutumé de longue main à ne se rien refuser. Nous avons tout lieu de croire que ce prince, se voyant près de mourir, et se rappelant ce que tant de missionnaires, et plus souvent encore le P. Parrennin lui avaient dit de la nécessité d'être chrétien pour sauver son âme, prit alors la résolution de recevoir le baptême : il fit appeler les missionnaires qui étaient à la cour; mais le premier acte d'autorité d'Young-tching, son fils, déjà nommé empereur, fut d'empêcher qu'ils ne fussent introduits dans le palais. »

Le successeur de Khang-hi n'avait jamais eu ses vives sympathies pour le christianisme : supposant que d'illustres chrétiens n'étaient pas étrangers à une conspiration ourdie pour mettre son frère Yesaké sur le trône, il fut d'autant moins disposé en faveur de leur religion. Tels étaient ses sentiments personnels, quand les premières étincelles d'une persécution générale s'élevèrent dans le Fo-kien, au mois de juillet 1723 (2). Les Dominicains Blaz de la Sierra et

(1) Lettre (en date du 10 octobre 1741) au R. P. Verchère, provincial de la Compagnie de Jésus dans la province de Lyon, dans les *Lettres édifiantes*, t. xxxv, p. 134, édit. in-18.

(2) Lettre (en date du 16 octobre 1723) du P. de Maillet, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. ... dans les *Lettres édifiantes*, t. xxx, p. 112, édit. in-18.

Rusebio Ostot, venu depuis peu des Philippines, gouvernaient la chrétienté de Fou-ngan-hien. Un néophyte, mécontent de l'un d'eux, renonça à la foi, en entraîna quelques autres dans son apostasie, et, d'accord avec eux, présenta au mandarin du lieu une requête qui contenait plusieurs accusations. Les mesures de proscription, adoptées à la suite de cette requête par Mouan-pao, tsong-to du Fo-kien, qui gouvernait en même temps le Tche-kiang, inquiétèrent d'autant plus les Jésuites français de Peking, que l'empereur se servait rarement des Européens, et s'occupait peu des sciences étrangères, canal et garantie de leur crédit. Ils ne purent douter que la ruine du christianisme en Chine n'eût été arrêtée secrètement entre Young-tching et Mouan-pao, à la vue d'un placet public dans lequel ce dernier demandait au souverain qu'il fût proscrire dans tout l'empire. On avait réuni à Peking tous les missionnaires dont les connaissances seraient utiles pour le calendrier; mais reléguer les autres à Macao, avec défense d'en sortir. Une délibération du tribunal des rites en ce sens, ayant été soumise à l'empereur, il la confirma le 12 janvier 1724, en décidant que les religieux seraient conduits soit à la cour, soit à Macao, dans le délai de six mois. Dès que la sentence arriva dans les provinces, on se saisit presque partout des églises où il ne se trouvait pas de missionnaires : en quelques endroits même, on fit succéder Bélial au vrai Dieu, et on changea en temples d'idoles les sanctuaires qui lui étaient consacrés. Quoique l'empereur eût défendu de maltraiter les ouvriers évangéliques, ils ne furent pas à couvert de toute insulte. Ainsi le P. Bonkouski, Jésuite polonais, faillit être lapidé à Hang-tcheou-fou, capitale du Tche-kiang; le P. Porquet, Jésuite français, courut risque de la vie à Ting-hou-hien, dans la même province; l'évêque de Lorima, vicaire apostolique du Chen-si et du Chan-si, ayant été saisi dans une de ses missions avec un Franciscain qui l'accompagnait, écrivit au P. Reinaldi, Carme déchaussé, qu'on l'avait accablé de mauvais traitements. Comme Canton était la porte de la mission de la Chine, les Jésuites de Peking travaillèrent à obtenir du moins que leurs confrères pussent y résider, afin de réserver l'avenir. Cette grâce ayant été accordée, le 1^{er} juillet, le P. Parrennin en fit remercier Young-

tching en termes si flatteurs, que ce prince le manda en sa présence, avec les Pères Bouvet et Kægler, honneur que les Jésuites n'avaient pas encore reçu depuis son avènement au trône. Dans un discours très-long, et qu'il débita rapidement, il voulut justifier la conduite qu'il tenait à l'égard des missionnaires. « Si j'envoyais, dit-il, une troupe de bonzes et de lamas dans votre pays pour y prêcher leur loi, comment les recevriez-vous...? Vous voulez que tous les Chinois se fassent chrétiens; votre loi le demande, je le sais bien : mais, en ce cas-là, que deviendrions-nous? Les sujets de vos rois. Les chrétiens que vous faites ne reconnaissent que vous; dans un temps de trouble, ils n'écouteront point d'autre voix que la vôtre... Je vous permets de demeurer ici et à Canton, tant que vous ne donnerez aucun sujet de plainte; car, s'il y en a dans la suite, je ne vous laisserai ni ici, ni à Canton. Je ne veux point de vous dans les provinces. L'empereur mon père a perdu beaucoup de sa réputation dans l'esprit des lettrés par la condescendance avec laquelle il vous y a laissé établir. Il ne se peut faire aucun changement aux lois de nos sages; et je ne souffrirai point que, pendant mon règne, on ait rien à me reprocher sur cet article... Du reste, ne vous imaginez pas que j'aie quelque chose contre vous, ou que je veuille vous opprimer. Vous savez la manière dont j'en usais avec vous quand je n'étais que régulo... Ce que je fais maintenant, c'est en qualité d'empereur. Mon unique soin est de bien régler l'empire : je m'y applique du matin au soir. »

La résolution que Young-tching avait prise d'éteindre le christianisme dans ses États fut assez clairement attestée par les durs traitements infligés à une famille de Peking, plus illustre par la foi de Jésus-Christ, qu'elle a généreusement professée, que par le sang impérial des Tartares-Mantchoux dont elle était issue. La plupart de ses membres étaient redevables de leur conversion au P. Joseph Suarez, Jésuite portugais, qui leur avait conféré le baptême, et qui dirigeait leur conscience (1). Le P. Jean Mouram, autre Jésuite portugais, venait encore

(1) Lettre (en date du 20 août 1724) du P. Parrennin, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. ..., dans les *Lettres édifiantes*, t. xxx, p. 186, édit. in-18.

(1) Lettre au P. ..., in-18.

(2) Lettre au P. ..., in-18.

ce prince le
es Bouvet et
l'avaient pas
at au trône.
a débita rapt-
te qu'il tenait
voyais, dit-il,
na votre pays
les recevrriez-
es Chinois se
emande, je le
deviendriez-
chrétiens que
e vous; dans
téraient point
vous permet-
tant que vous
te; car, s'il y
serai ni ici, ni
s dans les pro-
perdu beaucoup
s lettrés par la
vous y a laissé
un changement
souffrirai point
it rien à me re-
e, ne vous ima-
se contre vous,
P. Vous savez la
us quand je n'é-
ais maintenant,
un unique soin est
applique du ma-

hing avait prise
ns ses États fut
durs traitements
ng, plus illustre
elle a généreuse-
ng impérial des
était issue. La
et redevables de
Suarez, Jésuite
ré le baptême, et
(1). Le P. Jean
is, venait encore

(1) du P. Parrennin,
ésus, au P. ... dans
P, édit. in-18.

d'en baptiser un à Sinim, sur la frontière occidentale de la Chine, où on avait relégué ce prince. Cependant Sourniama, chef de la famille, âgé de soixante-dix-sept ans, était toujours idolâtre. Dès le 1^{er} juillet, on prévint Young-tching, peut-être avant qu'il admit en sa présence les Pères Parrennin, Bouvet et Kægler, de la conversion du prince, récemment baptisé à Sinim. Le lendemain, Sourniama, dépouillé de ses titres et de ses biens, fut exilé en Tartarie avec tous ses enfants. La vertu des illustres néophytes, confinés dans le misérable hameau de Sin-pou-tse, près Fourdane, ne chancela point sous le poids de la disgrâce (1); ils montrèrent, au contraire, la fermeté la plus héroïque. Après la mort de Sourniama, arrivée le 2 janvier 1725, Young-tching envoya à Fourdane deux mandarins pour dégrader tous ses fils de la dignité de prince du sang, en leur ôtant la ceinture jaune qui en est la marque, et les abaissant au niveau du simple peuple. Ils témoignèrent beaucoup de joie de se voir déchus d'un rang qui les gênait dans la pratique des devoirs du christianisme. Le P. Louis Fan, Jésuite chinois, qu'on envoya de Peking pour leur administrer les sacrements, fut édifié de leur résignation et de leur ferveur (2). Au mois d'avril 1726, l'empereur résolut de les distribuer parmi les huit bannières; et, comme il y avait à Fourdane des soldats des huit bannières de Peking, on reçut l'ordre de les y incorporer comme simples cavaliers, et de leur assigner, dans les casernes hors de la ville, autant de logements qu'il serait nécessaire pour abriter chaque chef de famille avec sa maison. Sur ces entrefaites, on fit, sous un prétexte politique, le procès de Sourniama, quoique mort : la décision du tribunal, modifiée par Young-tching, fut que ses os seraient déterrés, brûlés, et jetés au vent; qu'entre ses fils et ses petits-fils, âgés de plus de quinze ans, on en choisirait quelques-uns pour les mettre à mort, qu'on disperserait les autres dans les provinces, à l'instar des hommes du peuple condamnés au bannisse-

ment. Au fond, on ne se proposait que de déterminer des apostasies par la terreur. « L'empereur, dit Parrennin (1), après avoir arrêté le cours de la prédication de l'Évangile dans tout son empire, voulait enlever à la religion chrétienne l'honneur qu'elle avait de compter tant de princes parmi ses enfants; mais jamais le christianisme n'a reçu plus d'honneur à la Chine que par le moyen dont on s'est servi pour l'y déshonorer. Ce qui est surprenant, et qu'on doit attribuer à une providence particulière de Dieu, c'est que l'empereur, en déchirant les ouailles, n'inquiéta point les pasteurs, et les laissa tranquilles au milieu de sa capitale; qu'il leur donna quelquefois audience, et les honora de présents. Au commencement de cette année, qui est un temps de réjouissances où l'empereur fait des largesses aux grands et aux gens de sa maison, il nous a fait tous appeler au palais, et nous a admis en sa présence au nombre de vingt; c'est-à-dire autant que les deux côtés de la salle où il était sur son trône en pouvaient contenir. Il s'entretint sur différents sujets; il parla de la religion, quoique fort superficiellement; il nous fit même un honneur que l'empereur Khang-hi, tout protecteur des Européens qu'il était, ne leur a jamais fait. Durant son repas, il nous fit servir, par les premiers eunuques, des tables couvertes de toutes sortes de mets, questionnant tantôt l'un, tantôt l'autre; et, avant que de nous congédier, il nous fit donner à chacun deux peaux de zibeline et deux bourses fort propres, telles que les Chinois les portent à la ceinture. Il nous fit ensuite accompagner au sortir des appartements intérieurs par des eunuques chargés de corbeilles remplies de très-beaux fruits; et cela, à la vue de tout ce qu'il y avait de princes et de mandarins au palais. Il n'y a personne de nous à qui ne vint cette pensée : « Ha ! « moins de grâces aux missionnaires, et plus de « justice à la religion qu'ils prêchent!... » Mais Young-tching ne fut point touché de l'héroïque fermeté des princes du sang impérial, dont la foi n'était ébranlée, ni par la dégradation de leur rang, ni par la confiscation de tous leurs biens, ni par les menaces d'une mort in-

(1) Lettre (en date du 20 juillet 1725) du P. Parrennin, au P. ... dans les *Lettres édifiantes*, t. XXXI, p. 2, édit. in-18.

(2) Lettre (en date du 24 août 1726) du P. Parrennin au P. ... dans les *Lettres édifiantes*, t. XXXI, p. 56, édit. in-18.

(1) Lettre (en date du 26 septembre 1727) au P. du Halde, dans les *Lettres édifiantes*, t. XXXI, p. 207, édit. in-18.

fâme et cruelle, ni par les rigueurs d'une dure prison, dans laquelle plusieurs achevèrent glorieusement leur vie (1). Seulement, il y eut ordre de renvoyer à Fourdane les exilés qui survivaient dans les provinces (2). Parrennin, parlant de la contrainte dans laquelle vivaient les Jésuites, s'exprime ainsi : « Nous avons été longtemps sans oser guère sortir de la maison, que pour aller au palais et aux autres endroits où le service de l'empereur demandait notre présence. Lorsqu'il fallait administrer les sacrements aux moribonds, nous autres Européens nous n'allions que dans les lieux où il n'y avait point à craindre que nous fussions surpris ; mais, à l'égard des endroits où il n'était pas prudent que des Européens parussent, on y envoyait le P. Mathieu Lo ou le P. Julien Tchén, tous deux Jésuites chinois... Nonobstant tous ces mouvements et ces troubles qui se sont succédé les uns aux autres, nous n'avons pas été tout à fait dans l'inaction : on n'a pas cessé de cultiver les missions dont les Jésuites français sont chargés, soit ici, soit à la campagne. » La Providence avait même ménagé un asile aux chrétiens persécutés dans des montagnes inaccessibles de la province de Hou-kouang, qui répond au Houpé et au Hou-nan actuels. « Ces montagnes, écrit Parrennin, se nomment Mou-pan-chan, c'est-à-dire *Montagnes du plat de bois*, parce qu'elles sont bordées d'arbrisseaux, et que leur sommet ressemble à un plat. Pour y arriver, il faut traverser des torrents qui ne peuvent souffrir ni ponts ni barques. Après avoir passé ces torrents, il s'agit de grimper ces montagnes fort escarpées, au travers des broussailles dont elles sont couvertes depuis la racine jusqu'au sommet. Quand on y est parvenu, on trouve un pays fort étendu, rempli de beaux arbres, et dont les terres sont grasses... Le P. Labbe est le premier Européen qui ait pénétré dans ces affreuses montagnes, que le P. Hervieu appelait les *Cévennes* de la Chine. Il en prit possession au mois d'octobre 1731. Il y retourna au mois d'août de l'année 1732 ; et, le 2 mars de cette année (1734), j'ai

reçu de lui une lettre où il me fait un détail bien consolant des bénédictions que Dieu répand sur ce nouvel établissement. Il avait divisé ces montagnes en huit différents quartiers, qui ont chacun leur catéchiste. Dans la visite qu'il en a faite, il a eu la consolation d'administrer les sacrements à un grand nombre de chrétiens, et y a fait bâtir une maison pour le missionnaire, qui servira d'école en son absence. Dans les endroits où il n'y a que des chrétiens, on ne permet à aucun infidèle de s'établir ; et, s'il s'en trouve ailleurs, (le P. Labbe) espère, avec la grâce du Seigneur, de les convertir à la foi : ainsi toute cette contrée ne sera habitée que par les adorateurs du vrai Dieu. Il ajoute que, en sortant de ces montagnes, il y laissa six cents chrétiens ; que ce nombre augmentera beaucoup dans la suite ; et que, pour cette raison, il a écrit au Père supérieur général pour le prier de lui envoyer le P. Kao, Jésuite chinois. Ce Père, qui n'a guère que trente ans, a l'esprit excellent, et est encore plus estimable pour sa piété, pour sa prudence et pour sa modestie. Dieu veuille nous procurer parmi les Chinois plusieurs sujets semblables ! Je ne vois point d'autre moyen de soutenir cette mission, tant que l'empereur régnant sera sur le trône. Ces deux Pères s'aideront réciproquement l'un l'autre : le P. Labbe passera la plus grande partie de l'année dans ces montagnes (1), et le P. Kao visitera toutes les chrétientés de la province sans aucun risque. »

Les missionnaires français, espagnols, italiens, chassés, comme nous l'avons dit, des différentes provinces de l'empire, pour être transportés à Macao, mais tolérés à Canton, y vivaient avec sécurité, lorsqu'un ordre secret de Young-tching abrégé leur séjour dans cette ville (2). Le P. Hervieu, supérieur des Jésuites, le P. Archange Miralta, procureur des Propagandistes, et le P. Rocha, Franciscain espagnol, essayèrent en vain de faire ajourner le départ pour Macao, déclaré obligatoire dans les trois jours. Il fallut s'éloigner avec une telle précipitation, que les

(1) Lettre (en date du 15 septembre 1728) du P. Parrennin au P. du Halde, dans les *Lettres édifiantes*, t. xxxi, p. 210, édit. in-18.

(2) Lettre (en date du 15 octobre 1734) du P. Parrennin au P. du Halde, dans les *Lettres édifiantes*, t. xxxi, p. 238, édit. in-18.

(1) Voyez encore, sur ces montagnes, la Lettre du P. de Neuville au P. Brisson, dans les *Lettres édifiantes*, t. xxxv, p. 193, édit. in-18.

(2) Lettre (en date du 11 décembre 1732) du P. Porquet, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. de Goville, dans les *Lettres édifiantes*, t. xxxiv, p. 107, édit. in-18.

un détail bien
 eu répand sur
 ivisé ces mon-
 qui ont chacun
 en a faite, il a
 sacrements à
 a fait bâtir une
 i servira d'é-
 roits où il n'y
 à aucun infi-
 ouve ailleurs,
 e du Seigneur,
 oute cette con-
 adorateurs du
 nt de ces mon-
 étiens ; que ce
 ns la suite ; et
 au Père supé-
 envoyer le P.
 i n'a guère que
 et est encore
 ur sa prudence
 nous procurer
 semblables ! Je
 soutenir cette
 gnant sera sur
 nt réciproque-
 passera la plus
 montagnes (1),
 rétientés de la

espagnols, ita-
 ns dit, des dif-
 our être trans-
 ton, y vivaient
 eret de Young-
 cette ville (2).
 uites, le P. Ar-
 ropagandistes,
 nol, essayèrent
 t pour Macao,
 jours. Il fallut
 ation, que les

La lettre du P. de
 lettres édifiantes,

(1732) du P. Por-
 e Jésus, au P. de
 t. XXXIV, p. 107.





[177
Jésu
du P
quel
Laza
mala
il qu
naire
de tr
Comm
de Jo
n'eur
viron
venai
renvo
seurs
vingt
tous p
tents
guirer
voyer
craint
veau
doctrin
suadés
rigueur
Young
tre mis
en qua
les lett
d'Euro
de la c
l'empe
sionnai
qu'il ne
de chas
de la C
M. Ped
lement
chrétien
d'honor
circons
que, da
il était
dées pa
lettres p
parler p

(1) Lett
dans les
(2) Voy

Jésuites laissèrent dans leur maison le cercueil du P. du Baudory, mort le 15 août 1732, et auquel ils allaient rendre les devoirs funèbres. Le Lazariste Appiani, septuagénaire et gravement malade, ne put obtenir un sursis : aussi mourut-il quelques jours après son départ. Les missionnaires s'embarquèrent le 20 août, au nombre de trente-cinq, et arrivèrent le 23 à Macao. Comme il y avait dans cette ville deux maisons de Jésuites et trois monastères de religieux, ils n'eurent pas de peine à y trouver un asile. Environ cinquante domestiques ou catéchistes, qui venaient de les suivre, leur furent enlevés, et renvoyés à Canton, où douze de ces confesseurs, pris des huit églises, reçurent chacun vingt coups de bâton : du reste, ils souffrirent tous plus ou moins. Les mandarins, non contents d'avoir déporté les missionnaires, enjoignirent au chef portugais de Macao de les renvoyer dans leurs royaumes respectifs, dans la crainte, dit-on, qu'ils ne s'introduisissent de nouveau en Chine pour l'infecter de leur mauvaise doctrine. Les Jésuites de Peking, quoique persuadés qu'on ne s'était pas porté à cet excès de rigueur sans un ordre de la cour, supplièrent Young-tching d'autoriser du moins trois ou quatre missionnaires à résider dans la ville de Canton, en qualité de correspondants, afin d'y recevoir les lettres et autres objets qui seraient envoyés d'Europe, et de les adresser à leurs confrères de la capitale (1). Dans une audience à laquelle l'empereur voulut que le Lazariste Pedrini, missionnaire de la Propagande, assistât, on s'aperçut qu'il ne méditait, au contraire, rien moins que de chasser absolument les ouvriers évangéliques de la Chine. Les yeux constamment attachés sur M. Pedrini, à qui il semblait adresser principalement la parole, il insista sur ce que la religion chrétienne défendait à ceux qui l'embrassaient d'honorer leurs ancêtres défunts. Ce fut cette circonstance qui fit croire à l'évêque de Peking que, dans un danger si extrême de la mission, il était à propos d'user des permissions accordées par le légat Mezza-Barba ; et par suite, des lettres pastorales, dont nous avons été conduit à parler par anticipation (2), enjoignirent à tous les

missionnaires de se conformer à ces concessions, sous peine de suspension *ipso facto* de l'exercice de leurs fonctions. Cependant le P. Parrennin, voyant qu'il n'y avait guère à Peking que des vieillards qui laisseraient bientôt un grand vide dans la mission française, supplia Young-tching de permettre qu'il fit venir, sous prétexte de l'aider dans sa vieillesse, les Pères Gabriel Boussel et Pierre Fourreau, récemment arrivés de France à Macao (1). L'empereur, par égard non pour la religion, mais pour le vieux missionnaire, accéda à sa prière ; en sorte que la maison des Jésuites français renferma dès lors, indépendamment de trois Chinois, les Pères Parrennin, d'Entrecolles, Regis, de Maillac, Gaubil, de La Charme, Chaliier, Boussel, Fourreau, et le frère Roussel. L'admission des deux jeunes Jésuites était d'autant plus remarquable, qu'on repoussait avec sévérité tous les apôtres. Deux Dominicains, l'un caché depuis deux ans dans le Fo-kien, l'autre qui y arrivait de Manille, ayant été arrêtés, le premier fut reconduit par des gardes à Macao, et l'autre renvoyé aux Philippines (2).

Sous le règne de Khian-loung, fils de Young-tching, mort le 17 octobre 1735, le premier ministre Ma-tsi, lié depuis trente-six ans avec le P. Parrennin, lui envoya dire de dresser promptement une requête pour demander le rétablissement de la religion et des missionnaires ; rien n'étant plus raisonnable, et l'empire ne possédant pas de plus honnêtes gens que les Européens (3). On ne changea, dans cette requête, que deux ou trois caractères qui paraissaient trop forts contre Mouan-pao, ancien tsong-to du Fo-kien, dont les démarches, concertées du reste avec Young-tching, avaient fait chasser les missionnaires des provinces. Mais le seizième *regulo* s'opposa à ce que le mémoire fût remis à l'empereur. Les Jésuites, en attendant une occasion favorable, ajoutèrent de nou-

(1) Lettre (en date du 20 octobre 1734) du P. Parrennin au P. ..., dans les *Lettres édifiantes*, t. xxxiv, p. 177, édit. in-18.

(2) Lettre (en date du 15 octobre 1734) du P. Parrennin au P. du Halde, dans les *Lettres édifiantes*, t. xxxi, p. 251, édit. in-18.

(3) Lettre (en date du 22 octobre 1736) du P. Parrennin au P. du Halde, dans les *Lettres édifiantes*, t. xxxii, p. 19, édit. in-18.

(1) Lettre (en date du 18 octobre 1733) du P. de Maillac, dans les *Lettres édifiantes*, t. xxxiv, p. 117, édit. in-18.

(2) Voyez ci-dessus, t. II, p. 482, col. 2.

velles prières et d'autres bonnes œuvres aux messes votives qu'on disait tous les jours dans leurs trois églises, depuis le 18 mars 1733 que Young-tching avait été sur le point de les renvoyer en Europe. Sur ces entrefaites, le mandarin Tcha-sse-hai renouvela, dans une accusation formelle contre le christianisme, toutes les accusations que d'autres avaient avancées avant lui, insistant pour que les Manchoux et les Chinois qui étaient sous les bannières n'eussent pas la liberté de se faire chrétiens. Le seizième regulo, si défavorable à la requête des Jésuites, présenta l'accusation du mandarin à l'empereur : en conséquence, il fut arrêté, au mois d'avril 1736, que les chefs des bannières exhorteraient les nouveaux chrétiens à abjurer la foi, et les puniraient en cas de refus ; qu'à l'égard des Européens, que l'on conservait à Peking à cause de leur habileté dans les sciences, le tribunal des rites leur défendrait d'attirer les soldats des bannières et le peuple à leur religion. Les fidèles remplirent aussitôt les églises, pour se disposer, par la réception des sacrements, à soutenir la persécution, qui commença le jour même. A la réserve d'un très-petit nombre, que l'appareil des supplices intimidait, ils donnèrent les marques d'une intrépidité et d'une constance héroïque au milieu des plus cruels tourments. Dans cette extrémité, les Jésuites prirent le parti de faire remettre leur requête à Khian-loung par le frère Castiglione. Né l'an 1698 en Italie, ses talents, qu'il perfectionna sous des maîtres habiles, auraient pu lui faire tenir un rang distingué parmi les peintres de sa patrie : mais une piété tendre et son goût pour l'état religieux lui firent préférer l'humble état de frère coadjuteur dans la famille de saint Ignace. Envoyé à Peking, il y passa la plus grande partie de sa vie, occupé des travaux que lui imposait son service à la cour. Young-tching et Khian-loung employèrent assidûment son pinceau, et lui prodiguèrent les marques les plus flatteuses d'estime et de bienveillance. Khian-loung venait presque tous les jours voir travailler le frère, qu'il se plaisait à entretenir. Le 3 mai 1736, il alla, comme à l'ordinaire, s'asseoir auprès de lui. « Le frère quitta son pinceau, dit Parrennin ; et, prenant tout à coup un air triste et interdit, il se mit à genoux, où, après avoir dit quelques paro-

les, entrecoupées de soupirs, sur la condamnation de notre sainte loi, il tira de son sein notre mémorial enveloppé de soie jaune. Les eunuques de la présence tremblaient de la hardiesse de ce frère, car il leur avait caché son dessein. L'empereur l'écouta pourtant tranquillement, et lui dit avec bonté : « Je n'ai pas condamné votre religion ; j'ai défendu simplement aux gens des bannières de l'embrasser. » En même temps, il fit signe aux eunuques de recevoir le mémorial, et, se tournant du côté du frère Castiglione, il ajouta : « Je le lirai ; soyez tranquille, et continuez de peindre. » Quand nous apprîmes le succès de notre mémorial, nous fûmes bien consolés, jugeant que, par la lecture qu'en ferait l'empereur, il se mettrait au fait de ce qui regarde notre sainte religion... Cependant nous voyions bien que, soit qu'il eût été surpris, soit qu'il n'eût pas fait les réflexions nécessaires sur l'accusation de Tcha-sse-hai..., il ne reviendrait que très-difficilement de la résolution qu'il avait prise... Bien qu'on ne sût pas quel ordre il nous avait donné, quelques-uns des mandarins usèrent de modération envers les chrétiens ; d'autres continuèrent encore quelque temps leurs vexations ; mais enfin la persécution fut assoupie, après avoir duré environ deux mois. » L'éclat que l'on faisait alors pour obliger les chrétiens des bannières de renoncer à la loi de Dieu ne mit point obstacle à la réhabilitation des exilés, fils et petit-fils de Sourmiana, auxquels on accorda la ceinture rouge comme transition à la ceinture jaune.

A peine respirait-on à Peking, qu'il s'y éleva, en 1737, une persécution nouvelle (1). Les Jésuites des trois églises avaient, depuis longtemps, partagé entre eux les divers hôpitaux où l'on transportait les enfants exposés, et ils entretenaient dans chacun des catéchistes pour baptiser ces malheureux délaissés. Lieou-eul, catéchiste des Pères portugais, ayant été arrêté dans ce saint exercice et puni, les réclamations des Pères Kergler, Bavaïois, président du tribunal des mathématiques, Parrennin, supérieur de la maison française, Pinheiro, supérieur de l'église orientale des Jésuites portugais, n'empêchèrent

(1) *État de la religion dans l'empire de la Chine, en l'année 1738, dans les Lettres édifiantes, t. XXXV, p. 1, édit. in-18.*

[1773] point
chris
rendi
ment
peind
la pe
les y
Khian
« Non
grand
« Voir
les ru
vent ;
vir l'e
cette p
se dév
fendu
dit Kh
mais l
Nous
Chine
frère ;
en a fa
pire. »
yeux,
d'exam
effet,
placard
conséq
firent p
plusieu
has se
les ava
inquiét
Turin,
et M. C
tolique
Ce fu
le P. Pa
ans le
faire les
quitta d
que (1).
princes

(1) *Lettres missionnaires, t. XXXV, p. 1, édit. in-18.*

condam-
ne son sein
jaune. Les
t de la har-
caché son
nt tranquil-
'ai pas con-
du simple-
embrasser.»
eunuques de
ant du côté
de le lirai;
le peindre.»
notre mémo-
cant que, par
il se mettrait
te religion...
soit qu'il eût
les réflexions
na-sse-hai...
ement de
qu'on ne sût
é, quelques-
odération en-
uèrent encore
mais enfin la
voir duré en-
n faisait alors
nières de re-
obstacle à la
petit-fils de
la ceinture
re jaune.
il s'y éleva,
e (1). Les Jé-
depuis long-
ers hôpitaux
posés, et ils
échistes pour
Jeou-eul, ca-
téarrêté dans
amations des
t du tribunal
périeur de la
ur de l'église
empêchèrent

point qu'on n'affichât des placards contre le christianisme. Le 14 décembre, l'empereur se rendit, à dix heures du matin, dans l'appartement où le frère Castiglione était occupé à peindre, et lui adressa plusieurs questions sur la peinture. Le frère, accablé de tristesse, baissa les yeux, sans avoir la force de répondre. Kiang-loung lui demandant s'il était malade, «Non, répondit-il; mais je suis dans le plus grand abattement.» Puis, se jetant à genoux : «Votre Majesté condamne notre sainte religion; les rues sont pleines de placards qui la proscrivent; comment pourrions-nous maintenant servir l'empereur avec sécurité? Lorsqu'on saura cette proscription en Europe, qui sera tenté de se dévouer à votre service? — Je n'ai point défendu votre religion en ce qui vous concerne, dit Kiang-loung; il vous est libre de l'exercer : mais les nôtres ne doivent pas l'embrasser. — Nous ne sommes venus depuis si longtemps à la Chine que pour la leur prêcher, répliqua le frère; et l'empereur Khang-hi, votre aïeul, en a fait publier la permission dans tout l'empire.» Comme Castiglione parlait les larmes aux yeux, l'empereur attendri le releva, et promit d'examiner encore cette affaire. Il statua, en effet, verbalement qu'on n'afficherait plus de placards contre la religion chrétienne; mais les conséquences des premières affiches ne s'en firent pas moins sentir dans les provinces, où plusieurs des missionnaires chassés étaient ren-
lus secrètement, et où de nouveaux venus les avaient suivis en assez grand nombre : on inquiéta notamment les Franciscains Gabriel de Turin, Antoine de la Mère-de-Dieu, Ferrayo, et M. Concas, évêque de Lorima, vicaire apostolique du Chan-si.

Ce fut la dernière persécution dont fut témoin le P. Parrennin, mort après une maladie de trois ans le 27 octobre 1741. Kiang-loung voulut faire les frais de ses funérailles, et il s'en acquitta d'une manière digne d'un grand monarque (1). Le frère de l'empereur et dix autres princes y concoururent aussi : ils envoyèrent

chacun plusieurs de leurs officiers pour accompagner le convoi jusqu'à la sépulture des Jésuites français, qui était à une lieue de Peking. A l'exemple de ces princes, une foule de grands de l'empire, de mandarins et d'autres person-
nages allèrent témoigner aux Pères combien ils étaient touchés de leur perte. Ils honorèrent même le convoi de leur présence jusqu'à la tombe, et assistèrent, quoique infidèles, à toutes les prières qui accompagnèrent l'inhumation. Le P. Chalker dit de Parrennin : «Il semble que, par une providence particulière, Dieu l'avait formé pour être, dans des temps très-diffi-
ciles, le soutien et l'âme de cette mission. Il avait réunies dans sa personne les qualités de corps et d'esprit, dont l'assemblage a fait un des plus zélés et des plus infatigables ouvriers que notre Compagnie ait jamais donnés à la Chine : une constitution robuste, un corps grand et bien fait, un port majestueux, un air vénérable et prévenant, une facilité étonnante à s'énoncer dans les différentes langues qu'il avait apprises, une mémoire heureuse, un esprit vif, juste, pénétrant, une multiplicité de connaissances que les voyages qu'il a faits et les occupations qu'il a eues semblent ne pouvoir permettre de trouver réunies dans un même sujet. Toutes ces qualités en firent un grand homme, estimé, chéri et respecté de tous ceux qui le connurent : mais sa piété, son zèle, ses vertus, sa délicatesse de conscience, son amour pour la pauvreté et les souffrances, son ardeur à travailler à la conversion des Chinois, son exactitude scrupuleuse à remplir tous les devoirs de son état, en ont fait un homme véritablement religieux, un fervent missionnaire, qui a porté à la mort des jours pleins, et la consolation d'avoir considéra-
blement étendu le royaume de Dieu, et fait connaître Jésus-Christ à un très-grand nombre de Chinois infidèles... C'est lui qui jeta les premiers fondements de la conversion des princes chrétiens qui ont tant souffert sous l'empereur Young-tching pour leur ferme attachement à la foi. Plusieurs autres princes et grands de l'empire, persuadés de la sainteté de notre religion, les ont depuis imités et sont morts en véritables prédestinés : c'est, après Dieu, aux entretiens que le P. Parrennin avait avec eux qu'ils sont redevables de leur salut. Il a lui seul procuré le baptême à plus de dix mille enfants des infi-

(1) Lettre (en date du 10 octobre 1741) du P. Chalker, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au R. P. Verchère, provincial de la même Compagnie en la province de Lyon, dans les *Lettres édifiantes*, t. XXXV, p. 141, édit. in-18.

dèles, parmi lesquels est un des frères de l'empereur aujourd'hui régnant. »

Il existait alors à Peking un collège où de jeunes Manchoux venaient étudier le latin, pour être ensuite employés dans les affaires avec les Russes; et Parrennin en avait la direction. En cette qualité, il eut pour successeur le P. Antoine Gaubil, né le 4 juillet 1689 à Gaillac, ville du Haut-Languedoc. « L'étude, dit le Jésuite Amiot (1), une étude suivie et méthodique, avait fait presque toute son application dès sa plus tendre enfance. Admis dans notre Compagnie à Toulouse, à l'âge de quinze ans..., il apprit l'hébreu, afin de pouvoir lire les Livres saints dans leurs sources primitives. On fondait sur lui les plus belles espérances : mais le P. Gaubil ne pensait à rien moins qu'à se faire un nom du côté des sciences ou de la littérature. Des succès d'un tout autre genre excitaient ses desirs. Les travaux de ses confrères dans le Nouveau Monde pour la propagation de la foi enflammèrent son zèle, et lui inspirèrent de consacrer tous ses talents au service des missions. Comme il avait beaucoup de connaissances dans les mathématiques, et en particulier dans l'astronomie, il tourna toutes ses vues du côté de la Chine où ces sciences sont en honneur, parce qu'il espérait qu'elles pourraient lui être utiles pour la conversion des Chinois. Il partit de France en 1721 et arriva à Peking en 1723. » Il se mit dès lors à étudier les langues chinoise et manchoue, dans lesquelles il fit de si grands progrès que les lettrés chinois eux-mêmes trouvaient à s'instruire avec lui. « Ces graves et orgueilleux lettrés, dit Abel de Rémusat (2), étaient dans le plus grand étonnement de voir cet homme, venu de l'extrémité du monde, leur développer les endroits les plus difficiles des *King*, leur faire le parallèle de la doctrine des anciens avec celle des temps postérieurs, leur citer les livres historiques et leur indiquer à propos tout ce qu'il y avait eu de remarquable dans chaque dynastie; et cela avec une clarté, une aisance, une facilité, qui les contraignaient d'avouer que la science chinoise

de ce docteur européen surpassait de beaucoup la leur. Les devoirs de son état, qu'il remplissait avec ardeur et constance, les sciences exactes, et principalement l'astronomie dont il s'occupa toujours avec prédilection, partageaient son application sans l'affaiblir. On le voyait souvent, après avoir consacré des nuits entières à contempler les astres, passer de l'observatoire à l'autel, de l'autel à la chaire, de la chaire au tribunal de la pénitence, sans mettre entre ces différents exercices aucun intervalle de repos. Une santé robuste, un tempérament à l'épreuve de tout, favorisaient encore l'incroyable activité de son esprit. » Young-tching le nomma interprète des Européens que la cour chinoise consentait à recevoir comme artistes et mathématiciens, tout en les repoussant ou en les persécutant comme missionnaires. Il remplaça, de plus, le P. Parrennin, en qualité de premier professeur du collège impérial, et fut encore interprète pour le latin et le tartare; charge que les relations établies entre la Russie et la Chine rendirent très-importante. « Traduire du latin en manchou, dit Abel de Rémusat, les dépêches du sénat de Pétersbourg, et du manchou ou du chinois en latin les réponses des cours souveraines de Peking; faire concorder les idiomes les plus disparates que l'esprit humain ait créés; écrire, parler, composer, rédiger, au milieu des hommes les plus amis de l'exactitude, et les plus attachés aux minuties de leurs langues et de leur écriture; s'acquitter de tous ces devoirs, à toute heure, sans préparation, devant les ministres, devant l'empereur lui-même; demeurer exposé à tous les malentendus qui ne pouvaient manquer d'avoir lieu entre deux nations comme les Russes et les Chinois, chacune entêtée de ses usages et dans l'ignorance la plus profonde de ceux du peuple avec lequel elle traite; surmonter toutes ces difficultés pendant plus de trente années, et mériter de toutes parts l'estime et l'admiration les mieux fondées : voilà l'un des titres du P. Gaubil à la gloire. Cet illustre missionnaire nous en présente bien d'autres encore. On a peine à concevoir où il trouvait le temps que doit lui avoir demandé la composition de ses ouvrages, presque tous complets, profonds, et roulant sur les matières les plus épineuses... Plus fécond que Parrennin et Gerbillon, moins systématique

(1) *Lettre* (en date du 14 septembre 1759) à M. de l'Isle, de l'Académie des sciences, dans les *Lettres édifiantes*, t. XXVII, p. 11, édit. in-18.

(2) *Biographie universelle*, art. GAUBIL.

[1773]
que P
moins
a trait
quest
ouvra
sont
fatiga
la Ch
ternel
tort d
pour
tinés.
sans
visage
douces
nières
et l'an
Un
pas m
« Mich
naquit
de son
leur p
rent pe
père le
de son
intérie
pensait
bres ét
nible m
ce que
pour lu
mencer
Saint-S
plus fer
à déce
désir d'
lâtres
échappé
noviciat
sion de
fit autan
des repr
rible de
démarch
dispense
et, profi

(1) *Lettre*
dans les

beaucoup
il rempli-
exac-
dont il s'oc-
partageait
n le voyait
uits entières
observatoire
la chaire au
tre entre ces
e de repos.
t à l'épreuve
table activité
omma inter-
chinoise con-
t mathémati-
en les persé-
emplaça, de
é de premier
et fut encore
taro; charge
Russie et la
«Traduire du
Réaumur, les
, et du mant-
réponses des
ire concorder
e l'esprit hu-
imposer, rédi-
plus amis de
aux minuties
re; s'acquitter
e, sans prépa-
ant l'empereur
us les malen-
d'avoir lieu
Russes et les
es usages et
le de ceux du
monter toutes
nte années, et
et l'admiration
es titres du P.
missionnaire nous
On a peine à
s que doit lui
ses ouvrages,
et roulant sur
. Plus fécond
s systématique

que Prémare et Fouquet, plus profond qu'Amiot, moins léger et moins enthousiaste que Cibot, il a traité à fond, avec science et critique, toutes les questions qu'il a abordées. On ne peut faire à ses ouvrages qu'un seul reproche fondé : c'est qu'ils sont écrits dans un style qui en rend la lecture fatigante. Gaubil, en apprenant les langues de la Chine, avait à peu près oublié sa langue maternelle : mais ce défaut, qui pourrait lui faire tort dans l'esprit des gens du monde, n'est rien pour les savants auxquels ces travaux sont destinés. Du reste, il était difficile de le connaître, sans se sentir porté d'inclination à l'aimer. Un visage toujours serein, des mœurs extrêmement douces, une conversation agréable, des manières aisées : tout cela prévenait en sa faveur, et l'amitié ne tardait pas à se joindre à l'estime.

Un autre Jésuite français ne se recommanda pas moins par son caractère et par ses talents. « Michel Benoist, dit un de ses coopérateurs (1), naquit à Autun le 8 octobre 1775. Dans le cours de son enfance, sa vivacité était extrême : l'ardeur pour l'étude et une tendre piété modérèrent peu à peu cette impétuosité naturelle. Son père le mena à Dijon, où il s'occupa lui-même de son éducation. Le jeune homme, se sentant intérieurement appelé aux missions étrangères, pensait à entrer dans une Société dont les membres étaient dévoués par état à ce saint et pénible ministère. Ce n'était pas, à beaucoup près, ce que voulait son père. Rien ne fut épargné pour lui en ôter la pensée. Il obtint d'aller commencer sa théologie à Paris, au séminaire de Saint-Sulpice. Il s'y lia avec les séminaristes les plus fervents, les plus studieux, et ne tarda pas à découvrir dans quelques-uns d'entre eux le désir d'aller travailler à la conversion des idolâtres. Un de ces jeunes condisciples s'étant échappé du séminaire pour se jeter dans le noviciat des Jésuites de Paris, il en prit occasion de supplier son père de consentir qu'il en fit autant. Il n'en reçut, pour toute réponse, que des reproches d'ingratitude et une menace terrible de réclamer les lois s'il tentait la moindre démarche. Quelque temps après, il demanda dispense d'âge pour obtenir le sous-diaconat; et, profitant des droits que cet ordre lui donnait,

il partit pour le noviciat de Nanci, où il entra le 18 mars 1737. Quelque touchante, quelque respectueuse et soumise que fût la lettre qu'il écrivit à son père pour lui faire agréer ce qu'il avait cru devoir à la grâce qui le pressait de se donner à Jésus-Christ, il n'obtint pas de réponse, et n'a jamais depuis reçu aucune lettre de son père; ce qui a été la grande croix de toute sa vie, et la seule pour laquelle il ait eu besoin de tout son courage. Étant entré en religion avec des dispositions et des avances qui ne sont pas ordinaires, on ne fit que veiller sur sa santé, et mettre à profit ses vertus et ses talents. Ses supérieurs se déterminèrent à hâter la fin de sa théologie et à lui faire recevoir le sacerdoce. C'était la mission de la Chine qui devait en recueillir le fruit. Plus la persécution y était allumée, plus il fut ardent à demander la permission de s'y consacrer pour le reste de ses jours; et il l'obtint, après trois ans de prières et d'instances. Dès que le nouveau missionnaire fut arrivé à Paris pour y arranger son départ..., MM. de l'Isle, de La Caille et Lemonnier, voulurent bien se partager entre eux le soin de développer, d'exercer et de perfectionner ses connaissances astronomiques; et ce que ces savants académiciens se promettaient publiquement de la correspondance de leur élève, rend témoignage de la haute idée qu'ils en avaient. Le P. Benoist, parti de Paris, fut arrêté à Rennes par une maladie si violente qu'on désespéra de sa vie; mais, à peine fut-il un peu rétabli, que, sur la nouvelle du départ prochain du vaisseau, il se rendit à Lorient, s'y trouva à temps pour s'y embarquer, et arriva heureusement à Macao en 1744. La rechute, dont on l'avait tant menacé en France, l'y attendait; et fut encore plus terrible qu'on ne l'avait prédit à Rennes pour l'empêcher de venir à la Chine : mais les remèdes, ou plutôt un nouveau bienfait de la Providence, le tira comme une seconde fois des portes de la mort. A peine relevé, il demanda à être envoyé dans les provinces de la Chine : mais les ordres de l'empereur l'appellèrent à Peking. (C'est dans l'année 1745, écrit-il (1), que je suis arrivé à Peking sous le titre de mathématicien.) Tout est

(1) Lettre (de l'an 1775) d'un missionnaire de Chine, dans les *Lettres édifiantes*, t. xxxviii, p. 238, édit. in-18.

(1) Lettre (en date du 17 novembre 1767) du P. Benoist, missionnaire, à M. Papillon d'Auteroche, dans les *Lettres édifiantes*, t. xxxvii, p. 138, édit. in-18.

nouveau pour un Européen dans la capitale de la Chine, la plus grande ville et peut-être la plus peuplée de l'univers. Le P. Benoist ne fit guère d'attention qu'à l'aveuglement, qu'à l'idolâtrie de ce grand peuple : il en fut pénétré, et se pressa de chercher des livres et d'étudier cette langue si difficile, afin de travailler plus tôt à dissiper tant d'épaisses ténèbres et à faire luire la lumière de l'Évangile. Son application ajoutait à sa facilité. Avant la fin de l'année, il fut en état d'entendre les livres usuels et de faire toutes les fonctions de missionnaire. La bibliographie chinoise, à laquelle il avait commencé de s'initier, lui avait révélé trop de choses sur les sciences de cette extrémité de l'Asie, pour se contenter de ses premières avances. Aussi se mit-il à étudier les anciens livres, à apprendre à écrire des caractères, et à composer en chinois. La faiblesse de sa santé, le changement de climat et de nourriture, les chaleurs extrêmes de l'été, le froid de l'hiver qui est si long et si rigoureux, rien ne pouvait ralentir son ardeur pour acquérir les connaissances qu'il croyait nécessaires à son zèle. L'astronomie même, pour laquelle il avait promis tant de choses, ne put rien obtenir. Ce fut une vraie providence; car il se trouva par là en état de remplir avec gloire la carrière difficile et laborieuse où il allait entrer. (Khian-loung), prince de génie et avide de connaissances, ayant vu en 1747 la peinture d'un jet d'eau, en demanda l'explication au frère Castiglione, et s'il y avait à la cour quelque Européen en état d'en faire exécuter un semblable. Ce missionnaire-artiste, dont la modestie a tant illustré les talents, sentit toutes les suites d'une réponse positive, et se borna prudemment à dire à Sa Majesté qu'il irait sur-le-champ s'en informer dans toutes les églises (on appelait ainsi les maisons des missionnaires). Mais l'empereur s'était à peine retiré, qu'un eunuque vint dire que, si quelque Européen était en état d'entreprendre un jet d'eau, il eût à le conduire le lendemain au palais. Ces dernières paroles, dans le langage de la cour, étaient un ordre de trouver quelqu'un, à quelque prix que ce fût. Nul missionnaire ne s'y méprit, et tous jetèrent les yeux sur le P. Benoist. Il se dévoua à cet ouvrage, et fut présenté tout de suite à Sa Majesté comme pouvant conduire, avec le secours des livres,

les ouvriers qu'on lui donnerait, et leur faire exécuter des choui-fa ou jets d'eau. L'empereur en fut ravi, lui parla avec bonté, et lui dit qu'il donnerait des ordres qui assureraient l'exécution de tout ce qu'il prescrirait aux ouvriers. Un astronome fut donc transformé en fontainier : mais, dès qu'il est missionnaire, que lui importe? La terre, les eaux, tout lui est égal; il doit se faire tout à tous, pourvu qu'il contribue au règne de Jésus-Christ. Ce fut l'unique pensée du P. Benoist dans une entreprise qui le laissait si loin de lui-même. Aussi la sagesse de sa conduite a-t-elle donné à la cour une bien haute idée de notre sainte religion. Lorsque le P. Benoist étudiait la physique en Europe, soit pour éprouver sa pénétration, soit pour lui donner carrière et hâter ses progrès, il avait démontré, imité et imaginé plusieurs machines hydrauliques. Qui aurait dit alors qu'il se donnait de l'avance pour faire sur-le-champ à la Chine des modèles de jets d'eau? Le premier qu'il présenta plut tellement à l'empereur, qu'il le fit porter dans son appartement pour l'examiner à loisir. Il prit, en conséquence, la résolution de bâtir un palais européen, choisit lui-même l'emplacement dans ses jardins (à deux lieues de la capitale), et ordonna au frère Castiglione d'en tracer le plan de concert avec le P. Benoist... (On avait à lutter contre un monde de préjugés, que la politique du ministre favorisait pour dégoûter l'empereur d'une nouveauté dont on n'osait pas le dissuader... Le P. Benoist commença par dire à l'empereur que, plus Sa Majesté se reposait sur lui de tout, moins il osait rien hasarder sur ses propres lumières dans une entreprise où tout lui était nouveau, et qu'avec son agrément il se bornerait à (suivre) des plans qui, ayant déjà été exécutés en Occident, ne pourraient pas manquer de réussir. Ce début de franchise et de modestie était trop naïf pour ne pas plaire à un prince qui se connaissait en hommes. Il eut la bonté d'en témoigner sa satisfaction, et dit à ses courtisans : « Je connais les Européens mieux que vous : ils ne me laisseront pas entreprendre ce qu'ils ne sont pas en état d'exécuter. » Ces paroles, dans sa bouche, commandaient de faire l'impossible pour seconder le P. Benoist... Comme l'empereur venait voir tous les jours où en étaient les ouvrages, et faisait souvent des questions auxquelles le Père seul pouvait répondre,

[1773]
den
les a
rent
aller
a été
Notre
lieue
de lie
dait d
Faire
dins,
tous l
Les jo
pirer,
quelq
king,
Hai-ti
à couf
à moi
quelq
tait le
tout,
d'autr
les gra
ouvrie
dolâtri
eu la
sions,
une gr
de la f
moign
dans d
en dis
quant,
la beau
Pour a
ceux qu
et d'érr
ments
et avai
retirer
binet,
jardins
facilité
les lettr
leur dé
losophi
les petit
rité est
traduct

leur faire
L'empereur
et lui dit
raient l'exé-
x ouvriers.
fontainier :
lui importe ?
il doit se
tribue au ré-
pensé du
le laissait si
de sa con-
bien haute
que le P. Be-
ne, soit pour
r lui donner
ait démontré,
es hydraulie-
donnait de
la Chine des
qu'il présenta
le fit porter
niner à loisir.
tion de bâtir
me l'emplace-
des de la capi-
ne d'en tracer
enoist... (On)
préjugés, que
pour dégoûter
on n'osait pas
ença par dire
é se reposait
hasarder sur
prise où tout
agrément il
i, ayant déjà
ourraient pas
franchise et
e pas plaire à
ommes. Il eut
tion, et dit à
opéens mieux
entreprendre
écuter. » Ces
aient de faire
oist... Comme
jours où en
vent des ques-
rait répondre,

des ordres absolus dérogeaient pour lui à tous les anciens usages. Les jardins du palais lui furent ouverts à toutes les heures, et il fut libre d'y aller seul comme il voudrait. Cette distinction a été étendue ensuite à tous les Européens... Notre hospice de Hai-tien est à plus d'une demi-lieue du palais; et il y a encore trois quarts de lieue de la porte devant laquelle il descendait de sa mule jusqu'à la maison européenne. Faire ce chemin, quoique dans de beaux jardins, n'est plus une promenade, quand c'est tous les jours, et plusieurs fois dans le jour... Les jours de fête étaient les seuls où il pût respirer, parce qu'il n'entrerait pas au Palais. Mais, quelque temps qu'il fit, il venait à Peking, qui est éloigné de deux grandes lieues de Hai-tien; et, après avoir passé la soirée et le matin à confesser et à prêcher, il s'en retournait le soir, à moins qu'on ne l'eût invité pour le lundi à quelques assemblées de néophytes : car il mettait les fonctions de missionnaire au-dessus de tout, et ne voulait jamais s'en décharger sur d'autres. Il prenait aussi occasion de tout, avec les grands, les mandarins, les eunuques et les ouvriers, pour relever les inconséquences de l'idolâtrie et leur prêcher l'Évangile. S'il n'a pas eu la joie de faire un grand nombre de conversions, il a eu du moins la consolation d'inspirer une grande estime pour notre religion sainte, de la faire connaître, et de lui obtenir les témoignages glorieux que plusieurs lui ont rendus dans des circonstances décisives. C'était surtout en distribuant des livres, et en les leur expliquant, qu'il faisait admirer aux plus prévenus la beauté et l'excellence de la morale chrétienne. Pour attaquer encore avec plus d'avantages ceux qui se piquaient de science, de philosophie et d'érudition, il donnait à l'étude tous les moments qu'il pouvait dérober à ses occupations, et avait accoutumé tout le monde à le voir se retirer tantôt sous un arbre, tantôt dans un cabinet, avec un livre, en quelque endroit des jardins ou du palais qu'il se trouvait. Grâce à sa facilité, il s'était mis en état de raisonner avec les lettrés sur tous les points de leurs systèmes, de leur démontrer la vanité et les erreurs de leur philosophie, et de tourner contre eux les grands et les petits *Kings* (livres canoniques) dont l'autorité est si révérencée... Bien plus, il entreprit une traduction latine du *Chou-king*; et la fit avec tant

de soin et d'exactitude, que le P. Gaubil, en ayant vu quelques morceaux, l'engagea à la mettre au net, et à l'envoyer au Mécène de Moscovie, M. le comte de Rasumowski... Il avait commencé la traduction du *Mong-tse* sur le même plan : le dérangement de sa santé et le surcroît continuel de ses occupations ne lui permirent pas de la continuer, quoiqu'il se fût donné une facilité de plus en apprenant la langue tartare. Il lui en coûta peu pour l'entendre et la parler; car les seigneurs tartares, avec qui il était tous les jours, se firent un plaisir d'être ses maîtres, et de le mettre en état de converser avec eux sans être entendus de leurs gens et des autres Chinois... Cependant, quelque soin que tout le monde se donnât pour hâter les ouvrages, tout y était si nouveau pour les ouvriers chinois, qu'ils n'avançaient que lentement. La machine hydraulique et le premier jet d'eau ne furent finis qu'à la fin de l'automne. L'empereur parut très-satisfait; et le témoignage avec tant de bonté, qu'il paraissait se faire honneur devant les grands d'avoir prévu et assuré que le P. Benoist n'aurait pas entrepris ce qu'il n'aurait pas été sûr d'exécuter. Puis il leur expliqua la théorie des jets d'eau, qu'il avait très-bien comprise dès la première fois... L'unique (récompense) que le P. Benoist demanda comme une grande grâce, ce fut d'aller dans les provinces travailler au salut des pauvres, et de quitter la cour... Pour le dédommager de ce que la considération seule de sa santé ruinée lui aurait fait refuser, ses supérieurs le chargèrent d'élever les jeunes Chinois qui voudraient se faire prêtres et missionnaires. Il s'appliqua donc à former aux études et aux travaux apostoliques les Pères Yanki et Ko : il en fit deux missionnaires pleins de zèle, de lumières et de sagesse. On lui donna ensuite jusqu'à six néophytes à élever pour les travaux de la mission. Il en était bien capable : mais comment trouver tout le loisir que demandait un tel emploi ? Car, contre son attente et celle de ceux qui l'en avaient chargé, le premier chou-fa fini, il fallut en commencer d'autres; d'abord dans les environs de la maison européenne, puis dans les jardins intérieurs de la ville et de Yuen-Ming-Yuen, qui est, pour ainsi dire, le Versailles de la Chine... On se hâta d'envoyer ses élèves en Europe, pour le soustraire aux soins qu'ils lui coûtaient.



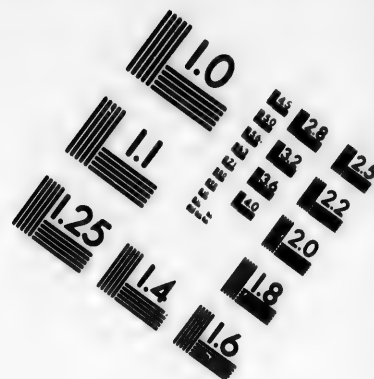
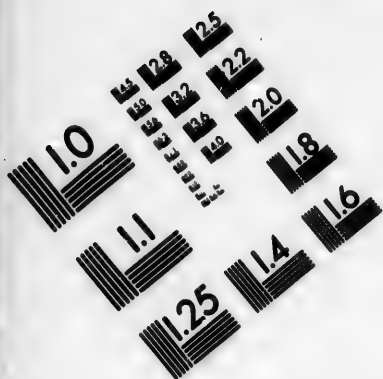
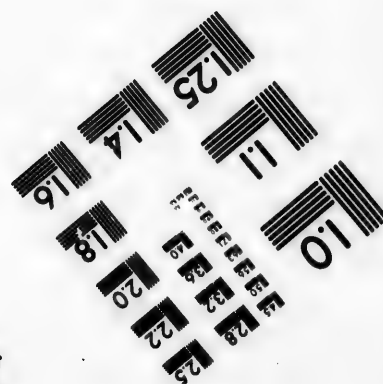
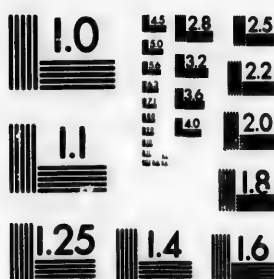


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

28
25
22
20
18

01
01

Les Pères Parrennin et Challer, témoins de la considération qu'on avait à la cour de Péking pour les talents et les vertus du frère Castiglione, habile peintre italien de leur Compagnie, mais attaché à la mission portugaise, s'étaient empressés d'écrire en France qu'on tâchât de leur trouver quelque bon peintre français qui, contribuant de son côté à augmenter l'idée favorable qu'on avait déjà de leur patrie dans un pays où il est si difficile à un étranger de se faire estimer, pût concourir également à la propagation de la foi, en ménageant des protecteurs à la religion catholique. Ains fut attiré à la Chine un autre frère coadjuteur, dont le Jésuite Amiot (1) trace ce portrait :

Formé sur les plus grands modèles,
Comme eux il atteignit le beau.
Correct dans le dessin, fini dans le tableau,
L'expression, les grâces naturelles,
Nous paraissent toujours nouvelles
Sous son agréable pinceau.
En Europe, ainsi qu'à la Chine,
Dont les administrateurs,
Les rois l'oussent tant par l'appât des faveurs :
Mais, n'ayant pour objet que la gloire divine,
En Europe et partout ailleurs
Il est également méprisé les honneurs.

« Attiret, fils de peintre, écrit Amiot, et né pour ainsi dire entre les palettes et les pinceaux, donna de très-bonne heure des indices de ce qu'il serait un jour. Il était à peine sorti de l'enfance, quand il commença à apprendre le dessin à l'école de son père ; et son plus grand plaisir, pour me servir de ses expressions, était alors de barbouiller du papier, en attendant qu'il lui fut libre de pouvoir gâter des couleurs... Le marquis de Broissia (frère du Jésuite Charles de Broissia (2), mort le 18 septembre 1704 à la Chine)..., visitait très-souvent l'atelier du seul peintre qui fût à Dôle... Il y vit le jeune apprenti... Il admira ses progrès, et il le prit sous sa protection... La ville de Dôle ne lui

parut pas un théâtre suffisant pour fournir au génie les moyens de se développer et de prendre l'essor. Il lui en chercha lui-même un plus vaste : ce fut le plus brillant de tous qu'il lui choisit ; celui de la capitale du monde chrétien... Après avoir étudié les grands maîtres, (Attiret) prit avec joie le chemin du retour... Le plus cher de ses vœux ; m'a-t-il dit plus d'une fois, n'était pas de revoir ses foyers et de recueillir en même temps les suffrages flatteurs de ses compatriotes : c'était de pouvoir offrir à son généreux protecteur des hommages... que sa reconnaissance lui faisait envisager comme la principale de ses obligations ; c'était de pouvoir se montrer à lui digne de tous les bienfaits dont il l'avait comblé, plus digne encore de l'amitié dont il voulait bien l'honorer... M. de Broissia ne fut pas cependant celui qui, en France, eut les prémices de son pinceau. M. le cardinal d'Autvergne, qui était alors archevêque de Vienne, M. l'archevêque de Lyon, M. Perrichon, prévôt des marchands ; et plusieurs particuliers de la même ville, qui entendirent parler d'un peintre français nouvellement revenu d'Italie où il était allé pour se former, l'arrêtèrent au passage, et voulurent avoir leur portrait de sa main... Ils le laissèrent enfin partir pour la Franche-Comté... (Attiret) était d'un âge où le commun des hommes a déjà fait choix du genre de vie qu'il doit suivre jusqu'au tombeau... L'état religieux fut celui pour lequel il se détermina de préférence : il se présenta pour être reçu (dans la Compagnie de Jésus) en qualité de simple frère... Ceux qui avaient acquis sur lui le droit de disposer désormais de ses occupations et de tout son loisir lui eussent probablement laissé passer les deux années de son noviciat sans toucher le pinceau, si la Providence ne lui eût mis, pour ainsi dire, elle-même à la main... M. Sauvan, peintre d'Avignon, était en pourparler avec les Jésuites du noviciat pour l'embellissement de leur église... Cet habile homme... témoigna sa surprise de ce qu'ils voulaient employer un pinceau étranger, tandis qu'ils en avaient un à leur disposition qui était peut-être plus brillant que le sien... On se déterminait à confier au frère Attiret ce dont on voulait que M. Sauvan se chargeât. C'est ainsi que, sur la parole d'un grand artiste, et pour des motifs à peu près semblables, les Jésuites de

(1) Copie collationnée par le garde des manuscrits de la bibliothèque du roi sur l'original de la lettre inédite du P. Amiot, concernant la vie et les actions du frère Jean-Benoît Attiret, né à Dôle, le 31 juillet 1702, mort à Péking, le 8 décembre 1768, honnête des régents de l'empereur Kiating-tsing.

(2) Voyez la Lettre du P. d'Entrecolles, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à M. le marquis de Broissia, sur la mort du P. Charles de Broissia, son frère, dans les Lettres posthumes, t. xxviii, p. 25, édit. in-18.

Rome v
que le o
ves d'un
Le frère
cher de
tout à la
ceau : il
pendenti
les symb
Oltre ce
dant ses
les princ
en chiara
croyez p
notre fr
reste... E
de s'exem
munauté
ouvrages
liculière à
Les deux
les supéri
avaient re
s'il n'avai
pour aller
princes idol
religion o
serait bien
la prêcher
vait point
sa volonté
crier son
sacrifice p
chercher en
non-seulem
se rendre à
tiers jusqu
voir par là
salut des
resta encor
faire réflex
dans sa bon
zèle, on le
1737. Arriv
pour son ta
Rois, qu'il s
geait un ou
tion : aussi
le fit placer
l'intérieur d

Rome voulurent bien autrefois consentir à ce que le célèbre Pozzo donnât les premières preuves d'un talent qui a immortalisé son nom... Le frère Attiret ne perdit pas son temps à chercher de nouveaux sujets, dont l'exécution pût, tout à la fois, faire briller son génie et son pinceau : il se contenta de peindre sur les quatre pendentifs du dôme les quatre évangélistes avec les symboles ordinaires qui les caractérisent... Outre ce grand morceau, le frère Attiret, pendant ses deux années d'épreuves, a peint encore les principaux traits de la vie de Notre-Seigneur en *chiaroscuro*, comme disent les Italiens... Ne croyez pas qu'au moyen de cette occupation notre frère peintre se crût quitte de tout le reste... Elle ne fut jamais pour lui un prétexte de s'exempter des exercices journaliers de communauté ; elle ne le dispensa pas même des gros ouvrages qui sont assignés comme épreuve particulière à ceux qui sont reçus à titre de frères... Les deux années de son noviciat étant révolues, les supérieurs lui firent part des lettres qu'ils avaient reçues de la Chine : ils lui demandèrent s'il n'avait aucune répugnance à passer les mers pour aller consacrer ses talents au service d'un prince idolâtre, qui pourrait servir notre sainte religion ou lui nuire beaucoup, suivant qu'il serait bien ou mal disposé à l'égard de ceux qui la prêchent. Le frère Attiret répondit qu'il n'avait point embrassé l'état religieux pour faire sa volonté propre, et qu'il était disposé à sacrifier son repos et sa vie même, pourvu que ce sacrifice pût lui procurer ce qu'il était venu chercher en quittant le siècle ; que, du reste, non-seulement il n'avait aucune répugnance à se rendre à la Chine, mais qu'il irait très-volontiers jusqu'au bout du monde, s'il croyait pouvoir par là contribuer à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Pendant plusieurs mois qu'il resta encore en France, il eut tout le temps de faire réflexion. Comme il persévéra toujours dans sa bonne volonté et dans la ferveur de son zèle, on le fit partir pour la Chine sur la fin de 1737. Arrivé à Peking, il présenta à l'empereur pour son tableau d'entrée une *Adoration des Rois*, qu'il avait peinte avec tout le soin qu'exigeait un ouvrage qui devait fonder sa réputation : aussi l'empereur en fut-il si content, qu'il le fit placer dans un appartement honorable de l'intérieur de son palais, et qu'il conçut pour le

peintre une estime dont il lui donna la preuve en l'appelant à travailler journellement auprès de sa personne. Voilà donc le frère Attiret déclaré peintre de Sa Majesté l'empereur de la Chine ; voilà le commencement de la gloire que ses succès vont lui procurer dans cette cour aux yeux des hommes : mais voilà aussi, dans la réalité et à ses propres yeux, le commencement de ses peines et de ses croix ; peines et croix qui n'ont pu être supportées pendant trente années de suite que par des motifs surnaturels, tels que ceux qui l'animait dans toutes ses actions... Le frère Attiret avait négligé tous les autres genres de peinture pour ne s'adonner qu'à l'histoire et aux portraits : mais (en Chine) il lui fallut tout à coup devenir paysagiste, peintre de batailles, peintre de fleurs, peintre d'animaux, peintre d'architecture et de décorations ; il fallut qu'il oubliât, pour ainsi dire, tout ce qu'il savait, pour apprendre une nouvelle manière de peindre, celle de la détrempe, telle qu'elle est exercée par les Chinois. Il n'est pas donné à tout le monde de pouvoir comprendre combien il en coûte à un grand peintre de se métamorphoser ainsi, surtout quand, en exerçant son art, il faut qu'il sacrifie les beautés et les règles de l'art même, pour plaire à des yeux que la longue habitude de voir des objets d'un faux goût a dépravés sans retour. Le frère Attiret ne tarda pas à en faire l'expérience. Le premier sujet qu'il traita fut à son choix, à la vérité ; mais l'empereur lui fit ôter et ajouter tant de choses, qu'il en résulta une espèce de mixte d'aucun genre et de tous les genres à la fois. Ce n'est pas tout : le luisant de l'huile ne plaisait pas à Sa Majesté ; les ombres surtout, quand elles étaient un peu fortes, lui paraissaient des taches. A combien de questions le pauvre peintre, qui ne savait encore que balbutier quelques mots, et qui n'entendait pas même à demi ce qu'on lui disait, ne fut-il pas exposé ? Le frère Castiglione, qui dans son temps avait eu les mêmes difficultés à résoudre, répondait pour lui et tâchait de satisfaire à tout : mais l'empereur ne changea pas pour cela ses idées ; il s'en tint à son goût pour la peinture à l'eau. « Elle est plus gracieuse, » dit-il, et elle frappe agréablement la vue, par « quelque côté qu'on la regarde. Ainsi, il faut « qu'après que ce tableau sera fini, le nouveau « venu peigne de la même manière que font les

« autres. Pour ce qui est des portraits, il pourra les faire à l'huile. Qu'on ait soin de l'instruire. » Un ordre du souverain est (en Chine), plus que partout ailleurs, quelque chose de sacré : il faut qu'il s'exécute, et rien ne doit paraître impossible quand c'est le *Fils du ciel* qui commande. Quoique l'exercice habituel de la méditation et de la prière, quoique la pratique journalière des vertus chrétiennes et religieuses eussent presque étouffé tout sentiment d'amour-propre dans le frère Attiret, il lui restait néanmoins encore un peu de ce feu français qui ne lui permit pas d'écouter avec indifférence un pareil ordre : il dit qu'il ne s'était annoncé que comme peintre d'histoire et de portraits, comme peintre à la manière d'Europe, comme un artiste déjà formé, et non pas comme un homme qui venait apprendre les premiers éléments de son art. C'est au frère Castiglione qu'il disait tout cela, et il le lui disait en français. Les eunuques et les autres Chinois qui étaient présents, sans rien comprendre au son de ses paroles, en lurent aisément tout le sens par sa physionomie et dans ses gestes. De ce moment, ils prirent la résolution de concourir de leur mieux à éteindre jusqu'à la dernière étincelle de cette petite vivacité européenne qui ne leur plaisait pas, et qui dénotait, selon eux, un fonds d'indocilité qu'il était si à propos de réprimer. Mortifier cruellement, sans paraître en avoir l'intention, sans fournir à celui qu'on mortifie le moindre prétexte de se plaindre légitimement ; le mortifier de façon qu'il ne puisse pas, en quelque sorte, se dispenser honnêtement de témoigner sa reconnaissance, c'est un art qu'on possède (en Chine) au suprême degré. On ne tarda pas à en faire usage à l'égard du frère Attiret. Il avait témoigné de la répugnance pour peindre à l'eau : les occasions indispensables où il lui fallut peindre naquirent bientôt sous ses pas ; et, en peignant à l'eau, il dut savoir gré à ceux qui lui procuraient l'honorable mais triste avantage de contrarier son inclination. Il avait paru trouver mauvais qu'on ordonnât aux peintres chinois de l'instruire : les instructions des peintres chinois lui furent prodiguées ; et, en les recevant, il dut les regarder comme des bienfaits ; il dut en demander de nouvelles, comme on demande des grâces qu'on désire avec ardeur de pouvoir obtenir... La réflexion, l'encouragement que lui donnait de temps en temps

le frère Castiglione, les exhortations de nos Pères, quand, de retour à la maison, il leur racontait tout ce qu'il avait eu à souffrir ; plus que tout cela encore, sa piété solide, jointe à l'intérêt de la gloire de Dieu et du salut des âmes qu'il ne perdait jamais de vue, le rendirent peu à peu comme invulnérable à tous les traits qu'on pouvait lui lancer... (Il) s'appliqua de toutes ses forces à étudier le costume des Chinois, à former son goût sur le leur, à prendre de leur manière de peindre tout ce qu'elle pouvait avoir de bon ; et ce fut avec tant de succès, qu'on ne parla bientôt plus au palais que de la beauté de ses peintures... Sa réputation se répandit chez les princes et les grands, d'où elle passa chez les mandarins de différents ordres... Le travail qu'il faisait au palais était d'autant plus pénible pour la nature, qu'il était accompagné de tout ce qu'une bienséance de nécessité peut imposer de gênant et de rude. Une espèce de salle isolée au rez-de-chaussée, comme sont tous les appartements chinois, entre cour et jardin, exposée à toutes les inconvénients des différentes saisons, était le lieu destiné pour servir d'atelier aux peintres. Là, n'ayant d'autre feu en hiver que celui d'un petit réchaud sur lequel il mettait ses godets pour empêcher que les couleurs ne gélissent, il souffrait le froid le plus piquant. Il ne souffrait pas moins en été, par l'épuisement où le réduisaient les chaleurs excessives dans un lieu que les rayons d'un soleil brûlant, l'échauffant par tous les côtés, rendaient comme une espèce de fournaise. Nul remède à ces maux : pas même le léger soulagement de pouvoir s'en plaindre. Il n'était pas seul à les endurer ; les autres peintres étaient dans la même position que lui ; il aurait même eu mauvaise grâce de vouloir des adoucissements qu'aucun d'eux ne cherchait à se procurer... Il n'était pas tout à fait sujet aux mêmes inconvénients, lorsqu'il avait à travailler ailleurs qu'au palais... Ne pouvant suffire à tout, il se contentait d'esquisser les sujets et de peindre lui-même les carnations : le reste de l'ouvrage, il le distribuait à des peintres chinois qu'il avait à ses gages, et dont il dirigeait le pinceau en se réservant le droit de faire les corrections qu'il jugerait nécessaires après que tout serait fini : il avouait lui-même que, pour ce qui regarde la coiffure, l'habillement, le

paysage
sient in
qu'il n'a
employa
qu'en le
chaque j
docilité.
time de t
dèrent pi
à la peri
en même
eux-mém
parce qu'
reconnais
choses q
mœurs ch
leur tour
de se dé
constitue
ainsi réci
longue su
concourir
à l'entière
vice duqu
leurs trav
frère Atti
les peindre
leur convi
hommes e
ret apprit
paysages c
merveilleu
porte l'âme
pauv effets
révolution
une nouve
Le goût du
celui des c
communiqu
se multipli
recherchés
de la céléb
les frères C
élèves qui
Une lettre
1^{er} novemb
sens que ce

de nos
il leur
ir; plus
jointe à
salut des
le rendi-
tous les
appliqua
des Chi-
prendre
elle pou-
e succès,
que de la
on se ré-
d'où elle
ordres...
d'autant
it accom-
nécessité
ne espèce
omme sont
our et jar-
és des dif-
pour servir
d'autre feu
sur lequel
ue les cou-
roid le plus
n été, par
sateurs ex-
d'un soleil
ôtés, ren-
se. Nul re-
le le léger
e. Il n'était
trés étaient
aurait même
adoucissa-
se procu-
aux mêmes
vailler ail-
lire à tout,
et de pein-
te de l'ou-
res chinois
il dirigeait
de faire les
après que
que, pour
lement, le

paysage, les animaux, les Chinois dirigés le faisaient infiniment plus vite et beaucoup mieux qu'il n'aurait pu le faire avec tout son art, en y employant un temps considérable. L'ajoutait qu'en les faisant ainsi travailler, il apprenait chaque jour quelque chose de nouveau... Cette docilité... lui gagna sans retour le cœur et l'estime de tous les autres peintres... Ils ne le regardèrent plus que comme un très-habile homme, à la perfection duquel ils pouvaient concourir, en même temps qu'ils pouvaient se perfectionner eux-mêmes en recevant ses instructions; et, parce qu'il voulait bien, tout habile qu'il était, les reconnaître pour ses maîtres dans les petites choses qui sont de convenance au pays et aux mœurs chinoises, ils ne dédaignèrent pas, à leur tour, tout habiles qu'ils se croyaient aussi, de se déclarer ses disciples pour tout ce qui constitue essentiellement l'art. En s'éclairant ainsi réciproquement, ils eurent pendant une longue suite d'années le précieux avantage de concourir, sans rivalité et dans une douce paix, à l'entière satisfaction du grand maître au service duquel ils avaient consacré leurs talents et leurs travaux. Les peintres chinois apprirent du frère Attiret à ne plus estropier leurs figures, à les peindre dans l'exactitude des proportions qui leur conviennent, en un mot, à représenter des hommes et non pas des magots; et le frère Attiret apprit des peintres chinois à donner à ses paysages cette agréable simplicité, cette variété merveilleuse et ce naturel charmant qui transporte l'âme en fascinant les yeux. Un des principaux effets de cette bonne intelligence fut la révolution qui se fit dans la peinture. Elle prit une nouvelle forme à la cour et dans la capitale. Le goût du prince pour ce bel art fit d'abord naître celui des courtisans, et celui des courtisans se communiqua bientôt à toute la ville. Les artistes se multiplièrent, parce que leurs ouvrages furent recherchés. Deux écoles s'élevèrent et acquirent de la célébrité : leurs fondateurs, je veux dire les frères Castiglione et Attiret, eurent de bons élèves qui en formèrent eux-mêmes d'autres. » Une lettre d'Attiret à M. d'Assaut, en date du 1^{er} novembre 1743 (1), s'explique dans le même sens que celle d'Amiot. L'humble frère y fait

allusion à la bulle de Benoît XIV, *Ex quo singulari*, qui venait de trancher définitivement la question des rites chinois (1); et il ajoute : « Je me suis fait Jésuite très-tard; ainsi ce ne sont pas les préjugés de l'éducation qui me conduisent. Mais j'examine, je réfléchis, et je vois que tout ce qu'il y a ici de Jésuites... sont des hommes d'une grande vertu... Le saint Père a parlé, cela suffit. Il n'y a pas un mot à dire; on ne se permet pas même un geste; il faut se taire et obéir. »

Depuis que les missionnaires étaient établis en Chine, aucun empereur n'avait autant profité de leurs services que Khian-loung; cependant, aucun ne les maltraita plus que ce prince, et ne porta de plus foudroyants arrêts contre le christianisme. On va le voir donner, par une sentence publique, des martyrs à la religion (2). Mais il convient de faire d'abord connaître ces héros.

Pierre-Martyr Sanz, fils d'André Sanz et de Catherine Jorda, naquit à Asco, diocèse de Tortose en Catalogne (3). Il achevait sa septième année, lorsque le Dominicain François-Sévère Auter, évêque de Tortose, lui administra la confirmation le 28 août 1687. Élevé à Lérida, sous la direction du docteur Michel Jorda, son oncle maternel, il embrassa l'institut de saint Dominique dans le couvent de cette ville, et prononça ses vœux solennels le 6 juillet 1698. Au baptême, il avait été nommé Pierre-Joseph-André : on le nomma Pierre-Martyr à sa profession, comme si dès lors il avait été particulièrement destiné au martyre. Julien Cano, évêque d'Urgel, l'ordonna prêtre le 20 septembre 1704. On assure que, pendant le siège de Lérida en 1707, Pierre Sanz, renfermé dans la ville, se dévoua avec zèle au service des malades, des blessés et des mourants. Ses supérieurs l'envoyèrent ensuite au couvent de Saint-Ildelfonse à Saragosse. Il annonçait depuis huit ans la parole du salut aux peuples de la Catalogne et d'Aragon, lors-

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 483, col. 2.

(2) Relation d'une persécution générale qui s'est élevée contre la religion chrétienne dans l'empire de la Chine en 1746, envoyée de Macao à madame de Sauveterre de Saint-Hyacinthe, religieuse ursuline, et insigne bienfaitrice des missions, par le P. Jean-Gaspard Chausseume, de la Compagnie de Jésus, dans les *Lettres édifiantes*, t. XXXVI, p. 11, édit. in-18.

(3) Tournon, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. VI, p. 736.

(1) Dans les *Lettres édifiantes*, t. XXXV, p. 224, édit. in-18.

qu'on le choisit pour la porter aux idolâtres. Il quitta Saragosse, le 21 juillet 1712, avec quelques religieux de son ordre, arriva au Mexique en janvier 1713, s'y reposa dans l'hospice de Saint-Hyacinthe jusqu'au 7 mars qu'il partit pour le port d'Acapulco, s'embarqua le 5 avril sur la mer Pacifique, et arriva avant la fin d'août à Manille, où s'arrêtaient les Dominicains destinés à la Chine, à la Cochinchine et au Tong-king. Le 12 juin 1716, le P. Sanz fit voile pour la Chine avec le P. Mathieu, et mouilla, dès le 29, fête des saints apôtres Pierre et Paul, dans un port nommé Hia-men. Le P. Mathieu ne tarda pas à être nommé vicaire provincial de cette mission, emploi qu'il exerça pendant deux ans : le P. Sanz le remplit après lui pendant huit années, évangélisant avec zèle la grande province de Fo-kien et la ville de Fou-gan en particulier. Comme la mission du Fo-kien avait pour fondateurs les religieux de saint Dominique, le Pontife romain fit justice en choisissant parmi eux, après l'évêque de Conon, le vicaire apostolique chargé de la gouverner ; et depuis lors, on ne s'écarta plus de cet usage. Les Dominicains justifèrent, du reste, la confiance du Pape, car leur mission est une des plus florissantes de l'empire. Le séminaire des Missions-Étrangères y entretenait jusqu'à ces derniers temps un missionnaire européen ou indigène pour la petite chrétienté de Hing-hoa ; mais on a fini par la céder de même aux Dominicains (1). Ce fut le P. Sanz que le saint Siège honora, après Maigrot, du titre et des pouvoirs de vicaire apostolique dans le Fo-kien. La persécution, suscitée en 1728, l'ayant forcé de se retirer à Canton, P. Archange Miralta, des clercs Mineurs, que la Congrégation de la Propagande avait chargé de faire sacrer le P. Sanz, y fit conférer la consécration épiscopale à ce religieux, le 24 février 1729, sous le titre d'évêque de Mauricastre, par le Franciscain Manuel de Jésus, évêque de Nanking, assisté des évêques de Peking et de Macao. De Canton, les missionnaires durent ensuite se retirer à Macao, où Sanz séjourna six ans. Il y publia, avec l'évêque de cette ville, une Apologie du christianisme, en réponse aux placards blasphématoires

que les mandarins faisaient afficher partout contre la véritable religion. Enfin, au mois de mai 1738, il sortit de Macao pour rentrer dans son vicariat apostolique du Fo-kien. Nous devons faire observer ici, qu'avant la persécution, il avait appelé dans ce vicariat les Pères Royo et Serrano, qu'il y envoya depuis le P. Alcober, et qu'il y retourna avec le P. Diaz.

Joachim Royo, Aragonais, né l'an 1690 dans le diocèse de Teruel, était parti pour l'Orient dès 1713. Il quitta les Philippines en 1716 avec le P. Fleuthère Guelda, qui se rendit au Tong-king, évangélisa la Chine, mais ne fut appelé qu'en 1722 dans le Fo-kien, où il travailla pendant vingt-quatre ans avec un zèle infatigable. Pendant l'absence du vicaire apostolique, relégué à Canton et à Macao, il continua de pourvoir aux besoins spirituels des chrétiens de Fou-gan, moins touché du danger auquel il s'exposait, que de l'abandon de ce peuple fidèle.

François Serrano, né sur la côte d'Andalousie, à quatre lieues de Cadix, ayant quitté l'Espagne en 1726 et séjourné peu de mois à Manille, s'était rendu à l'appel de Sanz, et remplissait les fonctions apostoliques à Fou-gan avant la fin de 1727. Il s'acquitta de ce ministère avec tant de courage et de prudence, que le saint Siège l'éleva à l'épiscopat sous le titre d'évêque de Tí-pasa, le destinant à succéder à l'évêque de Mauricastre dans la dignité de vicaire apostolique du Fo-kien.

Jean Alcober, né à Gironne en 1694, parti d'Espagne en 1728, et de Manille se rendit à Macao, puis à Canton, d'où l'évêque de Mauricastre l'envoya dès 1730 dans le territoire de Fou-gan. Il cultiva cette vigne pendant seize années, et son mérite lui fit donner le titre de vicaire provincial dans la mission de la Chine.

François Diaz naquit en 1712 à Ecija dans l'Andalousie. Il se trouvait à Manille en 1738. Ce fut à Macao qu'il connut l'évêque de Mauricastre, qui l'emmena avec lui au Fo-kien en 1738, et l'adjoignit au P. Serrano. Associés ainsi pendant huit années, ils baptisèrent de leurs mains plus de douze cents Chinois.

L'évêque de Mauricastre, secondé par ses frères, propageait le christianisme dans le Fo-kien, quand un certain Tong-ky-tsou présenta, en juin 1746, au vice-roi une dénonciation contre la chrétienté de Fou-gan et des villages

(1) Luquet, *Lettres à M. l'évêque de Langres*, p. 186

voisin
de tou
qui ils
Alcober
yang.
l'évêqu
fugier
livres
pelle ;
mission
où sont
à Marie
gnore,
tons qui
les comp
usité pou
visage
qu'il m'
mort ? —
êtes le m
moi le sou
par la po
caché, l'
secourue
d'user de
tion qu'on
était l'évê
déclarer,
servante,
conduisit
Pères Serr
planchers.
verts, fire
Néanmoins
moyens hu
sion désolé
de leur pr
les soldats
pas le gard
Sur le refus
traite du v
donner la t
P. Serrano.
sont applic
scier se pla
genou en ter
de cheveux
qui est resté
patient soit
autre officier

voisins. L'ordre fut aussitôt donné de se saisir de tous les missionnaires, ainsi que de ceux chez qui ils trouvaient asile. Sanz, Royo, Serrano, Alcober et Diaz, étaient dans le village de Moyang. Le bruit que firent les soldats éveilla l'évêque de Mauricastre, et l'avertit de se réfugier ailleurs. On trouva dans sa chambre des livres européens et les ornements de sa chapelle; mais c'était surtout à la personne des missionnaires qu'on en voulait. «Savez-vous où sont les Européens?» demanda l'officier Fan à Marie, chrétienne de dix-neuf ans. «Je l'ignore,» répondit-elle. Aussitôt on serra des bâtons qui, placés entre ses doigts, servaient à les comprimer avec violence; genre de torture usité pour les femmes. La joie qui éclata sur son visage offensa Fan, qui reprit: «Savez-vous qu'il m'est aisé de vous faire condamner à mort? — Voilà ma tête, répliqua-t-elle: vous êtes le maître de la faire trancher; ce sera pour moi le souverain bonheur.» Le P. Alcober sortait par la porte de derrière de la maison où il était caché, lorsqu'on se jeta sur lui. Les chrétiens accoururent pour le délivrer, mais il leur défendit d'user de violence. Malgré la douloureuse question qu'on lui fit souffrir pour l'obliger à dire où était l'évêque de Mauricastre, il refusa de le déclarer, et on porta Alcober à Fou-gan. Une servante, succombant à la violence des tortures, conduisit plus tard les soldats à l'endroit où les Pères Serrano et Diaz étaient cachés entre deux planchers. Ces religieux, en se voyant découverts, firent à Dieu le sacrifice de leur vie. Néanmoins, ils ne voulurent pas négliger les moyens humains de se conserver pour une mission désolée qui avait plus que jamais besoin de leur présence, et ils offrirent de l'argent: les soldats l'acceptèrent d'abord; mais, n'osant pas le garder, ils le portèrent à l'officier Fan. Sur le refus des missionnaires d'indiquer la retraite du vicaire apostolique, ce barbare fit donner la torture au P. Diaz et des soufflets au P. Serrano. Voici de quelle manière ces soufflets sont appliqués. Le patient est à genoux; un officier se place derrière lui; puis, mettant un genou en terre, il lui prend la tête par la tresse de cheveux, la renverse sur celui de ses genoux qui est resté élevé, en sorte qu'une des joues du patient soit placée horizontalement; alors un autre officier, tenant à la main un instrument

assez semblable à une semelle de soulier, et formé de quatre lames de cuir cousues ensemble, décharge à tour de bras sur cette joue le nombre de soufflets fixé par le mandarin. Un seul suffit pour faire perdre connaissance. Souvent les dents en sont brisées dans la bouche, et la tête enfle horriblement. Si l'on doit appliquer beaucoup de soufflets, on les distribue sur les deux joues. Cependant le chrétien qui avait fourni un nouvel asile à l'évêque de Mauricastre, désespérant de pouvoir le tenir longtemps caché, alla lui représenter le danger auquel sa présence exposait toute la famille. «Mon cher ami, répondit le prélat. sommes-nous venus ici pour nos intérêts ou pour les vôtres? Si nous sommes l'occasion innocente des maux qu'on vous fait souffrir, ne nous voyez-vous pas prêts à les partager avec vous, ou même à les prendre tous sur nous, s'il était possible? Mais vous allez être satisfait.» En parlant ainsi, il sortit de la maison pour se retirer dans un jardin assez peu éloigné, où il passa la nuit, se couvrant seulement le visage avec son éventail, car tout le monde en porte à la Chine. Les soldats passèrent deux fois près de lui sans l'apercevoir. Le lendemain, on redemanda avec instance pour l'évêque la retraite qu'il venait de quitter; mais le maître de la maison la refusa constamment. Sur son refus, le courageux prélat prit le parti de ne plus se cacher: il alla se montrer au milieu du village, et fut bientôt arrêté et mis dans les fers le 30 juin. Le P. Royo, ayant appris que l'évêque s'était livré lui-même, imita son exemple. Le 10 juillet, les missionnaires et les chrétiens arrêtés en même temps furent conduits à Fou-tcheou-fou, capitale du Fo-kien. La liberté apostolique avec laquelle l'évêque y répondit au vice-roi lui valut vingt-cinq soufflets. Il en reçut en tout quatre-vingt-quinze, sans qu'on eût le moindre égard pour son grand âge. Le P. Serrano eut la peau des joues enlevée et le visage tout ensanglanté. Outre les soufflets, les Pères Alcober et Royo souffrirent deux fois la bastonnade. Le P. Diaz l'endura aussi deux fois, et il eut à deux reprises la torture aux pieds. La sentence définitive fut aussi honorable que sévère. «Pe-to-lo (Pierre-Martyr Sanz), y est-il dit, après avoir été banni par un arrêt public de la cour, a eu cependant l'audace, non-seulement de faire venir dans le

Fo-kien quatre Européens... pour y prêcher la religion chrétienne, mais de rentrer lui-même et de se déguiser pour pouvoir se cacher dans le district de Fou-gan, et tout cela dans le dessein de pervertir les cœurs : ce qui est venu à un tel point que tous ceux, soit des lettrés, soit du peuple, qui ont embrassé leur religion, ne veulent plus la quitter, quelque moyen qu'on emploie pour les faire changer. Le nombre de ceux qu'ils ont ainsi pervertis est si grand, que, de quelque côté qu'on se tourne dans ce district, on ne voit autre chose. Bien plus : les membres même des tribunaux et les soldats leur sont dévoués. Dans le temps que ces Européens furent pris, et lorsqu'on les conduisait enchaînés dans la capitale, on a vu des milliers de personnes venir à leur rencontre, et se faire un honneur de leur servir de cortège. Plusieurs, s'appuyant sur le brancard de leurs charrettes, leur témoignaient par des pleurs la vive douleur dont ils étaient pénétrés. Des filles et des femmes se mettaient à genoux sur leur passage ; en leur offrant toute sorte de rafraichissements. Tous enfin voulaient toucher leurs habits, et jetaient de si hauts cris, que les échos des montagnes voisines en retentissaient... A tous ces traits, qui ne reconnaît l'esprit de révolte ?... Pour couper racine aux malheurs funestes qui en seraient infailliblement provenus, nous condamnons, conformément aux lois, ledit Pe-to-lo à avoir la tête tranchée, sans attendre le temps ordinaire des supplices. Pour les quatre autres Européens, nous les condamnons pareillement à être décapités dans le temps ordinaire. A l'égard de Ko, nous le condamnons à être étranglé, etc.»

Lorsqu'on adressa cette sentence à Peking, il en partit des ordres secrets de l'empereur pour tous les taong-to ou vice-rois des provinces de l'empire, qu'on chargea de rechercher avec soin les Européens qui s'y trouveraient, pour les renvoyer à Macao et de là en Europe ; de rechercher avec la même ardeur tous ceux qui professeraient le christianisme, et de les contraindre à l'abjurer (1). Cet édit secret de proscription donna lieu à d'admirables manifesta-

tions de fidélité, mais aussi à de tristes défections. Plusieurs missionnaires, repoussés de toute part, prirent le parti de se réfugier dans des barques sur les lacs et les rivières. On en vit arriver d'autres à Macao, tels que les Jésuites français Baborier et Beuth, les Dominicains italiens Tchifoni et Matsioni, le Franciscain italien Abormio. Les prêtres de la congrégation des Missions-Étrangères, employés au Sse-tchouan, durent quitter cette province, dont l'administration était confiée à Enjobert de Martillat, évêque d'Ecrinée, vicaire apostolique du Yun-nan, lequel, sorti de la Chine en 1746, mourut à Rome neuf ans après. La ville de Macao, quoique occupée par les Portugais, ne fut pas garantie de l'orage ; car on y publia une défense aux Chinois qui l'habitaient de servir les Européens et de fréquenter les églises ; on prétendit même se faire livrer la clef du sanctuaire où l'on baptisait les catéchumènes chinois : mais le P. Lopez, provincial des Jésuites qui composaient la province appelée du Japon, protesta qu'il aimerait mieux donner sa tête. A plus forte raison n'épargna-t-on pas la capitale de l'empire. Les Jésuites de Peking chargèrent alors le frère Castiglione de saisir la première occasion de parler à Khian-loung. Elle ne se fit pas attendre. L'empereur ayant mandé ce peintre, il se mit à genoux, remercia le prince d'un cadeau qu'il en avait reçu, et ajouta : « Je supplie Votre Majesté d'avoir compassion de la religion désolée. » A cette demande, l'empereur changea de couleur, et ne répondit rien. Le frère, s'imaginant qu'il n'avait pas été entendu, renouvela sa prière. Khian-loung se borna à dire : « Vous autres, vous êtes des étrangers ; vous ne savez pas nos manières et nos coutumes. J'ai nommé deux grands de ma cour, pour avoir soin de vous dans ces circonstances. » Sur ces entrefaites, Khian-loung se rendit en pèlerinage à la fameuse montagne Vou-tao-chan, révéree et appelée sainte par les Chinois. Lorsqu'il en revint à la fin de novembre 1746, les Jésuites ne manquèrent pas d'aller tous au-devant de lui. Il eut à cette époque, avec le frère Castiglione, un nouvel entretien qui fut sans résultat. « Les missionnaires, dit un Jésuite (1), n'ont jamais prêché

(1) Lettre (en date du 2 novembre 1746) du P. Benoit au P. *** dans les Lettres édifiantes, t. xxv, p. 277, édit. in-18.

(1) Lettre d'un missionnaire de Peking en 1750, dans les Lettres édifiantes, t. xxxvi, p. 225, édit. in-18.

plus h
palais
même
en par
rent, l
des Jé
poursu
MM. d
qués p
entrevu
de Jésus
et l'on
en Chin
plus y r
bouche.
ministre
pour être
Gaubil q
de prouv
nième, e
et pathé
fier et ha
que ni p
meura, d
C'est cela
comme la
Sous l'i
pondre a
aux ord
renvoyer
leur pays
des crime
cinq Dom
Ce tribuna
avril 1747
Un prêt
reuse nou
tiens proc
habits plu
ceux qu'il
vêtu, il ra
instruction
embrassa l
lesquels d
quelques ra
d'audience
clara qu'il
table relig
jour-là m
des bienhe

fections.
 ute part,
 barques
 arriver
 français
 Italiens
 dien Abor-
 Missions-
 , durent
 nistration
 , évêque
 Yun-nan,
 , mourut
 le Macao,
 ne fut pas
 ne défense
 les Euro-
 prétendit
 aire où l'on
 mais le P.
 composaient
 eta qu'il ai-
 forte raison
 empire. Les
 ors le frère
 occasion de
 pas attendre.
 , il se mit à
 cadeau qu'il
 de Votre Ma-
 on désolée.
 gea de cou-
 s'imaginant
 enouvela sa
 : « Vous au-
 ne savez pas
 nommé deux
 oin de vous
 entrefaites,
 age à la fa-
 vérée et ap-
 n'il en revint
 uites ne man-
 de lui. Il eut
 stiglionne, un
 at. « Les mis-
 jamais préché

en 1780, dans
 dit in-18.

plus hautement notre religion sainte, et dans le palais, et hors du palais, que dans le temps même que le feu de la persécution était allumé : en particulier devant deux ministres, qui vinrent, l'an 1746, le 22 novembre, dans l'église des Jésuites français, par ordre secret de l'empereur. Tous les Européens, prêtres et laïques, MM. de la Propagande et les Jésuites, convoqués par les ministres, se trouvèrent à cette entrevue. On parla hardiment pour la religion de Jésus-Christ en présence de ces deux grands, et l'on protesta que, les missionnaires n'étant en Chine que pour la prêcher, ils ne pourraient plus y rester si le gouvernement leur fermait la bouche. Ils remirent en même temps aux deux ministres un Mémorial, en forme d'apologie, pour être présenté à l'empereur. Ce fut le P. Gaubil qui entreprit, dans cette circonstance, de prouver la nécessité d'embrasser le christianisme, et qui fit, sur un si beau sujet, un long et pathétique discours. L'un de ces ministres, fier et hautain, ennemi déclaré des chrétiens, et que ni prince ni grand n'osait contredire, demeura, dans cette occasion, humilié et interdit. C'est celui qui a fait depuis une fin tragique, comme la plupart des persécuteurs de la foi.

Sous l'influence de ce ministre, au lieu de répondre au vicaire de Fo-kien qu'on s'en tint aux ordonnances antérieures, prescrivant de renvoyer les étrangers surpris en Chine dans leur pays, l'empereur avait déferé au tribunal des crimes la sentence de mort portée contre les cinq Dominicains et le catéchiste Ambroise Ko. Ce tribunal l'ayant confirmée, il la signa le 21 avril 1747.

Un prêtre chinois alla bientôt annoncer l'heureuse nouvelle aux captifs, et quelques chrétiens procurèrent à l'évêque de Mauricastre des habits plus convenables pour son triomphe que ceux qu'il portait dans la prison. S'en étant revêtu, il rappela aux soldats qui le gardaient les instructions qu'il leur avait souvent faites ; il embrassa les compagnons de sa captivité, parmi lesquels deux missionnaires, et goûta avec eux quelques rafraichissements. Conduit dans la salle d'audience où l'arrêt devait lui être lu, il déclara qu'il mourait pour la défense de la véritable religion, avec la ferme confiance que, ce jour-là même, son âme entrerait dans le séjour des bienheureux. Il ajouta qu'il priait Dieu d'a-

voir compassion de la Chine et de l'éclairer des lumières de l'Évangile. « Je vais, dit-il, devenir dans le ciel le protecteur de cet empire. » Après la lecture de l'arrêt, on lui attacha les mains derrière le dos, et on lui mit sur les épaules un écriteau portant qu'on le condamnait à être décapité pour avoir travaillé à pervertir le peuple par une mauvaise doctrine. En cet état, il fut conduit au lieu du supplice, récitant des prières, durant tout le trajet, avec un visage gai et enflammé de l'amour de son Créateur. Les idolâtres étonnés ne se lassaient pas de le contempler. Les femmes chrétiennes avaient formé plusieurs assemblées où l'on récitait le rosaire, entremêlé de méditations sur la passion de Jésus-Christ. On s'abandonnait à de saints transports de dévotion, à l'approche de l'heureux moment où la Chine allait avoir un martyr dans la personne d'un évêque, condamné par l'arrêt le plus solennel. Plusieurs chrétiens de Fou-tcheou et de Fou-gan suivaient dans la foule. On arriva à la porte du midi ; on franchit un pont de bois, sur lequel les exécutions avaient lieu d'ordinaire ; et, à quelques pas de là, l'évêque, prévenu par le bourreau de s'arrêter et de se mettre à genoux, s'agenouilla aussitôt, en demandant à l'exécuteur un moment pour achever sa prière. Quelques instants après, il se tourna vers lui d'un air riant, et lui adressa ces paroles, qui furent les dernières : « Mon ami, je vais au ciel. Ho ! que je voudrais que tu y vinses avec moi ! » Le bourreau lui répondit : « Je désire de tout mon cœur d'y aller ; » et, lui ôtant avec la main droite un petit bonnet qu'il avait sur la tête, de la main gauche il le décapita d'un seul coup, vers cinq heures du soir, le 26 mai 1747. Une des superstitions des Chinois est de croire que l'âme d'un supplicié, en sortant du corps, va se jeter sur les premiers qu'elle rencontre, qu'elle exerce sur eux sa rage, et les charge de malédictions, surtout s'ils ont contribué au supplice : aussi, lorsqu'ils voient donner le coup de la mort, s'enfuient-ils de toutes leurs forces. Mais nul ne jugea l'âme du vénérable prélat malfaisante ; tous, après sa mort, coururent l'examiner de plus près. L'idolâtre Tsing-eul-yuen, chargé par les chrétiens de recueillir le sang avec des vases, des cendres et du linge, écarta le peuple, et, s'étant acquitté de sa commission, il ne voulut point laver ses mains couvertes de

terre et de cendres ensanglantées; il les tint élevées par respect jusqu'à sa maison, baisant les traces vermeilles qu'il y remarquait, et en frotta enfin la tête de ses enfants, en disant : « Que le sang du saint vous bénisse ! » Il brisa ses idoles, et n'adressa plus de prières qu'au vrai Dieu, par l'entremise de l'évêque martyr. Ayant porté dans sa maison la pierre qui venait de servir à l'exécution, il y grava ces paroles : « Pierre sur laquelle le respectable maître nommé Pè est monté au ciel. » Comme on lui disait que ceux qui suivraient sa doctrine seraient condamnés au même supplice : « Tant mieux, répliqua-t-il, en se comptant déjà au nombre des chrétiens; tant mieux : nous irons tous au ciel. » Cependant, les chrétiens lavèrent le corps, l'ensevelirent honorablement dans plusieurs étoffes de soie, puis enterrirent le cercueil. Les mandarins, ayant su qu'il était gardé, le jour et la nuit, par une douzaine de personnes, firent briser une croix de pierre dressée sur le tombeau, et transporter le cercueil dans l'endroit où l'on avait coutume d'exposer les cadavres des suppliciés. On trouva le corps tout frais, sans que le visage eût presque rien perdu de ses couleurs; un sang liquide et vermeil s'épancha même de l'un des poignets, offensé par le frottement des cordes. Depuis, les idolâtres voulurent anéantir par le feu ces reliques vénérables : mais les os du saint prélat purent être soustraits à cette destruction.

Peu de temps après le martyre de l'évêque de Mauricastre, on grava sur le visage des quatre autres Dominicains et du catéchiste Ko deux caractères chinois qui indiquaient le genre de supplice auquel ils étaient condamnés. François Serrano, évêque de Tipasa; était dans une prison; le P. Royo, dans une autre; les Pères Acolber et Diaz se trouvaient ensemble dans une troisième. Une sainte allégresse faisait oublier aux confesseurs les rigueurs de la captivité, comme le prouve cette lettre de l'évêque de Tipasa au P. Archange Miralta : « Ce que nous offrons à Jésus-Christ, notre Sauveur, étant peu de chose et mauvais, ne serait-ce pas pire si nous le lui offrons de mauvaise grâce? Personne n'en doute. Si Votre Révérence m'offrait une chose précieuse, et que ce ne fût pas de bon cœur, je vous assure que je ne la recevrais pas. Que serait-ce donc si elle m'offrait une chose mau-

vaïse, et encore avec peine? Ainsi, offrant à Jésus-Christ cette mauvaise tête, je dois au moins le faire avec plaisir. » Dominique Nien et Paul Su, prêtres indigènes, pénétrèrent auprès des confesseurs; mais le Dominicain chinois Jean de Sainte-Marie n'eut pas le même bonheur. Néanmoins, on sait par lui qu'après avoir voulu empoisonner les Dominicains, on les étrangla dans leur prison, le 28 octobre 1748.

La famille de saint Ignace eut ses martyrs, comme celle de saint Dominique. Sous les auspices du Franciscain François Destaroz de Viterbe, évêque de Nanking, huit Jésuites cultivaient, dans la province de ce nom, environ soixante mille chrétiens (1). Antoine-Joseph Henriques, leur supérieur, né à Lisbonne le 13 juin 1707, était passé à la Chine avec un ambassadeur que le roi de Portugal envoya à Young-tching. Arrivé à Macao, la vue et la conversation des missionnaires, qui de là se répandaient dans le Céleste empire et dans l'empire annamite, allumèrent en son cœur les premières étincelles du zèle apostolique. Docile aux impressions de la grâce, il fut reçu le 25 décembre 1727 dans la Compagnie de Jésus, entra en mission dix ans après, et fit profession en 1745. Tristan de Athemis, né à Friouli, le 28 juillet 1707, entra dans la Compagnie le même jour en 1726, avait fait profession le 2 février 1740, et enseigné la philosophie avec applaudissement. Le zèle de la conversion des âmes le portant à consacrer ses talents aux missions, il arriva à Macao le 15 septembre 1744, et partit l'année suivante pour la province de Nanking. Henriques et Athemis furent découverts, et enchaînés aussitôt. On les amena prisonniers à Sou-tcheou, le 21 décembre 1747. La sentence qui les condamna à être étranglés ayant reçu la sanction impériale, le geôlier, accompagné d'un bourreau, entra le 12 septembre 1748 dans la prison. On commença par tirer les lits et par répandre la paille à terre; dispositions qui firent juger aux confesseurs que l'heure du sacrifice n'était pas éloignée. Un autre bourreau parut ensuite, des cordes à la main pour les lier. « Nous allons, leur dit-il d'un

(1) Lettre du P. Forgeot, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. Patouillet, dans les *Lettres édifiantes*, t. XXVI, p. 86, édit. in-18.

(1773)

si, offrant
je dois au
que Nien et
rent auprès
in chinois
même bon-
après avoir
s, on les
tobre 1748.
s martyrs,
us les aus-
roza de Vi-
uites culti-
m, environ
Joseph Hen-
sonne le 13
vec un am-
envoya à
a vue et la
de là se ré-
dans l'em-
œur les pre-
Docile aux
le 28 dé-
Jésus, entra
rofession en
riouli, le 28
nie le même
le 2 février
avec applau-
des âmes le
x missions,
re 1744, et
province de
rent décou-
amena pri-
mbre 1747.
re étranglés
le geôlier,
e 12 septem-
ça par tirer
erre; dispo-
esseurs que
oignée. Un
cordes à la
ar dit-il d'un



M. M. M.

Portrait

24.

1844

Portrait of M. M. M.

Portrait of M. M. M.

[1773

ton me
jour c
mettre
servit
Comm
mets,
leur m
parés,
parler
ensuite
au mili
les étra
fermées
lendem
on les
de corr
ment a
tagea t
mina s
sainte,
portées

Nous
que la
tientés;
fit sur-le
poux pe
mirent p
qui les e
sola plu
commun
guerre s
revers;
de l'impe
voilà les
timents
seil et fa
de pros
plus hau
soldat, p
cuté. Le
vénéra
pagnons
rin des f
jouissait
riale. L'in
se faire r
néral. A
puni de
ses minist
blige de r

ton moqueur, vous envoyer dans votre paradis jouir de la félicité éternelle que vous vous promettez. » Suivant la coutume de la Chine, on servit à manger aux patients avant l'exécution. Comme les missionnaires ne touchaient à aucun mets, les bourreaux leur lièrent les mains et leur mirent la corde au cou. Avant d'être séparés, ils obtinrent, par faveur, de pouvoir se parler un instant pour se réconcilier. Ils firent ensuite, chacun de leur côté, une courte prière, au milieu de laquelle les bourreaux impatients les étranglèrent. Leurs précieuses reliques, renfermées dans des cercueils, furent inhumées le lendemain dans le cimetière des pauvres, d'où on les tira, un an après, sans aucune marque de corruption. L'évêque de Nanking, tendrement attaché à son cher troupeau, dont il partagea tous les risques et toutes les épreuves, termina sa vie, le 2 mars 1750, par une mort sainte, fruit d'une longue suite de misères supportées avec constance.

Nous ne pouvons nous étendre sur les ravages que la persécution causa dans diverses chrétiens ; mais nous ne saurions taire que le ciel fit sur-le-champ éclater sa colère sur les principaux persécuteurs, par des châtimens qui ne permirent pas de méconnaître la main vengeresse qui les écrasait. 1^o Une famine cruelle, qui désola plusieurs provinces de l'empire et y rendit communs d'horribles excès de barbarie ; une guerre sanglante, et accompagnée de funestes revers ; la mort du prince héritier, fils unique de l'impératrice, et celle de l'impératrice même, voilà les punitions générales. 2^o Voici les châtimens particuliers. Le premier ministre, conseil et favori de Khian-loung, auteur de l'édit de proscription, fut précipité tout à coup du plus haut point de la faveur au rang de simple soldat, puis condamné à perdre la tête et exécuté. Le vice-roi du Fo-kien, persécuteur du vénérable évêque de Mauricastre et de ses compagnons, élevé à la charge de suprême mandarin des fleuves dans la province de Nanking, jouissait paisiblement de la bienveillance impériale. L'impératrice meurt. Il a l'imprudence de se faire raser la tête dans le temps du deuil général. A l'occasion de cette faute légère, il sera puni de tous ses attentats contre la religion et ses ministres. On le dégrade, on l'exile, on l'oblige de relever à ses frais les murs d'une forte-

resse ruinée ; on le condamne enfin à perdre la tête, et par grâce, à s'étrangler de ses propres mains. Le vice-roi de la province de Nanking, à la suite d'une sédition que provoque la cherté des vivres, est saisi, enchaîné, dépouillé, ainsi que sa famille, de ses biens comme de ses honneurs : on l'exile en Tartarie, et on le condamne à balayer les cours du palais de l'empereur. Tandis que le ciel venge ainsi l'innocence opprimée par l'anéantissement des persécuteurs, la religion applaudit au triomphe de ses martyrs par toutes les marques de joie et toute la pompe qui accompagne les fêtes les plus solennelles.

Le 16 décembre 1750, les Jésuites de Peking annoncèrent à Khian-loung l'arrivée de trois de leurs confrères (deux Portugais et le P. Amiot, Français, né à Toulon en 1718) ; ajoutant que la connaissance qu'ils avaient des sciences de l'Europe, entre autres des mathématiques, de la musique, et de la pharmacie, pourrait être de quelque utilité, si l'empereur les autorisait à venir dans sa capitale (1). Le prince ayant agréé la requête, le P. Amiot entra le 22 août 1751 à Peking, qu'il ne devait plus quitter jusqu'à sa mort. Une étude opiniâtre lui rendit bientôt familières les langues chinoise et tartare. Muni de cette double clef, il puisa dans les livres, anciens et modernes, des notions saines et exactes sur l'histoire, les sciences et la littérature de la Chine.

L'accueil fait aux trois nouveaux Jésuites montre que les apôtres passaient des plus cruelles alarmes aux espérances les plus flatteuses ; mais c'était pour retomber de la prospérité dans la disgrâce. Des lettres du P. Du Gad, supérieur général des Jésuites français, aux missionnaires sous son obéissance, ayant été interceptées, la persécution se raviva. Du Gad erra sur une barque de rivage en rivage, sans rencontrer de retraite assurée. Un jour qu'une foule d'idolâtres, attroupés à proximité de son bateau, demandaient à grands cris qu'on leur livrât le missionnaire, ses guides consternés allaient céder à la force, lorsque, comme par une inspiration divine, il sort tout à coup du coin de la barque

(1) Lettre du P. Amiot, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. Allart, dans les *Lettres édifiantes*, t. xxxvi, p. 112, édit. in-18.

où il se tenait caché, et d'un air plein d'assurance : « Il faut avouer, dit Du Gad, que vous êtes bien hardis d'affirmer, comme vous le faites, qu'on recèle ici un étranger. Quelle preuve en avez-vous ? Me voici, regardez-moi « bien, et jugez vous-même si je suis Européen. » A ces paroles, les infidèles, obstinés jusque-là, mais de furieux devenus doux comme des agneaux, se retirent et laissent à l'apôtre le loisir de s'éloigner. Le P. Du Gad, après avoir fait le voyage de la Chine à soixante-deux ans, n'était point appelé à obtenir une place parmi les Jésuites de Peking : il devait consumer ses jours, durant près de trente ans, dans de laborieuses excursions apostoliques, puis quitter le pays qui était l'objet de tous ses vœux, et s'embarquer à Canton le 10 janvier 1770(1). Dans la province de Nanking, on arrêta cinq Jésuites portugais : le P. d'Araujo, appliqué plusieurs fois à la question en 1754, fut estropié pour le reste de ses jours.

L'empereur, sous le règne duquel on exerçait ces persécutions, continuait de profiter des talents des missionnaires. « C'est pour lui complaire, écrit le Jésuite Amiot (2), que le feu P. Châlier inventa la fameuse horloge des veilles, ouvrage qui, en Europe même, passerait pour une merveille, ou tout au moins pour un chef-d'œuvre de l'art ; que le P. Benoist exécuta... la célèbre machine du val de Saint-Pierre, pour fournir aux plus variés et aux plus agréables jets d'eau qui embellissent les environs de la maison européenne, bâtie sur le dessin et sous la direction du frère Castiglione ; que le frère de Brossard a fait, en genre de verrerie, les ouvrages du meilleur goût et de la meilleure exécution, ouvrages qui brillent aujourd'hui dans la salle du trône avec ce qui est venu de plus beau de France et d'Angleterre. C'est pour lui complaire encore, et pour obéir à ses ordres, que le frère Thibault vient de finir heureusement un lion automate, qui fait une centaine de pas comme les bêtes ordinaires, et qui cache dans son sein tous les ressorts qui le

font mouvoir. Il est étonnant qu'avec les seuls principes de l'horlogerie la plus commune, ce cher frère ait pu, de lui-même, inventer et combiner tout l'artifice d'une machine qui renferme tout ce qu'il y a de plus relevé dans la mécanique... C'est également pour capter sa bienveillance, que le R. P. Sigiamond, missionnaire de la Propagande, a entrepris un autre automate, qui doit être de figure humaine, et qui doit marcher à la manière ordinaire des hommes. Si ce Père réussit, comme il y a lieu de l'espérer de son talent pour ces sortes de choses, il est très-probable que l'empereur lui ordonnera de doter son automate des autres facultés animales : « Tu l'as fait marcher, lui dira-t-il ; tu peux bien le faire parler. » Dès qu'il a donné ses ordres, il faut que tout se fasse, et rien ne doit être impossible. A force de s'entendre donner le titre pompeux de *Fils du ciel*, il n'est pas éloigné de croire qu'il doit participer à la puissance céleste... « Aucun talent n'est à négliger de la part de ceux qui sont à son service, parce que, lorsqu'on s'y attend le moins, on est appelé ou pour une chose ou pour l'autre. Les goûts de ce prince varient, pour ainsi dire, comme les saisons. Il a été pour la musique et pour les jets d'eau ; il est aujourd'hui pour les machines et pour les bâtiments. Il n'est guère que la peinture pour laquelle son inclination n'ait pas encore changé. » De là, la faveur dont il honorait les frères Castiglione et Attiret. A l'instigation de l'impératrice mère, il avait fait accepter le mandarinat au premier de pleine autorité. Il voulut en revêtir aussi le second (1) à Ge-hol, lieu de la Tartarie chinoise où il se rendait chaque année pour prendre le divertissement de la chasse, et où il avait des palais presque aussi beaux que ceux de Peking. Attiret rapporte avec simplicité cet incident de sa vie dans une lettre inédite au P. Amiot : « A six heures du soir, le tsoang-koan, qui a soin de mes ouvrages, est venu, et m'a dit en m'abordant : « Comment donc, est-ce que l'ordre de « l'empereur ne vous a pas été signifié ? » Je répondis à cet eunuque que je ne savais pas de quel ordre il voulait parler. « L'empereur vous

(1) Lettre (en date du 1^{er} novembre 1770) du R. P. François Bourgeois au R. P. Ancemot, dans les *Lettres édifiantes*, t. XXXVII, p. 206, édit. in-18.

(2) Lettre (en date du 17 octobre 1754) au P. de La Tour, dans les *Lettres édifiantes*, t. XXXVI, p. 300, édit. in-18.

(1) Lettre (en date du 17 octobre 1754) au P. de La Tour, dans les *Lettres édifiantes*, t. XXXVI, p. 281, édit. in-18.

« a fait
« il. Le
« mais
soir, le
appeler
fait mo
reur, a
trait, m
Je me
sons qu
accepte
intercé
répondu
ne parla
mais, v
frère Ca
religieu
qu'ainsi
« frère C
« mandan
en me d
moi, pu
« Du moi
« être ma
« tachés
ne pouv
« Cela su
« appare
Le lende
heures d
pour le p
réitérai
veille. Il
reur n'é
lui parler
refus en
au palais
que je le
l'endroit,
aperçu, il
« viens, a
« flèche,
« fils étaien
composen
« flèches, j
s'est aper
la marque
il a demar
timé ses o
l'avait fait

es seuls
une, ce
enter et
qui ren-
dans la
apter sa
mission-
un autre
aine, et
naire des
y a lieu
sortes de
ereur lui
autres fa-
lui dira-
qu'il a
e fasse, et
e de s'en-
is du ciel.
oit partici-
ent n'est à
on service,
moins, on
ur l'autre.
ainsi dire,
musique et
ui pour les
n'est guère
inclination
faveur dont
et Attiret. A
il avait fait
r de pleine
e second (1)
oise où il se
le divertis-
t des palais
eking. Atti-
cident de sa
niot : « A six
ui a soin de
t en m'abor-
e l'ordre de
ifié ? » Je ré-
avais pas de
pereur vous

) au P. de La
s, p. 281, édit.

« a fait mandarin du titre de Lang-tchoung, dit-il. Le ministre aurait déjà dû vous le signifier; mais il le fera ce soir. » A neuf heures du soir, le ministre, en arrivant à l'hôtel, me fit appeler. En m'abordant, il m'a *ta-hi* (je vous fait mon compliment), et m'a dit que l'empereur, ayant été parfaitement content de son portrait, me faisait mandarin du quatrième ordre. Je me suis jeté à ses pieds, et lui ai dit les raisons que le bon Dieu m'a suggérées pour ne pas accepter cet honneur, le priant de vouloir bien intercéder pour moi auprès de Sa Majesté. Il m'a répondu comme un homme qui croyait que je ne parlais ainsi que par une espèce de formalité; mais, voyant que j'insistais, il me dit que le frère Castiglione et quelques autres Européens, religieux comme moi, étaient mandarins, et qu'ainsi je pouvais l'être tout comme eux. « Le frère Castiglione, lui répondis-je, n'a reçu son « mandarinat que malgré lui. » Il m'interrompit en me disant que je le recevais aussi malgré moi, puisque je témoignais tant de répugnance. « Du moins, ajouta-t-il, si vous ne voulez pas « être mandarin, il faut recevoir les revenus at- « tachés au mandarinat. » Je lui répondis que je ne pouvais recevoir ni revenus ni mandarinat. « Cela suffit, dit-il, en me renvoyant dans mon « appartement. Nous parlerons de cela demain. » Le lendemain, jour de saint Ignace, à quatre heures du matin, comme le ministre allait partir pour le palais, je l'attendis au passage, et lui réitérai les prières que je lui avais faites la veille. Il me répondit que l'intention de l'empereur n'était pas de me faire de la peine; qu'il lui parlerait pour que Sa Majesté ne prit pas mon refus en mauvaise part. M'étant rendu moi-même au palais, l'empereur m'a envoyé chercher pour que je le visse tirer de l'arc. Je suis arrivé dans l'endroit, à mesure qu'il arrivait aussi. M'ayant aperçu, il me dit d'un air fort gracieux : « Viens, viens, approche-toi, regarde-moi tirer de la « flèche, et reste ici pour tout voir. » Tous ses fils étaient présents, ainsi que les grands qui composent sa cour. Après avoir lancé quelques flèches, il m'a regardé plus attentivement, et s'est aperçu que je n'avais pas sur mon bonnet la marque à laquelle on distingue les mandarins. Il a demandé au ministre s'il ne m'avait pas intimé ses ordres. Le ministre lui a répondu qu'il l'avait fait, et lui a dit tout de suite les réponses

qu'il avait reçues de moi. L'empereur n'a répondu que par un *hong*. La cérémonie finie, je me suis rendu à l'endroit du palais où je peins ordinairement. L'empereur y est venu. Je l'ai attendu, dans la cour, à deux genoux pour le remercier, selon la coutume, du bienfait dont il voulait me gratifier. « Tu ne veux « pas être mandarin, me dit l'empereur : pour- « quoi cela ? — Votre Majesté en sait la raison, » lui ai-je répondu. Étant entré dans la salle, il a vu son portrait, l'a trouvé ressemblant, mais a voulu y faire toucher quelque chose. Il m'a demandé si cela pouvait se faire sans inconvénient. Je lui ai répondu que oui. Il s'est assis, et m'a ordonné de m'asseoir, et d'ôter mon bonnet pour être plus à mon aise. Pendant que je corrigeais et retouchais ce qu'il souhaitait, il est revenu sur l'affaire du mandarinat, et m'a dit : « Pourquoi ne veux-tu pas être mandarin ? Le « frère Castiglione et les Européens qui sont dans « le tribunal d'astronomie ne sont-ils pas reli- « gieux comme toi ? » Je lui ai répondu que le frère Castiglione était mandarin malgré lui, et que les autres ne l'étaient que parce qu'ils faisaient partie d'un tribunal. « Hé bien ! répliqua « l'empereur, tu seras aussi dans un tribunal. « — Je ne sais pas assez le chinois, lui ai-je dit, « pour pouvoir parler et me faire entendre, non « plus que pour entendre les autres. » Il a paru satisfait, et a parlé d'autre chose. Ainsi, grâce à Dieu, à la Sainte-Vierge et à notre saint patriarche, mon protecteur saint Ignace, l'affaire est finie. Je ne vous dirai pas ce que j'ai souffert pendant le temps de cette négociation. » Les Jésuites, convaincus que Khian-loung croyait avoir tout fait pour eux lorsqu'il leur accordait des récompenses de cette nature, ne négligeaient rien pour s'y dérober, afin de se maintenir dans le droit de recourir à l'empereur et de lui parler avec liberté dans les occasions pressantes. Des hommes de leur caractère et de leur état ne pouvaient regarder le mandarinat comme une grâce, et ils ne se faisaient pas l'illusion de trouver la gloire de Dieu où il n'y aurait eu peut-être que la satisfaction de l'amour-propre. La conduite du frère Attiret fut un véritable sujet d'édification non moins glorieux pour eux auprès des idolâtres, étonnés de ce désintéressement, qu'utile pour l'exercice de leur ministère auprès des chrétiens,

auxquels un tel acte de généreuse abnégation donna la plus haute idée de la vertu qui l'inspirait.

Le ministre demanda au frère Attiret si le roi de France serait instruit que l'empereur avait voulu faire mandarin un de ses sujets; question qui montre de quel éclat les missionnaires entouraient le nom du royaume très-chrétien dans ces pays lointains. Les lettrés ne parlaient de la France qu'avec estime aux Jésuites français. «Votre précieux royaume, leur disaient-ils quelquefois, est la Chine de l'Europe. Tous les autres États se font un devoir et un plaisir de suivre vos usages, vos maximes et vos rites.» «Ce qui contribue le plus à leur donner une si grande idée de notre royaume, dit le P. Amiot, c'est que la plupart des machines, des instruments, des bijoux et des autres choses curieuses qui sont dans les magasins de l'empereur, ou qui embellissent ses appartements, sont aux armes de France, ou marqués au nom de quelque ouvrier français. «Ceci est encore de notre «royaume,» disait naïvement un des élèves du frère Attiret, en regardant le couteau de parade de l'empereur, que ce cher frère avait ordre de peindre dans son état réel et avec toutes ses dimensions. Ce Chinois connut que la lame de ce couteau avait été faite en France, à l'empreinte de plusieurs fleurs de lis qu'il y remarquait. Les fleurs de lis sont ici connues de tout le monde; elles brillent partout. On les voit dans l'enceinte de notre église, sur nos calices, sur nos chasubles, sur nos croix et sur tous nos ornements d'autel. Elles sont dans notre maison sur la plupart de nos livres et de nos instruments, sur nos horloges, sur nos girouettes, et presque à tous les coins de nos bâtiments. Elles se trouvent au dehors, chez les grands, dans la plupart des choses curieuses dont ils sont possesseurs. Elles sont chez le prince, et en si grande quantité, que je crois pouvoir dire sans exagération que les armes de France se trouvent aussi multipliées dans le palais de l'empereur de la Chine, qu'elles peuvent l'être au Louvre et à Versailles.» Des Chinois pouvaient d'ailleurs parler de la civilisation avancée de la France, pour l'avoir vue. En 1751, deux jeunes gens, que le P. Benoist disposait à devenir les auxiliaires des Jésuites, avaient été envoyés à

Paris pour y faire leurs études (1). Le ministre Bertin, dans les circonstances où les Jésuites se trouvèrent en 1762, les prit sous sa protection, les mit dans un séminaire pour y achever leur théologie, et, après qu'on les eut promus aux ordres sacrés, les fit voyager dans différentes villes du royaume, afin de leur donner quelque idée de nos manufactures et de la perfection à laquelle les arts étaient portés en France. Arrivés dans leur patrie, comblés de bienfaits, ils y cherchèrent un asile dans une maison française. Le P. Benoist rendit compte au ministre Bertin de la manière dont les Jésuites avaient disposé des présents, transmis par leur intermédiaire, pour le bien de la religion, ainsi que pour l'honneur et la gloire de la France.

Les frères Castiglione et Attiret devaient terminer leur vie à la même époque. Lorsque Khianloungeut apprit que le premier venait d'atteindre sa soixante-dixième année, il voulut récompenser ses longs services en l'honorant d'une manière éclatante et publique. Cette faveur extraordinaire consistait en un cadeau composé de six pièces d'étoffes de soie les plus riches, d'une très-bellerobe, d'un grand collier d'agate, etc.: la pièce la plus précieuse était quatre caractères tracés de la main même du souverain, et qui contenaient l'éloge du frère Castiglione. Ces présents, préparés au palais de la maison de plaisance de l'empereur, hors de Peking, furent déposés sur une table couverte de soie jaune, placée sur un brancard, et surmontée d'un dais très-riche. Huit porteurs, à la livrée impériale, soutenaient ce brancard sur leurs épaules; vingt-quatre musiciens le précédaient, et faisaient retentir les airs de leurs musique bruyante; puis marchaient quatre mandarins à cheval; et à la suite des présents, s'avancait un grand de la cour, chargé des ordres de l'empereur. Dès que ce cortège parut aux portes de Peking, les corps de garde se mirent sous les armes, et détachèrent des soldats pour ouvrir la marche dans la ville, et contenir la foule du peuple qui accourait de toute part à ce spectacle. Cette marche triomphale parcourut deux grandes rues de Peking dans l'espace d'une lieue et demie, et par-

(1) Lettre (en date du 16 novembre 1767) du P. Benoist à M. Papillon d'Auteroche, dans les *Lettres édifiantes*, t. xxxvii, p. 147, édit. in-18.

(1) Lettre Bourgeois à t. xxxvii, p.

ministre
sultes se
tection ;
ever leur
mus aux
différentes
quelque
fection à
ance. Ar-
infants, ils
son fran-
ministre
a avaient
leur inter-
ainsi que
nce.
vaient ter-
que Khian-
l'atteindre
compenser
de manière
extraordi-
né de six
ches, d'une
gathe, etc. :
caractères
ain, et qui
plione. Ces
maison de
ing, furent
soie jaune,
de d'un dais
impériale,
ules ; vingt-
faisaient re-
yante ; puis
val ; et à la
rand de la
r. Dès que
y, les corps
et détaché-
che dans la
qui accou-
ette marche
rues de Pe-
mie, et par-

vint au collège des Jésuites portugais, dont le parvis, les portes et les cours étaient ornés de soie, de festons et de banderolles. Les missionnaires des trois maisons s'y trouvaient réunis, et on y reçut les présents de l'empereur avec toutes les cérémonies qui s'observent en pareille circonstance. Le frère Castiglione ne survécut pas longtemps à ces honneurs : il mourut dans le cours de l'année même où il les avait reçus, en 1768, âgé de soixante et dix ans. Le frère Attiret n'en avait que soixante-six, lorsqu'il expira le 8 décembre 1768. Dans sa dernière maladie, il dit un jour (1) : « Savez-vous ce qui m'occupe, quand je passe dans une grande rue de Peking, à travers ce peuple immense qu'on peut à peine percevoir ? Je vous avouerai ingénument que cette pensée ne peut pas sortir de ma tête : *Tu es presque le seul ici qui connaisse le vrai Dieu*. Combien, dans tout ce monde, n'ont pas le même bonheur ! Qu'as-tu fait pour attirer sur toi les bontés du Seigneur ? » Sur le point de mourir, il s'écria tout à coup avec un saint transport : « Ha ! la belle dévotion, et qu'on l'enseigne ! » Il parlait de la dévotion à la sainte Vierge, et il eut le bonheur de mourir le jour de son Immaculée conception. « L'empereur, écrit le P. Amiot, daigna se ressouvenir de ses anciens services, et fit donner deux cents taels ou onces d'argent, c'est-à-dire quinze cents livres de notre monnaie, pour aider aux frais de ses obsèques... Le cinquième Régulo, frère unique de Sa Majesté, fit encore plus d'honneur à notre cher défunt : il envoya son fils aîné s'informer lui-même de quelques particularités de sa mort et du jour où l'on ferait la cérémonie de son enterrement ; et, quand ce jour fut arrivé, il dépêcha un de ses principaux eunuques pour pleurer en son nom devant le cercueil, et pour accompagner le corps jusqu'au lieu de sa sépulture. Sensibles autant que nous devions l'être aux bontés dont ce grand prince voulait bien nous honorer, nous priâmes son envoyé de se dispenser d'un cérémonial qui était au-dessus de notre faible reconnaissance envers celui qui l'avait ordonné. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine que nous obtinmes de

l'eunuque l'exécution des ordres de son maître. Il ne se rendit qu'après plusieurs instances répétées ; et encore voulut-il se mettre de la suite de ce convoi et l'accompagner pendant quelque temps à pied, ce qui est dans ce pays-ci tout ce qu'on peut faire de plus pour l'honneur des vivants auxquels appartient le mort. » Il ne resta plus alors que deux peintres, dont l'un, Jésuite allemand, se nommait Ignace Sikelpart (1).

En 1767, le frère Bazin, naguère médecin de Thahmas-kouly-khan (2), était arrivé à Canton, d'où il comptait se rendre à Peking ; mais on ne lui permit pas de passer outre (3). Sur ces entrefaites, le cinquième fils de Khian-loung étant tombé malade, on demanda aux Jésuites de la capitale s'ils ne connaissaient point d'Européen qui fût versé dans la médecine. D'après leur réponse, un courrier extraordinaire partit pour chercher le frère Bazin. Comme on ne souffrait aucun étranger connu à Canton quand les vaisseaux européens s'en étaient éloignés ; comme, d'un autre côté, Macao avait cessé, à cette époque, d'être un asile sûr pour les Jésuites, ce frère venait de se rendre, avec le P. Lefebvre, supérieur général des missions de la Compagnie, chez les Lazaristes à l'île de France. A l'arrivée du courrier impérial, tout fut en rumeur à Canton. Les mandarins voulurent forcer les Portugais de Macao de trouver le frère : on écrivit dans l'Hindoustan et même en Europe pour le faire revenir. Il ne se doutait pas du mouvement qu'on se donnait à son occasion, lorsque le vaisseau qui conduisait le P. Ventavon à la Chine le prit à l'île de France, et le ramena à Canton, d'où les deux religieux partirent ensemble pour Peking le 18 octobre 1768. Le P. Ventavon y fut employé auprès de l'empereur en qualité d'horloger, ou plutôt de machiniste : on le chargea notamment de faire deux automates qui portassent un vase de fleurs en marchant. D'accord avec le supérieur des Jé-

(1) Lettre (en date de 1769) du P. Ventavon, missionnaire, au P. de Brassaud, dans les *Lettres édifiantes*, t. xxxvii, p. 172, édit. in-18.

(2) Voyez ci-dessus, t. II, p. 323, col. 2.

(3) Lettre (en date du 15 septembre 1769) du P. Ventavon, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. de Brassaud, dans les *Lettres édifiantes*, t. xxxvii, p. 207, édit. in-18.

(1) Lettre (en date du 15 octobre 1769) du P. François Bourgeois à madame de *** dans les *Lettres édifiantes*, t. xxxvii, p. 173, édit. in-18.

) du P. Be-
Lettres édi-

suites français de Peking, il obtint pour le P. Le-feuvre, supérieur général, l'autorisation d'habiter Canton. Khian-loung permit encore aux Pères François Bourgeois et Colas de venir dans la capitale, et il fit même renvoyer de Canton, sans mauvais traitements, deux Franciscains qu'on y avait condamnés, en haine de la foi, à une prison perpétuelle. « Plus il avance en âge, écrivait le P. Ventavon (1), plus il devient favorable aux Européens... L'empereur et les grands conviennent que notre religion est bonne. S'ils s'opposent à ce qu'on la prêche publiquement, et s'ils ne souffrent pas les missionnaires dans les terres, ce n'est que par des raisons de politique, et dans la crainte que, sous le prétexte de la religion, nous ne cachions quelqu'autre dessein. Ils savent en gros les conquêtes que les Européens ont faites dans les Indes; ils craignent à la Chine quelque chose de pareil. Si on pouvait les rassurer sur ce point-là, bientôt on aurait toutes les permissions qu'on désire. »

Les soupçons qu'inspirait le christianisme, par cela seul que des Européens cherchaient à le propager, donnèrent lieu, au mois de novembre 1768, à une tourmente qui sévit jusqu'au mois de février 1769 (2) en certaines localités, mais qui dura plus longtemps ailleurs; car, dans le Sse-tchouan, gouverné par M. Pottier, évêque nommé d'Agathopolis, ce fut seulement le 30 mai que commença la longue persécution soufferte par M. Gleyo, prêtre du séminaire des Missions-Étrangères, jusqu'à l'année 1777 (3). Quand on s'empara de M. Gleyo, l'évêque d'Agathopolis se réfugia dans le Chen-si; voyage qui lui procura, d'ailleurs, le moyen de se faire sacrer par l'évêque italien de ce vicariat. Pierre-Martial Cibot, né à Limoges en 1727, arrivé à Macao en 1759, et l'un des plus savants Jésuites

de Peking, dit (1) que tous les missionnaires auraient été renvoyés sans une protection spéciale de Khian-loung, qui, connaissant mieux que personne la fausseté des accusations dont on les chargeait, mit sa gloire à les défendre et à les conserver dans ses États. « Pendant la persécution de cette année (1771), qui a duré près de six mois, ajoute Cibot, il a paru un édit par lequel la religion est condamnée comme contraire aux lois de l'empire; et en même temps on déclare qu'elle ne renferme rien de faux ni de mauvais. L'empereur, les ministres, les grands en sont si convaincus, qu'ils n'ont voulu condamner personne à mort: on ne prétendait qu'intimider les chrétiens. » En 1772, la persécution éclata violemment dans la Kouei-tcheou, et le contre-coup s'en fit ressentir dans la partie orientale du Sse-tchouan (2).

Le 12 janvier 1773, deux nouveaux Jésuites arrivèrent à Peking: le P. Méricourt sous le titre d'horloger, et le frère Pansi en qualité de peintre (3). Khian-loung décida qu'ils entre-iraient immédiatement au palais, pour y exercer chacun son art: c'est-à-dire que le P. Méricourt travaillerait à l'horlogerie avec le P. Archange, Carme déchaussé, missionnaire de la Propagande, et le P. Ventavon, Jésuite; tandis que le frère Pansi concourrait, avec les Pères Damascène et Poirol, à l'exécution de six tableaux. Les deux nouveaux missionnaires avaient apporté un télescope à réflexion et une machine pneumatique, dont le P. Michel Benoist fit le premier connaître l'usage à l'empereur, qui se plut à répéter les nombreuses expériences de ce dernier instrument en présence de ses courtisans, auxquels il les expliquait. Cette circonstance nous conduit à compléter la biographie de Michel Benoist. Pour mieux satisfaire la curiosité de Khian-loung, qui lui adressait un grand nombre de questions relatives à la géographie, il entreprit de lui dessiner une mappe-

(1) Lettre (en date du 15 septembre 1769) du P. Ventavon, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. de Brassaude, dans les *Lettres édifiantes*, t. xxxvii, p. 306, édit. in-18.

(2) Lettre (en date du 17 juillet 1769) du P. Lamathe, missionnaire, au P. de Brassaude, dans les *Lettres édifiantes*, t. xxvii, p. 151, édit. in-18; Lettre (en date de 1769) du P. Ventavon au même, *ibid.*, p. 160; Lettre (en date du 15 octobre 1769) du P. François Bourgeois à madame de *** *ibid.*, p. 175.

(3) Voyez la *Relation de la persécution et de la délinquance de M. Gleyo, missionnaire apostolique*, dans les *Lettres édifiantes*, t. xl, p. 221, édit. in-18.

(1) Lettre, (en date du 3 novembre 1771) au R. P. D., dans les *Lettres édifiantes*, t. xxxviii, p. 92, édit. in-18.

(2) Lettre (en date du 18 septembre 1773) du P. Bourgeois, missionnaire à Peking, dans les *Lettres édifiantes*, t. xxxviii, p. 112, édit. in-18. Luquet, *Lettres à M. l'évêque de Langres*, p. 201.

(3) Lettre (en date du 4 novembre 1773) du P. Benoist, missionnaire à Peking, dans les *Lettres édifiantes*, t. xxxviii, p. 132, édit. in-18.

[1773]
mon
sur si
pays
que n
et ré
lieux
lequel
cessai
expos
ment
partic
tout c
tionne
servat
des vo
mesur
mission
tribun
l'exam
discuss
Khian
un sec
devant
mis au
les diff
maison
découv
indiqu
nois, o
venait
cuivre
voulut
planche
Benoist
la prati
d'Europ
au burin
former
burin et
propres
primeur
rale, q
tenait d
pieds de
cent qu

(1) Let
Chine, d
édit. in-18

ionnaires
tion spé-
nieux que
dont on
endre et à
la persé-
ré près de
dit par le
contraire
ps on dé-
ni de mau-
grands en
u condam-
ait qu'inti-
persécution
neou, et le
artie orien-

ux Jésuites
urt sous le
qualité de
u'ils entre-
r y exercer
P. Méricourt
Archange,
la Propa-
tandis que
Pères Da-
ix tableaux.
avaient ap-
ne machine
enoist fit le
reur, qui se
iences de ce
ses courti-
ette circon-
biographie
saire la cu-
adressait un
es à la géo-
une mappe-

) au R. P. D.,
2, édit. in-18.
) du P. Bour-
Lettres édi-
quet, Lettres à

du P. Benoist,
res édifiantes,

monde qui avait douze pieds et demi de longueur sur six et demi de hauteur (1). Il y marqua les pays récemment découverts, retrancha ceux que nos modernes géographes ont retranchés, et rétablit la véritable position de beaucoup de lieux. Il joignit à ce dessin un Mémoire, dans lequel, après avoir donné les explications nécessaires sur les globes terrestre et céleste, il exposait les systèmes modernes sur le mouvement de la terre, sur ceux des planètes, et en particulier des comètes; il y faisait mention de tout ce qui s'est exécuté en France pour perfectionner l'astronomie et la géographie, des observateurs envoyés dans tous les lieux du monde, des voyages faits au pôle et à l'équateur pour la mesure d'un degré du méridien, etc. Une commission, composée de lettrés et de membres du tribunal des mathématiques, fut chargée de l'examen de cette carte, qui, après deux ans de discussion, réunit les suffrages de ses juges. Kiang-loung ordonna alors 1° qu'on tracerait un second exemplaire de la mappemonde, l'un devant être conservé dans le palais, et l'autre mis au dépôt des cartes de l'empire; 2° que, sur les différents globes qui se trouvaient dans les maisons impériales, on ajouterait les nouvelles découvertes, telles que le P. Benoist les avait indiquées. Une carte générale de l'empire chinois, où tous les pays limitrophes étaient tracés, venait d'être établie: quoique la gravure sur cuivre ne fût pas usitée à la Chine, Kiang-loung voulut que la carte générale fût gravée sur des planches de ce métal, sous la direction du P. Benoist. Le missionnaire, tout à fait étranger à la pratique de cet art, dut recourir aux livres d'Europe, pour y étudier la manière de graver au burin et à l'eau forte. Il lui fallut ensuite former des graveurs, les exercer à manier le burin et à couper le cuivre; imaginer des presses propres à la taille-douce, et accoutumer des imprimeurs sur bois à s'en servir. La carte générale, qu'il s'agissait de graver sur cuivre, contenait cent quatre feuilles, chacune de deux pieds deux pouces de large sur la hauteur d'un pied deux pouces et demi, mesure chinoise. Ces cent quatre planches furent gravées avec plus

de netteté et de promptitude que le P. Benoist ne s'y était attendu. A force de soins, on parvint ensuite à en imprimer un exemplaire, qu'on présenta à l'empereur. Kiang-loung, satisfait, donna l'ordre de tirer cent exemplaires, pour lesquels il fallut obtenir dix mille quatre cents feuilles. Le P. Benoist dut ensuite s'occuper d'un autre tirage, d'une exécution bien plus difficile. Seize magnifiques dessins des batailles de Kiang-loung avaient été envoyés en France, où ils furent gravés, aux frais de Louis XV, sous la direction de Cochin. Ces planches, accompagnées de leurs dessins originaux et de deux cents exemplaires tirés, repassèrent d'Europe à la Chine en deux envois. Les sept premières étant arrivées à Peking au mois de décembre 1772, l'empereur voulut que ses ouvriers, toujours dirigés par le P. Benoist, en tirassent de nouveaux exemplaires. Il ne s'agissait plus de l'impression d'une simple gravure au trait, comme était celle de la carte générale. Le travail fini et délicat des planches françaises exigeait des précautions particulières, sans lesquelles on pouvait s'exposer à les rompre ou à les altérer. Il fallut inventer une nouvelle presse, et combiner des procédés plus perfectionnés, soit pour préparer et tremper le papier, soit pour composer l'encre, l'appliquer sur les planches, et les essuyer au moment où elles passent sous la presse. On obtint ainsi des épreuves, qui ne furent pas sans doute aussi belles que celles venues de Paris, mais qui annonçaient autant d'adresse que d'intelligence dans les ouvriers chinois. Le premier essai de l'impression en taille-douce à la Chine fut le dernier des travaux du P. Michel Benoist, qu'un coup de sang, qui ne lui laissa que le temps de recevoir avec édification les sacrements, enleva à Peking le 23 octobre 1774. Kiang-loung donna cent onces d'argent pour ses funérailles, et ne put s'empêcher de dire devant toute sa cour: « C'était un homme de bien, et très-zélé pour mon service; » paroles qui auraient illustré une longue suite de générations, si elles étaient sorties de la bouche de ce monarque en faveur d'un Tartare ou d'un Chinois.

En 1774, le Bref qui supprimait la Compagnie de Jésus fut connu à Peking. M. Mouly, Lazariste, qui a visité, à une lieue de cette ville, le lieu où l'on inhumait les Jésuites français, par-

(1) Lettre (en date de 1775) d'un missionnaire de la Chine, dans les *Lettres édifiantes*, t. xxxviii, p. 262, édit. in-18.

lant de l'ancien réfectoire de la maison de sépulture, a dit, en 1835 (1) : « Cette même salle autrefois était ornée d'un grand nombre de portraits de Pères Jésuites ; mais ils disparurent au milieu des désastres de la persécution. Deux seuls ont échappé et s'y trouvent encore : celui du P. Parrennin et celui du P. Bourgeois. Ils sont placés aux deux côtés d'une longue épitaphe écrite par le R. P. Amiot, au nom de tous ses confrères, lorsqu'ils apprirent la dissolution de leur illustre Société en Europe. Quoique je ne sois pas naturellement très-sensible, mon cœur fut profondément ému, et mes larmes coulèrent en abondance à la simple lecture de cette épitaphe. Elle est écrite en latin, sur un papier fort, collé au bois. Malheureusement le temps et l'humidité en ont fait disparaître près de trois lignes. Le portrait du P. Amiot était autrefois placé au-dessus de cette épitaphe. Voici tout ce qu'on peut lire :

In nomine Jezu :

Amen.

Inconscusa

Dia, tandem

Tot victa procellis occubuit.

Sta, viator, et

Lege;

Atque humanarum inconstantiam rerum paulisper
Tecum reputa. Hic jacent Missionarii Galli, ex
Illa, dum viverent, celeberrima Societate quæ
Ubique locorum genuinum veri Dei cultum
Docuit et promovit; quæ Jesum, à quo nomen
Accepit, in omnibus quantum patitur humana
Imbecillitas propius imitata, inter labores et
Anxietates (2).

Nos, Josephus-Maria Amyot,
Cæterique ex eadem Societate Missionarii
Galli, dum Pekini Sinarum, sub auspiciis
Ac tutelâ Tartaro-Sinici Monarchæ,
Obtutu scientiarum et artium, rem
Divinam adhuc promovemus; dum in ipso
Imperiali palatii, tot inter inanem
Delubra deorum, præfretæ adhuc Gallicana
Nostra Ecclesia, heu! ad ultimum vitæ diem
Tacitè suspirantes, hoc fraternalis pietatis
Monumentum fœdatis inter lucos posuimus.
Abi, viator, congratulare mortuis,

(1) *Annales de la congrégation de la Mission*, t. III, p. 27.

(2) Nous rétablissons les mots effacés d'après une copie trouvée dans les archives des Prêtres de la Mission :

... Virtus excoluit, proximum jovit, et
Omnia omnibus fecit, et omnes lucrificaret,
Per duo et amplius annos quibus floruit, anno
Dedit Ecclesiam martyres et confessores.

Condole vivis, ora pro omnibus, mirare et
Tace.

Anno Christi MDCCCLXXIV.

Mensis octobris die XIV.

Imperii Kian-loung XX.

Lunæ novæ die X.

« Vous comprenez tout ce que m'a fait éprouver d'émotion la lecture de cette inscription. Vous les partagerez vous-même, en la lisant. Si ce n'est pas là le cantique du Prophète pleurant sur les malheurs du peuple de Dieu captif à Babylone, ce sont les gémissements bien légitimes et bien expressifs d'un cœur profondément affligé à la vue des maux qu'allait attirer à la religion en Chine la destruction d'une Société qui y avait porté le germe de la foi, et qui lui avait fait pousser des racines si profondes et porter de si beaux fruits. »

« Je n'ose vous parler de nos malheurs, écrit le supérieur des anciens Jésuites français de Peking à un ami (1)... Soumettons-nous et adorons : *Dominus est*. Je vous avoue cependant que, malgré la résignation la plus entière, mon cœur est blessé à ne guérir jamais : sa plaie durera autant que moi... Mais je l'ai dit : je ne veux ni me plaindre ni être plaint. Il faut boire le calice jusqu'à la lie. Heureux si, en nous élevant jusqu'aux sentiments généreux de l'apôtre des Indes et du Japon, notre grand saint Xavier, nous disons avec lui : « *Amplius, Domine, amplius!* » Cependant, pour dire le vrai, il serait difficile d'ajouter à nos malheurs. Au mois de février de cette année 1775, il nous en est arrivé un qui nous a percés jusqu'au vif (2)... Il y avait au collège une magnifique église, bâtie à l'euro-péenne. Ce monument auguste de la piété et du zèle des princes chrétiens dominait cette superbe ville, et annonçait à sa façon la gloire du vrai Dieu. L'Orient n'avait rien de si beau ni de si touchant. Le jour de la fête de sainte Catherine de Ricci, grande tante du respectable et saint vieillard du même nom qu'on dit être au château Saint-Ange, le P. Sano, Chinois, alla célébrer la

(1) Lettre (en date du 15 mai 1775) de M. Bourgeois, supérieur de la résidence des missionnaires français en Chine, à M. l'abbé Charvet, prévôt de l'insigne collégiale de Pont-à-Mousson, dans les *Lettres édifiantes*, t. XL, p. 275, édit. in-18.

(2) Voyez aussi la Lettre (en date du 15 octobre 1775) du P. Ventavon, missionnaire, dans les *Lettres édifiantes*, t. XXXVIII, p. 270, édit. in-18.

dernière
que l'u
Pendan
dessous
moda a
le saint
sa chan
est à l'
avait pr
heure d
Celui q
toucha
il donna
former d
avait fai
église l
trouva
un ouan
ce qui re
de notre
font loi :
grâce n'
plus con
grandes
reur Kha
pinceau
dont on n
ses yeux
avons une
caractères
Khang-hi
l'endroit
recevons
n'oser s'a
pect dans
perdre de
il faut s'en
Pères du c
présenté
avec cet ai
quand il v
donne une
taire. Ensu
ordre à son
nistré de l'
tions pour l
« moi-même
« de mon p
pandit auss
collège feli

dernière messe, qui se dit à sept heures, parce que l'usage des Chinois est de dîner à huit. Pendant la messe, il se trouva mal. Il sortait de dessous l'autel une odeur forte, qui l'incommoda au point qu'il eut bien de la peine à finir le saint sacrifice... A peine était-il rentré dans sa chambre, qu'on cria dans la cour : « Le feu est à l'église !... » Le feu était si violent, et il avait pris en tant d'endroits à la fois, qu'en une heure de temps, ce vaste édifice fut consumé !... Celui qui tient entre ses mains le cœur des rois toucha celui de l'empereur... Dès le lendemain, il donna ordre au tribunal des ministres de s'informer de ce que son aïeul l'empereur Khang-hi avait fait pour le collège, lorsqu'on donna à son église la forme qu'elle avait ci-devant. Il se trouva que (Khang-hi) avait prêté à nos Pères un ouan, c'est-à-dire dix mille onces d'argent, ce qui revient ici à soixante-quinze mille livres de notre monnaie. En Chine, les anciens usages font loi : (Khian-loung) en donna autant. Cette grâce n'était que le prélude d'une autre bien plus considérable. Il y avait dans l'église... trois grandes et magnifiques inscriptions... L'empereur Khang-hi les avait écrites lui-même de son pinceau rouge. C'est un de ces présents rares, dont on ne connaît bien le prix qu'en voyant de ses yeux quel cas en font les Chinois. Nous avons une de ces inscriptions impériales en trois caractères seulement ; c'est un mot gracieux de Khang-hi au P. Parrennin ; elle est exposée dans l'endroit le plus honorable de la salle où nous recevons les grands : j'ai vu un prince du sang n'oser s'asseoir au-dessous ; il se retira par respect dans un coin. Selon les mœurs du pays, perdre de tels présents, c'est toujours une faute : il faut s'en accuser auprès de l'empereur. Nos Pères du collège le firent dans un écrit qu'ils présentèrent à Sa Majesté. L'empereur les reçut avec cet air de bonté qu'il sait si bien prendre quand il veut : il leur pardonna, comme on pardonne une faute qu'on sait bien être involontaire. Ensuite, pour réparer leur perte, il donna ordre à son ancien maître, qu'il avait fait ministre de l'empire, de préparer de belles inscriptions pour la nouvelle église. « Je veux les écrire moi-même, ajouta l'empereur ; je les écrirai de mon pinceau rouge. » Cette nouvelle se répandit aussitôt partout. On vint de tous côtés au collège féliciter nos Pères... Il y eut même de

nos chrétiens en place qui ne pouvaient presque s'empêcher de regarder comme une espèce de bonheur l'accident qui était arrivé. Depuis ce temps-là, nous sommes tranquilles : on rebâtit l'église. Elle sera magnifique. Nos Pères du collège, ne voyant plus de successeurs après eux, ne craignent pas de se mettre à l'étroit : ils veulent offrir à Dieu, en finissant, ce qu'ils ne gardaient que pour le faire connaître et aimer. Quoique nous tâchions de ne rien laisser échapper au dehors de nos désastres, cependant nos néophytes savent tout. Ils sont désolés. Ils font quelque chose de plus : par attention pour nous, et pour l'honneur de la religion, ils évitent de parler de nos malheurs et des leurs. Les choses vont leur train. Il nous est venu des provinces près de deux cents chrétiens pour les fêtes de Pâques. Ils ont montré une ferveur qui nous a d'autant plus touchés, que nous ne pouvions nous empêcher de penser que, dans la suite, il n'en sera peut-être pas ainsi... Vaine espérance ! si l'on ne se presse de nous remplacer. Quels hommes que les Loppin, les Roy, les Beuth, les Forgeot, et tant d'autres que notre province seule a fournis à la Chine ! Nous les vîmes partir, il y a longues années : nous ne pouvions assez admirer leur piété, leur zèle, leur détachement, leur recueillement, cet esprit intérieur, cet esprit d'oraison qui les tenait sans cesse dans la présence de Dieu, et qui les rendait si souples sous sa main. J'ai eu le bonheur de les suivre, sans avoir leur vertu. J'ai vu, depuis que je suis ici, que, bien loin de se démentir, ils sont allés en croissant. Après avoir fourni une carrière méritoire et bien glorieuse à la religion, ils sont morts saints. Il y a sans doute de saintes gens et de bons missionnaires parmi les religieux et les prêtres qui ont voulu partager les travaux de la Compagnie : qu'on ne tarde donc pas d'en envoyer ! O Dieu ! combien d'âmes vont se replonger dans les ténèbres de l'idolâtrie ! Combien n'en sortiront pas !... Ici, Dieu aidant, les choses pourront encore se soutenir quelques années, parce que, vu les circonstances et le local, on ne voudra pas nous interdire ; parce qu'il est plus difficile qu'on ne pense de nous remplacer ; parce qu'il est moralement impossible de toucher à notre état, c'est-à-dire à notre façon de vivre et d'être au palais. Mais nous ne sommes pas immortels : Peking tombera

it éprou-
scription.
issant. Si
pleurant
otif à Ba-
légitimes
ent affligé
a religion
ui y avait
avait fait
orter de si

urs, écri-
rançais de
us et ado-
ndant que,
mon cœur
aie durera
ne veux ni
re le calice
levant jus-
tre des In-
avier, nous
amplius !
ait difficile
février de
rivé un qui
y avait au
e à l'euro-
piété et du
ette superbe
ire du vrai
au ni de si
e Catherine
ble et saint
au château
célebrer la

t. Bourgeois,
s français en
insigne colle-
es édifiantes,

octobre 1775)
Lettres édi-

enfin, et suivra le malheureux sort des autres missions.

Félix da Rocha, ancien Jésuite portugais, alors président du tribunal des mathématiques, ayant été chargé en 1774 d'aller lever au Tibet la carte d'une province nouvellement conquise par les Chinois (1), et traversant à cette occasion le Sse-tchouan où la persécution durait encore, s'intéressa à la délivrance de M. Gleyo, prisonnier depuis 1769 (2). Ce missionnaire avait reçu, dès les premières années de sa captivité, des faveurs extraordinaires : il fut, un jour entre autres, communiqué miraculeusement dans sa prison, et il eut plusieurs fois révélation des choses qui devaient lui arriver dans la suite (3). Rendu le 2 juillet 1777 aux chrétiens qu'il alla sur-le-champ évangéliser, il soutint leur foi jusqu'à sa mort arrivée le 6 janvier 1786. Ce fut encore à la prière d'un ancien Jésuite, que l'empereur permit au procureur de la Congrégation de la Propagande pour les missions de la Chine de résider publiquement à Canton, où il avait été obligé de chercher un asile contre les poursuites de certains Portugais, qui prétendaient fermer les portes du Céleste empire aux apôtres de toutes les autres nations (4).

Au mois d'août de cette année 1777, Khian-loung voulut faire une grâce d'éclat aux anciens Jésuites. Ignace Sikelpart ayant reçu l'ordre d'aller retoucher un tableau à la maison de plaisance impériale, l'empereur feignit de s'apercevoir pour la première fois que la main du peintre tremblait. « Quel âge avez-vous donc ? lui demanda-t-il. — Soixante et dix ans. — Hé ! pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ? Ignorez-vous ce que j'ai fait pour le frère Castiglione à sa soixante et dixième année ? Je veux faire la même chose pour vous. » En effet, le 21 septembre suivant, on renouvela cette cérémonie en l'honneur de Sikelpart, avec d'autant plus d'opportunité, qu'il y avait alors à Peking

un concours de dix mille lettrés venus de toutes les provinces dans la capitale, pour y être promus à des degrés supérieurs, et destinés à être un jour mandarins dans les différentes villes de la Chine. Les honneurs rendus sous leurs yeux à un missionnaire pouvaient les disposer à traiter le christianisme avec faveur.

Mais les anciens Jésuites s'éteignirent tour à tour. Cibot, qui poussa la modestie jusqu'à ne vouloir mettre son nom à aucun de ses écrits, mourut à Peking le 8 août 1780. Jacques-François-Marie-Dieudonné Dollières, né à Longunion-sur-Chiers dans le Barrois, le 30 novembre 1722, admis chez les Jésuites en 1744, et parti pour la Chine en 1758 avec Cibot (1), mourut le 24 décembre de la même année. « Missionnaire infatigable, dit Bourgeois (2), il... donnait le jour aux bonnes œuvres, et la nuit à l'étude. Il fallait, avec aussi peu de force de corps, une grâce particulière pour n'y pas succomber. Au chinois il joignit l'étude de la langue tartare et de l'astronomie... Dans une année, il prêchait sans cesse, il catéchisait, et entendait plus de trois mille confessions. Ici, nous sommes censés de la famille de l'empereur, et nous ne pouvons nous éloigner de la ville sans permission... Il trouvait moyen de faire dans les campagnes des excursions de quarante à cinquante lieues... Le gouvernement fermait les yeux, et le laissait faire... Dans ses moments libres, il mettait en langue tartare nos livres de religion. Nous avons de lui un Catéchisme chinois qui a fait un bien infini : j'en ai fait imprimer plus de cinquante mille exemplaires, qui ont été répandus dans presque tout l'empire. » Le bref de 1773 lui fit une plaie profonde : il ne voyait que des ruines dans le présent, et pour l'avenir un désastre total : c'est ce qui le tua. Colas, natif de Thionville, mathématicien du palais et missionnaire laborieux, fut si affligé de sa mort, qu'il ne lui survécut guère. Amiot, au contraire, prolongea sa carrière jusqu'à soixante et dix-sept ans : il ne mourut à Peking qu'en 1794.

(1) Lettre (en date de 1777) d'un missionnaire de la Chine, dans les *Lettres édifiantes*, t. xxxviii, p. 282, édit. in-18.

(2) Voyez ci-dessus, t. II, p. 532, col. 1. Lettre (en date de 1778) d'un missionnaire de Chine, dans les *Lettres édifiantes*, t. xxxviii, p. 318, édit. in-18.

(3) Luquet, *Lettres à M. l'évêque de Langres*, etc., p. 200.

(4) Extraits de plusieurs lettres de missionnaires de la Chine, dans les *Lettres édifiantes*, t. xxxviii, p. 208, édit. in-18.

(1) Extrait d'une Lettre de M. Dollières, missionnaire à Peking, à M. son frère, curé de Lexie, près Longwi, dans les *Lettres édifiantes*, t. xl, p. 311; édit. in-18; Extrait de quelques Lettres de Peking, ibid., p. 344.

(2) Lettre (en date du 17 novembre 1781) à M. Dollières, curé de Lexie, près de Longwi, dans les *Lettres édifiantes*, t. xl, p. 338, édit. in-18.

On
la Chin
gnole
pole po
par Ma
Philipp
qui les
Dieg
illustre
Vieille
nière to
de saint
sions qu
pagne,
de ses
venait
lorsque
sacrer,
les ausp
rieux P.
Japon. S
son vœu
s'embar
de l'arch
ténèbres
larmes,
demande
pauvre
venu qu
10 juillet
point de
son zèle.
Magellan
rants esp
cause de
femme d
de Charl
témoigné
pas l'Eva
tard, con

(1) Voyez
(2) Histo
vertes à la
des premie
le P. Charles

CHAPITRE XXVI.

Mission des Jésuites dans les îles des Larrons (Marianes).

On a vu Manille fournir de généreux apôtres à la Chine. C'est encore de cette métropole espagnole des missions, digne émule de Goa, métropole portugaise, que les îles des Larrons, visitées par Magellan (1) avant qu'il n'allât périr aux Philippines, reçurent l'homme extraordinaire qui les civilisa.

Diego-Louis de Sanvitores, d'une des plus illustres familles de Burgos, capitale de la Vieille-Castille (2), avait été appelé d'une manière toute providentielle à embrasser la règle de saint Ignace, et s'était préparé, par des missions qu'il faisait de temps en temps à la campagne, à l'œuvre des missions étrangères, objet de ses désirs depuis son enfance. Une maladie venait de le conduire aux portes du tombeau, lorsque son supérieur local lui permit de se consacrer, par un vœu spécial, à ce ministère, sous les auspices de saint François-Xavier et du glorieux P. Marcel-François Mastrilli, martyr au Japon. Sa guérison suivit de près l'émission de son vœu. On le destina aux Philippines, et il s'embarqua le 15 mai 1660. En passant à la vue de l'archipel des Larrons, encore enveloppé des ténèbres du paganisme, il ne put retenir ses larmes, se jeta aux pieds de son crucifix pour demander à Dieu de ne point abandonner ce pauvre peuple, et se sentit intérieurement prévenu qu'il l'évangéliserait lui-même. Arrivé le 10 juillet 1662 aux Philippines, il n'y perdit point de vue, au milieu des fruits abondants de son zèle, ces îles, les premières de l'Orient que Magellan eût découvertes, mais que les conquérants espagnols avaient dédaignées jusque-là à cause de leur pauvreté. Marie-Anne d'Autriche, femme de Philippe IV, roi d'Espagne, et mère de Charles II, avertie de leur abandon, avait témoigné de la douleur de ce qu'on n'y prêchait pas l'Évangile. Sanvitores écrivit au Jésuite Nizard, confesseur de cette princesse, pour qu'il

l'engageât à prendre l'archipel délaissé sous sa protection, et à exprimer le désir qu'on y envoyât des missionnaires. Le 24 juin 1668, Philippe IV manda au gouverneur des Philippines de fournir à l'apôtre et aux compagnons de son apostolat des moyens de transport. Sanvitores choisit aux Philippines le P. Thomas Cardenoso, et au Mexique les Pères Louis de Medina, Pierre de Casanova, Louis de Morales et Laurent Bustillos. Enfin, au mois de juin 1668, Medina et Casanova descendirent à Gouaham, l'une des dix-sept îles ou groupes d'îlots dont se compose l'archipel des Larrons, que Sanvitores nomma îles Mariannes, en l'honneur de Marie-Anne d'Autriche.

La race indigène se désigne dans le pays sous le nom de Chamorre ou de Chamorin, ou encore de Chamorris; nom qu'il serait difficile de justifier d'une manière satisfaisante : peut-être une méprise des compagnons de Magellan a-t-elle donné naissance à cette qualification, qui s'est maintenue depuis. Quoi qu'il en soit, les indigènes étaient partagés en trois classes : les nobles, *matoas* ; les demi-nobles, *atchaots* ; et les hommes du peuple, *mangatchangs*. Les *matoas* commandaient aux deux autres classes : ils étaient constructeurs de pirogues, guerriers et pêcheurs. Les *atchaots* étaient admis à les aider, sous de certaines conditions. Quant aux *mangatchangs*, espèce de parias, la navigation leur était interdite. La langue mariannaise n'a point de mot pour désigner la divinité : d'où le P. Le Gobien a conclu que ces insulaires n'avaient aucune idée d'un Être suprême. D'autres autorités prétendent que des croyances vagues régnaient parmi eux. Voici quelles étaient leurs idées sur l'origine du monde. Pontan ou Fontan, homme très-ingénieur, vécut un grand nombre d'années dans les espaces imaginaires qui existaient avant la création. A sa mort, il chargea ses sœurs de faire de sa poitrine et de ses épaules le ciel et la terre, de ses yeux le soleil et la lune, et de ses sourcils l'arc-en-ciel. Les Mariannais reconnaissaient l'immortalité de l'âme : suivant eux, l'homme qui mourait tranquillement et sans aucune douleur allait en paradis, et y jouissait des arbres et des fruits qui y sont en abondance ; tandis que celui dont les derniers moments étaient violents et agités allait dans l'enfer, qu'ils appelaient Sassalagoham. Le

(1) Voyez ci-dessus, t. I, p. 368, col. 2.

(2) *Histoire des îles Mariannes, nouvellement converties à la religion chrétienne, et de la mort glorieuse des premiers missionnaires qui y ont prêché la foi*, par le P. Charles Le Gobien, de la Compagnie de Jésus, p. 6.

diable était connu chez eux sous le nom de Kaifi ou Aniti (mauvais esprit). Ils croyaient que, si quelqu'un renversait le pilier d'une maison, l'âme de celui qui l'avait construite ne manquerait pas de venir invisiblement tirer vengeance d'une telle action. Selon eux, le diable demeurerait parmi les vivants, et n'y était occupé qu'à faire du mal. Heureusement, les âmes de leurs ancêtres s'y opposaient, et venaient à leur secours dans le moment du danger. Il y avait des âmes plus fortes que le démon, d'autres qui l'étaient moins : les premières avaient appartenu aux hommes intrépides et actifs; les secondes, aux paresseux et aux lâches. Les femmes avaient aussi des âmes, mais de moindre valeur que celles des hommes. Il n'est pas sûr qu'on en accordât aux mangatchangs. Un fait assez singulier, c'est la crainte superstitieuse qu'inspirait aux Mariannais l'oiseau carolin, nommé *otag* : présage de mauvais temps, son apparition sur cette côte était toujours d'un funeste augure. Dans le péril et le besoin, les indigènes invoquaient les antis (âmes des morts), d'abord à voix ordinaire, puis, le danger continuant, sur un ton plus haut; enfin, de toutes leurs forces. Ces cris perçants signifiaient : « Ames des morts, secourez-nous, si votre famille vous fut chère. » Les makanas ou sorciers, qui remplissaient une espèce de sacerdoce, se divisaient en deux classes : l'une de mangatchangs, ne faisant que le mal; l'autre de nobles, ne faisant que le bien. Ces derniers procuraient de bonnes pêches, d'heureux voyages, de belles récoltes et une température convenable. Les makanas, pour s'aider dans leurs prédictions, gardaient chez eux les crânes de leurs morts, enfermés dans des paniers. Indépendamment de ces sorciers, des eamtis (guérisseurs ou guérisseuses) s'adonnaient à la cure de maladies spéciales, dislocation ou fracture des membres, blessures de tout genre, fièvres, etc.

Le chef Kipoha accueillit les Pères de Medina et de Casanova, qui, après avoir élevé une grande croix au bord de la mer, comme pour prendre possession de l'île au nom de Jésus-Christ, retournèrent à leur vaisseau, accompagnés des principaux indigènes. On invita le P. de Sanvitores à descendre sur le rivage. Il y commença son apostolat, en célébrant les saints

mystères pour demander à Dieu la conversion de ce peuple infidèle, et en l'évangélisant dans l'idiome local, qu'il avait appris pendant le voyage. Dès cette première allocution, quinze cents auditeurs furent convaincus. Agagna devint le chef-lieu de la mission et le centre des travaux apostoliques : Kipoha y donna à Sanvitores l'emplacement nécessaire pour bâtir une église et la maison des Jésuites. Le supérieur, gardant Medina à Gouaham, envoya Casanova dans l'île de Rota, puis Cardenoso et Morales dans celle de Tinian, où de magnifiques ruines attestent que cette terre a eu ses jours de prospérité et de grandeur. A la vue de ces débris aux proportions colossales, l'esprit s'étonne. Les ruines les mieux conservées sont à l'ouest du mouillage. L'édifice avait douze piliers : huit seulement sont encore debout. (Pl. CXV, n° 1.) Des débris, plus dégradés, et situés auprès d'un puits que l'on nomme *Puits des antiques*, semblent avoir formé un édifice de plus de quatre cents pas de long : les racines qui les lient donnent une physionomie originale et pittoresque à cette enceinte. Le principe de l'égalité de tous les hommes devant Dieu heurta l'orgueil des matos et des atchaots : Sanvitores leur avait fait concevoir une si haute idée du baptême, et des grâces que ce sacrement procure à ceux qui le reçoivent, qu'ils ne jugèrent pas les mangatchangs dignes d'un tel don. Ce ne fut pas sans peine que Sanvitores parvint à faire admettre qu'en matière de salut il n'existe aucune différence entre le noble et celui qui ne l'est pas. Enfin le préjugé céda, et le chef Kipoha fut régénéré le premier sous le nom de Jean. Comme ces peuples étaient nus, Sanvitores, en baptisant les insulaires, leur donna de quoi se couvrir. La toile qu'il avait apportée n'ayant pas longtemps suffi, il voulut qu'on se servit de feuilles de palmier : pour faire accepter ce vêtement étrange, il dut s'en revêtir lui-même par-dessus sa soutane, et aucun catéchumène ne refusa de l'imiter. Un Chinois idolâtre, nommé Choco, traversa l'œuvre des missionnaires, en suscitant contre eux des préventions si hostiles, que les Pères de Medina et de Morales reçurent de graves blessures. Sanvitores se sent tout à coup inspiré d'aller trouver cet ennemi du christianisme : il engage avec lui la discussion, en présence de la multi-

[1773]

la conversion
gélissant dans
pendant le
tion, quinze
Agagna de-
le centre des
onna à San-
pour bâtir une
s. Le supé-
am, envoya
is Cardenoso
, où de ma-
le terre a eu
eur. A la vue
sales, l'esprit
nservées sont
avait douze
core debout.
us dégradés,
nomme *Puits*
né un édifice
: les racines
mie originale
e principe de
t Dieu heurta
s : Sanvitores
aute idée du
ment procure
jugèrent pas
don. Ce ne
arvint à faire
l n'existe au-
celui qui ne
et le chef Ki-
as le nom de
nus, Sanvi-
, leur donna
avait apportée
oulut qu'on se
faire accepter
a revêtir lui-
aucun catéchu-
Chinois ido-
l'œuvre des
e eux des pré-
es de Medina
ves blessures.
inspiré d'aller
me : il engage
e de la multi-



River de Yagaz. (The river of Yagaz.)



River de Yagaz. (The river of Yagaz.)

reversion
 disant dans
 pendant le
 om, quinze
 Agagna de-
 contre des
 ana à San-
 et bâtir une
 le. supé-
 envoya
 Cardenas
 de ma-
 et a eu
 A la vue
 l'esprit
 servies ont
 avait douze
 ours de
 es dégradés.
 comme puis
 de un édifice
 : les centes
 maie origina-
 e principe de
 t Dieu de
 ts : Sarrasins
 haute idole
 ement p
 jugèrent
 don. A
 arvint à
 il o'exte
 celui qu
 et le cl
 us le m
 t nue; K
 leur m
 avait app
 oult qu
 faire o
 n revê
 aucun car
 Chinois
 l'ouv
 e aux m
 es de
 ves lib
 inspire
 me : il
 ce de



Vue de l'Église
 Vue de l'Église



tude
pieds
bapté
nian

par s
Sarig
retour
Sanvi
un sé
Latran

« Ces

les jou

avec

les ru

autres

habile

gnaier

servaie

reine

nes son

de jeun

et lui a

année

donna

de s'ér

ment

Dieu

son ser

gelisaie

ni calm

gades,

rut de

les deu

lança d

pris, en

cette g

chaient

saient e

du sabl

furieux.

pour les

vier 16

bâtirait

Sonharo

processi

lieu dés

Medina

l'armée

ordre so

des sain

tude; et Checo, subjugué, s'agenouille aux pieds du serviteur de Dieu pour demander le baptême. L'apôtre visita ensuite les îles de Tinian et de Saypan, pendant que Moralès allait, par son ordre, porter l'Évangile à Anataxan, Sarignan, Alamaguan, Pagan et Grigan. De retour à Gouaham, au mois de janvier 1669, Sanvitores établit, dans la bourgade d'Agagna, un séminaire sous le titre de Saint-Jean-de-Latran pour l'éducation de la jeunesse indigène. « Ces enfants, dit Le Gobien, chantaient tous les jours à deux chœurs la doctrine chrétienne avec une modestie charmante. Ils allaient par les rues, la clochette à la main, avertir les autres enfants de venir au catéchisme. Les plus habiles et les plus avancés en âge accompagnaient les Pères dans leurs missions, et leur servaient de catéchistes et d'interprètes. » La reine d'Espagne, qui avait pris les îles Mariannes sous sa protection, consolida ce séminaire de jeunes garçons par un acte du 18 avril 1673, et lui assigna trois mille écus à prendre chaque année sur le trésor royal du Mexique. Elle ordonna aussi au vice-roi de la Nouvelle-Espagne de s'entendre avec Sanvitores pour l'établissement d'un séminaire de jeunes filles.

Dieu appuya par des miracles la mission de son serviteur. Casanova et Medina, qui évangélisaient l'île de Tinian, n'ayant pu prévenir ni calmer l'inimitié des deux principales bourgades, Marpo et Sonharom, Sanvitores accourut de Gouaham, et se plaça en médiateur entre les deux armées. Au lieu de l'écouter, on lui lança des pierres : mais on demeura bien surpris, en voyant l'apôtre se tenir immobile sous cette grêle de cailloux, qui, dès qu'ils touchaient Sanvitores ou son crucifix, se réduisaient en poussière et tombaient à terre comme du sable. Ce miracle n'apaisa cependant pas ces furieux. Il fallut d'assez longues négociations pour les ramener. On convint enfin, le 24 janvier 1670, qu'on oublierait le passé; qu'on bâtirait deux églises, l'une à Marpo, l'autre à Sonharom; et que les deux armées, marchant processionnellement, se rencontreraient en un lieu désigné pour la réconciliation. « Le P. de Medina, ajoute Le Gobien, se mit à la tête de l'armée de Marpo, qui défila dans un grand ordre sous la bannière de la sainte Vierge et des saints protecteurs de la mission. Le P. de

Sanvitores marcha de l'autre côté à la tête des troupes de Sonharom, avec une grande croix à la main. On s'aborda de part et d'autre. On adora la croix avec de grands sentiments de douleur. On se fit des présents de riz et de fruits, et surtout d'écaillés de tortue, qui sont, parmi ces peuples, comme le sceau de la paix. Les Marpois en présentèrent une fort grande, qui fut consacrée à la sainte Vierge, dans l'église de Notre-Dame de la Guadeloupe, en l'île de Tinian. Et, afin de laisser un monument éternel de cette paix, on appela le lieu où le P. de Sanvitores avait été chargé de pierres le *Champ de la sainte Croix*, et on y bâtit depuis un ermitage en l'honneur de Notre-Dame de la Paix. »

Le P. de Medina eut le bonheur d'être le premier martyr de sa Compagnie aux îles Mariannes. Il périt, dans celle de Saypan, d'un coup de lance qui lui traversa la gorge, le 29 janvier 1670. Plusieurs coups de lance arrachèrent en même temps la vie au catéchiste Hippolyte de La Croix, qui l'accompagnait. Dom Juan Lopez, évêque de Nombre de Dios, dans l'île de Zébu, aux Philippines, à la juridiction duquel les Mariannes étaient soumises, fit faire des informations juridiques sur la mort des deux martyrs, dont les corps furent transportés dans l'église d'Agagna, capitale de l'île de Gouaham.

Les Pères François Solano, Alonso Lopez, Diego Noriega et François Ezquerria, étant venus, le 9 juin 1671, au secours de Sanvitores, il envoya ce dernier dans l'île de Rota. Lopez évangélisa celles de Saypan et de Tinian, où il dota Sonharom d'un séminaire d'enfants semblable à celui d'Agagna. Pour faciliter l'administration spirituelle de l'île de Gouaham, Sanvitores la divisa en quatre parties, dont chacune eut une église qui desservait quarante villages. Le catéchiste Bazan, que ce missionnaire avait enrôlé dans sa troupe apostolique en lui disant : « Mon enfant, voudriez-vous venir avec moi pour être martyr ? » voyait avec douleur que le chef Kipoha déshonorait son caractère de chrétien par la licence de ses mœurs : il lui adressa des représentations; mais Kipoha, qu'aveuglait sa passion, y répondit en le faisant assassiner le 31 mars 1672. Nicolas de Figueroa et Damien Bernal, catéchistes de Sanvitores, périrent aussi sous les coups des indigènes. Dieu sembla dis-

poser les missionnaires par leur mort à celle de l'apôtre des îles Mariannes. Sanvitores, accompagné du catéchiste Pierre Calangsor, étant allé, le 2 avril 1672, au village de Tumham, pour y régénérer la fille de Matapang, chrétien apostat, « Entre dans ma maison, imposteur, lui dit ce barbare ; tu y trouveras une tête de mort que je garde : baptise-la, j'y consens. — Laisse-moi baptiser ta fille malade, puisque tu es toi-même baptisé, répond le serviteur de Dieu. Tu me tueras ensuite, si tu veux. Je perdrai volontiers la vie du corps, pour procurer la vie de l'âme à cette enfant. » Sanvitores, repoussé, se met à catéchiser la jeunesse du village. Au lieu d'assister à cette instruction, Matapang va s'assurer d'un complice pour assassiner le missionnaire. L'apôtre profite de son absence pour pénétrer, avec le catéchiste, dans sa maison, où il baptise la jeune fille. Sur ces entrefaites, arrivent les meurtriers. (Pl. CXV, n° 2.) Calangsor est tué par l'idolâtre Hirao. Sanvitores, voyant que l'heure de sa mort a sonné, présente le crucifix aux deux indigènes. « Sachez, leur dit-il, que Dieu est le souverain Seigneur de toutes les nations, et qu'il est le seul maître qu'on doit adorer dans l'île de Gouaham. » A peine a-t-il ajouté : « Ha ! Matapang, que Dieu te fasse miséricorde ! » qu'Hirao lui décharge un grand coup sur la tête, et que Matapang lui passe sa lance à travers le corps. Ainsi mourut le fondateur de la mission, à l'âge de quarante-cinq ans, après avoir établi la foi dans treize îles, fondé huit églises, organisé trois séminaires pour l'éducation de la jeunesse de l'un et de l'autre sexe, et baptisé près de cinquante mille indigènes. Matapang dépouilla son corps, qu'il trouva couvert d'un rude cilice et d'une ceinture de fer. Il arracha le petit crucifix que l'apôtre avait au cou, et le brisa en s'écriant : « Voilà celui que les Espagnols reconnaissent pour leur Dieu et pour leur maître ! » Il jeta du feu et de la cendre sur les traces de sang, porta avec Hirao les deux corps sur le rivage, leur attacha une grosse pierre aux pieds, et les précipita dans la mer. Si les reliques disparurent, Dieu fit éclater la sainteté de Sanvitores par des guérisons miraculeuses.

Le P. Solano, second supérieur de la mission mourut dès le 13 juin suivant, et fut remplacé par le P. Ezquerria, que les idolâtres massa-

crèrent le 2 février 1674. Le P. Antoine-Marie de Saint-Basile périt de même, le 5 janvier 1676. Le martyr du P. Sébastien de Mauroy suivit de près celui-là. Sous la direction du P. Emmanuel de Solorzano, arrivé en 1679 aux îles Mariannes, cette mission devint florissante : Solorzano mérita ainsi que le martyr couronnât son apostolat. Les apôtres de Gouaham avaient coutume de se réunir tous les ans à Agaña, huit jours avant la fête de saint Ignace, pour conférer sur les moyens d'avancer l'œuvre de Dieu : ils étaient tous en chemin, quand une sédition éclata. Les Pères Cardenoso, Bustillos et Le Roux arrivèrent le jour même, et les Pères Tilpe et Ahumada le lendemain, à Agaña : mais le P. Théophile de Angelis, qui évangélisait l'île depuis le mois de juin 1681, fut massacré à Ritidian. Les deux séminaires d'Agaña et la maison des Jésuites devinrent la proie des flammes, les Espagnols s'étant retirés dans la forteresse. Les Pères Augustin Strobach, né en Moravie, Charles Boranga, né à Vienne, en Autriche, furent massacrés, le premier dans l'île de Tinian, le second dans celle de Rota ; car les Gouahamais révoltés avaient des partisans dans les autres parties de l'archipel. Les Espagnols de l'île de Saypan, qu'encourageait le P. Mathias Cuculino, ayant passé à Gouaham, la face des choses y changea : les idolâtres intimidés se retirèrent dans les bois et les montagnes. Le P. Gérard Bouvens, alors supérieur de la mission, s'appliqua à faire reflourir la religion. On acheva, au commencement de 1689, l'église de Pago, et on réédifia celle d'U-maga. Plus de vingt Franciscains, qui se rendaient aux Philippines, et qu'un naufrage sur la côte de Gouaham rendit témoins de l'actif apostolat des Jésuites, en virent les fruits avec une sainte émulation, comme le témoigne une lettre écrite des Philippines, le 8 avril 1692, par le frère Antoine de la Conception y Urrea, l'un d'eux, au P. Laurent Bustillos, vice-provincial et supérieur de la mission des Mariannes. Aux révoltes, si heureusement comprimées, des indigènes, succéda, en 1693, un terrible ouragan, qui entraîna à Gouaham tout ce qu'il rencontra : dans l'île entière, il ne resta pas une seule maison sur pied. Mais la pieuse libéralité des indigènes convertis permit de relever aussitôt les églises abattues.

Les expéditions du capitaine Quiroga, gouverneur espagnol des Mariannes, y avancèrent les progrès du christianisme. « Je ne vous demande qu'une chose, disait-il aux idolâtres des îles qu'il parcourait; c'est d'écouter les prédicateurs de l'Évangile, et de vous montrer dociles à leurs instructions. » Aussi, à partir de 1699, l'idolâtrie fut-elle presque éteinte dans les îles Mariannes.

Au nombre des missionnaires qui, en 1721, évangélisèrent l'île de Saypan, on nomme le P. Cruydolf, dont le P. Gilles Wibault (1) parle ainsi :

« Il avait entrepris de bâtir une église, laquelle pût résister aux furieux ouragans qui s'élèvent chaque année dans ces îles, et qui abattent presque tous les édifices. Il cherchait pour cela du bois d'une certaine espèce; mais les Indiens auxquels il en parla, soit paresse, soit crainte qu'ils avaient de certains nécromanciens habitants des forêts, et appelés en leur langue makanda, répondirent constamment que cette sorte d'arbres ne se trouvait pas dans l'île. Le Père avait déjà perdu toute espérance, lorsque, la veille de l'Assomption, un jeune enfant, qui ne faisait encore que bégayer, se présenta à lui : « Mon Père ! » s'écria-t-il; et, ne pouvant dire autre chose, il lui montra de la main un endroit de l'île, en prononçant plusieurs fois le nom de l'arbre dont le Père avait l'idée. Aussitôt le Père se transporta dans cet endroit avec ses domestiques et plusieurs néophytes; il y trouva l'arbre qu'il cherchait, et en peu de temps il éleva une belle église.

« Ce missionnaire avait à son service un jeune homme de vingt ans, qui le servait avec beaucoup de zèle. Un de ces makanda mit en œuvre tous les secrets de son art diabolique pour le faire périr; et, en effet, le jeune homme tomba tout à coup dans une langueur qui faisait craindre pour sa vie. Le P. Cruydolf, croyant que sa maladie était naturelle, employa d'abord des remèdes ordinaires. Mais, nonobstant ces remèdes, la maladie augmentait chaque jour avec des symptômes extraordinaires, accompagnés de visions horribles qui le tourmentaient toutes

les nuits, et le réduisaient à la dernière extrémité. Dans l'affliction où était le missionnaire de la perte d'un si fidèle domestique, il eut recours à des remèdes surnaturels, et appliqua au malade une relique de saint Ignace. Dès lors, le malade sortit de son logement, et peu après il se trouva dans une santé parfaite. Le jour même de sa guérison, dès le matin, on vit un homme pendu à un arbre voisin de l'église. Plusieurs Indiens vinrent en informer le missionnaire, et lui dirent que ce misérable était le plus fameux makanda de toute l'île, qu'il avait conjuré la perte du jeune homme, et qu'à cet effet il avait employé toute sa science magique; mais que, voyant ses efforts inutiles, il leur avait dit le jour précédent que le désespoir où il était de n'y pouvoir réussir le forcerait à s'ôter la vie à lui-même. Le Père, après avoir fait une exhortation pathétique à ceux que cet affreux spectacle avait rassemblés, « Dites à tous les « makanda que vous connaissez, ajouta-t-il, « qu'ils peuvent réunir toutes leurs forces pour « me nuire, et que je ne les crains point. — Il y « a longtemps, répondirent-ils, qu'ils s'efforcent « de procurer la mort aux missionnaires, afin « d'exterminer le christianisme; mais ils ont été « plusieurs fois contraints d'avouer leur impuis- « sance et leur faiblesse. »

« Un dimanche que le P. Cruydolf passait le long du rivage de la mer pour aller visiter un malade, il trouva quelques Indiens qui travaillaient à des barques. Il leur demanda s'il n'y avait pas d'autres jours dans la semaine où ils pussent vaquer à ce travail, et quelle raison pouvait les porter à transgresser ainsi le précepte de l'Église, qui leur ordonnait de sanctifier le jour du Seigneur, en s'abstenant de toute œuvre servile, et en l'employant aux saints exercices de la piété chrétienne. Ils répondirent d'un ton brutal que telle était leur volonté. Le Père poursuivit son chemin : mais, peu d'heures après, lorsqu'au retour de chez son malade il passa par le même endroit, il trouva réduites en cendres les barques et la grange où on les fabriquait, et les Indiens qui avaient été si peu dociles à ses remontrances couverts de confusion, et donnant des marques du plus vif repentir. »

(1) *Lettre* (en date du 20 décembre 1721) au P. du Change, dans les *Lettres édifiantes*, t. xxiv, p. 10), édit. in-18.

CHAPITRE XXVII.

Missions des Jésuites dans l'archipel de Palaos (Carolines occidentales) et aux Nouvelles-Philippines (archipel des Carolines proprement dit).

Un nouveau champ s'ouvrit à la prédication de l'Évangile. Les Jésuites Antoine Fuccio, Sicilien, provincial de la province de Manille, et Paul Clain, son compagnon, visitaient l'archipel des Bissayes (îles de los Pintados), où soixante-dix-sept mille chrétiens vivaient sous la conduite de quarante et un enfants de saint Ignace, assistés de deux frères coadjuteurs (1). A Guivam, bourgade de l'île de Samar, la plus importante des Bissayes, ils trouvèrent vingt-neuf Palaos ou habitants des Carolines occidentales, que les vents d'est avaient jetés à trois cents lieues de leur patrie, sur la côte de Samar, le jour des saints Innocents de l'année 1696. Quand les Palaos ou Carolins apprirent qu'on allait les conduire en présence du Père missionnaire de Guivam, ils se peignirent tout le corps d'une certaine couleur jaune; ce qui passait chez eux pour un ornement. A la vue du Jésuite, ces étrangers, frappés du respect qu'on lui portait, le prirent pour le roi du pays, entre les mains duquel étaient leur sort et leur vie. Ils se jetèrent tous à ses pieds, en implorant sa miséricorde. Le Père, touché de leur désolation, les releva avec bonté, caressa leurs enfants, pourvut à leurs besoins, et l'un d'eux eut le bonheur de recevoir le baptême au lit de mort. Le P. Clain dit de ces insulaires: « Ils admirent... la majesté des cérémonies dont l'Église se sert pour l'office divin... Il n'a pas paru jusqu'à présent qu'ils aient aucune connaissance de la Divinité, ni qu'ils adorent les idoles: on n'a remarqué en eux qu'une vie animale... Ils sont si contents de trouver ici en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie, qu'ils se sont offerts à retourner dans leur pays pour attirer ici leurs compatriotes, et pour leur persuader d'entrer en commerce avec ces îles. Notre gouverneur

goûte beaucoup ce dessein, dans la vue qu'il a de soumettre tout ce pays au roi d'Espagne; ce qui ouvrirait une grande porte à la prédication de l'Évangile... On a déjà baptisé les enfants; on instruit les autres des mystères de notre religion. Je vous écris tout ceci, mon R. P., persuadé que vous aurez de la joie d'apprendre une nouvelle si avantageuse à ceux de vos enfants qui auront le bonheur de porter la foi dans ces nouveaux pays. Nous avons besoin d'ouvriers pour fournir à tant de travaux: nous espérons que vous aurez la bonté de nous en envoyer, et de ne pas nous oublier dans vos saints sacrifices. »

Les Jésuites André Serrano et Dominique Medel se rendirent à Rome, avec des lettres de l'archevêque de Manille, pour solliciter la protection du Pape en faveur de la mission des Carolines occidentales. Clément XI remit, le 1^{er} mars 1705, au P. Serrano plusieurs Brefs adressés à Louis XIV, au roi d'Espagne, aux archevêques de Mexico et de Manille. Ce religieux alla de Rome à Paris, où le roi le munit d'une recommandation pour Philippe V, son petit-fils, et il passa ensuite en Espagne.

Enfin les Pères Duberron et Cortil, accompagnés du frère Étienne Baudin, sortirent, le 14 novembre 1710, de l'archipel des Philippines, sur le navire *la Sainte-Trinité*, commandé par François Padilla, pour aller porter la foi dans les Carolines occidentales (1). Joseph Somera, l'un des officiers de *la Sainte-Trinité*, dit, en racontant ce voyage: « Après quinze jours de navigation depuis les Philippines, le 30 novembre 1710, nous découvrîmes la terre au nord-ouest: c'étaient deux îles, que les Pères Duberron et Cortil nommèrent Saint-André, du nom de la fête du jour. Lorsque nous en fûmes proches, nous aperçûmes un bateau qui venait à nous, et dans lequel il y avait de ces insulaires qui nous criaient de loin: *Mapia! Mapia!* (Bonnes gens!) Un Palaos (habitant de Pelew), qui avait été baptisé à Manille, et que nous avions mené avec nous, se montra à eux et leur parla. Aussitôt ils vinrent à bord, et nous dirent que ces îles s'appelaient Sonsorol (Sonrol sur la

(1) Lettre (en date du 10 juin 1697) du P. Paul Clain, de la Compagnie de Jésus, au R. P. général de la même Compagnie, sur la récente découverte de trente-deux îles au sud des îles Mariannes, dans les *Lettres édifiantes*, t. xxiv, p. 54, édit. in-18.

(1) Relation, en forme de journal, de la découverte des îles de Palaos, ou Nouvelles Philippines, dans les *Lettres édifiantes*, t. xxiv, p. 162, édit. in-18.

a vue qu'il a
l'Espagne; ce
a prédication
les enfants;
de notre re-
n R. P., per-
prendre une
e vos enfants
a foi dans ces
in d'ouvriers
nous espérons
en envoyer,
vos saints sa-

et Dominique
des lettres de
soliciter la pro-
a mission des
XI remit, le
plusieurs Brefs
l'Espagne, aux
Manille. Ce reli-
le roi le munit
Philippe V, son
Espagne.

Cortil, accom-
pagné, sortirent, le
appel des Philip-
Trinité, com-
pour aller porter
aux (1). Joseph
Sainte-Trinité,
Après quinze
Philippines, le
arrivâmes la terre
s, que les Pères
Saint-André, du
e nous en fûmes
bateau qui venait
de ces insulaires
Mapia! Mapia!
tant de Pelew),
e, et que nous
ra à eux et leur
, et nous dirent
(Sonrol sur la

carte de Cantova, Sorol sur celle de Serrano), et qu'elles étaient du nombre des îles Palaos. Ils firent paraître beaucoup de joie d'être avec nous, et la témoignèrent en nous baisant les mains et en nous embrassant... Les deux missionnaires voulurent engager l'un d'eux à rester, et ne purent l'y résoudre : ils l'entretenaient de religion, et lui firent prononcer les noms de Jésus et de Marie, ce qu'il fit d'une manière très-affectueuse... Le 5, les Pères Duberron et Cortil formèrent le dessein d'aller à terre planter une croix. Padilla et moi leur représentâmes les dangers auxquels ils s'exposaient, ce qu'ils avaient à craindre des insulaires, dont ils ne connaissaient pas le génie, et l'embarras où ils se trouveraient si les courants jetaient si bien le vaisseau au large qu'on ne pût se rapprocher de terre pour les reprendre ou pour les secourir. Ils ne furent pas touchés de ces raisons : laissant le frère Baudin sur le navire, ils entrèrent dans la chaloupe avec le contre-maître, l'enseigne des troupes de débarquement, le Palaos interprète, sa femme et ses enfants. Après leur départ..., Padilla, le frère Jésuite, l'aide pilote et moi, fûmes tous d'avis de faire route pour découvrir l'île Panlog, principale de toutes, et éloignée de celle que nous quittions d'environ cinquante lieues. Padilla, étant revenu aux îles Sonrol pour s'informer du sort des missionnaires, croisa trois jours autour du groupe, sans qu'aucune pirogue se montrât; et, au bout de ce temps, un vent violent le força de s'éloigner. L'année suivante, le P. Serrano partit de Manille pour aller en aide aux Pères Duberron et Cortil (1) : mais, au troisième jour de navigation, une tempête brisa son navire; deux Indiens et un Espagnol, échappés seuls à ce triste naufrage, en portèrent la nouvelle à Manille. Plus tard, un vaisseau espagnol, passant près de Palaos, se prit de querelle avec les insulaires et en emmena quelques-uns prisonniers. On leur demanda par signes ce qu'ils étaient devenus les deux Pères qui étaient restés dans une de leurs îles : ils répondirent de même par signes, et firent entendre que leurs compatriotes les avaient tués et ensuite mangés.

(1) Lettre (en date du 5 novembre 1720) du P. Azier, missionnaire, dans les *Lettres édifiantes*, t. XXIX, p. 273, édit. in-18.

De même que les vents d'est avaient jeté, en 1696, des Palaos ou Carolins sur la côte de Samar, l'une des Bissayas; de même, en 172..., le vent d'ouest porta d'autres Carolins sur les côtes de Gouaham, l'une des Mariannes, accomplissant ainsi une prédiction du P. de Sanvitores (1) : « Presque au même temps qu'on se mit en possession des îles Mariannes, écrit le Jésuite Cantova, on eut connaissance de quelques-unes des îles... auxquelles on donna dès lors le nom de Carolines. On regardait l'île de Gouaham, la plus grande des Mariannes, comme la porte qui devait ouvrir l'entrée d'une multitude innombrable d'îles australes, tout à fait inconnues; et parce que ces îles, qu'on appelle Carolines, sont, pour ainsi dire, à la tête de ces îles australes, il n'y a point de tentatives que les gouverneurs de Gouaham n'aient faites pour réussir dans une si importante découverte : mais les mouvements qu'ils se donnèrent en divers temps furent toujours inutiles. Cependant le P. Bouvens, l'un des missionnaires des îles Mariannes, loin de se décourager de ce peu de succès, se portait avec plus d'ardeur encore à une si utile entreprise. Il en parlait un jour au P. Louis de Sanvitores, qu'on peut justement appeler l'apôtre des îles Mariannes, puisque c'est lui qui le premier y a porté les lumières de la foi, et qu'il l'a cimentée de son sang, en expirant sous le fer des idolâtres. « Ne vous impatientez pas, répondit l'homme apostolique; attendez que la moisson soit mûre. Alors on verra les habitants des Carolines venir eux-mêmes chercher les moissonneurs pour la recueillir. » Il semble que l'accomplissement de cette prédiction ait été réservé à ces derniers temps. Le 19 juin (172...), on aperçut une barque étrangère, peu différente des barques mariannaises, mais plus haute; en sorte qu'un soldat espagnol, qui la vit de loin voguer à pleines voiles, la prit pour une frégate. Cette barque aborda à une terre déserte de l'île de Gouaham, du côté de l'est, qu'on appelle Tarofofo. Elle portait vingt-quatre personnes : onze

(1) Lettre du P. Jean-Antoine de Cantova, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. d'Aubenton, de la même Compagnie, confesseur de S. M. Catholique, (traduite de l'espagnol), dans les *Lettres édifiantes*, t. XXIV, p. 128, édit. in-18.

hommes, sept femmes et six enfants. Quelques-uns mirent pied à terre, comme en tremblant, et, se glissant sous les palmiers, y firent leurs provisions de cocos. Un Indien mariannais, qui péchait aux environs de cette côte, les ayant aperçus, alla en donner avis au P. Muscati, vice-provincial, qui était pour lors dans la bourgade de Inarahan. Aussitôt le Père, le chef de la bourgade et quelques Mariannais se mirent dans des canots, et allèrent au secours de ces pauvres insulaires, qui ne savaient ni en quel pays ils étaient, ni à quelle nation ils avaient affaire. Le chef de la bourgade avait l'épée au côté : cet objet rappela les insulaires et les fit pâmer d'effroi, s'imaginant que c'était fait de leur vie. Les femmes, saisies de la même frayeur, poussèrent des cris lamentables. On avait beau leur témoigner par des signes qu'ils n'avaient rien à craindre : il n'était pas possible de les rassurer. Cependant l'un d'eux, plus hardi que les autres, ayant aperçu le P. Muscati sur le rivage, dit en sa langue deux ou trois mots à ses compagnons ; et, sautant à terre, il alla droit vers le missionnaire, et lui offrit quelques baguettes de son île. C'étaient quelques morceaux de carai, dont ces insulaires se font des bracelets, et une sorte de pâte de couleur jaune ou incarnate, dont ils se peignent le corps. Le Père embrassa tendrement l'insulaire, et reçut son présent avec bonté. Ces démonstrations d'amitié dissipèrent tout ombrage ; la confiance succéda à la frayeur ; et ceux qui étaient restés dans la barque ne firent plus difficulté de mettre pied à terre... Le missionnaire leur fit donner des habits, afin qu'ils parussent avec plus de décence, et les engagea à venir passer quelques jours à Inarahan, jusqu'à ce qu'il eût reçu des nouvelles du gouverneur général des Mariannes, à qui il avait fait part de l'arrivée de ces nouveaux hôtes. Le 21, une nouvelle barque étrangère, quoique semblable à celles des îles Mariannes, aborda à la pointe de Orote, qui est à l'ouest de l'île de Gouaham. Elle ne contenait que quatre hommes, une femme et un enfant. On leur donna des vêtements, et on les conduisit à Umata, où était alors le gouverneur général don Louis Sanchez, pour les confronter aux autres insulaires, et voir s'ils étaient de la même nation. Leur joie fut inexprimable dès qu'ils se virent, et ils se la témoignèrent par de tendres et de continuel

embrassements... Ils étaient tous languissants, et leurs mains étaient écorchées à force de tirer la rame. Un d'eux, jeune encore, et d'une complexion très-forte en apparence, ne survécut pas longtemps à tant de fatigues. On l'instruisait, autant qu'il fut possible, des principaux mystères de la foi, et on lui conféra le baptême à l'article de la mort. Le 28 juin, don Sanchez fit conduire ces insulaires dans la ville d'Agagna, capitale des îles Mariannes, et la demeure fixe des gouverneurs. Comme ils étaient tous fort affaiblis, on s'appliqua d'abord au rétablissement de leur santé, et on y réussit par les soins du frère Chavarri, notre apothicaire. On songea ensuite à les instruire des mystères de la foi. La chose n'était pas facile : leur langage nous était tout à fait inconnu, et nous manquions d'interprètes pour nous faire entendre. Cependant, comme quelques-uns demeuraient dans notre maison, à force de les fréquenter et de les faire parler sur les choses que je leur indiquais par signes, en moins de deux mois je fus en état de traduire en leur langue le symbole de la croix, l'Oraison dominicale, le Symbole des apôtres, les commandements de Dieu, et un abrégé du catéchisme. Ils les apprirent par cœur, et les répétaient souvent en présence de leurs compatriotes. Je leur faisais ensuite une instruction, qui se terminait par un petit repas : c'était une innocente amorce, qui les attirait plus volontiers à l'église. Le jour de la fête des apôtres saint Pierre et saint Paul, un Espagnol m'apporta entre ses bras un de ces petits Carolins, d'environ quatre ans, qui était à l'extrémité, afin que je lui donnasse le baptême. A peine l'eut-il reçu, qu'il commença à se mieux porter, et peu de jours après il se trouva dans une santé parfaite. Cet enfant m'a charmé dans la suite par sa promptitude à apprendre la doctrine chrétienne, et par sa facilité à imiter les manières polies et civiles d'Europe. J'administrerai encore le baptême à quatre autres de ces enfants, le jour de saint Michel. Cette cérémonie se fit avec plus de solennité, et avec un grand concours de peuple. Leurs parents y avaient donné leur consentement, et s'étaient engagés à les laisser à Agagna et à les confier à nos soins, supposé qu'ils retournassent dans leurs îles sans être accompagnés de quelques missionnaires... Ces Carolins adultes, s'étant convaincus de la nécessité

du be
peines
pluie
tiens :
patrie
ment,
destitu
infidél
ne se
lité, c
cette p
lui des
insula
pays,
juger
raient
gouver
voyage
trouva
que ce
et qu'o
Cepen
fant ar
lui com
tint su
Philip
était r
connai
séjour
tail du
de leur
mœurs
nemen
« Je
terre,
répond
naiss
esprits
toute
esprits
femme
lestes d
la terre
est un
lait Ha
auquel
lep, qu
et une
épousa
d'Ulée

du baptême pour aller au ciel et éviter les peines éternelles de l'enfer, me témoignèrent plusieurs fois le désir qu'ils avaient d'être chrétiens : comme ils ne perdaient point de vue leur patrie, où ils prétendaient retourner incessamment, et qu'il était moralement impossible que, destitués de pasteurs et au milieu d'une terre infidèle, ils ne se pervertissent de nouveau, et ne se replongeaient dans leur première infidélité, on ne crut pas devoir sitôt leur accorder cette grâce... J'écrivis au R. P. provincial, et lui demandai la permission d'accompagner ces insulaires pour prendre connaissance de leur pays, de leur génie et de leurs coutumes, et juger par moi-même de la disposition qu'ils auraient à recevoir la doctrine chrétienne. M. le gouverneur me promettait un bâtiment pour ce voyage... La réponse du P. provincial ne se trouva pas conforme à nos désirs... (Il craignait que cette entreprise ne fût pas goûtée à Manille, et qu'on ne le blâmât d'y avoir donné les mains... Cependant, une de ces sept femmes mit un enfant au monde, que son père m'apporta pour lui conférer le baptême : M. le gouverneur le tint sur les fonts, et lui donna le nom de Louis-Philippe. Comme le départ de nos insulaires était retardé, et que j'avais acquis une suffisante connaissance de leur langue, je profitai de leur séjour à Gouaham pour m'instruire plus en détail du nombre et de la situation de leurs îles, de leur religion et de leur créance, de leurs mœurs, de leurs coutumes et de leur gouvernement...

« Je leur ai demandé qui avait fait le ciel et la terre, et toutes les choses visibles; et ils m'ont répondu qu'ils n'en savaient rien... Ils reconnaissent néanmoins de bons et de mauvais esprits : mais, selon leur manière de penser toute matérielle, ils donnent à ces prétendus esprits un corps, et jusqu'à deux ou trois femmes... Ce sont, selon eux, des substances célestes d'une espèce différente de celles qui habitent la terre... Le plus ancien de ces esprits célestes est un nommé Sabucour, dont la femme s'appelait Halmelul. Ils eurent de ce mariage un fils auquel (les Carolins) donnent le nom de Eliulep, qui signifie en leur langue le *grand Esprit*, et une fille nommée Ligobund. Le premier épousa Letuebieu, qui était née dans l'île d'Ulée. Elle mourut à la fleur de son âge, et

son âme s'envola aussitôt au ciel. Eliulep avait eu d'elle un fils, nommé Zeileng, ce qui veut dire le *Milieu du ciel* : on le révère comme le grand seigneur du ciel, dont il est l'héritier présomptif. Cependant Eliulep, peu satisfait de n'avoir eu pour tout fruit de son mariage qu'un seul enfant, adopta Reschahuileng, jeune homme très-accomplí, qui était de Lamurek. (Les Carolins) disent que, se dégoûtant de la terre, il monta au ciel pour y jouir des délices de son père; qu'il a encore sa mère à Lamurek dans un âge décrépít; qu'enfin il est descendu du ciel à la moyenne région de l'air, pour entretenir sa mère, et lui faire part des mystères célestes. Autant de fables grossières, inventées par les habitants de Lamurek, pour s'attirer plus de considération et de respect dans les îles circonvoisines. Ligobund, sœur d'Eliulep, se trouvant enceinte au milieu de l'air, descendit sur la terre, où elle mit au monde trois enfants. Elle fut bien étonnée de voir la terre aride et infertile. A l'instant, de sa voix puissante, elle la couvrit d'herbes, de fleurs, d'arbres fruitiers; elle l'enrichit de toute sorte de verdure, et la peupla d'hommes raisonnables. Dans ces commencements, on ne connaissait point la mort : c'était un court sommeil. Les hommes quittaient la vie le dernier jour du déclin de la lune; et, dès qu'elle commençait à reparaitre sur l'horizon, ils ressuscitaient comme s'ils se fussent réveillés après un sommeil paisible. Mais un certain Erigiregers, esprit mal intentionné, et qui se faisait un supplice du bonheur des humains, leur procura un genre de mort contre lequel il n'y eut plus de ressources; quand on était une fois mort, on l'était pour toujours : aussi l'appellent-ils *Élus Melabut*, c'est-à-dire mauvais esprit, esprit malfaisant; au lieu qu'ils appellent les autres esprits *Élus Melafers*, qui signifie bons esprits, esprits bienfaisants. Ils mettent au rang des mauvais esprits un certain Morogrog, qui, ayant été chassé du ciel pour ses manières grossières et inciviles, apporta sur la terre le feu, qui avait été inconnu jusqu'alors. Cette fable, comme vous voyez, a beaucoup de rapport avec celle de Prométhée. Lugueileng, fils d'Eliulep, eut deux femmes : l'une céleste, qui lui donna deux enfants, Carrer et Meliliau; l'autre terrestre, née à Falalu (dans le groupe d'Hogoleu). Il eut de celle-ci un fils, appelé Oulefat. Ce jeune homme,

ayant su que son père était un esprit céleste, dans l'impatience de le voir, prit son vol vers le ciel comme un nouvel Icare; mais, à peine se fut-il élevé dans les airs, qu'il retomba sur la terre. Cette chute le désola: il pleura amèrement sa malheureuse destinée, mais il ne se désista pas pour cela de son premier dessein. Il alluma un grand feu; et, à l'aide de la fumée, il fut porté une seconde fois en l'air, et parvint jusqu'aux embrassements de son père céleste. Les mêmes Indiens m'ont dit que, dans l'île de Falala, il y a un petit étang d'eau douce où leurs dieux viennent se baigner, et que, par respect pour ce bain sacré, il n'est point d'insulaires qui osent en approcher, de crainte d'encourir l'indignation de leurs divinités: idée assez semblable à ce que la fable rapporte de Diane et d'Actéon, qui s'attira le ressentiment de cette déesse par l'imprudence qu'il eut de la regarder dans le bain. Ils donnent une âme raisonnable au soleil, à la lune et aux étoiles, où ils croient qu'habite une nombreuse nation céleste: autres restes fabuleux de la poésie d'Homère et des erreurs des Origénistes. Telle est la doctrine des habitants des îles Carolines, dont néanmoins ils ne paraissent pas être fort entêtés: car, bien qu'ils reconnaissent toutes ces fabuleuses divinités, on ne voit parmi eux ni temple, ni idole, ni sacrifice, ni offrande, ni aucun autre culte extérieur. Ce n'est qu'à quelques-uns de leurs défunts qu'ils rendent un culte superstitieux... Ils croient qu'il y a un paradis où les gens de bien sont récompensés, et un enfer où les méchants sont punis. Ils disent que les âmes qui vont au ciel retournent le quatrième jour sur la terre, et demeurent invisibles au milieu de leurs parents. Il y a parmi eux des prêtres et des prêtresses qui prétendent avoir commerce avec les âmes des défunts. Ce sont ces prêtres qui, de leur pleine autorité, déclarent ceux qui vont au ciel et ceux dont le partage est l'enfer. On honore les premiers comme des esprits bienfaisants, et on leur donne le nom de *tahutup*, qui signifie saint patron. Chaque famille a son *tahutup*, auquel on s'adresse dans ses besoins. S'ils sont malades, s'ils entreprennent un voyage, s'ils vont à la pêche, s'ils travaillent à la culture de leurs terres, ils invoquent leur *tahutup*. Ils lui font des présents, qu'ils suspendent dans la maison de leurs ta-

moles (chefs politiques), soit par intérêt pour obtenir de lui les grâces qu'ils demandent, soit par gratitude pour le remercier des faveurs qu'ils ont reçues de sa main libérale. Mais les habitants de l'île d'Yap ont un culte plus grossier et plus barbare: une espèce de crocodile est l'objet de leur vénération; c'est sous cette figure que le démon exerce sur ces peuples une tyrannie cruelle. Il y a parmi eux des espèces d'enchanteurs, qu'ils disent avoir communication avec le malin esprit, et qui cherchent par son secours à procurer des maladies et la mort même à ceux dont ils ont intérêt de se défendre...

« Au moment où je finis cette lettre, je reçois la permission d'aller reconnaître ces terres infidèles, et de monter une des barques que M. le gouverneur y doit envoyer immédiatement après Pâques. Ainsi, mon R. P., mes vœux sont enfin accomplis. Daigne le Seigneur bénir cette entreprise, et n'avoir point d'égard à mon indignité, afin qu'elle n'arrête pas le cours de ses miséricordes sur ce grand peuple! »

Les Pères Cantova et Walter partirent de Gouaham le 2 février 1731, et arrivèrent le 2 mars à l'une des Carolines, qu'ils évangélisèrent ensemble pendant trois mois. Comme on manquait de tout dans cet archipel, Walter retourna aux Mariannes pour s'y munir des choses nécessaires à la subsistance de Cantova, qui restait avec quatorze compagnons. Peu après le départ de Walter, Cantova, laissant ses compagnons à Falalep pour garder la maison, se rendit, avec son interprète et deux soldats, à l'île de Mogmog, où l'appelait un baptême. A peine y eut-il mis le pied, que les habitants s'attroupèrent en grand nombre, armés de lances; et, poussant des cris affreux, ils s'avancèrent vers Cantova, qui leur demanda doucement pourquoi ils voulaient lui ôter la vie, à lui qui ne leur avait jamais fait de mal. « Tu viens, répondirent-ils, pour détruire nos coutumes et nos usages: nous ne voulons point de ta religion. » A ces mots, ils le percèrent de trois coups de lance. Ils dépouillèrent son cadavre de ses habits, l'enveloppèrent dans une natte, et l'enterrirent sous une petite maison; ce qui est, parmi eux, une sépulture honorable, qu'ils ne donnent qu'aux principaux de leur île. Ils masacrèrent de même les trois autres, et mirent leurs corps dans une barque qu'ils abandon-

nèrent
n'emba
lieu ou
restés.
saient
en dé
qu'ils
quatre
se défe
accable
coups
de la m
occasio
tre ind
autre j
fut seu
de l'île
fils. L
détruis
vents c
attendi
allait t
remban
trois m
échoua
décour
et char
Walter
rante-q
ils se t
aussitô
avis de
barque
tyre. L
pistolet
maison
sur la
tites ba
insuffis
en leur
compag
rassés q
île d'Ya
titude d

érêt pour
dent, soit
eurs qu'ils
les habi-
grossier et
est l'objet
ure que le
tyrannie
d'enchan-
ation avec
on secours
me à ceux

, je reçois
terres in-
que M. le
ment après
sont enfin
cette en-
non indi-
ours de ses

artirent de
vèrent le 2
évangélisé-
Comme on
Walter re-
des choses
ntova, qui
en après le
nt ses com-
maison, se
t soldats, à
baptême. A
bitants s'at-
de lances ;
'avancèrent
ement pour-
à lui qui ne
ens, répon-
mes et nos
a religion. »
is coups de
e de ses ha-
te, et l'en-
ce qui est,
e, qu'ils ne
ile. Ils mas-
, et mirent
s abandon-

nèrent au gré des flots. Après ce meurtre, ils s'embarquèrent, et vinrent dans l'île Falalep, au lieu où les compagnons du missionnaire étaient restés. A l'approche des barbares, qui paraissaient transportés de rage, les soldats se mirent en défense : ils tirèrent quatre petits canons qu'ils avaient placés devant leur maison, et quatre agresseurs furent tués. Ils continuèrent à se défendre à coups d'épée et de sabre ; mais, accablés par le nombre, ils furent tous percés à coups de lance, et leurs corps enterrés au bord de la mer. Il périt quatorze personnes en cette occasion : le P. Cantova, huit Espagnols, quatre indigènes des Philippines, et un esclave. Un autre jeune Philippin, de la province Tagale, fut seul épargné, parce qu'un des principaux de l'île en eut compassion et l'adopta pour son fils. Les barbares pillèrent la maison, puis la détruisirent. Cependant Walter, forcé par les vents contraires de relâcher aux Philippines, y attendit un an entier l'occasion du navire qui allait tous les deux ans aux Mariannes, et ne se rembarqua que le 12 novembre 1732. Après trois mois et demi de navigation, le vaisseau échoua à l'entrée du port. Les Jésuites, sans se décourager, en firent à grands frais construire et charger de provisions un autre, sur lequel Walter s'embarqua, le 31 mai 1733, avec quarante-quatre personnes. Au bout de neuf jours, ils se trouvèrent près des Carolines. Ils tirèrent aussitôt plusieurs coups de canon pour donner avis de leur arrivée à Cantova : mais, aucune barque ne paraissant, on soupçonna son martyre. Lorsque le vaisseau fut à une portée de pistolet de Falalep, on s'aperçut que l'ancienne maison avait été brûlée, et que la croix élevée sur la côte ne subsistait plus. Enfin quatre petites barques s'approchèrent du bâtiment, et les insulaires offrirent des noix de cocos. Interrogés en leur langue sur le sort de Cantova et de ses compagnons, ils répondirent d'un air embarrassé que ces étrangers étaient allés à la grande île d'Yap ; mais on ne tarda pas à obtenir la certitude de la catastrophe.

CHAPITRE XXVIII.

Missions des Augustins, des Dominicains et des Jésuites au Mexique.

Le Mexique, placé entre les Carolines et l'Espagne, voyait ses évêques occupés avec zèle à la conversion des indigènes encore idolâtres.

Gonzalez de Salazar, né à Mexico, et religieux augustin, avait gagné beaucoup d'infidèles à Jésus-Christ, lorsque, appelé en Europe sous le règne de Philippe III et le pontificat de Paul V, il fut institué, le 2 juin 1608, évêque d'Yucatan (1). Aussi charitable que zélé, il nourrit quatre mille pauvres pendant une grande famine, et attira les Mexicains au christianisme par sa miséricorde autant que par ses prédications ; en sorte que vingt mille idoles tombèrent à sa voix : événement dont Paul V le félicita comme de l'extinction de l'idolâtrie dans une grande province. Nicolas de Tapia, ecclésiastique non moins ardent pour la propagation de la foi, et d'abord vicaire général de Salazar dans le territoire de Saint-Jacques, évangélisa ensuite l'île de Cozumel, sur la côte orientale d'Yucatan, puis le peuple de Pola, dans une autre île à cinq lieues de celle-ci. Il justifia ainsi la confiance de son évêque, qui, au lieu de dix mille indigènes chrétiens qu'il avait trouvés en 1608 dans son diocèse, en laissa à sa mort, arrivée au mois d'août 1636, plus de cent cinquante mille, gouvernés par quatre-vingt-quatorze prêtres, presque tous issus des conquérants espagnols. Salazar eut pour successeur Jean-Alfonse Ocon.

Le siège le plus considérable de l'Amérique septentrionale, sous le rapport de l'éclat et du revenu, était celui d'Angelopolis. Jean de Palafox, né le 24 juin 1600 à Ariza, en Aragon, et aumônier de l'impératrice Marie d'Autriche, y fut élevé en 1639 ; et en même temps Philippe IV le nomma commissaire ou visiteur général, chargé d'informer de la conduite des officiers et des magistrats de la Nouvelle-Espagne (2). En moins de neuf ans, il fit de sa ca-

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. vii, p. 292.

(2) *Ibid.*, p. 310.

thédrale inachevée le plus grand et le plus magnifique temple de l'Amérique; il bâtit tout auprès un séminaire ou collège royal, où l'on éprouva et développa la vocation ecclésiastique des jeunes Mistèques, Totomaques, Cochéens, Otomites et Mexicains; il éleva sur plusieurs points de son diocèse, qui avait plus de quatre cents lieues de circuit, au moins cinquante églises et plusieurs hôpitaux. Dans ses visites pastorales, quoique si pénibles, on ne le vit jamais se faire porter, à l'exemple des Espagnols, sur les épaules des indigènes, dont il allégea, au contraire, les charges et assura la sécurité, surtout lorsqu'il exerça, pendant l'absence du duc d'Escalona, les fonctions de vice-roi de la Nouvelle-Espagne. Ce prélat crut sa juridiction menacée par l'usage de quelques privilèges accordés aux missionnaires: il s'ensuivit un différend avec les Jésuites, qui nommèrent deux Dominicains juges conservateurs de leurs privilèges contestés. Nous devons expliquer ici qu'en vertu d'un Bref de Grégoire XIII, il était permis à leur Compagnie, quand elle se trouvait grièvement lésée dans son honneur ou dans ses biens, de nommer un ou plusieurs juges conservateurs, qui instruisaient juridiquement le procès, et qui prononçaient leur sentence au nom du souverain Pontife, dont ils étaient délégués en vertu de leur nomination (1). Ce Bref avait été reçu dans tous les États du roi d'Espagne, à condition seulement que les tribunaux supérieurs du ressort jugeassent que la cause était de la compétence du juge conservateur, et approuvassent le choix du sujet qu'on aurait revêtu de ce titre. Il n'y avait rien que de très-légitime à ce que Jean de Palafox, en désaccord avec des réguliers sur l'étendue des droits qu'ils revendiquaient, demandât, le 25 mai 1647, au saint Siège, de trancher la question, qui fut, en effet, résolue par un Bref du 14 mars 1648. Mais une lettre, publiée sous le nom de Palafox, à la date du 8 janvier 1649 et à l'adresse d'Innocent X, partit de ce délégué de juridiction pour accuser les Jésuites du Mexique de tous les crimes (2); lettre aussi étrange en la forme que pour le fond, contre laquelle ces religieux sou-

mièrent un Mémoire au roi d'Espagne. Le pieux évêque la désavoua, en 1652, dans sa *Défense canonique*, présentée à Philippe IV. On y lit, en effet: « La Compagnie du saint nom de Jésus est un institut admirable, savant, utile, saint, digne de toute la protection, non-seulement de Votre Majesté, mais de tous les prélats catholiques. Il y a plus de cent ans que les Jésuites sont les coopérateurs utiles des évêques et du clergé. » S'expliquant ensuite sur la lettre à Innocent X: « Quand est-ce que j'ai parlé sur ce ton? dit-il à Philippe IV. Où est cette prétendue lettre qu'on cite? Le souverain Pontife la leur a-t-il communiquée? Qu'ils produisent ma signature. » Ce qui achève de persuader que la lettre est supposée, ce sont les éloges flatteurs que Jean de Palafox, transféré d'Angelopolis sur le siège d'Osma, en Espagne, l'an 1653, fit des enfants de saint Ignace dans des notes sur les *Lettres* de sainte Thérèse. Des divers écrits de ce prélat, mort en 1659, celui qui rentre le plus directement dans notre sujet, est le *Portrait au naturel des Indiens*, digne pendant du Mémoire que son prédécesseur, Julien Garcés, avait adressé cent trente années auparavant à Paul III et à Charles-Quint. « Les principaux traits et quelquefois les expressions sont les mêmes dans l'un et l'autre Mémoire, dit Touron (1); c'est le même esprit de charité et de sincérité qui les a dictés; et il serait difficile de juger lequel des deux prélats paraît le mieux instruit des usages et du vrai caractère des Indiens, ou plus zélé pour leur défense, ou plus attendri sur les maux de tout genre dont on ne cessait de mettre leur patience à l'épreuve, tant dans le xvi^e que dans le xvii^e siècle. Le premier n'avait pas seulement instruit, nourri et consolé son troupeau: on peut dire qu'il l'avait formé, et que, durant ses vingt années d'épiscopat, il n'avait cessé de le fortifier, de le perfectionner, de le faire toujours croître en vertu et en nombre par la conversion d'une multitude de gentils qu'il soumit au joug de Jésus-Christ, en les retirant des horreurs du paganisme: tout son travail ne tendait qu'à cela; toutes ses attentions étaient consacrées et comme bornées à ce grand objet. Le second prélat, chargé de plusieurs grands emplois et dignités

(1) Charlevoix, *Histoire du Paraguay*, t. II, p. 112.

(2) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. VIII, p. 23.

(1) *Histoire générale de l'Amérique*, t. VIII, p. 187.

[1773]
dans t
avait e
bien co
les mau
ral: m
rendan
concer
jours d
qu'il se
qui le f
à Philli
Mexican
dans le
inviolab
avantag
pagne;
destes,
reux;
les sup
aptitud
teur ré
tions.
plume
nous ne
rons qu
sur le
avoué
Mexique
nistres
ral, le
Il n'y
son or
images
économ
sent les
ces ora
tel recu
pourrai
plus pie
c'est af
qu'ils s
là qu'e
manière
ecclesi
vant d'
tance
qui les
aborda
baiser l
ecclesi

dans toute l'étendue de la Nouvelle-Espagne, avait eu plus de moyens et plus d'occasions de bien connaître le fort et le faible, les bonnes et les mauvaises qualités des Américains en général : mais, son titre d'évêque d'Angelopolis le rendant particulièrement attentif à tout ce qui concernait ce grand peuple, qu'il portait toujours dans son cœur, il ne pouvait ignorer ni ce qu'il souffrait, ni les frivoles prétextes de ceux qui le faisaient souffrir. » Jean de Palafox signale à Philippe IV : 1^o la facilité avec laquelle les Mexicains ont reçu l'Évangile, et leur ferveur dans les exercices du christianisme; 2^o leur inviolable fidélité au souverain et les grands avantages qu'ils procurent à la couronne d'Espagne; 3^o les mœurs des Mexicains, doux, modestes, patients, pauvres, et cependant généreux; 4^o leur soumission et leur respect envers les supérieurs; 5^o leur vivacité d'esprit; 6^o leur aptitude pour les arts et les sciences; 7^o l'auteur répond, en terminant, à plusieurs objections. Chacun de ces points reçoit, sous la plume du prélat, de larges développements, que nous ne pouvons reproduire : nous ne détachons que quelques traits de ce tableau. Ainsi, sur le premier point, Palafox, après avoir avoué qu'on trouve encore en plusieurs lieux du Mexique des restes de superstition, faute de ministres de la parole sainte, ajoute qu'en général, le zèle et la piété des indigènes l'ont édifié. Il n'y a point de maison si pauvre qui n'ait son oratoire, où les Mexicains placent leurs images, et qu'ils décorent au moyen de ce qu'ils économisent sur le prix de leur travail. Ils passent les jours de communion tout entiers dans ces oratoires ou dans l'église; et cela avec un tel recueillement et un si profond respect, qu'ils pourraient servir de modèles aux prêtres les plus pieux. Ils font des offrandes à l'église; et c'est afin de pouvoir en faire de plus riches, qu'ils sèment et qu'ils travaillent : comme c'est là qu'est leur cœur, ils y mettent leur trésor. La manière dont ils reçoivent leurs curés et les ecclésiastiques est exemplaire. Ils vont au-devant d'eux pour préparer les chemins; de distance en distance, ils disposent des *feuilles*, qui les abritent contre l'ardeur du soleil; en les abordant, ils se mettent à genoux pour leur baiser la main et recevoir leur bénédiction. Ces ecclésiastiques trouvent, en arrivant, leur nour-

riture préparée. A leur entrée dans l'église, ils sont édifiés de l'ordre et du silence qui règnent dans l'assemblée, où les hommes et les femmes, placés séparément, se tiennent les yeux baissés, et font les génuflexions avec une régularité telle qu'on ne voit rien de semblable dans les églises d'Espagne. « Un de leurs caciques, nommé don Louis de San-lago, dit le prélat, fit quarante lieues par un très-mauvais chemin pour me venir trouver. C'était un vénérable octogénaire, que ces peuples considéraient comme leur père et leur protecteur. Il me dit, tout tremblant de vieillesse : « Père, vous savez que j'ai dépensé tout mon bien pour l'église de mon pays, et pour la défense des pauvres Indiens, afin qu'on les comptât, et qu'on ne leur imposât pas plus de tributs qu'ils n'en peuvent porter. Maintenant que je me vois sur le bord de ma fosse, je voudrais employer cent cinquante écus que j'ai encore à l'acquisition d'ornements pour l'église de mon pays, de la couleur qui vous plaira le plus : je vous prie de vous en occuper, et de me donner votre bénédiction, pour que je retourne mourir dans ma patrie. » Je louai le zèle de ce bon cacique, j'ordonnai qu'on exécutât sa volonté, et il s'en retourna, comblé de joie, finir ses jours au sein de sa famille. » Sur le deuxième point, Palafox fait observer que, « de tous les vasaux de la couronne d'Espagne, les Indiens sont ceux qui lui ont le moins coûté, et qui lui ont rapporté le plus; » et ce n'est pas sans raison qu'il ajoute cette considération à celle tirée de leur foi, pour leur concilier la protection royale. Sur le troisième point, il rappelle que ces peuples, qui enrichissent leurs maîtres, sont pauvres eux-mêmes et aiment leur pauvreté : ce sont autant d'abeilles qui travaillent toute l'année, pour que d'autres en profitent. Ils se contentent d'une chemise et d'un justaucorps de coton; il y en a peu qui portent un chapeau et des souliers; presque tous vont nu-pieds et tête nue. Leur maison est une chétive cabane, dont la porte n'est une garantie que contre les bêtes sauvages, car on n'entend point parler de vols parmi eux : une natte de jonc leur sert de lit, et une pièce de bois forme leur chevet. L'oratoire seul, comme nous l'avons dit, est propre et orné. Aussi patients que pauvres, ils ne se plaignent jamais : leur parti le plus extrême est de fuir du lieu où on les per-

sécute pour s'établir ailleurs. Si leur supérieur leur ordonne de filer, ils filent; s'il leur enjoint de prendre cent ou cent cinquante livres de charge, et de les porter à soixante lieues de distance, ils les portent; on les envoie souvent remettre une lettre à cent lieues, et ils y vont; six galettes, ou petits pains de maïs, sont d'ordinaire toute leur provision pour un si long voyage; quelquefois même on les fait partir sans ce viatique; ils acceptent au retour la récompense qu'on leur donne, et, s'ils ne reçoivent rien, ils ne murmurent pas. Généreux dans leur indigence, ils entretiennent les missionnaires. Jamais ils ne se présentent devant leurs supérieurs ecclésiastiques ou séculiers, sans leur offrir des poules, des œufs, du poisson ou des fruits; et, quand ils n'ont rien de tout cela, ils leur présentent des fleurs, heureux quand on les reçoit, consternés si on dédaigne leur présent. Un pauvre indigène fera cinquante lieues, chargé de miel, de poissons ou de *pavots*, qui sont les poules du pays, souvent pour solliciter une grâce qui vaudra moins que le fardeau, et ordinairement si juste qu'on ne devrait pas attendre qu'elle fût demandée. Si les femmes indigènes ne se font guère religieuses, c'est faute de dot; mais, amies de la retraite et du travail, elles s'enferment volontiers dans les couvents en qualité de sœurs converses. A l'époque où Palafox leur rendait ce témoignage, il y avait à Cholula une Mexicaine qui entretenait dans sa maison, et à ses dépens, un certain nombre d'orphelines indigènes qu'elle formait aux exercices de la piété chrétienne. Ce que le prélat dit de la manière dont les mariages se concluent dans quelques provinces de l'Amérique n'est pas moins singulier qu'édifiant. Le jeune indigène, sans avoir parlé de son inclination ni à celle qu'il désire avoir pour compagne, ni à ses parents, va de bon matin balayer le devant de sa maison; quand la fille en sort avec ses père et mère, il y pénètre, et la nettoie; les autres matins, il y porte de l'eau ou du bois qu'il laisse à la porte, sans jamais parler à personne de son dessein. S'étudiant à deviner quels sont les services les plus agréables aux parents, il les prévient en tout, et continue de leur donner des marques d'affection, jusqu'à ce que ceux-ci, assurés de sa constance, trouvent qu'il en a fait assez. Alors ils disposent entre eux toutes choses

pour la célébration du mariage, sans cependant que le jeune homme adresse un seul mot à la personne qu'il recherche, ni qu'il ose se présenter dans les lieux où elle se trouve, ni qu'il lève les yeux pour la regarder en face quand elle passe. C'est à ce point que des hommes qu'on appelle sauvages portent la modestie et la retenue. Sur le cinquième point, Palafox cite plusieurs traits qui montrent que les Mexicains ont l'esprit vif et juste, aussi bien lorsqu'ils plaisantent que lorsqu'ils traitent une affaire sérieuse. Dans l'église de la Puebla de los Angeles, on avait fondu une cloche, qui se trouva d'un fort mauvais son. Le fondeur en paraissant étonné, un Indien lui dit: «Ne te fâche pas, Père, de ce qu'elle ne parle pas bien distinctement des premières heures qu'elle a paru au monde. La même chose ne t'est-elle pas arrivée? Un peu de patience! Elle parlera avec le temps.» Un autre Indien se trouvait aux courses de taureaux, exercices que cette nation aime beaucoup. Un Espagnol, qui lui avait prêté sous caution une certaine quantité de blé de Turquie, voyant son débiteur entre les cornes du taureau, lui fit signe de se détourner. «Je vois bien, lui dit l'indigène, que tu crains que le taureau ne me tue. De grâce, laisse-moi me divertir. Ne t'ai-je pas donné caution?» Un Indien encore, monté sur un bon cheval, rencontra en voyageant un Espagnol qui en avait un très-mauvais, et qui lui imposa par la force un échange onéreux. Il eut beau réclamer: l'Européen répondit avec sang-froid que le cheval était à lui. Enfin, ils arrivèrent dans un lieu où se trouvait un magistrat. L'indigène porta plainte; mais l'Espagnol soutint avec audace son mensonge. A défaut de preuves, le juge allait le renvoyer, lorsque l'Indien lui dit: «Si tu le permets, je prouverai que le cheval est à moi.» Il détache son manteau, en couvre la tête de l'animal, et ajoute: «Commande à cet homme, puisqu'il assure avoir élevé le cheval, de dire de quel œil il est borgne.» L'Espagnol, pour ne pas montrer d'embarras, répond aussitôt: «De l'œil droit.» L'Indien, découvrant la tête du cheval, réplique: «Il n'est borgne ni du droit ni du gauche;» et le magistrat, convaincu par une preuve si ingénieuse et si forte, lui adjuge le cheval. «Peut-on imaginer, continue Palafox, un expédient plus subtil que celui que cet Indien trouva sur-

le-cham
près du
sion de c
le même
lat mont
bons pei
ce dernie
musique
musique
la différe
guère qu
Tarasco s
des orgue
qui stipu
tion. La
de cinq o
suivit ave
gnol, qu
pièces du
strument
quand on
prentissag
d'un plus
rasco, y f
le meilleu
métier. q
pour les
étaient tou
laquelle le
précieuses
pierres qu
et des lan
truments d
fait ressort
dont les in
roi d'Espa
la défense
plus d'assu
vice agréa
Majesté.»
Nous ne
ques sous l
s'assimila
gènes du M
vêques de
Manso, qui
lac submer
ville métr
indigènes e
guoles; cat

le-champ? Aucun a-t-il jamais approché de plus près du jugement que Salomon rendit à l'occasion de deux femmes qui réclamaient toutes deux le même enfant? » Sur le sixième point, le prélat montre que les indigènes, bons charpentiers, bons peintres, bons musiciens, excellent dans ce dernier art, au point d'avoir des livres de musique dans leurs chapelles et des maîtres de musique dans toutes les églises paroissiales, à la différence de l'Europe, où l'on n'en trouve guère que dans les cathédrales. Un Indien de Tarasco se rendit à Mexico pour apprendre à faire des orgues, et s'adressa à un fabricant espagnol, qui stipula l'obligation écrite d'une rémunération. La signature de l'écrit ayant été différée de cinq ou six jours, pendant lesquels l'indigène suivit avec attention les mouvements de l'Espagnol, qui plaçait, déplaçait, et essayait les pièces du jeu d'orgues, le mécanisme de l'instrument se révéla si bien à son intelligence, que, quand on lui parla de souscrire le contrat d'apprentissage, il répondit qu'il n'avait pas besoin d'un plus long enseignement. Il retourna à Tarasco, y fabriqua un jeu d'orgues qui passa pour le meilleur du pays, et devint si habile à ce métier, que, quelle que fût la matière employée pour les tuyaux, bois ou métal, ses orgues étaient toujours les plus estimées. L'adresse avec laquelle les Indiens taillent et polissent les pierres précieuses n'est pas moins admirable. C'est de pierres qu'ils se servent pour faire des rasoirs et des lancettes, et ils se passent ainsi des instruments d'Europe qui sont d'acier. Après avoir fait ressortir les qualités de l'esprit et du cœur dont les indigènes sont doués, Palafox dit au roi d'Espagne : « Si je sollicite votre piété pour la défense des Indiens, je le fais avec d'autant plus d'assurance, que je rends en cela un service agréable à Dieu et très-important à Votre Majesté. »

Nous ne pouvons nommer tous les grands évêques sous la direction desquels le christianisme s'assimila successivement la plupart des indigènes du Mexique. Néanmoins, parmi les archevêques de Mexico, nous mentionnerons François Manso, qui eut, en 1629, la douleur de voir le lac submerger, par un débordement subit, sa ville métropolitaine, où périrent trente mille indigènes et près de vingt mille familles espagnoles; catastrophe épouvantable, car tous les

édifices sacrés ou profanes ne montrèrent plus que des ruines, à l'aspect desquelles ceux qui avaient vu naguère Mexico disaient les larmes aux yeux : « Voilà où fut Troie! (1) » Jean de Zamora, né à Marquina, en Biscaye, devenu, en 1643, archevêque de Mexico, reçut la consécration épiscopale des mains de Jean de Palafox (2) : à tous les genres de fléaux succéda, de son temps, une abondante bénédiction.

Il est impossible de passer sous silence le Dominicain Antoine de Monroy, Espagnol d'origine, Américain de naissance, car il avait vu le jour à Mexico, en 1633 (3). Depuis plus d'un siècle, l'ordre des Frères-Prêcheurs possédait dans l'Amérique soumise à la domination espagnole, non-seulement des couvents et des collèges, mais des provinces entières et régulières. Dans le chapitre tenu à Salamanque l'an 1551, on avait fixé les limites de la province du Mexique ou Nouvelle-Espagne; et, à raison de son étendue, on l'avait divisée, dans le chapitre de Venise, l'an 1592, en deux parties, dont la première retint le nom de province du Mexique, sous la protection de saint Jacques, et la seconde fut appelée province de Guaxaca ou de Saint-Hippolyte, martyr. Les familles espagnoles, établies en grand nombre dans les pays conquis, et les idolâtres convertis, fournissaient des sujets à ces pépinières d'apôtres. Pour n'en citer que quelques-uns, dans les actes du chapitre général de l'ordre des Frères-Prêcheurs, tenu à Rome au mois de juin 1650, sous le P. Jean-Baptiste de Marinis, on trouve le sommaire de la vie et des travaux des Dominicains Lupus de Cuellar, François de Sarabia, Martin d'Aliende, Joseph Calderon, Melchior de Saint-Raymond, et Jean de Tineo, la plupart indigènes de naissance, et tous de la province de Guaxaca, appelée de Saint-Hippolyte, martyr (4). Antoine de Monroy, l'un des missionnaires les plus distingués, également agréable aux Espagnols et aux Américains, à la gloire desquels il prenait le même intérêt, parut

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. VII, p. 305.

(2) *Ibid.*, p. 313.

(3) *Ibid.*, t. VIII, p. 210; et *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. I, p. 792.

(4) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. VIII, p. 241.

d'autant plus propre à faire cesser l'ancienne antipathie qui se perpétuait entre les vainqueurs et les vaincus. Le vice-roi, prévenu de son mérite, accrédita son ministère, en lui accordant tout ce qu'il demandait en faveur des indigènes ; et le zélé religieux sut profiter de cet avantage pour faire entrer dans le sein de l'Eglise ceux qui s'étaient opiniâtrés jusqu'alors à fermer les yeux aux rayons de l'Evangile. Ce ne fut pas seulement à Mexico, mais aussi dans les différentes parties de la province dominicaine de Saint-Jacques, qu'on le vit opérer des conversions. Les divers emplois qu'il remplit ensuite dans son ordre le préparèrent à occuper, l'an 1677, le premier de tous. Élu maître général, il s'appliqua à rendre l'institut de saint Dominique toujours plus utile à l'Eglise, principalement pour la propagation de la foi. La connaissance personnelle qu'il avait de vastes régions où le nom de Jésus-Christ n'était pas encore annoncé, et de l'aveuglement de tant de peuples accoutumés à se souiller par d'abominables sacrifices, lui imposait en quelque sorte une obligation plus étroite de travailler à civiliser les idolâtres par le christianisme. Mieux que personne, il savait les difficultés de l'entreprise : mais il se souvenait que le P. Dominique de Betanços, l'apôtre dominicain de la Nouvelle-Espagne, avait réussi à détruire une infinité d'idoles, et à faire connaître la malice du démon aux infortunés qui en étaient les esclaves ; il n'avait pas, d'ailleurs, oublié que, dans une contrée du Mexique, appelée par les Espagnols Terre de feu ou Terre de guerre, à cause de la cruauté de ses habitants, et dont les soldats européens n'osaient plus tenter l'attaque, deux ou trois religieux de saint Dominique, armés de la vertu de Dieu et de sa parole, avaient fait en peu de temps de si grandes conquêtes à Jésus-Christ, qu'à la dénomination de Terre de guerre on substitua celle de Terre de paix. Afin d'exciter le zèle des enfants par le souvenir de l'ardente charité de leurs pères, Antoine de Monroy fit imprimer, en trois volumes in-folio, l'histoire de la province dominicaine du Pérou, et rendit plus commune celle de la province de Saint-Jacques du Mexique. C'est dans ces monuments qu'on trouve le récit simple et circonstancié des travaux des missionnaires dominicains, et celui de leur succès ; succès d'autant

moins douteux, que les preuves en sont sensibles et toujours subsistantes, puisque de grandes nations, encore idolâtres au xvi^e siècle, forment aujourd'hui une partie considérable de l'Eglise catholique, et rendent témoignage, par leur persévérance dans le christianisme, au zèle embrasé des missionnaires dont Dieu s'est servi pour opérer un tel changement. Le soin de multiplier les conversions fut ce qui occupa le plus le P. de Monroy pendant les neuf années qu'il gouverna l'ordre de saint Dominique. Il dressa, dans ce but, tous les règlements qu'il jugea nécessaires ou utiles. Il obtint aussi l'agrément du saint Siège et de la cour d'Espagne pour l'érection d'une université dans le couvent des Dominicains de Quito ; car la cause de la civilisation était inséparable, dans son esprit, de celle du christianisme. Enfin, il choisit pour la carrière des missions l'élite de ses religieux. Telle fut sa constante sollicitude avant d'être institué archevêque de Compostelle, siège sur lequel il mourut le 7 novembre 1715.

Le maître de la moisson, qui envoie toujours de nouveaux ouvriers à la vigne, arrêtait ses favorables regards sur celle de l'Amérique. Ce que les précédents missionnaires avaient planté, leurs successeurs l'arrosèrent de génération en génération, donnant ainsi de l'accroissement à une chrétienté, déjà féconde en fruits d'honneur et de sainteté. Le Frère-Prêcheur Dominique de Glaguno, profès de la province de Saint-Vincent, au Mexique, tient un rang distingué entre les saints personnages qui, par le ministère de la parole et par la force non moins efficace de l'exemple, renouvelèrent la ferveur dans les diocèses de Chiapa et de Guatemala ; et les indigènes qu'il avait régénérés en Jésus-Christ le pleurèrent amèrement à sa mort, arrivée en 1744. Les secours spirituels et temporels que Dominique de Glaguno procurait à la province dominicaine de Saint-Vincent, au Mexique, celle de Saint-Jacques, dans le même royaume, les reçut des Frères-Prêcheurs François Romus et Ildefonse Cabrera, morts en 1750, et dont les actes du chapitre général de l'ordre, assemblé à Rome au mois de juin 1756, louent le zèle et le dévouement (1).

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. viii, p. 263.

La
mule
Nous p
ce qu'
au moy
gènes
la Nou
vert l'a
tres Pie
l'afflue
les troi
Bernard
trois col
sements
Saint-Il
goire. L
comptait
une gran
tique ; e
d'excell
aux paro
séminair
sivement
dans leur
s'élevait
plète, ils
administr
direction
séminaire
qui ne pou
parce qu
celle des
vociat de
spéciaux,
collèges
gnie de Je
les condit
indigènes
les collèges
Queretaro
à Angelop
établissement
pour le c
les ordres
tels que le
regardés
encore le

(1) *Histoire*

La famille de saint Ignace était toujours l'émule de celle de saint Dominique au Mexique. Nous précisons ici, d'après le P. Bertrand (1), ce qu'elle a fait pour la propagation de la foi au moyen de l'éducation donnée tant aux indigènes qu'aux fils des conquérants. Établie dans la Nouvelle-Espagne en 1572, elle y avait ouvert l'année suivante le collège des saints apôtres Pierre et Paul, qui, ne pouvant suffire à l'affluence des élèves, fut secondé en 1574 par les trois collèges de Saint-Michel, de Saint-Bernard et de Saint-Grégoire. Plus tard, ces trois collèges firent place à deux autres établissements, savoir : le collège ou séminaire de Saint-Ildefonse et le séminaire de Saint-Grégoire. Le premier, réservé aux Européens, comptait ordinairement trois cents élèves, dont une grande partie se destinait à l'état ecclésiastique ; en sorte que l'établissement fournissait d'excellents sujets aux chapitres des cathédrales, aux paroisses et aux divers ordres religieux. Le séminaire de Saint-Grégoire était destiné exclusivement aux indigènes, recueillis par les Pères dans leurs diverses missions, et dont le nombre s'élevait à cinquante ; après une éducation complète, ils sortaient de ce séminaire pour aller administrer les paroisses dans leur pays sous la direction des missionnaires européens. Un autre séminaire, institué pour une tribu d'indigènes qui ne pouvaient être élevés avec les précédents, parce qu'ils parlaient une langue différente, celle des Otomites, était placé auprès du noviciat de Topozotlan. Outre ces établissements spéciaux, le Mexique possédait plusieurs autres collèges et séminaires, dirigés par la Compagnie de Jésus, et ouverts à la jeunesse de toutes les conditions, aux Européens, aux métis et aux indigènes parlant déjà l'espagnol. Tels étaient les collèges ou séminaires de Guadalupe, de Queretaro, de Saint-Ignace et de Saint-Jérôme à Angelopolis, de Merida, de Guatemala. Ces établissements étaient autant de riches pépinières pour le clergé séculier, non moins que pour les ordres réguliers ; et leurs anciens élèves, tels que le P. Sartorio et le docteur Medrano, regardés comme les oracles du pays, firent encore le plus grand honneur à leurs maîtres

cinquante ans après la suppression de la Compagnie.

Cette Société occupa au Mexique jusqu'à cent quarante-quatre Pères, qui avaient sous leur direction plus de cinq cent mille chrétiens. On va voir ses missionnaires à l'œuvre dans le tableau que nous allons tracer de la Californie.

CHAPITRE XXIX.

Missions des Carmes, des Augustins, des Jésuites et des Franciscains (1) en Californie.

Urbain Cerri (2) nous apprend qu'en 1611 le roi d'Espagne envoya en Californie trois vaisseaux avec trois Carmes, qui baptisèrent plusieurs indigènes ; et qu'en 1636 le nonce apostolique à Madrid fut chargé d'inviter le roi catholique à y faire passer une mission plus nombreuse de Carmes, d'Augustins et d'autres religieux. En 1642, le duc d'Escalona, vice-roi du Mexique, envoya en Californie le gouverneur de Cinaloa, avec des membres de la Compagnie de Jésus, pour y fonder des missions et civiliser les indigènes (3).

« Les Espagnols, disent les *Lettres édifiantes* (4), ont souvent essayé de s'en rendre les maîtres : mais... toutes leurs entreprises avaient échoué... lorsque le roi d'Espagne Charles II, animé d'un saint zèle, donna ordre d'y envoyer des missionnaires pour travailler à la conversion de ces peuples, et établir, si l'on pouvait, un commerce solide avec eux. Le marquis de la Laguna, alors vice-roi du Mexique, y fit passer l'amiral don Isidoro d'Atondo, avec... tout ce qui était nécessaire pour y établir une colonie. Cette petite armée partit du port de Chalaca dans la Nouvelle-Galice le 18 janvier 1683, et arriva au port de Notre-Dame de la Paix dans la Californie le 30 mars de la même année. On y

(1) Sur la première mission franciscaine en Californie, voyez ci-dessus, t. I, p. 438 et suiv.

(2) *État présent de l'Église romaine dans toutes les parties du monde*, p. 282.

(3) *Exploration du territoire de l'Orégon, des Californies et de la mer Vermelle, exécutée pendant les années 1840, 1841 et 1842*, par M. Duffot de Mofras, t. I, p. 102.

(4) T. X, Préface, p. xij.

(1) *Histoire de la mission du Maduré*, t. I, p. 360.

bâtit un fort; et les Pères Mathias Gogni et Eusèbe-François Kühn, tous deux Jésuites (ce dernier savant astronome d'Ingolstadt), commencèrent à y prêcher Jésus-Christ et à y exercer leur ministère. Mais cet établissement, dont on avait conçu de si grandes espérances, ne fut pas plus heureux que les autres; et les missionnaires furent obligés, au bout de quelque temps, de quitter la Californie et de se retirer dans les provinces de Cinaloa et de Sonora, où la foi faisait depuis quelques années de merveilleux progrès.»

En 1686, le conseil royal, déconcerté par le mauvais succès de toutes les expéditions qu'il avait entreprises, offrit à la Compagnie de Jésus la direction d'une nouvelle tentative qu'il voulait essayer (1). La Compagnie répondit «qu'elle était vivement touchée de l'honneur que lui faisait cette noble assemblée en lui abandonnant une entreprise de cette importance, et qu'elle était disposée à y consacrer autant de missionnaires qu'on le jugerait nécessaire; mais qu'il ne lui paraissait pas convenable que son institut se chargeât des intérêts temporels de cette conquête, comme on le lui avait proposé.»

«Le retour des Pères Gogni et Kühn, ajoutent les *Lettres édifiantes*, affligea sensiblement le P. Jean-Marie de Salvatierra, Jésuite milanais, qui travaillait avec un grand zèle à la conversion des Indiens de la province de Taramara, que les Espagnols appellent la Nouvelle-Biscaye. Un jour qu'il gémissait en la présence de Notre-Seigneur sur cette multitude innombrable de peuples qui périssaient tous les jours dans ces vastes pays, faute d'instruction et de secours, il se sentit fortement inspiré de se consacrer à la mission de la Californie et d'y porter de nouveau l'Évangile. Quelque envie qu'il eût de suivre la voix qui l'appelait, il ne le put faire alors, parce que ses supérieurs le retirèrent des missions pour lui confier la conduite du collège de Guadalaxara, ensuite celle du collège de Topozotlan, et la direction des novices de la province du Mexique. Quoique ces différents emplois semblassent l'éloigner du dessein que Dieu lui avait inspiré, il ne le perdit point de vue. Au contraire, il ménagea pendant

ce temps-là tout ce qu'il jugeait être nécessaire pour venir à bout d'une entreprise si difficile. Il eut l'honneur d'en conférer souvent avec la duchesse de Sessa et avec le comte Montezuma, son époux, qui avait succédé au marquis de la Laguna dans la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne. Ce comte, que le roi catholique a nommé duc d'Atrisco, et grand d'Espagne de la première classe, pour les services importants qu'il a rendus à la religion et à l'État, loua le dessein du P. de Salvatierra, et lui promit de le faire approuver par le roi d'Espagne. Sur ces assurances, le Père commença d'agir, sans s'effrayer des obstacles qu'il avait à vaincre. Ils étaient grands; car, pour réussir dans une entreprise qui avait souvent échoué, non-seulement il était nécessaire d'établir une nouvelle colonie espagnole dans la Californie, de l'y entretenir et de l'y faire subsister; mais il fallait encore se procurer des vaisseaux pour y aller, pour y porter les provisions nécessaires, et y conserver ensuite une communication libre et facile avec le Mexique, sans le secours duquel la nouvelle colonie ne pouvait absolument se maintenir. Ces difficultés... eussent paru insurmontables à tout autre qu'à un (religieux) qui comptait beaucoup plus sur la protection de Dieu que sur le secours des hommes. Il ne se trompa point: car le bachelier dom Juan Cavallero y Ocio, commissaire de l'Inquisition et de la Croisade, à qui il s'ouvrit, lui promit de l'assister; et don Pedro Gil de la Sierpe, trésorier du port d'Acapulco, s'engagea à lui faire trouver des vaisseaux. Le P. de Salvatierra, assuré de ces secours, partit pour aller dans les provinces de Cinaloa, de Sonora et de Taramara, chercher des missionnaires et des gens de bonne volonté pour former sa colonie. Il parcourut, en faisant chemin, les montagnes de Cinipaz et de Guazaperez, dont il avait eu autrefois le bonheur de convertir presque tous les habitants. Ces nouveaux chrétiens, qui le regardaient comme leur père, le reçurent avec des témoignages de joie aussi grands que fut ensuite leur tristesse quand ils surent qu'il ne faisait que passer. Après les avoir exhortés à vivre dans l'innocence et dans la ferveur, comme il descendait de leurs montagnes pour prendre le chemin de la mer, il apprit que les peuples de la province de Taramara, qui n'avaient pas voulu renoncer à leurs an-

(1) Le P. Bertrand, *Histoire de la mission du Maduré*, t. 1, p. 306.

[1773]
ciem
arme
pagn
avaie
ment
Salv
sures
Califi
devan
une c
la mi
sieurs
avec
forme
volte
Espag
donné
compt
manqu
comm
on trou
ce qu'
on a li
plus h
les va
arrivé
s'emba
l'Église
Borgia
mission
main;
pendan
se trou
de la n
baie de
dit la
comme
arrêta p
ne trou
passé la
ou des
au quar
Concho
frent an
y répon
pour su
périr: e
après o
bares. C
le P. de

ciennes superstitions, venaient de prendre les armes, dans la résolution d'exterminer les Espagnols et tous ceux de leurs compatriotes qui avaient embrassé le christianisme. Ce soulèvement imprévu déconcerta les desseins du P. de Salvatierra, et rompit presque toutes les mesures qu'il avait prises pour son voyage de la Californie. Le P. Eusèbe-François Kühn, qui devait l'y accompagner, lui écrivit que, dans une conjoncture si délicate, il ne pouvait quitter la mission de Sonora, dont il avait soin. Plusieurs personnes qui s'étaient engagées à passer avec lui dans ce nouveau royaume, pour y former sa colonie, furent arrêtées par cette révolte qui donnait de grandes inquiétudes aux Espagnols; de sorte qu'il se vit presque abandonné de tous ceux sur lesquels il avait le plus compté. Mais, quoique tous ces secours lui manquassent, il ne se rebuta point; persuadé, comme tous les hommes apostoliques, que, plus on trouve d'obstacles et de contradictions dans ce qu'on entreprend pour la gloire de Dieu, plus on a lieu d'espérer qu'à la fin le succès en sera plus heureux. Ainsi, dès qu'il eut appris que les vaisseaux du trésorier d'Acapulco étaient arrivés aux côtes de Cipaloo, il s'y rendit, et s'embarqua le 10 octobre 1697, jour auquel l'Eglise célèbre la fête de saint François de Borgia, qui a été le premier fondateur de nos missions du Mexique. Il mit à la voile le lendemain; et, après avoir couru divers dangers pendant deux jours, le vaisseau qui le portait se trouva à la vue de la Californie par le travers de la montagne des Vierges. On prit terre à la baie de la Conception, où le P. de Salvatierra dit la messe le jour de sainte Thérèse; mais, comme ce lieu ne parut pas commode, on ne s'y arrêta pas, non plus qu'à Saint-Bruno, où l'on ne trouva que des eaux salées. Enfin, après avoir passé la nuit à l'ancre devant l'île Coronados ou des Couronnés, on prit terre le 18 octobre au quartier de Saint-Denis, dans un lieu nommé Concho. Le Père et ceux qui l'accompagnaient firent amitié aux Indiens, qui semblèrent d'abord y répondre de bonne foi; mais ce n'était que pour surprendre les Espagnols et pour les faire périr: ce qui serait arrivé, si quelques jours après on n'eût réprimé la violence de ces barbares. Ce ne fut pas une petite consolation pour le P. de Salvatierra, qui ne comptait de long-

temps sur aucun second, de voir arriver quelques jours après lui le P. François-Marie Picolo, ancien missionnaire de la province de Taraumara, homme distingué par sa vertu et par son zèle. Ces deux hommes apostoliques, qu'une longue expérience rendait très-habiles dans leur ministère, commencèrent alors à travailler solidement à la conversion des peuples de la Californie.

Le P. Picolo nous apprend lui-même les bénédictions qu'il plut à Dieu d'accorder à cet apostolat.

« Nous nous embarquâmes au mois d'octobre 1697, dit-il (1), et nous passâmes la mer qui sépare la Californie du Nouveau-Mexique, sous les auspices et sous la protection de Notre-Dame de Lorette, dont nous portions avec nous l'image. Cette *Étoile de la mer* nous conduisit heureusement au port... Aussitôt que nous eûmes mis pied à terre, nous plaçâmes l'image de la sainte Vierge au lieu le plus décent que nous trouvâmes; et, après l'avoir ornée autant que notre pauvreté nous le put permettre, nous priâmes cette puissante avocate de nous être aussi favorable sur terre qu'elle nous l'avait été sur mer. Mais le démon, que nous allions inquiéter dans la paisible possession où il était depuis tant de siècles, fit tous ses efforts pour traverser notre entreprise. Les peuples chez qui nous abordâmes, ne pouvant être informés du dessein que nous avions de les retirer des profondes ténèbres de l'idolâtrie où ils sont ensevelis, et de travailler à leur salut éternel, parce qu'ils ne savaient pas notre langue, et qu'il n'y avait parmi nous personne qui eût connaissance de la leur, s'imaginèrent que nous ne venions dans leur pays que pour leur enlever la pêche des perles, comme d'autres avaient paru vouloir le faire plus d'une fois au temps passé. Dans cette pensée, ils prirent les armes, et vinrent par troupes à notre habitation, où il n'y avait alors qu'un très-petit nombre d'Espa-

(1) Mémoire touchant l'état des missions nouvellement établies dans la Californie par les Pères de la Compagnie de Jésus, présenté au conseil royal de Guadalajara, au Mexique, le 10 février 1702, par le P. François-Marie Picolo, de la même Compagnie, et un des premiers fondateurs de cette mission; traduit de l'espagnol, dans les *Lettres édifiantes*, t. xiii, p. 182, édit. in-18.

gnols. La violence avec laquelle ils nous attaquèrent, et la multitude de flèches et de pierres qu'ils nous jetèrent fut si grande, que c'était fait de nous infailliblement, si la sainte Vierge, qui nous tenait lieu d'une *armée rangée en bataille*, ne nous eût protégés... Les barbares, devenus plus traitables par leur défaite, et voyant d'ailleurs qu'ils ne gagneraient rien sur nous par la force, nous députèrent quelques-uns d'entre eux. Nous les reçûmes avec amitié : nous apprîmes bientôt assez de leur langue pour leur faire connaître ce qui nous avait portés à venir dans leur pays. Ces députés détrompèrent leurs compatriotes de l'erreur où ils étaient ; de sorte que, persuadés de nos bonnes intentions, ils revinrent nous trouver en plus grand nombre, et nous marquèrent tous de la joie de voir que nous souhaitions les instruire de notre sainte religion, et leur montrer le chemin du ciel. De si heureuses dispositions nous animèrent à apprendre à fond la langue *moqui*, qu'on parle en ce pays-là. Deux ans entiers se passèrent, partie à l'étudier, partie à catéchiser ces peuples. Le P. de Salvatierra se chargea d'instruire les adultes, et moi les enfants. L'assiduité de cette jeunesse à venir nous écouter parler de Dieu, et leur application à entendre la doctrine chrétienne fut si grande, qu'ils se trouvèrent en peu de temps parfaitement instruits. Plusieurs me demandèrent le baptême, mais avec tant de larmes et de si grandes instances, que je ne crus pas devoir le leur refuser. Quelques malades et quelques vieillards, qui nous parurent suffisamment instruits, le reçurent aussi, dans la crainte où nous étions qu'ils ne mourussent sans baptême ; et nous avions lieu de croire que la Providence n'avait prolongé les jours à plusieurs d'entre eux, que pour leur ménager ce moment de salut. Il y eut encore environ cinquante enfants à la mamelle, qui, des bras de leurs mères, s'envolèrent au ciel, après leur régénération en Jésus-Christ.

« Après avoir travaillé à l'instruction de ces peuples, nous songeâmes à en découvrir d'autres à qui nous pussions également nous rendre utiles. Pour le faire avec plus de fruit, nous voulûmes bien, le P. de Salvatierra et moi, nous séparer, et nous priver de la satisfaction que nous avions de vivre et de travailler ensemble. Il prit la route du Nord, et je pris celle

du Midi et de l'Occident. Nous eûmes beaucoup de consolation dans ces courses apostoliques ; car, comme nous savions bien la langue, et que les Indiens avaient pris en nous une véritable confiance, ils nous invitaient eux-mêmes à entrer dans leurs villages, et se faisaient un plaisir de nous y recevoir et de nous amener leurs enfants. Les premiers étant instruits, nous allions en chercher d'autres, à qui successivement nous enseignions les mystères de notre religion. C'est ainsi que le P. de Salvatierra découvrit peu à peu toutes les habitations qui composent aujourd'hui la mission de Lorette-Concho et celle de Saint-Jean de Londo ; et moi tout le pays qu'on appelle à présent la mission de Saint-François-Xavier de Biaundo, qui s'étend jusqu'à la mer du Sud.

« En avançant ainsi chacun de notre côté, nous remarquâmes que plusieurs nations de langues différentes se trouvaient mêlées ensemble ; les unes parlant la langue *moqui*, que nous savions, et les autres la langue *laymon*, que nous ne savions pas encore. Cela nous obligea d'apprendre le *laymon*, qui est beaucoup plus étendu que le *moqui*, et qui nous paraît avoir un cours général dans tout ce grand pays. Nous nous appliquâmes si fortement à l'étude de cette seconde langue, que nous la sûmes en peu de temps, et que nous commençâmes à prêcher indifféremment, tantôt en *laymon* et tantôt en *moqui*. Dieu a béni nos travaux ; car nous avons déjà baptisé plus de mille enfants, tous très-bien disposés, et si empressés de recevoir cette grâce, que nous n'avons pu résister à leurs prières. Plus de trois mille adultes, également instruits, desirèrent et demandent la même faveur : mais nous avons jugé à propos de la leur différer pour les éprouver plus à loisir, et pour les affermir davantage dans une si sainte résolution ; car, comme ces peuples ont vécu longtemps dans l'idolâtrie et dans une grande dépendance de leurs faux prêtres, et que d'ailleurs ils sont d'un naturel léger et volage, nous avons eu peur, si l'on se pressait, qu'ils ne se laissassent ensuite pervertir, ou que, étant chrétiens sans en remplir les devoirs, ils n'exposassent notre sainte religion au mépris des idolâtres. Ainsi on s'est contenté de les mettre au nombre des catéchumènes. Le samedi et le dimanche de chaque semaine ils viennent à l'église, et assistent, avec

[1773]
les
s'y
un g
dans
vrai
«
avon
sion
bour
«
pend
missi
On a
missi
a cou
les m
ture
des r
d'her
que c
seront
bache
saire
ne sau
ces de
le cher
entrep
« Po
Dame
(trois
du col
notre
sous le
et com
grande
quent,
ardeur
conver
mission
six bou
d'un zé
culti
soins in
d'Ugar
des ser
enfin s'
(1701)
temps ;
dans ce
couvert

les enfants déjà baptisés, aux instructions qui s'y font; et nous avons la consolation d'en voir un grand nombre qui perrévèrent avec fidélité dans le dessein qu'ils ont pris de se faire de vrais disciples de Jésus-Christ.

« Depuis nos secondes découvertes, nous avons partagé toute cette contrée en quatre missions... Chaque mission comprend plusieurs bourgades.

« Celle de Lorette-Concho en a neuf dans sa dépendance... On compte onze bourgades dans la mission de Saint-François-Xavier de Biaundo... On avait bâti une chapelle pour cette seconde mission : mais, se trouvant déjà trop petite, on a commencé à élever une grande église, dont les murailles seront de briques, et la couverture de bois. Le jardin, qui tient à la maison des missionnaires, fournit déjà toutes sortes d'herbes et de légumes; et les arbres du Mexique qu'on y a plantés y viennent fort bien, et seront dans peu chargés d'excellents fruits. Le bachelier dom Juan Cavellero y Ocio, commissaire de l'Inquisition et de la Croisade, dont on ne saurait assez louer le zèle et la piété, a fondé ces deux premières missions, et a été comme le chef et le promoteur de toute cette grande entreprise.

« Pour ce qui regarde la mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs, elle ne comprend que (trois bourgades). Messieurs de la congrégation du collège de Saint-Pierre et de Saint-Paul, de notre Compagnie, érigée en la ville de Mexico, sous le titre des Douleurs de la sainte Vierge, et composée de la principale noblesse de cette grande ville, ont fondé cette mission, et marquent, dans toutes les occasions, une grande ardeur pour la propagation de la foi et pour la conversion de ces pauvres infidèles. Enfin, la mission de Saint-Jean de Londo contient cinq ou six bourgades. Le P. de Salvatierra, qui brûle d'un zèle ardent d'étendre le royaume de Dieu, cultive ces deux dernières missions avec des soins infatigables. J'ai laissé avec lui le P. Jean d'Ugarte, qui, après avoir rendu au Mexique des services essentiels à ces missions, a voulu enfin s'y consacrer lui-même en personne depuis (1701). Il a fait de grands progrès en peu de temps; car, outre qu'il prêche déjà parfaitement dans ces deux langues dont j'ai parlé, il a découvert, du côté du sud, deux bourgades..., où

il a baptisé vingt-trois enfants, et s'applique sans relâche à l'instruction des autres et des adultes...

« Les Californiens ont beaucoup de vivacité, et sont naturellement railleurs; ce que nous éprouvâmes en commençant à les instruire : car, sitôt que nous faisons quelque faute dans leur langue, ils se mettent à plaisanter et à se moquer de nous. Depuis qu'ils ont eu plus de communication avec nous, ils se contentent de nous avertir honnêtement des fautes qui nous échappent; et, quant au fond de la doctrine, lorsqu'il arrive que nous leur expliquons quelque mystère ou quelques points de morale peu conformes à leurs préjugés ou à leurs anciennes erreurs, ils attendent le prédicateur après le sermon, et disputent contre lui avec force et avec esprit. Si on leur apporte de bonnes raisons, ils écoutent avec docilité; et, si on peut les convaincre, ils se rendent et font ce qu'on leur prescrit. Nous n'avons trouvé parmi eux aucune forme de gouvernement, ni presque de religion et de culte réglé. Ils adorent la lune. Ils se coupent les cheveux, je ne sais si c'est dans le décours, à l'honneur de leur divinité; ils les donnent à leurs prêtres, qui s'en servent à diverses sortes de superstitions. Chaque famille se fait des lois à son gré, et c'est apparemment ce qui les porte si souvent à en venir aux mains les uns contre les autres...

« Pour les missionnaires..., j'ai appris avec beaucoup de reconnaissance et de consolation que notre roi Philippe V (que Dieu veuille conserver bien des années!) y a déjà pourvu de sa libéralité vraiment pieuse et royale, assignant par année à cette mission une pension de six mille écus, sur ce qu'il avait appris des progrès de la religion dans cette nouvelle colonie. C'est de quoi entretenir un grand nombre d'ouvriers, qui ne manqueront pas de venir à notre secours. »

A l'appui de ces dernières paroles du P. Pico, on lit dans les *Lettres édifiantes* (1) : « Le roi Philippe V, ayant appris, aussitôt après son avènement à la couronne, les progrès de l'Évangile dans la Californie, en écrivit incontinent à l'archevêque de Mexico, qui avait succédé par

(1) T. x, Préface, p. xix.

intérim au comte de Montezuma, dans la charge de vice-roi et de capitaine général de la Nouvelle-Espagne. La lettre de ce prince est datée de Madrid, du 17 juillet 1701. Il lui mande que, ayant su par les lettres de don Joseph Sarmiento de Valladares, comte de Montezuma, son prédécesseur (datées de la ville de Mexico, le 5 mai 1698 et le 20 octobre 1699), les succès que Dieu donnait aux travaux des Pères de la Compagnie de Jésus, soit dans les missions qu'ils ont dans les provinces de Cinaloa, de Sonora et de la Nouvelle-Biscaye, soit dans celle qu'ils viennent récemment d'établir dans le grand et vaste royaume de la Californie, il souhaite qu'on protège ces missions, et qu'on les multiplie pour la gloire de l'Eglise et le salut des âmes; et il ordonne pour cela que, outre ce qu'on fournit de sa part aux missions de Cinaloa, de Sonora et de la Nouvelle-Biscaye, on donne ce qui est nécessaire pour l'entretien de la nouvelle mission de la Californie. Il ajoute qu'il veut qu'on l'informe exactement de l'état où elle se trouve, et des moyens dont on pourra se servir, non-seulement pour maintenir une œuvre si importante à l'Eglise et à l'État, mais pour l'affermir et la perfectionner autant qu'il sera possible. Le roi n'en demeure pas là. Pour montrer combien il a à cœur la conversion de ces peuples, voici comme il finit la lettre qu'il écrit à l'archevêque de Mexico : « Je vous commande de donner les ordres nécessaires, afin que le secours que j'ai marqué soit prompt et effectif, et que les Pères Jésuites puissent continuer cette entreprise avec la même ardeur qu'ils l'ont commencée. Je vous ordonne aussi de remercier de ma part les personnes de piété qui ont contribué par leurs aumônes au premier établissement de ces missions, et de leur marquer que je suis sensible au zèle qu'elles ont pour la propagation de la foi, et au service qu'elles m'ont rendu en cette occasion. Invitez-les, par mon exemple, à contribuer encore dans la suite à une œuvre si sainte et si agréable à Dieu. » Le roi accompagna cette lettre d'une autre au conseil royal de Guadalajara, dont ces missions dépendaient. »

Pendant que les Pères de Salvatierra et Picolo travaillaient ainsi vers le milieu de la Californie où ils étaient entrés par mer, la Providence voulut que le Jésuite allemand Kuhn, dont nous

avons déjà parlé, s'ouvrit une route vers le nord pour y entrer par terre. Depuis que, ayant pénétré en 1683 dans la Californie, il avait été obligé d'en sortir avec les Espagnols au bout de quelque temps, ce missionnaire était avide de faire chaque année de nouvelles conquêtes à Jésus-Christ. Il s'avança en 1698 du côté du nord, le long de la mer, jusqu'à la montagne de Sainte-Claire. Là, voyant que la mer tournait de l'est à l'ouest, au lieu de continuer à la suivre, il entra dans les terres; et, marchant toujours du sud-est au nord-ouest, il découvrit en 1699 les bords du Rio Azul ou de la Rivière Bleue, qui, après avoir reçu les eaux du Rio-Gila, va porter les siennes, d'Orient en Occident, dans le Rio Colorado ou grand fleuve du Nord. Il passa le Rio Azul, se trouva en 1700 proche du Rio Colorado qu'il traversa, et fut bien surpris en 1701 de se voir dans la Californie. Il y apprit que, à trente ou quarante lieues de l'endroit où il était alors, le Colorado se déchargeait dans une large baie à la côte occidentale de la Californie, qui n'était ainsi séparée du Nouveau-Mexique que par ce fleuve. On avait cru jusque-là que le Rio Colorado avait sa décharge dans le golfe du Mexique. Le P. Kuhn, aussi habile mathématicien que zélé et infatigable missionnaire, leva une carte de la route qu'il venait de trouver, et l'envoya à la cour d'Espagne.

En 1705, de nouveaux Jésuites arrivèrent en Californie, et leur nombre s'éleva à douze en 1715. L'année suivante, le P. de Salvatierra, premier supérieur, envoya le procureur de ces missions au vice-roi du Mexique, pour lui demander de fonder un séminaire destiné à l'éducation de la jeunesse indigène; mais sa prière fut repoussée (1). Salvatierra se rendit lui-même à Mexico, où il mourut en 1716.

En 1719, le P. Guillen, et en 1721 le P. Ugarte, étendirent le cercle des missions (2). Un trait qu'on rapporte de ce dernier montrera que les Californiens avaient la conscience de la supériorité des blancs (3). Ugarte, alors supérieur des Jésuites, homme d'une haute stature et

(1) Le P. Bertrand, *Histoire de la mission du Maduré*, t. 1, p. 106 et 361.

(2) Duflot de Mofras, *Exploration*, etc., t. 1, p. 105.

(3) *Ibid.*, t. 11, p. 381.

d'une
de No
près d
aux é
Le mi
sur sa
sa lon
pendu
vue,
Quelq
en rev
monies
ment.
pas leu
Califor
l'an 17
dans la
sag ex
niser d
faire p
Lesenf
le dom
patern
époque
cains
Mexico

Le p
fornie
qui s'é
civilise
blement
celle qu
et trava
à y gou
mes. P
cevoir
avaient
vaise id
si mals
de la co
les miss
Humbol
son l'av
prime a
sements
Califor

d'une force prodigieuse, prêchait à la mission de Notre-Dame de Lorette. Un cacique placé près de lui, et renommé pour sa vigueur, riait aux éclats en tournant ses paroles en dérision. Le missionnaire, perdant patience, se penche sur sa chaire, saisit d'une main le cacique par sa longue chevelure, et le tient un moment suspendu en le balançant de côté et d'autre. A cette vue, les indigènes sont frappés de crainte. Quelques-uns s'enfuient; et les jours suivants, en revenant à la mission, ils assistent aux cérémonies religieuses avec le plus grand recueillement. Cependant les Jésuites ne développèrent pas leurs missions de la Vieille et de la Nouvelle Californie sans les arroser de leur sang: ainsi, l'an 1733, les Pères Tamerai et Caraneo périrent dans la partie méridionale. En 1746, le P. Consag explora le Rio Colorado dans le but d'organiser des missions nouvelles qui permissent de faire par terre le trajet de Sonora en Californie. Les enfants de saint Ignace continuèrent d'étendre le domaine de la géographie, et de gouverner paternellement leurs chrétientés jusqu'en 1767, époque à laquelle il les cédèrent aux Franciscains du couvent royal de San-Fernando de Mexico.

Le protestant Robertson (1) a dit de la Californie: «Vers la fin du XVIII^e siècle, les Jésuites, qui s'étaient donné la peine de l'étudier et d'en civiliser les habitants, avaient acquis insensiblement sur eux une autorité aussi absolue que celle qu'ils avaient sur les peuples du Paraguay, et travaillaient à y introduire la même police et à y gouverner les Indiens par les mêmes maximes. Pour empêcher la cour d'Espagne de concevoir quelque jalousie de leurs opérations, ils avaient eu grand soin de donner une très-mauvaise idée du pays. Selon eux, le climat en était si malsain et le sol si stérile, que le seul zèle de la conversion des Indiens avait pu déterminer les missionnaires à s'y fixer.» M. Alexandre de Humboldt, protestant lui-même, a sur Robertson l'avantage d'avoir vu les lieux, et il s'exprime avec plus d'impartialité (2): «Les établissements que les Jésuites firent dans la Vieille Californie donnèrent occasion de reconnaître la

grande aridité de ce pays et l'extrême difficulté de le cultiver. Le peu de succès qu'eurent les mines qu'on exploita à Sainte-Anne, au nord du cap Palmo, diminua l'enthousiasme avec lequel on avait préconisé les richesses métalliques de la presqu'île. Mais la malveillance et la haine qu'on portait aux Jésuites firent naître le soupçon que cet ordre cachait aux yeux du gouvernement les trésors que renfermait une terre si anciennement vantée. Ces considérations déterminèrent le visiteur don José de Galvez, que son esprit chevaleresque avait engagé dans une expédition contre les Indiens de la Sonora, à passer en Californie (l'an 1768). Il y trouva des montagnes nues, sans terre végétale et sans eaux; des roquettes et des mimoses arborescentes naissaient dans les fentes des rochers. Rien n'annonçait l'or et l'argent que l'on accusait les Jésuites d'avoir tirés du fond de la terre; mais partout on reconnut les traces de leur activité, de leur industrie, et du zèle louable avec lequel ils avaient travaillé à cultiver un pays désert et aride. Les voyages intéressants de trois Jésuites, Eusébe Kühn, Marie de Salvatierra et Jean Ugarte, firent connaître la situation physique du pays. Le village de Lorette avait déjà été fondé, sous le nom de presidio de San-Dionisio, en 1697. Sous le règne de Philippe V, surtout depuis 1744, les établissements espagnols en Californie devinrent très-considérables. Les Pères Jésuites y déployèrent cette industrie commerciale et cette activité auxquelles ils ont dû tant de succès, et qui les ont exposés à tant de calomnies dans les deux Indes. En très-peu d'années, ils construisirent seize stations dans l'intérieur de la presqu'île.» Chacune de ces stations possédait un missionnaire, et le supérieur général, qui résidait à Lorette, concentrait entre ses mains l'autorité sur la péninsule entière.

«Par les ordres de Charles III, dit M. Duflot de Mofras (1), le marquis de Croix, vice-roi du Mexique, et l'inspecteur général (*visitador*) de ce royaume, don Joseph de Galvez..., confièrent (le 25 juin 1767) aux moines franciscains du (couvent) de San-Fernando de Mexico l'administration des missions que les Jésuites avaient

(1) *Histoire de l'Amérique*, t. IV, p. 123.

(2) *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, t. II, p. 261.

(1) *Exploration*, t. I, p. 254.

seuls dirigées jusqu'alors avec tant de sagesse et de succès. Les diverses missions et les biens immeubles formant le fond pieux de Californie (*fondo piadoso de California*) passèrent aux mains des Franciscains. Seize de ces moines, aux ordres de leur préfet apostolique, le R. P. F. Junipero Serra, débarquèrent à Loreto; dans la basse Californie, en avril 1768. Le 16 juillet de la même année, l'inspecteur général de la Nouvelle-Espagne arriva en personne, porteur d'un ordre royal lui enjoignant de fonder un établissement soit au port de Monterey, soit dans celui de San-Diego. Don Jose de Galvez et le P. Junipero, après avoir visité les missions de la basse Californie, convinrent d'établir dans la haute, aux deux extrémités de la province, les presidios et missions de San-Carlos de Monterey et de San-Diego, de manière à protéger tout le pays, en ajoutant, comme point intermédiaire, la mission de San-Buenaventura... A quarante lieues au nord de la mission de San-Francisco de Borja, qui était à cette époque la partie la plus septentrionale de la Californie..., le P. Junipero fonda (celle) de San-Fernando de Vellicata, qui compta bientôt trois cents Indiens baptisés... La nouvelle de l'occupation des ports de San-Diego et de Monterey causa une grande joie à Mexico; et, sur la demande du P. Junipero, le vice-roi, marquis de Croix, expédia trente nouveaux missionnaires franciscains, qui s'embarquèrent à San-Blas le 2 janvier 1771. L'intention du préfet apostolique était de fonder deux missions sur le territoire compris entre San-Fernando de Vellicata et le port de San-Diego, et dix autres entre ce port et Monterey. Dans les lettres de ce vénérable (religieux), il s'intitule lui-même *chef de l'escadron séraphique et apostolique*, chargé de la conquête des âmes des pauvres Indiens. Rien n'est plus admirable que le courage qu'il déploya pour civiliser les tribus barbares au milieu desquelles sa charité l'avait appelé. Tous ses religieux marchèrent dignement sur ses traces. Pendant une de ses absences, les Indiens ayant tué le P. Louis Jayme, qui s'était présenté pour les apaiser, le P. Vicente Fuster se réfugia dans une petite cabane avec deux Espagnols, qui de là faisaient feu sur les Indiens. Ceux-ci, voyant que leurs flèches ne pouvaient atteindre les blancs, lancèrent des tisons em

brâsés sur le toit de la cabane, formée de branches. Le P. Vicente s'assit sur la poudre, qu'il couvrit de sa robe, sans considérer qu'une seule étincelle pouvait le faire sauter. Par cet acte d'intrépidité, il donna aux soldats espagnols la facilité de continuer leur feu, et à leurs camarades le temps de venir à leur secours.

« En 1771, le marquis de Croix, ayant accompli le temps de son gouvernement, fut remplacé par le bailli de Bucareli. Les Dominicains de Mexico obtinrent une cédula royale du roi d'Espagne, par laquelle il était ordonné aux Franciscains de leur confier l'administration d'une ou de deux missions. Le Père gardien du (couvent) de San-Fernando fit observer, avec raison, que la province de la basse Californie ne pouvait être divisée; que ses limites naturelles étaient parfaitement tracées; qu'il pourrait y avoir de graves inconvénients à ce que deux ordres se trouvassent en concurrence sur le même territoire. Il concluait en offrant aux Dominicains, dans le cas où ils voudraient se charger de la province entière, depuis le cap de San-Lucar jusqu'au port de San-Diego exclusivement, de leur céder, avec toutes les missions administrées naguère par les Jésuites, celle de San-Fernando de Vellicata et les cinq autres qu'il restait encore à fonder. Le vice-roi fit assembler le conseil; et, le 30 avril 1772, il rendit un décret pour mettre à exécution la convention conclue entre les deux (ordres). Ce ne fut cependant que le 1^{er} mai de l'année suivante, que les Dominicains entrèrent en possession définitive de la basse (ou vieille) Californie, et que les Franciscains se retirèrent dans la (haute ou) nouvelle, où, pouvant concentrer tous leurs efforts sur un terrain moins vaste et plus fertile, ils ne tardèrent pas à obtenir des résultats dignes d'admiration. Au bout de quatorze ans, le P. Junipero, qui mourut en 1784, avait déjà fondé quinze missions d'Indiens ou pueblos de colons espagnols. »

En 1777, les Franciscains Velez et Escalante explorèrent le pays à l'ouest de la Sierra-Madre, les hautes eaux du Rio Colorado, le Narvajoar et le Rio Gila (1).

(1) Duflot de Mofras, *Exploration*, etc., t. 1, p. 109.

M. I
gnifiqu
espagn
de trem
de la ha
est faci
de leur
vail m
lance. L
rique,
rencont
par les
les plus
souvenir
pour ces
autres l
bien, et
la nation
diens, c
moyens
ceux de
voyer a
pussent
mirablem
Francisc
chez tou
torité mi
résultat
pauvres
vinces à
leurs mei

Mission

Le roi
Californie
une parti
vastes con
tudes de l
seulement
à sortir d
morale et
lâtres se t

(1) *Explo*

M. Duflot de Mofras (1) dit encore : « Les magnifiques résultats obtenus par les missionnaires espagnols, qui étaient parvenus à réunir plus de trente mille néophytes dans leurs missions de la haute Californie seulement, prouvent qu'il est facile d'attirer les Indiens par des présents, de leur faire comprendre les avantages d'un travail modéré, et de les retenir par la bienveillance. Dans les déserts les plus reculés de l'Amérique, les voyageurs sont souvent surpris de rencontrer des croix de bois grossières, élevées par les indigènes. Ceux-ci, depuis les temps les plus éloignés de la conquête, gardent un souvenir de vénération pour les missionnaires ; pour ces hommes qui, contrairement à tous les autres blancs, ne leur ont jamais fait que du bien, et les ont continuellement protégés. Aussi la nation qui ne tendrait pas à détruire les Indiens, c'est-à-dire à employer à leur égard les moyens dont se servent les États-Unis contre ceux des Florides, devrait, avant tout, envoyer au milieu d'eux des missionnaires qui pussent continuer l'œuvre de civilisation si admirablement commencée par les Jésuites et les Franciscains espagnols. Parmi ces tribus, comme chez tous les peuples non encore policés, l'autorité militaire seule ne saurait produire aucun résultat durable. La croix de bois de quelques pauvres religieux avait conquis plus de provinces à l'Espagne et à la France, que l'épée de leurs meilleurs capitaines. »

CHAPITRE XXX.

Missions des Dominicains et des Jésuites au Pérou.

Le roi d'Espagne, maître du Mexique et des Californies, étendait toujours son sceptre sur une partie de l'Amérique méridionale où de vastes contrées avaient pris la forme et les habitudes de la civilisation. D'autres commençant seulement, sous la direction des missionnaires, à sortir de l'état de dégradation intellectuelle, morale et sociale, auquel leurs habitants idolâtres se trouvaient réduits.

Sur le rapport des vice-rois ou des gouverneurs, le roi présentait de préférence au Pape, pour les sièges vacants, ceux d'entre les anciens missionnaires qui s'étaient le plus distingués par un zèle éclairé et persévérant dans le ministère apostolique ; souvent il se déterminait dans ce choix sur le témoignage des évêques ; quelquefois il avait égard à la demande des peuples, qui désiraient avoir pour premiers pasteurs les pères spirituels qui venaient de les engendrer par le baptême en Jésus-Christ (1). Nous ne pourrions, sans entrer dans de trop longs détails, nommer tous les prélats préposés à ces Églises naissantes, même en nous bornant, pour le Pérou, à ceux qui, depuis Barthélemy Lobo Guerrero (2), occupèrent le siège métropolitain de Lima (3). Il suffit à notre but que nous montrions l'apostolat en action au milieu des tribus qui n'avaient pas encore été gagnées au christianisme : nous négligeons l'histoire des Églises déjà formées, pour raconter le travail de conversion au moyen duquel les missionnaires aggrégeaient chaque jour de nouvelles brebis au troupeau du souverain pasteur.

La famille de saint Dominique nous présente d'abord le P. Adrien d'Ufeldre, né à Lima, où il embrassa, dès l'âge de quatorze ans, la règle des Frères-Prêcheurs. Tournon (4) s'étend avec une complaisance méritée sur la vie de cet apôtre, qui, après avoir évangélisé les indigènes dans son diocèse d'origine, fut envoyé dans celui de Panama, pour y convertir les habitants des rochers de Guaymi, que l'on comparait pour leur vélocité à des chèvres sauvages. Si ces idolâtres reconnaissaient tous un Dieu suprême, qu'ils appelaient Noncomala, et auquel ils attribuaient la création du ciel, de la terre, et de la lumière qui avait dissipé les ténèbres de la surface de l'abîme, ils croyaient néanmoins à plusieurs divinités subalternes qui partageaient avec le premier Être le gouvernement du monde dans les contrées spécialement soumises à leur influence. Le P. Adrien civilisa et convertit ces

(1) Tournon, *Histoire générale de l'Amérique*, t. XIII, p. 80.

(2) Voyez ci-dessus, t. II, p. 151, col. 1.

(3) Tournon, *Histoire générale de l'Amérique*, t. XI, p. 250.

(4) *Ibid.*, p. 314 ; t. XII, p. 60. *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. V, p. 324.

(1) *Exploration*, etc., t. II, p. 384.

infidèles, dont il forma, sous le nom de *Peuple de Saint-Laurent des Rois*, des colonies comptées parmi les plus florissantes de la province de Veragua. L'obéissance l'arracha à ses chères brebis, pour l'appliquer à la conversion des cruels idolâtres de la province de Darien, sur lesquels son zèle ne fit pas moins de conquêtes spirituelles. Cet illustre missionnaire passa ses derniers jours dans le couvent de Panama : il vivait encore en 1647.

Dans le même ordre, et avec non moins d'éclat, brillait François de La Croix, né à Grenade, en Espagne, avant la fin du xvi^e siècle (1). Après avoir enrichi son esprit de plusieurs connaissances utiles dans le commerce de la vie civile, sans négliger l'étude de la religion, il entreprit un voyage en Amérique. La curiosité peut-être, et l'occasion qui se présenta de passer les mers avec quelques Espagnols, firent qu'il parcourut plusieurs provinces du Nouveau-Monde. Ces courses le mirent à même de connaître les mœurs, les coutumes, la religion des indigènes ; et Dieu se servit de l'instruction qu'il acquit, pour le disposer à se joindre aux ministres de l'Évangile qui avaient entrepris le même voyage par des motifs plus purs et plus saints. L'aveuglement de tant de peuples encore idolâtres, et adonnés à toute sorte de vices, le toucha vivement. Il ne pouvait admirer assez le zèle désintéressé de tant de fervents religieux, accourus de loin pour annoncer le Sauveur à ces infortunés, sans s'effrayer ni des fatigues inséparables du ministère apostolique, ni des dangers auxquels leur vie se trouvait continuellement exposée. En homme sage et en chrétien, il réfléchit sur le sort différent de ceux qu'il voyait passer d'Europe en Amérique, les uns, pour amasser des biens périssables, qui souvent hâtaient leur perte sans rassasier leur cupidité ; les autres, dans la seule vue de gagner des âmes à Jésus-Christ, ce qui ne pouvait qu'augmenter leur gloire en procurant celle de la religion. La grâce ne le laissa pas flotter longtemps. Résolu de préférer à la félicité apparente de ce monde le bonheur solide de l'éternité, il demanda l'habit de saint Dominique dans le couvent de

Cuzco, au Pérou. Quoiqu'il fût alors dans un âge mûr, et que ses études n'eussent pas eu pour principal objet de faire de lui un théologien et un missionnaire, on le reçut avec plaisir le 7 février 1616. On s'aperçut bientôt que, pour être entré des derniers dans la vigne du Seigneur, il n'aurait pas des travaux et une récompense au-dessous des fatigues et du salaire des premiers. A la pureté des mœurs, il joignait un esprit juste, et une facilité à parler diverses langues, d'autant plus précieuse qu'il se vouait principalement à l'instruction des indigènes. Ses progrès dans les lettres divines ayant répondu à l'ardeur de son zèle, il enseigna d'abord la théologie dans les couvents de Cuzco et de Lima ; il occupa aussi, dans l'université de cette ville, une chaire royale, que les annalistes appellent surnuméraire, comme si elle avait été érigée en sa faveur. Il formait de cette manière des ministres de l'Évangile, destinés à faire un jour ce qu'il se proposait de commencer lui-même bientôt, en s'occupant exclusivement d'évangéliser les pauvres indigènes. Ce n'était ni dans les villes de Lima ou de Cuzco, ni aux environs, que les Américains manquaient d'instruction. Il fallait chercher plus loin des familles errantes, ou plutôt des peuples entiers, qui, pour fuir la présence des Européens, fuyaient en même temps la lumière dont ils avaient si grand besoin. La plupart s'étaient retirés sur ces hautes montagnes de l'Amérique méridionale, appelées *los Andes de Acobamba*, et qui, s'étendant du nord au midi dans le Pérou, le divisent en deux parties. Les indigènes, croyant ces rochers inaccessibles aux Espagnols, continuaient à y vivre, comme autrefois leurs pères dans des régions plus commodes et plus fertiles, sans aucune connaissance de Dieu et au gré des passions les plus brutales. La cupidité n'avait pas engagé les Européens à les poursuivre dans des retraites si difficiles et où il y avait si peu à gagner : mais le zèle de la foi et du salut des âmes ne permit pas à François de La Croix de n'y priver des hommes rachetés par le sang de Jésus-Christ. Il courut avec d'autant plus d'empressement au secours de ces idolâtres, que leur état était plus digne de compassion. La connaissance qu'il avait de leur langue et de leurs coutumes lui fut singulièrement utile, et ses vertus contribuèrent beaucoup à le faire écouter. Sa

(1) Tournon, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. v, p. 421. *Histoire générale de l'Amérique*, t. xv, p. 31.

[1773]
charité
sement
qu'on a
la liber
de tant
heur et
à lui don
éprouva
l'assista
leuse. I
dans la
sion d'u
lui-même
semence
sur une
que les
si on en
qui dema
sionnaire
discerner
guaient l
pris ; et
de plus e
saient sin
gnait aux
pas que,
utilement
montagne
de près d
que leur
ou de deu
malgré le
fallait vai
le fervent
beau du c
d : pays,
rompre sa
Il venait
province d
il fut envo
des missio
srait. Apr
toute la t
qu'il profe
en 1636, il
rique, il n
de la prov
dans le ro
pour être p
de l'Évang

ans un âge
as en pour
logien et un
le 7 février
être entré
r, il n'aurait
au-dessous
rs. A la pu-
juste, et une
l'autant plus
ment à l'in-
rds dans les
rdeur de son
gie dans les
occupa aussi,
une chaire
ent surnumé-
gée en sa fa-
des minis-
aire un jour
cer lui-même
ment d'évan-
Ce n'était ni
uco, ni aux
nquaient d'in-
s loin des fa-
peuples en-
les Européens,
mère dont ils
rt s'étaient re-
de l'Amérique
de Acobamba,
di dans le Pé-
Les indigènes,
aux Espagnols,
autrefois leurs
modes et plus
e de Dieu et au
es. La cupidité
s à les poursui-
et où il y avait
la foi et du sa-
gois de La Croix
s par le sang de
tant plus d'em-
blâtres, que leur
on. La connais-
et de leurs cou-
e, et ses vertus
ire écouter. Sa

charité, sa patience, sa douceur, son désintéressement prévinrent les esprits en sa faveur. Lorsqu'on se fut convaincu que, loin de menacer la liberté des indigènes, il ne cherchait au prix de tant de fatigues qu'à leur procurer un bonheur éternel, les plus farouches commencèrent à lui donner leur confiance. François de La Croix éprouva souvent, d'une manière particulière, l'assistance du ciel dans une mission si périlleuse. Le Seigneur, qui avait mis ses paroles dans la bouche de l'apôtre, pour la conversion d'un grand nombre d'infidèles, préparait lui-même les cœurs par sa grâce, afin que la semence de l'Évangile ne tombât pas toujours sur une terre ingrate. On pourrait même dire que les fruits de la mission furent abondants, si on en jugeait par la multitude des naturels qui demandèrent le baptême. Mais le sage missionnaire n'accordait pas tout de suite, et sans discernement, cette grâce à tous ceux qui témoignaient la souhaiter. Il voulait éprouver les esprits ; et, par un prudent délai, en enflammant de plus en plus les désirs de ceux qui embrassaient sincèrement les vérités de la foi, il épargnait aux autres un sacrilège. Nous n'ajouterons pas que, pendant les années qu'il consacra si utilement à ce ministère, il parcourut toutes les montagnes du Pérou, puisque leur étendue est de près de mille lieues du nord au sud, quoique leur largeur ne soit quelquefois que d'une ou de deux journées : mais on peut avancer que, malgré les précipices et les autres obstacles qu'il fallait vaincre pour aller d'un rocher à un autre, le fervent missionnaire avait déjà porté le flambeau du christianisme dans une grande étendue de pays, lorsque l'obéissance le força d'interrompre sa mission pour se rendre en Espagne. Il venait d'être élu procureur général de la province dominicaine du Pérou. En cette qualité, il fut envoyé à la cour d'Espagne dans l'intérêt des missions, et il obtint du roi tout ce qu'il désirait. Après avoir fait imprimer un Abrégé de toute la théologie, ouvrage composé pendant qu'il professait à Lima et publié à Barcelonne en 1636, il se rendit à Rome. De retour en Amérique, il n'accepta la charge de vicaire général de la province dominicaine de Saint-Antonin, dans le royaume de la Nouvelle-Grenade, que pour être plus en état de travailler aux progrès de l'Évangile en ce pays. Ce fut dans le même

esprit, et en remplissant toujours le ministère apostolique, qu'il consentit à ce qu'on l'élût pour gouverner la province dominicaine du Pérou, dont il fut deux fois provincial. Il rendit alors les plus importants services à l'Église, à son ordre et à sa nation. Non content d'employer tous les moyens que lui donnait sa place pour exciter l'émulation de ses frères et les employer, selon leurs talents, à propager l'Évangile, il parut toujours à leur tête, se chargeant de ce qui demandait le plus de courage et de résolution. Dans sa première mission, il s'était vu quelquefois arrêté, tantôt par des rivières, tantôt par des abîmes profonds que les torrents avaient creusés, tantôt par des fondrières qui rendaient les chemins impraticables. Secondé par les autres religieux et par les libéralités du roi d'Espagne, il entreprit de remédier à tous ces inconvénients, et de se frayer une route vers les peuples qu'il voulait appeler à la foi. Il fit construire des ponts en quelques endroits ; en quelques autres, il fit transporter une si grande quantité de terre, qu'elle suffit à combler les grands creux. Il s'ouvrit ainsi de nouvelles voies dont il profita le premier, et que des missionnaires zélés suivirent après lui, pour aller parler de Jésus-Christ aux indigènes, que la nature semblait avoir séparés du reste des hommes. Il fallait, certes, avoir une charité bien ardente et une grande fermeté de caractère pour oser entreprendre un tel travail, et pour ne pas céder aux difficultés qui se présentaient à chaque pas. C'est aussi ce qui fait le plus d'honneur à la mémoire de ce grand homme. Les Dominicains de la province du Pérou, témoins des belles actions de leur supérieur, les célébrèrent même avant sa mort dans leur chapitre provincial de 1649 : afin d'en transmettre le souvenir à la postérité, ils en dressèrent une Relation exacte, signée de tous, et envoyée au maître général à Rome. L'infatigable provincial, également zélé pour la régularité de ses religieux et pour la conversion des idolâtres, faisait en même temps ses visites dans l'étendue d'un grand royaume, et ses missions dans tous les lieux qu'il était obligé de parcourir. Il choisissait dans chaque maison de son ordre quelques sujets avec lesquels il travaillait un certain temps, et qu'il chargeait ensuite de continuer la mission commencée, pendant qu'il allait porter ailleurs la

parole du salut. Le zèle qu'il montra pour l'avancement des études se rapporte au même objet. On se rappelle que, vers le milieu du xvi^e siècle, le Dominicain Jérôme de Loaysa, archevêque de Lima, y avait établi une université, dotée par le Pape et par le roi des mêmes privilèges que celle de Salamanque. Le P. François de La Croix, afin d'augmenter l'émulation avec le nombre des professeurs, fonda, au mois de mars 1646, sous la protection de saint Thomas, un collège dont il fut déclaré recteur et administrateur perpétuel. Les réglemens que fit l'illustre fondateur tendaient tous à former de dignes ministres de la parole divine, des théologiens et des missionnaires d'autant plus capables de travailler à la conversion des indigènes, qu'ils connaîtraient mieux leur langue, leurs usages et leurs mœurs. Le couvent de Sainte-Madeleine, à Lima, où François de La Croix avait fait revivre l'ancienne ferveur de l'ordre et la plus exacte régularité, sous des supérieurs remplis de son esprit, était le sanctuaire où les jeunes novices de la province faisaient leur première année de probation. De là ils passaient, après leurs vœux, au collège de Saint-Thomas, destiné à leurs études. Cet arrangement, dont on éprouva les excellents effets, fut confirmé avec éloge par le maître général Thomas Turcus, dans le chapitre général de Valence, en 1647. Au milieu de tant d'occupations différentes, le serviteur de Dieu publiait de temps en temps quelques nouveaux ouvrages, les uns en latin, les autres en espagnol. La plupart de ces livres, imprimés d'abord à Lima, furent réimprimés à Madrid et à Alcalá. Cependant le Dominicain Jean d'Espinosa, évêque de Sainte-Marthe, étant mort après vingt ans d'épiscopat, le P. François de La Croix fut choisi pour le remplacer. Il n'était pas encore sacré, lorsque les intérêts de la religion et de l'État le conduisirent à Potosi, ville considérable du Pérou, dans le pays de los Charcos, à trois cent cinquante lieues de Lima. Non-seulement il avait à régler plusieurs choses touchant les mœurs des chrétiens et l'instruction des infidèles; mais le roi d'Espagne l'avait chargé de corriger divers abus, en apaisant les troubles excités à l'occasion des mines d'argent qui étaient abondantes dans les montagnes de ce pays. Il remplissait cette double mission, lorsqu'il mourut

vers 1664 à Potosi, en odeur de sainteté.

Les Dominicains Antoine de Rocha (1), Thomas de Chaves (2), François du Rosaire et Joseph Morillo (3), Diego González de Valdó-cera (4), Pierre Palomino (5), Jean de los Rios (6), sont cités, avec beaucoup d'autres, par Touron, comme d'actifs prédicateurs de la parole de Dieu au milieu des idolâtres. Au mois d'octobre 1725, le P. Ambroise Gomez, du même ordre, percé de flèches en haine de la foi dans les missions du Darien, y consacra le ministère apostolique par l'effusion de son sang (7). Cette même année, trois autres Frères-Prêcheurs, Michel Pantigoso, Nicolas Gonzalès et Jean Davila, appliqués à la difficile mission de Cochabamba, y virent aussi leur persévérance couronnée du martyre (8).

Les efforts des Dominicains, que nous avons signalés d'après Touron, ne pourraient faire oublier sans injustice ceux des Franciscains, des Augustins, des religieux de la Merci, des Jésuites, etc., qui tous rivalisaient de zèle pour la diffusion de la foi, depuis Panama jusqu'à l'extrémité du Chili, et dont on va voir la généreuse propagande s'exercer au cœur même de l'Amérique méridionale.

CHAPITRE XXXI.

Missions des Franciscains, des Jésuites, des religieux de la Merci, dans les provinces du Paraguay, de Rio de la Plata et du Tucuman.

Toutefois, c'est par la vie d'un illustre Dominicain que nous reprendrons l'histoire de ces missions. Thomas de Torrés, noble espagnol, né à Madrid, reçut l'habit de Saint-Dominique dans le couvent royal de Notre-Dame de Atocha, et fit ses vœux entre les mains du P. Bernard de

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. II, p. 256.

(2) *Ibid.*, p. 296.

(3) *Ibid.*, p. 370.

(4) *Ibid.*, t. XIII, p. 71.

(5) *Ibid.*, p. 132.

(6) *Ibid.*, p. 138.

(7) *Ibid.*, p. 160.

(8) *Ibid.*, p. 164.

de sainteté.
cha (1), Tho-
Rosaire et Jo-
ex de Valdo-
Jean de los
oup d'autres,
dicateurs de la
âtres. Au mois
e Gomez, du
haine de la foi
sacrés la mini-
son sang (7).
es Frères-Pré-
as Gonzalès et
cile mission de
r persévérance

que nous avons
pourraient faire
franciscains, des
Merci, des Jé-
de zèle pour la
na jusqu'à l'ex-
oir la généreuse
même de l'Amé-

XI.

, des religieux de la
y, de Rio de la Plata

un illustre Do-
l'histoire de ces
ble espagnol, né
Dominique dans
e de Atocha, et
a P. Bernard de

r. Amérique, t. XII,

Lerma (1). Sa naissance et sa sagesse lui valurent une place parmi les étudiants du collège de Saint-Grégoire, où l'on n'envoyait que les sujets choisis et de grande espérance. La réputation qu'il obtint dans les écoles de Madrid, de Valladolid et d'Alcala, détermina le P. Jérôme Xavière, alors maître général, à le nommer premier régent des études à Louvain, où il arriva en 1606. Il prit le bonnet de docteur l'année suivante, et professa depuis l'Écriture sainte aux applaudissements de tous les ennemis des nouveautés. On compte au nombre des disciples qu'il forma, et dont plusieurs brillèrent dans les universités d'Espagne, Jean Poinot, connu sous le nom de Jean de Saint-Thomas, devenu fort célèbre par ses écrits théologiques. En 1611, le P. de Torrès était définitive de la province de la Basse-Allemagne : il fut député en cette qualité au chapitre général de son ordre assemblé à Paris sous le P. Galamini. Il présida un acte solennel, c'est-à-dire les thèses que le P. Hyacinthe Coquet, habile Flamand, soutint dans le collège de Saint-Jacques, et déploya une rare connaissance des canons, des saintes Écritures et des Pères. Après avoir enseigné, écrit et prêché pendant huit ans dans les Pays-Bas, il partit de Flandre, l'an 1614, pour retourner en Espagne, où son mérite lui fit confier divers emplois. Il gouverna quelque temps la communauté de Zamora dans le royaume de Léon, et il était prieur du couvent de Notre-Dame de Atocha à Madrid, lorsqu'on le nomma au siège épiscopal de l'Assomption, capitale du Paraguay, dans l'Amérique méridionale. Le nouveau prélat, ayant reçu les bulles de Paul V en date du 30 mars 1620, fut sacré en présence de la cour, et se rendit par la Nouvelle-Espagne au milieu du troupeau commis à ses soins. Il était alors âgé de cinquante-six ans; il jouissait d'une haute réputation; et il avait d'assez puissants amis pour obtenir, s'il l'eût voulu, des postes plus propres à satisfaire l'ambition ou la cupidité. Mais le serviteur de Dieu, étranger à ces viles passions, et aussi éloigné de désirer l'éclat que de refuser le travail, crut que, si le Seigneur l'appelait à exercer son zèle parmi les indigènes de l'Amérique, il devait sacrifier son repos, sa vie même, pour entrer

dans les vues de la Providence. Ces saintes dispositions lui firent surmonter les difficultés qu'il rencontra. Sans doute, dans les Indes occidentales déjà soumises à la couronne d'Espagne, on n'était pas exposé aussi souvent aux persécutions qui procuraient la couronne du martyre, que dans les Indes orientales, sous la domination des princes infidèles : mais les évêques et les missionnaires, zélés pour la propagation de la foi et la pureté du culte, avaient d'autres obstacles à vaincre en Amérique, soit pour protéger les indigènes contre la dureté des Espagnols, soit pour les arracher à leurs anciennes superstitions, et leur faire professer le christianisme sans aucun mélange des pratiques païennes. Si l'excessive cupidité que les indigènes remarquaient dans la plupart des Européens ne leur donnait pas une grande idée de leur vertu, la rigueur dont quelques gouverneurs usaient à l'égard des Américains refroidissait encore plus leur ferveur pour la religion qu'on venait leur prêcher; et il arrivait aussi que le désir de recouvrer leur première indépendance les jetait dans des entreprises menaçantes, comme on l'avait vu au Pérou, où la rébellion, presque générale, n'avait pas été facilement apaisée. Thomas de Torrès songea à prévenir ces révoltes, en faisant cesser les abus qui y donnaient occasion. Afin de pouvoir mieux engager le gouverneur espagnol à traiter les naturels avec humanité, il rechercha son amitié et celle des autres officiers, vécut avec eux dans une parfaite intelligence, et agit de concert en tout ce qui intéressait le bon ordre. La seule réputation de son mérite l'avait fait estimer avant qu'on ne le possédât : quand on le vit de près, on commença à l'aimer. Fort de la confiance et de l'affection de la colonie, il put rendre son ministère également utile aux indigènes et aux Espagnols. La Providence lui fournit plus d'une occasion de resserrer les nœuds sacrés entre le troupeau et le pasteur. Indépendamment de la douceur et de l'affabilité qui lui attiraient tous les cœurs, il rendit à plusieurs des services signalés, tantôt en les réconciliant les uns avec les autres, et en terminant sans éclat des discussions fâcheuses, tantôt en écrivant en faveur de quelques-uns à la cour d'Espagne, où son témoignage était d'un grand poids et sa recommandation toujours respectée. Après s'être employé auprès du souverain dans l'intérêt des

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. XI, p. 318.

officiers, il n'y avait rien qu'il ne pût obtenir de ceux-ci pour le soulagement des peuples qui se trouvaient à leur merci. Telle fut la prudence chrétienne, ou la politique sainte, dont Thomas de Torrès se servit au grand avantage de son diocèse. S'il ne réussit pas à prévenir partout les vexations que les Américains supportaient si impatiemment, du moins il les rendit moins fréquentes et plus tolérables. Ses prières, ses remontrances, ses vives et pathétiques exhortations, ses menaces au besoin, ne furent pas sans effet. Les simples particuliers, en voyant le prélat chéri et respecté de tous les chefs de la colonie, craignaient de l'offenser; crainte salutaire, puisqu'elle arrêtait la main de ceux dont la religion n'avait pas encore changé le cœur. Sous les auspices du bon pasteur, les indigènes commencèrent à respirer, et se montrèrent plus dociles aux instructions. Quand l'évêque eut amené les choses à ce point que les naturels n'appréhendaient plus rien pour leur repos, pour leurs biens, ni pour l'honneur de leurs femmes, il retira du milieu des forêts ou fit descendre des montagnes ceux que la terreur y avait dispersés, leur persuadant sans beaucoup de peine qu'ils gagneraient à vivre ensemble, et à s'entraider dans leurs maisons et dans leurs bourgades. Il leur fit prendre des vêtements, car la plupart en ignoraient l'usage. Il les catéchisa lui-même, également attentif à les instruire des vérités de la religion et à régler leurs mœurs dépravées par des vices grossiers. Ceux auxquels il obtint plus difficilement que les indigènes renonçassent étaient l'ivrognerie, l'impudicité et la vengeance. Ces hommes dégénérés jusqu'à l'état sauvage étaient ordinairement vindicatifs; pour les moindres sujets, ils se faisaient de longues guerres de famille à famille, ou de village à village: mais ce que le gouvernement espagnol n'avait pu changer, la douceur de l'Évangile le corrigea peu à peu. On comprend par là que les occupations de l'évêque du Paraguay étaient immenses. La vivacité de son zèle avançait d'autant plus l'œuvre de civilisation qu'il avait entreprise, qu'on le voyait toujours y mettre le premier la main. Plusieurs bons ministres travaillaient avec lui et sous sa direction; mais il marchait sans cesse à leur tête, les soutenant par son courage au milieu des périls du voyage, leur ôtant par sa pa-

tience à supporter les plus grandes fatigues jusqu'à la liberté de se plaindre, les consolant par les admirables résultats de leur commun apostolat. Déjà les Espagnols et les indigènes, réunis dans les exercices d'une même religion, ne faisaient tous qu'un peuple, soumis à des lois uniformes; on ne redoutait d'un côté, on n'organisait de l'autre, ni cabales ni séditions; l'autorité du prince, reconnue et respectée, maintenait la tranquillité dans les familles, et assurait la paix parmi des hommes qui avaient semblé d'abord aussi incapables de société que de discipline. Un tel changement s'était réalisé avant que Thomas de Torrès eût accompli la sixième année de son épiscopat, lorsque Philippe IV, voulant qu'il renouvelât dans un second diocèse les miracles de civilisation chrétienne opérés dans le premier, le proposa pour le siège du Tucuman. Dans ce vaste pays de l'Amérique méridionale, assez éloigné de l'une et l'autre mer, situé entre la rivière de la Plata, à l'orient, et le Chili, à l'occident; les Espagnols possédaient les villes de San-Iago, Saint-Michel, Cordone, Talavera, et quelques bourgades où ils avaient des colonies. La ville de Saint-Michel, séjour ordinaire de l'évêque, était regardée comme le chef-lieu de la province et lui donnait quelquefois son nom. On distinguait, entre autres, sur ce territoire, les Tucumans, les Juries et les Diaguites, ces deux dernières peuplades composées de pasteurs de brebis. En général, la nation était laborieuse, moins adonnée à l'ivrognerie que les autres tribus de ces régions, mais vindicative comme elles: aussi les habitants disposaient-ils leurs cabanes en rond, les environnant de haies d'épines, à cause des guerres cruelles qu'ils se faisaient. Du reste, ils avaient cessé d'aller nus, comme autrefois, et commençaient à prendre des manières plus douces et plus civiles à l'égard de ceux qui ne les offensaient pas. Plusieurs Dominicains espagnols avaient travaillé parmi eux avec plus ou moins de succès, entravés dans leurs conquêtes spirituelles par le mauvais exemple des Européens, qui ne s'enfonceaient dans les profondeurs du continent américain que pour satisfaire leur cupidité insatiable. Le nombre des naturels convertis n'était donc pas très-considérable, à l'époque où le Pape Urbain VIII, sur la demande du roi d'Es-

pagne, les ténés prélat, sion par de leur version leur. Q Tucuman ne finit ciles, pa que les les incon pouvait Torrès e vaste dioc en quel il parcou Espagno ministra décer'es par é s pent m convoque capitale 1630, sa Charcas, de mourir ordre, et Dans l nos-Ayre missions, Réduction command du roi Ca çois Alfa command texte que tiens des l et les enfa ne portât reconnaiss assurer la opérer par En 162 ductions d environs d tablir dan

(1) Voyez
(2) Charles

pagne, chargea Thomas de Torrès de dissiper les ténèbres de l'idolâtrie dans le Tucuman. Le prélat, fidèle à sa méthode, commença sa mission par les Espagnols, sachant que la réforme de leurs mœurs préparerait les voies à la conversion des infidèles, dont il s'occupa avec ardeur. Quoique l'air soit assez tempéré dans le Tucuman, où l'été commence le 23 septembre et ne finit que le 20 mars, les voyages y sont difficiles, parce que le terroir en est sablonneux et que les bêtes sauvages y surabondent. Mais ni les incommodités des chemins, ni les périls qu'on pouvait craindre, n'empêchèrent Thomas de Torrès de visiter les différentes parties de son vaste diocèse. Voulant connaître par lui-même en quel état se trouvaient le clergé et le peuple, il parcourut plusieurs fois tous les lieux où les Espagnols avaient des colonies. Il prêcha, administra les sacrements, abolit les pratiques indécentes ou superstitieuses. Son ministère n'eût pas été sans fruit, s'il eût été plus long. Mais, pensant qu'il se rendait à un concile provincial convoqué par l'archevêque de Lima dans cette capitale du Pérou, une maladie termina, en 1630, sa carrière laborieuse à Chuquisaca, ou Charcas, dite aussi la Plata. Il eut la consolation de mourir entre les bras des religieux de son ordre, et son corps fut inhumé dans leur église.

Dans les diocèses de l'Assomption et de Buenos-Ayres, les Franciscains avaient quelques missions, que l'on voit assez souvent nommées Réductions; mais leurs chrétiens se donnaient en commande. Au contraire, en vertu des ordres du roi Catholique, publiés par le visiteur François Alfaro (1), il était interdit de donner en commande, et de soumettre, sous quelque prétexte que ce fût, au service personnel, les chrétiens des Réductions qu'organisaient les Jésuites; et les enfants de saint Ignace veillaient à ce qu'on ne portât pas atteinte à ce privilège, dont ils reconnaissaient de plus en plus la nécessité pour assurer la stabilité à tout ce que Dieu daignait opérer par leur ministère (2).

En 1623, le P. Cataldino gouvernait les Réductions du Guayra; le P. Gonzalez, celles des environs du Parana, et celles qu'on venait d'établir dans la province d'Uruguay. Les Jésuites

possédaient, en outre, des collèges et d'autres maisons dans les trois provinces du Paraguay, de Rio de la Plata et du Tucuman. Le P. de Onaté, leur provincial, eut, cette même année, pour successeur, le P. Nicolas Durand de Mas-trilli, qui vit la moisson spirituelle croître sous la faux des moissonneurs.

Dans le Guayra, le P. Cataldino réussit à fonder, parmi les cruels montagnards d'Itirambara, la Réduction de *Saint-François-Xavier*. Il chargea ensuite les Pères de Montoya et de Salazar de conquérir à Jésus-Christ un canton peuplé de Guaranis anthropophages, et auquel les Espagnols donnaient le nom de leur principal cacique, Tayaoba. Ce dernier n'avait pu voir les rapides progrès du christianisme dans le Guayra, sans concevoir de l'estime pour ses apôtres: aussi le P. de Montoya en fit-il la pierre angulaire d'une chrétienté qui devint florissante. De concert avec Tayaoba converti, la Réduction des *Saints Archanges* fut établie, et le P. Pierre de Espinosa en prit soin. Non loin de là, une vaste plaine était peuplée d'indigènes qu'on appelait Couronnés ou Chevelus, parce que tous, hommes et femmes, laissaient croître leurs cheveux, dont ils coupaient seulement les extrémités en rond. On venait d'asseoir au-dessus de cette plaine la Réduction de l'*Incar-nation*, sous la conduite du P. de Mendoza, comme un acheminement à la conversion des Couronnés. En effet, dix de leurs caciques demandèrent qu'on les instruisit, et le missionnaire appella à son aide les Pères de Montoya et Diaz de Tano. Les Gualaches, chez lesquels aucun Européen n'avait encore osé se hasarder, se montrèrent dociles à la voix des deux missionnaires. Sur ces entrefaites, Montoya, averti que les Mamelucos menaçaient d'une irruption toutes les Réductions du Guayra, s'interposa avec dévouement entre ces aventuriers et les jeunes chrétientés. Pénétrant alors parmi les Couronnés, il forma les Réductions de *Saint-Michel* et de *Saint-Antoine*. D'autres indigènes se réunirent, sur l'invitation du P. Diaz de Tano, en un lieu qu'on nommait le *Cimetière de Pay-Zumé*, parce que, suivant une ancienne tradition, saint Thomas y avait enterré un grand nombre de chrétiens; et la Réduction eut pour patron ce saint apôtre. Le cacique Guiravera, surnommé l'*Exterminateur* par les Espagnols,

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 64, col. 1.

(2) Charlevoix, *Histoire du Paraguay*, t. I, p. 324.

prétendait qu'on le traitât de grand prêtre et de grand chef du Guayra; il se faisait rendre des honneurs presque divins, ne manquait pas de s'opposer au christianisme, dont l'ascendant menaçait de ruiner son orgueilleuse prétention, et disait du P. Maceta, qui avait converti plusieurs de ses sujets, qu'il se régalerait avec délices de la chair de ce Jésuite. Guiravera fléchit, comme Tayacba, le genou devant la croix : les Zères Montoya et Maceta transformèrent sa tribu en une famille chrétienne, dont le chef reçut au baptême le nom de Paul.

La province d'Uruguay ne donnait pas de moindres espérances que celle de Guayra. En 1623, le P. Pierre Romero tenta de remonter l'Uruguay jusqu'à sa source; mais il fut contraint de retourner à Buenos-Ayres par ses guides, effrayés de l'opposition des Yaros et des Charuas, peuples dont on rapporte un trait bien singulier : c'est qu'à la mort de chacun de leurs proches, ils se coupaient un article d'un doigt, en commençant par les mains (1); d'où il arrivait souvent que d'assez bonne heure il ne leur en restait aucun, ce qui ne les empêchait pas de marcher ni de faire tout ce qu'ils voulaient de leurs mains. Le P. Gonzalez, qui, par l'établissement de la Conception, avait poussé la découverte de l'Uruguay jusqu'à cent cinquante lieues de cette rivière, descendit alors à Buenos-Ayres, pour concerter avec le gouverneur espagnol les moyens de remonter à sa source. Niezu, cacique de la nouvelle Réduction, l'ayant accompagné, fut déclaré chef de tous les indigènes de la province d'Uruguay qui embrasseraient le christianisme. L'évêque revêtit ensuite les Jésuites de tous ses pouvoirs; et le gouverneur, de son côté, les autorisa à fonder des Réductions dans la province entière de Rio de la Plata, avec toutes les facultés que les rois d'Espagne, comme délégués du saint Siège et patrons des Églises indigènes de l'Amérique espagnole, pouvaient donner aux ministres de l'Évangile. On fournit en même temps la Réduction de la Conception et celle de Saint-Nicolas, récemment fondée par

Gonzalez de l'autre côté du fleuve, des objets nécessaires à la célébration du culte divin. Au retour du missionnaire, deux nouvelles bourgades, l'une sous le nom des *Trois Rois*, l'autre sous celui de *Saint-François-Xavier*, devinrent bientôt florissantes. Gonzalez, entrant alors dans la rivière d'Ibicuy, alla former la chrétienté de la *Chandeleur*, presque aussitôt ruinée par les idolâtres. Après avoir été reconnaître les Tapés, colonie de Guaranis les moins vicieux de tous, mais pour lesquels le jour du salut n'était pas encore venu, il établit, sur le Piratini, sous le nom de la *Chandeleur*, une Réduction plus stable que celle qu'il avait d'abord appelée ainsi.

Martin de Ledesma Valderanna, nommé gouverneur du Tucuman, à la condition de conquérir le Chaco et d'y fonder deux villes, aurait voulu que le P. Mastrilli lui donnât des Jésuites pour l'accompagner dans ce pays, et y former des Réductions sur le plan de celles des Guaranis. Le provincial, jugeant qu'un appareil de guerre ne convenait pas aux prédicateurs de l'Évangile, répondit que, si les Jésuites entraient au Chaco avec une armée, il ne leur serait plus possible d'y gagner la confiance des indigènes; mais que, lorsqu'on en aurait fait la conquête, ils ne refuseraient pas de s'y rendre pour adoucir aux vaincus le joug qui leur aurait été imposé. Ledesma pénétra dans le Chaco sans autre prêtre que Jean Lozano, religieux de la Merci, son chapelain, qui fut massacré par les Mataguayos. Quand il eut fondé San-Iago de Guadalcázar, le Jésuite espagnol Gaspard Osorio de Valderavano alla le rejoindre au mois d'août 1627.

Un renfort de quarante-deux enfants de saint Ignace arriva heureusement à Buenos-Ayres le 30 avril 1628. Dans le nombre étaient deux Jésuites français : Nicolas Henard, du diocèse de Toul, naguère page de Henri IV, et Noël Berthold, de Lyon. Ce dernier, à peine débarqué, écrivit en Europe, « que l'on remarquait déjà une grande différence entre les Indiens des Réductions et les autres; que ceux-ci lui parurent des bêtes plutôt que des hommes, et que ceux-là n'avaient absolument plus rien de barbare, pas même dans les manières; qu'il fut fort étonné d'en entendre un qui lisait au réfectoire du collège, pendant le repas, en espagnol et en latin, aussi bien que

(1) Lettre du P. Antoine Sepp, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. Guillaume Stinghaim, provincial de la même Compagnie dans la province de la Haute-Allemagne; dans les *Lettres édifiantes*, t. xvi, p. 110, édit. in-18.

(1) Tann
profusion

s'il eût parfaitement possédé ces deux langues, et que, dans les fêtes données à l'occasion de l'arrivée des Jésuites, ces indigènes exécutèrent des ballets avec une musique à deux chœurs dans le bon goût de France; que c'était un frère Jésuite, Français de nation, qui avait été leur premier maître; que, le chant et la musique étant l'une des choses qui avaient le plus contribué à réunir et à fixer les indigènes, on disait que ce bon frère, avec son violon, avait rendu à cette Église autant de services que beaucoup de missionnaires; que les nouveaux chrétiens couraient après lui comme après leur Orphée; que cette circonstance acheva de déterminer les fondateurs de la république chrétienne des Guaranis à leur faire apprendre la musique et à jouer de toutes sortes d'instruments; enfin, que les infidèles, lorsqu'ils entendaient les Jésuites chanter et jouer des instruments, et qu'ils les voyaient peindre, demeuraient quatre heures entières immobiles et comme en extase.»

L'arrivée de ce renfort stimula sur tous les points les anciens ouvriers, qui crurent pouvoir donner à leur zèle une plus libre carrière. Le P. Gonzalez, aidé du jeune P. Jean del Castillo, fonda, le 15 août 1628, une Réduction sous le titre de l'Assomption; puis il alla, avec le P. Alfonse Rodriguez, planter la croix dans les vastes forêts du Caro; mais il ne lui restait plus qu'à cueillir la palme du martyre (1). La Réduction de *Tous les saints* venait d'être commencée, quand Niezu, animé par un apostat, qui lui montra son autorité subordonnée à celle d'un simple prêtre espagnol, donna l'ordre de massacrer tous les missionnaires. Le 15 novembre 1628, Gonzalez, après avoir célébré les saints mystères, faisait placer la cloche de la bourgade en présence de tous les habitants, et se baissait pour en attacher lui-même le battant; tout à coup un émissaire de Niezu lui décharge deux coups de macana sur la tête, et l'étend mort à ses pieds. Rodriguez, attiré par le bruit, sort d'une cabane voisine: on le saisit, on le garrotte, et il expire à son tour sous deux coups de macana. Les deux cadavres sont traînés autour de l'église, et enfin mis en pièces. A la nouvelle de ce double meurtre, Niezu en

provoque un troisième: ses satellites vont surprendre le P. del Castillo, qui périt à son tour le 17 novembre (1). Mais deux autres Jésuites sont dérobés par leurs néophytes à sa fureur. Les caciques chrétiens, dans cette extrémité, se décident à recourir aux armes; Niezu, repoussé vers l'Uruguay, expie ses crimes par sa mort; et les instruments de ce chef apostat, faits prisonniers, donnent presque tous, en marchant au supplice, des marques de repentir. On ne songe plus alors qu'à rendre les derniers devoirs aux trois confesseurs de Jésus-Christ, dont les corps sont portés en triomphe à l'église de la Conception. On célèbre aussi un service solennel à l'Assomption, patrie du P. Gonzalez, et c'est un de ses frères, chanoine de la cathédrale, qui entonne le *Te Deum*. Ainsi finit la première persécution suscitée contre l'Église du Paraguay.

Au commencement de 1629, quand le Jésuite François Vasquez Truxillo remplaça le P. Mas-trilli en qualité de provincial, il trouva vingt et une Réductions dans le Guayra, sur le Parana et dans la province d'Uruguay, mais la plupart encore naissantes, quelques-unes même seulement ébauchées. Il s'en forma aussitôt deux dans le Caro, comme pour compenser la ruine de celles que les Mamelucos détruisaient ailleurs. A la vue de leurs déprédations, on résolut que les Pères Maceta et Mansilla suivraient l'ennemi jusqu'au Brésil, pour y demander justice au capitaine général portugais des hostilités commises par des sujets de son gouvernement dans un pays soumis au roi d'Espagne, alors son souverain. De Saint-Paul de Piratingua, où les Jésuites avaient encore leur collège, mais où les deux missionnaires n'obtinrent rien du commandant local, ils allèrent à Rio-Janeiro et à Bahia: voyage infructueux, qu'abrégé la nouvelle d'une autre expédition projetée par les Mamelucos contre le Guayra. Loin de prêter main-forte aux Réductions menacées, le gouverneur du Paraguay s'attachait à contrarier les Jésuites, en défendant de passer par le Parana pour aller de leurs chrétientés, de plus en plus florissantes, de la province d'Uruguay à celles du Guayra; et il fallut une décision de l'audience

(1) Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, p. 479.

(1) Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, p. 484.

royale de la Plata de los Charcas pour lever cette interdiction. A l'approche des Mamelucos, contre lesquels on n'obtenait aucun secours des Espagnols, le provincial Truxillo ordonna d'évacuer toutes les Réductions du Guayra, et d'en transporter les néophytes auprès du grand saut du Parana. Quand l'ordre du départ fut donné dans celles de Saint-Ignace et de Lorette, « Vous nous avez procuré le bienfait inestimable de la foi, dirent les indigènes aux Pères de Montoya et Maceta; nous avons besoin de vous pour la conserver: ainsi, partout où vous irez, nous vous suivrons. Si la faim, la soif, les fatigues, et les autres inconvénients inévitables dans un si long voyage font périr nos vieillards, nos femmes et nos petits enfants, nous nous en consolons dans la pensée que c'est pour conserver leur religion qu'ils en auront couru les risques, et que Dieu même sera leur récompense. Enfin, au défaut des aliments du corps, le pain des anges, dont nous ne craignons point d'être privés tant que vous serez avec nous, sera notre force et notre soutien. » La fatigue, la maladie et la famine exercèrent de tels ravages parmi les fugitifs, que, de cent mille âmes dont l'Eglise du Guayra se composait, il n'en resta avec les missionnaires qu'environ douze mille, qui, sous les noms aimés de Lorette et de saint Ignace, formèrent deux Réductions près de la rivière de Jubaburus, affluent du Parana. Le refus de concours des Espagnols fut chèrement expié par la destruction des villes de Ciudad-Real et de Villarrica, que l'abandon forcé des Réductions venait de laisser à découvert.

Pendant que les missionnaires étaient campés avec leurs néophytes auprès du grand saut du Parana, les Itatines, qui habitaient des marécages au nord de l'Assomption, fixèrent leur sollicitude. Le prêtre portugais Acosta en avait naguère réuni un certain nombre, sous prétexte de les convertir et de les civiliser; mais il les négocia ensuite avec des compatriotes qui devaient les conduire au Brésil: cette trahison, découverte par les Itatines, le fit massacrer. Devenus déflants, ils supposèrent d'abord des projets contre leur liberté au P. Rançonier, Jésuite, né en Flandre, d'un Franc-Comtois, et que le P. de Montoya chargeait de les évangéliser. Leurs soupçons s'évanouirent bientôt; tous voulurent être instruits en même temps; les

Pères Hénart et Ignace Martinez étant venus en aide à Rançonier, les quatre Réductions de *Saint-Joseph*, des *Anges*, de *Saint-Pierre* et de *Saint-Paul* se formèrent; mais elles ne tardèrent pas à subir l'invasion des Mamelucos.

Une conquête spirituelle non moins consolante fut celle du Tapé, que le P. Gonzalez n'avait pas trouvé prêt à recevoir la semence évangélique, et où elle fructifia en 1632. Le P. Romero y forma la Réduction de *Saint-Michel*; les Pères Berthold et Bénavidés y organisèrent celle de *Saint-Thomas*; l'Esprit saint, qui était sur ce peuple, fit éclore presque en même temps les chrétiens de *Saint-Joseph*, de la *Nativité*, de *Sainte-Thérèse*, de *Saint-Joachim*, de *Jésus-Marie*, des *saints Côme et Damien*.

Le P. de Boroa, ayant succédé au P. Truxillo dans la charge de provincial, ne recula pas devant un voyage de deux mille lieues pour vérifier en quel état étaient toutes les Réductions de sa province. Blanchi dans les plus pénibles travaux de l'apostolat au Paraguay, il appréciait d'autant mieux l'expérience et le zèle de ses coopérateurs, trop peu nombreux: aussi eut-il vivement à cœur la mort de ceux qui lui furent enlevés. Le P. de Espinosa allait acheter à Santa-Fé des provisions pour les chrétiens transférés sur le Parana, lorsque des Guapalaches le massacrèrent en 1634 (1). L'année suivante, le P. Christophe de Mendoze, missionnaire au Tapé, tomba dans une embuscade tendue par le chef Tayaba, ennemi déclaré du christianisme. On le mit tout nu, on lui coupa une oreille, et on se disposait à lui ouvrir le ventre, quand un orage dispersa les meurtriers. Le serviteur de Dieu se traîna à quelques pas; mais les traces de son sang permirent de le retrouver le lendemain. Les indigènes lui disant qu'il servait un Dieu impuissant qui ne le défendait pas, cette impiété échauffa son zèle: on lui fit alors sauter toutes les dents de la bouche. Comme il parlait encore, on lui coupa les narines, les lèvres, l'oreille qui lui restait; enfin, on lui arracha la langue, on lui passa un pieu à travers le corps, et on lui arracha le cœur qu'on perça d'une flèche, en disant: « Voyons si son âme prendra le chemin

(1) Tanner (*Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans*, p. 406) assigne à ce martyre la date du 3 juillet 1637.

du ciel
somma
privé
outre,
les Ma
Espagn
chrétie
raient
duction
en aba
l'Urugu
la prov
où les
qu'aux
saient l
barbare
provinc
des Ind
de Mont
temps q
L'August
Tucuman
exposer
diocèse,
dans les
Plata, d
sonnel
Christ.
solideme
le 1^{er} a
vie aux
pour em
La conv
pas la r
continua
vince d'
organisée
ces aven
appliquer
sure de tr
du Guay
chaient d
mis en d
à leur re

(1) Tanner
profusionem
(2) Touro
p. 336.
(3) Tanner
profusionem

du ciel. » Cefut le 25 avril 1635 que Mendoza consumma son sacrifice (1). Le nouveau provincial, privé par le martyre d'utiles auxiliaires, eut, en outre, comme le P. Truxillo, la douleur de voir les Mamelucos s'attaquer aux Réductions, et les Espagnols refuser de secourir les nouveaux chrétiens. On lui répondit que les Jésuites auraient mieux fait de fortifier les anciennes Réductions que d'en établir de nouvelles; mais, en abandonnant le Tapé et tout le cours de l'Uruguay, ces religieux auraient découvert la province du Parana et celle du Paraguay, où les Mamelucos auraient porté le ravage jusqu'aux portes de l'Assomption, comme le faisaient les Chiriguanes, les Calcaguis et d'autres barbares dans le Tucuman. Ainsi repoussé, le provincial s'adressa en 1636 au conseil royal des Indes: il lui députa, l'année suivante, le P. de Montoya, supérieur des Réductions, en même temps qu'il envoyait à Rome le P. Diaz de Tano. L'Augustin Melchior Maldonado, évêque du Tucuman (2), profita du départ de Montoya pour exposer au roi d'Espagne le triste état de son diocèse, où les Jésuites ne jouissaient pas, comme dans les provinces du Paraguay et de Rio de la Plata, du privilège d'exempter du service personnel les infidèles qu'ils gagnaient à Jésus-Christ. Le prélat avait surtout à cœur d'établir solidement le christianisme dans le Chaco: mais, le 1^{er} avril 1639, les Chiriguanes ôtèrent la vie aux Pères Gaspard Osorio et Antoine Ripario, pour empêcher qu'ils ne l'y prêchassent (3). La conversion du Chaco ne dédommagea donc pas la religion des pertes que les Mamelucos continuaient de lui faire éprouver dans la province d'Uruguay. La résistance des néophytes, organisée par les missionnaires, n'arrêtant pas ces aventuriers, le provincial se détermina à appliquer aux Réductions de l'Uruguay la mesure de transmigration prise à l'égard de celles du Guayra. Comme les Mamelucos se rapprochaient du Parana, le gouverneur du Paraguay, mis en demeure par un ordre royal, s'avança à leur rencontre. Le P. Alfaro, supérieur des

Réductions, qui l'accompagnait, périt d'un coup de feu dans cette expédition (1), et eut pour successeur le P. Claude Ruier, Jésuite franc-comtois. Cependant les Pères Diaz de Tano et de Montoya réussissaient dans leur voyage. Urbain VIII versa des larmes au récit des excès commis par les Mamelucos, qu'il menaça des foudres de l'Église. Diaz de Tano fit publier ses Brefs au Brésil; et à cette occasion les Jésuites, courageux défenseurs de la liberté des indigènes, furent chassés de Saint-Paul de Piratingua. La révolution de Portugal ayant éclaté sur ces entrefaites, le P. Diaz de Tano se hâta de gagner Buenos-Ayres avec un nombreux essaim de missionnaires. Montoya, de son côté, obtint du roi d'Espagne qu'il déclarât contraires aux lois divines et humaines les agressions des Mamelucos contre les Réductions du Guayra, du Tapé, de l'Uruguay et du Parana; puis, qu'il renouvelât l'édit qui portait que les indigènes convertis par les Jésuites dans ces contrées seraient regardés comme vassaux immédiats de la couronne, et ne pourraient, sous aucun prétexte, être donnés en commande ni être soumis au service personnel d'aucun particulier. On régla par le même décret le tribut qu'ils paieraient, à dater de 1649, au domaine royal; et, afin qu'ils pussent se battre contre les Mamelucos et les Tupis du Brésil à armes égales, on les autorisa à se servir d'armes à feu en cas d'invasion.

Nous avons fait allusion au triste état du Tucuman, dont l'évêque Melchior Maldonado sollicitait le secours des Jésuites. Le P. de Boroa, provincial, chargea les Pères Ferdinand de Torreblanca et Pierre Patria d'évangéliser les Calcaguis, parmi lesquels ils formèrent la Réduction de *Saint-Charles*. Mais, le prélat ayant surtout à cœur que la foi fût plantée dans le Chaco, le P. Pastor, recteur du collège de Sanlago, se dévoua à la porter aux Abipones, qui se trouvaient à l'extrémité orientale de ce pays: il n'accepta pour compagnon que le P. Gaspard Cerqueyra, né dans la ville de la Conception, et par cela même familiarisé avec la langue des Abipones, qu'on parlait dans toute cette partie du Chaco. Les deux missionnaires demandèrent des guides aux Mataras, chez lesquels un

(1) Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vite profusionem militans*, p. 495.

(2) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. II, p. 336.

(3) Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vite profusionem militans*, p. 504.

(1) Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vite profusionem militans*, p. 502.

curé, envoyé de Buenos-Ayres, n'avait pu déraciner la superstition. Ainsi, à l'anniversaire du décès de leurs proches, chaque invité était obligé d'apporter une autruche morte; et, si l'on faisait mémoire de plusieurs défunts, on apportait autant d'autruches qu'on devait pleurer de morts, parce que, dans une sorte de procession qui avait lieu avec beaucoup d'appareil, ces oiseaux représentaient ceux dont on honorait le souvenir. Pastor et Cerqueyra, après avoir évangélisé les Mataras, passèrent chez les Abipones, qu'ils ne purent catéchiser assez longtemps pour leur inculquer le christianisme.

Le P. François Lupercio, provincial après Boroa, n'avait plus à craindre que les Mamelucos troublaient les Réductions, qui, dans les deux provinces du Parana et de l'Uruguay, étaient au nombre de vingt-neuf, gouvernées chacune par deux prêtres. Mais un ennemi intérieur menaçait les fondateurs de cette république chrétienne. Bernardin de Cardenas (1), né à la Plata de los Charcas, et religieux de saint François, fut préconisé, le 18 août 1640, évêque de l'Assomption, et sacré par l'évêque du Tucuman, au mois d'octobre 1641, avant d'avoir reçu ses bulles. A la différence des Jésuites du collège de Salta, induits en erreur comme le prélat consécrateur, ceux du collège et de l'université de Cordoue ne crurent pas que la prise de possession avant la présentation des lettres apostoliques fût légitime; et ils pensèrent que la consécration, valide quant au sacrement et à l'impression du caractère, était nulle quant à l'exercice licite des fonctions attachées à l'ordre. Ce fut, du reste, en ce sens que se prononça plus tard la congrégation du saint concile de Trente. Bernardin de Cardenas dissimula d'abord son mauvais vouloir contre les Jésuites: mais il méditait de les chasser de l'Assomption et de toutes les missions du Parana, qui étaient de son diocèse (2). Avec les dispositions malveillantes du prélat coïncida cette calomnie, que les Jésuites avaient trouvé dans la province

d'Uruguay des mines d'or dont ils dérobaient la connaissance aux Espagnols, et dont ils envoyaient les produits par Buenos-Ayres à Rome: quelque absurde que fût un pareil bruit, le conseil royal des Indes ordonna d'éloigner du Paraguay tous les apôtres qui n'étaient pas nés sujets du roi d'Espagne.

« Il n'y avait alors que le Tucuman, dit Charlevoix (1), où les Jésuites du Paraguay jouissent d'une tranquillité que rien ne troublait, parce qu'ils y travaillaient sous la protection d'un évêque qui leur montrait l'exemple, et ne manquait aucune occasion de prendre leur défense: aussi le Seigneur répandit-il les plus abondantes bénédictions sur leurs travaux. D'ailleurs, malgré tout ce qu'ils avaient à souffrir dans les provinces voisines, leurs Réductions du Parana et de l'Uruguay y étaient plus florissantes que jamais, sans même excepter celles d'où l'on entendait gronder les orages de plus près, et où, de temps en temps, on en ressentait d'assez vives secousses. Elles avaient réparé avec usure toutes leurs pertes; on n'y craignait plus ni les attaques ni les surprises des Mamelucos et de leurs alliés; et elles formaient déjà cette république chrétienne qui faisait l'admiration de tous ceux qui la voyaient de plus près. On y pratiquait des vertus dont on n'aurait jamais cru capables des hommes de cette espèce; et ce qu'il y avait de plus merveilleux, c'est que son accroissement sensible était presque autant l'ouvrage des néophytes que de leurs missionnaires, qui avaient su leur inspirer tout le zèle dont ils étaient eux-mêmes animés. » Les Guirapores et plusieurs tribus voisines, établies à l'occident du Paraguay, paraissant disposées à vivre sous la conduite des Jésuites, on jugea l'occasion favorable pour entrer par là dans le Chaco, ou du moins pour établir une communication plus aisée et plus courte entre les provinces du Paraguay et du Tucuman. Les missionnaires des Itatines en écrivirent au provincial, sur l'ordre duquel le P. Romero, accompagné de Mathieu Fernandez, alla former une Réduction parmi les infidèles qu'on venait d'indiquer. La palme du martyre, qu'il avait manquée plusieurs fois dans la province d'Uruguay, l'attendait dans

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 116, col. 2. La notice donnée sur Bernardin de Cardenas par Touron (*Histoire générale de l'Amérique*, t. XI, p. 344) n'est qu'une diatribe calomnieuse contre la Compagnie de Jésus.

(2) Charlevoix, *Histoire du Paraguay*, t. II, p. 53

(1) *Histoire du Paraguay*, t. II, p. 85.

cette Église naissante (1). Le 22 mars 1645, Romero se préparait à célébrer les saints mystères, lorsqu'un cacique le renversa d'un coup de macana. Le néophyte Gonzalve, qui veut mourir avec l'apôtre, expire percé d'une flèche, et Fernandez est massacré. On achève Romero, on lui coupe les doigts, et on les insère dans son ventre entr'ouvert; car les meurtriers superstitieux croient se mettre par là à l'abri de la vengeance que l'on voudrait tirer de sa mort. Les corps des trois martyrs sont transférés, quelque temps après, aux Itatines. Ces derniers perdirent à leur tour le P. François Arias, tué dans une tentative que firent contre eux les Mamelucos, qui, n'osant plus se mesurer avec les nouveaux chrétiens du Parana et de l'Uruguay, essayèrent de surprendre un peuple moins préparé à se défendre. Les Guaycurus, de leur côté, voulurent chasser les Espagnols de l'Assomption en 1646: mais les milices des Réductions du Parana, requises en temps utile, les taillèrent en pièces; et le gouverneur du Paraguay, qui avait éloigné Bernardin de Cardenas, ne manqua pas de faire observer que, si le projet du prélat sur les Réductions s'était réalisé, la province aurait été perdue sans ressources, parce que, les Jésuites proscrits, leurs néophytes se seraient dispersés.

Bernardin de Cardenas, nommé évêque de Popayan, dans le nouveau royaume de Grenade, refusa ce siège. Il profita même de ce qu'on changeait le gouverneur du Paraguay pour retourner à l'Assomption, où son hostilité contre les missionnaires de la Compagnie de Jésus s'appuya sur l'opposition qu'elle rencontrait alors au Mexique de la part de Jean de Palafox, évêque d'Angelopolis (2). Il commença par ôter aux Jésuites les missions des Itatines, qui, depuis l'irruption des Mamelucos, avaient été transportés à l'occident du fleuve Paraguay, placé désormais entre eux et l'ennemi. Leurs deux Réductions, privées des enfants de saint Ignace, qu'on renvoya avec une telle dureté que le P. de Arenas en mourut, furent bientôt désertes; et le P. Mansilla eut plus tard tant de peine à les réunir, que les vers se mirent dans ses jam-

bes, déchirées par la fatigue. Bernardin de Cardenas profita de la mort subite du gouverneur pour se faire déclarer capitaine général par la municipalité. Poursuivant alors son œuvre de destruction, il signifiâ au recteur des Jésuites de sortir de l'Assomption, et d'évacuer sans délai toutes les Réductions du Parana et les autres établissements que la Compagnie possédait dans la province de Paraguay. Quelques-uns de ces religieux étaient malades: on les tira de leurs lits avec violence; tous furent garrottés, traînés au bord du fleuve, embarqués dans des canots, et abandonnés sans provisions au courant, qui aurait pu les entraîner jusqu'à la mer, s'ils n'avaient échoué sur une île qui se trouva sur leur passage, et d'où ils se rendirent à Corrientes. Dans cette extrémité, les Jésuites ne manquèrent pas de se nommer un juge-conservateur; fonctions que le P. Pierre Nolasque, supérieur des religieux de la Merci, n'hésita point à accepter, et il rendit sa sentence contre le prélat, le 19 octobre 1649. Un nouveau gouverneur eut à vaincre la résistance armée de l'évêque pour s'installer à l'Assomption, où il rétablit les Jésuites expulsés dans leur collège. L'archevêque de la Plata de los Charcas, métropolitain, fit agréer à Bernardin de Cardenas un grand-vicaire de l'évêque du Tucuman en qualité de proviseur, chargé de gouverner le diocèse en son absence; et le prélat alla rendre compte de sa conduite à l'audience royale de la Plata. La même année, 1651, son propre secrétaire déclara, au lit de mort, que sa conscience l'obligeait à faire aux Jésuites une réparation juridique de tout le mal dont il avait été l'instrument contre eux.

Ces religieux, à peine rassurés sur leurs Réductions du Parana, se virent sur le point d'être chassés de celles de l'Uruguay, que le Bénédictin Christophe Moncha, évêque de Buenos-Ayres eut le projet de changer en Doctrines, ou cures proprement dites, desservies par des prêtres séculiers. Il ordonna aux Jésuites de les évacuer, et invita les ecclésiastiques, non-seulement de son diocèse, mais encore de ceux du Tucuman et de l'Assomption, à se présenter pour en être pourvus. Aucun ne s'offrit, contre l'attente du prélat, qui, examinant de plus près la conduite des Jésuites, reconnut qu'il s'était trop légèrement laissé prévenir. Il voulut

(1) Tanner, *Societas Jesu usque ad sanguinis et vite professionem militans*, p. 508.

(2) Voyez ci-dessus, t. II, p. 548, col. 1.

même faire les exercices de saint Ignace sous la direction du recteur du collège de Buenos-Ayres, et retraça dès lors toutes les vertus de saint Thomas de Villeneuve, qu'il avait pris pendant sa retraite pour protecteur auprès de Dieu. Les néophytes des Réductions conservées aux Jésuites servirent utilement contre les Frontones, les Calcaguis du Rio de la Plata, et les Anglais. En 1660, les nouveaux chrétiens ne vinrent pas moins à propos au secours du gouverneur du Paraguay; en sorte qu'on les regarda d'un œil bien différent de celui dont Bernardin de Cardenas les avait fait envisager pour rendre leurs pasteurs odieux. Ce n'étaient plus ni des voisins dangereux, ni des rebelles dont les Jésuites voulaient se servir pour usurper le domaine du roi, mais les libérateurs de la province, et sa plus sûre ressource contre l'agression des barbares.

Dès 1654, le roi d'Espagne avait évoqué à son conseil des Indes la grande affaire qui troublait depuis si longtemps le Paraguay. A la demande de Philippe IV, le chef de la Compagnie de Jésus nomma visiteur dans ce pays le P. Antoine de Rada, qui, étant provincial au Mexique à l'époque du démêlé de Jean de Palafox, s'y était conduit avec une grande sagesse; et il lui ordonna d'agir de concert avec frère Gabriel de Guillestigui, commissaire général des Franciscains au Pérou. L'innocence des Jésuites ressortit avec un nouvel éclat de ces dernières investigations. Pour en finir, Bernardin de Cardenas fut transféré sur le siège de Santa-Cruz de la Sierra, d'où il paraît être passé à celui de la Paz; et, le 15 décembre 1666, le Pape institua évêque de l'Assomption Gabriel de Guillestigui, auquel succéda, en 1674, Faustin de Las Casas, religieux de la Merci.

Des indigènes errants s'étant groupés auprès de la rivière de Monday, ce dernier prélat écrivit au supérieur des Réductions du Parana qu'il avait toujours été persuadé que sa Compagnie avait une destination particulière du ciel pour la conversion des infidèles du Paraguay; et, ayant obtenu deux Jésuites, il leur dit, en les embrassant avec tendresse, qu'il se déchargeait sur eux de l'obligation où il était de travailler à faire entrer dans le bercail du souverain Pasteur les brebis sauvages qui lui paraissaient disposées à s'y laisser conduire. La contrée qu'il

s'agissait d'évangéliser était peut-être de tout le Paraguay la plus impraticable : d'excessives chaleurs, un air humide, un sol montueux, hérissé d'épines, peuplé de sangliers, de tigres, de vipères, rien n'arrêta le zèle des Jésuites. Au bout de deux mois, ils comptèrent deux mille catéchumènes; une église fut bâtie, et la Réduction de Monday ne le céda à aucune autre. Dans un voyage que les deux apôtres firent au Parana, ils y parurent défigurés à faire horreur; leurs habits déchirés ne couvraient qu'une partie du corps, cicatrisés partout; on ne les reconnaissait plus qu'à la voix; mais le fruit de leurs travaux les remplissait d'une telle consolation, qu'ils n'eussent pas échangé leur mission contre la plus belle qu'on leur eût proposée. Tandis qu'au nord du Paraguay on fondait sous un climat étouffant cette nouvelle Église, on s'occupait, au midi, d'éclairer des lumières de l'Évangile la nation des Guenoas, qui parcourait, entre la mer, l'Uruguay et Rio de la Plata, une grande étendue de pays, où le froid est très-piquant en hiver, où les vents soufflent toujours avec violence, et où il ne croît pas un arbre. Au mois de septembre 1683, le Jésuite François Garcia commença, avec une troupe de fervents chrétiens, à évangéliser les Guenoas, dont il forma une première Réduction en 1685. On comptait n'être pas moins heureux avec les Yaros, attendu que plusieurs, attirés dans les chrétientés, s'y étaient convertis : le P. François Richard les réunit même dans une bourgade sous la protection de *saint André*. Mais, un matin, les principaux vinrent lui déclarer qu'ils allaient se retirer tous pour reprendre leur ancienne manière de vivre, parce que le missionnaire leur avait dit que le Dieu des chrétiens est partout, voit tout et entend tout; qu'ils ne voulaient pas d'un Dieu si clairvoyant, et que les leurs ne les observaient pas de si près. « Mais, reprit l'apôtre, avez-vous oublié ce que je vous ai aussi répété tant de fois : que le Dieu des chrétiens est le seul vrai Dieu, que tous les autres ne sont que des démons ou ne sont rien, et que, fussiez-vous cachés au fond des cavernes ou des plus épaisses forêts, vous n'échapperez ni à l'œil ni à la justice du Créateur dont vous voulez abandonner le culte ? » Ce discours ne fit aucune impression sur les Yaros : le soir, il n'en resta pas un seul dans la bourgade.

[1773]
De
guay
Jésuit
qui n
indig
vaient
tel se
ravag
de ch
christ
le P.
provi
André
sèrent
fit enj
Ce ne
fondé
Barth
çois-M
elle p
les Jé
Solina
se joig
plein
la miss
virent
presqu
pur :
monta
jamais
comm
aux ye
qu'eur
haut d
sage q
les tén
région
entrep
qu'on
du glo
Parven
reçure
sieurs
leur co
de Sain
quatre
voyé a
sions;
Ortiz a
tion, d

re de tout
excessives
montueux,
de tigres,
Jésuites.
rent deux
bâtie, et la
eune autre.
s firent au
re horreur;
qu'une par-
e les recon-
uit de leurs
onsolation,
ision contre
osée. Tandis
sous un cli-
on, on s'occu-
ères de l'é-
parcourait,
a Plata, une
d est très-pi-
lent toujours
as un arbre.
uite François
e de fervents
noas, dont il
n 1685. On
avec les Ya-
dans les chré-
P. François
ne bourgade
Mais, un ma-
éclarer qu'ils
ndre leur an-
e le mission-
des chrétiens
out; qu'ils ne
oyant, et que
de si près.
oublé ce que
: que le Dieu
, que tous les
ne sont rien,
d des cavernes
n'échapperez
eur dont vous
e discours ne
ros : le soir,
bourgade.

Des trois provinces (le Tucuman, le Paraguay et Rio de la Plata) où travaillaient les Jésuites du Paraguay, la première était la seule qui ne profitât point des services militaires des indigènes des Réductions, lesquels ne se trouvaient pas soumis à ses gouverneurs. Faute d'un tel secours, le Tucuman demeurait exposé aux ravages des peuples du Chaco, qu'on n'avait de chances de faire cesser qu'en implantant le christianisme dans ce pays. Au mois d'août 1653, le P. Pastor, ancien apôtre des Adipones, alors provincial, conduisit les Pères de Médina et André Lujan chez les Mataguayos, qui ne cessèrent de menacer leur vie; en sorte qu'on leur fit enjoindre de la part du roi de sortir du Chaco. Ce ne fut qu'en 1672 qu'une Réduction y fut fondée, par les Jésuites Diego Altamirano et Barthélemy Diaz, sous le titre de *Saint-François-Xavier*, à proximité d'Esteco: encore fut-elle presque aussitôt évacuée. Le 20 avril 1683, les Jésuites Diego Ruiz, Aragonnaise, et Antoine Solinas, né à Oliena, en Sardaigne, auxquels se joignit Pierre Ortiz de Zarate, ecclésiastique plein de zèle, partirent de Jujuy pour reprendre la mission abandonnée. Le sixième jour, ils gravirent la montagne de Santa, d'où l'on aperçoit presque tout le Chaco, quand le ciel est bien pur: aussi est-elle nommée par excellence la *montagne du Chaco*. Les nuages ne couvrent jamais sa cime; mais souvent on a sous ses pieds comme une vaste mer qui dérobe entièrement aux yeux la vue de la terre. Ce fut le spectacle qu'eurent les trois missionnaires en arrivant au haut de la montagne: ils le prirent pour un présage qu'ils n'auraient pas le bonheur de dissiper les ténèbres de l'infidélité dans lesquelles cette région était plongée, et que l'unique fruit de leur entreprise serait le ciel, dont ils voyaient, mieux qu'on ne le pouvait voir d'aucun autre endroit du globe, toute la splendeur et toute la majesté. Parvenus dans une bourgade des Ojatas, ils y reçurent la visite de quelques Tobas et de plusieurs Tanos, qui semblèrent disposés à vivre sous leur conduite, et ils ébauchèrent, sous le titre de *Saint-Raphaël*, une Réduction où l'on compta quatre cents familles. Le P. Ruiz ayant été envoyé au Tucuman pour y chercher des provisions; à son retour, le P. Solinas et le licencié Ortiz allèrent l'attendre à six lieues de la Réduction, dans une chapelle qu'ils avaient bâtie en

l'honneur de la sainte Vierge. On les y avertit que les Tobas et les Mocovis venaient, à l'instigation des jongleurs, de jurer leur perte. En effet, le 17 mars 1684, ces indigènes, sortant à la pointe du jour d'une forêt voisine, marchèrent à la chapelle. Solinas descendait de l'autel, et Ortiz allait y monter à son tour. Ils offrirent des présents aux agresseurs, et leur parlèrent du bonheur que l'on goûte au service du vrai Dieu. Mais les barbares qui les environnent, jetant tout à coup des cris affreux, les percent de flèches, les assomment à coups de macanas, dépouillent ensuite les corps, et en détachent les têtes, qu'ils emportent comme en triomphe pour boire dans leurs crânes. Une troupe envoyée à la rencontre du P. Ruiz le manque heureusement. Il se rend à Saint-Raphaël, mais trouve la bourgade dissipée par la crainte de l'ennemi. Se dirigeant alors vers la chapelle, il recueille les deux corps mutilés: celui du P. Solinas est porté à Salta, celui d'Ortiz à Jujuy. Le roi d'Espagne, informé de ce double martyre, comprit qu'il n'avait manqué aux deux missionnaires, pour consolider l'établissement commencé, que d'avoir pu persuader aux peuples du Chaco qu'on ne songeait pas à enchaîner leur liberté, et qu'on voulait seulement les faire arriver par la connaissance du vrai Dieu au bonheur. En conséquence il enjoignit, le 6 décembre 1684, par une cédule royale, au gouverneur du Tucuman, de déclarer aux Jésuites qu'ils pouvaient assurer aux indigènes qui consentiraient à vivre sous leur conduite, qu'on les mettrait sur le même pied que ceux qui composaient les Réductions du Parana et de l'Uruguay.

Ces religieux, espérant se ménager une entrée facile dans le Chaco au moyen des Chiriguanes, dont quelques-uns étaient alliés des Espagnols, et dont les habitations confinaient au territoire de Tarija, ville récemment fondée dans la province des Charcas, songèrent à établir dans cette cité un collège qui servit comme d'entrepôt et d'asile à leurs missionnaires. Le P. Donvidas organisa le collège; mais l'apostolat, qu'il était destiné à faciliter, fut réservé au P. Joseph de Arcé. Né à Palma, l'une des Canaries, où il embrassa jeune la règle de saint Ignace, et envoyé au Paraguay, le P. de Arcé venait d'être désigné pour évangéliser cette extrémité du continent

de l'Amérique méridionale, qui se termine au détroit de Magellan. Le P. Nicolas Mascardi, Jésuite italien, y était allé du Chili, avait parcouru presque toute la Patagonie, mais n'avait guère recueilli de ses travaux que la palme du martyre (1). Ses meurtriers, touchés de repentir, ayant demandé des missionnaires, les Jésuites du Tucuman, qui faisaient quelquefois des courses fort loin de ce côté, leur destinèrent le P. de Arcé. Mais on accusa les Pères du Paraguay d'avoir, en cela, empiété sur les droits du royaume du Chili, d'où des Jésuites allèrent, en 1703, commencer une mission à l'endroit où le P. Mascardi avait fini la sienne (2). Au lieu de porter la foi dans la Patagonie, le P. de Arcé prit possession du nouveau collège de Tarija; et des Chiriguanes vinrent l'y prier de former un établissement parmi eux. Après une première excursion dans le Chaco, avec le P. Michel de Valdovivas, il y retourna accompagné du P. Jean-Baptiste de Zéa : on leur offrit sur le Guapay un emplacement pour une Réduction, à laquelle ils donnèrent d'avance le nom de la *Présentation de Notre-Dame*. Le provincial Grégoire de Orozco manda alors au P. de Arcé, que, pour procéder plus sûrement, il convenait de commencer par former, le plus près possible de Tarija, une chrétienté qui servit de point de départ pour celles que l'on organiserait ensuite de proche en proche en avançant vers la partie du Chaco qu'occupaient les Chiriguanes; et, conformément à ses instructions, la vallée de Tariquesa vit s'élever la Réduction de *Saint-Ignace*. Mais le territoire des Chiriguanes était une terre ingrate qui se refusait à la culture : il fallut abandonner successivement les Réductions de Saint-Ignace et de la Présentation, dont le fondateur était devenu l'apôtre des Chiquitos (3).

(1) *Lettre* (en date du 26 mai 1705) du P. Nyel, de la Compagnie de Jésus, au R. P. Dez, recteur du collège de Strasbourg, sur deux nouvelles missions établies depuis quelques années dans l'Amérique méridionale, dans les *Lettres édifiantes*, t. xiv, p. 33, édit. in-18.

(2) Voyez la *Relation de l'établissement de la mission de Notre-Dame de Nahuethuapi*, tirée d'une lettre du P. Philippe de la Laguna, de la Compagnie de Jésus, dans les *Lettres édifiantes*, t. xiv, p. 35, édit. in-18.

(3) État des missions des Pères Jésuites de la province du Paraguay parmi les Indiens de l'Amérique méridionale appelés Chiquitos, et de celles qu'ils ont

On comprend sous ce nom un assez grand nombre de tribus éparses dans cette étendue de pays qui est bornée à l'orient par les Moxes et les Baures, et qui n'a point de bornes marquées à l'occident : plus on avance au nord, plus le pays s'élargit; mais il a très-peu de largeur au midi. Les Chiquitos craignaient les démons, qui, disaient-ils, se faisaient voir à eux sous des formes horribles. Ils croyaient l'âme immortelle; et ils enterraient avec les morts de quoi nourrir leurs âmes et des armes pour la chasse, afin que les défunts se procurassent des vivres une fois la provision épuisée. Ils appelaient la lune leur mère : quand elle s'éclipsait, ils s'imaginaient que des porcs la mordaient et la mettaient tout en sang, parce que d'ordinaire sa couleur est un peu rouge en cet état; pour la délivrer de la dent des animaux, ils tiraient des flèches en l'air jusqu'à ce qu'elle fût revenue à son état naturel. Le tonnerre et les éclairs, selon eux, étaient formés par les âmes des morts qui étaient allés se loger parmi les étoiles, avec lesquelles elles se querellaient. Ils regardaient les sorciers comme les ennemis du genre humain, et mettaient en pièces tous ceux qu'ils soupçonnaient de l'être. Superstitieux à l'excès, ils cherchaient dans les cris des animaux et dans le chant des perroquets des présages de ce qui devait leur arriver. Ils prétendaient même voir dans leurs armes des signes de l'avenir. On avait déjà annoncé Jésus-Christ aux Chiquitos; mais il ne restait plus parmi ces peuples aucune trace du christianisme. Le gouverneur de Santa-Cruz de la Sierra les gagna par ses procédés bienveillants, et les disposa à recevoir de nouveaux missionnaires, en leur disant qu'on ne leur en enverrait pas d'autres que les Jésuites, et qu'ainsi ils n'auraient rien à craindre pour leur liberté. « Tels furent, dit Charlevoix (1),

établies sur les rivières de Parana et Uruguay, dans le même continent; tiré d'un *Mémoire espagnol* envoyé à S. M. Catholique par le P. François Burghes, de la Compagnie de Jésus, procureur général de la province du Paraguay, dans les *Lettres édifiantes*, t. xiv, p. 208, édit. in-18. *Lettre sur les nouvelles missions de la province du Paraguay*, tirée d'un *Mémoire espagnol* du P. Jean-Patrice Fernandes, de la Compagnie de Jésus, présenté au prince des Asturies, en l'année 1726, par le P. Jérôme Herran, procureur de cette province, à M.^{me}, ibid., t. xv, p. 51.

(1) *Histoire du Paraguay*, t. II, p. 230.

les arradation de ces religions, nombre de ta-Cru d'envoy la plus d qui se f l'Amériq née 169; quitos P au milie et bâti François géré de que les quitos Pa chrétiens être mis les Mame Arcé, son noquis é 1694, un de saint formée de Pinocas e seph. Un Baptiste, promptitu se dével quel ses L'esprit à peine re braver la de ne pas ils voulai pondaient de leurs pour une être encor la barbarie tous les ad François- parfaits in l'éducation ment que

es grand
tendue de
Moïse et
marquées
plus le
argeur au
démons,
eux sous
ne immor-
s de quoi
la chasse,
les vivres
celaient la
ils s'ima-
et la met-
dinaire sa-
; pour la
ils tiraient
ôt revenue
es éclairs,
des morts
oiles, avec
regardaient
genre hu-
ceux qu'ils
à l'excès,
aux et dans
de ce qui
méme voir
venir. On
Chiquitos;
bles aucune
r de Santa-
procédés
bir de nou-
t qu'on ne
es Jésuites,
indire pour
levoix (1),

guay, dans le
ignot envoyé
arghes, de la
e la province
xiv, p. 208,
s de la pro-
espa. A du
nie de Jésus,
e 1726, par le
ince, à M.^{me},

les arrangements de la Providence pour la fondation de la seconde république chrétienne, que ces religieux ont formée sur le modèle de la première, à laquelle elle ne le céda que par le nombre des Réductions. Le gouverneur de Santa-Cruz ayant prié le P. de Orozco, provincial, d'envoyer le P. de Arcé aux Chiquitos, mission la plus digne du zèle de la Compagnie de Jésus qui se fût encore présentée dans cette partie de l'Amérique, l'apôtre arriva, sur la fin de l'année 1692, aux premières habitations des Chiquitos Pinocas, planta la croix le 31 décembre au milieu de ce peuple, éprouvé par la peste, et bâtit une église sous l'invocation de *saint François-Xavier*. Mais son expérience de la légèreté des indigènes ne lui permit de baptiser que les malades en danger de mort. Les Chiquitos Panoquis, dont les ancêtres avaient été chrétiens, accoururent aussitôt, et voulurent être mis au rang des catéchumènes. Tout à coup les Mamelucos assaillirent ce peuple : le P. de Arcé, son ange tutélaire, réunit plusieurs Panoquis échappés aux aventuriers, et fonda, en 1694, une seconde Réduction sous la protection de *saint Raphael*. Une troisième, en 1696, formée de Chiquitos Boxos, Teotas, Penotas, Pinocas et Ximaros, reçut le nom de *Saint-Joseph*. Une quatrième fut appelée *Saint-Jean-Baptiste*. Ce qui étonna tout le monde, ce fut la promptitude avec laquelle cette nouvelle Église se développa, et le degré de perfection auquel ses néophytes parvinrent de prime abord. L'esprit apostolique était porté par des chrétiens à peine régénérés en Jésus-Christ, au point de braver la mort pour lui gagner des adorateurs, de ne pas même se défendre quand ceux à qui ils voulaient faire part de leur bonheur leur répondaient à coups de flèches, d'envier le sort de leurs frères qui avaient répandu leur sang pour une si belle cause; enfin, (ce qui est peut-être encore plus difficile à des hommes nés dans la barbarie) leur patience était inaltérable dans tous les accidents de la vie. Il est vrai que saint François-Xavier n'eut peut-être jamais de plus parfaits imitateurs que les Jésuites qui firent l'éducation chrétienne des Chiquitos, et notamment que le P. Cavallero (1). En 1704, il alla

trouver les Puraxis. Ces indigènes le prièrent d'obtenir du Dieu qu'il leur annonçait un peu de pluie pour arroser leurs champs. Leur foi lui fait espérer que le Seigneur l'exaucera. Il plante en terre le crucifix qu'il porte toujours à la main, et ordonne aux indigènes de l'adorer, puis de répéter après lui la prière qu'il va prononcer. À peine est-elle achevée, que la pluie tombe avec abondance. Les Manacicas, à leur tour, tentent son zèle; mais le cacique des Puraxis lui objecte la férocité de cette tribu, et lui demande ce qu'il opposera à des furieux. « Je leur opposerai mon Dieu et le leur, répond l'homme apostolique, en montrant son crucifix : voilà mon bouclier. Je ne crains rien, quand il est question d'obéir à mon Sauveur et à mon maître, et de publier sa loi. Ses ennemis ne peuvent, sans sa permission, m'arracher un cheveu de la tête. Hé! que peut-il, d'ailleurs, m'arriver de plus heureux que d'expirer sous leurs coups, en faisant ce qu'il m'ordonne? » Charlevoix (1) dit des Manacicas : « Une ancienne tradition porte que l'apôtre saint Thomas a prêché l'Évangile dans leur pays, ou y a envoyé quelques-uns de ses disciples. Ce qui est certain, c'est que, à travers les fables grossières et les dogmes monstrueux dont leur religion est composée, on y découvre bien des traces du christianisme. Il paraît surtout, si ce qu'on dit est vrai, qu'ils ont une légère idée d'un Dieu fait homme pour le salut du genre humain; car une de leurs traditions est qu'une femme d'une beauté parfaite conçut, sans avoir jamais habité avec un homme, un très-bel enfant, qui, parvenu à l'âge viril, opéra bien des prodiges, ressuscita les morts, fit marcher les boiteux, et, ayant un jour rassemblé un grand peuple, s'éleva dans les airs, transformé dans ce soleil qui nous éclaire. S'il n'y avait pas, disent les maponos (ministres de la religion), une si grande distance de lui à nous, on pourrait distinguer tous les traits de son visage. Ces Indiens rendent de grands honneurs aux démons, qui se font voir à eux, disent-ils, sous les figures les plus effrayantes. Ils reconnaissent un grand nombre de dieux, entre lesquels ils en distinguent trois, qui sont supérieurs aux autres, et

(1) *Seconde Lettre sur les nouvelles missions du Paraguay*, dans les *Lettres édifiantes*, t. xv, p. 101, éd. in-18.

(1) *Histoire du Paraguay*, t. II, p. 274.

forment une trinité, composée du Père, du Fils et de l'Esprit. Ils donnent au Père deux noms, Omequaturiqui et Uragosoriso; ils appellent le Fils Urasana, et l'Esprit Urapo. C'est la femme du Père, appelée Quipoci, qui, sans cesser d'être vierge, devient la mère d'Urasana. Le Père, disent-ils encore, parle d'une voix haute et distincte; le Fils parle du nez, et la voix de l'Esprit, si ce n'est pas le tonnerre, en approche beaucoup. Quipoci se fait quelquefois voir toute resplendissante de lumière. Le Père est le dieu de la justice, et punit les méchants. Le Fils, sa mère et l'Esprit font l'office d'intercesseurs pour les coupables. Ces trois dieux sont aussi appelés d'un nom commun Tiniamacas. Dans la salle qui sert de temple, il y a un endroit fermé d'un rideau, et qui est comme le sanctuaire où les trois divinités viennent recevoir les hommages de leurs adorateurs et rendre des oracles. Le principal mapono peut seul y entrer, car chaque bourgade en a quelquefois plus d'un; et il est défendu, sous peine de mort, à tous autres d'y mettre le pied. C'est ordinairement dans le temps des assemblées publiques que ces dieux se rendent dans leurs sanctuaires, et un grand bruit annonce leur arrivée. Alors ceux qui se trouvent à l'assemblée, et qui ne songeaient qu'à boire et à danser, s'arrêtent, et crient tous ensemble: «Père, êtes-vous déjà venu?» Et ils entendent une voix qui leur répond: «Oui, mes enfants; continuez, et divertissez-vous bien; c'est moi qui vous procure une chasse et une pêche abondantes; c'est de moi que vous tenez tous les biens dont vous jouissez.» On l'écoute avec respect, puis on recommence à boire et à danser. Quand tout le monde est ivre, on ne se connaît plus, on se bat, et peu de ces fêtes finissent sans qu'il y ait des blessés et des morts. Le mapono, qui est derrière le voile, veut aussi avoir sa part du festin. On entend une voix qui dit que les dieux ont soif; et, sur-le-champ, on prépare un vase orné de fleurs et rempli de chicha, qu'on met entre les mains de la personne, homme ou femme, qui est la plus respectée dans la bourgade: le mapono entrouvre le rideau et reçoit l'offrande. Les dieux ont aussi faim, et on leur présente de la même manière de quoi manger. On voit bien pour qui est tout cela; mais il faut que (le mapono) vive; et il n'a pas le temps, ou il est contre sa dignité, d'aller à

la chasse et à la pêche. Quelquefois il sort du sanctuaire pour apaiser les querelles causées par l'ivresse, et il commence par imposer silence; puis il annonce que les dieux promettent à tous l'accomplissement de leurs souhaits: il entre sur cela dans un grand détail, qu'il faut écouter avec respect. Un Indien s'avisa un jour de répondre que la chicha avait mis les dieux de bonne humeur: le mapono comprit ce qu'il voulait dire, et changea aussitôt ses magnifiques promesses en imprécations et en menaces. L'interprète des dieux ordonne souvent de leur part de prendre les armes, et d'aller fondre sur quelque bourgade, de la piller, d'y mettre tout à feu et à sang; et il faut obéir: c'est ce qui entretient parmi ce peuple des haines continuelles, et l'empêche de multiplier... Parmi les dieux inférieurs, il y en a qui président aux eaux, et c'est ce que signifie le nom d'Isituas qu'on leur donne; leur occupation est de parcourir les rivières et les lacs pour les remplir de poissons; on les invoque dans le temps de la pêche, et on les encense avec la fumée du tabac. D'autres sont invoqués pour la chasse; et on ne manque jamais d'offrir aux uns et autres, c'est-à-dire aux maponos qui leur sont consacrés, les prémices du gibier ou du poisson qu'on a pris. Au reste, ces faux prêtres sont assez connus pour de grands fourbes, qui font servir la religion à leur intérêt; mais on en est toujours la dupe. Les Manacicas croient les âmes immortelles, et sont fortement persuadés qu'au sortir de leurs corps elles sont transportées dans le ciel par les maponos, pour s'y réjouir éternellement. Dès que quelqu'un est mort, et que les obsèques sont finies, le mapono qui est chargé de son âme reçoit ce que la famille lui présente; il répand ensuite de l'eau pour purifier cette âme de ses souillures; il console les parents, et leur fait espérer que bientôt il aura de bonnes nouvelles à leur apprendre de l'âme du défunt. Il disparaît ensuite pendant quelque temps; et, à son retour, il assemble la famille, prend un air de gaité, ordonne à tous d'essuyer leurs larmes et de quitter le deuil, parce que l'âme du défunt est heureusement arrivée au ciel, où elle les attend pour partager avec eux son bonheur. Il exagère ensuite ce qu'il lui en a coûté pour faire ce voyage. Il lui a fallu, dit-il, traverser d'épaisses forêts, des montagnes escar-

[1773]
pées,
beux,
trouv
est un
dieu
et qui
est ch
Ce die
physic
cères
rète l'
jeune
de fail
dans l
qu'il e
famille
plupar
nent e
font po
Ils dis
d'où d
aux an
qu'il y
un gra
lequel
imagin
temen
ainsi q
Guipos
de tous
grande
le pois
dieux;
les âme
dans l'
noyés,
dans le
sont m
question
guerre
vertu e
d'entre
que le
les lois
nibles c
lut en
des Réd
la Conc
gile au
les deu

is il sort du
elles causées
imposer six
x promettent
souhaits : il
il, qu'il faut
avisa un jour
les dieux de
ce qu'il vou-
magnifiques
menaces. L'in-
de leur part
ordre sur quel-
mettre tout à
est ce qui en-
continuelles,
rmi les dieux
aux eaux, et
uas qu'on leur
parcourir les
opir de pois-
de la pêche,
u tabac. D'au-
et on ne man-
utres, c'est-à-
consacrés, les
n qu'on a pris.
assez connus
t servir la re-
est toujours la
âmes immor-
és qu'au sortir
ées dans le ciel
uir éternelle-
ort, et que les
qui est chargé
e lui présente;
purifier cette
les parents, et
ura de bonnes
me du défunt.
que temps; et,
ille, prend un
essuyer leurs
arce que l'âme
ée au ciel, où
e eux son bon-
lui en a cotité
lu, dit-il, tra-
ontagnes escar-

pées, des rivières débordées, des marais bour-
beux. Après avoir franchi tout cela, il s'est
trouvé au bord d'un grand fleuve, sur lequel
est un pont de bois, gardé jour et nuit par le
dieu Tatusio, qui préside au passage des âmes,
et qui fait entrer le mapon, avec celle dont il
est chargé, dans le chemin qui conduit au ciel.
Ce dieu a le visage pâle, la tête chauve, une
physionomie qui effraie, le corps plein d'ul-
cères et couvert de haillons. Quelquefois il ar-
rête l'âme au passage, surtout si c'est celle d'une
jeune personne, pour la purifier. Si elle s'avise
de faire la moindre résistance, il la précipite
dans le fleuve; et les Manacicas sont persuadés
qu'il en arrive toujours quelque malheur à la
famille ou à la nation. Ils croient même que la
plupart des accidents fâcheux qui leur survien-
nent en sont les suites. Au reste, ces Indiens ne
font point de leur paradis un lieu bien charmant.
Ils disent qu'on y trouve de fort gros arbres,
d'où découle une gomme qui sert de nourriture
aux âmes; qu'on y voit des singes tout noirs;
qu'il y a beaucoup de miel, peu de poissons,
un grand aigle qui vole de toutes parts, et sur
lequel ils débitent quantité de fables fort mal
imaginées; que tous les dieux y ont leurs appa-
tements; que celui de la Vierge-Mère (c'est
ainsi qu'ils s'expriment en parlant de la déesse
Guiposi) est le plus riche et le plus commode
de tous; que partout il y a de grands bois et de
grandes allées où l'on va prendre le frais; que
le poisson n'y manque point pour la table des
dieux; que les perroquets y sont communs; que
les âmes y sont séparées en trois classes, que
dans l'une sont les âmes de ceux qui se sont
noyés, que l'autre est pour ceux qui sont morts
dans les bois, et la troisième pour ceux qui
sont morts dans leurs cabanes. Il n'est point
question des âmes de ceux qui ont été tués à la
guerre ou dans l'ivresse; et il paraît que la
vertu est comptée pour rien, quand il s'agit
d'entrer dans ce paradis. » Telle était la nation
que le P. Cavallero entreprit de ranger sous
les lois de l'Évangile. Dieu féconda ses pé-
nibles courses parmi les Manacicas, et il vou-
lut en rendre les fruits durables en formant
des Réductions, dont la première fut nommée
la Conception. Cavallero, ayant porté l'Évan-
gile aux Paizocas, fut percé d'une flèche entre
les deux épaules. Il eut encore la force de

planter en terre son crucifix, et de se mettre à
genoux. En cet état, les meurtriers l'achevè-
rent à coups de macanas le 10 septembre 1711.
Lorsque mourut ainsi l'un des premiers fonda-
teurs de la république chrétienne des Chiquitos,
elle comptait déjà cinq Réductions : en 1716, le
P. de Zéa songea à en former une sixième au
moyen de Zamucos, chez lesquels, devenu pro-
vincial, il envoya deux ans après le P. Michel
de Yegros.

Ce missionnaire avait d'abord concouru, avec
le P. Machoni, à évangéliser les Lulles, peuple
divisé en deux tribus principales sous le nom de
Saint-Antoine; et un décret de Philippe V statua,
en 1712, que non-seulement cette Réduction des
Lulles, mais encore toutes celles qu'on pourrait
ultérieurement établir dans le Chaco, seraient
confiées aux Jésuites, et gouvernées dans la
même forme, avec les mêmes charges et les
mêmes privilèges que celles des Guaranis, si-
tuées dans les gouvernements du Paraguay et de
Rio de la Plata. Charlevoix (1) dit, à l'occasion
de la Réduction des Lulles, établie sur la fron-
tière du Tucuman et du Chaco : « Il était bien
difficile que des barbares du caractère de ceux-
ci, et qui s'étaient rapprochés des Espagnols
plutôt par crainte ou par intérêt que par un
vrai désir d'assurer leur salut éternel, fussent
bien disposés à prendre les sentiments qu'on
tâchait de leur inspirer. Trop d'obstacles s'y
opposaient; surtout le voisinage des peuples du
monde les plus éloignés du royaume de Dieu,
et celui des anciens chrétiens, qui, malgré l'é-
clat extérieur qu'ils donnaient à la religion, ne
la décrédaient que trop souvent par leur con-
duite. Tout cela confirmait les missionnaires
dans la pensée que ces Réductions domestiques
ne feraient jamais de chrétiens comparables aux
Guaranis et aux Chiquitos, qui n'étaient point
exposés à ces inconvénients. » Le seul remède
consistait à distribuer les Lulles dans les Réduc-
tions des Guaranis et des Chiquitos, à mesure
qu'ils se donnaient aux Espagnols : mais on se
borna à transférer successivement leur chré-
tienté à Miraflores, puis auprès de Saint-Mi-
chel. Les Pères Jean Andreu et Pierre Artiguez,
non seulement la rétablirent dans sa première

(1) *Histoire du Paraguay*, t. II, p. 317.

ferveur, mais y attirèrent plusieurs Isistinez.

Le P. Michel de Yegros, appelé de la mission des Lulles pour remplacer le P. de Zéa, ne trouva pas les Zamucos sur l'emplacement de la sixième Réduction projetée. Il envoya à leur recherche le frère Albert Romero, qui les rejoignit ; mais leur cacique lui fendit la tête d'un coup de hache et se retira avec sa peuplade au fond des bois.

On ne peut comparer la cruauté des Zamucos qu'à celle des Payaguas, qui étaient alors toute sûreté à la navigation sur le Paraguay. Les Jésuites Blaise de Sylva et Joseph Maco descendant ce fleuve en 1717, leur barque fut surprise par les Payaguas, qui les tuèrent avec trente néophytes (1). Le même sort était réservé aux Pères de Arcé et Barthélemy de Blende, ce dernier d'une noble famille de Bruges. Ils s'embarquèrent à l'Assomption le 24 juillet 1715, et remontèrent le fleuve jusqu'au lac Manioré, d'où le P. de Arcé marcha vers le pays des Chiquitos : son but étant de découvrir une communication facile à cette latitude entre le Paraguay et le Tucuman. A son retour, il ne trouva plus la barque, dont l'équipage avait voulu, malgré le P. de Blende, reprendre la route de l'Assomption : les Payaguas la saisirent au passage, massacrèrent les matelots, emmenèrent captif le missionnaire, lui donnèrent enfin le coup de la mort, et jetèrent son cadavre dans le fleuve. Le P. de Arcé, s'étant construit avec quelques néophytes une double pirogue, descendait le Paraguay, quand les mêmes Payaguas le massacrèrent : ils déposèrent son corps sur la rive, où des Guaycurus le percèrent de leurs lances en 1718.

Les Zamucos, depuis la trahison dont le frère Romero avait été victime, habitaient des lieux presque inaccessibles : ils ne le furent point en 1722 au zèle des Pères Jacques d'Aguilar et Augustin Castanarez (2), que récompensèrent des conversions inespérées. D'Aguilar, chargé de faire la visite des Réductions des Chiquitos,

venait de leur rendre un grand service, en découvrant du sel, dont on y manquait.

Jusque-là les Chiquitos, tout en formant une barrière contre les barbares qui pouvaient inquiéter la province de Santa-Cruz de ce côté, n'avaient pas pris les armes pour le roi d'Espagne. On recourut à eux en 1726, à l'occasion d'une invasion des Chiriguanes, dont il convient de reprendre l'histoire. Ces peuples firent en 1713 une démarche auprès des Jésuites, pour obtenir qu'ils les réconciliasent avec les Espagnols. Le P. François de Guevara, auquel on parla de former une Réduction dans la vallée des Salines, y bâtit une chapelle et baptisa le cacique Moringa. Enfin, le 28 août 1715, les Pères de Guevara et Restivo érigèrent la bourgade en Réduction sous le titre de *la Conception*. Elle devint bientôt une Église si florissante, qu'on s'attendit à voir au premier jour dans la Cordillère Chiriguane une république chrétienne qui porterait la lumière dans le Chaco. Ces espérances ne se soutinrent pas, puisqu'en 1726 les Chiriguanes, sortant de leurs montagnes, ravagèrent les environs de Santa-Cruz. Le P. d'Aguilar représenta alors aux Chiquitos qu'ils ne pouvaient se dispenser de venger la majesté de Dieu, dont ces barbares renversaient les temples : leurs Réductions fournirent, en effet, aux Espagnols d'utiles auxiliaires contre les Chiriguanes.

Depuis la fin des persécutions suscitées aux Jésuites par Bernardin de Cardenas dans la province de Paraguay, ils y jouissaient d'une paix qui semblait devoir être d'autant plus durable, qu'elle était en grande partie le fruit de leur zèle et des services rendus par leurs néophytes à cette province. Mais beaucoup ne leur pardonnaient pas d'avoir réussi à soustraire au service personnel les indigènes convertis ; et l'égoïsme, plus écouté que l'honneur de la religion et le bien public, faisait envisager les Réductions comme la ruine des familles auxquelles eût profité l'abus des commandes. On n'attendait donc qu'une nouvelle occasion de susciter des embarras aux Jésuites, afin d'ensevelir la liberté de leurs néophytes sous les ruines des Réductions (1). L'ambition d'Ante-

(1) *Lettre* (en date du 30 mars 1718) du P. Jacques de Haze, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au R. P. Jean-Baptiste Arnaults, provincial de la même Compagnie dans la province de Flandre-Belgique, dans les *Lettres édifiantes*, t. XIV, p. 68, édit. in-18.

(2) *Mémoire historique sur un missionnaire distingué de l'Amérique méridionale*, dans les *Lettres édifiantes*, t. XVI, p. 67, édit. in-18.

(1) Charlevoix, *Histoire du Paraguay*, t. III, p. 4. *Lettre* du P. Herran, provincial des missions de la Compa-

quer
guay
fants
à se
dont
parti
tenu
perm
cain
que
dans
venai
le titr
ange
guay,
leur
avait
rébell
nouve
tion e
deven
ciscain
Bueno
accept
Parag
qui dé
et un
Réduc
c'est-à
celles
Palos
nier, t
pour
somp
cœur d
Cet he
époque
recevo
domma
au Par
lège à
placé
du Rio
Le sair
une m
Ignace

gnie de
marquis
Lettres

vice, en dé-
 ait.
 formant une
 ouvaient in-
 de ce côté,
 le roi d'Es-
 , à l'occasion
 dont il con-
 peuples firent
 Jésuites, pour
 avec les Espa-
 na, auquel on
 dans la vallée
 et baptisa le
 1715, les Pè-
 nt la bourgade
 a Conception.
 si florissante,
 r jour dans la
 ublic chré-
 dans le Chaco.
 pas, puisqu'en
 e leurs monta-
 de Santa-Cruz.
 aux Chiquitos
 de venger la
 es renversaient
 fournirent, en
 xiliaires contre
 s suscitées aux
 denas dans la
 uissaient d'une
 autant plus du-
 rtie le fruit de
 par leurs néo-
 beaucoup ne leur
 à soustraire au
 s convertis; et
 neur de la re-
 t envisager les
 s familles aux-
 commandes. On
 le occasion de
 es, afin d'ense-
 phytes sous les
 mbition d'Ante-

7, t. III, p. 4. Lettre
 ns de la Compa-

quera, qui usurpa le gouvernement du Para-
 guay, la fit naître. En 1724, il chassa les en-
 fants de saint Ignace de l'Assomption, et chercha
 à se rendre maître des Réductions du Paraná,
 dont il voulait distribuer les néophytes à ses
 partisans. L'évêque de l'Assomption étant re-
 tenu en Espagne par des infirmités qui ne lui
 permirent jamais de voir son Église, le Francis-
 cain Joseph Palos, qui sortait des Réductions
 que les Pères de saint François gouvernaient
 dans les montagnes appelées *el Cerro de la Sol*,
 venait de lui être donné pour coadjuteur, avec
 le titre d'évêque de Tatillum. Ce digne prélat,
 ange de paix au milieu des troubles du Para-
 guay, fit rétablir, en 1728, les Jésuites dans
 leur collège. Mais, à la nouvelle qu'Antequera
 avait expié par sa mort, à Lima, le crime de
 rébellion, ses anciens complices expulsèrent de
 nouveau les enfants de saint Ignace de l'Assom-
 ption en 1732, au vif déplaisir de Joseph Palos,
 devenu évêque titulaire de cette ville. Le Francis-
 cain Jean de Arreguy, qu'il sacra évêque de
 Buenos-Ayres, ajouta au chagrin du prélat, en
 acceptant des rebelles le titre de gouverneur du
 Paraguay : il signa, en cette qualité, un édit
 qui dépouillait les Jésuites de tous leurs biens,
 et un autre qui enjoignait aux missionnaires des
 Réductions de transférer au delà du Paraná,
 c'est-à-dire dans le diocèse de Buenos-Ayres,
 celles qui se trouvaient en deçà de cette rivière.
 Palos ayant ouvert les yeux à Arregui, ce der-
 nier, touché de repentir, se rétracta, et partit
 pour sa ville épiscopale, où l'évêque de l'As-
 somption alla attendre que Dieu changeât le
 cœur d'un peuple sourd à la voix de son pasteur.
 Cet heureux changement s'accomplit en 1735,
 époque à laquelle Palos eut la consolation de
 recevoir les Jésuites à l'Assomption. On les dé-
 dommaga d'ailleurs de la persécution soufferte
 au Paraguay par la fondation d'un nouveau col-
 lège à Buenos-Ayres; et le port de Montevideo,
 placé en face de cette ville sur la rive orientale
 du Rio de la Plata, leur consacra une maison.
 Le saint évêque de l'Assomption s'intéressait à
 une mission entreprise par les enfants de saint
 Ignace chez les Tobatines, qui, des forêts et des

montagnes d'un canton nommé Tarauta, s'élan-
 çaient sur les habitations espagnoles, lorsqu'il
 mourut en 1738. Ces Tobatines, transfuges de
 la religion de Jésus-Christ, se déroberent en
 vain à la charité des Jésuites. Les Pères Sébas-
 tien de Yegros, Félix de Villagarcia et Jean
 Escandron, parcoururent pendant plusieurs an-
 nées les bois et les montagnes à leur recherche.
 On les découvrit enfin. Yegros et Planès se
 chargèrent en 1746 de réconcilier ces brebis é-
 garées. Quand, grâce à leur sollicitude, toute
 la tribu fut réunie, on organisa une Réduction
 sous le nom de *Saint-Joachim*.

Les troubles du Paraguay n'avaient pas fait né-
 gliger, par les évêques du Tucuman, les moyens
 de réduire le Chaco aux lois de l'Évangile; ré-
 sultat que la conversion des Chiriguanes devait
 faciliter. Le P. Julien de Lizardi, né à Astecazu,
 dans le Guipuscoa, en Espagne, et chargé depuis
 quatre ans de la Réduction de Saint-Angel, dans
 la province d'Uruguay, fut désigné, en 1732,
 avec les Pères Ignace Chomé (1) et Joseph Pons,
 Jésuites flamands, pour affronter la féroce in-
 constance de ces peuples (2). Il répondit qu'il res-
 sentait une double joie de la grâce que lui faisait
 son provincial, et parce qu'il espérait qu'elle
 lui procurerait l'honneur du martyre, et parce
 qu'il ne la devait qu'à l'obéissance; car il s'était
 abstenu de solliciter cette destination, quoique
 ce fût la chose du monde qu'il souhaitât le plus.
 Quelques débris de l'ancienne Réduction de Ta-
 riquea s'étaient groupés, sous la direction du P.
 Ximenez, et sous le titre de *la Conception*, à
 sept lieues de Tarija. De ce noyau pouvaient
 sortir des éléments de régénération pour toute
 la Cordillère chiriguane. Le P. de Lizardi le
 transplanta à proximité des montagnes, où on
 le fractionna en deux colonies, l'une appelée
Sainte-Anne ou *la Conception*, et l'autre le
Saint-Rosaire. Le feu divin dont le supérieur
 de la mission était animé se communiqua si vi-
 vement à *la Conception*, que cette Réduction
 ne le cédait à aucune des plus anciennes du Pa-

(1) Sur ce missionnaire, voyez les *Lettres* (en date des
 26 septembre 1730 et 21 juin 1732) du P. Chomé au P.
 Fanthiennen, dans les *Lettres édifiantes*, t. XIV, p. 88 et
 113, édit. in-18.

(2) Lettre (en date du 3 octobre 1735) du P. Ignace
 Chomé au P. Fanthiennen, dans les *Lettres édifiantes*,
 t. XIV, p. 170, édit. in-18.

gnie de Jésus dans la province de Paraguay, à M. le
 marquis de Castel-Fuerte, vice-roi du Pérou, dans les
Lettres édifiantes, t. XV, p. 188, édit. in-18.

raguay. Les Chiriguanes de la Cordillère ne la laissèrent pas longtemps debout. Le P. de Lizardi était à l'autel. Tout à coup, les idolâtres se précipitent et le saisissent; ils l'emmènent hors de la bourgade, remplie de sang et de ruines, le font asseoir sur un rocher, et lui délient les mains; il met aussitôt ses bras en croix, tenant de la main droite son crucifix, et une nuée de flèches, qui portent presque toutes, le renverse mort, le 17 mai 1736, dans sa trente-neuvième année. Quelques jours après, le P. Pons, accouru de la colonie du Saint-Rosaire, trouve son corps décharné, qui est porté en triomphe à Tarija. Les Jésuites de la province du Pérou ne réussaient pas mieux que leurs frères du Paraguay à fixer la mobilité des Chiriguanes. Les Pères Jean de Torrez et Jean-Antoine Bocas venaient de fonder, sur la frontière de la province de Santa-Cruz de la Sierra, une Réduction peuplée de ces indigènes sous le titre de *Saint-Jérôme*; mais, en 1734, un tremblement de terre est interprété comme le châtimement de leur adhésion au christianisme, et les deux missionnaires n'ont que le temps de gagner Santa-Cruz. Dès lors, il n'y a plus de Chiriguanes chrétiens qu'au Saint-Rosaire. A l'égard du P. Chomé, envoyé d'abord à l'occident de Tarija, il est ensuite dirigé vers les Chiquitos, dont la république chrétienne s'étend enfin jusqu'aux Zamucos (1). Après avoir résisté au zèle des Pères d'Aguilaret et Castanarez, plusieurs de ces indigènes étaient allés demander qu'on les reçût dans la Réduction de Saint-Jean-Baptiste. Le P. Castanarez les ramena dans leur pays, où cet essaim se civilisa sous le nom de *Saint-Ignace*. Le P. Dominique Bendiere, et, en 1724, le P. Jean de Montenegro, vinrent en aide au missionnaire. Castanarez, heureux instrument de la Providence, jouissait de son ouvrage, quand un accident imprévu le força d'arracher sa colonie à la terre natale, pour la conduire à Saint-Joseph des Chiquitos; mais l'amour de la patrie la rappela à Saint-Ignace. Ces nouveaux chrétiens ne demandaient déjà plus qu'à être employés à des conquêtes spirituelles, et leur guide utilisa leur bonne volonté en faveur des Zatie-

nos et d'autres peuplades. Castanarez, déclaré supérieur général de ces missions, laissa à Saint-Ignace le P. Contrera, que rejoignit le P. Chomé. Il alla alors jeter la première semence du christianisme chez les Borillos, fraction des Chiquitos, dont la conversion était réservée aux Moxes, qu'on verra former, sous la conduite des Jésuites du Pérou, une république chrétienne sur le même plan que celle des Guaranis. Les Chiquitos chrétiens ne tardèrent pas à être mis sur le même pied que ces derniers: Philippe V ordonna, en 1745, de les recevoir au nombre des vassaux immédiats de la couronne; et ces peuples, reconnaissants de ce qu'on assurait ainsi leur liberté, s'engagèrent volontiers à acquitter, comme les Guaranis, le tribut qui leur était demandé. L'année précédente, Castanarez, l'un des missionnaires du Paraguay en qui le zèle et le courage suppléèrent d'une manière plus sensible à la faiblesse du corps, avait terminé son utile carrière. Averti qu'un cacique des Mataguayos était allé à Salta demander un missionnaire, il partit, avec l'Espagnol Azoca, pour évangéliser ces infidèles; mais le perfide cacique tendait un piège aux Jésuites. Il donna lui-même le coup mortel à Castanarez, le 15 septembre 1744, et Azoca fut massacré en même temps. Du reste, le martyre se présentait partout aux Jésuites: lors d'une incursion que les Abipones firent dans le Tucuman, le P. de Santiago Herrero périt en 1746.

D'autres Abipones, auxquels les Mocovis s'étaient alliés, ravagèrent le territoire de Santa-Fé. On négocia la paix avec eux. Les Mocovis visitèrent, à cette occasion, le collège des Jésuites à Santa-Fé, et parurent disposés à embrasser le christianisme. On en forma, sous le titre de *Saint-François-Xavier*, une Réduction, que le P. François Burghes, son chef spirituel, isola du mauvais exemple, en la transportant des environs de Santa-Fé sur les bords du fleuve. Les Abipones y accoururent alors avec le même empressement que les Mocovis.

Enfin, dans la partie la plus méridionale de l'Amérique, les Pères Mathias Strobl et Mannel Querini allèrent, à la demande même des indigènes, fonder, sous le titre de *la Conception*, une colonie composée d'un assez grand nombre de Pampas et de montagnards de la Cordillère qui sépare le Chili de la Patagonie. Phi-

(1) *Lettre* (en date du 17 mai 1738) du P. Ignace Chomé au P. Vanthienen, dans les *Lettres édifiantes*, t. xv, p. 181, édit. in-18.

lippe V à cette qu'unel naître l' troit de habile n Ignace, Strobl e ligieux, nouvelle à cherch navires distingu rieur ne avait co dans tou

Dès l' bli, sur colonie e secondés enlevère rendue a retomba valeur de déconcer le sang-f la main q ber aucu courir à l' l'exhorter avec la n dans leur nouveau l le gouver d'échange sept Rédu pidité ent les Jésuit cienne fa change, au Portug le P. Bern ils refusèr suivirent P. Altami cution du l'on disait neur de n'existaier des calom

lippe V, s'intéressant d'une manière toute spéciale à cette naissante république chrétienne, voulut qu'une frégate partit en 1745 de Cadix pour reconnaître la côte depuis Buenos-Ayres jusqu'au détroit de Magellan, et que le P. Joseph de Quiroga, habile marin avant d'embrasser la règle de saint Ignace, fût chargé des observations. Les Pères Strobl et Joseph Cardiel accompagnèrent ce religieux, appelé, comme Jésuite, à créer de nouvelles Réductions, et, comme navigateur, à chercher un port qui pût servir de relâche aux navires espagnols. L'exploration de la côte fit distinguer plusieurs baies; mais celle de l'intérieur ne répondit pas aux espérances que l'on avait conçues de voir bientôt Jésus-Christ adoré dans toute la Patagonie.

Dès l'année 1679, les Portugais avaient établi, sur le bord oriental du Rio de la Plata, la colonie du Saint-Sacrement, que les Espagnols, secondés par les chrétiens des Réductions, leur enlevèrent une première fois, et qui, ayant été rendue au Portugal en vertu du traité d'Utrecht, retomba au pouvoir de l'Espagne, grâce à la valeur des néophytes, dont la calme intrépidité déconcerta les assiégés. On n'admira pas moins le sang-froid des missionnaires, qui, n'ayant à la main que leurs bréviaires, ne voyaient tomber aucun de leurs nouveaux chrétiens sans courir à lui et s'exposer au feu le plus vif pour l'exhorter à bien mourir; ce qu'ils faisaient avec la même tranquillité que s'ils eussent été dans leur église. Les Portugais occupaient de nouveau la colonie du Saint-Sacrement, lorsque le gouverneur de Rio-Janeiro imagina, en 1750, d'échanger cette florissante colonie contre les sept Réductions de l'Uruguay, où sa crédule cupidité entrevoyait des mines d'or dérobées par les Jésuites à l'œil des Européens. C'était l'ancienne fable rajennie. Comme condition de l'échange, les néophytes des réductions cédées au Portugal devaient s'en éloigner; mais, quand le P. Bernard Neydorffert leur notifia cet ordre, ils refusèrent d'abandonner le sol natal, et poursuivirent même quelques Jésuites, tels que le P. Altamirano, commissaires chargés de l'exécution du traité. Une fois maître du terrain que l'on disait receler tant de richesses, le gouverneur de Rio-Janeiro se convainquit qu'elles n'existaient que dans la perverse imagination des calomniateurs de la Compagnie de Jésus.

En 1759, Charles III rompit ce fatal traité d'échange.

« Les Jésuites, dit M. Alcide d'Orbigny (1), avaient fait passer un grand nombre d'hommes de la vie la plus sauvage à un état que je ne crains pas de mettre au-dessus de la civilisation des paysans d'une bonne partie de nos campagnes. On a souvent parlé de l'excessive sévérité de ces religieux envers les indigènes. S'il en eût été ainsi, les Indiens encore aujourd'hui ne s'en souviendraient plus avec tant d'amour. Il n'est pas un vieillard qui ne s'incline à leur nom seul; qui ne rappelle avec une vive émotion ces temps heureux, toujours présents à sa pensée, dont la mémoire s'est reproduite de père en fils dans les familles... Le décret qui expulsait (les Jésuites) et confisquait leurs biens au profit de l'État fut signé le 27 mars 1767. Rempli de crainte, Bucareli, alors vice-roi de Buenos-Ayres, prépara contre eux, dans le plus grand silence, un plan d'attaque militaire, dont il confia l'exécution à ceux des officiers de l'armée qu'il savait leur être le plus hostiles... Le 2 juillet, Bucareli apprit que les Jésuites avaient été expulsés d'Espagne... Dans la même nuit, à Buenos-Ayres, le décret leur fut signifié: ils ne firent aucune résistance. On expédia les ordres les plus sévères au Tucuman, au Paraguay: partout, ils obéirent sans murmurer. Bucareli en eut la preuve, lorsqu'il arriva dans les missions avec ses troupes d'élite. A Chiquitos, on se contenta de signifier le décret aux religieux, qui abandonnèrent leurs possessions pour n'y plus revenir. Les Jésuites expulsés, il fallut les remplacer. On mit au Paraguay des frères de l'ordre des Mendians, et des administrateurs séculiers. Pour Chiquitos... l'évêque de Santa-Cruz de la Sierra fit, le 15 septembre 1768, un règlement par lequel un curé... devait remplacer les Jésuites de chaque mission... Les choses restèrent ainsi jusqu'en 1789...; alors on plaça, dans chaque mission, comme au Paraguay, un séculier chargé de l'administration... Un gouverneur... avec le titre d'administrateur général, et un vicaire général pour le spirituel, composèrent le gouvernement... Entièrement étrangers au langage

(1) Fragment d'un voyage au centre de l'Amérique méridionale, p. 270.

de la province (de Chiquitos) et aux formes administratives suivies jusqu'alors, ces nouveaux agents... trouvèrent plus commode et surtout plus prudent de ne rien changer à l'ordre précédemment fixé. Les charges restèrent les mêmes pour les indigènes, et rien ne fut modifié ni dans les règles religieuses, ni dans le travail personnel. L'administrateur séculier remplaça le Jésuite chargé de l'administration, et le frère mendiant le curé : seulement, il y eut alors intervention de pouvoirs, le curé étant le premier sous l'ancien régime. On doit sans doute à cette sage mesure... la conservation des missions des Chiquitos... C'est, du moins, ce qu'on pourrait croire, en jetant un coup d'œil rapide sur les fâcheux effets de l'adoption d'une autre marche (au) Paraguay. (où) Bucareli établit un gouvernement tout différent de celui des Jésuites. Il en résulta des abus sans nombre... Les Indiens, que ne retenaient plus ni la religion, ni les sages institutions des Jésuites, si bien appropriées à leur caractère, ne pouvant supporter davantage ce joug de fer, commencèrent à se disperser dans les forêts ; et en 1801 il y en avait déjà quatre-vingt-dix-huit mille trois cent quatre-vingt-dix-huit de moins que dans le recensement de 1767. En 1828, je ne trouvai plus, à la place de ces opulentes missions, objet de l'envie des gouverneurs et des évêques, et but des critiques des philosophes du siècle dernier, que d'épaisses forêts, où, de temps en temps, un bois d'orangers, un bouquet de pêchers, à moitié étouffés par la végétation indigène, indiquaient seuls la place d'une mission détruite. J'ai voulu établir cette comparaison, comme plus propre que toute autre chose à démontrer que, si les missions de Chiquitos... sont jusqu'à présent restées intactes, tandis que les missions du Paraguay ont disparu, on le doit au maintien des institutions primitives. »

CHAPITRE XXXII.

Missions des Jésuites du Pérou chez les Moxes.

Après avoir parlé des républiques chrétiennes formées par les Jésuites du Paraguay, il convient de décrire celle des Moxes, nom sous lequel

on comprend un grand nombre de nations, déjà évangélisées en partie par les Dominicains (1) ; mais, en les réduisant, par la comparaison des langues, à celles qui parlent seulement des dialectes distincts, on les ramène à neuf. La province des Moxes représente une surface oblongue, bordée à l'est et au nord par les collines des Chiquitos et les montagnes du Brésil, à l'ouest et au sud-ouest par les derniers contreforts des Cordillères, communiquant au sud avec les plaines de Santa-Cruz de la Sierra et de Mato-Grosso, et au nord avec les plaines de l'Amazone, fleuve au versant duquel cette province appartient toute entière.

« Tous ces peuples, dit une Relation (2), vivent dans une ignorance profonde du vrai Dieu. Il y en a parmi eux qui adorent le soleil, la lune et les étoiles ; d'autres adorent les fleuves ; quelques-uns un prétendu tigre invisible ; quelques autres portent toujours sur eux grand nombre de petites idoles d'une figure ridicule. Mais ils n'ont aucun dogme qui soit l'objet de leur créance ; ils vivent sans espérance d'aucun bien futur ; et, s'ils font quelque acte de religion, ce n'est nullement par un motif d'amour : la crainte seule en est le principe. Ils s'imaginent qu'il y a dans chaque chose un esprit qui s'irrite quelquefois contre eux, et qui leur envoie les maux dont ils sont affligés : c'est pour cela que leur soin principal est d'apaiser ou de ne pas offenser cette vertu secrète, à laquelle, disent-ils, il est impossible de résister. Du reste, ils ne font paraître au dehors aucun culte extérieur et solennel ; et parmi tant de nations diverses on n'en a pu découvrir qu'une ou deux qui usassent d'une espèce de sacrifice. On trouve pourtant parmi les Moxes deux sortes de ministres pour traiter les choses de la religion. Il y en a qui sont de vrais enchanteurs, dont l'unique fonction est de rendre la santé aux malades ; d'autres sont comme les prêtres destinés à apaiser les dieux. Les premiers ne sont élevés à ce rang d'honneur qu'après un jeûne rigoureux d'un an,

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 117.

(2) *Abrégé d'une relation espagnole de la vie et de la mort du P. Cyprien Narazé, de la Compagnie de Jésus, et fondateur de la mission des Moxes dans le Pérou ; imprimée à Lima par ordre de M. Urbain de Mathu, évêque de la Paix, dans les Lettres édifiantes, t. XIII, p. 213, édit. in-18.*

nations, déjà
minicains (1);
comparaison
seulement des
à neuf. La pro-
surface oblon-
ar les collines
du Brésil, à
premiers contre-
ant au sud avec
a Sierra et de
les plaines de
quel cette pro-

relation (2), vi-
le du vrai Dieu.
e soleil, la lune
nt les fleuves;
invisible; quel-
eux grand nom-
re ridicule. Mais
t l'objet de leur
ce d'aucun bien
e de religion, ce
amour : la crainte
magent qu'il y
qui s'irrite quel-
envoie les maux
ur cela que leur
ne ne pas offenser
disent-ils, il est
e, ils ne font pa-
extérieur et so-
s diverses on n'en
eux qui usassent
trouve pourtant
de ministres pour
on. Il y en a qui
nt l'unique fonc-
malades; d'autres
nés à apaiser les
élevés à ce rang
goureux d'un an,

note de la vie et de
de la Compagnie de
des Moxes dans le
re de M. Urbain de
Lettres édifiantes,

pendant lequel ils s'abstiennent de viande et de poisson. Il faut, outre cela, qu'ils aient été blessés par un tigre, et qu'ils se soient échappés de ses griffes : c'est alors qu'on les révere comme des hommes d'une vertu rare, parce qu'on juge de là qu'ils ont été respectés et favorisés du tigre invisible, qui les a protégés contre les efforts du tigre visible avec lequel ils ont combattu. Quand ils ont exercé longtemps cette fonction, on les fait monter au suprême sacerdoce. Mais, pour s'en rendre dignes, il faut encore qu'ils jeûnent une année entière avec la même rigueur, et que leur abstinence se produise au dehors par un visage hâve et exténué : alors on presse certaines herbes fort piquantes pour en tirer le suc qu'on leur répand dans les yeux, ce qui leur fait souffrir des douleurs très-aiguës; et c'est ainsi qu'on leur imprime le caractère du sacerdoce. Ils prétendent que par ce moyen leur vue s'éclaircit; ce qui fait qu'ils donnent à ces prêtres le nom de *Tiharaugui*, qui signifie en leur langue *celui qui a les yeux clairs*. A certains temps de l'année, et surtout vers la nouvelle lune, ces ministres de Satan rassemblent le peuple sur quelque colline un peu éloignée de la bourgade. Dès le point du jour, tout le peuple marche vers cet endroit en silence; mais, quand il est arrivé au terme, il rompt tout à coup ce silence par des cris affreux. C'est, disent-ils, afin d'attendrir le cœur de leurs divinités. Toute la journée se passe dans le jeûne et dans ces cris confus, et ce n'est qu'à l'entrée de la nuit qu'ils les finissent par les cérémonies suivantes. Leurs prêtres commencent par se couper les cheveux (ce qui est, parmi ces peuples, le signe d'une grande allégresse), et par se couvrir le corps de différentes plumes jaunes et rouges. Il font apporter ensuite de grands vases, où l'on verse la liqueur enivrante qui a été préparée pour la solennité : ils la reçoivent comme des prémices offertes à leurs dieux; et, après en avoir bu sans mesure, ils l'abandonnent à tout le peuple, qui, à leur exemple, en boit aussi avec excès. Toute la nuit est employée à boire et à danser : un d'eux entonne la chanson, et tous, formant un grand cercle, se mettent à traîner les pieds en cadence et à pencher nonchalamment la tête de côté et d'autre avec des mouvements de corps indécents; car c'est en quoi consiste toute leur danse. On est censé plus

dévo et plus religieux à proportion qu'on fait plus de ces folies et de ces extravagances. Enfin, ces sortes de réjouissances finissent d'ordinaire par des blessures ou par la mort de plusieurs d'entre eux. Ils ont quelque connaissance de l'immortalité de l'âme : mais cette lumière est si fort obscurcie par les épaisses ténèbres dans lesquelles ils vivent, qu'ils ne soupçonnent pas même qu'il y ait des châtiments à craindre ou des récompenses à espérer dans l'autre vie. Aussi ne se mettent-ils guère en peine de ce qui doit leur arriver après leur mort.

« C'était en vue de les conquérir au royaume de Jésus-Christ que les premiers missionnaires jésuites établirent une église à Sainte-Croix de la Sierra, afin qu'étant à la porte de ces terres infidèles, ils pussent mettre à profit la première occasion qui s'offrirait d'y entrer. Leur attention et leurs efforts furent inutiles pendant près de cent ans. Cette gloire était réservée au P. Cyprien Baraze, et voici comment la chose arriva.

« Le frère del Castillo, qui demeurait à Sainte-Croix de la Sierra, s'étant joint (en 1674) à quelques Espagnols qui commerçaient avec les Indiens, pénétra assez avant dans les terres. Sa douceur et ses manières prévenantes gagnèrent les principaux de la nation, qui lui promirent de le recevoir chez eux. Transporté de joie, il partit aussitôt pour Lima, afin d'y faire connaître l'espérance qu'il y avait de gagner ces barbares à Jésus-Christ. Il y avait longtemps que le P. Baraze pressait ses supérieurs de le destiner aux missions les plus pénibles. Ses desirs s'enflammèrent encore, quand il apprit la mort glorieuse des Pères Jacques-Louis de Sanvitores (1) et Nicolas Mascardi (2), qui, après s'être consumés de travaux, l'un dans le Chili, et l'autre dans les îles Mariannes, avaient eu tous deux le bonheur de sceller de leur sang les vérités de la foi qu'ils avaient prêchées à un grand nombre d'infidèles. Le P. Baraze renouvela donc ses instances, et la nouvelle mission des Moxes lui échut en partage. Ce fervent missionnaire se mit aussitôt en chemin pour Sainte-Croix de la Sierra avec le frère del Castillo. A peine y furent-ils arrivés, qu'ils s'em-

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 540, col. 1.

(2) *Ibid.*, p. 576, col. 1.

barquèrent sur la rivière de Guapay dans un petit canot fabriqué par les gentils du pays qui leur servaient de guides. Ce ne fut qu'après douze jours d'une navigation très-rude, et pendant laquelle ils furent plusieurs fois en danger de périr qu'ils abordèrent au pays des Moxes... Pendant les quatre premières années (que le P. Baraze) demeura au milieu de cette nation, il eut beaucoup à souffrir..., toujours en danger d'être sacrifié à la fureur des barbares, qui le recevaient l'arc et les flèches en main, et qui n'étaient retenus que par cet air de douceur qui éclatait sur son visage... Une fièvre quarte... lui fit prendre la résolution de retourner à Sainte-Croix de la Sierra, où en effet il ne fut pas longtemps sans rétablir tout à fait sa santé. Mais, éloigné de corps de ses chers Indiens, il les avait sans cesse présents à l'esprit : il pensait continuellement aux moyens de les civiliser, car il fallait en faire des hommes avant que d'en faire des chrétiens. C'est dans cette vue que, dès les premiers jours de sa convalescence, il se fit apporter des outils de tisserand et apprit à faire de la toile, afin de l'enseigner ensuite à quelques Indiens, et de les faire travailler à des vêtements de coton pour couvrir ceux qui recevaient le baptême ; car ces infidèles ont coutume d'aller presque nus... Le gouverneur de la ville, s'étant persuadé que le temps était venu d'entreprendre la conversion des Chiriguanes, engagea les supérieurs à y envoyer le P. Cyprien... ; mais la manière indignée dont ils reçurent les paroles de salut qu'il leur annonçait le forcèrent d'abandonner une nation si corrompue. Il obtint de ses supérieurs la permission qu'il leur demanda de retourner chez les Moxes, qui, en comparaison des Chiriguanes, lui paraissaient bien moins éloignés du royaume de Dieu. En effet, il les trouva plus dociles qu'auparavant... Ils s'assemblèrent au nombre de six cents pour vivre sous la conduite du missionnaire, qui eut la consolation, après huit ans et six mois de travaux (1684), de voir une chrétienté fervente formée par ses soins. Comme il leur conféra le baptême le jour qu'on célèbre la fête de l'Annonciation de la Sainte-Vierge, cette circonstance lui fit naître la pensée de mettre sa nouvelle mission sous la protection de la Mère de Dieu, et on l'a appelée depuis ce temps-là la mission de *Notre-Dame de Lorette*. Le P. Cyprien employa

cinq ans à cultiver et à augmenter cette chrétienté naissante. Elle était déjà composée de plus de deux mille néophytes, lorsqu'il lui arriva un secours de missionnaires. Ce surcroît d'ouvriers évangéliques vint à propos pour aider le saint homme à exécuter le dessein qu'il avait formé de porter la lumière de l'Évangile dans toute l'étendue de ces terres idolâtres. Il leur abandonna aussitôt le soin de son Église, pour aller à la découverte d'autres nations... Il fixa d'abord sa demeure dans une contrée assez éloignée, dont les habitants ne sont guère capables de sentiments d'humanité et de religion... S'étant logé chez un de ces Indiens, de là il parcourut toutes les cabanes d'alentour. Il s'insinua peu à peu dans l'esprit de ces peuples... Il s'asseyait à terre avec eux pour les entretenir ; il imitait jusqu'aux moindres mouvements et aux gestes les plus ridicules dont ils se servent pour exprimer les affections de leur cœur ; il dormait au milieu d'eux, exposé aux injures de l'air et sans se précautionner contre les morsures des moustiques. Quelques dégoûtants que fussent leurs mets, il ne prenait ses repas qu'avec eux. Enfin, il se fit barbare avec ces barbares, pour les faire entrer plus aisément dans les voies du salut. Le soin qu'eut le missionnaire d'apprendre un peu de médecine et de chirurgie fut un autre moyen qu'il mit en usage pour s'attirer l'estime et l'affection de ces peuples. Quand ils étaient malades, c'était lui qui préparait leurs médecines, qui lavait et pansait leurs plaies, qui nettoyait leurs cabanes ; et il faisait tout cela avec un empressement et une affection qui les charmaient. L'estime et la reconnaissance les portèrent bientôt à entrer dans toutes ses vues : ils n'eurent plus de peine à abandonner leurs premières habitations pour le suivre ; en moins d'un an, s'étant rassemblés jusqu'au nombre de plus de deux mille, il formèrent une grande bourgade, à laquelle on donna (en 1687) le nom de la *Sainte-Trinité*... Ces peuples étant ainsi réduits sous l'obéissance de Jésus-Christ, le missionnaire crut devoir établir parmi eux une forme de gouvernement ; sans quoi il y avait à craindre que l'indépendance dans laquelle ils étaient nés ne les replongât dans les mêmes désordres auxquels ils étaient sujets avant leur conversion. Pour cela, il choisit ceux qui étaient le plus en réputation de sagesse et de valeur ; et

[17
il e
con
gou
pou
ava
faire
sair
des
vrie
fut
qui
peup
sont
s'y m
loin,
ne l'a
de la
ces a
à les
verse
lui ce
tourn
bientô
sa suit
rent :
de fair
quelqu
exposé
mains
bêtes
jours d
mission
temple
que les
pauvre
comme
nécessai
édifices
même p
deux gr
couvrit.
sut si bi
missionn
gèrent s
meure, p
et y fond
s'appelle
homme,
se trouva
et ce fut

cette chré-
omposée de
qu'il lui ar-
Ce surcroît
os pour aider
n qu'il avait
vangile dans
âtres. Il leur
Église, pour
ions... Il fixa
ré assez éloi-
guère capables
eligion... S'é-
de là il par-
r. Il s'insinua
ples... Il s'as-
entretenir ; il
ements et aux
se servent pour
cœur ; il dor-
aux injures de
tre les morsures
ants que fussent
as qu'avec eux.
barbares, pour
ans les voies du
aire d'apprendre
rgie fut un autre
s'attirer l'estime
and ils étaient
ait leurs méde-
eurs plaies, qui
faisait tout cela
affection qui les
naissance les por-
tes ses vœux : ils
onner leurs pre-
vivre ; en moins
qu'au nombre de
ent une grande
en 1687) le nom
ples étant ainsi
e-Christ, le mis-
parmi eux une
quoi il y avait à
ans laquelle ils
dans les mêmes
sujets avant leur
ceux qui étaient
et de valeur ; et

il en fit des capitaines, des chefs de famille, des consuls, et d'autres ministres de la justice pour gouverner le reste du peuple... Comme les arts pouvaient beaucoup contribuer au dessein qu'il avait de les civiliser, il trouva le secret de leur faire apprendre ceux qui sont les plus nécessaires. On vit bientôt parmi eux des laboureurs, des charpentiers, des tisserands, et d'autres ouvriers... Mais ce à quoi il pensa davantage, ce fut à procurer des aliments à ce grand peuple qui s'augmentait chaque jour... Il songea à peupler le pays de taureaux et de vaches, qui sont les seuls animaux qui puissent y vivre et s'y multiplier. Il fallait les aller chercher bien loin, et par des chemins difficiles : les difficultés ne l'arrêtèrent point. Il part pour Sainte-Croix de la Sierra ; il rassemble jusqu'à deux cents de ces animaux ; il prie quelques Indiens de l'aider à les conduire ; il grimpe les montagnes, il traverse les rivières, poursuivant toujours devant lui ce nombreux troupeau qui s'obstinait à retourner vers le lieu d'où il venait. Il se vit bientôt abandonné de la plupart des Indiens de sa suite, à qui les forces et le courage manquèrent : mais, sans se rebuter, il continua toujours de faire avancer cette troupe d'animaux, étant quelquefois dans la boue jusqu'aux genoux, et exposé sans cesse ou à perdre la vie par les mains des barbares, ou à être dévoré par les bêtes féroces. Enfin, après cinquante-quatre jours d'une marche pénible, il arriva à sa chère mission... Il ne lui restait plus que d'élever un temple à Jésus-Christ ; car il souffrait avec peine que les saints mystères se célébrent dans une pauvre cabane... Cette nouvelle église fut élevée, comme la première, sans aucun des instruments nécessaires pour la construction de semblables édifices, et sans que d'autre architecte que lui-même présidât à un si grand ouvrage... Ces deux grandes peuplades étant formées..., il découvrit... la nation de Coseremoniens... ; et il sut si bien les gagner en peu de temps, que les missionnaires qui vinrent dans la suite les engagèrent sans peine à quitter le lieu de leur demeure, pour se transporter à trente lieues de là, et y fonder (en 1690) une grande peuplade, qui s'appelle la peuplade de *Saint-Xavier*. Le saint homme, qui avançait toujours dans les terres, se trouva au milieu de la nation des Cironiens... ; et ce fut en parcourant leurs diverses habita-

tions qu'il eut connaissance des Guarayens..., redoutables... par la coutume barbare qu'ils ont de se nourrir de chair humaine... Se tournant du côté de ces barbares, il les combla de caresses ; et eux, par reconnaissance, le conduisirent dans leurs peuplades... C'est là qu'on lui fit connaître plusieurs autres nations du voisinage, entre autres celles des Tapacures et des Baures...

« Les missionnaires avaient souvent conféré sur les moyens de faciliter la communication si nécessaire entre ces terres idolâtres et les villes du Pérou. Ils désespéraient d'y réussir, lorsque le P. Cyprien offrit de tenter une entreprise qui paraissait impossible. Il avait oui dire qu'en traversant cette longue file de montagnes qui est sur la droite du Pérou, il se trouvait un petit sentier qui abrégait extraordinairement le chemin... Il ne lui en fallut pas davantage pour prendre sur lui le soin de découvrir cette route inconnue... Dieu couronna sa constance (en 1688) par l'accomplissement de ses desirs... Il se prosterna aussitôt contre terre pour en remercier la bonté divine, et il n'eut pas plus tôt achevé sa prière qu'il envoya annoncer une si agréable nouvelle au collège le plus proche. On peut juger avec quels applaudissements elle fut reçue, puisque, pour entrer chez les Moxes, il ne fallait plus que quinze jours de chemin par la nouvelle route que le P. Cyprien venait de tracer... Il se voyait près des maisons de sa Compagnie ; il était naturel qu'il allât réparer, sous un ciel plus doux, les forces que tant de travaux avaient consumées ; son inclination même le portait à aller revoir ses anciens amis après une absence de vingt-quatre ans, surtout n'ayant point d'ordre contraire de ses supérieurs : mais il crut qu'il serait plus agréable à Dieu de lui en faire un sacrifice, et sur le champ il retourna à sa mission...

« Il ne songea qu'à aller découvrir la nation des Tapacures, qui lui avait été indiquée par les Guarayens... Mais la découverte la plus importante et qui fit le plus de plaisir au P. Cyprien fut celle des Baures. Cette nation est plus civilisée que celle des Moxes... Le P. Cyprien pénétra assez avant dans ce pays, et parcourut un assez grand nombre de bourgades... Il s'était livré entre les mains d'un peuple ennemi de la loi sainte qu'il prêchait ; et, ne doutant point

qu'on n'en voulût à sa vie, il en fit le sacrifice au Seigneur pour le salut de ces barbares... Il rencontra une compagnie de Baures, armés de haches, d'arcs et de flèches; ils le menacèrent de loin..., se jetèrent sur lui avec fureur, et le percèrent de plusieurs coups, tandis qu'il invoquait les saints noms de Jésus et de Marie, et qu'il offrait son sang pour ceux qui le répandaient d'une manière si cruelle. Enfin un de ces barbares, lui arrachant la croix qu'il tenait en main, lui déchargea sur la tête un grand coup de hache dont il expira sur l'heure. Ainsi mourut le P. Cyprien Baraze, le 16 septembre 1702, âgé de soixante-un ans, après en avoir employé vingt-sept et deux mois et demi à la conversion des Moxos... Il avait baptisé lui seul plus de quarante mille idolâtres.»

Le P. Stanislas Arlet, arrivé de la Bohême, sa patrie, au Pérou en 1697, avec le P. François Boriné, parle, à la date du 1^{er} septembre 1698, de sa mission chez les Canichanas (Canisiens), peuplade des Moxos. « Comme jamais ils n'avaient vu ni chevaux, ni hommes qui nous ressemblaient pour la couleur et pour l'habillement, dit ce Jésuite (1), l'étonnement qu'ils firent paraître à notre première rencontre fut pour nous un spectacle bien divertissant. Nous voyions l'arc et les flèches leur tomber des mains, de la crainte qui les saisissait; ils étaient hors d'eux-mêmes, ne sachant que dire, et ne pouvant deviner d'où de tels monstres avaient pu venir dans leurs forêts : car ils pensaient, comme ils nous l'ont avoué depuis, que l'homme, son chapeau, ses habits, et le cheval sur lequel il était monté, n'étaient qu'un animal composé de tout cela par un prodige extraordinaire; et la vue d'une nature si monstrueuse les tenait dans une espèce de saisissement, qui les rendait comme immobiles. Un de nos interprètes les rassura, leur expliquant qui nous étions, et les causes de notre voyage; que nous venions de l'autre extrémité du monde, seulement pour leur apprendre à connaître et à servir le vrai Dieu... Il n'en fallut pas davantage. Depuis ce premier jour, un grand nombre de ces pauvres gens nous suivent, comme un troupeau suit le pasteur...

(1) *Lettre au R. P. général sur une nouvelle mission du Pérou*, traduite du latin, dans les *Lettres édifiantes*, t. xiii, p. 173, édit. in-18.

Déjà six nations fort peuplées, ou plutôt un peuple de six grandes forêts, ont envoyé des députés nous offrir leur amitié, nous demander la nôtre, et nous promettre de se faire avec nous des demeures stables où nous jugerons à propos... » Cette mission ayant été commencée sous les auspices du prince des apôtres, on nomma son premier établissement la résidence de *Saint-Pierre*.

« En 1767, dit M. Alcide d'Orbigny (1), Moxos était dans l'état le plus florissant... La capitale était à San-Pedro, mission du centre, et les Jésuites y avaient une église magnifique, remplie de sculptures, dans laquelle il ne se trouvait pas moins de mille kilogrammes d'argent en ornements, sans compter les bijoux dont les vierges étaient couvertes. La province donnait par année environ soixante mille piastres ou trois cent mille francs. Tel était l'état de Moxos, lorsque les Jésuites furent, en 1767, expulsés de toutes leurs possessions. Ils se retirèrent de Moxos, sur la simple injonction qui leur en fut faite par l'audience de Charcas, cent ans après leur première entrée dans cette vaste province, laissant à la place de tribus ennemies et sauvages une population à demi civilisée et vivant en paix. Aussitôt après l'expulsion des Jésuites, l'évêque de Santa-Cruz, Francisco Ramon de Herboso, fit, le 15 septembre 1768, un règlement, approuvé de l'audience de Charcas, par lequel toutes les institutions des Jésuites furent conservées : seulement, ceux-ci devaient être remplacés par des curés, arbitres uniques du gouvernement spirituel et temporel de chaque mission... Ils y restèrent vingt-deux ans, pendant lesquels, comme le dit Viedma, les missions devinrent le triste squelette de ce qu'elles avaient été. Les quinze missions se réduisirent à onze. La plus grande partie de leurs richesses fut pillée, transportée chez les Brésiliens; et les malheureux Indiens perdirent le fruit de leur bonne éducation. Les vices fleurirent à l'ombre de l'oisiveté, et les arts industriels tombèrent dans l'oubli. Don Lazare de Rivera présenta successivement des mémoires à l'audience de Charcas, et fit enfin, en 1789, adopter son nouveau plan de réforme, qui consistait à

(1) *Fragment d'un voyage au centre de l'Amérique méridionale*, p. 543.

plutôt un peu-
envoyé des dé-
us demander la
faire avec nous
ugérons à pro-
commencée sous
tres, on nomma
idence de Saint-

d'Orbigny (1),
florissant... La
ssion du centre,
lise magnifique,
elle il ne se trou-
rammes d'argent
joyaux dont les
province donnait
mille piastres ou
t l'état de Moxos,
n 1767, expulsés
se retirèrent de
on qui leur en fut
s, cent ans après
le vaste province,
ennemies et sau-
civilisée et vivant
sion des Jésuites,
ancisco Ramon de
e 1768, un règle-
e de Charcas, par
des Jésuites furent
-ci devaient être
bitres uniques du
mporel de chaque
gt-deux ans, pen-
Viedma, les mis-
ette de ce qu'elles
ons se réduisirent
de leurs richesses
les Brésiliens; et
dirent le fruit de
vices fleurirent à
s arts industriels
Lazare de Rivera
mémoires à l'au-
en 1789, adopter
, qui consistait à

centre de l'Amérique

laisser aux curés le pouvoir spirituel, tandis que l'exploitation industrielle de la province serait confiée, dans chaque mission, à un administrateur séculier, chargé de suivre les anciennes règles établies par les Jésuites. Des employés avides surchargèrent, dans leur intérêt particulier, les indigènes de travail; et les revenus baissèrent de plus en plus pour l'état, qui ne donna plus le nécessaire à l'entretien des missions et les outils pour les ateliers. La province ne fit que végéter... En 1820, la rigueur du gouverneur Velasco amena pour la première fois une rixe entre les indigènes et l'autorité. Ce gouverneur, croyant avoir à se plaindre du cacique de San-Pedro, nommé Marasa, se le fit amener, et lui demanda sa canne, signe du pouvoir. Le cacique la lui refusa, en disant qu'il la tenait de Dieu. Outré de voir un Indien lui résister, Velasco tua Marasa d'un coup de pistolet dans la poitrine. Le fils de ce cacique... ameutait les Canichanas contre le gouverneur, qui fut obligé de se renfermer avec ses soldats dans l'ancien collège des Jésuites. Les Indiens, ne pouvant entrer dans ce collège, amoncèrent autour de ce monument, malgré le feu des militaires, tout ce qu'il y avait de suif dans les magasins, et les flammes l'enveloppèrent en un instant. Le gouverneur, forcé de sortir, fut mis à mort avec la plupart de ses soldats; et bientôt les précieuses archives de la province, contenant tous les travaux manuscrits des Jésuites, furent pour toujours anéanties. Des troupes de Santa-Cruz vinrent plus tard soumettre les Canichanas de San-Pedro, qu'on transféra sur un autre point; et la capitale, jusqu'alors à cette mission, fut transportée à Trinidad.»

CHAPITRE XXXIII.

Missions des Franciscains, des Jésuites du Pérou, des Capucins et des Dominicains sur le fleuve des Amazones.

On a vu que le pays des Moxes appartient tout entier au versant de l'Amazone. En 1637, les Franciscains Dominiques de Britto et André de Tolède, étant partis de Quito, et s'étant embarqués sur une rivière qui en est proche, se laissèrent dériver au gré du courant, et descendaient tout le fleuve des Amazones, jusqu'à la

mer de Para. Sur leur rapport, don Pedro de Texeira partit de Para le 25 décembre 1637 pour remonter ce fleuve, dont il prit une connaissance plus exacte. Les Espagnols voulant encore mieux connaître le cours de cette grande rivière, le gouverneur de Quito engagea les Jésuites Christophe de Acugna et André de Artieda à accompagner don Pedro de Texeira à son retour. Ces deux missionnaires, après avoir observé avec soin tout le pays qu'arrosent le fleuve et les rivières qui s'y déchargent, depuis le lieu où il prend sa source, allèrent en rendre compte au roi d'Espagne : nous avons le Journal de ce voyage par le P. de Acugna, traduit en français par M. de Gomberville. On avait commencé à venir du Pérou pour faire mission sur les bords de l'Amazone (1) : les Jésuites, y arrivant à leur tour en 1658 (2), se dévouèrent, avec leur zèle habituel, à civiliser les indigènes. Leur principal établissement eut lieu dans la ville de Borgia, qu'on pouvait regarder comme le chef-lieu de la province de los Maynas, qui s'étendait, à trois cents lieues de Quito, le long des rivières de Pastaca, de Gualлага et d'Ucayal.

Plusieurs d'entr'eux furent assez heureux pour sceller de leur sang les vérités de l'Évangile qu'ils annonçaient aux infidèles. Ces barbares massacrèrent, en 1666, le P. François de Figueroa près de Gualлага; en 1667, le P. Pierre Suarez dans le pays d'Abijiras; en 1677, le P. Augustin de Hurtado sur le territoire des Andoas. Le P. Henry Richler devait former un nouvel anneau dans cette chaîne de martyrs.

« Né à Coslau, l'an 1653, il se consacra au service de Dieu dans la Compagnie de Jésus à l'âge de seize ans, dit le P. Fritz. Tout le temps qu'il enseigna les belles-lettres, et qu'il fit ses études dans la province de Bohême, où il avait été reçu, il soupira après les missions des Indes, auxquelles il prit dessein de se dévouer, dans l'espérance d'obtenir du Seigneur la grâce d'y verser son sang pour la foi. Ce fut en 1684 qu'il arriva dans cette laborieuse mission. Il essaya d'abord son zèle parmi les peuples de los May-

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 151, col. 1.

(2) Description abrégée du Maragnon et des missions établies aux environs de ce grand fleuve, tirée d'un Mémoire espagnol du P. Samuel Früz, missionnaire de la Compagnie de Jésus, dans les Lettres édifiantes, t. XIV, p. 102, col. in-18.

nas. Il fut envoyé ensuite chez les nations infidèles qui habitent le long du grand fleuve Ucayal. Il y travailla pendant douze ans avec tant de fruit, qu'on comptait neuf peuplades très-nombreuses des fidèles qu'il avait formées au christianisme, et qui vivaient dans une grande pureté de mœurs. Il serait difficile de faire comprendre ce qu'il eut de fatigues à essayer, soit pour apprendre les langues barbares de ces peuples, soit pour faire entrer dans leur esprit et dans leur cœur les maximes de l'Évangile. Il fit pendant ces douze années plus de quarante excursions le long du fleuve, dont la moindre était de deux cents lieues; et dans ces courses il lui fallait pénétrer des forêts épaisses, et traverser des rivières extrêmement rapides. On a peine à concevoir qu'un seul missionnaire, chargé du soin de tant d'âmes, ait pu trouver le temps de parcourir des contrées si éloignées les unes des autres, par des chemins si peu praticables, que souvent c'est beaucoup avancer que de faire une demi-lieue par jour. Dans tous ses voyages, il comptait uniquement sur la Providence pour les besoins de la vie, et il ne voulut jamais porter avec lui aucune provision. Il marchait pieds nus dans des sentiers semés de ronces et d'épines, exposé aux morsures d'une infinité de petits insectes venimeux, dont les piqûres causent des ulcères qui mettent quelquefois la vie en danger... Souvent il se trouva si dénué des choses les plus nécessaires, que, faute d'un morceau d'étoffe pour se couvrir, il était obligé d'aller à demi nu; ou bien il se voyait réduit à se faire lui-même une robe d'écorces et de branches de palmier: c'était plutôt un rude cilice qu'un vêtement. Cependant, non content de ces rigueurs attachées à la vie apostolique qu'il menait, il affligeait son corps par de nouvelles macérations. Son jeûne était continu et très-austère: dans ses plus longs voyages, il ne vivait que d'herbes champêtres et de racines sauvages; c'était un régal pour lui quand il trouvait quelque petit poisson. Une vie si pénible et si mortifiée devait finir par la plus sainte mort: ce fut aussi la récompense que le Seigneur avait attachée à ses travaux. On avait tenté plusieurs fois la conversion des Xiberos, et toujours inutilement: c'est un peuple féroce et inhumain, qui habite des montagnes inaccessibles. Les Espagnols, dans la vue de les sou-

mettre à la foi, avaient tenté autrefois dans leur pays une ville nommée Sugrona; mais ils ne purent tenir contre les cruautés qu'exerçaient ces infidèles, et ils furent contraints de la ruiner. Don Mathieu, comte de Léon, président du conseil royal de Quito, homme né pour les grandes entreprises, et plein de zèle pour la conversion des idolâtres, forma le dessein d'envoyer encore une fois des missionnaires à ces barbares: il en conféra avec l'évêque de Quito et le vice-roi du Pérou, qui promirent d'appuyer de leur autorité une œuvre si sainte. Ils demandèrent aux supérieurs des hommes capables d'exécuter une entreprise aussi pénible et aussi périlleuse qu'était celle-là; et, pour ne pas les exposer témérairement, ils voulurent qu'un certain nombre d'Indiens convertis à la foi les accompagnassent, et leur servissent comme d'escorte. Ils partirent avec joie... Cinq années des plus grands travaux ne produisirent presque aucun fruit. Les Indiens fidèles qui accompagnaient les missionnaires... députèrent secrètement quelques-uns d'entre eux à Quito pour supplier qu'on les rappelât, ou du moins qu'on leur envoyât, à la place du P. Richler, un autre missionnaire fort âgé; ne pouvant, disaient-ils, résister plus longtemps à tant de travaux, que le zèle infatigable du P. Richler leur faisait souffrir. Enfin, voyant qu'on ne se pressait pas de les satisfaire, ils prirent le dessein de se délivrer eux-mêmes du missionnaire; et, pour colorer leur révolte particulière, ils inspirèrent la haine secrète qu'ils lui portaient à quelques-uns des peuples circonvoisins, dont ils prétendaient se servir pour se défaire de l'homme apostolique. Dieu permit, pour augmenter la couronne de son serviteur, que le chef de ceux qui conjurèrent sa perte fût celui-là même sur la fidélité duquel il devait le plus compter. Henry (c'est son nom) était un jeune Indien que le missionnaire avait élevé dès sa plus tendre enfance; il l'avait baptisé, et lui avait donné son nom de Henry; il le regardait comme un enfant chéri qu'il avait engendré en Jésus-Christ, et qu'il avait formé aux vertus chrétiennes; il le tenait toujours en sa compagnie, et le faisait manger avec lui; il l'employait même dans les fonctions apostoliques. Ce perfide, oubliant tant de bienfaits, se mit à la tête d'une troupe d'Indiens qu'il avait séduits

par
Jé-
le Pè-
ros;
le pre-
les In-
naire,
rent,
comp-
et l'au-
ensuit
dernier
dom J-
zèle et
années
et à tra-
tills. T-
Richler
septent-
occident
de dou-
foi.»

En 1-
les infid-

Le P-
comme
rique. Il
évangél-
qu'il con-
gues de
qui l'ob-
lonie p-
plutôt q-
difficile
traverse
spirituel
confluen-
zones, à
rou. Il
que le f-
gouvern-
le retint
Enfin, d-
recondui-
au-dess-
on n'ava-
d'ordonn-
sus, les
Après av-
Fritz arr-

par ses artifices, pour ôter la vie à son père en Jésus-Christ et à son maître. Il prit le temps que le Père allait travailler à la conversion des Pirous; et, l'ayant joint dans le chemin, il lui donna le premier coup : c'était le signal qui avertissait les Indiens de sa suite de se jeter sur le missionnaire, et de lui arracher la vie. Ils massacrèrent, en même temps, deux Espagnols qui accompagnaient le Père; l'un qui était de Quito, et l'autre qui était venu de Lima. Ils entrèrent ensuite chez les Chipès, où ils exercèrent le dernier acte de leur cruauté sur le vénérable dom Joseph Vasquez, prêtre licencié, que son zèle et sa vertu avaient porté depuis plusieurs années à se joindre aux missionnaires Jésuites, et à travailler avec eux à la conversion des gentils. Telle fut (en 1698) la fin glorieuse du P. Richler, qui, ayant passé des climats glacés du septentrion dans les terres brûlantes de l'Inde occidentale, a ouvert la porte du ciel à plus de douze mille infidèles, qu'il a convertis à la foi.

En 1707, le P. Nicolas Durango fut tué par les infidèles dans le pays de Gayes.

Le P. Samuel Fritz, né en Bohême l'an 1653, comme Richler, s'était rendu avec lui en Amérique. Il suivit le cours du fleuve des Amazones, évangélisant les indigènes avec un tel succès, qu'il convertit des peuplades entières. Les fatigues de son ministère lui causèrent une maladie qui l'obligea à se faire transporter au Para, colonie portugaise à l'embouchure du fleuve, plutôt qu'à Quito, où le voyage eût été plus difficile, à cause des montagnes qu'il eût fallu traverser; et même plus long, car les conquêtes spirituelles de Fritz s'étendaient déjà jusqu'au confluent du Rio-Negro et du fleuve des Amazones, à six cents lieues de Borgia, dans le Pérou. Il partit le 31 janvier 1689, et n'arriva que le 11 septembre suivant au Para, où le gouverneur portugais, qui le prit pour un espion, le retint captif jusqu'au mois de juillet 1691. Enfin, des ordres arrivés du Portugal le firent reconduire avec honneur à sa mission de Pevas, au-dessous de l'embouchure du Napo. Comme on n'avait plus reçu de ses nouvelles, on venait d'ordonner pour lui, dans la Compagnie de Jésus, les prières qui s'y font pour les défunts. Après avoir visité plus de quarante villages, Fritz arriva au bourg de la Laguna, à l'embou-

chure du Guallaga. Il remonta cette rivière, près le Paranura; traversa les Andes, passa par Moyamamba, Caxmalca et Truxillo, et arriva à Lima, pour communiquer au vice-roi du Pérou les observations qu'il avait faites dans son voyage le long du fleuve des Amazones. En retournant l'an 1693 sur ce fleuve, il prit sa route par Jaen de Bracamoros, pour s'instruire du cours des rivières qui viennent du sud. Ses observations le mirent à même de dresser une carte de l'Amazone, qui fut gravée en petit à Quito en 1707, et qui parut pour la première fois en France en 1717. La Condamine déclare que c'est un morceau précieux et unique, et qu'il prouve l'habileté de son auteur. Le P. Fritz fit plusieurs autres voyages, soit à Lima, soit à Quito, d'où il rapporta des cloches et de riches ornements pour les églises des missions. Dieu lui avait donné le talent de se rendre en peu de temps très-habile en toutes sortes d'arts; il était devenu architecte, charpentier, sculpteur et peintre; les églises furent ornées de tableaux de sa main, qu'on n'aurait pas dédaignés en Europe. Il devint supérieur général des missions de l'Amazone; et, après y avoir passé quarante-deux ans, il mourut le 20 mars 1728 chez les Xiberos, près de la Laguna. « Je ne pus retenir mes larmes, écrit le P. Guillaume d'Etré (1), en voyant ces bons Indiens venir en foule se jeter sur le corps de leur Père, l'arroser de leurs pleurs, et lui baiser tendrement les pieds et les mains, qui furent toujours aussi flexibles que s'il eût été en vie. »

D'Etré, né en France l'an 1668, avait été envoyé dans cette partie de l'Amérique espagnole en 1708. Son premier soin fut d'apprendre la langue *del Inga* (ou *quichoa*), la plus généralement répandue chez les peuplades riveraines de l'Amazone. Dès qu'il la posséda, on lui confia cinq tribus qui habitaient le long de la rivière Guallaga, et au milieu desquelles il passa sept ans. On le nomma ensuite supérieur général et visiteur de toutes les missions, qui s'étendaient à plus de mille lieues sur les deux rives de l'Amazone, et sur toutes les rivières qui, du nord au midi, viennent se décharger dans

(1) *Lettre* (en date du 1^{er} juin 1731) au P. Joseph Duchambge, dans les *Lettres édifiantes*, t. xiv, p. 162, édit. in-18.

ce grand fleuve. Avec le secours d'indigènes qui, outre leur dialecte spécial, possédaient la langue del Inga, il parvint à traduire en dix-huit idiomes, par questions et par réponses, la doctrine chrétienne, et tout ce qu'on devait enseigner aux néophytes, soit en leur administrant les sacrements, soit en les disposant à une sainte mort. Parmi les compagnons de son apostolat, d'Etré nomme le P. Louis Coronado, missionnaire des Payaguas et des Omaguas, ainsi que le P. Gasner, Bavaïrois, curé de la ville d'Archidona et missionnaire de deux peuplades voisines, nommées Tena et Chita, qui étaient la porte de toutes les missions que les Jésuites possédaient le long de l'Amazone. Il peint d'un seul trait l'aveuglement et la cruauté des indigènes. Un de ces barbares, voyant que sa femme était fort grasse, et qu'elle ne lui rendait aucun service, parce qu'elle ne savait ni faire la cuisine ni préparer la boisson, la tua et en régala ses amis, auxquels il dit que, puisque cette femme, pendant sa vie, n'avait été propre qu'à l'ennuyer, il était juste qu'elle lui servît de régal après sa mort. En 1727, d'Etré fut nommé recteur du collège de Cuença, principale ville de la province après Quito. Outre l'église des Jésuites, elle en possédait quatre, de Dominicains, de Franciscains, d'Augustins et de religieux de la Merci. D'Etré mourut assez longtemps après, dans un âge avancé.

Urbain Cerri (1) dit du fleuve des Amazones : « On y a envoyé en divers temps plusieurs missions de Capucins de la province de Valence, des Mineurs-Observants de la province de Saint-Antoine de Portugal, et des Dominicains; mais nous ignorons ce qu'ils font ou ce qu'ils ont fait. »

CHAPITRE XXXIV.

Missions des Dominicains, des Augustins déchaussés, des Jésuites, des Capucins et des Franciscains dans la Nouvelle-Grenade, et spécialement sur le fleuve de l'Orénoque.

Bien qu'il n'entre pas dans notre plan de continuer l'histoire des Églises formées, et de re-

tracer la biographie de leurs évêques, nous devons faire une exception en faveur d'un prélat qui occupa le premier siège de la Nouvelle-Grenade, parce qu'il eut une influence décisive sur la civilisation et la conversion des indigènes encore idolâtres.

Christophe de Torrès, né en 1574, à Burgos, dans la Nouvelle-Castille, y embrassa l'institut des Frères-Prêcheurs chez les Dominicains du couvent royal de Saint-Paul, et assura sa vocation par les vœux ordinaires le 28 mars 1590 (1). Habile théologien, directeur éclairé, sage et prudent supérieur, il fut aussi un orateur chrétien de premier ordre, à tel point que ses émules eux-mêmes le proclamèrent le Chrysostôme de son siècle. Dès l'an 1606, on l'appella à la cour d'Espagne en qualité de prédicateur du roi. Éloquent dans la chaire, il se montra plein d'onction dans quelques traités de piété, qu'on lut avec autant de plaisir qu'on en éprouvait à l'entendre. On rechercha avec non moins d'empressement ses panégyriques des saints, ceux en particulier qu'il avait prononcés à Madrid en l'honneur de sainte Thérèse, et qui y furent imprimés l'an 1627. Sa franchise n'éclatait pas moins que son éloquence et sa piété dans les oraisons funèbres, dont il était ordinairement chargé à la mort des princes ou des grands d'Espagne, et il mérita ainsi la plus honorable confiance. Don Carlos, frère de Philippe IV, étant dangereusement malade, le fit appeler : quoiqu'il eût un pied dans la tombe, on l'entretenait d'une vaine espérance de guérison; mais l'austère Dominicain, abaissant le voile qui lui cachait la mort, reçut sa dernière confession et son dernier soupir, le 3 juillet 1632. Tel était le religieux destiné à porter la lumière dans la Nouvelle-Grenade. Ce beau pays était très-fertile, riche et tempéré. On n'y sentait presque aucune différence entre l'été et l'hiver, non plus qu'entre la longueur des nuits et celle des jours, qui y étaient ordinairement égaux, à cause de la proximité de l'équateur. Les mines d'or, les émeraudes, et les autres pierres précieuses qu'on y trouvait, avaient déterminé les Européens à s'y établir et à s'y fortifier. Les

(1) Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. v, p. 328. *Histoire générale de l'Amérique*, t. xiv, p. 137.

(1) État présent de l'Église romaine, etc., p. 256.

èques, nous
r d'un prélat
a Nouvelle-
lence décisive
es indigènes

4, à Burgos,
ssa l'institut
minicains du
ura sa voca-
ars 1590 (1).
iré, sage et
rateur chré-
ue ses émules
ysostôme de
ella à la cour
eur du roi.
montra plein
piété, qu'on
éprouvait à
moins d'em-
saints, ceux
à Madrid en
furent impi-
tait pas moins
s les oraisons
ent chargé à
s d'Espagne,
le confiance.
é, étant dan-
er : quoiqu'il
l'entretenait
; mais l'aus-
roile qui lui
re confession
et 1632. Tel
r la lumière
au pays était
n n'y sentait
été et l'hiver,
nuits et celle
ent égaux, à
r. Les mines
pierres pré-
déterminé les
fortifier. Les

tres de l'ordre
re générale de

Espagnols habitaient la capitale de Sainte-Foi, ou Santa-Fé de Bogota, avec le bourg de Saint-Michel, et les villes de Tocayma, la Trinidad, Tunja, Pampelune, Mérida, Belez, Marquita, Ybagua, Vittoria, San-Juan de los Lanos; sans parler de moindres bourgs, de Palma, de Saint-Christophe, etc. Le premier tribunal siégeait et le gouverneur résidait à Sainte-Foi, où l'on voyait, outre la cathédrale, quelques églises assez régulières, et deux beaux couvents, l'un de Frères-Prêcheurs, l'autre de Frères-Mineurs. L'archevêque, dont la province ecclésiastique embrassait tout le royaume ou gouvernement de la Nouvelle-Grenade, avait pour suffragants les évêques de Carthagène, de Sainte-Marthe et de Popayan. Le territoire que les Espagnols n'occupaient pas, faute de colonies assez nombreuses, était habité par les indigènes, les uns nommés Panchas, les autres Moxes : ceux-là, plus sauvages, retenaient encore beaucoup de leur caractère farouche; ceux-ci, plus traitables, adoptaient plus aisément les manières des Européens, et il n'était pas impossible d'en faire de bons chrétiens. Don Bernardin d'Almanza, archevêque de Sainte-Foi, étant mort en 1633, Philippe IV pria Urbain VIII de lui donner Christophe de Torrès pour successeur. Comme la présence de l'archevêque élu était jugée nécessaire à la Nouvelle-Grenade, le roi le fit partir pour l'Amérique, avant même que ses bulles ne fussent arrivées de Rome. Elles lui parvinrent à Carthagène, dans l'Amérique méridionale, et il fut sacré par l'évêque de cette ville, l'un de ses suffragants. Aussitôt après sa consécration, il poursuivit sa route, et fit son entrée, le 1^{er} octobre 1635, à Santa-Fé de Bogota. Il s'y trouva en présence de trois peuples différents : les Espagnols, les indigènes déjà convertis au christianisme, et les naturels encore idolâtres. La conversion des derniers, et la persévérance des seconds, dépendaient surtout de l'exemple des premiers. Malheureusement, là comme ailleurs, les mœurs des anciens chrétiens n'étaient pas assez édifiantes pour donner une idée véritable de la religion à ceux qui commençaient à la professer ou qu'on voulait appeler à la foi. Les divisions parmi les Espagnols étaient fréquentes et animées. Environnés de nations hostiles ou soumises à demi, ils ne travaillaient pas à conserver entre eux l'union que réclamaient et leur propre

sûreté et les intérêts de la religion. Tandis que les premiers chefs se faisaient une sorte de guerre, le peuple, trop peu ménagé ou trop indocile, remuait sans cesse et foulait les lois aux pieds. C'étaient ces désordres, dont on voyait trop d'exemples dans les colonies espagnoles, qui avaient fait souhaiter à Philippe IV que Christophe de Torrès se rendit sans délai dans son diocèse. Dès son arrivée, il s'occupa de rétablir l'ordre, la subordination, la justice et la paix; usant, à cet effet, de ses talents, ainsi que de l'autorité que lui donnaient sa vertu et son caractère, beaucoup plus que des pouvoirs politiques dont on avait jugé à propos de le revêtir. Peu content d'avoir pacifié les esprits et fait cesser la désunion des familles, il entreprit de corriger tous les abus qui déshonoraient la religion, de régler les mœurs de son peuple, et de raviver les pratiques de piété les plus propres à édifier les nouveaux chrétiens et les infidèles. Il exigea surtout des Espagnols que leur conduite à l'égard des indigènes parût toujours exempte de passion et de fraude, empreinte de modération et de douceur. Les instructions qu'il publia sur ce point, et ses prédications, produisirent d'excellents effets. Les missionnaires, qui depuis longtemps évangélisaient les naturels, voyant à leur tête un homme de ce caractère, puissant en œuvres comme en paroles, redoublèrent d'efforts pour remplir dignement leurs saintes fonctions, et le Seigneur répandit de nouvelles bénédictions sur leurs travaux. La lumière de l'Évangile se répandit au loin dans la Terre-Ferme, et les conversions devinrent plus fréquentes, même parmi les Panchas, au midi des provinces de Bogota et de Tunja. On agita depuis longtemps une célèbre question, qui ne pouvait être décidée que sur les lieux, et qui partageait les esprits, touchant la conduite qu'on devait tenir à l'égard des indigènes. Plusieurs, trop frappés de l'ignorance et de la stupidité des naturels, soutenaient que, bien qu'ils demandassent la grâce du baptême et qu'on pût la leur accorder, on ne devait pas cependant les admettre à la participation de nos plus redoutables mystères, ou leur accordant la divine Eucharistie. Tous les évêques et archevêques de la Nouvelle-Grenade, jusqu'en l'année 1633, s'en étaient tenus à cette maxime. Le nombre des chrétiens venant à augmenter par de nou-

veller conversions, la dispute s'échauffa aussi davantage entre ceux qui persistaient à exclure pour toujours les nouveaux chrétiens de la sainte table, et ceux qui voulaient les y admettre. Christophe de Torrès, avant de se déclarer, étudia avec soin le caractère et la portée d'esprit des indigènes; il observa avec attention le changement qui se manifestait en eux depuis le baptême, leur persévérance dans le bien ou leurs rechûtes; il ne dédaigna point de remplir à leur égard les fonctions de catéchiste, leur expliquant familièrement les vérités de la religion, revenant sans se lasser aux mêmes instructions, et obligeant ses auditeurs de lui rendre compte de ce qu'il venait de leur expliquer. Après un examen sérieux et réitéré, la maxime jusqu'alors mise en pratique lui parut injuste et trop dure, prise dans toute son étendue. Il loua l'intention de ceux qui avaient agi en vertu d'un principe bon en lui-même; il recommanda qu'on redoublât d'attention pour ne point exposer les choses saintes à être profanées; mais il ne crut pas que les ministres de l'Eglise dussent, par excès de précaution, priver pour toujours et sans distinction un peuple entier d'une grâce que Jésus-Christ a voulu dispenser à tous ceux qui croiraient en lui, lorsque, joignant les œuvres à la foi, ils travailleraient sérieusement à mériter de la recevoir. Néanmoins, pour opérer un changement dans la discipline de son Eglise, le prudent archevêque ne voulut point se fier à ses lumières particulières. La trop grande distance des lieux et les conjonctures ne lui permettant pas de convoquer, comme il l'eût désiré, un concile provincial, il communiqua par écrit ses réflexions aux évêques ses suffragants, dont il demanda l'avis. Lorsqu'il l'eut reçu, il réunit les théologiens, les pasteurs, les missionnaires, et les hommes les plus éclairés de son diocèse. Après de ferventes prières, il proposa la question, sans dissimuler les défauts des indigènes, et sans relever trop ce qu'il avait remarqué de bon en eux. On décida presque unanimement, selon l'avis du prélat, que tous les nouveaux chrétiens suffisamment instruits, et dont les mœurs seraient régulières, pourraient être admis à la sainte table, lorsque les pasteurs ou les confesseurs les en jugeraient capables. Cette décision fit loi. Une autre pensée occupait Christophe de Torrès. Depuis son arri-

vée, il voyait avec peine la jeunesse espagnole sans aucuns moyens d'instruction supérieure qui la rendissent très-utile à l'Eglise et à l'Etat. On ne pouvait s'instruire solidement et à fond des dogmes du christianisme; on vivait dans l'ignorance de ses lois; et les chrétiens, dans leurs maladies, étaient forcés de s'adresser aux naturels qui avaient quelque connaissance pratique de l'art de guérir. Il était donc à désirer, pour le bien spirituel et temporel de tout le royaume de Grenade, qu'on établît dans la ville de Sainte-Foi une université sur le modèle de celle que Jérôme de Loaysa, autre archevêque de l'ordre de saint Dominique, avait fondée à Lima, capitale du Pérou. L'expérience de chaque jour rendant la nécessité d'un tel établissement plus sensible, le charitable archevêque de Sainte-Foi prit de loin toutes les mesures convenables. Ses revenus étant considérables, et le nombre des pauvres très-restreint, il se trouva ainsi en état de faire un fonds pour des besoins publics. En même temps, il sollicita du Pape et du roi d'Espagne, non-seulement la permission de réaliser la fondation projetée, mais tous les privilèges qui pouvaient en relever l'éclat et en assurer le succès. Le roi, en expédiant ses lettres-patentes, voulut assigner une rente annuelle de cinq mille ducats pour l'entretien des professeurs. Christophe de Torrès fit construire un magnifique collège, appelé de Sainte-Marie du Rosaire, et dans lequel il fonda quinze chaires, pour autant de docteurs, savoir : cinq destinés à enseigner la théologie; cinq pour le droit civil et canonique; cinq pour les beaux-arts et la médecine. Il appela d'Espagne les savants les plus renommés, et, avant la fin de l'année 1651, il eut la satisfaction de voir tous ces professeurs en exercice. Les chrétiens, et les idolâtres eux-mêmes, avaient souvent reçu les effusions de sa charité, attentive à connaître leurs besoins et à les soulager; mais on peut dire que ce monument de sa générosité surpassa tous les autres. Ce dernier trait couronna glorieusement tout ce qu'il avait fait jusqu'alors, soit pour l'ornement de la ville de Sainte-Foi et celui de son Eglise; soit pour l'instruction, l'éducation et le perfectionnement de la jeunesse; soit, enfin, pour faciliter aux anciens chrétiens les moyens de civiliser et d'attirer au christianisme tout ce qu'il restait en-

[1773]
core
ges r
collé
établi
ment
pas d
et à
fesser
une p
et l'o
en m
tous
prom
recon
celui
guère
Foi.
dix-h
fier,
1653.
solenn
moire
Grenad
Sout
succé
Sainte
dans
travai
au ch
rang
provin
était a
il n'or
aucun
la cha
à pied
niman
Il dota
d'une
Étienne
annonc
attirait
nora d
rut à S
Les Do
Saldan
la nou

e espagnole
supérieure
se et à l'É-
dignement et
me; on vi-
et les chré-
et forcés de
ent quelque
érir. Il était
uel et tem-
nade, qu'on
ne université
de Loaysa,
Dominique,
Pérou. L'ex-
la nécessité
e, le chari-
de loin toutes
us étant con-
tres-res-
de faire un
même temps,
pagne, non-
la fondation
qui pouvaient
e succès. Le
entes, voulut
q mille ducats
Christophe de
que collège,
ire, et dans
ur autant de
enseigner la
et canonique;
eine. Il appela
enommés, et,
et la satisfac-
exercice. Les
mes, avaient
harité, atten-
les soulager;
nt de sa géné-
e dernier trait
u'il avait fait
de la ville de
e; soit pour
fectionnement
faciliter aux
e civiliser et
u'il restait en-

core parmi eux de sauvages et d'idolâtres. Les sa-
ges règlements que l'archevêque dressa pour son
collège ajoutèrent à l'heureuse influence qu'un
établissement de cette nature devait naturelle-
ment exercer. La capacité et les talents n'étaient
pas des titres suffisants pour obtenir des grades,
et à plus forte raison une place parmi les pro-
fesseurs : on voulait que le sujet eût, de plus,
une piété solide et une réputation sans tache;
et l'on s'attachait à former le cœur des étudiants
en même temps qu'à développer leur esprit. De
tous les statuts que l'illustre fondateur faisait
promettre d'observer, il n'y en avait pas qu'il
recommandât plus souvent ni plus fortement que
celui-là. Christophe de Torrès ne survécut
guère à l'établissement de l'université de Sainte-
Foi. Agé de près de quatre-vingts ans, dont
dix-huit furent consacrés à instruire, à édi-
fier, à augmenter son troupeau, il mourut en
1653. Son corps fut enterré avec beaucoup de
solenité dans sa cathédrale. Son nom et sa mé-
moire sont encore en bénédiction à la Nouvelle-
Grenade.

Sous le gouvernement des évêques qui se
succédèrent sur les sièges de Sainte-Foi, de
Sainte-Marthe, de Carthagène et de Popayan,
dans ce royaume, d'excellents missionnaires
travaillèrent avec fruit à gagner les infidèles
au christianisme. Touron place au premier
rang François de Garayta (1), qui illustra la
province dominicaine de Saint-Antonin, où il
était arrivé en 1614. Élu provincial en 1630,
il n'omit de visiter, dans les quatre diocèses,
aucune communauté ni maison d'instruction à
la charge de son ordre, voyageant toujours
à pied malgré la rigueur des saisons, et ran-
imant le zèle pour la propagation de la foi.
Il dota notamment Mompoix, sur le Magdalena,
d'une station de Dominicains, et y laissa le P.
Étienne des Saints ou *Esteven Santos* (2) pour
annoncer le vrai Dieu aux tribus idolâtres qu'y
attirait le commerce. Cet ami de Dieu, qui l'hon-
ora de plusieurs guérisons miraculeuses, mor-
rut à Saragosse la Neuve le 29 septembre 1641.
Les Dominicains Diego de Valderas et Pierre de
Saldanna donnèrent occasion à la fondation de
la nouvelle ville connue sous le nom d'*Ecce*

homo (1), par l'établissement d'un pauvre mo-
nastère dont les cinq religieux ne sortaient que
pour aller catéchiser les indigènes errants sur
les montagnes ou cachés dans les forêts : Val-
deras y mourut dès 1640; mais Saldanna vécut
jusqu'en 1661. Nous mentionnerons enfin le
Frère-Prêcheur Jean de Pereyra (2), qui vérifia
que des peuplades entières, sincèrement chré-
tiennes en apparence, continuaient de rendre un
culte sacrilège aux idoles. Un vieil indigène lui
avoua que, tout en assistant à l'assemblée des
fidèles, il n'avait pas cessé de fréquenter la nuit
ce que les idolâtres appelaient le sanctuaire de
leurs dieux; profonde caverne sur une haute
montagne vis-à-vis du précipice appelé le grand
trou de Macheta. Il y avait eu là naguère un
temple dédié au prétendu dieu des semences et
des moissons, que ses aveugles sectateurs ve-
naient encore honorer en secret, en offrant des
grains à l'idole, colosse d'argile ou de terre
cuite d'une forme hideuse. Jean de Pereyra la fit
saisir et transporter chez lui, avec une quantité
prodigieuse de paquets de grains ou de semences
trouvés sur l'autel. On remarqua avec surprise
qu'aucun ne renfermait du froment; et les indi-
gènes interrogés déclarèrent que leur Dieu ne
l'agréait point, parce qu'il était la matière du sa-
crament de l'eucharistie. On catéchisa ces malheu-
reux; puis, dans une réunion générale, Pereyra
ordonna aux coupables pénitents de montrer
leur repentir d'avoir adoré une statue d'argile,
en la mettant en pièces de leurs propres mains,
et en jetant les débris de l'idole dans le fleuve.
L'indignation avec laquelle ils se précipitèrent
sur le vain simulacre ne permit plus de douter
qu'ils ne fussent convaincus de l'impuissance de
ces divinités chimériques. Le missionnaire, in-
strument de leur conversion, mourut en 1682.

Les Augustins déchaussés concoururent avec
les Dominicains à dissiper les ténèbres de l'ido-
lâtrie dans la Nouvelle-Grenade. « Le P. Alfonso
de La Croix, Augustin déchaussé, convertit huit
mille païens à la foi chrétienne, dit Urbain
Cerri (3); ce qui fut cause qu'on envoya, le 7
août 1629, douze religieux de cet ordre en ce

(1) Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. 229,
p. 400.

(2) *Ibid.*, p. 518.

(3) *État présent de l'Église romaine*, etc., p. 269.

(1) *Histoire générale de l'Amérique*, t. xiv, p. 200.

(2) *Ibid.*, p. 430.

pays. Ce Père fut fait leur supérieur, et son pouvoir s'étendait aussi jusque dans les provinces voisines. Cette mission fut confirmée et renforcée en 1639 par douze autres religieux, en considération des grands progrès qu'on avait faits dans la conversion de ces peuples. »

Les religieux dont nous venons de parler étaient de grands serviteurs de Dieu : mais aucun d'eux ne rivalisa avec le Jésuite Claver, qui, sans presque sortir de Carthagène, fut regardé comme l'apôtre de toute l'Amérique. Ayant appris que le P. Diego de Farigna arrivait pour lui succéder dans son ministère auprès des noirs : « Ha ! s'écria-t-il, pénétré de joie, levant les yeux aux ciel, et frappant la terre de son bâton, baptiser les nègres ! Bonne nouvelle. » Et il se traîna malade aux pieds de son successeur, qu'il baisa avec respect. Le jour de la Nativité de la Sainte-Vierge, en 1654, l'ami des noirs remit doucement son âme à son Créateur. D'éclatants miracles déclarèrent, en quelque sorte, la gloire à laquelle il venait d'être appelé. Dieu daigna même lui accorder, du moins pour un temps, le privilège de l'incorruptibilité après la mort, comme il l'avait fait au grand François-Xavier ; sans doute afin qu'on rendit quelque jour à l'apôtre des Indes occidentales les hommages que l'univers chrétien s'empresse de rendre à l'apôtre des Indes orientales (1). La Compagnie de Jésus, si pleine de sollicitude pour les noirs importés d'Afrique dans la Nouvelle-Grenade, ne se montrait pas moins avide du salut des indigènes de ce pays : ses missionnaires, distribués sur divers points, travaillaient sans relâche à les convertir.

Indépendamment des enfants de saint Dominique, de saint Augustin, de saint Ignace, la Nouvelle-Grenade voyait à l'œuvre les fils de saint François. Urbain Cerri (2) nous apprend que des Capucins d'Aragon firent la mission à Venezuela sous la conduite du P. François de Pampelune, qu'ils allèrent aussi dans la Nouvelle-Andalousie près l'Orénoque, qu'ils pénétrèrent ensuite du côté de Cumana, et que, leur nombre ayant été porté à treize, cinq chefs de peuplades embrassèrent le christianisme et adressèrent leurs lettres d'obéissance à Clément IX par l'entremise du P.

Joseph de Caravantes. Sur le rapport de ce religieux, la mission de son ordre fut confirmée par un décret spécial en 1667 ; mesure d'autant plus méritée, que le P. Augustin Villabano avait payé, l'année précédente, de sa vie l'honneur de prêcher Jésus-Christ aux infidèles de ces contrées.

A l'époque où le Capucin Caravantes travaillait à convertir les peuples placés à l'ouest de l'Orénoque, les Jésuites Ignace de Llauri et Julien de Vergara, non contents des fruits spirituels qu'ils venaient de cueillir à Saint-Joseph de Oruna dans l'île de la Trinité, entreprirent de civiliser, à l'est du fleuve, les habitants de la Nouvelle Guyane ; et ils y fondèrent cinq églises. Des corsaires ayant porté le ravage sur ce territoire, le P. de Llauri mourut de faim. Son compagnon, après avoir recommandé les néophytes à un Dominicain et à un Augustin, se rendit aux missions du Casanare. Peu de temps après, les Capucins catalans se chargèrent de la Nouvelle-Guyane, où les Jésuites ne reparurent point (1). L'apostolat de la famille de saint Ignace s'exerça, en remontant l'Orénoque, sur les deux rives de ce fleuve.

Les Caribes des côtes, ennemis des missions, qui s'interposaient comme une barrière entre leur cupidité et la proie qu'ils convoitaient, s'efforcèrent sans cesse de les anéantir : en 1684 et 1693, ils massacrèrent les apôtres de l'Orénoque, résolus de continuer la guerre jusqu'à ce qu'ils eussent tué tous les missionnaires et détruit leurs colonies (2). Mais les Jésuites rétablirent les chrétientés saccagées, et en formèrent de nouvelles. A dater de 1733, les Caribes les attaquèrent avec plus d'acharnement que jamais. Ils brûlèrent Notre-Dame des Anges chez les Salivas, saint Joseph des Otomacos, etc. ; et, lorsqu'ils crurent avoir porté le dernier coup aux établissements de la Compagnie de Jésus, ils se jetèrent sur la colonie de Mamos, que les Franciscains de Piritu venaient de fonder près de la ville de Guaya. Le P. André Lopez était à l'autel : « il finit la messe, dit Gumilla (3), et, ayant su que le combat était engagé sur la place, il quitta ses habits sacerdotaux, prit un crucifix,

(1) *La vie du vénérable P. Claver*, t. II, p. 249.

(2) *État présent de l'Eglise romaine*, p. 274.

(1) Gumilla, *Histoire de l'Orénoque*, t. I, p. 40.

(2) *Ibid.*, t. II, p. 278.

(3) *Ibid.*, p. 273.

de ce re-
confirmée
e d'autant
ano avait
l'honneur
de ces con-

es travail-
l'ouest de
auri et Ju-
ruits spiri-
aint-Joseph
ntreprirent
itants de la
inq églises.
sur ce ter-
e faim. Son
dé les néo-
ugustin, se
eu de temps
gèrent de la
e reparurent
le de saint
énoque, sur

es missions,
rrière entre-
pitaient, s'ef-
ir : en 1684
es de l'Oré-
erre jusqu'à
ionnaires et
Jésuites réla-
en formèrent
e Caribes les
t que jamais.
ges chez les
os, etc.; et,
dernier coup
ie de Jésus,
mos, que les
e fonder près
é Lopez était
milla (3), et,
sur la place,
t un crucifix,

et anima le peuple à se défendre. Il reçut un coup de fusil à la jambe, dont il ne fit aucun cas, et continuait d'exhorter ses ouailles avec plus d'ardeur, lorsqu'un sacrilège Caribe lui déchargea un coup de sabre sur la bouche, en lui disant : « Tais-toi, et ne perds point ton temps à prêcher. » La violence du coup le fit tomber sur la place... Le pasteur ayant été frappé, les brebis cherchèrent leur salut dans la fuite. Les Caribes saccagèrent la colonie; et, s'étant jetés sur le missionnaire pour lui ôter l'habit de l'ordre, ils le trouvèrent encore en vie, le crucifix à la main, qui priait pour la conversion de ces barbares. Ils lui déchargèrent un second coup sur la tête; et, sans lui donner le temps d'expirer, ils le dépouillèrent, le pendirent à un arbre, et allumèrent du feu dessous pour le brûler : mais cet élément respecta ce saint personnage; on le trouva huit jours après dans son entier; et il est à croire que son âme, après avoir été purifiée par les flammes de l'amour de Dieu et du prochain, s'envola triomphante au ciel. » Sous le pontificat de Benoît XIII, mort en 1730, Nicolas de Labrid, chanoine de Lyon, et trois autres ecclésiastiques étaient allés à Rome prier ce Pontife de les employer en qualité de missionnaires dans les pays qu'il lui plairait de désigner. « Sa Sainteté, ajoute Gummilla (1), inspirée du Saint-Esprit (ce sont les termes de la bulle que l'on garde à Guayana), les institua évêques pour les quatre parties du monde. Les pays de l'Orénoque étant échus à M. de Labrid, il s'y rendit; et, en attendant l'expédition de ses bulles et l'agrément de Sa Majesté catholique, le gouverneur de la Trinité et de la Guyane lui offrit un logement chez lui. Cet illustre prélat le remercia de son offre, et prit le parti d'attendre à Cayenne les dépêches de Sa Sainteté. Il s'embarqua, en effet, dans le but de s'y rendre : mais, son zèle lui ayant fait changer de dessein, il prit une autre route, et vint mouiller dans la rivière de Aquire, où les Caribes le reçurent à bras ouverts pour mieux cacher leur trahison; car, au bout de quelques jours, ils massacrèrent deux prêtres de sa suite, et lui coupèrent la tête d'un coup de sabre. Ils prirent les ornements, et brisèrent un crucifix

d'ivoire et un autel qui avait été consacré par le Pape, dont le nom se voit encore sur les morceaux. Ce prélat est enterré à côté du maître-autel de l'église de Saint-Joseph de Oruna, dans l'église de la Trinité, du côté de l'Évangile, et les corps de ses deux compagnons sont enterrés de l'autre. »

CHAPITRE XXXV.

Missions des Capucins, des Philippins et des Jésuites au Brésil.

Nous venons de parcourir toute l'Amérique espagnole : les mêmes efforts pour propager et établir solidement le christianisme avaient lieu dans l'Amérique portugaise, c'est-à-dire au Brésil, où l'on a vu l'aurore de la civilisation poindre sous les auspices des fils de saint François et de saint Ignace.

Urbain Cerri (1) dit de cette vaste région, qui touche à l'Amazone du côté du nord, et au Rio de la Plata vers le midi, occupant ainsi une longueur de cinq cent cinquante lieues sur une largeur de deux cents : « Les Portugais restèrent en possession du Brésil tant que leurs rois régnerent : mais, lorsque la couronne de Portugal tomba entre les mains du roi Catholique, les Hollandais, poursuivant opiniâtrément la guerre qu'ils avaient entreprise contre ce prince, et invités d'ailleurs par plusieurs Juifs qui demeuraient dans le Brésil pour y trafiquer, entreprirent la conquête de ce pays. Ils y réussirent sans beaucoup de peine, parce que les forces d'Espagne étaient occupées à d'autres guerres, mais aussi parce que les Hollandais accordèrent la liberté de conscience à chacun. Dans la suite des temps, le gouvernement hollandais devenant trop sévère, la plupart des Brésiliens se révoltèrent sous la conduite de Jean Fernandez et d'Antoine Cavalcanti, qui, ayant rassemblé cinquante mille hommes, se rendirent maîtres de toutes les places fortes, excepté Recife (Pernambuco), et chassèrent les Hollandais de ce pays. Quoique ceux-ci y envoyassent une nou-

(1) Histoire de l'Orénoque, t. II, p. 277.

(1) État présent de l'Église romaine dans toutes les parties du monde, p. 201.

velle flotte, ils ne purent le reprendre; et depuis ce temps-là, la couronne de Portugal est restée en possession du Brésil. Il n'y avait alors qu'un évêché, qui était dans la Baie de Tous les saints (Bahia), et que Votre Sainteté (Innocent XI) vient d'ériger en archevêché. La mission des Capucins français de la province de Bretagne, qui fut fondée en 1634, y réside. Quelques religieux, allant en Guinée, firent quelque séjour dans l'île de Saint-Thomas : mais, cette île ayant été prise avec Angola par les Hollandais, et les Portugais en ayant été chassés, ces religieux furent transportés avec eux à Olinda, qui avait été repris par le roi de Portugal. Ils trouvèrent la religion catholique dans une grande confusion, non-seulement à cause des Juifs, mais aussi par rapport aux hérétiques, qui, ayant chassé les prêtres catholiques pour pouvoir mieux introduire la doctrine de Calvin, se mariaient aux filles de Portugais, même contre leur gré. Les Capucins s'y opposèrent avec tant de succès, que les Hollandais furent chassés de Recife; de sorte que, par ce moyen, cette partie du Brésil fut remise sous l'obéissance du roi de Portugal. Un frère-lai Capucin se distingua extrêmement dans cette occasion : comme il entendait le métier de la guerre, il donna les moyens à l'armée portugaise de reprendre le fort; de manière que le rétablissement de la foi catholique dans le Brésil peut être attribué avec justice aux Capucins. Les Portugais, pour témoigner leur reconnaissance à ces Pères, leur donnèrent une maison à Recife, qui est le lieu de leur résidence; une autre à Olinda, une troisième dans Rio-Janeiro; et Jean IV, roi de Portugal, leur donna un hospice à Lisbonne. Ces religieux prêchent, administrent les sacrements, et instruisent non-seulement les natifs, mais aussi les nègres de Guinée et d'Éthiopie, qui sont en grand nombre (au Brésil). En 1664, cette mission, qui était d'abord renfermée à Pernambuco, s'étendit par tout le Brésil; et il n'y a que quelques années que ces missionnaires s'en allèrent, à cent vingt milles de Recife, à travers des pays montagneux et déserts, où ils trouvèrent, dans de grandes forêts, un grand nombre de sauvages qui vivaient comme des bêtes... Olinda et Pernambuco ont été érigés en évêchés, par Votre Sainteté, à la nomination du roi de Portugal, et ils sont

suffragants de l'archevêque de la Baie de Tous les saints. On a fondé depuis, dans la ville d'Olinda, une congrégation de prêtres selon la règle de saint Philippe Néri : une partie de leur institution consiste à faire la mission pour la conversion des infidèles, conformément au pouvoir qui leur a été accordé par la Congrégation (de la Propagande). Les provinces de Rio-Janeiro, situées dans la partie méridionale du Brésil, vers la rivière de la Plata, étaient autrefois du diocèse de la Baie de Tous les saints : mais elles en furent séparées pour de très-bonnes raisons, alléguées dans le Bref de Grégoire XIII, du 19 juillet 1575. On trouva à propos d'établir dans ces provinces un vicaire, avec le titre d'administrateur de Rio-Janeiro, parce que ce pays s'étendait jusques à neuf cents milles de la ville de Tous les saints, où l'évêque du Brésil faisait sa résidence. L'administrateur, en vertu du Bref du Pape, eut la juridiction épiscopale, excepté les fonctions qui appartiennent à l'évêque... Ce ministre ecclésiastique fut élu par le roi de Portugal, sans l'approbation du saint Siège. Lorsque ce pays était sous la domination du roi Catholique, le saint Siège fut prié d'y ériger un évêché; ce qui ne se fit point : c'est pourquoi ce pays souffrit beaucoup, faute d'un évêque, ou du moins faute d'ordination de prêtres. Votre Sainteté a remédié à ce mal pour l'avenir, en érigeant la ville de Saint-Sébastien (Rio-Janeiro) en évêché.

On s'étonne que, dans ce récit, Urbain Cerri ait fait complètement abstraction des Jésuites. Il eût été juste de rappeler que de leurs collèges de Pernambuco, de Bahia, de Rio-Janeiro, etc., ne cessèrent de sortir des missionnaires qui allaient chercher les indigènes errants, pour les former à la vie sociale et chrétienne; civilisateurs désintéressés, dont on ne récompensait le dévouement qu'en promettant de respecter la liberté de leurs chers néophytes. Il eût fallu, du moins, consacrer un souvenir à l'action civilisatrice de la Compagnie de Jésus sur l'île de Maranhão, enlevée, l'an 1614, aux Français (1); et sur la partie du continent qui de cette île se prolonge, l'espace de deux cent quarante mille environ, jusqu'au Para ou Santa-Maria de

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 150, col. 2.

Belem
bouch
Les
furent
dans c
domain
Louis d
à leur
culant
vaient
la caus
1641, l
Maranh
les sign
péril qu
dei et d
20 févri
retirent
public d
de Mello
l'honneur
Jésuites
qu'ils on
à Maran
gal exau
civilisati
le P. An
rateur, l
gal, qui
mêmes d
courir en
lateurs,
prometta
lui : mais
il se met
Paira, G
nard Alm
landais Ri
peuplades
chrétienne
dont quin
mission, d
Scara, Ma
lonies, écl
côte, poss
gnie de Jé
groupes le
continue
besoin. Le
lier, et un

Belem, fondée l'an 1616 au bord de la seconde bouche de l'Amazone.

Les Pères Emmanuel Gomez et Didace Nunes furent envoyés les premiers de Pernambuco dans ces pays, au moment où on les réunit au domaine du Portugal. Sept ans après, les Pères Louis de Figueira et Benoît Amodéi y parurent à leur tour, au grand déplaisir de ceux qui, spéculant sur le travail forcé des indigènes, savaient que les Jésuites plaideraient avec chaleur la cause de leur indépendance. Le 24 novembre 1641, l'invasion des Hollandais dans l'île de Maranhao eut pour conséquence la ruine de tous les signes de la religion catholique. A la vue du péril qui menaçait la foi, les Pères Benoît Amodéi et de Couto provoquent le mouvement du 20 février 1644, devant lequel les hérétiques se retirent de la colonie naissante; et, par un acte public du 14 mars 1647, le gouverneur Texeira de Mello attribue aux deux missionnaires tout l'honneur de ce résultat. Pour récompense, les Jésuites demandent que l'abolition de l'esclavage, qu'ils ont obtenue en 1609 au Brésil, soit décrétée à Maranhao et sur l'Amazone : le roi de Portugal exauce en 1662 ce vœu d'humanité et de civilisation. Le 10 janvier de l'année suivante, le P. Antoine Vieira, prédicateur du roi, l'orateur, le jurisconsulte, le diplomate du Portugal, quitte Lisbonne, tenté par les difficultés mêmes de ces missions nouvelles, qu'il va parcourir en qualité de visiteur. La rage des spéculateurs, frustrés des bénéfices illicites que leur promettait la traite des indigènes, s'élève contre lui : mais, homme de conciliation et de fermeté, il se met à l'œuvre. Secondé par les Pères Jean Paira, Gonzalès Veras, Pierre Monteiro, Bernard Almeida, Jean-Marie de Dominis, et l'Irlandais Richard Curew, il convie de nombreuses peuplades aux douceurs de la vie sociale et chrétienne. En 1659, vingt-quatre Jésuites, dont quinze prêtres, travaillaient dans cette mission, divisée en quatre colonies principales, Scarra, Maranhao, Para et l'Amazone. Ces colonies, échelonnées sur quatre cents lieues de côte, possédaient des résidences de la Compagnie de Jésus, auxquelles se rattachaient par groupes les chrétiens que les missionnaires, continuellement en course, visitaient selon le besoin. Leur apostolat avait un cachet particulier, et un double but, que le P. Antoine Vieira

précise en ces termes dans une lettre écrite au roi le 11 février 1660 : « On va, pour l'ordinaire, dans les autres missions avec la seule intention de sauver les âmes des indigènes; ici, on sauve celles des naturels et des Portugais, dont le plus grand écueil est l'injuste servitude qu'ils imposent aux indigènes qu'ils volent ou achètent sur les fleuves. Votre Majesté a remédié à ces actes odieux, en chargeant les missionnaires de la Compagnie de reconnaître et de racheter les esclaves. » Le P. François Velloso en racheta six cents, et le P. François Gonzalès le même nombre.

A l'embouchure de l'Amazone est l'île Marajo, la plus grande de tout le fleuve : elle a environ trente lieues du sud au nord, et quarante de l'est à l'ouest. Les Nengahybas, ses habitants, ont résisté, en 1655, aux prédications des Pères Jean Sotomayor et de Valle. Comme on redoute qu'ils n'appuyent une nouvelle entreprise des Hollandais, on se décide à les dompter par la force. Mais le P. Antoine Vieira se fait fort d'en venir à bout, l'Evangile à la main. Sur la parole qu'il leur transmet, que leur liberté sera respectée, sept de leurs chefs accourent en 1659 au collège des Jésuites, rejetant les mésintelligences passées sur la mauvaise foi des Portugais, et ajoutant que, depuis qu'ils ont reçu la lettre du *grand Père*, qu'ils connaissaient déjà de réputation, et qui par amour pour eux a risqué la haute mer et obtenu du roi de bonnes choses, ils n'ont point hésité à se livrer en otage aux Européens, bien sûrs qu'ils n'auront rien à craindre sous la main du Père, dont ils veulent être les enfants. Vieira propose de les accompagner aussitôt dans leur île. Ils répondent que, ayant vécu jusqu'alors dans les bois sous les arbres comme des animaux, ils ont besoin de quelque temps pour former une aldée, et que, dès qu'ils auront construit des maisons et une église, ils viendront le chercher en foule, afin de lui faire plus d'honneur. Le 15 août 1659, Vieira s'embarque enfin sur le fleuve; le saint sacrifice est offert dans la nouvelle église; le prêtre adresse aux Nengahybas un discours sur leurs devoirs comme chrétiens et comme sujets du roi de Portugal; alors chaque chef s'approche tour à tour de l'autel, jette son arc et ses flèches aux pieds du Père, puis, les mains élevées et serrées dans celles de Vieira, il pro-

nonce cette énergique formule : « Moi, chef de ma nation, en mon nom et au nom de tous mes sujets et descendants, je promets à Dieu et au roi de Portugal d'embrasser la foi de Jésus-Christ, notre Seigneur ; d'être, comme je le suis dès ce jour, sujet de Sa Majesté ; et d'avoir paix perpétuelle avec les Portugais, étant ami de leurs amis, et ennemi de leurs ennemis. » Les tribus riveraines de l'Amazone accédèrent successivement au traité conclu avec les Nengahybas. « Ainsi, écrit Vieira au roi de Portugal, deux pauvres missionnaires de la Compagnie de Jésus, avec la seule dépense de deux feuilles de papier, ont ouvert le chemin de la paix entre des nations formidables et Votre Majesté (ce que, depuis vingt ans, les gouverneurs n'avaient pu obtenir avec leurs soldats, leurs forteresses et des frais énormes). Et cela, Dieu l'a permis, afin que les ministres de Votre Majesté comprennent que le meilleur instrument pour maintenir et augmenter cette monarchie n'est autre que les ministres de l'Évangile ; car c'est dans l'intérêt de la propagation de la foi que Dieu a institué la monarchie portugaise, et qu'il l'a élevée à un si haut degré de gloire en ce monde. » Les entreprises des Européens sur la liberté des indigènes entravant l'apostolat des missionnaires, les Jésuites obtinrent qu'un édit sévère protégeât les catéchumènes. Cette mesure exaspéra les trafiquants d'esclaves. Au mois de mai 1661, impatients de toute censure, ils arrêtaient le même jour les généreux tuteurs des Américains, le P. Vieira à leur tête ; et Lisbonne vit ces martyrs de la charité et du zèle apostolique débarquer le 6 janvier 1662, pendant que les indigènes, désertant les villages construits au bord de l'Amazone, emportaient dans leurs anciennes forêts le trésor de la foi. Un édit d'Alfonse VI, écho des énergiques réclamations du P. Vieira, proclama, le 4 septembre 1663, qu'il n'existait aucune raison apparente pour enlever ces missions aux Pères de la Compagnie ; qu'il y en avait, au contraire, de très-nombreuses qui prouvaient que leur saint zèle y était nécessaire. Vieira et ses frères, rétablis avec honneur dans les lieux d'où on venait de les expulser, reprirent leur travail interrompu. L'insuffisance des ouvriers évangéliques détermina le P. Louis Figueira à en aller chercher en Europe : à son retour avec douze

Pères, ils furent égorgés par les Amani à l'embouchure de l'Amazone. Cependant Vieira étendait, de jour en jour, le champ de la mission : dans une contrée si fertile, on n'avait pas besoin d'organiser le travail avec une vigilance aussi parcimonieuse qu'au Paraguay ; et les fidèles, colonisés sur un plan adapté à la fécondité extraordinaire du sol, appelaient sans cesse leurs frères de la montagne ou des îles à venir partager leur bonheur dans la vie commune à l'ombre de la croix. Quand Vieira fut mort, ses frères s'attachèrent à ses traces avec une telle ardeur, que le P. Manuel Priez, privé de la vue, mais semblable au vieux Tobie, n'en montra pas moins de zèle pour gagner les âmes : une mission manquait d'apôtre, et il s'y rendit ; en sorte que le P. Bettendori, alors supérieur, écrivit en 1678 au P. Oliva, général de la Compagnie de Jésus : « Dans ces missions, les aveugles voient, les boiteux marchent, et les pauvres évangélisent. » Le P. Louis Consalvi, s'adressant la même année au général, énuméra les postes abandonnés ; puis il conclut : « Au lieu d'écrire sur cette feuille, je devrais plutôt pleurer plus d'un million d'âmes rachetées au prix du sang de Jésus-Christ, et qui tous les jours se perdent faute d'ouvriers. D'ailleurs, outre les nations indiquées dans ma lettre, combien d'autres encore inconnues, et que l'on découvrirait, si on était en nombre suffisant pour pénétrer dans l'intérieur des terres, qui toutes demandent avec instance, et en soupirant, que Votre Paternité leur envoie de ses enfants pour les instruire dans la foi de Jésus-Christ! »

Le 31 mars 1680, une loi de Pierre II défendit de nouveau aux Portugais, sous les peines les plus sévères, de réduire les indigènes en esclavage. Un autre décret de ce prince statua que les missions de Maranhao et de l'Amazone seraient exclusivement confiées aux Jésuites. On exécuta mal ces ordonnances : la première surtout fut comme non avenue. Les insatiables marchands d'hommes, se persuadant qu'elles ont été suggérées par les enfants de saint Ignace, se décident à renouveler l'attentat de 1661, resté impuni, et à mettre les religieux en prison. Ils font endurer, en effet, une dure captivité aux Jésuites, qu'ils chassent du pays en 1684 ; mais les auteurs de ces violences n'obtiennent pas, cette fois, l'impunité. Gomez Freire de Andrade,

envoyé
reconnu
rapport
dont ils
nistratio
nement
intimée
de la lib
modifiée
trace des
esclaves,
les mené
cent con
Sylva Nu
Jean V, s
commerce
charge, l
Santos d
plaintes
Ignace so
dos Sant
songe. « L
réduit les
rapport au
qu'on la re
ce qu'on
entendu a
réjeté, qu
charité des
protection
misérable
tous les au
hommes im
tion prise
l'amirauté
plètement
adversaires
Mais bien
au Brésil, c
les enfants
missions, p
sans secours
voile vers la

envoyé à Maranhao en qualité de commissaire, reconnaît l'innocence des religieux. Sur son rapport, le roi leur fait rendre leurs missions, dont ils auront dès lors non-seulement l'administration temporelle, mais encore le gouvernement spirituel. Cependant, la défense absolue, intimée par l'édit du 31 mars 1680, de trafiquer de la liberté des indigènes, ne tarde pas à être modifiée le 28 avril 1688, date d'une loi qui trace des règles pour que, dans le commerce des esclaves, on respecte au moins l'équité. En 1730, les menées des marchands d'esclaves recommencent contre les Jésuites. Ils envoient Paul de Sylva Nunez accuser ces Pères auprès du roi. Jean V, sur les instances des protecteurs que le commerce inique des esclaves trouve à Lisbonne, charge, le 16 avril 1734, François-Édouard dos Santos d'aller examiner sur les lieux si les plaintes portées contre les enfants de saint Ignace sont fondées. Magistrat habile et intègre, dos Santos distingue aisément la vérité du mensonge. « L'exécration inhumanité avec laquelle on réduit les Indiens en servitude, dit-il dans son rapport au roi, est tellement passée ici en usage, qu'on la regarde comme un acte de vertu. Tout ce qu'on dit contre cette barbare coutume est entendu avec tant de peine, et si promptement rejeté, que les Pères de la Compagnie, dans la charité desquels ces infortunés trouvent asile et protection, et qui compatissent à leur triste et misérable sort, sont, pour cela même, plus que tous les autres, un objet de haine pour tous ces hommes impies. » Un tel rapport, et la résolution prise en conséquence par le conseil de l'amirauté le 3 novembre 1736, vengent complètement les Jésuites des calomnies de leurs adversaires.

Mais bientôt la grande tempête se déclare : au Brésil, comme à Maranhao et sur l'Amazonie, les enfants de saint Ignace sont arrachés à leurs missions, pour être entassés, sans provisions et sans secours, sur le premier vaisseau qui fait voile vers la métropole.

CHAPITRE XXXVI.

Apostolat des Jésuites, des Récollets, des Capucins, des Sulpiciens, et des prêtres du Séminaire des Missions-Étrangères, au Canada et à la Louisiane.

Après l'Amérique espagnole et portugaise, l'Amérique française, et en premier lieu le Canada, attire nos regards.

Henri de Lévi, duc de Ventadour, initié aux ordres sacrés, avait traité avec le maréchal de Montmorency, son oncle, de la charge de vice-roi de la Nouvelle-France (1), dans le but de procurer la conversion des indigènes. Comme les Jésuites dirigeaient sa conscience, il jeta les yeux sur eux pour l'exécution de son projet; d'autant plus que les Récollets, s'avouant leur insuffisance, lui avaient fait d'eux-mêmes une ouverture en ce sens (2). Les Pères Charles Lallemant, Ennemond Massé et Jean de Brébeuf, partirent donc pour Québec, l'an 1625, avec le Récollet Joseph de Dailon : ils furent suivis, l'année suivante, des Pères Philibert Noyrot, Anne de Noue, et d'un frère. Jusqu'en 1632, on prépara les voies à l'établissement du christianisme parmi les indigènes, plutôt qu'on ne commença, à proprement parler, cette œuvre, qui demandait une connaissance approfondie de leur langue, de leurs mœurs et de leurs croyances. Les intrigues des calvinistes du Canada ayant favorisé les entreprises des Anglais sur ce pays, Louis XIII défendit aux protestants d'y passer désormais. D'un autre côté, la Compagnie formée pour coloniser la Nouvelle-France, se laissant persuader que, dans une colonie naissante, des religieux mendiants seraient moins utiles qu'à charge aux habitants, qui avaient à peine le nécessaire pour vivre, arrêta qu'on n'y recevrait plus, du moins de si tôt, de Récollets (3), en sorte que le poids de l'apostolat reposa presque tout entier sur les Jésuites. Sous leur direction, naquit une génération de véritables chrétiens, parmi lesquels régnait la simplicité des premiers siècles de l'Eglise.

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 73, col. 2.

(2) Charlevoix, *Histoire de la Nouvelle-France*, t. I, p. 247. Le Clercq, *Premier établissement de la foi dans la Nouvelle-France*, t. I, p. 206.

(3) *Ibid.*, p. 433.

Les Jésuites comprirent qu'en fixant le centre de leurs missions chez les Hurons, qui était précisément celui du Canada, il leur serait aisé de faire rayonner de là l'Évangile sur toutes les tribus d'alentour. Les Pères de Brébeuf, Daniel et Davost organisèrent la première mission fixe, et fondèrent à Joutatiri une chapelle sous le vocable de *saint Joseph*, dont le nom devint celui de la bourgade. En même temps les Jésuites occupèrent, au-dessus de Québec, le poste de Trois-Rivières, qui commençait à être fréquenté par les peuplades septentrionales, et au-dessous celui de Tadoussac, d'où ils attiraient les Algonquins et les Montagneux (1). Les Hurons, plus rebelles, furent aussi plus fidèles à la vérité une fois connue; les Algonquins, plus faciles à gagner, se montrèrent en revanche moins persévérants. Enfin on ouvrit, à Québec, un collège destiné à recevoir les jeunes indigènes; et le marquis de Gamaches, dont le fils, René de Rouault, s'était fait Jésuite, donna six mille écus pour cette fondation, réalisée à la fin de 1635, date de la mort de Samuel de Champlain, véritable père de la Nouvelle-France. Il eut pour successeur dans le gouvernement du Canada M. de Montmagny. Comme on expliqua aux sauvages que ce nom était synonyme de *grande montagne*, ils surnommèrent le nouveau gouverneur *Ononchio*, qui, dans leur langue, avait la même signification. Ce mot, d'accord avec la poésie de leurs pensées, répondant à l'idée qu'ils se formaient de la métropole, les Français furent dès lors pour eux les enfants d'Ononchio, et le roi de France devint le grand Ononchio. A Paris, la charité, excitée par les lettres et les relations des missionnaires, enfantait des projets pour le bien de cette Église naissante. Personne ne montra plus d'ardeur que la duchesse d'Aiguillon et le commandeur de Sillery. La première, dont nous avons constaté l'influence sur l'établissement de la congrégation des Missions-Étrangères (2), fonda un hôtel-Dieu à Québec, et y fit passer des Hospitalières, prises parmi les Filles de la Croix. Le commandeur, non moins magnifique, adopta l'idée de

former au Canada un village uniquement peuplé de sauvages chrétiens ou disposés à le devenir; et ce village, bâti à une lieue de Québec, porte encore le nom de Sillery. Un autre établissement, qui eut d'heureux résultats pour la colonie, fut la fondation d'un couvent d'Ursulines à Québec pour l'éducation des jeunes filles. Madame de La Peltrie, veuve de Normandie, consacrant sa fortune à cette œuvre, conduisit en 1639 au Canada, avec les Hospitalières de la duchesse d'Aiguillon, trois Ursulines, parmi lesquelles était Marie Guyart, dame Martin, célèbre sous le nom de Marie de l'Incarnation. La Dauversière, receveur général des domaines de La Flèche, songea à exécuter plus en grand ce qu'on avait fait à Sillery, et à obtenir du Roi, dans ce but, l'île de Montréal, sur le fleuve Saint-Laurent, à soixante lieues au-dessus de Québec. Il fit entrer l'abbé Olier dans ses vues; et une association se forma sous le nom de compagnie de Montréal, sous la protection du cardinal de Richelieu, et surtout sous les auspices de la sainte Vierge. M. de Maisonneuve, l'un des associés, nommé gouverneur de l'île, y conduisit en 1641 la première colonie, dont faisait partie Jeanne Manse, pieuse fille de Langres, qui se destinait au service des malades dans l'hospice qu'on se proposait d'ériger. Ainsi naquit une cité, à laquelle on donna le nom de Villemarie ou Montréal. (Pl. CXVI, n° 1.)

Les Anglais et les Hollandais, jaloux de la prospérité de la colonie française, entretenaient contre les tribus qui se ralliaient à la France la haine des Iroquois, dont le pays avait pour bornes, au nord le lac du Saint-Sacrement et le fleuve Saint-Laurent, au midi l'Ohio et la Pensylvanie, la Nouvelle-York, au couchant le lac Érié, à l'occident le lac Ontario. (Pl. CXVI, n° 2.) Divisés en cinq peuplades, savoir : les Tsonnontouans, les Goyogouens, les Onnontagués (ou Iroquois supérieurs), les Agniés et les Onnejouts (Iroquois inférieurs), ils disaient, pour marquer leur union, qu'ils ne composaient qu'une seule cabane, qu'on nommait la *cabane iroquoise*. Adorateurs du soleil, le feu de leurs foyers leur tenait lieu d'autel. Devant ce feu, on célébrait les mariages, sans grande solennité. L'épouse attendait dans sa cabane l'époux, qui s'y rendait à la nuit, accompagné de sa parenté.

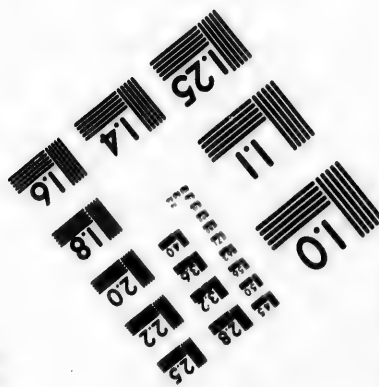
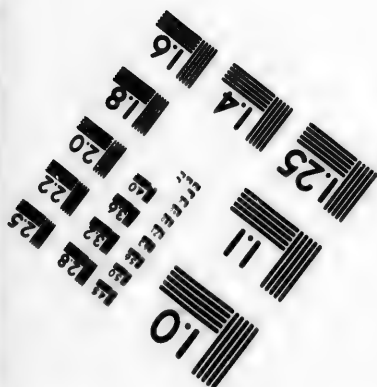
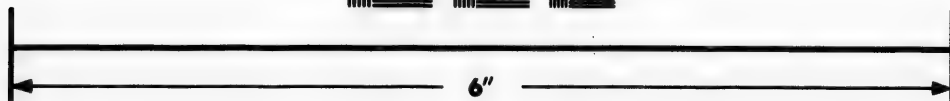
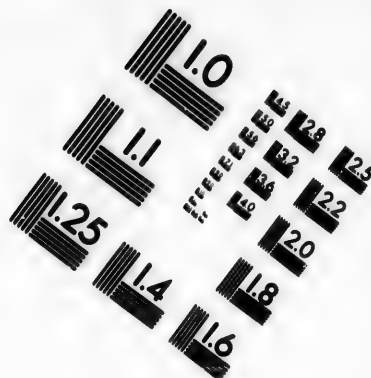
(1) Nommés ci-dessus Montagnais, t. II, p. 70, 71, 73, où nous avons suivi l'orthographe du P. Chrestien Le Clercq, Récollet.

(2) Voyez ci-dessus, t. II, p. 396, col. I.

quement pen-
 posés à le de-
 ne de Québec.
 Un autre éta-
 sultats pour la
 uvent d'Ursu-
 es jeunes filles.
 e Normandie,
 vre, conduisit
 pitalières de la
 aulines, parmi
 dame Martin,
 e l'Incarnation.
 al des domaines
 r plus en grand
 obtenir du Roi,
 , sur le fleuve
 es au-dessus de
 r dans ses vues;
 le nom de com-
 otection du car-
 ous les auspices
 aisonneuve, l'un
 r de l'île, y con-
 onie, dont faisait
 ille de Langres,
 es malades dans
 ériger. Ainsi na-
 donna le nom de
 CXVI, n° 1.)
 is, jaloux de la
 ise, entretenaient
 nt à la France la
 pays avait pour
 aint-Sacrement et
 midi l'Ohio et
 -York, au cou-
 t le lac Ontario.
 en cinq peupla-
 uans, les Goyo-
 u Iroquois supé-
 nejouts (Iroquois
 ur marquer leur
 qu'une seule ca-
 e iroquoise. Ado-
 leurs foyers leur
 feu, on célébrait
 lennité. L'épouse
 ux, qui s'y rendait
 né de sa parenté,







Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

1.8 2.0 2.2 2.5
E6 E5 E4 E3 E2 E1

10 E
11

[1773]

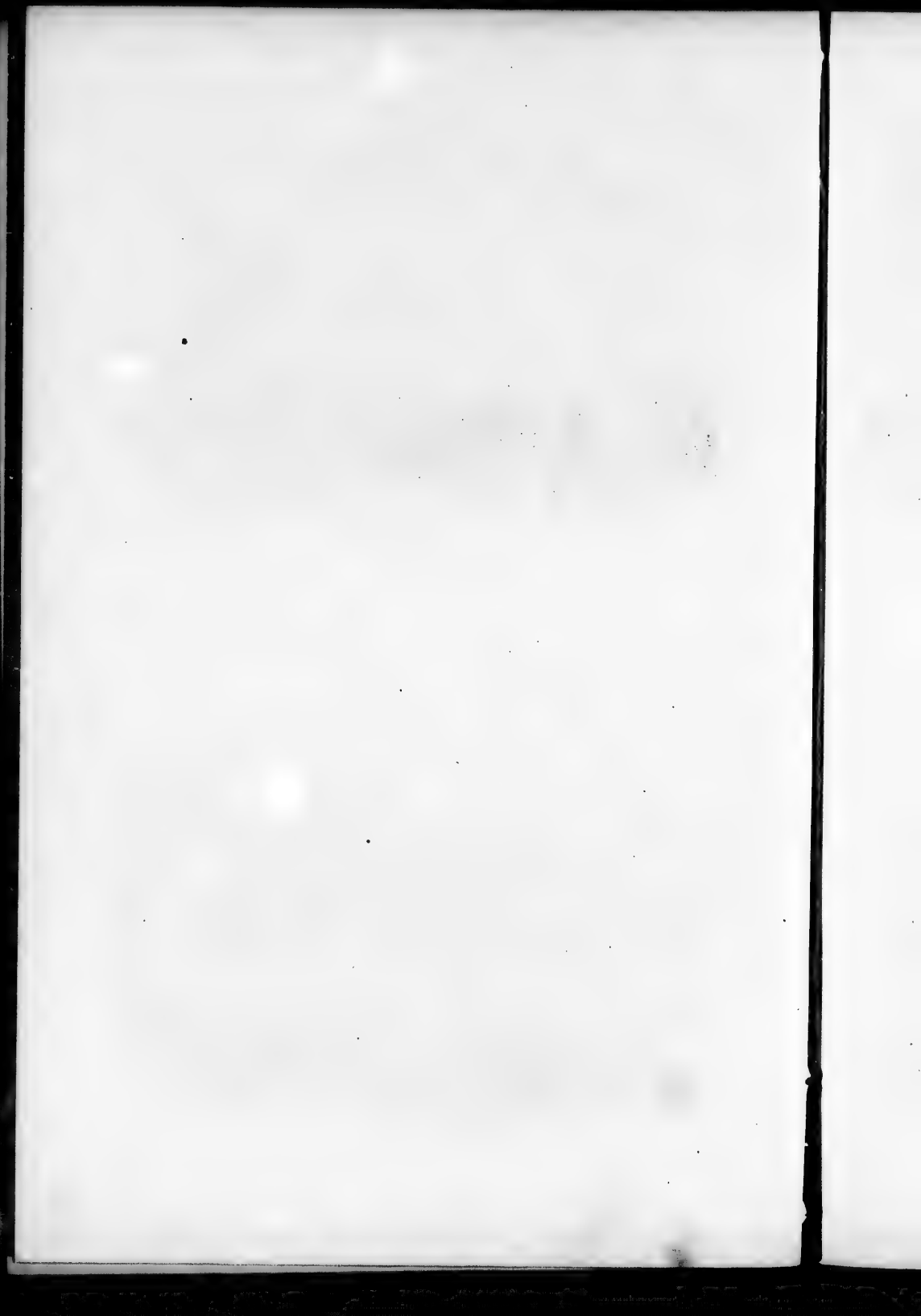
peu-
de-

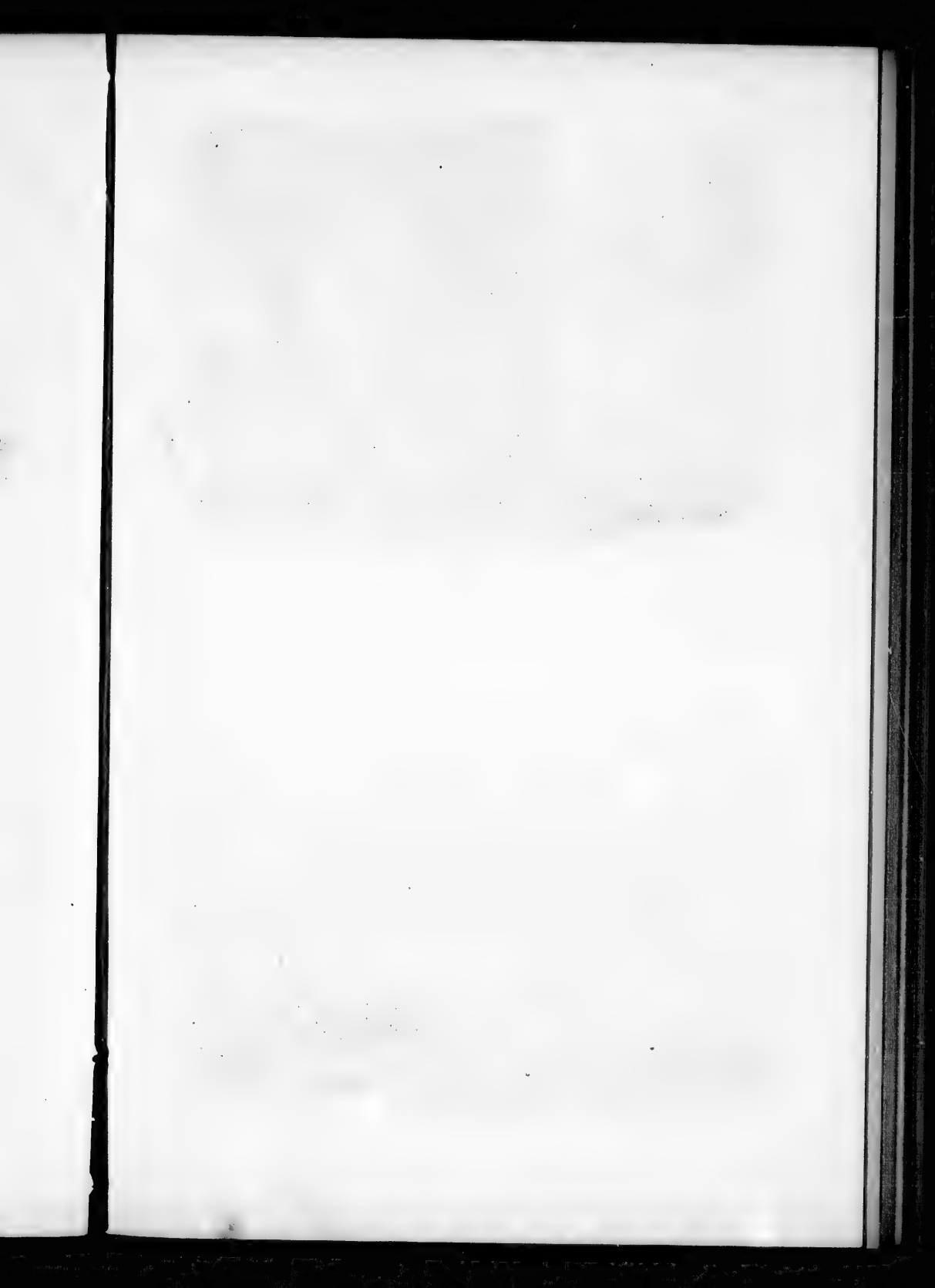


Menre de

Menu 0.1

1. *ago* (return)
$$\{f_i\}_{i=1}^n \in \mathcal{F}_{\text{Lip}}(\mathbb{R}^d) \text{ and } \{g_i\}_{i=1}^n \in \mathcal{F}_{\text{Lip}}(\mathbb{R}^d)$$





Mais, si l'on veut aller au fond de la question, on verra que les Indiens ne sont pas les seuls à avoir été victimes de la guerre. Les Français, eux aussi, ont subi de nombreuses pertes. Les soldats ont été tués, les prisonniers ont été exécutés, les villages ont été brûlés. La guerre a été une véritable catastrophe pour les deux camps.

[illegible]



[1773]

Dès qu'il était
vant lui un pl
côtés en silen
enveloppée p
Le mari man
(Pl. LXII, n°
tait toute la cé
l'appareil et la
le respect des
étant le princ
général. On cr
avoir graissé l
dait enveloppé
posture d'un h
pliées contre
sur ses genoux
nés, les Iroquoi
vive aux Huron
stitution pour le c
glise huronne,
commençait-elle
que ses pasteurs
détruites. En 1
les pirogues qui
Jogues et son g
séparer des Hur
bord sous ses y
laume Couture.
avec fureur sur
déchargent sur
coups de pierre e
pire encore, lui
mains et lui cou
dents. Le Franca
la même cruauté.
semaines, les ve
qu'on s'abstient
core fuir ; mais
vité, en faisant co
Iroquois. René
tracer le signe
enfant, périt ma
gues lui-même e
lorsqu'un officier
mort. Il passe en
cueille avec véné
Le Pape, à qui
célébrer les divins
tilées, répond qu'
à un martyr de Jé

Dès qu'il était assis au foyer, elle apportait devant lui un plat de sagamité, et s'asseyait à ses côtés en silence, en lui tournant un peu le dos, enveloppée par modestie dans sa couverture. Le mari mangeait de ce qui lui était offert (Pl. LXII, n° 1), puis se retirait. En cela consistait toute la cérémonie. Les Iroquois réservaient l'appareil et la magnificence pour les funérailles, le respect des morts et le souvenir des ancêtres étant le principal caractère des sauvages en général. On creusait la fosse en rond ; et, après avoir graissé le corps du défunt, on l'y descendait enveloppé dans son hamac. Il était dans la posture d'un homme assis, ayant les jambes appliquées contre les cuisses, et la tête inclinée sur ses genoux (Pl. LXII, n° 2). Idolâtres obstinés, les Iroquois firent une guerre d'autant plus vive aux Hurons, qu'ils abandonnaient la superstition pour le christianisme. Aussi, à peine l'Église huronne, cultivée avec tant de fatigues, commençait-elle à produire des fruits de salut, que ses pasteurs furent frappés et leurs brebis détruites. En 1642, les Iroquois surprennent les pirogues qui ramènent de Québec le P. Isaac Jogues et son escorte. Jogues ne veut point se séparer des Hurons prisonniers. On mutila d'abord sous ses yeux un Français, nommé Guillaume Couture. Ensuite des Iroquois se jettent avec fureur sur le missionnaire déjà dépouillé, déchargent sur sa tête et sur son corps nu des coups de pierre et de bâton, et, voyant qu'il respire encore, lui arrachent tous les ongles des mains et lui coupent les deux index avec les dents. Le Français René Goupil est traité avec la même cruauté. Pendant une marche de quatre semaines, les vers se mettent dans les plaies qu'on s'abstient de panser. Jogues pourrait encore fuir ; mais il aime mieux utiliser sa captivité, en faisant connaître Jésus-Christ à plusieurs Iroquois. René Goupil, qu'un vieillard voit tracer le signe de la croix sur le front d'un enfant, périt martyr d'un coup de hache. Jogues lui-même est sur le point d'être brûlé, lorsqu'un officier hollandais le soustrait à la mort. Il passe en France, où la reine-mère accueille avec vénération le confesseur de la foi. Le Pape, à qui il demande la permission de célébrer les divins mystères avec ses mains mutilées, répond qu'il ne serait pas juste de refuser à un martyr de Jésus-Christ de boire le sang de

Jésus-Christ. Aussitôt Jogues vole au Canada, où Dieu semble avoir abandonné les Hurons au fer et au feu des Iroquois, parce que les temps d'orage sont, dans toutes les Églises naissantes, des temps de bénédictions célestes, féconds en bons chrétiens. Depuis trois ans, les missionnaires des Hurons n'avaient reçu aucun secours de Québec, de sorte que leurs habits tombaient en lambeaux ; que, le vin ayant manqué pour les messes, ils allaient chercher dans les bois des raisins sauvages pour y suppléer ; et que, faute de pain, ils étaient à la veille de ne pouvoir plus célébrer. Le P. François-Joseph Bressani part en 1644 pour leur porter secours, mais tombe au pouvoir des Iroquois. Il reçoit la bastonnade, on lui fend la main gauche dont on coupe le pouce ainsi que deux doigts de la main droite, on lui brûle les ongles, on lui disloque les pieds, on lui remplit la bouche d'excréments humains ; on donne à manger sur son ventre à des chiens, dont la dent vorace le déchire ; son corps, qui n'est plus qu'une plaie où les vers fourmillent, exhale une odeur si infecte que les bourreaux ne peuvent la supporter ; on le fait vendre alors à la plus prochaine habitation hollandaise, et il est embarqué pour l'Europe : mais il retourne bientôt chez les Hurons, en disant que, si l'on accorde des missionnaires aux Iroquois, il désire être du nombre des élus ; et il fait même une quête pour ses bourreaux, afin de leur montrer de quelle manière le christianisme apprend à se venger. Le P. Jogues, qui avait semé le grain de la parole parmi les Iroquois pendant sa captivité, ne songe qu'au bonheur d'arroser de son sang une terre qui, fécondée, produira des saints. Le Français La Lande l'accompagne. Mais, le 17 octobre 1646, l'un et l'autre tombent sous la hache ; on coupe leurs têtes, qui sont exposées sur la palissade du village, et on jette les corps dans la rivière. Tandis que les Iroquois perdent par leur perfidie l'occasion que le ciel leur avait ménagée d'avoir part à ses grâces, la nation abnakise, placée dans cette partie méridionale de la Nouvelle-France qui s'étend depuis Pentagoët jusqu'à la Nouvelle-Angleterre, se présente d'elle-même pour grossir le troupeau des fidèles : sur sa demande, le P. Gabriel Dreuilletes lui est envoyé en 1646. Des Capucins, qui servaient d'aumôniers sur la côte, et qui avaient une maison à

Pentagoët et un hospice sur les bords de Kini-bequi, pensaient à faire le voyage de Québec, pour engager les Jésuites à venir cultiver une terre si bien préparée, quand l'arrivée de Dreuillettes réalisa ainsi leurs vœux. Cependant les Iroquois poursuivent le cours de leurs déprédations. La bourgade de Saint-Joseph, la première où les Jésuites ont arboré l'étendard de la croix, est envahie, le 4 juillet 1648, par les Agniés. Le P. Antoine Daniel, pour donner aux Hurons le temps de gagner le bois, sort de la chapelle au-devant de l'ennemi. Tant de résolution étonne et fait d'abord reculer les barbares. Puis, environnant le serviteur de Dieu seul et désarmé, ils le percent de flèches. Il en est tout hérissé, qu'il leur parle encore des vengeance et des miséricordes du vrai Dieu. Enfin, un des plus farouches s'approche, et lui plongeant un glaive dans le cœur le renverse mort à ses pieds. Les Pères Jogues et Daniel ont bientôt des imitateurs, qui achèvent de donner aux sauvages une grande idée de leur zèle et de leur constance. Le 16 mars 1649, les Iroquois tombent sur les bourgades de Saint-Ignace et de Saint-Louis, dont les Hurons ont pour pasteurs les Pères Jean de Brébeuf et Gabriel Lallemant. Brébeuf, captif, continue d'exhorter ses néophytes : pour lui imposer silence, on lui coupe la lèvre inférieure et l'extrémité du nez, on lui applique sur tout le corps des torches allumées, on lui brûle les gencives, on lui enfonce dans le gosier un fer rougi au feu. Si sa voix est éteinte, la flamme de son regard survit, et impose encore aux barbares. Lallemant, enveloppé depuis les pieds jusqu'à la tête d'une écorce de sapin, tunique qui doit le dévorer, court se jeter aux pieds de son compagnon, et baise respectueusement ses plaies. Les bourreaux mettent alors le feu à son vêtement d'écorce, se repaissent des gémissements que lui arrache la douleur, et, formant un collier de haches de fer rougies, ils le placent au cou de Brébeuf, sans ébranler sa fermeté. Comme ils cherchent un nouveau tourment pour vaincre un courage qui les irrite, un Huron apostat leur crie de jeter de l'eau bouillante sur la tête des deux missionnaires, en punition de ce qu'ils en ont versé tant de froide sur celle des indigènes, dont ils ont ainsi causé tous les malheurs. L'avis est écouté : on fait bouillir de l'eau, et on la

répand lentement sur la tête des confesseurs. En même temps, les Iroquois, se répétant les uns aux autres que la chair des Français doit être bonne, en coupent sur les martyrs de grands lambeaux, qu'ils mangent à leurs yeux. Ajoutant la raillerie à la cruauté, « Tu nous assurais tout à l'heure, disent-ils à Brébeuf, que plus on souffre sur la terre plus on est heureux dans le ciel. C'est par amitié pour toi que nous nous étudions à augmenter tes souffrances, et tu nous en auras obligation. » Puis ils lui enlèvent la peau de la tête. Comme il respire encore, un chef lui ouvre le côté, d'où le sang sort en abondance, et les barbares se pressent pour le boire. Enfin, celui qui a fait la plaie découvre le cœur, l'arrache et le dévore. Brébeuf n'avait été que trois heures dans le feu : le supplice de Lallemant dura dix-sept heures. Ramené dans une cabane, il reçut au-dessus de l'oreille gauche un coup de hache qui lui ouvrit le crâne et en fit sortir la cervelle. On lui arracha ensuite un œil, à la place duquel on mit un charbon ardent. De temps en temps, il jetait des cris capables de percer les cœurs les plus durs, et paraissait hors de lui-même ; mais, s'élevant bientôt au-dessus de la douleur, il offrait à Dieu ses souffrances avec une ferveur admirable. Il mourut ainsi le 17 mars. Au mois de décembre, les Iroquois se précipitèrent sur la bourgade de Saint-Jean. Le P. Charles Garnier, au lieu de s'en éloigner, encouragea ses chers néophytes à bien mourir. L'ennemi, contenu par l'admiration, l'épargna d'abord ; puis un coup de fusil le renversa, et le corps fut aussitôt dépouillé. Garnier, qui n'était qu'évanoui, aperçut, en levant la tête, un Huron mourant. Il se trainait vers lui pour l'absoudre, quand un Iroquois, accourant la hache à la main, l'en frappa au ventre, en sorte qu'il mourut dans l'exercice, et pour ainsi dire au sein, de la charité. Noël Chabanel, compagnon de Garnier, venait d'être rappelé de Saint-Jean ; mais Dieu ne le priva point du martyre : il périt de la main d'un Huron apostat. Quelques débris de Hurons, poursuivis par les Iroquois, décimés par la famine, prièrent le P. Ragueneau de les conduire à Québec en 1650, année funeste à la Nouvelle-France, non-seulement par la destruction de presque toute la nation huronne, mais par les désordres que le fatal commerce de l'eau-de-vie commençait à introduire dans les missions.

Les sauvages avaient un penchant à l'ivrognerie, qu'ils ne connaissaient point avant que les Européens ne leur fournissent de quoi le satisfaire; et, dès qu'ils eurent contracté l'habitude des liqueurs fortes, ils ne furent pour ainsi dire plus les maîtres de s'y soustraire. En 1652, le P. Jacques Buteux crut pouvoir aller réunir les faibles restes des Hurons Attikamégués : les balles des Iroquois abrégèrent, le 10 mai, son apostolat. L'année suivante, une partie de ces sauvages s'avança jusqu'à la vue de Québec, et s'empara du P. Poncet, qui se vit couper l'index de la main gauche. Le missionnaire, instruit que l'attitude des Français commençait à intimider les Iroquois, profita de leur inquiétude pour les disposer à la paix : le 5 novembre, il rentra en triomphe à Québec. Le P. Le Moynes, envoyé chez les Iroquois pour ratifier le traité, en 1654, dit aux Agniés qu'il voulait avoir sa cabane dans leur canton. Les Pères Chaumonot et Dablon allèrent évangéliser les Onnontagués, chez lesquels ce dernier établit, en 1656, avec les Pères Fremin et Mesnard, la première Église iroquoise. Si la paix était sincère de la part des Iroquois supérieurs, elle ne l'était point de la part des Iroquois inférieurs. Après que les Hurons eurent été chassés de leur pays, leurs alliés, et notamment les Outaouais, menacés du même sort, s'étaient dispersés. Une de leurs bandes vint à Québec; on lui donna les Pères Dreuillettes et Garreau, avec le frère Louis Le Boesme, pour l'accompagner au retour; mais les Agniés l'attaquèrent, et Garreau fut frappé mortellement.

L'île de Montréal n'avait pas moins souffert des incursions des Iroquois que les autres parties de la Nouvelle-France. Néanmoins, la civilisation s'y développait; et Marguerite Bourgeoise, pieuse fille de Troyes, s'y consacra spécialement en 1653 à l'instruction des jeunes filles. La Société des prêtres de Saint-Sulpice, s'étant chargée du gouvernement spirituel de l'île, y envoya, l'an 1657, Gabriel de Caylus, abbé du Loc-Dieu, avec trois Sulpiciens, et on jeta les fondements d'un séminaire.

Jusqu'alors les prêtres et les missionnaires du Canada avaient reçu leurs pouvoirs de l'archevêque de Rouen : mais on jugea que la présence d'un évêque contribuerait puissamment à consolider et à étendre le bien commencé. On choisit,

en conséquence, l'abbé de Laval-Montigni, formé à la piété dans la congrégation du P. Bagot, qui fournit au P. Alexandre de Rhodes les instruments de ses desseins pour l'Indo-Chine (1). En 1657, Alexandre VII nomma l'abbé de Laval vicaire apostolique du Canada ou Nouvelle-France, sous le titre d'évêque de Pétrée. Ce prélat, sacré à Paris le 8 décembre 1658, s'embarqua, au mois d'avril suivant, avec quelques ecclésiastiques, qu'il plaça dans les différentes paroisses de la colonie; en sorte que les Jésuites, qui les avaient desservis jusque-là, se bornèrent aux missions des sauvages. A la suite d'un voyage en France, l'an 1662, l'évêque de Pétrée obtint, pour Québec, l'érection d'un séminaire, qui fut uni à celui des Missions-Étrangères à Paris. On régla que la dime pour les cures serait payée au séminaire; le prélat maintenant ainsi l'esprit de désappropriation qu'il avait établi dans son clergé, afin d'y conserver mieux l'union, l'ordre et la dépendance. Du reste, la promesse de désappropriation, qu'il exigeait de ses prêtres, il la fit lui-même. Quand le séminaire eut été bâti, il lui donna tous ses biens, et y unit les cures de la campagne, ainsi que le chapitre et la cure de Québec. Il voulut que chacun apportât dans la masse commune ce que produirait chaque paroisse, après avoir prélevé les dépenses nécessaires et les aumônes convenables. Toutes les cures n'étaient que des espèces de missions, et les curés devaient rendre compte de leurs revenus au supérieur du séminaire. Cet établissement avait des frères ou *Donnés*, à l'instar des frères convers dans les monastères : ils faisaient des vœux simples, et servaient dans la maison comme ouvriers ou comme domestiques. On célébra en 1666, à Québec, la dédicace de trois églises : celle de la paroisse, celle des Jésuites, et celle des Ursulines. Les églises de la campagne furent bâties successivement. Une Hospitalière de Bayeux, mademoiselle Simon de Longpré, religieuse sous le nom de sœur Catherine de Saint-Augustin, attirée à Québec par le désir de servir les pauvres, y mourut l'an 1668 en odeur de sainteté. Les Récollets, qu'on avait exclus naguère comme mendiants, ayant été

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 375, col. 1.

autorisée de nouveau pour la colonie en 1669 (1), le P. Césaire Herveau, accompagné de deux autres prêtres et d'un laïque, se rendit à Québec, où ces religieux formèrent un établissement : dans la suite, ils bâtirent des couvents à Montréal et à Trois-Rivières. Tandis que la duchesse d'Alguillon, madame de La Peltrie et madame Martin, formaient dans cette ville un hôpital et des écoles, trois autres femmes rendaient le même service à Montréal : madame de Bullion par ses libéralités, mademoiselle Manse par son zèle actif dans l'hôpital, et Marguerite Bourgeoise en organisant la congrégation de Notre-Dame, qui, vouée à l'instruction de la jeunesse, devait fonder aussi des établissements à Québec, dans l'île Royale, dans l'île d'Orléans. On se rappelle l'association formée à Paris pour propager la religion dans l'île de Montréal. L'abbé de Bretonvilliers ayant acquis les droits des autres associés, les Sulpiciens devinrent en 1663 propriétaires de toute l'île, firent défricher les terres, établirent des paroisses, bâtirent des églises ; et deux de leurs prêtres, MM. Le Maître et Vignat, furent, en 1671, victimes de leur zèle pour la conversion des sauvages. Pour rendre plus stable le titre du chef spirituel de la colonie, le Pape, sur la demande du Roi, érigea, l'an 1670, Québec en évêché. François de Laval fut nommé à ce siège ; mais il n'obtint ses bulles que quatre ans après. La dotation de l'évêché et du chapitre fut formée des deux menses de l'abbaye de Maubec, en Berri : depuis, l'abbaye de l'Estrée, diocèse d'Évreux, fut encore unie au nouveau siège. L'évêque forma un petit séminaire, et établit à la côte de Beauport un pensionnat pour apprendre des métiers à des enfants de la campagne, afin de procurer des ouvriers chrétiens à la colonie. Accablé de travaux et éprouvé par des contradictions dans l'exercice de son ministère, il se démit de son siège en 1688. Jean-Baptiste La Croix de Chevrères de Saint-Vallier, son successeur, voulut, avant d'être sacré, passer quelque temps au Canada. A son retour en France, il publia une Notice sur la situation de la colonie, et reçut la consécration épiscopale à Paris, le 25 janvier 1688, des mains de son prédécesseur lui-même. Ils repar-

tirent ensemble pour Québec, où M. de Laval voulait finir ses jours, et où il eut la douleur de voir M. de Saint-Vallier ne pas maintenir la communauté de biens établie dans tout le clergé ; moyen qu'il regardait avec raison comme si efficace pour perpétuer parmi les prêtres l'esprit d'union et de désintéressement. Au mois de novembre 1701, un incendie consuma le séminaire de Québec ; et M. de Laval, premier évêque de cette ville, y termina sa carrière le 6 mars 1708, dans un âge avancé. Rappelé en France par les intérêts de la colonie, M. de Saint-Vallier y retournait avec des fonds et des secours de toute espèce, lorsqu'il fut capturé le 14 juillet 1704 par les Anglais, qui le retinrent prisonnier jusqu'à la fin de la guerre, sans consentir à son échange ; car ils avaient déjà des vues sur le Canada.

Cependant les missionnaires n'avaient pas cessé d'étendre par leur zèle le domaine de l'Église, et par leurs découvertes celui de la géographie. Quoique les Iroquois, en général, ne parussent pas fort disposés à embrasser le christianisme, on recueillit sur leur territoire des fruits de salut : les Agniés, les plus féroces d'entre eux, et les seuls qui jusqu'alors eussent trempé leurs mains dans le sang des missionnaires, se montrèrent précisément les plus dociles ; ils formèrent bientôt une Église, dont les fervents néophytes fondèrent depuis les missions du saut de Saint-Louis et de la Montagne, si fécondes en saints ; et leur canton donna à la Nouvelle-France, en la personne de Catherine Tegahkowitz, la Geneviève de l'Amérique septentrionale (1). Les Hurons, si maltraités par les Iroquois, furent réunis, à deux lieues de Québec, dans la bourgade de Lorette, plus florissante par la ferveur que par le nombre de ses habitants. Le saut Sainte-Marie devint le centre des missions parmi les Algonquins. En 1671, le Jésuite Charles Albanel et M. de Saint-Simon, chargés par le gouverneur de la Nouvelle-France de se rendre par les terres à la baie d'Hudson, remontèrent la Saguenay, en décou-

(1) Le Clercq, *Premier établissement de la foi dans la Nouvelle-France*, t. II, p. 81.

(1) Voyez la *Lettre* (en date du 27 août 1715) du P. Cholenec au P. Augustin Le Blanc, procureur des missions du Canada, dans les *Lettres édifiantes*, t. X, p. 38, édit. in-18 ; la *Lettre* du même au P. Jean-Baptiste Du Hailo, ibid., p. 95.

vrant tout le nord de ce côté, en particulier les lacs de Saint-Jean et des Mistassins; et, ayant pénétré jusqu'au sud de la baie d'Hudson, ils en prirent possession au nom de la France (1). En 1673, le Jésuite Pierre Marquette (2) et M. Joliet, habitant de Québec, envoyés à la découverte du Mississipi, y entrèrent par la rivière Ouisconsin, qui s'y décharge en venant du Canada; ils le descendirent d'abord jusqu'aux Illinois, placés au-dessous du confluent du Missouri, puis jusqu'aux Arkansas, d'où ils remontèrent le fleuve, pour aller, par la rivière des Illinois, au lac Michigan. Robert Cavelier de La Salle, natif de Rouen, ayant entrepris de continuer la découverte du Mississipi, depuis sa source jusqu'à la mer (3), envoya le Récollet Hennepin, accompagné du Canadien Dacan, pour remonter à la source: mais les deux voyageurs furent arrêtés au quarante-sixième degré par une chute d'eau fort haute, que le fleuve forme dans toute sa largeur, et qu'ils nommèrent le saut de Saint-Antoine de Padoue. A l'égard de La Salle, il descendit le Mississipi jusqu'à son embouchure. Les pays qu'il reconnut le long du fleuve reçurent de lui le nom de Louisiane. Avant la première découverte du Mississipi, à peine connaissait-on les Illinois au Canada. Le Jésuite Marquette, qu'ils avaient bien accueilli, projetait de retourner et de s'établir parmi eux, lorsqu'il mourut. Le P. Allouez voulut ensuite s'assurer si ces peuples seraient disposés à recevoir l'Évangile. Mais le fondateur de la mission des Illinois est le P. Gravier, qui réunit en peu de temps un troupeau nombreux, et qui vit renouveler, parmi ces sauvages décriés pour la corruption de leurs mœurs, des exemples de vertu aussi éclatants que ceux qu'on avait admirés dans les plus florissantes missions du Canada. Le P. Mermet, l'un des apôtres des Illinois, n'eut pas la même consolation avec les Mascoutins. D'autres Jésuites, les Pères Dongé, Du Rhu, et de Limoges, se présentèrent dans la

Louisiane, où des prêtres du Séminaire des Missions-Étrangères étaient venus de Québec, munis des pouvoirs de l'évêque: aussi les religieux reçurent-ils de leurs supérieurs l'ordre de se retirer. On négligea assez longtemps d'assurer aux colons établis dans les différents cantons de la Louisiane les secours spirituels, si nécessaires aux nouveaux établissements, à ne considérer même que la saine politique. Le P. de Charlevoix, chargé en 1720 par le Régent de visiter les possessions françaises en Amérique, et d'y recueillir les renseignements dont la métropole avait besoin pour augmenter leur prospérité, parla, à son retour en 1723, de l'abandon où l'on avait laissé la Louisiane sur ce point essentiel. Les directeurs de la Compagnie, pour remédier à un si grand désordre, jetèrent les yeux sur les Capucins; et, en ayant obtenu plusieurs, ils les distribuèrent dans les localités où il y avait un plus grand nombre d'habitations françaises. Il n'importait pas moins d'entretenir des missionnaires parmi les sauvages. «Le salut de ces peuples, dit Charlevoix (1), fut toujours le principal objet que se proposèrent nos rois partout où ils étendirent leur domination dans le Nouveau Monde; et l'expérience, de près de deux siècles, nous avait fait comprendre que le moyen le plus sûr de nous attacher les naturels du pays était de les gagner à Jésus-Christ. On ne pouvait ignorer, d'ailleurs, que, indépendamment même du fruit que les ouvriers évangéliques pouvaient faire parmi eux, la seule présence d'un homme, respectable par son caractère, qui entende leur langue, qui puisse observer leurs démarches, et qui sache, en gagnant la confiance de quelques-uns, se faire instruire de leurs desseins, vaut mieux qu'une garnison, ou peut du moins y suppléer, et donner le temps aux gouvernements de prendre des mesures pour déconcerter leurs intrigues. L'exemple des Illinois, qui depuis l'année 1717 étaient incorporés au gouvernement de la Louisiane, suffisait pour faire voir de quelle importance il était de ne point laisser plus longtemps les autres nations sans missionnaires. La compagnie des Indes le comprit; et dès l'année 1725 elle s'adressa aux Jésuites, dont un grand

(1) Sur la mission des Jésuites à la baie d'Hudson, voyez la Lettre du P. Gabriel Marest au P. de Lamberville, procureur de la mission du Canada, dans les Lettres édifiantes, t. x, p. 1, édit. in-18.

(2) Lettre (eu date du 9 novembre 1712) du P. Gabriel Marest au P. Germon, dans les Lettres édifiantes, t. xi, p. 97, édit. in-18.

(3) Le Clercq, Premier établissement de la foy dans la Nouvelle-France, t. ii, p. 132.

(1) Histoire de la Nouvelle-France, t. iv, p. 238.

nombre s'offrit pour cette nouvelle mission. Mais, comme les supérieurs n'avaient pu accorder à tous la permission de s'y consacrer, et qu'il n'y en avait pas assez pour en donner à toutes les nations, le commandant et les directeurs crurent devoir placer ceux qui arrivèrent les premiers dans les endroits où il n'y avait point de Capucins : d'où il arriva que les Natchez, ceux de tous les peuples de la Louisiane qu'il était à propos d'éclairer de plus près, n'en eurent point ; et l'on ne s'aperçut de la faute qu'on avait faite que quand elle fut irréparable. On pourvut en même temps à l'éducation des jeunes filles françaises de la capitale (Nouvelle-Orléans) et des environs, en faisant venir des Ursulines de France ; et, pour ne point multiplier les établissements dans une colonie qui commençait à peine à se former, ces mêmes religieuses furent chargées du soin de l'hôpital. »

Sans l'antagonisme de l'Angleterre et de la France, les missions du Canada et de la Louisiane eussent reçu les plus beaux développements : mais la jalousie des Anglais, ingénieux à ruiner la colonie française, excitait incessamment contre elle les indigènes, et surtout les Iroquois, dont la politique consista, d'ailleurs, à maintenir l'indépendance de leurs cinq cantons entre les deux monarchies rivales. Lorsque, dans le traité d'Utrecht, Louis XIV eut cédé à la reine d'Angleterre la baie d'Hudson, l'île de Terre-Neuve et l'Acadie, les Anglais, par une extension abusive du mot Acadie, prétendirent avoir acquis des droits sur la nation abnakise. Comme ils avaient trop souvent éprouvé sa valeur pour être tentés de la réduire par la force, ils cherchèrent à la détacher de la foi catholique, afin de la plier par le protestantisme à leur domination. Le plus habile des ministres de Boston fut envoyé à l'entrée du Kinibequi ; mais le P. Sébastien Rasles, qui gouvernait cette chrétienté (1), étouffa les premières semences de séduction. Convaincus que le missionnaire serait un obstacle invincible à l'invasion progressive du pays qui séparait la Nouvelle-Angleterre de

l'Acadie, parce que, en maintenant avec soin ses néophytes dans leur attachement à la foi catholique, il resserrait de plus en plus les liens qui les unissaient aux Français, les Anglais mirent sa tête à prix, et tentèrent enfin de l'enlever à Nanrantsouak au mois de janvier 1722. Heureusement averti, le P. Rasles consumma les hosties consacrées qui étaient dans sa chapelle, mit en lieu de sûreté les vases sacrés et les ornements, puis alla rejoindre ses néophytes, auxquels il avait fait prendre les devants, dans la forêt. Les Anglais l'y poursuivirent le lendemain, et ils se trouvaient à une portée de fusil, lorsque le Père, alors tout habillé pour dire la messe, les aperçut. Rasles pénétra plus avant dans le bois : mais, ne marchant pas aisément parce qu'il avait eu une jambe et une cuisse cassées, il se borna bientôt à se cacher derrière un arbre. L'ennemi parcourut divers sentiers frayés par les sauvages, et il n'était plus qu'à huit pas de l'arbre qui couvrait le missionnaire, quand il s'arrêta, comme repoussé par une main invisible, et reprit la route du village, où il pillait l'église et la maison du P. Rasles. Ces violences ayant allumé la guerre entre la nation abnakise et les Anglais, les habitants de Nanrantsouak, indiqué comme rendez-vous des guerriers, pressèrent le missionnaire de se retirer pour quelque temps à Quebec. Il leur répondit qu'il ne craignait point les menaces de ceux qui ne le haïssaient qu'à cause de son zèle pour son troupeau. Ce que les Abnakis prévoyaient arriva (1). Le 24 août 1724, les Anglais surprirent Nanrantsouak. Le P. Rasles, afin de favoriser la fuite de ses chers néophytes, alla sans crainte se présenter aux assaillants, dont il voulait concentrer l'attention sur lui. A peine eut-il paru, que les Anglais jetèrent un grand cri, suivi d'une décharge qui renversa le missionnaire mort auprès d'une croix qu'il avait plantée au milieu du village. Ainsi périt, après trente-trois ans d'apostolat, ce charitable pasteur, en donnant sa vie pour ses ouailles. Quand les Abnakis revinrent, ils le trouvèrent percé de mille coups, la chevelure enlevée, le crâne brisé à coups de

(1) Voyez les *Lettres du P. Sébastien Rasles* (en date des 12 octobre 1723 et 15 octobre 1722) à son frère et à son neveu, dans les *Lettres édifiantes*, t. x, p. 146 et 121, édit. 18-18.

(1) *Lettre* (en date du 20 octobre 1724) du P. de La Chasse, supérieur général des missions de la Nouvelle-France, au P. *** dans les *Lettres édifiantes*, t. x, p. 214, édit. 18-18.

(1) V. aux *Annales*, t. x, p. 214, édit. 18-18.

hache, la bouche et les yeux remplis de boue, les os des jambes fracassés, et tous les membres mutilés. Voilà de quelle manière fut traité un prêtre, dans sa mission, au pied d'une croix, non par des infidèles, mais par des chrétiens. Le P. de La Chasse, supérieur général des missions de la Nouvelle-France, ayant demandé pour lui à l'abbé de Bellemont, supérieur du séminaire de Montréal, les suffrages de l'Église, en vertu de la communication de prières qui existait entre les Sulpiciens et les Jésuites, le respectable vieillard ne lui répondit que par ces paroles de saint Augustin : « C'est faire injure à un martyr, que de prier pour lui. »

Il ne tint pas aux Anglais que la Louisiane ne devint en un seul jour le tombeau de tous les Français : car, à leur instigation, les Chicachas formèrent le dessein de les égorguer ; et, à l'exception des Illinois, des Akansas et des Tonicas, ils associèrent à leur projet toutes les autres nations, qui devaient à la même heure faire chacune main-basse sur les victimes désignées. Mais les Natchez anticipèrent cette heure fixée pour l'exécution du complot général. Le P. Du Poisson (1), Jésuite, qui se rendait de la mission des Akansas à la Nouvelle-Orléans, s'étant arrêté aux Natchez pour suppléer le Capucin qui y remplissait les fonctions de curé, fut rencontré le jour fatal, 28 novembre 1729, par un chef, dont la hache lui trancha la tête. Le 11 décembre, le Jésuite Souel, missionnaire aux Yasous, revenait de visiter leur chef, lorsqu'en passant une rivière il reçut plusieurs coups de fusil qui lui ôtèrent la vie. Les meurtriers se reprochèrent ce crime, dès qu'ils furent de sang-froid ; mais, revenant à leur férocité naturelle, ils s'écrièrent que, puisque le chef de la Prière était mort, il ne fallait épargner aucun Français. Après qu'on les eut massacrés, un Yasous, revêtu de la soutane du P. Souel, alla en porter la nouvelle aux Natchez. Le P. Doutreleau, Jésuite, missionnaire des Illinois, appelé à la Nouvelle-Orléans, célébrait les saints mystères sur le rivage des Yasous le 1^{er} janvier 1730, quand, au *Kyrie eleison*, les indigènes firent feu sur lui. Blessé

au bras droit, il s'agenouilla pour recevoir le coup mortel. Trois décharges se succédèrent presque à bout portant, sans lui faire aucune blessure nouvelle. Alors, plein de confiance en la Providence divine, qui le protége d'une manière si visible, il prend son calice et sa patène, et, revêtu des habits sacerdotaux, il rejoint à la nage sa pirogue, déjà détachée de la rive. En tournant la tête pour voir si on le poursuit, il reçoit dans la bouche un coup de plomb, dont les grains s'aplatissent contre ses dents et entrent dans ses gencives. Il n'en gouverne pas moins la pirogue sous le feu soutenu des Yasous, qui ne s'écartent du rivage que lorsqu'ils croient l'avoir tué. En arrivant à la Nouvelle-Orléans, il y confirme la nouvelle du massacre d'un grand nombre de Français par les Yasous et par les Natchez (1), qui, à la suite de la catastrophe, se sont parés, ainsi que leurs chevaux, de chaubales et de devants d'autels ; plusieurs portent à leur cou des patènes ; ils boivent et donnent à boire de l'eau-de-vie dans les calices et les ciboires ; en un mot, ils n'ont rien trouvé dans la chapelle dont ils ne fassent l'usage le plus profane et le plus sacrilège. Il s'ensuit une guerre, pendant laquelle ce cri s'échappe de la bouche des sauvages hostiles à la France : « Ce sont les Anglais qui nous gâtent l'esprit. » Cette guerre fournit aux Jésuites de nouvelles occasions de se dévouer. Ainsi le P. Senat aime mieux s'exposer au péril certain d'être pris et brûlé par les Chicachas, que de ne pas assister jusqu'au dernier soupir les blessés qui ne peuvent accompagner la colonne dans sa retraite devant un ennemi supérieur en nombre : livré aux flammes avec eux, il exhorte les compagnons de son supplice à faire honneur, par leur patience et leur courage, à leur religion et à la France. Enfin, la destruction presque totale des Natchez est le terrible châtiment du massacre qu'ils ont fait des Français. Les tribus de la Louisiane, abandonnées à elles-mêmes et libres des suggestions de la jalousie anglaise, eussent docilement accepté la civilisation et le christianisme, que les Capucins, les prêtres de la Congrè-

(1) Voyez une *Lettre du P. Du Poisson*, missionnaire aux Akansas, au P. Patouillet, dans les *Lettres édifiantes*, t. XI, p. 132, édit. in-18 ; et une *Lettre* (en date du 3 octobre 1727) du même au P. ^{***}, *ibid.*, p. 142.

(1) Sur ces événements, voyez la *Lettre* (en date du 12 juillet 1730) du P. Le Petit au P. d'Avignon, procureur de l'Amérique septentrionale, dans les *Lettres édifiantes*, t. XI, p. 170, édit. in-18.

gation des Missions-Étrangères, et les Jésuites venaient leur offrir. « Parmi les nations du Missoury, disait le 17 novembre 1750 le P. Vivier (1), Jésuite, il en est qui paraissent avoir une disposition particulière à recevoir l'Évangile; par exemple, les Panismahas. L'un des (prêtres des Missions-Étrangères) écrivit un jour à un Français qui commerçait chez ces sauvages, et il le pria dans sa lettre de baptiser les enfants moribonds. Le chef du village apercevant cette lettre, « Qu'y a-t-il de nouveau? dit-il au Français. — Rien, répartit celui-ci. — Mais quoi! » reprend le sauvage, parce que nous sommes « de couleur rouge, ne pouvons-nous pas savoir « les nouvelles? — C'est le chef noir, reprit le « Français, qui m'écrit, et me recommande de « baptiser les enfants moribonds, pour les en- « voyer au grand Esprit. » Le chef sauvage, parfaitement satisfait, lui dit: « Ne t'inquiète point. « Je me charge moi-même de te faire avertir « toutes les fois qu'il y aura quelque enfant en « danger. » Il assemble ses gens: « Que pensez- « vous, leur dit-il, de ce chef noir? (C'est ainsi « qu'ils appellent le missionnaire.) Nous ne l'a- « vons jamais vu, nous ne lui avons jamais fait « de bien, il demeure loin de nous au delà du « soleil; et cependant il pense à notre village; « il nous veut faire du bien; et, quand nos en- « fants viennent à mourir, il veut les envoyer « au grand Esprit: il faut que ce chef noir soit « bien bon. »

Dès lors la France était à la veille de se voir arracher le Canada par l'Angleterre. A cette dernière époque, elle tira autant de profit que la Religion reçut de gloire des services de François Picquet, né à Bourg en Bresse le 6 décembre 1708, docteur de Sorbonne, et l'un des membres les plus vénérables de cette Société de Saint-Sulpice, si vénérable elle-même (2). Le zèle de Picquet l'entraîna, en 1733, dans les missions françaises de l'Amérique septentrionale, où il devait passer trente ans; et, après avoir longtemps travaillé en commun à Montréal avec d'autres missionnaires, on le jugea

digne de former seul de nouvelles entreprises. Il y avait eu autrefois une mission sur le lac des Deux-Montagnes (Pl. CXVII, n° 1), au nord de Montréal: il s'y établit, à portée des Algonquins, des Nipissings et des sauvages du lac de Témiscaming, sur le passage de toutes les nations du Nord qui descendaient par la grande rivière de Michillimakinac au lac Huron. Il y bâtit un fort en pierres, y groupa dans un village deux peuplades errantes des Algonquins et des Nipissings, et y éleva un calvaire, le plus beau monument de la religion au Canada. Toutes les années, la veille de Pâques et de la Pentecôte, il baptisait à la fois trente et quarante adultes. Pendant la guerre de 1742 à 1748, il contribua deux fois à la conservation de la colonie. Ses négociations lui réussissaient aussi bien que les entreprises militaires qu'il dirigeait. La paix ayant été rétablie en 1748, il forma, pour intercepter désormais le passage de l'ennemi, la mission de la Présentation, auprès du lac Ontario: établissement le plus utile de tous ceux du Canada dont il devint la clef; car les Anglais, les Français et les sauvages du haut Canada ne pouvaient passer ailleurs que sous le canon du fort, lorsqu'ils descendaient du côté du sud. Les Iroquois au midi, et les Micissagués au nord, étaient à sa portée: aussi Picquet parvint-il dans la suite à en rassembler de plus de cent lieues de distance. Les indigènes, témoins des privations qu'il s'imposait, lui apportaient le produit de leur chasse, en disant: « Nous ne doutons point, mon Père, qu'il ne se fasse de mauvais raisonnements dans ton estomac, parce que tu n'as que du lard à manger: voilà de quoi raccommoder tes affaires. » L'évêque de Québec, voulant s'assurer par lui-même des merveilles qu'on racontait de l'établissement de la Présentation, s'y rendit en 1749, passa dix jours à examiner les catéchumènes, et en baptisa lui-même cent trente-deux. Deux ans après, Picquet fit un voyage, dans l'intention d'attirer de nouvelles familles de sauvages à la Présentation: il vit alors la fameuse chute ou le saut de Niagara (Pl. CXVII, n° 2), par lequel les quatre grands lacs du Canada se déchargent dans le lac Ontario. Cette cascade est aussi prodigieuse par sa hauteur et la quantité d'eau qui y tombe, que par la diversité de ses chutes, qui sont au nombre de six principales, séparées par

(1) *Lettres édifiantes*, t. XII, p. 23.

(2) *Mémoire sur la vie de M. Picquet, missionnaire au Canada*, par M. de La Lande, de l'Académie des sciences, dans les *Lettres édifiantes*, t. XXXIX, p. 343, édit. in-18.

[1773]

reprises
e lac des
nord de
Algon-
u lac de
les na-
grande
on. Il y
dans un
ronquins
e, le plus
da. Tou-
e la Pen-
guarante
1748, il
e la co-
ent aussi
dirigeait.
il forma,
de l'en-
uprès du
e de tous
f; car les
du haut
ne sous le
t du côté
cissagés
quet par-
e plus de
témoins
apportaient
« Nous ne
e fasse de
ac, parce
e voilà de
évêque de
même des
ement de
passa dix
t en bap-
ans après,
n d'attirer
a Présen-
ou le saut
lequel les
échargent
aussi pro-
d'eau qui
autes, qui
arées par





Lago de los Dos Montes
Lago de Dos Monts Lago de los Dos Montes



Catarata del Niágara
Catarata del Niágara Catarata del Niágara

[1773]

une petit
au sud :
gulière e
teur d'un
trouva d'
ensuite le
gou. Les
en mont
cascade o
point em
hautes ;
qui les r
un quart
dérables
troisième
a des be
deaux ;
une sym
peut avo
les inter
cent peti
curieux
étaient r
qu'une o
quatre o
fois moi
qui fera
merveill
1753, P
secours
lui trois
l'intérêt
en quali
velle mi
au mois
deux mi
déclarée
qu'il av
dirent d
quet les
échauff
croyaien
leur tête
toire, q
cinquan

(1) Ser
(en date e
les Abnu
in-18.

une petite île qui en laisse trois au nord et trois au sud : elle font entre elles une symétrie singulière et un effet étonnant. Il mesura la hauteur d'une de ces chutes du côté du sud, et il la trouva d'environ cent quarante pieds. Il visita ensuite les cascades de la rivière de Gascouchgou. Les premières qui se présentent à la vue en montant ressemblent beaucoup à la grande cascade de Saint-Cloud, excepté qu'on ne les a point embellies, et qu'elles ne paraissent pas si hautes ; mais elles ont des beautés naturelles qui les rendent fort curieuses. Les secondes, à un quart de lieue plus haut, sont moins considérables, et sont néanmoins remarquables. La troisième, aussi à un quart de lieue plus haut, a des beautés vraiment admirables par ses rideaux ; ses chutes offrent, comme à Niagara, une symétrie et une variété charmantes ; elle peut avoir cent et quelques pieds de haut. Dans les intervalles qui sont entre les chutes, il y a cent petites cascades qui présentent un spectacle curieux ; et, si les hauteurs de chaque chute étaient réunies ensemble, et qu'elles n'en fissent qu'une comme à Niagara, elle aurait peut-être quatre cents pieds de haut : mais il y a quatre fois moins d'eau qu'à la chute de Niagara, ce qui fera toujours passer celle-ci comme une merveille peut-être unique dans le monde. En 1753, Picquet, allant en France solliciter des secours pour le bien de la colonie, y amena avec lui trois sauvages, dont la vue pouvait stimuler l'intérêt en faveur de ses établissements, et qui, en qualité d'otages, servaient à contenir la nouvelle mission pendant son absence. Il retourna, au mois d'avril 1754, à la Présentation, avec deux missionnaires. La guerre ne fut pas plus tôt déclarée cette même année (1), que les sauvages qu'il avait enfantés à Dieu et à la France rendirent d'éclatants services. L'assurance que Picquet leur donna qu'ils vaincraient l'ennemi échauffa tellement leur imagination, qu'ils croyaient dans le combat voir le missionnaire à leur tête les encourager et leur promettre la victoire, quoiqu'il fût éloigné d'eux de près de cent cinquante lieues : c'était là une de leurs super-

stitutions, dont il avait bien de la peine à les faire revenir. Du Quesne disait que l'abbé Picquet valait mieux que dix régiments. A mesure que les circonstances devenaient plus critiques, le zèle du missionnaire devenait aussi plus actif et plus utile. Le marquis de Montcalm l'appelait « mon cher et très-respectable patriarche des cinq nations. » Les Anglais eux-mêmes ont contribué à établir sa gloire et ses services : « *Le Jésuite de l'Ouest*, disait un de leurs journaux, a détaché de nous toutes les nations, et les a mises dans les intérêts des Français. » Ils le nommaient le *Jésuite de l'Ouest*, parce que le zèle des Jésuites, si connu dans le Nouveau Monde, faisait croire qu'un si grand missionnaire ne pouvait être qu'un enfant de saint Ignace. Ils se croyaient perdus, lorsqu'on le savait à l'armée, à cause de la troupe nombreuse de sauvages aguerris qui le suivaient toujours. Ils ne parlaient que de *Picquet et de son bonheur* : c'était même un proverbe qui avait cours dans la colonie. Mais enfin la bataille du 13 septembre 1759, où le marquis de Montcalm fut tué, entraîna la perte de Québec, et bientôt celle du Canada. Picquet termina cette longue et pénible carrière par sa retraite, le 8 mai 1760, afin de ne pas tomber entre les mains des Anglais, qui avaient mis sa tête à prix. Il revint par le haut Canada, le pays des Illinois et la Louisiane, où il passa vingt-deux mois à la Nouvelle-Orléans, occupé à calmer une sorte de guerre civile entre le gouverneur et les habitants. Le général Amherst, en prenant possession du Canada, disait, à la nouvelle de son départ pour la France : « J'en suis fâché. Cet abbé n'aurait pas été moins fidèle au roi d'Angleterre, s'il lui avait une fois prêté serment de fidélité, qu'il l'a été au roi de France : nous lui aurions donné toute notre confiance, et nous aurions gagné la sienne. » La Lande peint ainsi ce grand homme : « M. Picquet était d'une taille fort avantageuse et imposante ; il avait une physionomie ouverte et engageante ; il était d'une humeur gaie et amusante. Malgré l'austérité de ses mœurs, il ne respirait que la gaieté ; il faisait des conversions au son des instruments ; il était théologien, orateur, poète ; il chantait et composait des cantiques, soit en français, soit en Iroquois, avec lesquels il récréait et intéressait les sauvages. Il était enfant avec les uns, héros avec les autres. Son industrie même en mécani-

(1) Sur plusieurs incidents de cette guerre, voyez la *Lettre* (en date du 21 octobre 1757) du P. *** missionnaire chez les *Abnakis*, dans les *Lettres édifiantes*, t. XI, p. 1, édit. in-18.

que le faisait quelquefois admirer des sauvages. Enfin, il savait employer tous les moyens propres à attirer des prosélytes, et à se les attacher : aussi eut-il tout le succès qu'on pouvait attendre de son industrie, de ses talents et de son zèle. C'est pour cela que j'ai cru devoir faire connaître un compatriote et un ami, digne d'être offert pour exemple à ceux qu'enflammerait le zèle de la religion et de la patrie. » Picquet, après s'être utilisé à Paris et en Brese, où le chapitre de Bourg lui décerna le titre de chanoine honoraire, visita Rome, qui le reçut comme un missionnaire cher à l'Église. Il mourut à Verjon le 14 juillet 1781.

CHAPITRE XXXVII.

Missions des Dominicains, des Jésuites, des Capucins, et des Carmes, dans les Antilles françaises.

« Les Espagnols, qui entreprirent les premiers de tous la conquête des Indes occidentales, dit Urbain Cerri (1), passèrent entre les îles qui sont près de la côte de l'Amérique, et les nommèrent *Islas Antillas*; et les Français les appellent encore aujourd'hui *Antilles* (Ant-îles), ou Caribes, du nom d'une nation barbare qui y demeure. Les Espagnols descendirent dans ces îles; mais, ne les jugeant pas dignes de s'y arrêter, ils se contentèrent d'y faire de l'eau et d'y prendre des rafraîchissements, pour poursuivre leur grand dessein, qui était de se rendre maîtres du continent. Un gentilhomme français (appelé d'Enambuc), cherchant sa fortune par mer (en 1625), fut jeté par hasard dans une de ces îles, qu'on nomme aujourd'hui Saint-Christophe, où il commença à s'établir. » Le cardinal de Richelieu s'intéressa à cette entreprise, et une compagnie fut formée, le 21 octobre 1626, écrit le Dominicain Du Tertre (2), « pour faire

habiter et peupler les îles de Saint-Christophe et la Barbade, et autres..., qui ne sont point possédées par des princes chrétiens; et ce, tant afin de faire instruire les habitants desdites îles en la religion catholique, apostolique, romaine, que pour y trafiquer et négocier... Les seigneurs de la compagnie, se voyant tous les jours en peine de trouver des aumôniers à gages pour la consolation spirituelle et l'édification des habitants de la colonie, estoient contraints de prendre les premiers prestres qui se présentoient à eux... Encore estoient-ils si rares, (qu'on n'examinait) pas s'ils avoient les qualités requises pour un si digne employ. Pour aller jusqu'à la racine de ce mal, (on crut) qu'il n'y avoit point de gens plus capables (de) se bien acquitter de ces pénibles et importantes fonctions que les religieux : c'est pourquoy la compagnie pria le R. P. provincial des Capucins de Normandie de luy donner de ses religieux pour envoyer à Saint-Christophe. Le sort tomba heureusement sur les RR. PP. Jérôme, Marc et Pacifique, et sur quelques autres... Ces bons ouvriers de la vigne de Dieu y travaillèrent avec beaucoup de succès par leurs ferventes prédications et par leur vie exemplaire; et cette gloire leur est due, qu'ils ont été les premiers qui ont prêché l'Évangile à Saint-Christophe : car les prestres qui y faisoient la fonction d'aumôniers auparavant se contentoient de dire la messe et d'assister les malades. Ils bastirent un petit couvent, proche la grande montagne, à la façon du pays, avec des fourches et des feuilles de palmistes, et un autre près de l'habitation de M. d'Enambuc; et ils y ont travaillé jusques à leur sortie, comme de véritables apostres. »

En 1635, la compagnie s'occupa de coloniser les îles de la Dominique, de la Martinique et de la Guadeloupe, auxquelles on destina des Dominicains. Le dessein de fonder à Paris un noviciat général, concerté entre le P. Rodolphe, le cardinal de Richelieu et le P. Jean-Baptiste Carré, ayant été réalisé en 1632, le P. Carré avait été établi premier supérieur de cet établissement, avec une pleine indépendance de tout provincial et dans des rapports d'obéissance immédiate envers le chef de l'ordre de Saint-Dominique. Richelieu, dont la louable émulation était d'étendre la prédication de l'Évangile avec la gloire de la monarchie française, tira de ce

(1) *État présent de l'Église romaine dans toutes les parties du monde*, p. 256.

(2) *Histoire générale des Antilles habitées par les Français*, par le R. P. Du Tertre, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, de la congrégation de Saint-Louis, missionnaire apostolique dans les Antilles, t. 1, p. 8 et 58.

[1773]
novi
dém
miss
temp
vers
de c
juge
dina
plus
se b
sa co
leur
et eu
passe
du S
chois
docte
Brec
pour
par l
des c
tion d
teurs
loupe
« Com
estoit
dre V
Pape
et la
des T
couve
peine
de qu
sent e
emper
mission
garda
voit le
Bulle
voyer
touché
n'était
P. Pé
barqua
arriva

(1) To
de saint
(2) H
(3) V

noviciat de dignes ouvriers apostoliques (1). Il demanda au P. Carré un certain nombre de missionnaires, capables de travailler en même temps à l'instruction des colons et à la conversion des indigènes. Le zèle supérieur offrit de conduire lui-même tous les religieux qu'on jugerait nécessaires pour cette mission. Le cardinal loua son zèle; mais, jugeant sa présence plus utile à Paris, il le pria d'y rester, et de se borner à lui fournir quelques membres de sa communauté. Le P. Carré les assemble tous, leur communiqua les intentions du ministre, et eut la joie de les voir également résolus de passer les mers pour aller travailler à la vigne du Seigneur dans une terre étrangère. Il n'en choisit d'abord que quatre, Pierre Pélican, docteur de Sorbonne, Raymond Breton, Nicolas Brechet et Pierre Gryphon. Le cardinal obtint pour eux un Bref, en date du 12 juillet 1635, par lequel Urbain VIII leur commettait le soin des colonies formées au nom et sous la protection du roi Très-Christien, et les établissait pasteurs tant des Français habitants de la Guadeloupe que des sauvages qui se convertiraient. « Comme le Bref apostolique, dit Du Tertre (2), estoit une dérogation tacite à la Bulle d'Alexandre VI, du douzième may 1493, par laquelle le Pape donnoit aux roys Catholiques, Ferdinand et Isabelle, et à leurs successeurs, la propriété des Terres fermes et des isles de l'Amérique découvertes et à découvrir, avec defenses, sous peine d'excommunication, à toutes personnes, de quelque qualité et condition qu'elles pussent estre, quand mesme ils seroient roys ou empereurs, d'y aller ou trafiquer sans la permission des roys Catholiques (3); M. le cardinal garda l'original du Bref, comme un titre qui levoit les defenses et les censures portées par la Bulle d'Alexandre VI, et se contenta d'en envoyer une copie à nos Pères. » Ceux-ci avaient touché, dès le 25 juin, à la Martinique, qui n'étoit alors habitée que par les sauvages; et le P. Pélican y planta la croix. Mais on se rembarqua aussitôt pour la Guadeloupe, où l'on arriva le 28 : la croix y fut plantée le lende-

main, et une chapelle de roseaux, soutenue par quelques fourches, abrita l'autel sur lequel on célébra les saints mystères.

Cependant d'Enambuc ne tarda pas à coloniser la Martinique, dont son neveu Du Parquet fut nommé gouverneur. « Il ne manquoit plus... à la perfection de ce nouvel établissement, dit le Dominicain Du Tertre (1), que des religieux qui portassent les peuples de cette isle à la piété, qui leur administrassent les sacrements, et leur preschassent la parole de Dieu. Ce fut aussi le premier soin de M. Du Parquet, qui en écrivit aux seigneurs de la compagnie, et leur demanda des religieux de notre ordre ou des Pères Capucins. Mais M. le président Fouquet, qui avoit la Compagnie des RR. PP. Jésuites, fit en sorte que ces seigneurs traitassent avec eux. Les RR. PP. Bouton et Empeau et un frère coadjuteur furent les premiers députés pour travailler à cette vigne du Seigneur. Ils arrivèrent à la Martinique au commencement de l'année 1640, le jour du vendredi saint. Le gouverneur, qui ne les avoit pas demandés, se trouva d'abord fort peu disposé à les recevoir; les habitants mesmes y avoient de la répugnance; mais le R. P. Bouton, homme de mérite et excellent prédicateur, les ayant touchés par ses prédications, les fit si bien changer de sentiment, que, six semaines après, le gouverneur fit travailler en sa présence à défricher la terre de l'habitation (qui leur étoit destinée). »

Cette année, 1640, le P. Carré envoya à la Guadeloupe six Dominicains, les Pères Nicolas de La Mare, docteur de Sorbonne, Jean de Saint-Paul, Jean-Baptiste Du Tertre, auteur de l'*Histoire générale des Antilles françaises*, et trois frères convers. « Nous trouvâmes, à notre arrivée, dit Du Tertre (2), que le P. Raymond Breton, supportoit depuis deux ans et demy tout le faix de cette mission, travaillant infatigablement luy seul au soulagement de nos Français... Il étoit temps de l'assister; car il estoit réduit dans une si grande misère, qu'il n'estoit plus couvert que d'un méchant habit de toile... Il nous reçut comme des anges descendus du ciel; et, après nous avoir menés dans notre chapelle de Nostre-Dame du Rosaire..., il envoya cher-

(1) Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. v, p. 352.

(2) *Histoire générale des Antilles*, t. i, p. 71.

(3) Voyez ci-dessus, t. i, p. 333, col. 1.

(1) *Histoire générale des Antilles*, t. i, p. 118.

(2) *Ibid.*, p. 151.

cher de la cassave pour nous donner à manger, n'en ayant pas un morceau dans sa case. Nous fumes tous plus consolés de cette pauvreté, que si nous eussions trouvé toutes les mines d'or des Indes, chacun de nous s'estimant heureux de souffrir quelque chose pour la gloire de Jésus-Christ, en secourant ses membres. Le R. P. de La Mare, après s'être informé de la disposition des habitants, nous distribua à chacun un quartier de cette vigne de Notre Seigneur pour y travailler. » Le 17 janvier 1641, La Mare envoya le P. Raymond Breton et le frère Charles Pouzet à la Dominique (1); mais ils en revinrent bientôt, à la nouvelle de la maladie de leur supérieur, qui mourut le 1^{er} mars 1642. En 1648, le P. Mathias du Puy alla arborer la croix dans les petites îles des Saints (2). À son retour, il fut frappé de la peste, ainsi que les Pères Armand de La Paix et Jean de Saint-Paul, dans l'exercice du ministère apostolique. Un renfort de missionnaires était indispensable. Le maître général Thomas Turcus écrivit de Rome des lettres circulaires aux provinciaux de France, pour leur recommander d'envoyer de nouveaux missionnaires dans les Antilles, spécialement à la Guadeloupe (3). Il y envoya lui-même le P. Coliard, ex-provincial de la province Occitane, en qualité de visiteur de toutes les missions dominicaines dans cette partie du Nouveau Monde. Il fit partir pour le même pays les Pères Philippe de Beaumont, Hyacinthe Guibert, et le frère Vincent Giraut, qui devaient unir leurs efforts à ceux des Dominicains arrivés avant eux. Coliard renvoya le P. Raymond Breton à la Dominique, où ce religieux voulait travailler à la conversion des sauvages; et, ayant achevé sa visite, il se rembarqua pour l'Europe, mais périt, avec le frère Charles Poncet, sur la côte d'Angleterre.

L'ambition et la cupidité excitèrent des troubles dans les colonies naissantes de la France en Amérique. Saint-Christophe en fut surtout le théâtre. Les Capucins, qui s'y prononcèrent pour l'autorité du Roi et contre un monopole odieux,

se virent emprisonnés, puis chassés de cette île, d'où ils sortirent en 1646, le saint sacrement à la main et en chantant le psaume *In exitu Israel de Egypto* (1). Après leur sortie, des Jésuites, venus de la Martinique, remplirent leur place à Saint-Christophe. On y fit venir aussi des Carmes réformés de la province de Bretagne (2). Les Carmes et les Jésuites s'établirent, en 1648 et 1650, à la Guadeloupe (3). Quoiqu'un religieux Carme et d'autres prêtres eussent visité de temps à autre l'île de Sainte-Croix pour y administrer les sacrements, on ne peut dire que des missionnaires y furent établis avant 1659; époque à laquelle P. Pierre Fontaine, préfet apostolique de la mission dominicaine, y envoya les Pères Des Bois et Le Clerc (4). Ce dernier, dépourvu de vases sacrés pour le service divin, se rendit à Saint-Jean de Porto-Rico, où les Dominicains espagnols avaient un couvent de soixante religieux, dont la charité le munit des objets nécessaires à la célébration du culte. Cette île de Sainte-Croix et celle de Saint-Christophe, concédées à l'ordre de Saint-Jean de Jerusalem, qu'elles entraînaient dans des dépenses trop considérables, finirent par retourner à la France.

À la Martinique, les Dominicains avaient reçu de madame Du Parquet un emplacement, sur lequel ils édifièrent en 1654 une église, consacrée par le P. Jean de Boulogne à l'apôtre saint Jacques (5). Parmi les missionnaires de leur ordre qui évangélisèrent cette île, il en est un trop remarquable par l'éclat de son zèle et de sa vertu, pour que nous n'en rappellions pas le souvenir.

Pierre Paul, né à Aix le 11 avril 1642, était le troisième fils de Claude Paul, avocat au parlement de Provence (6). Se consacrant à l'ordre de saint Dominique, il partit d'Aix, au mois de juillet 1658, pour aller se faire recevoir dans le couvent royal de Saint-Maximin. Il s'y élevait de vertu en vertu, lorsqu'il apprit le veuvage de son père, qui embrassa aussitôt l'état ecclé-

(1) Du Tertre, *Histoire générale des Antilles*, t. 1, p. 199.

(2) *Ibid.*, p. 417.

(3) Tournon, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. 7, p. 328. Du Tertre, *Histoire générale des Antilles françaises*, t. 1, p. 424.

(1) Du Tertre, *Histoire générale des Antilles françaises*, t. 1, p. 303.

(2) *Ibid.*, t. 11, p. 9.

(3) *Ibid.*, p. 14 et 423.

(4) *Ibid.*, t. 1, p. 455.

(5) *Ibid.*, t. 11, p. 24 et 426.

(6) Tournon, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. 7, p. 811.

(1) Le
néral de
de l'Am
édit. in-4

ecclésiastique. Quand ce digne ministre chanta sa première messe, en 1663, on le vit assisté à l'autel par trois de ses enfants : l'un, déjà prêtre de l'Oratoire, remplissait les fonctions de diacre ; le Dominicain, alors âgé de vingt et un ans, celles de sous-diacre ; et un troisième, pieux anachorète, portait l'encensoir. Pierre Paul fut ordonné prêtre, à son tour, en 1666. L'enseignement et le gouvernement de plusieurs communautés l'occupèrent d'abord, sans l'empêcher d'annoncer, avec une liberté sainte et une noble simplicité, la parole de Dieu dans les diocèses d'Aix, de Marseille, d'Arles et d'Avignon. Mais Antoine de Mouroy, lui ouvrant une autre porte pour porter au loin la lumière de l'Évangile, lui ordonna, en 1684, de se rendre dans les colonies françaises, où l'institut de saint Dominique était, depuis cinquante ans, en possession d'envoyer des missionnaires.

La Martinique, la Guadeloupe et la plus grande partie de l'île Haïti, soumises à la domination de la France, se trouvaient partagées en vingt-quatre paroisses, conduites par des Frères-Prêcheurs. Le P. Margat (1), Jésuite, dit de la mission des Dominicains français à Haïti : « Les colonies françaises commençaient à s'étendre dans l'île de Saint-Domingue vers la fin du dernier siècle. Léogane et toute sa dépendance était déjà gouvernée par les Pères Dominicains, qu'on y appela, comme dans toutes les îles de l'Amérique, les *Pères blancs* : cette portion de la mission, qui leur fut confiée, leur est demeurée depuis ce temps-là. La dépendance du Cap, où les progrès de nos Français avaient été plus lents, n'avait presque rien de fixe pour le gouvernement spirituel : le peu de paroisses qu'il y avait dans les commencements étaient desservies par les premiers prêtres séculiers ou réguliers que le hasard ou les fonctions d'aumôniers de vaisseaux amenaient aux îles ; la mission du Cap fut dans la suite confiée aux Pères Capucins, et prit une forme plus régulière. » Nous devons entrer dans ce détail, avant de continuer la biographie du P. Paul.

Envoyé à la Martinique, il y aurait été

avec plus de plaisir, si à la qualité de missionnaire apostolique, on n'avait pas ajouté celle de supérieur de la mission dans cette île. La colonie eut bientôt quel trésor on venait de lui donner. Les maîtres et les esclaves trouverent dans le P. Paul le secours dont ils avaient besoin. Ni les chaleurs du pays, ni la distance des lieux, ni la difficulté des chemins, ne l'empêchaient de courir dans tous les endroits où il espérait faire quelque fruit, soit auprès des malades ou des affligés, soit parmi les nègres qu'il instruisait avec bonté, leur apprenant à prier Dieu, à garder ses commandements, à obéir par religion, à servir leurs maîtres avec fidélité, à sanctifier le travail par la patience. Il pratiquait lui-même excellemment cette vertu, puisqu'il ne se lassait point de répéter les mêmes instructions, et de proposer cent fois les vérités les plus simples à des hommes dont l'esprit léger et mobile n'était pas moins rusé pour ce qui touchait les intérêts matériels, que borné pour ce qui regardait les intérêts spirituels du salut. Sa tendre piété, son esprit d'oraison et de pénitence, son parfait désintéressement, étaient aussi connus que sa patience angélique. Telle était sa réputation dans toute l'étendue de l'île de la Martinique, qu'on ne l'appelait que le saint missionnaire. Cependant, il se trouva des hommes charnels auxquels le serviteur de Dieu devint odieux par le zèle qui aurait dû le leur faire estimer davantage. Un des premiers magistrats de la colonie ne donnait pas d'exemples à imiter. Le P. Paul éprouva à son égard tous les moyens de douceur et de charité ; mais, après avoir procédé avec les ménagements que la prudence inspirait, il ne craignit pas de s'opposer, pour la gloire de Dieu et l'édification des fidèles, à un scandale public. Le coupable, au lieu de s'humilier, ne songea qu'à la vengeance, et une pauvre femme, réduite à mendier son pain, fut l'instrument qu'il choisit. Il lui apprit ce qu'elle devait dire à la charge du ministre de Jésus-Christ, lui imposa le secret sur la source de la calomnie, et l'exhorta à ne rien craindre. Ayant ensuite convoqué une nombreuse assemblée, il fit paraître le P. Paul. Après une courte morale, il ordonna à la femme de formuler sa plainte, c'est-à-dire de répéter la leçon qu'il lui avait dictée ; et elle la répéta sans être interrompue, car le ministre du Sauveur imita en

(1) *Lettre* (en date du 20 juillet 1743) au procureur général des missions de la Compagnie de Jésus aux îles de l'Amérique, dans les *Lettres édifiantes*, t. xiv, p. 102, édit. in-18.

cette occasion le silence de son divin Maître. Tous les assistants savaient à quoi s'en tenir, et le coupable était peut-être le seul qui ne sentit pas tout le ridicule de cette comédie, qu'il termina par une sévère réprimande adressée au P. Paul. Le religieux, toujours semblable à lui-même, se contenta de dire, en se retirant : « Je vous assure, monsieur, que, si Dieu m'abandonnait, je serais capable des plus grands crimes ; mais, par sa miséricorde, je suis innocent de celui qu'on m'impute. » Cette réserve, en rendant le missionnaire encore plus respectable à la colonie, fit retomber sur le coupable toute la confusion dont il avait voulu couvrir le P. Paul. Après avoir attaqué le supérieur de la mission, il s'avisait d'inquiéter deux autres religieux, en propageant des bruits injurieux à leur personne et à leur ministère. Le P. Paul, qui avait négligé sa propre justification, ne fut pas indifférent sur la réputation de ses frères, dont il prit hautement la défense, et qu'il fit justifier pleinement par un acte public du mois de septembre 1885. Ayant appris que l'auteur de ces vexations, dans la crainte qu'on ne lui en fit un crime en France, prenait les devants pour exposer les faits à sa manière, le serviteur de Dieu écrivit, le 6 octobre, au prieur du noviciat général de Paris : encore voulut-il que ce dernier ne portât ses plaintes au marquis de Seignelay, ministre des colonies, que dans le cas où le coupable, qu'il ne nomma même point, aurait pris l'initiative. Une conduite si chrétienne et la loi qu'il s'était faite de ne jamais parler de ses persécuteurs, achevèrent de lui gagner le cœur de tous les hommes de bien. Son ministère fut utile à une foule de personnes qu'il retira du vice, ou dont il fit cesser les inimitiés ; et, lorsque les supérieurs le rappelèrent en France, il laissa une haute opinion de sa sainteté à la Martinique.

En 1696, le P. Paul, qui venait d'être successivement prieur des couvents de Saint-Maximin et de Montauban, mais qui, au premier signe de la volonté de son général, avait repassé une seconde fois les mers, exerçait l'apostolat dans l'île Haïti, avec la double qualité de préfet apostolique et de vicaire général de la congrégation dominicaine du saint Nom de Jésus. Sa vertu n'y fut point éprouvée, comme elle l'avait été à la Martinique. Au contraire, dès son arrivée, il se trouva lié d'amitié avec le gouver-

neur Ducasse, marin célèbre, qui, par sa religion, donnait un nouveau lustre à ses talents politiques et militaires. Quoique le zèle du P. Paul s'étendit sans distinction à tous les habitants de la côte, il parut s'appliquer plus particulièrement à ceux dont les autres missionnaires espéraient moins la conversion, c'est-à-dire aux flibustiers, espèce de corsaires auxquels la cupidité et le dérèglement des mœurs donnaient naissance, et dont une haine implacable contre les Espagnols augmenta le nombre (1). Pendant les longues guerres que la France eut à soutenir contre l'Espagne, liguée avec d'autres puissances, on donna quelquefois des commissions à ces aventuriers contre l'ennemi ; mais, moins sensibles au bien de l'État qu'à leur avantage personnel, ils en abusèrent presque toujours. Quand on leur défendait de continuer leurs courses ou leurs pirateries, on ne les voyait jamais disposés à obéir. Presque toujours sur mer, selon leur gré, ils n'étaient que d'un faible secours pour la colonie, qu'ils ne se trouvaient pas à portée de défendre au besoin, dont ils ruinaient d'ailleurs le commerce, et qu'ils exposaient sans cesse à être ravagée par repraisailles. Des hommes ainsi livrés au feu des passions les plus brutales ne paraissaient guère susceptibles d'instruction. Cependant, le P. Paul ne les regarda pas comme indignes de ses soins : il s'attacha même à eux avec d'autant plus de zèle, qu'il était plus touché de leur misérable état. Ceux d'entre ces corsaires si décriés en qui il restait encore quelque sentiment de religion écoutèrent le serviteur de Dieu ; les autres, à leur exemple, n'ayant pas refusé de l'entendre, prirent confiance en lui. Sa douceur et sa charité toujours prévenante les captivèrent au point que plusieurs auraient exposé volontiers leur vie pour défendre celui qu'ils commençaient à appeler leur apôtre et leur père. Il les engageait à faire la prière avec lui, leur apprenait les éléments du christianisme, tâchait de leur inspirer la crainte du Seigneur et de ses jugements. Lorsqu'il les vit moins indociles, il essaya de leur persuader trois choses : la première, de ne jamais aller en course sans commission ; la seconde, de réprimer leur cupidité dans les expéditions

(1) Voyez le P. de Charlevoix, *Histoire de l'île Espagnole*, etc., t. II, p. 6, 42, 51.

même commandées, et de s'en tenir exactement aux ordres qu'ils auraient reçus ; la troisième, de s'adonner à quelque profession honnête, qui pût faire subsister leurs familles quand ils ne seraient pas employés. Le plus sûr, sans doute, eût été de les retirer immédiatement d'un métier qui devenait chaque jour une occasion de crime ; mais, outre que la plupart n'auraient pas même écouté cette proposition, l'état présent des affaires exigeait qu'on se ménagât ce secours. Lorsque Pointis exécuta son entreprise contre Carthagène, Ducasse lui fournit un corps considérable de filibustiers, que les exhortations du P. Paul empêchèrent de se débander. L'homme de Dieu accompagna cette expédition ; et, durant les deux attaques meurtrières livrées à Carthagène, on le vit, sous le feu des assiégés, assister les blessés et les mourants. Plus d'une fois, entraîné par l'ardeur de son zèle, il se trouva comme au milieu d'une grêle de balles ou de boulets lancés du haut des remparts ; et, quand on le croyait au nombre des morts, il reparaisait couvert de poussière et de sang avec sa sérénité ordinaire. Ce fut surtout lorsque la capitulation introduisit les assiégeants dans la place, qu'il se multiplia pour prévenir le vol ou la profanation des choses saintes, et conserver l'honneur menacé des femmes. Il ne put empêcher, sans doute, qu'au mépris de la capitulation, on ne dépouillât les églises ; mais sa présence diminua le nombre des crimes. L'escadre ayant remis à la voile, Ducasse le chercha vainement sur son vaisseau : le saint missionnaire avait accompagné les malades et les blessés sur un autre bâtiment, que les Anglais enlevèrent et conduisirent à la Jamaïque, où la vertu du P. Paul le fit respecter de ceux mêmes dont il était devenu prisonnier. La paix de Riswick, conclue le 20 septembre 1697, lui procura la liberté. Il ne s'en servit que pour exercer, avec une nouvelle ferveur, les fonctions du ministère à Haïti, où l'on assure que le Seigneur honora sa sainteté par des miracles. En quittant l'île vers la fin du xvii^e siècle, il y laissa un assez grand nombre d'habitants bien instruits de leur religion, réglés dans leurs mœurs, et propres, par leur docilité, à seconder les efforts qu'on faisait pour policer la colonie. Le P. Paul, de retour en France, y prolongea sa carrière jusqu'à quatre-vingt-six ans. Il mourut en odeur de sainteté le 20 juillet 1727.

En 1722, la mission de la Martinique avait reçu un grand éclat de la présence d'un nouvel apôtre.

Guillaume Martel, né l'an 1683, à Severac, dans le diocèse de Rodez, faisait, dès l'âge de quinze ans, ses plus chastes délices de l'exercice de l'oraison (1). Sa famille, craignant qu'il ne pût supporter la rigueur de la règle de saint Dominique, retarda jusqu'à sa dix-neuvième année son entrée dans le couvent de Toulouse. Dès qu'il y eut fait profession, le fervent religieux se sentit fortement appelé à aller annoncer la foi aux infidèles, et à travailler au renouvellement spirituel des pécheurs, dans ces pays éloignés, où les besoins étaient plus grands et les secours plus rares. Depuis que le cardinal de Richelieu avait envoyé aux Antilles françaises des Dominicains tirés du noviciat général de Paris, la province de Toulouse, en particulier, ne cessait pas de fournir à ces colonies des ministres de la parole et des sacrements. Aussi, la Martinique et la Dominique devaient être le dernier théâtre des travaux apostoliques de Guillaume Martel.

Nous ne parlerons pas des missions qu'il donna en diverses provinces de France, si ce n'est pour dire qu'aux fonctions de l'enseignement il avait préféré l'exercice de la prédication, comme plus conforme à ses vues et à l'ardeur du zèle qui le dévorait pour le salut des âmes.

Lorsque ses supérieurs lui ordonnèrent, au mois de septembre 1722, de se rendre à la Martinique, détaché des liens de la chair, il ne se donna même pas la satisfaction d'aller dire un dernier adieu à ses parents, dont il était tendrement aimé. Dès le commencement d'octobre, il se trouva à Bordeaux, et profita avec joie du premier départ. Le vaisseau qui le portait devint comme une église, et il n'y vécut pas autrement que dans le monastère.

La mission de la Martinique avait pour supérieur un excellent religieux, qui y avait déjà travaillé avec fruit, et qui la dirigea depuis pendant plus de vingt ans en qualité de vicaire général, titre auquel se joignit quelquefois celui de préfet apostolique. Le sage supérieur s'applaudit de l'arrivée d'un tel auxiliaire dans une

(1) Touron, *Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, t. vi, p. 587.

colonie où l'ignorance des vérités de la religion et la corruption des mœurs n'étaient guère moins communes parmi les personnes libres que parmi les esclaves ; et il chargea le P. Martel de la paroisse appelée la Grande-Ance, l'une des plus étendues et des plus peuplées de l'île. Le missionnaire eut bientôt gagné la confiance de ses paroissiens. Loin de se refuser aux besoins des plus humbles esclaves, il les prévenait tous, les pressant de se montrer assidus aux instructions et de se disposer à recevoir les sacrements. Parcourant sans cesse sa paroisse, il allait, dans toutes les habitations, expliquer aux nègres et aux négresses les éléments de la religion, et s'appliquait à régler leur conduite non moins qu'à éclairer leur esprit. Quand il ne pouvait leur parler, il priait pour eux ; et à de ferventes prières il ajoutait des pénitences rigoureuses, afin d'attirer sur ces aveugles les regards de la miséricorde divine. C'était dans l'oraison et dans les larmes qu'il passait le plus ordinairement les heures de la nuit, destinée pourtant à réparer par le repos les forces épuisées le jour. Les gémissements de ce cœur brûlant de zèle touchèrent le Seigneur. Les esclaves et les maîtres, mieux instruits des devoirs du christianisme, commencèrent à les remplir ; les scandales devinrent plus rares ; les vices grossiers disparurent ; l'impudicité, l'ivrognerie, la vengeance n'étant plus communes, les moins sages rougirent de s'y abandonner par une exception flétrissante ; enfin l'usage des sacrements, auparavant négligé, assura ou perfectionna la conversion des hommes de bonne volonté.

Dès que le supérieur vit la paroisse de la Grande-Ance sur ce pied, il songea, en 1726, à procurer les mêmes avantages à une autre. Le P. Martel dépeignait ainsi sa séparation d'avec son premier troupeau, dans une lettre du 23 janvier 1727. « Dans cette île, où l'ignorance est extrême, la corruption affreuse, et le travail trop souvent ingrat, le Seigneur ne m'a point laissé sans quelque consolation. Après les fatigues de trois années entières dans ma première paroisse, qu'on appelle la Grande-Ance, et qui est très-étendue, j'ai eu la satisfaction de voir la plupart des habitants garder exactement tout ce qu'il fallait pour être en état de faire leurs pâques. Il y avait même, dans cette paroisse, une douzaine de jeunes hommes, non

mariés, qui communiaient tous les mois ou tous les deux mois. Un plus grand nombre de jeunes filles donnaient aussi dans la solide piété. Deux d'entre elles se sont consacrées à Jésus-Christ dans le cloître : j'ai eu le plaisir de les prêcher, à leur prise de voile, et lundi dernier, vingtième de ce mois, j'ai fait le discours de leur profession. J'avais déjà vu bien des nègres et des négresses se retirer de leurs anciens désordres. Parmi ces dernières, les conversions semblaient se multiplier notablement ; et je pouvais espérer un renouvellement entier dans ma paroisse, lorsque mes supérieurs jugèrent à propos de m'envoyer dans celle où je suis à présent. Je n'ai jamais versé tant de larmes que le jour de mon adieu, qui fut un dimanche, à la messe. De jeunes personnes, à qui j'avais fait faire la première communion, furent les premières qui m'attendrirent par leurs gémissements. M'étant venues voir avant la messe, elles ne purent me rien dire que par les larmes et les sanglots ; et il ne fut pas possible de leur répondre d'une autre manière. Il fallut cependant se contraindre pour monter à l'autel. Je le fis, comme je pus ; et, après l'Évangile, lorsque j'ouvris la bouche pour faire mon dernier sermon, les larmes étouffèrent encore mes paroles. Je ne sais si, dans toute l'église, il y eut quatre personnes qui n'éprouvèrent pas la même faiblesse. Tous ceux qui, au sortir de la messe, venaient me saluer étaient en larmes ; et je me voulais du mal de ce que, malgré moi, je faisais comme eux. Mais ce me fut une grande consolation quand on m'eut mis dans la paroisse où je suis, et qui n'est séparée de la première que par une rivière appelée vulgairement *la Capot*, parce que, étant très-forte et fort pierreuse, le passage en est difficile, et souvent on y fait naufrage. »

La Basse-Pointe, ainsi se nommait cette seconde paroisse, où le P. Martel porta tout le poids du travail pendant quatre années, offrait encore plus de difficultés que la première. On y comptait plus de quatre mille noirs, et le nombre des blancs y était grand à proportion. Les vices que pouvait faire naître la proximité de maîtres sans pudeur et de femmes encore plus esclaves de leurs passions que de leurs maîtres, y étaient arrivés aux derniers excès. La plus profonde ignorance du christianisme s'y joignait aux désordres les plus horribles. L'indifférence

des blancs entretenait cette ignorance des noirs ; et, lorsqu'on représentait aux premiers qu'ils étaient responsables des âmes des seconds, ils répondaient froidement : « Dieu seul dispose des cœurs : nous ne pouvons les changer. Quand nous ferions trainer nos esclaves au catéchisme, malgré eux, que comprendraient-ils à des vérités qui dépassent leur portée, ou qui ne frapperaient que les oreilles du corps, tandis que l'esprit, le cœur et ses inclinations seraient ailleurs ? » Des hommes qui ne voulaient pas se contraindre eux-mêmes n'avaient garde d'exercer sur leurs serviteurs une contrainte salutaire ; et, pourvu que les noirs s'acquittassent de la tâche imposée à leur activité laborieuse, la cupidité satisfaite des blancs leur laissait fuir tous les exercices de la religion. Aussi, après le rude travail de la semaine, les esclaves, regardant le dimanche comme laissé tout entier à leurs plaisirs, ne l'employaient qu'à satisfaire leurs passions les plus brutales. C'est ce qui avait toujours rendu inutiles les efforts des meilleurs missionnaires, qui avaient tenté successivement l'œuvre de leur conversion, à la Basse-Pointe. Le P. Martel, remontant à la source du mal, s'insinua dans l'esprit des principaux habitants ; et, quand il eut gagné leur affection, il parvint à les convaincre de l'étroite obligation où ils étaient de donner de meilleurs exemples aux noirs, et de mettre ceux-ci dans l'heureuse nécessité de recevoir les instructions de leur pasteur, à défaut surtout de celles que les maîtres peu chrétiens ne s'assujettissaient pas à faire eux-mêmes, chacun dans sa maison. Dès lors, l'église fut moins solitaire, le catéchisme suivi, la parole de Dieu écoutée avec plus de respect.

Quoique l'infatigable missionnaire se multipliait les jours de dimanche et de fête, il comprit que, pour faire connaître et pratiquer la religion à un si grand nombre d'hommes, des auxiliaires étaient indispensables. Cette pensée dicta cette lettre à un religieux, son ancien ami et son élève : « Ah, si j'étais assez heureux que Dieu voulût se servir d'un aussi faible instrument que moi pour vous rendre missionnaire, comme il s'en est servi pour vous faire religieux ! Si je pouvais vous entraîner jusqu'à moi, combien de bons sujets n'imiteraient pas votre exemple ! Et combien d'âmes n'attireriez-vous pas à Jésus-Christ par la bonne odeur de vos exemples et

l'onction de vos discours ! Venez donc ; et, autant qu'il dépendra de vous, venez en bonne compagnie. Attirez, entraînez tous les bons ouvriers que vous pourrez : ils seront toujours bien au-dessous de l'ouvrage. Dix bons missionnaires auraient de quoi s'occuper dans ma paroisse. Quand un religieux ne s'appliquerait qu'à faire le catéchisme dans ce pays, il pourrait faire des fruits infinis ; et les jours seraient trop courts pour apprendre les premiers principes de la religion à des hommes baptisés. Combien en faudrait-il pour entendre les confessions, et mettre tout ce peuple en état de fréquenter les sacrements !... Quel dommage de ne pouvoir cultiver que superficiellement une vigne qui, bien travaillée, porterait l'abondance dans les greniers du Père de famille ! Mais que pensez-vous de tant de malades, dispersés dans toutes les habitations ? Quelle consolation, quelle bénédiction pour eux ; quelle source de mérites pour nous, si on pouvait les voir tous une fois le jour, les aider à faire de dignes fruits de pénitence, et leur apprendre à employer saintement du moins les dernières semaines d'une vie perdue dans le péché ! Combien de réconciliations à ménager, de pauvres à secourir, de scandales à ôter, de bonnes œuvres à faire, de peines à supporter, et de couronnes à mériter ! *Transit hora, transit pœna ; non sic merita, non sic gloria*. Pensez-vous que le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation ne nous en donne aucune dans nos souffrances ? Croyez-m'en, mon Père : les croix d'une vie apostolique cachent des douceurs ineffables à ceux qui les aiment ces croix si précieuses à la foi... Les peines du corps sont bien agréables, quand elles servent à guérir les âmes. Ma santé n'a jamais ressenti jusqu'à ce moment la moindre altération dans ce pays ; et de ma vie je n'ai pris ni moins de nourriture, ni plus de travail. Vous ne devez rien craindre, si Dieu vous appelle dans cette mission, etc. » Le religieux auquel s'adressait cette vive et tendre exhortation ne vint pas rejoindre le P. Martel ; mais les supérieurs ne refusèrent pas au missionnaire un compagnon qui travaillait déjà dans la colonie.

Lui laissant le soin des blancs ou des maîtres, le P. Martel se consacra tout entier à l'instruction des nègres et des négresses esclaves. Il ne se borna point à catéchiser cette multitude de noirs

aussi souvent et aussi longtemps qu'il pouvait les assembler : il parcourut toutes les habitations situées dans l'étendue de sa paroisse, et obtint, par ses pieuses importunités, que tous ceux qui avaient des esclaves lui en envoyassent chaque jour deux, un nègre et une négresse, les plus capables d'instruction. L'homme apostolique s'appliqua de telle sorte à les instruire, qu'il les mit en état de faire eux-mêmes, chacun dans son habitation et avec les personnes du même sexe, le catéchisme et les prières du matin et du soir. On conçoit aisément combien il devait être rude et fatigant, pour le missionnaire, sans cesse environné d'une quarantaine de nègres, de leur expliquer ainsi les vérités et les maximes du christianisme, de les exhorter par ses pathétiques discours à pratiquer tout ce que l'Évangile prescrit, ou de leur faire répéter ce qu'il venait de leur apprendre. La continuité de ce travail, qui revenait chaque jour, aurait paru à tout autre au-dessus de ses forces : le P. Martel ne s'en contenta point. Comme les assemblées plus nombreuses des jours fériés ne lui permettaient pas de se rendre un compte assez exact du fruit que les quatre mille noirs de sa paroisse retiraient de ses instructions ou de celles des nègres et négresses catéchistes, il commença à visiter régulièrement les habitations les jours ouvrables ; et, pendant que les esclaves venaient à leur travail, les obligeant à garder le silence et à l'écouter, il leur faisait le catéchisme, puis les interrogeait tour à tour, s'assurant ainsi de ce que chacun avait ou n'avait point appris, et s'attachait, en conséquence, à ceux qui avaient plus besoin d'instruction. Après s'être occupé des travailleurs, il entrait dans l'habitation, non pour y prendre quelque repos ou quelque nourriture, car il ne mangeait jamais hors de son presbytère, mais pour voir les malades et les disposer à recevoir les sacrements. Ce qu'il avait fait le matin dans un endroit, il le faisait l'après-midi dans un autre, avec un surcroît d'incommodité. Malgré la chaleur, on le voyait exposé, trois ou quatre heures de suite, aux rayons du soleil, afin d'apprendre à de pauvres esclaves à connaître Dieu, à l'aimer et à le servir. Mais le Seigneur, qui lui inspirait ce zèle, lui donnait aussi des forces pour soutenir ce pénible travail, autant qu'il était nécessaire au salut de plusieurs.

Le P. Martel a, du reste, décrit lui-même la suite de ses travaux dans sa lettre du 23 janvier 1727 :

« Vous me priez de vous apprendre, pour votre édification, quelles sont mes occupations dans l'endroit où je suis : à la bonne heure que vous le sachiez, et tous ceux qui voudront m'aider de leurs prières.

« La divine Providence m'a conduit dans une paroisse qu'on appelle la Basse-Pointe, parce qu'une pointe de terre avance un peu dans la mer. Le quartier est le plus beau et le plus fertile de ce pays. Mais les mers y sont presque toujours impraticables, à cause que nous sommes au vent de l'île : ce vent ne discontinue pas ; ce qui fait que l'air qu'on respire le long de cette côte est plus tempéré et toujours égal. Comme les vaisseaux ne peuvent mouiller l'ancre dans le quartier, nous ne recevons toutes les choses nécessaires à la vie, qui nous viennent de France, que par le moyen de quelques bateaux partis de Saint-Pierre. Remarquez ici, en passant, une des raisons de mon silence : c'est que je ne vois point partir de navires pour la France, et que je ne sais même le temps de leur départ. Il faut ajouter que tous mes moments se trouvent si courts pour mon ouvrage, que je ne m'avise point de penser ailleurs, rien ne me donnant une occasion présente d'y penser, et tout m'attachant sans relâche à ma paroisse.

« L'église, qui est de maçonnerie, assez ornée et fort dévote, est située sur cette pointe de terre qui avance dans la mer ; et l'élévation du terrain au-dessus de l'eau peut avoir environ cent pieds. Le presbytère, le jardin, le pré (qu'on appelle ici la savane), sont sur le même terrain et au même niveau de l'église. L'enclos de mon presbytère est comme une grande plate-forme : j'y trouve réunies les beautés du ciel, de la mer et de la terre, avec les charmes de la solitude. Au milieu de la savane, il y a une longue et large allée qui donne jusqu'aux bords de la mer ; et la nature y a fait croître un grand arbre, dont les racines sont assez hautes et assez commodées pour qu'on puisse y être assis à son aise. Là il fait toujours du vent ; on y voit le ciel et l'eau, autant que la vue peut s'étendre ; et on n'y entend autre chose que le bruit des feuilles, ou celui des flots de la mer qui viennent se briser contre nos rochers. Cet endroit m'est

fort agréable; et j'ai résolu d'y faire comme une cellule de religieux en forme d'ermitage, parce que je trouve que le presbytère est un peu trop près des maisons séculières, dont on entend quelquefois le bruit. Tel est ce coin de terre, où il a plu à mon Dieu de me placer depuis le deuxième de juin dernier 1726.

« Il y a plus de cinquante habitations dans ma paroisse, et un petit bourg d'environ trente maisons, bâties sans aucune régularité assez près de l'église. Parmi ces habitations, il y a dix grandes sucreries, dont les unes contiennent au moins deux cents personnes; les autres en ont cent cinquante, quelques-unes cent ou environ. Deux sortes de personnes habitent ce pays : les blancs, c'est-à-dire les Français, et les nègres, qui sont des hommes tout à fait noirs. Parmi ceux-ci, on appelle les uns créoles : ils sont nés dans cette île, et ils parlent aussi bien français que nous. On appelle les autres, en général, nègres Arada, et ce sont ceux qu'on porte ici des côtes de Guinée; quelques-uns ont été baptisés dans leurs terres. Tous ces nègres, tant créoles qu'étrangers, sont esclaves des blancs. Ils sont vendus, achetés, saisis, engagés, comme les biens-meubles de ce pays. Le libertinage, toujours affreux parmi les habitants de cette île, y a produit un grand nombre d'une troisième couleur. Ni bien blancs, ni bien noirs, ils tiennent de l'un et de l'autre, et sont appelés mulâtres. Ils sortent d'un blanc et d'une négresse, et sont esclaves comme leur mère. Vous auriez trop d'horreur de cet abominable coin de terre, si je vous en exposais tous les désordres...

« Il est vrai que les femmes et les filles libres sont ici extrêmement réservées, fort retenues, et très-modestes. Si quelqu'une a le malheur de s'oublier (le cas arrive bien rarement), on la regarde avec horreur. Mais, pour les hommes, c'est quelque chose d'affreux que leur dissolution avec les esclaves. Quant aux nègres et aux négresses, créoles ou étrangers, baptisés ou non baptisés, vous diriez que ce sont des animaux sans raison qui n'ont d'autre bien ni d'autre mal à attendre que celui des bêtes; et cela est presque universel. La source de la corruption des habitants, c'est qu'il n'est presque pas une négresse qui ne soit débauchée. Cependant, les créoles de l'un et de l'autre sexe ne manquent

point d'esprit; ils sont ordinairement adroits, et quelques-uns mieux instruits que la plupart des paysans de France. Mais leurs mœurs n'en sont pas moins déréglées. De trois ou quatre mille qu'il y aura dans une paroisse, à peine en trouve-t-on dix qu'on puisse mettre en état de communier.

« Vous comprenez donc quelles peuvent être mes occupations au milieu d'une telle nation et d'un tel peuple : c'est de gémir, de soupirer et de prier, sans cesser de travailler. Dès la première année que je fus dans la colonie, réfléchissant sur l'état des choses, et n'y voyant point de remède, je méditais déjà d'aller ailleurs ou de retourner en France. J'écrivis même pour cela à notre R. P. général. Il m'exhorta à persévérer constamment dans le travail que j'avais commencé, et à m'animer d'autant plus que les maux paraissaient extrêmes. Que deviendront donc, me disait-il, les malades, si les médecins les abandonnent parce que leurs maladies sont graves et multipliées? Cette raison me toucha; et, considérant qu'il y avait si peu d'ouvriers pour une aussi grande moisson, je crus que Dieu demandait mon travail dans cette terre, toute ingrate et désagréable qu'elle est. Le Seigneur ne m'a point laissé sans consolation dans la première paroisse; et voici ce qu'il me fait la grâce de faire dans la seconde.

« Tous les jours de dimanche et de fête, depuis quatre heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, je suis ou au confessionnal, ou à l'autel, ou dans la chaire. Les cinq premières heures sont pour entendre les confessions. A neuf heures, je dis la messe et fais le sermon pour les blancs : cela me mène jusqu'à onze heures. Suit l'instruction ou le catéchisme pour les nègres créoles : l'église est toujours pleine. J'ensors à une heure, pour aller dîner; et, à deux heures précises, nous disons vêpres, le chapelet, le *Salve Regina*. Les premiers dimanches du mois, il y a procession et salut. Et toujours, après vêpres, je fais un catéchisme pour les nègres qui n'ont pas encore reçu le baptême. Tout finit ordinairement à quatre heures; et, si je n'ai pas à visiter des malades, je vais me recueillir dans mon ermitage.

« Le jour de travail, je me rends dès l'aurore dans quelque une des principales habitations de la paroisse, le lundi dans l'une, le mardi dans

une autre, le mercredi dans une troisième, etc. Je me trouve ordinairement dans ces habitations avant le soleil levé, et à temps pour la prière des nègres, qu'on leur fait faire tous ensemble. Je leur fais aussi le catéchisme, selon leur portée. Je suis de retour vers les huit heures, et je dis la sainte messe. A midi, je vais, trois jours de la semaine, dans d'autres habitations, faire comme le matin. Avec cela, il faut aller confesser les malades, les visiter de temps en temps lorsque les maladies sont un peu longues, leur porter dans le besoin le saint viatique; et ces jours-là sont pour moi les plus gracieux. Pensez quelle consolation n'est-ce pas pour un prêtre qui aime Jésus-Christ que de le porter sur son cœur quelquefois plus de deux heures de temps, jusqu'à ce qu'on arrive dans la maison du malade qui le doit recevoir! Je vous avoue que ces heures sont bien douces, et que c'est toujours à regret qu'on se voit approcher du lieu où il faut laisser ce sacrement d'amour.

« Il n'est jamais nuit avant six heures, ni jour après sept heures du soir; car, dans ce climat, les jours ne croissent et ne diminuent, pendant tout le cours de l'année, que d'une heure le matin et d'une heure le soir. Tout le temps de la nuit étant à moi, je puis, si je le veux, faire de bonnes heures d'oraison dans un temps et dans un lieu où je ne risque pas d'être vu, ni entendu, ni détourné...

« Je ne vois pas encore de fruits fort considérables de mes peines parmi les hommes de ma paroisse: il ne m'a pas été possible de les attirer au tribunal de la pénitence, à l'exception de cinq ou de six qui ont communiqué trois ou quatre fois depuis la Pentecôte, où j'entrai dans cette cure. C'est beaucoup que de pouvoir engager les femmes et les filles blanches à s'approcher une fois le mois de la sainte table. Rien, néanmoins, ne les empêcherait de le faire plus souvent, car elles sont sages et dociles: mais elles n'ont aucun attrait pour ce qu'on appelle la vie dévote. Les grands garçons vivent presque sans aucun exercice de religion: il n'en est pas un seul de qui j'aie rien pu arracher jusqu'à présent; et le grand mal vient de ce qu'ils n'ont pas l'instruction convenable à leurs besoins. Leurs maisons sont dans le désert au milieu des bois, parmi des nègres aussi grossiers que les sauvages. Leurs précepteurs, s'ils en ont,

ne leur donnent pas toujours de bons exemples; et l'éloignement de l'église est pour eux une raison ou un prétexte pour n'y venir que rarement. Toute la première jeunesse se passe sans qu'ils y paraissent: il y a des enfants de douze ans qui n'y sont jamais entrés que le jour de leur baptême; et à peine s'en trouve-t-il quelqu'un de cet âge qui ait été à confesse. Que peut-on attendre d'un si mauvais commencement? Je travaille à faire établir dans ce bourg deux écoles, l'une pour les garçons, et l'autre pour les filles, etc. »

Le P. Martel était arrivé depuis quelques mois seulement à la Basse-Pointe, lorsqu'il écrivit cette lettre du 23 janvier 1727; et dès lors il avait obtenu des résultats, puisqu'il était occupé cinq heures de suite au confessionnal, et que son église se trouvait presque toujours pleine pendant les instructions qu'il faisait les jours de fête. Le 6 octobre suivant, il écrivit: « Ce que j'ai déjà gagné me fait attendre de plus heureux progrès à l'avenir. » Cependant, il ajoutait: « Si vous pouviez voir les tristes objets qui m'affligent ici, la vie vous serait plus à charge qu'elle ne l'est où vous vous trouvez. Une flamme d'enfer rend les âmes des nègres et de plusieurs blancs plus noires que le charbon. Pour comble de malheur, ces misérables esclaves du péché sont si aveugles, si endurcis, que le mal paraît absolument désespéré: leur esprit est comme incapable des vérités du salut. Lorsque je me suis épuisé à leur faire sentir toute leur misère et le danger évident de leur âme, ils me répondent, comme à tout le reste, par un oui. Ce sont les créoles qui me parlent ainsi; c'est-à-dire, des personnes nées dans cette île, des personnes baptisées et qui savent le catéchisme par mémoire, mais qui, selon toutes les apparences, ne comprennent rien ni de ce qu'elles disent ni de ce qu'on leur dit sur ces matières. Je ne puis assez m'étonner, ni de leur subtilité dans le commerce de la vie et de leur éloquence à exprimer leurs passions ou les choses sensibles, ni de leur stupidité sur celles du salut. Parmi cette multitude de nègres de tout âge et de tout sexe, je n'en connais encore que quinze ou seize qui soient capables de recevoir les sacrements: ce n'est même qu'en tremblant que je les leur donne, parce qu'il n'y a pas trop à se fier à leur parole; et il arrive quelquefois dans ce

exemples ;
 r eux une
 ir que ra-
 e passe sans
 s de douze
 le jour de
 e-t-il quel-
 nfesse. Que
 commence-
 ce bourg
 , et l'autre

quelques mois
 qu'il écrivit
 des lors il
 était occupé
 nal, et que
 jours pleine
 les jours de
 rit : « Ce que
 plus heureux
 ajoutait : « Si
 qui m'afflig-
 ge qu'elle ne
 mme d'enfer
 sieurs blancs
 comble de
 n péché sont
 parait abso-
 comme inca-
 je me suis
 misère et le
 e répondent,
 . Ce sont les
 st-à-dire, des
 es personnes
 sme par mé-
 apparences,
 elles disent ni
 a. Je ne puis
 ilité dans le
 quence à ex-
 sensibles, ni
 t. Parmi cette
 de tout sexe,
 ou seize qui
 rements : ce
 je les leur
 à se fier à
 fois dans ce

pays de grands scandales touchant la communion des nègres. Ce serait plus que suffisant pour lasser le zèle d'un saint Paul. Imaginez-vous ce que je souffre, étant continuellement aux prises avec de telles personnes, et les voyant périr sous mes yeux sans leur pouvoir donner du secours, parce qu'ils n'en veulent pas recevoir. Le plus grand nombre ne vient jamais ni aux instructions que je leur fais, ni au tribunal de la pénitence, pas même à Pâques. Les maîtres sont obligés de les briser de coups pour les faire prier Dieu le matin et le soir. Tous les dimanches et les fêtes, ils sont à chercher les infâmes objets de leur libertinage... Je vais moi-même dans les habitations pour les instruire et les prêcher ; mais souvent, lorsque le travail ne les arrête pas, je ne trouve presque personne : ainsi, je me consume en quelque manière pour rien. Mais j'espère que le Sauveur de tous les hommes se laissera fléchir, et touchera enfin les cœurs de ces misérables. Les exemples de quelques blancs, qui me donnent déjà beaucoup de consolation, sont comme les arrhes de ce que j'attends de la divine bonté, etc. »

Au mois de novembre 1797, le secours du ciel, que le serviteur de Dieu demandait pour ébranler et amollir des cœurs de pierre, se manifesta à la Basse-Pointe par un terrible tremblement de terre qui terrassa les plus obstinés pécheurs.

« De mémoire d'homme, écrivit le P. Martel, on n'en a point vu dont les secousses aient été aussi violentes, ni suivies de si près les unes des autres. Ce tremblement arriva le sept de ce mois de novembre, entre midi et une heure, un vendredi. Je sortis d'abord de mon presbytère ; et, m'étant mis hors du danger de la chute des murs, il me semblait être dans une barque sur les flots de la mer, plutôt que sur la terre, tant elle était agitée. Il n'y a presque point eu de muraille qui n'ait été fendue ; la plupart ont été renversées ; et ce qui paraît plus surprenant, c'est que celles qui n'avaient que trois pieds de haut ont été détruites comme les plus élevées. Nous sommes encore dans des alarmes continuelles. Nous avons eu aujourd'hui trois secousses de terre, et il ne se passe point de nuit qu'on n'en sente de très-fortes depuis le jour du grand tremblement jusqu'au 13 novem-

bre que j'écris ceci. En 1702, le 22 de juillet, il arriva dans cette même île un grand tremblement de terre : ceux qui l'ont vu assurent que la terre trembla tous les jours pendant six semaines ; mais ils ajoutent qu'il fut moins violent que celui-ci.

« Comme on n'ignore pas que, dans de semblables accidents, il y a eu des îles entières abîmées dans la mer, et que d'ailleurs la terre s'est ouverte en plusieurs endroits dans ce pays, l'épouvante y est aujourd'hui générale ; et je bénis Dieu de ce qu'il veut bien employer un moyen si puissant, quoique naturel, pour se faire craindre d'un peuple aussi dur que corrompu. Les plus grands scélérats donnent à présent des marques de repentir. Cela est assez douteux pour la vérité de la conversion, qui ne peut être sans amour : mais un Père a dit que Dieu ébranle les cœurs par la crainte, pour les faire entrer ensuite dans l'amour et les affermir dans la charité. L'effet de cet événement, que j'appelle heureux, c'est de suspendre au moins les désordres, de faire rentrer en eux-mêmes les plus endurcis, de rendre les gens de bien plus ardents pour les devoirs de la religion, et d'attirer tout le monde, tant les esclaves que les libres, au service divin, à la parole de Dieu, et au tribunal de la pénitence. Des secousses de terre ont fait plus d'impression sur des hommes terrestres que tous mes discours et nos plus redoutables mystères.

« Il faut vous avouer que, quand toute la nature est ébranlée, il se fait je ne sais quel tremblement dans tout le corps, dont on n'est pas entièrement le maître. Pendant que l'on sent la terre trembler sous les pieds, vous diriez que le cœur est déplacé. Tous les visages pâlisent. Il y en a dont la langue s'épaissit. D'autres ne savent plus où ils sont, ni ce qu'ils font. Je ne vois rien de plus propre à nous faire concevoir ce que l'Évangile nous dit du dernier jour ; et je ne vous cacherai point ma faiblesse : j'ai quelque désir de mourir, et de mourir du genre de mort qu'il plaira à Dieu de m'envoyer ; il me semble que je ne sens aucune répugnance à quelque espèce de mort par laquelle Dieu voudra me retirer de ce monde. Cependant, j'ai peur quand le tremblement de terre recommence ; et, quoiqu'il ne me soit rien arrivé qui ait paru au dehors, ayant même toujours eu l'esprit et la

parole assez libres pour implorer la divine miséricorde dans ces événements, avec cela mon cœur palpite et mes entrailles sont comme ébranlées. Ce n'est pas, néanmoins, ce qui me dégoûte de ce pays : tant qu'il y aura des hommes et que je n'aurai point d'autres lumières, je demeurerai dans ce coin de terre le plus propre à faire soupirer pour le ciel. »

Il est à présumer que les marques de pénitence que de vieux pêcheurs donnaient tandis que la terre tremblait sous leurs pieds, cessèrent dans plusieurs avec la cause qui les produisait. Mais la grâce de Jésus-Christ et le zèle persévérant de son fidèle ministre opérèrent enfin une partie du changement désiré. Le travail assidu de quatre années fit à la Basse-Pointe ce qu'il avait fait à la Grande-Ance. La transformation, surtout chez les noirs, fut d'autant plus admirable qu'elle était moins attendue, et qu'elle fut durable.

Lorsque le P. Martel vit sa paroisse à peu près dans l'état où il la désirait, il la céda entièrement à un autre, dans le dessein de chercher d'autres peuples qui eussent un plus grand besoin de son ministère. Le supérieur, à qui il communiqua ce projet plein de périls et de difficultés, n'aurait osé lui enjoindre de l'exécuter : connaissant sa vertu, et ne doutant pas que l'Esprit saint ne l'inspirât, il ne crut pas non plus devoir l'en détourner.

De toutes les missions du P. Martel, il n'en est pas de plus longue, de plus pénible, de plus propre à faire connaître l'étendue et la force de son zèle apostolique, que celle de la Dominique, dont il nous reste à parler.

Les îles de la Dominique et de Saint-Vincent avaient été laissées jusqu'alors aux indigènes, tous idolâtres ou sans religion. Ni les Français, ni les Espagnols, ni les Anglais n'avaient pris possession de ces deux îles : seulement, il était libre aux particuliers de ces nations d'aller s'y établir. Des Français s'étaient rendus de la Martinique et de la Guadeloupe à la Dominique : les uns, criblés de dettes, pour fuir leurs créanciers ; les autres, afin d'y tenter la fortune, en y défrichant avec quelques nègres la portion de terrain qu'il leur conviendrait d'occuper ; plusieurs, afin de vivre à leur fantaisie dans un lieu où personne ne commandait ni n'obéissait, où il n'y avait aucun frein politique ni judiciaire

qui resserrât la liberté, entravât les passions, réprimât le crime. Les indigènes, en trop petit nombre pour être incommodés par le voisinage de ces nouveaux venus, trop faibles pour entreprendre de les chasser, continuaient à vivre dans les forêts et dans différentes parties de l'île. La terre et la mer leur fournissaient la nourriture de chaque jour, et ils ne portaient pas plus loin leur sollicitude. Ne possédant rien, ils ne redoutaient pas les spoliateurs. Du reste, peu différents des animaux sans raison, ils coulaient sans souci la vie présente, et ignoraient s'il y en avait une autre. Ceux-là ne pratiquaient pas les œuvres de la foi ; ceux-ci n'en avaient pas reçu le don, moins criminels encore par leur infidélité, que les autres ne le devenaient par l'excès de leurs prévarications. Tel était les hommes auxquels le P. Martel avait résolu de consacrer le reste de sa vie.

Au sortir de la Basse-Pointe, il alla se recueillir avec ses frères dans la communauté, pour se préparer à sa mission ; et, au mois de septembre 1730, suivi de deux esclaves qui devaient le servir, il entra dans l'île de la Dominique. De toutes les pénitences par lesquelles il se disposait aux actes de la vie apostolique, et qu'il avait coutume de multiplier et d'aggraver en proportion de l'endurcissement des cœurs qu'il voulait convertir, la plus rude peut-être fut l'affreuse solitude dans laquelle il se trouva, avec ses deux noirs, en présence des indigènes idolâtres, et d'Européens dont la dépravation dépassait de beaucoup celle des habitants de ses deux premières paroisses. Mais, plus il se vit privé de consolations de la part des créatures, plus il osa se promettre l'assistance du ciel. Dans cette confiance, il alla chercher tantôt les Caribes dans leurs bois, tantôt les Français dans leurs petites habitations, séparées les unes des autres par des torrents ou des précipices. Une lettre, écrite de la Dominique le 22 mai 1731, fait connaître les commencements de sa mission.

« Dix ou douze cents personnes, libres ou esclaves, qui s'étaient fixées dans ce désert où on ne voit que des bois, et qui vivaient sans religion, sans prière, sans Dieu dans ce monde, m'ont obligé de quitter la Martinique pour donner ici quelque secours à tant de gens dispersés sur la longueur de dix-huit lieues au bord de la mer... Et comme c'est un pays où il est presque

impossible de faire des chemins, à cause des précipices affreux qu'on trouve partout, je ne puis secourir mes paroissiens malades que lorsqu'ils viennent me chercher dans un canot. Quatre fois l'année, je vais passer quinze jours dans deux quartiers, qu'on appelle la Savane et Malalia. Le premier est à sept lieues de ma résidence, et l'autre à quatorze. Je demeure dans chacun de ces endroits deux semaines entières, pour confesser les habitants et les instruire : c'est une petite mission. Le lieu où je demeure plus ordinairement s'appelle Roseau. Il y a des chemins, même pour le cheval, jusqu'à une lieue de chaque côté de mon presbytère, et c'est le quartier le plus habité de l'île : dans l'étendue de ces deux lieues, il y a quatre ou cinq cents personnes, tant blânes que noirs. Je ne parle point des sauvages, qui sont dans les bois.

« La première fois que j'arrivai dans cette île, le 15 du mois de septembre 1730, je n'y trouvai pour église qu'une petite case de roseaux, à demi couverte de paille, entr'ouverte de tous côtés, où tous les animaux entraient comme dans un champ. Toute la marque qu'elle avait d'église, c'était un petit autel, avec un crucifix et quelques images de papier. Je fus obligé de célébrer nos saints mystères dans un si triste lieu, et mon premier soin fut de faire bâtir une église. On voulait ne la faire que de roseaux, comme la première; mais enfin, par la grâce de Dieu, on en fit une de charpente, comme le sont plusieurs autres de la Martinique. Je bénis cette nouvelle église, et j'y célébrai la sainte messe la veille de Noël. La divine Providence m'a si bien favorisé dans cette entreprise, que maintenant notre église a quarante pieds de long sur seize de large. Elle est bien pavée, palissadée et ornée. Nous avons tous les vases sacrés, beaucoup de linge, dix grands chandeliers, ornements de soie, tabernacle, niche des mieux ornées pour exposer le saint sacrement, dais pour la procession, et généralement tout ce qui est convenable pour la décence du service divin. C'est par le moyen des personnes pieuses que je connais à la Martinique, que j'ai procuré tout cela à cette chapelle, que les pauvres habitants ont pu à peine mettre sur pied, sans pouvoir même l'achever, loin de lui procurer quelques ornements.

« Je ne vous parle point de mon logement : il

est à peu près comme l'ancienne chapelle de roseaux, à moitié couverte de paille. L'unique peine que j'y trouve, c'est le serain qui fait tort à ma vue. Mais je travaille pour faire un petit presbytère de douze pieds en carré, avec une croupe de huit, qui me servira de cabinet.

« Mon occupation a d'abord été de trembler les fièvres et d'en ressentir les plus vives ardeurs. Voilà mon travail pendant les trois premiers mois de mon arrivée dans ce désert. J'eus cependant assez de forces pour aller à quatorze lieues faire faire les pâques aux habitants de ces quartiers, et à la fin du mois de novembre... Mais les fêtes de Noël me mirent dans un état à ne pouvoir plus me tenir debout ni faire aucune fonction de mon ministère. Le lendemain des Rois de cette année, je m'embarquai pour la Martinique, et j'étais comme mort quand j'y arrivai. Ma santé fut parfaitement rétablie à la fin de janvier; et dès lors je repris mes premières fonctions, que je continue encore dans une parfaite santé par la grâce de Dieu. Toute ma douleur, c'est de ne pouvoir prêcher que les dimanches et les fêtes, et de n'avoir jamais que peu de monde au confessionnal. L'indévation est extrême : personne n'a ici le goût de Dieu. Aimer Dieu, s'occuper de Dieu, se réjouir en Dieu, c'est un langage qu'on n'entend point dans cet affreux désert; et je ne sais comment apprendre à ceux que j'instruis l'alphabet de cette science du ciel... Il s'agit, dans ce malheureux pays, de combattre des monstres, des vices affreux qu'on regarde comme rien, des scandales qui font rougir la religion... Mille fois, j'ai presque résolu de retourner en France; mais le motif qui m'en a fait sortir me retient dans ces îles. Selon l'oracle de notre divin Maître, ce ne sont pas ceux qui se portent bien, mais les malades, qui ont besoin de médecin. On ne manque pas d'ouvriers évangéliques en France; et, dans le pays où je suis, il n'y en a point d'autre que moi. Comment pourrais-je me refuser à tant de personnes qui ne peuvent attendre du secours pour leur salut que de mon ministère ? J'expose mon âme pour la leur. Je suis trois ou quatre mois, quelquefois, sans pouvoir me confesser : il faut s'embarquer et naviguer pour aller chercher un confesseur. Mais la charité couvre la multitude des péchés, et je ne crois pas pouvoir mieux pratiquer la charité chrétienne, qu'en

occupant le poste où la Providence m'a mis... Priez Dieu pour ces âmes égarées, que je voudrais lui ramener. Priez-le pour moi : demandez-lui qu'il ne permette pas que je m'éloigne jamais de lui dans un pays où je travaille à rapprocher de lui ceux qui en sont si loin. »

Le renouvellement que le P. Martel avait eu la consolation de voir dans ses deux paroisses de la Martinique ne s'opéra ni si entièrement ni si tôt à la Dominique, comme le témoigne cette lettre du 26 juillet 1737 :

« Figurez-vous une terre sans chemins, des peuples sans subordination, une région sans gouvernement, où chacun, dans son bois particulier, suit sans remords et sans obstacle tout ce que la dépravation d'un cœur impie peut suggérer. J'ai trouvé ici des bêtes farouches, plutôt que des hommes et des chrétiens.

« Les naturels du pays sont tels, qu'il faudrait pouvoir leur communiquer la raison avant de leur parler de la foi. L'ivrognerie et la lubricité sont leurs plus grands vices. Ils se feraient baptiser dix fois par jour, pour avoir de quoi boire. Ils répondent oui à tout ce qu'on peut leur dire : mais ils ne comprennent rien à ce qu'on leur dit, quoiqu'ils entendent tous le français et qu'ils le parlent. Je n'en ai encore trouvé aucun qui m'ait paru capable d'être instruit. Ce qui m'afflige, c'est qu'un missionnaire, qui venait autrefois passer dans cette île une quinzaine de jours l'année, y a baptisé tous les petits sauvages qu'on lui a présentés. Ces enfants sont aujourd'hui de grands garçons ou de grandes filles, qui, ayant toujours été avec leurs pères et leurs mères infidèles, profanant la sainteté du baptême par le paganisme où on les a élevés ; et ce mal est sans remède. J'ai fait les plus magnifiques promesses à leurs parents pour les engager à me donner ces jeunes Caribes baptisés : ils disent oui, et ils n'en font rien. On a vu même de grandes personnes de cette nation, qui, n'ayant reçu le baptême qu'après les instructions qu'on avait jugées suffisantes, ont apostasié bientôt après pour se remettre dans les bois avec les autres Caribes, allant tout nus comme les bêtes... Ces sauvages, toujours vigilants à éviter la rencontre des Français, se retirent dans des lieux très-difficiles et presque inaccessibles. On ne les voit que rarement, parce qu'ils ne sortent de leurs forêts et ne descendent

de leurs montagnes que pour aller pêcher quelques poissons à la mer, ou pour acheter une espèce de boisson appelée *assa*, et qui enivre beaucoup. Il faut donc voir périr devant mes yeux ces pauvres âmes, pour lesquelles je perdrais de bon cœur ma vie !

« Les Français, quoique tous élevés dans les principes de la religion, vivent dans cette île à peu près comme les Caribes. Ayant longtemps été sans prêtre, sans sacrifice, sans instructions, en un mot sans aucun secours spirituel, ni par le bon exemple, ni par la sainte parole, ni par l'usage des sacrements, la plupart ont perdu la religion ; et maintenant il n'y a presque pas moyen de les rappeler aux devoirs essentiels du christianisme. »

Dieu, pour maintenir sans doute dans le P. Martel le sentiment de l'humilité, permit qu'à la vue de la stupide incrédulité des Caribes et de l'irreligion pratique du plus grand nombre des Français, son âme éprouvât des angoisses, que le missionnaire dépeint en ces termes : « Il me semble que Dieu punit mes péchés, en permettant que je sois venu et que je reste dans cette île ; et qu'étant indigne de travailler pour les élus, j'ai été chassé comme un réprouvé au milieu des réprouvés, pour lesquels je travaille et m'épuise inutilement. »

Dans l'espoir qu'en multipliant les ouvriers évangéliques on recueillerait une moisson plus abondante, il essaya de déterminer quelques Dominicains de France à venir le rejoindre. Deux se rendirent à ses pieuses sollicitations : mais ils se consacrèrent au service spirituel de la Martinique, sans passer à la Dominique ; et le P. Martel demeura toujours seul dans cette terre ingrate. Pendant la dernière année qu'il y séjourna, le jeune Dominique-Sylvain Michon, Américain élevé en France, vint partager sa solitude. C'est par cet élève du missionnaire, qui ne tarda pas à l'envoyer prendre l'habit dans le couvent de Toulouse, qu'on a eu plusieurs détails édifiants.

Quoique la vie du serviteur de Dieu fût déjà très-laborieuse, il ne laissait pas que de mortifier son corps par divers instruments de pénitence. Sobre et frugal, il préférait la nourriture la plus insipide et la plus grossière aux mets les mieux préparés ; et il avait toujours quelque prétexte qui servait à cacher sa mortification. Il donnait

[1773]
fort
souv
que
Tout
par l
de l
glise
repas
stru
avait
nait
faisai
ferve
que l
déjà
l'autr
que l
mière
gnem
ange
Le
mour
En an
louse
nique
labori
eussen
supéri
qu'il a
a entre
a inapi
pêcheu
son g
Dieu ;
que so
grande
reux q
moins
quante
résister
De l
princip
attentio
Noun
des par
entre le
vers 17
à l'air
de suje
bon qu

fort peu de temps au sommeil, qu'il interrompait souvent pour faire oraison. Jamais il ne se souciait que des femmes entrassent dans son presbytère. Toutes les heures du jour étaient remplies ou par les fonctions pastorales, ou par la récitation de l'office, qu'il allait toujours dire dans l'église, ou par l'étude. Sa récréation, après le repas du soir, était de faire prier Dieu, et d'instruire plus particulièrement deux esclaves qu'il avait à son service. Dans ses voyages, il prenait de tout occasion de louer le Créateur, et faisait retentir l'air du chant des cantiques. Sa ferveur d'esprit était d'autant plus admirable, que le corps était accablé d'infirmités. Il avait déjà perdu un œil, et, à la veille de perdre l'autre, il dut se résigner à quitter la Dominique l'an 1740. Ceux qui, moins rebelles à la lumière, s'étaient montrés dociles à ses enseignements pleurèrent en voyant s'éloigner cet ange de paix.

Le P. Martel revint à la Martinique, où il mourut au Fond-Saint-Jacques le 27 août 1740. En annonçant sa mort à la province de Toulouse, le P. Mane, vicaire général à la Martinique, le désigna comme « le plus zélé et le plus laborieux missionnaire » que les Dominicains eussent jamais eu dans les Antilles françaises. Ce supérieur ajouta : « La vie austère et pénitente qu'il a toujours menée ; l'ardeur avec laquelle il a entrepris tout ce que la charité la plus pure lui a inspiré pour l'instruction et la conversion des pécheurs ; et l'exercice continuel qu'il a fait de son grand talent pour annoncer la parole de Dieu ; tout cela ne nous laissait pas lieu de croire que son corps pût résister plus longtemps à ces grandes fatigues, dans un climat aussi dangereux que celui-ci ; et nous devons avoir été moins surpris de le voir mourir à l'âge de cinquante-sept ans, que de l'avoir vu si longtemps résister au travail. »

De la Martinique, dont nous avons cité les principaux missionnaires Dominicains, notre attention doit se reporter sur Haïti.

Nous avons dit que, dans cette île, la plupart des paroisses de la côte du nord étaient restées entre les mains des Capucins : cela dura jusque vers 1702. Ces religieux, ne s'accoutumant pas à l'air du pays, et y perdant un grand nombre de sujets, prièrent le roi de France de trouver bon qu'ils se retirassent. « La cour, dit le P.

Margat (1), proposa donc aux supérieurs Jésuites de s'en charger. Le P. Gouye, alors procureur général des missions de la Compagnie aux îles de l'Amérique, par déférence pour les Pères Capucins, ne voulut rien accepter avant que de conférer sur cette affaire avec leurs supérieurs à Paris ; mais, ceux-ci lui ayant déclaré positivement qu'ils n'étaient plus en état ni en volonté de fournir des sujets à la mission de Saint-Domingue, et qu'ils en faisaient une cession volontaire à ceux qui, du consentement de la cour, voudraient s'en charger, le P. Gouye, sur cette réponse, alla offrir ses missionnaires au ministre... L'île de Saint-Christophe (ayant été envahie sur les Français par les Anglais, l'an 1660, ses habitants venaient d'être transportés partie à Sainte-Croix, partie à la Martinique : ils passèrent ensuite pour la plupart à Saint-Domingue, où ces nouveaux colons portèrent un accroissement considérable. Notre mission de Saint-Christophe, qui était florissante, suivit le sort de la colonie : le P. Girard) supérieur reçut ordre de passer à Saint-Domingue, pour y prendre possession de la mission du Cap-Français..., où il arriva vers le commencement de juillet 1704... Il n'y avait alors, dans l'étendue de la dépendance du Cap, que huit paroisses : le Cap, le Morne-Rouge, l'Accul, la Petite-Anse, le Quartier-Morin, Limonade, et deux au Port de Paix. Le P. Gouye, procureur de la mission, sachant le besoin qu'on avait de sujets pour gouverner ces paroisses, avait déjà écrit avec succès dans toutes les provinces de l'assistance de France, pour exciter le zèle et obtenir des missionnaires. Le P. Jean-Baptiste Le Pers, de la province de Flandre, fut des premiers à partir : il arriva au Cap le 24 août 1704 ; et, dans le cours de l'année 1705, il fut suivi des Pères Olivier, Le Breton, Laval et Boutin... Il était juste de donner une forme stable à cette mission ; c'est à quoi travailla efficacement le P. Gouye, en obtenant des lettres-patentes du Roi, qui furent enregistrées au parlement le 29 novembre 1704. Par ces lettres, le Roi établit les Jésuites dans l'administration spirituelle des co-

(1) Lettre (en date du 20 juillet 1743) au procureur général des missions de la Compagnie de Jésus aux îles de l'Amérique, dans les Lettres édifiantes, t. xii, p. 103, édit. in-18.

lonies françaises de la côte de Saint-Domingue, depuis Monte-Christ jusqu'au mont de Saint-Nicolas, avec défense à tous prêtres séculiers ou réguliers de s'immiscer dans cette mission, sans le consentement exprès des Jésuites. Le supérieur du Cap fut établi supérieur général. » La compagnie de Saint-Louis avait obtenu la permission de se pourvoir de curés dans sa concession, comme elle le jugerait à propos : depuis qu'elle eut remis ses droits au Roi, les Dominicains prirent possession de la côte du sud, et en desservirent les paroisses, comme ils desservaient celles de l'ouest.

Les noirs formaient le plus grand nombre des sujets de la colonie. Charlevoix (1) dit de ces infortunés : « A proprement parler, il n'y a que les Africains, qui sont entre le cap Blanc et le cap Nègre, qu'on puisse dire être nés pour la servitude. Ces misérables avouent sans façon qu'un sentiment intime leur dit qu'ils sont une nation maudite. Les plus spirituels, comme ceux du Sénégal, ont appris, par une tradition qui se perpétue parmi eux, que ce malheur est une suite du péché de leur *Papa Tam*, qui se moqua de son père. Les *Sénégalais* sort, de tous les Nègres, les mieux faits, les plus aisés à discipliner, et les plus propres au service domestique. Les *Bambaras* sont les plus grands, mais voleurs ; les *Aradas*, ceux qui entendent mieux la culture des terres, mais les plus fiers ; les *Congois*, les plus petits et les plus habiles pêcheurs, mais ils désertent aisément ; les *Nagos*, les plus humains ; les *Mondongos*, les plus cruels ; les *Mines*, les plus résolus, les plus capricieux, les plus sujets à se désespérer. Enfin, les nègres *créoles*, de quelque nation qu'ils tirent leur origine, ne tiennent de leurs pères que l'esprit de servitude et la couleur. Ils ont pourtant un peu plus d'amour pour la liberté, quoique nés dans l'esclavage. Ils sont aussi plus spirituels, plus raisonnables, plus adroits, mais plus fainéants, plus fanfarons, plus libertins que les *Dandas*. C'est le nom commun de tous ceux qui sont venus d'Afrique. »

Le P. Le Pers, Jésuite, indique ainsi la manière de se conduire avec les esclaves noirs :

« Les *Dandas* sont la plus vile et la plus nom-

breuse classe des habitants de Saint-Domingue ; et l'on peut dire que c'est principalement eux qui nous y attirent : sans eux, nous n'oserions aspirer à la qualité de missionnaire. Il se passe peu d'années sans qu'on n'en amène au seul Cap-Français deux à trois mille. Lorsque j'apprends qu'il en est arrivé quelques-uns dans mon quartier, je vais les voir, et je commence par leur faire faire le signe de la croix, en conduisant leurs mains ; puis, je le fais moi-même sur leur front, comme pour en prendre possession au nom de Jésus-Christ et de son Église. Après les paroles ordinaires, j'ajoute : « Et toi, maudit Esprit, je te défends, au nom de Jésus-Christ, d'oser violer jamais ce signe sacré, que je viens d'imprimer sur le front de cette créature, qu'il « a rachetée de son sang. » Le nègre, qui ne comprend rien à ce que je fais, ouvre de grands yeux, et paraît tout interdit : mais, pour le rassurer, je lui adresse par un interprète ces paroles du Sauveur à saint Pierre : « Tu ne sais pas présentement ce que je fais ; mais tu le sauras dans la suite. » Je recommande alors fortement aux maîtres de ne pas se contenter d'accoutumer ces nouveaux venus à faire la prière en commun avec les autres, comme il se pratique dans les habitations bien réglées ; mais de les instruire chaque jour en particulier, et de ne pas manquer de les envoyer, les dimanches et les fêtes, à l'église, où l'on a soin de leur faire à tous une instruction proportionnée à leur capacité. Il faut avouer qu'il y a sur cela du zèle parmi nos colons ; en quoi, ils sont bien différents des Anglais, lesquels souvent ne procurent seulement pas la grâce du baptême aux nègres qui naissent chez eux, encore moins à ceux qui leur viennent d'Afrique. Ces esclaves ont, de leur côté, un véritable empressement pour recevoir le sacrement : mais les adultes n'en sont guère capables qu'au bout de deux ans. Encore faut-il souvent, pour le leur conférer alors, être du sentiment de ceux qui ne croient pas la connaissance du mystère de la Trinité de nécessité de moyen pour le salut ; car je suis convaincu qu'encore qu'un nègre réponde assez bien à ce qu'on lui demande sur ce mystère, ce qui est rare, il n'entend jamais ce qu'il dit plus que ne ferait un perroquet, à qui on l'aurait appris par cœur. Et c'est ici où la science du plus habile théologien serait fort courte. Mais un mission-

(1) *Histoire de l'île Espagnole*, t. II, p. 385.

-Domingue ;
 alement eux
 e. Il se passe
 au seul Cap-
 je l'apprends
 ns mon quar-
 nce par leur
 n conduisant
 me sur leur
 ossession au
 se. Après les
 e toi, maudit
 Jésus-Christ,
 3, que je viens
 réature, qu'il
 e, qui ne com-
 vre de grands
 a, pour le ras-
 ète ces paroles
 e sais pas pré-
 tu le sauras
 lors fortement
 d'accoutumer
 re en commun
 atique dans les
 e les instruire
 e ne pas man-
 es et les fêtes,
 ur faire à tous
 leur capacité.
 du zèle parmi
 n différents des
 rent seulement
 ègres qui nais-
 eux qui leur
 e ont, de leur
 t pour recevoir
 'en sont guère
 . Encore faut-il
 rs, être du sen-
 pas la connais-
 e nécessité de
 uis convaincu
 assez bien à ce
 ère, ce qui est
 dit plus que ne
 urait appris par
 du plus habile
 ais un mission-

naire doit y penser à deux fois, avant que de laisser mourir un homme, quel qu'il soit, sans baptême ; et, s'il a quelques scrupules sur cela, ces paroles du prophète : *Homines et jumenta salvabis, Domine* (Ps. xxxv, 8) lui viennent d'abord dans l'esprit pour le rassurer.

« Dès qu'un esclave est baptisé, nous nous appliquons fort aux moyens de lui faire conserver son innocence ; et le plus sûr de tous est de le marier. Mais ici leur zèle et celui de leur maître les abandonnent souvent. Les habitants, pour l'ordinaire, se figurent qu'il est contre leur intérêt que leurs esclaves soient engagés dans le mariage, parce que la loi du Prince, aussi bien que celle de l'Eglise, leur défend de vendre le mari sans la femme et les enfants au-dessous d'un certain âge. Les nègres, de leur côté, ne sont jamais pressés de se marier, parce qu'ils envisagent ce second engagement comme une espèce de servitude plus onéreuse encore que celle où ils sont nés. Cette aversion, que toutes les raisons du missionnaire ont bien de la peine à surmonter, a son origine dans la polygamie et dans l'usage de répudier la femme, que ces Africains regardent, dans leur pays, comme un droit naturel ; et l'on ne vient guère à bout de les rendre raisonnables sur cet article que par la crainte de l'enfer ou l'espérance du paradis, qu'il faut leur remettre sans cesse devant les yeux. Encore est-on souvent obligé avec cela d'user d'industrie pour les amener au point où l'on veut. Cette industrie consiste à ne les point baptiser qu'on ne les marie en même temps. L'envie qu'ils ont de recevoir le baptême les fait passer par-dessus toutes leurs répugnances pour le mariage : mais il est nécessaire de leur rebattre sans cesse les obligations qu'ils ont contractées en recevant ces deux sacrements ; et l'on a, pour l'ordinaire, la consolation de voir qu'ils s'en acquittent avec une fidélité qui fait honte aux anciens chrétiens.

« Nous les assemblons particulièrement les fêtes et les dimanches au sortir de la messe de paroisse. Et, après l'instruction que nous leur faisons d'abord, et dans laquelle nous nous attachons surtout à ce qui est de pratique pour eux, nous baptisons les enfants, et nous réglons les petits différends qui surviennent entre les autres. Cela est bientôt fait, parce que, pour l'ordinaire, ils s'en tiennent à ce que nous avons décidé. Nous les visi-

tons aussi quelquefois dans leurs cases, et nous obligeons leurs maîtres à nous les envoyer au temps de Pâques pour les confesser ; ce qui n'est pas une petite affaire, le nombre des nègres adultes étant pour le moins de deux mille dans chaque paroisse. Quant à ce qui regarde le baptême des adultes, chaque missionnaire prend son temps pour cela. Ma coutume a toujours été de choisir pour cette cérémonie les quatre principales fêtes de l'année. »

Parmi les Jésuites qui évangélisèrent Haiti, nous ne rappellerons avec détail que le P. Le Pers, doyen de la mission, et le P. Louis Boutin, surnommé l'apôtre de Saint-Domingue.

Le premier, dit le Jésuite Margat, « sous un extérieur très-simple et extrêmement négligé, cachait un très-bon esprit, une mémoire heureuse, un jugement sain, mais surtout beaucoup de candeur et un cœur extrêmement charitable. Pendant trente ans qu'il a vécu dans la mission, il y a peu d'endroits où il n'ait travaillé et laissé des monuments de son zèle. Son attrait particulier était de se confiner dans les endroits les plus sauvages et les moins habités, qu'il prenait plaisir à former. Sitôt qu'il avait mis les choses en bon train, que les églises et les presbytères étaient dans un arrangement convenable, il demandait un successeur, et passait à un autre quartier, pour y continuer le même travail... Le P. Le Pers ne se réservait que la peine, et laissait aux autres la douceur d'un établissement qu'ils n'avaient plus qu'à perfectionner. Son caractère était une espèce de philosophie, dont le fonds était la religion. Indifférent pour tout ce qui regardait la vie temporelle, il semblait ignorer tout ce qui y a rapport, ou n'y faire attention qu'autant que les besoins extrêmes l'avertissaient d'y pourvoir. On ne voyait dans les lieux où il faisait sa résidence aucune espèce de cuisine. Presque toujours en voyage, il ne portait pour toute provision que quelques œufs durs et du fromage. Il s'arrêtait en route sur le bord du premier ruisseau, où il prenait sa frugale réfection ; et, souvent emporté par le plaisir d'herboriser, qui le faisait errer dans les bois et dans les montagnes, il fallait que son nègre l'avertit qu'il était temps de prendre quelque nourriture. Il joignait à cela un grand zèle pour le salut des âmes, surtout un attrait et un talent particulier pour la direction des nègres ; une

grande affabilité, qui le rendait aimable dans le commerce de la vie, quoiqu'il fût cependant naturellement très-retiré, et qu'il n'entretenait commerce avec les séculiers qu'autant qu'il le croyait nécessaire pour leur salut, ou pour satisfaire la curiosité qu'il avait de se mettre au fait de l'histoire du pays. Cette étude était le seul délassement qu'il se permit au milieu de ses travaux apostoliques. Comme il arriva de bonne heure dans la mission, il y trouva quantité d'anciens colons, quelques flibustiers, et d'autres personnes, témoins oculaires des événements tout récents, passés depuis le commencement des établissements des Français dans cette colonie. Ce fut sur leurs mémoires, corrigés et éclaircis les uns par les autres, qu'il dressa une Histoire de Saint-Domingue. Il trouva dans Oviédo et dans d'autres historiens Espagnols ce qui regardait les temps antérieurs, c'est-à-dire la narration de tout ce qui s'est passé depuis l'entreprise de Christophe Colomb jusqu'à l'arrivée des Français et leurs premiers exploits à la côte. Il ajouta à cela l'état présent de l'île, dont il avait parcouru une bonne partie, et l'histoire naturelle, autant qu'il l'avait pu étudier par lui-même, en profitant des lumières d'Oviédo, d'Acosta et d'autres sources. Il garda longtemps cette Histoire manuscrite, se défiant de son style, qui effectivement avait bien des défauts. Il se détermina enfin à envoyer ses papiers au P. de Charlevoix, qui, dans son *Histoire de l'île espagnole*, rend compte de l'usage qu'il a fait des Mémoires du P. Le Pers. Ce missionnaire, peu satisfait de la manière dont il avait traité l'histoire naturelle, se mit en tête de s'appliquer à la botanique. La méthode de M. de Tournefort lui étant tombée entre les mains..., il composa, suivant les principes de la nouvelle méthode, quantité de Mémoires sur les plantes de Saint-Domingue. Ce travail l'occupait encore, quand il mourut. Il avait demandé au Père supérieur de la mission d'aller desservir la paroisse de Dondon, nouvellement établie, où pas un Jésuite n'avait encore été... Il y termina sa carrière (en 1736), âgé de cinquante-neuf ans.

Pierre-Louis Boutin, dit encore le P. Margat, était natif de la Tour-Blanche en Périgord, et avait été reçu Jésuite dans la province de Guyenne. Tout annonçait en lui une sainteté

éminente : un visage pâle et étendu, un regard extrêmement modeste, des yeux cependant vifs qui s'allumaient quand il prêchait ou parlait de Dieu, une voix plus forte que ne semblait promettre un corps aussi maigre et aussi décharné. Sa manière de prêcher était simple et peu recherchée : il parlait de l'abondance du cœur... Les premiers essais de son zèle, à son arrivée à la mission, furent d'abord employés à l'Acoul, et ensuite dans les quartiers les plus éloignés, c'est-à-dire les plus pénibles... Ce fut singulièrement au Cap (où il se trouva fixé, neuf années après avoir travaillé dans différentes paroisses des environs) qu'il eut occasion de faire éclater... ses talents apostoliques... Toujours levé à l'heure marquée par la règle, après son oraison il se rendait à la chapelle domestique, où, après avoir éveillé les nègres de la maison, il leur faisait la prière : après quoi, rendu à l'église paroissiale, il y restait à genoux jusqu'à ce que quelqu'un se présentât à son confessionnal. Il passait en cette posture quelquefois deux ou trois heures dans un recueillement et une dévotion qui étaient d'un grand exemple. On disait qu'il fallait qu'il eût le corps de fer, pour tenir si longtemps, dans un pays si chaud, une posture si gênante. Quelques raisons d'obéissance lui ayant fait quitter la cure du Cap, il se borna alors au soin des nègres et à celui des marins... Le zèle du fervent missionnaire, toujours attentif au bien spirituel de la colonie, lui faisait sans cesse former des projets dont on ne pouvait venir à bout que par une patience aussi laborieuse que la sienne. Quantité de malades ne trouvant point place dans l'hôpital du Roi..., le P. Boutin en forma un dans la ville même... Les religieux de la Charité ayant consenti à recevoir tous les malades de la ville qui se présenteraient, (il renonça à son hôpital, et ne pensa plus qu'à tourner son zèle vers d'autres objets... (Un) établissement d'orphelines (fut) le prélude d'un projet plus étendu, qui tenait fort au cœur du vertueux missionnaire : c'était de faire venir des religieuses d'Europe, pour élever les jeunes filles créoles... Il crut que personne n'était plus convenable pour cela que les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, dont le premier établissement s'est fait à Bordeaux... Il n'eut pas de peine à décider ces saintes filles... Le P. Boutin eut la consolation de goûter pendant les

un regard
pendant vif
parlait de
semblait pro-
déchardé.
peu re-
de cœur...
on arrivée à
le à l'Accul,
us éloignés,
fut singulière
neuf années
stées paroisses
aire éclater...
levé à l'heure
raison il se
a, après avoir
il leur faisait
église parloir
à ce que quel-
mal. Il passait
ou trois heures
ion qui étaient
il fallait qu'il
ngtemps, dans
génante. Quel-
nt fait quitter
rs au soin des
Le rôle du fer-
tif au bien spi-
s cesse former
nir à bout que
que la sienne.
nt point place
utin en forma
eligieux de la
r tous les ma-
raient, (il) re-
ns qu'à tourner
(Un) établisse-
un projet plus
du vertueux
venir des reli-
es jeunes filles
était plus con-
ses de la Con-
le premier éta-
Il n'eut pas
filles... Le P.
er pendant les

dernières années de sa vie le fruit de ses travaux... Ses adversaires étaient devenus ses admirateurs et ses panégyristes : tant la vertu solide et soutenue a de force et d'ascendant sur l'esprit de ceux-mêmes qui lui sont le moins favorables... Il mourut le vendredi 21 novembre 1742, âgé de soixante-neuf ans et quelques mois.

En 1743, le P. Margat écrivait du Cap : « Cette île est une terre qui dévore ses habitants... Voilà cinquante-six Jésuites morts depuis la fondation de cette mission, c'est-à-dire depuis 1703. Ce qu'il reste ici de missionnaires Jésuites sont presque tous gens âgés, infirmes et proches de leur fin. »

L'exploitation agricole des Antilles françaises se retrouve dans la Guyane, dont nous allons parler.

CHAPITRE XXXVIII.

Mission des Jésuites dans la Guyane française.

Les Français avaient paru pour la première fois dans la Guyane vers 1624. Quelques marchands de Rouen, fixés à Sinnamary, mirent les plaines environnantes en produit ; on imita leur exemple ; la compagnie du cap du Nord envoya des planteurs à Cayenne ; mais les divisions intestines arrêtèrent l'élan de la colonie. En 1666, ce territoire, que l'on nommait pompeusement la France équinoxiale, passa entre les mains de la compagnie des Indes occidentales, qui, à peine installée, subit l'antagonisme implacable des Hollandais de Surinam. Les forces bataves conquièrent même en 1676 la colonie de Cayenne, que le maréchal d'Estrées ne tarda point à reprendre. L'établissement français est situé dans une petite île, formée au nord par la mer, et dans le reste de sa circonférence par les rivières d'Oyac, de Cayenne et d'Oyapock. On lui donne cinq à six lieues de longueur, sur trois de large. Le terrain y est bas, noyé, couvert de bosquets de palétuviers, parsemé de collines riantes et vertes. Si ce territoire est petit, l'espoir des colonisations à réaliser sur la terre-ferme, dont l'île n'est séparée que par un canal étroit, ajoute à l'importance de sa possession.

Les solitudes de la Guyane, forêts touffues où l'homme ne trouve un passage qu'avec la hache, offrent sur tous les points des colosses de végétation, dont les proportions attestent la fécondité du sol qui pousse vers le ciel des cimes si belles, et nourrit de tels rameaux : dès que la hache ou le feu aurait déblayé la Guyane, des merveilles naîtraient dans son sein. Cependant Cayenne resta longtemps une insignifiante bourgade, puisque, même en 1723, on n'y comptait que quatre-vingt-dix colons, cent vingt-cinq indigènes et quinze cents nègres.

Les Jésuites en avaient le gouvernement spirituel ; et les Pères Grillet et Bédé, l'un conduisant, l'an 1674, dans l'intérieur de la Guyane à l'ouest de l'île de Cayenne, où aucun Européen n'était encore allé, y firent plusieurs découvertes.

Le P. de Creully, arrivé à Cayenne vers 1685, y passa trente-trois ans (1). Son premier soin fut d'instruire les peuples, et de les porter à la pratique des vertus chrétiennes. Il ne se contentait pas des instructions générales du dimanche ; mais il s'embarquait les lundis dans un canot avec quelques noirs, faisait le tour de l'île, instruisait chacun en particulier des devoirs de son état, et ne revenait ordinairement de cette course que sur la fin de la semaine. Bien que sa charité fût universelle, il s'employait encore avec plus d'ardeur et d'affection auprès des pauvres, faisait cultiver leurs terres par les noirs qui l'accompagnaient, et travaillait de ses mains à réparer leurs cabanes à demi ruinées. Aussi n'y avait-il personne qui ne le respectât comme un saint, et qui ne l'aimât comme un père. Pour opérer la conversion des indigènes, second objet de son zèle, il apprit leur langue, qu'il réduisit le premier à des principes généraux, et dont il facilita ainsi l'étude aux autres missionnaires. Il vivait, comme les naturels, de poisson et de cassave, et logeait avec eux dans un coin de leur carbet, espèce de longue grange formée de roseaux, exposée aux injures de l'air, et remplie d'insectes importuns. Peu sensible à ces incommodités, il ne s'affligeait que de l'indolence extrême et de l'inconstance des indi-

(1) Lettre d'un missionnaire de la Compagnie de Jésus, écrite de Cayenne en l'année 1718 ; dans les Lettres édifiantes, t. xii, p. 167, édit. in-18.

gènes, qui ne lui permirent de baptiser qu'un petit nombre d'adultes, et bornèrent son zèle à régénérer les enfants en danger de mort. Mais, par ses travaux, il fraya le chemin aux missionnaires, appelés à compléter son œuvre et à initier plusieurs peuplades au christianisme. La sanctification des noirs esclaves, troisième but de sa charité, l'occupa près de vingt ans : s'il se trouvait dans un canot avec des nègres, il ramait souvent à leur place; et, lorsqu'il en voyait de malades, il leur distribuait ses provisions, se contentant pour sa nourriture de quelques morceaux de cassave qu'il recevait d'eux en échange. Comme il se croyait le dernier des missionnaires, il refusa toujours la charge de supérieur de cette mission, dont il était plus digne que personne. Enfin il mourut, plein de mérites, le 18 août 1718. Les guérisons miraculeuses accordées à quelques personnes qui avaient imploré son assistance auprès de Dieu, augmentèrent de plus en plus la vénération et la confiance envers le P. de Creully, naguère l'apôtre, et alors le protecteur de la colonie.

Les Pères Lombard et Ramette se consacrèrent à la mission de Cayenne vers 1708 (1). Ayant appris, à leur arrivée, que le continent voisin était peuplé d'une foule de tribus qui n'avaient jamais entendu parler de Jésus-Christ, ils sollicitèrent la permission de leur porter les lumières de la foi; puis, sans autre guide que leur zèle, sans autre interprète que le Saint-Esprit, ils pénétrèrent dans la Guyane, et mirent plus de deux ans à en visiter les diverses nations. « Tout ce qu'ils purent faire dans ces premiers commencements, dit le P. Crossard, fut d'ap-
privoiser peu à peu ces peuples, et de s'insinuer dans leurs esprits, en leur rendant les services les plus humilians... Pendant ce temps-là, les missionnaires apprirent les langues différentes de ces nations : ils s'y rendirent si habiles, et en prirent si bien le génie, qu'ils se trouvèrent en état de prêcher les vérités chrétiennes, même avec une sorte d'éloquence. Toutefois, ils ne retirèrent que peu de fruits de

leurs premières prédications... D'ailleurs les fatigues continuelles auxquelles ils se livraient, et les aliments extraordinaires dont ils étaient obligés de se nourrir, dérangèrent tout à fait le tempérament du P. Ramette..., et m'obligèrent de le rappeler dans l'île de Cayenne. Cette séparation fut pour le P. Lombard une rude épreuve... Son zèle, néanmoins, loin de se ralentir, se ranima et prit de nouveaux accroissements... Il forma le dessein d'établir une habitation fixe dans un lieu qui fût comme le centre d'où il pût avoir communication avec tous ces peuples... Il s'arrêta sur les bords d'une grande rivière, où se jettent les autres qui arrosent presque tous les cantons habités par les différentes nations des Indiens... Ce fut là que, à la tête de deux esclaves nègres qu'il avait amenés de Cayenne, et de deux sauvages qui s'étaient attachés à lui, la hache à la main, il se mit à défricher un terrain spacieux... Avec le secours de trois autres Indiens qu'il sut gagner, il abattit le bois dont il avait besoin pour construire une chapelle et une grande case, propre à loger commodément une vingtaine de personnes. Aussitôt qu'il eut achevé ces deux bâtiments, il visita toutes les différentes nations, et pressa chacune d'elles de lui confier un de leurs enfants. Ils s'étaient rendus si aimables à ces peuples..., qu'ils ne purent le refuser... Il conduisit comme en triomphe ces jeunes Indiens dans son habitation, qui devint pour lors un séminaire de catéchistes, destinés à prêcher la loi de Jésus-Christ. Le P. Lombard s'appliqua avec soin à cultiver ces jeunes plantes, et se livra tout entier à une éducation qui devait être la source de la sanctification de tant de peuples. Il leur apprit d'abord la langue française, et leur enseigna à lire et à écrire. Deux fois le jour, il leur faisait des instructions sur la religion, et le soir était destiné à rendre compte de ce qu'ils avaient retenu. A mesure que leur esprit se développait, les instructions devenaient plus fortes. Enfin, quand ils avaient atteint l'âge de dix-sept à dix-huit ans, et qu'il les trouvait parfaitement instruits des vérités chrétiennes, capables de les enseigner aux autres, fermes dans la vertu, et pleins du zèle qu'il leur avait inspiré pour le salut des âmes, il les renvoyait les uns après les autres, chacun dans sa propre nation, d'où il faisait venir d'autres enfants qui rem-

(1) *Lettre* (en date du 10 novembre 1726) du P. Crossard, supérieur des missions de la Compagnie de Jésus en l'île de Cayenne, au P. de La Neuville, procureur des missions de l'Amérique, dans les *Lettres édifiantes*, t. xii, p. 175, édit. in-18.

(1) *Lettre* de La Neuville, procureur des missions de l'Amérique, dans les

urs les
raient,
étaient
t à fait
obligé-
e. Cette
ne rude
le se ra-
croisse-
ne habi-
entre
ec tous
ls d'une
s qui ar-
s par les
là que,
il avait
ages qui
main, il
... Avec
l sut ga-
soin pour
de case,
taine de
ces deux
s nations,
fier un de
à ces pen-
conduisit
dans son
séminaire
loi de Jé-
avec soin
livra tout
la source
es. Il leur
et leur en-
le jour, il
ligion, et
ce qu'ils
prit se dé-
plus fortes.
ge de dix-
vait parfai-
nes, capa-
es dans la
ait inspiré
ait les uns
pre nation,
s qui rem-

placèrent les premiers. Quand ces jeunes néophytes parurent au milieu de leurs compatriotes, ils s'attirèrent aussitôt leur admiration, leur amour, et toute leur confiance. Chacun s'empressait de les voir et de les entendre. Ils profitèrent, en habiles catéchistes, de ces dispositions favorables, pour civiliser les peuplades qui formaient leur nation, et travailler ensuite plus efficacement à leur conversion... Toutes les fois (qu'ils) faisaient quelque conquête, ils ne manquaient pas d'en donner avis à leur père commun. Ils lui rendaient compte, tous les mois, du succès de leurs petites missions, et lui marquaient le temps auquel il devait se rendre dans leurs quartiers, pour conférer le baptême à un certain nombre d'adultes qu'ils avaient disposés à le recevoir. Pour ce qui est des enfants, des vieillards, et des malades qui étaient en danger d'une mort prochaine, ils les baptisaient eux-mêmes; et on ne peut dire de combien d'âmes ils ont peuplé le ciel, après les avoir ainsi purifiées dans les eaux du baptême. Quelle était la sainte jalousie du missionnaire, lorsqu'il recevait ces consolantes nouvelles! Il visitait plusieurs fois l'année ces différentes nations; et il retournait toujours à son petit séminaire, chargé de nombreuses dépouilles qu'il avait remportées sur la gentilité par le ministère de ses chers enfants. Le P. Lombard passa environ quinze ans dans ces travaux... Comme les chrétientés devenaient de jour en jour plus nombreuses par les soins des jeunes Indiens qu'il avait formés, il ne lui était pas possible de les cultiver et d'entretenir en même temps son séminaire... Dans l'embarras où il se trouva, il prit le dessein de réunir tous les chrétiens dans une même bourgade... Une demeure fixe est entièrement contraire au génie de ces peuples... Cependant leur penchant naturel céda à la douce éloquence du missionnaire. Toutes les familles véritablement converties abandonnèrent leur nation, et vinrent s'établir avec lui dans cette agréable plaine qu'il avait choisie sur le bord de la mer du Nord, à l'embouchure de la rivière de Kourou. » Le P. Lavit, après avoir visité la mission de Kourou, rendit ainsi compte de ses impressions (1): « Je

ne pus retenir mes larmes, en voyant le recueilement, la modestie et la dévotion avec laquelle ces différentes nations de sauvages rassemblés assistaient aux divins mystères. Ils chantèrent la grand'messe avec une piété qui en aurait inspiré aux plus tièdes et aux plus dissipés. Après l'Évangile, le P. Lombard monta en chaire: les larmes des Indiens firent l'éloge du prédicateur. Comme il prêchait dans leur langue, je ne compris rien à ce qu'il disait; je ne jugeai de la force de sa prédication que par l'impression sensible qu'elle faisait sur ses auditeurs. Il y eut un grand nombre de communiantes à la fin de la messe, et ils employèrent une heure et demie à leur action de grâces. A la vue de ce spectacle, et comparant ce que je voyais de ces nouveaux chrétiens avec l'idée que je m'étais formée des sauvages, je ne pus m'empêcher de m'écrier: O mon Dieu, quelle piété! quel respect! quelle dévotion! Aurais-je pu le croire, si je n'en avais été témoin? » L'Église de Kourou, dont le P. Lombard avait dressé le plan en 1726, et qui aurait été regardée, même en Europe, comme un ouvrage de bon goût, fut bénite solennellement le 11 décembre 1728 (1). Une maladie contagieuse, qui décimait la garnison de Cayenne, y ayant appelé le zèle du missionnaire (2), ses néophytes, inquiets de son épuisement, voulurent le porter sur leurs épaules durant le trajet de terre, et ils se disaient les uns aux autres: « Ayons grand soin de notre *Baba*; n'épargnons pas nos peines: car, que deviendrions-nous s'il venait à manquer? qui nous instruirait? qui nous confesserait? qui nous assisterait à la mort? »

La Réduction de Kourou était un modèle, qu'on devait imiter sur plusieurs points. Le P. Fauque, dont l'activité égala celle du P. Lombard, dressa, dès 1728, le plan des missions à établir parmi les indigènes; et il fut le premier Jésuite qui se fixa au fort d'Oyapock, où il se trouva comme au centre de toutes celles qu'on

(1) Lettre (en date du 23 octobre 1728) au P. de La Neuville, procureur général des missions de l'Amérique, dans les *Lettres édifiantes*, t. xii, p. 191, édit. in-18.

(1) Lettre (en date du 15 janvier 1729) du P. Fauque, missionnaire, au P. de La Neuville, procureur des missions de l'Amérique, dans les *Lettres édifiantes*, t. xii, p. 191, édit. in-18.

(2) Lettre (en date du 23 février 1740) du P. Lombard, supérieur des missions des sauvages de la Guyane, au R. P. Croiset, provincial de la même Compagnie dans la province de Lyon, *ibid.*, p. 205, édit. in-18.

se proposait d'organiser. Un fait, qui se rattache à l'établissement d'Oyapock, prouvera que le christianisme avait été annoncé, à une époque très-ancienne, aux habitants de l'Amérique. « En fouillant la terre pour les fondements de l'église, écrit le P. Lombard (1), supérieur des missions des sauvages de la Guyane française, nous fûmes fort surpris de trouver à quatre ou cinq pieds une petite médaille fort rouillée. Je la fis nettoyer, et j'y trouvai l'image de saint Pierre. C'est ce qui me détermina à prendre ce prince des apôtres pour protecteur de la nouvelle église... Son type paraît être des premiers siècles du christianisme. » D'un autre côté, le P. d'Ayma, s'étant attiré l'amitié des Pirious, les rassembla, au nombre de plus de deux cents, dans une peuplade qui fut placée sous l'invocation de saint Paul (2). Le P. Caranave baptisait les Galibis répandus le long de la côte depuis Kourou jusqu'à Sinnamary; le P. Fourré se consacrait à la mission des Palikours; le P. d'Autilhac rassemblait dans Ouanari les Tocoyènes, les Maourious, et les Maraones (3). « En avançant peu à peu au large, écrivait le P. Fauque (4), nous pourrions embrasser toute la Guyane française, c'est-à-dire le continent qui est depuis les Amazones jusqu'à Maroni. »

En 1744, par suite de la guerre qui avait éclaté entre l'Angleterre et la France, un corsaire anglais, de l'Amérique septentrionale, alla croiser aux îles sous le vent de Cayenne. Le P. Fauque se trouvait alors à Oyapock, où l'étaient venus visiter les Pères d'Autilhac, missionnaire à Ouanari, et d'Huberlant, qui formait une nouvelle chrétienté au confluent des rivières d'Oyapock et de Camopi (5). Dans la nuit du 10 au 11 novembre, les Anglais surprennent le fort; le P. Fauque n'a que le temps d'envoyer dans les bois les deux Jésuites, qui n'avaient pas charge d'âmes dans ce poste; il court ensuite à

l'église consumer les hosties consacrées; presque aussitôt il paye son dévouement de sa liberté; puis il a la douleur de voir les flammes dévorer le sanctuaire. La Providence ne permet pas que le corsaire aille à Kourou s'emparer du P. Lombard, pour mettre à rançon ce vénérable apôtre de la Guyane: il est forcé de se contenter de celle du P. Fauque, négociée avec le P. de Villeconte, supérieur général des Jésuites de la colonie. Les Pères d'Autilhac et d'Huberlant, après avoir beaucoup souffert, venaient de regagner leurs missions.

Au nom du P. Fauque, se rattache encore le souvenir d'une entreprise de charité, dont des esclaves fugitifs furent l'objet. Il arrivait souvent que les noirs, maltraités par leurs maîtres, abandonnaient leurs habitations, ce qu'on appelait à Cayenne *aller marron*; et ces désertions ou *marronnages* étaient aisées dans un pays montagneux et boisé de toutes parts. La religion fit un devoir aux Jésuites de ramener au bercail ces brebis égarées, afin de leur sauver à la fois la vie de l'âme et la vie du corps; car il n'y avait guère d'espérance pour le salut d'un noir en état de marronage. On ne goûta pas d'abord cette voie de médiation en faveur d'esclaves, dont plusieurs étaient fugitifs depuis plus de vingt ans et accusés de grands crimes: on finit cependant par l'adopter en 1751; et le P. Fauque, choisi pour cette mission, s'enfonça dans les forêts (1). D'abord aucun marron ne répondit à son appel, et il retourna à Cayenne, après avoir planté une croix, au pied de laquelle les fugitifs vinrent faire la prière. Ayant obtenu qu'on prolongeât le délai de l'amnistie, il chargea des noirs en relation avec eux de le leur apprendre. Bientôt, on l'informa que les fugitifs, frappés de voir le signe de la rédemption arboré dans leur retraite, s'étaient persuadés que l'heure d'obtenir leur grâce pour leur âme et pour leur corps venait de sonner. Le P. Fauque vola au-devant d'eux, rentra à Cayenne escorté de cinquante marrons amnistiés, et les conduisit droit à l'église faire amende honorable, avant de les présenter au gouverneur, qui confirma le pardon promis par le missionnaire, et de les remettre à leurs maîtres respectifs.

(1) Lettre (en date du 11 avril 1733) au P. de La Neuville, procureur des missions de l'Amérique, dans les *Lettres édifiantes*, t. xiii, p. 20, édit. in-18.

(2) Lettre (en date du 2 juin 1735) du P. Fauque au même, *ibid.*, p. 28.

(3) Lettre (en date du 30 avril 1738) du P. Fauque au même, *ibid.*, p. 73.

(4) Lettre (en date du 2 juin 1735) au même, *ibid.*, p. 32.

(5) Lettre (en date du 27 décembre 1744) du P. Fauque au P. ... de la même Compagnie, contenant la Relation de la prise du fort d'Oyapock par un corsaire anglais, *ibid.*, p. 75.

(1) Lettre (en date du 10 mai 1751) du P. Fauque au P. Allart, dans les *Lettres édifiantes*, t. xiii, p. 43, édit. in-18.

Après la suppression de la Compagnie de Jésus, Louis XVI demandant à Pie VI, en 1777, pour l'île de Cayenne, des missionnaires qui parlassent la langue des indigènes, la Propagande ne put envoyer à la Guyane française que quatre anciens Jésuites portugais ; en sorte que l'ordre, dont la France venait de provoquer l'extinction, fut encore appelé à lui rendre des services (1).

CHAPITRE XXXIX.

Missions des Jésuites et des Capucins au Maryland, en Virginie et en Pensylvanie.

On a vu que les Français avaient été en contact et en collision avec les Anglais dans le Nouveau Monde. Il nous reste à parler de la propagation de la foi catholique dans l'Amérique anglaise.

Georges Calvert, comte de Baltimore, secrétaire d'État sous Jacques I^{er}, qui lui concéda des terres dans l'île de Terre-Neuve, alla en prendre possession, puis repassa en Angleterre. Charles I^{er}, animé à l'égard de ce loyal catholique des mêmes sentiments que Jacques, lui accorda, et à ses descendants, en toute propriété, au nord de la Virginie, un vaste territoire auquel ce prince donna le nom de Maryland, en l'honneur de la princesse Marie, sa fille. Baltimore se disposait à aller prendre possession de ce pays, et à s'y mettre à l'abri de la rigueur des lois contre les catholiques, lorsqu'il mourut le 15 avril 1632. L'année suivante, son fils partit d'Angleterre avec deux cents familles catholiques, sous la conduite spirituelle des Jésuites André White, né à Londres en 1579, John Altham, Knowles et Tom Gerwack. Ils débarquèrent, le 29 mars 1634, à l'île de Saint-Clément, sur les rives du Potomac, qu'ils remontèrent. « Il n'y a que peu de choses à dire sur cette mission si récemment commencée, écri-

vaient les Jésuites à leur général en 1635. Les nombreux obstacles contre lesquels nous avons à lutter ne nous permettent pas d'apprécier les fruits obtenus, surtout parmi les sauvages, dont nous n'apprenons que lentement la langue. Nous sommes trois prêtres et deux coadjuteurs, qui supportons gaiement les travaux présents par l'espérance des succès futurs. » Le 3 mai 1641, le P. John Brock mandait au chef de l'ordre : « J'aimerais mieux, en travaillant à la conversion de ces Indiens, mourir de faim sur la terre nue, privé de tout secours humain, que d'admettre une seule fois la pensée d'abandonner cette sainte œuvre de Dieu par la crainte de manquer du nécessaire. » Le puritanisme, triomphant en Angleterre, eut ses victoires au Maryland, et enleva les enfants de saint Ignace à la colonie qu'ils venaient de fonder : le P. André White, tombé au pouvoir des persécuteurs, fut envoyé, chargé de chaînes, en Europe. Mais les Jésuites, éloignés par la violence, revinrent à leur troupeau. Le P. Philippe Fischer, rejoignant le sien après une longue absence, écrivit en 1648 au général : « Par une providence particulière, j'ai trouvé mon troupeau réuni après des calamités de trois années ; et je l'ai trouvé dans un état plus florissant que ceux qui l'avaient pillé et opprimé. Il serait impossible de peindre la joie avec laquelle les fidèles m'ont accueilli, et ma félicité en me revoyant parmi eux : ils m'ont reçu comme un ange du ciel. Je me prépare à une bien pénible séparation ; mais les Indiens réclament mon secours : ils ont été bien maltraités par l'ennemi depuis que je leur ai été arraché. Je sais à peine que faire ; je ne puis suffire à tout. Il y a véritablement des fleurs sur cette terre : puissent-elles produire des fruits ! »

Urbain Cerri, qui mentionne l'établissement de la mission des Jésuites au Maryland (1), nous apprend que le général des Capucins reçut, vers la même époque, de la congrégation de la Propagande, l'ordre d'envoyer des apôtres de son institut dans la Virginie, nom sous lequel l'auteur italien comprend même la Nouvelle-Angleterre (2). Plusieurs Capucins français et anglais se rendirent, en conséquence, dans ces contrées. A la

(1) *Lettres* (en date des 22 février et 8 avril 1778) des Pères Ferreira et Padilla, missionnaires apostoliques à Comany, dans les *Lettres édifiantes*, t. xiii, p. 162 et 167, édit. in-18.

(1) *État présent de l'Église romaine dans toutes les parties du monde*, p. 282.

(2) *Ibid.*, p. 280.

sollicitation de la reine douairière d'Angleterre, on renouvela cette mission en 1660 ; mais depuis elle fut abandonnée.

Vers l'année 1720, le Jésuite Grayton prêcha la foi catholique en Pensylvanie, province peuplée de quakers, et des conversions couronnèrent ses efforts.

Les enfants de saint Ignace veillèrent seuls au salut des âmes dans cette partie de l'Amérique septentrionale, comme le témoigne John Carroll, Jésuite américain, qui, après la suppression de la Compagnie en 1773, retourna de l'Angleterre dans sa patrie. La Providence parut l'y ramener, pour que l'ascendant que lui assurèrent sa sagesse et ses vertus fit consacrer, dans la constitution des États-Unis, le principe de la liberté des cultes ; heureuse victoire remportée sur l'hérésie par la religion catholique, qu'on put dès lors prêcher publiquement sans obstacle légal. La Providence réservait aussi à Carroll l'honneur d'être le premier évêque de ces États-Unis, qui, en jurant, le 4 juillet 1776, dans le congrès de Philadelphie, de s'affranchir du joug de l'Angleterre, semblèrent n'avoir décrété leur indépendance politique que comme un moyen de procurer à la foi romaine la liberté de s'assimiler toute cette partie du Nouveau Monde.

CHAPITRE XL.

Décadence des Missions étrangères.

La Compagnie de Jésus avait pris le premier rang dans les missions. Sa suppression par Clément XIV, en 1773, leur porta un coup funeste. Bientôt la révolution éclata en France, et les armées françaises firent, de victoires en victoires, le tour de l'Europe : la chaîne qui reliait les missions à Rome et au royaume très-chrétien fut alors presque brisée. Pie VII rendit la vie à cette famille de saint Ignace, qui avait produit tant d'apôtres, et dont il ne restait qu'un rameau en Russie : mais, s'il multiplia ainsi les ouvriers évangéliques, on manquait toujours de ressources pécuniaires pour les soutenir. Il ne fallut rien moins, afin de relever les

missions étrangères de leur décadence, que l'établissement providentiel de l'Association réparatrice de la Propagation de la foi, le plus utile auxiliaire que la congrégation de la Propagande ait rencontré. Tandis que l'orgueilleuse sagesse du paganisme excluait les profanes de ses écoles et de ses temples ; hommes d'un temps meilleur, nous nous trouvons associés à l'œuvre de la Rédemption universelle par cette admirable économie de la société catholique, qui rapproche le lévite du samaritain, le sacerdoce et le peuple, et qui les unit dans le concert d'une fraternelle charité (1). Le sacerdoce fournit, à l'exemple du Sauveur, une laborieuse carrière : il prêche sur les montagnes désertes de l'infidélité ; il monte au Calvaire du martyre. A nous sont réservés de plus humbles et de plus doux ministères : nous sommes comme les obscurs disciples, qui, à la suite du Maître, portaient dans des corbeilles le pain multiplié ; comme les publicains et les pécheurs, qui lui préparaient un asile pour la nuit ; comme l'inconnue, qui essuya son visage baigné de sang ; comme le Cyrénéen, qui un moment partagea le fardeau de sa croix ; comme le juste d'Arimathie, qui recueillit son corps sacré et le déposa dans le tombeau. Vieux chrétiens d'Europe, engagés par les pieuses fondations de nos pères que les tempêtes politiques ont englouties, nous faisons honneur à leurs dernières volontés en nous agrégeant à l'Association de la Propagation de la foi ; et nous acquittons leur dette, en versant notre aumône d'un sou par semaine, destinée à payer la place du prêtre sur le pont d'un vaisseau, et à lui assurer pour quelques jours le manteau de l'apôtre et le pain noir du prophète au désert.

Après avoir montré, dans le Livre suivant, les principaux corps de missionnaires en action au milieu des peuples infidèles, nous présentons, sous forme de conclusion, un tableau général des services rendus par l'admirable Association de la Propagation de la foi. Les détails que les chapitres précédents n'auront pu admettre, trouveront leur place dans ce résumé.

(1) *Annales de la Propagation de la foi*, t. XII, p. 364.

cadence, que l'é-
 Association répa-
 foi, le plus utile
 on de la Propa-
 que l'orgueilleuse
 it les profanes de
 ommes d'un temps
 associés à l'œuvre
 par cette admi-
 catholique, qui
 in, le sacerdoce
 dans le concert
 e sacerdoce four-
 , une laborieuse
 ontagnes désertes
 raire du martyr.
 umbles et de plus
 s comme les ob-
 e du Maître, por-
 pain multiplié;
 écheurs, qui lui
 uit; comme l'in-
 baigné de sang;
 noment partagea
 e le juste d'Ari-
 os sacré et le dé-
 chrétiens d'Eu-
 ondations de nos
 es ont englouties,
 ernières volontés
 ion de la Propa-
 ttons leur dette,
 ou par semaine,
 rétre sur le pont
 r pour quelques
 le pain noir du

Livre suivant,
 naires en action
 , nous présente-
 , un tableau gé-
 admirable Asso-
 foi. Les détails
 n'auront pu ad-
 dans ce résumé.



Portrait of a Man

JOURNAL OF THE ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE

Apostolat des Passionistes en Belgique, des Prêtres de la Mission et des Jésuites dans le Levant — Les Frères de la Charité en Orient.

Le faubourg Galata, l'autre dans le fau-

Depuis que les fils de saint Vrain s'étaient établis dans l'empire, ils avaient le droit et l'esprit de venir le défendre.

LIVRE QUATRIÈME.

DEPUIS LA SUPPRESSION DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS
JUSQU'À NOS JOURS.

CHAPITRE I^{er}.

Apostolat des Passionistes en Bulgarie, des Prêtres de la Mission et des Jésuites dans le Levant. — Les Filles de la Charité en Orient.

En 1782, la direction spirituelle de la Bulgarie fut remise aux Passionistes (1).

Cette même année, un décret du souverain Pontife substitua les fils de saint Vincent de Paul aux enfants de saint Ignace dans les missions du Levant (2). En 1785 M. Gaudex, et en 1788 M. Daviers, partirent de France pour cette destination; mais le grand nombre des établissements entre lesquels les Prêtres de la Mission se partageaient, et la révolution de 1789, si promptement survenue, ne permirent d'envoyer que très-peu de missionnaires en Orient. La famille de saint Vincent de Paul ne put remplir les engagements que le saint Siège lui avait imposés, qu'après le rétablissement de l'institut en France, l'an 1816. Il ne se trouvait alors, dans ces missions, que six Français, MM. Gaudex, Fromont, Trévaux, Daviers, Renard et Bricet, et un Arménien, M. Joseph. Depuis 1816 jusqu'en 1830, sept nouveaux missionnaires, indépendamment des frères coadjuteurs, continuèrent la chaîne de l'apostolat, qui reçut successivement d'autres anneaux.

Les missions des Lazaristes se trouvèrent placées sur neuf points de l'empire turk : 1^o Constantinople, où il y eut une église publique, desservie par trois missionnaires, et deux collèges, l'un dans le faubourg Galata, l'autre dans le fau-

bourg Péra; 2^o Smyrne, où se trouvaient quatre missionnaires, et une école pour les enfants; 3^o Salonique, où il y eut une église publique, desservie par deux missionnaires, et une école; 4^o Naxos, qui posséda une église publique, desservie par trois missionnaires, et une école pour l'enfance; 5^o Santorin, où une église publique n'était desservie que par un missionnaire, et qui avait, d'ailleurs, une école; 6^o Damas, où il y eut une église publique, desservie par deux missionnaires, et deux écoles, une pour les filles et une pour les garçons; 7^o Alep, qui posséda une église publique desservie par deux missionnaires, et une école pour les enfants; 8^o Tripoli de Syrie, dont les deux missionnaires desservirent, outre l'église publique, deux petites missions, Éden et Sgorta : cette dernière posséda une école; 9^o Antoura, où il y eut une église publique desservie par trois missionnaires, et un collège ouvert depuis 1830, comme ceux de Constantinople. Un seul préfet apostolique, qui résidait dans la capitale de l'empire turk, dirigea d'abord toutes ces missions. Mais la conquête de la Syrie par le vice-roi d'Égypte ayant rendu la correspondance entre cette contrée et Constantinople très-difficile, un décret de la Propagande partagea, l'an 1833, les neuf missions en deux préfectures, dont l'une, à Constantinople, eut sous son autorité Smyrne, Salonique, Naxos et Santorin; l'autre, à Tripoli de Syrie, eut sous sa direction Damas, Alep, Antoura, Sgorta et Éden. M. Leleu, prématurément enlevé, a laissé les plus beaux souvenirs dans la province de Constantinople; et M. Poussou n'en a pas laissé de moins durables dans celle de Syrie.

Depuis que les fils de saint Vincent de Paul s'étaient établis dans l'empire turk, ils nourrissaient le désir et l'espoir de voir les Filles de la

(1) *Annales de la Propagation de la foi*, t. XIV, p. 406.

(2) *Annales de la congrégation de la Mission*, t. II, p. 2, et t. V, p. 1.

Charité associées à leurs travaux (1). Il leur semblait que les deux familles de saint Vincent étaient appelées de Dieu à cultiver ensemble cette terre infidèle. Il fallait montrer au Turk farouche quelque chose dans la religion qui forçât son admiration, et qui par là éteignît sa haine du nom chrétien ; il fallait présenter aux hérétiques des caractères sensibles qui pussent démontrer à leurs yeux la supériorité et la divinité de la religion catholique, et manifester l'impuissance et la fausseté de leurs croyances ; il fallait, en un mot, qu'une arme nouvelle fût mise aux mains de l'œuvre apostolique, pour attaquer efficacement l'infidélité et l'hérésie en Orient. La Providence, qui tenait en réserve ce puissant moyen d'action, dont le xix^e siècle devait voir l'influence s'exercer sur les peuples orientaux, pour la gloire de Dieu et la consolation de son Église, voulut que les fondements de cette œuvre fussent posés par deux protestantes converties, l'une de Genève, l'autre du Hanovre. Les demoiselles Tournier et Oppermann, après avoir abjuré l'erreur, désiraient se consacrer à Dieu et au service des pauvres dans la Compagnie des Filles de la Charité ; mais leur âge trop avancé ne permettait pas de les y admettre. Pour autoriser une dispense qui n'avait point été accordée jusqu'alors, il fallait un motif puissant. On proposa aux deux postulantes d'aller ouvrir une école de filles à Constantinople, sous la direction des Prêtres de la Mission, en leur promettant, pour récompense, que les premières Sœurs qui iraient plus tard prendre en main l'œuvre qu'elles auraient commencée, leur porteraient l'habit des Filles de la Charité. Elles s'embarquèrent le 1^{er} juillet 1839 pour Constantinople ; et les succès qu'elles obtinrent indiquèrent que le moment était venu de tenter une entreprise qui entraînât si visiblement dans les vues de la miséricorde divine sur les peuples orientaux. Dès le mois de novembre suivant, la formation de deux maisons de Filles de la Charité, l'une à Constantinople, l'autre à Smyrne, fut définitivement arrêtée. Les sujets s'offrirent en foule pour ces nouveaux et lointains établissements. Le choix tomba, pour les fonctions de supérieure à Constantinople, sur la

sœur Sivrigo, et pour celles de supérieure à Smyrne sur la sœur Grouhel. Une entreprise qui promettait tant de gloire aux deux familles de saint Vincent devait être placée sous les auspices de M. de Quélen, archevêque de Paris, dont le cœur nourrissait une si tendre dévotion pour le père et une si grande bonté pour les enfants. Il voulut voir les généreuses Filles qui allaient partager les travaux apostoliques sur une terre étrangère ; de son lit de mort, il étendit sur elles une main défaillante ; et, d'une voix que ranimait une sainte allégresse, il leur promit les bénédictions célestes. Parti de Paris le 14 novembre 1839, cet essaim de femmes fortes aborda le 4 décembre à Smyrne, où resta la Sœur Grouhel, tandis que la Sœur Sivrigo alla débarquer le 8 décembre à Constantinople. La prospérité des deux maisons fut aussi complète que rapide ; car les *Annales de la congrégation de la Mission* disaient dès 1842 : « Aujourd'hui la maison de Constantinople forme un établissement complet. Elle se compose de treize Sœurs réparties dans les divers services. Elle élève cent orphelines à demeure. Elle a trois classes externes qui sont fréquentées par près de quatre cents enfants. A ces classes est joint un vaste ouvroir, pour enseigner le travail aux jeunes filles. Elle possède aussi une belle et grande pharmacie, qui fournit gratuitement tous les médicaments aux malades. Un médecin français donne, pendant un jour de chaque semaine, des consultations à tous les indigents qui ont besoin de ses conseils ; et deux Sœurs attachées à la pharmacie vont visiter à domicile les pauvres malades de toute nation et de toute religion. L'établissement est adossé à l'église de la mission. Des tribunes y sont pratiquées, où les Sœurs avec leurs élèves assistent aux offices, et tous les jours à la sainte messe ; et ce sont les missionnaires qui font le catéchisme aux enfants, entendent leurs confessions, et leur font faire la première communion. — La maison de Smyrne est aussi au complet. Elle se compose de onze Sœurs. Elle possède également trois classes et un ouvroir, qui sont fréquentées par plus de trois cents enfants. Il s'y trouve aussi une belle pharmacie, qui fournit gratuitement tous les médicaments aux malades. Le service des pauvres à domicile y est plus développé même qu'à Constantinople : les Sœurs

(1) *Annales de la congrégation de la Mission*, t. VIII, p. 1.

[1842]

supérieure à
ne entreprise
deux familles
sous les aus
que de Paris,
ndre dévotion
onté pour les
ses Filles qui
atoliques sur
de mort, il
te ; et. d'une
resse, il leur
parti de Paris
n de femmes
rne, où resta
eur Sivragnol
nstantinople.
t aussi com-
le la congré-
1842 : « Au-
ple forme un
ose de treize
ervices. Elle
Elle a trois
ées par près
est joint un
vail aux jeu-
lle et grande
ent tous les
cin français
emaine, des
ont besoin
achées à la
les pauvres
te religion.
glise de la
tiquées, où
ent aux of-
messe ; et ce
catéchisme
essions, et
nion. — La
olet. Elle se
e également
t fréquentés
s'y trouve
nit gratuite-
les. Le ser-
plus déve-
les Sœurs



John C. Calhoun

parcourent tous les quartiers de la ville, et une multitude de Turcs et de chrétiens malades arrivent chaque jour, même de la campagne, à leur maison, pour réclamer les conseils et les soins dont ils ont besoin. » L'île de Santorin fut choisie, tant à cause de sa position à l'entrée de l'archipel, qu'à cause du bon esprit de sa population catholique, pour faire la première tentative de ce genre dans la Grèce. Au mois d'avril 1841, cinq Sœurs allèrent y commencer une maison, ouverte non-seulement aux Santoriniotes, mais à toutes les jeunes personnes envoyées des autres îles et des divers points du royaume grec. L'intervention de M. de Lagrénée, alors ministre de France en Grèce, protégea cette maison naissante contre la haine aveugle des schismatiques.

Quand les Prêtres de la Mission eurent remplacé les Jésuites dans le Levant, ceux d'entre eux qui s'étaient établis à Tine et à Syra ne purent s'y maintenir, faute de ressources. Aussi les enfants de saint Ignace, dont quelques-uns étaient originaires de ces îles, y reprirent leurs travaux. En 1806, deux nouveaux religieux, les Pères Dominique Venturi et Ferdinand Motté, allèrent s'adjoindre à eux, ou plutôt les remplacer. En 1823, après leur mort, il ne resta qu'un seul Jésuite sicilien dans les missions de l'archipel. En 1830, cinq religieux, trois prêtres et deux frères, furent envoyés de Rome. Deux ans après, ils ouvrirent à Syra une école pour les enfants, et un cours de théologie morale pour les jeunes clercs. L'un d'eux alla évangéliser Chio, à la demande de l'évêque. En 1834, leurs efforts se dirigèrent spécialement sur l'île de Naxos. Scutari eut, comme l'archipel grec, des enfants de saint Ignace. En Syrie, ces religieux, pleins du souvenir des grandes missions d'autrefois, allèrent, sous l'inspiration du P. Maximilien Ryllo reprendre la lutte de la civilisation contre l'islamisme; et l'on vit les Pères Planchet, Soregna, Vatout, d'Houtant, à Beyrouth; Riccadonna à Zahlet; Estève, à Bifkaia; Canuti et Obrompalski, à Ghazir. « Une partie de notre œuvre est de souffrir la persécution, écrivait le P. Planchet le 28 mars 1844; et ce n'est pas la

partie la moins glorieuse. Nos Pères qui travaillèrent autrefois dans ce pays que nous habitons furent aussi persécutés : ils n'en ont pas moins fait de grandes choses pour la gloire de Dieu; et leurs noms vivent encore environnés de l'amour et de la reconnaissance des peuples. »

CHAPITRE II.

Apostolat de la congrégation des Missions-Étrangères, des Capucins, des Jésuites, des Carmes, des Oratoriens et des Augustins, dans l'Inde.

Un Bref du 30 septembre 1776 ayant substitué la congrégation des Missions-Étrangères aux Jésuites, dans la mission de l'Inde, à laquelle Pie VI préposa M. Brigot, évêque de Tabraca, ancien vicaire apostolique de Siam (1), en la simple qualité de supérieur, ce prélat se rendit l'année suivante à Pondichéry, où les anciens Jésuites signèrent l'acte de leur réunion avec les nouveaux missionnaires. Ceux-ci n'étaient chargés que des indigènes, les Capucins continuant leurs soins aux Européens de la colonie (2). L'abbé Perrin, l'un des collaborateurs de l'évêque de Tabraca, partit aussi en 1777 pour Pondichéry, et il a rendu, dans son curieux *Voyage de l'Indostan*, un hommage mérité aux enfants de saint Ignace, que sa congrégation venait remplacer. Le supérieur de la mission mourut dès le 16 juin 1791. M. Champenois, évêque de Dolicha, son coadjuteur depuis 1787, lui succéda. Il vit Pondichéry et les autres établissements de la France sur la côte de Coromandel tomber, en 1714, au pouvoir des Anglais, qui traitèrent les missionnaires avec plus de faveur que ne le faisaient les Français. Leurs succès dans le Maduré et dans le Maïssour permirent à l'évêque de Dolicha d'y visiter les chrétiens, et de leur donner des missionnaires. Ainsi l'abbé J.-A. Dubois, prêtre du diocèse de Viviers, parti de France pour Pondichéry en 1792, fut établi par le prélat, en 1795, dans le Maïssour, où, pendant un

(1) Notice sur les missions de Tine et de Syra, dans les *Annales de la Propagation de la foi*, t. ix, p. 572.

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 470, col. 2.

(2) Luquet, *Lettres à M. l'évêque de Langres*, p. 448.

apostolat qui se prolongea jusqu'en 1823, il recueillit les éléments du remarquable ouvrage qu'il a publié sous le titre de *Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde*. Un ennemi terrible menaçait alors les chrétiens : le mahométan Tippou-saïb voulait anéantir la religion de Jésus-Christ dans ses États ; et on l'avait vu imposer en un jour la circoncision à une multitude de chrétiens. Mais la Providence permit que le tyran fût tué, le 4 mai 1799, au siège de Séringapatam, pris d'assaut par les Anglais, qui devinrent par là tout à fait maîtres du Maïssour. L'évêque de Dolicha, mort au mois d'octobre 1810, eut pour successeur M. Hébert, nommé depuis 1807 son coadjuteur, sous le titre d'évêque d'Halicarnasse, mais qui ne fut sacré qu'en 1811. La mission manquait à la fois de prêtres européens et de ressources pécuniaires. Le dévouement de M. Magny concourut à soutenir un collège, ouvert, sous l'administration de M. Brigot, pour former le clergé tamoul. Un évêque et quinze prêtres européens ou indigènes, presque tous infirmes, administraient en 1821 quarante-huit mille chrétiens, dispersés sur un vaste territoire. A l'égard des Européens, des Capucins italiens, qui avaient remplacé les religieux français de leur ordre à l'époque de la Révolution, continuaient, depuis le retour de Pondichéry à la France en 1815, d'en avoir la charge spirituelle ; et ils la conservèrent jusqu'en 1829, date à laquelle un préfet apostolique, choisi parmi les prêtres du séminaire du Saint-Esprit, fut envoyé dans cette colonie. Enfin les secours de l'Œuvre de la Propagation de la foi améliorèrent la situation précaire de la mission. La présence de nouveaux apôtres la console et autorise ses espérances. M. Bonnard, après avoir exercé son zèle pendant six ans dans le pays de Telinga, est donné pour coadjuteur à M. Hébert, sous le titre d'évêque de Drusipare, en 1833. Cette même année, M. Supriès, marchant sur les traces des Jésuites Faure et Bonnet (1), veut évangéliser les îles de Nicobar, que des obstacles inattendus le forcent d'abandonner.

L'état de l'Inde, sous le rapport ecclésiastique, appelait d'énergiques mesures. A la fin de

1833, la Propagande chargea l'évêque d'Halicarnasse, supérieur de la mission de Pondichéry, et l'évêque d'Amata, vicaire apostolique du Malabar (1), de donner en commun leurs soins aux missions nombreuses qui se trouvaient à l'orient de la chaîne des Ghâtes, entre la côte de Malabar et la côte de Coromandel ; car les prêtres envoyés par les ordinaires de Cranganor et de Cochin ruinaient cette chrétienté : les prêtres français qui y allèrent de Pondichéry subirent une vive persécution par l'effet des intrigues de l'administrateur de Cochin (2). En 1834, Grégoire XVI érigea un nouveau vicariat apostolique au Bengale, en démembrant cette province du diocèse de Méliapour, dont elle faisait partie, pour la confier au zèle des Jésuites ; et le P. Saint-Léger, ancien provincial d'Irlande, fut obligé, malgré sa résistance, d'accepter le titre de vicaire apostolique. Lorsque l'administrateur du siège de Méliapour s'opposa à l'exécution du décret pontifical, et que des Augustins de Goa, établis au Bengale, l'imitassent dans son schisme, cinq enfants de saint Ignace arrivèrent, le 8 octobre, à Calcutta, où ils ouvrirent le collège de Saint-François-Xavier : avec l'approbation de la Propagande, ils y dirigèrent même, pendant quelque temps, un collège purement hindou. Cette même année 1834, Grégoire XVI établit le vicariat apostolique de Madras, ville jusqu'alors confiée aux Capucins à titre de préfecture apostolique ; et l'administrateur de Méliapour ne se montra pas moins opposé à ce décret du saint Siège. Depuis longues années, les missions de l'île de Ceylan étaient exclusivement administrées par les Oratoriens de Goa, tous indigènes de l'Inde, et l'un d'eux, en qualité de vicaire général de Cochin, gouvernait ces chrétientés : en 1836, Grégoire XVI démembra l'île du diocèse de Cochin, et y fonda un vicariat apostolique, dont le vicaire général, élevé en même temps à l'épiscopat, devint titulaire ; mais l'administrateur de Cochin excita aussitôt les fidèles à la révolte contre l'élu du Pontife romain. Dans le désir

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 254, col. 2.

(2) Mémoire adressé par Mgr. de Sainte-Anne, évêque d'Amata, vicaire apostolique du Malabar, à M. N. les membres du conseil central de Lyon, dans les *Annales de la Propagation de la foi*, t. XI, p. 600.

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 449, col. 2.

d'Halicarnasse, évêque de Pondichéry, qui avait été nommé par le pape Grégoire XVI en 1836, et qui, par son zèle et son courage, avait mérité d'être nommé évêque de Pondichéry. En 1837, le pape Grégoire XVI, par un décret pontifical, avait nommé évêque de Pondichéry Mgr. de Saint-Joachim, évêque de Malabar, et Mgr. de Saint-Joachim, évêque de Malabar, avait été nommé évêque de Pondichéry. En 1838, le pape Grégoire XVI, par un décret pontifical, avait nommé évêque de Pondichéry Mgr. de Saint-Joachim, évêque de Malabar, et Mgr. de Saint-Joachim, évêque de Malabar, avait été nommé évêque de Pondichéry. En 1839, le pape Grégoire XVI, par un décret pontifical, avait nommé évêque de Pondichéry Mgr. de Saint-Joachim, évêque de Malabar, et Mgr. de Saint-Joachim, évêque de Malabar, avait été nommé évêque de Pondichéry. En 1840, le pape Grégoire XVI, par un décret pontifical, avait nommé évêque de Pondichéry Mgr. de Saint-Joachim, évêque de Malabar, et Mgr. de Saint-Joachim, évêque de Malabar, avait été nommé évêque de Pondichéry. En 1841, le pape Grégoire XVI, par un décret pontifical, avait nommé évêque de Pondichéry Mgr. de Saint-Joachim, évêque de Malabar, et Mgr. de Saint-Joachim, évêque de Malabar, avait été nommé évêque de Pondichéry. En 1842, le pape Grégoire XVI, par un décret pontifical, avait nommé évêque de Pondichéry Mgr. de Saint-Joachim, évêque de Malabar, et Mgr. de Saint-Joachim, évêque de Malabar, avait été nommé évêque de Pondichéry. En 1843, le pape Grégoire XVI, par un décret pontifical, avait nommé évêque de Pondichéry Mgr. de Saint-Joachim, évêque de Malabar, et Mgr. de Saint-Joachim, évêque de Malabar, avait été nommé évêque de Pondichéry. En 1844, le pape Grégoire XVI, par un décret pontifical, avait nommé évêque de Pondichéry Mgr. de Saint-Joachim, évêque de Malabar, et Mgr. de Saint-Joachim, évêque de Malabar, avait été nommé évêque de Pondichéry.

d'opposer aux vicaires apostoliques du Bengale et de Madras le nom respectable d'évêque, l'Augustin Antoine Teixeira se rendit à Lisbonne, où il se fit nommer évêque de Méliapour, sans s'inquiéter de l'institution canonique; et il parut à Madras, avec son titre usurpé, au commencement de 1836. De même, le prêtre Antoine-Félicien de S. Rita Carvalho alla, sans mission du Pape et sur la simple autorité de la reine de Portugal, s'asseoir sur le siège métropolitain de Goa, vacant depuis le 15 juillet 1831, et s'y installa, au mois de novembre 1837, avec le titre usurpé d'archevêque et de primat de l'Orient (1). Le Dominicain Manoel de Saint-Joachim Neves, administrateur de Cochin, s'empessa de lui donner obédience; en sorte que les trois grands diocèses indo-portugais de Goa, de Cochin et de Méliapour, se trouvèrent occupés par des schismatiques déclarés. Le P. Jean de Porto Peixotto, Franciscain réformé de Portugal, administrateur de Cranganor, ne tomba que par ignorance de fait dans ce schisme, dont il se releva sur un simple avis du vicaire apostolique du Malabar. Cependant, l'évêque d'Halicarnasse et le vénérable M. Dubois, alors supérieur du Séminaire des Missions-Étrangères à Paris, qui avaient été tous les deux autrefois les compagnons des anciens Jésuites, et qui avaient conçu pour eux une estime et une affection qu'on ne vit jamais se démentir, demandèrent à la Congrégation de la Propagande le rétablissement des missions de la Compagnie de Jésus dans l'Hindoustan: sur leurs instances, un décret de la Congrégation érigea, en 1836, le nouveau vicariat apostolique du Maduré, et le confia aux enfants de saint Ignace. Mais ceux-ci, touchés de la parfaite intelligence qui avait régné entre les anciens Jésuites de l'Inde et leurs successeurs du Séminaire des Missions-Étrangères, donnèrent un témoignage de confiance et de dévouement à leurs émules, en demandant, à leur tour, que le supérieur de la nouvelle mission de la Compagnie, au lieu d'être vicaire apostolique, dépendît de l'évêque d'Halicarnasse, qui devenait par là vicaire apostolique

du Maduré. La Congrégation agréa leur vœu. Sur ces entrefaites, et alors que depuis plus d'un an l'évêque de Drusipare avait succédé à l'évêque d'Halicarnasse, mort le 5 octobre 1836, avec le titre de vicaire apostolique; ce prélat, dont un décret pontifical du 5 juin 1837 étendait la juridiction, vit arriver les Pères Bertrand, Garnier, Martin et Du Ranquet, Jésuites français, que Grégoire XVI destinait à renouveler dans le Maduré les héroïques efforts de leurs devanciers: ces religieux furent aussitôt persécutés, comme l'avaient été les prêtres envoyés avant eux de Pondichéry. Tel était l'état de trouble des Églises de l'Inde, que, sans l'intervention active des vicaires apostoliques du Malabar, du Bengale, de Madras, de Pondichéry et de Bombay, elles eussent été entraînées tout entières dans le schisme. Pour remédier à tant de maux, la Bulle *Multa praeclare*, en date du 24 avril 1838, supprima les quatre diocèses indo-portugais de Cranganor, Méliapour, Cochin et Malaca, assujettit leurs territoires à la juridiction des vicaires apostoliques les plus voisins comme à leurs uniques ordinaires, et abolit le droit métropolitain de Goa sur le territoire des diocèses désormais supprimés. Indépendamment du diocèse conservé de Goa, il y eut dès lors sept vicariats apostoliques, administrés par des évêques *in partibus*.

Celui de Pondichéry, dont l'évêque de Drusipare était chargé, renferme aujourd'hui environ deux cent trente mille catholiques: les uns, au nombre de quatre-vingt mille, dirigés par vingt et un prêtres de la congrégation des Missions-Étrangères et deux prêtres indigènes; le reste, confié aux soins des Jésuites, qui, dignes de leurs anciens Pères, surmontent les obstacles que leur opposent à la fois le schisme et le protestantisme, se montrent supérieurs à la mort qui les décime, engagent une lutte heureuse avec l'idolâtrie, et préparent, en 1845, les succès de l'avenir par l'établissement du séminaire-collège de Négapatam.

(1) Lettre (en date du 17 juillet 1836) de Mgr. de Sainte-Anne, évêque d'Amata, vicaire apostolique du Malabar, aux conseils centraux de Lyon et de Paris, dans les *Annales de la Propagation de la foi*, t. XI, p. 470.

CHAPITRE III.

Apostolat de la congrégation des Missions-Étrangères à Siam.

Le saint Siège veillait avec sollicitude sur le royaume de Siam, que sa position vraiment centrale par rapport à l'Asie, et la facilité qu'on y trouve pour communiquer avec les îles encore inexplorées, rendaient digne du plus vif intérêt aux yeux de la foi.

M. Brigot, évêque de Tabraca, mort supérieur de la mission de Pondichéry, avait eu pour coadjuteur, en qualité de vicaire apostolique de Siam, M. Le Bon, sacré en 1766 évêque de Mételopolis, qui lui succéda (1). En 1775, ce prélat vit une persécution s'élever à l'occasion d'un serment que trois mandarins chrétiens refusèrent de prêter, en l'accompagnant de pratiques superstitieuses. Après avoir résisté au supplice de la question, ils consentirent lâchement à pratiquer les cérémonies défendues. Dans cette conjoncture, l'évêque et MM. Garnault et Coudé, missionnaires, reçurent chacun cent coups de rotin, puis subirent le tourment des cinq prisons; c'est-à-dire qu'ils furent retenus par cinq liens, les fers aux pieds, engagés en outre dans un cep de bois, la chaîne au col, une cangue par dessus autour du col, et les deux mains passées aussi dans la cangue et dans un autre petit cep de bois. On ne les remit en liberté qu'à la condition de ne pas chercher à sortir du royaume. Mais le roi, pensant qu'il viendrait plus facilement à bout des chrétiens quand les apôtres en seraient éloignés, finit, après les avoir maltraités de nouveau, par les bannir. L'évêque de Mételopolis couronna trente-cinq années d'un pénible apostolat par sa mort, à Goa, le 27 octobre 1780. MM. Coudé et Garnault lui succédèrent tour à tour, le premier avec le titre d'évêque de Rhesi, et il mourut le 8 janvier 1785, en allant se faire sacrer; le second avec le titre d'évêque de Mételopolis. Une épreuve partielle fit ressortir, en 1796 et 1797, l'esprit de foi et le courage des disciples de Jésus-Christ: mais le chef des talapoins conseilla lui-même de ne pas

verser leur sang. Le siège de Jonk-Sélam par les Birmans, au mois de novembre 1809, donna lieu à M. Rabeau et au prêtre siamois Jean Pascal, de déployer tous les trésors de la charité chrétienne. Les Birmans victorieux les maltraitèrent, mais épargnèrent leur vie. M. Rabeau put s'échapper sur un de leurs navires, dont l'équipage révolté noya son capitaine; et le missionnaire, dont on redoutait le témoignage accusateur, partagea le sort de ce malheureux.

Cependant l'ancien collège général de Siam, si utile comme pépinière du clergé indigène, était redevable à la charité des Églises espagnoles de Manille et d'Amérique d'une existence nouvelle. M. Léondal, chargé de la procure de Macao, certain de trouver auprès des Anglais la tolérance qu'on lui refusait dans cette ville, avait pris, en 1808, le parti de le rétablir à Pulo-Pinang, île qui appartenait au gouvernement britannique dans le détroit de Malaca. En 1812, il eut le chagrin de voir à incendie consumer des boutiques dont le loyer formait le revenu destiné à entretenir le collège; faute de fonds, on ne put les reconstruire, et le séminaire, privé du revenu qui servait à son entretien, ne subsista depuis qu'au moyen d'aumônes.

Les troubles politiques du siècle précédent, mais avant tout la disette d'ouvriers évangéliques, expliquaient comment la mission de Siam proprement dite se trouvait réduite à moins de trois mille chrétiens, éparés dans le royaume, sous la direction de M. Florent, évêque de Sozopolis, et de sept ou huit prêtres, presque tous Siamois. A la vue des dispositions favorables que montraient, de temps en temps, le peuple ou les divers souverains de la presqu'île de Malaca, dispositions dont M. Pécot fut témoin dans les principautés de Quédah et de Ligor en 1822, un protestant s'étonna qu'on n'envoyât point de missionnaires au Pégu ni à Ligor, où le roi promettait la liberté de religion, et voulait même faire bâtir une église. « Je ne conçois pas », s'écria-t-il, que, de tant de prêtres, dont les services ne sont pas absolument nécessaires à la France, il y en ait si peu qui aient le courage d'affronter, pour éclairer et civiliser les peuples, des dangers que tant de marchands ne craignent point de braver pour les intérêts de leur commerce. » L'évêque de Sozo-

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 480, col. 2. Luquet, *Lettres à M. l'évêque de Langres*, p. 297.

polis, afin de subvenir aux besoins d'une mission que les conquêtes faites en 1825 par les Anglais sur les Birmans semblèrent agrandir, forma à Bang-kok un séminaire pour les prêtres indigènes. Le 29 juin 1829, il sacra M. Bruguère, son coadjuteur, sous le titre d'évêque de Capse, ne prévoyant pas que le nouveau prélat, nommé vicaire apostolique de la Corée, lui serait élevé l'année suivante. En 1830, M. Pallegoix visitait les lieux où s'élevait naguère la capitale du royaume, ruinée par les Birmans : « Mon cœur fut ému, dit-il, à la vue des ruines déplorables de quatre églises chrétiennes, au milieu des champs et des déserts. Je choisis pour mon séjour les ruines de Saint-Joseph, où sont les tombeaux de onze vicaires apostoliques et d'une multitude de saints missionnaires. J'allais chaque jour méditer sur les débris de colonnes et de murs antiques, qui sont devenus le repaire des hiboux, des scorpions et des serpents; et je priais le Seigneur de rendre à ces lieux saints leur gloire première. Sur les ruines du palais épiscopal, j'élevai une cabane de feuilles et de bambous, où je célébrai le saint sacrifice tous les dimanches et fêtes. » M. Deschavannes, apôtre des peuplades du Laos, succombait, le 6 septembre 1831, à la fièvre du désert. M. Vallon allait mourir, en 1832, victime de son zèle, dans l'île des Nias; et M. Bérard expirait, comme lui, tué par le poison. M. Barbe pénétrait au milieu des forêts habitées par les Kariens. Onze missionnaires français et sept indigènes formaient le clergé de l'évêque de Sozopolis, lorsque sa mort chargea du poids de toute la mission M. Courvézy, son coadjuteur, qui venait d'être sacré, le 30 novembre 1833, sous le titre d'évêque de Bide. En 1835, deux frères du roi de Siam parurent incliner vers le christianisme; mais la croix ne devait pas encore être arborée sur les degrés du trône. M. Candah ne réussit point, vers cette époque, à pénétrer dans l'intérieur des îles des Nias et de Sumatra : pour les indigènes de cette dernière île, qui n'ont jamais voulu se soumettre à la domination hollandaise établie sur les côtes, le titre d'Européen équivalait à un arrêt de mort. En 1838, le nombre des chrétiens dans toute l'étendue de la mission de Siam s'élevait à sept mille, divisés en chrétientés souvent très-éloignées les unes des autres : la seule ville de

Bang-kok possédait cinq églises. Le 3 juin, l'évêque de Bide sacra M. Pallegoix, nommé son coadjuteur, sous le titre d'évêque de Mallos : puis, toute la presqu'île de Malaca ayant été confiée par Grégoire XVI aux prêtres du séminaire des Missions-Étrangères, le vicariat fut partagé en deux; en sorte que l'évêque de Mallos devint vicaire apostolique du royaume de Siam proprement dit, avec Bang-kok pour résidence principale, et que l'évêque de Bide conserva Sincapour.

Ce prélat s'occupa de faire évangéliser les Nicobariens, que M. Supriès, de la mission de Pondichéry, avait visités en 1833. En 1836, M. Galabert, réuni au même missionnaire, passa dans les îles de Nicobar. D'abord, on les accueillit avec faveur : mais les insulaires semblèrent ensuite avoir pris le parti de les laisser mourir de faim; en sorte que l'évêque de Bide les rappela au mois de mars 1837. Deux nouveaux apôtres, les plus jeunes de son vicariat, MM. Chopard et Beaury, s'embarquèrent à Pinang, le 3 février 1842, pour renouveler la tentative. M. Beaury expira, dès le 2 avril, dans l'île Teressa, et M. Chopard éleva une chapelle auprès de son tombeau. L'état de santé de ce missionnaire le força de revenir plusieurs fois sur le continent. Il mourut même, le 25 juin 1846, à Merguy, loin de ses chers sauvages, qui avaient déjà conçu pour lui une reconnaissante affection.

CHAPITRE IV.

Apostolat de la congrégation des Missions-Étrangères, des Dominicains et des Franciscains au Tong-king et en Cochinchine.

Les prêtres du Séminaire des Missions-Étrangères, qui évangélisaient le Tong-king occidental, et les Frères-Prêcheurs, qui cultivaient le Tong-king oriental, exerçaient leur apostolat sans trop d'obstacles, quand une persécution s'éleva en 1773. Les Pères Castaneda, Dominicain espagnol, et Vincent Liém, Dominicain tongkinois, eurent la tête tranchée, le 7 novembre, comme chefs de la religion chrétienne. Un catéchiste, attaché au P. Vincent, fut encore déca-

pité le 29 janvier 1777. La tête des missionnaires européens était mise à prix. Mais le prince persécuteur mourut en 1782. Dans l'intervalle. M. Reydelet, évêque de Gabale, vicaire apostolique du Tong-king occidental (1), mort le 18 juillet 1780, eut pour successeur M. Davoust. Ce missionnaire, député l'an 1780 en Europe, avait été nommé à Rome en 1772 coadjuteur de M. Reydelet, sous le titre d'évêque de Céram; il avait ensuite resserré l'union des directeurs du séminaire de Paris avec les missionnaires, au moyen de lettres patentes obtenues de Louis XVI en 1775. Arrivé en 1784 au Tong-king, il le trouva très-agité, par suite d'événement politiques survenus dans ce pays et en Cochinchine, et qui eurent une grande influence sur l'avenir des deux missions.

M. Pigneaux de Béhaine, évêque d'Adran, vicaire apostolique de la Cochinchine (2), s'était concilié l'estime et la confiance des idolâtres, aussi bien que des chrétiens. Le roi, dépossédé par une insurrection, puis victime de la duplicité des Siamois, qui, sous prétexte de le rétablir, abusèrent de son nom pour piller son peuple, et incertain sur le sort qui l'attendait, lui confia en 1784 le prince Canh, son fils et son héritier présomptif, alors âgé de cinq ans. L'habile prélat saisit cette occasion pour négocier entre la Cochinchine et la France une alliance, dont le résultat immédiat devait être de diminuer la prépondérance anglaise dans l'Inde; et il se rendit, en 1786, à Paris avec le jeune prince. La guerre d'Amérique venait de donner une grande extension à la puissance maritime des Français, et la politique du cabinet de Versailles tendait à acquiescer autant que possible celle de leurs rivaux. On accueillit donc le projet de l'évêque d'Adran; le traité d'alliance fut signé à Versailles le 28 novembre 1787 par les ministres de Louis XVI et par le prince Canh, pour son père, qui avait reconquis la basse Cochinchine; et Pigneaux de Béhaine, accrédité dans ce pays en qualité de ministre plénipotentiaire, quitta la France en 1788 avec son royal élève et sept nouveaux missionnaires. Le gouverneur des possessions françaises de l'Inde paralysa, par ses hésita-

tions, l'exécution d'un traité qui, en procurant à la France la possession du magnifique port de Touran, lui assurait l'empire des mers de la Chine. Néanmoins, l'évêque d'Adran organisa à Pondichéry un secours assez puissant pour influer sur la suite de la guerre, courageusement soutenue par le roi, qu'il rejoignit en 1789. Ce prélat ne put prendre soin par lui-même de la haute Cochinchine, qui était alors sous la domination des rebelles; mais il y avait M. Jean La Bartette, nommé dès 1782 son coadjuteur sous le titre d'évêque de Véren, plusieurs missionnaires français, et quelques prêtres cochinchinois.

Les troubles du pays ne permirent pas à M. La Bartette de se faire sacrer aussitôt. L'évêque de Céram, vicaire apostolique du Tong-king occidental, étant mort le 17 août 1789, et l'évêque de Ruspe, vicaire apostolique du Tong-king oriental, l'ayant suivi le 7 septembre dans la tombe, M. Longer, successeur du premier sous le titre d'évêque de Gortyne, ne put, de son côté, aller recevoir la consécration épiscopale des mains de M. Pigneaux de Béhaine, parce que le Tong-king et la Cochinchine se trouvaient enveloppés dans la même guerre civile. Il dut aller se faire sacrer, le 30 septembre 1792, à Macao. De retour dans sa mission l'année suivante, il y sacra M. La Bartette, coadjuteur de l'illustre évêque d'Adran, et M. de Feissetein, nouveau vicaire apostolique du Tong-king oriental.

Une persécution passagère, excitée au Tong-king en 1795, s'étendit dans la haute Cochinchine, où l'évêque de Véren faillit être pris. La persécution se renouvela en 1798; et le prêtre cochinchinois Emmanuel Triéu, d'abord condamné à être écrasé sous les pieds des éléphants, fut décapité le 17 septembre à Hué. Au Tong-king, on clouait les mains des chrétiens sur des planches; puis on leur enfonçait à plusieurs reprises, pendant des heures entières, des pointes de fer sous les ongles. On enveloppait les doigts des femmes avec de la toile imbibée d'huile, à laquelle on mettait ensuite le feu. M. Lamothe, depuis 1796 coadjuteur de M. Longer, sous le titre d'évêque de Castorie, fut sauvé par la présence d'esprit d'un fidèle; mais Jean Dat, prêtre tong-kinois, subit le martyre le 28 octobre. L'évêque de Gortyne, arrêté un

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 507, col. 1.

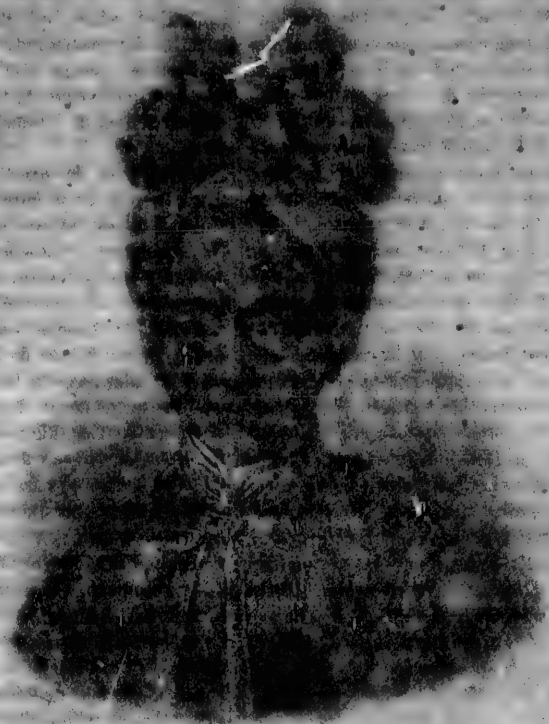
(2) *Ibid.*, p. 486, col. 2.

(1846)

curant
port de
s de la
organisa
pour in-
asement
789. Ce
ne de la
la do-
M. Jean
adjuteur
urs mis-
cochin-

t pas à
ôt. L'é-
n Tong-
1789, et
du Tong-
bre dans
premier
put, de
épisco-
béhaine,
chine se
uerre ci-
septem-
mission
Bartette,
bran, et
ostolique

au Tong-
Cochin-
pris. La
t le pré-
ord con-
éphants,
au Tong-
s sur des
plusieurs
des poin-
ppait les
imbibée
e le feu.
e M. Lon-
orie, fut
èle; mais
martyre
arrêté un





[1846]

moment

MM. Lar

vec cour

Cepen

vêque d

essayère

fusait la

reconnai

cours né

séminaire

gène. L

tobre 17

magnific

et expéd

qu'il ter

tion pou

temps de

que lui

conseils

l'enjoue

chaient

si famili

m'appela

marchai

qu'un m

plus he

contrés

nous car

que cett

core lon

union :

ce bel et

Pour m

rites de

au deho

cacha t

tuteur d

gnité ap

Hélas !

s'envole

ce petit

finiront

vez cet

l'évêque

passion

de recev

Le r

(1) Vo

moment, se vit délivrer par les chrétiens. MM. Langlois, de La Bissachère, Eyot et Lepavec coururent les plus grands dangers.

Cependant, dans la basse Cochinchine, l'évêque d'Adran, dont des mandarins idolâtres essayèrent en vain de ruiner l'influence, refusait la première place de l'État, offerte par la reconnaissance royale : il n'accepta que les secours nécessaires pour établir deux collèges ou séminaires destinés à alimenter le clergé indigène. Lorsque le roi perdit ce prélat, le 9 octobre 1799, il lui fit faire des funérailles d'une magnificence jusqu'alors inouïe en Cochinchine, et expédia à sa famille un brevet de condoléance qu'il terminait ainsi : « Mon estime et mon affection pour lui croissaient de jour en jour. Dans les temps de détresse, il nous fournissait des moyens que lui seul pouvait trouver. La sagesse de ses conseils et sa vertu, qui brillait jusque dans l'enjouement de la conversation, nous rapprochaient de plus en plus. Nous étions si amis et si familiers ensemble, que, lorsque mes affaires m'appelaient hors de mon palais, nos chevaux marchaient de front. Nous n'avons jamais eu qu'un même cœur. Depuis le jour que, par le plus heureux hasard, nous nous sommes rencontrés, rien n'a pu refroidir notre amitié, ni nous causer un instant de déplaisir. Je comptais que cette santé florissante me ferait goûter encore longtemps les doux fruits d'une si étroite union : mais voilà que la terre vient de couvrir ce bel et précieux arbre. Que j'en ai de regrets ! Pour manifester à tout le monde les grands mérites de cet illustre étranger, et répandre enfin au dehors la bonne odeur de ses vertus, qu'il cacha toujours, je lui donne ce brevet d'instituteur du prince héritier, avec la première dignité après la royauté et le surnom d'Accompli. Hélas ! quand le corps est tombé, et que l'âme s'envole au ciel, qui pourrait la retenir ? Je finis ce petit éloge : mais les regrets de la cour ne finiront jamais... O belle âme du maître, recevez cette faveur ! » Le prince Canh, élève de l'évêque d'Adran, ne lui survécut guère : les passions l'avaient égaré ; mais il eut le bonheur de recevoir le baptême, avant de mourir, en 1801.

Le roi, ou plutôt le tchoua (1), ami de Pi-

gneaux de Béhaine, ayant conquis, non-seulement la haute Cochinchine, mais le Tong-king, où la persécution cessa par suite en 1803, n'eut garde de faire profiter de ses conquêtes l'ancienne famille des Lê, en qui résidait la royauté nominale. Il les conserva pour sa propre dynastie, déclarée souveraine de toute la Cochinchine et du Tong-king, et prit le nom de Gia-laong. Les chrétiens avaient le droit d'attendre de lui un édit de protection : privé des conseils de l'évêque d'Adran, et cédant à l'influence des ennemis de la foi, il ne publia d'abord qu'une déclaration équivoque par rapport au christianisme ; puis il défendit de réparer aucune église sans autorisation, et d'en construire de nouvelles à l'avenir. Sous le règne de Gia-laong, qui se prolongea jusqu'en 1820, M. Longer, vicaire apostolique du Tong-king occidental, eut pour coadjuteur, après M. Lamothe, mort le 22 mai 1816, M. Guérard, évêque de Castorie, comme son prédécesseur. En Cochinchine, M. La Bartette eut successivement pour coadjuteurs M. Doussain, mort en 1809, et M. Audemar, mort le 8 août 1821, tous deux sous le titre d'évêques d'Adran.

Gia-laong, au lieu de laisser sa couronne à Ung-hoa, fils du prince Canh, la légua à Minh-mang, son fils naturel, dont l'avènement coïncida avec l'invasion du choléra, triste présage des persécutions qu'il devait exercer contre les chrétiens. L'évêque de Veren, vicaire apostolique de la Cochinchine, mort le 6 août 1823, en emporta le pressentiment dans la tombe. En 1826, Minh-mang appela à la cour les missionnaires français, sous prétexte de leur faire expliquer des cartes géographiques et des lettres écrites en caractères européens : mais ils comprirent qu'on voulait les réunir pour les renvoyer en Europe. En même temps, le roi se fit présenter par quelques mandarins une requête contre le christianisme, afin de donner une forme légale à ses violences. MM. Guérard et Ollivier, évêques de Castorie, successivement coadjuteurs de M. Longer, étant morts, le premier en 1823, le second en 1827, le Tong-king occidental ne possédait plus que son vicaire apostolique et trois prêtres français : le 21 septembre 1830, l'évêque de Gortyne sacra M. Havaud, nouveau coadjuteur, sous le titre d'évêque de Castorie, et il mourut le 18 février suivant.

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 489, col. I.

La Cochinchine avait, depuis le 18 septembre 1837, un vicaire apostolique en M. Taberd, évêque d'Isauropolis; mais il ne fut sacré que le 30 mai 1830 : encore dut-il, à cet effet, se rendre à Bang-kok. Le jour des grands combats approchait (1), et dans le cours de 1830 une nouvelle requête de quelques mandarins contre la religion de Jésus-Christ détermina une persécution ouverte. M. Jaccard, condamné en 1832 à servir comme soldat, peine qui équivalait aux travaux forcés, fut occupé dans la ville royale à traduire des journaux anglais pour le roi, auquel il eut un jour la sainte hardiesse de présenter un Abrégé des deux Testaments en langue annamite. Le 6 janvier 1833, un édit ordonna de soumettre tous les chrétiens à l'apostasie, en les faisant marcher sur la croix, et de détruire toutes les églises et maisons religieuses : on devait surtout rechercher les prêtres et les catéchistes. Le 11 octobre, Pierre Tuy, prêtre tongkinois, eut le premier la gloire de mourir décapité pour la cause de Jésus-Christ. Le vicaire apostolique de la Cochinchine, accompagné de quelques missionnaires, se réfugia dans les royaumes de Siam et de Camboge. Le P. Odorico, Franciscain espagnol, attaché à sa mission, s'étant livré lui-même, fut conduit à la ville royale. M. Gagelin se livra aussi, pour ne pas compromettre ses hôtes, et fut étranglé à Hué, le 17 octobre. Paul Doi-Buong, capitaine des gardes du roi, eut la tête tranchée, le 23, sur l'emplacement même de l'église détruite. La peine de la strangulation, déjà portée contre M. Jaccard et le P. Odorico, ayant été commuée en une détention indéfinie dans le Laos, le pieux Franciscain y mourut le 25 mai 1834. Le 13 janvier de cette année, un nouvel édit prescrivit d'une manière encore plus impérieuse l'apostasie à tous les fidèles. Puis, afin de remplacer auprès des peuples les règles saintes du Décalogue chrétien et les pieuses réunions de nos fêtes publiques, le roi idolâtre promulgua un décalogue et une ordonnance sur les solennités religieuses imposées à la nation quatre fois par année. « Grand et involontaire hommage, dit l'évêque d'Hésébon (2), rendu à la beauté de notre morale évangélique et à la vérité de notre

culte, qui répond à tous les besoins du cœur de l'homme. » Cependant le vicaire apostolique de la Cochinchine, réfugié à Siam, s'était rendu à Pinang avec les ecclésiastiques qui l'avaient accompagné. En 1835, il eut la consolation de sacrer, sous le titre d'évêque de Métellopolis, M. Cuenot, son coadjuteur, qui rentra le 24 juin dans son vicariat désolé. Minh-mang, devenu roi au préjudice d'un prince fils de l'élève de l'évêque d'Adran, auquel il supposait les missionnaires favorables, était porté par ses appréhensions politiques à la persécution. M. Marchand ayant été pris, au mois de septembre 1835, dans une forteresse où des rebelles le retenaient de force, cette circonstance confirma le roi dans la pensée que les chrétiens connivaient aux complots assez fréquemment ourdis contre lui. Les plus affreuses tortures éprouvèrent, le 30 novembre, M. Marchand, avant qu'on ne l'attachât à une potence en forme de croix. En ce moment, deux bourreaux, armés de coutelas, se placent aux deux côtés de la victime. Un roulement de tambour se fait entendre. Les deux bourreaux saisissent les mamelles du patient, les coupent d'un seul coup, et jettent à terre ces lambeaux d'un demi-pied de long. On ne voit faire aucun mouvement au martyr. Aussitôt les bourreaux le saisissent par derrière, et deux énormes morceaux de chair sont encore coupés. Le patient s'agite, sa vue se porte vers le ciel. On descend aux jambes : deux lambeaux des gras de jambes tombent sous le fer. Alors la nature épuisée succombe, la tête s'incline, l'âme du confesseur s'envole. On n'en continue pas moins d'exécuter la sentence : on tranche la tête, et le corps est partagé en quatre morceaux. Cette tête vénérable, jetée dans un vase rempli de chaux, fait le tour des provinces, où on l'expose : elle est ensuite broyée et jetée à la mer, comme le corps l'a été aussitôt après l'exécution. Cet événement attire sur les chrétiens de nouvelles rigueurs, décrétées par un édit du 30 janvier 1836. M. Retord, caché dans une fosse à l'approche d'un mandarin, médite sur la fin de ses généreux confrères. « Voilà, dit-il, comme la vie des missionnaires s'en va vite : ils passent comme la flèche qui fend l'air et tend à son but ; mais ce but, c'est l'éternité ! M. Suat est mort il y a trois ans ; M. Mollin a péri sous les eaux d'un fleuve ; un prêtre annamite a eu la tête

(1) Luquet, *Lettres à M. l'évêque de Langres*, p. 397.

(2) *Ibid.*, p. 408.

[1840]

s du cœur de
postolique de
était rendu à
ent accompa-
on de sacrer,
olis, M. Cue-
24 juin dans
evenu roi au
ve de l'évé-
les mission-
es appréhen-
M. Marchand
e 1838, dans
etenaient de
e roi dans la
nt aux com-
tre lui. Les
t, le 30 no-
on ne l'atta-
croix. En ce
de coutelas,
ime. Un rou-
re. Les deux
du patient,
nt à terre ces
On ne voit
Aussitôt les
re, et deux
core coupés.
vers le ciel.
mbeaux des
Alors la na-
cline, l'âme
continue pas
a tranche la
e morceaux.
vase rempli
aces, où on
et jetée à la
après l'exé-
chrétiens de
n édit du 30
ns une fosse
te sur la fin
it-il, comme
: ils passent
d à son but;
uat est mort
ous les eaux
a en la tête



tranchée; M. Ségala a été étranglé; le P. Chorro est mort en saut. M. Rogge a succombé sur son monticule. M. Jaccard mourut lentement dans un cachot. M. Marchand libet voilà, le dépôt, comme les missionnaires passent en la sainte de M. Ségala. Le forçat de retour en honneur le 26 juin 1837, il est saisi; au 26 le 30 septembre, l'heure de son martyre a sonné. Quand il arrive au lieu du supplice, on lui ôte les fers, on étend des paille et un vieux tapis d'autel. La sentence portait que le condamné serait coupé avec des ciseaux; mais on ne l'exécute pas dans toute sa rigueur: la tête est tranchée de plusieurs coups, puis les membres, après quoi le corps est jeté en quatre. Un catéchisme d'âge de M. François-Xavier Côté, suit M. Ségala pour la glorieuse carrière des ténements de Jésus-Christ; il est étranglé le 30 novembre. Le Tong-king oriental, mission dominicaine, ne craint de sang des martyrs comme le Tong-king occidental et la Cochinchine, missions des prêtres français. Ignace Daigade, vicaire apostolique depuis quarante ans, succombe, le 12 juin 1838, en prison, aux souffrances qu'il a éprouvées. Dominique Henner, son coadjuteur, qui compte quarante-neuf ans d'apostolat, est décapité le 28. Des simples prêtres, européens ou tong-kingois, de l'ordre des saints dominiques, souffrent de leur sang; comme ce saint prêtre, M. Ségala, qui de son vivant. Dans le Tong-king occidental, M. Bérard, évêque de Castor, mourut le 20 juin 1838, des et de privations. La Cochinchine, M. Ségala et Vialle ont le même sort. M. Ségala, rappelé du Laos dans ce pays, succombe avec Thomas Thien, la palme du martyre le 21 septembre. Le 26 novembre, c'est le tour de l'évêque Amédée-Borie. Élu évêque d'Ancône, à la mort de M. Havard, vicaire apostolique du Tong-king occidental, il ne devait pas lui survivre longtemps. Deux prêtres annamites lui ont succédé: ils périssent par le corde, et leur supplice est prompt. Mais celui de l'évêque est long. L'exécuteur à moitié ivre porte son premier coup de sabre sur l'oreille du martyr, et la glorieuse descend jusqu'à la mâchoire. Le second entève le haut des épaules, et il repasse le cou. Le troisième, mieux dirigé, ne coupe pas la tête du tronc. A cette vue, le second qui préside l'exécution ramène

vers le condamné, et vient jusqu'à sept fois, avant d'achever cette œuvre de sang, pendant laquelle le condamné ne prononce pas un seul cri. Par suite de la mort des deux évêques dominicains et de l'évêque de l'Ancône, le Tong-king n'a plus de premiers pasteurs. Alors M. Bérard se dévoue pour la partie occidentale; il accepte le fardeau plus que jamais redoutable, de l'épiscopat; et, ne pouvant pénétrer en Cochinchine jusqu'à M. Coenot, évêque de Métépolite, il va se faire écrire à Naviile; tandis que lui-même se succèdent, le 6 décembre 1838, le 10 janvier et le 3 octobre 1839, contre les chrétiens, des missionnaires, prêtres ou fidèles annamites, dont on ignore le sort. L'édit du 3 octobre 1839 pour faire rentrer les chrétiens dans le monastère leur fut, en les mettant dans la nécessité d'abandonner des temples idolâtriques et des autels domestiques en l'honneur des ancêtres; c'est ainsi que de la religion dans l'empire d'Annam, si les mandarins avaient exécuté ce décret dans sa rigueur. Un seul prêtre français, M. Delmas, mourut le 3 octobre 1840, épiqué par les tortures. M. Bérard, sacré le 31 mai précédent à Naviile, sous le titre d'évêque d'Ancône, abrégea le 16 janvier 1841 au Tong-king, accompagné de trois nouveaux missionnaires d'Europe, plus heureux que M. Taberd, vicaire apostolique en chef de la Cochinchine, qui vint mourir le 21 juillet 1840 à Calcutta, d'une fièvre, même trois de son exilé un prêtre annamite annamite, rédigé d'après ce travail de l'évêque de Béhaine. Présidant mortuairer l'évêque d'Annam touché de la mort de M. Bérard, c'est-à-dire le 21 janvier 1841. Minh-quang parait devant Dieu tout couvert de sang des martyrs. En prison, alarmé par la guerre des Anglais contre les Chinois, avait envoyé en France quelques mandataires intérieurs, pour solliciter les dispositions de gouvernement par rapport à la Cochinchine. La conduite de leur सरकार ne permettait pas au roi de les admettre en sa présence. Ils se retirèrent après un court séjour à Paris.

Sous le règne de l'empereur M. Bérard, le 26 avril, le mandataire M. Bérard, nommé évêque apostolique du Tong-king oriental, et qui avait souvent porté aller souffrir le caractère qu'il avait à son successeur. C'est dit M. Bérard,

... de la ...
... de la ...
... de la ...

... de la ...
... de la ...
... de la ...

... de la ...
... de la ...
... de la ...

... de la ...
... de la ...
... de la ...

... de la ...
... de la ...
... de la ...

... de la ...
... de la ...
... de la ...

... de la ...
... de la ...
... de la ...

... de la ...
... de la ...
... de la ...

... de la ...
... de la ...
... de la ...

... de la ...
... de la ...
... de la ...

... de la ...
... de la ...
... de la ...

... de la ...
... de la ...
... de la ...

... de la ...
... de la ...
... de la ...

... de la ...
... de la ...
... de la ...

... de la ...
... de la ...
... de la ...

... de la ...
... de la ...
... de la ...

... de la ...
... de la ...
... de la ...

... de la ...
... de la ...
... de la ...

... de la ...
... de la ...
... de la ...

... de la ...
... de la ...
... de la ...



[1]
tra
rie
le
da
ré
La
en
dè
so
ou
na
po
ce
rig
sui
tag
Fr
glo
il
ori
can
tal
çai
que
pri
min
qua
De
l'or
cou
cen
évè
et
dal
rap
Tho
tem
Dun
mon
Ton
vivi
sont
supp
affr
pren
et le
con
sur
pare
le m

tranchée; M. Gagelin a été étranglé; le P. Odo-rico est mort en exil; M. Rouge a succombé sur les montagnes; M. Jaccard meurt lentement dans un cachot; M. Marchand!!! et voilà, je le répète, comme les missionnaires passent vite! La santé de M. Cornay le forçait de retourner en France: le 20 juin 1837, il est saisi; et, dès le 20 septembre, l'heure de son martyre a sonné. Quand il arrive au lieu du supplice, on ouvre sa cage, on lui ôte les fers, on étend des nattes et un vieux tapis d'autel. La sentence portait que le confesseur serait coupé en morceaux; mais on ne l'exécute pas dans toute sa rigueur: la tête est tranchée la première, ensuite les membres, après quoi le corps est partagé en quatre. Un catéchiste tong-kinois, François-Xavier Càn, suit M. Cornay dans la glorieuse carrière des témoins de Jésus-Christ: il est étranglé le 30 novembre. Le Tong-king oriental, mission dominicaine, se rougit du sang des martyrs comme le Tong-king occidental et la Cochinchine, missions des prêtres français. Ignace Delgado, vicaire apostolique depuis quarante ans, succombe, le 12 juin 1838, en prison, aux souffrances qu'il a éprouvées. Dominique Hénarez, son coadjuteur, qui compte quarante-neuf ans d'apostolat, est décapité le 25. De simples prêtres, européens ou tong-kinois, de l'ordre de saint Dominique, excellent de leur sang, comme ce saint prélat, l'Évangile qu'ils annoncent. Dans le Tong-king occidental, M. Havard, évêque de Castorie, meurt le 5 juillet de fatigues et de privations. En Cochinchine, MM. Candalh et Vialle ont le même sort. M. Jaccard, rappelé du Laos dans ce pays, y cueille, avec Thomas Thiên, la palme du martyre, le 21 septembre. Le 24 novembre, c'est le tour de Pierre Dumoulin-Borie. Élu évêque d'Acanthe, à la mort de M. Havard, vicaire apostolique du Tong-king occidental, il ne devait pas lui survivre longtemps. Deux prêtres annamites lui sont associés: ils périssent par la corde, et leur supplice est prompt. Mais celui de l'évêque est affreux. L'exécuteur à moitié ivre porte son premier coup de sabre sur l'oreille du martyr, et le glaive descend jusqu'à la mâchoire. Le second enlève le haut des épaules, qu'il replie sur le cou. Le troisième, mieux dirigé, ne sépare pourtant pas la tête du tronc. A cette vue, le mandarin qui préside l'exécution recule d'hor-

reur. Le bourreau y revient jusqu'à sept fois, avant d'achever cette œuvre de sang, pendant laquelle le confesseur ne pousse pas un seul cri. Par suite de la mort des deux évêques dominicains et de l'évêque élu d'Acanthe, le Tong-king n'a plus de premiers pasteurs. Alors M. Retord se dévoue pour la partie occidentale; il accepte le fardeau, plus que jamais redoutable, de l'épiscopat; et, ne pouvant pénétrer en Cochinchine jusqu'à M. Cuenot, évêque de Mételopolis, il va se faire sacrer à Manille, tandis que les édits se succèdent, le 5 décembre 1838, le 18 janvier et le 3 octobre 1839, contre les chrétiens, dont plusieurs, prêtres ou fidèles annamites, sont mis à mort. L'édit du 3 octobre avait pour but d'amener les chrétiens secrets à manifester leur foi, en les mettant dans la nécessité d'élever des temples idolâtriques et des autels domestiques en l'honneur des ancêtres: c'en était fait de la religion dans l'empire d'Annam, si les mandarins avaient exécuté ce décret dans sa rigueur. Un seul prêtre français, M. Delamotte, mourut le 3 octobre 1840, épuisé par les tortures. M. Retord, sacré le 31 mai précédent à Manille, sous le titre d'évêque d'Acanthe, aborda le 16 janvier 1841 au Tong-king, accompagné de trois nouveaux missionnaires d'Europe; plus heureux que M. Taberd, vicaire apostolique exilé de la Cochinchine, qui venait d'expirer le 31 juillet 1840 à Calcutta, laissant, toutefois, comme fruit de son exil, un précieux Dictionnaire annamite, rédigé d'après un travail de Pigneaux de Béhaine. Presque au moment où l'évêque d'Acanthe toucha le sol du Tong-king, c'est-à-dire le 20 janvier 1841, Minh-mang parut devant Dieu tout couvert du sang des martyrs. Ce prince, alarmé par la guerre des Anglais contre les Chinois, avait envoyé en France quelques mandarins inférieurs, pour sonder les dispositions du gouvernement par rapport à la Cochinchine: la conduite de leur souverain ne permit pas au roi de les admettre en sa présence, et ils s'en retournèrent après un court séjour à Paris.

Sous le règne de Thieu-tri, fils et successeur de Minh-mang, l'évêque d'Acanthe sacra, le 25 avril, le Dominicain Hermozilla, nommé vicaire apostolique du Tong-king oriental, et qui partit aussitôt pour aller conférer le caractère épiscopal à son coadjuteur. « Car, dit M. Retord,

ici il faut se hâter d'imprimer l'onction sainte sur d'autres fronts, quand notre tête est peut-être à la veille de tomber sous le fer des bourreaux.

A la vue de ces chrétiens désolés, non-seulement Grégoire XVI répandit les indulgences sur les fidèles qui priaient pour leur obtenir de Dieu constance et fermeté dans leurs épreuves; mais, dans le consistoire secret du 27 février 1840, il exalta, en présence du sacré Collège, la gloire des martyrs et des confesseurs; puis, en approuvant le 19 juin l'introduction du procès de béatification et de canonisation, il voulut que les noms glorieux de ces nouveaux témoins de Jésus-Christ fussent inscrits au plus tôt dans les dyptiques sacrés.

CHAPITRE V.

Apostolat de la congrégation des Missions-Étrangères, des Prêtres de la Mission et des Jésuites, en Chine.

En Chine, la congrégation des Missions-Étrangères, représentée par M. Pottier, évêque d'Agathopolis, vicaire apostolique du Sse-tchouan (1), gouvernait aussi les provinces de Kouei-tcheou et de Yun-nan. M. Pottier établit vers 1780 un collège chinois dans son vicariat. Chargé d'un territoire immense, il obtint pour coadjuteur M. de Saint-Martin, qu'il sacra le 13 juin 1784, sous le titre d'évêque de Caradre (2). On ne pouvait prendre trop de précautions pour perpétuer la chaîne des ouvriers évangéliques, dans un empire où le Bref de suppression des Jésuites tarissait la source la plus abondante des conversions.

L'arrestation de quelques missionnaires de la Propagande, envoyés en Chine pour y remplir en partie les vides causés par l'extinction de la famille de saint Ignace, fit renouveler la persécution contre les ministres de l'Évangile dans les provinces; à la différence de la capitale, qui

les recevait avec honneur. Alexandre de Govéa, Franciscain portugais, nouvel évêque de Peking, y arriva le 5 juillet 1784. En 1782, par suite de la suppression de la Compagnie de Jésus, on avait chargé la famille de saint Vincent de Paul des missions que les Jésuites français dirigeaient en Chine, soit à Peking, soit dans les provinces (1). MM. Raux et Ghislain, accompagnés du frère Paris, horloger, furent envoyés, en 1784, dans la capitale du Céleste empire. Le premier, supérieur de la mission, devint membre du tribunal des mathématiques et d'astronomie, et mandarin de Peking, où il mourut dès le 16 novembre 1801. Le frère Paris, après avoir fait de très-belles pièces d'horlogerie pour le palais de l'empereur, termina sa vie le 6 septembre 1804. M. Ghislain prolongea la sienne jusqu'au 12 août 1812. A peine arrivés, ces Prêtres de la Mission et les anciens Jésuites ne négligèrent rien pour adoucir la position des confesseurs arrêtés en 1784 et 1785 dans les provinces. L'évêque de Caradre, saisi dans le Sse-tchouan, et MM. Devaut, Delpon, Dufresse, qui se livrèrent eux-mêmes, furent réunis dans une prison de Peking, où sept missionnaires (parmi lesquels deux évêques, vicaires apostoliques du Chen-si et du Chan-si (2), ainsi que MM. Delpon et Devaut) ne tardèrent pas à mourir, peut-être empoisonnés en secret. L'exil perpétuel était prononcé contre les indigènes, et la détention perpétuelle contre les Européens; mais, le 10 novembre 1785, on donna à ces derniers l'alternative de rester attachés aux églises de Peking ou de retourner à Macao. L'évêque de Caradre et M. Dufresse, qui prirent, ainsi que sept autres, ce dernier parti, allèrent attendre à Manille un moment favorable pour retourner au Sse-tchouan, où ils reparurent le 14 janvier 1789. La mort de l'évêque d'Agathopolis, arrivée le 28 septembre 1792, appela bientôt son coadjuteur à exercer comme titulaire les fonctions de vicaire apostolique.

La congrégation de la Mission, émule du Sé-

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 532, col. 1.

(2) *Lettres de M. de Saint-Martin, évêque de Caradre, vicaire apostolique du Sse-tchouan, à ses père et mère, et à son frère, religieux bénédictin; précédées d'une Notice biographique et suivies de notes, par M. l'abbé Labouderie, p. xx.*

(1) *Annales de la congrégation de la Mission, t. II, p. 2.*

(2) Les provinces du Chan-si et du Chen-si ne formaient alors qu'un vicariat apostolique. Des deux évêques arrêtés, l'un était le vicaire apostolique actuel, l'autre était son prédécesseur, qui avait donné sa démission et qui restait néanmoins en Chine.

de Govéa,
de Pe-
1782, par
pagnie de
saint Vin-
uites fran-
king, soit
Ghielain,
ger, furent
du Céleste
a mission,
thématiques
king, où il
e frère Pa-
tèces d'hor-
termina sa
n prolongea
peine arri-
anciens Jé-
cur la posi-
84 et 1785
aradre, saisi
Delpon, Du-
furent réunis
missionnaires
aires aposto-
(2), ainsi que
nt pas à mon-
t. L'exil per-
igènes, et la
Européens ;
onna à ces
attachés aux
er à Macao.
, qui prirent
parti, allèrent
vorable pour
reparurent le
ue d'Agatho-
1792, appela
comme titu-
ologique.
émule du Sé-

minaire des Missions-Étrangères, venait d'en-
voyer, en 1788, MM. Aubin et Hanna en Chine,
dont l'empereur permettait alors difficilement
l'accès. M. Aubin, ayant attendu en vain l'auto-
risation d'entrer, s'introduisit secrètement dans
l'empire, afin d'évangéliser le Ho-nan : décou-
vert et arrêté peu d'années après, il mourut en
prison le 1^{er} août 1795. On permit au contraire
à M. Hanna de se rendre à Peking, et il y
acheva ses jours le 10 janvier 1797. En 1790,
MM. Pené, Clet et Lamiot purent encore être
envoyés de France en Chine. Le premier réussit
en 1791 à pénétrer dans le Hou-pé, et y travailla
jusqu'à sa mort, arrivée le 29 juin 1795.
M. Clet entra en Chine en 1792 : le Kiang-si et
le Hou-pé furent le théâtre de son apostolat.
M. Lamiot, autorisé à se rendre à Peking
en 1794, y remplit les fonctions d'inter-
prète de l'empereur. Les noms de ces deux
illustres missionnaires se reproduiront plus loin
avec l'aurole des confesseurs de la foi. En 1798,
on fit partir pour les missions de la Chine M. Min-
guet. En 1800, malgré l'état malheureux où la
France se trouvait alors, et la dispersion des mis-
sionnaires, par suite de la suppression de fait
de la congrégation, MM. Dumazel et Richenet
furent destinés pour Peking. « A cette époque,
écrit un Prêtre indigène de la Mission (1), l'of-
fice divin avait lieu régulièrement ; les jours de
fêtes solennelles, l'évêque officiait pontifica-
lement, et le jour de la Fête-Dieu, il faisait la
procession du saint Sacrement avec beaucoup
de pompe et un grand appareil ; tous les prêtres
européens et chinois des quatre églises, ainsi
que les séminaristes, y assistaient ; des milliers
de chrétiens suivaient la procession. Cette céré-
monie faisait la plus grande impression sur les
infidèles. Je crois bien, d'ailleurs, que nulle
part elle ne se faisait avec plus d'ordre, de ma-
jesté, ni d'une manière plus édifiante. Mais, ô
douleur ! en 1804, on arrête un courrier qui
portait les dépêches des missionnaires de Peking
à Macao ; on se persuade qu'il y a dans ces dé-
pêches des plans de conspiration pour attirer

les armées européennes dans l'empire ; de là,
grande rumeur, grande agitation chez les hautes
et petites autorités ; de là aussi persécution ou-
verte contre la religion. » Le 3 mars 1805,
MM. Dumazel et Richenet avaient enfin reçu
l'autorisation d'entrer à Peking : ils n'en n'étaient
qu'à trois journées, quand le retrait de la per-
mission accordée les força de retourner à Macao.
N'ayant plus d'espoir de parvenir à la capitale,
M. Dumazel prit le parti de s'introduire en se-
cret dans l'intérieur de l'empire, où il termina
sa laborieuse carrière le 15 décembre 1818.
M. Richenet, obligé à son vif regret de demeu-
rer à Macao pour gérer les affaires des missions,
retourna en 1815 en France, afin d'y obtenir
de nouveaux apôtres ; mais, la congrégation
n'étant pas encore rétablie, son voyage n'eut
point le résultat espéré. Quelque temps après,
on le nomma directeur de la communauté des
Filles de la Charité, à Paris.

Pendant que les Prêtres de la Mission, suc-
cesseurs des Jésuites français, allaient secourir
leurs chrétiens, ceux de la congrégation des
Missions-Étrangères veillaient sur le Sse-tchouan.
Le Séminaire central de Paris, frappé comme
toutes les autres institutions religieuses en
France, avait disparu pour un temps. Plusieurs
des directeurs s'étaient réfugiés à Rome, et les
autres à Londres, d'où l'on entretenait la corres-
pondance avec les missions, et où l'on se pro-
cura quelques secours. Six nouveaux apôtres
s'embarquèrent à Londres dans le cours des
années 1796 et 1799, et quatre partirent de
Rome de 1800 à 1807 (1). M. Souviron, l'un
de ceux qui s'embarquèrent à Londres, ayant
été découvert à son entrée en Chine, mourut le
13 mai 1797 dans les prisons de Canton. L'é-
vêque de Caradre, après avoir sacré, le 25
juillet 1800, M. Dufresse, son coadjuteur, sous
le titre d'évêque de Tabraca, expira le 15 no-
vembre 1801 ; et, dès le 15 novembre suivant,
M. Dufresse, devenu vicaire apostolique du Sse-
tchouan, sacra évêque de Caradre M. Tren-
chant. Il profita d'un moment de calme pour
célébrer, au mois de septembre 1803, le pre-
mier synode qui ait été réuni en Chine : sur
dix-neuf prêtres qui se trouvaient alors dans la

(1) Lettre (en date du 12 octobre 1835) de M. Sué,
missionnaire lazariste chinois, écrite en latin à M. le
supérieur général de la congrégation de Saint-Lazare,
dans les *Annales de la congrégation de la Mission*,
t. III, p. 70.

(1) Luquet, Lettres à M. l'évêque de Langres, p. 487.

mission, quatorze purent s'y rendre; et il sortit de ce synode une collection de statuts que la congrégation de la Propagande proposa depuis aux autres ouvriers évangéliques de la Chine, comme la meilleure règle de conduite à suivre dans leur ministère apostolique (1). Ce fut peu de temps après, que l'arrestation du courrier, porteur des dépêches des missionnaires de Peking à Macao, devint l'occasion d'un nouvel édit contre le christianisme dans tout l'empire: mais il n'eut pas de suites bien funestes dans le Sse-tchouan. L'évêque de Caradre étant mort le 18 avril 1806, le vicaire apostolique ne put sacrer M. Florent, son nouveau coadjuteur sous le titre d'évêque de Zela, que le 29 juin 1810. Malgré les vexations assez souvent renouvelées dans les trois provinces de ce vicariat, la religion continuait d'y être en progrès. L'un des prêtres auxquels on doit spécialement faire honneur de sa propagation est M. Hamel, non parce qu'il exerça le ministère extérieur, mais parce qu'il se dévoua à l'éducation du clergé national. Ce digne maître, mort le 13 décembre 1812, avait traduit en chinois une Théologie destinée aux élèves qui n'étaient pas à même d'apprendre la langue latine.

Un édit de l'empereur Kia-king, rendu à l'occasion de l'arrestation d'un prêtre chinois du Chen-si, et portant peine de mort contre les maîtres de la religion découverts dans l'empire, compromit notamment la mission de Peking, d'où l'on voulut expulser tous les ministres de l'Évangile, à l'exception de trois d'entre eux réservés pour le tribunal des mathématiques. La considération du bien général en Chine fit accepter par les missionnaires cette position, précaire sans doute, mais préférable à une expulsion absolue. D'un autre côté, la crainte qu'eut la cour de voir les derniers missionnaires de Peking demander eux-mêmes à sortir de l'empire, pour se délivrer des entraves dont on les entourait à la suite du dernier édit, ramena une sorte de calme, qui n'exclut pas néanmoins les vexations locales. Une terrible tempête éclata même bientôt. Le collège de Lo-lang-keou, formé par les prêtres du Séminaire des Missions-Étrangères, et dirigé par l'évêque de

Zela depuis la mort de M. Hamel, fut surpris et brûlé. L'évêque de Zela, réfugié avec deux écoliers au Tong-king, y mourut le 14 décembre 1814. L'évêque de Tabraca, non moins menacé que son coadjuteur, fut arrêté le 18 mai 1815. Les mandarins le traitèrent d'une manière honorable; mais la rançon offerte par M. Escodeca de la Boissonnade, pro-vicaire du Sse-tchouan, ne put lui faire rendre la liberté. Une sentence du vice-roi, prononcée en dehors de toutes les formalités légales, le condamna, le 14 septembre, à être décapité sans délai. Plus de trente chrétiens, jusqu'alors inébranlables dans la foi, sont tirés de prison pour accompagner leur évêque jusqu'au lieu du supplice, parce qu'on espère que le sang versé du premier pasteur intimidera le troupeau. Sur le lieu de l'exécution, les mandarins ordonnent de nouveau à ces chrétiens de consentir à l'apostasie, sous peine d'être étranglés; mais, prosternés aux pieds de l'évêque, ils lui demandent l'absolution, et se préparent à mourir. Un seul reste debout: le courage des autres console le prélat de sa défection. Il les supplie de suivre l'exemple qu'il va leur donner, les absout de leurs péchés, puis présente sa tête au bourreau avec un calme et une joie ineffables. Elle est abattue d'un seul coup; et, lorsque les confesseurs voient cette magnifique couronne de sang briller sur le tronc mutilé qu'ils ont sous les yeux, le désir le plus ardent du martyr s'empare de leur âme. Mais on les reconduit en prison, d'où on les envoie en exil. Si cette persécution fut funeste à la foi de plusieurs chrétiens, d'autres (parmi lesquels trois prêtres chinois) se montrèrent dignes d'accompagner au ciel le grand évêque qui les avait guidés sur la terre, et dont le martyr fit dire à Pie VII dans le consistoire du 23 septembre 1816: « Mort véritablement précieuse devant le Seigneur; mort dont le récit nous a touché jusqu'au fond du cœur: en la lisant, nous pensions lire un passage des annales de la primitive Église. » La persécution, un peu moins acharnée en 1816, s'aigrit en 1817, et plusieurs prêtres chinois en furent les heureuses victimes. La dispersion du collège, les arrestations opérées parmi le clergé indigène, et la mort des deux évêques, réduisaient le vicariat apostolique du Sse-tchouan à la plus déplorable détresse.

(1) Lauget, *Lettres à M. l'évêque de Langres*, p. 221.

fut surpris
é avec deux
le 14 dé-
braca, non
fut arrêté
le traitèrent
la rançon
oissonnade,
put lui faire
du vice-roi.
es formalités
mbre, à être
te chrétiens,
oi, sont tirés
r évêque jus-
ou espère que
intimidera le
ion, les man-
s chrétiens de
e d'être étran-
de l'évêque,
t se préparent
le courage des
fection. Il les
va leur donner,
présente sa tête
ne joie ineffa-
coup; et, lors-
agnifique cou-
ne multié qu'ils
plus ardent du
Mais on les re-
envoie en exil.
à la foi de plu-
hi lesquels trois
ignes d'accom-
e qui les avait
martyre fit dire
u 23 septembre
ieuse devant le
nous a touché
ant, nous pen-
de la primitive
u moins achar-
t plusieurs pré-
es victimes. La
tations opérées
mort des deux
iat apostolique
rable détresse.

M. Louis Fontana, du diocèse d'Ivrée, parti de Rome en 1807, nommé vicaire apostolique et évêque de Sinite, se trouvait dans l'impossibilité absolue de recevoir la consécration épiscopale. On prit le parti de lui donner pour coadjuteur M. Pérocheau, qui fut sacré le 1^{er} février 1818 à Paris, sous le titre d'évêque de Maxula, et qui alla sacrer, à son tour, M. Fontana au Ssetchouan, en 1820. Ces deux prélats comblèrent les vides que présentait le clergé indigène.

Cependant, la congrégation de la Mission, rétablie en 1816, fut plusieurs années à réunir d'anciens missionnaires, échappés au désastre qui les avait tous dispersés. Quelque urgents que fussent les besoins des missions de la Chine, il fallut du temps pour se procurer et pour former des ouvriers propres à cultiver cette vigne si importante, mais si périlleuse. Dans l'intervalle, on arrêta M. Clet, qui, des prisons de Ou-tchang-fou, manda, le 28 octobre 1819, à M. Richenet : « Monsieur et très-cher confrère, l'endroit d'où je vous écris vous indique, au premier abord, que c'est avec raison que j'emploie ces paroles du Prophète : *Deus... adjutor in tribulationibus quæ invenerunt nos nimis*, Dieu est notre appui au milieu des grandes tribulations dont nous sommes abreuvés. Au mois de décembre 1818, une maladie de sept à huit jours nous a ravi M. Dumazel. La Providence a voulu, je crois, épargner à son âme très-sensible le regret de voir la désolation des chrétiens des montagnes du Cou-tching. Dans le mois de février 1819, notre confrère, M. Chen, a été vendu aux prétoriens, par un nouveau Judas, moyennant vingt mille deniers, dont il a été dépouillé par un aussi mauvais garnement que lui. (M. Chen) a été conduit à Cou-tching, d'où, après avoir été honoré d'une soixantaine de soufflets, il a été traduit à la capitale Ou-tchang-fou. Pour moi, j'ai été pris au voisinage de Nou-gang-fou, dans le Ho-nan, où, après avoir été honoré à diverses reprises d'une trentaine de soufflets et d'un agenouillement à nu, pendant trois ou quatre heures, sur des chaînes de fer, j'ai été conduit à Ou-tchang-fou, par une route de vingt jours, les fers aux pieds, aux mains et au cou, n'ayant pour auberges que les prisons que l'on rencontrait dans le chemin... J'ai eu la consolation de trouver notre cher confrère, M. Chen, avec dix bons

chrétiens, réunis seuls dans une chambre où nous faisons sans gêne en commun les prières du matin et du soir sans être inquiétés... Je l'avoue : je ne pus m'empêcher de verser des larmes de consolation et de joie, en voyant le soin paternel du bon Dieu à l'égard de son indigne serviteur, et à l'égard de ses enfants fidèles qui ne pouvaient être confessés que par moi... Notre confrère, M. Je-hing, qui visite en secret les chrétiens dans les lieux circonvoisins de cette ville, a célébré la sainte messe dans une maison peu éloignée, et nous a apporté la sainte communion... M. Lamiot a été aussi compromis à mon occasion ; il est arrivé ici : il paraît que son affaire s'accommodera. Pour la mienne, la voilà à peu près finie. » Il ajoutait en post-scriptum : « M. Lamiot, M. Chen et moi, et un grand nombre de chrétiens, avons été jugés définitivement, par le grand mandarin, le 1^{er} janvier (1820), qui tombait un samedi. D'abord, on a présenté aux apostats de la viande de porc, ce qui est dans ces circonstances un signe d'apostasie. Les malheureux en ont tous mangé, et en conséquence ont tous été renvoyés chez eux. Ensuite, on a fait comparaître vingt-trois chrétiens fidèles, qui ont persévéré avec générosité dans la profession de notre foi : ils ont été renvoyés en prison, pour y attendre la décision de l'empereur. Enfin, ont comparu MM. Lamiot, Chen, et moi. Après deux ou trois interrogations, le ta-gen a déclaré M. Lamiot déchargé de toute accusation, et lui a ordonné de se lever. Il exhorta ensuite M. Chen à apostasier : sur son refus, il a été déclaré coupable. Enfin, (le ta-gen) dit quelques mots pour moi et pour excuser mon séjour en Chine, tout en me déclarant coupable. M. Lamiot retourna en chaise à porteurs à son logis. M. Chen et moi, avec nos chaînes aux pieds, aux mains et au cou, retournâmes en prison, où nous déposâmes aussitôt ces ornements, dont nous ne sommes décorés que lorsqu'il faut paraître devant le mandarin. Nous attendons à présent la décision de l'empereur... Quoique le ta-gen ait écrit quelques mots à ma décharge, on doute fort qu'il consente à me laisser en vie. Je me prépare donc à la mort, disant souvent avec saint Paul : *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum*. Si je vis, c'est pour Jésus-Christ, et la mort serait pour moi un gain. » La décision impériale fut telle que M. Clet

l'attendait : elle ne lui faisait aucune grâce. Le mandarin, en la lui intimant, lui dit : « Tu as corrompu trop de nos gens ; l'empereur veut ta vie. » Il répondit : « Bien volontiers. » Il se prépara au martyre avec un calme admirable, et fut étranglé le 18 avril 1820. L'habit qu'il portait au moment de sa mort, et la corde qui servit d'instrument à son supplice, sont conservés avec respect à Paris. M. Lamiot, banni de l'empire, se retira à Macao, où il établit un séminaire interne de Chinois, qu'il dirigea avec succès jusqu'à sa mort. « C'est depuis cette époque, dit M. Sué (1), que nous avons cessé d'être dirigés par des missionnaires européens. Après le départ de M. Lamiot, M. Sera, missionnaire portugais, voulut bien prendre soin de nous, de notre église et de notre maison de Peking : mais, en 1826, il demanda lui-même à l'empereur la permission de se retirer en Europe. Dès lors, aucun Européen ne se trouvant là pour conserver notre église et notre maison, et aucun Chinois ne pouvant, d'après les lois, posséder les biens qui ont appartenu aux Européens ; le gouvernement s'en empara, et nous fûmes obligés de nous réfugier en Tartarie, où nous nous sommes fait un petit établissement, dans lequel, d'après les instructions de M. Lamiot, nous nous sommes occupés jusqu'à présent d'élever des jeunes gens qui nous paraissent avoir des dispositions pour l'état ecclésiastique, que nous envoyons ensuite à notre noviciat de Macao. »

Dans le See-tchouan, évangélisé par les prêtres du Séminaire des Missions-Étrangères, le prêtre chinois Lieou, arrêté en 1821, avait été étranglé en 1823. L'année suivante, une conspiration de plusieurs idolâtres devint le prétexte de vexations contre les chrétiens : on se saisit même du vicaire apostolique et de M. Escodeca, qui furent rachetés à prix d'argent. Du reste, tout en continuant de faire prospérer le séminaire central de Pulo-Pinang, on forma un nouveau collège dans le Yun-nân ; et M. Imbert commença, en 1830, un second établissement dans la principauté de Moping au Tibet, près

la frontière chinoise. Les chrétiens avaient, en général, la liberté de suivre leur religion, sauf les persécutions locales, qui mettaient en relief leur constance. Pierre Lieou, après avoir recherché le martyre avec l'héroïsme le plus persévérant, fut assez heureux pour qu'il couronnât sa vieillesse, le 17 mai 1834. M. Escodeca de la Boissonnade termina en 1836 son actif apostolat. L'évêque de Sinite, qui avait touché, comme lui, au martyre, sans en cueillir la palme, et qui mourut le 11 juin 1838, laissa à l'évêque de Maxula tout le poids du vicariat du See-tchouan, composé de trois provinces : mais celle de Yun-nân allait en être séparée, pour former un vicariat particulier, confié au zèle de la même congrégation. Cette mesure fut accueillie avec d'autant plus de joie, qu'elle montrait la tendance bien prononcée du saint Siège à multiplier les évêques missionnaires (1), et à restreindre l'étendue immense des vicariats apostoliques, qui est un des plus grands obstacles à la propagation de la foi. En 1840, les provinces de See-tchouan, de Kouei-tcheou et de Yun-nân, que M. Pérocheau gouvernait encore toutes trois à cette époque, renfermaient près de soixante mille chrétiens, cinquante écoles de garçons, cent dix-neuf écoles de filles, plus de neuf cents religieuses, trente prêtres chinois élevés dans les deux collèges du vicariat, et douze missionnaires européens, y compris le vicaire apostolique.

La Providence, qui tirait sa gloire du zèle de ces courageux apôtres, s'était ménagé de nouveaux instruments dans la famille de saint Vincent de Paul.

L'âge et les infirmités de M. Lamiot, seul Prêtre de la Mission resté en Chine, inspiraient de vives inquiétudes ; lorsque, en 1828, la Providence inspira à M. Torrette le désir de se consacrer à ce pays. Il arriva assez à temps à Macao pour prendre connaissance de l'état et des affaires de la mission, avant de recevoir le dernier soupir de M. Lamiot, le 5 juin 1831. D'autres missionnaires ne tardèrent pas à suivre son exemple. M. Louis Perboyre partit sur la fin de 1830 ; mais il mourut en mer. Au mois de mars 1832, MM. Rameaux et Laribe abordèrent à Macao, puis s'introduisirent en secret,

(1) Lettre (en date du 12 octobre 1835) à M. le supérieur général de la congrégation de Saint-Lazare, dans les *Annales de la congrégation de la Mission*, t. III, p. 77.

(1) Laquet, *Lettres à M. l'évêque de Langres*, p. 240.

[1848]

ient, en
on, sauf
en relief
recher-
peradé-
onnât sa
ca de la
postolat.
comme
alme, et
l'évêque
du Sae-
mais celle
r former
le de la
accueillie
montrait
Siège à
(1), et à
riats apo-
betacles à
provinces
Yun-nân,
outes trois
e soixante
garçons,
neuf cents
és dans les
nissionnai-
ostolique.
re du zèle
ménagé de
e de saint
miot, seul
inspiraient
28, la Pro-
ésir de se
à temps à
le l'état et
recevoir le
juin 1831.
as à suivre
artit sur la
r. Au mois
aribe abor-
en secret,



Portrait of a woman

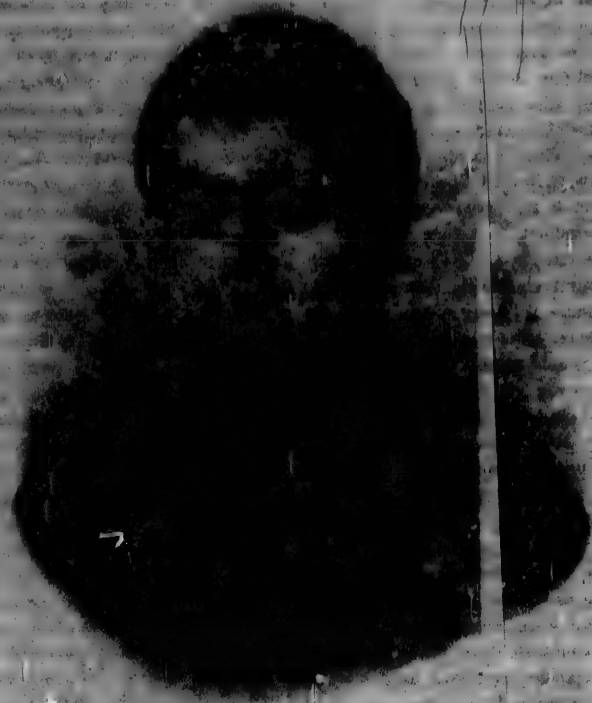
Portrait of a woman

Portrait of a woman

Portrait of a woman

Portrait of a woman

[Faint, mostly illegible text in French, appearing to be a letter or document. The text is arranged in several paragraphs across the page.]



(1
le
Ki
en
av
CH
M
tic
CH
da
M
s'e
de
mo
le
la
ple
car

la
à F
vin
au
et
de
la
lieu
tier
la
qua
cor
com
si
Tch
chr
dist
mai
dese
ron
et u
où
min
gré
183
Hou
Paul
cette
zaris
qu'on
paier
que,

le premier dans le Hou-pé, et le second dans le Kiang-si. Au mois de mars 1834, Macao reçut encore M. Danicourt, qui y resta pour partager avec M. Torrette le soin de former les jeunes Chinois réunis dans le séminaire interne; et M. Mouly, qui alla prendre à Peking la direction de cette mission. M. Baldus, arrivé en Chine la même année, rejoignit M. Rameaux dans le Hou-pé. Enfin, au mois de mars 1835, MM. Gabet, Perry et Jean-Gabriel Perboyre s'embarquèrent pour le Céleste empire, où ce dernier voulait aller prendre la place que la mort avait empêché son frère d'occuper. Ainsi le nombre des Prêtres de la Mission partis pour la Chine depuis 1828 était de dix, dont neuf, pleins de vie et de zèle, parcoururent la sainte carrière de l'apostolat.

La première mission de la Chine attribuée à la famille de saint Vincent de Paul se trouvait à Peking, capitale de l'empire, et dans la province même de ce nom : elle s'étendait au loin, au delà de la grande muraille, dans la Tartarie, et comptait environ vingt mille chrétiens. La deuxième, qui était dans le Hou-pé, district de la province de Hou-kouang, avait deux cents lieues d'étendue, et contenait dix mille chrétiens. La troisième, dans le Ho-nan, district de la même province, avait à peu près cent cinquante lieues d'étendue, et ne renfermait encore que cinq cents chrétiens. La quatrième comprenait sept districts de la province de Kiang-si et six mille fidèles. La cinquième, dans le Tche-kiang, contenait deux mille cinq cents chrétiens. La sixième embrassait le Kiang-nan, district de la province de Nanking, et renfermait onze cents chrétiens. Ces six missions étaient desservies par sept Lazaristes français et environ vingt Chinois. Deux autres prêtres français et un Chinois dirigeaient le séminaire de Macao, où il se trouvait toujours quinze à dix-huit séminaristes indigènes. Mais un décret de la congrégation de la Propagande, du mois de janvier 1839, retira la mission du Hou-pé, district du Hou-kouang, à la famille de saint Vincent de Paul, pour la confier au vicaire apostolique de cette province. En échange, on confia aux Lazaristes la province entière de Tche-kiang, qu'on réunit à celle de Kiang-si, qu'ils occupaient déjà, pour former un vicariat apostolique, dont le titulaire, tiré de leur institut, et

revêtu du caractère épiscopal, fut M. Alexis Rameaux, sacré sous le titre d'évêque de Myre (1). De plus, la congrégation de la Mission ayant été supprimée de fait en Portugal, et les missions portugaises de la Chine, qui renfermaient à peu près la moitié de la province de Peking et toute l'immense province de Nanking, perdant ainsi toute espérance de recevoir des secours d'Europe, la Propagande chargea les Lazaristes français de pourvoir aux besoins de leurs nombreuses chrétientés, jusqu'à ce que les fils de saint Vincent de Paul portugais, s'il leur était donné de se rétablir, pussent en reprendre la direction. En conséquence, les missions des Lazaristes en Chine se composèrent : 1° de la province de Peking, peuplée d'environ vingt-cinq mille chrétiens; 2° de celle de Nanking, qui en contenait à peu près quarante mille; 3° de celle de Tche-kiang, où il s'en trouvait environ cinq mille; 4° et de la province de Kiang-si, qui en renfermait à peu près dix mille; en sorte que la population chrétienne, confiée à la famille de saint Vincent de Paul dans l'empire chinois, s'élevait alors à quatre-vingt mille âmes. Cet institut dirigeait, en outre, le petit séminaire de Si-ouan établi dans la Tartarie monghole, et le séminaire interne ou noviciat de Chinois à Macao, résidence de M. Torrette, visiteur et supérieur de toutes les missions des enfants de saint Vincent de Paul en Chine.

En 1836, MM. Faivre et Guillet; en 1837, M. Peschaud; en 1838, MM. Lavaissière et Simiand; en 1839, MM. Huc et Privas, ainsi que le frère-coadjuteur Vautrain, destiné à rester à Macao, étaient allés successivement se mettre à la disposition du zélé supérieur, qui, outre cinq missionnaires portugais à Macao, en avait un de cette nation dans la province de Peking.

M. Perboyre, qui était entré en 1836 dans l'intérieur de l'empire, travaillait précisément dans la province qu'avait évangélisée M. Clet, avec lequel la Providence sembla toujours avoir en vue de lui donner des traits de ressemblance, et dont la pensée avait été presque toujours présente à son esprit (2). Pendant son séjour à

(1) *Annales de la congrégation de la Mission*, t. v, p. vj.

(2) *Notice sur la vie et la mort de M. Jean-Gabriel Perboyre, prêtre de la congrégation de la Mission de Saint-Lazare, martyrisé en Chine le 11 septembre 1840*, p. 102.

Han-yang, qui a en face Ou-tchang-fou, capitale du Hou-pé, « le premier office que j'y récitai, dit-il (1), fut celui de saint Clet, Pape et martyr. Il ne me fallait pas un rapprochement si frappant pour me rappeler que j'étais sur les lieux mêmes où notre cher martyr, M. Clet, avait donné sa vie pour Jésus-Christ. » Une de ses lettres contient ces détails sur le confesseur de Jésus-Christ (2) : « 1^o Le jour même où il fut pris, avant que dans tous les environs on eût la moindre nouvelle qu'on le poursuivait, il annonça à une personne, qui vit encore, que ce jour-là les satellites viendraient le prendre ; ce qui donna à penser à cette personne que le Seigneur avait sans doute envoyé son ange pour l'en avertir. 2^o Au premier tribunal où il fut traduit, il dit entre autres au mandarin : « Mon « frère, maintenant tu me juges ; dans peu de « temps mon Seigneur te jugera toi-même. » Alors le mandarin lui dit : « Je vais te frapper, « et je verrai comment ton Seigneur me punira. » Il le fit frapper en effet. M. Clet n'avait pas encore consommé son martyre, que ce mandarin était mort misérablement. 3^o A un autre tribunal, il dit au mandarin : « Maintenant je suis « jugé ; mais avant trois ans votre empereur « rendra ses comptes à mon Seigneur. » Environ six mois après la mort de M. Clet, l'empereur Kia-kin mourut en Tartarie, frappé de la foudre ; ce que les Chinois n'osent pas dire tout haut. Ces petites particularités ne peuvent qu'ajouter à la vénération que vous avez déjà pour ce respectable confrère, qui a scellé de son sang la foi qu'il a prêchée aux Chinois. Pour mon compte, je me félicite de travailler dans cette portion de la vigne du Seigneur, qu'il a cultivée lui-même avec tant de zèle et de succès. Son souvenir, que l'on conserve si précieusement, ne sert pas peu à m'animer à marcher sur ses traces. » Il y marcha, en effet, jusqu'au martyre. La persécution commença à Kouang-in-Tan, dans le Hou-pé, le 15 septembre 1839. M. Rameaux, évêque de Myre, MM. Baldus et Perboyre, et le P. Clauzetto, missionnaire italien de la Propagande, y célébraient ensemble la fête du saint nom de Marie, lorsqu'on leur

annonça qu'ils étaient trahis. Il se dispersèrent en toute hâte. Le troisième jour de la fête, les soldats rencontrèrent M. Perboyre et un catéchumène qui l'accompagnait. « Vous cherchez un Européen ? leur demanda ce dernier. — Oui, c'est un chef de la religion du Maître du ciel. — Et combien a-t-on promis à celui qui le livrerait ? — Trente taels. — Hé bien, cet homme est l'Européen que vous cherchez », dit le Judas chinois en indiquant M. Perboyre. « Dans tout ceci, écrit M. Huc (1), il ne manque que le baiser du traître. Notre cher confrère a eu le bonheur de voir le commencement de sa passion semblable à celle de notre divin Sauveur. Il s'est encore rencontré un Iscariote qui a trahi son maître, et qui a vendu son sang pour trente deniers... *Quid vultis mihi dare, et ego vobis eum tradam? ... Et obtulerunt ei triginta argenteos* (2)... A Siang-yan-fou, (M. Perboyre) fut torturé d'un genre de supplice dont la seule idée fait frissonner... Lorsque le mandarin procède à l'interrogatoire d'un prévenu, celui-ci doit toujours se tenir à genoux devant son juge. Mais on ne se contenta pas, pour M. Perboyre, de cette posture pénible et humiliante. Des chaînes furent étendues au milieu de la salle, et ce fut sur ce rude *prie-Dieu* qu'on le fit s'agenouiller à nu. Pour qu'il pût conserver cette horrible position et ne pas succomber à la douleur, au moyen de fortes cordes il était tenu en l'air par les pouces et par la queue, de manière pourtant que tout le poids du corps pût peser sur les chaînes. Ainsi il n'aurait pu donner quelque soulagement à ses jambes nues, déchirées par le fer, qu'en s'arrachant les pouces des mains et la queue de la tête. Pour comble de raffinement, les bourreaux placèrent sur ses mollets une large traverse de bois ; et aux deux extrémités les satellites se balançaient, pendant que le mandarin cherchait à profiter de l'horrible douleur que devait occasionner cette pression pour arracher à notre héroïque confrère une parole d'apostasie ou quelques renseignements sur les autres missionnaires. Ce supplice dura toute la moitié d'un jour ; mais l'enfer fut vaincu... Quoique les douleurs de M. Perboyre

(1) Notice sur la vie et la mort de M. Jean-Gabriel Perboyre, p. 86.

(2) *Ibid.*, p. 159.

(1) Notice sur la vie et la mort de M. Jean-Gabriel Perboyre, p. 185.

(2) *Matth.*, xxv, 15.

persèrent
fête, les
un caté-
cherchez
— Oui,
u ciel.
— Vivrait ?
omme est
le Judas
Dans tout
e que le
e a eu le
a passion
veuve. Il
ui a trahi
pour trente
ego vobis
ginta ar-
Perboyre)
nt la seule
larin pro-
t, celui-ci
son juge.
Perboyre,
ante. Des
e la salle,
le fit s'a-
rver cette
à la dou-
it tenu en
e manière
pût peser
ou donner
es, déchi-
pouces des
combe de
t sur ses
aux deux
t, pendant
de l'hor-
ette pres-
e confrère
renseigne-
e supplice
l'enfer fut
Perboyre

aient déjà été fort grandes à Sian-yan-fou, on peut dire que sa longue et douloureuse passion n'a en quelque sorte commencé qu'à Ou-tchang-fou... Quand on lui adressait des questions auxquelles il ne devait pas répondre, il imitait notre divin Sauveur devant les juges iniques de Jérusalem : *Jesus autem tacebat* (1). « Es-tu chrétien ? lui demandait alors le mandarin. — Oui, je suis chrétien, j'adore le Maître du ciel. » Dans une autre circonstance, un crucifix fut apporté à l'audience. « Vois-tu cela ? lui dit le mandarin. « Hé bien ! si tu veux fouler cela aux pieds, tu seras mis en liberté. — Hé ! comment pourrais-je traiter ainsi l'image de mon Dieu ? C'est lui « qui m'a créé, qui est descendu du ciel sur la « terre pour me sauver ! » Et à ces mots il prit le crucifix, le colla avec transport sur ses lèvres, et l'arrosa de ses larmes. Ces démonstrations de foi et d'amour ne furent pas du goût du mandarin, et les tortures recommencèrent, mais toujours vainement. Le confesseur de la foi fut alors traîné à un autre tribunal où on avait fait peindre par avance des croix sur le pavé de la salle. Le nouveau mandarin lui ordonna, avec un air de douceur et de bénignité, de marcher sur ces croix ; mais M. Perboyre resta immobile, et déclara qu'il ne pouvait pas obéir, parce que l'acte qu'on lui commandait était un crime. « Es-tu donc Européen ? dit le juge. Es-tu chef de la religion du Maître du ciel ? » Pas de réponse. Plusieurs chrétiens, qui avaient été conduits au tribunal, effrayés des suites que pouvait avoir pour eux ce silence obstiné, répondirent pour M. Perboyre, et dirent qu'en effet il était Européen et chef de la religion. Le mandarin fit alors apporter une idole, et lui commanda de l'adorer. « Adorer cette idole ! reprit-il avec énergie. Lui couper la tête, volontiers ; mais l'adorer, jamais ! » Le mandarin irrité s'adressa alors aux chrétiens qui se trouvaient dans la salle, leur ordonna de se saisir de M. Perboyre, et de lui arracher les cheveux et la barbe en signe de mépris et d'ignominie. Les chrétiens hésitent, ils sont aussitôt menacés de la flagellation ; mais le bon Père se hâte de soustraire ses enfants aux tourments qui les attendent ; il les exhorte à obéir au mandarin.

« Arrachez-moi les cheveux, leur dit-il ; je sup-
« porterai cela avec plaisir. » Et en parlant ainsi sa figure était riante et toute radieuse, tant il redoutait que les autres eussent quelque chose à souffrir à cause de lui ! Ces malheureux chrétiens se mirent aussitôt en besogne, et lui arrachèrent en effet la barbe et les cheveux... Un jour après que le préfet des crimes eut en vain essayé de faire fouler aux pieds la croix à notre confrère, et après qu'il lui eut fait administrer, en punition de ce refus, cent dix coups de bambou, il lui ordonna de se revêtir de ses ornements sacrés. Il s'en trouvait là de tout prêts, ceux sans doute qui provenaient du pillage de notre maison de Kouang-in-tan. A cet ordre si étrange du préfet des crimes, M. Perboyre garda le silence, et parut un instant réfléchir profondément. Peu après, il regarde le mandarin avec calme, et lui dit qu'il va obéir à ses ordres. C'est qu'il venait de penser, sans doute, au spectacle dérisoire qui eut lieu autrefois au prétoire de Jérusalem ; il s'était ressouvenu de la couronne d'épines, du roseau et de la robe de pourpre de notre divin Sauveur. A peine fut-il revêtu des ornements sacerdotaux, que dans le tribunal il se fit spontanément une grande clameur. Les juges, les satellites, tout le monde s'écria à la fois : « Voilà le dieu Fo ! voilà le Fo vivant... » Le vice-roi, ennuyé de voir qu'il dépensait inutilement tout ce que son imagination suggérerait d'atrocité et de barbarie, lui fit imprimer sur la figure, avec un fer rouge, les quatre caractères suivants : *Sie kiao ho chang*, c'est-à-dire bonze d'une religion mauvaise. Après cela, il le fit charger de chaînes, et jeter dans une sale et fétide prison, remplie de scélérats... Quoique M. Perboyre fût exténué, brisé, tous les jours mourant, les mandarins avaient néanmoins de lui une peur étonnante ; ils étaient convaincus qu'ils avaient affaire à un grand magicien ; c'était chez eux une idée fixe, et ils s'attendaient d'un moment à l'autre à ce que leur prisonnier leur jouât un grand tour de magie. Aussi, pour neutraliser sa science et prévenir tout événement, ils eurent recours aux docteurs en médecine, qui firent avaler à notre pauvre confrère de grandes rasades de sang de chien, tout chaud et tout fumant. D'après la Faculté de médecine de Ou-tchang-fou, le sang de chien est un spécifique pour suspendre et

(1) Marc, xiv, 61.

arrêter les opérations magiques... La synagogue de Peking avait déclaré que le saint prêtre était digne de mort : *Reus est mortis* (1), et le décret impérial qui condamnait notre cher confrère à être étranglé arriva, le 11 septembre 1840, à Ou-tchang-fou. La sentence ne fut pas rendue publique : on l'exécuta à la hâte, et comme à la dérobée... Quand M. Perboyre marchait à la mort, il était nu-pieds, et avait pour tout vêtement un caleçon recouvert de la robe rouge des condamnés. Ses mains étaient attachées derrière le dos, et dans les mains était fixée une longue perche qui s'élevait au-dessus de sa tête. A l'extrémité de cette espèce de pieu flottait une espèce de drapeau où se trouvait imprimée en gros caractères la sentence de notre glorieux martyr : *Et imposuerunt super caput ejus causam ipsius scriptam* (2); et, afin qu'il eût encore un autre trait de ressemblance avec Jésus montant au Calvaire, afin qu'il fût vrai jusqu'au bout que le serviteur n'est pas au-dessus du maître, cinq malfaiteurs condamnés à mort à cause de leurs forfaits lui furent adjoints : *Et cum iniquis reputatus est* (3)... De nombreux satellites, armés de lances et de piques en forme de trident, se rangèrent en cercle autour d'un poteau fixé en terre. C'est là que furent d'abord attachés et décapités successivement les cinq malfaiteurs. Notre confrère fut réservé pour la fin. Quand son heure fut arrivée, il se mit à genoux et pria quelques instants... M. Perboyre fut enfin saisi par le bourreau, qui lui lia les pieds derrière le dos, et puis l'attacha au poteau un peu au-dessus du sol et dans la posture d'un homme à genoux... Il devait être étranglé, et on eût dit que le bourreau voulait à loisir savourer sa victime. Après une première et vigoureuse torsion, il lâcha la corde, comme pour donner au martyr le temps de se reconnaître et de bien sentir la mort. Peu après il tordit encore, et puis s'arrêta de nouveau. Ce ne fut enfin qu'au troisième coup qu'il voulut en finir : il donna une pression décisive ; mais, comme le corps paraissait conserver quelque souffle de vie, un satellite s'approcha, et acheva le martyr de

notre glorieux confrère en lui lançant un rude coup de pied dans le bas-ventre. Ce fut vers midi que la belle âme de M. Perboyre passa de la terre au ciel... Les cadavres des criminels qui meurent par la strangulation sont horribles à voir : leurs joues sont d'une lividité repoussante ; leurs yeux, noyés et vitreux, s'avancent grands, ouverts, hors de leur orbite ; et de leurs bouches, tordues par les convulsions, jaillissent leurs langues hideuses de sang et d'écume. La figure de M. Perboyre était, au contraire, calme et sereine ; ses yeux et sa bouche étaient tranquillement fermés ; on eût dit un saint homme endormi. Ses précieuses reliques, à l'exception de ses ongles, le matelas et la couverture qui lui avaient servi pendant sa longue captivité, et d'autres effets à son usage, arrivèrent à Paris à la fin de juillet 1841. On les conserve avec respect dans la maison-mère des Prêtres de la Mission.

M. Torrette, premier Lazariste français, parti pour la Chine depuis le rétablissement de son institut en France, et restaurateur des missions de cette société vénérable dans le Céleste empire, avait mérité d'aller au ciel en la compagnie de Jean-Gabriel Perboyre. On l'inhuma à Macao, le 12 septembre 1840. Après dix années seulement d'administration, il laissait seize missionnaires français et dix-huit missionnaires chinois répandus dans les chrétientés confiées à la famille de saint Vincent de Paul.

La Chine, fécondée par les sueurs et le sang des prêtres du Séminaire des Missions-Étrangères et des Prêtres de la Mission, ne devait pas être plus longtemps privée de la présence des Jésuites. Louis de Bésy, administrateur de Nanking et vicaire apostolique du Chan-toung, ayant demandé des missionnaires de cet ordre à Grégoire XVI et au P. Roothan, général de la Compagnie, les Pères Claude Gotteland, supérieur, Brueyre et Estève, dont, à la recommandation de la reine, le gouvernement français facilita le dévouement avec une intelligente générosité, s'embarquèrent à Brest. le 27 avril 1841, sur la frégate l'*Érigone*, qui les déposa, dès le mois de novembre, à Macao. Comme M. Joset, procureur de la Propagande, désirait qu'ils donnassent une retraite à neuf jeunes Chinois élevés dans sa maison, ils prêtèrent auparavant le serment exigé par la bulle

(1) *Matth.*, xxvi, 66.

(2) *Matth.*, xxvii, 37.

(3) *Marc.*, xv, 28.

Ex quo singulari, relative aux cérémonies chinoises. Enfin ils entrèrent en Chine ; leur résidence fut fixée à Wam-dam, environ à cinq lieues de Chang-hai, où vivent encore des descendants du mandarin Paul, le plus illustre disciple du P. Ricci ; et Louis de Bésy se servit aussitôt du P. Brueyre pour former un petit séminaire d'indigènes. Au mois de décembre 1843, les Pères Stanislas Clavelin, Joseph Gonnnet, Adrien Languillat, Adam Vanni, et le frère coadjuteur Pamphile Sinoquet s'embarquèrent sur l'escadre qui portait M. de Lagrénée, ministre plénipotentiaire de France, au Céleste empire : ambassade mémorable, par les garanties de tolérance et de sécurité que M. de Lagrénée stipula, avec le mandarin Ki-ing, plénipotentiaire chinois, en faveur des missionnaires et des chrétiens indigènes.

«Après un examen approfondi, écrivit le mandarin Ki-ing à l'empereur Tao-kouang, j'ai reconnu que la religion du Maître du ciel (le christianisme) est celle que vénèrent et professent toutes les nations de l'Occident : son but principal est d'exhorter (les hommes) au bien, et de réprimer le mal. Anciennement, elle a pénétré, sous la dynastie des Ming, dans le royaume du Milieu (la Chine) ; et à cette époque elle n'a point été prohibée. Dans la suite, comme il se trouva souvent, parmi les Chinois qui suivaient cette religion, des hommes qui en abusèrent pour faire le mal, et qui allèrent même jusqu'à séduire les femmes et les filles, et à arracher les yeux des malades, les magistrats cherchèrent et punirent les coupables : (leurs jugements) sont consignés dans les actes judiciaires. Sous le règne de Kia-king, on commença à établir un article spécial du code pénal pour punir ces crimes. Au fond, c'était pour empêcher les Chinois chrétiens de faire le mal, mais nullement pour prohiber la religion que vénèrent et professent les nations étrangères de l'Occident. Aujourd'hui, comme l'ambassadeur français, Lagrénée, demande qu'on exempte de châtimens les chrétiens chinois qui pratiquent le bien, cela me paraît juste et convenable. J'ose, en conséquence, supplier Votre Majesté de daigner exempter à l'avenir de tout châtiment les Chinois comme les étrangers qui professent la religion (chrétienne), et qui, en même temps, ne se rendent coupables d'aucun

désordre ni délit. S'il s'en trouvait encore qui osassent séduire les femmes et les filles, arracher les yeux des malades, ou commettre tout autre crime, on les punirait d'après les anciennes lois. Quant aux Français et autres étrangers qui professent la religion (chrétienne), on leur a permis seulement d'élever des églises et des chapelles dans le territoire des cinq ports ouverts au commerce : ils ne pourront prendre la liberté, dans l'intérieur (de l'empire), de prêcher leur religion. Si quelqu'un, au mépris de cette défense, dépasse les limites fixées et fait des excursions téméraires, les autorités locales, aussitôt après, le livreront au consul de sa nation, afin qu'il puisse le contenir dans le devoir et le punir. On ne devra pas (comme auparavant) le châtier précipitamment, ou le mettre à mort. Par là, Votre Majesté montrera sa bienveillance et son affection pour les hommes vertueux ; l'ivraie ne sera point confondue (avec le bon grain) ; et ses sentimens et la justice des lois éclateront au grand jour. Suppliant donc Votre Majesté d'exempter de tout châtiment les chrétiens qui tiennent une conduite honnête et vertueuse, j'ose lui présenter humblement cette requête, pour que sa bonté auguste daigne approuver ma demande et en ordonner l'exécution.»

Requête respectueuse.

Approbation. — «Le dix-neuvième de la onzième lune de la vingt-quatrième année de Tao-kouang, j'ai reçu ces mots (de réponse) écrits au vermillon : J'acquiesce à la requête. RESPECTUEZ CECI. »

CHAPITRE VI.

Apostolat des prêtres du Séminaire des Missions-Étrangères en Corée, en Manchourie, et dans le Lea-tong.

Si la lumière de l'Évangile était venue autrefois du Japon éclairer la Corée, évangélisée par le P. de Cespédez (1), de la Compagnie de Jésus ; dans ces derniers temps, ce fut de la Chine que partit l'étincelle destinée à rallumer parmi les Coréens le flambeau éteint du christianisme. Le lettré Ly, ayant accompagné en 1784 l'am-

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 203, col. 1.

bassade annuelle de sa nation à Peking, y connut les anciens Jésuites, qui le convertirent. Baptisé sous le nom de Pierre, il retourna dans sa patrie, dont il devint l'apôtre; et, en cinq ans, le nombre des fidèles s'éleva jusqu'à près de quatre mille. Il fallut des prêtres à cette nouvelle Église: Jean A Remediis, prêtre séculier de Macao, se rendit de Peking à la frontière du royaume de Corée; mais il mourut en 1793 sans avoir pu la franchir. Une persécution, qui coûta la vie à Paul Yn et à Jacques Kuan, le 7 décembre 1791, avait empêché qu'on n'envoyât au-devant du missionnaire: mais elle s'apaisa l'année même de sa mort. Jacques Vellozo, prêtre chinois, que l'évêque de Peking accorda aux nouvelles instances des chrétiens de Corée, arriva au mois de janvier 1794 à Kim-kin-tao, leur capitale; trois de ceux qui venaient de l'introduire expirèrent, le 28 juin 1796, dans les tortures; et il eut lui-même la tête tranchée au mois d'avril 1801. Le nombre des martyrs fut alors de cent quarante. Pendant longtemps, l'état des missions ne permit pas d'envoyer des apôtres à cette jeune Église. La Propagande, habituée à voir depuis des siècles les prêtres français rechercher les postes les plus périlleux, ayant proposé au Séminaire des Missions-Étrangères d'entreprendre la mission de Corée, M. Bruguère, évêque de Capse, coadjuteur du vicaire apostolique de Siam, sollicita et obtint l'honneur de s'y consacrer. Nommé vicaire apostolique de la Corée en 1831, il y fut précédé par le prêtre chinois Pacifique, destiné à lui en ménager l'accès. MM. Maubant et Chastan s'associèrent à ce généreux prélat, dont Dieu n'accepta que la bonne volonté; car il mourut, le 19 octobre 1836, dans un village de la Mongolie, voisin de la frontière. Les deux prêtres, plus heureux que lui, évangélisèrent le troupeau qu'il n'avait pu bénir que de loin. M. Imbert, aussi évêque de Capse, nouveau vicaire apostolique, arriva, au mois de décembre 1837, en Corée, où il constata la présence de neuf mille fidèles, et d'où il songea à envoyer des apôtres au Japon, sur lequel sa juridiction s'étendait. La station japonaise, établie en Corée depuis le Tayko-sama, lui semblait un moyen providentiellement préparé à cet effet. Mais le martyr enleva presque aussitôt l'évêque de Capse et ses deux compagnons.

En 1839, Grégoire XVI détacha du diocèse de Peking la province chinoise du Leao-tong et la Mantchourie, dont il fit un vicariat particulier, confié aux prêtres du Séminaire des Missions-Étrangères, afin de leur faciliter l'administration de la Corée. Le Pape y annexa la Mongolie, qu'évangélisaient les Prêtres de la Mission; mais il ne tarda pas à l'en séparer, le 28 août 1840, pour en former un vicariat distinct, dont M. Mouly fut le premier pasteur, sous le titre d'évêque de Fussulan (1). M. Verolles, missionnaire au Sse-tchouan, nommé vicaire apostolique du Leao-tong et de la Mantchourie, et évêque de Colombie, alla recevoir, le 8 novembre 1840, la consécration épiscopale des mains du Franciscain Salvetti, vicaire apostolique du Chan-si. Il n'eut d'abord dans son vicariat d'autre prêtre que M. Jean-Joseph Ferréol, qui, sous le titre d'évêque de Belline, succéda à M. Imbert en qualité de vicaire apostolique de la Corée et des îles de Lieou-kieou. M. Forcade ne tarda point à s'introduire dans ces dernières îles, où il ne douta point que l'Évangile n'eût été déjà prêché, du moins dans celles du Nord, qui touchent à l'empire japonais. Sentinelle avancée du christianisme vers cet ancien foyer, où des étincelles de foi couvent peut-être encore sous la cendre, M. Forcade fut nommé, avec le titre d'évêque de Samos, vicaire apostolique du Japon.

CHAPITRE VII.

Missions de la congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie (Société de Picpus), de la Société de Marie, et des Bénédictins, dans l'Océanie.

Le Japon restait fermé aux ouvriers évangéliques; mais la foi catholique alla s'implanter dans les archipels de l'Océanie.

Les îles Sandwich, situées entre les Carolines et le continent de l'Amérique, renfermaient une population de cinq cent mille âmes, dont l'Église devait ambitionner la conquête, et où l'influence des Anglais et des Américains des États-Unis, ne détruisait l'idolâtrie qu'au profit du protestantisme. Le 8 août 1819, l'*Uranie*, corvette

(1) *Annales de la congrégation de la Mission*, t. 31, p. 436.

diocèse
leao-tong
iat parti-
des Mis-
l'admi-
annexa la
tres de la
séparer, le
cariat dis-
steur, sous
Verolles,
né vicaire
ntchourie,
le 8 novem-
e des mains
stolique du
ariat d'autre
qui, sous le
M. Imbert en
Corée et des
tarda point
es, où il ne
déjà prêché,
i touchent à
ée du chri-
on des étin-
ecore sous la
e le titre d'é-
ue du Japon.

deurs de Jésus et
idé de Marie, et

riers évangé-
la s'implanter

e les Carolines
fermaient une
s, dont l'Eglise
t ou l'influence
des États-Unis,
coût du protes-
anie, corvette

la Mission, t. XI,

française que commandait le capitaine Freycinet, mouilla dans la baie de To-wai-hai. Le premier ministre du roi Tamea-Mea, nommé Karai-Mokou, ayant appris qu'un aumônier se trouvait à bord, voulut se faire instruire. L'abbé de Quelen, cousin de l'archevêque de Paris, le catéchisa par l'entremise d'un Français établi dans la contrée, et lui conféra le baptême. Quelques jours après, le gouverneur Boki fut baptisé à son tour. Mais, pour changer la face de ces îles, il fallait des missionnaires qui les évangélisassent avec constance et dévouement. Léon XII jeta les yeux sur la nouvelle congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, et de l'Adoration perpétuelle du Très-saint sacrement de l'Autel, dont le fondateur, l'abbé Coudrin, accepta la mission proposée, en 1825. En conséquence, trois prêtres, Alexis Bachelot, préfet apostolique, Abraham Armand et Patrice Short, s'embarquèrent, avec trois catéchistes, au mois de novembre 1826, et arrivèrent le 13 juillet suivant à leur destination.

Le saint Siège songeait à faire porter le flambeau de la foi dans toute l'Océanie méridionale. M. de Solages, vicaire général de Pamiers, ensuite préfet apostolique de l'île Bourbon, fut investi des pouvoirs nécessaires pour l'exécution de ce vaste plan. Le Pape avait soumis à sa juridiction toutes les îles depuis l'île de Pâques jusqu'à la Nouvelle-Zélande, et depuis l'équateur jusqu'au tropique du Capricorne, lorsqu'il mourut à Madagascar, le 8 décembre 1827. Peu de temps après, la petite chrétienté de Sandwich se vit arracher, le 24 décembre 1832, à l'instigation des méthodistes, ses missionnaires catholiques, qu'on força de s'embarquer sur un navire qui les déposa dans la haute Californie.

Le 20 mai 1833, le Pontife romain confia à la Société de Picpus toutes les îles de l'Océan Pacifique, tant septentrional que méridional, depuis l'île de Pâques jusqu'à l'archipel Rogge-
wein inclusivement, et depuis les îles Sandwich jusqu'au tropique antarctique. La juridiction de M. Bachelot, préfet apostolique des îles Sandwich, fut étendue à toutes celles de l'Océan septentrional jusqu'à l'équateur. Un autre préfet apostolique, M. Chrysostôme Liansu, fut chargé de celles qui se trouvent de l'équateur au tropique du Capricorne. Pour conserver l'unité de la

mission, on plaça ces deux préfets sous la dépendance de M. Étienne Rouchouse, nommé, avec le titre d'évêque de Nilopolis, vicaire apostolique de l'Océanie orientale, ou Polynésie. M. Chrysostôme Liansu s'embarqua, dès le mois de décembre 1833, avec MM. François d'Assise Caret et Honoré Laval, qui pénétrèrent dans l'archipel Gambier, où le sacrifice de la messe fut offert pour la première fois le 15 août 1834. L'évêque de Nilopolis, parti de France le 29 octobre suivant, avec MM. Frédéric Pagès, Désiré Maigret, Cyprien Lian^{on}, et trois catéchistes, trouva, à son arrivée aux îles Gambier, le 9 mai 1835, que l'œuvre de la civilisation y avait porté ses premiers fruits. Quand le prélat vit presque tous les insulaires régénérés dans l'eau baptismale, il envoya MM. Caret et Laval à Taïti, centre de la Polynésie australe, dont les méthodistes anglais avaient pris possession. Les missionnaires y attérèrent le 20 novembre 1836; mais le ministre Pritchard les en expulsa, en sorte qu'ils reparessirent le 31 décembre à l'archipel Gambier, où l'apostolat s'exerçait sous les auspices de Notre-Dame de Paix. Quoique expulsés de Taïti, ils dédièrent cette île à Notre-Dame de Foi, avec la confiance qu'elle y ménagerait tôt ou tard leur retour, comme elle ménagea l'accès de Sandwich à M. Walsh le 30 septembre 1837, et ensuite à MM. Bachelot et Short, naguère si violemment repoussés.

L'Océanie orientale avait pour apôtres les prêtres de Picpus. Une grande partie de l'Océanie occidentale forma un nouveau vicariat apostolique, confié à la Société de Marie; et M. François Pompallier, sacré à Rome le 30 juin 1836 sous le titre d'évêque de Maronée, en devint titulaire. Le 13 septembre 1837, il relâcha à l'archipel Gambier. Témoin des merveilles de civilisation opérées par les prêtres de Picpus dans l'Océanie orientale, il s'inspira de leurs succès, pour aller, avec les Maristes, civiliser et convertir les insulaires de l'Océanie occidentale. Son émulation fut encore excitée par le zèle d'un autre prélat, récemment chargé de l'Australie.

Ce continent ne possédait pas moins de titres que le reste de l'Océanie à la sollicitude des ouvriers évangéliques. En 1788, par suite de la séparation des États-Unis, le gouvernement anglais avait choisi la Nouvelle-Galles du Sud, sur

la côte orientale de l'Australie, pour y fonder un établissement pénal (1). Le premier missionnaire catholique qui parut à Sidney en 1818 fut M. Flinn, nommé par le saint Siège archiprêtre, avec le pouvoir de confirmer : mais, sous prétexte qu'il était arrivé sans l'autorisation du gouvernement britannique, on le mit en prison, puis on le renvoya en Angleterre. L'archiprêtre laissa le saint sacrement dans la maison d'un catholique de Sidney, où les fidèles se réunirent pour prier. Afin d'atténuer le mauvais effet produit en Angleterre par le traitement que M. Flinn venait d'éprouver, on permit à MM. Connolly et Therry de se dévouer à la mission de l'Australie, où ils arrivèrent en 1820. M. Connolly résida à Hobart-town, capitale naissante de la terre de Van-Diemen. M. Therry, dont le nom devint cher aux condamnés, parcourut la Nouvelle-Galles du Sud, et érigea l'église de Sainte-Marie à Sidney : il y fut rejoint en 1829 par M. Dowling, en 1832 par M. Encroe. Le vicaire apostolique de l'île Maurice, dont la juridiction s'étendait sur ces vastes contrées, y envoya peu de temps après M. W. Ullathorne, en qualité de vicaire général. Enfin Grégoire XVI, qui du haut de la Chaire de saint Pierre étendait ses regards paternels jusqu'aux extrémités du monde, érigea l'Australie en vicariat apostolique. Le P. Polding, Bénédictin anglais, que le Pontife romain y préposa avec le caractère épiscopal, arriva en 1835 dans sa mission, accompagné de trois prêtres, et de quatre étudiants qui aspiraient aux ordres sacrés. Il lui avait déjà donné un grand développement, lorsque M. Pompallier le vit à Sidney au mois de décembre 1837, avant d'aller aborder, le 10 janvier suivant, à la Nouvelle-Zélande.

L'évêque de Maronée, non moins heureux dans son vicariat que MM. Rouchouse et Polding, écrivit, dès le 26 août 1839, de la Baie des Iles : « Le Nouveau-Zélandais, sans la lumière de l'Évangile, est, par son hideux tatouage, par ses yeux vifs et son air féroce, l'image d'un démon ; mais, devenu catéchumène et surtout néophyte, il n'est plus reconnaissable... Maintenant, dans toute la Nouvelle-Zélande, les peuples ne veulent que l'Église ca-

tholique, l'Église trône, comme ils l'appellent ; ils refusent d'écouter les ministres des Églises branches coupées. » Avec l'évêque de Maronée, était parti M. Pierre Chanel, né à Cuët dans le diocèse de Belley. Le prélat le nomma son vicaire, et lui confia la mission de Futuna, où l'apôtre gagna le fils du roi de l'île à la foi catholique. Le père, furieux de ce que ce jeune prince refusait de retourner au culte des idoles, résolut la mort du missionnaire, qu'il fit assassiner dans sa maison le 28 mai 1840. Lesang du martyr ne manqua pas de féconder les îles où les Maristes exerçaient leur apostolat : dès 1842, M. Servant abolit le dernier reste de l'idolâtrie à Futuna.

Cependant, les prêtres de Picpus, répandus dans les îles Sandwich, l'archipel Gambier et les îles de la Société, avaient ajouté à leurs conquêtes spirituelles celle des îles Marquises. Elles reçurent ce nom en 1695, de l'Espagnol Mindana, en l'honneur du marquis de Mendoza, gouverneur du Pérou, qui l'avait envoyé à la découverte. Depuis la messe, qu'il fit célébrer le 25 juillet par l'aumônier de ses trois navires dans l'île Sainte-Christine, le saint sacrifice ne s'y renouvela point, avant que l'amiral Du Petit-Thouars n'y déposât, en 1838, MM. Desvaulx et Borgella. L'évêque de Nilopolis, y abordant le 3 février 1839, adjoignit à ces apôtres deux nouveaux missionnaires ; puis il s'embarqua pour Nuka-Hiva, où il établit une nouvelle mission, confiée aux soins de MM. Gracia, Fournier et Guilmar. Ce prélat, ramené en France par les intérêts de ses missions lointaines, reprit la mer le 15 décembre 1842 avec sept prêtres et sept frères de son institut : mais le navire qui les portait paraît s'être malheureusement perdu. A la suite de cet événement, Grégoire XVI nomma, pour l'Océanie orientale, deux vicaires apostoliques : l'un, M. Deboize, avec le titre d'évêque d'Arathie, devait avoir sous sa juridiction l'archipel Sandwich ; et l'autre, M. François de Paule Baudichon, sous le titre d'évêque de Basinopolis, devait exercer la sienne sur les îles Gambier, Taïti, Marquises, etc.

Le saint Siège, qui demandait ces nouveaux prélats à la Société de Picpus, tira de la Société de Marie un vicaire apostolique pour l'Océanie centrale : ce fut M. Pierre Bataillon, sous le titre

(1) *Missions de l'Australie*, dans les *Annales de la Propagation de la foi*, t. I, p. 422.

[1846]
 appellent ;
 es Églises
 Maronée,
 et dans le
 sa son pro-
 futuna, où
 à la foi ca-
 ue ce jeune
 des idoles,
 il fit assas-
 Lesang du
 les îles où
 t : dès 1842,
 de l'idolâtrie
 s, répandus
 Gambier et
 é à leurs con-
 Marquises.
 de l'Espagnol
 de Mendoca,
 t envoyé à la
 il fit célébrer
 trois navires
 sacrifice ne
 l'amiral Du
 38, MM. Des-
 Nilopolis, y
 gnit à ces apô-
 ; puis il s'em-
 blait une nou-
 e MM. Gracia,
 t, ramené en
 ions lointaines,
 842 avec sept
 titut : mais le
 e malheureuse-
 énement, Gré-
 anie orientale,
 n, M. Deboize,
 e, devait avoir
 dwich ; et l'au-
 llichon, sous le
 devait exercer
 Taiti, Marqui-
 et ces nouveaux
 ira de la Société
 pour l'Océanie
 on, sous le titre

d'évêque d'Enos ; un vicaire apostolique de la Nouvelle-Calédonie : ce fut M. Douarre, évêque d'Amata ; un vicaire apostolique de la Mélanésie et de la Micronésie : ce fut Jean-Baptiste Epalle. Né à Marlies, diocèse de Lyon, le 8 mars 1809, il avait exercé pendant près de quatre ans l'apostolat à la Nouvelle-Zélande, où M. Pompallier le nomma son pro-vicaire. Il revint en 1842 en Europe pour les affaires de la mission, fut sacré à Rome évêque de Sion le 21 juillet 1844, et arriva le 1^{er} décembre 1845, dans son vicariat, à San-Christoval. À l'extrémité sud-est de l'archipel de Salomon. En signe de prise de possession au nom de la sainte Vierge conçue sans péché, il jeta dans la mer une médaille de l'Immaculée Conception. Arrivé en vue d'Isabelle, la plus considérable des îles Salomon, l'attitude menaçante des indigènes ne l'empêcha point d'y débarquer le 16 décembre. « Je vois bien, dit-il, que nous allons commencer par un mauvais peuple ; mais nous couperons le mal par la racine. » À peine sur le rivage, il est environné d'une dizaine de naturels. Un grand coup de hache lui est aussitôt porté par derrière. En même temps, les indigènes poussent un horrible cri de guerre, et l'attaque devient générale. M. Frémont est renversé, par deux fois, de deux coups de casse-tête. M. Chaurain reçoit deux blessures. Il se dirige vers la chaloupe ; mais, n'y trouvant pas le prélat que trois naturels frappent encore et dépouillent, il s'élance pour le délivrer. Le feu de l'embarcation met enfin les meurtriers en fuite. L'évêque de Sion, à demi nu, baigné dans son sang, le crâne ouvert par plusieurs blessures qui laissent à découvert sa cervelle sanglante, est rapporté dans la chaloupe. *Mon Dieu ! Mon Dieu !* sont presque les seuls mots qui s'échappent de ses lèvres expirantes, pendant une longue agonie. Le capitaine du navire parle de tirer vengeance du meurtre : mais les missionnaires protestent contre tout acte de représailles, comme contraire à leur mission de paix. Enfin, le 19, le ciel s'ouvre pour recevoir l'âme du premier évêque martyr de la Mélanésie. Il convenait de déposer son corps le plus près possible du lieu où il avait consommé son sacrifice : on confie à la petite île de Saint-George les précieux restes de ce premier apôtre des îles de Salomon. Seulement, les traces de cannibalisme qu'on a remar-

quées parmi les indigènes voisins ne permettent d'élever aucun signe religieux sur la tombe du prélat, dont les compagnons vont ensuite évangéliser San-Christoval.

En Australie, les missionnaires n'eurent point à subir de sanglantes épreuves. Cette contrée, qui, en 1818, était encore sans autel et sans prêtre, devint paisiblement, sous la direction du Bénédictin Polding, une province ecclésiastique, où l'on compte l'archevêché de Sidney, les évêchés d'Hobart-town et d'Adélaïde, une église métropolitaine, vingt-cinq chapelles, trente-une écoles, et cinquante-six missionnaires, partagés entre le soin de la population civile et des colonies pénales, et le ministère de la prédication parmi les sauvages. Grâce au zèle persévérant de M. Polding, la religion, en 1840, se trouva établie sur la côte orientale : mais les régions de l'ouest restaient encore étrangères à ses bienfaits. Pour étendre jusqu'à elles l'heureuse influence de l'Évangile, M. Polding fit appel à la sollicitude de Grégoire XVI. M. Brady, chargé d'exprimer les vœux du prélat au Pontife romain, fut renvoyé en Australie avec le titre d'évêque de Perth, siège du gouvernement colonial pour l'ouest de la Nouvelle-Hollande ; et avec la mission d'ériger deux nouveaux vicariats apostoliques, celui de la Sonde, et celui de Port-Esington. M. Brady revint la Nouvelle-Hollande le 8 janvier 1846, suivi de trente compagnons, parmi lesquels on comptait des enfants de saint Benoît, des prêtres du Saint-Cœur de Marie, et des Sœurs de la Merci.

CHAPITRE VIII.

Apostolat des Jésuites, des Prêtres de la Mission, des Oblats de Marie-Immaculée, et des Capucins, en Amérique.

Lorsque, en 1783, les États-Unis furent entièrement séparés de la Grande-Bretagne, ils se trouvaient soumis à l'autorité et à la juridiction de l'évêque ou vicaire apostolique du district de Londres, que John Carroll représentait en qualité de vicaire général (1). Mais une seconde

(1) *Sketches of the early catholic missions of Kentucky, from their commencement in 1787 to the jubilee of 1836-7, compiled from authentic sources, which the*

guerre pouvait s'élever entre la Grande-Bretagne et la nouvelle république. Aussi le clergé catholique, avec l'assentiment du congrès, exprima-t-il à Pie VI le vœu 1° qu'un évêque fût donné à ce troupeau, assez nombreux pour motiver l'érection d'un siège épiscopal ; 2° que le nouveau siège fût placé à Baltimore, ville du Maryland, située à peu près au centre des États-Unis, et d'ailleurs la plus peuplée de catholiques ; 3° qu'enfin, John Carroll devint le premier évêque de sa patrie. Une Bulle du 6 novembre 1789 réalisa ce triple vœu. Dès le 15 août 1790, l'évêque élu de Baltimore fut sacré en Angleterre par Charles Walmesley, évêque de Rama, doyen des vicaires apostoliques anglais.

Lorsque ce missionnaire vénérable vint recevoir la plénitude du sacerdoce, pour la transmettre ensuite à une nouvelle génération de pontifes, M. Emery, supérieur général de la Société des prêtres de Saint-Sulpice, dont la révolution menaçait l'existence, eut la pensée de transplanter aux États-Unis un noyau de Sulpiciens, qui, échappant à la tempête, perpétuassent leur compagnie, et conservassent les éléments de sa restauration en France dans un avenir meilleur. Il envoya à Londres M. Nagot, directeur du séminaire de Paris, proposer à Carroll de fonder un séminaire à Baltimore, et d'élever sous ses auspices une génération de pasteurs propres à seconder ses grandes vues (1). Le prélat accueillit cette offre avec reconnaissance ; le saint Siège approuva de son côté l'établissement du nouveau séminaire ; et, le 8 avril 1791, M. Nagot s'embarqua à Saint-Malo avec MM. Garnier, Levadoux, Tessier, auxquels se joignit M. Lavau, chanoine de Tours. Pour commencer immédiatement les exercices du séminaire, ils emmenèrent avec eux cinq ecclésiastiques, dont deux Anglais et deux Américains. Les Sulpiciens arrivèrent le 10 juillet à Baltimore, où M. Serval, seul prêtre qui y fût, les reçut au nom de l'évêque ; et ils s'établirent sur un petit coteau hors

de la ville. Un collège ouvert à Georges-Town, non loin de Baltimore, par John Carroll et Léonard Néale, et auquel M. Nagot envoya M. de Mondésir, devait être la pépinière du séminaire, comme le séminaire allait devenir celle du clergé. Le premier synode de Baltimore, célébré le 7 novembre 1791 par Carroll, montra combien il était urgent de former un établissement semblable pour perpétuer la race sacerdotale aux États-Unis. L'évêque ne put y réunir que dix-huit prêtres, sur environ quarante-cinq employés dans son diocèse, qui n'avait pas moins de quinze cents lieues de long sur huit ou neuf cents de large. « La plupart de ces dignes ecclésiastiques », écrivait M. Nagot, le 30 novembre, sont de précieux restes de la Compagnie de Jésus. » Le premier prêtre ordonné aux États-Unis fut M. Étienne-Théodore Badin, né à Orléans le 17 juillet 1768, et auquel Carroll imposa les mains dans la cathédrale de Saint-Pierre, le 25 mai 1793 (1) : il devint l'apôtre du Kentucky.

L'évêque de Baltimore, et Léonard Néale, naguère Jésuite comme lui, nommé en 1800 son coadjuteur, sous le titre d'évêque de Gortyne, apprenant que la Compagnie de Jésus se survivait en quelque sorte à elle-même dans l'empire russe, demandèrent, le 25 mai 1803, au P. Gruber, d'y admettre de nouveau les anciens enfants de saint Ignace qui se trouvaient aux États-Unis. Ils ajoutèrent que les biens appartenant autrefois à la Société étaient presque tous conservés, et qu'ils suffiraient à l'entretien de trente religieux. Le P. Gruber autorisa, en effet, le renouvellement des vœux ; puis le P. Molineux, Anglais, fut nommé supérieur de toute la mission, qu'allèrent rejoindre successivement les Pères Antoine Kohlmann, Pierre Épinette, Jean Grassi, Adam Britt, Maximilien de Rantzan, Pierre Malou et Jean Henry. Ces nouveaux auxiliaires contribuèrent, avec les prêtres séculiers ou réguliers de divers ordres, à propager si rapidement la foi aux États-Unis, que, le 8 avril 1808, Pie VII, érigeant Baltimore en métropole, créa quatre évêchés suffragants, Boston, Philadelphie, New-York et Bardstown. Il nomma au premier siège M. Lefebvre de Che-

assistance of the very reverend Stephen Theodore Badin, the first priest ordained in the United-States, by M. J. Spalding, p. 41.

(1) *Relation du voyage de plusieurs prêtres français et anglais, partis de France le 8 avril 1791, pour aller fonder un séminaire à Baltimore, dans les Mémoires pour servir à l'histoire de la religion à la fin du XVIII^e siècle, t. II, p. 404.*

(1) *Sketches of the early catholic missions of Kentucky, etc., p. 60.*

versus (1); au second, le Franciscain Égan; au troisième, le Dominicain Concanen; au quatrième, M. Flaget, prêtre de Saint-Sulpice.

Ce qu'il nous importe surtout de constater, c'est l'action progressive du christianisme sur l'idolâtrie. Or, à l'exception des indigènes du Canada et des tribus illinoises, il avait fait encore peu de conquêtes dans ces contrées, à la chute des missions de la Compagnie de Jésus (2). Les indigènes du Canada persévérèrent dans la foi, parce que le siège de Québec, et plus tard celui de Montréal, étaient des centres d'action apostolique trop voisins pour les laisser périr sans secours. Mais, au delà d'un rayon limité, le pouvoir d'un évêque est purement nominal et fictif. L'évêque de Québec eut longtemps sous sa juridiction près de la moitié de l'Amérique du Nord, et ses prêtres étaient à peine assez nombreux pour donner des soins à une partie du bas Canada. Aussi beaucoup de peuplades restèrent plongées dans une idolâtrie grossière; d'autres, privées de missionnaires, d'instructions et de sacrements, retournèrent au culte de leurs *manitous*; d'autres, enfin, prêtèrent l'oreille aux propositions des agents du protestantisme. Ce triste état de choses allait être changé.

M. Dubourg, missionnaire en Amérique, étant venu en 1815 chercher en Europe des apôtres pour les États-Unis, et ayant été sacré le 24 septembre évêque de la Nouvelle-Orléans, demanda aux Prêtres de la Mission de Rome quelques sujets destinés à former un établissement dans l'État du Missouri (3). On lui accorda six prêtres, qu'il conduisit à Sainte-Marie des Barrens, au milieu de terres incultes et de forêts à défricher. C'était là qu'ils devaient fonder un séminaire, pépinière d'un clergé indigène. Leur premier abri fut une cabane faite de troncs d'arbres superposés : on l'agrandit, en lui donnant soixante pieds de longueur sur trente de largeur, pour la transformer en sémi-

naire. La toiture répondait au reste du bâtiment; en sorte que les séminaristes, exposés à tous les inconvénients des saisons rigoureuses, étaient obligés, en s'éveillant le matin, de secouer la neige, qui, pendant la nuit, s'était amoncelée sur les mauvaises couvertures sous lesquelles ils prenaient leur repos. C'était vraiment un spectacle touchant de voir les prêtres et les séminaristes, ayant à leur tête leur respectable supérieur, M. Rosati, né à Sora, dans le royaume de Naples, endosser chacun un sac, et s'en aller dans les forêts cueillir des fèves et autres légumes sauvages, pour fournir à la subsistance de la communauté, faire des charettes, abattre les arbres de la forêt, les couper en bois de construction ou de chauffage, et amener eux-mêmes à la maison la provision d'hiver; d'autres fois placer tronc sur tronc d'arbre, pour former de distance en distance de misérables réduits qui devaient servir d'écoles et de chapelles. A peine rencontrait-on quelques habitants dans ce pays sauvage : dès qu'on eut qu'il s'y trouvait des missionnaires, la population s'y groupa; et il fallut construire une église, agreste et pauvre comme le séminaire, d'où sortirent en vingt ans cinquante-trois prêtres, instruments de conversions éclatantes parmi les protestants. Les missionnaires, afin de se ménager les moyens de soutenir cette pépinière de lévites, ouvrirent aux enfants des familles riches de l'Amérique, sans distinction de religion, un collège, qui, en leur procurant des secours pécuniaires, suppléa à l'absence de maisons d'éducation, et devint l'occasion du retour à l'unité d'un grand nombre de dissidents : leur collège compta jusqu'à cent trente-cinq élèves. Outre ce double établissement, ils eurent un noviciat de leur institut, qui fournit d'excellents sujets pris parmi les indigènes : nous ne citerons que M. Timon, devenu visiteur et supérieur de la mission. Cependant, les apôtres, encouragés par les bénédictions que Dieu répandait sur leurs travaux, et franchissant les limites du Missouri, pénétrèrent dans l'État des Illinois. Ils cherchèrent aussi les sauvages nomades qui habitaient les forêts, auxquels ils apprirent à connaître et à servir Dieu.

On peut partager en deux classes les peuplades indigènes de l'Amérique septentrionale : les unes ont fait alliance avec la république des

(1) Hamon, *Vie du cardinal de Cheverus, archevêque de Bordeaux*, p. 101.

(2) *Lettre* (en date du 15 octobre 1843) du P. Thébaud, missionnaire de la Compagnie de Jésus au Kentucky, à un de ses supérieurs, dans les *Annales de la Propagation de la foi*, t. xvi, p. 459.

(3) *Annales de la congrégation de la Mission*, t. iv, p. 8.

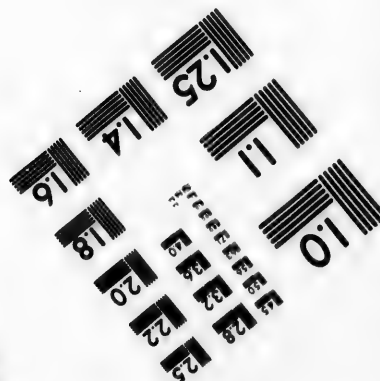
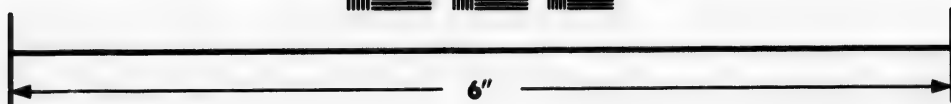
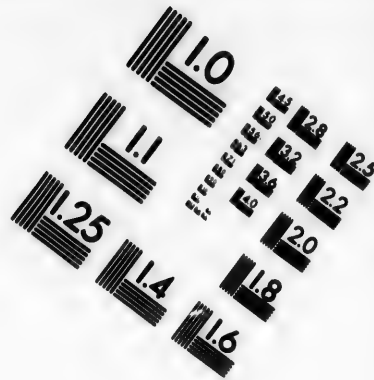
États-Unis; les autres n'ont encore avec elle aucun lien d'amitié. Les premiers, qui habitent un territoire situé dans l'un des États particuliers de l'Union ou au moins sur les frontières, sont en rapport avec les États-Unis au moyen d'un agent nommé par la république; et elles reçoivent annuellement, à perpétuité ou pour un temps limité, une somme d'argent en compensation des terres qu'elles ont cédées: ainsi les Osages, outre une somme annuelle de huit mille dollars payable pendant dix-huit années, reçoivent à perpétuité dix-huit cents dollars par an. Les autres peuplades, qui n'ont aucun rapport d'alliance avec l'Union, et qui habitent loin des frontières de ses États, vivent de la chasse, errent au milieu des bois et des solitudes, mais seront bientôt forcées de subir la loi du gouvernement américain ou de s'enfoncer dans les solitudes de l'ouest. Le souvenir des Jésuites n'a point péri chez ces indigènes. En 1823, Pinesindjigo, l'*Oiseau noir*, chef des Otawas, écrivait au président de l'Union: « Mon Père, c'est à présent que je désire que tu m'écoutes, moi et tous les enfants de cette contrée éloignée; ils tendent les bras pour te serrer la main; nous, les chefs, les pères de famille et même les Otawas, résidant à l'Arbre-Crochu, te prions instamment et te supplions, toi, notre respectable Père, de nous procurer une *Robe Noire*, comme ceux qui instruisent les Indiens dans le voisinage de Montréal. Notre Père, sois charitable envers tes enfants: écoute-les. Nous désirons être instruits dans les mêmes principes de religion que professaient nos ancêtres, quand la mission de saint Ignace existait. Nous nous adressons à toi, le premier et le principal chef des États-Unis; nous te prions de nous aider à élever une maison de prière. Nous donnerons de la terre à cultiver à ce ministre du Grand Esprit, que tu enverras pour nous instruire, nous et nos enfants. Nous nous efforcerons de lui plaire et de suivre ses bons avis. Nous nous trouverons heureux, si tu veux bien nous envoyer un homme de Dieu, de la religion catholique, de la même sorte que ceux qui ont instruit nos pères. Tel est le désir de tes enfants dévoués. Ils ont la confiance que toi, qui es leur père, auras la bonté de les écouter. Voilà tout ce que tes enfants te demandent à présent. Tous tes enfants, Père, te présentent

la main, et serrent la tienne avec toute l'affection de leur cœur. Signé, *Magati Pinesindjigo*. » Le président reçut encore, cette même année, l'adresse suivante: « Nous, soussignés, capitaine, chefs de famille et autres de la tribu des Otawas, demeurant à l'Arbre-Courbé, sur la rive orientale du lac Michigan, prenons cette voie pour communiquer à notre Père, le président des États-Unis, nos demandes et nos besoins. Nous remercions notre Père et le congrès de tous les efforts qu'ils ont faits pour nous amener à la civilisation et à la connaissance de Jésus, Rédempteur des hommes rouges et blancs. Nous confiant dans votre bonté paternelle, nous réclamons la liberté de conscience, et vous prions de nous accorder un maître ou ministre de l'Évangile, qui appartienne à la même Société dont étaient les membres de la Compagnie catholique de saint Ignace, établie autrefois à Michillimakinac, à l'Arbre-Courbé, par le P. Marquette (1) et d'autres missionnaires de l'ordre des Jésuites. Ils résident au milieu de nous pendant de longues années. Ils cultivèrent un champ sur notre territoire, pour nous apprendre les principes de l'agriculture et du christianisme. Depuis ce temps, nous avons toujours désiré de semblables ministres. Si vous daignez nous les accorder, nous les inviterons à venir s'établir sur le même terrain anciennement occupé par le P. Du Jauney sur les rives du lac Michigan, proche de notre village, à l'Arbre-Courbé. Si vous accueillez cette humble demande de vos fils fidèles, ils en seront éternellement reconnaissants, et prieront le Grand Esprit de répandre ses bénédictions sur les blancs. En foi de ceci, nous avons apposé nos signatures, ce 12 août 1823. Signé: *Epervier, Poisson, Chenille, Grue, Aigle, Poisson-volant, Ours, Cerf*. » Comme une vingtaine de peuplades bordaient les limites du Missouri, M. Dubourg, évêque de la Nouvelle-Orléans, alla en 1823 à Washington trouver le président des États-Unis et le ministre de la guerre, auxquels il demanda des subsides annuels pour établir des missionnaires chez les sauvages. On convint sans difficulté que les prêtres catholiques étaient plus propres à ce ministère que les pas-

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 607, col. 1.

de l'affec-
nidjgo.»
e année,
se, capi-
tribu des
s, sur la
ous cette
le prési-
t nos bo-
e congrès
our nous
issance de
et blancs.
elle, nous
et vous
u ministre
même So-
Compagnie
autrefois à
par le P.
de l'ordre
u de nous
ivèrent un
apprendre
u christia-
ns toujours
ous daignez
ns à venir
nement oc-
ves du lac
à l'Arbre-
umble de-
ont éternel-
t le Grand
is sur les
apposé nos
t *Épervier*,
non-volant,
de peupla-
ri, M. Du-
ns, alla en
ésident des
e, auxquels
our établir
s. On con-
catholiques
ue les pas-





Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

18 20 22 25
28 32 36 38

10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100



E. Mennin del.

Il conte di Montebello, viceré di Sicilia

Consegl. di Stato, Senatore di San Luigi.

Donce Rosati, abate di San Luigi.

Stampato in Roma, presso la

Libreria di S. Andrea.

[1
ter
de
Jés
ob
do
pa
de
sib
per
me
Qu
sep
Lev
de
Ven
l'ex
M.
cent
Lou
ava
de
ces
écol
indi
les
Tou
pas
182
aux
celui
dont
tion
juille
M. E
wick
dence
Orlé
ville
en 18
la Lo
condj
résida
épisco
que ,
Nouve
pour f
toliq
deven
gea le
« Sa

teurs protestants. « Au moins, ajouta le ministre de la guerre, vous devriez vous procurer des Jésuites. — J'en aurai », répondit le prélat, qui obtint à cette occasion un secours de huit cents dollars. Jusqu'alors les supérieurs de la Compagnie n'avaient pas, faute de sujets, accordé de missionnaires à ses instances : mais l'impossibilité où l'on se trouva de subvenir aux dépenses du noviciat de White-Marsh permit de mettre à sa disposition les Pères Charles Van Quickenborn et Joseph Temmermann, avec les sept novices scolastiques François de Maillet, Levinus Verreydt, François Van Asche, Pierre de Smet, Jean Smedts, Antoine Elet, Pierre Verhaegen, et trois frères coadjuteurs. Tous, à l'exception de deux coadjuteurs, étaient Belges. M. Dubourg leur assigna un terrain de deux cents arpents à Florissant, non loin de Saint-Louis. Ils n'y trouvèrent qu'une cabane qui avait servi aux esclaves ; mais ils se bâtirent de leurs mains une habitation, et défrichèrent ces terres vierges. Ils organisèrent ensuite une école, ou plutôt un pensionnat, pour de jeunes indigènes, qu'on se proposait d'envoyer dans les tribus sauvages avec des missionnaires. Toutefois, le P. Van Quickenborn n'entreprit pas son premier voyage chez ces tribus avant 1827. Les sièges épiscopaux se multipliaient aux États-Unis. Pie VII érigea, le 11 juin 1820, celui de Richmond, occupé par M. Kelly, mais dont le territoire reentra bientôt sous la juridiction de l'archevêque de Baltimore ; et, le 20 juillet suivant, celui de Charlestown, dont M. England fut titulaire ; enfin Édouard Fenwick, institué le 19 juin 1821, établit sa résidence à Cincinnati. L'évêque de la Nouvelle-Orléans, rencontrant de l'opposition dans cette ville, avait fixé son siège à Saint-Louis : mais, en 1823, il crut pouvoir habiter la capitale de la Louisiane ; et dès lors M. Rosati, nommé son coadjuteur sous le titre d'évêque de Ténagré, résida à Saint-Louis, qui ne fut érigé en cité épiscopale que le 20 mai 1827. Avant cette époque, les Florides, qui dépendaient aussi de la Nouvelle-Orléans, en furent détachées, en 1825, pour former, avec l'Alabama, un vicariat apostolique confié à M. Portier, évêque d'Oléno, devenu titulaire du siège de Mobile, qu'on érigea le 15 mai 1829 dans l'Alabama.

• Saint-Louis, situé à quelques milles au-des-

sous de l'embouchure du Missouri, dit le Jésuite Thébaud, est l'entrepôt des fourrures et le magasin général des Indiens de l'ouest. La vallée du Missouri se couvre déjà de villes considérables, dont Saint-Louis doit toujours être la métropole. Par la rivière des Illinois, elle communique avec les lacs et le Canada ; en quelques jours les nouvelles de New-York y arrivent par Buffalo et Chicago. Le Mississippi, enfin, la met en communication avec la Nouvelle-Orléans et l'Europe, d'un côté, et de l'autre avec la vallée fertile du haut Mississippi et le lac Supérieur. Placée ainsi au centre de l'Amérique du Nord elle en est le cœur, pour ainsi dire. Les fleuves et les lacs sont d'immenses artères qui lui apportent les riches marchandises du monde entier. Tous les ans, deux célèbres caravanes en partent, vers la même époque : l'une remonte le Missouri jusqu'aux montagnes Rocheuses, et va faire le commerce des pelleteries avec les Indiens de l'Orégon ; l'autre traverse le désert du sud-ouest, pour apporter du Mexique, par Santa-Fé, les espèces d'or et d'argent qui font déjà la plus grosse masse des monnaies de l'Union. Que ne doit pas devenir une ville, qui, grâce aux bateaux à vapeur, se trouve à quatre journées de la Nouvelle-Orléans, à six ou sept de New-York et de Montréal, à quelques semaines de route de l'Océan Pacifique et de Mexico ?

L'année même où Saint-Louis fut érigée en cité épiscopale, le P. Van Quickenborn fit une première excursion chez les Osages. Un second voyage parmi les tribus indigènes eut lieu en 1829, date de l'établissement à Saint-Louis d'un célèbre collège des Jésuites, auquel le congrès accorda le titre et les droits d'université. Comme l'éloignement des tribus sauvages empêchait qu'on n'obtient aisément de jeunes indigènes, on résolut en 1830 de supprimer le pensionnat de Florissant, afin que les Jésuites qui y étaient retenus par les soins de l'éducation se répandissent chez les sauvages. On fit alors une troisième excursion chez les Osages. A cette même époque, le général des Jésuites sépara le Missouri du Maryland, en sorte que le supérieur des missions au Missouri lui fut dès lors soumis immédiatement. Le P. Van Quickenborn, créateur de cette province et missionnaire infatigable, renouvela ses excursions parmi les diverses peuplades jusqu'à

sa mort, arrivée le 16 août 1837 : c'est à lui qu'appartient l'honneur d'avoir frayé à ses frères la route chez les indigènes. Ses plus illustres égaux furent le P. Hoocher, apôtre des Potawatomies, et le P. de Smet, apôtre de l'Orégon, c'est-à-dire des vastes déserts qui se trouvent entre les États-Unis et la mer Pacifique au nord de la Californie. Un Iroquois chrétien ayant parlé de la religion catholique aux Têtes-Plates, peuplade de l'Orégon au delà des montagnes Rocheuses, ils envoyèrent successivement trois députations à Saint-Louis, pour obtenir des Robes-Noires. Ceux qui composaient les deux premières moururent en route, soit épuisés par la maladie, soit dévorés par les Cannibales. Les derniers députés furent plus heureux. Le P. de Smet partit, le 25 mars 1840, afin de réaliser un vœu si persévérant ; mais bientôt il dut retourner à Saint-Louis demander un renfort nécessaire. Les Jésuites renouvelèrent dans l'Orégon tous les prodiges de leur zèle. D'un autre côté, M. Blanchet, missionnaire du Canada, avait été envoyé dès 1837, avec M. Demers, au fort Vancouver, poste de la compagnie de la Baie d'Hudson, pour cultiver les chrétiens canadiens qui se trouvaient dans ces parages au nombre de mille environ. Ce fut lui qui, au refus du P. de Smet, fut institué, le 1^{er} décembre 1843, sous le titre d'évêque de Drasa, vicaire apostolique de l'Orégon, immense contrée dont le saint Siège forma depuis une province ecclésiastique.

En 1803, on ne comptait que treize Jésuites aux États-Unis : en 1846, il y en avait cent trente au moins dans la seule province de Maryland, et cent quarante-huit dans celle du Missouri.

Les enfants de saint Vincent de Paul élargirent, comme ceux de saint Ignace, le cercle de leur apostolat. Outre l'établissement principal de Sainte-Marie des Barrens, ils avaient déjà organisé, en 1838, des missions au Cap-Girardeau sur le Mississippi, à la Vieille-Mine, à Sainte-Geneviève, à Kaaskaskias, à la Petite-Canada, à Richwood, à la Salle chez les Illinois, lieux de résidence, tous du diocèse de Saint-Louis, d'où il se répandirent dans les pays d'alentour. En 1838, M. Blanc, évêque de la Nouvelle-Orléans, les appela dans son diocèse, pour y prendre la direction de son séminaire à Donald-

sonville, ainsi que des deux chrétientés de l'Assomption et de l'Ascension. Enfin le Texas allait être soumis à leur bienfaisante influence. Lorsque les premiers Espagnols s'étaient fixés au Texas, il y a plus d'un siècle et demi, des Franciscains de Zacatecas y avaient fondé plusieurs missions, pour convertir et civiliser les tribus dispersées dans ce vaste pays (1). Les plus célèbres furent celles de l'Alamo à San-Antonio, de la Concepcion, de San-Jose, de San-Juan, de l'Espada, del Rosario, del Espiritu-Santo, del Refugio, de San-Sabas et de Nacogdoches. Tous les ans, les généreux fils de saint François s'enfouaient dans les forêts, gagnaient par leurs présents et leurs manières pleines d'affabilité leurs hôtes errants, et les conduisaient aux missions, où on les formait à la piété et au travail. Ces missions, supprimées en 1812, par la cupidité de quelques chefs du gouvernement qui voulurent s'approprier les terres dont on les avait mises en possession, n'offrirent plus que des monceaux de ruines. Les pauvres indigènes se retirèrent au Mexique, ou succombèrent sous les traits des tribus non civilisées, ou retournèrent à leur état antérieur. Indépendamment de ces tribus non civilisées, le Texas comptait plus de deux cent mille habitants, dont dix mille catholiques, que les enfants de saint Vincent de Paul allaient secourir de temps en temps, en attendant qu'une mission régulière y fût organisée. En 1840, Grégoire XVI leur confia la direction spirituelle de ces catholiques de la jeune république du Texas, où M. Odin se rendit avec les pouvoirs de vice-préfet. Il ne tarda point à être revêtu, sous le titre d'évêque de Claudiopolis, des fonctions de vicaire apostolique, et fut sacré à la Nouvelle-Orléans le 6 mars 1842.

Comme nous nous attachons surtout aux conquêtes du christianisme sur l'idolâtrie, nous n'avons pas dû suivre le développement progressif des Églises successivement fondées dans la vaste étendue des États-Unis : il nous suffisait d'esquisser le tableau de l'apostolat chez les sauvages.

(1) Lettre (en date du 11 avril 1841) de Mgr. Odin, vicaire apostolique de la mission du Texas, à M. Étienne, procureur général, dans les *Annales de la congrégation de la Mission*, t. VIII, p. 185.

A mesure que le champ des missions devenait plus vaste et plus fertile, Dieu y appelait des ouvriers plus nombreux. Il ne suscitait pas seulement des apôtres isolés à ce divin ministère ; il faisait naître encore des congrégations nouvelles, dont le dévouement collectif répondait mieux à des besoins généraux. Celle des Oblats de Marie-Immaculée, fondée par M. de Mazenod, aujourd'hui évêque de Marseille, n'avait encore signalé son zèle qu'autour de son berceau, lorsque la Providence lui ouvrit le Canada. En 1841, M. Bourget, évêque de Montréal, étant venu en Europe, obtint de M. de Mazenod une colonie d'Oblats, qui eurent bientôt au Canada trois établissements, quinze missionnaires profès et quatre novices. L'établissement de Longueuil, où réside le visiteur général et où se trouve le noviciat, est spécialement chargé du soin spirituel des townships, c'est-à-dire de ces habitations, dispersées sur les frontières du Canada et des États-Unis, qui, ne possédant pas une population assez nombreuse, ne peuvent être érigées en paroisses, avec un prêtre à poste fixe. Une autre communauté d'Oblats, appelée par M. Signay dans le diocèse de Québec, est établie dans la partie nord-est du Saguenay ; et ses membres, outre les missions et les retraites données aux paroisses catholiques, embrassent l'apostolat des sauvages, dont quelques tribus occupent toujours les sources de la rivière Saint-Maurice et du Saguenay, ainsi que les rives du Montmorenci. Plus au nord, vers le cinquante-deuxième degré de latitude, il existe encore des Papinachois, entre les lacs Annichtagan, Papimouagan et Pirritibi. A la droite du fleuve Saint-Laurent, vers la partie orientale du bas Canada, appelée Gaspésie, on trouve aussi les restes des Mismaks ou Gaspétiens, autrefois très-nombreux, et remarquables par leur civilisation avancée. Depuis plusieurs années, les débris de ces différentes peuplades, encore infidèles, reçoivent la visite de Sulpiciens et d'autres prêtres canadiens, qui, avec une abondante moisson d'âmes, recueillent la palme ordinaire du dévouement, en succombant aux fatigues d'un si pénible ministère. Les Oblats ont maintenant la sollicitude de toutes ces missions ; et quelques-uns d'entre eux doivent, chaque année, parcourir les différents postes où se groupent les sauvages, afin de con-

firmer les chrétiens dans la foi et de conquérir de nouveaux prosélytes. Ils pousseront même leurs courses dans le Labrador, jusqu'au pays des Petits Esquimaux, pour en arracher les habitants, soit à l'idolâtrie, soit à la séduction des Frères moraves. La troisième maison des Oblats est à Bytown, diocèse de Kingston, dans le haut Canada. Destinés à donner des missions aux paroisses déjà formées, et à évangéliser les catholiques disséminés dans l'intérieur des terres, ou les milliers de bûcherons, qui, dans les chantiers des forêts, exploitent les bois pendant six mois de l'année, ils portent, de plus, le flambeau de la foi aux sauvages Algonquins et Abbitibis, refoulés aujourd'hui dans la partie nord-ouest du Canada, entre les cinquantième et cinquante-deuxième degrés de latitude. Les Oblats répondent aussi à l'appel du vicar apostolique de la Baie d'Hudson. Dans ces contrées, presque aussi vastes que l'Europe, et qui s'étendent du soixante-dixième au cent quarantième degré de longitude occidentale, et du quarante-huitième au soixante-huitième de latitude boréale, c'est-à-dire d'un côté depuis les limites occidentales du Labrador jusqu'au delà des montagnes Rocheuses vers les bords de l'Océan Pacifique, et de l'autre depuis le lac Supérieur et les frontières septentrionales des États-Unis jusqu'à la mer Glaciale, il n'y a que cinq prêtres, dont la vie entière, absorbée par les soins que réclame une population d'environ trois mille catholiques, suffit à peine à la visite des différents postes de la compagnie anglaise. Malgré tout leur zèle, ils n'ont pu encore jeter qu'en passant la bonne semence dans ces immenses régions, où la plupart des tribus ont conservé leur indépendance.

Au Mexique, la Compagnie de Jésus, rappelée en vertu d'un décret de Ferdinand VII, du 12 mai 1816, eut une proscription nouvelle en 1821. Mais, le 21 juin 1843, un décret publié par Santa-Anna permit aux Jésuites d'établir des missions dans les départements des Californies, du Nouveau-Mexique, de Sonora, Cinaloa, Durango, Chihuahua, Coahuila et Tejas ; pour, dit ce décret, qu'ils s'y appliquent exclusivement à civiliser les tribus appelées barbares, « parce que, de cette manière, nous mettons plus en sûreté l'intégrité de notre territoire. » Les Prêtres de la Mission et les Sœurs

de la Charité ont, à leur tour, pénétré au Mexique.

Dans l'Amérique du Sud, lorsque les colonies espagnoles s'insurgèrent contre la métropole, parmi les griefs qu'elles firent valoir en 1817, elles reprochèrent vivement à la cour d'Espagne de les avoir privées arbitrairement des Jésuites, «auxquels, disaient les insurgés, nous devons notre état social, la civilisation, toute notre instruction, et des services dont nous ne pouvons nous passer.» La Compagnie de Jésus, objet de si vifs regrets, fut rappelée en 1836 par le gouvernement de Buenos-Ayres; le 28 janvier 1839, par la république de la Salta (Confédération argentine); le 28 avril 1842, par la république de la Nouvelle-Grenade; le 4 juillet 1843, par celle de Guatemala, et le 20 novembre suivant par celle de Catamarca. Les Jésuites se préparèrent à recommencer leur apostolat; mais, missionnaires de l'Évangile, ils ne consentirent pas à se faire les apôtres de la politique. A Buenos-Ayres, Rosas voulut avoir en eux des auxiliaires et des apologistes: il prétendit que les Jésuites plaçassent son portrait sur le maître-autel, et célébrassent, dans leur église, par des chants d'actions de grâces, le meurtre du président de la chambre des députés. Leur refus courageux détermina leur expulsion. Ils se dispersèrent dans le Chili et dans le Brésil, où ils évangélisèrent les provinces de Rio-Grande du Sud et de Sainte-Catherine.

Les sauvages indigènes de la province de Bahia ont pour apôtres les Capucins. Placés, entre les fleuves Rio-Pardo et Taype, sur un territoire d'environ trois cents milles de long sur deux cents milles de large, tout couvert de forêts encore vierges, tout hérissé de montagnes, ou coupé par des vallées marécageuses, ils forment quatre tribus distinctes, connues sous les noms de Camacans, de Botecudos, de Pataxos et de Mongoios. Dans ces membres dégénérés de la grande famille humaine, étrangers ou rebelles aux grâces de l'Évangile, on a souvent de la peine à reconnaître des hommes. Mais le P. Louis de Livourne a porté la lumière dans leurs sombres forêts. Les Camacans, qu'il a convertis en grand nombre, vivent sous sa direction, comme un troupeau docile sous la houlette du pasteur. Il est tout pour eux: apôtre, chef, médecin, architecte, organisateur du tra-

vail. A son école, les hommes se sont formés à l'agriculture, et les femmes ont appris à tisser des étoffes. Un fait, arrivé en 1843, donna une idée de la bizarre superstition de ces sauvages. Vers dix heures du soir, le P. Louis entend, à la porte de sa cabane, une grande rumeur de voix confuses, comme un cri d'alarme poussé en tumulte par des hommes qu'un assaut aurait surpris. Le ciel est serein, et les étoiles scintillent sur le firmament sans nuages: la lune seule refuse sa clarté. Attiré par le bruit, le missionnaire quitte sa demeure, et trouve une foule de Camacans, plongés dans la stupeur et l'effroi, qui font à la hâte leurs préparatifs de défense. Aux questions du P. Louis, «Ne voyez-vous pas à l'obscurcissement de la lune, répondent-ils, le malheur qui nous menace? Cet asire est le rendez-vous des âmes séparées de leurs corps. Aujourd'hui, elles y sont en si grand nombre, que leur multitude voile son disque tout entier. Qui sait si Oueggihara (l'Être suprême) ne les renverra pas parmi nous, pour rendre à la lune sa lumière? Alors ces esprits s'incorporeront aux tigres, aux serpents venimeux et aux bêtes féroces, pour dévorer les vivants.» Le missionnaire leur dit en vain que ce qui cause leur effroi est un phénomène tout naturel, connu sous le nom d'éclipse. Le préjugé résiste à ses paroles. Il imagine alors, pour les tirer d'angoisses, une expérience qui lui réussit. Il allume un flambeau, et, prenant deux corps sphériques, il montre aux sauvages comment ces globes peuvent, dans leurs évolutions, projeter tour à tour leur ombre l'un sur l'autre; ce qui explique aux indigènes la cause de leurs vives inquiétudes, et finit par les détromper. L'œuvre de civilisation, entreprise par le P. Louis, s'étend des Camacans aux autres tribus, même aux Botecudos, dont l'aspect est le plus terrible. Ces êtres dégradés mangent parfois de la chair humaine, non par un excès de férocité, mais, ce qui paraît incroyable, par un sentiment exagéré de tendresse. Ainsi une mère mangea son enfant que la mort venait de lui ravir, soit qu'elle voulût s'incorporer la substance de ce fils bien-aimé, soit qu'elle ne pût se résoudre à le confier à la terre pour y devenir la pâture des vers. D'autres, et ce sont les guerriers, dévorent leurs ennemis, croyant par là protéger leur vie contre la vengeance du mort,

et même se rendre invulnérables aux flèches de toute la tribu. En 1845, le P. Antoine de Falerne, que le P. Samuel de Lodi avait envoyé de Bahia aux Botocudos, comptait déjà parmi eux quarante catéchumènes.

Les Prêtres de la Mission travaillent également au Brésil à la conversion des sauvages; et M. de Macedo écrivit, le 8 septembre 1845, qu'il avait administré le baptême à un grand nombre de païens (1).

CHAPITRE IX.

Apostolat des prêtres du Saint Cœur de Marie, des Prêtres de la Mission, des Jésuites, des Capucins, sur la côte occidentale d'Afrique, en Algérie, en Abyssinie, en Égypte et à Madagascar.

Il nous reste à parler des missions de l'Afrique, en commençant par celles de la côte occidentale, placée en regard de l'Amérique.

Les peuples qui habitent cette côte depuis le cap Lopez-Gonzalvo jusqu'au cap de Bonne-Espérance sont idolâtres. Les Portugais eux-mêmes, malgré l'avantage d'être établis dans le pays, n'ont guère réussi à y propager le christianisme. En 1777, quatre prêtres italiens, qui s'étaient embarqués à La Rochelle, se rendirent au Sogno, pleins de zèle, et munis de présents qu'ils croyaient propres à leur préparer un meilleur accueil (2). Le préfet de la mission prit le devant avec un de ses compagnons, et les deux autres partirent quelque temps après. Degrand-pré, marin français, étant alors à Cabende, facilita leur passage; mais, au bout de dix jours, ils revinrent, et apprirent à ce voyageur qu'ils avaient trouvé leurs compagnons empoisonnés, morts et enterrés. Ils s'attendaient à subir le même sort; et l'un d'eux, déjà tout résigné, ne songeait qu'à recevoir les secours spirituels; mais l'autre, plus jeune, feignant d'attribuer la mort de ses compagnons à des causes naturelles, donna à entendre aux noirs qu'il avait laissé derrière lui la plus grande partie des présents qui leur étaient destinés, et

qui ne seraient délivrés qu'aux missionnaires mêmes; il ajouta qu'étant venus sur deux vaisseaux différents il était indispensable que tous deux repartissent pour les obtenir. Cette ruse trompa les noirs. Les missionnaires s'embarquèrent peu de temps après pour Haïti.

En 1781, le Bénédictin Liborio da Graja, évêque d'Angola, et vicaire général de Mina; Raphael da Castelo de Vide, prêtre; Soao Gualberto de Miranda, de l'ordre des Pénitents; et le docteur André Conto Goudinho, de l'ordre de Saint-Pierre (qualifications dont l'exactitude paraît contestable), partirent de Libongo, dernier territoire du royaume d'Angola, pour aller faire une mission au Congo (1). Liborio da Graja étant mort à Quina, Raphael da Castelo de Vide le remplaça en qualité de chef de cette mission. Sur le passage des trois prêtres, les femmes et les enfants les salueaient d'un *Ave Maria*, et les chefs les recevaient partout avec respect. Au grand banza de Comma, ils baptisèrent plusieurs enfants. Dans un autre banza, qu'habitait Alfonso, le plus jeune frère du roi, ils construisirent une église de roseaux, qu'ils ornèrent de leur mieux, et administrèrent pendant trois mois les sacrements. Ils passèrent ensuite deux mois dans la ville d'un autre frère du roi. Tout à coup ce monarque, nommé don José, enjoignit à ses frères de hâter leur départ, afin qu'il pût recevoir leur bénédiction avant d'entrer dans la capitale; car le royaume de Congo était alors partagé en deux factions, dont les chefs sollicitaient, chacun de leur côté, l'appui moral des missionnaires portugais. Le 14 juin 1781, la mission, accompagnée des frères du roi et de plusieurs autres princes, arriva à la cour, au milieu d'une garde de guerriers et d'une troupe de musiciens. Les trois prêtres marchaient à l'ombre d'un grand parasol qu'un chef portait au-dessus de leurs têtes, en marque d'honneur. Le roi les reçut assis, la couronne au front, et leur témoigna tout le plaisir qu'il ressentait de leur présence. Après la cérémonie, les grands du pays les visitèrent en foule. De ce moment, l'union fut rétablie dans le royaume: on conçut une si haute idée d'un roi qui recevait des ambassadeurs de la côte d'Angola, que l'usurpa-

(1) Lettre à M. Étienne, supérieur général, dans les *Annales de la congrégation de la Mission*, t. xi, p. 44.

(2) Walckenaer, *Histoire générale des voyages*, t. xiv, p. 401.

(1) Walckenaer, *Histoire générale des voyages*, t. xv, p. 23.

leur vît sa cause abandonnée. Les missionnaires exorcèrent alors leur apostolat, et ouvrirent des écoles sous la protection du roi, qui y envoyait trois de ses fils. Il se rendit ensuite à San-Salvador, ancienne résidence des rois du Congo.

A une époque beaucoup plus récente, une association bienfaisante des États-Unis ayant fondé, sur la côte occidentale d'Afrique, sous le nom de Libérie, une entente américaine en faveur des noirs du Nouveau Monde, la Congrégation de la Propagande chargea M. Kenrick, évêque de Philadelphie, de faire annoncer le salut aux noirs africains. Le prélat confia cette mission à M. Édouard Barron, qui s'embarqua, au mois de décembre 1841, avec M. Jean Kelly, prêtre écossais, et M. Denis Pindar, catholique. Les missionnaires se rendirent d'abord à Monrovia, ville bâtie sur le Cap Mesurado, et de là au cap Palmas, où il y avait une autre ville construite par des noirs américains. C'est là qu'eut lieu leur première fondation. « A Elmina, sur la côte, et à trois cents milles au sud de Palmas, écrivit M. Barron, il existe une église catholique : un missionnaire est attaché à son service. Sur vingt autres points s'élèvent encore des sanctuaires, autrefois érigés au vrai Dieu par les Portugais et les Espagnols : mais, faute de prêtres, les indigènes qui s'y réunissaient sont retournés à leurs anciennes superstitions, et ces temples sont déserts... Mes entretiens avec différents chefs de tribus m'ont prouvé que, sur les rivages de l'Afrique occidentale, le catholicisme éteint pouvait glorieusement renaître. » M. Barron, nommé évêque de Constantine et vicaire apostolique des Deux-Guinées, trouva des auxiliaires en France dans la congrégation du Saint Cœur de Marie, fondée par M. Libermann, au diocèse d'Amiens, dans le but spécial de travailler à la conversion des noirs. Ce prélat ayant été déchargé de son vicariat, la Propagande envoya les pouvoirs de préfet apostolique des Deux-Guinées pour un prêtre du Saint Cœur de Marie ; et l'abbé Tisserant, qui en fut investi, se rendait à sa mission, lorsque le *Papin*, qui le transportait, fut arrêté par une catastrophe. Les paroles du missionnaire adoucirent les angoisses des naufragés, qu'il exhortait à attendre en chrétiens l'heure de la mort, et auxquels il donna, sur le vaisseau à demi submergé, l'absolution der-

nière. Un juif, qu'on avait embarqué à Tanger pour servir d'interprète au consulat de Mogador, suppliait, en sanglotant, M. Tisserant de lui sauver la vie. « Mon ami, lui répondit le ministre de Jésus-Christ, il ne dépend pas de moi de vous sauver dans ce moule ; et je ne puis rien pour vous dans l'autre, à moins que vous ne vous fassiez chrétien. — Je veux bien me faire chrétien, si vous me sauvez la vie. — Je ne puis rien pour votre vie ; mais acceptez le secours du christianisme, et j'appellerai avec confiance sur vous la miséricorde divine. » Le juif, ému par ce langage simple et touchant, parut accepter avec plus de calme les chances terribles qui menaçaient les naufragés ; il demanda le baptême, comme moyen de salut pour l'autre monde ; et l'abbé Tisserant lui conféra ce sacrement, avec le nom de saint Nicolas, patron du jour. A quatre heures du matin, le 7 décembre 1846, l'eau, ayant envahi de toute part l'intérieur du bâtiment, contraignit les naufragés à monter sur le pont, et de là à se réfugier dans la mâture. Comme M. De la Porte, chancelier interprète du consul de Mogador, se plaignait du froid cruel qu'il éprouvait à la tête par suite de la perte de sa casquette, M. Tisserant se découvrit, et contrainquit M. De la Porte à mettre son propre bonnet, restant ainsi nu-tête, exposé aux torrents d'eau glaciale et de grêle que la tempête déversait sur le navire. Après trois heures de souffrances inouïes, on vit poindre le jour, et la terre parut à cinq cents mètres de distance. Une mer furieuse roulait ses lames vers la plage. L'abbé Tisserant voulut tenter l'unique voie de salut qui semblât réservée aux naufragés. Saisissant un mât de canot, que de ses mains jointes il pressait sur sa poitrine, il s'élança dans les flots, espérant que leur impulsion le porterait vers la terre. Un fatal courant qui s'était formé sous le remous du navire le ramena le long du bord, où, écrasé par les lames, il coula sous les yeux de ses compagnons de malheur, sans qu'il fût possible de lui donner le moindre secours. Le néophyte fut aussi au nombre des victimes du naufrage.

En 1830, Alger, la ville des pirates, était tombée au pouvoir de la France. Par suite, les anciennes provinces romaines de la Mauritanie Césarienne, de la Mauritanie Sitifienne et de la Numidie, qui comprenait la Gétulie ; ces pro-

(1)
vie
me
ép
roy
cô
au
inf
gou
sép
d'A
le p
Alg
falk
lati
créd
du
Des
ven
l'arr
térie
Croi
Cast
à per
à con
mon
degr
nou
saint
rante
les es
pulat
il ap
force
qu'il
même
branc
chréti
affre
du bo
couru
cher a
un no
app
sa pro
pultur
ce m
deux c
la con
même
Eglise

Tanger
dogador,
nt de lui
it le mi-
a de moi
ne puis
que vous
bien me
vie. — Je
ceptes le
erai avec
vine. » Le
touchant,
s chances
és; il de-
ealut pour
ai conféra
colas, pa-
atin, le 7
a de toute
aignait les
de là à se
la Porte,
dogador, se
it à la tête
M. Tisse-
de la Porte
ainsi nu-
iale et de
le navire.
ies, on vit
cinq cents
se roulait
ant voulut
emblât ré-
n mat de
ressait sur
espérant
la terre.
le remous
où, écrasé
ux de ses
t possible
néophyte
aufrage.
tes, était
suite, les
Mauritanie
ne et de la
; ces pro-

vinces où, vers l'an 484, l'on ne comptait pas moins de trois cent cinquante-quatre sièges épiscopaux, formaient le nouvel apanage du royaume Trés-Christien. Trois cents lieues de côtes sur une profondeur illimitée présentaient au zèle du clergé français quinze cent mille infidèles à convertir. Le 10 août 1838, Grégoire XVI érigea, dans la ville d'Alger, un siège épiscopal, suffragant de la métropole d'Aix, et dont M. Antoine-Adolphe Dupuch fut le premier titulaire. « A peine étais-je arrivé à Alger, écrivait le prélat le 17 août 1839, qu'il fallut célébrer, au milieu des flots d'une population peu accoutumée encore à ces pompes sacrées, la fête de l'apôtre saint Philippe, patron du nouveau diocèse et du roi des Français... Deux jours après, et dans des transports nouveaux partagés par toute la population, par l'armée surtout, je bénissais... la mosquée extérieure de la Casbah, que je dédiai à la sainte Croix, dont elle porte le glorieux nom. A la Casbah, sur sa mosquée, là où il y a neuf ans à peine brillait le cruel croissant, la croix brille à son tour; mais quelle différence de clarté! ô mon Dieu!... Nous arrivions sur les plus hauts degrés de l'étrange rue qui monte à la Casbah : nous comptions dans notre cortège un vieux et saint religieux, le P. Gervais, qui, depuis quarante années, chargé de visiter et de consoler les esclaves chrétiens, n'a cessé d'édifier la population musulmane elle-même. Au moment où il aperçut la nouvelle croix, il chancela; ses forces l'abandonnèrent; il était si attendri, qu'il en eût pu mourir. C'est que, sur cette même place, s'élevait autrefois un figuier, aux branches duquel on suspendait les têtes des chrétiens condamnés au dernier supplice. Cet affreux spectacle avait souvent désolé le cœur du bon religieux. On raconte qu'une nuit il courut les plus grands dangers, en venant arracher aux jeux impies et barbares des janissaires un nombre considérable de têtes qu'ils y avaient appendues; il voulait leur donner, au péril de sa propre vie, les derniers honneurs de la sépulture chrétienne. Qui lui eût dit alors que de ce même figuier un évêque d'Alger ferait faire deux croix, en mémoire de la bénédiction et de la consécration de la mosquée, et que sur ce même pavé le premier diacre de la nouvelle Église d'Afrique serait ordonné? ce que je fis la

veille de la Trinité, et en attendant qu'il soit ordonné prêtre sur les ruines sacrées d'Hippone (1). » Dans une autre lettre, M. Dupuch disait de sa cathédrale : « L'église principale d'Alger, à qui le Pape Grégoire XVI a donné pour patron l'apôtre saint Philippe, dont elle possède une très-précieuse relique, était, il y a quelques années, l'élégante mosquée des femmes, jadis consacrée... à la vierge Marie. Elle... représente assez bien, mais dans d'humbles proportions, le Panthéon de Rome, ou mieux l'Assomption de Paris, dont elle dépasse la mesure. La grande coupole est entourée de dix-neuf petites; elle repose sur seize monolithes de marbre blanc; elle est encore décorée d'inscriptions du Coran... Il en est une remarquable entre toutes les autres; la voici : « Dieu envoya « un ange à Marie, pour lui annoncer qu'elle « deviendrait mère de Jésus. Marie répondit : « Comment cela se fera-t-il ? et l'ange : Par la « toute-puissance de Dieu. » Cette inscription ornait le marabout (2), où, sans en connaître, sans en soupçonner le sens, nous avions placé tout d'abord l'autel de la Sainte-Vierge. Sur cet autel, repose une statue de Marie, trouvée, lors de la conquête, dans le port d'Alger. » Le prélat manifestait l'espoir d'obtenir pour cathédrale la grande, la chrétienne mosquée de la Pêcherie. « Singulière expression ! ajoutait-il, et qui nous est échappée, en nous rappelant la touchante origine de ce beau monument, bâti en forme de croix et tout à fait comme un temple chrétien. Il est l'ouvrage d'un grand nombre de pauvres captifs européens, qui en cimentèrent les pierres de leurs larmes et de leur sang. Ils voulurent, dit une tradition du pays, consacrer, par cette forme si nouvelle en Barbarie, tout ensemble les souvenirs de la foi et de la patrie, et les prophétiques espérances de l'avenir; car, nous a-t-on maintes fois raconté, elle devait selon eux servir d'église chrétienne, quand reviendrait sur ce rivage la religion de Jésus-Christ. Aussi, et toujours suivant la même tradition, le généreux architecte en paya-t-il le plan de sa tête. » Le 12 octobre 1839, M. Du-

(1) Voyez ci-dessus, t. 1, p. 8, col. 1.

(2) Espace de grande niche dédiée à Mahomet dans chaque mosquée, et où, tous les vendredis, se chantaient les prières solennelles.

puch parlait ainsi de son récent voyage à Bone : « Nous devions bénir, poser la première pierre d'un monument bien touchant, celui que tous les évêques de France, réunis à leur nouveau frère d'Afrique, élèvent, en ce moment même, en 1839, à la mémoire de l'illustre évêque d'Hippone. La confusion me saisis, quand il me vient sous la plume un nom que je n'ose pas même prononcer dans un épanchement d'amitié : pourtant, ne suis-je point son vrai, son véritable successeur ? O mon Dieu, ayez pitié de moi !... Je croyais que, seul avec deux ou trois pauvres prêtres, je ferais humblement cet acte prodigieux ; mais non. (Le 28 août,) dès cinq heures du matin, vous eussiez rencontré le long de la grève, sur le vieux pont romain, dans les mille sentiers de myrtes, de jujubiers et d'oliviers qui parcourent en tous les sens les immenses ruines, une foule de pèlerins empressés, en habit de fête, le bonheur peint sur le visage. A leur tête, marchaient les troupes d'élite avec leur musique guerrière... Un autel était déjà dressé au-dessus des magnifiques citernes de l'hôpital de Saint-Augustin, dans la plus admirable position, et sur le terrain même où va s'élever le monument filial et fraternel. Comme par enchantement, les broussailles avaient disparu, des fleurs avaient été cueillies. Au milieu de cet appareil... je célébrai immédiatement, en habits pontificaux et avec la pompe la plus solennelle, le sacrifice qu'Augustin, à cette même place, avait, il y a quatorze cent onze ans, célébré pour la dernière fois... C'étaient la même colline, la même mer, les mêmes échos. Ce jour, ce même jour, on entendait là-bas, au delà du pont, les cris des barbares, les gémissements, les sanglots du peuple d'Augustin ; aujourd'hui les fanfares guerrières, le hennissement des chevaux des chrétiens vainqueurs, les acclamations d'un peuple nouveau. Et pendant cette messe, à laquelle s'unissaient tous les évêques, mes frères de France, quelles prières !... Les Arabes eux-mêmes, accourus, étaient agenouillés et priaient. J'essayai de parler : ma mitre étincelait des feux déjà ardents du soleil qui montait à l'horizon, au-dessus des flots ; j'appuyai mon bâton pastoral sur le gazon, sur des pierres où peut-être... Ne me demandez pas ce que j'éprouvai, ce que je dis, ce qui nous transportait tous... Puis, aux accords d'une musique triom-

phale, je descendis quelques pas, toujours revêtu de mes plus riches ornements ; et, accompagné de ce cortège, je bénis la première pierre, déjà façonnée il y a peut-être deux mille ans et plus ; je la scellai ; après moi, mes heureux prêtres... l'affermirent avec transport sur sa base sanctifiée. Je bénis solennellement cette multitude qui était tombée à genoux, et Bone, et l'Afrique, et la France ; et une dernière fois les trompettes et les clairons saluèrent cette matinée, aurore de tant de saints et beaux jours ; car vraiment le doigt de Dieu était là. » L'acte le plus remarquable de l'épiscopat de M. Dupuch est l'échange d'environ cinq cents prisonniers, de toutes nations, qu'il alla négocier avec l'émir Abd-el-Kader. « C'est seul, écrivait-il au Pape le 22 juin 1841, absolument seul, entouré de douze cents cavaliers arabes, que, durant trois heures, j'ai pu épancher mon cœur dans celui de leur chef. J'ai dû envoyer au roi le plus intime de cette merveilleuse conférence. *Soli Deo honor et gloria!* » L'abbé Suchet, qu'il chargea de négocier un second échange, rapporta cette lettre de l'émir à l'évêque d'Alger : « De la part de notre maître et seigneur, l'émir des croyants, le sultan Seïd Had Abd-el-Kader, que Dieu le protège ! au sublime et très-illustre parmi les plus pieux des chrétiens, Antoine, que le Très-Haut guide toujours dans la voie du salut et des bienfaits ! — Salut à vous ! — Votre kalifat (vicaire) ainsi que votre interprète sont arrivés vers nous, et en votre considération nous les avons accueillis selon qu'il convenait. Ils nous ont apporté les présents que vous nous avez adressés ; nous les avons acceptés, parce qu'ils nous étaient offerts par vous ; il n'en eût pas été ainsi, s'ils eussent été envoyés de la part de tout autre. Mais vous, vous nous avez apprécié ; vous avez été à même de bien nous connaître, et vous nous aimez... Nous demandons instamment à Dieu qu'il vous aide dans tout ce que vous entreprendrez, qu'il vous guide toujours dans la voie du salut. Vous nous avez demandé s'il nous serait agréable que vous envoyassiez un de vos prêtres auprès des prisonniers français, dans le cas où le nombre en viendrait encore à s'accroître à l'avenir. Nous acceptons volontiers cette sainte proposition, et nous accueillerons avec plaisir celui que vous enverrez, s'il plaît à Dieu. Si vous avez à nous adresser quelques demandes

sur n'importe quel sujet, nous vous informons que notre kalifat Sid-Mohammed-Ben-Allal a qualité pour nous représenter. Nous avons confiance parfaite en vous; nous comptons sur votre promesse de nous remettre bientôt Mohammed-Ben-el-Mokhtar, ainsi que ceux qui restent... Leurs familles, leurs enfants, les attendent avec la plus vive anxiété; ils ne cessent de demander à Dieu que le moment de leur réunion ne se diffère point... Il est resté à Oran quatre prisonniers: nous comptons sur leur mise en liberté, et cela par deux raisons excellentes. D'abord, parce que vous nous l'avez promis; et ensuite, parce que ce sera pour vous une occasion d'accomplir un nouvel acte d'humanité et de pitié. Salut. En date du vendredi matin le 30 rabri tané de l'année 1257 (19 juin 1841).» On est reporté par ces détails aux temps où saint Louis chargeait de ses ambassades les fils de saint François et de saint Dominique, qu'il envoyait à l'extrême Orient traiter avec les infidèles; et l'on se demande si l'intervention pacifique des ministres de Jésus-Christ n'aurait pas été plus efficace que le glaive du soldat pour amener l'assimilation progressive de l'Algérie musulmane à la France chrétienne. Quoi qu'il en soit, M. Dupuch a eu l'insigne honneur de mettre le premier la main, comme évêque, à l'œuvre de la conversion des quinze cent mille musulmans ou idolâtres qui peuplent l'Algérie, encore toute remplie de l'ardeur de son zèle et des profusions de sa charité. Il semble que la Providence, en permettant que le prélat missionnaire transmitt à M. Pavy le bâton pastoral de saint Augustin, ait voulu montrer que la chaîne des évêques est pour jamais renouée en Afrique.

A l'autre extrémité de ce continent, Grégoire XVI avait chargé, dès 1839, les Fils de saint Vincent de Paul de défricher un vaste champ. Il les envoya, sur les pas des anciens Jésuites, évangéliser la Nubie et l'Abyssinie, érigée en préfecture apostolique. M. de Jacobis, d'abord supérieur des Prêtres de la Mission à Naples, et nommé préfet, pénétra, avec MM. Montuori, de la province de Naples, et Sapeto, de la province de Turin, dans cette terre, tant de fois parcourue par les anciens missionnaires, et jusque aujourd'hui opiniâtre dans le schisme et l'hérésie. Pour donner aux indigènes une haute idée du catholicisme, et pour jeter dans leurs

esprits, à l'aide des émotions qu'ils ne manqueraient pas d'éprouver dans la capitale du monde chrétien, une précieuse semence de vérité qui produisit un jour des fruits, M. de Jacobis conduisit à Rome, en 1841, une députation d'Abyssins hérétiques. Les membres de cette députation, parmi lesquels se trouvaient plusieurs parents et ministres des princes de l'Abyssinie, semblèrent, en effet, disposés à embrasser la foi catholique, et à s'en faire les apôtres dans leur patrie, où ils rentrèrent en 1842. «Encore sous l'impression des souvenirs qu'ils ont rapportés de leur voyage, écrivit le 31 mai leur conducteur, ces bons néophytes s'en vont répétant partout ce qu'ils savent et ce qu'ils ont vu du Pape, des églises d'Italie, et de la cour de Naples, avec ses magnificences et sa foi. A ces tableaux, les populations se sentent transportées d'un religieux enthousiasme; leurs préjugés s'évanouissent devant leur admiration; et, grâce à ces sentiments, le catholicisme, autrefois répudié comme la plus criminelle des hérésies, jouit maintenant de la même liberté que les autres religions établies dans le pays.» Émules des Prêtres de la Mission, les Capucins se sont voués spécialement à la conversion des Gallas, dont le territoire, érigé en vicariat apostolique, est administré par le P. François-Guillaume Massaja, évêque de Cassia, que les Pères Juste d'Urbino et César de Castel-franco ont accompagné, au mois de mai 1846, en Afrique.

Alexandrie, en Égypte, apparut à la famille de saint Vincent de Paul comme une station, un pied-à-terre, admirablement disposé pour gagner des contrées plus reculées. Située à l'embouchure du Nil, en face de Suez, elle est appelée à devenir l'entrepôt général du commerce de l'Europe avec les Indes-Orientales; à être, en un mot, le lien de l'Occident avec l'Orient. Or, il y existe un hospice connu sous le nom d'*Hôpital européen*, destiné à recevoir les pauvres et les malades des nations sous la protection desquelles il se trouve placé. Desservi par des mains mercenaires, on désira le confier aux mains plus intelligentes de la charité chrétienne, et les Filles de saint Vincent de Paul furent demandées pour cette œuvre. M. Perpetuo Guasco, évêque de Fez, vicaire et délégué apostolique de l'Égypte et de l'Arabie, exprima le vœu qu'on adjoignit

des missionnaires aux Sœurs de la Charité. M. Poussou, qu'un long apostolat dans le Levant avait familiarisé avec la langue arabe et la connaissance du pays, partit de Paris, le 6 janvier 1844, avec six Sœurs, qui débarquèrent le 28 à Alexandrie. Installées à l'Hôpital européen, elles ouvrirent en même temps des classes. M. Poussou se hâta de préparer un établissement pour recevoir, non-seulement les missionnaires et les Filles de la Charité, avec leur internat, leur école, leur pharmacie et leur dispensaire, mais encore des Frères des Écoles chrétiennes, qui devaient aller à Alexandrie, comme à Constantinople et à Smyrne, se réunir aux deux familles de saint Vincent, pour compléter, par l'éducation des jeunes garçons, le bien à faire en Égypte. Le nombre des Sœurs ne tarda point à être porté de six à dix-sept, dont quatre à l'Hôpital européen et treize à la Miséricorde. Cette augmentation du personnel et l'étendue de la nouvelle habitation permirent aux Filles de la Charité de donner plus de soins qu'auparavant à l'œuvre si importante du pansement et de la visite des malades, au moyen de laquelle elles acquièrent de l'influence sur les infidèles, frappés d'admiration. Deux Prêtres de la Mission seulement habitèrent Alexandrie, en attendant que le développement de cet apostolat, inauguré par les Sœurs, nécessitât un plus grand nombre d'ouvriers.

Les fils de saint Vincent de Paul, nouveaux apôtres de l'Abyssinie et de l'Égypte, ont autrefois évangélisé Madagascar (1). Mais, depuis l'évacuation de l'île, teinte du sang des Français, Louis XIV défendit à ses navires d'y aborder. Sous Louis XVIII, on fonda de nouvelles colonies à Sainte-Marie et à Titinques, sans qu'aucun missionnaire accompagnât l'expédition. M. Dalmond alla pour la première fois à Sainte-Marie en 1837, et il commença en 1840 la mission de Nossi-Bé. Nommé préfet apostolique de Madagascar, il appela les Jésuites à son aide. « Quelle est pour nous, écrivit le P. Maillard, provincial de Lyon, à ses frères, le 14 juin 1844, quelle est pour nous la terre inconnue qui s'ouvre devant notre zèle, et le peuple nouveau qui va nous être confié ? »

Cette terre, ce peuple, c'est Madagascar; contrée dont vous connaissez sans doute l'immense étendue, et qui semble d'autant plus admirablement placée sous la main de notre chère province, qu'elle occupe la route même que doivent souvent parcourir nos ouvriers et amis de la Chine et du Maduré. » L'appel du provincial fut entendu : dès le mois de juin 1846, les Pères Cotain, Denieau et Monnet, arrivèrent, avec M. Dalmond, en vue de la terre tant désirée qu'ils étaient venus chercher de si loin.

CHAPITRE X.

Conclusion.

A toutes les époques de l'histoire, les missions catholiques se sont étendues en même temps que le cercle des affaires humaines (1). Lorsque les peuples germaniques envahirent l'empire romain et que la barbarie se laissa pénétrer par la civilisation, Dieu rassemblait au Mont-Cassin, sous la discipline de saint Benoît, les milices monastiques qui devaient porter les limites de la chrétienté jusqu'aux extrémités du nord. Les largesses des seigneurs enrichissaient les puissants monastères de Saint-Gall, de Fulde, de Cantorbéry, destinés à devenir les écoles de l'Allemagne et de l'Angleterre. Lorsque les croisades eurent ouvert l'Orient, les Frères-Prêcheurs et les Frères-Mineurs parurent : ils annoncèrent l'Évangile en Syrie, en Perse, en Tartarie, en Chine et dans l'Inde. D'abord protégés par le grand nom de saint Louis, qui les chargea de ses ambassades, ils furent soutenus par le crédit des républiques de Gènes et de Venise, dont le commerce visitait déjà la moitié de l'Asie. Les découvertes du xv^e siècle livrèrent aux peuples européens les Indes orientales et le Nouveau Monde : trente ans après, Ignace et ses compagnons juraient, dans la chapelle de Montmartre, de se dévouer à la conversion des infidèles ; et bientôt les missions de la Compagnie de Jésus couvraient les côtes de Malabar et de Coromandel, pé-

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 334, col. 1.

(1) *Compte rendu de 1841, dans les Annales de la Propagation de la foi*, t. XVI, p. 203.

nétraient en Abyssinie et au Japon, forçaient les murailles de la Chine, évangélisaient les deux Amériques. La politique des rois s'intéressa à ces grands desseins, et leur prêta un légitime appui. Plusieurs princes soutinrent de leurs aumônes et enrichirent de leurs présents les églises latines de Terre-Sainte, et singulièrement le monastère du Saint-Sépulchre, dernière garde laissée sur le sol conquis par les croisades.

Il était cependant désirable qu'un moment vint où les missions s'appuyassent, non plus sur la faveur des puissants du monde, mais sur la charité de tous; en sorte que les plus petits et les plus pauvres participassent à l'honneur d'évangéliser ces empires lointains dont ils ignorent même le nom (1). L'Œuvre propagatrice, en poussant des racines plus profondes jusque dans les entrailles de la société chrétienne, devait y trouver une nouvelle sève; parce que, plus elle serait marquée de ce caractère d'universalité qui est le caractère même de l'église, plus elle en emprunterait aussi la force divine. Cette pensée est ancienne. On voit le P. Hyacinthe, Capucin, établir à Paris, en 1632, une confrérie sous le nom de Congrégation de l'Exaltation de la Sainte Croix pour la propagation de la foi; mais elle se borne à la conversion des protestants et à la confirmation des néophytes dans la foi catholique (2). L'abbé Paulmier, arrière petit-fils de l'insulaire de l'Australie amené en France par le navigateur Gonneville (3), et chanoine de Lisieux, qui adressa, en 1663, au Pape Alexandre VII des *Mémoires touchant l'établissement d'une mission dans le troisième monde, autrement appelé la terre australe*, y indique, comme moyen de l'entreprise projetée, une association formée sur le modèle des compagnies des Indes: c'est-à-dire qu'il demande le concours libre de tous, jusqu'aux moindres artisans et aux servantes, sous la direction d'un petit nombre de personnes expérimentées, pour contribuer de leurs biens à ce glorieux ouvrage; et il exprime l'espoir qu'il plaira à Dieu de permettre, sous la bénédiction

du Siège apostolique et l'approbation des puissances supérieures, la naissance d'une société pour la propagation de la foi. La pensée d'une société formée en France dans le but d'obtenir de Dieu la conversion des infidèles a été, d'ailleurs, émise à l'époque où la congrégation des Missions-Étrangères fut fondée; comme l'attestent les démarches de l'évêque d'Héliopolis, qui, pendant son séjour à Rome en 1665, sollicita auprès du souverain Pontife l'approbation d'une confrérie formée à cet effet sous le titre des Saints-Apôtres. Si ce prélat ne paraît pas avoir réussi, du moins, sans former une confrérie proprement dite, on observa dans le Séminaire de Paris quelques pratiques traditionnelles, dans le but d'attirer les bénédictions de Dieu sur l'œuvre des missions étrangères; et on imprima des livrets relatifs à cette dévotion, qu'on cherchait à répandre parmi les fidèles. Il est permis de croire que la lecture des *Lettres édifiantes* contribua à tourner la piété publique du côté des missions, dont elles popularisaient l'admirable histoire. Mais il fallait que les derniers orages du XVIII^e siècle eussent passé sur la France, pour féconder le germe déposé dans les esprits. Il devait fleurer d'abord au sein d'une ville où la restauration religieuse fut plus éclatante et plus décisive: le jour où Pie VII, du haut de la colline de Fourvières, bénit la cité de Lyon, de ses mains étendues descendit la grâce qui devait faire éclore l'Œuvre de la propagation de la foi. Deux cris de détresse, venus l'un de l'Orient, l'autre de l'Occident, entendus de deux femmes pieuses dans une ville de province, inspirèrent le dessein, qui, heureusement réalisé, soutient d'une assistance efficace les missions des deux mondes. En 1815, M. Dubourg, évêque de la Nouvelle-Orléans, revenant de Rome où il avait été sacré, s'arrêta quelque temps à Lyon. Préoccupé de la pénurie de son diocèse, dans lequel il fallait tout créer, il le recommanda à la charité des Lyonnais, entre tint surtout de ses désirs une veuve chrétienne qu'il avait connue naguère aux États-Unis, lui communiqua la pensée de fonder pour les besoins spirituels de la Louisiane une société d'aumônes, et proposa de fixer à un franc la cotisation annuelle. La bienfaitrice veuve fit part des vues de l'évêque à quelques personnes, qui lui opposèrent des difficultés nombreuses: aussi,

(1) *Compte rendu de 1842, dans les Annales de la Propagation de la foi*, t. xv, p. 170.

(2) Luquet, *Lettres à M. l'évêque de Langres*, p. 402.

(3) Voyez ci-dessus, t. I, p. 344, col. 1.

en attendant l'heure marquée au ciel, elle se contenta de recueillir de modiques secours pour les chrétiens d'Amérique, adoptées par sa maternelle sollicitude. Vers le même temps, c'est-à-dire en 1816, les directeurs du Séminaire des Missions-Étrangères, rétablis depuis une année dans leur maison de Paris, cherchèrent à renouveler l'union de prières fondée autrefois pour le salut des infidèles. Ils demandèrent à Pie VII, en faveur de ceux qui entreraient dans cette communauté de bonnes œuvres, des indulgences, accordées par un indult du 30 novembre 1817. Non-seulement ils firent connaître par quelques imprimés les pratiques de piété proposées ; mais, afin de stimuler le zèle, ils donnèrent des détails sur les besoins des missions, et sur les efforts tentés par les sociétés protestantes pour la propagation de leurs doctrines. Ainsi ils parlèrent de l'usage des troncs exposés dans les magasins, et de l'aumône du sou par semaine usitée à cet effet dans les grandes villes d'Angleterre. Ces publications ne manquèrent pas de disposer les esprits. Sur ces entrefaites, une personne de Lyon reçut de son frère, élève au séminaire de Saint-Sulpice, une lettre pleine de la plus douloureuse émotion, qui exposait le dénûment de la maison des Missions-Étrangères, et proposait de lui assurer des ressources régulières par l'établissement d'une compagnie de charité. La religieuse femme recueillit cette inspiration, et dans le cours de 1820 elle établit une association d'aumônes à raison d'un sou par semaine en faveur du Séminaire des Missions. L'œuvre commença parmi ces pieuses ouvrières, qui honorent de leurs vertus cachées, comme elles soutiennent de leur travail, la riche et populaire industrie des Lyonnais. Pendant les six derniers mois de 1820, la fondatrice porta seule tout le poids de son laborieux dessein. Bientôt le nombre des associés fut d'environ mille. Deux mille francs, montant des offrandes réunies, furent envoyées, comme un pieux souvenir de l'Église de Lyon, aux missions de l'Asie, d'où lui vint la foi. Cependant les correspondants de M. Dubourg, témoins de ces efforts, ne renonçaient pas à l'espérance de fonder, pour le diocèse de la Nouvelle-Orléans, quelque chose de pareil, quand ils furent visités, au commencement de 1822, par un vicaire général de ce prélat. Sa présence activa le

zèle déjà fervent des bienfaiteurs de la Louisiane. Mais une objection avait été souvent répétée : c'est qu'une œuvre pour les missions ne pourrait solidement s'établir qu'en se faisant *catholique*, c'est-à-dire en secourant l'apostolat par tout l'univers. Cette idée prévalut enfin. Une assemblée est convoquée : douze invités s'y rendent. Elle commence par l'invocation du Saint-Esprit. Un prêtre le premier prend la parole ; et, après un court récit des progrès et des souffrances de la religion dans l'Amérique du Nord, il propose l'établissement d'une grande association en faveur des missions catholiques des Deux-Mondes. L'assemblée adopte à l'unanimité cet avis ; et, sans désespérer, on désigne un président et une commission de trois membres chargés de préparer un projet d'organisation. C'est alors, c'est par l'adoption du principe d'universalité qui distingue l'entreprise nouvelle des tentatives antérieures, que l'Oeuvre de la Propagation de la foi est fondée. Or, par un dessein de la Providence, qui semble dès lors prendre le gouvernement de l'Oeuvre pour la conduire sans le concours des hommes, il se trouve que cette première réunion a été tenue, sans qu'on y songeât, un vendredi 3 mai, fête de l'Invention de la Sainte-Croix. Un peu après, seulement, lorsque le jour de la fondation est désigné pour l'une des deux solennités annuelles de la Société, on reconnaît que ce jour des anniversaires futurs est consacré au culte de la Croix rédemptrice, dont les humbles tributs des associés vont étendre les conquêtes. On avait sollicité l'approbation de l'autorité ecclésiastique : elle ne se fait pas attendre. L'année suivante un délégué du conseil central de Lyon (un conseil central s'établit également à Paris), prosterné aux pieds de Pie VII, obtient les indulgences qui enrichissent l'Oeuvre à perpétuité. Dès lors, de toutes les chaires épiscopales de France, descendent d'encourageantes paroles. Les prélats des contrées voisines s'émeuvent à leur tour. Bientôt la Belgique et la Suisse, les divers États de l'Allemagne (1) et de

(1) M. Résé, originaire de Hildesheim, en Hanovre, ancien élève de la Propagande, missionnaire apostolique et grand vicar de Cincinati, après avoir parcouru la France et l'Italie dans l'intérêt de sa mission, s'était rendu en Autriche. Il peignit à Vienne, d'une manière si touchante, la situation des diocèses d'Amérique, la rareté des ouvriers, le

la Loui-
puvent ré-
missions ne
se faisant
l'apostolat
alut enfin.
invités s'y
ocation du
rend la pa-
grès et des
mérique du
une grande
catholiques
pte à l'una-
er, on déci-
on de trois
rojet d'orga-
adoption du
gue l'entre-
rieures, que
i est fondée.
e, qui semble
de l'Oeuvre
des hommes,
union a été
ndredi 3 mai,
roix. Un peu
e la fondation
solennités an-
tité que ce jour
acré au culte
humbles tri-
es conquêtes.
de l'autorité
tendre. L'an-
eil central de
t également à
e VII, obtient
Oeuvre à per-
naires épisco-
courageantes
voisines s'é-
Belgique et la
agne (1) et de

en Hanovre, an-
re apostolique et
arcouru la France
tait rendu en Au-
re si touchante, la
té des ouvriers, le

l'Italie, la Grande-Bretagne, l'Espagne et le Portugal, s'engagent successivement dans la croisade de l'aumône. Près de trois cents évêques élèvent la voix en sa faveur. Enfin, Grégoire XVI, par sa Lettre encyclique de 1840, en recommandant à toutes les Églises l'Association de la Propagation de la foi, la met au rang des institutions communes de la chrétienté. Centre naturel des missions, c'est par son organe qu'est désormais publié presque tout ce qui les concerne; car les anciennes et les nouvelles *Lettres édifiantes* ont leur continuation permanente dans ses *Annales*.

Pour bien comprendre les services rendus à l'Église par l'Association de la Propagation de la foi, il faut se rappeler quelle était la situation des missions catholiques en 1822.

« Le monde sortait d'une tempête, dit le compte rendu de 1844 (1). Pendant vingt-cinq ans, la guerre générale avait embrasé la chrétienté, et troublé les mers. Les communications régulières des deux continents étaient rompues; aucun pavillon ne protégeait plus le navire qui portait le prêtre, et la civilisation avec lui. D'ailleurs, les derniers événements du xvm^e siècle avaient détruit l'ancienne et bienfaisante opulence de l'Église. Les fondations nombreuses, les collèges, les domaines affectés par la munificence des princes à l'entretien des missions, avaient disparu; l'argent manquait pour assurer le passage du missionnaire et sa subsistance jusqu'au lieu de sa destination. Mais rien n'avait plus souffert que le clergé lui-même, décimé par la persécution. Les générations nouvelles réparaient lentement ses rangs éclaircis; et le zèle, en se multipliant lui-même, était en-

core loin de suffire aux exigences du ministère et aux besoins des peuples. La suppression des ordres religieux chez plusieurs nations catholiques avait fermé ces cloîtres et ces écoles où s'étaient formées les plus fortes milices de l'apostolat. Le christianisme semblait avoir assez à faire de relever les ruines de la foi et la discipline chez lui, sans aller fonder ailleurs. Les vieux missionnaires qui survivaient encore, épuisés de travaux, sentaient approcher leur fin, sans voir ceux qui recueilleraient l'héritage de leurs fatigues; et, à mesure que l'un d'eux mourait, les néophytes, après avoir enterré leur père spirituel, attendaient en vain qu'un autre vint prendre sa place auprès de l'autel abandonné. La désolation de ces pauvres Églises en était venue à cet excès, de rester ignorée de ceux mêmes dont la piété aurait voulu les secourir. Avec la Compagnie de Jésus avait fini la publication des *Lettres édifiantes*, qui excitait si longtemps la piété de l'Europe par le spectacle des travaux commencés pour la conversion de la Chine, et des touchantes fêtes célébrées au milieu des sauvages du Canada. Maintenant les chrétiens d'Europe ignoraient ce qu'étaient devenus leurs frères d'Orient et d'Occident (1); et l'on ne trouvait plus ce sentiment d'unité qui anime la famille catholique, et qui ne permet pas qu'on touche à un seul de ses membres, sans que tous les autres en soient émus.

« Les missions du Levant, après avoir fleuri pendant deux siècles sous le protectorat des rois de France, étaient singulièrement déchues de leur ancienne prospérité. L'évêché de Babylone vaquait depuis vingt ans; aucun missionnaire ne visitait les chrétientés de la Perse; la congrégation de Saint-Lazare ne comptait plus qu'un prêtre dans l'archipel, un autre en Syrie, deux à Smyrne, et trois à Constantinople, réduits à un ministère timide parmi les catholiques arméniens, que les firmans de la Porte ottomane laissaient sous la dépendance du patriarche

manque de fonds pour bâtir des églises et des écoles, les besoins de tant d'âmes privées des secours de la religion, que beaucoup de personnes distinguées par leur rang se réunirent; et une association fut formée, sous les auspices de la famille impériale, dans le but de contribuer à soutenir ces missions catholiques. Elle prit le nom de *Léopoldine*, en mémoire d'une fille de l'empereur, morte au Brésil. L'archiduc Rodolphe, cardinal-archevêque d'Olmutz, protecteur de l'association, en transmit les statuts aux évêques des États autrichiens, qu'il pria de la favoriser et de la recommander au zèle ainsi qu'à la charité des fidèles. Il délégua le soin de la présider au prince de Firmian, archevêque de Vienne, et la direction centrale s'assembla, en effet, pour la première fois, dans le palais de ce prélat, le 13 mai 1820.

(1) *Annales de la Propagation de la foi*, t. xvi, p. 178.

(1) Il y a ici un oubli injuste de l'excellent recueil intitulé : *Nouvelles Lettres édifiantes des missions de la Chine et des Indes orientales*, qui rappelle ce qui s'est passé de plus important depuis 1767 dans les missions : 1^o du Szechouan, en Chine, 2^o du Tong-king, 3^o de la Cochinchine, 4^o de Siam, et 5^o du Malabar et de la côte de Coromandel, missions dont le Séminaire des Missions-Étrangères est chargé.

schismatique, et par conséquent à la merci de ses vexations. En même temps, l'insurrection grecque mettait en feu tout l'Orient, et la vengeance des infidèles poursuivait le nom chrétien dans toutes les contrées soumises à leur empire.

« Au centre de l'Asie, les affaires de la religion semblaient se soutenir par le zèle des Carmes du Malabar, des Capucins du Tibet, et des Oratoriens de Ceylan. Toutefois les belles chrétientés du Maduré tombaient en ruine, et la suite des événements permettait déjà de prévoir la défection partielle du clergé indo-portugais... (La mission) de Pondichéry ne comptait qu'un évêque et six prêtres; la foi catholique n'avait pas une chaire au Bengale; ces vastes contrées semblaient ouvertes de toutes parts aux émissaires du protestantisme, qui s'y faisaient voir, les mains pleines d'or, dans les comptoirs de la compagnie des Indes et derrière ses baionnettes. Dans la péninsule indo-chinoise, un évêque et deux missionnaires gouvernaient le petit nombre des chrétiens de Siam. L'empire annamite présentait un aspect plus heureux : on y voyait quatre cent mille catholiques, un nombreux clergé indigène, des chapelles sur tous les points importants, et auprès d'elles les couvents et les écoles où une pieuse jeunesse grandissait dans l'habitude de la foi. Le règne de Minh-mang commençait : un bruit sourd annonçait déjà les persécutions qui devaient l'ensanguanter. Trois vicaires apostoliques, avec leurs coadjuteurs et quelques prêtres européens, disséminés parmi cette multitude croyante, mais craintive, allaient avoir à soutenir tout l'effort d'un combat. Plusieurs plaient déjà sous le poids de l'âge et des infirmités; et l'on se demandait avec inquiétude, lorsque ces vieux pasteurs seraient morts, qui donc garderait le berceau et ce que deviendrait le troupeau.

« La Chine, après avoir appelé pendant deux cents ans les prêtres du Christ dans ses tribunaux de mathématiques et à la cour de ses empereurs, venait de montrer son ingratitude, et de renouveler ses édits de proscription. En 1811, trois églises avaient été renversées à Peking; le vieil évêque portugais restait seul dans cette cité, où les autels du Sauveur s'étaient vus entourés de mandarins convertis et de princes catéchumènes. Mais la colère des idolâtres

déclata surtout en 1814, pour ne se valentir qu'en 1820. Ce fut alors que l'évêque de Tabraca (1) et le vénérable M. Clet (2) moururent pour la foi avec un grand nombre de chrétiens. Ce sang devait plus tard féconder la terre où il fut versé. Mais, au moment où l'orage cessa, le clergé se trouva diminué des deux tiers, et les écoles destinées à le renouveler avaient péri. Le vicariat apostolique du Sec-tchouan ne comptait plus qu'un évêque, un coadjuteur, un prêtre européen, quinze indigènes. Les deux autres vicariats du Chan-ai et du Fo-kien avaient peut-être moins souffert. Mais ces vastes juridictions embrassaient un territoire trop étendu, pour en atteindre tous les points; plusieurs chrétientés étaient demeurées dix ans privées de la parole et du sacrifice. Que pouvaient un petit nombre d'étrangers au milieu de trois cent mille néophytes tremblants, et d'un peuple païen de deux cents millions d'hommes?

« Si l'on détournait les yeux de cette affligeante perspective, et qu'on les portât du côté de l'Amérique, qu'y voyait-on? Les colonies de la Louisiane et des Florides, où la religion s'était étendue avec la puissance de la France et de l'Espagne, avaient passé sous d'autres lois. On n'y trouvait plus les hardis missionnaires, dont la prédication rassemblait les peuplades errantes, saisissant leurs esprits, fixait leurs habitudes et leurs demeures, et fondait ainsi des sociétés nouvelles. On n'entendait plus sur les eaux du Mississippi les cantiques des pieux sauvages, reconduisant sur leur barque la *Robe noire* qui venait de visiter leur tribu. Le peuple anglo-américain avait pris possession de cet immense territoire. Toutes les sectes de la réforme y étaient entrées avec lui, et bientôt il sembla qu'elles resteraient maîtresses des vingt-quatre États de l'Union. Si l'émigration d'Irlande et d'Allemagne y conduisait chaque année un grand nombre de catholiques, l'erreur propagatrice les attendait au port, et ouvrait ses temples pour eux, ses asiles pour leurs enfants; tandis que le catholicisme manquait de prêtres, d'églises, d'écoles, d'institutions fortes et bienfaisantes, qui enveloppassent, pour ainsi dire, cette population mobile, et ne la laissent pas

(1) Voyez ci-dessus, t. II, p. 630, col. 2.

(2) *Ibid.*, p. 651, col. 1.

échapper. Dispersés, à des distances infinies du petit nombre de villes où s'élevait un autel, le plus grand nombre vivaient sans culte et mouraient sans consolations. La seconde génération cédait à l'entraînement public, et suivait la foule au pied des chaires protestantes. Une conjecture fondée porte le nombre probable de ces défections à trois millions d'hommes. Cependant, le saint Siège, qui ne pouvait voir commencer une grande nation sans s'occuper de ses destinées religieuses, lui avait depuis longtemps donné un évêché. Déjà, en 1822, l'archevêché de Baltimore et ses huit évêchés suffragants s'élevaient comme les premières colonnes de l'Église des États-Uni. Mais ces titres augustes ne cachaient ni l'indigence des prélats, ni l'insuffisance du clergé. Boston comptait huit prêtres, Cincinnati en avait sept, Charlestown deux. L'évêque de la Nouvelle-Orléans, venant prendre résidence dans la ville de Saint-Louis, y trouvait, au lieu de palais épiscopal, une misérable grange; pour cathédrale, une cabane de bois; et pour hommage, les députations des tribus indiennes qui demandaient des prédicateurs, sans qu'il fût possible de leur en donner. Il paraissait donc que les espérances conçues s'évanouiraient, et qu'il faudrait renoncer à l'Amérique septentrionale, au moment même où elle commençait à traiter en égale avec les vieilles puissances de la terre.

« L'espérance même ne se montrait pas, et rien ne s'éveillait encore sur les côtes d'Afrique. Les régences barbaresques en occupaient le nord, et continuaient de rançonner la navigation de la Méditerranée. Les anciens établissements portugais du Congo et de Mozambique languissaient depuis longtemps. Aucune assistance régulière n'était donnée aux colons catholiques du Cap. Ce continent, gardé par ses murs et par ses sables, semblait fermé à l'Évangile.

« En même temps, les îles de l'Océanie se peuplaient des déportés de l'Angleterre, de matelots déserteurs et d'aventuriers. Les prétendus missionnaires du méthodisme y tenaient école et magasin: on sait comment, sous eux, les peuples enfants de Sandwich et de Taïti dépérèrent en peu d'années. Un seul prêtre avait visité, en 1818, les colons irlandais de la Nouvelle-Hollande. Aucun ne s'était montré dans

cette chaîne d'archipels, qui s'étend comme pour unir l'ancien monde avec le nouveau, et devenir peut-être un jour le lien de deux fraternelles civilisations.

« Tel était le dénuement des missions catholiques en 1822, à peu près restreintes à conserver les postes de l'ancien apostolat, insuffisantes pour reprendre la conquête. Ainsi le Séminaire des Missions-Étrangères, au milieu de toutes les épreuves de l'exil et de la pauvreté, n'abandonnait pas les cinq provinces confiées à sa garde, et fondait même le collège de Pulo-Pinang pour le recrutement du clergé oriental. Les prêtres Lazaristes, dans ce petit nombre auquel les malheurs du temps les avaient réduits, ne cessaient pas de poursuivre les desseins de saint Vincent de Paul pour le salut des infidèles. Les Révérends Pères de Terre-Sainte restaient rangés autour du Saint-Sépulcre, d'où aucune force humaine, depuis six cents ans, n'a pu les arracher encore. Ailleurs, les religieux de Saint-Dominique et de Saint-François se maintenaient dans leurs stations principales, attendant qu'il leur fût permis de retourner au combat...

« Les missions s'étaient maintenues pendant trente ans, presque sans assistance humaine: mais, les choses rentrant dans leur état accoutumé, il convenait que l'aumône assurât au prêtre la barque du voyage et le pain de chaque jour. L'Œuvre de la Propagation de la foi fut donc fondée... Elle ne venait point exercer une influence irrégulière dans l'administration des chrétientés; elle engageait seulement au service de l'apostolat les ressources terrestres de la charité. Elle se proposait de faciliter le départ des missionnaires en payant leur passage, dont la dépense s'élève à un chiffre énorme pour les voyages de long cours. Elle devait ensuite pourvoir à leur entretien, et remettre entre leurs mains le denier réservé pour construire l'église, et, auprès d'elle, l'école et l'hôpital. Enfin, en publiant dans ses *Annales* les besoins et les travaux des missions, elle rétablissait cette correspondance de toute la catholicité, qui intéresse jusqu'au dernier des fidèles, pour les faire concourir à l'accomplissement du plan divin...

« La vocation apostolique, conservée dans l'Église au sein des corporations religieuses et du clergé séculier, ayant trouvé les conditions

de développement qu'elle attendait, a éclaté avec une force que rien ne peut contenir. La maison des Missions-Étrangères, qui en 1822 ne comptait que vingt-huit membres, en a quatre-vingt-dix-huit en 1844 (1). La congrégation de Saint-Lazare a porté le nombre de ses missionnaires européens de treize à cent trente. La Compagnie de Jésus reprend sa place, et compte un grand nombre de prêtres voués à la conversion des infidèles (2). D'autres sociétés, formées depuis peu d'années, se consacrent au ministère de la parole avec un zèle qui promet d'égaliser un jour la gloire des congrégations anciennes : tels sont les Rédemptoristes, les Passionistes, les Oblats de Turin qui desservent l'empire Birman, ceux de Marseille, la Société du Sacré-Cœur de Marie pour le salut des nègres, celles des Maristes et de Piepus qui se sont partagé, avec les Bénédictins anglais, les archipels de l'Océanie. Il faut rappeler aussi les fondations destinées à perpétuer ce prosélytisme naissant. Il faut citer le séminaire établi en 1841 par les Révérends Pères Capucins à Rome, et celui que la piété du clergé irlandais vient d'élever auprès de Dublin ; et, puisque nous énumérons les institutions qui ont servi... les intérêts de la foi, comment passer sous silence cet illustre collège de la Propagande, monument déjà ancien de la sollicitude des souverains Pontifes, où, dans les solennités publiques, on entend louer le Christ en quarante-quatre idiomes différents : comme si Dieu, qui sépara les langues pour confondre l'orgueil de Babel au temps du péché, avait voulu les rapprocher maintenant pour élever un édifice meilleur, et rassembler sous la loi de grâce la famille humaine dispersée ! L'accroissement du clergé permettait de multiplier les circonscriptions épiscopales : dans cette période de vingt-deux ans, quarante évêchés ou vicariats apostoliques se sont élevés par l'autorité du saint Siège. Et si l'on considère les missions catholiques au commencement de 1844, on les voit en progrès dans les cinq parties du monde.

(1) En 1847, elle en a plus de cent quarante.

(2) En 1814, la Compagnie de Jésus comptait quatre cent soixante-onze de ses membres employés dans les missions étrangères. En 1846, leur nombre s'élevait à six cent vingt-sept.

« RUMORS. — Nos regards s'arrêteront du côté du Levant... Le catholicisme n'est point resté inactif : il a élevé des sanctuaires à Athènes, à Patras, dans toutes ces villes encore pleines de la mémoire des apôtres. En même temps, il affermissait ses établissements dans les trois principautés de Serbie, de Moldavie et de Valachie ; et les pauvres Bulgares obtenaient enfin le droit de prier ensemble sous un toit. Mais c'était à Constantinople, à ce rendez-vous universel de l'Orient et de l'Occident, que la vérité devait jeter un éclat plus vif et qui frappât tous les regards. Les catholiques arméniens, soutenus d'abord dans l'exil par les secours de l'Oeuvre, étaient arrachés aux vexations du patriarche schismatique, et assemblés sous l'autorité d'un archevêque orthodoxe, par la médiation de la France (1) ; prémices de la réconciliation de la nation tout entière, poussée vers l'unité par une grâce puissante. D'un autre côté, le vicaire apostolique du rite latin voyait s'accroître son clergé, et se multiplier les institutions qui ravissaient l'admiration des infidèles. Les missionnaires Lazaristes, portés au nombre de neuf, ouvrent un collège, où soixante jeunes gens trouvent tous les bienfaits d'une éducation européenne. Les Frères des Écoles chrétiennes reçoivent trois cents élèves de toute religion. Quatorze Sœurs de Charité, vouées au service des malades et à l'éducation des enfants, comptent dans leurs écoles quatre cent cinquante jeunes filles, et vont porter l'aumône secrète

(1) Le cardinal Lambruschini était alors nonce à Paris. On lit dans la *Notice sur cet illustre prélat*, publiée par la *Biographie des hommes du jour*, t. vii, part. 1 : « Les catholiques du Levant, et spécialement les Arméniens, n'eurent pas de plus ardent protecteur. Pour soustraire les Arméniens orthodoxes au joug vexatoire du patriarche schismatique, il voulait qu'une clause du traité concernant les affaires russo-turques autorisât l'établissement, à Constantinople, d'un patriarche arménien catholique. En même temps, il désirait qu'un consul français fût placé à Jérusalem, dont les saints Lieux étaient sous la protection spéciale des rois Très-Christiens (*). Sollicité par le nonce, le cabinet des Tuileries se montra de plus en plus disposé à agir auprès de la Porte. Elle consentit enfin à ce que les Arméniens catholiques eussent immédiatement à Constantinople un évêque de leur religion, de qui ils dépendraient, sans vouloir, pour le moment, que le titre de patriarche fût donné à ce prélat. Le ministre des affaires étrangères en informa le nonce au mois de février 1830. »

(*) Ce consulat, indiqué par le cardinal Lambruschini, a été établi en 1812.

ont du côté
point resté
Athènes, à
pleines de
mpe, il af-
trois prin-
Valachie;
fin le droit
is c'était à
niversel de
rité devait
t tous les
, soutenus
l'OEuvre,
patriarche
lorité d'un
iation de la
iation de la
l'unité par
té, le vi-
s'accroître
stitutions qui
s. Les mis-
nombre de
ante jeunes
e éducation
chrétiennes
de religion.
au service
fants, com-
t cinquante
ône secrète

monce à Paris.
publiée par la
art. 1 : Les ca-
méniens, n'eu-
straire les Ar-
triarche schis-
concernant les
ent, à Constan-
que. En même
placé à Jérú-
protection spé-
par le nouce,
s en plus dis-
ent enfin à ce
médianement à
e qui ils dépon-
le titre de pas-
affaires étran-
1830.

abruschini, a été

au foyer de l'indigent, sans distinction de croyance. Au commencement, les Turks, étonnés de ces humbles femmes qui leur parlaient dans leur langue, qui pansaient leurs blessures, et qui instruisaient leurs jeunes familles, leur demandaient si elles n'étaient pas des anges, et si elles venaient du ciel.

« *Asie.* — Un des principaux efforts de la prédication devait se porter vers cette vieille Asie, où l'erreur résiste plus opiniâtrément, soutenue par la multitude innombrable des nations qui la professent, et par la puissance des empires qu'elle a fondés. Les missions catholiques s'y trouvent en présence de plusieurs sectes et de trois fausses religions : l'islamisme, à l'occident; le bramanisme, au centre; à l'orient, le culte du Bouddha.

« *Asie occidentale.* Toute la sollicitude de l'Eglise veille sur ces contrées où elle a ses plus chers souvenirs. Elle ne peut oublier ni les collines de Jérusalem, ni la grotte de Patmos, ni ces grands noms d'Antioche, de Smyrne et d'Éphèse, qui remplissent les annales des premiers siècles. Huit cents ans de séparation n'ont pas découragé son espoir. L'Eglise a vu que plusieurs peuples de l'Asie, sortant de leur isolement orgueilleux, commençaient à respecter la civilisation européenne et à lui envier ses lumières. Ellesait, d'ailleurs, que, l'islamisme, le schisme et l'hérésie se soutenant par l'ignorance, il les faut vaincre par l'instruction. On s'est donc attaché surtout à la multiplication des écoles. Pendant qu'une église imposante s'élevait à Smyrne, le siège de saint Polycarpe, honorablement restauré, s'entourait d'un clergé nombreux; un collège s'ouvrait par les soins de la congrégation de Picpus; et sept cents enfants venaient recevoir les leçons des Frères des Écoles chrétiennes et des Sœurs de la Charité. En même temps, on voyait commencer le collège d'Antoura, les écoles de Damas, d'Alep, de Beyrouth, et celles qu'un jeune et apostolique voyageur (Eugène Boré) a organisées avec tant de zèle sur plusieurs points de la Mésopotamie et de la Perse. Cependant, les Pères de Terre-Sainte, ces derniers successeurs des croisés, gardent leur poste au tombeau de Jésus-Christ : ils n'en rendent pas les clés; et leur patience ne se lassera ni des avanies musulmanes, ni des menées schismatiques, fussent-elles soutenues

du crédit d'une puissance qui couvre de son patronage intéressé toutes les sectes ennemies du nom latin. Les religieux Carmes, Dominicains, Capucins, ont repris leurs hospices de Bagdad, de Mossoul, d'Orfa, de Diarbekir et de Mardin; tandis que la Compagnie de Jésus relève ses missions de Syrie, et que les Pères Servites vont porter l'Évangile jusqu'au bord de la mer Rouge. Les travaux commencés se poursuivent avec concert sous les auspices des délégués apostoliques, représentants du saint Siège auprès des peuples orientaux qui perséverent dans la religion romaine. Ces peuples sont au nombre de cinq : les Maronites, dont le courage a égalé les malheurs, les Grecs Melchites, les Arméniens, les Syriens, les Chaldéens, tous avec leurs liturgies antiques, respectées comme autant de monuments de l'unité du dogme au milieu de la variété du rite et de la discipline. Les événements politiques des derniers temps ont cruellement traité les chrétientés orientales : mais nos secours sont allés leur porter la confiance et la résignation, c'est-à-dire des biens sur lesquels la tyrannie n'a pas de prise, et leur montrer que, si leurs souffrances n'étaient pas ignorées des chrétiens d'Occident, qui cherchaient à les adoucir, bien moins seraient-elles perdues devant Dieu, qui se réservait de les couronner.

« *Asie centrale.* Au moment où le schisme et l'hérésie menaçaient les conquêtes de saint François-Xavier, l'Esprit saint, qui avait conduit ce grand homme, prenait soin de son héritage. La création des vicariats apostoliques de Ceylan, de Madras et de Bengale, ajoutés à ceux du Malabar, de Bombay, d'Agra et de Pondichéry, a resserré les liens de la hiérarchie religieuse qui enlace la péninsule; et la sollicitude épiscopale, fixée sur un plus grand nombre de provinces, y a multiplié les efforts et les œuvres. Tandis que les religieux de saint François se répandaient déjà dans les montagnes de l'Himalaya, et se tenaient aux portes de ces royaumes du Nord où pénétrera bientôt l'épée de l'Angleterre; tandis que le Séminaire des Missions-Étrangères portait de cinq à vingt-cinq (1) le nombre de ses prêtres dans la circonscription

(1) Le chiffre de 1847 est quarante-trois.

de Pondichéry, et que la foi déployait ses pompes dans la basilique de Malissour élevée par la libéralité d'un monarque indien ; le clergé insultant de la province de Madras s'est recruté des missionnaires d'Irlande et d'Italie. La Compagnie de Jésus a fondé un collège florissant dans la grande ville de Calcutta ; ses prédicateurs parcourent la côte de la Pêcherie, rebâtissent les santouires, rassemblent les néophytes dispersés ; les pêcheurs du cap Comorin, comme autrefois ceux de Galilée, laissent leur barque et leurs filets pour suivre la parole qui annonce l'Évangile aux pauvres. D'un autre côté, le rétablissement des affaires de la religion en Portugal permet d'espérer la fin prochaine du schisme de Goa, et la réunion dans un même bercail d'une population catholique de douze cent mille âmes (1).

Asie orientale. Jusqu'ici nous avons trouvé le christianisme dans des contrées où son nom s'est fait craindre, où le voisinage de ses armes protège les autels et intimide la persécution. Mais, au delà du Gange, et jusqu'aux extrémités de l'Orient, l'idolâtrie s'est retranchée comme dans son dernier fort. Elle y a pris une forme savante, qui est la doctrine du Bouddha ; elle a conservé un sacerdoce, des écoles, des lois, des gouvernements qui lui obéissent ; elle s'entoure de murailles, qu'elle ne laisse pas franchir ; elle se défend, avec toute l'énergie du désespoir, par la terreur, par le fer et le feu. C'est là qu'un grand spectacle devait être donné au monde : les sourdes menaces qui grondaient en 1822 ont éclaté, et on a pu croire que les chrétientés du Tong-king et de la Cochinchine périraient par l'apostasie et par l'extermination. Cependant, au milieu des sanctuaires détruits et des monastères dispersés, l'Église annamite est restée debout, couronnée de l'auréole du martyre. On a revu ce que les annales des premiers siècles racontaient : les chrétiens devant le tribunal du proconsul ; d'un côté, les idoles

et l'encens ; de l'autre, les verges et les haches des licteurs. On a vu de vieux évêques porter leur tête blanche aux bourreaux, et à leur suite les néophytes d'un peuple timide marcher à la mort d'un pas aussi ferme que les missionnaires européens. La mort, en décimant les rangs de l'apostolat, suscite les courages, qui vont les réparer. Tandis que nos aumônes servaient à racheter les corps de ceux qui souffrirent pour la foi, leurs chaînes et leurs vêtements ensanglantés, elles payaient le passage de dix nouveaux missionnaires, impatientes d'aller prendre leur place. En même temps, les persécuteurs commençaient à s'effrayer de la vengeance de Dieu, suspendue sur leur tête. Sur une terre plus tranquille, les chrétientés de l'empire Birman sortent de leur immobilité : une nouvelle circonscription a divisé le royaume de Siam ; le collège de Pulo-Pinang fait fleurir les lettres chrétiennes au milieu des archipels barbares. Mais le baptême du sang n'a pas manqué aux missions de la Chine. Le nombre des vicariats apostoliques, porté de trois à dix ; l'empressement des prêtres espagnols, français, italiens ; la fondation de plusieurs écoles pour l'accroissement du clergé indigène ; la foi prêchée dans les camps des Monghols ; tant de progrès obtenus en si peu d'années, paraissent annoncer quelque chose de grand. L'Évangile est entré en Chine comme le Sauveur dans le cénacle, les portes fermées. Maintenant qu'elles sont forcées, il y fera entrer avec lui tous les bienfaits temporels qui l'accompagnent. Déjà l'île de Hong-kong se couvre de pieux établissements. La croix qui s'élève au milieu de ses factoreries, les asiles fondés pour l'enfance et pour toutes les infirmités humaines, apprennent aux Chinois que l'Occident peut leur donner plus qu'il ne recevra d'eux. Toutefois, si l'ouverture du Céleste empire semble commencer une ère pacifique, les échafauds se relèvent en Corée, afin de montrer que le sacrifice ne cesse pas dans l'Église de Jésus-Christ, et que le livre des Actes des martyrs ne sera jamais fermé.

«AFRIQUE. — La vérité chrétienne est redescendue sur le continent africain, qui semblait la repousser. Les Thébaïdes dépeuplées, les ruines des églises de Cyrénaïque et de Mauritanie, tant d'efforts perdus pour la conversion du Congo et la réconciliation des Abyssins,

(1) Un archevêque de Goa a été institué par le Pape ; mais, arrivé à Goa, il a favorisé et fomenté le schisme, en soutenant les évêques intrus de Cranganor et de Cochim, en opposant à l'exercice de la juridiction des vicaires apostoliques chargés de l'administration de ces diocèses supprimés, et en ordonnant un grand nombre de prêtres hindous, qu'il envoie dans les différents vicariats apostoliques exciter les chrétiens à la révolte contre les vicaires apostoliques et les prêtres qui leur sont soumis.

et les haches
réques porter
et à leur suite
marcher à la
missionnaires
les rangs de
ui vont les ré-
servaient à ra-
virent pour la
ats ensanglan-
dix nouveaux
prendre leur
scuteurs com-
ance de Dieu ;
ne terre plus
mpire Birman
nouvelle cir-
e de Siam ; le
rir les lettres
els barbares.
manqué aux
des vicariats
; l'empresse-
çais, italiens ;
pour l'accrois-
i prêchée dans
progrès obte-
nnoncer quel-
est entré en
e cénacle, les
elles sont for-
s les bienfaits
Déjà l'île de
établissements.
es factoreries,
et pour toutes
nt aux Chinois
plus qu'il ne
ouverture du
une ère paci-
en Corée, afin
esse pas dans
le livre des
ermé.

ne est redes-
qui semblait
peuplées, les
et de Mauri-
la conversion
es Abyssins,

désarmaient le zèle et affligeaient la foi. Cependant la Papauté, qui connaît les moments de Dieu et les dispositions des peuples, a mis la main à l'œuvre ; et déjà les colonies évangéliques cernent cette terre ingrate, et l'entourent de plusieurs côtés. Une nouvelle délégation apostolique embrasse l'Égypte. Alexandrie voit s'ouvrir, par les soins des Lazaristes, un collège et une maison de Filles de la Charité. Les Pères Mineurs conservent leurs écoles et leurs hospices ; et la présence du clergé latin soutient la piété des Coptes-unis. Au milieu des humbles missions de Tunis, de Tripoli et de Maroc, le siège de saint Augustin se relève dans Alger ; la croix a franchi l'Atlas ; elle est allée couronner les minarets des villes musulmanes. Les Arabes du désert ne la maudissent plus, car ils savent tout ce qu'elle sème après elle de charité et de dévouement. Un évêque, entouré de huit de ses collègues, consacre la basilique restaurée d'Hippone, bénit la première pierre que les religieux de Cîteaux posent sur le champ de bataille de Staudeli, et voit se former autour de lui un clergé de soixante-six prêtres ; dix-huit maisons d'éducation, de refuge, de secours, et cinquante églises, abritent une population catholique de cent trente mille âmes. En même temps, les noirs de la Sénégambie entendent la parole de deux prêtres de leur race. Un vicaire apostolique et vingt-cinq missionnaires évangélisent les deux Guinées. Les vicariats du Cap et de l'île de France assurent la perpétuité du sacerdoce dans les possessions de l'Angleterre. Enfin, la mission d'Abyssinie jette de nouvelles racines dans un sol qu'on avait cru plus rebelle. Cinq prêtres Lazaristes, deux frères, une chapelle, une école, quelques centaines de néophytes, sont les humbles commencements de cet ouvrage. Mais les vieux ressentiments se dissipent, le nom de Rome est béni, et les Éthiopiens se tournent avec une curiosité pieuse vers cette Chaire suprême, qui ne les a pas oubliés.

« *Amériques.* — Les missions américaines se partagent entre les États-Unis et le Texas, d'un côté ; de l'autre, les possessions anglaises et les colonies de la Hollande.

« *États-Unis.* Au milieu des périls qui environnaient les Églises naissantes des États-Unis, leurs évêques avaient tourné vers l'Europe leurs dernières espérances. L'Oeuvre de la Propaga-

tion de la foi (fut encouragée par) leurs pieuses sollicitations. Tandis que la multitude croissante des émigrants couvrait le territoire, et que les déserts devenaient des provinces, il fallait se hâter d'occuper un sol dont la valeur augmentait avec les habitants ; il fallait que les établissements catholiques se multipliasent, comme la population qu'ils devaient fixer : avec les tributs volontaires de la France, de l'Irlande, de l'Allemagne et de l'Italie, les missionnaires, plus nombreux, se sont étendus dans les États de l'Union. Sous ce ciel étranger, les colonies des ordres religieux ont trouvé la paix. Dans cette même ville de Baltimore, où, en 1796, le seul évêque de la république anglo-américaine se trouvait heureux de rassembler un synode de vingt-cinq prêtres ; dans cette ville, qui, devenue métropole, ne comptait encore autour d'elle, en 1831, que neuf diocèses et deux cent trente-deux ecclésiastiques ; on a vu le concile provincial de 1843 réunir les titulaires ou les représentants de seize évêchés, demander l'érection de quatre nouveaux sièges, et ranger sous sa discipline six cents prêtres, un nombre considérable de séminaires, d'écoles, d'asiles, de communautés religieuses, et un peuple enfin de quinze cent mille catholiques. Pendant que, dans les grandes villes du littoral, une prédication savante attire les hérétiques autour des chaires, les Réductions du Paraguay commencent à refluer au pied des montagnes Rocheuses. Seize prêtres de la Compagnie de Jésus y portent l'Évangile. Les Potowatomies, les Têtes-Plates, les Ours d'Alène, ont déposé leur casse-tête pour recevoir le baptême des chrétiens ; et les députations de trente peuplades sauvages demandent : la prière qui rend l'homme « bon sur la terre, et l'eau qui lui fait voir le « grand Esprit dans le ciel. »

« Les mêmes bienfaits s'étendent à la république du Texas, où les missions des Lazaristes, récemment érigées en vicariat apostolique, élargissent leur cercle et rallient les fidèles dispersés.

« *Colonies anglaises.* Les colonies du Nord, longtemps réduites au seul évêché de Québec, soumises aux mesures intolérantes que l'hérésie avait fait prévaloir, ont vu commencer enfin des temps plus heureux. Six diocèses et deux vicariats apostoliques partagent maintenant le Ca-

nade et ses dépendances. Parmi les fondations nouvelles qui font l'espoir et la consolation de nos frères, il faut citer le siège épiscopal de Toronto, aux extrémités de ces contrées où le chasseur ne rencontrait que les hameaux des tribus paléennes : aujourd'hui, trente ecclésiastiques y desservent plus de quarante églises ; et la population catholique, portée à cinquante mille âmes, s'accroît chaque jour par les abjurations des sectaires et par le baptême des infidèles. En 1832, le vicaire apostolique de Terre-Neuve n'avait que trois prêtres ; jamais le sacrifice des autels ne s'était offert dans les villages éloignés : maintenant vingt-cinq missionnaires, trente-sept églises, vingt-quatre écoles, ne laissent plus aucun lieu où la foi n'ait sa lumière ; et le catholicisme, professé déjà par les trois quarts des habitants, paraît devoir rester maître de cette grande île, dont les pêcheries attirent les vaisseaux de tout l'univers. Dans les établissements anglais du Midi, l'OEuvre de la Propagation de la foi a secouru les vicariats apostoliques de la Jamaïque, de la Guyane anglaise et de la Trinité. Les Antilles anglaises, qui en 1820 ne comptaient que douze ecclésiastiques, en ont maintenant cinquante ; quarante églises ou chapelles, un collège, des écoles nombreuses, se sont élevés pour satisfaire aux besoins spirituels de cent quarante mille catholiques ; et la foi, presque éteinte, renaît dans les îles de Grenade, de Sainte-Lucie, de la Dominique et de Saint-Vincent.

« Les deux vicariats, récemment érigés pour les colonies hollandaises de Curaçao et de Surinam, ne promettent pas moins de consolations.

« Océanie. — En finissant cette rapide exploration des missions catholiques, notre vue se repose sur l'Océanie... Nous n'essaierons pas de décrire, nous contentant de bénir Dieu, les archipels ouverts à la foi ; les écueils, dont nos pères ne savaient pas le nom, se couvrant d'une race nouvelle de chrétiens ; les trois vicariats de la Polynésie orientale, centrale et occidentale, évangélisés par les prêtres Maristes et par ceux de Picpus ; les résistances furieuses du protestantisme et de l'idolâtrie, les confesseurs de Sandwich et le martyr de Futuna ; les Églises de Gambier et de Wallis, renouvelant l'innocence et la ferveur des premiers siècles ; cinquante prêtres, vingt-neuf églises, vingt

mille chrétiens, cinquante mille catéchumènes sur ces rivages inhospitaliers, où le navigateur, il y a cinquante ans, ne voyait que les feux allumés par les barbares, qui attendaient le naufrage, pour piller le navire et dévorer les matelots. »

Tel était, en 1844, le progrès réalisé par les missions pendant les vingt-deux ans écoulés depuis que l'OEuvre de la Propagation de la foi s'occupait de les secourir. Mais, de 1844 jusqu'aujourd'hui, le Pontife romain, à qui il a été donné de veiller à cette grande œuvre de la conquête universelle du monde, qui se poursuit à travers les siècles, n'a cessé d'élargir la carrière de l'apostolat. Ce sera l'éternelle gloire de Grégoire XVI d'avoir fait de la propagation de la foi la principale sollicitude de son laborieux pontificat ; et l'on peut dire que, par sa bouche, *le vent impétueux* qui remplit le cénacle au jour de la Pentecôte recommença à souffler sur le monde chrétien, suscitant des vocations plus nombreuses, entraînant le sacerdoce et les ordres religieux vers ces combats héroïques qui étonnent la mollesse et la lâcheté de nos jours, arrachant les infidèles aux ténèbres de l'idolâtrie. Approcher de la lumière, pour les éclairer, les peuples les plus éloignés de la terre, en attendant l'heure où les nations, devenues étrangères les unes aux autres par le miracle de la division des langues, seront ramenées, par un nouveau miracle, à l'unité du même langage dans l'unité d'une croyance : telle était la pensée constante de Grégoire. Mais déjà les moyens matériels d'exécution se multipliaient. « Les extrêmes se touchent par un milieu, disait, dès 1842, le cardinal Giraud, alors évêque de Rodez (1) ; par ces puissantes machines qui donnent des ailes aux roues des chars et à la voile des vaisseaux. Ce grand secret des forces de la vapeur, que Dieu avait tenu scellé depuis six mille ans à la curiosité des hommes, il le tire enfin des trésors de sa sagesse et de sa bonté. Pensez-vous qu'il ait rompu ce sceau et révélé ce mystère, pour la plus grande commodité du commerce ; pour le plus grand plaisir du politique, du moraliste,

(1) *Instruction pastorale sur l'Association pour la Propagation de la foi*, dans les *Instructions et mandements sur les principaux objets de la sollicitude pastorale*, t. II, p. 327.

du philologue, du naturaliste et de l'antiquaire? Loin de nous l'idée de déprécier les avantages qui résultent de cette découverte pour la prospérité matérielle, pour le progrès scientifique des nations! Mais, quand Dieu remue la terre, quand il déplace les anciennes bornes, quand il change tous les rapports, toutes les relations jusque-là existantes parmi les peuples, certes il a de plus grands desseins, des desseins plus dignes de sa grandeur et de son amour, plus dignes de lui-même et de la noble créature qu'il a faite à son image. Comme il prépara le monde romain à l'Évangile, en donnant à une ville, siège prédestiné de sa puissance future, le plus vaste empire qui eût paru sous le soleil; comme il prédisposait les yeux des sages à soutenir sa lumière, en la faisant précéder des écrits de l'école platonicienne, précurseurs de son immortel flambeau; ainsi, de nos jours, par des procédés nouveaux, il ouvre de plus rapides et de plus larges voies à la domination universelle du Christ sur tous les aspects du globe et à toutes ses latitudes. Jugeant trop lente, au gré de sa grâce impatiente, la marche de ses envoyés vers les contrées encore soumises à l'esprit de mensonge et d'erreur, il vérifie à la lettre la prédiction du prophète royal, « qui lui donne les vents pour ministres et un feu brûlant pour messager. » (Ps. cii, 5.) Les chemins de fer et les bateaux à vapeur, voilà ses missionnaires, ou du moins les puissants auxiliaires de leur apostolat; voilà les deux grands bras qu'il prête à la civilisation chrétienne, et dans lesquels elle finira par étreindre les continents et les mers. Au milieu des mouvements qui agitaient les capitales et les empires, rapprochaient les distances, et rétablissaient pour ainsi dire toutes les communications de la famille humaine, Grégoire voyait se dérouler un dessein miséricordieux de la Providence pour la conversion de l'univers. En travaillant avec tant d'ardeur à le réaliser, peut-être ce Pontife vénérable avait-il pressenti que les victoires de la foi dans les contrées lointaines lui ramèneraient en Europe un règne plus glorieux. Si la moitié de cette partie du monde tint ferme, au xvi^e siècle, contre les tentatives de la prétendue Réforme et

contre ses violences, elle fut plus secourue qu'elle ne le pensa par les nombreux missionnaires italiens, français, allemands, portugais, espagnols, qui portaient la foi chez les nations idolâtres (1). Le salut de plus d'un peuple fut décidé par l'immolation volontaire de ces milliers de chrétiens qui mouraient au Japon, ou par la prière innocente de ces pauvres sauvages du Canada qui sortaient de l'eau baptismale. Aussi, maintenant que nous voyons surgir tant d'Églises nouvelles, et les chrétiens se multiplier sur toutes les côtes de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique, dans toutes les îles de l'Océanie, nous ne doutons pas que la Providence, en allumant autour de nous, par la main de Grégoire, tant de foyers de charité, n'ait voulu réchauffer enfin nos vieilles Églises qui se refroidissaient. Le prédécesseur de Pie IX aura ainsi préparé les espérances et les consolations du nouveau pontificat (2).

(1) *Compte rendu de 1845, dans les Annales de la Propagation de la foi*, t. xvii, p. 167.

(2) Nous ne pouvons mieux terminer cet ouvrage qu'en transcrire le Bref que Sa Sainteté le Pape Pie IX a daigné nous adresser, comme un précieux encouragement, ou plutôt comme une récompense anticipée de notre travail :

PIUS P. P. IX.

Dilecte Fili, Nobiliss. Vir, Salutem et Apostolicam Benedictionem. Libentissimè accepimus Litteras officii et obsequii plenas, quibus, Dilecte Fili, dicitur: « Nobis mittere volumus tria volumina nitidissimis Parisiensibus typis edita, atque imaginibus aere elegantissimè expressis ornata, operis quod gallica lingua elucubrare es aggressus; cui titulus: *Histoire générale des Missions catholiques*. Etai vrbò, gravissimis atque assiduè Supremi Nostri Pontificatus curis continenter distenti, nondum huiusmodi tui ingenii atque eruditionis fructus degustare potuimus, tamen tibi vehementer gratulamur, quod in hac sacrarum expeditionum historia conscribenda nihil antiquius habes quam omnia ad Catholicam Ecclesiam gloriam revocare, ejusque immortales triumphos posteritati commendare. Dùm autem debitas Tibi pro munere gratias agimus, egregiis filialis tue ergà Nos pietatis sensibus, quos in ipsis Litteris consignas: il, præcipuum Nostre paternæ caritatis testificatione respondere gaudemus. Cujus quoque pignus, ac celestium omnium munerum auspiciem Apostolicam Benedictionem intimo cordis affectu Tibi ipsi, Dilecte Fili, Nobiliss. Vir, amanter impertimur.

Datum Romæ, apud S. Mariam Majorem, die 1 Julii Anno 1847, Pontificatus Nostri Anno Secundo.

Pius P. P. IX.

Dilecto Filio, Nobiliss. Viro,
Baroni Hwaszew.

Lutetiam Parisiorum.

ÉTAT GÉNÉRAL DES MISSIONS (1844).

EUROPE.		Evêques.	Prêtres.	Report.		Evêques.	Prêtres.
Vicarats apostoliques d'Europe.		2	110	Empire d'Orient.		55	2,305
Missions directes du Nord.		2	61	Vicarats apostoliques du Caucasicum, du Tung-ling oriental, et du Tung-ling occidental.		8	181
Missions des diocèses de Linséus (Suède).		1	7	Empire du S. China.			
Vicarats apostoliques du Liban.		1		Evêchés de Peking, Hong-kong, Moussou.			
Iles Indes.				Vicarats apostoliques du S. Tchouan, Fo-hien, Chan-shi, Tche-king, Mou-tseung, Van-Nan, Chan-Toang, Hong-kong et Corée.		1	170
Archidiocèse de Corinthe.		2	20	Total pour l'Asie (11 vicarats apostoliques depuis 1823).		91	2,570
Evêché de Rome.				AFRIQUE.			
Grèce catholique et orthodoxe.				Egypte.			
Evêchés apostoliques de Grèce.		4	102	Evêchés apostoliques d'Alexandrie.		2	207
Archidiocèse de Naples.				Vicarats apostoliques des Coptes.			
Evêchés de Syrie, Tine et Samarie.				Tripoli, Tende, Maroc.			
Principauté.				Prêtres apostoliques.			
Archidiocèse de Smyrne (Bosnie).		2	20	Alger.			
Vicarats apostoliques de Bulgarie et du Valachie.				Evêché d'Alger.		1	66
TUNISIE.				Gambie et Libéria.			
Archidiocèse de Barcelone, d'Asiatic, de Constantinople.		10	416	Vicarats apostoliques de Gambie.		1	26
Evêchés de Trébizonde, Samsat, Fatsi, Sappe, Amasie, Nangui.				Possessions anglaises.			
Vicarats apostoliques de Roumélie, de Bulgarie, de Constantinople (latins).				Vicarats apostoliques du Cap.		2	10
Total pour l'Europe (un archidiocèse nouveau depuis 1823).		27	643	Vicarats apostoliques de l'île Maurice.			
ASIE.				Mysore.			
ANNE ORIENTALE.				Prêtres apostoliques.			
Lithu.				Total pour l'Afrique (8 évêchés, 4 vicarats depuis 1823).		6	108
Archidiocèse de Suverre.		5	280	AFRIQUE.			
Evêchés de Chio, Famagouste et Babylone.				Possessions anglaises du Nord.			
Vicarats apostoliques d'Alap (dépendance du Liban).				Evêchés de Kingston, Toronto, Halifax, Charlotteville (Montréal et Québec ne comptent pas parmi les missions 2 évêchés 280 prêtres).		6	160
Garde de la Terre-Sainte.				Vicarats apostoliques de la baie d' Hudson et de Terre-Nouve.			
Maronites.				Indes-Orient.			
Patriarche d'Antioche.				Archidiocèse de Baltimore.			
Archidiocèse d'Alap, Tripoli, Negeli, Chypre.		10	1,100	Evêchés de Bédouit, Gueinet, Vianon, Dubouge, Saint-Louis, Nouvelle-Orléans, Charlotteville, New-York, Mobile, Richmond, New-York, Boston, Philadelphia, Louisville, Natchez, Pittsburg (créés en 1843).		17	613
Evêchés d'Alap et de Chio.				Toung.			
Grecs Melchites.				Vicarats apostoliques du Texas.		1	5
Patriarche d'Antioche.				Possessions anglaises du Sud.			
Archidiocèse d'Alap, Tyr, Hama, Diarbakir, Saida, Beyrouth.		12	100	Vicarats apostoliques de la Jamaïque, de la Trinité et de la Guyane anglaise.		2	100
Evêchés de Saint-Jean-d'Acre, Furat, Balbek, Tripoli, Hama.				Possessions hollandaises.			
Syriens.				Vicarats apostoliques de Surinam et de Cayenne.		1	10
Patriarche d'Antioche.				Total pour l'Amérique (12 évêchés, 6 vicarats depuis 1823).		20	600
Archidiocèse de Mardin, administré par le patriarcat.		2	60	OCÉANIE.			
Evêchés de Haleb, Hama, Hama, Mardin.				Possessions hollandaises.			
Arméniens.				Vicarats apostoliques de Batavia.		1	7
Patriarche de Cilicie.		2	60	Possessions anglaises.			
Archidiocèse d'Alap et de Hama.				Archidiocèse de Sydney.		2	50
Chaldéens.				Evêchés d'Adelaide et de Hobart-Town.			
Patriarche de Babylone.				Polynésie.			
Archidiocèse de Bazarbazar, Golestan, Moussou, Acherbajan.		10	100	Vicarats apostoliques de la Polynésie orientale (Gambier, Marquises, Tahiti, Sandwich), de la Polynésie occidentale et de la Polynésie occidentale (Wallis, Futuna, Tonga, Tabor).		2	50
Evêchés de Mardin, Sarras, Amadia, Selama, Barbat.				Total pour l'Océanie (3 évêchés, 4 vicarats depuis 1823).		7	113
ANNE CENTRALE.				Europe.		27	843
Possessions russes.				Asie.		27	2,375
Mission de Sibirie.				Afrique.		6	102
Vicarats apostoliques du Tibet, du Bengale, de Bombay, de Madras, de Capricorn, de Malabar, de Pondichéry.		2	225	Amérique.		20	590
ANNE ORIENTALE.				Océanie.		7	113
Empire d'Orient.				Total des missions (17 évêchés, 23 vicarats, depuis 1823).		100	4,790
Vicarats apostoliques d'Ara et de Fégan.		1	23				
Royaume du Siam.							
Vicarats apostoliques de Siam oriental et occidental.		2	20				
A reporter.		55	2,385				

* Le nombre des évêques est celui des titres; on n'y comprend point les coadjuteurs.

²⁰ On a marqué d'un point d'interrogation les chiffres incertains.

*** En comprenant parmi les prêtres ceux du district d'Artem, dans le grand Arménie, qui dépend de l'archevêché primate de Constantinople.

**** On ne comprend pas ici le clergé des colonies françaises et portugaises.

* Nous avons dû laisser en dehors de nos calculs les pays tout catholiques de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie. En 1840, il s'y trouvait 119 évêques, 4.230 prêtres.

de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie. En 1940, il y avait 119,000, 4,230 prêtres

Comme nous avons rendu notre récit au delà de 1844, d'age de ce tableau, publié par l'Association de la Propagation de la foi, le nombre des évêques (24)

et celui des prêtres (4.750), employés dans les missions, présenteraient pour 1917

TABLE DES MATIÈRES.

SUITE DU LIVRE DEUXIÈME.

DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS JUSQU'À CEUX DE LA CONGRÉGATION DE LA PROPAGANDE.

CHAP.	Page.	CHAP.	Page.
CHAP. XI. Missions des Franciscains au Mexique et au Nouveau-Mexique.	1	Breil; — de l'ordre de la Mer et sur le fleuve des Amérindiens.	190
CHAP. XII. Missions des Dominicains, des Jésuites, des Hiéronymites, des Carmes et des Augustins, au Mexique et dans la Floride.	9	CHAP. XX. Missions des Jésuites dans les royaumes d'Angola, de Congo, de Loango, en Guinée et au Congo, et des Carmes en Guinée.	164
CHAP. XIII. Missions des Augustins, des Franciscains, des Jésuites et des Dominicains, aux Philippines et en Chine.	30	CHAP. XXI. Missions des Jésuites dans l'empire Mongol, en Chine; des Jésuites et des Dominicains dans l'Afrique orientale.	158
CHAP. XIV. Suite des Missions des Dominicains et des Jésuites au Mexique et à Haïti.	47	CHAP. XXII. Missions des Dominicains, des Jésuites, des Franciscains, des Augustins, dans l'Hindoustan, à Ceylan, au Bengale, au Pérou, au Cambodge, à Siam, à Solor, aux Moluques. — Diego Adverte.	177
CHAP. XV. Missions des Jésuites dans l'Acadie (Nouvelle-France) et des Récollets au Canada (Nouvelle-France).	68	CHAP. XXIII. Missions des Jésuites, des Franciscains, des Dominicains, et des Augustins, au Japon et en Corée.	190
CHAP. XVI. Missions des religieux de la Mer et, de saint François, de saint Dominique, de saint Ignace, dans le Paraguay, le Tucuman, le Chaco et le Chili.	73	CHAP. XXIV. Mesures prises par Sixus pour la propagation de la foi. — Missions des divers ordres au Japon.	16
CHAP. XVII. Missions des religieux de saint Dominique, de la Mer et, de saint François, de saint Augustin et de saint Ignace au Pérou. — Saint Turibio et sainte Rose de Lima.	100	CHAP. XXV. Mission des Jésuites en Chine. — Tentative des Dominicains pour y pénétrer.	233
CHAP. XVIII. Missions des Dominicains, des Franciscains, des Augustins et des Jésuites, dans le nouveau royaume de Grenade.	116	CHAP. XXVI. Missions des Jésuites, des Franciscains, des Capucins, des Dominicains et des Carmes, en Turquie, en Arménie et en Perse.	236
CHAP. XIX. Missions des Jésuites et des Capucins au			

LIVRE TROISIÈME.

DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DE LA CONGRÉGATION DE LA PROPAGANDE JUSQU'À LA SUPPRESSION DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

CHAP. I ^{er} . Origine et objet de la Congrégation de la Propagation de la Foi. — La Fraternité, auxiliaire et instrument du saint Siège pour l'œuvre des missions; le P. Cotton, le P. Joseph, saint Vincent de Paul.	245	CHAP. VIII. Nouvelle mission des Jésuites en Crimée.	325
CHAP. II. Zèle pour les missions dans l'ordre de saint Dominique. — Les Frères-Prêcheurs à Soie. — Le P. Dominique de Saint-Thomas.	260	CHAP. IX. Apostolat des Franciscains, des religieux de la Mer et, des Trinitaires, en Barbarie et au Maroc; des Prêtres de la Mission en Barbarie et à Madagascar.	329
CHAP. III. Missions des Jésuites en Grèce.	260	CHAP. X. Missions des Capucins, des Dominicains, des Augustins, des Jésuites, des Franciscains, sur la côte occidentale de l'Afrique.	334
CHAP. IV. Missions des Carmes et des Jésuites en Syrie et en Égypte.	271	CHAP. XI. Missions des Jésuites portugais dans le Maduré, et des Carmes au Malabar.	348
CHAP. V. Missions des Jésuites, des Capucins et des Franciscains réformés en Abyssinie.	298	CHAP. XII. Missions des Jésuites, des Dominicains, des Augustins et des Augustins, au Japon.	354
CHAP. VI. Mission des Jésuites en Égypte.	303	CHAP. XIII. Missions des Jésuites, des Dominicains et des Franciscains, en Chine.	374
CHAP. VII. Missions des Jésuites, des Théatins, des Augustins, des Capucins, des Dominicains, des Carmes, en Géorgie, en Arménie et en Perse. — Établissement de l'évêché de Babylone.	308	CHAP. XIV. Missions du P. Alexandre de Rhodes dans la Cochinchine et le Tong-king. — Premiers apôtres de la Congrégation des Missions Étrangères dans ces pays, à Siam et à la Chine. — Premier évêque chinois.	388

SAINT-OLIVIER

	Page.		Page.
CHAP. XV. La congrégation des Missions-Étrangères est le mobile d'une alliance entre Siam et la France. — Jésuites portugais à Siam. — Six Jésuites français sont destinés à la Chine. — Quatorze Jésuites français sont envoyés à Siam. — Révolution dans ce pays.	400	Palais (Carolines occidentales) et aux Nouvelles-Philippines (archipel des Carolines proprement dit).	542
CHAP. XVI. Apostolat des Jésuites et des Capucins dans le Maduré, le Tanjaour, le Carnate, le Bengale. — Légation de Maillard de Tournon.	412	CHAP. XXVIII. Missions des Augustins, des Dominicains et des Jésuites, au Mexique.	547
CHAP. XVII. Apostolat des Jésuites, des Dominicains, des Franciscains, et des prêtres de la Congrégation des Missions-Étrangères à la Chine.	423	CHAP. XXIX. Missions des Carmes, des Augustins, des Jésuites et des Franciscains, en Californie.	553
CHAP. XVIII. Apostolat des Prêtres de la Mission à Bourbon et à l'île de France. — Missions des Jésuites, des Capucins, des Augustins dans l'Indoustan, au Bengale et aux îles de Nicobar.	417	CHAP. XXX. Missions des Dominicains et des Jésuites au Pérou.	561
CHAP. XIX. Missions des Théatins à Bornéo; — des Jésuites et des Capucins au Tibet.	406	CHAP. XXXI. Missions des Franciscains, des Jésuites, des religieux de la Merci, dans les provinces du Paraguay, de Rio de la Plata et du Tucuman.	564
CHAP. XX. Missions de divers instituts à la Chine. — Légation de Mezza-Barba.	470	CHAP. XXXII. Missions des Jésuites du Pérou chez les Noxes.	584
CHAP. XXI. Missions des Barnabites, des Bénédictins et des Oblats de Marie au Pérou.	475	CHAP. XXXIII. Missions des Franciscains, des Jésuites du Pérou, des Capucins et des Dominicains, sur le fleuve des Amazones.	589
CHAP. XXII. Apostolat des prêtres de la congrégation des Missions-Étrangères dans le royaume de Siam.	478	CHAP. XXXIV. Missions des Dominicains, des Augustins déchaussés, des Jésuites, des Capucins et des Franciscains, dans la Nouvelle-Grenade, et spécialement sur le fleuve de l'Orénoque.	592
CHAP. XXIII. Apostolat des prêtres de la congrégation des Missions-Étrangères, des Jésuites et des Franciscains en Cochinchine.	481	CHAP. XXXV. Missions des Capucins, des Philippines (Oratoriens) et des Jésuites, au Brésil.	597
CHAP. XXIV. Apostolat des prêtres de la congrégation des Missions-Étrangères, des Dominicains et des Jésuites au Tong-king.	485	CHAP. XXXVI. Apostolat des Jésuites, des Récollets, des Capucins, des Sulpiciens, et des prêtres du Séminaire des Missions-Étrangères, au Canada et à la Louisiane.	601
CHAP. XXV. Mission de la Chine.	507	CHAP. XXXVII. Missions des Dominicains, des Jésuites, des Capucins, et des Carmes, dans les Antilles françaises.	612
CHAP. XXVI. Mission des Jésuites dans les îles des Larrons (Marianes).	537	CHAP. XXXVIII. Mission des Jésuites dans la Guyane française.	631
CHAP. XXVII. Missions des Jésuites dans l'archipel de		CHAP. XXXIX. Missions des Jésuites et des Capucins au Maryland, en Virginie et en Pensylvanie.	635
		CHAP. XL. Décadence des Missions-Étrangères.	636

LIVRE QUATRIÈME.

DEPUIS LA SUPPRESSION DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS JUSQU'À NOS JOURS.

CHAP. I ^{er} . Apostolat des Passionistes en Bulgarie, des Prêtres de la Mission et des Jésuites dans le Levant. — Les Filles de la Charité en Orient.	637	missions-Étrangères en Corée, en Mantchourie, et dans le Lea-tung.	657
CHAP. II. Apostolat de la congrégation des Missions-Étrangères, des Capucins, des Jésuites, des Carmes, des Oratoriens et des Augustins, dans l'Inde.	639	CHAP. VII. Missions de la congrégation des Sacré-Cœurs de Jésus et de Marie (Société de Picpus), de la Société de Marie, et des Bénédictins, dans l'Océanie.	658
CHAP. III. Apostolat de la congrégation des Missions-Étrangères à Siam.	642	CHAP. VIII. Apostolat des Jésuites, des Prêtres de la Mission, des Oblats de Marie-Immaculée, et des Capucins, en Amérique.	661
CHAP. IV. Apostolat de la congrégation des Missions-Étrangères, des Dominicains et des Franciscains, au Tong-king et en Cochinchine.	643	CHAP. IX. Apostolat des prêtres du Saint-Cœur de Marie, des Prêtres de la Mission, des Jésuites, des Capucins, sur la côte occidentale d'Afrique, en Algérie, en Abyssinie, en Égypte et à Madagascar.	669
CHAP. V. Apostolat de la congrégation des Missions-Étrangères, des Prêtres de la Mission et des Jésuites, en Chine.	648	CHAP. X. Conclusion.	674
CHAP. VI. Apostolat des prêtres du Séminaire des Mis-		État général des missions (1844).	686

FIN DE LA TABLE.

	Pages
tales) et aux Nouvelles- Carolines proprement diti.	542
Augustins, des Domini- Mexique.	547
mes, des Augustins, des ns, en Californie.	553
dominicains et des Jésuites	561
franciscains, des Jésuites, dans les provinces du Pa- a et du Tucuman.	564
Jésuites du Pérou chez les	584
franciscains, des Jésuites et des Dominicains, sur le	580
Dominicains, des Augus- sultes, des Capucins et des ouvelle-Grenade, et spécia- brénoque.	592
Capucins, des Philippins ites, au Brésil.	597
Jésuites, des Récollets, ciens, et des prêtres du Étrangères, au Canada et	601
Dominicains, des Jésuites, es, dans les Antilles fran-	612
Jésuites dans la Guyane	631
Jésuites et des Capucins e et en Pensylvanie.	635
sions-Étrangères.	636

OS JOURS.

te, en Mantchourie, et	657
congrégation des Sacrés- rie (Société de Picpus), de es Bénédictins, dans l'O-	658
sultes, des Prêtres de la Marie-Immaculée, et des	661
res du Saint-Cœur de Ma- ission, des Jésuites, des dentale d'Afrique, en Al- gypte et à Madagascar.	660
	674
44).	686

